REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LIII

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LIII

2d 9500
9. 12. 30

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1902

Z
1007
R45
n.sér.
t.53

ANNÉE 1902

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

Achard (Lucie), Rosalie de Constant, sa famille et ses amis (C. S.) 238
Adjarian, Les mots turcs employés dans l'arménien (A. M.). 418
Aesus (H. d'Arbois de Jubainville) 385
Ahlberg, L'iambe de Dante (E. T.) 106
— Le procéleusmatique (E. T.) 477
Alfonse de Poitiers, Correspondance administrative, p. Aug. Molinier (L.-H. Labande) 96
Al-Machriq, revue arabe (J.-B. Ch.) 200
Ancona (D'), Trois articles (Ch. Dejob) 259
Assereto, Gênes et la Corse au xive siècle (A. C.) 493
Aucassin et Nicolette, mis en français moderne par G. Michaut (A. Jeanroy) 254
Augustin (saint), opuscules, p. Zycha (p. Lejay) 226
Aulard, Études et leçons sur la Révolution III (A. C.) . . . 479
Bacher, Index des Agada (C.) 154
Bacon, Atlantide, p. Smith (J. Lecoq) 237
Baedeker, Palestine et Syrie, 5e éd. (Clermont-Ganneau) . . 281
Bartal, Glossaire du latin hongrois (J. Kont) 336
Basset, Nédromah et les Traras (Gaudefroy-Demombynes). 343
Batiouchkov, Études critiques sur les contemporains (L. L.) 359
Bayer, le Journal de Mme Déry (J. Kont) 337
Berenson, L'art italien (S. Reinach) 483
Berrier, Les satires de Juvénal, traduites en prose versifiée (P. L.) 430
Bertrand (abbé L.), La vie de messire Henry de Béthune, 428
Biagi, Index de la Nouvelle Anthologie (Ch. Dejob) 340
Bigot et Sécheresse, Conférences à Naples (Ch. Dejob) . . . 399

pages

Bloch (Isaac) et Émile Lévy, Histoire de la littérature juive d'après Karpeles (M. Vernes) 204
Blok, Histoire des Pays-Bas, trad. allemande, I. (R.). . . . 467
Boissonade, Colbert en Languedoc (R.). 314
Bollandistes (Les), leur Bibliothèque hagiographique (P. Lejay). 42
Bolléa, Les premières relations de Genève et de la maison de Savoie (R.). 35
Boppe (A.), Le régiment albanais (A. C.). 495
— Les consulats du Levant, Smyrne et Satalie (A. C.). . . . 495
Borgeaud, Histoire de l'Université de Genève, I (R.). 470
Bossuet, sur les prêts et emprunts usuraires, p. Rebelliau, (S.). 279
Bouchitté, Supplément au Catalogue de la Bibliothèque de Bordeaux (C. Jullian). 156
Boulay-Paty et H. Lucas, Le Corsaire, p. Hipp Lucas fils (F. B.). 219
Bourinot, Le Canada (G. P.). 496
Bourquin et Salverda de Grave, Grammaire française à l'usage des Néerlandais (E. Bourciez). 474
Boyé, Lettres inédites de Stanislas à Marie Leszczynska (C. Stryienski). 230
Brandin, Les gloses françaises de Gerschom de Metz (F. Piquet). 478
Bremer, La jurisprudence avant Hadrien, II (E. T.). 386
Brette, La France au milieu du xviie siècle d'après Gui Patin (R.). 473
Brown (A.), La Table Ronde avant Wace (A. Jeanroy). . . 109
Brückner (A.), Les hérésies dans le Nouveau Testament (A. L.). 419
Brugmann, Phonétique (V. Henry). 501
Brunetière, Victor Hugo (H. de C.). 498
Brunn-Bruckmann, Monuments de la sculpture 101-107 (H. Lechat. 407
Brunner (H.), Principes de l'histoire du droit allemand (P. H.). 394
Brunner (K.), Guide de l'histoire badoise (R.). 316
Buhl, L'organisation sociale des Israélites (M. V.). 140
Bülbring, Grammaire du vieil anglais, I (V. Henry). . . . 187
Burghardt du Bois, Le nègre à Philadelphie (C. Seignobos). 293
Burritt, Les citations bibliques de saint Ephrem (A. Loisy). 85
Cabanès, Napoléon jugé par un Anglais (R.). 291
Calmette (Pierre), Choiseul et Voltaire (Ch. Dejob) 398
Calmettes (F.), Leconte de Lisle et ses amis (P. Brun). . . 487
Camus, La cour d'Amédée VIII à Rumilly (R.). 312

pages
Canevari, Le style de Marin dans l'Adone (H. Hauvette).. 9
Canonge, Traité d'histoire et d'art militaire (F. Bouvier). . 294
Cartier, Les idées politiques de Bèze (R.) 36
Celtiques (publications)..... 217
Charles-Roux, L'ithsme et le canal de Suez (L. Farges)... 376
Chauveau, Le pharynx (S.). 235
Chauvin (A.). Le Père Gratry (A. Gazier) 452
Chauvin (Victor), Bibliographie arabe, V (M. G. D.) 32
Christe, L'assassinat des ministres français à Rastatt (R.). 43
Christie, Essais choisis (C. S.) 218
Cicéron, Pro Planco, p. Nohl (E. T.) 33
Cimmino, Drame hindou (V. H.) 418
Cogo, La guerre de Venise contre les Turcs de 1499 à 1501 (N. Jorga) 34
Collignon et Couve, Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes (A. de Ridder). 502
Collinet, La traduction néerlandaise du Conseil de Pierre de Fontaines (B.) . . . . . .). . . . 279
Constant de Tours, Le siècle de Victor Hugo raconté par son œuvre (F. B.). 497
Cornali, Les Fastes d'Ovide, II (P. Lejay).. 15
Cornill, Les parties métriques du livre de Jérémie (A. C.) . 407
Coulon, La nuit du 4 août (A. M.). 479
Courcelle (M.), Benjamin Disraeli (Ch. Bastide). 156
Cronica Trojana, p. Salazar (A. Thomas). 373
Crusius, Rohde, essai biographique (Th. Reinach) 465
Curtius (G.), Grammaire grecque, 23e ed. p. Meister (My). 14
Dalman, Christianisme et judaïsme (M. V.) 139
Dalwigk, Lettres de Rome et d'Athènes (L. R.). 157
Delaborde, Les inventaires du Trésor des chartes dressés par Gerard de Montaigu (L.-H. Labande) 17
Delitzsch, Textes assyriens, 4e ed. (F. Thureau-Dangin). . 401
— Babel et la Bible (A. L.) 419
Démosthène, De la couronne, p. Goodwin (My). 222
Detlefsen, Pline l'Ancien et les artistes (E. Thomas). . . . 307
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, XXX (L.). 154
Diehl, En Méditerranée (N. Jorga) 519
Diettrich, Introduction jacobite aux Psaumes (J.-B. Ch.). . 385
Dijon (Dom), L'église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné (S.). 449
Dittenberger, Recueil d'inscriptions grecques, 2e ed. (B. Haussoullier). 319
Donnet, En Chine, 1900-1901 (E. Chavannes). 277
Dubois (Louis), La grammaire espagnole de Maréca (H. de C.) 157

pages

Dufourcq, Études sur les Gesta martyrum . . . . . .
— Le manichéisme (Paul Lejay) 23
Duval (Rubens), Le lexique de Bar-Bahloul (J.-B. Chabot). 242
Eberstadt, L'origine des métiers (H. Pirenne) 392
Eichthal (d'), Socialisme, communisme et collectivisme (P. Guiraud) 1
Elisei, La ville natale de Properce (E. Thomas) 66
Ellis, Catalogue des livres arabes du British Museum (H. Derenbourg) 421
Encyclopédie juive, I (J.-B. Chabot) 183
Engel, Strasbourg, ville de garnison (R.) 36
Fagnan, Ibn el-Athin et El Bayano'l Moghrib (C. Sonneck). 241
Fechner, La vie après la mort (H. L.) 489
Feldpausch, Les lois d'accord dans le français parlé (E. Bourciez) 231
Féret, La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, II (R.) 374
Ferrari, Ferrari de Grado (J.) 99
Firmery, Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge (F. Piquet) . . . 444
Fischer (H.), Dictionnaire souabe, II-III (V. Henry) 253
Fitzmaurice-Kelly, Histoire de la littérature espagnole (H. Léonardon) . . . . .) 518
Foerster (W.), Le Lancelot et le Guillaume de Chrétien de Troyes (A. Jeanroy) 109
Francotte, Formation des villes, des États, des confédérations et des ligues dans la Grèce ancienne (P. G.) 419
Frémont, Les principes (E. d'Eichthal) 341
Fulda, Traduction des chefs-d'œuvre de Molière, 3e ed. (L. R.) 158
Funck, Pères apostoliques, I (Paul Lejay) 252
Gachot, La première campagne d'Italie (G. P.) 495
Gand (Inventaire archéologique de). — H. S 450
Garofalo, Opuscules divers (J. Toutain) 15
Gebauer, Dictionnaire vieux tchèque, I (A. Meillet) 79
Geiger (W.), Le singhalais (S. Lévi) 101
Gemoll, Lexique de Xénophon (My) 221
Gény, Les compagnies de la milice strasbourgeoise (R.) . . . 314
George, Les Fleurs du Mal, de Baudelaire (L. R.) 159
Gerth, Grammaire grecque, 6e éd. (My) 14
Giri, Un passage de Properce (E. Thomas) 66
Glöckner, Minucianus (T.) 16
Goblet d'Alviella, La représentation proportionnelle en Belgique (M. Vernes) 219
Goerlitz, La méthode de Maskov (L. R.) 275

pages
Gœthe, pages choisies, p. Paul Baret (A. C.) 239
Goldschmidt, La Critique de la Raison pure (H. L.) 492
Goyau, Pératé et Fabre, Le Vatican (S.) 38
Grand-Carteret, L'enseigne à Lyon (A. C.) 297
Gribble, Genève et son lac, étude littéraire (F. Baldensperger) 275
Grill, Recherches sur le prologue du quatrième Évangile (A. Loisy) 363
Grimm, Sur certains passages de l'Ancien Testament (A. Loisy) 85
Gritzner, Le blason de l'ancien empire allemand (R.) 315
Guidi, Vocabulaire amharique-italien (J.-B. Chabot) 242
Guiraud (Jean), L'Église et les origines de la Renaissance (L. Delaruelle) 413
Günther, Histoire des sciences inorganiques au xixe siècle (P. Tannery) 114
Gusman, Venise (H. de C.) 157
Gyöngyosy, La vie et les œuvres de Jean Aranyi (J. Kont) 339
Hagenmeyer, Les lettres de la première croisade (N. Jorga) 285
Hall, Mycènes (G. Maspero) 63
Hanotaux, L'énergie française (E. d'Eichthal) 317
Hansen, Sources de l'histoire de la sorcellerie (R.) 468
Hartenstein, La légende de Horn (V. H.) 217
Hasdeu, L'origine des Albanais (Ov. Densusianu) 239
Hauri, Le christianisme (A. F.) 13
Hermathena (l'), XXVII, publiée par les membres de Trinity College, Dublin (P. L.) 155
Héron, p. Nix et W. Schmidt, III (Paul Tannery) 93
Heyvood, Sienne au moyen âge (Julien Luchaire) 286
Hicks et Hill, Manuel d'inscriptions historiques grecques (B. Haussoullier) 319
Hogan, Les études du clergé, trad. Boudinhon (A. Loisy) 102
Holleck-Weithmann, Les sources de Much Ado (Ch. Bastide) 357
Holtzmann (O.), Les docteurs du temps de Jésus (A. L.) 104
Odyssée, XIII-XXIV, p. Monro (Am. Hauvette) 307
Hongrie (publications diverses) 431
Hoppe, Vivès (F. Picavet) 299
Horace, Satires, I, p. Gow (E. T.) 251
Houtin, La controverse de l'apostolicité des églises de France (S.) 38
— La légende de saint René (P. Lejay) 236
— La question biblique chez les catholiques de France au xixe siècle (S. Reinach) 455
Huber, La philosophie religieuse de Schleiermacher

pages
(H. Schoen) 498
Hülsen, Carte murale de Rome (R. Cagnat) 271
Huygens, Œuvres, IX (P. Tannery) 289
Iliade (manuscrits de l') 355
Iranienne (Manuel de philologie), I, 3 ; II, 4 (Cl. Huart) ... 381
Jahn (G.), Esther (A. L.) 104
Jahn (G.), Traduction et commentaire de Sibawaihi (H. Derenbourg) 170
Janosi, Histoire de l'esthétique, III (J. Kont) 335
Japon, Histoire de son art 81
Jaurès, Études socialistes (E. d'Eichthal) 181
Jellinek, La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, trad. Fardis (E. d'Eichthal) 80
Joel (K.), Essais philosophiques (H. Lichtenberger) 117
— Le vrai Socrate et le Socrate de Xénophon (My) 268
Joly (Henri), Sainte Thérèse (H. Léonardon) 299
Joubin, La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès (Henri Lechat) 121
Jusserand, Les sports dans l'ancienne France (C. Stryienski) 10
Kaerst, Histoire de la période hellénistique (Am. Hauvette) 248
Kalbfleisch, Deux papyrus grecs (My) 278
Karo, Le chemin de la vérité (H. L.) 490
Karsky, La paléographie cyrillique (L. L.) 237
Kauffmann (F.), L'école de Wulfila (P. Lejay) 6
Kautzsch, L'Ancien Testament (A. F.) 493
King, Les lettres d'Hammurabi (F. Thureau-Dangin) 401
Kippenberg, La légende du duc de Luxembourg (R.] 36
Kittel, Humboldt et sa philosophie de l'histoire (L. R.) ... 274
Knod, Les registres matricules de l'ancienne Université de Strasbourg, III (R.) 351
Kock, L'accentuation suédoise (A. Meillet) 118
Koldewey, La voie sacrée de Marduk (Fr. Thureau-Dangin) 302
Köpke et Matthias, Revue de l'enseignement secondaire (L. R.) 360
Körting, Dictionnaire latin-roman, 2e ed. (A. Thomas) 344
Kraetzschmar, Vocabulaire hébreu (A. L.) 419
Kraus (not. nécr) 278
Krause, L'alliance universelle (H. L.) 491
Labanca, Études religieuses (M. Vernes) 180
Lacour-Gayet, La marine sous Louis XV (A. Moret) 485
La Chapelle (de), Le principe proportionnel dans les élections (M. V.) 220
La Lande de Calan (vicomte Ch. de), Les personnages de l'épopée romane (A. Jeanroy) 271

pages
La Mantia, Coutumes de Messine (H. H.) 356
La Mazelière, Notes sur l'histoire de Chine Ed. Chavannes 61
Lamere, La conquête dans l'ancien droit (S. T.) 311
Langlois (Ch. V.), L'inquisition d'après des travaux récents (R.) 311
Lanson, L'Université et la société moderne (L. R.) 359
Lasswitz, Réalités (H. L.) 490
La Ville de Mirmont (de), Extraits et analyses des principaux discours de Cicéron (E. T.) 217
Lea, Histoire de l'inquisition au moyen âge, trad. S. Reinach (R.) 323
Lechat, Le temple grec (Ph.-E. Legrand) 298
Leclair, Histoire de la pharmacie à Lille (Ch. Joret) 353
Leclercq (Dom), Les martyrs, recueils de pièces authentiques (M. D.) 460
Ledru, La cathédrale Saint-Julien du Mans (C. Enlart) . . . 287
Leger, La mythologie slave (S. Reinach) 508
Lehr (Henry), Les protestants d'autrefois, vie et institutions militaires (R.) 348
Leite de Vasconcellos, Le dialecte de Miranda; — Esquisse d'une dialectologie portugaise (Ant. Thomas) 151
Léo (Fr.), La biographie gréco-romaine dans sa forme littéraire (Emile Thomas) 134
Léonardon, Prim (G. Pariset) 153
Leroux (Alfred), Les conflits entre la France et l'empire pendant le moyen-âge (Fr. Funck-Brentano) 228
Letteron, Correspondances des agents de France à Gènes 1730-1741 (A. C.) 478
Lévi (Israël), L'Ecclésiastique ou la sagesse de Jésus (R. D.). 405
Levi (Ugo), Les monuments les plus anciens du dialecte de Chioggia (A. Thomas) 346
Liebermann, Les lois des Anglo-Saxons (J. Brissaud) 504
Lodge. Lexique de Plaute, I (P. L.) 235
Loesche, Le protestantisme en Autriche (R.) 314
Loforte-Randi, Pessimistes (H. H.) 358
Loisy, Études bibliques (M. Vernes) 161
— Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse (M. Vernes) 167
— (Fr. Thureau-Dangin) 301
Loménie (Ch. de), Les années de retraite de M. Guizot (F. Baldensperger) 497
Loth, La métrique galloise, I et II (E. Ernault) 74
Lülmann, Le christianisme chez les grands idéalistes (M. D.). 37
Lycophron, Cassandre, p. Ciaceri (My) 225
Lysias, p. Thalheim (My) 224

pages
MACLEAN, Dictionnaire des dialectes syriaques (J.-B. Chabot). 242
MAHLER, Polyclète et son école (S. Reinach). 283
MAILLARD, Le Requiem des gens de lettres (C.-E. R.). . . . 19
Maîtres (Les), De la peinture (H. de C.). 240
MALABARI, La Revue East and West (S. L.). 276
MANNA, Vocabulaire chaldéen-arabe (J.-B. Chabot). 242
Marc-Aurèle, Pensées, trad. G. MICHAUT (My). 250
MARCHOT, Phonétique du français prélittéraire (E. Bourciez) 415
MARMIER, Histoire et langue de la colonie huguenotte de Friedrichsdorf au pied du Taunus (E. Bourciez) 214
MARTINIEN, États des officiers tués ou blessés dans la première partie de la guerre de 1870 (A. C.). . . . . .
MARTY-LAVEAUX, Études de langue française (E. Bourciez). . 233
MAULVAULT, Répertoire alphabétique de Port-Royal (A. G.). 512
MAYER (Michel), Le monothéisme ou la vérité religieuse (M. V.). 138
MAYR, Le devoir (H. L.). 489
MÉNÉGOZ, La théologie d'Auguste Sabatier (M. Vernes). . . . 303
MERZBACHER, Les hautes régions du Caucase (J. Legras). . . . 178
MEYER (E.), Histoire de l'antiquité III (Maurice Croiset). . . 246
MEYER (Léo), Manuel d'étymologie grecque, II (V. H.). 14
— III (V. H.). 217
MEYER-LÜBKE, Introduction à l'étude des langues romanes (E. Bourciez). 329
MEYNADIER, La commère de Bath (F. B.). 218
MICHELET, Les prophètes d'Israël (M. V.). 139
MIELKE, Le roman allemand au XIXe siècle (A. C.). 239
MILIARAKIS, Kimolos (H. P.). 33
MILIOUKOV, Essais sur l'histoire de la civilisation russe (J. Legras). 112
MINTON-WARREN, Quelques étymologies (V. H.). 355
MIRBT, Sources pour l'histoire du catholicisme, 2e éd. (P. L.) 17
MODESTOV, Introduction à l'histoire romaine (L.). 156
MONOD (G.), Les leçons de l'histoire (A. C.). 496
MOREAU-NÉLATON, Les Le Mannier (H. S.). 451
MORIS, Les cendres de Marceau. — L'entrée de Bonaparte à Nice (A. C.). 38
MÜNTZ, Wœrth à l'époque de la guerre de Trente Ans (A. C.). 493
MURAD, Ararat et Masis (A. Meillet). 418
MURKO, Vatroslav Oblak (L. L.). 359
MÜLLER (A.) et Kautzsch, Les proverbes (A. L.). 104
MÜLLER (Max), Vieux temps, vieux amis (S. Lévi). 2
— Ma vie (A. M.). 234
NALBANDIAN, Ranke (R.). 315

pages
Naveta, La première élégie de Properce (E. Thomas)..... 66
Naville, Le Credo des chrétiens (M. Vernes)..... 387
Negri, Julien (B.)..... 235
Nestle, Euripide (A. Martin)..... 266
Néton, Sieyès (G. P)..... 495
Ney (maréchal)..... 208
Newton, Les inscriptions de Vespasien et de Titus (R. Cagnat)..... 203
Nicolay, Histoire des croyances et des coutumes (A. L.)... 84
Nolhac (de), Le château de Versailles, III (H. L.)..... 18
Novak, Les panégyristes latins (P. L.)..... 430
Nuttall, L'ancienne et la nouvelle civilisation (Salomon Reinach)..... 185
Oberziner, Les guerres d'Auguste contre les populations alpestres (J. Toutain)..... 491
Orano, Le sac de Rome en 1527 (Ch. Dejob)..... 255
Osiander, Le chemin d'Annibal (J. Toutain)..... 3
Osthoff, Parerga étymologiques, I (V. Henry)..... 189
Palleschi, L'épisode de Sordel (H. H.)..... 156
Pandectes (Les), le manuscrit pisan-florentin (P.)..... 236
Parigot, Alexandre Dumas, père (Pierre Brun)..... 300
Paris (Gr.), François Villon (A. Jeanroy)..... 206
Parmentier, Le mystère de la papesse Jeanne (A. C.)..... 493
Payn, Cromwell sur les affaires étrangères (R.)..... 313
Pennsylvanie (Université de), Ses publications..... 31
Pereira, Barlaam (R. D.)..... 261
Perrault-Dabot, La Tour de Jean sans Peur (H. de C.).... 499
Persson, Le gérondif (P. L.)..... 33
Petöfi, Œuvres poétiques, trad. allemande de J. Steinbach (J. Kont)..... 339
Pétrarque, Les Triomphes, p. Appel (H. Hauvette)..... 411
Phèdre, p. Flatter (E. T.)..... 278
Phelps, Les humanistes anglais du xviiie siècle (J. L.)..... 238
Philadelphie (Académie de), ses publications..... 25
Pipping, Les pierres d'Ardre (Léon Pineau)..... 109
Piranesi, Un passage du Purgatoire (H. H.)..... 356
Pirenne, Bibliographie de l'histoire de Belgique (A. C.)... 360
Pirrone, La dernière élégie de Properce (E. Thomas)..... 66
Plaute, Épidicus, p. Goetz (P. Lejay)..... 366
Poppe, Entre Ems et Weser (L. R.)..... 158
Posener, Le nouveau droit allemand (H. P.)..... 398
Prinsen, Les Collectanea de Gérard Geldenhauer (R.)..... 312
Proclus, Commentaires, II, p. Kroll (My)..... 249
Properce..... 66
Psichari, Lettre sur un article de M. Gennadios dans le

pages
Times 197
Quesnel, Correspondance, p. Mme A. Leroy (A. G.) 513
Rade, Luther (R.) 35
Reclus (E. et O.), L'Empire du Milieu (H. de C.) 157
Regnaud, L'Agamemnon d'Eschyle (A. Martin) 86
— Réponse de M. Regnaud à cet article 198
Reinach (Théodore), Histoire des Israélites (Maurice Vernes 204
Reisner, Les textes de Telloh (Fr. Thureau-Dangin) 302
Reitzenstein, Deux documents d'histoire religieuse (A. L.). 104
Réville (Jean), Le quatrième Évangile (M. Vernes) 141
Rhousopoulos, Dictionnaire allemand-grec (H. Pernot) .. 41
Richter, Topographie de Rome (R. Cagnat 270
Ridgeway, La Grèce primitive (Salomon Reinach) 172
Ritter, Les sources de Burns (Ch. Bastide) 357
Rivoire, Registres du Conseil de Genève, I, 1409-1461 (R.) 469
Robert (A.), Stations d'Aïn-Melila (M.) 235
Robert (C.), Études sur l'Iliade (My) 461
Robert (Ulysse), L'Heptateuque de Lyon (Paul Monceaux). 191
Robinson Crusoé, p. Matterman (J. L.) 238
Rodier, Le Traité de l'âme par Aristote (A. Martin) 425
Roehnström, Jean Bodel (A. Jeanroy) 98
Rohde, Essais de philologie moderne (E. Bourciez) 332
Rohrbach, Au pays de Jésus (A. L.) 362
Rolffs, Le christianisme de Harnack (A. B.) 419
Roo (P. de), Histoire de l'Amérique avant Colomb (E. Beauvois) 327
Rose, Études sur les Évangiles 13
Rosebery (lord), Napoléon, la dernière phase (R.) 291
Ruel, Du sentiment artistique dans la morale de Montaigne (Ch. Dejob) 7
Rygh, Les noms géographiques du district de Trondjem (L. P.) 519
Sack, Le monisme (H. L.) 296
Sainéan, Une carrière philologique en Roumanie (M. V.) . 140
Saint-Clair, Les mythes grecs (P. Decharme) 262
Salomon (F.), Pitt et son temps (R.) 37
Sapojnikov, La Katoune et ses sources (J. Legras) 11
Saunier, Les conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire (H. de C.) 399
Schenkl, Exercices grecs (My) 14
Schiller, Guillaume Tell, p. A. Peter (E.-H. Bloch) 19
Schmidt (P. W.), L'histoire de Jésus (M. V.) 140
Schneegans, Molière (F. Baldensperger) 497
— (L. Roustan) 517

pages
Schneider (G.), Commentaire du Criton (My) 154
— Commentaire de l'Eutyphron (My)..... 420
Schücking, L'avènement d'un roi chez les Germains (H. Pirenne)..... 390
Schulte (Aloys), Histoire du commerce entre l'Allemagne de l'ouest et l'Italie au moyen âge (R.)..... 396
Schwarz (H.), La vie morale (H. Lichtenberger) 309
Schweitzer (A.), La cène (A. Loisy)..... 361
Schwertassek, Ovide, Poésies choisies (P. L.)..... 429
Sedlmayer, Choix des poésies d'Ovide (P. L.)..... 5
Sée, Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge (J. Brissaud)..... 368
Seligman, La justice en France pendant la Révolution, I (A. G.)..... 515
Setaelae et Krohn, Recherches finno-ougriennes, III (L. Beauvois)..... 358
Sewell, Vijayanagar (S. Lévi..... 21
Shakspeares Macbeth, p. Verity (J. L.)..... 238
Showerman, La Grande Mère (A. de Ridder)..... 32
Sievers, Études sur la métrique hébraïque (A. L.)..... 406
Simon (A.), Statistique des élections législatives de 1898 (M. V.)..... 219
Smith (P.), Thesaurus syriacus, X, 2 (J.-B. Chabot)..... 242
Solis, Conquête du Mexique..... 399
Soloweitschik, Un prolétariat méconnu (M. Vernes)..... 140
Souriau (M.). Voyage d'Encausse fait par MM. Chapelle et 218
Bachaumont (F. Baldensperger)..... 218
Spalding, Opportunités, trad. Klein (A. Loisy)..... 102
Stangl, Quinte-Curce (E. T.)..... 216
Stapfer, Des réputations littéraires (L. Roustan)..... 515
Stein (M.-A.), Voyage au Turkestan chinois (S. Lévi) 201
Steiner, Le mysticisme (M. D.)..... 34
Stephan, Schleiermacher et sa doctrine du salut (H. Schoen) 499
Stouff (L.), Les origines de l'annexion de la Haute-Alsace à la Bourgogne en 1469 (R.)..... 347
— Les comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales (H. P.)..... 448
Strack (Ad.), Revue hessoise de folklore (V. H.) 478
Strack (H.), Grammaire de l'araméen (R. Duval)..... 31
Stryienski, La mère des trois derniers Bourbons (A. Moret) 486
Stuber. Essai de réforme orthographique internationale en quarantes langues (H. d'Arbois de Jubainville)..... 383
Styrie, publications de la Commission historique, XIV-XVI (R.)..... 312
Summers, Ovide, Métamorphoses, VIII (P. Lejay)..... 420

pages
Szigetvari, La poésie de Petöfi (J. Kont) 339
Tadhkira, p. Browne (Cl. Huart) 481
Taillepied, Recueil des antiquités et singularités de Rouen, p. Tougard (A. Delboulle) 256
Thomas (A.), Mélanges d'étymologie française (E. Bourciez) 422
Thucydide, II, p. Hude (Am. Hauvette) 186
Thumb et Marbe, L'analogie (A. Meillet) 64
Thurneysen, Légendes de l'ancienne Irlande (E. Ernault) .. 367
Tite-Live, XXI-XXV, p. Zingerle (E. T.) 278
Tobler, Mélanges de grammaire française, I, 2e ed. (A. J.). 477
Tozer, Commentaire anglais de la Divine Comédie de Dante (H. H.) 394
Turri, Dictionnaire historique, de la littérature italienne (Ch. Dejob) 12
Uzielli, La politique coloniale de Ferdinand Ier (R.) 313
Uzureau, Tableau de la province d'Anjou (R.) 37
Vandal, Le marquis de Nointel (G. Pariset) 257
Venturi, L'art italien, I (F. de Mély) 71
Veselovsky, Byron (L. L.) 359
Vilmar, Histoire de la littérature allemande, 25e éd., p. A. Stern (A. C.) 39
Vitry-le-François, Société des sciences et arts, vol. XXI. .. 398
Vitry, Michel Colombe et la sculpture Française de son temps (J. J. Marquet de Vasselot) 195
Voretzsch, Introduction à l'étude de l'ancien français (E. Bourciez) 329
Vries (de), Les manuscrits de Tacite (L.) 236
Waddington (Albert), Recueil des instructions données aux ambassades de France en Prusse (G. P.) 494
Walberg, Le bestiaire de Philippe de Thaün (A. Jeanroy). 78
Weinberger, Les anciens manuscrits des écrivains ecclésiastiques (P. L.) 356
— Quelques manuscrits (P. L.) 16
Weston, Doutes historiques sur l'exécution du maréchal Ney (R.) 208
Weulersse, Chine ancienne et nouvelle (E. Chavannes) ... 276
Weyrauch, Guy de Warwick (A. J.) 279
Wimmer, Les documents runiques (Léon Pineau) 109
Wittichen, La politique polonaise de la Prusse (G. P.) ... 18
Züricher (Mme), Rondes enfantines du canton de Berne (E. Clarac) 377

Compte rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (du 6 décembre 1901 au 20 juin 1902), par Léon Dorez.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — **6 janvier** — **1902**

D'Eichthal, Socialisme, communisme et collectivisme.—Max Müller, Vieux temps, vieux amis. — Osiander, La route d'Hannibal. — Kauffmann, L'école de Wulfila. — Ruel, Du sentiment artistique dans la morale de Montaigne. — Canevari, Le style de Marino dans l'Adone. — Jusserand, Les sports dans l'ancienne France. — Sapojnikov, La Katoune et ses sources. — Turri, Dictionnaire de la littérature italienne. — Rose, Études sur les Évangiles. — Hauri, L'Évangile et la vie moderne. — Kaftan, Théologie dogmatique. — Congrès d'histoire des religions. — Leo Meyer, Manuel d'étymologie grecque. II, — Gerth, Grammaire grecque, 6e édition. — Curtius-Meister, Grammaire grecque. — Schenkl, Exercices grecs. — Garofalo, Travaux d'histoire ancienne. — Chrestomathie d'Ovide, p. Sedlmayer, 6e éd. — Ovide, Fastes, p. Cornali. — Glöckner, Minucianus. — Weinberger, Quelques manuscrits. — Mirbt, Sources pour l'histoire du catholicisme, 2e éd. — Delaborde, Les inventaires du Trésor des chartes dressés par Gérard de Montaigu. — De Nolhac, Le château de Versailles, V. — Wittichen, La politique polonaise de la Prusse. — Martinien, État des officiers tués ou blessés en 1870. — Schiller, Guillaume Tell, p. Peter. — Maillard, Le requiem des gens de lettres. — Académie des Inscriptions.

Eugène d'Eichthal, **Socialisme, communisme et collectivisme,** 2e éd., revue et augmentée. Paris, Guillaumin, 1901, in-12 de 325 pages. Prix : 3 f. 50.

En réimprimant ce volume, M. d'Eichthal ne pouvait évidemment le laisser sous la forme qu'il lui avait donnée en 1892. Dans cet ordre d'idées il se fait, d'une année à l'autre, de tels changements qu'on cesse bientôt d'être au courant. Son travail de remaniement n'a pas porté également sur toutes les parties. Les premiers chapitres ont été à peine retouchés ; c'est tout au plus si, par endroits, un court développement a été ajouté. Les additions les plus étendues commencent à la page 203. Il y a d'abord une trentaine de pages où M. d'E., revenant sur une idée qu'il a déjà exprimée ailleurs, reproche aux socialistes de ne pas tenir compte « de l'élément qui est cependant prédominant dans tous les actes collectifs humains, la direction responsable, chargée de combiner, d'inventer, de gouverner » ; en quoi il exagère peut-être un peu, car les socialistes admettent fort bien des cerveaux dirigeants ; seulement, ils veulent que ces chefs, au lieu de se désigner eux-mêmes, comme aujourd'hui, soient désignés par l'État ou par des groupes sociaux à déterminer. Il leur adresse encore cette critique qu'ils méconnaissent les heureux effets de la concurrence, et il se demande avec inquiétude ce qui arriverait si l'on constituait « une

sorte de *trust* universel entre les mains de l'État, qui serait maître absolu du marché ». On répond à cela que, l'État n'ayant pas la prétention, dans le système socialiste, de faire des bénéfices au détriment des consommateurs, le principal inconvénient de son monopole industriel disparaîtrait. Enfin, M d'Eichthal prétend (et l'objection est grave) que « la répartition entre les ouvriers des fruits du travail, en prenant pour base le travail fourni par chacun, serait grosse de privilèges et de spoliations », si bien que « la soi-disant injustice sociale serait simplement déplacée et d'individuelle deviendrait corporative ». Le chapitre VII est inédit; il traite de la politique suivie par les leaders du socialisme dans les Chambres et dans les élections, et des divisions que suscitent entre eux « les intérêts, les ambitions et les passions ». La conclusion, augmentée de quelques pages destinées à préciser davantage les idées, prouve que l'auteur est demeuré fidèle à ses opinions de 1892. Il n'est pas de ceux qui se contentent de crier anathème contre le collectivisme ; de très bonne foi, il s'efforce de comprendre la doctrine pour en montrer les faiblesses, et il apporte dans sa réfutation, malheureusement un peu sommaire, toutes les qualités d'un esprit lucide, avisé, et exactement informé.

Paul Guiraud.

Max Müller. **Alte Zeiten, alte Freunde.** Autorisierte Uebersetzung von H. Groschke. Gotha, F.-A. Perthes, 1901, pp. IV, 439.

Au soir de sa vie, Max Müller amusait ses loisirs à ressusciter le souvenir des années lointaines et des amitiés disparues. Sa féconde activité, sa curiosité toujours en éveil, la richesse de ses dons naturels, le prestige d'une haute intelligence et le charme d'un esprit séduisant, l'avantage habilement exploité d'une double nationalité, tout concourait à multiplier et à varier les relations de Max Müller. Les rubriques où il s'est plu lui-même à les classer traduisent nettement les aspects essentiels de cette heureuse existence. Les souvenirs de musiciens, de littérateurs, d'altesses et de mendiants se groupent en une seule série. Le lecteur y voit défiler, en des anecdotes choisies avec goût et contées avec art, un grand nombre de personnages célèbres entre 1840 et 1900, soit anglais, soit allemands : Wilhelm Müller, le père de Max Müller, Mendelssohn le musicien, Friedrich Rückert, Tennyson, Darwin, Macaulay, Ruskin, Matthew Arnold, Froude etc., et depuis les princes des petites cours allemandes jusqu'aux trois empereurs. C'est assez pour recommander l'ouvrage au public de langue anglaise ou allemande. Le lecteur français sentira peut-être une déception, surtout s'il se rappelle que Max Müller vint à plusieurs reprises en France, y fut accueilli avec empressement, et songea même un instant

à y faire sa carrière, et qu'il fut le condisciple d'Ernest Renan aux leçons d'Eugène Burnouf, et qu'il assista de ses fenêtres à la Révolution de 1848. Ses souvenirs de Paris se restreignent au baron d'Eckstein, et à deux gamineries à propos des journées de février.

La seconde partie du livre porte comme titre : « Mes amis de l'Inde ». Max Müller n'a jamais visité la terre des brahmanes ; mais son édition du Rig Véda, fruit d'un labeur colossal et d'une science prodigieuse, lui avait valu chez les Hindous une auréole de sainteté ; son adresse à ménager les préjugés, sa volonté arrêtée et nettement exprimée d'idéaliser l'Inde, son autorité sur le public européen le désignaient comme une sorte d'intermédiaire officiel entre les réformateurs hindous et l'Occident. A l'aide de sa correspondance et de ses informations, puisées dans les livres et les journaux ou empruntées aux visiteurs indiens d'Oxford, il esquisse quelques-unes des physionomies les plus intéressantes de l'Inde moderne. Les qualités familières à Max Müller apparaissent à nouveau dans cette série de biographies ; on y retrouve sa maîtrise élégante à exposer clairement les problèmes les plus confus, à promener l'attention à travers les menus détails sans jamais perdre de vue l'ensemble, et aussi sa croyance opiniâtre à la haute valeur éducatrice de l'Inde, à l'importance des problèmes qu'elle a posés et des solutions qu'elle a proposées. La sympathie de parti-pris dévie aisément la simple appréciation vers le panégyrique ; Max Müller ne s'en défend pas ; il avoue sa faiblesse de la meilleure grâce et ne souhaite que de la faire partager au lecteur. Le dernier essai du livre est le triomphe du genre ; une fois de plus, Max Müller revient au Véda, comme au plus cher de ses amis. Les travaux poursuivis en France et en Allemagne depuis un demi-siècle n'ont pas entamé ses convictions solaires ; il reste fidèle au Véda idéal qui charmait sa jeunesse studieuse, il se laisse bercer aux mêmes rêves de pureté primitive, d'innocence pastorale, d'effusions spontanées que la critique sévère des Bergaigne et des Oldenberg a définitivement chassés de la science. Il ne discute pas, il affirme et atteste un sentiment étranger et supérieur à toutes les raisons. La popularité de l'Inde a pu gagner à ces illusions ; les lecteurs que le dernier livre de Max Müller convaincrait en faveur de la « Bible aryenne » feront bien de s'en tenir à son plaidoyer, s'ils veulent s'épargner des déceptions cruelles. La traduction allemande est ornée d'un portrait, tiré spécialement pour elle peu de temps avant la mort de Max Müller.

Sylvain Lévi.

W. Osiander, **Der Hannibalweg.** Berlin, Weidmann, 1900. In-8°.

Il y a en histoire des problèmes dont la destinée paraît être d'être

sans cesse étudiés sans trouver jamais une solution définitive. Tel est le problème que l'on appelle d'habitude le *Passage des Alpes* par Hannibal. Savants et militaires, érudits et tacticiens de tous pays l'ont abordé; plusieurs solutions différentes ont été proposées, mais aucune d'entre elles n'a jusqu'à présent été acceptée par tout le monde. Ne faudrait-il pas en conclure que les documents aujourd'hui connus ne permettent pas de résoudre à fond ce problème toujours renaissant? Tel n'est point l'avis de M. W. Osiander, dont le livre intitulé *der Hannibalweg* pose de nouveau la question et prétend lui donner une réponse décisive.

M. Os. s'efforce de déterminer jour par jour, étape par étape, la marche d'Hannibal depuis l'Ebre jusqu'au Pô; il insiste de préférence sur la route que le général carthaginois a suivie entre le Rhône et Turin. L'auteur a étudié de très près les textes, essentiels en la matière, de Polybe et de Tite-Live; en outre, il a parcouru et visité les vallées et les cols des Alpes depuis le grand Saint-Bernard jusqu'au mont Viso; ce n'est pas seulement de son fauteuil et dans les livres qu'il a préparé et cherché la solution du problème; c'est sur les lieux même et l'alpenstock à la main. De là, sans doute, beaucoup de précision dans la connaissance et la description des pays qu'Hannibal a traversés ou dû traverser; mais de là aussi un très réel excès d'exactitude, excès qui consiste à vouloir, d'après les récits de Polybe et de Tite-Live, « reconstruire le tableau de marche » de l'armée d'Hannibal; pour reconstruire ce tableau, l'auteur affirme que l'armée punique prenait un jour de repos après trois jours de marche, et ses calculs sont en grande partie basés sur cette affirmation. Nous pensons qu'une telle assertion est fort hypothétique, et que les sources antiques ne permettent pas de décrire avec une telle minutie la marche d'Hannibal.

Après avoir ainsi indiqué sa méthode, M. Os. énumère douze conditions auxquelles, d'après les textes, doit nécessairement satisfaire l'itinéraire d'Hannibal. De ces conditions les unes sont fort nettes et ressortent incontestablement des auteurs : il est indéniable, par exemple, qu'Hannibal atteignit, quatre jours après avoir passé le Rhône, une « *insula* » très voisine du pays des Allobroges, ou encore que la première peuplade rencontrée par lui au sortir des Alpes fut celle des *Taurini*. D'autres conditions nous semblent beaucoup plus douteuses : ainsi, l'auteur veut déterminer la superficie du col par lequel Hannibal passa en se fondant sur ce fait que l'armée punique y campa deux fois, à deux places différentes; et il écarte a priori tous les cols qui ne répondent pas à cette condition. Enfin, voici qui est tout à fait vague : *la montagne doit avoir sa pente la plus abrupte et la plus courte du côté de l'Italie*. Cela est vrai de toutes les Alpes.

Ces conditions posées, M. Os. fait une critique serrée des solutions déjà données. Il montre que les cols du grand Saint-Bernard, du petit

Saint-Bernard, du mont Genèvre, du mont Viso, ne satisfont pas aux douze conditions qu'il a énumérées, et il se prononce très nettement en faveur du col du mont Cenis. D'après lui, Hannibal, venant du sud-ouest par Nîmes et Uzès, passa le Rhône un peu en aval de Pont Saint-Esprit, suivit ensuite la rive gauche du fleuve jusqu'au confluent de l'Isère, remonta la vallée de l'Isère, puis la vallée de son affluent l'Arc, et franchit la chaîne maîtresse des Alpes au col du mont Cenis; de là il redescendit, par une pente des plus raides, dans la vallée d'un affluent de la Doria Riparia, parvint à Suse, enfin gagna Turin. La lecture des pages dans lesquelles M. Os. expose cet itinéraire et s'efforce de montrer qu'il répond à toutes les conditions posées est fort intéressante. Le seul tort, à nos yeux, de cette étude est de vouloir trop prouver, et de ne pas reconnaître qu'il reste et qu'il restera toujours des points obscurs. Par exemple, M. Os. veut à toute force expliquer la phrase si controversée de Tite-Live : « *Sedatis Hannibal certaminibus Allobrogum cum jam Alpes peteret, non recta regione iter instituit, sed ad laevam in Tricastinos flexit, inde per extremam oram Vocontiorum agri tendit in Tricorios haud usquam impedita via, priusquam ad Druentiam flumen pervenit.* » Si l'on se place au confluent de l'Isère et du Rhône et que l'on se tourne vers les Alpes, la gauche est au nord, tandis que le territoire des *Tricastini* se trouvait assez loin vers le sud. M. Os. suppose qu'Hannibal, redoutant une attaque des Romains sur ses derrières, avait placé son camp face au sud, et qu'alors sa gauche était à l'est ; mais le texte dit tout autre chose ; c'est à gauche de la route directe vers les Alpes, et non à gauche de l'entrée du camp que doit être cherché le territoire des *Tricastini.* Il y a là une première obscurité, qui nous paraît insoluble dans l'état actuel des documents ; M. Os. nous permettra de tenir son explication pour puérile. En second lieu, le mot *Druentia*, chez tous les auteurs anciens, désigne la Durance ; M. Os. veut qu'il s'agisse ici du Drac, et il tente de prouver que la description donnée par Tite-Live du fleuve appelé *Druentia* correspond mieux au cours du Drac qu'à celui de la Durance. En réalité, il y a ici une seconde obscurité, aussi difficile à éclaircir que la première. Peut-être faut-il croire tout simplement que Tite-Live connaissait fort mal le pays et qu'il a commis quelque erreur ou quelque confusion. En tout cas, sur ce point particulier, M. Os. nous semble avoir oublié le proverbe : « Qui veut trop prouver, ne prouve rien ».

Pour nous résumer, la solution proposée par M. Os. est, dans son ensemble, raisonnable et vraisemblable. Il est très possible qu'Hannibal ait suivi l'itinéraire indiqué ; il est même probable qu'il l'a suivi. Mais M. Osiander n'a pas mieux réussi que ses nombreux prédécesseurs à éliminer de son étude tout élément hypothétique, et cela suffit pour que le problème ne soit pas définitivement résolu. Nous ajouterons d'ailleurs qu'à nos yeux il importe peu à l'historien de savoir

par quel col Hannibal a franchi les Alpes. L'acharnement avec lequel on veut résoudre ce problème jusque dans ces moindres détails nous paraît tout à fait hors de proportion avec l'intérêt même du sujet.

J. Toutain.

Aus der Schule des Wulfila, Auxenti Dostorostorensis Epistula de fide, uita et obitu Wulfilae, in Zusammenhang der Dissertatio Maximini contra Ambrosium. Herausgegeben von Friedrich Kauffmann. (*Texte u. Untersuchungen zur altgermanischen Religionsgeschichte*, I). Strassburg, Trübner, 1899, LXV-135 pp. pet. in-4, 1 pl.

Le ms. latin 8907 de Paris présente un aspect curieux. On y lit, sur deux colonnes, en onciale du v° s., le premier livre du *De fide* de saint Ambroise et les *Gesta Aquileia*, qui forment une espèce de somme contre les Ariens. De trois côtés, dans les marges laissées très amples, une main postérieure a écrit un texte à longue ligne, en demi-onciale; c'est une discussion des assertions orthodoxes. L'ensemble était donc un précieux vademecum de polémique pour un arien; il y trouvait tous les éléments du procès. On a reconnu depuis longtemps dans l'annotation des marges les produits de l'arianisme gothique. Waitz en 1840, Bessell en 1860, ont publié des extraits ou une analyse du manuscrit. Wattenbach en a reproduit une page dans ses *Exempla*. Mais M. Kauffmann est le premier qui ait entrepris de déchiffrer et de publier le manuscrit dans son entier. Le document arien est l'œuvre de Maximinus, l'évêque qui discuta avec saint Augustin en 428; on y trouve incorporée la lettre d'Auxence de Silistria sur la biographie d'Ulfila. M. K. a publié le manuscrit de Paris page par page. Puis, dans une seconde partie, il a tenté de reconstruire le traité de Maximinus. L'œuvre était d'autant plus difficile que l'état du manuscrit rendait la lecture en certains endroits à peu près impossible. Une annotation continue donne les renseignements utiles. Dans son introduction, M. K. a décrit minutieusement le manuscrit, traité de façon très intéressante des citations bibliques, donné sur le concile d'Aquilée, les écrits publiés, les partis en présence, sur Palladius, Secundianus, Maximinus, Auxence et Ulfila, une orientation historique générale. D'après M. K., Ulfila est né en 311 et mort en 383 à 72 ans. M. K. est donc d'accord, sur cette dernière date, avec M. Jostes et d'autres germanistes [1]. Il place le concile d'Aquilée en septembre 381.

M. Kauffmann a rendu un grand service à l'histoire de l'Église et de la théologie en publiant ces textes. On pourra désormais en raisonner avec plus de certitude. Il n'y a qu'à former des vœux pour la prompte continuation de ces nouveaux *Texte und Untersuchungen*.

---

1. *Beiträge zur Geschichte des deutschen Sprache u. Literatur*, XXII (1897), 158 suiv.

On nous promet une édition de l'*Opus imperfectum in Matthaeum* ; elle complétera cette bibliothèque de l'arianisme gotique.

Paul LEJAY.

RUEL (Édouard). **Du sentiment artistique dans la morale de Montaigne.** Paris, Hachette, 1901. Gr. in-8° et LXIV-431 p.

D'où vient que Montaigne, qui effrayait et scandalisait Pascal, ait charmé et ravi Édouard Ruel qui, à aucune époque de sa vie, n'eût goûté les propos du chevalier de Méré? Est-ce parce qu'aujourd'hui on est moins sûr du scepticisme de Montaigne? Non. Il reste encore pour éloigner de lui la plupart des âmes chastes, la morale de Montaigne qui, Ruel, le dit expressément (p. 420), *n'est certes pas chrétienne*. Mais il s'est rencontré entre lui et Montaigne une singulière conformité de nature. Ruel, comme le philosophe des *Essais*, ne concevait l'art, l'expression de la vérité, que dans la libre fantaisie. Tout ce qui sentait la contrainte, application prolongée, méthode didactique, bibliographie, lui répugnait. Il tenait si peu à produire qu'il n'a laissé qu'un livre, dont encore il a détruit une partie et dont la piété d'un frère a pu seule reconstituer le reste. Jouir délicieusement d'une âme ouverte à toutes les nobles jouissances et la laisser parler à ses heures, tels étaient pour lui le rêve et le secret du génie. Or, jamais nul écrivain n'a plus fait honneur à cette définition que Montaigne. Un autre que son nouveau commentateur eût tout accordé à Montaigne sauf l'art, qui, pour nous, implique tout d'abord une composition savante. Mais l'art est précisément ce que R. lui attribue en première ligne parce que, pour lui, l'art est la vie dans ses caprices plus ou moins volontaires. D'autres moralistes seront aussi profonds, mais à condition de disséquer l'être qu'ils étudient ; les dramaturges reproduisent la complexité de la vie, mais dans des êtres déterminés, c'est-à-dire limités et comme faussés par les circonstances particulières : Montaigne n'a qu'à causer au hasard devant nous et à réfléchir sur les propos qu'il vient d'émettre pour nous faire apercevoir, à travers son propre caractère dont rien ne nous échappe, l'humanité entière qui vit en lui.

Ce que R. appelle scrupule d'artiste chez Montaigne, un autre l'appellerait peut-être calcul d'auteur gentilhomme ou marque d'un siècle qui ne savait pas ce que c'est que composer ; et Sainte Beuve eût ajouté que ce consciencieux peintre de l'humanité était aussi un Gascon. Mais la foi profonde et agissante de R. le rassurait sur la foi de Montaigne et la fréquentation des artistes, un long séjour en Grèce l'avaient disposé à voir le bien dans le beau. Aussi, en admettant qu'il ait outré le souci qu'a eu Montaigne de l'art et de la vie, il l'a certainement mieux mis en lumière que personne.

Une autre originalité, et toute charmante, de ce livre tient à la première. C'est une fraîcheur, une grâce d'imagination qu'on est surpris de rencontrer de nos jours. Quelque chose (pourquoi ne pas le dire?), comme du Xénophon affiné par La Bruyère, attendri par Jean-Jacques et enhardi par Platon. On détacherait bien des maximes de ce livre [1], bien des traits d'une malice sans méchanceté ou d'une émotion pénétrante [2]. Mais surtout il faudrait citer les comparaisons aussi poétiques que justes qu'il invente, qu'il prolonge sans fatigue, pour animer les idées les plus abstraites. Ici encore la Grèce féconde en mythes l'aurait reconnu pour son fils adoptif. On sent d'ailleurs qu'il a longtemps regardé la nature, médité sur ses rapports avec nous. Le passage où il nous décrit en peintre de paysage la croissance du chêne (p. 61-63), nous fait comme assister à la formation de l'esprit de Montaigne. Une jolie page (17-18) sur le vol de divers oiseaux, classe du même coup de la manière la plus heureuse les esprits supérieurs, les talents imparfaits et les lourdauds. Rien de factice dans ces morceaux : l'image et l'idée, loin de s'y nuire, s'éclairent et s'animent réciproquement. Ces métaphores arrivent si bien à leur place, sont si concluantes qu'elles semblent démentir le proverbe qui distingue les comparaisons des raisons. « Plus l'analyse de Montaigne est pénétrante, plus l'expression est vive et sensible. C'est qu'à mesure qu'il analyse, Montaigne se rapproche de la force même qui produit nos actions et du principe d'où part la vie : l'animation de son modèle passe dans son style. Les autres sont plus curieux de décomposer minutieusement les effets de l'activité humaine que de s'attacher à la cause ; ils suivent le cours du fleuve et s'amusent à voir ses eaux tantôt calmes et tranquilles, tantôt agitées par le vent ou arrêtées par quelque obstacle imprévu. Suivant leur humeur alors, ou ils peignent avec les plus heureuses couleurs le bouillonnement des eaux mugissantes ou ils calculent avec finesse et la force du courant et les chances qu'il a de s'élancer par delà l'obstacle ou de s'y briser... Montaigne épie le murmure de la vie au moment même où elle sort des sources de l'âme. L'âme est comme une brodeuse qui couvre une toile de mille dessins variés : les autres décrivent les dessins et comptent les fils ; Montaigne suit des yeux le mouvement de l'aiguille » (p. 102-103).

Le livre, édité avec le plus grand soin, est orné de belles et utiles illustrations parmi lesquelles on ne s'étonnera pas de trouver l'École d'Athènes de Raphaël, quand on aura lu l'appréciation qu'en donne Ruel et qui me paraît être un des plus remarquables morceaux de critique d'art qu'on ait écrits depuis longtemps. Il est orné surtout d'une belle et affectueuse préface de M. Émile Faguet.

Charles Dejob.

---

1. « L'on avoue au besoin qu'on a été trompé cent fois par les hommes pour établir par un argument décisif qu'on ne saurait plus l'être », p. 72.

2. Voy. p. 34, sur la douceur et le charme de la vertu.

Enrico Canevari. **Lo stile del Marino nell' Adone,** ossia **Analisi del secentismo**. Pavia, Frattini, 1901 ; in-8, 183 pages.

Depuis quelques années la personne et l'œuvre du célèbre chevalier Marin sont l'objet d'études nombreuses en Italie, plusieurs médiocres, quelques-unes vraiment utiles. Le sujet est à l'ordre du jour, et il est à souhaiter qu'il y demeure ; car plus d'une question reste à résoudre. Pour nous, Français, il y aurait un incontestable intérêt à déterminer exactement quelles ont été les relations du trop fameux napolitain avec l'hôtel de Rambouillet, et à dire dans quelle mesure il a influé sur la littérature précieuse — beaucoup moins, je crois, qu'on ne le dit communément; mais ce côté du sujet est encore, à l'heure actuelle, absolument intact. Les Italiens ont étudié de préférence les origines et les caractères de cette maladie du goût qu'ils appellent *marinismo* ou *secentismo* : est-ce une importation espagnole, ou un produit naturel de l'esprit italien ? Ce problème, comme on l'a justement remarqué, ne pourra être définitivement résolu que lorsqu'on aura fait une analyse minutieuse et scientifique des symptômes de la maladie, observée dans les procédés de style, dans les artifices de rhétorique, etc..., non seulement chez un poète déterminé, mais chez toute une série de poètes italiens et, le cas échéant, espagnols.

M. E. Canevari a eu le louable désir d'entreprendre cette enquête, au moins en ce qui concerne le style de l'*Adone*, c'est-à-dire de l'œuvre la plus caractéristique, la plus représentative du *secentismo*. Sa conclusion est que cette maladie n'est pas d'origine espagnole, qu'elle n'est pas même née, comme on l'a prétendu, d'une réaction contre le pétrarquisme, mais qu'elle est le développement naturel et l'exagération du pétrarquisme. D'autres avaient déjà soutenu cette thèse; le tout est de savoir si M. C. en a victorieusement démontré l'exactitude. Or, il faut bien le dire, malgré tout le soin et la bonne volonté dont il a fait preuve, l'auteur de cette étude n'a pas rendu inutiles de nouvelles recherches. Sans insister ici sur ce que son livre a d'imparfait dans la forme, de superficiel dans certains chapitres, qui n'étaient d'ailleurs pas nécessaires, ce qui manque à M. C. c'est une méthode vraiment scientifique, avec une préparation philologique suffisante. Beaucoup des rapprochements qu'il établit sont peu probants ou même tournent contre sa thèse ; par exemple, en ce qui concerne l'allitération et les autres « artifices phonétiques » (c. II), il établit clairement que Marino en a fait un usage inconnu de Pétrarque et de l'Arioste, mais qui fait son apparition chez le Tasse; sans s'émouvoir, il rappelle que Pétrarque a beaucoup joué sur les mots *Laura*, *lauro*, *aura*, *aureo*, etc..., et cela lui suffit ; comme si Pétrarque avait inventé ces artifices, et comme si Marino n'avait pas pu en trouver plus près de lui des exemples beaucoup plus nombreux, en France chez Clément Marot, en Espagne, chez Luis de Gongora, et chez bien d'autres encore ! Je ne prends ici parti ni pour ni contre la thèse de

M. C. qui peut fort bien être juste ; je me contente de dire qu'il n'en a pas démontré la justesse.

Ceux qui reprendront la question pourront cependant consulter avec quelque profit le travail de M. C. pour le grand nombre de faits qu'il a relevés en dépouillant l'*Adone*, et pour l'essai de classification qu'il en a donné.

Henri Hauvette.

Les Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France, par J. J. Jusserand, ouvrage orné de 60 reproductions. 1 vol., in-8°. Plon, 1901, 474 pages.

On ne saurait se faire une idée des recherches que représente ce vaste sujet ; on peut, toutefois, s'en rendre compte d'après les notes qui « illustrent » le bas des pages du volume de M. Jusserand, mais combien d'ouvrages consultés n'y figurent pas ! Et quelle patience il a fallu à l'auteur pour réunir, avec autant de goût que d'érudition, les éléments des neuf chapitres de ce volume très nouveau et très divertissant !

M. J. passe en revue les exercices physiques : maniement des armes, équitation, tournois, joûtes, pas d'armes, lutte, chasse, paume, etc. ; il fait un tableau des sports et des mœurs aux XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles, et il mêle à son récit de spirituelles réflexions qui lui donnent le piquant de l'actualité.

M. J. examine quelles furent les opinions de nos ancêtres en matière de sport ; il indique la part qu'ils réservaient au sport dans la vie ordinaire, et les motifs d'agrément ou d'utilité qui leur ont fait, au cours des siècles, aimer ou négliger certains jeux.

Un raisonnement fort juste nous a ramenés aujourd'hui à la pratique des exercices de plein air. Pas n'était besoin de raisonnement jadis, la nécessité les imposait. Aujourd'hui, comme autrefois, l'enfant naît fragile et entouré de dangers ; mais les conditions de la vie ne sont plus les mêmes et les dangers sont différents : c'était jadis le danger d'être tué, c'est maintenant le danger d'échouer aux examens. Le grand point, au temps passé, n'était pas d'être savant, mais d'être fort.

Telle est l'idée générale qui a servi de point de départ à M. J. et qui l'a guidé dans cette étude rétrospective. Ce livre fait grand honneur à l'érudit qu'est M. Jusserand ; il a voulu se délasser de travaux plus sérieux en le composant, mais les lecteurs qui attendent impatiemment la suite de son *Histoire littéraire du peuple anglais* ne se plaindront pas de cet intermède.

Casimir Stryienski.

V. V. Sapojnikov, **Katoune i iéia istoki** (La Katoune et ses sources) — 1 vol. in-8° de 271 + 15 p. avec 40 autotypies et 3 cartes. Tosmk, Makouchine, 1901. — 4 roubles.

M. V. Sapojnikov, professeur de botanique à l'Université de Tomsk, entreprit en 1895 une excursion dans l'Altaï pour y recueillir des plantes. Chemin faisant, il prit à l'exploration du groupe montagneux un tel intérêt qu'il crut devoir publier, avec l'aide de son Université, les résultats de son voyage : *Dans l'Altaï* (1897) (en russe). Mis en goût par cette première exploration, le savant professeur en entreprit successivement trois autres, en 1897, 1898 et 1899, et c'est le résultat général de ses quatre voyages qu'il nous offre aujourd'hui dans son livre : *La Katoune et ses sources*. L'importance de cet ouvrage est capitale, car il constitue une véritable révélation de l'état réel du massif central de l'Altaï, sur lequel, jusqu'à présent, les explorateurs n'avaient donné que des renseignements fort incomplets, et çà et là, même erronés. Nous ne pouvons, à notre grand regret, résumer ici dans le détail ce travail si important, mais nous sommes particulièrement heureux de constater que M. Sapojnikov, prenant en considération le petit nombre des géographes étrangers qui savent le russe, a fait en français, à la fin de son livre, une substantielle exposition de ses découvertes.

Le livre est divisé en trois parties. La première, qui est un récit particulièrement attrayant des trois derniers voyages de l'auteur à travers la superbe végétation et les glaciers de l'Altaï, nous permet de suivre le voyageur au jour le jour. Sans s'attarder outre mesure aux détails de la route, M. S. ne néglige pas cependant d'en noter les événements, les émotions, depuis l'apparition d'une bête étrange jusqu'aux chutes mortelles de ses chevaux ou de ses hommes. On se rend compte, en lisant ce simple journal de route, des difficultés et du charme d'un tel voyage. C'est également dans cette première partie que M. S. raconte l'ascension qu'il a faite, les 18-19, 30-31 juillet 1898, de la plus haute cime de l'Altaï : la *Bièloukha*. Il ne s'est élevé, avec ses quatre compagnons, que jusqu'à la selle (4050 m.) qui sépare les deux cimes de la montagne, dont la plus haute mesure 4540 m. ; on ne peut que féliciter l'explorateur de n'avoir pas voulu sacrifier l'intérêt scientifique de son voyage à une simple satisfaction d'alpiniste. Quoi qu'il en soit, M. S. est le premier voyageur qui ait fait l'ascension de la Bièloukha et qui, tant par des mensurations faites à la base que par des observations barométriques, en ait déterminé la hauteur. La Bièloukka est de 1200 mètres plus élevée qu'on ne le croyait jusqu'à présent, et sa cime orienlale n'est inférieure que de 270 m. au sommet du Mont Blanc. Cette grande élévation de la montagne principale des Alpes de Katoune, (comme aussi celle de l'Iik-tou (4200 m.) dans les Alpes de Tchouia) est la raison d'une importante découverte de M. S., à

savoir que, contrairement aux idées reçues, les massifs de l'Altaï contiennent un grand nombre de glaciers, dont quelques-uns sont énormes. C'est à l'étude de ces glaciers que M. S. a donné le plus de soin, et ses résultats contiennent de véritables révélations géologiques et géographiques. Il faudra, désormais, reviser complètement ce qu'on affirmait jusqu'ici sur ce groupe montagneux de l'Altaï où naissent des affluents de trois des plus puissants fleuves de l'Asie : l'Irtyche, l'Obi et l'Yénisséye, et dont on ne connaissait guère que les contreforts avancés.

La deuxième partie du livre est consacrée à une sorte de monographie de la Katoune, qui est, comme on le sait, la branche principale du fleuve Obi. M. S. a suivi la Katoune durant tout son cours de 656 km., sauf sur un trajet de 40 km., où les berges sont impraticables : grâce à cette étude et aux renseignements qu'il y joint sur l'Irtyche Noir, la Sibérie occidentale connaît maintenant dans toute son étendue son puissant système fluvial.

La troisième partie du volume contient une étude botanique de la zone des forêts et de la zone alpestre de l'Altaï. Le livre, où manque, par malheur, une table analytique, contient une table où sont déterminées les hauteurs de 300 points ; puis 40 gravures d'une bonne exécution, reproduisant surtout des photographies de glaciers ; enfin, trois cartes, les unes établies, l'autre rectifiée par l'auteur. Cette simple énumération suffit à faire comprendre l'intérêt que présente le livre de M. Sapojnikov et la richesse des matériaux qu'il met à la portée des géographes.

Jules Legras.

Turri (Vittorio). **Dizionario storico manuale della letteratura italiana.** Paravia, Turin, 1900. In-8 de xv-404 p. 4 fr.

M. Turri a eu l'heureuse idée de composer un dictionnaire non seulement onomastique mais méthodique. Il y met donc non seulement les littérateurs, mais les institutions littéraires, les écoles, les querelles célèbres, les genres, les mètres poétiques, etc. On y trouvera, par exemple, des notices sur les principales Académies d'Italie, sur les principaux journaux (le *Caffè*, le *Conciliatore;* v. aussi l'article *Periodici*), sur les *Canti storici,* le *dolce stil nuovo,* la *novellistica*, le *strambotto*, le *nispetto*, le *stornello.* Une autre excellente idée consiste à consacrer un article spécial à chacun des ouvrages célèbres de la littérature italienne, et il ne faut pas entendre uniquement par là les purs chefs d'œuvre, mais les *Reali di Francia,* le *Morgante,* le *Pastor fido,* la *Secchia rapita,* l'*Adone*, etc. De même pour les auteurs il relève et avec raison jusqu'à des noms obscurs, sauf à ne leur donner que quelques lignes. Les articles m'ont paru

composés avec goût, sobres et substantiels ; les courtes bibliographies qui les accompagnent donnent au moins l'essentiel (sauf quelques omissions assez surprenantes pour ce qui touche aux critiques français : M. T. ne cite de M. Gebhart qu'un seul ouvrage et ne prononce pas le nom de M. de Nolhac). En particulier, il me paraît résumer avec élégance les débats des érudits (v. à propos de Dante, de Dino Compagni). Je recommande fort ce très commode et très utile manuel à nos étudiants et à nos érudits.

Pourrais-je toutefois profiter de l'occasion pour dire que l'Italie, depuis quelques années, est admirablement pourvue d'histoire littéraire de toute nature et qu'il serait temps qu'elle se donnât un autre instrument de travail : de bonnes éditions de tous ses classiques ? Assurément elle en a pour quelques-uns et du premier ordre. Mais combien de ses grands écrivains attendent encore le commentaire grammatical, historique, littéraire qui rendra leur commerce tout à fait aisé et profitable ! Sans doute les éditions savantes se débitent lentement, mais quelques libraires italiens ont prouvé qu'ils n'hésitaient pas à entreprendre des publications intéressantes. Les maîtres de la science devraient, je crois, tourner de ce côté quelques-uns de leurs meilleurs élèves.

Charles Dejob.

— Le dictionnaire assyrien de M. Muss-Arnolt (*Assyrisch-englisch-deutsches Handwœrterbuch*; Berlin, Reuther), en est à sa onzième livraison (*Nabata-nisiqtu*).

— Sous ce titre : *Études sur les Évangiles* (Paris, Welter, 1902 ; in-8, xiv-336 pages), le P. Rose, O. P., publie une série de dissertations critiques et apologétiques, qui ont pour objet l'Évangile tétramorphe, la conception surnaturelle de Jésus, le royaume de Dieu, le Père céleste, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, la Rédemption, le tombeau vide et la résurrection de Jésus. La plupart de ces études ont paru en articles dans la *Revue biblique*.

— M. Hauri, dans sa conférence sur le christianisme primitif et celui d'aujourd'hui (*Das Christentum der Urgemeinde und das der Neuzeit;* Leipzig, Mohr, 1901 ; in-8, 37 pages), reprend la sempiternelle question du rapport de l'Évangile avec la vie, la science, l'art, la civilisation modernes. La grande difficulté reste toujours que l'Évangile est, pour le moins, indifférent à toutes les choses de ce monde. C'est, dit M. H., que les premiers chrétiens croyaient à la *parousie ;* mais l'Évangile, en soi, comme religion morale et spirituelle, est compatible avec tout développement et tout progrès légitime de l'humanité. Sans doute, mais ce n'est pas en tant que primitif, c'est en tant que réalisé par les chrétiens d'aujourd'hui. Et donc il n'y a pas lieu de dire : « Nous, théologiens du pur Évangile, nous pouvons nous accorder avec le monde qui marche. » Chacun peut en faire autant, et il suffit de le vouloir. — A. F.

— La théologie dogmatique de M. Kaftan paraît en troisième édition (Leipzig, Mohr, 1901, in-8, viii-656 pages); on y a fait seulement quelques additions et retouches. Nous renvoyons le lecteur au compte-rendu de la première édition, dans cette *Revue*, an. 1898, t. XLV, p. 117. — A. F.

— La première partie des *Actes du premier congrès international d'histoire des religions*, Paris, 1900, vient de paraître : *Sciences générales* (Paris, E. Leroux, 1901; XXI-246 pp., in-8). Il contient, outre les listes des adhérents, des correspondants, etc., les procès-verbaux des séances générales, les réceptions et fêtes, les procès-verbaux des séances de sections, une lettre de Max Müller, les discours de MM. Albert Réville et Bonet-Maury, ainsi que les conférences suivantes : A. de Gubernatis, *L'Avenir de l'histoire des religions*; E. Senart, *Bouddhisme et Yoga;* A. Sabatier, *La critique biblique et l'histoire des religions ;* I. Goldziher, *Islamisme et Parsisme;* Goblet d'Alviella, *Des rapports historiques entre la religion et la morale;* L. Marillier, *Le folk-lore et la science des religions*; E. Fournier de Flaix, *La statistique des religions à la fin du* XIXe *siècle;* Ch. Carroll Bonney, *Esquisse historique des congrès des religions de Chicago en 1893.* On est pris de regret, en songeant que M. Marillier, à qui le congrès doit tant, n'aura pas vu même ce premier fascicule. — S.

— Le tome II du *Handbuch der Griechischen Etymologie*, de M. Leo Meyer (Leipzig, Hirzel, 1901, in-8, 860 pp.), qui comprend les mots commençant par ι, αι, ει, οι, υ, αυ, ευ, ου, κ (inclus ξ), π (inclus ψ) et τ, paraît moins de six mois après le premier, dont il a été rendu compte dans le corps de la *Revue* (1901, 2, p. 42). C'est assez dire qu'il existait dès lors en manuscrit et que l'auteur n'a pu tirer aucun parti des critiques qui lui ont été adressées, soit ici, soit éventuellement ailleurs. En l'état, il ne paraît pas expédient de répéter, à propos du second volume, les éloges, mitigés de graves réserves, qui ont accueilli le premier, et l'on attendra pour confirmer ceux-là, que M. L. M. ait eu le temps de donner quelque satisfaction à celle-ci. — V. H.

— La sixième édition de la *Grammaire grecque* du professeur B. Gerth (Leipzig, G. Freytag, 1901), ne se distingue de la précédente (V. *Revue*, 1899, I, p. 51), que par quelques suppressions ou additions sans importance. L'addition de la *Rem.*, 193, 3, sur la prétendue assimilation d'un sujet pronominal à un substantif attribut, en genre et en nombre, exemple : οὗτοί εἰσι πολέμιοι, ne me paraît pas heureuse. Il n'y a là une attraction que si l'on pense à notre façon de parler actuelle, allemande ou française. La remarque se trouve d'ailleurs dans beaucoup de grammaires, ce qui ne la rend pas plus juste. — My.

—La *Grammaire grecque* de G. Curtius va toujours en s'améliorant. Les revisions successives de B. Gerth (10e-17e éd.), de von Hartel (17e-22e éd.), avaient tenu jusqu'ici l'ouvrage au courant des progrès de la science ; la vingt-troisième édition (Leipzig, G. Freytag, 1902), due à M. Richard Meister, conserve encore les lignes générales du plan et de la méthode, mais les remaniements de la forme sont plus accentués. La rédaction est plus sobre, la disposition des détails plus rationnelle, et l'exposé des règles, gagnant en concision, gagne aussi en clarté. Un changement plus profond se trouve dans la flexion des verbes à radical terminé par une consonne, qui est étudiée d'ensemble d'après la forme du radical verbal, et non d'après le radical des différents temps comme dans les éditions précédentes. M. M. évite ainsi une cause de confusion et revient à la vraie méthode d'enseignement de la grammaire. Le prix a été porté de 2 m. 40 à 3 m. 20. Deux traductions en langues étrangères ont échappé à M. M. : une française par Clairin, 1884, et une italienne par J. Müller, 1876. — My.

— La dixième édition du bon livre pratique de M. Schenkl (*Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Griechische*, Vienne, Tempsky ; Leipzig, Freytag, 1901), est donnée comme une reproduction sans modifications de la neu-

vième. Les différences avec la huitième sont très minimes; mais elles sont raisonnées; c'est ainsi que dans les exercices préparatoires les deux premières phrases du n° VII ont été supprimées, n'ayant aucun rapport avec ce paragraphe, qui roule tout entier sur la syntaxe des propositions dépendant du verbe *craindre*. De même le n° IX, composé des mêmes phrases, présente un meilleur ordre relativement à la syntaxe des propositions suppositives. Le lexique s'est enrichi de quelques mots, dont un avec une faute malheureuse, que des élèves ne pourraient pas vraisemblablement corriger d'eux-mêmes : Gemeinheit Βωμολογία (lire -λογία), Le renvoi nouveau du n° 80 manque dans le texte. — My.

— M. F.-D. Garofalo a continué, pendant les années 1900-1901, ses travaux aussi nombreux que variés sur l'histoire ancienne. Il a consacré une série d'articles aux voies romaines de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne et de la Bretagne, étudiées surtout d'après l'*Itinéraire d'Antonin*. Dans ces articles il se contente presque uniquement de reproduire les indications et les chiffres fournis par l'Itinéraire; il les discute rarement; du moins il s'efforce de classer géographiquement toutes les données du routier antique. — Deux autres études très courtes ont pour objet l'une, l'histoire de la *Colonia Helvetiorum* ou *Aventicum* sous la domination romaine, l'autre l'histoire de la *Vallis Pœnina* à la même époque. — Dans la *Revue des études grecques*, M. G. a donné des *Observations sur les Galates ou Celtes d'Orient*, qui traitent surtout des invasions gauloises en Grèce, en Macédoine et en Thrace pendant le IIIe siècle avant J.-C. — La *Revue générale du Droit* a de même imprimé de lui un article, intitulé les Νόμοι *de Dracon*, dans lequel il examine avec un réel sens critique et historique la législation attribuée à Dracon. — Enfin, M. G. a fait paraître dans l'*Archivio Giuridico* une étude sur le *fœnus* chez les Romains; il a montré quels ont été à Rome les rapports du taux de l'intérêt d'une part avec la législation sur les dettes, d'autre part avec l'histoire de la monnaie romaine et en particulier de l'as. — Dans tous ces travaux, M. Garofalo se révèle érudit au savoir très étendu, historien bien informé. Mais nous regrettons qu'il se disperse ainsi, et nous lui souhaitons de pouvoir un jour concentrer tous ses efforts et toute sa science, pour nous donner une œuvre plus importante. — J. Toutain.

— Nous avons reçu : *Ausgewaehlte Gedichte des P. Ovidius Naso*, für den Schulgebrauch; herausgegeben von H. S. Sedlmayer, mit 13 Abbildungen. Sechste umgearbeitete Auflage (Leipzig, Freytag, 1902; XXX-220 pp. in-12; prix : 1 Mk. 80). La 5e édition de cette chrestomathie avait été une simple réimpression de la 4e, parue en 1889. M. S. a revisé, dans la 6e, surtout le texte. Il a mis à profit les recherches de M. H. Magnus sur les Métamorphoses et les travaux de M. Ehwald. M. Owen n'est pas nommé dans la préface. M. S. avait-il pu déjà mettre à profit son édition des Tristes parue en 1889? Au reste, cette revision du choix de M. Sedlmayer est soignée. — P. L.

— M. Riccardo Cornali vient de publier le deuxième fascicule d'une édition des *Fastes : P. Ovidio Nasone, I Fasti;* p. II, Lib. III e IV (Torino, Loescher, 1902; II-147 pp. pet. in-8; prix : 1 80). C'est une édition scolaire, où l'annotateur s'est attaché à indiquer le sens et à ne pas laisser d'obscurités. Elle rendra service pour une lecture cursive du poète. M. C. donne, au reste, les renseignements de mythologie et d'antiquités les plus indispensables et les références aux auteurs et aux calendriers : cette partie du commentaire est faite avec soin et précision. Les notes grammaticales sont rares et remplacées généralement par des notes explicatives. A ce propos, il me faut contredire l'interprétation de IV, 305-306, *Claudia*

Quinta genus Clauso referebat ab alto, nec facies impar nobilitate fuit. M. C. entend : *nec facies Claudiae impar fuit nobilitate* (par la dignité) *faciei Clausi*. C'est le sens indiqué par H. Peter. Il est d'abord invraisemblable. Quand un poète fait l'éloge d'une femme, après qu'il a célébré sa naissance, on attend qu'il loue sa beauté. Peter s'appuie sur VI, 803-804 : *Marcia, sacrifico deductum romen ab Anco, in qua par facies nobilitate sua est.* Mais ce texte ne jette aucune lumière sur le premier, puisqu'il est seulement un deuxième exemple de la même construction. *Sua*, quel que soit le sens, restera une cheville. Dans ce passage aussi, après la noblesse de l'origine, le poète doit parler de la beauté. Le sens que l'on donne à *nobilitas* est un sens habituel dans les langues modernes : « la noblesse des traits », mais il est inconnu de l'antiquité. *Nobilis*, *nobilitas* ne peuvent signifier que « connu, célèbre », ou « de naissance illustre », par suite, encore ici, « connu ». On ne sort pas des sens impliqués par l'étymologie qui rattache ces mots à *notus*, *nosco*. Il ne reste plus qu'à construire dans les deux textes l'abl. *nobilitate* avec *par* ou *impar*, comme complément : « sa beauté n'était pas disproportionnée (littéralement) à la noblesse de son origine ». On objecte que l'abl. ne se construit pas avec *par*, *impar*. Cette assertion négative ne prouve rien, si ces deux textes sont clairs et ne peuvent s'expliquer autrement. On a d'ailleurs l'analogie de *alius* et de *aeque* : Riemann, *Syntaxe*, § 65, r. 3. Enfin, il y a un troisième exemple de l'ablatif avec *par*, *impar* : Salluste, *Hist.*, IV, 14 M. : *scalas pares mœnium altitudine.* Ce texte est ignoré des commentateurs d'Ovide. L'objection repose sur un fait inexact. M. Cornali, quand son livre aura la seconde édition qu'il mérite, fera donc bien de corriger sa note. — Paul Lejay.

—M. S. Glöckner, dans ses *Quaestiones rhetoricae, historiae artis rhetoricae qualis fuerit aeuo imperatorio capita selecta* (*Breslauer philologische Abhandlungen*, VIII, 2; Breslau, Marcus, 1901; VIII-115 pp. in-8; prix : 4 Mk. 80), s'est attaché à dégager la personnalité de Minucianus. Il y a, en effet, trois auteurs de ce nom : un médecin, mentionné par Galien (t. XIII, 930 K.), et deux rhéteurs. Minucianus l'ancien vécut vers 150; il avait écrit une τέχνη en deux livres, des προγυμνάσματα des λόγοι διάφοροι, des commentaires sur les discours de Démosthène. Minucianus le jeune, fils du sophiste Nicagoras, Athénien, vivait sous l'empereur Gallien. Suidas a confondu les deux personnages, attribuant au fils de Nicagoras les œuvres de son devancier. M. Glöckner ne sait ce que peuvent être les λόγοι διάφοροι : ne serait-ce pas un ouvrage dans le genre des *Differentiae uerborum*, si fréquents dans la rhétorique latine des derniers temps ? Autour de Minucianus, M. Glöckner a groupé des renseignements sur d'autres rhéteurs : Sopater, Syrianus, Porphyre, Tyrannus, Julien, etc., mais surtout sur Hermogène, l'adversaire de Minucianus. — T.

— M. Wilh. Weinberger publie dans le LIe programme du gymnase d'Iglau des *Studien zur Handschriftenkunde* (Veröffentlicht am Schlusse des Schuljahres 1900-1901, Selbstverlag des Gymnasiums; 16 pp. in-8). Dans une première partie, il réunit un certain nombre de renseignements sur les mss. apportés de Constantinople par Georges Dousa en 1597; il commente la liste publiée par M. Omont, *Revue des études grecques*, X (1897), 66-70, d'après un ms. de Dupuy. La deuxième partie est consacrée à l'identification d'un certain nombre de mss. mentionnés comme perdus, détruits ou non identifiés, dans une liste spéciale dressée par M. Harnack, *Gesch. der altchr. Literatur*, I, 985 suiv. Ce travail est très intéressant et d'une grande utilité. Il est, en effet, fort important de retrouver et de reconnaître les mss que les anciens éditeurs désignaient par les noms des pro-

priétaires ou des villes. Les identifications portent surtout sur des mss. de Clément d'Alexandrie, Athénagore, Eusèbe, Origène, Irénée, Tertullien, Victorin de Pettau, Méthode, Titus de Bostra, Eustathe, Grégoire de Nysse. Un index des noms de mss. et de possesseurs termine cette brochure; il manque un index de noms d'auteurs. P. 11, I, 15, lire Jumièges. — P. L.

— M. C. Mirbt donne une seconde édition, très modifiée et accrue, de ses : *Quellen zur Geschichte des Papsttums u. römischen Katholicismus* (Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1901 ; xxii-482 pp. in-8 : prix ; 7 Mk. 50). On trouvera dans ce recueil, classés chronologiquement, les textes et documents relatifs aux questions débattues entre catholiques et protestants : primatie romaine, canon biblique, usage de l'Ecriture, célibat, hérésie, rapports de l'Eglise et de l'Etat, clergé régulier, jésuites, casuistique, etc. D'autres pièces ont un rapport plus ou moins lointain avec ces questions : décisions et conventions sur l'élection des papes et des évêques, symboles, concordats, situation politique et juridique des non-catholiques, Immaculée Conception, arbitrage des Carolines, missions, etc. Enfin, sept appendices sont consacrés aux lois de l'Empire allemand, aux vieux catholiques, au *Los von Rom* autrichien, à la réforme intérieure du clergé français (les personnages mis en causs dans ce paragraphe ne sauraient être présentés comme « catholiques », puisqu'ile sont entrés dans le protestantisme), à la morale des jésuites, aux livres officiels de l'Eglise romaine : pontifical, rituel et bréviaire. Quand on touche à la période moderne, le défaut de recul, et les préoccupations confessionnelles et nationales entraînent le collectionneur en d'assez amusantes erreurs d'appréciation sur l'importance de tels documents auxquels il fait une place inattendue. En revanche, certaines pièces devraient, semble-t-il, figurer dans ce recueil. Il n'y a presque rien sur l'inquisition au moyen-âge, ni sur l'origénisme. Le décret du cardinal de Tournon sur les rites chinois (1704) est cité tout au long ; mais non pas la bulle de Benoît XIV, *Ex quo singulari* (1742), qui a mis fin au débat. M. E. reproduit l'édit de révocation de l'édit de Nantes, mais ne donne pas cet édit. Tel qu'il est, ce recueil rendra service aux historiens par les documents qu'il réunit et par la bibliographie qui y est jointe. Certains travaux français, notamment l'édition Duchesne du *Liber pontificalis*, le livre du même sur *les premiers temps de l'Etat pontifical*, auraient dû être mentionnés plus souvent. On est étonné aussi de ne trouver indiquée d'autre édition pour le *De uiris* de saint Jérôme que Vallarsi. P. 335, l. 45, lire : *puissent;* 336, l. 31 : *dans tous les;* 431, l. 19-20, phrase inintelligible ; *ib.* 22, lire : *on se damne.* Le volume se termine par une liste des conciles œcuméniques, une liste chronologique et alphabétique des papes, la table des sources et un index des matières. — P. L.

— Gérard de Montaigu, ce garde du Trésor des chartes, dont M. H.-Fr. Delaborde loue le sens pratique et l'activité (*Les Inventaires du Trésor des chartes dressés par Gérard de Montaigu.* Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXVI. Paris, Imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1900. In-4° de 54 pages), prêta serment le 31 décembre 1370; une fois installé, il s'empressa de classer et inventorier les layettes et registres, dont il avait la responsabilité. Il entreprit deux catégories d'ouvrages : 1° un manuel, donnant la table alphabétique des principales matières contenues dans les layettes et la liste des registres cotés numériquement ; 2° un répertoire détaillé des matières contenues dans les pièces des unes et des autres. Cette dernière œuvre resta en suspens ; cependant M. D. y voit l'origine probable du répertoire dit de 1420. Le manuel fut l'objet de remaniements successifs : on en possède cinq états

différents. Le premier texte (JJ 1^{21}) remonte au début de l'année 1371 ; il a été recopié en mars et a formé le *Repertorium in grosso* (JJ 1^{6}). Ce dernier fut bientôt considéré comme insuffisant et l'année 1371 ne s'était pas écoulée qu'il avait fait place à un troisième, formé de deux livrets distincts (JJ 1^{25} et 1^{26}) et augmenté d'une préface (JJ 1^{7}), qui divisait les registres en trois classes : les *utiles*, les *inutiles* et les *penitus inutiles*. Un quatrième état (JJ 1^{24}) fut rédigé entre septembre 1372 et février 1374 et donna plus de développement au répertoire des layettes ; M. D. en extrait une liste bien précieuse de ce que Montaigu appelait les *libri inutiles*. Enfin, le cinquième (JJ 1^{15}) dont la première partie a été publiée jadis par M. Teulet et dont la seconde l'est aujourd'hui par M. D., fut composé vers la fin de 1379 ; il ne comprit parmi les registres qne les *libri utiles;* leur liste comprend les 115 premiers numéros actuels de la série JJ des Archives nationales, car il est à remarquer que depuis Gérard de Montaigu leur cote n'a pas été modifiée. — L.-H. Labande.

— M. de Nolhac vient de publier le 5e fascicule du *Château de Versailles*. Il y étudie la construction du premier Trianon (1670), de Clagny (1674 et 1676), de Marly (1679). En réunissant ce 5e fascicule aux quatre premiers parus, il a composé un volume qu'il appelle la *Création de Versailles*, et qui contient en effet l'histoire des travaux jusque vers 1676-1680. Un avis au relieur (qui est en même temps un avis au lecteur) indique suffisamment l'agencement de cette publication particulière — et préliminaire — pour que nous n'insistions pas. Il vaut mieux signaler l'importance des notes, références, etc., qui n'occupent pas moins de 40 pages et qui peuvent rendre service même à d'autres qu'aux historiens de l'art. Sans attendre ce Versailles complet que promet M. de Nolhac, il y aura lieu de revenir plus longuement sur l'ouvrage qu'il donne aujourd'hui, (Bernard, éditeur, Versailles). — H. L.

— Le titre de l'étude que M. P. Wittichen a publiée à Goettingue chez Vandenhœck et Raprecht : *die polnische Politik Preussens*, 1788-1790 (VII-110 pages in-8°), n'en annonce pas tout le contenu. Il est vrai que Hertzberg, qui dirigeait alors la politique prussienne, se préoccupa surtout de la questlon polonaise. Il voulait, tout en sauvegardant l'existence d'une Pologne amoindrie, reviser le premier partage, au détriment de l'Autriche (qui aurait renoncé à la Galicie) et au profit de la Prusse (qui aurait acquis Danzig, Thorn et d'autres fragments de la République). Mais pour en arriver là, Hertzberg s'engagea dans toute une série de négociations avec l'Angleterre, l'Autriche, la Porte, la Russie, et c'est en somme deux ans de l'histoire diplomatique du Nord que M. W. a dû raconter. Hertzberg échoua, et si complètement qu'il a donné quelquefois l'impression d'une manière d'Albéroni boréal, mégalomane et malhabile. Tel n'est pas l'avis de M. W. Il prend résolument parti pour Hertzberg, il le réhabilite en toute occasion, il rejette sur les autres — avec un entrain qui, par endroits cousine d'allures avec le parti-pris — la responsabilité des insuccès de son héros : bref, il soutient une thèse et là n'est pas le moindre intérêt de son travail. La documentation est consciencieuse ; mais il s'en faut que la lecture soit facilitée par la coupure des chapitres (trop nombreux et parfois si brefs que certains n'ont que deux ou trois pages), par la rupture fréquente de l'ordre chronologique et par le rejet d'une partie des notes en appendice. — G. P.

— M. A. Martinien, à qui nous devons les *Tableaux, par corps et par batailles des officiers tués et blessés pendant les guerres du premier Empire* vient de publier dans la collection des publications de la section historique de l'état-major de

l'armée un *Etat nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés* dans la première partie de la guerre de 1870-1871, du 25 juillet au 29 octobre (Paris, Chapelot, 1902. In-8°, VII et 140 p. avec une préface du lieutenant-colonel Coutanceau). Ce relevé des pertes est intéressant. On peut constater qu'elles ont dépassé le tiers de l'effectif. Sur 11,899 officiers combattants, 4,061 ont été tués ou blessés dans la première partie de la guerre de 1870. Ces chiffres sont éloquents, et ils attestent suffisamment la bravoure et le dévouement des officiers. Dans sa courte et instructive préface, M. le lieutenant-colonel Coutanceau rappelle à ce propos les pertes que fit le corps d'officiers dans les guerres et les grandes batailles du premier Empire : 589 à Austerlitz, 906 à Eylau, 1659 à Wagram, 2,344 à Leipzig; or, à Frœschwiller où elle avait un effectif moindre, l'armée française a perdu autant d'officiers qu'à Austerlitz, 581 ; à Rezonville, où les troupes ne comptaient que cinq corps incomplets et qui prirent à l'action une part inégale, elles virent tomber 826 officiers. Ce pénible et utile travail fait honneur à M. A. Martinien, et nous comptons qu'il nous donnera prochainement un travail semblable sur les officiers tués ou blessés aux armées de Paris et de province dans les mois de novembre, de décembre et de janvier. — A. C.

— Le 9e volume de la *Französische Uebungs-Bibliothek* (Schiller, *Wilhelm Tell, bearbeitet von Dr. Arthur* Peter. Ehlermann, Dresden 1 m. 70) se recommande, comme tous les ouvrages de cette collection, par la commodité du format et la correction du texte. Une courte notice en allemand sur Schiller et sur la pièce forme l'introduction. Le commentaire historique a été réduit au strict nécessaire, il suffit à peine pour l'intelligence de l'ouvrage. Point d'appréciations littéraires ; en revanche, les notes de traduction et les indications grammaticales abondent. Malheureusement, l'annotateur ne semble avoir qu'une connaissance très superficielle de notre langue. Plusieurs notes sont inintelligibles et gagneraient à être traduites en allemand (cf. note 3 de la page 9, note 8 de la page 19) ; elles fourmillent, presque toutes, d'impropriétés, de germanismes (page 127 note 4. *Jean Muller.... à qui Schiller était assez redevable pour son Tell* ; page 123 note 1, *on se servait d'une immense corne de taureau, au lieu de trompe*, etc., etc...); on y trouve même des barbarismes (page 63 note 7 faire hiberner). Les notes grammaticales sont ou bien erronées (à plusieurs reprises l'auteur confond le passé indéfini avec le passé défini, cf. page 1 note 8 et page 5 note 11) ou incompréhensibles pour des élèves français (emploi du mot *gérondif* page 18 notes 8 et 9, page 41 note 4, etc... *discours oblique*, au lieu de *indirect* page 5 note 7 ; *dativus ethicus*, page 117 note 1 etc..). Dans ses traductions, M. Peter est incorrect et inexact la plupart du temps, inélégant toujours (cf. page 27 *um meines Frevels willen*, en suite de ma violence; page 37 : *Verblendeter*, jeune homme ébloui; page 123 : *Es ist im Lauf*, les voilà en action ; page 125 *Wohl euch dass ihr...*, Dieu soit loué; page 106 *einige.... weinen auf seine Hand*, baignent ses mains de leurs larmes, etc..., etc...) Un lexique termine le volume. On pourrait y signaler plusieurs inexactitudes (*Unveräusserlich* = inaliénable et non pas inaltérable ; *satellite* traduit mal *Reisige* et encore plus mal *Knecht*, etc...) Il est possible que l'édition de M. P. rende quelques services aux écoliers allemands. Mais le français qu'ils y apprendront est d'une qualité douteuse. Nos jeunes lycéens feront bien de se contenter des éditions françaises : la moins bonne est très supérieure, à tous égards, au travail de M. Peter. — E. Henri Bloch.

— M. Firmin Maillard, dont nous avons déjà signalé les publications, notamment les *Passionnés du livre* (Rev. Crit. mars 1896, p. 238), vient de faire paraître

dans la « Collection du bibliophile parisien » le *Requiem des gens de lettres*. Cette revue anecdotique qu'assaisonnent quelques grains de sel répandus çà et là sur un sujet plutôt macabre, sera bonne à consulter, à titre de témoignage authentique, quand on voudra écrire des biographies littéraires. M. F. M. a connu la plupart des originaux qu'il met en scène et dont il reproduit les opinions touchant leur propre fin. Les 140 pages de ce petit volume mentionnent une multitude de littérateurs, les uns illustres, d'autres fort obscurs, mais intéressants, dont les noms se retrouvent dans un index de douze colonnes. — C. E. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 décembre 1901.

M. de Lasteyrie, président, annonce la mort à Berlin de M. Albrecht Weber, associé étranger de l'Académie, connu par ses travaux sur l'Inde antique.

M. Clermont-Ganneau présente une reproduction de l'inscription hébraïque en mosaïque de l'ancien temple de Kefr-Kenna.

L'Académie procède à l'élection de deux membres de la commission du legs Debrousse. Sont élus MM. Delisle et Paris.

M. Philippe Berger commence la lecture d'un mémoire sur une importante trouvaille d'inscriptions faite aux environs de Saïda, l'ancienne Sidon. Il s'agit de six inscriptions phéniciennes, reproduisant toutes le même texte, qu'on a trouvées successivement dans les soubassements de ruines antiques; utilisées aujourd'hui comme carrière, et qui sont situées en face de Sidon, sur les premiers contreforts du Liban. Après avoir eu longtemps à lutter contre ceux qui contestaient cette découverte, M. Berger a pu démontrer leur authenticité, et, en s'appuyant sur elles, il prouve que ces ruines sont celles du temple d'Esmoun, mentionné sur la célèbre inscription du sarcophage d'Esmounazar, et dont ce roi s'attribuait à tort, paraît-il, la paternité.

M. Louis Havet fait une communication sur des corrections au *de Senectute* de Cicéron.

Séance du 13 décembre 1901.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre les rapports des commissions chargées de proposer des listes de candidats aux places vacantes des correspondants étrangers et nationaux.

M. Collignon communique en seconde lecture un mémoire de M. Helbig sur les cavaliers athéniens.

Séance du 20 décembre 1901.

Sont nommés correspondants étrangers : MM. le duc de Loubat, Harnack, d'Ancona et Imhoof-Blumer.

Sont nommés correspondants nationaux : MM. Pierre Paris, Louis Guibert et le capitaine Espérandieu.

Léon Dorez.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 13 janvier — 1902

SEWELL, Vijayanagar. — DUFOURCQ, Etudes sur les Gesta martyrum ; Le manichéisme. — Publications de l'Académie de Philadelphie et de l'Université de Pensylvanie. — STRACK, Grammaire de l'araméen. — CHAUVIN, Bibliographie arabe, V. — SHOWERMAN, La Grande Mère. — MILIARAKIS, Kimolos. — Pro Plancio, p. NOHL. — PERSSON, Le gérondif. — STEINER, Le mysticisme. — COGO, La guerre de Venise et des Turcs, 1499-1501. — BOLLÉA. Genève et la Savoie. — RADE, Luther. — CARTIER, Les idées politiques de Bèze. — ENGEL, Strasbourg ville de garnison. — KIPPENBERG, La légende de Luxembourg. — SALOMON, Pitt, I. — UZUREAU, Brochures diverses. — LÜLMANN, Le christianisme chez les grands idéalistes. —HOUTIN, L'apostolicité des églises de Gaule.—REINKENS, Discours. — GOYAU, PÉRATÉ, FABRE, Le Vatican. — MORIS, Les cendres de Marceau et L'entrée de Bonaparte à Nice. — VILMAR-STERN, La littérature allemande. — Nouvelles de Grèce. — Académie des inscriptions.

Robert SEWELL. **A Forgotten Empire (Vijayanagar), a contribution to the history of India.** London, 1900, pp. XXII et 427.

L'histoire de l'Inde est un écroulement continu d'empires, groupés autour de capitales éphémères ; sans cesse des noms nouveaux surgissent, qui jettent un éclat éblouissant pour rentrer brusquement dans les ténèbres définitives. Le royaume de Naringa, et Bisnaga sa capitale, symbolisèrent longtemps à l'imagination des Européens les richesses fabuleuses de l'Inde ; voyageurs, géographes, cartographes ne manquaient pas de les enregistrer. Aujourd'hui, leurs syllabes mortes n'évoquent plus rien à nos esprits. Un ancien fonctionnaire de l'administration anglo-indienne, M. Robert Sewell, s'est proposé de retracer l'histoire de cet empire oublié. Archéologue de mérite, et qui a déjà fait brillamment ses preuves, M. S. est aussi familier avec le passé qu'avec le présent du Dekkhan. Il a pris pour base de son étude deux relations portugaises découvertes à la Bibliothèque Nationale de Paris et publiées par M. David Lopes en 1897. L'une et l'autre ont été rédigées dans l'Inde portugaise, sans doute à Goa même, pour être transmises comme des documents sûrs au célèbre historien des Décades, Barros. L'auteur de la première, Domingo Paes (vers 1520) décrit avec une ingénuité pittoresque et abondante le royaume, la capitale et la cour qu'il a visités en observateur pratique et consciencieux. Fernâo Nunéz, auteur de la seconde (vers 1535) est surtout un chroniqueur ; il expose les progrès de la dynastie de Bisnaga depuis ses ori-

gines, au XIIIe-XIVe siècle, jusqu'à l'avènement d'Acynta Râya (vers 1530). M. S. a traduit intégralement ces deux relations; puis il s'est appliqué à les mettre en œuvre en les comparant avec les témoignages de l'épigraphie sanscrite et les récits musulmans. L'historien peut ainsi se former une appréciation impartiale, à distance des hyperboles des panégyristes brahmaniques et des dépréciations systématiques des chroniqueurs mahométans. Les rois de Vijayanagara (Bisnaga) eurent en somme l'honneur d'arrêter pendant deux siècles les progrès de l'Islam qui avait déjà renversé sur sa route tant de vieilles dynasties, et d'assurer un dernier refuge à la culture traditionnelle de l'Inde. L'arrivée des Portugais, ennemis irréconciliables des « Maures », semblait ouvrir une ère nouvelle de prospérité au royaume hindou ; unis contre un ennemi commun, les rois de Vijayanagar et les successeurs de Vasco de Gama se partagèrent le monopole lucratif du commerce du Dekkhan; enrichis par les conquêtes, par le trafic, et l'exploitation des mines de Golconde, les rois de « Bisnaga » élevèrent à profusion des palais et des temples où s'épanouit une dernière fois l'art vraiment hindou : des canaux, des réservoirs fertilisèrent le pays. Vers 1535, l'opulente Vijayanagar apparaît, dans les récits des voyageurs, plus comme une cité de féerie que comme une ville réelle, avec ses pompes resplendissantes, ses fêtes somptueuses, sa cour ruisselante d'or, de diamants et de perles. Trente ans plus tard, Vijayanagar n'était plus qu'un amas de décombres : une coalition de princes musulmans avait fini par triompher de l'irréductible adversaire, et les vainqueurs avaient livré la ville à un pillage et à une destruction systématiques. Des ruines colossales, éparses dans une vaste solitude, marquèrent seules désormais le site de la capitale disparue.

La maladresse et le fanatisme des Portugais avaient secondé la catastrophe. Au lieu de ménager les Hindous pour les opposer aux Musulmans, ils les avaient exaspérés par des agressions injustifiées, des razzias brutales et les persécutions religieuses. Les fureurs de l'Inquisition avaient presque réconcilié la population hindoue avec le régime musulman, moins régulièrement oppressif. Le Portugal ne tarda pas à payer sa faute : isolé en face des états musulmans, privé du plus bienveillant et du plus riche de ses clients, il vit ses comptoirs décliner, et l'activité de Goa s'endormit à jamais. Les vicissitudes du royaume de Vijayanagar se rattachent ainsi étroitement à l'histoire de l'expansion européenne en Extrême-Orient. L'ouvrage de M. Sewell ne peut donc manquer d'intéresser les historiens occidentaux; et c'est pour eux qu'il est fait sans doute. Il y manque pour satisfaire pleinement les indianistes deux chapitres qui semblaient y trouver naturellement place : l'un sur l'archéologie et les monuments de Vijayanagar, l'autre sur le mouvement littéraire que patronnèrent les dynasties locales. Le livre est illustré de photographies et de cartes qui ajoutent à l'agrément et à la clarté du récit.

Sylvain Lévi.

Études sur les Gesta martyrum romains, par Albert Dufourcq, ouvrage contenant six gravures hors texte en phototypie (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome,* fasc. 83). Paris, Fontemoing, 1900. VIII-441 pp. in-8 Prix : 12 fr. 50.

De manichaeismo apud Latinos, quinto sextoque saeculo, atque de latinis apocryphis libris. Thesim proponebat Albertus Dufourcq. Paris, Fontemoing, 1900 ; 112 pp. in-8.

Les saints vénérés à Rome ont leur histoire dans des passions pleines de détails précis. Adon, au IXe siècle, les connaît et, grâce à elles, est fort bien renseigné sur chacun de ces personnages. Au IVe siècle, Damase et ses contemporains ne savent presque rien de la vie et de la mort des mêmes martyrs. Tel est le problème.

Les plus récents historiens des persécutions et de leurs victimes, J.-B. de Rossi, Paul Allard, Le Blant, supposent que les légendes romaines ne sont pas authentiques dans leur forme actuelle, mais qu'elles représentent le développement, liturgique et populaire, d'un germe parfaitement sain et ancien. La tâche de l'historien est donc de dégager le noyau de l'enveloppe parasite. M. Dufourcq croit que les *Gesta martyrum* romains sont l'œuvre originale des clercs du Ve et du VIe siècles, rédigée d'après les données topographiques et monumentales de leur temps et dans les idées de leur milieu ; ils n'avaient pas de documents plus anciens sous la main. Ils ont créé et non remanié. Leurs compositions nous renseignent sur leur temps, mais non pas sur les persécutions et sur les martyrs. L'historien des premiers siècles n'a rien à en tirer. Telle est la thèse.

Dans la première partie de son livre, M. D. établit la parenté de ces légendes : mêmes formules littéraires, même procédé de composition, même pauvreté de moyens et d'analyse, même banalité, même but édifiant et ascétique. Il suffit de les comparer avec une passion bien authentique pour les condamner, comme la vie condamne les méchants artistes.

Cette partie est gâtée par deux chapitres. Celui qui est consacré à la parenté « philologique » des légendes laisse beaucoup à désirer. Bien des faits recueillis sont sans valeur ou ne sont pas présentés sous le jour voulu. P. 49, l. 6 et 7, *nonus est mensis quod, anni triginta quod* n'ont rien à voir avec les prépositions : est-ce l'effet d'une transposition de l'alinéa suivant? *Duri ad credendum* est biblique. « La construction de l'infinitif *s'assouplit* » : expression au moins bizarre. *Dignus* avec l'infinitif se trouve dans Horace, Quintilien, etc. ; *facere* avec l'infinitif, dans Varron. Les nominatifs et accusatifs absolus, cités p. 50, s'expliquent en grande partie par la confusion des finales *-um, -o, -am, -a ;* c'est un fait de phonétique. On est surpris de trouver classés parmi les phénomènes d'accord, une construction comme *eam uterentur,* qui rentre dans la syntaxe des cas et d'ailleurs est archaïque et populaire. Je ne vois pas bien ce qu'est « une sorte d'at-

traction par analogie phonétique ». Les particularités d'ordre des mots, p. 51, n. 3, paraissent s'expliquer par les nécessités de la cadence rythmique; ces textes semblent présenter un *cursus*. Des locutions, comme *generositas nostrae coniunctionis* ou *sermo aedificationis*, ne sont peut-être pas très latines; mais l'une répond à un type fréquent dans la littérature de la décadence (et déjà chez les poètes classiques), l'autre est un sémitisme commun à tous les écrivains ecclésiastiques (*uas electionis*, cité aussi, est tiré de la Bible). En somme, ces cinq ou six pages auraient gagné à être revues par un spécialiste.

Dans un autre chapitre, M. D. suppose qu'il a existé un recueil (et peut-être plusieurs) de ces *Gesta*. Un de ces recueils nous est parvenu, avec des altérations dans un manuscrit de Vienne, *Palat. lat.* 357. Saint Grégoire, en 598, en connaissait une édition. Le premier point, l'existence du ou des recueils, est vraisemblable. Le reste est au moins fort douteux. Je ne puis que renvoyer sur ce point à la discussion des Bollandistes [1].

La seconde partie du livre est une analyse critique des traditions romaines. M. D. les classe topographiquement, les prend l'une après l'autre et en discute les éléments. On comprendra l'intérêt de ces discussions, si l'on songe qu'il s'agit des origines des basiliques romaines. Je signalerai surtout, comme plus caractéristiques, la critique des traditions transtévérines (Pierre et Paul, Calliste, Cécile, Chrysogone) et celle de la légende des saints Jean et Paul. Pour cette dernière, la façon dont M. D. cherche à expliquer la genèse de la légende et son rattachement au nom de Pammachius m'a paru bien compliquée et artificielle. La répartition topographique fait constater que le christianisme, dans Rome, se rattache à quatre ou cinq points centraux, le Transtévère, l'Esquilin et le voisinage, le Palatin, le Célius et l'Aventin. Mais c'est la plus grande partie de la Rome antique, en tout cas la partie la plus vivante et la plus peuplée. On doit cependant remarquer que la neuvième région, une des plus importantes sous l'Empire, ne se trouve pas comprise dans ce périmètre.

La troisième partie est une histoire générale des traditions romaines. D'après M. Dufourcq, elles ont traversé deux périodes d'oubli : les temps paisibles de la fin du Ier siècle et du IIe siècle, le lendemain de la persécution. On n'a dû s'inquiéter de l'histoire des martyrs qu'à la fin du IVe siècle. Nos *Gesta* nous transportent à un temps encore plus récent. Mettant à profit une remarque de M. Duchesne, M. D. montre que la terminologie est celle du Bas-Empire, de la *Notitia* et des documents du même temps. Ils sont donc postérieurs à la division de l'Empire et à la mort de Théodose (395); ils sont antérieurs à 595, puisque Grégoire de Tours les a connus. C'est l'église romaine du

1. *Analecta Bollandiana*, XIX (1900), 445 suiv.

VIe et du VIIe siècles, l'église du *Liber Pontificalis* et de cette renaissance barbare de l'époque ostrogothique, dans laquelle les Gestes nous font vivre.

M. D. suit l'histoire des Gestes après leur rédaction, leur influence sur les idées, sur la littérature, sur les arts. Je signalerai seulement un chapitre très pénétrant sur Grégoire le Grand et la psychologie de ce collecteur de légendes.

Le livre de M. Dufourcq n'est qu'une esquisse. Il ne doit pas être critiqué dans le détail [1]. C'est le plan de travail d'une vie. Et d'abord pour connaître vraiment et à fond les Gestes, il faut les éditer. Nos textes imprimés ne peuvent inspirer aucune confiance. Tel qu'elle est, la présente étude nous donne une orientation générale. On ne peut que désirer la continuation de ces recherches par M. D., dût-il contredire quelques points de son premier travail.

Au cours de son étude sur les *Gesta*, M. Dufourcq avait rencontré les Manichéens, tirant à eux les légendes chrétiennes et faisant circuler des recensions de leur manière. C'est à cette recrudescence du manichéisme qu'il a consacré sa thèse latine. Il détermine l'activité littéraire déployée alors par les hérétiques, recherche leurs églises et raconte leurs persécutions [2]. Ce travail est intéressant, car il nous indique par où le manichéisme a pu se répandre en Occident au moyen âge. Il ne faut pas aller en chercher le germe en Orient. Comme certaines maladies endémiques qui deviennent soudain plus virulentes et épidémiques, le manichéisme a reparu parce qu'il n'avait jamais été éteint.

Paul LEJAY.

Publications of the American Academy of political and social science. Philadelphie, American Academy, 8° [3].

E. CHEYNEY. **The mediaeval manor.** Translation of a typical extent. s. d. 15 p.

Pour donner un exemple concret de la distribution des tenures dans un manoir anglais, l'auteur a choisi le manoir de Borley dans l'Essex et donné, avec une notice explicative, la traduction d'une enquête de 1307.

---

1. A commencer par l'impression qui est déplorable : p. 63 *amébé*, 109 *Dircès*, etc. Je n'ai pas tout noté. — A un autre point de vue, M. D. reçoit déjà des rectifications. Il avait montré un grand dédain pour les rédactions grecques des gestes. M. Pio Franchi de' Cavalieri vient de démontrer que la légende de saint Boniface a d'abord été écrite en grec et que la geste romaine n'est qu'une traduction. C'est l'ancienne thèse exposée en 1890 par M. Duchesne.

2. Voir surtout, pp. 54 et suiv., les dispositions législatives prises contre eux.

3. J'ai à m'excuser auprès des lecteurs de la *Revue critique* d'avoir négligé pendant deux ans de les tenir au courant de cette intéressante série de monographies sociales.

The economic relation of life insurance to Society and State. 1898, 48 p. 8°.

Recueil de deux études présentées à une réunion de l'Académie l'une par M. L. G. Fouse, sur les services rendus par les assurances sur la vie (avec des exemples tirés des États-Unis et d'Angleterre), — l'autre par M. M.-M. Dawson sur l'action sociale de l'assurance. Elles sont suivies des observations de trois membres.

W. E. Burghardt Du Bois. The study of the negro problems. 1898, 29 p.

L'auteur, qui devait l'année suivante publier une très belle monographie sur la population noire de Philadelphie, a indiqué ici les problèmes issus de la transplantation des nègres et de leur affranchissement qui a jeté dans la vie politique et sociale des États-Unis une population nègre pauvre, ignorante et dégradée, et créé contre elle un préjugé qui rend l'assimilation encore plus difficile. Il se borne à esquisser un plan d'études et de réformes.

E. D. Durand. **Political and municipal legislation in 1897,** 1898, 16 p. 8°.
E. D. Durand. **Political and municipal legislation in 1898,** 1899, 17 p. 8°.

M. E. Duna Durand continue la revue annuelle — commencée avec l'année 1895, — des mesures législatives prises par les législatures des différents États. De la masse énorme des lois locales il dégage celles qui portent sur l'organisation politique ou municipale : Constitutions, suffrage, procédure électorale, répression des fraudes électorales, initiative et referendum, recrutement des fonctions (*civil service*), législatures, administration locale, électorat municipal. Les grands événements ont été en 1897 la nouvelle Constitution de Delaware (qui a remplacé celle de 1831), et la charte qui a créé la nouvelle municipalité de « Greater New-York », — en 1898, la revision de la Constitution de Louisiane, la loi municipale pour les villes de l'État de New-York et la charte de San Francisco.

F. Sigel. **Sociology applied to politics. Social Theories and Russian conditions.** 1898. 37 p.

Éloge du régime absolutiste russe et du panslavisme par un fonctionnaire de l'Université russe de Varsovie. Cet article d'apologie gouvernementale, présenté comme l'application d'une soi-disant théorie sociologique (de Gumplovicz), dépare la collection scientifique des Publications de l'Académie.

A. S. Hershey. **Intervention and the recognition of Cuban independence.** 1898, 28 p.

Étude historique des précédents de reconnaissance d'indépendance d'insurgés et des théories de droit international, suivie d'une applica-

tion à la question de Cuba, aboutissant à recommander la reconnaissance d'indépendance comme un bienfait pour Cuba et pour l'Espagne elle-même.

L. S. Rowe. **The municipality and the gas supply. As illustrated by the experience of Philadelphia**. 1898, 28 p.

A propos de la décision de la municipalité de Philadelphie de céder l'entreprise du gaz à une compagnie privée, l'auteur — qui est « professeur d'administration municipale » à l'Université,—étudie les résultats de l'administration du gaz par la municipalité et montre que les plus graves défauts de ce régime n'ont été que des accidents dus à la mauvaise organisation des conseils et ne sont nullement inhérents au système d'entreprise municipale, comme le prouve l'exemple des villes d'Angleterre et d'Écosse. Cette étude est présentée dans une forme claire, précise et tout à fait convaicante.

S. M. Lindsay, **The study and teaching of sociology.** 1898, 48 p. en petit texte.

Rapport sur la réunion annuelle de l'Académie. Le sujet mis en discussion était : « L'étude et l'enseignement de la sociologie. » La séance a commencé par un discours de M. Giddings, professeur de sociologie, auteur d'un manuel de sociologie, sur la valeur pratique de sa spécialité. L'orateur a, dans sa manière abstraite, présenté une apologie de la sociologie qu'il définit « la description scientifique de la société ». et a énuméré ses mérites pratiques : fortifier l'esprit conservateur qui « s'oppose à l'influx rapide d'éléments étrangers » et « résiste à toute hérésie, schisme ou discussion », — déconsidérer les révolutions comme étant l'œuvre de la populace (*mob*) entraînée par « les éléments quasi-criminels de la population, (et par la même occasion déconsidérer aussi les *meetings* religieux de *revival*, — apprendre à juger exactement les « valeurs sociales » et à apercevoir le caractère relatif de toutes les institutions, le but étant de réaliser l'idéal d'égalité, fraternité, liberté.

La lecture a été suivie d'un échange d'observations entre M. G. et M. Rowe sur l'origine de l'action concertée des sociétés, puis d'une discussion sur la nature des *meetings* religieux, à laquelle ont pris part plusieurs membres.

A la dernière séance, l'objet en discussion a été la relation entre sociologie et philanthropie. Mlle M. E. Richmond, de Baltimore, a exposé l'éducation des travailleurs en philanthropie, infirmières, directrices d'écoles maternelles, visiteurs. On a commencé aux Etats-Unis à donner une préparation spéciale en vue des œuvres de charité ; mais il manque aux jeunes gens une connaissance directe de la vie des pauvres ; il faudrait une préparation pratique. Dans la discussn iotrès

instructive qui a suivi, plusieurs membres ont donné des renseignements très intéressants sur les expériences faites en diverses villes.

Une séance a été remplie par la discussion d'une étude de M. Rowe, « sociologie et politique », action des études sociologiques sur la science politique.

Une autre a été consacrée à l'étude des conditions actuelles de l'enseignement des sciences sociales (y compris les sciences financières). Là aussi des détails utiles ont été donnés sur la résistance faite à l'introduction de ces études dans l'enseignement.

Th. K. Urdahl. **The relation of the colonial fee systems to political liberty.** 1898, 10 p.

Résumé d'une portion d'un livre dont il est rendu compte dans la *Revue critique*. Eclaire le conflit de 1765-1770, occasion de l'indépendance des Etats-Unis, en montrant qu'il est la dernière phase d'un conflit permanent entre les colons et les gouverneurs anglais à propos des droits (*fee*) levés sous forme de redevances.

A.-R. Lowell. **Oscillations in politics,** 1898, 19 p.

L'auteur, après avoir étudié historiquement l'alternance des partis au pouvoir (comparé à l'oscillation du pendule) aux États-Unis et en Angleterre, puis dans les pays à régime représentatif, France, Hongrie, Pays-Bas, Belgique, Suisse, Grèce, Canada, est obligé de s'avouer que la théorie de l'oscillation politique ne se vérifie qu'en Angleterre et aux États-Unis. Il essaie alors de la fonder sur l'étude des élections des gouverneurs dans les différents États de l'Union ; mais il lui faut exclure les petits États et les États neufs de l'Ouest et les anciens États à esclaves du Sud. Il lui reste dix-huit États, où il croit trouver une certaine constance dans les phénomènes et il en cherche les causes. Je ne crois pas que des constatations mécaniques aussi superficielles puissent rendre compte d'un phénomène aussi complexe et variable que le succès d'un parti. M. Lowell a la bonne foi d'avouer que la condition même de toute sa théorie, la division en deux partis seulement, ne sera peut-être pas le régime des démocraties de l'avenir ; elle n'est déjà plus celle des démocraties du présent et même en pays anglais, elle commence à être ébranlée.

H.-H. Powers. **The War as a suggestion of manifest destiny,** 1898, 20 p.

Article impérialiste, écrit sous l'impression des succès de la guerre espagnole, pour montrer que la doctrine de Monroe a fait son temps et que les États-Unis sont obligés d'étendre leur pouvoir sur les Philippines.

Gr.-G. Macleod. **The history of Fiat money and currency inflation in New England from 1620 to 1789,** 1898, 20 p.

Histoire sommaire, mais précise et appuyée sur les textes, des expédients employés par les colons de New England pour obvier à la rareté du numéraire, — permanente pendant toute la période coloniale, — émission de monnaies spéciales, bons du trésor, papier monnaie, billets de banque. La conclusion est nettement hostile à « *l'inflation* ».

R.-P. Falkner. **The development of the Census,** 1898, 29 p.

Étude historique des accroissements graduels d'opérations du recensement décennal des États-Unis, divisée en trois périodes, 1790, 1840, 1850-70, 1880-90. Il en ressort l'utilité de ces accroissements pour les études statistiques et sociales.

R.-Dr Hunt. **The legal status of California 1846-49,** 1889, 20 p.

Au moyen des documents réunis dans la belle collection de H.-H. Bancroft et des actes officiels, l'auteur montre que la Constitution de Californie a été adoptée dans des conditions sans aucun précédent.

Ed.-J. James. **The growth of great cities in area and population,** 1899, 30 p.

M. James, après avoir rappelé le phénomène général de la croissance des grandes villes au XIXe siècle, attire l'attention sur l'insuffisance des données statistiques calculées sur les dénominations administratives et par conséquent conventionnelles. Beaucoup de grandes villes ont autour d'elles des communes constituées en unités administratives et qui pourtant ne forment avec elles qu'une agglomération unique, c'est le cas de New-York, Paris, Vienne, Berlin. C'est sur les chiffres de l'agglomération, non de l'unité centrale qu'il faut établir les calculs et les raisonnements. Mais comment distinguer l'agglomération ? D'après la densité de population. Or, les données sur ce point sont souvent insuffisantes, ainsi que le signale M. James.

Fr.-A. Cleveland. **The final report of the monetary commission,** 1899, 26 p.

Étude critique très intelligente des conclusions de la Convention monétaire réunie à Indianopolis en faveur du maintien de l'étalon d'or. L'auteur montre que la Convention n'a pas répondu à l'argument principal des adversaires de l'étalon d'or ; cet étalon impose à l'entrepreneur qui opère sur un capital emprunté à long terme, une charge supérieure à la valeur qu'il a reçue au début. Il fait ressortir les contradictions internes de la théorie de la Convention sur les billets de banque et conclut très justement que la Convention aurait mieux fait

de publier un recueil de faits sur le numéraire et les banques sans le mélanger à des théories préconçues.

H.-H. Powers. **Wealth and Welfare,** 1899, 95 p.

C'est un traité d'économie politique destiné d'abord à servir d'introduction à un grand ouvrage, que l'auteur n'a pas eu le temps de publier. Mais il se présente sous la forme de remarques et de critiques. Le point de départ est l'idée, juste assurément, que la partie faible dans la science économique, c'est l'étude des facteurs psychiques subjectifs. L'auteur examine donc les explications données de la valeur par différents économistes ; il conclut que l'économie politique a pour but et pour point de départ la recherche du bonheur, par conséquent l'étude de la jouissance. L'étude de la consommation doit donc former une partie de la science économique.

M. Powers montre, par des exemples présentés avec un vigoureux *humour*, l'absurdité des systèmes qui prétendent ramener la vie économique à des considérations de richesse et en exclure les facteurs subjectifs.

Il essaie de donner quelque précision aux mots indispensables pour désigner les faits fondamentaux : bonheur, plaisir, jouissance, consommation, usage. Il cherche comment la jouissance est liée à l'évolution, et réagit contre la tendance téléologique à considérer la jouissance comme le but de l'évolution. Il rappelle que l'économique est l'étude non des choses mais des relations entre les hommes et les choses, et il attire l'attention sur le phénomène mal observé et très important de la transformation des sentiments humains à l'égard des objets ; ce qui pour l'homme a commencé par n'être qu'un instrument pour se procurer sa nourriture, devient peu à peu un objet direct de jouissance, le jardin pour un jardinier, le livre pour un homme d'étude. Le milieu qui attire la sensibilité consiste non plus seulement en objets, mais en trois autres cercles, les souvenirs personnels, la suggestion produite par l'expérience des autres, les sympathies des autres. Ainsi s'agrandit sans cesse le champ des jouissances, avec le champ des activités.

Le travail se termine par un chapitre sur l'introduction de la morale dans la science économique. Après avoir analysé les tendances qui se cachent sous ce nom commun d' « économique éthique » il cherche à établir la relation entre le devoir (fondement de la morale) et le plaisir (fondement de l'économique) ; l'évolution a tendu à « socialiser » l'homme, en donnant l'avantage aux sentiments de sympathie, mais le mouvement a été depuis deux ou trois siècles beaucoup trop rapide pour les instincts anciens d'égoïsme ; en attendant que les instincts altruistes se soient fortifiés, il faut chercher des instincts provisoires pour assurer l'action sociale.

Cet essai est d'une force logique, d'une verve réaliste, d'une fraîcheur d'impression et d'une sincérité qu'on trouve rarement dans les écrits des économistes. C'est l'œuvre d'un maître de la science économique américaine.

Ch. Seignobos.

Ch.-S. Langstroth et W. Stilz. **Railway cooperation.** An investigation of railway traffic associations and a discussion of the degree and form of cooperation that should be granted competing railways in the U. S. (Publications de l'Université de Pennsylvanie). Philadelphie, Ginn et Cie, 1899, xv-210 p. in-8°.

Le titre suffit presque à indiquer le contenu de ces deux monographies. Ce sont les deux mémoires d'étudiants qui ont reçu le prix fondé par M. Terry en mémoire de son fils. M. Knapp les introduit par un court résumé de la question. Dans quelle mesure est-il avantageux de permettre à des compagnies de chemins de fer de combiner leurs opérations ? Le problème est d'un intérêt pressant aux États-Unis où les chemins de fer sont abandonnés à l'industrie privée et où les entrepreneurs sont suspects de s'entendre surtout aux dépens du public.

M. Langstroth, après avoir examiné les associations qui ont existé, les lois qui les ont interdites et les effets de ces lois, aboutit à cette conclusion qu'on doit non empêcher ces ententes, mais les régler et il discute le projet présenté au Sénat en 1897 à cet effet.

M. Stilz a fait une étude historique plus détaillée; après quoi il a examiné l'utilité des ententes, montré l'avantage de l'uniformité de classification des transports, discuté la question de la concurrence qui ne lui paraît pas nécessairement avantageuse au public et indiqué les mesures pratiques à prendre.

Ch. Seignobos.

— Les livraisons 22-23 du tome IV du *Recueil d'archéologie orientale*, publié par M. Clermont-Ganneau, viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 62 : La stèle phénicienne d'Amrith. — § 63 : Le culte sur les toits chez les Sémites. — § 64 : Betomarsea-Maioumas et les fêtes orgiaques de Baal-Peor. — § 65 : La mosaïque hébraïque de Kefr Kenna. — § 66 : Lecture rectifiée des inscriptions nos 2245, 2146 et 2009 de Waddington.

— La petite grammaire de l'araméen biblique que M. H. Strack publia en 1896 fut enlevée si rapidement qu'une seconde édition devenait nécessaire quelques mois après. La troisième édition qui vient de paraître (*Grammatik des Biblisch-Aramäischen mit den nach Handschriften berichtigten Texten und einem Wörterbuch; dritte grossenteils neubearbeitete Auflage*. Leipzig, Hinrichs, 1901, in-8°, 40 et 60 p., 2 fr. 50), montre que ce brillant succès n'a pas encore perdu de son éclat. Le livre, d'un prix modique, s'adresse surtout aux théologiens désireux de compléter leur

étude de l'hébreu biblique en y ajoutant une connaissance suffisante des parties araméennes des livres d'Ezra et de Daniel. La première partie renferme un court historique des dialectes judéo-araméens et une liste des publications auxquelles ces dialectes ont donné lieu (la chrestomathie de Merx et la grammaire de Marti méritaient d'être mentionnées). Puis vient l'exposé, clair et succinct, des phénomènes phonétiques et morphologiques de l'araméen biblique; la syntaxe est laissée de côté. Sous le paragraphe 24 sont groupées toutes les formes verbales. Dans le groupe de la troisième personne du féminin singulier, on ne s'explique pas comment *btélat* représente la même forme que *nèfqat* qui précède. Le targoum d'Esther, I, 1, reproduisant le passage d'Ezra IV, 24, a *btilat* qui donne sans doute la vraie forme ; le mot serait donc à placer plus bas, après *qtilat*. La seconde partie offre à l'étudiant des extraits des livres d'Ezra et de Daniel. Cette chrestomathie a sa raison d'être, quoique la Bible hébraïque soit à la portée de tous. M. Strack a établi le texte et les variantes d'après les meilleurs manuscrits; les derniers extraits portent la vocalisation supralinéaire. Un lexique des mots facilite l'intelligence des textes. — R. D.

— Je ne redirai pas une fois de plus que la bibliographie de M. Victor Chauvin (*Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, publié dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*), n'a jamais été, et est de moins en moins une bibliographie, ni que c'est un travail excellent. Le fascicule V contient la première partie d'une analyse détaillée de chacun des contes des Mille et une Nuits, Mille et un jours, etc. Avant un résumé où chaque épisode est exposé d'une façon nette et fidèle, M. Ch. donne la liste des manuscrits arabes qui renferment le conte étudié, des textes imprimés et des traductions; puis il énumère les adaptations, les récits analogues, et enfin les études critiques qui lui ont été consacrées. Souvent un détail le conduit à des notes générales de bibliographie folkloriste (par ex. p. 62, 87, etc.). Les contes sont disposés, autant que possible, suivant l'ordre alphabétique des titres français; ils portent des numéros d'ordre qui se rapportent à ceux des tableaux du fascicule IV. Cette disposition a des inconvénients, qu'il semblait d'ailleurs difficile d'éviter. On trouvera donc dans cette partie du travail de M. Chauvin les premiers éléments essentiels de toutes les études qui seront entreprises sur les contes des grands recueils arabes. Sans doute, de nouvelles versions seront publiées ou traduites ; il serait trop long, par exemple, de compléter ici les renseignements qui concernent les Cent une nuits, dont une traduction paraîtra prochainement. D'autres recueils factices de contes existent dans les Bibliothèques publiques et seront ultérieurement publiés. D'autre part, des voyageurs suivant les traces de MM. Basset, Stumme, etc., recueilleront des contes nouveaux. Mais il sera nécessaire de soumettre à une soigneuse critique celles de ces versions modernes, qui pourront avoir été influencées par les éditions imprimées et dont la seule originalité pourra être parfois d'avoir sali les versions déjà écrites par des plaisanteries de mauvais lieu. Le fascicule V s'arrête à la lettre F. — M. G. D.

— La thèse de M. Grant Showerman, *The Great Mother of the Gods* (Extr. du *Bulletin de l'Université de Wisconsin, Phil. and Lit. Series*, vol. 1, n° 3, 1901, pp. 221-333), étudie successivement l'introduction du culte de Cybèle à Rome (pp. 221-229), ses origines orientales (pp. 230-253), son histoire à Rome sous la République (p. 254-268), le culte sous l'Empire (p. 269-290), sa diffusion sous l'Empire (p. 291-303), sa décadence (p. 304-314), son influence sur l'art, la littérature et la religion (p. 315-330). Quatre planches en simili et deux gravures illustrent l'opuscule que complète une table des matières. Le titre est inexact : S. n'étudie

que le culte de Cybèle à Rome, les antécédents orientaux sont négligés et la forme grecque de la religion sacrifiée. Cette restriction une fois faite, les idées sont généralement justes et le ton de l'auteur est mesuré. P. 221-222, il y aurait bien d'autres exemples à donner de la pénétration grecque à Rome, et cela dès l'époque primitive. P. 223, Showerman aurait dû définir les livres Sibyllins. P. 231, la théorie de Ramsay sur la race phrygienne n'est rien moins que prouvée, et il ne faudrait pas abuser, comme le font les anthropologues, de l'hypothèse du « matriarchat ». P. 246, il n'est pas sûr non plus que les Lydiens soient des Sémites et qu'il faille leur attribuer tout ce que peut avoir de sémitisant ou d'oriental le culte de la Grande Mère. P. 249, la route terrestre par la Thrace n'a pas été le chemin primitif qu'ont suivi les religions orientales pour pénétrer en Grèce : pour tout l'ancien monde hellénique, la voie de la mer et des Cyclades a été le trait d'union tout indiqué. P. 261, la correction *Attidis* est rejetée avec raison. P. 265, tous ces détails sur les raisons de la faveur romaine auraient été mieux placés plus haut. P. 280, le taurobolion, l'auteur lui-même en convient, n'est pas spécial au culte de Cybèle. P. 316, il n'est pas exact que l'art grec ait évité de parti pris les représentations de la Grande Mère : je signalerai, à Athènes même, un beau bas-relief de la fin du ve siècle (*Arch. Zeitung*, 1880, pl. 1). Assez bon travail de vulgarisation. — A. DE RIDDER.

— M. Antoine MILIARAKIS, qui avait interrompu, depuis 1884, la série de ses *Mémoires descriptifs sur les Cyclades* (Ὑπομνήματα περιγραφικὰ τῶν Κυκλάδων νήσων κατὰ μέρος), pour s'occuper de la géographie politique des nomes d'Argolide-Corinthie (1886), de Céphalonie (1890) et de l'histoire du royaume de Nicée (1898), continue cette série par un mémoire sur *Kimolos* (Athènes, 1901, 48 pp. et une carte). Kimolos est une petite île d'environ 1700 habitants, située tout près de Milo. L'auteur en étudie, avec la conscience et la compétence qu'on lui connaît, la topographie, les productions, la situation économique et examine ce qu'en ont dit les voyageurs depuis l'antiquité. Cette brochure se termine par des appendices sur la cimolée ou terre de Kimolos, sur les monnaies, sur les noms de personnes de l'île, et par une lettre patriarcale datée de 1675 et relative à un monastère de l'île de Polyaigos, voisine de Kimolos. — H. P.

— On n'explique plus guère le *Pro Plancio* dans nos classes, et, comme édition séparée, je ne connais que celle de M. Holden. Il faut donc être reconnaissant à l'un de nos meilleurs Cicéroniens, M. Herm. NOHL, qui vient de nous donner, de ce discours, chez Freitag (60 pf.), un exemplaire nouveau, avec texte revu, une introduction sommaire, le plan du discours et, à la fin, quelques notes pour expliquer les noms propres et les principales difficultés de fond. Restent, il est vrai, celles de sens, pour lesquelles on compte surtout, je suppose, sur l'enseignement oral. L'emploi de caractères espacés, comme dans le Sénèque de Haase, pour faire ressortir les phrases qui résument un nouveau développement, me paraît ici très heureusement appliqué. Donc, bonne addition à une fort bonne collection. — É. T.

— Parmi les ouvrages publiés par l'université d'Upsal, a paru récemment : *De origine ac ui primigenia gerundii et gerundiui latini*, scripsit P. PERSSON (Upsaliae, 1900, Almquist et Wiksell; Leipzig, Harrassowitz; 2 ff., 138 pp. in-8). Sur une question si souvent discutée, il est difficile de trouver bien du neuf, et, pour M. P., la situation s'aggrave de ce que les 80 premières pages de sa brochure sont imprimées depuis 1892. Ce sont celles qu'il consacre à l'étymologie des formes gérondives. Il y voit des adjectifs, dérivés du présent du verbe, à l'aide d'un suffixe *-ndo-*. Dans les pp. 85 suiv. l'auteur examine le sens et la valeur de ces formes. Il

y a là des choses excellentes. On y verra, pp. 97 suiv., que, pour remplacer une proposition complétive avec *quod* ou un substantif, l'adjectif en *-ndus* n'est pas moins fréquent que les autres participes ni surtout moins ancien; cp., entre autres textes, Plaute, *Pseud.*, 1045 : *Cor retunsumst oppugnando pectore;* Cic. *De diu.* II, 71 : *Superstitione tollenda religio tollitur.* Ces exemples ont été sans doute déjà cités, mais leur sens est généralement méconnu; et l'on admet encore qu'un tel usage de l'adjectif en *-ndus* n'appartient guère qu'à l'époque impériale. M. P. cite ces passages à l'appui de sa thèse que cet adjectif ne comportait pas, à l'origine, de distinction de sens actif et passif, ni les notions de nécessité, de but, de devoir. Quand ces adjectifs ont été rattachés au système du présent, leur fonction a été surtout de désigner l'action imparfaite au passif; puis diverses nuances modales se sont mêlées au sens passif. Mais l'ancienne indétermination a subsisté dans les constructions gérondives et dans quelques formes isolées : *labundus, oriundus, rotundus, secundus*, etc. C'est en partant de ces quelques formes que M. Persson a cherché à expliquer l'ensemble des gérondifs, en s'appuyant sur des considérations de grammaire comparée. J'avoue qu'il ne m'a pas convaincu. Il est tout aussi arbitraire de partir de ces formes-là que d'autres. Cette espèce de démonstration est de celles qu'on peut retourner comme un gant. Ce qui était primitif dans la première hypothèse, devient succédané dans la seconde, et inversement. Je ne vois pas de raison d'abandonner l'idée d'un participe en *-ndus* à sens moyen primitif. La brochure de M. Persson n'en est pas moins utile, à cause des matériaux qui s'y trouvent soigneusement rassemblés. — P. L.

— M. R. Steiner étudie : *Die Mystik im Aufgange des neuzeitlichen Geisteslebens und ihr Verhältniss zu modernen Weltanschauungen* (Berlin, C. A. Schwetschke u. Sohn; 1901; viii-118 pp. in-8; prix : 2 Mk). Il passe en revue Eckhart, Tauler, Suso, Ruysbroeck, Nicolas de Cüs, Cornelius Agrippa, Paracelse, Val. Weigel et Böhme, Giordano Bruno, J. Scheffler (Angelus Silesius), d'autres encore. Le style est prétentieux. Les analyses sont claires, quoique nécessairement brèves. — M. D.

— Un laborieux érudit, M. Gaetano Cogo, vient de publier *La Guerra di Venezia contro i Turchi 1499-1501* (Venise, Impr. Visentini, 1899, in-8; 192 pp. Extrait du « Nuovo Archivio Veneto », t. XVIII). Sous Bajazet II, qui ne fut pas, sans doute, un homme remarquable et un grand sultan, l'empire turc continua, par la force des choses et la nécessité de frontières naturelles, le développement poursuivi d'une manière si rapide sous le règne glorieux du conquérant de Constantinople. Les grands succès furent pendant cette période des victoires navales qui achevèrent la conquête des mers orientales de l'Europe. Par l'expédition de 1484, le sultan gagna sur le prince Etienne de Moldavie Licostorno ou Kilia et Moncastro, qui lui assuraient la liberté des excursions dévastatrices contre la Pologne. Par la guerre entreprise, de par sa volonté, contre la République vénitienne, il se rendit maître presque absolu de la Morée, en mettant ses soldats à Coron et Modon, à Lépante et Navarin, les places fortes qui en gardaient la côte. Il trouva cette fois dans Venise un adversaire plus faible que jamais. L'histoire de cette guerre est pour la République, qui, naguère encore triomphait des Turcs, une histoire de malheurs et d'humiliations. Deux capitaines de la mer se font battre l'un après l'autre, les places fortes succombent généralement sans avoir opposé une résistance honorable, les patrons des navires, rejetons d'anciennes familles, refusent de commander l'attaque et l'équipage se révolte devant l'ennemi. La décadence des grandes lignées vénitiennes se fait sentir à cette occasion de la manière

la plus évidente et, comme tout le reste des citoyens est écarté du pouvoir, l'Etat, confié uniquement à leurs mains incapables, déchoit avec eux. Il faut la présence de la flotte espagnole, la sombre énergie de Gonzalve de Cordoue, venu trop tard pour des motifs politiques, pour que des victoires partielles rachètent un peu toutee ces défaites. La guerre de 1499 a aussi une importance européenne. On voit se former des projets de croisade, auxquels on veut gagner jusqu'aux princes de l'Orient; les intérêts politiques de Louis XII, de Ferdinand le Catholique, du pape Alexandre s'entrelacent aux actes de cette tragi-comédie, que jouent dans les eaux et sur la côte de la Morée les Vénitiens et le Sultan. M. Cogo s'est bien acquitté de sa tâche. Son récit, très lisible, est fondé sur les informations de première main, si riches, que donne le journal de Sanudo; mais l'auteur a puisé largement aux inédits de Venise, qu'il reproduit dans ses notes ou dans l'appendice. Il aurait pu recourir aussi à des sources étrangères qui lui auraient fourni des renseignements complémentaires. Et j'espère pouvoir donner bientôt au public les extraits des rapports touchant cette guerre, qui sont conservés dans les archives de Candie, au dépôt des Frari. (Quelques noms turcs devaient être corrigés : ainsi le Caracassam » des sources vénitiennes est Kara-Hassan, Zauc « un tschaousch », « Missit », un Mezet.) — N. Jorga,

— M. L. C. Bolléa, qui semble avoir un esprit très ouvert dans des directions très différentes, puisqu'il est l'auteur d'nn traité sur le *Mysticisme de saint Bonaventure* et qu'il annonce une étude juridique sur la *procédure pénale des Euménides*, d'après Eschyle, nous envoie un mémoire sur les premiers rapports de la Maison de Savoie avec Genève (*Le prime relazioni fra la Casa di Savoia e Ginevra*, Torino, Clausen, 1901, 92 p. in-8°; prix 3 fr.). Les trois chapitres de son étude, qui s'étend de 926 à 1211, s'occupent successivement des relations des comtes de Savoie avec les comtes du Genevois, avec l'évêque de Genève et avec le territoire de Genève, c'est-à-dire avec les seigneurs féodaux de moindre importance et les ordres monastiques qui y étaient établis. Sans nous apporter des pièces inédites, M. B. a soigneusement utilisé dans son travail les documents mis au jour par les historiens de Suisse et d'Italie et sa brochure forme, pour ainsi dire, l'introduction naturelle du grand travail de M. Edouard Mallet (*Du pouvoir que la Maison de Savoie a exercé dans Genève*) qui a paru, de 1849 à 1852, dans les *Mémoires et documents* de la Société historique de cette ville. Il débute précisément par la seconde des deux dates qui limite le mémoire du jeune savant turinois. — R.

— A l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Martin Luther, M. le pasteur Martin Rade avait entrepris d'écrire une histoire populaire du réformateur allemand. Publiée en livraisons et répandue par un colportage actif, il faut bien qu'elle ait trouvé son public puisqu'elle reparaît aujourd'hui en seconde édition, malgré les 2300 pages in-8° qu'elle renferme (*Doktor Martins Luthers Leben, Thaten und Meinungen... dem Volke erzaehlt*, Tubingen, Mohr, 1901, VIII, 772, 764, 770 p. 8°; prix : 17 fr.). On peut dire qu'elle est écrite dans un style assez populaire et dans un esprit relativement large et conciliant; mais on a quelque peine pourtant à croire que les paysans thuringiens et saxons aient pu toujours suivre l'exposé de l'auteur et il semble surtout que les centaines de pages extraites des œuvres de Luther auraient pu être supprimées dans un écrit de ce genre, qui forcément ne saurait remplacer jamais, pour un lecteur désireux d'aller aux sources, les biographies scientifiques de Koestlin, de Kuhn, de Kolde, etc. Il est certain qu'on a quelque peine à qualifier de *populaire* un travail aussi volumineux et qu'il faut des connaissances historiques assez développées déjà, pour le comprendre; les premiers

volumes sont d'ailleurs supérieurs au dernier; il est arrivé à M. Rade ce qui arrive à tous les biographes de Luther, qui ne sont pas avant tout théologiens dans l'âme, c'est que le jeune moine, le professeur de Wittemberg, le champion des nouvelles doctrines, d'avant la guerre des Paysans, l'a mieux inspiré que le dogmaticien vieillissant et le législateur politique trop docile vis à vis des princes protestants de son temps. — R.

— M. Alfred Cartier a fait faire un tirage à part de son intéressant mémoire sur *les idées politiques de Théodore de Bèze* d'après le traité *Du droit des magistrats sur leurs sujets*, paru dans le *Bulletin* de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève (Jullien, 1900, 20 p. 8°). C'est au commencement de l'année 1574, cinq ans avant les *Vindiciae contra tyrannos*, que parut ce petit traité anonyme, qui excita de vifs orages dès son apparition et dans lequel l'auteur inconnu proclamait pour la première fois, dans les temps modernes, la doctrine de la souveraineté du peuple. On l'a attribué successivement à Hubert Languet, à Duplessis-Mornay, à Théodore de Bèze, M. Cartier démontre par des extraits des registres du Conseil de Genève, de juillet et d'août 1573, que le traité est bien du célèbre théologien, mais que, soit par prudence, soit peut-être aussi par manque de sympathie pour ces doctrines trop démocratiques, les « magnifiques seigneurs » du Conseil lui refusèrent le permis d'imprimer; c'est vraisemblablement à Lyon que l'opuscule vit le jour. — R.

— Dans un des derniers fascicules des *Beitraege zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen*, publiés par la librairie Heitz et Mündel, à Strasbourg, M. Karl Engel, professeur au lycée de Colmar, a réuni une série de renseignements intéressants sur la situation militaire de l'ancienne ville libre depuis la capitulation de 1681 jusqu'à la Révolution (*Strassburg als Garnisonsstadt unter dem ancien Regime*, 1901, vi, 146 pp. v°; prix : 5 fr. 65 c.). L'auteur est loin d'avoir épuisé le sujet, surtout pour le xviie siècle, qu'il traite fort sommairement; il semble aussi ignorer absolument que les dossiers des archives municipales relatifs aux constructions de casernes avaient déjà été dépouillés, il y a de longues années, dans une série d'articles publiés par M. E. Sigel dans les *Affiches de Strasbourg*, mais son travail reste néanmoins très utile, surtout pour la seconde moitié du xviiie siècle. On aurait préféré qu'il divisât son étude, où tout se rencontre un peu pêle-mêle, en chapitres chronologiques. En dépouillant les chroniqueurs strasbourgeois déjà publiés, surtout Reisseissen et J. J. Walter, l'auteur aurait pu ajouter encore plus d'un trait au tableau de la situation militaire de Strasbourg, à l'époque de la capitulation; la littérature allemande classique, les drames de Lenz et de Wagner par exemple, auraient d'autre part jeté quelques lueurs sur la vie de garnison au xviiie siècle. Il aurait mieux valu donner la cote des archives au bas de chaque pièce que de ne citer les sources qu'en bloc, à la fin du travail. — R.

— M. Antoine Kippenberg a eu l'idée, très neuve en tout cas pour un public français, d'écrire l'histoire de la légende bizarre qui s'est attachée aux Pays-Bas et en Allemagne à la personne de François-Henri, comte de Boutteville, devenu duc de Luxembourg, par son mariage avec la dernière héritière de ce nom. Le maréchal de Luxembourg est connu de tout le monde comme un des meilleurs généraux de Louis XIV, lorsque Turenne et Condé eurent disparu des champs de bataille (1628-1695), mais il est moins célèbre comme sorcier. On suivra donc avec intérêt les développements curieux de l'auteur (*Die Sage vom Herzog vom Luxemburg und die historische Persoenlichkeit ihres Traegers*, Leipzig, Engelmann, 1901, viii, 280 pp. in-8°, prix 8 fr. 75 c.) sur la façon dont la légende du pacte de Luxembourg

avec le diable, née dans les pamphlets contemporains parus en Hollande, s'est développée peu à peu dans la littérature populaire allemande, se mélangeant à la légende de Faust et se conservant dans certaines sphères jusqu'au commencement du XIXe siècle. Si M. Kippenberg ne nous apprend rien de neuf au point de vue historique, sur le général et le courtisan, impliqué dans la fameuse affaire des poisons (1679-1680); il est d'autant plus riche en données bibliographiques et littéraires sur le terrain légendaire, et son travail est une contribution très amusante à la fois et très documentée sur un chapitre fort peu connu du *folk-lore* du XVIIe et du XVIIIe siècle. — R.

— La librairie Teubner, à Leipzig, vient de publier le premier fascicule d'un grand travail de M. Félix SALOMON sur William Pitt et son temps (*William Pitt*, 1901, XII, 208 pp. 8°), qui semble devoir atteindre des proportions très considérables et prétend nous donner tout autre chose qu'une simple biographie. Les deux cents premières pages ne constituent en effet (en dehors du récit de l'enfance de l'illustre homme d'État) qu'une vaste introduction générale à l'histoire d'Angleterre et un tableau de son développement tant économique que politique, vers la fin du XVIIIe siècle. L'auteur nous dit avoir recueilli des matériaux nouveaux en grand nombre depuis que l'évêque Tomline, lord Stanhope, lord Rosebery, lord Ashbourne ont publié sur son héros leurs recueils biographiques ou leurs essais, et il promet d'utiliser, mieux qu'ils ne l'ont fait, les pièces qui sont restées ensevelies dans les appendices de leurs volumes. Il convient, d'attendre, pour parler plus en détail de son œuvre, que le premier tome tout au moins soit complet; il nous exposera l'œuvre de Pitt jusqu'à la fin de la *période de paix* (1793). — R.

— M. l'abbé F. UZUREAU a publié, dans les Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, puis en brochure (Angers, Sireaudeau, 1901, 176 p. 8°), les parties d'une statistique de la généralité de Tours, dressée par les soins de l'intendant François-Pierre du Cluzel, marquis de Montpipeau, en 1766, qui se rapportent à l'Anjou. Le *Tableau de la province d'Anjou* (*1762-1766*) se divise en quatre chapitres concernant l'administration ecclésiastique, militaire, civile, économique et politique. Fait avec soin, sous la direction d'un fonctionnaire éclairé, c'est un document utile pour la connaissance de l'Anjou vers la fin du règne de Louis XV. — R.

— Le même auteur nous envoie un nouveau fragment des Mémoires de François Grandet, maire d'Angers et conseiller au présidial († 1730), dont nous avons déjà parlé ici. C'est le récit de *l'établissement de l'Académie royale des belles-lettres d'Angers* (Sireaudeau, 1901, 12 p. 8°), dont il avait d'ailleurs été question déjà dans la précédente brochure. — R.

— C'est à l'histoire des guerres vendéennes que se rattache une autre brochure de M. l'abbé Uzureau, *Une famille saumuroise pendant la Révolution* (Saumur, Picard, 27 p. 8°). Il nous y raconte les destinées lamentables d'Étienne-Mathurin Sailland d'Épinatz, conseiller à la maréchaussée de Saumur, et des siens. Royaliste fervent, Sailland accepta, lors du triomphe passager des chouans, une place dans le Conseil royaliste de Saumur; proscrit, fugitif, enfin découvert avec femme et enfants chez un curé constitutionnel qui lui offrait généreusement un abri, il fut conduit devant le Comité révolutionnaire d'Angers; Mme Sailland et ses trois filles furent fusillées le 1er février 1794 et leur époux et père guillotiné le 4 mars suivant. — R.

— M. C. LÜLMANN consacre une série d'études aux principaux représentants de la théologie allemande, sous le titre : *Das Bild des Christentums bei den grossen*

deutschen Idealisten, Ein Beitrag zur Geschichte des Christentums (Berlin, C.-A. Schwetschke u. Sohn, 1901; VI-229 pp., in-8; prix 4 mk. 80). Six essais sont uniformément divisés en deux parties : Exposé, critique; chaque partie est subdivisée en un certain nombre de points et de paragraphes. Sont ainsi traités Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schleiermacher. L'essai sur Lessing est aussi partagé en deux parties, mais l'une traite du temps de l'*Aufklärung*, et l'autre, spécialement de Lessing. De nombreuses références précises accompagnent et justifient ces analyses. On peut recommander la lecture du livre de M. Lülmann à qui voudrait s'orienter rapidement sur quelques-uns des grands courants de la pensée religieuse en Allemagne. — M. D.

— La brochure de M. A. Houtin, *La controverse de l'apostolicité des églises de France au* XIXe *siècle*, vient d'avoir, au bout d'un an, une deuxième édition, « revue et augmentée » (Paris, Fontemoing; Laval, Goupil; 1901, III-136 pp., in-8). On ne peut qu'applaudir au succès de ce travail. J'en ai dit tout le bien que j'en pensais (*Revue*, 1901, I, 19); je n'y reviendrai pas. M. Houtin a fait quelques additions et complété son récit. On peut dire que cette controverse est terminée. Elle l'était depuis longtemps pour les historiens. Il restera, sans doute, toujours des réfractaires. Ils auront la place que fait la société moderne aux adversaires du système de Copernic. Une table alphabétique détaillée a été ajoutée à cette édition. — P. L.

— La librairie Fr. Andr. Perthes, de Gotha, vient de nous adresser : *Religiöse Reden* von Dr. Joseph Hubert Reinkens (1902, VIII-150 pp., in-8; 1 Mk. 60). Reinkens était, de son vivant, « évêque des vieux catholiques de l'empire allemand ». Il est mort le 4 janvier 1896. Une partie de ces discours ont été recueillis par une dame (« eine altkatholische Dame », je n'ose traduire), et ils avaient été revus par R. lui-même. D'autres étaient imprimés. Ils forment trois séries : sermons et allocutions prononcées en diverses circonstances, allocutions d'ordination, allocutions synodales. La préface est signée par l'auteur du recueil, M. W. Schirmer. Un portrait du prélat sert de frontispice. — S.

— La « librairie de Paris », Firmin Didot et Cie, publie en deux volumes in-12 : *Le Vatican*, par MM. Goyau, Pératé et Fabre : *La papauté et la civilisation, L'histoire et les Arts*, 467 pp.; *Le gouvernement de l'Église, Les palais apostoliques, congrégations, secrétaireries, bibliothèques*; épilogue par le Vicomte Melchior de Vogüé; 306 pp.; s. d. [1901]. On trouvera dans ces deux volumes le texte de l'ouvrage illustré, paru, il y a quelques années, sous le même titre commun. Ce texte n'a subi que des modifications rendues nécessaires par le temps écoulé. C'est ainsi que l'appartement Borgia a pris, dans l'histoire des arts à la cour romaine, la place qui lui revenait. De légères inexactitudes ont été corrigées. Cette mise au point rajeunit l'ouvrage. Les historiens et les étudiants regretteront que l'on n'ait pas profité de l'occasion pour donner à cette édition de travail un appareil de références et de bibliographie, même sommaire. Tel qu'il est, le livre reste une œuvre de science solide et élégante. — S.

— Nous recevons deux brochures de M. Henri Moris, archiviste des Alpes Maritimes (Nice, 1901, in-8°, chacune de 11 pages). Dans l'une, l'auteur prouve, d'après trois procès-verbaux, *l'authenticité des cendres de Marceau transférées de Nice au Panthéon* : ces cendres « extraites » par Bernadotte et données à Emira Marceau, femme de Sergent, furent déposées dans la tombe d'Emira le 16 juin 1834, exhumées le 25 juillet 1889 en présence de Noël Parfait et remises le surlendemain à Alphand (il y a, soit dit en passant, trois poignées ou coffrets de cendres de Marceau : les cendres du Panthéon; celles qui furent offertes par Emira à Maugars,

l'ami d'enfance et l'aide de camp de Marceau, et déposées en 1851 sous le socle de la statue du général; celles que Sergent avait données à son neveu Antoine, habitant à Milan, et que Antoine atteste avoir reçues le 15 janvier 1848). L'autre brochure de M. Moris a pour titre : *Entrée de Bonaparte à Nice*. Elle contient une instruction rédigée en 1805 par l'ingénieur Martinel pour le capitaine Baghetti, ingénieur-géographe, qui fit une gravure intéressante d'après cette instruction. La gravure, ainsi qu'une lithographie signée de J. Victor Adam qui représente le départ des troupes (2 avril 1796), sont jointes à la plaquette de M. Moris. Le savant archiviste a eu soin d'ailleurs de donner en note quelques éclaircissements qui permettent au lecteur de mieux reconnaître le terrain. — A. C.

— La vingt-cinquième édition du livre de Vilmar, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur*, vient de paraître à la librairie Elwert de Marbourg. La dernière édition que Vilmar ait corrigée, est la douzième. Gœdeke a revu la vingt et unième et complété les notes à la fin du volume. M. Ad. Stern a revu en 1885 la vingt-deuxième édition en y ajoutant une continuation qui va de la mort de Gœthe jusqu'à l'époque présente. Cette continuation a été favorablement accueillie du public, et elle paraît pour la quatrième fois dans la vingt-cinquième édition de Vilmar que nous annonçons aujourd'hui. Elle comprend les pages 489-685. M. Stern est, avec M. Bartels et quelques autres, un des critiques qui suivent le mouvement contemporain avec le plus d'attention. Il a ainsi divisé sa matière : introduction; la jeune Allemagne et la lyrique politique; action de la tradition classique et romantique; le soulèvement contre la poésie de tendance; le réalisme poétique; la littérature après 1870, réalisme, naturalisme et décadence; la fin du siècle. Cette « continuation » de M. Stern ne peut manquer d'accroître le succès du Vilmar qui, malgré ses défauts et une certaine étroitesse d'idées, plaît toujours au public allemand par sa clarté, par une certaine vivacité d'exposition et par son patriotisme. — A. C.

— M. Albert Soubies, continuant son *Histoire de la musique*, publie en un joli petit volume in-12 de 80 pages chez Flammarion un précis de la musique en Danemark et en Suède; on y remarquera ce qui regarde la vie musicale de nos jours dans les grandes villes suédoises et à Copenhague. — C.

— On nous écrit d'Athènes : M. G. Hadjidakis vient de publier en un premier volume sous le titre de Γλωσσολογικαὶ Μελέται (*Études glottologiques*) chez Sakellarios différentes monographies parues dans diverses revues en Grèce, en Allemagne et en Russie. Nous signalons les suivantes : étymologie du mot *Morée;* l'Hellénisme des anciens Macédoniens; étymologie des mots Μεσσαρεά, βρέ, γάϊδαρος; la question de la langue néohellénique etc. — Le conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Nationale d'Athènes, M.D.Kambouroglous, a publié (Athènes, librairie française et internationale; Paris, Nilsson), les *Mémoires* du Prince Nicolas Ypsilanti. Ils sont écrits en français. — M. D. P. Paschalis, qui s'occupe de l'histoire de son pays natal, l'île d'Andros, vient de faire paraître (typogr. de l'Hestia 1901) une étude sur *Matthieu patriarche d'Alexandrie*, originaire d'Andros (Ματθαῖος ὁ Ἀνδρίος, πάπας καὶ πατριάρκης Ἀλεξανδρείας καὶ πάσης γῆς Αἰγύπτου (1746-1767). — M. J. Vlachoyannis a commencé (Athènes, Vlasto) la publication de ses Ἀθηναϊκὰ Ἀνάλεκτα concernant le rôle que la ville d'Athènes et ses habitants ont joué pendant la guerre de l'indépendance. Il nous donne une *note biographique* (Βιογραφικόν σημείωμα) sur Panaghis M. Poulos, le Journal de Poulos, son portrait et sa correspondance avec Charles de Heideck (trois lettres de Heideck en français). — Σ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 décembre 1901.

L'Académie procède à l'élection de son président et de son vice-président pour l'année 1902. Sont élus : président, M. Philippe Berger, et vice-président M. Eugène Müntz.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Commission administrative. Sont élus : MM. Delisle et Croiset.

Travaux littéraires. Sont élus : MM. Delisle, Perrot, Croiset, Barbier de Meynard, Bréal, d'Arbois de Jubainville, Paris, Meyer.

Antiquités de la France. Sont élus : MM. Delisle, Paris, Bertrand, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet et de Barthélemy.

Fondation Garnier. Sont élus : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth et Hamy.

Fondation Piot. Sont élus : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Héron de Villefosse, de Lasteyrie, Babelon, Saglio et Collignon.

Prix Gobert. Sont élus : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, de Barthélemy et Lair.

M. Philippe Berger continue la lecture de son mémoire sur les inscriptions de Saïda.

Séance du 3 janvier 1902.

M. R. de Lasteyrie, président sortant, et M. Philippe Berger, élu président pour l'année 1902, prononcent les allocutions d'usage.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Écoles françaises d'Athènes : MM. Heuzey, Perrot, Paris, Foucart, Weil, Meyer, Boissier et Collignon.

École française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Clermont-Ganneau, Barth et Hamy.

Prix ordinaire (antiquité classique) : MM. Perrot, Weil, Croiset, Pottier.

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge) : MM. le marquis de Vogüé, Schlumberger, A. de Barthélemy et Babelon.

Prix Louis Fould : MM. Perrot, Saglio, de Lasteyrie et Collignon.

Prix Bordin (commission chargée de déterminer les sujets) : MM. Delisle, Perrot, d'Arbois de Jubainville, Croiset, de Lasteyrie et Cagnat.

Prix Lafont-Mélicoq (Picardie et Ile-de-France) : MM. Delisle, Longnon, de Barthélemy et Lair.

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Senart et Barth.

Prix Delalande Guérineau (Orient) : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Clermont-Ganneau et Derenbourg.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 20 janvier — 1902

Rhousopoulos, Dictionnaire allemand-grec. — Bibliothèque hagiographique des Bollandistes. — Christe, L'assassinat des plénipotentiaires de Rastatt.

R. A. Rhousopoulos. Λεξικὸν ἑλληνογερμανικόν, Athènes, Sakellarios, Leipzig, Haberland, 1900, VI-1080 p., in-8°. Prix : 12 drachmes.

L'ouvrage de M. Rhousopoulos forme le complément du dictionnaire allemand-grec de Jannaris. Il est destiné, dans l'esprit de l'auteur, aux Allemands aussi bien qu'aux Grecs, et il remplacera avantageusement, je crois, le lexique de Kind (1841), un peu vieilli, et celui de Petraris (1897), un peu succinct. La tâche de M. R. se trouvait d'ailleurs simplifiée par les lexiques grecs-français de Vyzantios, de Legrand et de Vlachos. L'auteur n'avait qu'à y cueillir ses mots et à les traduire en allemand. Il est regrettable qu'il ne cite pas dans sa préface l'excellent *Dictionnaire des termes scientifiques et techniques* d'Ipitis dont il paraît ne pas avoir fait usage. On ne s'explique pas non plus pourquoi des noms aussi usuels que βαγόνι, *vagon*, μπακλαβᾶς, *pâte feuilletée aux amandes*, μπάμια, *corne grecque*, *gombeau*, μπάντα, *côté*, *flanc d'un navire*, μπερμπάντης, *coquin*, etc., etc., qui se trouvent dans les ouvrages utilisés par M. Rhousopoulos, n'ont pas été reproduits par lui. Pour se mettre au goût du jour, l'auteur a ajouté aux mots vulgaires des ν et des augments qui font un effet déplorable : τὸ βάζον, τὸ μπιλλιάρδον, τὸ καπέλλον, τὸ ῥέστον, ἐμπαλώθηκε. L'orthographe adoptée est généralement bonne, sauf par exemple pour νειός et παληός, mais l'ordre alphabétique est à chaque instant rompu : p. 649, 650, 651, 652, etc.

Hubert Pernot.

Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis. Bruxellis, Via « des Ursulines », 14. 1898-1901 ; XXXV-1387 pp., in-8. Prix : 50 fr.

Le dernier fascicule de ce recueil vient de paraître, contenant le supplément. Il comprend surtout des pièces omises ou de nouvelles références aux pièces déjà citées, quelquefois une addition à la des-

cription de ces pièces. Pour ne pas apporter à la numérotation des changements qui gêneraient une réimpression, les pièces nouvelles reçoivent le numéro de la pièce voisine accompagné d'une lettre.

La préface indique les limites qu'ont fixées les Bollandistes. Leur bibliographie est une bibliographie de la *littérature* hagiographique, et non pas une bibliographie des saints; c'est-à-dire que tout document qui ne rentre pas dans ce genre littéraire se trouve, par le fait même, exclu de ces listes. Ainsi, si les vers de Damase avaient fait partie d'un recueil littéraire, conservé comme tel, ils figureraient dans ce catalogue; mais ils étaient destinés à être gravés et ils l'ont été, ils n'y ont pas de place. Cette conception facilitait la tâche et maintenait les auteurs dans l'ordre des textes qu'ils ont l'habitude de manier. C'est aussi pour ces textes qu'on avait un besoin plus grand de catalogue. Il est facile, pour le surplus, de se renseigner ailleurs.

Les auteurs définissent ensuite ce qu'ils entendent par saint : tout personnage honoré d'un culte, ou d'un traitement équivalent [1]. La date est fixée d'après les documents, et quand ceux-ci sont en désaccord, les différentes dates sont juxtaposées. Le jour est celui de la fête dans l'Église latine.

On sait qu'une riche bibliographie accompagne chaque numéro. Ici encore, il fallait se borner, si l'on voulait aboutir. Les Bollandistes nous donnent l'essentiel, et, aussi, d'une manière générale, ce qu'un travailleur isolé aurait de la peine à trouver. Personne ne leur reprochera d'avoir omis toutes les éditions de saint Bernard ou de saint Augustin, ce qui serait fastidieux et inutile, ou les manuscrits des pièces éditées, ou la date de ces pièces, ou tel article de revue qui les concerne. La première qualité d'un répertoire bibliographique est d'exister.

A la suite de la préface, on trouve la bibliographie des ouvrages cités en abrégé.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit à propos de chaque fascicule. Louer l'information et l'exactitude des Bollandistes est inutile. Ils ont droit à toute notre reconnaissance pour avoir entrepris ce volumineux, aride, mais inappréciable répertoire, et pour l'avoir achevé en un temps aussi court.

Paul Lejay.

---

1. Ils ont laissé de côté la vie et la passion du Christ, qui ne figure que pour des reliques ou autres souvenirs analogues. « Quae prouincia, ajoutent-ils, praeter quam quod extra fines hagiographorum posita est, multo amplius patet quam uulgo creditur, neque satis hactenus est inuestigata, ideoque specialem tractationem omnino postulat. » Pourquoi ne tenteraient-ils pas cette *specialis tractatio* à laquelle ils sont mieux préparés que personne ? Je suis persuadé qu'ils doivent en avoir recueilli déjà les éléments.

Capitaine Oscar CHRISTE. **Rastatt. L'assassinat des ministres français le 28 avril 1799,** d'après les documents inédits des Archives de Vienne, traduit de l'allemand par un ancien officier supérieur. Paris, R. Chapelot et Comp., 1900, IX, 445 p., in-8°. Cartes.

Cent ans après l'événement tragique de la nuit du 28 avril 1799, la question, si controversée, des motifs qui amenèrent l'assassinat de Roberjot et de Bonnier, reste en apparence aussi obscure qu'elle a pu le paraître au lendemain même de l'attentat. On pourrait même dire que les passions politiques et nationales aidant, elle s'est embrouillée davantage à mesure que des historiens de tous les pays, intéressés ou non, en ont fait le sujet de monographies spéciales. Dans cette mêlée, les représentants de la science historique dans notre propre pays ont été jusqu'ici fort peu nombreux, tandis que les écrivains allemands, amis ou adversaires de l'Autriche, ont fourni un contingent formidable de travaux et offert successivement au public les solutions les plus divergentes et les plus contradictoires. Des savants de premier ordre, des érudits consciencieux se sont consacrés avec zèle et passion à la recherche de documents nouveaux, à la discussion des témoignages contemporains et ceux qui s'occupent de cette période de notre histoire connaissent, au moins de nom, les études et même les volumes consacrés à l'*assassinat de Rastatt* par Sybel et par Hüffer, Helfert et Mendelssohn-Bartholdy, Vivenot et Boethlingk, Reichlin-Meldegg et Weber, Obser et bien d'autres [1] encore. Il n'est presque pas de personnage, ayant joué un rôle au Congrès des puissances, qui n'ait été traduit tour à tour devant le tribunal de l'histoire et chargé de ce crime; l'Autriche, le prince Charles et ses subordonnés, le Directoire, ses délégués, Bonaparte ou Jean Debry, les émigrés, l'Angleterre, le comte Lehrbach, la reine Caroline de Naples, accusations d'autant plus faciles à soutenir que les dossiers principaux de l'affaire avaient depuis longtemps disparu des Archives secrètes de Vienne. Ceux qui ne voulaient point se contenter de suppositions plus ou moins fondées, de présomptions sans preuves certaines, avaient été d'avis de « classer » l'affaire et n'attendaient plus que du hasard la découverte de documents nouveaux qui vinssent apporter « un peu plus de lumière ».

Ces documents, les avons-nous aujourd'hui, dans le volume de M. le capitaine Christe, dont un officier supérieur, resté anonyme, vient de publier une traduction française [2]? On ne saurait s'étonner

1. M. Christe a consacré son onzième et dernier chapitre aux historiens de l'assassinat de Rastatt; on y trouvera une bibliographie qui n'est pas absolument complète, mais qui ne néglige, semble-t-il, aucun travail vraiment important; les différents auteurs y sont naturellement mieux ou plus mal traités dans la mesure où ils sont hostiles ou favorables à la manière de voir de l'auteur.

2. Le traducteur n'a fait qu'ajouter çà et là, au bas des pages, quelques notices biographiques et quelques indications renvoyant à des travaux ou à des textes français.

que ce soit un militaire autrichien qui vienne tenter un nouvel et très sérieux effort pour débrouiller l'énigme; il est incontestable, en effet, que, malgré de nombreuses protestations et réfutations antérieures, la majeure partie de l'opinion publique, tant en France qu'au dehors, continue à faire peser ses soupçons sur l'armée des Habsbourg, soit qu'on fasse remonter l'accusation jusqu'au généralissime, soit qu'on se contente d'inculper l'un ou l'autre de ses inférieurs. M. Christe a voulu en avoir le cœur net et a repris l'enquête minutieuse, si souvent déjà commencée sans aboutir à un résultat décisif, accepté par tous. Il a obtenu la permission de fouiller à nouveau les cartons du Ministère de la guerre et des Archives secrètes à Vienne, d'y lever le scellé de certaines pièces, dites secrètes, et c'est de ces recherches persévérantes et partiellement couronnées de succès qu'est sorti le présent volume.

Nous commencerons par dire que si M. C. est un travailleur très consciencieux, c'est également un écrivain de talent qui développe une finesse de psychologue et une verve de logicien qu'on n'attend pas précisément chez un auteur militaire [1]; nous ajouterons que sa sincérité nous paraît entière et complète, encore que ce soit une de ces sincérités subjectives qui ne voit et conçoit que son argumentation propre et non pas toujours celle de l'adversaire; son travail a bien évidemment aussi épuisé les fonds d'archives, en tant qu'ils existaient encore dans les dépôts autrichiens; à tous ces titres, le *Rastatt* de M. C. a droit à l'attention de la critique et du grand public, auquel il offre le récit le plus complet, comme le plus récent d'un épisode qui n'a point cessé de passionner les curieux. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que son argumentation nous ait convaincus ni surtout que nous jugions le débat clos par la publication de son livre. L'incontestable talent déployé par l'auteur ne nous a que mieux fait toucher du doigt certaines invraisemblances de sa thèse (l'innocence absolue des hussards autrichiens) et le peu de créance que méritent ses insinuations indirectes contre Jean Debry, comme auteur ou complice de l'assassinat.

Après nous avoir parlé brièvement de l'activité du Congrès de Rastatt jusqu'à la bataille de Stockach et nous avoir retracé le tableau sommaire du personnel qui s'y trouvait réuni, M. C. entre en plein dans son sujet, au second chapitre, qui traite des opérations militaires du feldmaréchal-lieutenant Kospoth, et des événements afférents, du 26 mars au 28 avril 1799. Nous y signalons tout d'abord des pièces intéressantes nouvelles sur l'expulsion des envoyés français, Alquier, à Munich et Trouvé à Stuttgart, mais surtout quelques documents,

---

1. Je serais presque tenté de dire, *trop* de finesse psychologique et *trop* de verve dans son style; par moments, on ne peut se défendre d'une légère impatience en présence de certains effets, qui sentent l'avocat plaidant plus que le militaire.

qualifiés jusqu'ici de secrets, empruntés à la correspondance de l'état major autrichien. Nous y voyons le major général Goerger déclarer, le 19 avril, avoir invité Barbaczy « à traiter en ennemis les étrangers qui essaieraient de nous résister ». Ce même jour, M. de Merveldt écrit qu'il a fait savoir à Barbaczy (au cas d'un choc avec les Badois), que « tout incident devait être, le cas échéant, considéré comme un malentendu », ordre facilement applicable, dans la suite, à tout autre incident analogue. Le 20 avril, Kospoth adresse à Merveldt la lettre suivante : « L'affaire doit être engagée et conduite de façon à ce que l'on soit obligé de la considérer comme un malentendu.... Votre Excellence devra donc recommander à ceux qui sont au courant de la chose, de garder à ce sujet le secret le plus absolu, qui leur est imposé... par le soin de leur réputation [1]. » — Qu'était-ce que cette affaire secrète, agencée dès le 20 avril ? M. C. se hâte un peu trop, à notre avis, de s'écrier : « Ces pièces rendent *tout commentaire superflu ;* elles *prouvent d'une façon évidente* qu'il s'agissait *uniquement* de mettre la main sur les archives de la légation française [2]. » A partir du 19 avril, en tout cas, les hussards de Barbaczy se mettent à arrêter tous les diplomates qui se promènent dans les environs de Rastatt, en employant, il est vrai, des « procédés d'une politesse exquise » ; et, sans tenir compte de leurs réclamations, ils enlèvent doucement et tranquillement portefeuilles et papiers à ceux d'entre eux qui en portaient sur eux [3]. Le 23 avril, Barbaczy écrivait à Goerger (pièce secrète nouvelle) : « Les Français ont reçu, paraît-il, l'ordre de rester. Il ne reste plus qu'à attendre les événements. J'envoie à dessein aujourd'hui une patrouille vers Rastatt pour les endormir *et afin d'avoir plus de chance d'arriver au résultat désiré*, ce dont je doute fort, du reste » (p. 64). Et le *28 avril*, l'archiduc Charles écrivait de son côté à Kospoth : « Le colonel (Barbaczy) peut répondre aux questions qui lui seraient éventuellement posées, *que l'ambassade française peut quitter Rastatt sans rien avoir à craindre et rentrer en France en toute sécurité.* » Il ajoute qu'on devra « chercher à s'emparer des paquets » de leur correspondance et les envoyer au quartier général. C'est donc bien entendu ; le généralissime autrichien en veut tout au moins à la correspondance diplomatique des plénipotentiaires français.

Or, avant même que la lettre de l'archiduc fût expédiée à son adresse, dans la matinée du 28, le colonel, par un ordre daté de Gerns-

---

1. Christe, pp. 54-56.

2. C'est nous qui soulignons certains mots, ici et dans la suite de notre article.

3. Cela n'empêchait pas le « loyal » Barbaczy de mentir le lendemain au baron de Münch, en affirmant qu'on ne lui avait point prescrit de faire enlever ces correspondances et en lui exprimant ses regrets de l'incident de la veille. Détail assez curieux ! ce sont précisément les lettres échangées entre Goerger et Barbaczy à ce sujet qui n'ont pu être retrouvées (p. 62).

bach, et porté par le lieutenant Ruziczka, notifiait aux ministres « qu'ils avaient à quitter le territoire de l'armée *dans les vingt-quatre heures* » et cet ordre d'expulsion était reçu par *eux au cours de la journée du 28. Presque à la même heure*, le capitaine Burckhardt déclarait au ministre danois Rosenkrantz, qu'il avait donné l'ordre formel à tous ses postes de ne laisser sortir *personne* de toute la nuit et que par suite, si sa voiture se présentait à l'une des portes de la ville, il la ferait dételer (p. 78). Notons bien cette parole et cette attitude du sous-ordre de Barbaczy à ce moment précis. « Quelques instants après », ce même capitaine donne néanmoins « l'ordre de laisser passer *les ministres français et leur suite* » tout en rejetant la requête des ministres allemands qui réclamaient une escorte pour leurs collègues [1]. Vers dix heures du soir, le cortège des six voitures qui contiennent ces derniers et leur suite, se met en mouvement, vers l'endroit, tout proche, où va se perpétrer l'assassinat.

C'est de l'acte même que s'occupe le troisième chapitre, où l'auteur examine les « déclarations de l'ambassade française et les premiers bruits relatifs à l'attentat ». Il commence par nous donner les dépositions de Jean Debry, en appuyant, avec une intention évidente, sur les variantes et les contradictions qu'il croit y remarquer [2]. Puis il analyse le récit de Vincent Laublin, le domestique de Bonnier et la déposition de Sigrist, cocher de Debry. Tous deux racontent qu'ils ont été entourés par des hussards, qui ont crié : « Sortir de voiture, vite ! » et « Halte ! » en *allemand* et qu'un officier a donné l'ordre en allemand, de « hacher ces coquins de patriotes ». Il a beau jeu de mettre ces dépositions en opposition avec celle du ministre survivant qui a dit que les soldats parlaient *français* et qui, une autre fois, accentue même leur mauvaise prononciation française, alors que Sigrist affirme que pas un seul des soldats n'avait parlé le français et que Mlle Debry (qui ne sait ni le magyar ni l'allemand) croit qu'ils parlaient hongrois. On peut, ce me semble, avoir plus de confiance en ces témoins subalternes, qui n'étaient pas inquiets pour leur propre compte, tandis que Debry devait être singulièrement troublé par le danger de mort évident qui

---

1. Plus tard, quand son système d'explications l'exige, M. C. insiste beaucoup (p. 192) sur « les efforts » faits par Burckhardt pour retenir les Français qui s'obstinent à partir ; il n'en a fait aucun *à leur égard ;* il a refusé *aux autres ministres étrangers* la sortie de la ville ; quant à Bonnier et à ses collègues, il les a tranquillement laissés aller à la mort.

2. Il nous le montre successivement errant dans le bois, couché dans un fossé, grimpant sur un arbre (avec un bras blessé) et visiblement il veut inspirer au lecteur une défiance absolue pour ce témoin qu'il nous dépeint aussi grandiloquent que pusillanime. Nous nous bornerons à remarquer, pour le moment, que Debry a eu tout le temps de prendre *successivement* toutes ces attitudes diverses et de plus que le bois aux portes de Rastatt était vraiment assez vaste pour s'y cacher (on n'a qu'à regarder le plan joint à l'ouvrage) bien que l'auteur essaie de faire naître dans notre esprit la conviction contraire.

le menaçait. M. C. en se moquant de ses terreurs et en détaillant ses exagérations, se laisse entraîner à des exagérations en sens contraire, qui montrent combien il est prévenu [1]. Il veut montrer que Debry ne mérite aucune créance puisqu'il dit avoir vu des « corps dépouillés » et une *foule* d'assaillants; mais M. C. accorde lui-même qu'on avait enlevé ses bottes à Roberjot et ses culottes ainsi que son habit à Bonnier (p. 94). D'autres que lui (par exemple le secrétaire Belin) ont vu de « nombreux hussards » à l'œuvre; quelques-uns ont assailli les voyageurs, soit à pied [2], soit à cheval, d'autres sont restés plus en arrière et ont pu être aperçus plus commodément par les cochers sur leur siège que par les personnes dans l'intérieur des voitures; cela explique les divergences des témoins, sur le nombre d'assaillants que chacun d'eux a dit avoir vus, nombre qui varie, en effet, considérablement, de 6 à 15 ou même à 60. On peut croire, sans grand risque de se tromper, que la plupart des témoins de cette agression sauvage étaient troublés à des degrés divers; il n'en est pas moins étonnant que l'auteur tire également parti de leur trouble et de leur sang-froid. S'ils ont eu peur, « on ne saurait attribuer la moindre valeur à leurs témoignages »; s'ils font preuve de sang-froid, ce sont des menteurs [3]. Avec des procédés de ce genre on peut écarter tout témoignage gênant et M. C. ressemble un peu trop à ces juges d'instruction qui, par excès de zèle et par tradition professionnelle, veulent à toute force amener les témoins et les accusés à se couper dans leurs réponses. Tandis que la déposition du moindre soudard valaque doit être crue comme parole d'Évangile, les personnages officiels sont toujours suspects s'ils s'avisent d'incriminer qui que ce soit; il faut voir comment on démolit le témoignage de Boccardi, le ministre de Ligurie, comme absolument sans valeur, d'autant que, là aussi, « son domestique paraît avoir eu à cœur d'éloigner au plus vite ses maîtres de la scène du crime » (p. 110) [4].

---

1. C'est ainsi qu'après avoir cité p. 91, le certificat médical constatant chez Debry, une assez forte estafilade, une blessure sans gravité et deux blessures insignifiantes, il affirme à la p. 93 : « Debry n'avait en réalité aucune blessure. »

2. Où seraient restés leurs chevaux? demande un peu naïvement M. Ch. Rien de plus facile à expliquer, ce me semble; pendant que les hommes chargés du massacre, opéraient, les autres hussards tenaient leurs montures par la bride.

3. L'auteur commence par déclarer (p. 106) que Rosenstiehl n'a point parlé des hussards de Szeckler, alors que sur cette même page il cite lui-même le passage où il les nomme. Mais il explique qu'il ne peut les avoir vus lui-même; c'est son domestique qui le lui a dit, et ce domestique est naturellement un menteur; on insinue même que c'était peut-être un complice, qui a fait se sauver son maître presque de force, pour qu'il ne puisse voir ce qui se passa en réalité. Pendant le même temps, celui de Bonnier retient le sien, pour qu'on puisse le massacrer plus à l'aise! (p. 107). Ajoutons que le valet de chambre de Roberjot est aussi complice et apprécions la discrétion avec laquelle l'auteur déclare là-dessus : « Chacun peut se faire de la conduite des domestiques français l'idée qu'il voudra. » Le germe est semé dans l'esprit du lecteur, et l'on compte bien qu'il y lèvera de lui-même.

4. On rencontre parfois des équivoques presque enfantines. Ainsi Boccardi a vu

De toute son enquête, M. C. ne conserve en définitive que les faits suivants : six meurtriers, huit tout au plus [1], dont un seul à cheval, les autres à pied [2], portant *un seul* flambeau, immédiatement éteint (dans une « nuit exceptionnellement noire ! ») se sont présentés aux portières des voitures, ont appelé Roberjot et Bonnier, n'en voulant qu'à ces deux-là et nullement à Debry ni à quelque autre personne ; ils ont parlé français ou allemand, ou peut-être même les deux langues (p. 113). Ils étaient *excessivement pressés*, et la consommation de l'attentat n'a pris que quelques instants ; or, par qui donc les hussards, si ç'avait été eux, pouvaient-ils redouter d'être découverts et gênés [3] ?. L'endroit aurait d'ailleurs été très mal choisi pour la perpétration d'un crime pareil ; « on s'étonne qu'aucun de ces nombreux hussards n'ait fait remarquer les inconvénients que présentait le choix de l'endroit » [4]. Mais — et voilà le *ceterum censeo* de l'auteur qui reparaît discrètement — l'emplacement était « admirablement choisi,... si les assassins ou tout au moins leurs complices faisaient partie de la suite de l'ambassade française ». Les assassins pouvaient « regagner sûrement et vivement Rastatt par des chemins qui leur étaient bien connus » [5].

---

des hussards galoper à travers champs *pendant qu'on assassinait les ministres*. M.C. se hâte d'en conclure que *les* hussards n'ont rien eu à faire avec l'assassinat (p. 110).

1. Ils n'auraient pas pu avancer en plus grand nombre, à cause de l'étroitesse du chemin ; mais M. C. assure pourtant que les voitures ne tenaient que la moitié de la chaussée; il me semble qu'on peut marcher en colonne, là où passeraient de front deux lourdes berlines de voyage.

2. Le sous-officier Konczack, dans une de ces fameuses dépositions dont nous parlerons tout à l'heure, a pourtant vu « *des gens* à pied et à cheval ».

3. On ne croirait pas, en voyant mettre en ligne cet argument, que l'auteur écrit à cette même page 116: « D'ailleurs, les hussards couraient, eux aussi, le risque d'être dérangés, même découverts ».

4. Il est au moins étrange qu'on ait besoin de rappeler à un officier que les soldats sous les armes, alors pas plus qu'aujourd'hui, n'étaient admis à présenter des observations de ce genre à leurs supérieurs.

5. Là-dessus répétition de tous les griefs qu'on peut articuler contre le récit de Debry ; il a essayé de faire croire que les assassins n'étaient pas Français, en disant qu'ils parlaient mal cette langue ; il a menti en disant qu'on lui en voulait, ce qui est faux (il a été blessé pourtant !); il lui a été « impossible de *déterminer exactement les lieux* où il passa la nuit (par une nuit noire comme un four et un violent orage, alors qu'il était affolé de terreur !); il a fourni des renseignements notoirement inexacts sur son retour à Rastatt. Sur ce point l'auteur accumule une profusion de déductions psychologiques pour établir que si Debry avait été réellement attaqué par des hussards, il n'aurait jamais osé se présenter aux portes de la ville où stationnaient quelques-uns d'entre eux ; c'est « matériellement impossible (!) ». On peut pourtant objecter à bon droit qu'il y a quelque différence entre un massacre nocturne et un assassinat en plein jour, quand on fuit les responsabilités ; que par ces portes entraient alors et sortaient des témoins possibles, bourgeois et paysans ; qu'enfin — puisqu'aussi bien l'on tient tant à la psychologie ! — il est un état d'esprit pour les gens moralement et physiquement exténués, où tout leur devient égal, même un danger mortel, pourvu que cela finisse !

A côté des témoignages français, il y en a d'autres; il y a surtout ces diplomates prussiens, personnages superficiels et haineux, le comte Goertz, Dohm, et autres, qui ont été les principaux fauteurs des accusations calomnieuses portées contre les hussards de Barbaczy, alors que, déjà, le 11 mai 1799, le vice-chancelier Colloredo disait, en indiquant la vraie piste, que les auteurs des atrocités commises « étaient des personnages inconnus *qu'on a tout lieu de croire Français* [1] » (p. 141). D'autres diplomates n'ont pas songé davantage, au premier moment, à ces pauvres hussards; M. d'Edelsheim écrivait à son maître, le margrave de Bade, le 29 avril, de grand matin, avant le retour de Debry, mais quand déjà Rosenstiehl et Boccardi étaient revenus, que les assaillants étaient « une troupe de cavaliers ». C'est plus tard seulement, et, « tout permet de le croire, par ordre » qu'ils les ont incriminés (p. 149). La façon dont a été établi le *Rapport authentique* des ministres étrangers, lui enlève d'ailleurs toute importance véritable. Il est certain (pourquoi?) que le 29 avril, comme le 28, on ignorait absolument quels étaient les auteurs du crime ; Goertz est jugé par l'aplomb avec lequel il prétend le contraire, le soir même. Les pièces annexes au *Rapport*, par exemple la déclaration de Zabern, ne sont qu'un « fatras d'anecdotes absurdes et insensées » [2].

M. C. veut bien admettre pourtant que « les sauvages Szecklers » aient « fouillé dans quelques poches » ou « trouvé par terre, sur la route, une montre ayant appartenu à l'une des victimes ». Il se peut même « qu'un soldat ait vendu à certaines personnes un objet quelconque venu de cette façon en sa possession » (p. 156) [3]. Mais « c'est précisément parce que les hussards se savaient innocents du meurtre qu'ils ont vendu ouvertement un bien mal acquis. Conclure de ce fait qu'ils sont les assassins, « c'est se moquer de la logique ! » D'ailleurs, « que faisait la police badoise », si cette accusation avait eu le moindre fondement [4] ?

On n'a pas besoin, fort heureusement, de se mettre si mal avec la

---

1. En admettant même que des troupes formées d'émigrés (il y en avait plusieurs régiments à la solde de l'Autriche) aient opéré l'acte même, la mise en scène pouvait être arrangée avec Barbaczy, dont les hussards Szeckler *laissaient faire d'abord*, puis arrivaient en sauveurs, un peu brutaux ; cela expliquerait certaines différences d'attitude relevées par les témoins, sans rien changer au fond de l'affaire.

2. La déclaration de Zabern n'a rien de si « insensé » pourvu qu'on l'interprète simplement et qu'on ne lui fasse pas dire des absurdités, comme celle d'un colonel à cheval devant sa troupe, proclamant d'une voix éclatante : Soldats, vous allez massacrer les ministres français de Rastatt ! (p. 157). Il n'y a rien de pareil dans le récit du brave batelier strasbourgeois.

3. Cela n'empêche nullement que ces hussards ne soient « des soldats bien disciplinés et non des pillards » (p. 168).

4. Il me semble que la réponse est bien simple; elle avait peur aussi, — non sans cause — des « sauvages Szecklers » et tâchait de ne point s'attirer à son tour des horions mortels.

logique pour concevoir de graves soupçons, qui furent formulés dès la première heure. M. C. est bien obligé de concéder que les hussards furent dénoncés immédiatement après l'attentat, *avant que Debry fût rentré à Rastatt* (p. 169); il est donc absurde de le désigner comme l'inventeur de cette calomnie. Les représentants des puissances ne se seraient pas rendus tout de suite chez le capitaine Burckhardt, chef de ces hussards, si leur nom n'avait été prononcé dès que la nouvelle de l'attentat parvint à leurs oreilles. Et dans son trouble (ne sachant encore ce qu'il devait dire et n'osant donc mentir), Burckhardt ne songe pas à nier. « C'est un malheureux malentendu; sans contredit, les patrouilles rôdent aux environs pendant la nuit et un pareil malheur peut facilement arriver; les ministres français n'auraient pas dû partir la nuit. » Puis il se fâche, pour n'avoir pas à s'expliquer davantage : « Voulez-vous établir contre moi une inquisition? [1] » — Et Barbaczy, de son côté, écrit dès le 29 avril, *à un moment où il n'est pas encore question de ses hussards* dans la lettre des ministres allemands : « Je ferai arrêter sur-le-champ les scélérats que je dois malheureusement me convaincre avec la plus grande affliction *avoir eu sous mon commandement*, pour la première fois de ma vie » (p. 164) [2]. — C'est plus tard seulement, devant le fameux tribunal de Villingen que les rôles sont assignés, étudiés et les déclarations ultimes arrêtées. Sans doute, « une déposition faite devant les juges doit avoir plus de valeur que tous les protocoles », mais non pas assurément quand le tribunal est juge et partie, quand la raison d'État autorise à s'écarter de la vérité, quand il serait dangereux vis-à-vis de l'opinion publique et fort humiliant, d'avouer un accroc fait au droit des gens; dans de pareilles circonstances on a vu bien des fois des jugements, civils et militaires, qui furent de pures comédies, et je crains fort — pour le dire tout de suite — que celui de Villingen n'ait été que cela [3].

---

1. Si les hussards sont si profondément innocents de tout acte mauvais, pourquoi donc voulaient-ils conduire « les voitures et les infortunés qui s'y trouvaient » *autour de la ville*, au lieu de les y laisser entrer, s'ils n'avaient d'autre mission que de leur enlever leurs papiers? — « Ces carrosses sont notre butin », répondirent-ils au major de Harrant; ce n'est pas un domestique qui l'affirme cette fois, ni un Français, c'est un officier allemand; pourquoi l'auteur ne l'en croirait-il pas? M. C. trouve incompréhensible que les hussards, s'ils avaient été les assassins, eussent voulu garder ces voitures, « leur besogne faite »; mais que de fois nous répète-t-il qu'ils devaient s'emparer des papiers qui s'y trouvaient! Ils ne devaient même faire que cela (p. 173).

2. Je ne me fais pas illusion sur le degré d'affliction éprouvé par Barbaczy, et je ne crois pas du tout, je l'avoue, que « le vieux soldat » était « *torturé* par la pensée que la mort ou la blessure d'un ministre constituait une violation flagrante du droit des gens » (p. 176); mais il fut certainement mal à l'aise au moment d'accomplir sa mission si « extrêmement simple en elle-même ». La façon dont M. C. explique la fameuse apostrophe du colonel, le soir du 28 avril : « Barbaczy, que dira le monde de ta vieille tête? » ne satisfera personne.

3. Quant à affirmer si catégoriquement « qu'un assassinat par malentendu est chose absolument impossible » (p. 166), c'est une question que nous n'avons pas à

L'affaire de Rastatt a fait, comme on pouvait s'y attendre, du bruit dans le monde, beaucoup de bruit, et voici ce qu'écrit l'archiduc Charles à l'empereur, en date du 18 mai 1799, sur cet « incident désagréable et *inattendu* ». « La chose ayant eu lieu, dit-il, je n'ai plus d'autre ressource que *de chercher les voies et moyens de l'expliquer au public de telle façon que des personnes occupant un rang distingué soit à la cour, soit à l'armée, ne puissent être soupçonnées d'y avoir pris une part quelconque* .. Je me vois obligé de te demander une grâce toute particulière en faveur du général Schmidt. Celui-ci, *entraîné par la haine qu'il éprouve contre les Français*, écrivant au lieutenant-colonel Meyer [1],... Meyer a donné au contenu de cette lettre, d'un caractère absolument privé, *une signification particulière*, et de cette façon l'affaire s'est envenimée; chacun des subalternes y ajoutant un peu du sien, il en est résulté fatalement ce malheureux événement. » On ne trouve d'ailleurs, dans la correspondance *interne* du généralissime aucune indignation, aucun regret bien profond de « cette malheureuse étourderie » (p. 181) [2], ni surtout, — et, pour une fois nous sommes d'accord avec l'auteur — la conviction de l'innocence de ses hussards (p. 183). Mais M. Ch. n'accorde pas, bien entendu, que cette impression soit justifiée, même comme erreur fugitive, et par de longues déductions il cherche à prouver que tous ces personnages de l'état-major et du commandement supérieur étaient absolument incapables de donner l'ordre de « houspiller et cogner » les ministres; c'étaient des hommes à manières trop distinguées, et le général Schmidt, « un homme, calme, froid, maître de lui, universellement estimé, dont l'honnêteté et la droiture est connue de tous »! Il faut pourtant bien qu'il ait écrit quelque chose de bien fort dans sa lettre puisque l'archi-

---

discuter ici, puisque, pour nous, il n'y eut pas « malentendu ». Cependant qui ne sait — il faudrait ne pas lire les faits divers de nos journaux — que des attentats par malentendu, confusion de personne, etc., sont encore assez fréquents pour qu'on ait tort de les nier en bloc?

1. Il s'agit de la lettre fameuse adressée par le chef d'état-major général de l'archiduc, le général-major Henri de Schmidt, au lieutenant-colonel Meyer de Heldensfeldt, chef d'état-major de Kospoth, vers le 14 avril 1799, et dans laquelle il n'aurait été question que de *houspiller* un peu les ministres français. On a retrouvé, dans les archives secrètes, d'autres lettres de Schmidt et de Meyer; quant à celle-ci, si particulièrement importante, elle a disparu des dossiers, si jamais on a jugé à propos de l'y déposer.

2. On voit aussi par la lettre de l'archiduc Charles à Merveldt (11 mai 1799) qu'il ne dédaigne pas de « cuisiner » lui-même le vol des dépêches des envoyés français, en ordonnant que l'officier qui restituera les papiers enlevés « devra bien se garder de laisser entendre que tout cela vient de mon quartier général ». — Les pièces y ont donc été lues et copiées ou extraites, ce qui rend au moins inutile la grave discussion de savoir *si* le colonel Barbaczy a exécuté l'ordre à lui donné, de s'emparer des papiers de l'ambassade. Bien entendu, je ne fais aucunement un reproche à l'archiduc de son absence de sentiment ni de scrupules; je me borne à constater un fait.

duc juge nécessaire de solliciter sa grâce auprès de l'empereur François [1]. Quant à nous convaincre que « le rude mais loyal Barbaczy » et le capitaine Burckhardt, « un peu lourd, mais foncièrement honnête » n'auraient jamais « consenti à se prêter à l'exécution d'un pareil ordre, rosser des ministres », M. C. lui-même n'a pu sérieusement espérer y parvenir; « l'énormité de la violation du droit des gens », voilà ce qui était bien indifférent à ces Szeckler « naturellement rudes et brutaux, quelque peu sauvages même » ! — Combien plus simple n'est pas, au premier moment, le langage des principaux intéressés? Ils ne nous donnent pas de longues démonstrations psychologiques, ils n'invoquent pas « la rigidité inflexible de la logique »; Burckhardt, le 29 avril, de très grand matin (1 h. à 1 h. 1/2), alors que rien n'est encore combiné, arrangé, truqué, déclare : « ces deux sous-officiers... entendant les gens qui occupaient les voitures parler français... crurent que ces personnes appartenaient à l'armée [2]. MM. Bonnier et Roberjot ont été tués. Jean Debry, lui aussi, a été sabré ». Il ajoute qu'il a envoyé un officier « chargé de *réprimer l'ardeur exagérée* des patrouilles ». Le dernier mot, d'un euphémisme si heureux, ne semble guère trahir une indignation profonde chez le rédacteur de ce rapport, que le colonel Barbaczy envoie, à deux heures du matin, au major-général Gœrger, avec la note suivante : « Afin de ne pas causer trop de malentendus, et de ne pas provoquer trop de bruit, *j'ai dû lui donner l'ordre de mettre le tout sur le compte de l'obscurité de la nuit* ». L'indignation contre le guet-apens n'est guère — on le voit — plus bruyante chez le « loyal » colonel que chez « l'honnête » Burckhardt, et M. C. a bien raison quand il dit (p. 197), que cette « excuse est pour le moins aussi maladroite que l'essai de justification de Burckhardt »; seulement, il aura plus de peine à convaincre le lecteur que « rien ne prouve mieux la sincérité de la consternation de Barbaczy, et de Burckhardt que les excuses idiotes, stupides, qu'ils donnent par écrit. » — D'abord, il n'y a dans leurs lettres aucune trace d'une « consternation » sérieuse, quoi qu'en pense l'auteur, puis, si leurs explications sont « idiotes » (ce à quoi nous ne contredisons pas), c'est qu'on ne leur en avait pas encore suggéré de meilleures, et que dans leur propre fonds ils n'en trouvaient point d'autre. Mais Barbaczy a été plus naïvement explicite encore dans son second rapport à ses chefs, toujours en date du 29 avril : « *La chose est consommée* et, *comme il fallait s'y attendre*, j'ai reçu... les plaintes de toutes les léga-

1. Quant à l'argument en général, il est bien inutile d'y répondre. Que de fois, hélas! depuis les guerres de Rome jusqu'à celles de nos jours, des généraux « aux manières distinguées » n'ont-ils pas commis des atrocités qu'ils croyaient excusables ou mêmes nécessaires? Je n'en citerai pas d'exemples, mais on en trouve dans l'histoire de toutes les armées modernes et M. C. les connaît aussi bien que moi.

2. (*Sic*). Aux portes de Rastatt, en carrosse, bien éclairés par des torches!

tions. J'ai cru nécessaire de leur faire la réponse que j'annexe... *afin de jeter provisoirement les bases de notre défense.* Je rejette ainsi l'origine de la catastrophe... sur le fait qu'ils ont voulu partir de nuit et *j'attribue toute l'affaire aux excès des soldats aveuglés par l'avidité du pillage.*» Et il ajoute avec une froide ironie : « J'exprime du reste l'horreur que me cause leur crime ». Dans le postscriptum, il appuie sur ce qu'il vient de dire : *Afin de donner à ce malentendu* TOUTES LES APPARENCES NÉCESSAIRES DE VRAISEMBLANCE ET DE PROBABILITÉ, j'ai dû consentir à accorder une escorte aux Français, *voulant bien marquer de la sorte* qu'il n'y avait pas de préméditation de notre part (p. 201-202).

Nous ne nous arrêterons pas au chapitre suivant qui raconte le départ de l'ambassade française — ou de ce qui en restait — dans la journée du 29 avril, puisqu'il ne se rattache pas intimement à la question que nous discutons ici. Mais force nous est bien de répéter, qu'ici encore, l'auteur déploie une singulière animosité contre Debry et Boccardi, les tournant en ridicule quand il le peut, pour ruiner l'autorité morale de leur témoignage. Il en agit de même vis-à-vis des autorités badoises dont le témoignage est gênant, le major Harrant[1], le capitaine Bothmer, le ministre baron d'Edelsheim, le secrétaire de la légation prussienne, Jordan, etc. C'est que tous ces personnages ont constaté, ce jour-là, la férocité des Szeklers, qui auraient aimé continuer les prouesses de la veille. De plus, les autorités et la population badoises ont eu le double tort de croire à la fois à la culpabilité des hussards et de n'avoir pas « pris une attitude plus ferme » à leur égard, puisqu'elles les croyaient coupables. M. C. n'a pas l'air de se douter que le pauvre margrave Charles-Frédéric n'était pas assez puissant pour se mettre en état de guerre avec l'Autriche dont les troupes campaient tout à l'entour et dominaient déjà dans la cité; il a déjà fait suffisamment, rien qu'en *commençant* une enquête, pour s'attirer l'inimitié des représentants de l'empereur (p. 218). Barbaczy et Burckhardt interdirent aux gens de Rastatt de s'exprimer « en termes peu gracieux » sur leurs soldats (p. 219)[2].

Revenons à l'archiduc Charles et à son état major ; le 30 avril, le feldmaréchal-lieutenant Kospoth lui adresse les rapports de Barbaczy ; le 1er mai, Charles ordonne qu'il soit fait une instruction de l'affaire par une commission spéciale, mais le mandat de cette commission est singulièrement circonscrit. Elle devra, *avant tout, cher-*

---

1. Pauvre major ! M. C. lui reproche même des fautes d'omission bien singulières; « si Harrant avait voulu, il aurait pu s'employer à atténuer les suites de l'attentat ». — En ressuscitant les morts ?

2. M. C. raconte cela lui-même, p. 219. Conçoit-on qu'à la page 436, il ait pu écrire ceci : « Impossible de croire que les autorités badoises aient pu voir dans le capitaine Burckhardt un grand chef militaire, ayant le droit de s'immiscer dans leurs affaires. » Le *droit*, non, le *pouvoir* certes, *puisqu'il l'a fait !*

cher à faire ressortir tout ce qui serait de nature à permettre d'attribuer le fait à des négligences, à un concours de circonstances fortuites, qui auraient *provoqué une lutte, une mêlée,* ou bien encore à des imprudences commises par les ministres français » (p. 225). Après cela, l'archiduc pouvait se payer le luxe d'ajouter qu'on devait en outre apporter à cette enquête « une extrême prudence, la plus rigoureuse exactitude, une complète impartialité et la plus grande activité » ; ses subordonnés savaient ce qu'il attendait d'eux et où il fallait chercher ou plutôt *ne pas chercher* la « main mystérieuse qui a dirigé toute l'affaire du crime [1] ». C'est ce qu'ils montrèrent bien dans la procédure, relatée dans le *protocole de Villingen*, et qui les occupa du 7 au 30 mai 1799.

Dès le premier jour, le colonel Barbaczy, revenu à une plus saine appréciation des faits, parle devant les commissaires de la *légende* qui attribue l'attentat à ses hussards ; le crime est pour lui maintenant le résultat « d'une conspiration ourdie par les émigrés ; il en appelle même à son rapport du 1er mai, qui aurait renfermé déjà la même assurance [2]. Au pis aller, ce sont peut-être d'autres hussards, ceux des régiments émigrés de Bercsenyi et Saxe, fondus dans le 13e dragons, qui ont fait le coup, et leurs uniformes « ressemblaient tellement aux nôtres, que j'avais plus d'une fois pris leurs hommes pour des hussards de mon régiment » [3] (p. 247).

---

1. Lettre de l'archiduc Charles au comte Lehrbach, 5 mai 1799. — Il est bien entendu que je n'entends en aucune façon accuser le généralissime autrichien d'avoir *ordonné* le massacre de Rastatt ; je l'en croirais l'auteur responsable — ce qui n'est pas — que je devrais encore avouer qu'aucun document ne permet d'établir une accusation pareille. Mais autre chose est d'avoir ordonné un acte ou de *connaître la vérité* en ce qui le concerne. — Où M. C. nous semble dépasser vraiment la permission qu'a tout avocat dévoué d'ignorer les pièces de son propre dossier, quand elles le gênent, c'est quand il assure (p. 238) dans les explications de ce chapitre, que le général Schmidt, celui qui avait eu l'idée de prendre les papiers de l'ambassade, qui *avait vu arriver les paquets de dépêches au quartier-général*, qui les avait certainement maniées, qui, peut-être, avait été chargé de les remettre à l'officier envoyé aux avants-postes français, « *ne se doutait pas même de la prise en considération de cette idée*, simplement jetée *dans une lettre particulière* ». Inutile d'examiner, dans le cas présent, si dans une lettre, même particulière, adressée par un officier général à son inférieur, il n'y a pas toujours un *ordre de service !*

2. « Il a été impossible de retrouver ce rapport », dit M. Christe ; cela prouve avec quel soin le dossier fut « écrémé » jadis ; on peut même se demander s'il a jamais existé. En tout cas, on est en droit de dire qu'il ne cadrait pas suffisamment avec la « fable convenue » de Villingen, sans quoi il serait certainement encore aux Archives de Vienne.

3. Nous ne nous sentons pas assez compétents sur le terrain du costume militaire pour exprimer quelque étonnement au sujet de ces dragons exactement costumés comme des hussards ; nous ferons observer seulement que l'hypothèse, émise en seconde ligne par le colonel Barbaczy, laisserait entièrement subsister le *statu quo ;* hussards Bercsenyi ou hussards Szecklers, c'est tout un, puisqu'ils

Mais même dans ces dépositions des officiers, sous-officiers et soldats impliqués dans l'affaire de Rastatt, recueillies en partie trois ou quatre semaines après l'attentat, un examen plus attentif surprend des contradictions formelles avec les faits affirmés d'autre part et fournit la preuve du « truquage » de ces dépositions. Ainsi, pour bien démontrer que les ambassadeurs attaqués et leur suite n'ont pu reconnaître les assaillants pour des hussards, l'auteur insiste à mainte reprise sur le fait qu'ils n'avaient avec eux qu'un *seul* porteur de flambeau ou de torche; du rapport du sous-officier Konczak il appert qu'il y avait *plusieurs* flambeaux, et pas seulement *un seul* (p. 259). Le témoin Költö déclare qu'on avait éteint *les lumières* (p. 285) : « On voyait *quelques lumières* et des hommes s'agiter autour de *plusieurs voitures.* » Les témoins Molnar et Nagy déposent qu'on voyait « *deux lumières* » et des individus, les uns à cheval, les autres à pied, se démener autour de *plusieurs voitures* ». L'affirmation qu'un petit groupe d'hommes, dont *un seul* à cheval, aurait *successivement* attaqué les voitures, est donc également « légendaire ». — On nous a dit que de ces pauvres hussards injustement accusés, aucun ne savait un traître mot de français, et voici que le sous-officier Konczak raconte ingénument qu'une femme dans une des voitures a dit : « Mon Dieu ! » — Pour ce qui est de la véracité des officiers appelés devant les enquêteurs on en peut juger par le fait que le lieutenant Draveczky nie, à l'encontre de l'évidence, et itérativement, que le conseiller de légation Jordan ait accompagné Debry à Rheinau ; s'il mentait sur ce point, pourquoi n'aurait-il pas menti sur autre chose? M. C. peut bien dire que c'est là « un fait dénué de toute importance » (p. 315) ; peut-être, mais ce qui n'est pas « sans importance » c'est qu'on ait essayé de le nier ! Que penser de la déposition du lieutenant de Szentes, qui a été sur les lieux, à l'endroit de l'assassinat, à *minuit*, au *plus tard* (déposition du soldat Sigmund, p. 329) et qui nie catégoriquement qu'il y ait eu là chevaux, voitures, ni autres personnes, vivantes ou mortes, alors que le brigadier Nagy déclare que les hussards ne sont rentrés en ville qu'à *deux heures*, et que l'un d'eux, le témoin Zoltan, *qui marchait derrière Szentes*, dépose avoir vu deux cadavres sur la route (p. 336). Cette fois, la commission elle-même ne put s'empêcher de déclarer les dires du lieutenant peu vraisemblables.

Les témoins entendus, la Commission procède à la partie la plus délicate de sa tâche, à la rédaction des conclusions qui, pour elle, se dégagent de l'enquête. Elle écarte d'abord les plaignants français ; les déclarations des personnes molestées (admirons en passant l'euphémisme) sont tout au plus des *plaintes*, non des *preuves* ; les alléga-

---

étaient également à la solde de l'Autriche et que celle-ci en était également responsable.

tions de personnes notoirement connues comme hostiles à l'Autriche (les diplomates étrangers) perdent, pour ce motif seul, une grande partie de leur valeur. D'ailleurs, comment les occupants des voitures assaillies auraient-ils pu savoir que les agresseurs sont des hussards ? Il faisait bien trop sombre ! [1]. « Encore plus impossible de constater » que c'étaient précisément des hussards Szeckler, et non pas des gens déguisés, « en admettant même que les meurtriers aient porté l'uniforme des hussards de Szeckler » (p. 341). La présence même des hussards autour des voitures prouve leur innocence; s'ils avaient commis le meurtre, ils se seraient enfuis [2]. Les deux sous-officiers « *n'avaient pas l'intelligence voulue pour perpétrer ce crime* (!) *et n'avaient de plus aucun intérêt à le faire* (!) [3]. Les hussards se sont portés sur le lieu du massacre « en entendant des cris poussés en français » [4], mais ils sont arrivés trop tard. « Le crime pourrait bien avoir été commis grâce au concours des domestiques de ces ministres ». Un de ceux de Bonnier était un émigré ayant servi dans l'armée de Condé. Cependant la Commission ne juge pas à propos de suivre cette piste et d'examiner de plus près cette hypothèse qui, démontrée, aurait pourtant déchargé à jamais des officiers autrichiens d'une accusation pénible à leur honneur; elle conclut assez brusquement : « Il n'y a donc qu'une chose certaine, c'est que les ministres Bonnier et et Roberjot ont été assassinés et que Jean Debry a été blessé [5]. Mais on ignore qui a commis le crime » (p. 349) [6].

---

1. On ne saurait croire combien de fois cet argument est employé dans notre volume, pour disparaître de nouveau momentanément quand on peut le rétorquer contre l'auteur. Si les hussards avaient voulu tuer Debry, ils l'auraient bien trouvé (p. 179); donc, puisque Debry est nécessairement un menteur, il ne faisait *pas sombre* cette nuit; il faudrait pourtant accorder *le même degré* d'obscurité aux amis et aux ennemis et confesser que puisqu'il faisait trop sombre pour que les Français pussent reconnaître les assaillants, il faisait aussi suffisamment sombre pour que les hussards ne pussent reconnaître un fugitif au milieu des bois.

2. Pourquoi ? Qui aurait pu leur faire quelque chose ? Les « vaillants domestiques », les diplomates effarés, les quelques Badois de Harrant ? Pourquoi surtout se sauver quand on accomplit l'ordre d'un supérieur ?

3. Ils avaient *l'intérêt* de pouvoir piller les voitures et d'ailleurs on ne leur donnait ni ne devait aucune explication du motif de l'acte ; on l'ordonnait ; quant à « l'intelligence voulue » pour donner un coup de sabre, on nous permettra de ne pas l'analyser longuement.

4. Ils le comprennent donc maintenant!

5. On voit que le protocole de Villingen, moins dur que M. Christe, veut bien reconnaître officiellement que Debry a été blessé et qu'il n'a pas absolument tout inventé.

6. On pourrait reprocher à M. C. de ne pas toujours utiliser ou suivre les textes qu'il nous donne. Ainsi, pour prouver que les hussards ne pouvaient pas être portés à verser le sang, il nous affirme, p. 422, qu'ils étaient « avancés en âge ». On n'a pourtant qu'à ouvrir les procès-verbaux de Villingen, pour constater que le hussard Zoltan a 24 ans, Janos 24, Sigmund, 25, le lieutenant Fontana, 27, le brigadier Nagy, 22, Poncz, 27, Molnar, 24, Koeltö, 23, Bardocz, 22 ans; ce ne sont pas là des vieillards !

M. C. après nous avoir ainsi fourni l'analyse des procès-verbaux de l'enquête de Villingen, et avoir déclaré — ce dont nous étions persuadés d'avance — que, s'il y avait trouvé la preuve de la culpabilité des hussards, il ne l'aurait pas cachée, refuse également d'attribuer « la paternité intellectuelle de l'attentat » à Jean Debry, mais avec une hésitation visible, car, pour lui, « il est loin d'être à l'abri de tout soupçon » (p. 364), et il a soin de rappeler les dénonciations fébriles de la pauvre Mme Bonnier contre le collègue de son époux [1]; en même temps il couvre l'ex-plénipotentiaire à Rastatt de sarcasmes, mérités en bonne partie pour l'exploitation théâtrale des dangers qu'il avait courus [2], exploitation souverainement déplacée, soit qu'il s'y soit porté spontanément, soit que le Directoire la lui ait imposée dans le but d'impressionner davantage l'opinion publique [3].

Le 24 mai, pendant que la commission de Villingen siégeait encore, Thugut avait écrit à Cobentzl : « Nous attendons bien tranquillement la fin de l'instruction, et nous sommes bien décidés... de mettre la chose, telle qu'elle est, sous les yeux du monde entier » (p. 374). Le monde attendit et ne vit rien venir ; pourquoi ? C'est ce que nous apprendra la lettre de l'archiduc Charles à l'empereur, du 2 septembre 1799. A cette date, il avait *depuis quatre mois* entre les mains les procès-verbaux d'enquête et il savait aussi ce qu'ils pouvaient valoir aux yeux de la justice et de l'histoire. Et voici ce qu'il disait à François II : « Il n'y a que deux façons d'en finir avec cette affaire :

---

1. L'auteur revient jusqu'au bout à cette culpabilité de Debry qu'il aurait mieux fait, puisqu'elle le hante, d'examiner de très près ; il dit, p. 420 : « Il a peut-être trouvé plus de défenseurs qu'il ne méritait, mais faute de preuves suffisantes, on ne saurait l'accuser formellement d'avoir trempé dans l'assassinat de ses collègues » ; il avait écrit à la page précédente : « Avec ou sans la complicité de Debry, les domestiques des victimes ont pu nouer des relations avec les hussards émigrés des régiments de Bercsenyi. »

2. Cependant, même là, il ne faudrait pas exagérer. Debry parla à ses collègues de ses « vingt-quatre blessures » ; c'était déjà beaucoup trop ; mais il n'a jamais parlé des « quarante-six blessures » que lui prête, d'après une correspondance, la p. 372. — Le manque d'intrépidité de Jean Debry est certes incontestable. Nous savons par M. Léonce Pingaud (*Revue de Paris* du 1er novembre 1898), qu'en avril 1814, étant préfet du Doubs, il fit brûler par son secrétaire, comme des reliques compromettantes, les habits portés le jour de l'attentat et soigneusement conservés jusque là ; mais combien de diplomates n'auraient pas été plus courageux que lui !

3. L'opinion publique en France était très hostile à la reprise de la lutte au dehors ; le Directoire voulait la galvaniser par des procédés assez ridicules. L'opinion publique n'était pas moins montée en Allemagne. Je n'ai pas vérifié si l'on trouverait vraiment dans la correspondance de Schiller et de Gœthe la phrase citée (p. 380) à propos de l'assassinat de Rastatt : « A la bonne heure, on doit assommer ces chiens ! » Je me permets seulement de conclure — pour le cas où l'authenticité de cette « parole ailée » d'un grand poète serait établie — qu'un souhait pareil et l'approbation de l'attentat qui en ressort, ne permettraient guère de croire aux scrupules du *loyal* Barbaczy et de l'*honnête* Burckardt.

1° *présenter au public les faits tels qu'ils se sont réellement passés ;* 2° OU BIEN *s'efforcer de démontrer que ce ne sont pas les hussards de Szekler, mais des étrangers qui ont commis le crime. Mais si l'on adopte le premier moyen, il convient de considérer que l'on sera obligé de lui donner la sanction qu'il comporte.* ON NE SAURAIT EN EFFET PUNIR LES HUSSARDS QUI N'ONT FAIT QU'EXÉCUTER LES ORDRES REÇUS..... Plus je réfléchis sur l'affaire, plus je suis intimement convaincu *qu'il convient plus que jamais de lui donner la tournure et l'aspect le plus favorable et de montrer* QUE NOS SOLDATS NE SONT PAS LES AUTEURS DU CRIME.... Il faut toutefois reconnaître que l'on n'y parviendra pas sans difficulté. Mais il est hors de doute que, pour y arriver, il importe, *sans parler des efforts d'intelligence* qu'il y aura *lieu de faire, d'exiger de tous ceux qui savent quelque chose de l'affaire, qu'ils continuent à garder le silence qu'ils ont observé jusqu'ici* » (p. 383-384).

Cette lettre est nette et précise; ce n'est pas un sentimental qui tient la plume, mais un homme d'État qui sait ce qu'il veut, qui ne perd pas son temps à d'inutiles regrets, mais qui voit qu'il est temps de conclure et d'enterrer à jamais une affaire fâcheuse pour la réputation des armes de l'Autriche. Son conseil a été suivi ; on a « continué à garder le silence » ; c'est quelquefois une réponse pour qui sait le comprendre. D'autres ont depuis préféré « les efforts d'intelligence qu'il y aurait lieu de faire » ; je ne sais pas s'ils ont quelque motif de se féliciter d'avoir changé de tactique ; pour en douter sérieusement, on n'aurait qu'à lire les curieux efforts d'interprétation de cette lettre de l'archiduc, « manifestement défavorable aux hussards », si claire et si limpide, dans le présent volume (p. 387-394). L'auteur est réduit à supposer que Charles n'avait sur toute l'affaire que « des données incomplètes » (en septembre !), qu'il n'était au courant de rien, que c'est seulement à ce moment qu'il a eu connaissance de la lettre de Schmidt (qu'il mentionne à l'empereur dès le mois de mai), etc. Il affirme que du moment qu'on veut « prendre strictement à la lettre » la dépêche de l'archiduc et « y croire aveuglément », il faut « aller encore bien plus loin et dire que l'action de la justice a pris par ordre la tournure qu'on sait ». Il faut, dans ce cas, « qu'on ait ordonné aux hussards de faire devant la commission des dépositions préparées avec de remarquables raffinements d'habileté, etc. » On a déjà pu voir par ce qui précède, que c'est tout à fait notre manière de voir, sauf que nous ignorons si les dépositions ont été *préparées d'avance* ou si elles ont été *arrangées après coup* par les officiers enquêteurs; nous avons aussi montré que les « raffinements d'habileté » n'auraient pas été si considérables, puisqu'il restait pas mal d'obscurités et de petites contradictions, voire même des mensonges flagrants, au protocole de Villingen. Quant à l'accès d'indignation contre le critique assez osé pour supposer qu'une « commission composée d'un général, cinq officiers, un auditeur et deux maréchaux des logis chefs » ait

« consenti à contrevenir à l'ordre de l'archiduc », nous le regardons comme absolument superflu, vu que cet ordre leur prescrivait « *avant tout*, de chercher à faire ressortir tout ce qui serait de nature *à permettre d'attribuer le fait à des négligences, à un concours de circonstances fortuites*, etc. » Les membres de la Commission d'enquête, désireux de bien faire et de calmer les scrupules de leur généralissime, ont voulu lui faciliter encore la chose en *niant* tout simplement les faits qu'on les avait chargés *d'excuser ;* il resterait à démontrer — et on ne l'essaiera pas pour cause, — qu'en agissant de la sorte, ils aient véritablement offensé l'archiduc, puisqu'ils lui épargnaient l'ennui de « faire pendre les hussards et fusiller les officiers. — « Il se garda bien de le faire, parce qu'il lui répugnait de commettre une injustice » dit M. Christe ; nous sommes parfaitement d'accord avec lui sur ce point, puisqu'ils n'ont agi, d'après nous [1], que par ordre supérieur ; mais nous doutons de l'affirmation suivante qu'il peut « d'autant moins sévir contre eux, qu'il n'est pas convaincu de leur culpabilité ». Pour nous, au contraire, l'archiduc, au moment où il écrit sa dernière lettre à l'empereur François, est parfaitement au courant de la situation. En dehors de sa volonté propre, vaguement ou clairement exprimée, l'idée de s'emparer des papiers de la légation française, de « cogner » un peu par la même occasion sur ces démagogues très désagréables et cassants, est née dans le quartier-général autrichien. Elle a fait son chemin de Schmidt à Meyer, en passant peut-être par Kospoth et Merveldt ; il nous semble en tout cas que la suggestion se soit déjà transformée en un *quasi ordre*, quand elle arrive à Barbaczy ; le colonel la transmet en tout cas comme un *ordre absolu* à ses subordonnés et ces Szeklers, «un peu sauvages» trouvent tout à fait naturel, puisqu'on fait la guerre, de « cogner » sur l'ennemi, et chargés d'une besogne, ils s'efforcent de l'exécuter en conscience. Nous ne prétendons nullement que les témoins appelés à déposer à Villingen aient été précisément les assassins ; il y avait bien des moyens de faire disparaître ceux-ci avant l'enquête et de ne faire comparaître que des gens innocents tout au moins du meurtre. Mais nous disons que les pièces de ce dossier ne nous inspirent aucune confiance et nous sommes en droit de le dire, puisqu'on n'osa pas, pendant près d'un siècle, le livrer à la publicité ; nous constatons qu'un silence absolu se fit sur les événements de la nuit du 28 avril 1799, que Barbaczy et Burckhardt, renvoyés jusque dans les Confins militaires (c'était alors le bout

1. Quant à dire, comme le fait M. C. (p. 423) : « Le fait qu'on n'a pu arracher le moindre aveu à aucun des hussards, le fait qu'on les a renvoyés chez eux sans les punir, suffit pour établir leur pleine et entière innocence », c'est un argument sans aucune valeur scientifique ; c'est bon pour le jury, pas pour le critique. Il faudrait *d'abord* prouver qu'on *voulait* leur « arracher le moindre aveu », puis quelle était la valeur des témoignages de ces témoins triés, choisis, innocents en effet peut-être, tandis que les coupables avaient été mis de côté ou s'étaient enfuis.

du monde civilisé) y furent mis à la retraite, un peu plus tard, sans que leurs brevets de pension fussent livrés à la publicité du journal officiel, et avec un dernier avancement qui n'était pas, je le veux bien, « une récompense pour un crime auquel il était impossible de les contraindre », mais qui ne saurait prouver non plus qu'ils ne l'ont pas commis. Il est impossible, en l'état, d'affirmer *catégoriquement* que l'un des chefs *supérieurs* de l'armée autrichienne ait donné l'ordre d'*assassiner* les ministres français à Rastatt; aucun document ne vient à l'appui d'une affirmation pareille et je ne pense pas qu'on le trouve jamais, non pas cependant « parce que ces documents n'existent pas » (p. 426), mais parce que ces documents n'existent *plus*. M. C. nous a loyalement fourni toutes les pièces qu'il a retrouvées dans les dossiers secrets de Vienne; mais nous savons aussi maintenant, grâce à lui, quelles lacunes ils présentent et combien de pièces ont disparu, qui seraient indispensables pour résoudre cette « indéchiffrable et douloureuse énigme ». Précisément parce que nous éprouvions un sentiment pénible d'assister à l'effort latent, mais soutenu, qu'il fait pour rejeter sur un Français, sur un collègue des victimes, le soupçon de l'attentat, nous avons mieux compris le désir si naturel qui devait animer M. Christe et l'entraîner à démontrer l'innocence des militaires autrichiens inculpés par l'opinion traditionnelle. Nous l'avons donc suivi avec intérêt dans son long et éloquent plaidoyer, et nous nous plaisons à reconnaître qu'il a fait un habile usage de son dossier. Mais l'archiduc Charles avait étudié, lui aussi, le dossier — dossier plus complet de beaucoup que celui que nous possédons aujourd'hui — quand il écrivit la lettre du 2 septembre 1799, qui constitue pour tous ceux qui savent lire un document historique, la présomption la plus frappante de la culpabilité des hussards autrichiens (Szecklers ou Berczenyis) et de leurs chefs tout au moins immédiats [1].

R.

---

1. Je sais bien que l'archiduc Charles écrivait, vingt ans plus tard, en 1819 : « On ignore jusqu'à ce jour quels ont été les auteurs de ce crime. Il appartient à la postérité de découvrir et de dévoiler ce secret. » Mais c'est l'homme d'État qui consigne cette phrase dans ses mémoires pour cacher le secret d'État et si l'illustre tacticien léguait si généreusement le soin de deviner le grand secret à la postérité, c'est qu'il savait déjà sans doute que les cartons des Archives impériales avaient été soigneusement épluchés par des mains discrètes.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — **27 janvier** — **1902**

La Mazelière, Notes sur l'histoire de Chine. — Hall, Mycènes. — Thumb et Marbe, L'analogie. — Elisei, Giri, Navetta, Pirrone, Vivona, Travaux sur Properce. —Venturi, L'art italien, I.—Loth, La métrique galloise, I et II.—Walberg, Le Bestiaire de Philippe de Thaün. — Gebauer, Dictionnaire vieux tchèque, I. — Jellinek, La déclaration des droits de l'homme, trad. Fardis.

Mis de la Mazelière. **Quelques notes sur l'histoire de Chine,** avec 8 gravures et une carte ; Paris, Plon, 1901 ; in-8° de 96 pages.

Les notes de M. de la Mazelière sur l'histoire de Chine seront les bienvenues du grand public qui ne sait rien de ce vaste sujet et qui serait d'ailleurs incapable de lire les ouvrages des sinologues. On y apprendra que la Chine est le type du gouvernement patriarcal, qu'elle a connu d'abord le régime féodal sous les *Tcheou*, qu'elle a eu deux grandes époques de gloire sous les *Han* et sous les *T'ang*, enfin qu'elle a commencé à entrer en décadence après la conquête mongole. Quelques analyses de nouvelles et de pièces de théâtre sont prétextes à de petits tableaux de mœurs agréablement dessinés. Ce livre, d'une lecture facile, a toutes les qualités requises pour plaire aux gens du monde. Je vais montrer par quelques exemples pourquoi il ne saurait satisfaire entièrement les hommes de science.

Voici comment M. de la M. résout la question des origines (p. 2) : « Descendues des plateaux de la Mongolie, des familles de pasteurs indépendantes, mais alliées, pénètrent dans le bassin de la Rivière Jaune vers le xxe siècle avant notre ère. » On avait déjà eu l'idée de faire venir les Chinois de la Chaldée, mais M. de la M. est bien le premier auteur, à ma connaissance, qui aille les chercher en Mongolie. Cette hypothèse est d'ailleurs gratuite : les Chinois nous apparaissent dès les temps les plus anciens comme un peuple agricole, et non comme un peuple pasteur, et il n'existe aucun texte qui puisse établir qu'ils soient sortis de la Mongolie. D'une manière plus générale, il est parfaitement oiseux de se demander d'où les Chinois sont partis pour venir en Chine ; les suppositions qu'on fait pour répondre à cette question sont, non seulement fantaisistes, puisqu'elles se placent en dehors du terrain solide des faits, mais encore inutiles, puisqu'elles ne résolvent aucune difficulté ; car enfin, si les Chinois

étaient en Mongolie avant d'être en Chine, où étaient-ils avant d'être en Mongolie ? Il faudrait, pour être logique, remonter jusqu'au premier homme qui est lui-même un personnage assez embarrassant. Rien n'est plus vain que les spéculations sur les migrations préhistoriques des peuples.

M. de la M. tient à la Mongolie ; il ne connaît qu'une race qui ait joué un certain rôle à côté des Chinois, celle qu'il appelle « les Tartares ». Il y aurait eu lieu cependant de parler aussi de la race tibétaine, de la race thaïe dans le *Yun-nan*, de la race annamite dans les provinces maritimes au sud du *Yang-tse*, et c'est tronquer l'histoire de Chine que de la réduire aux conflits des Chinois avec les nomades du nord. Parmi les Tartares eux-mêmes, on devrait distinguer entre les nations de race turque dans la Mongolie et celles qu'on est convenu d'appeler de race tongouse dans la Mandchourie et le nord de la Corée. Quelque élémentaire que soit un livre, on n'a pas le droit de passer sous silence les admirables découvertes des savants russes qui ont ressuscité les Kagans turcs des bords de l'Orkhon, ni les ingénieuses recherches de M. Hirth qui ont établi la filiation entre les Huns d'Attila et les *Hiong-nou*.

Puisque je cite M. Hirth, si M. de la M. avait lu l'ouvrage de ce sinologue intitulé *China and the Roman Orient*, il ne nous aurait pas parlé (p. 25) des armées chinoises qui, sous les *Han*, s'avancèrent jusqu'à la Caspienne. Les soldats chinois commandés au Ier siècle de notre ère par le célèbre *Pan Tch'ao* n'ont jamais dépassé la Kachgarie ; quant à la mission toute pacifique dont fut chargé l'officier *Kan Yng*, elle dut aboutir au golfe Persique et non à la mer Caspienne, et si ce voyage put augmenter les connaissances géographiques des Chinois, il n'étendit en rien leur influence politique.

Les idées de M. de la M. sur l'introduction du bouddhisme en Chine ne sont pas très justes : « Dès le IIe ou le IIIe siècle de l'ère ancienne, nous dit-il (p. 32), les missionnaires bouddhistes s'efforcèrent de convertir la Chine ; en 61 après Jésus-Christ, l'empereur *Ming-Ti* embrassa publiquement leurs doctrines. » A part Terrien de Lacouperie, qui avait une imagination créatrice, personne n'a connu ces prétendus missionnaires du IIe ou du IIIe siècle avant J.-C. ; tout au plus soutient-on parfois que l'homme d'or trouvé en 121 avant J.-C. chez un roi *Hiong-nou* du *Kan-sou* était une statue bouddhique, et, si cette opinion, d'ailleurs contestable, était admise, elle prouverait simplement que le bouddhisme avait pénétré dès le IIe siècle avant J.-C. chez les populations de race turque ; elle ne signifierait rien pour la Chine. Le premier fait certain relatif au bouddhisme chinois est l'enseignement oral de cette religion qui fut donné en l'an 2 avant J.-C. à un ambassadeur de l'empereur *Ngai* chez les *Ta Yue-tche* ou Indoscythes. Quant à l'empereur *Ming*, c'est en l'an 64 de notre ère que, à la suite d'un songe, il envoya chez

les Indoscythes de l'Inde du centre deux émissaires; ceux-ci revinrent trois ans plus tard en ramenant avec eux deux Hindous dont les noms sont restés célèbres et en rapportant des livres saints et une statue du Bouddha. L'empereur *Ming* ne fit d'ailleurs point profession de foi bouddhique ; ce n'est qu'à partir de l'empereur *Hoan* (147-167) que la religion nouvelle fut mise en honneur. Enfin, il importait de montrer le rôle considérable qu'ont joué les pays de l'Asie centrale dans la propagation du bouddhisme ; des fouilles récentes en Kachgarie nous ont révélé dans les cités recouvertes aujourd'hui par les sables toute une ancienne civilisation bouddhique dont on peut suivre ainsi la marche graduelle vers l'Orient. On ne doit donc plus se représenter le bouddhisme comme transplanté subitement de l'Inde en Chine par de hardis missionnaires; il faut bien plutôt refaire pas à pas les étapes qui, de l'Afghanistan ou de l'Oudyâna, l'amenèrent par Khoten ou Kachgar et Tourfan jusqu'aux portes du Céleste Empire.

Il me serait facile de multiplier ces critiques et de prouver que M. de la M. ne tient pas assez compte des découvertes récentes les plus importantes. Il convient cependant d'être reconnaissant à l'auteur de l'effort qu'il a fait pour tracer sous une forme sobre et élégante et, somme toute, d'une manière suffisamment exacte, les grandes lignes d'une histoire de la Chine.

Ed. Chavannes.

H.-R. Hall, **The Oldest Civilization of Greece, Studies of the Mycenæan age,** in-8°. Londres, Nutt, 1901, xxxiv-346 p. Prix : 18 fr. 75.

J'aurais voulu examiner ce livre en détail, mais l'espace me manquerait dans cette *Revue*. Il y aurait, en effet, beaucoup de menues questions à discuter en ce qui touche à l'Égyptologie. Pour en citer un exemple, dans la note même qui précède l'Égypte, M. Hall déclare que le terme *Keftiu* était à proprement parler le nom du pays et non celui du peuple. Or, c'est le contraire qui est vrai : le pays s'appelait *Kafît* ou *Kefît*, plus exactement *Kafait* ou *Kefaît*, duquel on tirait, par adjonction de la flexion en *i* des ethniques ou des noms d'agent, le terme *Kafaîti-Kefaiti* au pluriel *Kefaatiou* ou comme le transcrivent la plupart des savants *Keftiou*, si bien que *Keftiou* désigne les gens du pays de Kafît, non pas le pays lui-même. La plupart des critiques porteraient sur des points de détail du même genre, qu'il serait facile de modifier, sans qu'aucun changement notable en résultât pour les idées exposées dans l'ouvrage. Celui-ci présente un intérêt considérable au moins pour les Orientalistes, qui ne peuvent pas toujours suivre d'une manière constante le progrès des découvertes accomplies chaque jour dans le domaine Mycénien : c'est une bonne fortune pour

eux de les voir résumées dans un volume élégant d'aspect et très solidement documenté pour le fond, tel que l'est celui-ci.

M. Hall a tracé sur une page spéciale le cadre de cette vieille histoire telle qu'il la conçoit. Il la fait commencer vers 2500 avant J.-C., c'est-à-dire vers l'époque à laquelle il place la XIIe dynastie Égyptienne. Je crois qu'il a eu tort de se laisser entraîner par la tendance manifestée depuis quelque temps dans l'école de rabaisser par trop les dates de l'histoire d'Égypte, et qu'il serait plus proche de la réalité s'il plaçait vers cette date la XIVe dynastie ou la fin de la XIIIe. Cette modification serait sans importance pour la thèse qu'il défend, car, à tous les points de vue, historique, religieux ou archéologique, les XIIIe et XIVe dynasties ne sont que la continuation de la XIIe. Je n'ai pas qualité pour juger s'il a raison d'arrêter les débuts de la civilisation mycénienne vers 2500 ; toutefois, si plus tard, lui ou d'autres venaient à les reculer plus loin, je ne m'en étonnerais pas outre mesure. J'ai toujours pensé qu'en un temps où deux puissances aussi policées que l'Égypte et la Chaldée dominaient sur les côtes méridionale et orientale de l'extrémité du bassin méditerranéen, il était impossible que les peuples établis sur les côtes du Nord, en Asie-Mineure et dans la mer Égée, restassent à l'état de barbarie. Il y avait des vaisseaux de mer en Égypte dès la VIe dynastie, et le commerce amenait aux bords du Nil de l'ambre dès la Ve au moins. Peut-être découvrirons-nous, un jour, dans quelque hypogée, des relations de voyage analogues à celles qui couvrent les murs de plusieurs tombeaux d'Assouan et qui nous ont fait connaître les explorations des princes de Syène dans le désert Libyque, ou sur les côtes de la mer Rouge et jusqu'au Sinaï. Je crois que les tribus des côtes asianiques nous apparaîtront comme possédant déjà une culture moindre sans doute que celle de l'Égypte, mais déjà très relevée.

En résumé, la partie mycénienne du livre est très curieuse pour les Orientalistes, et je suis certain que la partie qui traite des documents Orientaux rendra de grands services aux archéologues qui s'occupent des débuts de l'histoire grecque. Il sera d'ailleurs facile de tenir l'ouvrage au courant des découvertes nouvelles ; de celles surtout qui se font en Crète : c'est de la Crète que la solution nous viendra de la plupart des questions que M. Hall a soulevées et agitées de chapitre en chapitre.

G. Maspero.

A. Thumb und K. Marbe. **Experimentelle Untersuchungen über die psychologischen Grundlagen der sprachlichen Analogiebildung.** Leipzig, 1901, in-8°, IV-87 p.

Quand l'observation des faits tels que la loi de Verner en germa-

nique ou l'emploi régulier des palatales et des gutturales en indo-iranien, a obligé les linguistes à tenir un compte strict de la constance des lois phonétiques, on a été conduit du même coup à reconnaître l'importance des changements analogiques ; car la régularité phonétique n'apparaît que si l'on tient compte de perturbations variées dont les principales proviennent de l'analogie. Comme l'a fort bien dit M. V. Henry, dans son livre sur l'*Analogie dans la langue grecque*, « l'analogie n'est qu'une des nombreuses formes de l'association des idées » ; mais les recherches des psychologues sur l'association des idées n'ont pas abouti jusqu'à présent à des résultats assez précis ni assez solidement établis pour déterminer l'emploi qu'on peut faire de l'analogie et, si désireux qu'ils soient de ne plus la traiter comme une force capricieuse et fantaisiste, agissant au hasard, les linguistes manquent ici de principes généraux et ne peuvent que tâtonner : l'emploi de l'analogie introduit trop souvent un élément d'arbitraire dans le système si merveilleusement sûr et précis de l'histoire des langues. M. Thumb, le linguiste et helléniste bien connu, a donc fait œuvre éminemment utile en s'associant à un psychologue, M. Marbe, pour instituer des expériences sur les associations qui jouent dans les faits d'analogie le rôle essentiel.

Les expériences ont été fort simples : un mot était prononcé et le sujet devait dire immédiatement quel autre mot celui-ci lui suggérait ; on mesurait à chaque fois le temps qui s'écoulait entre l'appel et la réponse. On a constaté ainsi que, le plus souvent, un substantif appelle un substantif, un adjectif un adjectif, etc. ; et, ce qui est plus remarquable et plus important, chaque mot en appelle de préférence un autre, qui se retrouve chez plusieurs sujets ; ainsi à *leicht* sept sujets sur huit ont répondu par *schwer* et à *schwer* six sujets sur huit par *leicht* ; les associations les plus ordinaires sont celles dans lesquelles le temps nécessaire pour réagir est le plus court ; les associations moins ordinaires demandent plus de temps ; ainsi le temps moyen de réaction pour *schwer* appelant *leicht* est de 1s 46, tandis que la réponse *last* demande 1s 8 et la réponse *eisen* 2s. Il y a donc des associations qui sont plus *rapides* et plus *ordinaires* que les autres. Tel est le résultat général des expériences de M. Marbe.

M. Thumb a tiré des expériences les conclusions linguistiques qu'elles lui ont paru comporter. Ce que les expériences éclairent le plus immédiatement, c'est l'influence qu'exercent les uns sur les autres les mots appartenant à une même catégorie de sens, par exemple les noms indiquant la parenté, et aussi les faits de contamination, par exemple l'association des adjectifs « lourd » et « léger » mise en évidence par les expériences explique l'altération bien connue de lat. *grauis* en *greuis* (fr. *grief*) sous l'influence de *leuis*. Il convient, d'ailleurs, de ne pas conclure trop vite ; ainsi le fait que, dans les expériences portant sur les noms de nombre, chaque nombre appelle le suivant (*un* appelle *deux*

deux appelle *trois*, et ainsi de suite) ne permet pas d'affirmer que si le nom de nom bre peut agir sur celui qui précède, l'action inverse ne doive être admise qu'avec réserve : si chaque nom de nombre appelle en général le suivant, c'est que les noms de nombre sont enseignés en ordre à chaque enfant et que cet ordre reste fixé dans la mémoire et se répète instinctivement, mais ceci n'exclut pas que le procédé employé dans la prononciation d'un nom de nombre ne puisse se répéter dans le suivant, au moment même où l'on apprend les noms de nombre dans leur ordre : ἑπτά commençant par un souffle, le nom de nombre suivant commencera aussi par un souffle, d'où ὀκτώ et ἐννέα à Héraclée ; de même le groupe πτ de ἑπτά est reproduit dans ὀπτώ en éléen ; *uth* « huit» en arménien suppose aussi *-optô*, ce qu'on a contesté à tort. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur ces menus faits. Un examen attentif des comptes rendus d'expériences révèle d'ailleurs au lecteur beaucoup de détails curieux et instructifs que les auteurs n'ont pas jugé utile de relever tous. On devra lire la brochure de MM. Thumb et Marbe et pour ce qu'elle apprendra et pour les perspectives nouvelles qu'elle ouvre et surtout pour les règles de méthode que propose M. Thumb. Partant du fait que, pour chaque sujet, il y a dans chaque cas un type d'association dominant, M. Thumb conclut que, à un moment donné, en un lieu donné, on ne peut admettre pour un groupe de formes donné qu'une seule espèce d'action analogique : là où, par exemple, les divers prétérits s'associent entre eux, all. *trug* pourra provoquer *frug*, là où les diverses personnes d'un même temps s'associent entre elles, *du giebst* pourra provoquer *ich gieb*, là où les troisièmes personnes s'associent entre elles *sie gaben* provoquera *sie geben*, au lieu de *sie gebent*, etc. ; mais ces diverses actions ne doivent pas avoir lieu simultanément dans le même dialecte. De même qu'on cherche à déterminer le système articulatoire, on devra chercher à déterminer le système d'associations qui domine à chaque moment, dans chaque dialecte. Ces conclusions — discutables — sur la méthode à suivre dans l'étude des faits d'analogie s'imposent à l'attention de tous les linguistes.

A. Meillet.

Raph. Elisei, **Quæstiones Propertianæ.** Quæstio III. De Urbe Propertii natali, ed. altera. Asisii MCMI. Ex typ. Metastasiana Aloysii Vignati. Gr. in-4°. L. I 25.

Giacomo Giri, **Sopra un luogo di Properzio** (I, 8, 9-16). Estratto dalla Rivista di storia antica. Nuova Serie. Anno VI. Fascicolo 1°. Messina, 1901, 6 p.

Prof. Giovanni Navetta, **Sulla prima elegia di Properzio.** Marsala, 1901, in-8°, 23 p.

Nicolò Pirrone, **L'ultima elegia di Properzio ed i carmi sepolcrali Latini.** Messina, in-8°. 1901, 17 p. — Properzio IV, 11, 65-66. Estratto dalla Rivista di storia antica. Anno V, n° 2, 5 p.

Francesco Vivona, **Studi Properziani.** I. Note critiche. Palermo, Remo Sandron 1901, gr. in-8°, 55 p.

Deux mots d'abord sur le thème choisi par les savants ci-dessus désignés et sur la méthode que presque tous ont suivie.

Il est possible qu'on s'étonne à l'étranger de voir la Sicile s'enflammer brusquement pour Properce. Question de personnes, si je ne me trompe. MM. Sabbadini et Giri ont publié des essais sur la première élégie ; ils ont inspiré à leurs auditeurs le goût du poète ; ceux-ci auront suivi docilement, sans songer au danger de débuter sur un pareil auteur. Comment oublient-ils pourtant que, s'il y a dans Properce maintes réminiscences des beautés de Callimaque et de Philétas, il y a trop chez lui des ombres de Lycophron ? De là cet immense commentaire par lequel on rajuste tant bien que mal les subtilités et les obscurités peut-être volontaires du poète. Un tel caractère ne devrait-il pas mettre en garde les débutants ?

De même pour la méthode. Toujours sévit le mauvais exemple donné jadis par Scaliger. Son influence persiste jusque sur les éditeurs anglais contemporains. Rien n'est si connu cependant que les défauts du système. On relève dans le détail les variations de sentiments et les contradictions du poète, comme si, dans l'amant de Cynthie et en de tels sujets, elles n'étaient pas des plus naturelles. On reconnaît et au besoin l'on suscite dans les élégies du poète des difficultés et, pour y parer, on divise et l'on subdivise les élégies ou l'on admet des lacunes : passe pour cela encore ; bien vite on propose telle leçon dont on s'était avisé et qui est la vraie cause de toute l'entreprise ; passe encore ; mais à force d'arguments qu'on tirait autrefois de la logique, qu'on veut tirer maintenant (suivant moi, cela est pis) de la poésie et du sentiment, on épilogue sans fin pour proposer au bout du compte de changer, même de bouleverser l'ordre des vers ; ce qui est chose facile puisque rien n'est aussi mobile que ces distiques et que Properce, moins qu'aucun autre, ne se pique d'user du raisonnement géométrique. Aussi nos chirurgiens-philologues s'en donnent à cœur joie. Malheureusement, cette belle méthode ne produit rien de durable ni même, si j'osais le dire, rien de sérieux. Ce sont purs exercices de virtuoses. Si chacun s'admire, écoutez aussi ce que chacun dit d'autrui. Comment, d'ailleurs, pourrait-il y avoir en tout cela ombre de science, alors que rien n'est contrôlé et que, pour vérifier ces hypothèses, il n'y a pas, il ne saurait y avoir de contre épreuve ? Dans les manuscrits les déplacements de vers ne sont jamais le fait d'interpolateurs ; ils tiennent à des causes matérielles très simples, très connues ; mais de celles-là il n'y en aurait jamais assez pour expliquer toutes les perturbations qu'on a supposées dans notre recueil. Le résultat est qu'en fait tous les savants qui procèdent ainsi, finissent par composer des poèmes avec les vers et plus ou

moins avec les mots de Properce. Grand bien leur fasse! Notons que l'élan dans ce sens est si fort qu'il n'a pu être enrayé par l'édition de Rothstein.

Voilà pour le texte. Mais il y a un autre point qui ne diffère pas beaucoup : dès qu'ils abordent les élégiaques, les savants ou les commentateurs contemporains, sans songer à faire de distinction, entreprennent d'établir avec précision les regestes des amours de leur poète : il a eu tant de maîtresses ; il s'est lié, il a rompu, il s'est remis avec une telle à tel moment. On dresse un état et une chronologie en règle. On est en marche vers le certificat médical. Je n'invente rien [1]. Avant de connaître Properce, Cynthie était-elle honnête encore ? Lui a-t-elle vraiment résisté ? En vérité, nous voilà bien embarqués. Qu'on fasse ces raisonnements avec Catulle, c'est déjà fort dangereux. Mais tabler ainsi sur les odes et épodes d'Horace (nous l'avons vu) et encore sur les poèmes des trois élégiaques, c'est, à mes yeux, pure naïveté ou singulière fantaisie. On n'oublie que ce qu'il y a très sûrement d'imitation et de pure fantaisie et dans ces thèmes et dans ces vers. Singulier retour aussi à la méthode de ces bons grammairiens de l'empire qui commentaient les poètes en prétendant tirer de leurs vers une histoire complète de leur vie ; voilà un beau progrès des modernes !

Il était impossible que les brochures dont je vais rendre compte pussent échapper à la mode présente. Elles y cèdent cependant dans une mesure différente.

M. Elisei représente seul le continent à côté des savants Siciliens dont je vais parler. Il reprend en latin une brochure dont j'ai rendu compte autrefois [2]. La nouvelle édition est en progrès marqué sur la précédente. Le latin me paraît en général correct et élégant. S'il y a encombrement de notes et de citations échelonnées, formant chapelet, souvent bien inutiles, du moins le sujet est étudié avec plus de soin et serré de plus près. Il y a toute une réunion curieuse d'inscriptions et de remarques locales [3].

Deux parties : dans la première, énumération des preuves et témoi-

---

1. M. Giov. Navetta : p. 11, note 2 : « Nei due passi prodotti... e in altri, Properzio appare *sparuto e smunto a causa di amore e non per natura*... » Ces poètes se disent maigres; l'étaient-ils vraiment et pourquoi et combien ?

2. *Revue* de 1899, I, p. 408. — Voici la réplique que m'adresse ici l'auteur : « alter Transalpinus, aut præpropere pervoluto libello aut nostræ linguæ imperitior, meas animadversiones ex adverso penitus interpretatus est; ...pretium operis ...infirmat eo potissimum quod Asisinas ego sim ». Cela n'est pas très méchant; je ne crois pas en conscience que ce soit juste.

3. En ceci est surtout le prix de la brochure. M. E. donne, d'après la partie inédite du *Corpus* (XI, 2) qui lui a été communiquée par M. E. Bormann, les inscrip, tions d'Assise où il est question des *Propertii*. L'une de ces inscriptions (sur C. Passennus Fortunatus) a été trouvée récemment dans le même lieu où l'on avait déjà trouvé les autres.

gnages; dans la deuxième, explication des trois passages où Properce parle de son pays. A la brochure est jointe une feuille intitulée : Di alcuni giudizi intorno alla prima edizione. C'est une série d'extraits d'articles ou lettres de savants italiens avec un renvoi à la dernière édition de M. Schanz, le tout dans le ton habituel aux réclames de libraire.

Sous le latin comme sous l'italien il reste dans ce travail un défaut grave dont l'auteur ne se doute guère et que je n'espère pas lui faire sentir. Voici un exemple de la façon dont raisonne M. Elisei : il veut (on devine pourquoi) que la famille de Properce soit noble. Comme nous ne savons rien du fait, pour arriver à son but il prend ce détour : les vers d'Ovide sur lui-même ressemblent tellement à ceux de Properce qu'il a dû imiter son prédécesseur ; Ovide parle d'un de ses ancêtres fait chevalier ; donc Properce a dû avoir un ascendant du même ordre. Je crains bien que le raisonnement ne soit pas plus solide ici en maint point de la partie archéologique et notamment dans ce qui regarde l'identification des *Perusina sepulcra*.

La brochure annonce, du même auteur, deux autres études sur Properce : Quæstio I : Quonam tempore præ ceteris lib. I, el. I scripta sit. — Quæstio II : Quot libris opus Propertii contineatur, etc. L. I, 50.

L'article de M. Giacomo Giri : *Sopra un luogo di Properzio* (I. 8, 9-16) est une polémique contre la transposition proposée par M. Cartault dans la Revue de philologie de juillet 1900, et une défense de la conjecture (*patiantur*) qu'avait suggérée M. Giri.

Dans son étude sur la première élégie du livre I, M. Giovanni Navetta, professeur à Marsala, se prononce avec M. Giri contre le système de Lachmann, sauf à admettre (contre M. Giri) que la rupture avec Cynthie a dû être causée par une infidélité du poète (III, 16, 9 : *Peccaram...*) [1]. M. N. combat aussi le système mixte d'après lequel le poème se diviserait en deux élégies composées de divers fragments; surtout il lui paraît impossible d'admettre que l'élégie I, 1, telle que nous l'avons, ait été écrite ou rajustée pour servir de préface (*proœmium*) au recueil complet. C'était un point de départ, plutôt douloureux, dans la description des sentiments du poète à l'égard de Cynthie.

M. Nicolò Pirrone défend, contre les objections diverses qu'on a soulevées, le distique : IV (V) 11, 65-66, et il cherche à l'interpréter, tout en remplaçant au v. 66 *tempore* par *funere*. M. P. n'a pas remarqué que dans tous les exemples qu'il cite à l'appui, le substantif est accompagné d'un adjectif. — Je suppose qu'après ce premier essai, l'auteur, mis en goût, a voulu célébrer la *romanarum elegiarum regina*. D'où le second article. C'est plutôt, si je ne me trompe, une

1. M. Sabbadini, Atene e Roma, 1899, p. 26.

étude qui s'adresse aux profanes et par conséquent que nous n'avons pas besoin d'analyser ici. Notons simplement que M. Pirrone soutient que le poème a dû être fait pour être réellement inscrit sur la tombe.

M. Vivona a le mérite de bien connaître la littérature de Properce. Il en a le maniement et je ne vois pas qu'il ait rien omis d'important. Ses théories critiques sont excellentes : ne changer le texte traditionnel ou l'ordre des vers qu'en cas de nécessité (et là-dessus il fait des objections très justes à Lachmann) ; avant tout se bien pénétrer des habitudes du style de Properce, remarquer ses sautes de pensée, ses ellipses ou lacunes volontaires, afin de ne pas gâter maladroitement ce que le poète a cherché et plus ou moins atteint. Ajoutons enfin qu'il est visible que M. V. aime Properce, qu'il sait l'entendre et qu'il a pour cela toute la finesse qui hélas ! manque à tant d'autres. Il refuse sagement de suivre les savants qui veulent supprimer dans nos élégies les vers qui leur paraissent faibles ou recherchés. M. V. répond avec bon sens que le poète est inégal, avant tout fleuri et maniéré, et que la raison donnée, alors même qu'elle est bien appliquée, devrait nous incliner plutôt à conclure pour que contre l'authenticité des vers qu'on met en question. Louons l'excellente remarque de la page 38 sur les difficultés de II, 32. Elles viennent uniquement de ce qu'on prend à la lettre des vers où Properce s'exprime avec une amère ironie, mêlée de sarcasme. C'est une explication heureuse quoique l'ironie me semble moins marquée que ne le dit M. V. Ce qui est tout à fait humain, M. V. voit et fait très bien ressortir le défaut des conjectures ou des explications des autres savants, tandis qu'il s'abuse quelque peu sur la valeur de celles qu'il propose [1]. D'ailleurs, les conjectures personnelles de M. V. sont assez rares [2].

Mais je ne m'accorderais plus avec M. V. quand, infidèle à ses principes et cédant aux influences contemporaines, il veut rejeter comme *spurii* tels vers (II, 9, 23 et 24), pour des raisons qui me paraissent assez faibles, ou lorsque, par de prétendus manques à la logique (dans un poète comme celui-ci ! et quels arguments sont plus subjectifs que ceux-là), et afin de rétablir un bel ordre, il veut déplacer des vers ou séries de vers [3].

M. Vivona annonce une seconde partie où il s'occupera particulièrement du style de Properce et des procédés qu'il affectionne. Nous ne pouvons qu'augurer beaucoup de bien de ce nouveau travail.

---

1. Ainsi p. 21 en haut sur II, 5, 27 : *tua*, « a te favorevole ». Les exemples cités portent entièrement à faux.

2. III, 16, 19, *sacro*.

3. Voir ce qu'il fait (p. 28 au bas), de l'élégie II, 13 et (p. 30), de l'élégie II, 16. —Pourquoi, au lieu des notes isolées et d'incommodes renvois n'avoir pas mis en tête un index bibliographique des éditions, articles et brochures citées ? M. V. eût par là évité tout au moins des répétitions. — Pour compléter l'indication de la note 2 de la p. 15, je répète une fois de plus que l'éditeur anonyme du Properce de la collection Lemaire s'appelait H.-J. Rouxelle.

Il me serait facile, en terminant, de souligner le désaccord qui, sur tant de points, règne entre ces savants du même pays, et je pourrais leur souhaiter de convaincre, s'ils y réussissent, les étrangers et d'être ainsi plus heureux ailleurs que chez eux. J'aime mieux reconnaître et louer leur effort qui est hors de doute et qui mérite, ce me semble, toute notre reconnaissance.

Émile Thomas.

Venturi (A.). **Storia dell' arte italiana.** I. Dai primordi dell' arte cristiana al tempo di Giustiniano. Milano, V. Hœpli, 1901, in-8°, 558 p., 462 gr.

Le premier volume de l'*Histoire de l'art italien* que M. A. Venturi vient de faire paraître est de ceux que les archéologues reçoivent toujours avec la plus vive satisfaction. Ils trouvent, en effet, dans ces manuels, le résumé des découvertes les plus récentes, accompagné d'excellentes gravures, exécutées d'après les meilleurs procédés, qui permettent enfin, sans déplacements et sans crainte d'erreurs, de juger et de comparer des monuments éloignés, dont on n'a malheureusement si souvent que de déplorables interprétations. Aucun travail, mieux que celui-ci, rapproché du précieux *Dictionnaire* de l'abbé Martigny, toujours classique cependant, ne fait mieux saisir les progrès réalisés, à la fin du XIXe siècle, pour le plus grand profit de l'archéologie.

Mais, alors que maintenant nous avons ainsi à notre portée de si parfaits moyens de reproduction, nous sommes en droit de nous montrer très exigeants ; M. V. n'a peut-être pas su mettre en pleine valeur, aussi bien pour lui que pour nous, les admirables matériaux qu'il possédait. Peu d'éditeurs ont, en effet, de plus belles planches qu'Hœpli : l'*Arte*, l'*Arte italiana* sont des mines extrêmement riches, et M. Venturi, directeur de la première de ces *Revues*, pouvait y puiser à pleines mains. A mon avis, dans certains cas, il a beaucoup trop puisé : sous prétexte d'illustrer son volume, il semble l'avoir alourdi ; dans d'autres, au contraire, il a laissé des vides regrettables. Qu'est-il besoin de *cinquante-deux* gravures de détail pour les deux colonnes du *ciborium* de Saint-Marc de Venise, de *vingt-trois* pour la porte de Sainte-Sabine de Rome, de *douze* pour l'arc de Constantin, au total *quatre-vingt-sept*, alors qu'il n'y a pas un de ces admirables fonds de coupes, si intéressants cependant, que les argenteries de Bosco Reale, que les *amula* chrétiennes (données par Blanchini), que les bijoux découverts dans le tombeau de l'impératrice Marie, fille de Stilicon, ne sont même pas mentionnés ? Quant aux étoffes, si rares de cette époque, je ne les vois représentées ici que par des échantillons *orientaux* du VIIIe siècle au moins (F. de Lasteyrie dit même du XVe), lorsque le trésor de la cathédrale de Sens nous a conservé un spéci-

men si admirable, peut-être unique, d'une étoffe *occidentale*, très probablement italienne, du ve siècle. Que viennent faire enfin ici, dans cette histoire de l'art italien, ces ivoires, ces manuscrits, superbes on ne peut le nier, non pas même d'école byzantine, ce qui pourrait avoir pour Ravenne, par exemple, sa raison d'être, mais exécutés certainement à Constantinople, par des artistes grecs, comme ce diptyque du British Museum (p. 434), comme le merveilleux Dioscoride de Vienne, écrit et illustré pour Julia Anicia, fille d'Anicius Olibrius, comme ces coffrets d'ivoire, publiés naguère par M. G. Schlumberger dans ses superbes volumes sur le xe siècle byzantin ?

Tous ces défauts tiennent à une seule cause. Ce livre, résumé d'articles d'auteurs très compétents, très illustrés, dont les bois étaient à la disposition de M. Venturi, n'a pas su acquérir, au cours du texte, l'unité personnelle indispensable. Dans un manuel, il faut dire pourquoi on met à telle place une pièce intéressante ; M. V. se borne à exposer les opinions diverses de ceux qui s'en sont occupés. Prenons des exemples : la porte de Sainte-Sabine : nous lisons que les uns la jugent du vi^e siècle, les autres du xie, quelques-uns aussi du xiiie et, avec l'auteur, nous passons. A examiner les sculptures, je crois pourtant que tous ont raison : car, si je suis convaincu que la Crucifixion avec les deux Larrons est une des plus anciennes connues, je crois que la Vierge, voilée à la Duccio (p. 351), est du xiiie. Je me demande même si l'Ascension d'Élie (p. 353), n'est pas plus récente encore ; M. V. ne se prononce pas (p. 475). Plus loin, voilà la croix de Brescia. Le médaillon dont elle est ornée représente-t-il Galla Placidia, Valentinien III et Honoria ? C'est l'avis qui prévaut au xixe siècle. Est-ce au contraire le portrait d'Ansa, d'Adelgise, fille de Didier (viiie s.) et d'Ansilberge, comme le croyait au xviiie siècle l'abbesse Baidelli ? M. V. ne prend pas parti ; pas plus qu'il ne signale la troisième opinion, celle de Bighelli, qui y voyait la femme de Constance III et ses *fils*. Mais, pour lui, c'est un admirable verre antique.

Il n'y a qu'un malheur : ce ne fut jamais un fonds de coupe. Je suis allé exprès à Brescia ; j'avoue ne pas avoir pu deviner ce que c'est (peut-être une peinture à l'encaustique copte ?) ; en tous cas ce ne fut jamais un verre doré. Puis, il est *impossible* que ce soit Galla Placidia : jamais la femme du médaillon n'a eu quarante-trois ans ; et c'est cependant l'âge qu'elle aurait si nous avions le portrait de Valentinien III ; enfin, il ne faut que la comparer à l'admirable diptyque, si personnel, de Monza. Je m'arrête, n'ayant pas l'intention de refaire tout ce passage ; je me borne à constater que la croix a subi de nombreuses réparations. Qu'on regarde par exemple le Christ central, flanqué de quatre ornements que le xviiie siècle ne désavouera pas ! En l'examinant sur place, je me rappelai cette chasse de Sion, si fameuse, du viiie siècle. Lorsque je l'ai tenue dans mes mains, l'authenticité s'en est subitement évanouie. L'inscription était bien du

VIIIe siècle, mais le corps du monument datait du XIIe siècle ; le revers même était formé d'une plaque de lampe de chœur, vénitienne, du XVIIIe siècle. Et nombreux sont les sarcophages, les ivoires, les argenteries qu'il serait possible de discuter.

Mais ce qui est ici surtout exaspérant, après avoir eu entre les mains des ouvrages comme ceux de M. G. Schlumberger qui inscrit si minutieusement au-dessous de chaque gravure une très longue légende explicative, c'est de se trouver en présence de renseignements ainsi donnés : — Venezia, Particolare del ciborio di San Marco : — sans un mot de plus, sans explication du sujet, sans date, et surtout sans renvoi, alors que la gravure de la page 333, par exemple, est commentée p. 478, celle de la page 158, p. 380, et qu'il en est ainsi de toutes. Chaque recherche devient donc un long et pénible travail, qui finit par rebuter le lecteur. Enfin, on voudrait une bibliographie plus serrée, plus à jour. Si l'Allemagne est assez bien traitée, à ce point de vue, il semblerait, à lire M. V., qu'en France on se soit bien peu préoccupé des choses d'Italie ; car si pour les manuscrits, il a bien lu le *Journal des savants*, on ne voit pas que pour les objets d'art il ait songé aux *Monuments Piot*, ou aux *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, pour ne citer que deux des plus importants oublis.

Mais si j'ai parlé des imperfections du volume, qui peuvent vraiment être facilement évitées dans les tomes qui vont suivre, il faut, pour être juste, mettre en valeur, en terminant, les mérites d'un travail destiné, malgré ses défauts, à prendre place dans les livres de chevet.

Le chapitre I est consacré aux débuts de l'art chrétien. Excellents sont les détails des Catacombes, des mosaïques, des fresques qui les décorent, et les Orantes (fig. 15 et 16), les Bons Pasteurs (fig. 24 et 25), les Apôtres de la chapelle de Ste-Restitute à Naples (fig. 104), doivent être classées parmi les pages les plus magistrales et les plus utiles pour l'étude de l'art du IIe au IVe siècle. Plus loin, nous trouvons des fragments d'*opus sectile* de Saint-Ambroise, de la Basilique de Giunio Basso, puis ce sarcophage du IVe siècle, du Musée de Latran, représentant l'Hémorrhoïsse où tant d'auteurs ont prétendu voir le portrait authentique du Christ, le seul original avec celui du monument détruit de Panéâs. Et cela nous amène au chapitre II, à la période Constantinienne, dans laquelle nous aurons à admirer les nombreuses reproductions du *Virgile*, du *Cosmas indicopleustes* et du *Rotulus de Josue* du Vatican, de la *Genèse* de Vienne, du *Codex purpureus* de Rossano, et surtout de l'Homère de l'Ambroisienne de Milan : il est regrettable, par exemple, que M. V. n'ait pas cru devoir nous expliquer la présence ici de ce dernier manuscrit *grec*, par le fait qu'il a été exécuté certainement dans l'Italie méridionale vers 410.

Les chapitres suivants sont occupés par les sarcophages les plus célèbres du Vatican, du Latran, de Ravenne, et par une foule de diptyques, de coffrets, de pyxides, d'ivoires, parmi lesquels on peut

admirer les deux *cathedra* de saint Pierre, de Rome, et de l'évêque Maximien, de Ravenne. Les nombreuses planches de détails qui montrent cette dernière sous toutes ses faces, permettent de rapprocher les différentes pièces dont elle est composée, des ivoires de Tonanger et surtout de Berlin (p. 418) dont elle est assurément bien proche parente.

L'argenterie n'est guère ici réprésentée que par des *missorium*. M. V. les donne tous : plus heureux que moi, je le félicite d'avoir obtenu du directeur du Musée de Genève la permission de donner *en entier* le disque de Valentinien, dont je n'ai jamais été autorisé à reproduire que le sujet central (?). Mais c'est surtout cet admirable coffret de Saint-Nazaire de Milan qu'on est heureux de retrouver ici ; presque une audace de M. V., puisque pas un érudit italien n'avait songé à le regarder, à l'examiner, à l'apprécier, avant que les Allemands et les Français s'en fussent occupés.

Quelques croix, un disque, des monnaies, des camées terminent la série des œuvres d'art de ces six premiers siècles. Si chacun des volumes qui doit suivre est aussi riche, M. Venturi aura fourni aux travailleurs des matériaux incomparables et d'autant plus précieux, que les *Revues*, dont la plupart sont tirés, sont malheureusement si bien ignorées en France que je ne connais à Paris, que la bonne et riche bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, dans laquelle il soit possible de les consulter.

F. de Mély.

J. Loth. **La métrique galloise,** t. I, Paris, Fontemoing, 1900; XIII-388 pp. in-8° (Cours de littérature celtique par H. d'Arbois de Jubainville et J. Loth, IX).

Le titre complet de ce beau livre, qui est dédié à M. Whitley Stokes, en indique l'origine et la nature : « Introduction au Livre Noir de Carmarthen et aux vieux poèmes gallois. — La métrique galloise depuis les plus anciens textes jusqu'à nos jours... T. I. La métrique galloise du xve siècle jusqu'à nos jours. » Préparant une édition du *Livre Noir de Carmarthen*, l'auteur, comme il l'explique dans sa Préface, a voulu étudier les poèmes de ce recueil au point de vue de la versification, dans l'espoir de trouver là des indications précieuses pour la critique et l'histoire des textes. C'était un travail ardu et entièrement neuf, malgré les considérations générales de la *Grammatica Celtica* sur ce sujet, et des renseignements plus ou moins exacts épars chez les écrivains gallois. Allant du connu à l'inconnu, M. Loth s'est attaché d'abord à la métrique galloise des xve-xvie siècles. Il l'expose d'après les grammairiens qui, au xvie, l'ont codifiée en entrant dans les plus petits détails ; non toutefois sans contrôler leurs assertions par l'étude attentive des auteurs mêmes. Il ajoute un tableau

rapide de l'évolution ultérieure du vers gallois jusqu'à nos jours. Tel est l'objet du premier volume, le seul paru jusqu'ici; c'est une sorte d'introduction au second, qui sera consacré à la métrique galloise antérieure au xve siècle, et aux obscures questions d'origine des systèmes poétiques usités chez les plus anciens Gallois et dans les autres nations celtiques.

Ce premier livre est rempli presque exclusivement de délicates et minutieuses analyses des procédés matériels employés par les bardes gallois. L'auteur s'en est tenu volontairement à cet ordre de faits, déjà suffisamment compliqués et touffus. Cependant son sujet touche en passant à bien des questions linguistiques intéressantes, dont l'une se trouve exposée dans la note 1 de la p. 25. Ainsi l'équivalence admise, au point de vue de l'allitération, entre consonne sourde et consonne sonore suivie d'aspirée ou de *rh* sourd : *ty*, cariad *hir*; *tr*ugain, cariad *rh*agor, s'appuie sur un fait de prononciation qui a son analogue en breton de France : *map énan* = *mab henan*, *daipromp* = **debrhomp*, *Revue Celtique XI* 181 (cf. irlandais *impu* = **imb-hu*, grec *amphi* de **ambhi*, etc.).

L'habitude et la convention ont une influence énorme sur la façon dont chaque peuple sent et juge les beautés de sa versification, qui pour tout autre seraient souvent des défauts barbares, ou des bagatelles absolument insignifiantes. Il est curieux de voir comment, dans des domaines tout à fait séparés, la sévérité outrée sur la forme poétique s'allie également avec certaines tolérances des moins justifiables en elles-mêmes. Les deux voyelles différentes *y* et *u* rimaient ensemble en gallois (p. 175). C'est ainsi que l'auteur de la *Légende des siècles* a fait rimer *fatiguée* à *gaie*, lui qui eût reculé d'horreur devant la rime de Mardoche, « *idée* avec *fâchée* ». La rime d'un mot avec son composé est d'une remarquable fréquence chez les Gallois (p. 175, 176). Victor Hugo en a moins abusé, sans pourtant éviter toujours ce moyen de rimer richement à peu de frais (*terre*, *Angleterre*, dans Cromwell, etc.).

La complication excessive de la forme poétique n'est guère conciliable avec les qualités sérieuses du fond. H. de la Villemarqué, après avoir décrit les « instruments de musique » et la « prosodie » qui servaient aux bardes gallois à composer leurs chants, ajoutait cette réflexion : « Il y a donc lieu de s'étonner, non pas des défauts qu'on y trouve, mais des beautés qu'ils renferment » (*Les bardes bretons*, LXXXIIJ). La même impression se dégage, plus forte encore, des analyses consciencieusement patientes de M. Loth. Mais le remède est appelé par l'excès même du mal. A la versification surchargée d'entraves s'est opposée chez les Bretons d'Angleterre une poésie populaire d'allure libre et dégagée. Et les deux systèmes ont réagi l'un sur l'autre. D'après M. Loth, l'avenir appartient à une forme intermédiaire, sage compromis entre les complications trop

raffinées d'autrefois, et la versification relâchée issue d'une réaction bien légitime. « Il est à prévoir, dit-il, p. 319, que les barrières déjà bien faibles parfois qui séparent les deux systèmes tomberont d'elles-mêmes et qu'il n'y aura plus, en Galles, de poésie *esclave* ou *enchaînée* et de poésie *libre*, mais des poètes plus ou moins *libres*, ou plus ou moins *compliqués*. S'ils sont fidèles au génie de leur langue, une sorte de *cynghanedd* atténuée, plus libre, discrète, tenant compte de l'accentuation et observant la cadence naturelle de la langue, sera toujours un des principaux charmes de cette poésie essentiellement musicale. »

Bien que ce charme spécial à la poésie des Gallois soit intimement lié à leur idiome national, ils ne désespèrent pas de le faire goûter ailleurs. « Qui sait, dit J. Ceiriog Hughes (*Y bardd a'r cerddor*, IV, 12) s'il ne viendra pas un temps où nos *cynghaneddion* les plus harmonieuses se feront en anglais ? Les branches de pommier greffées sur un sauvageon portent, dit-on, des fruits plus doux! » Et il donne comme spécimen de cette poésie anglo-bretonne, l'*englyn* suivant du Dr Emlyn Jones :

Waking of the Harp.

Wake sweet harp, why warp in woe — why linger,
And languish in sorrow :
Why let rough and bluff wind flow
Thy wailings on the willow !

Cette ambition n'a pas trouvé d'écho dans le livre de M. Loth, qui d'ailleurs, après avoir étudié la poésie galloise avec une compétence fort rare, finit par l'apprécier ainsi favorablement (Appendice, p. 380, 381) : « Si la poésie galloise n'a produit aucun homme de génie, elle est représentée, en revanche, par un nombre considérable d'hommes de talent. Un trait commun les distingue : ce sont, à peu près tous, même les plus médiocres, de très habiles versificateurs. Au point de vue de la *musique* du vers, la poésie galloise est incomparable. »

E. Ernault.

— La suite de cet ouvrage vient de paraître (1901); elle porte en sous-titre : « Tome second. La métrique galloise du IXe à la fin du XIVe siècle. Première partie. Laisses et strophes; *cynghanedd* vocalique ». Les principales divisions du volume sont : « Les laisses monorimes et les systèmes de vers à groupes asymétriques; les strophes; genres isolés, particuliers à un auteur; poèmes à systèmes variés; la *cynghanedd* en général; la *cynghanedd* vocalique par rime finale et interne. »

L'auteur se rend parfaitement compte des difficultés que présente le terrain nouveau où il s'engage. « Ici, dit-il (p. IX), plus de traités

de métrique, ni de témoignages de grammairiens, mais des textes dont bon nombre, les plus importants, à certains égards, ne sont pas datés et qui, la plupart du temps, ne nous sont point parvenus sous leur forme sincère et primitive. » Aussi sa critique avisée est-elle toujours en éveil, pour tenir compte des plus légers indices qui peuvent aider à lire, à interpréter linguistiquement ou historiquement, à scander, enfin, des œuvres bardiques souvent fort obscures, et d'aspect parfois assez divers. La métrique galloise n'est pas restée immuable pendant ces six siècles ; il y avait aussi, dans des poésies du même âge, des différences de forme tenant aux *genres* et aux *écoles*. Le prophétisme n'était pas soumis strictement aux lois des poèmes lyriques ; il en était de même pour les dialogues ou poésies scéniques (p. xv, 300).

M. Loth est arrivé, sur plusieurs points, à d'intéressantes conclusions, comme celles-ci : « Les poèmes en laisses de vers de cinq syllabes sont archaïques au XIIe siècle... Plusieurs des poèmes de Taliesin consacrés à Uryen sont dans ce mètre et peuvent, comme noyau, remonter fort loin, plus haut que le IXe, VIIIe, VIIe siècle... La métrique galloise, dans ses traits essentiels, était fixée au IXe siècle, et... ne s'est pas considérablement modifiée avant la deuxième moitié du XIIe... ; les poèmes remontant comme inspiration et sujets au-delà du IXe siècle ont été, à cette époque, approximativement, refondus et remaniés. Rien n'était d'ailleurs plus logique... La langue a subi, du Ve ou VIIe siècle, une évolution complète. Les finales ont disparu ; l'accent s'est modifié et déplacé, etc. » (p. XVI-XVIII).

Il est rare que les autres versifications celtiques soient considérées dans ce volume, ces sortes de comparaisons étant réservées pour la fin de l'ouvrage. On trouvera pourtant des rapprochements intéressants avec l'irlandais, et le breton armoricain (p. 15, 321-323, 369). Ces dernières auraient pu être multipliées ; ainsi (p. 312) la rime de *l* et *r* se retrouve en Bretagne, cf. *Rev. Celt.* XXI, 141 ; celle de *dd* et *f* (*th* doux et *v*) tient à une affinité phonétique, commune aux deux langues bretonnes, cf. mon *Glossaire moyen-breton*, v. *bez* ; etc.

M. Loth parle même incidemment de la poésie française, p. 298 ; il reproche à M. Becq de Fouquières de n'avoir pas su distinguer entre l'allitération voulue et l'allitération accidentelle (sur ce phénomène en français, cf. *Rev. Celt.*, XXI, 411, où il faut lire : « Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales »). A mon avis, M. L. était tombé dans un défaut contraire, en méconnaissant certaines rimes internes conscientes et voulues en moyen breton ; voir *Rev. Celt.*, XXI, p. 403 et suiv. Parmi les scansions critiquées p. 407 se trouve celle du vers : *Da gouzout scler a huy ve quemeret*, qui est reproduite *Rev. Celt.* XXII, 63, et dans le livre que nous étudions ici, p. 322. Je persiste à croire que les finales des syllabes *ve*, *que-meret* répondent aux rimes internes en *er*, dont la seconde aurait pu aussi bien être en *e*

(*queme-ret*). Une correspondance inverse se montre dans cet autre vers (206) de *Sainte Nonne :* Me a concl*u* ezeo a *tut* pr*ud*ant, où les deux dernières rimes s'accordent mieux entre elles qu'avec la précédente. Ce n'est pas, d'ailleurs, que je nie l'existence en moyen breton de vers de dix syllabes (4 + 6) n'ayant de rimes internes qu'à l'avant-dernière et à la césure. Seulement l'omission d'une autre rime intermédiaire était une licence exceptionnelle. L'auteur du mystère de sainte Barbe ne se l'est jamais permise quand le mot final a moins de trois syllabes. Encore les vers de ce genre sont-ils plus rares dans son œuvre que je ne l'ai indiqué en la publiant (*Introduction*, VIII) : des rimes internes m'avaient échappé, à moi aussi, par exemple la seconde de Ez grueomp n*y* del*i*berat*i*on, cf. *Rev. Celt.*, XIII, 237, etc.

M. Loth pense que ce type à rime interne unique est le plus ancien. Il peut fort bien avoir raison, et le démontrer dans la partie de son œuvre qui n'a pas encore paru.

E. Ernault.

E. Walberg, **Le Bestiaire de Philippe de Thaün,** texte critique publié avec une introduction, notes et glossaire; Suède (*sic*), Hj. Mœller et Paris, H. Welter, s. d.; in-8° de CXIV-175 p.

L'édition du *Bestiaire* donnée par Th. Wright en 1841 avait le double défaut d'être fort médiocre et presque introuvable. M. W. a donc eu une heureuse idée en publiant de ce curieux et vénérable monument de notre littérature une édition critique. Celle-ci est précédée d'une étude grammaticale très approfondie (un des meilleurs morceaux du genre qui aient été écrits dans ces dernières années), suivie de notes (quelques-unes un peu élémentaires peut-être) où sont relevées les principales particularités syntaxiques, discutés les passages les plus difficiles, pourvue enfin d'un glossaire. Ces diverses parties ont été l'objet, de la part des juges les plus compétents, MM. G. Paris [1] et A. Tobler [2], d'éloges mérités; je m'associe à ces éloges et n'insiste pas.

J'exprimerai, en revanche, le regret que M. W. ait considéré son sujet sous un angle purement grammatical. Sans remonter systématiquement aux sources du texte, il eût dû au moins faire tous les rapprochements qui pouvaient en faciliter l'intelligence; il eût été bon d'indiquer les allusions [3], de citer les passages de l'Écriture qui sont

---

1. *Romania*, tome XXIX, p. 589.

2. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, tome CV, p. 194.

3. Ainsi il y a, au v. 43, une allusion à la fable du *Lion et de l'Ane chassant ;* une autre au v. 205, à un passage bien connu de l'*Évangile de Nicomède*; une autre aux v. 1295-1296 à un passage de l'*Evangile* de saint Mathieu (VIII, 22). On

traduits ou imités, d'imprimer plus souvent le texte latin du *Physiologue*, presque toujours plus vif et plus clair que la lourde et pénible traduction de Philippe.

Le texte a été le principal objet des soins de M. W. Il est en général fort bien établi (quoique l'incertitude dans la classification des manuscrits lui offrît une base peu solide). Il y a dans un certain nombre de passages, sans parler de ceux qui ont été étudiés par MM. Paris et Tobler, que j'eusse traités autrement que M. Walberg [1].

A. JEANROY.

Ian GEBAUER. **Dictionnaire vieux tchèque.** 1er fascicule (A-boj. Prague, 1901, in-4°, 80 p. (en tchèque). — Prix du fascicule : 4 couronne, (= 4 fr. 20).

M. Gebauer a entrepris de compléter par un dictionnaire du vieux tchèque sa monumentale grammaire historique du tchèque dont le premier volume a paru en 1894. Le premier fascicule vient d'être publié; il est malaisé d'indiquer précisément quelles ont été les intentions de l'auteur; car ce premier fascicule n'est précédé d'aucune préface, ni

---

aimerait à savoir comment *Aaliz* peut, aux yeux de l'auteur, signifier *loenge de Dieu*, et à s'expliquer l'introduction, dans le chapitre de la *Fourmi*, de la parabole des Vierges sages; M. W. pouvait au moins sur ce sujet renvoyer aux explications de M. Mann (*Anglia*, VII, 465).

1. Vers 12 : lire *quant faim a u talent*. Dans les trois manuscrits le vers est trop long; ils me paraissent remonter tous à un archétype déjà fautif, où *talent* avait été remplacé par *mal talent*, parce que le sens primitif du mot (« ardeur, colère ») n'était plus compris. — 52 : point-virgule après ce vers et effacer le point après 54; les vers 53-54 se rattachent, non à ce qui précède, mais à ce qui suit. — 70 : *aate*, traduit par « rapide, flexible » ne donne pas de sens; le mot signifie « convenable » (*adaptum*). — 111 : *u*] ; lire *e* (avec L). — 237 : *pardoner* signifie ici « épargner »; ce sens était à relever. — 431 : la forme *brievement* ne se trouve dans aucun des manuscrits et n'est pas ancienne. Lire : *ore oëz briefment*; sur cet hiatus, voy. l'*Introd*, p. XXXVI. — 675 : le point d'interrogation doit être placé après ce vers, non après le suivant. — 716 : *nen*]; lire *n'en*; *en* se rapporte à *pierre*. — 1055 : *Ethiopie*] ; l. *Ethiope* (vers trop long). — 1372 : d'après sa classification des mss. M. W. devait écrire : *qui nage haut en mer, haut* étant dans I et dans—O.1430 : *enprent*] ; l. *en prent;* je ne connais pas *enprendre* au sens de « entamer ». — 1512 *dimes*]; pourquoi ne pas admettre la forme *disons*, qui est dans deux manuscrits (L *disum*, C *dison*)? — 1625 : *apriendrat*]; cette forme n'est que dans C; préférer la forme correcte *apreindrta*, de L (cf. *peindrad* dans O). — 1781 : *tuz*]; pourquoi rétablir ici la déclinaison, si souvent violée? — 2219 : *Arabie*]; l. *Arabe* (vers trop long; cf. 1055). — 2231 : *les prent*]; lire, comme M. G. Paris le propose avec quelque hésitation, l'*esprent*, c'est-à-dire « l'allume »; *le* se rapporte à *sarment*; cf. dans le *Physiologus* : « *De aromatibus ignem sibi incendit*, et, dans le *Bestiaire* de Guillaume (v. 764) : *Od son bec alume le feu*. — 2862 : *lur*]; corr. *lurs* (*lors*). — 2930 : ce vers devrait être entre deux virgules. — 2950 : *ne*] : corr. *nel*. — 2979 : l. *ne larai* [*je*] *briefment ne die;* cf. 431. — 3041 : *desevree*]; l. *desevree*. — 3098. Je ne comprends pas ici le sens de *feeil*. — 3116 : au lieu de *par* suppléer *de*.

même d'une simple liste d'abréviations. Il suffira d'indiquer brièvement le plan de l'ouvrage. Chacun des mots attestés dans les textes tchèques anciens, noms propres aussi bien que noms communs, est cité avec une longue série d'exemples; le sens est donné d'abord en tchèque moderne, puis en allemand; ensuite vient le correspondant vieux slave, quand il y a lieu, et enfin une étymologie est parfois indiquée en peu de mots. — On pourrait parfois critiquer M. G. sur son orthographe des mots vieux slaves, par exemple *bez* écrit avec un jer final contre l'usage des plus anciens textes, et sur quelques étymologies, par exemple *banja*, v. tch. *banie* attribué d'après Kluge à une racine imaginaire **bhâ-* « laver », alors que c'est évidemment le mot roman **baneum* (fr. *bain*, ital. *bagno*, etc.), emprunté sous la forme de nominatif pluriel *banea*. Mais les correspondances du vieux slave et les étymologies ne tiennent que fort peu de place dans ce livre dont les citations de textes vieux tchèques sont la partie essentielle. Il y aura lieu de revenir sur cette importante publication quand elle sera plus avancée; le nom de son auteur, qui est le maître des études de grammaire historique du tchèque, suffit à la recommander.

A. Meillet.

La déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, par G. Jellinek, prof. de droit à l'Université de Heidelberg, traduit par G. Fardis, avocat, 1 vol., 1-101, in-8°, Albert Fontemoing, éd. 1902.

L'auteur bien connu de cet opuscule, M. G. Jellinek, y développe un point de vue qui avait déjà été indiqué plusieurs fois en France (notamment par M. Borgeaud) antérieurement à cet écrit : à savoir les origines de la Déclaration de 1789 non seulement dans la Déclaration d'indépendance de l'Amérique, mais bien plutôt dans les Déclarations précédentes des Constitutions des États, depuis celle de Virginie (1776) jusqu'à celle du New-Hampshire (1783) : M. J. cite les paragraphes de ces diverses constitutions en face de ceux de la Déclaration française qui s'en rapprochent le plus. Il y a certainement ressemblance : mais l'influence de Rousseau, que M. J. conteste jusqu'à un certain point, se retrouve dans la forme beaucoup plus métaphysique du document français.

M. Larnaude, professeur à la Faculté de droit de Paris, à qui le traducteur a demandé une préface (on ne sait trop pourquoi), exalte la valeur de la Déclaration de 1789, et trouve qu'elle s'appliquerait même en « régime collectiviste ». Voilà une prévision qui aurait bien étonné les hommes de 1789, qui avaient mis la propriété parmi les droits « naturels et imprescriptibles » du citoyen.

E. d'Eichthal.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — **3 février** — **1902**

Histoire de l'art du Japon. — Nicolay, Histoire des croyances et coutumes. — Grimm, Sur certains passages de l'Ancien Testament. — Burkitt, Les citations bibliques de saint Ephrem. — Regnaud, L'Agamemnon d'Eschyle. — Œuvres de Héron, p. Nix et W. Schmidt, III. — Correspondance d'Alfonse de Poitiers, p. A. Molinier, II. — Rohrstroem, Jean Bodel. — Ferrari, Ferrari de Grado.

Histoire de l'art du Japon. Ouvrage publié par la Commission Impériale du Japon à l'Exposition universelle de Paris, 1900. — Paris, Maurice de Brunoff, 1 vol. in-folio.

Sur le point de parler de ce livre, je me sens pris d'un scrupule : il faudrait, pour le faire convenablement, être critique ou historien de l'art, et c'est ce que je ne suis nullement. Et, d'autre part, l'art japonais est à tel point mêlé à la vie, imbu des idées religieuses, modelé par les habitudes et l'état social que, je ne dirai pas pour le pénétrer (ambition irréalisable, je crois, pour un Occidental), mais seulement pour s'arrêter avec fruit devant ses œuvres et les goûter avec intelligence, il faut sans doute connaître un peu le Japon, avoir fréquenté ses habitants, ne pas être étranger à sa langue et à sa littérature. Tel est l'état actuel des études orientales pour l'extrême Asie, champ ouvert trop récemment, mal délimité, à peine défriché partiellement, que nous devrions être à la fois historiens et philologues, philosophes et grammairiens, mathématiciens, artistes et bien d'autres choses encore, pour nous faire un plan en raccourci de l'ensemble des civilisations écloses d'autres cerveaux humains sur l'autre face du globe : vastes aperçus, mais perspectives un peu décourageantes.

En jetant les yeux sur le volume de la Commission Impériale, on est séduit d'abord : reliure sobre et originale, beauté du papier et de l'impression, délicatesse et fini des gravures, qui sont nombreuses, les unes en noir, les autres en couleur, tout est réuni ; et cet aspect extérieur, qui n'est jamais indifférent, l'est encore moins quand il sert d'enveloppe à une Histoire de l'Art. Dans un pareil ouvrage, les planches sont la partie principale, toutes les analyses critiques avec toutes les épithètes laudatives ne remplaçant jamais la simple impression visuelle. Or ici, les planches touchent à la perfection.

Faisons un choix dans ces gravures, suivons la série de celles qui concernent la sculpture, sans tenir compte de la différence des ma-

tières, terre, métal repoussé ou fondu, laque, bois, pâtes composées, porcelaine, ivoire, etc., nous aurons une idée précise de cette branche de l'évolution artistique. Quelques-unes des statues en terre de la planche I, statues presque préhistoriques (car l'histoire, pour les critiques sérieux, ne commence guère que vers le IVe siècle p. C.) ont déjà une singulière netteté de lignes, une heureuse harmonie de proportions. Le calme et la pitié sont peints sur le visage de la Kuwan-on (2, pl. III) qui date du VIe siècle, davantage encore sur celui de l'Amida (pl. X), de la fin du VIIe siècle. Au VIIIe siècle, le mouvement se marque, l'énergie s'affirme par le regard, par les rides du front et l'arc de la bouche (pl. XVI), mais la dignité de l'attitude persiste; la statue de la pl. XVIII (même époque) représente une divinité au visage horrible, mais au corps élancé et harmonieux, véritablement en marche : l'artiste y a renoncé à la convention ancienne de la ligne médiane du corps verticale, non infléchie. Mais cette époque n'a pas perdu la tradition des attitudes reposées, des expressions contemplatives, comme le montre le Brahma de la pl. XIX. La période des Hudihara a plus de fini, plus de splendeur, peut-être moins de sentiment; mais celle du baku-hu de Kamakura y joint de nouveau et le calme et le caractère; pour s'en rendre compte, il suffit de regarder les deux statues de la pl. XL (XIIIe siècle) : le personnage religieux accroupi sur un trône, a une vérité simple d'attitude, une expression saisissante de visage qui semblent la réalité même. Un réalisme du même genre est à noter dans nombre d'autres œuvres : je l'ai remarqué dans un personnage, un scribe accroupi beaucoup plus ancien, si je ne me trompe, qui était exposé en 1900 au Pavillon Impérial Japonais parmi tant d'autres trésors; on le rencontre aussi dans beaucoup de *netuke*, œuvres minuscules, parfois d'un grand sentiment, presque toutes sculptées entre 1650 et 1850 et qui participent à plus d'un caractère des chefs-d'œuvres anciens.

Ce qui ressort de ce bref examen, c'est le développement presque continu de la sculpture depuis l'origine même de l'histoire japonaise, avec des heures de floraison plus parfaite vers le VIIIe et vers le XIIIe siècles.

Un coup d'œil sur l'architecture nous conduira à une conclusion analogue : les monuments qui nous touchent le plus par la simplicité et la grandeur des proportions, ce sont les temples et les pagodes des VIIe, VIIIe, IXe siècles (pl. VI, fig. 25, fig. 38), les monuments princiers des Asikaga (XVe siècle) tels que le Kin-kaku zi (pl. XLVII). A partir du XVIe siècle, le bord du toit se renfle souvent au milieu en un auvent lourd, s'harmonisant mal avec les autres courbes qui sont concaves : l'ornementation se multiplie en figures sculptées et peintes qui brisent les lignes et divisent l'impression. Je regrette que les auteurs aient été si avares de représentations des simples monuments sintoïstes et qu'ils ne nous aient pas montré un seul de ces donjons, *ten-siyu*, construits

depuis le XVIe siècle : il y a là deux styles vraiment différents de celui des bonzeries et des palais. Au reste, l'architecture est loin d'offrir la même variété au Japon qu'en Europe : je ne pense pas que cette impression, soit une illusion, née de notre qualité d'étrangers qui nous fait saisir surtout les traits communs, et je crois qu'un Japonais en Occident est frappé de la diversité des styles, gothique et renaissance, grec et byzantin.

La peinture, comme il est juste, tient une large place, si large que je ne puis songer à indiquer son évolution ; l'ornementation (tissus, armes, laques, etc.) n'est pas négligée. Elle apparaît d'un goût simple et élégant dès l'époque préhistorique (fig. 6, 11, 12, etc.) et elle se maintient variée et égale à elle-même presque dans tous les siècles ; l'un des principes les plus constants, c'est l'absence de la symétrie, de cette répétition servile du même motif à droite et à gauche du plan médian ; très souvent on trouve le balancement harmonieux de détails divers, comme on le voit sur la boîte 4 de la pl. XXXV, dans les étagères de la pl. LXVII.

Mais il faut nous arracher à ces planches, à ces chefs-d'œuvre d'un art que beaucoup chez nous apprécient, mais qui, dans certaines de ses manifestations, n'est pas cependant compris par bien des personnes d'un sens artistique développé : pour le goûter pleinement, il faudrait sans doute l'avoir beaucoup pratiqué dans son milieu.

Le texte est malheureusement défiguré par une transcription capricieuse des mots japonais, par des fautes d'impression nombreuses dans les noms propres, par des confusions, qui ne sont, je le veux, que des lapsus, mais qui placent la dynastie des Thang du Xe au XIIIe siècle, qui font parcourir la Chine par Hideyosi vainqueur et qui conduisent des Chinois à Rome avant l'ère chrétienne; s'il s'agissait des provinces orientales de l'empire romain, il n'y aurait pas à protester. En outre, à côté de répétitions, de formules vagues, il y a, dans plus d'un passage, des développements écourtés, peu compréhensibles pour un lecteur français ; on sent trop la phrase japonaise sous le français et, même en japonais, je doute que cette histoire eût une sérieuse valeur littéraire ; les idées générales sont trop faibles, trop peu exprimées, les caractéristiques des écoles sont insuffisantes, trop nuageuses. Pour commenter dignement ces magnifiques planches, il aurait fallu la plume d'un Lafcadio Hearn.

D'ailleurs, il serait injuste de laisser le lecteur sous cette impression ; la division en périodes est très claire ; en tête de chacune d'elles, un résumé historique net, exact, sauf pour la période primitive dont les légendes sont toujours acceptées comme dogmes, met le lecteur au courant des principaux faits et de leur répercussion sur les arts. Pour chaque école, une liste donne les noms des représentants principaux avec quelques indications biographiques. Les rapports entre l'art du Japon et ceux de la Corée, de la Chine, de l'Inde sont souvent

rappelés et de manière habituellement précise ; les procédés techniques sont indiqués, la situation sociale des artistes et artisans est souvent caractérisée. En dehors de la question purement artistique, il y a donc bien des renseignements à trouver, bien des aperçus ouverts, bien des recherches nouvelles suggérées. Sans doute, ce ne sont que des indications ; mais ce n'est pas un volume qu'il faudrait pour faire intégralement l'histoire artistique du Japon, de cet heureux Empire auquel les divinités des arts n'ont pas cessé de sourire depuis plus de seize siècles.

Maurice Courant.

Histoire des croyances et coutumes, par Fernand Nicolay, Paris, Retaux, 1901 ; trois in-8, VIII-393, 548 et 465 pages.

Cet ouvrage est le fruit de longues et consciencieuses recherches ; il est d'une lecture facile, et nombre de gens qui ne seront jamais initiés aux travaux scientifiques sur l'histoire des religions trouveront un enseignement à leur portée dans l'aperçu général que leur offre M. Nicolaÿ. Mais il va sans dire qu'une histoire des croyances, superstitions, mœurs, usages et coutumes, si une seule personne pouvait l'écrire, ne tiendrait pas en trois volumes de dimension ordinaire, et que ce serait la matière d'une véritable encyclopédie. Il a donc fallu choisir entre les croyances et les coutumes, grouper sous certaines rubriques un nombre plus ou moins considérable d'indications se rapportant au même objet, et distribuer le tout dans un cadre plus ou moins artificiel. On a suivi « le plan du Décalogue », qui pouvait être commode pour classer des notes, mais qui n'était pas autrement indiqué pour une « histoire ». Le sujet du premier livre, Dieu et les dieux, la prière, les superstitions, est immense, en comparaison de celui qui est traité dans le second livre, à savoir le serment. Dans le premier chapitre, il y a plus d'érudition que d'histoire proprement dite : on paraît à peine s'apercevoir que l'idée de Dieu a eu son développement en Israel et dans le christianisme, et l'on retrouve partout la « notion d'unité divine ». Le culte des ancêtres n'arrive qu'au livre quatrième : « Tes père et mère honoreras ! » En appendice, il est question du transformisme, qui n'est pas précisément une croyance ni une coutume. M. N. le combat avec une certaine modération et commente d'une façon relativement large (je ne dis pas exacte) le premier chapitre de la Genèse. Le livre sixième traite seulement de l'intempérance, du théâtre et du luxe, à travers les âges : on a voulu que l'histoire des coutumes pût être mise dans toutes les mains ; le parti est louable, mais il en résulte que cette histoire racontée devient infiniment plus innocente que la réalité. Le livre septième traite de la propriété, et le livre dixième du vol (pro-

cédés et ruses en usage chez les voleurs de profession) ; le livre neuvième traite des coutumes et cérémonies du mariage depuis les premiers âges. Un peu partout les morceaux d'histoire se mêlent aux anecdotes, à des allusions concernant les faits contemporains, à des polémiques sur des questions actuelles. Ce qui fait l'unité de ce recueil est le point de vue apologétique, presque entièrement perdu de vue, il est vrai, dans certains chapitres, mais qui domine tout l'ensemble et que l'on retrouve parfois au moment où on s'y attend le moins. L'auteur paraît avoir songé à écrire, pour le xxe siècle, un *Génie du christianisme* approprié à l'esprit du temps. Il est bien à craindre que le livre soit approprié seulement à une catégorie de lecteurs peu exigeants et déjà convertis. Les plus graves problèmes de l'histoire des religions sont à peine abordés, ou bien ils sont résolus sans que l'on en examine les difficultés ; l'histoire même de la religion juive et celle du christianisme et du culte catholique sont à peine effleurées. On parle, par exemple, du secret de la confession et l'on prouve que la confession n'existait pas chez les Égyptiens, mais l'on ne semble pas soupçonner que le régime de la pénitence ecclésiastique a subi, au cours des siècles, des variations importantes. L'érudition de M. Nicolaÿ est abondante, mais elle a trop de surface pour avoir beaucoup de profondeur.

A. L.

Euphemistic Liturgical Appendices in the Old Testament, by K. J. Grimm. Leipzig, Hinrichs, 1901 ; gr. in-8, 96 pages.

S. Ephraim's quotations from the Gospel, by F. C. Burkitt (*Texts and Studies*, VII, ii), London, Clay, 1901 ; in-8, xii-91 pages.

Le premier de ces travaux est une sérieuse contribution à la critique littéraire et textuelle de l'Ancien Testament. L'auteur étudie un certain nombre de passages qui semblent avoir été ajoutés à diverses parties de l'Écriture en vertu de ce principe, qu'il ne convient pas de terminer un livre, un morceau important, une leçon liturgique, par des mots tristes et de mauvais augure. L'application se fait surtout dans les psaumes et dans les prophéties. Peut-être aurait-on pu observer que, pour les prophéties funestes, il ne s'agissait plus seulement de clore une pièce par une pensée consolante, mais de corriger un oracle menaçant, et que de telles retouches n'étaient pas réclamées seulement par le souci d'amener des mots favorables dans la conclusion des lectures bibliques. Toujours est-il que M. Grimm a fait un recueil de ces paroles propices, et que, dans beaucoup de cas, son opinion paraît bien fondée.

M. Burkitt soulève une question importante pour la critique textuelle du Nouveau Testament : saint Éphrem a-t-il connu la version

Peschitto des Évangiles ? On le croyait communément, et l'on s'autorisait de ce prétendu fait pour affirmer que la vulgate syriaque des Evangiles était antérieure à saint Éphrem, d'aucuns disaient même à la version curetonienne et à la version récemment découverte au Sinaï. Hort a soutenu que la Peschitto des Évangiles syriaques était un texte revisé, comme celui de la vulgate latine. Hort avait-il raison? Un fait significatif, et bien certain celui-là, plaidait pour sa thèse : Éphrem a commenté comme texte officiel des Évangiles le Diatessaron. Mais il aurait pu utiliser la Peschitto des Évangiles séparés. M. Burkitt laisse de côté le commentaire du Diatessaron ; il écarte aussi les œuvres incertaines ou apocryphes ; il fait une critique sérieuse de l'édition romaine des œuvres d'Éphrem, où les citations ont été conformées à la Peschitto; puis, partant des œuvres authentiques, il passe en revue toutes les citations, relativement peu nombreuses, des Évangiles. De cet examen il résulte que le texte d'Éphrem offrait de remarquables coïncidences avec la version curetonienne et la version sinaïtique ; il concorde avec la Peschitto en un petit nombre de cas qui ne supposent pas l'existence de cette version, et il s'écarte parfois de tous les textes connus. Il semble que saint Éphrem s'est servi surtout du Diatessaron (ne fallait-il pas s'y attendre ?), et qu'il s'accorde avec les versions sinaïtique et curetonienne parce qu'elles sont apparentées à ce document. Il est probable que la Peschitto n'existait pas encore au temps de saint Éphrem ; mais rien n'empêche plus de croire que ce soit la version ou la révision attribuée à l'évêque d'Édesse, Rabbula († 435), et que cette version ait été faite pour remplacer dans l'usage de l'Église syrienne le Diatessaron, avec les versions des Évangiles séparés que l'on ne trouvait pas suffisamment fidèles au texte grec.

Alfred Loisy.

L'Agamemnon d'Eschyle. Texte, traduction et commentaires par Paul Regnaud, Dans les *Annales de l'Université de Lyon.* Nouv. Série. II, Droit, Lettres. Fasc. 8. Paris, A. Fontemoing ; Lyon, A Rey. Un vol. in-8° de VII-217 pages.

M. P. Regnaud, l'indianiste connu de l'Université de Lyon, en traduisant Eschyle, ne s'éloigne pas, autant qu'on pourrait le croire, du domaine de ses études : c'est en indianiste qu'il traduit le poète grec. Il y a quelque temps, M. R. publiait une traduction des chœurs de l'*Agamemnon*, et voici les raisons qu'il donnait de cette tentative : « Je reste persuadé... non seulement que les traits les plus caractéristiques du style des chœurs d'Eschyle sont la suite d'une tradition qui remonte à l'époque de l'unité indo-européenne et qui a son point de départ dans les hymnes liturgiques du genre de ceux que les recueils védiques nous ont conservés ; mais je crois aussi que le plus sûr moyen

de résoudre les difficultés d'interprétation que présente presque chaque vers de ces chœurs est d'avoir sans cesse en vue les habitudes d'expression et de pensée de la vieille école rituelle dont les lyriques grecs ont été les légataires les plus directs. La preuve pratique de l'efficacité de cette méthode résulteront, je l'espère, des solutions nouvelles offertes par cette traduction dans la plupart des strophes dont elle a pour but d'élucider le sens ; elles résulteront encore, et surtout, de la justification dans un grand nombre de cas, grâce à l'emploi de cette méthode, de leçons des manuscrits injustement suspectées ou témérairement remplacées par des corrections arbitraires. » C'est dans le même dessein que M. R. après avoir traduit la partie lyrique de l'Agamemnon, a traduit la pièce entière : les figures hardies et brillantes du poète tiennent, indépendamment de son génie propre, à une cause profonde et patrimoniale ; à méconnaître cette habitude héréditaire et constante, on risque de ne pas comprendre le poète ; et c'est ainsi que des critiques ont cru qu'ils pouvaient corriger l'unique manuscrit qui nous soit parvenu d'Eschyle, le Médiceus : ces corrections sont inutiles, avec la méthode imaginée par M. R. on n'a pas à courir les risques d'un redressement fautif. Ainsi cette traduction est à la fois un essai nouveau d'interprétation ; c'est encore une vive polémique contre la critique moderne qui a osé toucher aux leçons du Mediceus.

Mais une réflexion se présente tout d'abord. M. R. veut nous montrer, dans le style d'Eschyle, des particularités très délicates, qui n'avaient pas été remarquées jusqu'ici ; une condition essentielle est que la tradition du texte soit établie de la façon la plus satisfaisante. La thèse que soutient l'auteur comprend la démonstration de l'excellence du Médiceus. On est alors étonné qu'il ait choisi précisément cette tragédie d'Agamemnon, la seule des sept pièces d'Eschyle qui nous sont parvenues, pour laquelle le Mediceus nous fait à peu près complètement défaut. En effet, le cahier qui contenait la plus grande partie de l'Agamemnon a disparu ; nous n'avons plus que le début, les 130 premiers vers, plus un feuillet contenant les vers 1067-1159, soit encore 92 vers, ce qui fait un total de 402 vers sur 1673 que contient la pièce. Ainsi pour les trois quarts de la pièce, il ne peut être question, comme le veut M. Regnaud, du respect dû au Mediceus, puisque, pour toute cette partie, le Mediceus n'existe plus. C'est donc pour des manuscrits notoirement inférieurs que M. R. se met en campagne.

Du reste, il ne faut pas s'exagérer la valeur réelle du Mediceus lui-même. Il est le plus ancien et le meilleur de nos manuscrits : il n'en est pas pour cela exempt de fautes nombreuses et graves. Depuis la Renaissance, depuis l'époque Byzantine même, la philologie s'est donné pour tâche de signaler les fautes de notre tradition manuscrite et de les guérir dans la mesure du possible. Ces fautes sont souvent telles que M. R. lui-même est obligé de les reconnaître, car il accepte

dans son texte bien des corrections des philologues; ce qui me paraît déjà un argument assez fort contre sa thèse. Mais enfin est-il vrai qu'en essayant de corriger le texte de nos manuscrits la philologie ait fait fausse route? Les Scaliger, les Casaubon, les Porson, les Hermann, les Cobet, pour ne parler que des morts et des morts les plus illustres, ne savaient pas le sanscrit, mais ils savaient le grec. Est-il vrai qu'ils n'ont rien compris au texte d'Eschyle, et qu'un indianiste seul possédait la clé mystérieuse qui devait nous ouvrir l'entrée de ce domaine fermé jusqu'ici pour nous?

Évidemment, parmi les conjectures proposées par les critiques, il n'y en a qu'un petit nombre qui soient sûres et évidentes. Cela ne surprendra personne. Le philologue, comme le médecin auquel on l'a souvent comparé, indique le mal, il donne un diagnostic, il montre quelle est la nature du mal, le point précis où il réside; quelquefois, il peut aller plus loin; avec le secours de la paléographie, de la grammaire, des renseignements fournis par les commentateurs ou les scholiastes, il peut trouver le remède. Cela peut arriver et cela arrive. En tout cas c'est déjà un service important que de nous avertir que, dans tel passage, nos manuscrits nous ont transmis un texte qui diffère de celui que l'auteur avait écrit. Qu'il y ait eu des excès sur ce point, que certains philologues aient manqué de tact et de mesure, qu'ils aient voulu voir partout des fautes dans nos manuscrits, cela est certain; quelle est la science qui n'a pas eu à se plaindre du zèle aveugle de quelques-uns de ses adhérents?

Nous prenons quelques exemples.

V. 758. Aucune difficulté sur le mètre; il faut une dipodie trochaïque et un spondée [1]; les manuscrits donnent ce vers que M. R. accepte : γὰρ δύσσεβες ἔργον, c'est-à-dire une mesure qui ne peut en aucune façon s'accommoder au mètre général du morceau et qui est en désaccord complet avec le vers correspondant de la strophe. Nous sommes donc certains qu'Eschyle n'a pas écrit en cet endroit un pareil vers; nous le savons aussi sûrement que nous savons que Racine n'a pas écrit ainsi le premier vers d'*Athalie* :

> Oui, dans son temple je viens adorer l'Eternel.

Peut-on corriger le vers d'Eschyle? Il faudrait un léger changement pour mettre sur pied le vers de Racine tel que nous l'avons supposé : il faut un changement encore moindre pour rétablir le vers d'Eschyle : il n'y a qu'à écrire, comme l'a proposé Pauw, δύσσεβες γὰρ ἔργον, et l'on a le mètre exigé. — V. 195, au milieu du vers, il faut une dipodie iambique; les manuscrits donnent et M. R. aussi : ναῶν καί trois longues; la faute disparaît si l'on écrit νέων τε καί. — V. 1084. Les manuscrits et

1. Je prends les noms les plus simples et je suis la division de Christ, *Metrik der Griechen und Römer*, 2e éd. p. 637).

M. R. donnent : μένει τὸ θεῖον δουλίᾳ παρ' ἓν φρενί. Les mots παρ' ἓν forment sans contestation un assemblage de *verba nihili*. Depuis Schütz, les éditeurs écrivent περ ἐν ; dans sa traduction, M. R. est bien forcé de subir les nécessités du sens [1] ; il écrit : « quoiqu'elle soit captive », ce qui est la traduction [2] de δουλίᾳ περ ἐν φρενί. Peut-on ne pas accepter des corrections aussi simples, aussi évidentes, aussi nécessaires ? Car, enfin, allons-nous supposer qu'Eschyle faisait des vers faux ou qu'il écrivait des mots n'ayant aucun sens ?

V. 730, le mètre est sûr, tripodie dactylique catalectique in duas syllabas ; les manuscrits donnent : μηλοφόνοισιν ἄταις, c'est-à-dire un dactyle, un trochée, un spondée ; il manque donc une syllabe brève pour transformer le trochée en dactyle : M. Weil écrit μ. ἐν ἄταις. Mais un de nos manuscrits donnerait comme glose le mot πολέμοις qui peut mettre sur la voie de la restitution. H. L. Ahrens, l'helléniste célèbre par ses études sur les dialectes grecs, a pensé que le mot ἀϋταῖς était dans le manuscrit lu par le glossateur qui l'a expliqué par l'équivalent πολέμοις. Il est certain que, si cette glose existe sur un de nos manuscrits, elle fournit une présomption sérieuse en faveur de la correction proposée. M. R. ne tient aucun compte de ces variantes fournies par les scholiastes ou les grammairiens ; elles sont cependant très précieuses, elles dérivent naturellement d'une autre source que le Mediceus, et, comme elles se trouvent dans des documents qui remontent au XIIIe ou XIIe siècle ou même encore plus haut, elles peuvent très bien venir d'une source plus ancienne que le Mediceus.—Le témoignage de l'Etymologicum Magnum nous atteste que, dans l'*Agamemnon*, Eschyle, voulant désigner des signaux de feu disposés comme des courriers de relai en relai, se sert d'une expression empruntée aux Perses (Hérodote VIII, 98) et qu'il dit ἀπ' ἀγγάρου πυρός. Il n'a pas été difficile de trouver, dans la pièce d'Eschyle, la place où se trouvait cette expression ; c'est le vers 282. Tous les éditeurs ont mis dans leur texte ce mot pittoresque, si intéressant ; M. R. garde le mot ἀγγέλου, parce que c'est la leçon des manuscrits ; mais nous savons que les copistes ont l'habitude de remplacer une expression rare, originale, poétique par le mot équivalent de la prose ; ici le témoignage de l'Etymologique a plus de valeur que nos manuscrits.

---

1. Voici quelque chose d'assez piquant. Au v. 990, M. R. ne veut pas accepter la correction ὅμως pour ὅπως ; il est bien obligé pourtant d'écrire dans sa traduction « cependant » ce qui traduit bien ὅμως ; mais il ne veut pas l'avouer et il met en note : En entendant cette conjonction dans ces deux sens (ce pendant cependant), on voit l'inutilité de la substitution de ὅμως à ὅπως d'après Auratus, Weil Wechlein) ». Nous avouons ne pas voir cette inutilité.

2. Notons cependant que la traduction n'est pas rigoureusement exacte ; la phrase d'Eschyle a un sens général : « même dans l'âme d'un esclave, persiste l'inspiration divine. » Cette nuance, qui montre si bien l'idée grecque sur l'esclavage, manque chez M. R.

Nous aurions encore des observations à faire sur des questions de grammaire [1], sur l'emploi exagéré de l'allitération que M. R. prête à Eschyle; mais l'examen de toutes ces questions nous entraînerait trop loin.

Quant aux rapprochement avec les Védas, que faut-il en penser? Est-il vrai que ces vieux hymnes de l'Inde peuvent nous aider à comprendre Eschyle? Est-ce que certains vers du poète grec supposent derrière eux des formules du genre de celles qui remplissent les hymnes du Rig-Véda? Les rapprochements, si souvent indiqués par M. R. entre Eschyle et les Védas, sont-ils bien tels que l'imagine l'auteur? Prenons encore quelques exemples. Dans le récit si pathétique de la mort d'Iphigénie, y a-t-il une réminiscence d'anciens symboles ou d'expressions symboliques? Au vers 208-210, Agamemnon dit qu'il souillera ses mains de père du sang de sa fille; voici la note de Regnaud : « Les expressions du poète rappellent les formules sur lesquelles s'est développé le mythe : les mains (ou les flammes) du feu sacré personnifié en Agamemnon tremperont dans le sang de sa fille, ou dans la libation également personnifiée. » — V. 224, Agamemnon consent à devenir le sacrificateur de sa fille; note du traducteur : « La libation enflammée sous forme féminine (Iphigénie) peut être considérée comme la fille de la libation enflammée sous forme masculine (Agamemnon). » — V. 230, il est question des serviteurs, des ministres, comme traduit Lucrèce, qui saisissent la jeune fille; note de M. Regnaud : « Plusieurs détails rappellent ici les anciennes formules liturgiques d'où ces légendes tirent leur origine; les auxiliaires du père sous les flammes qui saisissent la libation, si souvent comparée à une chèvre et à son lait, l'enveloppent de voiles brillants et (peut-être) lui font changer la position horizontale pour la verticale. » — Un dernier exemple qui nous permettra de voir

---

1. Deux observations seulement. V. 342 : δεῖ γὰρ πρὸς οἴκους νοστίμου σωτηρίας κάμψαι διαύλου θάτερον κῶλον πάλιν. La traduction exacte serait : « Il faut que l'armée tourne (la borne et parcoure) la seconde partie (la seconde jambe) du diaulos pour arriver aux demeures du retour sauveur. » Eschyle est bien plus court, parce qu'il emploie ici une comparaison familière à tous les Grecs. Le diaulos est une course double comprenant l'aller et le retour, en tournant autour de la borne, à l'extrémité de la carrière, opération difficile. M. R. se trompe sur la construction du verbe κάμψαι et il efface toute la comparaison quand il traduit assez singulièrement : « Il faut que l'autre membre des deux étapes (de l'expédition) soit remis en mouvement vers la demeure du retour salutaire ». — V. 1109, La traduction de M. R. pêche encore contre la grammaire : C'est toi qui accompliras (le crime) rendant brillant au moyen d'ablution l'époux ». Et en note : « Allusion au sang dans lequel *baignera* Agamemnon, *après avoir été tué* par Clytemnestre ». Le *participe aoriste* φαιδρύνασα ne peut avoir qu'un sens ici : « après avoir rendu brillant ». Il s'agit du bain dans lequel Agamemnon sera tué; Clytemnestre le lave; ensuite, après l'avoir rendu brillant, elle l'enveloppe du manteau qui paralyse ses mouvements et elle le tue.

combien est faux le rapprochement avec les Védas; nous avons parlé de ces signaux de feu qui annoncèrent à Argos la prise de Troie. Pour M. R. (note 2 de la p. 41), « la prise de Troie n'étant qu'une des formes du mythe de la victoire des éléments actifs du sacrifice sur les obstacles qui s'opposent à leur manifestation, l'embrasement de la ville de Priam est le symbole de l'explosion du feu sacré et par là s'explique qu'il y ait coïncidence entre l'événement et le phénomène igné qui le signale au loin. » M. R. suppose qu'Eschyle reproduit ici une légende en l'accommodant aux circonstances. C'est une erreur, il n'y avait pas de légende sur ce point; c'est Eschyle qui a imaginé ce récit; le symbole n'a rien à faire ici, l'histoire suffit. Le poète décrit un usage des Perses (Hérod. VIII, 98; IX, 3), dont les Grecs eux-mêmes firent leur profit pendant les Guerres médiques (Hérod. VII, 182). Qu'Eschyle, par intuition, par la puissance de son génie, ait retrouvé certains traits de la poésie des Védas, qu'il ait éprouvé et rendu des sensations déjà éprouvées et rondues par les vieux poètes de l'Inde, personne ne le niera. M. Bréal a montré avec quelle netteté et qnelle puissance, Virgile, dans l'épisode de Cacus, avait, lui aussi, retrouvé quelques-unes des plus belles inspirations de cette vieille poésie. Mais vouloir aller plus loin, nous paraît bien chimérique.

Cependant, même quand les Védas ne sont pas en cause, on regrette de trouver dans cette traduction trop de subtilités et d'arbitraire. En voici deux exemples intéressants à propos du même mot σκῆπτρον, dans lequel M. R. ne peut s'empêcher chaque fois de voir un symbole. V. 75, il est question iout simplement des vieillards qui dirigent avec des bâtons leur force pareille à celle des enfants. Note : « Le texte est à double sens; en tant qu'ils restent éloignés du théâtre de la guerre, quoique ayant de la vigueur, les vieillards la tiennent en respect (la vigueur), l'arrêtent à l'aide de leurs sceptres, instruments et symboles d'autorité; mais en tant que cette vigueur est pareille à celle des enfants et sans efficacité réelle, ils la soutiennent en s'appuyant sur ces mêmes sceptres ou bâtons. » — Le second passage est encore plus piquant. V. 203. Agamemnon et Ménélas viennent d'apprendre qu'Artémis demande qu'Iphigénie soit sacrifiée. Eschyle dit : « les Atrides, frappant la terre de leurs sceptres, ne purent retenir leurs larmes ». Nous accordons qu'ici σκῆπτρον peut avoir le sens de sceptre, mais ce sens suffit. M. R. traduit : « Les Atrides, dont (pourtant) les sceptres frappaient la terre (comme pour lui imposer leur volonté), ne purent s'empêcher de pleurer. » Et il précise en note : « Toute leur puissance ne prévalut pas sur les larmes que leur arrachèrent les exigences de la déesse. Eux qui mènent la terre en quelque sorte à coup de bâton ne purent pourtant pas maîtriser leurs larmes. » Je crois pouvoir indiquer l'origine de cette explication au moins singulière. Pierron, dans sa traduction, cite, d'après Boissonade, le passage suivant de l'histoire de la campagne de Russie par Ph. de Ségur : « Un

officier vint annoncer à Napoléon cette nouvelle désastreuse : l'empereur, frappant la terre de son bâton, lança au ciel un regard furieux. » C'est ce *regard furieux lancé au ciel* par Napoléon, qui est ici la cause de tout le mal. Napoléon, d'après Ph. de Ségur, aurait éprouvé le sentiment que Victor Hugo prêtera plus tard aux officiers de l'empereur, au moment du désastre ; ils

accusaient le destin de lèse-majesté.

Ce sentiment, M. R. le prête, lui, aux Atrides. Nous pouvons assurer à M. R. que, dans le passage d'Eschyle, il n'y a rien qui rappelle ou plutôt qui annonce le vers des *Châtiments*.

Telle est cette traduction, qui témoigne d'un travail considérable, mais qui est viciée dans son principe par des partis-pris systématiques. Le plus grave assurément est l'insouciance vraiment étrange de l'auteur pour les lois de la métrique, et, comme conséquence, des efforts toujours forcément malheureux pour expliquer un texte impossible. Les vers faux abondent dans le texte donné par M. Regnaud. Ces vers se trouvent dans nos manuscrits ; est-ce une raison pour les attribuer à Eschyle ? Les copistes byzantins avaient perdu le sens de la métrique des chœurs de la tragédie grecque ; à peine peut-on citer une exception, Triclinius, et encore. Si l'on tient compte de la difficulté d'interprétation que présentent ces chœurs, on est cependant étonné que ces copistes nous aient transmis un texte, dans lequel les fautes sont nombreuses, mais qui nous a conservé d'une façon très exacte l'œuvre dans son ensemble. Rien ne saurait mieux témoigner du soin et du respect que ces moines des couvents byzantins avaient encore pour les œuvres anciennes. M. Regnaud s'imagine que les humanistes de la Renaissance, que les savants modernes, comme Porson, Dindorf, comme M. Weil, se sont appliqués à changer le texte pour le plaisir de le changer. Ce qu'ils ont fait, nous croyons devoir le répéter, c'est de montrer les passages où le texte traditionnel était réellement gâté, inacceptable ; ils ont ensuite essayé de le corriger ; ils y ont réussi quelquefois. Rien de plus naturel et de plus légitime.

Ainsi un vice grave et pour lequel on ne peut alléguer aucune excuse, le mépris des lois de la métrique ; en second lieu, l'abus des explications subtiles, forcées, systématiques ; enfin, et ceci était inévitable de la part d'un auteur qui n'est pas helléniste, une certaine inexpérience des choses du sujet[1], voilà les trois défauts qui se rencontrent à chaque instant dans cet ouvrage. Ils suffisent largement pour ruiner la thèse que l'auteur a voulu soutenir.

Albert Martin.

---

1. Par exemple pour l'explication du vers 314, qui est très difficile à comprendre, il ne sait pas que le vrai sens du passage a été trouvé par M. P. Foucart, *Rev. de Phil.* t. XXIII, 1899, pp. 112-116.

Heronis Alexandrini Opera quæ supersunt omnia. (Vol. II, Fasc. I), Heron's von Alexandria Mechanik und Katoptrik, herausgegeben und übergesetzt von L. Nix und W. Schmidt. Im Anhange Excerpte aus Olympiodor, Vitruv, Plinius, Cato, Pseudo-Euklid. Leipzig, Teubner, 1901. xxix-416 pp. in-16 (avec 101 figures et un fac simile du folio 61 du Vat. Ottobon. lat. 1850).

Ce troisième fascicule de la nouvelle ou plutôt première édition complète des Œuvres de Héron comprend tout d'abord le texte arabe des trois livres des *Mécaniques*, accompagné d'une version allemande, précédé d'une introduction de L. Nix, et suivi du texte grec (également traduit en allemand) des fragments du même ouvrage tirés de la *Dioptra* de Héron, d'Eutocius et de Pappus. Le texte arabe appuyé désormais sur quatre manuscrits est naturellement beaucoup mieux assuré que celui publié en 1893 par M. le baron Carra de Vaux d'après le seul *Leidensis* 983. Mais tandis que M. Nix collationnait à nouveau ce manuscrit, en même temps qu'une copie demandée par la Bibliothèque de Berlin d'un exemplaire qui se trouve au Caire, notre compatriote se chargeait de collationner de son côté deux autres manuscrits dont l'existence avait été signalée depuis son édition, l'un au British-Museum, Add. 23394, l'autre à Constantinople (Aja Sofia, n° 2755). Il collaborait donc en réalité à cette réédition.

Que la version allemande soit d'autre part très sensiblement améliorée par rapport à la traduction française, M. Nix est loin d'en tirer vanité. Il fait bien ressortir au contraire les difficultés de la tâche accomplie par M. Carra de Vaux sur un manuscrit passablement incorrect et très rarement vocalisé. En fait, les rectifications de détail apportées par M. Nix sont très nombreuses et témoignent du soin minutieux qu'il a apporté à son travail. D'un autre côté, il a heureusement débrouillé le sens technique des passages restés obscurs dans la traducduction française, et il a restitué à cette occasion les figures nécessaires à l'intelligence du texte. Je citerai en particulier la taille de l'écrou de la vis de pressoir (III, 21). Quant au curieux procédé (I, 18-19) pour la réduction ou l'agrandissement de statues etc., il est arrivé à la même explication que celle que j'ai insérée dans l'article *Géométrie* du *Dictionnaire archéologique* de MM. Saglio et Daremberg.

En résumé, nous pouvons désormais regarder comme acquise pour l'histoire de la science, dans des conditions satisfaisant à toutes les exigences désirables, la connaissance d'un important ouvrage grec, dont, il y a huit ans, on ne savait à peu près rien. Si nous n'en avons le texte original que pour une très minime partie, et si les quatre manuscrits arabes semblent dérivés, indépendamment l'un de l'autre, d'un prototype qui était loin d'être irréprochable, le fait qu'ils permettent, plus d'une fois, de rectifier le texte de Pappus et de se prononcer contre certaines des athétèses de Hultsch, suffit pour nous inspirer une pleine confiance dans la valeur du travail accompli par M. Nix.

J'ajouterai quelques remarques sur la concise et judicieuse introduction qu'il a mise en tête des *Mécaniques* de Héron.

Il a recherché les écrits de cet auteur que mentionnent les bibliographies arabes. A côté du *Barulcus* (c'est-à-dire des *Mécaniques*), à côté des *Pneumatiques*, des *Automates* et des *Bélopoïques*, que nous avons en grec, figurent : 1° « Das Buch der Lösung der Zweifel bei Euklid. » 2° « Das Buch des Verfahrens mit dem Astrolab. » Le premier de ces ouvrages est sans doute, comme le fait remarquer M. Nix, celui qui est utilisé dans le Commentaire d'Anaritius (el Nirizi), et par là il devient probable que les citations de Héron dans ce Commentaire sont de première main, et non pas tirées de Simplicius dont le travail ne se serait pas étendu aux théorèmes d'Euclide. Il semble d'autre part que l'ouvrage de Héron n'aurait pas été rédigé sous la forme hypomnématique proprement dite, mais aurait eu en grec un titre comme : Ἀπορίαι καὶ λύσεις περὶ τῶν τοῦ Εὐκλείδου στοιχείων.

Quant à l'autre ouvrage qui resterait à identifier, ne s'agirait-il pas de la *Dioptra* ? En fait, les Arabes ont appliqué l'astrolabe aux opérations d'arpentage, précisément d'après les procédés enseignés dans le Traité de Héron. La *dioptra* de celui-ci était pour eux un astrolabe, tandis qu'en traduisant littéralement le mot grec, ils n'auraient désigné qu'une partie spéciale du même instrument.

D'autre part, M. Nix a bien établi, d'accord avec M. Carra de Vaux, que le titre sous lequel les Arabes ont connu les *Mécaniques* de Héron correspond au grec βαρουλκός. Mais il arrive à la conclusion que ce serait là le véritable titre adopté par Héron ; et comme il est évident que l'introduction du Livre I est perdue, et que le chap. I, 1, lequel décrit l'appareil spécialement désigné par Pappus sous le nom de βαρουλκός, ne fait certainement pas partie du même Traité (car il y aurait en tous cas double emploi avec II, 21), M. Nix admet que ce premier chapitre est un exercice rédigé par un lecteur et qu'un copiste aura cru appartenir à l'ouvrage de Héron. Il me semble difficile d'admettre cette hypothèse, ingénieuse à la vérité, mais qui ne simplifie guère une question obscure et compliquée surtout par l'addition, à la fin de la *Dioptra*, d'une autre rédaction de ce fragment litigieux.

Il est clair, en effet, que Pappus lisait déjà ce fragment en tête des *Mécaniques*, et qu'il le regardait comme étant de Héron. Admettons même, avec M. Nix, qu'il ne faille pas tenir compte de la phrase où Pappus distingue nettement le βαρουλκός des *Mécaniques*, et que cette phrase soit une interpolation malencontreuse. Qu'y gagnons-nous ? Est-il vraisemblable que Pappus n'ait eu qu'un exemplaire où le préambule de Héron était déjà supprimé comme sans intérêt et où la confusion était possible ? Quelle que soit l'importance que la traction des fardeaux prenne naturellement dans les *Mécaniques*, cet ouvrage ne traite-il pas assez d'autres questions pour qu'on doive regarder le titre de βαρουλκός comme lui convenant assez mal ? Est-il exact enfin

de dire qu'il est inadmissible que Héron ait traité le même sujet dans deux ouvrages distincts, alors que nous le voyons, par exemple, répéter dans les *Mécaniques* et dans les *Bélopoïques* une même solution du problème des deux moyennes proportionnelles, laquelle n'est d'ailleurs pas de lui, mais d'Apollonius ?

De quelque façon que l'on retourne le témoignage de Pappus, il est incontestable qu'il lisait en tête du fragment Ἥρωνος βαρουλκός, comme Costa-ibn-Luca, le traducteur arabe, l'a lu également. Donc c'est à ce fragment que s'applique ce titre, et, puisque le dit fragment ne fait point partie de l'ouvrage qui suit, l'hypothèse la plus simple est que le titre de cet ouvrage n'avait pas été rubriqué ou avait disparu avec le préambule dans l'exemplaire grec de Costa-ibn-Luca, tandis que ce titre existait dans l'exemplaire de Pappus. Est-on obligé de conclure en même temps que le βαρουλκός constituait un traité séparé de quelques pages ? Certainement non ; ce pouvait être simplement un problème particulier figurant dans un recueil de Σύμμικτα quelconque, d'où il aura été tiré pour être copié en tête des *Mécaniques*, et avec quelques différences, en queue de la *Dioptra*.

Comme *Catoptrique* de Héron d'Alexandrie, W. Schmidt a édité, bien entendu, la version latine connue sous le titre *Claudii Ptolomei de Speculis*. Il a collationné, en dehors de l'édition princeps (Venise, 1518), l'*Amplonianus* qu. 387 et le texte inséré, d'après ce manuscrit, dans les *Anecdota* de Rose, mais il a pris comme base l'*Ottobonianus* 1850, daté de 1269 et que Heiberg considère comme l'original écrit par Guillaume de Morbeek. Toutefois, W. Schmidt n'a pu voir lui-même cet original qu'après l'impression, et ayant reconnu alors que la collation qu'il en avait eue était insuffisante, il a indiqué bon nombre de corrections dans un supplément. En même temps il a donné une reproduction phototypique du reste d'un feuillet de l'Ottobonianus, ce qui correspond au quart de l'opuscule. Il est permis de regretter que cette reproduction n'ait pas été faite pour les trois autres quarts, ce qui eût singulièrement augmenté la valeur de l'édition, en permettant de contrôler les lectures. Ce contrôle est, en effet, parfois nécessaire, comme l'a montré Heiberg dans une recension minutieuse après laquelle il ne me reste à glaner qu'un détail.

P. 340, l. 5-6 : « preparare *sedem volubilem* in qua *conversatur* speculum ». (La leçon des manuscrits, *conservatur*, gr. τηρεῖται, fr. *est observé*, doit être rétablie, comme le remarque Heiberg.) En marge, Guillaume de Morbeek a écrit, correspondant à *sedem volubilem*, les mots grecs στύλον χήσιον et au-dessous la traduction littérale *columpnam fusilem*. Il est clair, comme le remarque W. S., que χήσιον est corrompu ou plutôt que ce n'est que la finale d'un mot dont les premières lettres avaient accidentellement disparu dans l'original grec. W. S. propose de lire χαλκήσιον, comme dans les *Belop.* 88, 5 suiv. En réalité, il s'agit d'un cadre mobile autour d'un axe vertical

(celui de la colonne στύλος) et dans lequel on pouvait monter le miroir sur un axe horizontal, de façon à permettre de lui faire prendre toutes les positions. La question technique est donc parfaitement résolue, mais la leçon des *Belopoïca* est passablement suspecte. Déjà Victor Prou (*Chirobaliste de Héron*, Not. et Extr. 1877) a proposé de la corriger en καρχήσιον, d'après l'orthographe de Philon et de Vitruve. C'est un terme bien connu du vocabulaire nautique de l'antiquité, qui aura été emprunté par les mécaniciens. Il me semble que l'inscription marginale de l'*Ottobonianus* confirme plutôt cette orthographe; l'original grec devait porter probablement στύλον (καὶ καρ)χήσιον.

Les extraits qui terminent le volume sont : un fragment de *Catoptrique* tiré du commentaire d'Olympiodore sur les *Météorologiques* (III, 2) d'Aristote; les textes de Vitruve (livre X) relatifs au βαρουλκός, au levier, à la romaine et aux pressoirs; celui de Pline sur les dates des inventions des systèmes de presses connus de son temps, texte décisif pour fixer l'époque où vécut Héron ; ceux de Caton (*de Agri cultura*) qui décrivent les presses primitives; enfin les propositions de la *Catoptrique* faussement attribuée à Euclide, qui offrent quelque rapport avec celles de la *Catoptrique* de Héron. Le choix de ces divers morceaux se justifie de lui-même.

Paul Tannery.

Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers, publiée par Auguste Molinier,... Tome II. — Paris, imp. nat., 1900. In-4° de LXXXI-791 pages. (Collection des documents inédits sur l'histoire de France.)

La présente publication fournit une masse de matériaux pour l'histoire, au XIIIe siècle, des pays qui ont fait partie du patrimoine d'Alfonse de Poitiers et de sa femme Jeanne de Toulouse : c'est-à-dire du comté de Poitou, de la terre d'Auvergne, du comté de Toulouse, d'une partie de l'Albigeois et du Quercy, de l'Agenais, du Rouergue et du comté Venaissin. Ce domaine a été d'ailleurs bien délimité par M. Molinier, dans la savante introduction qui ouvre ce deuxième volume : je ferais peut-être cependant une observation à propos de l'étendue du comté Venaissin, sur laquelle il pourrait y avoir confusion (cf. p. XXIX). Les enclaves signalées dans le sud du département actuel de la Drôme, n'en étaient pas distinctes, elles en faisaient partie intégrante et elles ont continué à le faire jusqu'en 1791.

Alfonse de Poitiers, qui résida presque continuellement dans le nord de la France, tenait à être exactement renseigné sur ce qui se passait dans ses États. Il avait perfectionné le système administratif qu'il y avait trouvé, et il l'avait complété en faisant exercer sur ses agents une surveillance active. Tous devaient lui rendre un compte sérieux de leurs actions et lui-même se réservait les décisions dans la

plupart des affaires. Cette centralisation nécessitait donc une correspondance des plus étendues, dont malheureusement nous n'avons conservé que quelques registres. La série n'est à peu près complète que pour les années 1267 à 1270.

L'introduction de M. A. M. complète sur bien des points et rectifie très souvent les ouvrages parus jusqu'à ce jour sur l'administration du frère de saint Louis, notamment celui de M. Edgar Boutaric. Elle met en bonne lumière le rôle des sénéchaux ou connétables, représentants permanents du comte, des enquêteurs qui parcouraient le pays dans tous les sens, du parlement ou conseil central qui assistait Alfonse de Poitiers. La gestion des finances, le mode de recouvrement des recettes, l'imposition des taxes et des tailles font aussi l'objet de pages fort bien présentées. On y voit que le comte connaissait les ressources de ses sujets, et qu'il savait tirer d'eux le plus de profits possible. Jaloux de ses droits, exigeant pour ses fonctionnaires, il apportait partout une autorité qui contrastait singulièrement avec la faiblesse de son beau-père et qui ne laissa que peu de place au libre jeu des anciennes institutions locales.

Ce deuxième volume contient plus de 600 mandements et lettres missives d'Alfonse de Poitiers, expédiés pendant l'année 1269 et les premiers mois de 1270, plus 300 pièces environ, remontant jusque vers 1250 et conservées ailleurs que dans les recueils réguliers de la correspondance. Tous ces actes sont très convenablement publiés, quoique peut-être avec des notes un peu trop succinctes. Qu'on me permette d'en rectifier quelques-unes, qui concernent spécialement le comté Venaissin.

P. 340, n° 1724 : Pro priore de *Podio lavo*. C'est *Podio lano* qu'il fallait lire, c'est-à-dire Piolenc. Selon M. A. M., il y aurait une faute de copiste pour *Podio alto*, Pujaut, qui dépendait d'Avignon. La faute n'existe certainement pas : Piolenc était du Comtat, et Pujaut est toujours resté en dehors.

P. 348. n° 1735 et note 2 : *Bonus Passus* est bien à identifier avec Bonpas ; il n'y a pas lieu d'en douter.

P. 376 et 403, n°s 1781 et 1808 : *Le castrum Podii Guigonis* que l'éditeur n'a pas pu retrouver sur les cartes, est aujourd'hui Piégon (Drôme, arr. et c. de Nyons). Le *castrum seu villa Sancti Panthaleonis* n'est pas le Saint-Pantaléon du canton de Gordes, qui n'était pas dans le Comtat, mais celui du canton de Grignan, dans la Drôme.

P. 379, n° 1785, note 3 : la convention entre l'évêque et les citoyens d'Avignon, à laquelle il est fait allusion par Alfonse de Poitiers, dans son mandement du 23 juin 1269, n'est assurément pas celle qui suivit le siège de 1226 et qui ne contient aucunement la clause ici rapportée (cf. encore p. 399, n° 1813). Il est vrai qu'elle ne paraît guère avoir laissé de trace dans les histoires d'Avignon, car je ne la trouve signalée par aucun auteur.

P. 387, n° 1797 : *Serra* est bien Serres ; le « peut-être » de la note 6 est donc à supprimer. — *Crestum* est bien aussi Le Crestet. — *Valoses* ne peut en aucune façon être identifié avec Vaucluse, c'est le Valouse du canton de Nyons. — P. 388, même numéro, *Vasols*, fief du seigneur de Crillon, est Saint-Jean de Vassols et non Saint-Pierre de Vassols (cf. p. 372, n° 1775).

P. 393, n° 1804 : La *bastita Renaldorum*, citée dans cet acte, n'est pas Les Raynauds de la commune d'Uchaux. Jusqu'au XVIIIe siècle, elle est marquée sur toutes les cartes du Comtat entre Bollène et La Palud, sous le nom de la Bastide-des-Raynauds. Aujourd'hui : La Bâtie, commune de Lamotte.

P. 408, n° 1825 : Les frères de Bonpas, dont il est ici question, ne sont pas des Chartreux, mais des religieux, très probablement de l'ordre de S. Augustin, auxquels les Chartreux ne succédèrent qu'en 1320.

L.-H. Labande.

O. Rohnstrœm, **Étude sur Jehan Bodel** (Thèse pour le doctorat). Upsal, Almqvist et Wiksell, 1900, in-8° de XVI-207 p.

Ce livre est extrêmement consciencieux et bien informé : de tout ce qui a été écrit sur Bodel, pas une ligne peut-être n'a échappé à M. Rohnström [1]. Il expose les opinions de ses devanciers avec clarté, les discute avec méthode, se décide en général pour les hypothèses les plus plausibles, qu'il appuie de bonnes raisons ; mais il n'est peut-être pas une question à laquelle il fasse faire un pas définitif. C'est évidemment, en grande partie, la faute du sujet ; mais c'est aussi, sans doute, en quelque mesure, celle d'un esprit plus judicieux qu'original. Il eût suffi sur quelques points de pousser un peu plus avant pour arriver à des conclusions plus précises : de ce que dit M. R., par exemple, sur les diverses versions de la légende de saint Nicolas, se dégage la conclusion que c'est dans la *Vie* de Wace, ou dans un texte très analogue, que Bodel a puisé les éléments de son drame ; mais cela n'est énoncé nettement nulle part. L'étude sur les *Saisnes* est faite d'excellentes dissertations sur des questions diverses, parfois voisines du sujet plutôt qu'inhérentes au sujet [2], mais elle se termine sans que la doctrine propre à l'auteur soit condensée en quelques pages fermes et précises. Avec les matériaux qu'il avait rassemblés [3] et les déductions qu'il en

---

1. M. R. pousse même trop loin le scrupule bibliographique ; le *Dictionnaire* de Larousse n'est évidemment pas une source à citer.

2. Le chapitre sur « les chants épiques mérovingiens » (p. 123-147), n'est évidemment pas à sa place dans ce livre sur Bodel, ou du moins il s'y trouve, étant donné le sujet, bien des hors-d'œuvre.

3. Parfois même avec trop de scrupule : ainsi de la plupart des allusions aux divers poèmes sur la guerre de Saxe qu'il a recueillies (p. 181-190) ne se dégage rien d'intéressant ; il était donc inutile d'imprimer les textes *in extenso*.

avait tirées. M. R. eut pu, assez aisément, semble-t-il, construire un système cohérent et bien lié. De son étude très précise, et en grande partie nouvelle, de la *Karlamagnus Saga* et de la *Keyser Karl Magnus Kronike* nous concluons que, dans le *Guitalin* antérieur à Jean Bodel, et qui ne comprenait pas encore l'épisode des Hurepois, Roland était le personnage principal : c'était l'absence de Roland qui prolongeait la résistance des Saxons; c'était son arrivée qui mettait fin à la guerre. Un poète postérieur a placé l'action après la mort de Roland, sans doute pour faire une place d'honneur à Baudouin, et a attribué à l'intervention des Hurepois les événements qui s'expliquaient par celle de Roland. Ce poète est-il Bodel? Que ce soit lui ou un trouvère antérieur, pourquoi les Hurepois ont-ils été choisis pour jouer ce rôle? L'incorporation de ce très singulier épisode dans une chanson sur la guerre de Saxe reste mystérieuse. Voilà des questions qui eussent mérité d'être discutées. Sur la forme primitive du poème de Bodel nous n'arrivons non plus à rien de précis : pour M. R. c'est le manuscrit A qui est le plus voisin de l'original, tandis que la version représentée par LT en serait la plus éloignée [1]; mais il s'appuie sur des raisons purement littéraires (allure plus rapide du récit, absence de certaines répétitions, etc.) ; il ne devrait point laisser ignorer que ce système est diamétralement opposé à celui de M. Seippel qui, se fondant sur la comparaison des leçons, voit dans T et L les représentants de deux familles et dans la version de A une contamination de ces deux familles. La question est donc à reprendre.

En somme, on saura gré à M. Rohnström d'avoir réuni et comme filtré toute la « littérature » de son sujet; mais il reste encore beaucoup à faire, et son livre ne donne pas tout ce qu'on eût pu attendre d'une étude si méthodique et si complète. A. JEANROY.

Une chaire de médecine au XVe siècle : un professeur à l'Université de Pavie de 1432 à 1472; par le Dr Henri-Maxime FERRARI. Paris, Alcan, 1899, in-8° de VIII-334 pages.

Le travail de M. Ferrari nous paraît témoigner d'un peu d'inexpérience du métier d'historien. Il ne résiste pas toujours à la tentation de faire, à propos de son héros, Jean-Mathieu Ferrari de Grado, un tableau des universités italiennes du XVe siècle, et une histoire de la médecine. Il y a d'autres longueurs; il lui arrive trop souvent, dans le corps de l'ouvrage, de traduire intégralement des documents dont l'original est encore répété à l'appendice, et dont l'intérêt aurait à peine mérité une seule publication. Ce qui est plus grave que ces légers vices de plan, c'est le vague déplorable de beaucoup de réfé-

1. On ne voit pas, d'après ce que dit M. R., si le long épisode qui lui paraît une interpolation de L (laisses 132-157) se trouve aussi dans T ; ce serait là pourtant un renseignement capital pour l'appréciation de ce dernier manuscrit.

rences. Enfin, dans les alentours de son sujet, il échappe à M. F. de fortes inadvertances. P. 179, il semble admettre que les procès de sorcellerie ont commencé au XVIe siècle seulement. P. 128, on lit qu'en *1213, Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi des Deux-Siciles*, promulgua une ordonnance sur la dissection; qu'en 1306 Mundini disséqua publiquement un cadavre, mais que dix ans après, donc en 1316, Boniface IV (*sic*) lança un édit « contre ceux qui avaient attenté à la dignité de l'homme ». P. 96, Oribase, qui vivait au Ve siècle, a été médecin de l'empereur Julien ! — Ces réserves faites, il faut se hâter d'ajouter que le livre de M. Ferrari renferme beaucoup de choses intéressantes. Pour bien l'apprécier, étant donné que la plus grande partie en est consacrée à l'examen de la médecine italienne du XVe siècle et spécialement des écrits médicaux de Ferrari de Grado, il faudrait une compétence technique qui manque à l'auteur de ce compte rendu. Mais les simples historiens trouveront dans les nombreux et copieux extraits faits par M. Ferrari des œuvres de son héros nombre de curieux traits de mœurs. On pourra constater, par exemple, à quel point la notion du secret professionnel était étrangère aux médecins de cette époque. A noter, p. 196, la consultation donnée à Louis XI sur les hémorroïdes. — L'ouvrage est illustré de reproductions de gravures du XVe siècle. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 janvier 1902.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de M. Weber, de Berlin, associé étranger, décédé il y a plus d'un mois.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Commission du prix de La Grange : MM. Meyer, Paris, Longnon et Picot.

Commission du prix Saintour : MM. Delisle, Paris, Schlumberger, de Lasteyrie.

Commission du prix Estrade-Delcros : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Paris, Barbier de Meynard, Senart, Boissier, Croiset, de Lasteyrie.

Commission du prix Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, de Boislisle, Longnon et de Barthélemy.

M. Cagnat dépose sur le bureau la photographie du monument qu'on se propose d'élever à Dakar, en souvenir de P. Blanchet, le regretté explorateur. Le monument est l'œuvre de M. Saladin, et le médaillon est dû à M. Henri Dubois, graveur en médailles.

M. Hamy présente quelques observations au sujet de deux volumes que M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, vient de faire publier à Berlin. Dans le premier, M. Ed. Seler expose le résultat d'une exploration archéologique qu'il a accomplie aux frais de M. de Loubat, de 1895 à 1897, dans le département de Huehuetenargo. Le second est un commentaire détaillé consacré par le même savant au *Codex Fejervary-Mayer*.

M. Louis Havet expose la méthode suivie par lui dans différentes corrections qu'il propose au texte du *De Senectute* de Cicéron.

M. François Thureau-Dangin fait une communication sur une nouvelle collection de tablettes, découverte par M. de Sarzec à Telloh, au cours de ses fouilles de l'année 1900.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 10 février — 1902

W. Geiger, Le singhalais. — Hogan, Les études du clergé, trad. Boudinhon. — Spalding, Opportunité, trad. Klein. — Müller et Kautzsch, Les Proverbes. — Jahn, Esther. — O. Holtzmann, Les docteurs du temps de Jésus. — Reitzenstein, Deux documents d'histoire religieuse. — Ahlberg, L'iambe de Plaute. — Wimmer, Les monuments runiques. — Pipping, Les pierres d'Ardre. — Fœrster, Le Lancelot et le Guillaume de Chrétien de Troyes. — Brown, La Table Ronde avant Wace. — Milioukov, Essais sur l'histoire de la civilisation russe. — Günther, Histoire des sciences inorganiques au xixe siècle. — Joel, Essais philosophiques. — Kock, L'accentuation suédoise. — Académie des inscriptions.

Wilhelm Geiger. **Litteratur und Sprache der Singhalesen.** (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, Band I, Heft 10) Strassburg, Karl Trübner, 1901, p. 97.

Le singhalais est-il une langue aryenne? La question depuis longtemps débattue demeurait indécise. En incorporant un manuel de singhalais dans le Grundriss der Indo-Arischen Philologie, les éditeurs de cette collection admettent que le problème est résolu. Et de fait les conclusions posées par M. Geiger au terme de son excellente monographie semblent définitives. Déjà, dans un mémoire publié en 1897 (Abhand. d. k. bayer. Akad. I Cl. XXI, 2), il avait fondé les principes scientifiques de l'étymologie singhalaise. Cette fois, il aborde et discute la question dans son ensemble. Une revue sommaire, mais substantielle et claire, des documents épigraphiques et littéraires ouvre le volume. Les premières inscriptions singhalaises remontent aux environs de l'ère chrétienne; l'évolution de la langue s'observe ainsi sur une période de vingt siècles, entrecoupée il est vrai de fâcheuses lacunes. Une analyse délicate et sagace de la phonétique et de la morphologie fait nettement apparaître à la base un original prâcrit; on peut, et M. G. ne se le dissimule sans doute pas, contester plusieurs des rapprochements et des interprétations qu'il présente; le résultat d'ensemble n'en est pas moins assuré. Il va sans dire que, si les éléments grammaticaux sont d'origine aryenne, la langue s'est grossie d'emprunts nombreux et variés. Les aborigènes qui occupaient l'île avant l'arrivée du légendaire Vijaya, les immigrants et les conquérants qui n'ont jamais cessé de s'y introduire, Tamouls de l'Inde dravidienne, Arabes, Persans, Portugais, Hollan-

dais, Anglais ont marqué le vocabulaire de leur empreinte; mais ces apports n'ont pas affecté le fond organique de la langue.

Après avoir démontré l'origine aryenne du singhalais, M. G. pose un problème plus délicat, et qu'on ne saurait prétendre à résoudre encore avec la même précision. D'où venaient les envahisseurs aryens qui apportèrent à Ceylan le prâcrit qui devint ultérieurement le singhalais? Une tradition dont il ne faudrait pas exagérer la valeur indique la côte du Guzerate comme le point de départ de l'expédition commandée par Vijaya; d'autre part, certains indices intéressants, mais aussi insuffisants, paraissent relier le singhalais aux langues aryennes de l'Inde occidentale (Sindhi, Gujarati, Marathi). C'est une voie ouverte à de nouvelles recherches, et qui pourra aboutir à des résultats solides quand les beaux travaux poursuivis par M. Grierson ou sous sa direction par le Linguistic Survey of India, mettront à la disposition des grammairiens des matériaux recueillis, classés et élaborés sur le domaine de l'Inde propre, avec le soin et la sûreté que M. Geiger a portés dans l'étude du singhalais.

Sylvain Lévi.

Les études du clergé, par J. Hogan, traduit de l'anglais par A. Boudinhon. Introduction par Mgr l'Archevêque d'Albi. Paris, Lethielleux, 1901; in-8°, 575 pages.

Opportunité, par Mgr. Spalding, traduit de l'anglais par F. Klein. Paris, Lethielleux, 1901; in-12, 344 pages.

M. Hogan est un des rares Sulpiciens qui, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, ont ouvert la fenêtre de leur cellule pour voir un peu ce qui se passait dans le monde; c'était un homme excellent, comme il y en a toujours eu à Saint-Sulpice, et un esprit des plus distingués. Il est mort au moment où son important traité des études ecclésiastiques, publié d'abord en anglais, paraissait en traduction française. Professeur au Séminaire de Paris depuis 1855, supérieur du Séminaire de Boston depuis 1884, M. H. a exercé sur une portion notable du clergé catholique une action discrète mais profonde, et l'on peut dire qu'il a mis dans son ouvrage sa longue expérience, sa largeur de vues et la lumière sereine de son esprit. Ce livre est à signaler dans la *Revue critique*, parce qu'il peut expliquer et qu'il exprime en quelque façon un mouvement intellectuel qui va grandissant dans l'Église catholique, surtout dans l'Église de France, et qui mérite l'attention d'autres personnes que celles qui jusqu'à présent, pour divers motifs, et d'ailleurs sans aucun succès réel, se sont employées à le combattre.

Rien de plus modeste que le plan : ce sont les thèmes connus de l'enseignement ecclésiastique. Mais sur tous les sujets l'auteur propose, avec beaucoup de candeur et de simplicité, en évitant toute

polémique et toute allusion fâcheuse (qualité rare dans la littérature théologique), des vues très sages et très modernes. L'idée dominante est que la théologie, la vraie, est essentiellement progressive. Et dans tous les domaines de la science religieuse, M. H. s'en va, ouvrant doucement les portes. A propos de la philosophie de saint Thomas d'Aquin, qui s'enseigne officiellement dans les séminaires, il dira que « en dehors de la foi religieuse et des vérités évidentes, l'esprit humain est essentiellement libre et incapable de s'assujetir, le voulût-il, à ce qui ne le satisfait pas. » A propos d'apologétique biblique, il montre la ligne de défense se reculant à mesure que les sciences et la critique progressent, et il observe qu'on aurait tort de considérer cette évolution comme finie. A propos de théologie dogmatique, il analyse l'état d'esprit des anciens théologiens qui fondaient des constructions à perte de vue sur l'autorité incontestée de la Bible, des Pères et d'Aristote, et il fait voir ensuite le déchet résultant de l'invasion des méthodes scientifiques sur le terrain de la science sacrée. « Se maintenir en contact avec son temps », tel est le devoir du théologien. Qu'est-ce maintenant que la morale? « L'unique devoir de l'homme est d'être et de faire ce que Dieu veut qu'il soit et qu'il fasse. Or, ce que Dieu veut semble bien être, en résumé et abstraction faite des détails, la conservation et le progrès de l'individu et de la société. » La question biblique est posée avec beaucoup de lucidité, et des opinions que de hautes autorités ecclésiastiques de notre pays ont réprouvées naguère sans autre examen, sont alléguées comme des manifestations non blâmables de la pensée catholique. « A déclamer contre la critique et généralement contre les études qui ont abouti à des conclusions qui lui déplaisent », le théologien « perdrait son temps et sa peine. Tous les genres d'études sont légitimes dans leur sphère. »

Détail qui a son importance : le livre de M. H. a reçu l'*imprimatur* à Rome. S'il ne peut être regardé comme reflétant les opinions communes des théologiens et publicistes catholiques, ni même, l'on pourrait presque dire, ni surtout celles de Saint-Sulpice, ce n'est pas l'œuvre d'un penseur isolé, ou désapprouvé par l'Église. C'est un document de l'histoire du catholicisme à notre époque.

Mentionnons au même titre les discours choisis de Mgr. Spalding, évêque de Peoria, aux États-Unis. Rien ne ressemble moins au sermon classique de Bourdaloue ni même à la conférence romantique de Lacordaire. Ce sont six discours américains, dont le premier a fourni le titre du recueil. Qu'est-ce que la vie ? Une opportunité, c'est-à-dire une occasion de s'élever. Le second, sur l'éducation et l'avenir religieux, a été prêché à Rome, au *Gesu :* on y lit que « toute vérité est orthodoxe et que nous ne saurions rien tant redouter que ce qui mine l'énergie intellectuelle ». L'unité de chaque discours est dans la pensée qui le domine ; elle n'est pas sensible dans le développement, où

les idées se pressent nombreuses, dans un langage imagé, sans être alignées au cordeau. On pourra y prendre une notion exacte du catholicisme américain, c'est-à-dire d'un effort pour adapter le catholicisme aux conditions sociales de notre temps, comme le livre de M. Hogan est un programme d'adaptation à ses conditions intellectuelles.

Alfred Loisy.

The Book of Proverbs in Hebrew, by A. Müller and E. Kautzsch, Leipzig, Hinrichs, 1901; in-4, 86 pages.

Das Buch Esther nach der Septuaginta hergestellt, übersetzt und kritisch erklärt, von G. Jahn. Leiden, Brill, 1901; in-8°, xv-67 pages.

Die jüdische Schriftgelehrsamkeit zur Zeit Jesu, von O. Holtzmann, Giessen, Ricker, 1901; in-8°, 32 pages.

Zwei religionsgeschichtliche Fragen nach ungedruckten griechischen Texten der Strassburger Bibliothek, von R. Reitzenstein. Strassburg, Trübner, 1901; in-8°, viii-149 pages.

Les éditeurs de la Bible en couleurs ont renoncé, pour le livre des Proverbes, à la polychromie, bien que l'on n'ait sans doute pas voulu présenter cette compilation comme l'œuvre d'un seul auteur. On s'est contenté d'imprimer en rouge les titres et les introductions (*Prov.* i, 2-7; xxii, 17-21). Les travaux antérieurs ont été sagement utilisés pour la critique du texte. Après les notes relatives au texte hébreu, vient un examen complet, très solide, et qui sera fort apprécié, des variantes et additions que l'on trouve dans la version grecque. L'annotation de l'hébreu est très copieuse; on y passe quelquefois de la critique textuelle à l'exégèse proprement dite; mais personne ne s'en plaindra, et les commentateurs pourront faire leur profit des notes de M. Haupt sur « l'arbre de vie » (iii, 18), « les pommes d'or » (xxv, 11), etc. La discussion sur l'étymologie du mot *mashal* ne manque pas d'intérêt; il est probable pourtant que beaucoup hésiteront encore, nonobstant la ressemblance du mot avec l'assyrien *mishlu* « moitié », à admettre que le sens primitif soit « ligne de poésie », ou « vers consistant en deux hémistiches ». N'arrive-t-on pas ainsi au sens de « double » et non à celui de « moitié »? N'est-ce pas l'idée d'égalité entre deux objets qui serait primitive, et le sens de « moitié » qui serait secondaire? Le sens de « ligne bipartite » n'est-il pas bien étroit pour justifier toutes les applications du mot hébreu?

Le texte massorétique d'Esther passe généralement pour très bien conservé, et l'on ne songe pas à s'en étonner, parce que le livre n'est pas ancien. On regarde aussi la version grecque comme très libre, abstraction faite des additions qu'elle renferme. M. Jahn entreprend de prouver que la version grecque représente le vrai texte, et que l'hébreu est altéré et glosé, ou plutôt il reconstitue, par manière de

démonstration, l'hébreu qui correspondrait exactement au grec. S'il était bien établi que toutes les divergences du grec proviennent de l'original qui a servi pour la traduction, il s'ensuivrait que le texte d'Esther n'a été fixé qu'assez tard et qu'il a pu en exister des recensions différentes, comme c'est probablement le cas pour Jérémie. Mais il est fort douteux que M. J. ait fourni cette démonstration. Il propose des lectures qui n'ont jamais dû exister en hébreu. Citons seulement en exemple le dernier verset, *Esth.* x, 3 : « Et Mardochée le juif était le second du roi » *(mishné lammélek)*. On trouve dans le grec : ὁ δὲ Μαρδοχαῖος διεδέχετο τὸν βασιλέα. Et M. J. de lire dans son hébreu : « Et Mardochée régna après le roi » *(málak acharé hammélek)*. On aurait corrigé après coup cette leçon trop insolente envers l'histoire. Le malheur est que l'interprète grec n'a fait qu'attribuer au mot *mishné* un sens qui lui est donné aussi dans II *Chron.* xxxi, 12 : « Conaniahu le lévite était leur chef, et Shiméï son frère, le *second.* » Le grec porte : διαδεχόμενος. Pourquoi la même traduction dans Esther supposerait-elle une autre lecture?

La conférence de M. O. Holtzmann résume avec méthode et clarté les renseignements que l'on possède sur les maîtres de la synagogue, les docteurs juifs contemporains de Jésus. Ce qui est dit de leurs fonctions, de leur esprit, de leur action, des rapports de Jésus avec les scribes de son temps, est sagement pensé ; la conclusion générale est que les docteurs de la Loi ont été réellement, et non seulement pour la chronologie, intermédiaires entre les prophètes et l'Évangile.

Les deux documents publiés par M. Reitzenstein, d'après des papyrus de la bibliothèque de Strasbourg, ne manquent pas d'intérêt ; le premier daté du règne d'Antonin, est une autorisation officielle accordée pour la circoncision de prêtres égyptiens ; le second consiste en deux feuillets de manuscrit, remontant au commencement du IVe siècle, dont l'un des deux contient un fragment d'une sorte de panégyrique, et l'autre un morceau assez considérable de poème cosmogonique. On saura gré à M. R. d'avoir édité ces textes importants. Le commentaire qu'il y a joint est un peu confus. A propos du premier, il traite de la circoncision chez les Égyptiens, depuis les temps les plus reculés, et aussi chez les Hébreux, qui l'auraient empruntée aux Égyptiens ; il paraît disposé à croire que cette pratique, en Égypte, a toujours été réservée aux prêtres, qu'elle serait d'origine sacerdotale, et que, si elle est devenue universelle chez les Israélites, ce fut pour la consécration permanente des tribus guerrières à leur dieu protecteur. Ces hypothèses peuvent sembler risquées, tant en ce qui concerne l'origine première de la circoncision, qu'en ce qui regarde le rapport direct de la circoncision sacerdotale des Égyptiens et de la circoncision générale des Israélites. Des rapprochements instructifs sont faits à propos du poème cosmogonique et du rôle qu'y joue Hermès; mais après avoir comparé Hermès au dieu égyptien

Toth, M. Reitzenstein passe au Verbe johannique et aux récits de la conception surnaturelle de Jésus dans Matthieu et Luc; l'idée de l'incarnation serait antérieure non seulement à Jean, mais aux deux Synoptiques ; la parole de Dieu s'incarnerait à la voix de Gabriel, qui en est le messager. Cette théorie gnostique n'est pas reconnaissable dans Matthieu ni dans Luc, où il n'y a pas trace de parole divine incarnée ; elle n'est pas non plus dans le quatrième, qui fait abstraction de la conception virginale et même de l'origine terrestre de Jésus quand il décrit l'incarnation du verbe.

A. L.

Axel W. Ahlberg, **De correptione iambica Plautina quaestiones.** Accedit excursus de genetivo pronominali in *-ius* exeunti. Lundæ MDCCCCI. Möller, in-8°, 95 p.

L'auteur de cette brochure a publié l'an dernier, sur un sujet voisin de celui-ci, un opuscule que je ne connais pas, auquel il se réfère souvent et que je vois ainsi désigné sur le titre : Proceleusmatici; de proceleusmaticis iamborum trochæorumque antiquæ poesis latinæ. Studia metrica et prosodiaca I, II; Lund, 1900. Le débat porte sur ce point : on a reconnu le fait de l'abréviation de la syllabe longue de l'iambe dans un mot iambique ou dans un groupe de deux syllabes formant iambe; mais à quelle cause l'attribuer ? Vient-elle d'une règle de métrique, ou de la langue même, cette abréviation y étant d'usage ordinaire (Skutsch) ? La loi admise par M. Ahlberg comme par M. Skutsch, peut être énoncée ainsi : un iambe ayant l'accent sur la brève ou suivi immédiatement d'une syllabe accentuée, compte comme pyrrhique. Il y a des exceptions apparentes; M. A. les examine en laissant de côté les bisyllabes iambiques et le cas de deux syllabes monosyllabes formant iambe où il n'y a pas de difficulté.

Deux parties : ch. I (iambes abrégés dans le même mot) divisé suivant que les syllabes de l'iambe abrégé sont au commencement, au milieu ou à la fin du mot; ch. II (iambes abrégés entre deux mots), divisé suivant que les syllabes de l'iambe abrégé sont la dernière d'un mot et le premier d'un mot polysyllabe (1er cas), ou qu'elles sont formées par un monosyllabe (ou encore un bisyllabe élidé) et la première syllabe d'un mot ayant plus de deux syllabes (2e cas); ou encore suivant que les syllabes sont formées par un monosyllabe (ou un bisyllabe abrégé) et la première syllabe d'un mot bisyllabe (3e cas). Suit un excursus sur le génitif des pronoms qui se termine en *-ius*.

Les remarques de M. A. sont plutôt d'un conservateur puisqu'il prouve que beaucoup des changements proposés à la tradition sont inutiles : il n'y aurait qu'à admettre, suivant les cas, une autre orthographe, une autre prononciation, une transposition de mots, etc.

M. Ahlberg a dû rencontrer sur son chemin des questions traitées

dans l'introduction des Captifs de M. Lindsay qui ont paru l'an dernier. Mais il ne connaissait pas encore ce livre. Il est vrai qu'il a connu et employé l'ouvrage du même savant sur la langue latine.

Toute son étude est d'ailleurs très claire et très soignée. L'auteur est des mieux renseignés. Il procède partout avec méthode et le lecteur nulle part n'hésitera à souscrire à ses conclusions, il est vrai, très techniques.

É. T.

De danske Runemindesmærker af Lud. F. A. Wimmer. II Bind, Runestenene i Jylland og paa Œerne (undtagen Bornholm). Kbhvn. Gyldendalske Boghandels Forlag, 1899-1901. In-folio de 502 p.

Om Runindskrifterna paa de nyfunna Ardre-Stenarna of Hugo Pipping. (K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala. VII. 3.) In-8° de 70 p. avec 10 pl. et 1 carte. Uppsala-Akademiska Boghandeln, 1901.

L'important ouvrage de M. le Prof. Lud. Wimmer sur les monuments runiques du Danemark est de tous points remarquable. Le premier volume était consacré aux inscriptions ayant un caractère nettement historique; le troisième et le quatrième étant réservés celui-ci aux inscriptions de date plus récente, l'autre à la seule île de Bornholm : le présent volume comprend les pierres runiques du Jutland et des îles, soit 66 dans le Jutland septentrional, 5 dans le Jutland méridional et 24 dans les îles. Sur les 71 pierres du Jutland, 12, qui ont été étudiées dans le 1er vol., sont historiquement datées de 935 aux environs de l'an 1000. Autour de ces 12 toutes les autres se groupent, le plus grand nombre appartenant à la deuxième moitié du xe siècle. Dès 1025, la coutume auparavant si fréquente d'élever des pierres runiques aux morts peu à peu se perd pour faire place à celle de coucher à plat sur les tombes des dalles funéraires. Ces gigantesques blocs de granit bruts qui pittoresquement se dressaient autrefois par tout le pays danois, à la cîme des tumuli sous lesquels reposaient les grands du passé, le temps les a renversés et brisés, la charrue les a arrachés : de ci de là très peu sont intacts ; quelques-uns ont été transportés dans les musées, la plupart ont été employés comme matériaux de construction. C'est un outrage infiniment regrettable. Les inscriptions qui recouvrent ces pierres sont, on le comprendra, extrêmement précieuses pour l'étude du vieux-danois : non qu'elles soient très variées, mais parce que les mêmes mots y ont souvent des formes assez différentes. La formule généralement usitée est très simple : « Rævne fit élever ce monument à sa mère Viborg » (Pierre de Bække II, p. 95). Quelquefois, celui qui a gravé les runes se nomme : « Un frère a gravé ces runes à son frère » (Pierre de Egtved, p. 63). Avec le temps l'inscription devient un peu plus longue. C'est d'abord un vœu que l'on exprime : « Puisse cette pierre

conserver longtemps son souvenir! » (Pierre de Egtved) ou : « Que ton repos ne soit jamais troublé! » (Pierre de Asfærg, p. 238); puis une constatation des qualités du défunt : « Tore, frère d'Enraade, éleva cette pierre à sa mère et à sa sœur, deux excellentes femmes! » ou une réflexion mélancolique : « Il n'y a pour un fils de plus grand malheur que la mort! » (Pierre de Rimsœ, p. 77). Plus tard encore on ajoute un bref détail : « Aane éleva cette pierre à son fils Askel qui mourut avec Tore à Œresund! » (Pierre de Meilby, p. 216) ou bien : « Askel et ses fils élevèrent cette pierre à leur parent qui fut intendant chez Ketel le Norvégien! » (Pierre de Egaa, p. 220). Plusieurs fois, ce qui indique que, dès lors, le respect de la tombe n'était pas absolu, on trouve une malédiction à l'adresse de celui qui renversera ou déplacera la pierre dans le but de s'en servir pour un autre : « Til Rust vorde den, som vælter denne sten eller drager den bort for at sætte den efter en anden! » (Pierre de Glavendrup, en Fionie, p. 373). Enfin, dans le Jutland aussi bien que dans les îles, tandis que certaines pierres, signées de la croix du Christ, portent une invocation à Dieu, sur d'autres c'est le marteau de Thôr qui apparaît avec l'antique formule païenne : « Que Thôr bénisse ces runes! » (Pierres de Læborg, Jutland, de Glavendrup, Fionie, de Kirkeby, Falster, etc.). Le plus grand nombre de ces pierres n'ont que l'inscription plus ou moins fruste, plus ou moins encadrée; quelques-unes seulement sont ornées de figures et de dessins : ici, un chevalier avec son gonfanon; là, un navire à rames avec une rangée de boucliers sur le plat-bord. Parmi ces dernières, la pierre de Snoldelev, en Seeland, occupe une place tout à fait à part. Par les emblèmes qui y figurent : trois cornes à boire enlacées l'une dans l'autre, une svastika et un trou creusé en forme de coupe, comme ceux que l'on remarque au dos de la pierre de Ravnkilde, il semble qu'on ait là une pierre qui, de temps immémorial, a dû servir aux différents cultes des peuples qui ont habité le pays. Il est juste de dire que la soi disant coupe ne serait pour M. F. A. Wimmer qu'une excavation de date récente destinée à recevoir un crampon pour fixer la pierre.

Les pierres récemment découvertes sous l'église d'Ardre en Gotland et dont M. Hugo Pipping, dans le petit volume annoncé ci-dessus, nous donne, avec de fort belles reproductions, une étude très complète, sont, sous le rapport de l'ornementation, infiniment plus intéressantes que les pierres danoises. Sur l'une, à côté d'Odin qui, ceint de l'épée, monte Sleipnir, le divin coursier aux huit jambes, on voit, d'une part, un homme qui, armé de l'épée et de la lance, porte une corne à boire à sa bouche, puis, un autre, transpercé d'un épieu, la main seule de celui qui tient l'épieu étant visible; enfin, la partie inférieure d'une figure humaine. Sur une autre, un homme, saisissant de la main gauche un fugitif sans armes, cherche à le frapper d'une hache qu'il brandit de sa droite. Ce personnage a le pied sur la tête

d'un autre homme. Est-ce la représentation d'un sacrifice? Ces pierres sont-elles les débris d'un vieux temple païen? Cela nous paraît probable et ce serait un fait de nature à jeter un jour tout à fait nouveau sur l'ancienne religion scandinave. Sur une troisième pierre, au milieu de dragons et de serpents entrelacés, un homme est assis : une main reposant sur un socle, il tient dans l'autre un anneau. Dans le coin, en bas, à gauche, un homme à genoux avec une chaîne autour d'une jambe. Enfin, sur la dernière, deux hommes : l'un avec un enfant sur le dos; l'autre, à moitié couché, s'appuie sur le bras droit et a la jambe gauche levée. Le tout, comme plus haut, dans un entrelacement de bêtes et de serpents.

Ces curieuses pierres d'Ardre confirment enfin une supposition que l'on avait faite : c'est que souvent, sinon toujours, les dessins ressortant en relief, on coulait dans le creux des runes une sorte de composition de couleur rouge, grâce à laquelle l'inscription apparaissait plus frappante sur le fond terne du granit.

M. Lud. F. A. Wimmer non seulement nous montre chaque pierre ; mais, point par point, il en fait, pour ainsi dire, la géographie et l'histoire ; il étudie chaque caractère à part, discute tous les mots et au-dessous de la transcription runique, il met la traduction en vieux-danois et en danois moderne.

Son ouvrage, qui rendra aux savants un inappréciable service, en réunissant sous leurs yeux, les précieux débris du passé autrement épars dans tout le pays, assure définitivement ceux-ci contre de nouvelles injures du temps et l'oubli des générations à venir.

Léon Pineau.

W. Fœrster, **Der Karrenritter** (Lancelot) **und das Wilhelmsleben** (Guillaume d'Angleterre) **von Christian von Troyes ;** Halle, Niemeyer, 1899 ; in-8° de CLXXXIV-499 p.

Arthur C. L. Brown, **The round Table before Wace ;** Boston, Athenaeum Press, 1900 (Extrait de Studies and Notes in Philology and Literature, t. VII, p. 183-205).

Avec ce volume M. Fœrster prend congé de Chrétien de Troyes, auquel — il le rappelle avec un légitime orgueil — il a consacré vingt-sept ans de sa vie. Et pourtant cette monumentale édition n'est pas terminée encore : il y manque le plus long de tous les poèmes de Chrétien, le *Perceval*, dont s'est chargé M. Baist, et divers appendices (tableau des rimes, nouvelle étude de la langue) dont M. F. entend également laisser le soin à d'autres collaborateurs. Le volume que nous annonçons comprend deux œuvres assez disparates, le *Lancelot* et le *Guillaume d'Angleterre*, que M. Fœrster, d'après une exacte étude de la langue, attribue décidément à Chrétien et dont il place la composition immédiatement après *Cligès*. Ces deux textes sont

publiés avec le soin, commentés avec la science dont l'éminent éditeur a déjà donné tant de preuves, et l'un et l'autre sont étudiés avec tout le détail désirable dans une Introduction qu'on n'accusera certes pas de pécher par légèreté ou insuffisance; elle pécherait plutôt par l'excès inverse. A l'Introduction proprement dite font suite deux appendices intitulés, l'un : « L'hypothèse de romans français rimés antérieurs à Chrétien est-elle justifiée » ? (p. LXXXVIII-XCVIII). L'autre: « Le berceau de la poésie arthurienne et l'hypothèse anglo-normande » (p. XCIX-CLII). Celle-ci est une discussion très serrée des arguments produits pour et contre cette célèbre hypothèse (qui émane, comme on le sait, de M. G. Paris). On saura gré à M. F. de ce méthodique exposé qui résume depuis l'origine un débat qui fut si souvent passionné et parfois difficile à suivre ; on lui en saurait davantage encore si ces pages, qui visent pourtant à l'objectivité, étaient écrites avec plus de calme. M. F. semble avoir encore sur le cœur une phrase où M. G. Paris lui a reproché jadis de vouloir à tout prix « ruiner cette odieuse hypothèse ». Pourtant rien ne montre mieux que le ton de cet « appendice » combien ces paroles étaient exactes. M. F. divise sa démonstration en trois parties. Il essaie de prouver d'abord (A) qu'il n'y a pas eu avant Chrétien de poèmes gallois sur Arthur, et même qu'il ne pouvait y en avoir. (Cette dernière proposition au moins, que M. F. du reste ne démontre pas, ne dépasse-t-elle point la mesure et peut-il y avoir en histoire littéraire de ces espèces d'impossibilités métaphysiques ?) En effet, tout, selon lui, parle pour l'origine armoricaine, contre l'origine galloise des légendes arthuriennes. Il s'ingénie à démontrer ensuite (B) qu'il ne reste aucune trace de romans arthuriens anglo-normands antérieurs aux romans français, et que ces romans n'ont pu exister. Il arrive naturellement enfin à la discussion des trois *Mabinogion* apparentés aux récits de Chrétien, et c'est à cette discussion qu'il consacre le plus long de ses trois paragraphes (C). Nous sommes ici sur le terrain des faits, et non plus, comme précédemment, sur celui des probabilités ou des vraisemblances. Or, il faut bien avouer que de la discussion de M. Fœrster, quelque serrée qu'elle soit, ne jaillit pas encore une pleine lumière, et il reste permis aux meilleurs esprits de croire que les auteurs des trois *Mabinogion*, tout en connaissant le texte de Chrétien, avaient aussi à leur disposition d'autres récits [1]. On ne peut disconvenir que les *Mabino-*

1. De longues pages sont consacrées à la discussion des arguments de M. Piquet qui, dans sa thèse sur Hartmann von Aue, avait naturellement rencontré cette question sur sa route. Nous cédons ici la parole à notre collaborateur pour une rectification de fait.

[Des allégations de M. F. je ne veux relever que la suivante. M. F. affirme (p. CXLV, note) que le tableau complet des passages signalés par moi p. 183 sqq., se trouve dans le livre de M. Dreyer : *Hartmanns von Aue Erec*, etc... Je ne puis comprendre cette assertion, M. F. ayant fait lui-même le départ des passages qui se rencontrent dans mon ouvrage et non dans celui de M. Dreyer (CXXX, n. 5). Si je

gion présentent un récit plus cohérent, plus intelligible et surtout d'une couleur archaïque autrement marquée que les romans de Chrétien; or, pour expliquer ce caractère, le plus simple est encore de supposer que leurs auteurs connaissaient des narrations plus voisines de la source que celles que Chrétien utilisait, et qu'ils n'essayaient pas, comme celui-ci, de les modifier de parti-pris pour les rendre plus chevaleresques, plus courtoises. Et ces récits, même en les supposant purement oraux, ne suffisent-ils pas à appuyer « l'hypothèse anglo-normande » ? C'est un fait qu'il a été écrit en Angleterre des poèmes sur des traditions celtiques relatives à Tristan, d'autres sur des traditions anglo-saxonnes; il n'y a vraiment aucune « impossibilité » à ce que les traditions recueillies dans les *Mabinogion* aient également servi de base à des poèmes. D'ailleurs, quand bien même la question des *Mabinogion* serait vidée, il ne s'agirait là que de trois récits arthuriens sur une quarantaine que nous possédons; tant que les autres n'auront pas été étudiés dans leur géographie, leur onomastique, leurs sources, c'est-à-dire tant qu'on n'en aura pas d'éditions critiques, munies de bonnes introductions, il n'y aura vraiment aucun parti-pris à considérer, je ne dis pas comme plausible, mais comme admissible, l'hypothèse anglo-normande. Qu'elle doive être plus tard remplacée par une autre, cela est possible, mais ce moment ne nous paraît pas encore arrivé. Même si elle devait être abandonnée, il faudrait encore se féliciter qu'elle ait été produite, ne fût-ce qu'à cause des travaux qu'elle a suscités et de la féconde émulation qu'elle a provoquée chez les plus éminents des romanistes et des celtisants. Mais il serait temps vraiment que les résultats de ces travaux fussent présentés avec une sérénité plus digne de la science que les âpres polémiques auxquelles nous avons dû assister.

M. A. C. L. Brown, dans l'opuscule dont le titre précède, se donne comme un adversaire de l'école de M. Fœrster et de la théorie armoricaine. Mais nous ne croyons pas que ses raisonnements produisent un grand nombre de conversions. Il étudie le long morceau que Layamon (qui traduisit Wace vers 1205) ajoute à son modèle et dans lequel il explique l'institution de la Table Ronde par un combat qui se serait élevé à la table d'Arthur à l'occasion d'une question de préséance. Que Layamon ait puisé les éléments de cette curieuse addition dans la tradition galloise, c'est ce qui est vraisemblable *à priori*, puisqu'il écrivait à proximité du pays de Galles. Mais aucun des

---

n'ai pas énuméré tous les points où nous nous rencontrions, M. Dreyer et moi, c'est que je n'ai eu connaissance de son livre qu'après que mon chapitre était écrit. Voilà pourquoi je me suis borné à indiquer en note les coïncidences les plus importantes et à dire d'une façon générale que M. Dreyer avait « signalé *également* un certain nombre » de concordances. Voilà de plus ce qui détruit l'insinuation de M. Fœrster au sujet des services que m'aurait rendus le travail de M. Dreyer. — F. Piquet.]

arguments invoqués par M. B. ne suffit à transformer cette vraisemblance en certitude. M. B. rappelle que les combats engagés dans les festins sont fréquents dans l'épopée celtique; à quoi on pourrait ajouter qu'ils le sont aussi dans l'épopée germanique, d'où ils ont passé dans plusieurs de nos chansons de geste (dans *les Lorrains* par exemple); en outre, les textes qu'il allègue appartiennent à l'Irlande et non au pays de Galles. Le passage connu (cité p. 194) où Posidonius nous raconte que chez les Celtes les mêlées sont fréquentes dans les festins, ne devait pas être allégué ici; ces mêlées, en effet, n'avaient pas pour cause des querelles de préséance; c'était, nous dit l'auteur grec, des combats pour rire, des joutes courtoises qui parfois dégénéraient en luttes sanglantes : il n'y a donc là aucun accord « entre des sources aussi largement séparées que l'antiquité classique et la tradition irlandaise », et le rapprochement ne prouve absolument rien. Que la Table Ronde soit une institution vraisemblablement celtique, parce qu'à l'origine les maisons celtiques étaient rondes, c'est là une raison bien faible aussi; elle ne prouverait rien du reste pour l'origine galloise de la légende en question; M. Brown lui-même dit que l'usage des tables rondes devait être pan-celtique; il était donc tout aussi bien armoricain; et au commencement du XIIIe siècle, une légende armoricaine avait eu le temps de pénétrer en Galles. Enfin, on ne voit pas bien non plus en quoi la supposition, médiocrement appuyée du reste, que la Table Ronde (comme le bouclier d'Arthur, son épée, etc.) avait à l'origine un caractère magique, confirme l'hypothèse d'une origine galloise. — En somme, cette série de rapprochements aussi érudits qu'ingénieux ne prouve pas grand'-chose.

A. Jeanroy.

Paul Milioukov, **Essais sur l'histoire de la civilisation russe,** traduit du russe par P. Dramas et D. Soskice, avec une préface de Lucien Herr. — 1 vol. in-8°, de VIII-300 pp., avec cartes et diagrammes. — Paris, 1901, Giard et Brière, 6 francs.

Les slavisants ne peuvent que saluer avec joie l'apparition en français de celle des œuvres de M. Paul Milioukov qui est la plus populaire en Russie. Comme le dit si justement M. L. Herr dans sa préface, « M. Milioukov est depuis dix ans, en Russie, un des maîtres de la recherche historique et de la pensée critique ». Ses *Essais sur l'histoire de la civilisation russe* ont eu, dans l'original, un succès retentissant, parce qu'ils répondaient précisément à un besoin qu'avait le peuple russe de se reconnaître et de retrouver les racines historiques de la civilisation spéciale d'où il est éclos. C'est donc avant tout une œuvre de vulgarisation : c'est peut-être justement pour cela qu'elle doit plus spécialement attirer notre public. Le plan en est simple et

va en s'élargissant pour ainsi dire : d'abord, la population, ses origines et sa répartition ; puis l'évolution économique agraire, industrielle et commerciale ; l'évolution de l'État, de l'impôt et de l'administration ; la structure sociale ; puis, l'église, son origine, son évolution, ses rapports avec la vie intellectuelle et sociale ; enfin, l'instruction et le développement intellectuel. Sur toutes ces questions, nul ne pouvait être mieux informé que M. Milioukov, en raison de ses immenses lectures, de sa force de travail, de sa puissance d'assimilation et de son talent d'exposition à la fois vivante et précise. Malheureusement, deux volumes seulement de cette étude ont paru en russe, et le troisième, qui traite de la culture intellectuelle, se poursuit lentement dans la revue *Mir Boji*, au milieu des infortunes sans nombre qui, depuis cinq ans, n'ont pas cessé d'assaillir l'auteur. Pourquoi taire en effet, surtout quand, comme moi, on doit tant, intellectuellement et moralement, à P. Milioukov, que cet éminent professeur est depuis longtemps privé de son contact naturel avec les étudiants, qu'il a été exilé en province, puis toléré malaisément en Bulgarie, et que maintenant enfin, accusé de libéralisme, il attend, dans un exil préalable, le sort que le gouvernement russe voudra bien imposer à l'écrivain qui aime et fait aimer si sainement et si profondément son pays... ?

Par malheur, la traduction, supportable par endroits, est, en d'autres parties, positivement lamentable. En général, quand deux écrivains s'unissent pour traduire un livre du russe, c'est que l'un d'eux connaît le russe et mal le français, l'autre, le français et pas du tout le russe. C'est le cas ici. Une étude attentive de cette traduction que, par une piété d'ami, j'aurais souhaitée digne de l'auteur de l'original, m'a amené à cette conclusion que celui des deux traducteurs qui *traduisait* se servait d'une version allemande, ou bien savait médiocrement le russe, ou bien était d'une grande légèreté. En tout cas, ce traducteur ne savait guère le français, et son écriture était si mauvaise que tous les noms propres recopiés innocemment par son collaborateur sont défigurés de la plus triste façon. Voici quelques exemples :

P. 46 : Jansen pour *Ianson ;* Fortounateff pour *Fortounatov ;* p. 64 : Bordanoff pour *Bogdanov ;* Milukoff pour *Milioukov ;* Wullenhoff pour *Müllenhoff ;* traces ethnographiques pour *traces épigraphiques ;* Vamberg pour *Vambéry ;* Jomsen pour *Thomsen ;* Dewnar Sapolsky pour *Dovnar Zapolski ;* Sagraff pour *Zograf,* etc. ; p. 145 : Haxhausen pour *Haxthausen ;* p. 240 : à Serkouhoff (sur Oxa le nombre des gens, etc., pour : *à Serpoukhov sur l'Oka, le nombre des gens ;* p. 151 : Khazan pour *Kazan,* etc.

Pour les contre sens, je me contenterai d'en citer de typiques : p. 64, dans la bibliographie, le mot danois *Sprog* (langues, Sprachen) est pris pour un nom d'auteur, et le titre de l'article de Thomsen est écrit ainsi : Sprog.—*Beröringer mellem de finske og de baltiske* (litanisk-lettiske). Copenhagen, 1890 — au lieu de : Du même. — Berö-

ringer mellem de finske og de baltiske (litauisk-lettiske) Sprog [c'est-à-dire : Berührungen zwischen den finnischen und den baltischen (littauisch-lettischen) Sprachen.] — p. 145 : il y a 50 ans, pour : dans les années *quarante* ; — p. 277 : Il nous faut à présent passer à l'histoire des autres catégories des paysans russes : ceux d'Oudiel et ceux de l'État, etc. — Le traducteur français a pris *oudièl* pour un nom propre, et son erreur se poursuit aux pages suivantes, alors qu'il s'agit ici, en réalité, des *paysans des Domaines* (impériaux).

En somme, cette traduction, pour offrir de la sécurité, aurait besoin d'être revue soigneusement et tous les noms propres d'y être corrigés. Il n'est plus permis, à l'heure actuelle, de faire des traductions du russe sans savoir à la fois le russe et le français, et sans savoir au moins des choses élémentaires sur le pays qu'on veut nous faire connaître.

Jules Legras.

Dr Siegmund Günther. **Geschichte der anorganischen Naturwissenschaften im neunzehnten Jahrhundert.** — Berlin, Georg Bondi, 1901. Gr. in-8, 980 pages.

Ce volume forme le cinquième d'une série qui doit en comprendre onze et dont l'objet est d'exposer toutes les faces de la *Deutschlands Entwicklung* pendant le XIXe siècle. Il y a là une grandiose entreprise de librairie, et le seul fait d'avoir pu la tenter dans de telles proportions et la poursuivre avec une telle rapidité d'exécution, est tout à l'honneur de nos voisins d'Outre-Rhin. Mais j'avoue qu'elle me laisse sceptique quant à la valeur du résultat final d'ensemble, comme toutes les entreprises analogues qui exigent de nombreux collaborateurs.

Cette réserve ne porte point sur l'*Histoire des sciences inorganiques*, et j'estime que le travail de M. Siegmund Günther mérite de rester par lui-même, d'autant qu'il rendra sans doute d'inappréciables services à tous ceux qui s'occupent de cette branche de l'histoire pour les temps modernes.

L'auteur a au reste conçu son exposé sur le plan d'une histoire générale, en parlant aussi bien des savants étrangers que des savants allemands. Désormais, la science est trop internationale, les influences réciproques d'un pays sur l'autre dans le domaine scientifique sont trop accusées pour que le point de vue strictement exclusif de l'étranger puisse être maintenu. Cependant, tout historien contemporain sera naturellement plus complet en ce qui concerne les travaux écrits dans sa langue, sortis du milieu intellectuel où il vit. Ce caractère national est peut-être un peu plus accusé dans le volume de M. G. qu'il ne l'eût été si ce volume n'eût point fait partie de la collection Schlenther. Mais, au fond, nul n'a à s'en plaindre.

Voici les titres des vingt-quatre chapitres :

I. État des sciences de la nature à la fin du XVIIIe siècle. — II. L'interrègne de la philosophie de la nature (chapitre particulièrement intéressant, d'ailleurs spécial à l'Allemagne). — III. La mathématique dans le XIXe siècle. — IV. Alexandre de Humboldt. — V. L'astronomie jusqu'en 1846. — VI. Géodésie et physique terrestre dans la première moitié du siècle. — VII. Minéralogie et cristallographie jusqu'à Bravais. — VIII. La physique dans la période avant la découverte du principe de l'énergie. — IX. La chimie avant la séparation de ses deux branches principales. — X. La géologie de Léopold von Buch à Charles Lyell. — XI. La grande révolution dans la théorie des principes de la science de la nature. — XII. Le développement de l'analyse spectrale. — XIII. L'astronomie dans la deuxième moitié du siècle. — XIV. L'astrophysique. — XV. Les travaux modernes concernant la mécanique. — XVI. Lumière, électricité et magnétisme dans la deuxième moitié du siècle. — XVII. Domaines frontières de la physique moderne. — XVIII. La chimie dans la deuxième moitié du siècle. — XIX. L'émancipation de la physico-chimie. — XX. Minéralogie et pétrographie jusqu'à nos jours. — XXI. Introduction de l'étude scientifique de la terre parmi les sciences de la nature. — XXII. La géologie jusqu'à nos jours. — XXIII. Géodésie et physique terrestre dans la deuxième moitié du siècle. — XXIV. Résumé général et conclusions.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'énorme étendue des connaissances les plus diverses qu'il fallait pour remplir convenablement un tel programme, ni le labeur effrayant que représente son exécution. Avant d'avoir lu l'ouvrage de M. Günther, je ne croyais d'ailleurs réellement pas qu'il fût possible de la mener à bien dans des conditions aussi satisfaisantes, jusqu'à un temps aussi rapproché de nous.

La difficulté de la tâche en pareille matière est visible si l'on compare les premiers chapitres aux derniers. On a vu, en effet, que M. G. a coupé pour chaque science le siècle en deux parties à peu près égales. Cette division est naturelle, car précisément le milieu du siècle a été un « tournant », pour le développement de toutes les branches du grand arbre, aussi bien que pour celui du tronc lui-même. En tous cas, pour raconter la période de 1800 à 1850 ou environ, on a déjà le recul nécessaire ; on n'est plus dans la mêlée des théories. Les dix premiers chapitres de M. G. ont donc incontestablement une valeur historique beaucoup plus grande que les derniers ; le « tournant » du milieu du siècle, pour un esprit aussi ouvert et aussi bien informé que le sien, était encore relativement aisé à exposer, et il l'a fait également de façon magistrale. Mais, je le répète, ce que je n'espérais pas, même de lui, que j'ai pourtant pu apprécier de longue date, c'est qu'il arrivât à présenter de la fin de notre siècle un tableau aussi net et aussi bien composé, quoique ce ne puisse être qu'une esquisse, et que les

traits, au point de vue historique, ne puissent encore avoir leurs valeurs définitives.

Qu'un volume aussi rempli soit absolument exempt d'inexactitudes, c'est ce que M. G. lui-même n'espère sans doute pas. En tous cas, il ne s'agit que de détails minimes [1] ; les grandes lignes me paraissent pouvoir résister à toute critique.

Par le temps de bibliographomanie qui court, plusieurs trouveront probablement que M. G. a été trop sobre d'indications sur les titres et dates des publications scientifiques.

Je ne suis point de cet avis et je tiens pour l'ancien principe : il y a des livres faits pour être lus, d'autres pour être seulement consultés. La bibliographie des travaux scientifiques du XIXe siècle, en tenant compte de l'énorme importance qu'ont prise les recueils périodiques, exigerait d'ailleurs, pour être complète, un volume aussi gros que celui de M. Günther

Je trouve même que ce dernier n'a pas suffisamment évité l'écueil le plus redoutable pour les historiens contemporains ; celui de donner, à l'occasion de travaux spéciaux, de simples listes de noms qui ne peuvent rien représenter au lecteur qui n'est point du métier ; qui dès lors valent au plus comme commencement d'indications bibliographiques sur un domaine particulier. C'est, à mon sens, sortir du cadre de l'histoire : ou bien il faut suffisamment caractériser chaque auteur qu'on est amené à mentionner dans le développement d'une idée, ou bien il vaut mieux le passer sous silence. Mais c'est un contemporain, et il pourrait se blesser ! !..

Je terminerai en faisant deux remarques qui ne touchent pas particulièrement M. Günther. J'ai été plus frappé que jamais en lisant son livre, de la façon dont les Allemands emploient comme termes techniques des synonymes, dont les uns sont empruntés au gréco-latin classique, dont les autres dérivent de radicaux purement germaniques. Il ne faut pas croire à une concurrence entre ces doublets d'origine différentes ; ils servent d'une façon très commode pour éviter les répétions du même mot ; on peut écrire alternativement *Astronomie* et *Sternkunde*, *Photometrie* et *Lichtmessung*. Quelquefois l'étranger est dérouté par des mots moins usuels ; mais l'Allemand lui-même ne l'est-il jamais ? En tous cas, cet usage n'est point d'un bon augure pour l'avenir d'une langue universelle, *esperanto* ou autre.

Ma seconde remarque concerne l'accentuation des noms français dans les ouvrages écrits en langue étrangère. On sait que l'accent dans le corps des mots est particulier à notre langue et que, d'autre part,

---

1. Je n'en relèverai qu'un : Le Verrier est qualifié de « von Hause aus Chemiker ». En réalité, Le Verrier est sorti de l'École polytechnique dans le corps d'ingénieurs auquel j'appartiens, et à l'École d'application des Tabacs, il a effectivement fait quelques travaux de chimie avant de la quitter pour l'Observatoire.

son introduction est relativement récente. Nous avons eu un premier tort en nous mettant à accentuer, parfois à faux, les noms d'hommes qui vivaient à une époque où il n'y avait pas d'accents ; c'est ainsi que nous écrivons Viète (d'après le latin *Vieta*, tandis que l'orthographe véritable est Viette. Mais maintenant les étrangers se mettent à accentuer à leur façon les noms de notre siècle; c'est ainsi que je relève, dans le *Register* de M. Günther, ceux de Désormes, Niépce, Sainte-Claire Déville, Tissérand. Je me demande si les lois de l'évolution phonétique et les progrès (?) de l'orthographe n'amèneront pas nos petits neveux à commettre de pareils barbarismes.

J'oubliais de signaler que le volume de M. Günther est illustré de seize portraits de savants, très soignés et très intéressants.

Paul Tannery.

K. Joël, **Philosophenwege. Ausblicke und Rückblicke.** Berlin, R. Gaertner (Heyfelder), 1901.

Le recueil d'essais que M. Joël présente sous ce titre au grand public est singulièrement attrayant et agréable à lire. L'auteur est de ceux qui croient que la philosophie ne doit pas être le monopole des érudits et des spécialistes, qu'elle doit exercer une influence vivifiante sur l'époque présente, que le philosophe par conséquent ne doit pas s'enfermer dans sa tour d'ivoire ni se confiner dans des études abstruses inaccessibles au vulgaire, mais qu'il a pour devoir d'aider les hommes de son temps à prendre conscience d'eux-mêmes, à trouver leur voie. Dans l'un des principaux articles du recueil, il définit notre époque : l' « ère de la morale ». Les beaux jours du positivisme sont passés; l'homme d'aujourd'hui refuse de se cantonner dans l'histoire naturelle; de la biologie, il s'élève, à travers l'anthropologie, l'ethnographie, la sociologie, jusqu'à l'éthique qui définit les devoirs les plus généraux et les plus hauts de l'homme parvenu à son complet développement. Nous ne bornons plus notre ambition à constater des faits, à chercher ce qui *est;* nous voulons déterminer ce qui *doit être;* à côté de la science descriptive, il y a place pour une science normative; « nous avons plus à faire que de *chercher* la vérité, nous avons à *créer* la vérité » (60). Et M. Joël conclut que l'œuvre de notre temps doit être une synthèse des deux principes qui luttent aujourd'hui pour l'hégémonie, l'idéal *humanitaire* d'un côté, l'idéal *humaniste* de l'autre, l'Amour d'une part, la Force de l'autre. L'un et l'autre ont leur raison d'être : il ne faut pas que la morale socialiste et négative transforme le monde en « un hôpital où de doux et gémissants estropiés seront soignés par d'abstinentes Samaritaines » et il ne faut pas davantage que la morale héroïco-anarchiste de la volonté de puis-

sance aboutisse chez ses défenseurs à un stérile culte du moi. Il est de toute nécessité que l'homme d'aujourd'hui « s'élève au-dessus de cette antithèse morale, de cette double folie de notre époque » (85), qu'il parvienne à concilier, sans rien sacrifier ni de l'un ni de l'autre, les deux éthiques aujourd'hui ennemies de l'amour et de la force, de la pitié et de la volonté de puissance. On remarquera l'analogie des idées de M. J. avec celles développées par Ibsen dans *Rosmersholm* par exemple où le but que poursuit le héros du drame est aussi la synthèse de l'idéal «chrétien» et de l'idéal «païen», l'avènement d'une génération d'hommes anoblis par la culture (*Adelsmenschen*) chez qui la volonté de puissance et la joie de vivre dépouillent tout égoïsme et s'épanouissent en amour désintéressé et en dévouement. — Esprit à la fois pénétrant et large, M. J. caractérise dans ses essais avec beaucoup de justesse, d'équité et de bonheur dans l'expression plusieurs des penseurs qui ont exercé le plus d'influence sur notre temps : Nietzsche (p. 83 s. 243 s., etc.) qu'il juge avec une sympathie clairvoyante et dont il comprend à merveille l'incomparable grandeur comme aussi l'individualisme trop intransigeant (peut-être voit-il en Nietzsche un peu trop exclusivement un *moraliste*, p. 82, et laisse-t-il trop de côté l'*artiste;* mais c'est là un détail); — Schopenhauer dont il définit très heureusement le pessimisme; — Stirner dont il signale la stérilité radicale et qu'il caractérise comme un épigone et non un précurseur, comme l'antipode de l'enthousiaste et affirmatif Fichte ; — Giordano Bruno enfin dont il décrit avec une visible sympathie la belle nature de poète-philosophe et qu'il célèbre comme le philosophe de la Renaissance, comme le génie hautement inspiré qui au moment où s'achève l'ère brillante de l'humanisme et où s'épaissit déjà la nuit de la réaction, incarne, avec une splendeur inouïe, toute la joie de vivre enthousiaste de la Renaissance, fait la somme de cette époque glorieuse entre toutes, et meurt, résumant en sa tragique destinée tout le drame de la Renaissance. Dans ce volume d'essais écrits avec beaucoup de verve et d'une plume alerte et fine, M. Joël se montre comme l'un des représentants intéressants de ce mouvement néo-idéaliste si fort dans l'Allemagne contemporaine et qui combat avec une égale énergie l'esprit de réaction, le matérialisme scientifique qui croit avoir trouvé la clef des « énigmes de l'Univers » ou l'agnosticisme des « exacts » qui menace de séparer la science et la vie.

Henri LICHTENBERGER.

Axel KOCK. **Die alt-und neuschwedische Accentuierung** unter Berücksichtigung der anderen nordischen Sprachen (forme le vol. 87 des *Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germanischen Völker*). In-8°, XII-298 p. Strasbourg, Trübner, 1901.

M. Axel Kock a fait de l'accent des langues scandinaves son

domaine propre ; après en avoir étudié en détail la nature, la place et l'action phonétique dans toutes les périodes de la langue, il a tenu à résumer les résultats de son travail en un livre écrit en allemand et qui s'adresse par là même à un public plus étendu que ses précédents ouvrages. Il y décrit en détail et avec une minutieuse précision l'état actuel et y développe l'histoire de l'accent suédois, en tenant compte non seulement de la langue littéraire, mais aussi des dialectes et en en rapprochant constamment l'accent norvégien et danois, de telle sorte que le livre fournit un exposé pratiquement complet de toute la question si complexe, mais si intéressante, de l'accent scandinave.

Un premier chapitre est consacré à une description des diverses formes prises par l'accent ; le fait capital est la présence de deux types d'intonation profondément distincts l'un de l'autre. S'il se trouvait encore quelqu'un pour douter de l'absolue indépendance de l'intensité et de la hauteur, ses doutes seraient levés par l'examen de l'intonation 2 du suédois : dans un mot tel que *kammar* dont la première syllabe est intense, avec l'intonation 2, c'est la seconde syllabe qui est aiguë et qui même présente la plus grande acuité qu'on rencontre dans la langue. On verra dans le livre de M. K. tout le détail du jeu de l'intensité et de la hauteur suivant la forme du mot et suivant l'intonation de la première syllabe. Rien n'est plus instructif pour quiconque tient à avoir une idée de la délicatesse et de la complexité de ces questions.

Les principes une fois posés, M. K. expose l'accentuation actuelle des mots simples, puis l'histoire de cette accentuation ; l'accentuation actuelle des composés et de même l'accentuation ancienne ; il termine par un chapitre sur l'accent de phrase. De l'ensemble des faits il résulte cette conclusion générale que l'intonation 1 est celle qui se termine avec la syllabe même que frappe l'accent : c'est celle des anciens monosyllabes, des mots devenus monosyllabiques et des mots où la voyelle de la seconde syllabe est tombée. Au contraire, l'intonation 2 demande nécessairement une syllabe après la syllabe frappée de l'accent d'intensité ; c'est l'intonation normale des dissyllabes, dont la première syllabe est intense (avec une diminution suivie d'une légère augmentation) et la seconde aiguë ; M. K. fait intervenir sans nécessité la question des intonations indo-européennes, p. 110 et suiv., mais repousse, sans doute avec pleine raison, l'hypothèse arbitraire de M. Noreen qui veut voir dans l'accent de hauteur du suédois un reste du ton indo-européen.

La compétence indiscutée de l'auteur garantit assez la solidité du travail ; le lecteur un peu averti reconnaîtra sans peine quels sont les points sur lesquels les conclusions de M. K. sont solides et quels sont ceux sur lesquels l'absence de données suffisantes ne permet pas de dépasser la simple probabilité. La seule critique sur laquelle il importe d'insister ici est la suivante : M. K. semble en général consi-

dérer l'accent germanique comme l'héritier naturel du ton indo-européen (par exemple au § 503 et dans les suivants) alors que les coïncidences qu'on peut observer entre l'un et l'autre sont toutes fortuites et indirectes ; ainsi le fait que le préverbe et le verbe pouvaient tous les deux être accentués en ancien scandinave s'explique par ceci que le préverbe et le verbe pouvaient, suivant les cas, former ou non un mot un : là où il y a unité, c'est le préverbe qui a l'accent, là où il n'y a pas d'unité, c'est le verbe; ceci n'a rien à faire avec l'état indo-européen où le préverbe est tonique ou atone suivant que le verbe est atone ou tonique. Le préverbe germanique *tuz* dont il est ici question au § 436 doit son *z* à la règle générale que toute *s* finale de l'indo-européen est représentée par *z* devant voyelle, sonante ou consonne sonore en germanique, tout comme en indo-iranien et sans doute aussi en slave; il n'y a nul lieu d'invoquer ici la loi de Verner. Cette critique a une certaine gravité au point de vue indo-européen; elle en a très peu pour l'interprétation des faits étudiés par M. Axel Kock, dont le livre doit être chaudement recommandé non seulement aux personnes qui étudient les dialectes scandinaves, mais à tous les linguistes curieux des choses de l'accentuation.

A. Meillet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 janvier 1902.

M. le Président annonce la mort de M. Bulliot, d'Autun, correspondant de l'Académie.

M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts écrit qu'il a ouvert un crédit de 10,000 francs pour la continuation des fouilles de Dougga (Tunisie).

M. le Président annonce que l'Académie des beaux-arts a nommé membres de la commission du prix Louis Fould MM. Daumet et Corroyer.

M. Cagnat lit, au nom de M. C. Jullian, une note où le correspondant de l'Académie essaye d'établir que le palais de l'empereur Julien était, non pas les Thermes de Cluny, mais un édifice aujourd'hui disparu de la Cité. — MM. Boissier, Reinach et Babelon présentent quelques observations, particulièrement au sujet de la statue de l'empereur Julien.

M. Philippe Berger achève la lecture de son mémoire sur les inscriptions de Saïda.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de préparer une liste de candidats pour la place d'associé étranger vacante par suite du décès de M. Weber. Sont élus MM. Bréal, Paris, Senart et Boissier.

M. Louis Havet continue la lecture de son mémoire sur la méthode qu'il a suivie pour faire diverses corrections au texte du *de Senectute* de Cicéron.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — **17 février** — **1902**

Joubin, La sculpturs grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès. — Leo, La biographie gréco-romaine. — M. Mayer, Le monothéisme. — Dalman, Christianisme et judaïsme. — Michelet, Les prophètes d'Israël. — Buhl, L'organisation sociale des israélites. — P. W. Schmidt, L'histoire de Jésus. — Sainéan, Une carrière philologique en Roumanie. — Solweitschik, Un prolétariat méconnu.

André Joubin. **La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès.** Thèse pour le Doctorat, présentée à la Faculté des Lettres de Paris. In-8°. Paris, Hachette, 1901.

Le titre du livre en délimite mal le sujet. Car « l'époque de Périclès », c'est un terme fort vague ; et, puisque les « guerres médiques » ont duré pendant toute la premiére moitié du ve siècle, ce mot, à le bien prendre, ne saurait être considéré comme l'équivalent de « l'Invasion perse en Attique ». L'auteur, dans ses premières pages, a tâché de fixer son programme avec plus de précision ; il n'y a qu'imparfaitement réussi. Il part de l'année 480 et s'arrête quelque part entre 460 et 450 ; cependant il ne tiendra pas compte (p. 8) des artistes qui, postérieurement à 480, représentent encore l'art antérieur à cette date, non plus que de ceux, comme Myron, Polyclète ou Phidias, qui ont débuté avant 450, mais qui appartiennent à l'époque classique. Entre ceux-ci et ceux-là, il reste « la génération qui a formé celle des sculpteurs classiques » (p. 3), « les maîtres des sculpteurs classiques » (p. 1), les « Précurseurs ». Mais je crains que le mot « Précurseurs » (avec un grand P) ne soit qu'un mot d'affiche, une étiquette qui tire l'œil. Les limites où M. Joubin s'est enfermé ne correspondent pas à une période définie du développement de l'art grec. Il n'est pas vrai que « l'année 480 marque dans l'histoire de la sculpture grecque une date précise » (p. 4). A cette date, Athènes et son acropole furent ruinées, oui ; mais combien de villes aussi florissantes qu'Athènes et combien de sanctuaires plus importants que l'Acropole gardèrent intacts leurs temples et leurs trésors artistiques ! En Attique même, va-t-on croire que, par suite du pillage et de l'incendie, l'art s'est transformé du jour au lendemain ? Sans doute, la grande secousse morale qui résulta, pour tout le monde grec, spécialement pour Athènes, des glorieuses victoires de 480 et 479, eut une influence considérable sur l'essor de l'art national. Mais il est enfantin de

s'imaginer que cet essor se produisit instantanément, et que la sculpture grecque, dans l'ensemble, ne se retrouva pas en 478 ce qu'elle était en 481. Le mouvement qui entraîne cette sculpture, dans la décade 480-470, était commencé avant 480 et n'a fait que se poursuivre normalement : ce que nous savons de cette période le démontre clair comme le jour. La date 480, de la façon que l'a entendue M. Joubin, est une date fallacieuse pour l'histoire de l'art; elle ne fait illusion, quelquefois, que parce que l'importante série des sculptures archaïques de l'Acropole s'arrête là, brusquement. Mais un historien est peu excusable de se laisser prendre à cette sorte de piège grossier. Nous verrons tout à l'heure combien M. J. a encore aggravé cette erreur initiale.

L'autre limite du sujet est tellement imprécise que l'on ne peut arriver à la fixer ; mais pourquoi elle est telle, cela apparaît fort nettement. M. J. parle tantôt de l'année 460 (p. 4), tantôt de l'année 450 (p. 8), et croit se tirer d'embarras en disant (p. 5) qu'il faut « donner aux dates l'élasticité nécessaire ». La secrète raison de cet embarras est que M. J. ne tenait pas à s'aventurer dans l'étude fort compliquée de la carrière d'un Myron ou d'un Phidias ou d'un Polyclète ; il entendait (p. 4) « laisser intacte l'œuvre entière » de ces grands maîtres-là. Or, ces maîtres ont commencé à être connus vers 460 au plus tard [1]; et, dès qu'ils apparaissent, le moyen de les négliger ? Mais, d'autre part, 460 est si près de 480, et le nombre des œuvres à classer dans cette courte période est si minime, qu'on aurait trop bien vu que la tranche arbitrairement découpée par M. J. dans l'histoire de la sculpture au ve siècle ne constituait pas un sujet propre à une étude d'ensemble. Voilà pourquoi il convenait de « donner aux dates l'élasticité nécessaire ». Et on ne se doute pas combien les dates peuvent devenir élastiques sous la main de M. Joubin ! Car, tout en répétant qu'il ne s'occupe que des « prédécesseurs immédiats de Myron, Polyclète et Phidias » (p. 15), M. J. écrit ceci (p. 4) ; « *Pour préciser les idées*, nous considérons les marbres du Parthénon comme les représentants par excellence du style classique, et, par sculpture de la génération antérieure à l'époque classique, nous entendrons les sculptures antérieures au Parthénon. » Or, les grandes sculptures du Parthénon, c'est-à-dire la frise de la cella et les deux frontons, ont été exécutés entre 440 et 432 ou 431, et probablement plus près de 431 que de 440 [2]. Ainsi, tout en arrêtant son étude entre 460 et 450,

1. Le *Kyniscos* de Polyclète est de 460 (cf. C. Robert, *Hermes*, 1900, p. 186), et rien ne nous assure que ç'ait été là un début. Phidias, dont Pline met l'*acmé* en 448, que Périclès investit de fonctions si considérables en 447, et dont le *Zeus* est peut-être antérieur à la *Parthénos* (cf. K. Wernicke, *Arch. Anzeiger*, 1898, p. 177), n'a sûrement pas débuté plus tard que Polyclète. Et Myron est encore plus ancien que l'un et l'autre.

2. M. J. a fait une grosse erreur sur la date de ces sculptures, comme nous le verrons plus loin.

M. J. prétendra nous avoir amenés jusqu'à des sculptures qui sont des environs de 435 ! Sans avoir dit un mot de Phidias, il prétendra nous avoir expliqué des œuvres qui sont apparemment les dernières que Phidias ait exécutées ! Et il ne semblera même pas se douter que la marche de l'art a pu être bien plus rapide, et ses conquêtes bien plus importantes pendant les quinze années de 450 à 435 que pendant les trente années précédentes. De telles incohérences préliminaires font mal augurer de la suite.

Prenons cependant le sujet, tel que l'auteur l'a tant bien que mal indiqué. La période entre 480 et 460-450 est, selon M. Joubin, une époque « décisive » (p. 1), une « Renaissance artistique » (p. 6), une « Renaissance [1] nationale » p. 34). C'est l'époque des « Précurseurs », foule obscure et indéterminée, vagues figures sans noms ni dates, mais prodigieuses et telles qu' « on reste confondu devant la grandeur de leur œuvre et la puissance de leur génie » (p. 278). Pour reconstituer cette œuvre et contempler ce génie, il ne faut pas compter sur les textes anciens ; ils n'apprennent rien ; et, dans un premier chapitre (pp. 7-23), qui est une médiocre mosaïque des *Schriftquellen* d'Overbeck et des *Bildhauerinschriften* de Lœwy, M. J. prouve qu'en effet les textes ne lui ont rien appris. Il faut donc ne considérer que les monuments. Mais il n'y a pas lieu de les scruter à fin d'y découvrir des divergences d'esprit et de style, d'où l'on conclurait à l'existence de plusieurs écoles contemporaines, nuançant plus ou moins l'apparente unité de l'art grec. On doit les mettre tous ensemble, d'où qu'ils sortent. Car, d'écoles il n'y en a pas, ou, ce qui revient au même, il n'y en a qu'une seule et unique. On a imaginé une école de Chios, et une d'Argos, et une d'Égine, etc. Quelle erreur ! Avant 480 il n'y avait que l'école ionienne, à laquelle ressortissait tout l'art grec ; et après 480 il n'y a qu'une école encore, mais c'est l'école attique ; un seul idéal : l'idéal attique. — Voilà la *thèse* proprement dite.

Elle est paradoxale et ahurissante. Mais il convient de faire crédit à l'auteur jusqu'au bout de sa démonstration ; et s'il n'y a même pas de démonstration, on peut toujours espérer que, dans le détail, se remontrera quelque heureuse découverte, quelque déduction ingénieuse. J'ai lu, de la première à la dernière ligne, le livre de M. Joubin ; et j'affirme, sans crainte d'être démenti par quiconque aura fait cette lecture avec le même soin, qu'il ne s'y rencontre ni déduction ingénieuse, ni heureuse découverte. Ce n'est pas à dire qu'on n'y remarque rien ; et voici quelques-unes des choses que j'y ai remarquées : P. 2. « Le Parthénon fut *construit entre les années 447 et 438* ». L'année 438 est la date où fut mise en place la grande statue d'Athéna par Phidias ; mais, d'après les fragments de comptes que nous possédons, les travaux du Parthénon durèrent au moins jusques en 432/1. On a de bonnes raisons pour croire que les sculptures prin-

1. M. J. ne sait assurément pas ce que signifie le mot « Renaissance ».

cipales (frise de la cella et frontons) sont postérieures à 438; M. Furtwængler (*Meisterw.*, p. 73) admet, probablement à tort, que la frise était sculptée en 438, mais il ajoute que les frontons sont certainement postérieurs. On devine la raison de l'erreur commise par M. Joubin : il avait intérêt à rapprocher le plus possible les sculptures du Parthénon de la date 460/450, où il arrête son étude. — P. 20. « Menaichmos et Soïdas, artistes *dont nous ne savons rien* ». Ils étaient les auteurs d'une statue chryséléphantine d'Artémis Laphria, dont nous possédons aujourd'hui trois copies en marbre : cf. Studniczka, *Rœm. Mitth.*, 1888, p. 277 ; Milani, *Studi e Materiali*, 1899, p. 119. — P. 90 et ailleurs, M. J. parle maintes fois du crobyle ; mais il fait erreur sur ce genre de coiffure : cf. Studniczka, *Arch. Jahrbuch*, 1896, p. 248. — P. 61-62, M. J. range les statues en deux groupes : « figures au repos et figures en mouvement », et, parmi les figures en mouvement, il classe... les figures assises, l'attitude assise étant « une attitude consécutive au mouvement qui a modifié la station debout ». Ne pourrait-on pas aussi bien classer les figures en mouvement parmi les figures au repos, le mouvement étant de toute nécessité consécutif au repos? — P. 80-81, dans la catégorie des *athlètes* se rencontre l'Éros de Saint-Pétersbourg, copie d'une figure ailée. — P. 98, M. J. admire le « regard profond » d'une certaine tête en bronze. Les yeux dans cette tête étaient rapportés, et ils manquent aujourd'hui ; c'est l'orbite qui est profonde, non le regard : il est absent. — P. 64-67 et 115-116, M. J. ne sait pas au juste ce qu'est la loi de la frontalité ; cette loi a souffert quantité d'exceptions dès le vi^e siècle, et en cela consiste précisément une des plus frappantes originalités de l'art grec à ses débuts : cf. Lechat, *Rev. Univ. Midi*, 1895, p. 17-23 ; Bulle, *Berlin. phil. Woch.*, 1900, p. 1035-1043. — P. 109. « Le type aux formes carrées, *opus quadratum.* » M. J. aurait dû indiquer où il a pris ce texte; *opus quadratum* n'est pas la même chose que *signa quadrata.* — P. 167, M. J. croit que le premier type de Niké, en sculpture, la représentait descendant du ciel, les ailes ouvertes, et qu'Archermos a « *compliqué* encore le problème et poussé l'audace jusqu'à représenter la Victoire en plein vol ». C'est un contresens, et un renversement complet dans la succession des divers types de Niké : cf. Studniczka, *Die Siegesgöttin*, 1898. — P. 280. Je crois qu'appeler Zeus « le plus majestueux des *vieillards* » est une assez forte inexactitude. — P. 273, note 1, on lit, à propos d'une monnaie de Naxos, avec représentation d'un Satyre buveur : « Cf. pour l'origine *attique* de ce type, un vase à surprise en forme de Satyre accroupi, au musée du Louvre. Pottier, *BCH.*, 1895 ». En se reportant à l'article de M. Pottier, on apprend que le vase en question est de fabrication corinthienne, qu'il a été trouvé en Béotie et porte une inscription béotienne. — Pour la dédicace de l'*Aurige* de Delphes, M. J. critique avec désinvolture la très plausible restitu-

tion proposée jadis par M. A. Croiset. Puisque, dit M. J. (p. 145), « ni Pindare, ni Bacchylide, qui ont signalé *toutes* les victoires de Gélon et d'Hiéron,... n'en mettent aucune au compte de Polyzalos, une victoire pythique de Polyzalos reste donc très problématique. » Or, cet argument est fondé sur une erreur ; M. J. a tout brouillé ; la vérité est qu'aucune victoire pythique de Gélon ne nous est connue ; et si M. J. en attribue deux à ce prince (p. 146), c'est qu'il a confondu Gélon avec Hiéron. On constate du même coup que M. J. a mal suivi les raisonnements de M. Homolle, auxquels il se rallie avec empressement (p. 146-147). La restitution nouvelle de M. Homolle suppose une victoire pythique de Gélon *inconnue* de nous, remportée en 482 ou en 478 ; à cette victoire inconnue, hypothétique, M. J. substitue deux victoires certaines (qui sont de Hiéron, il est vrai) ; et il en profite pour dater l'*Aurige* de l'an 477, l'année même où, « par une coïncidence singulière », furent exécutés les *Tyrannoctones* de Critios et Nésiotès. Mais tout cela est faux. Et voilà, je crois, un bel exemple du sérieux avec lequel M. J. conduit ses discussions. — Enfin, dans un autre exemple que voici, on trouvera peut-être que le manque de sérieux est allé jusqu'à l'escamotage. M. J. écrit (p. 246) : « L'influence des sculptures d'Olympie sur celles du Parthénon n'est pas niable. » Et, à l'appui de son dire, M. J. nous cite... deux métopes du Parthénon ! Or, on sait que, dans l'ensemble des sculptures décoratives du Parthénon, les métopes forment une catégorie à part, de bien moins grande valeur, certes, que la frise de la cella et les frontons ; on sait aussi que la fréquente répétition du même sujet, dans ces métopes, et le désir d'en varier les épisodes devaient nécessairement pousser les sculpteurs à profiter des compositions similaires antérieures ; en sorte que tout revient à dire que, pour deux des quatre-vingt-douze métopes du Parthénon, il apparaît que leur auteur ou leurs auteurs connaissaient les frontons d'Olympie : ce qui n'est vraiment pas extraordinaire. Et cela a suffi pour que M. J. assurât avec sérénité (p. 281) que « dans les marbres d'Olympie, nous avons reconnu déjà l'ébauche de la *décoration du Parthénon* » !

Par certaines des observations qui précédent (lesquelles ne sont qu'un choix), on a pu voir que M. J. a négligé des études non négligeables, qui ont été publiées dans des recueils pourtant fort connus, comme les *Rœm. Mitth.* ou l'*Arch. Jahrbuch*. Ce ne sont point là, malheureusement, les seuls oublis qu'on peut lui reprocher, soit pour les textes, soit pour les monuments. Il est malaisé de comprendre comment M. J. n'a rien dit d'une tête en bronze de l'Acropole (Rhomaïdis, *Mus. d'Ath.*, XVI), un des rares originaux de la sculpture grecque aux environs de 480, auquel M. Furtwiengler, dans un mémoire où M. J. a trouvé beaucoup à prendre, assigne le même auteur qu'à l'original de cet athlète Stéphanos, que M. J. a cependant mis en belle place

(p. 83-87 et note 1 de la p. 87 : cf. Furtwængler, *50e Berlin. Winckelm. progr.*, p. 129, 140-141 et 148). Cette même tête en bronze de l'Acropole, M. Furtwængler, dans ses *Meisterwerke* (p. 80), l'attribue à Hégias, le propre maître de Phidias, un des fameux « Précurseurs », un des rares dont le nom soit connu : voilà un monument qu'on se serait attendu à voir au premier plan dans l'ouvrage de M. J., et on ne l'y trouve nulle part ! — Je ne sais trop comment qualifier les raisons par lesquelles M. J s'est dispensé (p. 212-213) de parler du *Trésor des Athéniens* à Delphes. Les moulages de ces sculptures sont exposés en public depuis des années. M. J. n'avait pas, sans doute, à en faire l'étude complète et détaillée ; mais rien ne le dispensait de leur donner dans son livre le rang et l'importance qui leur revenaient. — Un chapitre (p. 253-276) est réservé aux types monétaires, M. J. prétendant retrouver dans les effigies monétaires de toutes les cités grecques au ve siècle l'empreinte de « l'idéal attique ». Je laisse ce chapitre à étudier aux numismatistes de profession ; mais le premier venu est en état de remarquer que les monnaies d'Athènes, qui auraient dû naturellement y occuper une place considérable, sont expédiées en une page tout juste (p. 256-257), et que M. J. ne connaît pas l'étude de Lermann (*Athenatypen auf griech. Münzen*, 1900), où de longs développements sont consacrés aux monnaies attiques de la première moitié du ve siècle. — Il y a un oubli bien plus grave encore. M. J. ignore jusqu'à l'existence du grand traité de Julius Lange (*Darstellung d. Menschen* etc., trad. Mann, 1899). Que penser d'un historien de « la sculpture grecque entre les Guerres médiques et l'époque de Périclès », qui ignore un des ouvrages les plus importants, et certainement *le plus original*, qui ait jamais été publié sur la sculpture grecque des origines jusqu'à Phidias et Polyclète ; un livre dont un des plus notables chapitres porte sur la période même et le sujet même choisis par M. Joubin ?

M. Joubin, au moment de passer en revue les monuments dont il s'occupe, avertit avec raison que, juger de leurs ressemblances ou différences, c'est affaire « d'appréciation personnelle, de sentiment », de coup d'œil. Il est donc utile d'être renseigné sur ce que vaut le coup d'œil de M. J. et sur la qualité de son jugement. — P. 57-58, M. Joubin, ayant daté les *Tyrannoctones* d'Anténor de l'an 506, tâche à se représenter ce qu'étaient leurs têtes, et il se figure la tête barbue d'Aristogiton sur le modèle de la *tête Rampin*. Or, il est reconnu aujourd'hui que ce marbre n'est pas postérieur à 550. — P. 98-99, M. Joubin assure, comme chose bien connue, que le *Phérécyde* de Madrid offre les plus grandes analogies avec l'*Harmodios* du groupe des *Tyrannoctones* et qu'il a tous « les caractères essentiels du style de Critios ». Je croyais qu'au contraire, dans la restauration du groupe, on se contentait de cette tête faute de mieux, et qu'on la trouvait insuffisamment voisine, pour le style, de la tête d'*Harmodios* : tel

est, du moins, l'avis qu'exprimait récemment encore M. Michaëlis, *Strasburger Antiken*, 1901, p. 25. — P. 138, entre le *Spinario* et une tête archaïque de l'Acropole. M. J. trouve qu'il existe « un air de famille qui tient à l'arrangement des cheveux..., à la netteté incisive des traits ». De la « netteté incisive des traits » je ne dirai rien, ne sachant ce que ces mots signifient dans le cas présent; mais pour l'arrangement des cheveux, il est sûr que les deux têtes n'ont rien de commun, au jugement de tout autre que M. Joubin; cf. Collignon, *Hist. sculpt.*, I, fig. 184 (Éphèbe de l'Acropole), et fig. 215 et 220 *(Spinario)*. — P. 176 et 201, tout aussi insoutenable est le rapprochement fait entre la tête de la Vénus de l'Esquilin, aux joues plates, à l'ovale étroit, et la tête, ronde et pleine, de la *Pénélope* de Berlin. — P. 176, dans la Vénus de l'Esquilin, M. J. voit la « la copie *fidèle* d'une œuvre *antérieure à 450* ». P. 159-160, M. J. classe parmi « les plus récentes » des figures archaïques de l'Acropole la statue *xoanisante*, qui en est incontestablement une des plus anciennes. — P. 162-163. Malgré les fortes raisons déjà données par M. Furtwæengler, M. J. persiste à voir dans les *Danseuses* d'Herculanum d'excellents bronzes grecs originaux. M. Benndorf vient justement de trancher la question d'une façon définitive : ce ne sont que des copies peu fidèles (cf. *Wien. Jahreshefte*, 1901, p. 181 sqq.). — P. 241, M. J. traite sévèrement, en revanche, les sculptures du temple d'Olympie qu'il considère « comme un travail *de second ordre*, une œuvre de praticiens *sans grande personnalité* ». Il faut plaindre les délicats : M. Joubin, apparemment choqué par certaines négligences dans l'exécution, n'a pas vu... le reste, où éclatent des beautés de premier ordre et où se marque une personnalité singulièrement forte et attachante. M. J. a-t il été, du moins, plus clairvoyant, quand il a cherché les auteurs de ces sculptures? Il ne semble pas; car c'est juste au moment où les indices se multiplient (cf. C. Robert, *Athen. Mitth.*, 1900, p. 325, sqq.; S. Reinach, *Rev. arch.*, 1901, II, p. 158 sqq.) en faveur de l'hypothèse de M. Furtwængler qui a attribué les sculptures d'Olympie à un atelier de Paros, que M. J. vient nous affirmer (p. 246) que « les prêtres d'Olympie (*sic*) ont choisi leurs sculpteurs » dans le groupe des artistes attiques. — N'allons pas plus loin; ne parlons pas de l'attribution des frontons d'Égine à des Attiques également; il est trop certain que, même « après avoir fait un long apprentissage dans les musées et rédigé de nombreux (?) catalogues » (p. 1), M. J. a encore besoin d'aiguiser son coup d'œil et d'affermir son jugement.

De cet amas d'erreurs, de ces preuves trop abondantes de légèreté et peut-être même d'ignorance, il ne saurait résulter assurément que la thèse essentielle de M. Joubin, si paradoxale et suspecte au premier abord, paraisse maintenant plus digne d'être prise au sérieux. Car, comme l'a dit un poète plaisant, « mille revers ne font pas un succès »; pareillement ici, mille erreurs ne font pas un bon argu-

ment. Cette thèse, je l'ai énoncée plus haut; elle se divise en deux propositions : 1° il n'existe pas d'écoles de sculpture, locales ou régionales; 2° à partir de 480, en toute contrée de la Grèce, quels que soient les artistes, c'est l'art attique qu'on retrouve, c'est l'idéal attique qui règne.

La première proposition annule du coup les progrès qui ont été faits depuis cinquante ans dans la connaissance de la sculpture grecque avant Phidias. Ce n'est point pour le plaisir de poser des étiquettes multiples qu'on distingue aujourd'hui entre une école ionienne d'Asie et une école de Chios, entre Égine, Argos et Athènes; c'est parce que l'étude comparée, de plus en plus attentive, de monuments de plus en plus nombreux a fait reconnaître entre eux certaines différences irréductibles. Non pas que ces écoles aient été l'une pour l'autre un monde fermé; de l'une à l'autre se produisaient incessamment des répercussions d'influence; elles n'étaient pas immuables, ni éternelles; et il est très difficile assurément de reconstituer toutes les phases de leur existence. Mais ce n'est point par un chemin aisé que progresse la science. Il est possible aussi qu'on ait mal situé géographiquement certaines de ces écoles, qu'on ait parfois travaillé avec trop de subtilité à en accroître plutôt qu'à en réduire le nombre, qu'on n'ait pas toujours défini nettement des caractères qui leur sont propres. Et ce sont là, en effet, questions fort délicates. Serait-ce ces difficultés mêmes qui ont rebuté M. Joubin? Il est probable; car on chercherait vainement dans son livre les raisons sérieuses pourquoi nous devons désormais « apporter à l'examen des monuments un esprit dégagé du préjugé des écoles d'art régionales » (p. 254). Je n'ai donc pas à défendre des méthodes et des résultats qu'une attaque aussi faible que présomptueuse n'ébranle en rien; il me paraît juste seulement d'étaler ce qu'il y a de faiblesse jointe à la présomption de l'agresseur. — M. J. rappelle en raillant (p. 25) la prétendue école de la Grèce du Nord, qui n'eut qu'une durée éphémère; il aurait pu aussi rappeler l'école de Naxos, à laquelle M. Sauer fut seul à croire. Mais, puisqu'il ne dépend pas d'un archéologue, fût-ce l'un des plus savants, comme Brunn, ou l'un des plus consciencieux, comme M. Sauer, de nous imposer la croyance à une école nouvelle, c'est donc que le mot correspond à des réalités dont on peut discuter? Et si les mêmes savants qui ont relégué dans le royaume des ombres l'école de la Grèce du Nord et l'école de Naxos continuent cependant de croire à l'existence de certaines autres, c'est donc qu'ils ont pour cela des raisons qu'ils jugent bonnes? Comment alors M. J. n'a-t-il pas mis tout son soin à démontrer que leurs raisons ne sont pas bonnes? Là où l'on attendait une discussion précise et serrée, on ne trouve qu'une parole d'oracle : cela ne compte pas. — M. J. triomphe (p. 24 et 226) de ce que les vases autrefois appelés étrusques se sont trouvés n'être pas étrusques, et de ce que les vases dits mycé-

niens ne proviennent pas tous de Mycènes. Je me ferais scrupule d'affaiblir par un commentaire la beauté de cet argument, dont M. J. est si content. — P. 110, je trouve l'unique tentative de démonstration contre « le préjugé des écoles d'art régionales ». M. J. dit en propres termes que la carrure massive des figures de la prétendue école argienne est une convention qui se rencontre également dans les œuvres les plus sûrement ioniennes. D'où il résulte que M. J. ne fait aucune différence de structure ni d'exécution entre telle figure assise des Branchides et la statue péloponnésienne d'Agémô, entre le guerrier debout du monument des Harpyes et le petit bronze de Ligourio, et qu'il confond sereinement la lourdeur épaisse et molle des sculptures ioniennes d'Asie avec la *statura quadrata compactis firmisque membris* des types de l'école argienne. — P. 268-269, que dire encore d'un argument comme celui-ci : M. Joubin, qui prétend que toute la sculpture grecque du VIe siècle est ionienne et toute la sculpture grecque du Ve siècle est attique, trouve une confirmation de son idée à Delphes, où, « du trésor des Cnidiens au trésor des Athéniens, *le style évolue peu à peu de l'ionisme vers l'atticisme* ». Qu'un monument élevé par Cnide ressortit à l'art ionien d'Asie, cela paraissait jusqu'ici assez naturel; et non moins naturel, qu'un monument élevé par Athènes ressortît à l'art attique. Mais personne ne s'était avisé que ces deux œuvres dussent être attribuées aux Phocidiens : car les paroles de M. Joubin, à moins d'être une absurdité, ne peuvent avoir que ce sens là. Souhaitons que M. J. nous parle plus amplement, quelque jour, des artistes phocidiens auteurs des *Trésors* de Cnide et d'Athènes, et aussi qu'il nous indique les autres monuments delphiques où l'on voit l'ionisme de ces Phocidiens *évoluer peu à peu* vers l'atticisme. — Comme si ce n'était pas assez des arguments de cette sorte pour discréditer sa cause, M. J. est allé jusqu'à des contradictions formelles. Il déclare à maintes reprises qu'il n'existait d'autre école au VIe siècle que l'école ionienne, à laquelle s'est substituée sans transition, au Ve siècle, l'école attique : « Il n'y eut au VIe siècle qu'une seule école d'art,... l'école ionienne » (p. 278); « Au commencement du Ve siècle, dans toute la Grèce, les sculpteurs étaient tous des Ioniens ou des disciples des Ioniens » (p. 34). Et cependant M. J. écrit ceci (p. 268) : « Dans la Grèce propre, nous avons vu, dès le début du Ve siècle, *les petites écoles de sculpture locale* disparaître et se fondre dans une école unique, l'école attique ». Et encore ceci (p. 270) : « L'art attique... absorbe dans la première moitié du Ve siècle *les écoles régionales...* » Il y en avait donc, des écoles d'art régionales!

On voit comment M. J. a su soutenir la première des deux propositions en lesquelles se résume sa thèse. Peut-être sur ce point M. J., qui ne tient pas beaucoup à ses opinions et en prend aisément le contrepied, reconnaîtrait-il de bonne grâce son erreur. Mais, sur la

seconde proposition, il est obligé d'être plus ferme, à moins qu'il ne veuille lui-même prononcer la condamnation totale de son livre. Donc, pour M.J., l'art attique absorbe, au début du ve siècle, toutes les écoles d'art régionales, ou, s'il n'y avait pas d'écoles régionales, s'il n'existait au vi^e siècle que la seule école ionienne, « de l'idéal ionien démodé se dégage, vers 480, le nouvel idéal attique » (p. 58). C'est là le point capital et la grande nouveauté de la thèse de M. J. : Athènes, dès le lendemain de Salamine, rayonne d'un tel éclat que ses créations d'art et son idéal artistique s'imposent, sans résistance aucune, à la Grèce tout entière. M. J. revient à satiété sur cette affirmation, et il importe de citer textuellement ses paroles : Athènes devint, tout de suite après Salamine et Mycale, « la véritable capitale de l'hellénisme... Sa population active, avide de gain, s'enrichit rapidement. Avec la richesse, *le goût du luxe* s'accrut. *Les artistes affluèrent*... Il fallut aussi réparer les ruines qu'avaient laissées les Perses... Les partis politiques se disputèrent l'embellissement d'Athènes... Cimon entreprenait la reconstruction de l'Agora et confiait à Polygnote la décoration du Pœcile ; il faisait restaurer les Hermès sacrés... *Partout des temples, des portiques, des statues.* Pendant 50 ans, peintres, sculpteurs, architectes, décorateurs ne chômèrent point. Athènes devint ainsi *le lieu de rendez-vous de tous les artistes de la Grèce*... Telles sont les conclusions *que suggère l'étude des textes* relatifs aux artistes et au *rôle historique* d'Athènes dans la première moitié du ve siècle » (p. 34-35). Et encore : « Nous savons *avec certitude* qu'Athènes était après les guerres médiques *le centre artistique le plus important de la Grèce* » (p. 152). Ou bien : «... Partout la civilisation athénienne se substitua à celle de l'Ionie, après les guerres médiques... Le développement artistique d'un peuple marche de pair avec son expansion économique. *La richesse d'Athènes engendre l'art attique*... » (p. 275-276). Cela survient immédiatement après l'invasion perse, M. J. ne manque pas une occasion de l'affirmer. On lit, par exemple, p. 254 : « Les grandes compositions d'Égine, d'Olympie, de Sélinonte, nous ont déjà montré *le rayonnement de l'art attique*... » Or, M. J. date lui-même les frontons d'Égine « des années qui suivirent *immédiatement* les guerres médiques » (p. 225). Ainsi une nouvelle tradition d'art se forme à Athènes *au lendemain des guerres médiques* » (p. 243), et dès le surlendemain cette tradition s'impose déjà hors de l'Attique. En résumé, tout aussitôt après Salamine et Mycale, prééminence absolue d'Athènes à tous les points de vue : accroissement brusque de sa richesse ; activité fiévreuse de ses ateliers qui attirent à eux tous les sculpteurs grecs ; essor soudain d'une nouvelle « tradition d'art » qui, rapide comme l'éclair, rayonne jusqu'aux extrémités du monde grec et efface tout ce qui n'est pas l'art attique.

Voilà les affirmations de M. J. Voici maintenant les faits, pour l'exposé desquels je me réfère en général à l'historien le plus exact et le

plus complet ; à Busolt, *Griech. Gesch.* III, p. 358 sqq. De 480 à 450 Athènes est dominée par deux préoccupations principales : la poursuite de la guerre avec les Perses et la réfection de la ville, murs d'enceinte, temples et édifices divers. Mais de ces deux objets, le premier est le plus urgent et prime l'autre. La guerre avec les Perses ne sera finie qu'en 449 ; elle n'est pas toujours heureuse[1] ; et elle se complique de la révolte de Naxos en 470, de la guerre faite par Thasos aux colons athéniens de la Thrace en 465, puis, en 457, de la guerre avec les Péloponnésiens. Ces guerres coûtent cher, particulièrement la guerre maritime ; on admet que les 460 talents, versés annuellement par les alliés dans les premiers temps de la Ligue maritime, étaient complètement employés pour l'entretien annuel de 100 trières. Que le commerce de l'Attique se soit beaucoup développé dans cette période, en raison de l'extension de la puissance d'Athènes sur mer, cela peut être accepté *a priori* (et on en a un témoignage intéressant dans la remarquable prospérité de l'industrie des vases peints) ; mais la richesse n'a pas afflué cependant tout de suite. Et l'accroissement de la richesse elle-même n'a pas eu pour résultat immédiat de susciter « le goût du luxe » chez les particuliers ; car nous savons qu'au ve siècle les habitations privées à Athènes étaient d'un aspect mesquin et presque misérable. Quant aux ressources devenues plus abondantes de l'État, elles étaient absorbées par les dépenses de la guerre ; la preuve en est que la reconstruction des murs même de la citadelle a subi d'incroyables lenteurs : c'est seulement en 468, avec le butin fait à l'Eurymédon, qu'on éleva le mur Sud de l'Acropole (mur de Kimon) ; c'est en 457, lorsqu'on redouta une attaque immédiate des Péloponnésiens, que les tambours de colonnes destinés à l'Hécatompédon de Thémistocle furent encastrés dans le mur du Nord, lequel était donc, à cette date, encore bien peu avancé. Nous savons d'ailleurs à peu près quelle fut la part respective de Thémistocle et de Kimon dans les travaux accomplis à Athènes avant ceux de Périclès. Sous l'impulsion de Thémistocle, de 478 à 473, on refait l'enceinte de la ville, les fortifications du Pirée, les Longs Murs, c'est-à-dire les ouvrages de défense les plus nécessaires ; on s'occupe aussi à niveler et élargir l'Acropole, et on y *commence* la construction d'un mur d'enceinte ; enfin on y jette les fondations d'un grand temple nouveau, lequel est interrompu après le bannissement de Thémistocle en 473, et *ne sera repris que par Périclès.* Kimon, lui, néglige l'Acropole, si ce n'est pour ce qui concerne le mur d'enceinte (en 468 et en 457) ; il s'occupe davantage de la ville proprement dite. Il reconstruit l'Agora, et on lui attribue (sans aucune certitude) le Bouleutérion, le Métrôon, le Portique royal : ce sont là des bâtisses administratives ou d'utilité publique, qu'on ne nous signale pas comme ayant été, à un degré

1. En 456/454, désastre des Athéniens en Egypte ; incendie de la flotte.

quelconque, des œuvres d'art. A quoi s'ajoutent le Pœcile, orné de peintures par Polygnote, le Théseion[1] et l'Anakeion, deux petites chapelles décorées par Polygnote et Micon[2]. Pour ce qui est des œuvres de statuaire ou de sculpture décorative entre 480 et 460, on n'en connaît pas d'autres que celles-ci : le groupe des *Tyrannoctones*, rétabli en 477-476 ; une statue de *Zeus Éleuthérios* près du Portique royal ; et *trois* Hermès érigés en 475 après la prise d'Eïon. — Voilà à quoi se réduit la phrase retentissante de M. J. : « Partout des temples, des portiques, des statues ». — Et pour la même période, les seuls sculpteurs que nous connaissions à Athènes sont Critios et Nésiôtés, Hégias et Calamis. Il apparaît donc que, de 480 à 450, le peu d'argent que laissaient disponible les dépenses militaires fut employé aux fortifications de la ville et de la citadelle, et à quelques constructions d'utilité publique ; à quoi Kimon dut ajouter peut-être, sur sa propre fortune, quelques donations. Après 450, tout changea ; c'est alors que commença le grand essor artistique d'Athènes, en étroite corrélation avec les événements politiques. Périclès conclut la paix avec la Perse en 449 ; la même année est arrêtée la guerre avec les Péloponnésiens, qui sera définitivement close en 446. Il n'y a donc plus à pourvoir aux dépenses militaires ; on peut disposer, pour l'*embellissement* de la ville, des φόροι payés par les alliés ; et Périclès est en mesure de reprendre les grands desseins sur l'Acropole : le temple d'Athéna Niké est construit, probablement à l'occasion de la paix avec la Perse, et le Parthénon est commencé en 447.

Ainsi M. J. s'est fait une idée totalement inexacte de l'état d'Athènes pendant la première moitié du ve siècle ; sa thèse est radicalement fausse. Ajoutons qu'il n'a pu s'apercevoir, dans ces conditions, que l'éclat incomparable de l'art attique après 450 tient justement, pour beaucoup, à ces trente années d'attente, à ce répit forcé, durant lequel la puissance d'Athènes s'est accrue, son orgueil national s'est élargi, les idées sur le plan des monuments à rebâtir se sont précisées, et, où, surtout, Phidias, Ictinos, Callicratès ont eu le temps de grandir et leur génie de mûrir. Ce que fut la scuplture à Athènes, dans cette période, je n'ai pas la place pour le dire ici. Mais elle fut très différente de ce que croit M. J. Elle n'a fait que développer logiquement l'art antérieur à 480, et son principal représentant, Calamis, fut le continuateur exact d'un long passé. A ce passé, non plus qu'à la période où il s'est limité, on doit reconnaître que M. J. n'a rien com-

1. Rien de commun avec le temple conservé sous ce nom.

2. Observons ici que, parmi les constructions qui datent du temps de Kimon, plusieurs ont dû être faites aux frais de Kimon lui-même, qui était personnellement très riche. Si Polygnote a refusé, comme on le raconte, d'être payé pour ses peintures du Pœcile, c'est probablement parce qu'il l'eût été sur la caisse de Kimon, son parent et ami. Car il reste toujours que l'État athénien, à cette époque, était incapable de fortes dépenses pour l'*embellissement* de la ville.

pris. Il a rassemblé des monuments tirés de toutes les régions de la Grèce, lesquels n'ont souvent de commun entre eux que de pouvoir être datés (non pas tous cependant) du second quart du ve siècle; il les a brièvement commentés, en résumant d'ordinaire ce que le précédent commentateur en avait déjà dit, mais en les pliant tous à son dessein, ou du moins en ayant l'air de les y plier, par la répétition fréquente de phrases du genre de celles-ci : « On reconnaît bien en cela l'art des Précurseurs » ; « telle fut l'œuvre des Précurseurs » ; « on saisit les liens qui unissent les Précurseurs à Phidias, à Myron et à Polyclète ». Mais à quel endroit de son livre M. J. a-t-il confronté avec le *Discobole* ou le *Doryphore* ou l' *Athéna Parthénos* une œuvre quelconque de ses « Précurseurs »? — « Ces illustres artistes, continue M. J. (p. 281), eurent des maîtres et ils leur doivent beaucoup ». Mais en quelle page de son livre M. J. a-t-il fait le compte de ce que Phidias doit à ses maîtres? — Et M. J. termine son dernier développement par cette phrase (p. 282) : « Ainsi, *avant Phidias*, l'hellénisme tout entier avait déjà les regards tournés vers Athènes et puisait, comme à une source pure, *au trésor de ses immortelles créations.* » Mais où sont-elles, ces immortelles créations de l'art athénien, *antérieures à Phidias?* N'apparaît-il pas ici, dans une clarté crue, que M. J. a simplement appliqué aux productions statuaires du temps de Calamis les phrases banales qu'on répète sur le Parthénon, de même qu'il a, d'un bout à l'autre de son ouvrage, confondu l'Athènes de Périclès avec l'Athènes de Thémistocle et de Kimon?

Le livre de M. André Joubin, à le prendre d'ensemble, est fondé sur une complète méconnaissance ou ignorance de l'histoire, — de l'histoire politique aussi bien que de l'histoire de l'art; — il est pauvrement écrit, et, dans le détail, il abonde en grosses erreurs. C'est un livre franchement mauvais; et, puisque cela a suffi à l'auteur pour obtenir le grade de Docteur ès-lettres, c'est, en outre, un mauvais exemple, qu'il convenait de dénoncer hautement, crainte que quelqu'un eût la fâcheuse idée de s'en inspirer [1].

Henri Lechat.

---

1. M. André Joubin, au cours de ses dissertations, m'a adressé personnellement plusieurs critiques. S'il y en a de justes, je les accepte avec humilité; mais il y en a qui sont d'une exactitude contestable, pour ne pas dire mieux. Par exemple, M. J. me reproche (p. 152) d'avoir attribué l'*Aurige* de Delphes à « l'école *argienne* », à un sculpteur « *argien* ». Je n'ai parlé ni d'un sculpteur argien, ni de l'école argienne; je me suis même expressément défendu de choisir entre les nombreux ateliers doriens (cf. *Rev. ét. gr.*, 1899, p. 183). — M. J. écrit (p. 64, note 2), à propos d'un Apollon du Ptoïon : « M. Lechat se trompe d'au moins une génération en attribuant cette statue aux environs de 450. » Or, la seule indication positive que l'on ait pour dater cette statue consiste dans le caractère épigraphique de la dédicace qu'elle porte gravée sur les jambes; et M. Foucart a attribué cette inscription au milieu du ve siècle (cf. *Bull. corr. hell.*, 1887, p. 288). M. J. paraît avoir ignoré jusqu'à l'existence de la note de M. Foucart.—Au sujet de

FRIEDRICH LEO, **Die Griechisch-Rœmische Biographie** nach ihrer litterarischen Form. Teubner, 1901, in-8°, 329 p.

L' « évolution des genres » continue à faire son chemin dans l'histoire de la littérature. Quand ce sera fini, qui se plaindra? Nos voisins partis plus tard n'en sont encore qu'à la description et à l'histoire des genres. M. Peter nous a fait celle de « la lettre » en Grèce et à Rome : voici celle de « la biographie ». Suétone en a pour une bonne part le profit. Serait-il donc à la mode? Nous avons eu l'an dernier le livre de M. Macé sur Suétone [1]; plus récemment des études de M. Schmidt et de M. Ihm sur les manuscrits de Suétone; c'est sûrement un avantage que de voir encore se produire une étude qui porte, il est vrai, non pas tant sur Suétone que sur le genre littéraire par lequel il est connu. Notez la signature qui est celle d'un des meilleurs latinistes de l'Allemagne [2].

Je vois bien dans ce livre un effort très sérieux et je ne doute pas qu'il ne résume de longues études. Mais, tout en reconnaissant l'originalité de maintes parties, je ne pourrais m'empêcher de faire plus d'une objection, tant au choix du sujet, qu'à la méthode, et surtout à la forme adoptée.

D'abord le livre n'est pas composé, et M. L. lui-même prend la peine de nous en avertir.

Dans la courte préface qui est en tête du volume, l'auteur nous dit qu'il n'avait d'abord voulu faire qu'une dissertation sur la forme lit-

---

l'athlète de Tarse (p. 127), que j'ai tenté d'expliquer comme un *Diadumène* en train de nouer sur sa tête la bandelette des vainqueurs, M. J. m'a fort mal lu et mal compris. J'ai dit que les bandelettes de ce genre se terminaient par des *franges*, et que ces *franges*, roulées et tordues sous la main, pouvaient prendre l'aspect d'un écheveau de ficelle; j'ai dit aussi que ces bandelettes, étant passablement longues, pouvaient se rouler, pour plus de commodité, à la façon de nos bandes de toile pour pansement : on en a un exemple dans un bas-relief de Munich. A cela M. J. répond qu'il n'a « jamais vu, pour sa part, de rouleau de bandes à pansement qui ressemble à un écheveau de ficelle tordu ». Évidemment, M. J. n'a pas compris. M. J. dit, en outre, que l'athlète devrait commencer par appliquer la bandelette, non sur la nuque, mais sur le front, puisqu'elle doit être nouée par derrière : mais la bandelette ne pouvait-elle pas être assez longue pour faire deux fois le tour de la tête? Puis M. J., en croyant relever une erreur de moi (p. 127, note 1), n'a fait qu'aggraver la sienne : M. J. ignore que c'est le cartilage intérieur et non l'ourlet de l'oreille qui est gonflé et déformé chez les lutteurs. Je le prie de comparer l'oreille de son athlète de Tarse (p. 133, fig. 39) avec l'oreille de l'athlète *Verseur d'huile* de Munich, du *Doryphore*, et de tant d'autres! Enfin, il n'est pas exact que la solution présentée par moi, et que j'ai naturellement échafaudée de mon mieux, je l'aie « proposée comme définitive ». Encore une fois, il faut savoir lire! — Etc., etc. — Je ne poursuis pas plus loin la revue de ces critiques. Cela n'a aucun intérêt pour le lecteur et n'en a pas beaucoup pour moi.

1. Voir la *Revue* du 4 mars 1901.

2. Ouvrages précédents de M. Leo : éditions des tragédies de Sénèque, des comédies de Plaute; études sur Plaute; articles de tout genre dans les Revues, surtout dans celle de Gœttingne, etc.

téraire des biographies de Suétone. L'étude s'est peu à peu développée pour devenir le présent livre. On s'explique ainsi le désordre et les défauts qui sautent aux yeux d'abord. Admettra l'excuse qui voudra. Mais il est plaisant, après cela, de voir l'auteur, à diverses reprises [1], rappeler son « plan », et « les limites qu'il n'entend pas dépasser » ; cadre accommodant s'il en fut. Était-il d'ailleurs besoin d'aucun aveu? Il suffit d'un coup d'œil sur la table des matières [2] pour constater que le souci de l'unité n'est sûrement pas ce qui tracasse l'auteur. Il nous donne en réalité un livre qui commence à Suétone et tourne autour des biographes avec toutes sortes d'excursions. Tout cela a été fait de pièces et de morceaux. Certains chapitres ont aussi le mérite de l'imprévu. Si tout le monde comprend ici la présence de certains noms, je suis bien sûr qu'il n'y aura guère de lecteur qui ne sursaute d'abord en rencontrant le *Brutus* dans cette suite. Même après avoir lu le chapitre, je me demande si ce n'est pas ici un de ces morceaux intercalés après coup (Einschalten) comme ceux que M. L. sait si bien découvrir dans l'histoire Auguste ou ailleurs.

Par le Register, par les titres courants on essayera de remédier aux insuffisances de la table; mais comment corriger les défauts de la forme adoptée délibérément par l'auteur? On croirait qu'il s'est fait illisible à plaisir ; d'abord en compliquant de son mieux une matière qui n'est pas simple; en allongeant des phrases sans fin ; en les encombrant de mots étrangers, grecs, latins, brocards ou autres formules dont l'effet est des plus bizarres, mais fort connu aussi. J'en demande pardon à M. Leo; il n'y a pas à dire ; c'est ainsi, toutes proportions gardées, que parle le Bridoye de Rabelais.

Mais il y a une autre cause d'obscurité bien plus grave qui tient aux habitudes d'exposition de l'auteur. On dirait que pour lui le lecteur est alternativement un patient sur qui l'on peut tout faire passer ou un savant à qui on n'a besoin de rien apprendre. Aucune des deux choses n'est certes vraie ; la dernière l'est peut-être encore moins que l'autre. Nous accabler de numéros de citations, comme on le fait ici régulièrement, équivaut très souvent à nous parler par signes. Pour suivre vraiment M. Leo, il faudrait avoir sur l'instant, présents à l'esprit, non seulement tous les classiques, y compris les polygraphes, Athénée, Suidas, etc., et les auteurs comme Diogène Laerce ou Philo-

---

1. P. 135, à la 1re l. de la note; p. 155 en haut; p. 156 en haut, etc.

2. Seize chapitres alignés dans l'ordre suivant : les Césars de Suétone; biographies littéraires de Suétone ; plans de vies particuliers; Diogène Laerce; les péripatéticiens; leurs prédécesseurs et leurs analogues; les Alexandrins; de Varron à Suétone; Plutarque; la forme de la biographie dans Plutarque; Cornélius Népos ; le Brutus de Cicéron ; l'Agricola de Tacite; les historiens; les Sophistes; les Néoplatoniciens ; les biographes des empereurs après Suétone ; la biographie en Grèce et à Rome.

dème; non seulement la littérature courante et les polémiques des revues ; mais, et jusque dans le détail, des livres compacts et abstraits comme les cinq volumes de Müller. L'auteur raisonne, mais jamais ou presque jamais ne fait d'analyse. Vraiment pour qui donc M. L. a-t-il écrit ?

Le sujet est sans doute fort intéressant : en quoi la biographie diffère-t-elle de l'histoire, par son objet, par son but, par sa forme ; quels ont été les types divers de biographies essayées chez les anciens. C'était un beau thème ; mais avec M. L. on fait d'abord un détour, et l'on débute par Suétone. M. L. part de cette remarque que Suétone connaissait et qu'il a suivi la tradition dans ses « hommes illustres » ; d'autre part qu'en écrivant les Césars, en introduisant, chose toute nouvelle, sur ce terrain politique et non plus littéraire, le schéma et les rubriques habituelles aux écoles, il a voulu non pas faire œuvre historique, car il évite ce domaine ; mais qu'avec le style très simple des érudits, il a entendu seulement préparer une sorte de complément aux livres d'annales. Résultat imprévu, quoique incontestable : l'ancienne forme de l'histoire va cesser aussitôt, tandis que les biographies d'empereurs, avec la forme que leur avait donnée le grammairien, prendront sa place. A cette forme nouvelle, au moins telle pour les Romains, s'oppose la forme ancienne de la biographie péripatéticienne dont nous trouvons des exemples assez nombreux dans Plutarque. Elle empruntait ses éléments aux sources historiques, mais en se proposant un but différent : la peinture des caractères et à la suite un progrès moral. Notons encore que la biographie sortant de son domaine propre, à Rome comme en Grèce, avait pris pied dans l'histoire ; par Polybe, par Salluste, par Tacite on sait quelle place elle s'y est faite. Dans leur suite historique, les séries et leur caractéristique seraient exactement celles-ci : biographie péripatéticienne : elle est composée, bien écrite et forme un tout ; voir Plutarque ; biographie alexandrine : ce n'est qu'un recueil de matériaux où l'unité n'est qu'apparente et extérieure. Aucune de ces formes ne cherche à peindre un caractère ou à le suivre dans son développement ; Polybe seul l'a tenté. Enfin biographie littéraire ou plutôt d'école : celle-ci se défie du grand style ; elle s'applique au détail, comporte des séries de noms de poètes ou de philosophes avec introductions historiques générales : penser aux hommes illustres de Suétone ou aux vies de Diogène Laerce.

Sur le rang hiérarchique de la biographie à l'égard de l'histoire, sur sa destinée sous l'empire, M. L. a des idées originales que, chez nous aussi, (la rencontre est piquante), M. Boissier développait de son côté à peu près au même moment, et presque dans les mêmes termes [1].

Je donne d'abord, d'après M. Leo, ces indications pour qu'on comprenne l'intérêt du sujet. Mais comment ne pas nous souvenir

1. Voir la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1901, p. 270 au bas.

aussitôt que des généralités comme l'histoire de la lettre ou de la biographie, en grande faveur dans notre ancienne critique, étaient jusqu'à ces derniers temps, soigneusement évitées par nos voisins ? Non sans raison certainement. On a beau ici les traiter tout autrement qu'on ne faisait chez nous. Ces thèmes ont le très grave inconvénient de rester trop au-dessus et en dehors de nos textes, des faits et des noms connus. On y perd pied à chaque instant, ou bien l'on se traîne sur des parties étudiées de tous temps ; châteaux de cartes ou banalités ; cruelle alternative.

Prenons un des chapitres particuliers du livre, l'un de ceux qui a dû donner le plus de peine à l'auteur, qu'il a développé longuement (50 p.) : le chapitre sur Diogène Laerce. On a bataillé ferme depuis quelque vingt ans en Allemagne sur les sources de ces vies des philosophes. Je me demande si le sujet valait la peine qu'on prend et qu'on a prise ; le résultat final ne ressemble-t-il pas à celui qui consisterait à passer d'un fouillis obscur à un faisceau d'hypothèses parfois plus obscures encore ?

Autre danger. M. L. cherche et veut trouver dans les biographies des différences essentielles, ou autrement des types. Son criterium habituel est tiré de la composition des biographies, le schéma, si discuté cependant, de Suétone servant de repère. M. L. note soigneusement les modifications qu'il découvre dans l'ordre des parties, l'absence de quelques-unes, ce qui y est ajouté : criterium des plus dangereux, si je ne me trompe ; car ne consiste-t-il pas à réduire en formules ce qui est la matière nécessaire de toute biographie : comment raconter la vie d'un homme sans passer en revue sa naissance, sa famille, son éducation, sa vie publique, sa vie privée, son caractère, sa mort ? Autant vaudrait noter qu'un dictionnaire alphabétique va de A à Z. Et l'ordre de ces parties, cette base sur laquelle s'appuie sans cesse M. Léo, est-il si important ? Il semble passim que M. L. devine ces objections ; mais lorsqu'il conclut, il n'en tient plus aucun compte.

En fait, quand il étudie les œuvres de véritables auteurs comme Népos, comme Plutarque, M. L. trouve, dans le même écrivain, des variétés très différentes : grand embarras pour lui qui veut les ramener à l'unité. Il ne servirait à rien de recourir, comme le fait souvent M. L. aux rapprochements avec les ἐγκώμια dérivés d'Isocrate, ou avec les διαδοχαί habituelles aux philosophes : M. L. procède donc par retouches, par raisonnements subtils ; il divise et subdivise : mais alors à quoi donc servait toute la construction hypothétique qui précédait et toute celle qui va suivre ? Et aussi que penser d'une méthode qui consiste à vider d'abord le genre des œuvres de talent reconnues ; qui réserve ses préférences aux œuvres médiocres, et aussi à toutes celles qui sont perdues et qu'on peut à l'aise reconstituer ? Le titre nous annonçait une étude de la biographie grecque-romaine *dans*

sa forme littéraire; la véritable conclusion de M. L. consiste à écarter toutes les biographies vraiment littéraires et de valeur pour ne voir de caractéristique que ce qu'on trouve ou qu'on imagine trouver dans les autres [1].

Qu'il y ait avec cela dans le livre de M. L. d'excellentes choses, cela est trop clair, et, vu le nom de l'auteur, comment pourrait-il en être autrement? J'aime moins ce qui concerne les classiques, Tacite, Polybe, Cicéron; mais Diogène a été fouillé ici comme jamais il ne l'avait été. Les vues de fonds de M. L. même hypothétiques sont de celles qui plaisent à l'esprit et qui le séduisent vivement. On aime à se représenter, d'après M. Leo, plus ou moins nettement la suite des formes de la biographie avec la différence des dates, des époques, et des hommes. Un assez grand nombre de textes, grecs et latins, sont corrigés d'une manière à la fois prudente et ingénieuse. D'autres passages, commentés par M. Leo, prennent une couleur et un relief qui leur donnent comme une valeur nouvelle. Comme exemple des fines remarques de l'auteur, je cite celle qui concerne la transition familière (οὗτος, *hic*) habituelle à Diogène, à Népos, que Suétone se permet dans les vies littéraires, mais qu'il évite dans les Césars.

Mais en somme je crains que, dans l'ouvrage qui nous est donné, le désordre, le manque de clarté et de simplicité et d'autre part certaines exagérations ne nuisent à l'ensemble; que les bonnes choses ne souffrent du voisinage des autres; celles-ci sont parfois si bien perdues dans le reste qu'on n'ira pas les chercher où elles sont. J'ajoute très sincèrement que ce serait grand dommage pour l'auteur, pour le sujet et pour la science elle-même.

Émile Thomas.

M. le rabbin Michel Mayer a publié sous le titre suivant : *Le monothéisme ou la vérité religieuse* (in-8°, Paris, Durlacher, 1900, xi et 553 p.) un ouvrage de dimensions considérables. contenant le résumé de quatre-vingt-treize conférences; il y a réuni ce qu'il tient pour les données essentielles du dogme, de la morale et du culte israélites. En dehors de l'intérêt que ce traité d'ensemble présente aux coreligionnaires de l'auteur, son livre est un guide sûr, permettant de comprendre l'état d'âme du judaïsme contemporain; rien, en effet, de plus inexact, je dirais même de plus faux, que les idées qui ont cours généralement à cet égard chez les non-israé-

---

1. Voici quelques objections de détail. Je ne crois pas à l'hypothèse d'une triple rédaction successive dans l'histoire d'Auguste. Par contre je goûte assez l'idée de M. L. d'expliquer bien des bizarreries de cette histoire par la comparaison avec Diogène Laerce où nous en trouvons de très semblables (prétendues lettres, décrets et vers apocryphes, etc.) — Quand les historiens de l'histoire Auguste parlent de leur *curiositas* (p. 271), c'est de leur part non pas modestie, mais simplement une réminiscence de Suétone (Vesp. 1 fin etc. — Lire p. 68 au milieu : ὠτοθλαδίας. — Est-ce par système que M. L. ignore les travaux français? Il ne connaît pas plus le Suétone de M. Macé, que le *De fontibus Diogenis* de V. Egger (1881).

lites. On s'imagine les Juifs, ou rivés à un petit nombre de bizarres et minutieuses observances, ou ramenant la religion à quelques préceptes d'une grande simplicité, sorte de spiritualisme biblique analogue au protestantisme libéral ou au théisme chrétien. Or, si cette seconde appréciation est juste en ce qui touche un petit nombre d'israélites « réformés », dont les opinions confinent à la pure philosophie, le juif « pratiquant », ainsi que le fait voir M. Mayer, est tenu de se conformer aux croyances, aux détails de culte et aux devoirs moraux contenus dans la «loi de Moïse», complétée elle-même et commentée par la tradition, dont le Talmud est l'organe. La « loi orale » possède la même autorité que la « loi écrite »; elle énonce les « principes, règles, préceptes et défenses, servant d'explication et de développement à la loi écrite, remontant également à Moïse, » c'est-à-dire à seize siècles avant l'ère chrétienne, « conservés de mémoire et transmis oralement, de génération en génération, par les prophètes et par les docteurs » jusqu'à leur consignation dans les écrits talmudiques. Si M. Mayer critique quelque part le mot fameux: Hors de l'Église, point de salut ! — il n'hésite pas à dire : On cesse d'être israélite, on est indigne du nom de fils d'Abraham, si l'on sacrifie, de propos délibéré et sauf la faiblesse inhérente à l'homme, une seule des prescriptions mosaico-talmudiques. — Cela est très sincère, très franc, mais peu encourageant pour celui qui rêve d'un accord entre les religions monothéistes. Figé depuis dix-huit siècles dans son immobilité, le judaïsme présente à cet égard un phénomène unique ; quant à l'assertion historique (?) qui fait rattacher les commentaires des rabbins à la révélation du Sinaï, elle dépasse en exigence les sacrifices que n'importe quelle religion impose à la raison de ses fidèles. — M. V.

— Dans sa brochure *Christentum und Judentum* (Leipzig, Hinrichs, 1898, 29 p. in-8°) M. Dalman, professeur à Leipzig, se montre bien informé; si l'on fait abstraction de son point de vue propre, qui est celui de la foi chrétienne dite évangélique, on doit reconnaître en lui un esprit judicieux. Il se rend bien compte de la distance énorme, de l'abime, qui sépare le judaïsme tant des croyances protestantes moyennes que du rationalisme philosophique. — M. V.

— M. Michelet, de l'Université de Christiania, publie une conférence dont il a été donné lecture au Congrès de la science des religions tenu à Stockholm en 1897: *Israels Propheten als Træger der Offenbarung* (Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1898, 40 p. in-8°). Ce congrès, d'un caractère mixte, avait pour objet de mettre en lumière les résultats principaux de l'étude des religions au point de vue d'une philosophie religieuse protestante et libérale ; nous avons donc affaire ici à un travail apologétique. M. M. a voulu faire ressortir l'inspiration des prophètes d'Israël en mettant en relief ce qu'ils ont d'original et les traits qui les séparent des phénomènes analogues que présentent l'histoire d'Israël, le christianisme et l'étude des religions non-chrétiennes. Il a adopté les vues qui ont le plus généralement cours dans les cercles de l'exégèse protestante sur les prophètes hébreux et l'interprétation de leurs œuvres, et les expose avec clarté et compétence. Ces vues, nous regrettons de devoir le répéter une fois de plus, nous semblent bien peu défendables. En donnant les Amos, les Isaïe, les Jérémie pour des hommes dont le regard pénétrant a discerné les grandes crises politiques du lendemain, M. M. nous paraît engagé dans un cercle vicieux; de pareilles assertions ne peuvent être acceptées que lorsqu'on se trouve en présence de textes positivement authentiques, non suspects de remaniements. Eh bien ! les textes prophétiques ne rentrent pas dans cette classe de documents, qui échappent à toute suspicion. M. Michelet n'a fait ici, à proprement parler, ni œuvre d'historien, ni œuvre de critique. Je ne m'accorde avec lui

que sur un point, l'admiration que j'éprouve pour ces pages qu'enflamme et vivifie si souvent la protestation contre le train de ce monde, contre les classes dirigeantes, contre les clergés. — M. V.

— M. Buhl, de Leipzig (*Die socialen Verhæltnisse der Israeliten*, Berlin, Reuther et Reichard, 1899, 130 p. in-8°), s'est proposé d'indiquer sous une forme brève les éléments de l'organisation sociale en Israël d'après les livres bibliques; c'est un résumé consciencieux, mais incolore. — M. V.

— M. P. W. Schmidt, professeur à Bâle, a voulu tirer des trois premiers évangiles une exquisse de l'histoire de Jésus (*Die Geschichte Jesu,* Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1899, viii et 175 p. in-8°), réservant à une prochaine publication l'appareil de ses preuves. Il revient ainsi, après un siècle, au type des vies de Jésus conçu par les âges précédents. On en éprouve un peu de surprise, on est sensible à la simplicité de l'œuvre; mais on ne peut manquer de remarquer que ce type répond à l'état d'esprit de générations qui se souciaient peu des questions de milieu et dont la foi ne réclamait pas d'explications. Reviendrons-nous, à force de complications, à l'âge de l'enfance ? C'est une « vie de Jésus » à l'usage de ce que les protestants appellent les écoles du dimanche, adaptée au niveau et à la curiosité du jeune âge et de ceux auxquels leur défaut d'instruction générale interdit l'étude d'œuvres d'un caractère scientifique et philosophique. — M. V.

— M. Lazare Sainéan, ancien élève de nos écoles, raconte sous le titre : *Une carrière philologique en Roumanie* (Paris, Larousse, 1901 ; 56 p. in-8°), les péripéties de sa naturalisation, c'est-à-dire comment on lui a refusé dans son pays d'origine, en conséquence de la loi appliquée aux israélites, les droits dont il demandait la consécration légale. C'est une assez triste histoire, et ce document va se classer dans les pièces d'un dossier, que les sages s'effraient de voir grossir dans d'effrayantes proportions. Une vieille population, dont dix-huit siècles d'un régime exceptionnel ont fait un groupe presque réfractaire à l'assimilation, des nations modernes subordonnant le droit public à la considération de la foi personnelle !... « Ténèbres et angoisse ! » dirai-je volontiers avec Isaïe (v, 30). — M. V.

— M. Soloweitschik a réuni des données intéressantes sur la situation sociale et économique des ouvriers juifs dans les deux mondes (*Un prolétariat méconnu*, Bruxelles 1898 ; 128 p. in-8°). Il y a là des faits navrants. A côté des fortunes qui s'étalent parfois sous la forme du luxe le plus arrogant, le judaïsme contemporain abrite les plus affreuses misères. Comment en sortir, si l'on ne consent point, de tous les côtés, à des sacrifices très sérieux d'habitudes, de préjugés de situation ? Notre société saura-t-elle absorber le judaïsme, à la fois en brisant sa gangue et en lui ouvrant ses portes ? — M. Vernes.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — **24 février** — **1902**

Jean Réville, Le quatrième Évangile. — Leite de Vasconcellos, Le dialecte de Miranda; Esquisse d'une dialectologie portugaise. — Léonardon, Prim. — Bacher, Index des Agada. — G. Schneider, Commentaire du Criton. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 30e fasc. — L'Hermathena, XXVII. — Modestov, Introduction à l'histoire romaine. — Palleschi, L'épisode de Sordel. — Bouchitté, Les manuscrits de la Bibliothèque de Bordeaux. — Courcelle, Benjamin Disraeli. — Reclus, L'Empire du Milieu. — Mareca, Grammaire espagnole, p. L. Dubois. — Gusman, Venise. — Dalwigk de Lichtenfels, Lettres de Rome et d'Athènes. — Poppe, Entre l'Ems et le Weser. — Fulda, Les chefs-d'œuvre de Molière, 3e éd. — George, Baudelaire, Les fleurs du mal. — Académie des Inscriptions.

Le quatrième évangile, son origine et sa valeur historique, par Jean Réville. In-8, Paris, Leroux, 1901; viii et 334 p. [1].
Études bibliques, par Alfred Loisy. In-8°, Paris, Picard, 1901; 161 p.
Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse, par Alfred Loisy. In-8°, Paris, *Picard*, 1901; xiv et 213 p.

I.

Les livres d'exégèse biblique qui ne consistent pas en une simple reproduction d'idées connues enveloppées dans une phraséologie conventionnelle, sont rares partout, à plus forte raison dans les pays de langue française, où le groupe de ceux qui sont en mesure d'aborder ces matières avec quelque compétence, — connaissance du sujet, méthode exacte de travail, indépendance, — est tellement restreint et où ce petit groupe de travailleurs ne peut guère trouver les lecteurs auxquels il aurait droit. Et il ne les trouvera pas, tant que les savants qui se consacrent à l'histoire littéraire, à l'histoire des idées philosophiques et morales, à l'histoire générale, ne se décideront pas à rompre en visière avec le lamentable préjugé qui continue de maintenir une

1. On nous excusera de consacrer un article à un livre, dont il a été déjà rendu compte avec la compétence qu'apporte M. Loisy dans tout ce qui sort de sa plume. Nous nous proposons de mettre en lumière des points où il n'a pas touché.

barrière, pour ainsi dire infranchissable, entre les études classiques et les sciences dites sacrées :

... Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Voilà cependant trois œuvres qui, bien qu'émanant d'hommes appartenant aux cercles théologiques, l'un se mouvant dans les eaux du protestantisme libéral, l'autre un des très rares écrivains catholiques qui pratiquent l'exégèse scientifique, mériteraient d'être lues et étudiées à loisir; elles font honneur à leurs auteurs et peuvent soutenir la comparaison avec ce que la science étrangère produit de meilleur.

Le problème du quatrième évangile, dit de saint Jean, n'a pas donné lieu, depuis bien des années, à des œuvres de nature à modifier ou à renouveler les conclusions qui ont été proposées depuis un demi-siècle et dont on trouvera l'essentiel en français dans les ouvrages de Reuss et dans une remarquable monographie du théologien hollandais Scholten, dont M. Albert Réville, père de l'auteur du livre que nous voulons examiner, a donné la traduction [1]. De ces œuvres, à quelques égards définitives, il résultait que, comparé aux trois premiers évangiles, dits synoptiques, celui de saint Jean se distinguait par la subordination des faits, — tant le cadre historique que les discours, — à une théologie spéculative d'une grande hardiesse.

Cependant, et profitant de l'indifférence et de l'ignorance générales, les théologiens conservateurs se sont efforcés de brouiller la question et de jeter la suspicion sur des résultats, que l'on devait tenir pour irrévocablement acquis. Ils ont fait valoir, tour à tour, l'intérêt présenté par les allégations d'apparence historique, notamment en ce qui touche les péripéties finales de la vie de Jésus de Nazareth, et par une série de déclarations dogmatiques, propres à enrichir la doctrine du fondateur du christianisme. M. Renan a eu la faiblesse d'y prêter les mains en quelque mesure, parce qu'il voyait dans le quatrième évangile plus d'un trait propre à figurer dans la reconstitution de la physionomie du prophète-réformateur de Galilée ; M. Sabatier, d'autre part, s'inspirant des concessions où Schleiermacher et son école s'étaient engagés parce qu'ils trouvaient dans l'Évangile selon saint Jean un appui pour leur système théologique particulier, a préconisé, à son tour, une solution mixte. Il en est résulté qu'un des résultats les plus positifs de l'enquête comparative portant sur les quatre évangiles canoniques s'est trouvé compromis. J'ai été heureux de constater, dès le premier coup d'œil jeté sur le nouvel ouvrage de M. Jean Réville, qu'il avait rompu, sans arrière-pensée aucune, avec ces procédés équivoques et que son étude, entreprise dans des conditions louables d'in-

1. Elle méritait plus et mieux que la mention fugitive qu'en fait, dans une courte note, M. J. Réville ; malgré un parti-pris systématique, c'est une œuvre d'une haute originalité.

dépendance, se distinguait par une façon, à plusieurs égards nouvelle, de poser et de résoudre un des plus importants problèmes de la primitive littérature chrétienne. C'est une œuvre solide, sans trop de longueurs malgré que l'auteur soit volontiers diffus, claire, bien ordonnée, d'une langue suffisamment précise et correcte [1].

M. R. caractérise, dans son Introduction, le contraste que forme le quatrième évangile avec ses trois devanciers : ces derniers, « récits plus ou moins populaires de dires et de gestes de Jésus... construits sur un même plan fondamental», le premier, tout autre dans son fond comme dans sa forme. « Ce qui aggrave, remarque-t-il, la portée du contraste, c'est que la tradition ecclésiastique est à peu près unanime à attribuer la rédaction du quatrième évangile à l'apôtre Jean », ce qui serait de nature à donner à cette relation de la vie et de l'enseignement de Jésus une autorité particulière. Voyons maintenant l'objet précis que s'est proposé M. R. en prenant la plume. « Il n'y a pas, écrit-il, notamment en français, de livre qui, tout en procédant selon les exigences de la méthode scientifique,... permette à un homme instruit, non spécialement théologien, de saisir l'ensemble de la question johannique et d'apprécier les raisons pour lesquelles la majorité des hommes compétents repoussent aujourd'hui l'origine directement apostolique du quatrième évangile. C'est ce livre que j'ai l'ambition de faire. Je ne me dissimule pas ce qu'il y a de périlleux dans une pareille entreprise... La principale difficulté, c'est la nécessité d'initier le lecteur à la pensée religieuse et théologique du monde judéo-hellénique ou judéo-alexandrin. Celle-ci pénètre le quatrième évangile. De l'aveu unanime, elle a exercé une action décisive sur la pensée et sur le langage de l'évangéliste. Or, quoique son empreinte soit profondément inscrite dans la première théologie chrétienne, la pensée judéo-hellénique est tellement étrangère à la nôtre qu'il est extrêmement difficile de nous familiariser avec elle à moins d'un commerce prolongé. » M. J. Réville, qui a fait de cette philosophie une étude spéciale et avait déjà consacré deux importants mémoires, l'un au *Logos d'après Philon d'Alexandrie*, l'autre à la *Doctrine du Logos dans le quatrième évangile et dans les œuvres de Philon*, était particulièrement préparé à l'étude qu'il s'est décidé à aborder de front. D'autre part, M. R. fait une distinction, parfaitement justifiée, entre la question d'authenticité au sens étroit du mot (l'apôtre Jean est-il l'auteur de l'évangile ?) et la question d'historicité le quatrième évangile est-il une relation historiquement fidèle de la vie et de l'enseignement de Jésus?) ; quant au plan adopté, l'auteur expose en premier lieu la tradition ecclésiastique relative à l'apôtre Jean et à son activité littéraire et la discute ; ensuite vient l'examen spécial des témoignages

---

1. J'ai noté toutefois et je signale à l'auteur l'emploi des termes *magie*, *magique*, *magisme*, qui reviennent fréquemment avec un sens inconnu de l'usage.

fournis par l'Église primitive en faveur de l'origine johannique de l'évangile. C'est, en quelque sorte, la préface de l'étude analytique et critique de l'écrit lui-même, dont M. R. examine d'abord le prologue ou partie philosophique en le rapprochant de la philosophie de Philon le Juif, puis le corps même en le confrontant, chapitre après chapitre, avec le contenu des évangiles synoptiques ; le chapitre XXI, qui est un appendice, est étudié à part et l'auteur achève sa tâche en dégageant de l'ensemble de ses recherches « une appréciation motivée de la nature du quatrième évangile et de sa valeur historique et morale ».

Nous passerons rapidement sur la première partie, intitulée *La tradition johannique* (p. 1-74) ; la matière est traitée d'une façon très ample, peut-être avec une indulgence excessive pour des renseignements, indications et prétendues preuves qui s'évanouissent dès qu'on les soumet à une vérification. Néanmoins, devant l'importance que quelques uns veulent leur garder, la consciencieuse revue qu'en fait M. Réville n'est pas sans utilité, et sa conclusion n'en a que plus de poids lorsqu'il déclare que, « quand on serre de près les assertions de la tradition ecclésiastique, on constate qu'elles trahissent elles-mêmes l'ignorance profonde des premiers témoins sur les conditions où le IVe évangile fut composé, que jusqu'à la seconde moitié du IIe siècle il n'y a aucune trace de la reconnaissance du IVe évangile comme œuvre de l'apôtre Jean, excepté dans les écoles gnostiques, et que les deux seuls éléments consistants de cette tradition sont, d'une part, que l'évangile fut composé à Éphèse ou dans la région éphésienne, d'autre part, que ce fut un complément spirituel de l'histoire évangélique antérieure, jugée insuffisante par les chrétiens idéalistes grecs. »

M. J. R. a cru devoir consacrer la seconde partie de son ouvrage (p. 75-119) au *Prologue*, c'est-à-dire aux dix-huit premiers versets du chap. Ier. Je ne saurais l'approuver; d'après moi, le corps de l'Évangile commence avec le témoignage de Jean le Baptiste et ce témoignage comprend les versets 6 et suivants. Il ne resterait donc que cinq ou six lignes, qui constituent une simple phrase d'introduction et dont l'idée aurait été suggérée, non pas tant par le début de la *Genèse*, comme on le dit généralement, que par le début de l'Évangile selon S. Marc, que l'auteur du IVe évangile avait certainement sous les yeux. Seulement, au lieu de faire commencer l'Évangile par la mission de Jean le Baptiste et le baptême qui est conféré à Jésus, de façon à faire éclater son caractère surnaturel, sa qualité de Fils de Dieu : « Commencement du Message de Jésus-Christ », pseudo-Jean (en employant cette expression plus brève, je n'entends rien préjuger sur le personnage sous le couvert duquel l'écrivain a voulu se placer) fait remarquer que les origines du Christ-Jésus doivent être placées beaucoup plus haut : « Ce Logos (non pas cette parole, mais cette raison, cet Intellect) que vous savez avoir existé en Dieu de tout temps et avoir

participé à la nature divine, ce Logos qui était en Dieu dès le commencement des choses, par qui tout a été fait, sans qui rien n'a été fait, en qui était la vie générale et spécialement la lumière destinée aux hommes. qui luit dans les ténèbres, mais que les ténèbres n'accueillent pas, eh bien ! il est venu un homme, envoyé par Dieu et du nom de Jean pour rendre témoignage sur le dit Logos, sur la dite lumière, afin que tous crussent (pussent croire) par lui, etc. » — Mais pourquoi M. Réville, qui a su faire preuve dans cet ouvrage d'un sens critique si ferme, si éprouvé, sent-il, à son tour, le besoin de se faire pardonner sa hardiesse en se lançant dans les exagérations d'une apologétique banale : « Le prologue du IVe évangile est une des plus belles pages de la littérature humaine. Rarement auteur a fait tenir autant de grandes pensées en si peu de mots et disposé en un rythme d'une simplicité aussi hardie toute une philosophie de l'histoire, sans nuire en rien à la clarté » ? Non, en vérité, il n'y a rien de tout cela dans ce Prologue, dont les idées générales, ainsi que M. R. l'a parfaitement établi, sont empruntées au philonisme et dont le rythme consiste essentiellement dans des reprises constantes, dans des répétitions ou retours en arrière ; on croit avancer, on s'imagine découvrir les éléments d'un syllogisme ; en réalité on reste sur place, jusqu'au moment où l'auteur, ayant épuisé les façons de dire dont il dispose pour varier une première assertion, passe à une seconde. Je me refuse également à reconnaître dans le Prologue une allusion ou des déclarations relatives à la révélation spéciale du Logos auprès du peuple élu, antérieurement à sa venue dans le monde, notamment dans la loi de Moïse.

Nous abordons ici le corps du livre ou *l'Évangile*, analyse critique et commentaire succinct du IVe évangile (p. 121-295).

Le plan adopté est des plus clairs. M. R. prend successivement les faits ou épisodes avec les discours et commentaires qui les accompagnent ou auxquels ils servent de prétexte, cherche le sens et démêle la portée que leur reconnaît l'évangéliste et fait voir dans quelle mesure ils reproduisent ou modifient l'œuvre des devanciers de pseudo-Jean.

Le rôle de Jean le Baptiste était emprunté aux évangiles connus de l'Église et familiers à l'écrivain [1]. Réserve faite sur la coupure, à mon sens très fâcheuse, introduite par M. R. entre I, 1-18 et 19-34, je relève des conclusions très heureusement formulées : « L'auteur (pseudo-Jean) ne veut pas faire de spéculation (pure), mais de *l'histoire spirituelle* ou pneumatique à la manière judéo-hellénique ». Cette expression d'*histoire spirituelle*, est-elle de M. R. ? L'a-t-il empruntée

1. Je ne puis pas examiner si pseudo-Jean connaissait les trois synoptiques : S. Marc, sans aucun doute, S. Luc, je pense ; pour S. Mathieu, j'aurais besoin de compléter mon enquête, — en tout cas, soit S. Mathieu, soit S. Luc, soit leurs sources communes.

à quelqu'un de ses devanciers? Il ne m'importe pas pour la déclarer excellente. On comprend très bien alors que pseudo-Jean ait fait choix de certains faits, les ait tantôt reproduits, tantôt transformés, en ait créé, sans aucun scrupule, de nouveaux de toutes pièces et enfin, sans hésitation ou embarras, les ait audacieusement transposés comme c'est le cas pour la scène dite de purification du Temple, qui a passé de la fin du ministère de Jésus à sa première partie, de la veille de son supplice à ses débuts. Passant en revue des détails de récit qui ont été invoqués comme preuve de souvenirs personnels, M. R. a établi avec force qu'il était hors de propos de parler d'*heures* là où l'on est incapable de noter le *jour*, l'*époque* et le milieu, en sorte que ces détails ne constituent qu'un trompe l'œil. La vocation des premiers disciples (I, 35-51) est déjà un exemple significatif du sans-façon avec lequel pseudo-Jean use de l'œuvre de ses devanciers.

Le miracle fameux des noces de Cana (II, 1-11) a beaucoup ému les commentateurs. Il est donné par pseudo-Jean pour le début des *signes* destinés à faire éclater la gloire du fils de Dieu et M. R. a raison de dire que l'Évangile a traité la tradition évangélique comme Philon faisait pour l'Ancien Testament, la question de la réalité concrète d'un récit n'étant pas faite pour préoccuper un idéaliste alexandrin. M. R. renvoie ici à la déclaration de saint Marc, qui compare l'enseignement de Jésus au vin nouveau qui fait éclater les vieilles outres (II, 22); s'il avait jeté ses regards sur l'épisode qui précède, il y aurait — ou je me trompe fort — découvert la source même où pseudo-Jean a puisé l'idée du miracle qui lui est propre (S. Marc, II, 15 suiv.) C'est un banquet qui a lieu dans la maison du publicain Lévi et auquel Jésus a accepté de prendre part. Une société mêlée s'y trouvait, ce qui provoqua les critiques des rigoristes. Aussitôt après, sur la remarque que ses disciples sont accusés de ne se point plier aux jeûnes habituels, Jésus déclare que les paranymphes (garçons d'honneur) ne peuvent jeûner tant qu'ils ont la satisfaction de conserver l'époux auprès d'eux et il fait la comparaison du vin nouveau qu'on doit éviter de verser dans les vieux vaisseaux qu'il ferait éclater. Tous les éléments du prétendu miracle des noces de Cana ne sont-ils pas ici réunis, prêts à fournir à pseudo-Jean la matière d'un *signe* ou d'une *manifestation symbolique* dans son goût?

De Cana, qu'ignoraient les synoptiques, nous sautons à Jérusalem; M. R. fait ressortir à quelles impossibilités se heurte cette version. Puis viendra cette allégation inattendue, de Jésus baptisant concurremment avec Jean le Baptiste. Je propose de voir ici une réplique de l'ambassade des disciples du Baptiste auprès de Jésus (S. Luc, VII, 18-23) [1].

---

1. M. R. pense, ce qui paraît fondé, que l'auteur a voulu rattacher directement à Jésus l'institution du baptême chrétien.

Pseudo-Jean conduit alors son héros en Samarie pour y prêcher, en des termes qui culminent en la formule admirable que l'on sait : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité », le spiritualisme universaliste de son évangile. M. R. établit solidement que le « ministère samaritain » de Jésus dans le IVe évangile n'a aucun rapport avec celui dont parle saint Luc [1], que le dialogue de Jésus avec son interlocutrice, pris à la lettre, est sans cohérence quelconque, que le récit ne peut comporter qu'une interprétation symbolique, enfin que l'institution d'une « mission universaliste » à la suite de ces faits est sans caractère historique.

J'aurais voulu voir la guérison du fils de l'officier royal (IV, 43 à 54), opérée ainsi que le fameux miracle des noces à Cana (localité qui, bien qu'inconnue des synoptiques, devient chez pseudo-Jean le foyer de l'action de Jésus en Galilée, prenant ainsi la place de Capernaüm), rattachée sans hésitation à la guérison du serviteur du centurion (S. Luc, VII, 2-10). La guérison du paralytique de Béthesda (V, 1 suiv.) n'est, à son tour, que le remaniement de l'épisode du paralytique de Capernaüm (S. Marc, II, 3-12). Il est intéressant de voir pseudo-Jean, après en avoir usé si librement avec le texte de ses devanciers, devenir tout d'un coup et à très peu près le simple copiste de saint Marc (VI, 30 suiv.) en ce qui touche la multiplication des pains et la marche de Jésus sur les eaux. Toutefois M. R. a fait ressortir que cette parenté inattendue n'est pas faite pour donner grand crédit à ses assertions là où il croit devoir se frayer sa voie sans égard pour les récits des autres; mais comment, en voyant pseudo-Jean adopter à tour de rôle une triple attitude à l'endroit de ses devanciers : imitation ou copie, modification ou transformation, création ou invention à l'occasion d'un détail ou comme mise en scène d'une déclaration théorique, — les exégètes préoccupés de rendre compte de la relation mutuelle des trois évangiles synoptiques ne comprennent-ils pas que c'est par cette voie, et par cette voie seule, qu'ils arriveront à rendre compte des transformations opérées pour un même fait par les synoptiques, au lieu de recourir à l'hypothèse, bien invraisemblable, — et sans issue, comme le fait voir un désaccord devenu sans remède, — de documents inconnus, inédits, venus à l'un ou à l'autre par des canaux mystérieux?

J'ai beaucoup goûté le commentaire que donne M. R. du chap. VI, où il fait voir avec force que « la tradition chrétienne de la communion avec le Christ dans l'Eucharistie est greffée par l'évangéliste sur la doctrine que le Logos est la nourriture des âmes pieuses »; je relève une très intéressante appréciation : « Ceux que la communion par la chair et le sang scandalise, (ce ne sont pas les contemporains

1. Au point de vue historique, ce qui n'exclut pas l'hypothèse que l'idée première en ait été prise dans saint Luc.

de Jésus), ce sont les Juifs et les Hellènes de la fin du Ier et du commencement du second siècle, qui ne comprennent rien à ce *mysticisme matérialiste*[1] du repas eucharistique et qui, suivant le degré de leur instruction, s'indignent de ce que des hommes cultivés, imbus de l'idéalisme platonicien, puissent accorder une valeur quelconque à la chair pour assurer la communion avec leur Dieu, ou se répandent en accusations contre l'infamie des chrétiens, qui mangent de la chair humaine comme dans les ignobles repas du légendaire Thyeste. Les apologètes seront obligés de revenir sans cesse sur ce grief, l'un des plus populaires et des plus efficaces contre les chrétiens. » M. Jean Réville a eu ici double mérite ; car l'exégèse protestante, très alarmée de l'usage que l'on peut tirer de ces développements du quatrième évangile en faveur du dogme catholique de l'Eucharistie, nie souvent le sens général de ce texte et prétend même l'écarter du débat par cette raison, un peu sotte, que la sainte Cène n'était pas encore instituée. C'est se rendre bien mal compte du caractère du quatrième évangile et, d'une manière plus générale, des discours placés dans la bouche du personnage surnaturel qu'est le Christ Jésus, fils de Dieu.

La guérison de l'aveugle - né (IX, 1 suiv.) a ses racines dans l'incident rapporté par S. Marc, VIII, 22 suiv.; le fameux miracle de la résurrection de Lazare, qui sert de préface lumineuse au dénouement tragique, n'est que la mise en œuvre de la conclusion de la parabole bien connue du mauvais riche et de Lazare (S. Luc, XVI, 19 suiv.) : « S'ils (les incrédules) n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne croiront pas davantage dans le cas où quelqu'un viendrait à ressusciter des morts. » En effet, les Juifs refusent de se convertir même devant Lazare sortant du tombeau. Ce Lazare de la parabole a, d'ailleurs, été identifié à un personnage historique ou prétendu tel, dont les évangiles synoptiques savent nommer les sœurs et désigner l'habitation. Sur ces points M. R. montre toutefois des hésitations et toute la partie de son œuvre, où il fait voir pseudo-Jean puisant chez ses devanciers les éléments des récits ou épisodes destinés à servir de cadre aux enseignements du Christ, se ressent d'une regrettable incertitude. Il n'a point vu la question dans sa position première et il se borne à en élucider certains détails plutôt qu'il n'en aborde directement l'examen et ne tente de la résoudre intégralement[2].

Je ne saurais m'étendre indéfiniment, quel que soit l'intérêt de cet

---

1. Expression heureuse autant que hardie. Il me souvient d'avoir, — il y a trente ans, — proposé l'emploi de « substitution matérielle » double ou réciproque pour expliquer la théorie de saint Paul sur la transmutation que la foi opère entre Christ et le fidèle.

2. En m'aidant des éléments déjà réunis, je crois être prochainement en mesure de présenter le tableau des déformations et transformations systématiques par lesquelles pseudo-Jean a abouti au cadre qu'il substitue au plan adopté par ses devanciers.

ouvrage, qui renouvelle et rajeunit un sujet d'une étude aussi suggestive. On sait que pseudo-Jean n'a pas voulu connaître les possessions démoniaques et les passe dédaigneusement sous silence. En revanche il connaît le diable, Satan, maître de ce monde, antagoniste du Christ; M. R. prétend toutefois que « le diable est un hors d'œuvre dans la théologie du IVe évangile » ; il me semble, tout au contraire, qu'il est le principe des ténèbres et du mensonge, opposé au principe de la lumière et de la vérité. Je ne suis pas sûr d'avoir parfaitement saisi sur ce point la pensée de M. Réville [1].

Il est rare que, dans un ouvrage de longue haleine reposant sur de minutieuses études de détail, la lassitude ne se fasse pas sentir; nous ne pourrions faire de plus bel éloge de celui-ci qu'en constatant que la dernière partie de « l'analyse de l'Évangile » qui en constitue le noyau, est traitée avec le même soin que les précédentes. Nous recommandons vivement l'étude des chapitres qui suivent la résurrection de Lazare, traitant des derniers enseignements du Christ avec défiguration et métamorphose totales des épisodes connus par les synoptiques, de l'arrestation de Jésus, de son jugement, de sa condamnation, de la crucifixion, de la mort et de l'ensevelissement, de la chronologie de la passion, de la résurrection du Christ lui-même et de son ascension. Le sujet était des plus difficiles; l'auteur s'est montré au niveau des plus délicats problèmes; je ne verrais guère que des critiques très secondaires à adresser à cette analyse rigoureuse, dominée par des vues d'ensemble très hautes. M. Réville a notamment fait ressortir l'assimilation de Jésus à l'agneau pascal, qui a induit pseudo-Jean à antidater son supplice. Comment se trouve-t-il encore des écrivains pour retenir cette grave divergence comme constituant la preuve d'un souvenir personnel chez l'auteur du IVe Évangile, au lieu que la raison de la substitution du jour même de la Pâque à son lendemain, que proposent les synoptiques, est la marque d'un propos dogmatique qui crève les yeux? Je l'avais reconnu, pour ma part, depuis bien des années et j'applaudis à la démonstration décisive qu'en donne M. R. Pour pseudo-Jean *il ne fallait pas que* Jésus célébrât la Pâque juive avant de marcher au supplice, puisqu'il était lui-même la Pâque chrétienne substituée au sacrifice traditionnel et l'éliminant en s'emparant de sa place. Toute cette critique de la dernière partie de l'œuvre prêtée au Christ par pseudo-Jean est, je le répète, excellente et, dans l'ensemble, peut passer pour définitive.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage est intitulée l'*Évangéliste* (p. 297 à 336). L'auteur y examine si l'Évangile se présenterait plus ou moins directement comme œuvre de l'apôtre Jean et discute les indices fournis à cet égard par le chapitre XXI contenant l'appen-

---

1. P. 204, l. 15, lisez le cœur de *Judas* et non de Satan ; p. 7, ligne 8, lisez *premier* siècle.

dice. Or, l'appendice attribue la rédaction de l'Évangile au « disciple bien-aimé », sans qu'on sache qui est ce disciple. L'identification avec l'apôtre Jean n'est qu'une hypothèse ultérieure; toutefois, on comprend parfaitement (c'est du moins mon opinion) comment on est arrivé, sans grande hésitation, à désigner ce personnage-là et non pas un autre parmi le petit cercle des disciples intimes. En réalité, l'Évangile a voulu se donner pour l'œuvre du « disciple en esprit et en vérité. » C'est comme s'il avait dit : Vous ne connaissez jusqu'à présent l'Évangile du Christ, de Jésus de Nazareth, fils de Dieu, que sous une forme grossière, inexacte, infidèle, *sensuelle*; je vais vous le donner tel que les *spirituels* doivent l'entendre, spirituel lui-même, tel, en un mot qu'*il serait sorti* du cœur et de la plume du *disciple parfait*, du disciple qui *aurait* puisé dans la communion la plus intime avec son maître la connaissance définitive de sa doctrine, de son œuvre, de son caractère, de son essence, si ce disciple avait existé. — C'est, au point de vue littéraire, une forme intéressante et rare du procédé vulgaire et bien connu de la pseudépigraphie ou pseudonymie, où l'œuvre se recommande par un nom illustre du passé. La date de rédaction serait entre 100 et 125 de notre ère.

M. Réville a soulevé beaucoup de questions de critique littéraire, d'histoire et de philosophie religieuses. Il a fait la lumière sur beaucoup de points demeurés obscurs, il apporte une contribution de haute valeur en un domaine où, depuis la remarquable dissertation de Scholten, trop dominée par des vues systématiques, les travaux originaux se comptent sur les doigts. Nous sommes heureux de le constater publiquement. S'il poursuit ses études dans la même voie, nous serions curieux de le voir s'attaquer directement aux thèses proprement philosophiques que l'on peut tenir pour constitutives de la théologie johannique. En ce qui touche le Saint-Esprit, par exemple, ne se confond-il pas avec le Logos, c'est-à-dire avec le Christ, et, au cas de l'affirmative, pseudo-Jean n'aboutirait-il pas à une conception binaire plutôt que trinitaire? Les écrits johanniques ont-ils exercé une influence considérable sur le développement général du dogme chrétien ou sont-ils le fait d'une petite école, destinée à aboutir à une opinion sectaire? M. Jean Réville se meut avec une telle aisance dans ces délicates questions, il en connaît si bien les éléments, que les résultats d'une enquête dirigée par lui sur ces différents points seraient assurément les très bien venus et de nature à servir la science.

Maurice Vernes.

J. Leite de Vasconcellos. **Estudos de philologia mirandesa.** Lisbôa, Imprensa nacional, 1900-1901. Deux vol. in-8° de xx-488 et 344 pages.

Le Même. **Esquisse d'une dialectologie portugaise.** Paris et Lisbonne, Aillaud, 1901. In-8° de 220 pages.

Le Portugal occupe un rang très honorable dans les études romanes, et l'activité qui règne dans ce petit pays tranche heureusement sur l'apathie où se complaît presque tout le reste de la péninsule ibérique. Dans la vaillante phalange des philologues portugais, à côté des Braga, des Coelho, des Caroline Michaelis de Vasconcellos, des Vianna, plus jeune que la plupart de ses compagnons, M. J. Leite de Vasconcellos a conquis une enviable notoriété par vingt années de production ininterrompue dans les branches les plus diverses des disciplines humaines [1]. Docteur en médecine, il a depuis longtemps tiré sa révérence à Hippocrate, après avoir présenté comme dissertation inaugurale à l'École de Porto un mémoire intitulé : *A evolução da lingoagem* : le choix d'un pareil sujet était significatif. De médecin, M. L. de V. s'est fait philosophe, linguiste, numismate, épigraphiste, folkloriste, que sais-je encore ? J'allais ajouter poète, oubliant le *nascuntur poetae* classique ; mais s'il n'avait pas à le devenir, il a su le rester, ce qui est un mérite.

Les *Estudos de philologia mirandesa* ont pour objet le dialecte de Miranda-da-Douro, petite ville de la province de Tras-os-Montes, sur la frontière de l'Espagne, que le pape Paul III érigea en évêché en 1545 [2]. L'auteur avait déjà publié, il y a vingt ans, une brochure de 39 pages intitulée : *O dialecto mirandes*, brochure couronnée en 1883 par la *Société des langues romanes* de Montpellier ; c'est le germe du livre achevé qui vient de voir le jour. Ce dialecte, parlé par une population d'environ 10,000 âmes [3], a ceci de particulier qu'il réunit des caractères phonétiques que se partagent l'espagnol et le portugais : il constitue donc un lien entre ces deux langues et fournit une preuve de plus à l'appui de l'aphorisme célèbre : *Natura non facit saltus*. Le mirandais est d'accord, par exemple, avec le portugais pour changer le groupe initial latin *pl* en *ch*, tandis que l'espagnol le change en *ll*, mais il est d'accord avec l'espagnol pour conserver l'*l* et l'*n* latines intervocaliques, tandis que le portugais les laisse tomber : espagnol *lleno de dolor*, portugais *cheio de dor*, mirandais *cheno de delor*.

M. L. de V. a divisé son livre en cinq parties : I. Histoire externe du mirandais ; II. Grammaire mirandaise (phonétique, morphologie, syntaxe) ; III. Théorie du mirandais ; IV. Traduction en mirandais

1. Un *Catalogo das obras de J. Leite de V.* publié en 1897 ne comprend pas moins de 108 articles ; le plus ancien, *Poema da alma*, remonte à l'année 1879.

2. Ne pas confondre avec *Miranda-do-Corvo*, dans la province de Beira.

3. Il faut noter qu'à Miranda même on ne parle pas le mirandais, mais le portugais officiel : il est clair que cet état de choses, dû aux mêmes causes qui font disparaître nos patois locaux devant le français, n'est pas très ancien.

de morceaux choisis de Camôes (*Camoniana mirandesa*); V. Vocabulaire étymologique. Un copieux appendice contient, entre autres choses, des textes anciens relatifs à Miranda (trois du XIIIe siècle, deux du XIVe, etc.), et des échantillons du folklore de la région. Chaque partie est traitée dans un ton différent, avec une souplesse de talent vraiment digne d'admiration. La première, par exemple, est un morceau achevé d'histoire, au sens le plus large : c'est l'histoire de la Terre de Miranda dans le passé et dans le présent, son histoire naturelle, intellectuelle, sociale, morale, aussi bien que son histoire politique, et c'est aussi l'histoire intime de M. L. de V. dans ses rapports avec la langue, les choses et les gens de Miranda, histoire candide, pleine de confidences délicieuses. Il faut la lire dans le texte portugais pour en jouir pleinement; mais la traduction peut cependant en donner une idée approximative. Je citerai le début :

« Chaque homme a ses dates mémorables : l'un se rappelle qu'il lui est né un fils, l'autre qu'il lui est échu un héritage. Pour moi, le jour où pour la première fois de ma vie j'entendis parler le mirandais constitue un souvenir ineffaçable. C'était un dimanche soir, à Porto, dans le quartier de Cedofeita. Branco de Castro, mon Esprit Saint mirandais, couché sur son lit dans sa petite chambre d'étudiant, récitait des mots, conjuguait des verbes, déclinait des noms; moi, assis sur une chaise, au pied du lit, je notais avec ferveur tout ce que j'entendais : ses paroles étaient pour moi comme les pommes d'or qui, dans un conte populaire bien connu, sortent de la bouche d'une vierge fée quand elle parle à son fiancé. Dans la pièce voisine, des étudiants jouaient de la guitare; ils interrompirent leur concert pour venir écouter eux aussi. Autrefois Orphée, avec le ton de sa lyre, attirait les rochers et arrêtait les cours d'eau; ce jour-là, la musique céda à l'enchantement de la langue de Miranda. »

M. L. de V. ne s'est pas contenté d'interviewer des Mirandais déracinés; il est allé à plusieurs reprises dans le pays même. Bien que le Portugal ne soit pas grand, les moyens de communication y sont si primitifs que ce n'est pas une petite affaire que de se rendre de Lisbonne à Miranda-do-Douro. Notre voyageur a été récompensé de sa peine, non seulement par le fruit scientifique qu'il en a retiré, mais par l'accueil sympathique et cordial qu'il a reçu dès sa première apparition dans le pays : « Mon nom courait de bouche en bouche entre ces villageois simples et primitifs qui s'écriaient pleins d'admiration : *Aquel studante ben aprender la nossa fala!* » Braves villageois, heureuse Terre de Miranda! Il est tel canton de France où les choses se passent autrement; les villageois défiants vont dénoncer l'étudiant à la gendarmerie et le brave Pandore chausse ses bottes pour courir sus à la linguistique.

Les grandes qualités d'artiste que possède M. L. de V. ne font pas tort à sa compétence de linguiste. Je ne puis m'étendre ici sur le côté

technique de son beau livre. Dire que l'auteur est au courant des derniers progrès de la science, ce n'est pas assez dire; sur plus d'un point, il la fait avancer lui-même et avec ses *Estudos de philologia mirandesa* il s'est classé définitivement parmi les maîtres de la philologie romane.

L'*Esquisse d'une dialectologie portugaise* est une thèse pour le doctorat de l'Université de Paris que M. L. de V. a présentée à la Faculté des Lettres au mois de juillet dernier : est-il besoin d'ajouter que la Faculté lui a conféré ce grade avec la mention : *très honorable?* C'est un excellent manuel, que lui seul pouvait écrire [1] et qui est appelé à rendre les plus grands services. Il ne faut pas mesurer l'importance des dialectes portugais au petit espace qu'occupe le Portugal dans la péninsule ibérique, même si l'on y ajoute la Galice, dont le langage est beaucoup plus rapproché du portugais que de l'espagnol. Les Açores, Madère, le Brésil, certaines parties des côtes d'Asie et d'Afrique parlent portugais, comme on sait, et sur bien d'autres points encore, à Diu, à Mahé, à Ceylan, à Macao, à Java, etc., etc., le portugais a donné naissance à des dialectes créoles, dont les *Kreolische Studien* de M. Schuchardt ont depuis longtemps fait entrevoir la valeur linguistique et philosophique. M. Leite de Vasconcellos ne s'est pas borné à une bibliographie méthodique et critique du sujet; il a tenu à esquisser une grammaire comparée des dialectes portugais, et, malgré la complexité du sujet, il a réussi à la traiter d'une façon claire et intéressante.

Antoine Thomas.

H. Léonardon. **Prim.** Paris, Alcan, 1901, 215 pages, in-16.

Le *Prim* que M. Léonardon a donné à la collection des *Ministres et Hommes d'État* ne se recommande pas seulement par la clarté du récit et la sûreté de l'information, mais aussi par deux qualités qui lui donnent une valeur particulière. D'abord, M. L. a su faire un choix raisonné entre les divers épisodes de la vie de Prim. De la stratégie parlementaire du général politicien, de ses évolutions entre les groupes et les unions, des préparatifs de ses pronunciamentos et de l'organisation des « cris » révolutionnaires, M. L. donne l'essentiel, mais pas plus. Par contre, il s'est trouvé qu'à deux reprises Prim a été mêlé à des événements, qui devaient être de grave portée dans l'histoire générale et particulièrement pour la France. Alors M. L.

---

1. M. L. de V. a commencé en 1884 une série de publications intitulées : *Contribuições para o estudo da Dialectologia portuguesa*; elle compte aujourd'hui plus de 20 fascicules. Il a fondé, en outre, en 1887, la *Revista Lusitana*, où, sous son impulsion, ont paru de nombreuses recherches de dialectologie portugaise.

insiste ; il entre minutieusement dans le détail des dates et des responsabilités. Car, ici, les faits en valent la peine : il s'agit de la participation de l'Espagne à la campagne du Mexique et des origines de la candidature Hohenzollern. On est ainsi presque tenté de dire que le premier mérite du livre de M. L. est qu'il est disproportionné. Et voici le second. M. Léonardon ne dissimule jamais ce que la documentation a encore d'insuffisant en matière d'histoire contemporaine ; quand il se rend compte qu'il n'a pas en mains tous les éléments nécessaires pour affirmer, il avoue son ignorance, et ses conclusions sont du mode interrogatif. Cette prudence critique est d'un historien, et elle paraît d'autant plus méritoire que, par une illusion après tout fort naturelle, plus les événements sont proches, moins nous en voyons l'incertitude.

G. Pariset.

— M. W. Bacher, de Budapest, s'est fait une place très honorable parmi les savants qui s'occupent de la littérature rabbinique par la publication de six volumes intitulés : *Die Agada der Tannaiten* (2 vol.) ; *Die Agada der palaestinischen Amoraeer* (3 vol.) ; *Die Agada der Babylonischen Amoraeer* (1 vol.). Il vient de compléter cet ensemble par un index des citations bibliques contenues dans les six volumes, qui vient de paraître sous ce titre : *Die Agada der Tannaiten und Amoraeer. Bibelstellenregister* (Strasbourg, Trübner ; 1902 ; in-8°, pp. 94. Prix 3 m.). — C.

— La librairie Freytag, de Leipzig, vient d'enrichir ses commentaires à l'usage des élèves d'un nouvel opuscule, dû à M. G. Schneider, professeur au gymnase de Géra : *Schüler-Kommentar zu Platons Apologie des Sokrates und Kriton nebst den Schluszkapiteln des Phaedon* (1901, vii-76 p.). Ce sont des notes explicatives, souvent de simples traductions, qui dans la pensée de l'auteur doivent exciter l'intérêt de l'élève, lui donner les secours nécessaires pour comprendre le développement des idées, et lui faire prendre goût à la lecture du texte. Elles sont rarement grammaticales, le but de ce genre d'ouvrage n'étant pas de faire étudier la langue en elle-même : « il faut, nous dit-on, lire les auteurs grecs au gymnase pour leur contenu. » Quoi qu'on puisse penser de cette opinion, de petits livres comme celui-ci ne peuvent être qu'utiles, à condition toutefois que l'élève sache déjà suffisamment la langue ; autrement le commentaire pourrait aussi bien, sans grandes modifications, s'adapter à une traduction ; alors il ne s'agit plus de grec. — My.

— Le 30e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* rédigé sous la direction de MM. Daremberg, Saglio et Pottier (LIB-LUD, pp. 1205-1364, Paris, Hachette, *s. d.*) ; contient les articles suivants : *Libertus, Lictor, Limenarcha, Limourgoi, Littus* (sic), *Loca publica, Loca relicta, Logistae* (Ch. Lecrivain) ; *Libitina* (J.-A. Hild) ; *Libra, Librator* (E. Michon) ; *Librarius, Lora, Loramenta, Lorarius, Loricarius, Lorum, Ludi* (G. Lafaye) ; *Libri, Litatio* (A. Bouché-Leclercq) ; *Libum, Lucerna, Lucullia, Ludi publici* (J. Toutain) ; *Liburna, Linter, Lintrarius* (P. Gauckler) ; *Licium, Limbularii, Limbus, Limus, Linea, Lithophoros, Lodix, Lorica* (E. Saglio) ; *Ligna, Lignarius, Lomentum* (A. Jacob) ; *Ligo, Ligula, Lima, Linteum, Linum, Linyphium, Liticen, Lituus, Loculus, Lucus* (H. Thédenat) ; *Limes imperii, Lixa* (R. Cagnat) ; *Limitanei milites* (C. Jullian) ; *Liponautiou graphè,*

Lipostratiou graphè, *Lipotaxiou graphè* (A. Martin) : *Lis*, *Litis contestatio* (G. Humbert); *Lithobolia*, *Litra* (F. Lenormant); *Litis aestimatio*, *Litis contestatio*, *Locatio conductio* (Ed. Cuq); *Locatio* (L. Beaucher); *Logographos* (O. Navarre); *Lopas*, *Louter* (E. Pottier) ; *Lorica*, *Lucta* (A. de Ridder); *Loutrophoros* (M. Collignon); *Luctus* (P. Gachon) ; *Lucumo* (J. Martha). — Il n'y a qu'à se féliciter de la marche régulière qui est maintenant imprimée à cette importante entreprise. Mais il se pose un problème aux bibliothécaires et aux personnes qui veulent faire relier les fascicules. Le tome III est en cours de publication. Les deux précédents ont été respectivement divisés en deux parties (A-B et C, 1703 pp.; D-E et F-G, 1716 pp.). La pagination est continue dans chaque tome, mais chaque partie a son titre spécial et la signature des cahiers porte les numéros I à IV pour chacun des quatre volumes que sont en réalité les deux premiers tomes. Le troisième tome est au contraire encore à sa première partie, comme le prouve la signature des cahiers, V. Or, le trentième fascicule atteint la page 1364, et la lettre L n'est pas terminée. Cela nous promet un *demi*-volume qui sera de taille, alors que les 800 pages des autres parties sont déjà une bonne mesure pour la grosseur et le maniement du livre. Il semble qu'on ait eu quelque intention de faire commencer la deuxième partie du tome III avec la lettre K ; la demi feuille 99*, peut se détacher et une table de matières (excellente innovation de M. Pottier) a été dressée pour les lettres F-J. Mais on n'a pas publié de feuille de titre et le chiffre V des signatures exclut l'idée de division. De ce train, ira-t-on jusqu'à Z ? — L.

— Le n° XXVII de la revue *Hermathena*, publiée par les membres de Trinity Collège à l'université de Dublin (Tome XI, pp. 243-438 ; Dublin, Hodges et Figgis ; Londres, Longmans et Green, 1901 ; prix : 4 sh. le n°) contient les articles suivants : J. S. Reid, Notes sur Cicéron, *Ad. Atticum* XIV, et Ἄτακτα sur les lettres de Cicéron : on retrouve dans ces articles la compétence et la connaissance du latin de l'éditeur des Académiques ; Eagar, Les éléments grecs de l'épître aux Hébreux : étude fort intéressante des idées propres à la philosophie grecque, surtout à Platon et à Aristote, qui se retrouvent dans l'Epître ; Purser, Note sur les Annales de Tacite : M. P. fait quelques observations grammaticales (*Baiae* adjectif : on peut comparer *horrea Sulpicia* ; *domo* au sens de *domi*) et présente des conjectures vraisemblables ; J. S. Smyly, Un fragment de roman grec : restitution et commentaire d'après les publications de Mahaffy et de Wilcken ; Bury, Sophocle, *Antig.* 3 suiv., *Œd. Colon.* 547 suiv. ; Johnstone, Rapports entre Hor. *Od.* IV, 4 et le livre II de l'Enéide : aucun des rapprochements ne paraît en soi décisif, mais leur réunion est au moins fort curieuse ; J. H. Bernard, Les manuscrits grecs utilisés par saint Jérôme : M. B. soutient, contre Wordsworth et White, la thèse que j'ai défendue ici de l'inexistence d'une source différente des manuscrits que nous possédons ; à noter le raisonnement, p. 340 : comment expliquer que saint Jérôme, d'accord avec nos manuscrits dans la presque unanimité des cas, n'aurait suivi la recension inconnue que sur quelques points ? noter aussi la discussion de Jean, XVI, 13 ; Ellis, Notes et corrections au *De lingua latina* de Varron : il est inutile d'insister sur la valeur des notes de l'éminent scholar, qui attire l'attention sur un éditeur italien, Canal, fort ignoré et fort injustement; St-Lane-Poole, Note sur un manuscrit arabe du *Durr Almasun* d'Ibrahim B. 'Abd-al-Rahman al Kaysarani ; N. J. D. White, Swiftiana in Marsh' library ; Exon, Sur les infinitifs en *ere* (le premier *e* est bref) des verbes en *-io* (*capere*) : ces verbes auraient été originairement en *-ire* et devraient leur infinitif avec *e* bref à l'action des brèves abrégeantes à cette occasion, M. E. rattache d'autres accidents à la même cause ; très intéres-

sante hypothèse, qui mérite d'être discutée avec soin. — Et dans l'ensemble excellent numéro. — P. L.

—M. Modestov, ancien professeur de littérature latine à l'université de Kiev, vient de faire paraître à la librairie Wolff (Saint-Pétersbourg) le premier volume d'une *Introduction à l'histoire romaine*. Ce volume traite de l'éthnologie préhistorique et des influences civilisatrices à l'époque préromaine en Italie et des commencements de Rome. Pour le rédiger l'auteur a passé trois années en Italie : tout en écrivant en langue russe, il a voulu que les savants français pussent se faire une idée de l'ensemble de ses recherches et il a fait suivre son texte russe d'une vingtaine de pages de résumé en français. Le volume est accompagné de 35 planches archéologiques. — L.

— L'épisode de Sordel de Mantoue dans la *Divine Comédie,* et la célèbre apostrophe à l'Italie qui se place immédiatement après la rencontre du troubadour lombard et de Virgile (*Purgat.* vi), ont fourni à M. Filippo Palleschi le sujet d'une lecture destinée à un public d'élèves, et récemment imprimée avec l'addition de notes assez abondantes (*L'episodio di Sordello e l'apostrofe all'Italia*, Lanciano, 1901 ; in-8°, 60 pages). Peu de passages de la Divine Comédie ont été plus souvent analysés, expliqués, discutés ; M. Palleschi en a fort bien montré la beauté et l'importance, mais sans entrer dans la discussion de certains points particulièrement délicats. Par exemple est-il bien sûr qu'au point de vue d'une composition sévère, l'épisode soit aussi parfait que celui de Farinata, que rappelle justement M. P.? Ce dédoublement du poète qui, au v. 76 du ch. vi, enlève la parole à ses héros pour la prendre et la garder jusqu'à la fin du chant, tandis qu'il joue d'ailleurs un rôle infiniment plus effacé dans l'action de son poème, et qui en outre s'est visiblement représenté lui-même en Sordel, ne constitue-t-il pas une faute de composition ? Ne peut-on relever un défaut d'homogénéité, une fusion insuffisante entre les divers éléments qui constituent l'épisode ? Telle est la question qui reste ouverte après les remarquables études qui ont paru depuis quelques années sur Sordel et son rôle dans la Divine Comédie. M. F. P. ne l'a pas abordée ; et peut-être n'a-t-il pas eu tort, étant donné le public spécial auquel il s'adressait. — H. H.

— Un supplément au catalogue *des Manuscrits de la Bibliothèque de Bordeaux* vient de paraître. Il est l'œuvre de M. Bouchitté, sous-bibliothécaire (Paris, Plon, in-8 de 48 p.) Il renferme 379 numéros. Parmi les manuscrits les plus importants pour l'histoire générale, nous signalons le n° 1501 ; c'est un volume de copies des registres secrets du Parlement de Bordeaux pour les années 1647-1669. Jusqu'ici nous ne possédions, sur l'histoire de la Fronde dans le sud-ouest, aucun document plus compréhensif. Pour le soulèvement de 1650 en particulier, qui intéressa toute la France, les détails nouveaux sont en abondance et complètent sur plus d'un point les mémoires de Lenet. — C. Jullian.

— M. Maurice Courcelle publie dans la collection *Ministres et hommes d'État* (Alcan) un petit volume d'une lecture agréable sur *Benjamin Disraeli* (Lord Beacousfield). On l'excuse d'avoir tracé de l'homme d'état anglais un portrait flatté; la vie de Disraeli a des côtés merveilleux qui invitent au panégyrique: de race étrangère, pauvre, bizarre d'allures, il s'imposa par la force du talent à une aristocratie dont il finit par diriger et renouveler la politique ; une telle fortune n'évoque-t-elle pas le souvenir à demi légendaire de ce fils d'Israël qui fut premier ministre en Egypte ? Mais, pour grandir le héros, il est moins excusable de rapetisser son entourage ; on regrette que l'appréciation d'Isaac Disraeli, le père de Benjamin,

tienne en deux lignes, et surtout que M. Gladstone soit sacrifié avec désinvolture à son heureux rival. On nous permettra quelques misérables remarques : la Convocation, Assemblée du Clergé anglican, ne peut guère depuis la Réforme s'appeler « un concile provincial » (p. 126). Le mot *Whig* subit au cours du livre de regrettables déformations typographiques. Il faut enfin, pensons-nous, lire (p. 159) dans un discours de Disraëli, esprit *d'initiative* et non *d'entreprise*. — Ch. Bastide.

— Sous le titre de *L'Empire du Milieu ;* le climat, le sol, les races, la richesse de la Chine, MM. Élisée et Onésime Reclus viennent de donner un pendant à leur volume sur l'*Afrique australe,* que nous avons signalé ici précédemment. (Libr. Hachette, 1 vol. in-8° carré de 650 p. avec carets nouvelles : prix 10 francs.) Sous une forme typographique très élégante, sans gravures, mais avec quelques cartes techniques, ces volumes sont bourrés de renseignements et de documents précis, nets et donnant le dernier mot de la question sur la plupart des points. Des réflexions neuves, des jugements originaux, leur donnent la vie, avec le style ferme et pittoresque qu'on connaît. Enfin une excellente *bibliographie critique* (due à M. Henri Froidevaux) termine encore très utilement l'ouvrage. — H. de C.

— L'éditeur Privat, de Toulouse, vient de publier une nouvelle édition de la *Grammaire espagnole* de Maréca, par les soins de M. Louis Dubois, l'un des agrégés de la première agrégation d'espagnol qui fut passée l'an dernier (Un vol. in-12 de 315 pages). Cette édition est refondue et considérablement augmentée, mais dans un sens plus pratique qu'érudit, comme il devait être pour les classes. L'exposé est très clair et parle aux yeux grâce à une typographie spéciale ; de plus, l'auteur s'est appliqué à rendre particulièrement nette l'étude de certains côtés de la syntaxe ou de certains verbes aux acceptations multiples. Enfin plusieurs tables seront d'autant plus appréciées des élèves qu'ils ne les trouvaient pas jusqu'à présent : celle des verbes irréguliers notamment. Il y a aussi un index général très pratique. — H. de C.

— La jolie collection des *Villes d'art célèbres,* publiée par l'éditeur H. Laurens et inaugurée l'année dernière par les études sur *Paris* et sur *Bruges et Ypres,* compte à présent son troisième volume avec le *Venise* de M. Pierre Gusman (1 vol. pet. in-4°, illustré de 130 reproductions. Prix : 4 fr. 50). Il est d'une lecture agréable et d'une information suffisante, sans prétention d'ailleurs à l'érudition ni à l'éloquence. Ces petites monographies cherchent, non pas à servir de guide artistique, mais à réunir les impressions multiples qui captivent l'artiste et l'amoureux du beau au contact de ces villes qu'on peut en effet appeler « villes d'art », tant elles renferment d'œuvres célèbres, de monuments et de souvenirs. Aussi l'illustration a-t-elle une importance capitale, et avec les procédés actuels il faut faire parfait : mais vraiment on ne saurait rien reprocher à cette élégante collection sous ce rapport. Le choix des photographies et la netteté de leur rendu sont d'un goût charmant. Souhaitons succès et prompt développement à cette heureuse vulgarisation artistique. — H. de C.

— Le baron de Dalwigk (il ne s'agit pas du ministre hessois) avait accompagné le prince héritier d'Oldenbourg, le futur grand-duc Pierre, dans un voyage à Rome, en Grèce et à Constantinople, en 1850-1851. Sa fille publie aujourd'hui la relation de ce voyage, qui malgré le titre a plus l'apparence d'un journal que d'une correspondance (Freiherr Reinhard v. Dalwigk zu Lichtenfels. *Briefe aus Rom und Athen* (*1850-1851*). Oldenburg und Leipzig, Schwartz, sans date. In-8°, pp. viii, 132). Elle n'est pas sans quelque intérêt, bien qu'elle n'offre pas celui de la nouveauté. L'auteur nous décrit après tant d'autres l'itinéraire et les

excursions ordinaires des touristes italiens, les monuments, les collections d'art, les sciences romaines, les villas et les jardins, les fêtes religieuses, la société italienne, les coutumes populaires, etc., etc. Peu d'observations originales; partout une égale admiration enthousiaste : le mot *herrlich* foisonne dans ces pages. Sur les Allemands rencontrés à Rome, prélats et surtout artistes, il y a seulement quelques renseignements plus particuliers, mais ils sont très secs. La deuxième partie, les notes sur la Grèce, où le séjour fut cependant plus long, est plus faible encore, bien loin même du livre d'About qui a esquissé la même époque. Le prince était à Athènes l'hôte de sa sœur, la reine Amélie, infatigable amazone qui promène ses invités à bride abattue à travers les souvenirs classiques de son royaume. L'historien de l'établissement de la dynastie bavaroise en Grèce pourra puiser dans ces lettres de menus détails. Elles seront peut-être aussi de quelque utilité aux archéologues, en les fixant sur l'état des ruines grecques ou romaines vers 1850; car si Dalwigk n'est pas un observateur sagace ou érudit, il apparaît du moins toujours consciencieux, minutieux (p. 64, notre Poussin s'appelle *Nicolas* et non *Caspar*. La brochure fourmille de fautes d'impression).— L. R.

— Le volume de F. Poppe (*Zwischen Ems und Weser*. Land und Leute in, Oldenburg und Ostfriesland. 2e Auflage — Oldenburg und Leipzig, Schwartz, 1902. in-8° pp. VII, 472), a été écrit par un Oldenbourgeois pour ses compatriotes avant tout, mais, il mérite d'être connu au-delà des petites frontières du grand duché. L'auteur a su intéresser à ce pays si peu attrayant, le plus souvent morne et nu, « comme la main vide d'un gueux ». La division du sol en *Geest*, *Moor* et *Marsch* a fourni le plan naturel du livre. La physionomie originale de chacun de ces paysages différents, landes, tourbières et grasses prairies d'alluvion, est nettement caractérisée, et aussi celle des gens, paysans saxons de l'Ammerland, colons du marais ou riverains frisons de la mer du Nord. M. P. ne se contente pas de décrire le pays et les villes, qui ne sont guère que des villages, d'en signaler les monuments curieux, le plus souvent des églises, d'en montrer les richesses économiques, élevages ou industrie, de nous raconter par le menu la construction des digues avec leurs écluses si ingénieuses : il nous donne aussi l'histoire résumée des provinces dont les vieilles chroniques lui sont familières, décrit et discute les monuments mégalithiques de l'époque préhistorique, note les coutumes nationales, cite beaucoup de dictons populaires, conte des légendes, des anecdotes, parfois savoureuses, des souvenirs personnels. Son livre, écrit avec humour souvent, eût pu être un peu plus concis (il n'y a cependant rien sur la région du Sud); mais l'amour du pays natal entraîne aux larges développements et nous n'avons pas le courage de l'en blâmer. Nous lui ferons un autre reproche : c'est d'avoir publié son volume sans une carte et en outre d'être trop réservé dans l'interprétation des nombreux termes de *platt* : ses lecteurs, même allemands, en seront gênés. Il est fâcheux enfin que cette seconde édition n'ait pas été mise à jour, car la première remonte déjà à 1888. — L. R.

— On connaît l'habile talent de traducteur de M. L. Fulda dont il a donné récemment avec sa version du *Cyrano* de Rostand une preuve si brillante. Sa nouvelle édition des *Chefs d'œuvre de Molière* (*Molières Meisterwerke in deutscher Uebertragung*. — Dritte, vermehrte Auflage. Stuttgart und Berlin, Cotta, 1901, in-8°, p. 534), augmentée de trois pièces (l'*Ecole des maris*, *Amphitryon*, *Le Malade imaginaire*), justifie à présent mieux encore son titre, et si l'on peut différer d'avis sur le choix adopté par le traducteur, on tombera d'accord pour louer les mérites de la traduction. L'emploi du mètre du *Faust* pour rendre Molière était une idée

heureuse : la rime n'est point sacrifiée et l'alexandrin d'un effet odieux en allemand est évité. Les chevilles, les duretés de construction, inséparables de toute traduction en vers, sont rares. La langue est partout naturelle, souple, vive, souvent ngénieuse ; nulle part elle ne sent l'effort, ni ne souffre de la pâleur de la transcription ; c'est le vrai Molière qu'il faut aux planches. De contre-sens, je n'en ai guère relevés, peu graves d'ailleurs ou portant sur quelque détail de costume et des acceptions vieillies du langage. Tout en restant fidèle, M. F. traduit avec une certaine liberté, parfois peut-être un peu excessive ; mais on lui saura gré d'avoir donné, même à ce prix, une traduction vivante. Elle a cependant deux imperfections. Elle est un peu trop modernisée ; sans rechercher un archaïsme déplacé, peut-être eût-il fallu renoncer à des tours et à des termes qui jurent par trop avec le milieu et les personnages. L'autre défaut, commun à toutes les bonnes traductions, est très marqué dans celle-ci, c'est que les effets de l'original sont exagérés ; le trait est trop appuyé, et les scènes prennent quelque chose de vulgaire, accusé encore par le tutoiement allemand ; il y a moins de *Kraftworte* et plus de politesse dans Molière. M. F., dans sa préface qui effleure certains points intéressants, eût dû nous avertir de quelle édition il s'est servi pour sa traduction. La version du *Malade imaginaire* est assez différente du texte de la grande édition Despois, sans parler du mot de la fin qui lui appartient exclusivement. Malgré ces réserves, son Molière reste le meilleur qu'aient les Allemands : mais M. Fulda eût dû nous laisser le soin de le dire. — L. R.

— Il est difficile de penser autant de bien de la traduction de Baudelaire que nous offre M. Stefan George (*Baudelaire. die Blumen des Bösen. Umdichtungen.* Berlin, Bondi), 1901, in-8°, p. 197. Il nous prévient bien qu'il a voulu plutôt *umdichten*, donner une imitation, une transcription poétique, — et c'était peut-être le seul moyen d'aborder cette interprétation périlleuse — mais nous n'avons qu'une traduction, trop souvent littérale et obscure, ou vague et floue, émaillée même de lourds contre-sens (pp. 13, 18, 24, 70, 82, 92, 96, 127, 132, 136, 140, 179). Il y a cependant quelques pièces heureusement rendues. M. G., à qui la langue de son auteur imposait une suffisante torture, s'est mis à l'aise avec sa prosodie : la rime n'a pas toujours été conservée, les nombreux sonnets ont cessé d'être des sonnets, du rythme savant, du vers enfin il n'est presque rien resté. Malgré des mots hardis, — pour ne pas dire des barbarismes — une orthographe simpliste et une ponctuation étrange, malgré une exécution typographique bizarre, je crains bien que le livre de M. George ne donne à ses lecteurs allemands une inexacte idée de Baudelaire. Je dois ajouter que certaines crudités ont été volontairement dissimulées, qu'un assez grand nombre de pièces, et non des moins caractéristiques, comme *Une charogne*, *le Flacon*, etc., manquent à cette traduction dont nous dirions que l'intérêt n'était pas évident, si l'auteur ne déclarait l'avoir faite par plaisir. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 janvier 1902.

M. Boissier communique une lettre de Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome, informant l'Académie que le Congrès des sciences historiques, qui devait s'ouvrir à Rome le 3 avril, ne commencera que le 21 de ce mois.

M. le secrétaire perpétuel annonce que M. de Clercq a légué à l'Académie, sous certaines conditions, une somme de 200,000 francs.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. Arthur-Evans, conservateur du musée Ashmoléen d'Oxford, entretient l'Aca-

démie des fouilles qu'il poursuit depuis deux ans dans l'île de Crète, sur l'emplacement du Labyrinthe de Cnossos. Le palais de Cnossos, dont le déblaiement est aujourd'hui fort avancé, est une extraordinaire construction antérieure au XVIe siècle a. C. M. Evans montre des spécimens des peintures murales, des statues et bas-reliefs en plâtre et en stuc qu'il y a découverts. Il présente aussi les photographies d'un damier en ivoire, or et lapis-lazuli, ainsi que de longues inscriptions sur argile, rédigées dans une langue et une écriture également inconnues.

Séance du 31 janvier 1902.

M. le Président donne lecture d'une lettre adressée par M. le comte d'Ormesson, ministre de France à Athènes, à M. le Ministre des Affaires étrangères, et que ce dernier transmet à l'Académie. M. d'Ormesson annonce que le nouveau Ministre de l'instruction publique de Grèce vient de prendre de sérieuses mesures pour la protection des monuments du moyen âge, presque entièrement abandonnés jusqu'ici dans ce pays.

M. Gaston Boissier donne lecture d'une note de M. J.-A. Hild sur une statue d'Athéna, en marbre, découverte à Poitiers. Cette statue, haute de 1 m. 52, admirablement conservée dans ses parties intactes, est malheureusement amputée du bras droit, qui tenait la lance, et aussi de la main gauche qui tenait le bouclier. Des trous de vrille sur les bras, à la hauteur des épaules, au sommet du casque et dans le creux de la main, indiquent que des ornements en bronze, peut-être même le bouclier en cette matière, complétaient le marbre. Le type est celui d'une œuvre archaïque. L'exécution, soignée dans le détail, du costume, des bras et de la main, est poussée jusqu'au raffinement et dénote un archaïsant aussi habile ouvrier qu'homme de goût.

M. Gustave Schlumberger annonce que M. le lieutenant-colonel Marais, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, lui a également adressé une photographie de la statue découverte à Poitiers.

MM. Collignon et Perrot demandent que cette statue soit publiée dans l'un des recueils de l'Académie.

M. R. de Lasteyrie commence la lecture d'une étude sur l'église de Saint-Gilles (Gard).

M. Ernest Babelon communique une note sur une pierre gravée représentant l'empereur Julien et reprend à cette occasion l'étude des portraits de cet empereur.

Séance du 7 février 1902.

Le Congrès international des sciences historiques se tiendra à Rome du 21 au 30 avril. Il sera précédé d'excursions à Venise, Florence et Assise, qui auront lieu du 10 au 20.

M. Gustave Schlumberger entretient l'Académie des résultats de la mission de MM. Perdrizet et Chesnay, mission envoyée en Macédoine, l'été dernier, sur l'initiative de M. le colonel de Bélié. Il s'agissait d'étudier les monuments civils et religieux d'origine byzantine des villes de Serrès et de Melnik, le Melenikion des chroniqueurs grecs du moyen âge, au N.-E. de Salonique, dans la vallée de la Strouma ou Kara-sou, l'ancien fleuve Strymon. MM. Perdrizet et Chesnay ont visité plusieurs églises aussi intéressantes au point de vue des détails de leur architecture qu'à celui des mosaïques et des fresques qui les ornent encore aujourd'hui; ils ont également exploré les trésors de ces églises. Enfin, ils ont minutieusement étudié une belle et vaste maison seigneuriale byzantine. M. Schlumberger présente à l'Académie une série d'aquarelles de M. Chesnay représentant ces monuments.

M. R. de Lasteyrie continue la lecture de son mémoire sur l'église de Saint-Gilles (Gard).

M. R. Cagnat communique une inscription trouvée à Bou-Garah (*Gigthis*) dans les fouilles du Service des antiquités de la Tunisie, que dirige M. Gauckler. Il en résulte que la ville romaine qui s'élevait sur ce point a reçu le droit latin majeur vers la fin du IIe siècle seulement. — Il annonce, ensuite, que les fouilles du camp de Lambèse viennent d'être terminées par les soins de M. Courmontagne, directeur de la maison centrale de correction, et que le *praetorium* est maintenant entièrement déblayé. — MM. Bouché-Leclercq, Dieulafoy et Saglio présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 3 mars — 1902

Loisy, Études bibliques ; Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse. — G. Jahn, Traduction et commentaire de Sibawaihi. — Ridgeway, La Grèce primitive. — Merzbacher, Les hautes régions du Caucase. — Labanca, Études religieuses.

Le quatrième évangile, son origine et sa valeur historique, par Jean Réville. In-8, Paris, Leroux, 1901 ; viii et 334 p..

Études bibliques, par Alfred Loisy. In-8°, Paris, Picard, 1901 ; 161 p.

Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse, par Alfred Loisy. In-8°, Paris, *Picard*, 1901 ; xiv et 213 p.

II.

Je n'ai pas à faire l'éloge de notre collaborateur, M. Alfred Loisy, mais je tiens que les deux derniers travaux sortis de sa plume méritent, eux aussi, plus qu'un compte rendu sommaire. Ce sont des œuvres d'une haute distinction de pensée et de langue ; ce sont des œuvres de science, d'autre part, qui éclairent vivement de grands problèmes et leur font faire un grand pas vers une solution de nature à satisfaire aux exigences des plus difficiles.

Les « Études bibliques » sont formées par la réunion de six articles, qui « ont, sous des titres différents, un objet commun, la conciliation du dogme et de la discipline catholiques avec l'étude scientifique de la Bible. » Ils ont donc, concède l'auteur avec une louable franchise, « un caractère théologique... et une tendance apologétique. » Je voudrais, pour ma part, qu'on pût retrouver dans maint écrit qui affiche des prétentions à l'indépendance, une méthode aussi exacte, des procédés de recherche aussi précis ; je pense avec M. L. que le dogme catholique n'est pas incompatible avec une sérieuse pratique des façons actuelles d'aborder les problèmes touchant l'histoire des livres sacrés et des croyances du judaïsme et du christianisme, là où l'intérêt de la foi n'est pas directement en jeu. Les questions de textes,

d'authenticité des écrits canoniques, d'exégèse, ne peuvent, en définitive, être traitées que d'une seule manière et les règles qui prévalent sur le domaine des littératures profanes sont et demeurent applicables pour le Pentateuque attribué par la tradition à Moïse comme pour les écrits transmis sous le nom de Platon. Ce sont des conditions de fait qui doivent être établies par voie de comparaison exacte. Ainsi, l'objet précis que s'est proposé M. Loisy, est de faire voir aux théologiens qu'ils ne doivent pas se tenir pour liés par des attributions consacrées par un usage plus ou moins constant. S'il pouvait contribuer, par son exemple et son invitation, à élargir les idées — ou plutôt à calmer les appréhensions — qui dominent à cet égard, il rendrait service à tout le monde.

« L'application de la méthode critique à l'étude de l'Écriture sainte, déclare M. L. en tête de l'étude intitulée *La critique biblique*, n'a guère commencé avant le XVIIe siècle, et c'est seulement dans le nôtre qu'elle a été faite d'une façon complète et définitive. L'exégèse biblique s'est approprié lentement les procédés que l'on suivait dans l'examen des documents profanes. Ceux qui osèrent les premiers discuter les opinions communément reçues touchant l'origine des Livres saints et la valeur des textes qui nous les représentent, étaient loin d'être tous des théologiens exacts. Après avoir prononcé avec respect les noms de Louis Cappel et de Richard Simon, qui sont les maîtres de la critique scripturaire au XVIIe siècle, il faut bien reconnaître que, dans les temps qui ont suivi, la critique a été souvent un instrument de combat contre la révélation, un moyen de diminuer l'autorité de la Bible. De là vient le discrédit où elle est encore dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, qui n'en connaissent que les abus et qui sont restées étrangères à ses procédés légitimes, à ses progrès, à ses résultats certains. » C'est ce qu'ont avancé, avec de sensibles nuances dans l'expression, des savants tels que Renan et Littré. En somme, l'exégèse biblique pourrait être neutralisée, « laïcisée », si on préfère, dans une très large mesure ; des hommes de tendances différentes, mais nourris dans un égal respect des documents anciens et de leur interprétation exacte, peuvent y travailler en commun, abstraction faite de leurs préférences ou convictions personnelles ; M. J. Réville, qui est fermement attaché au protestantisme libéral, vient de nous en fournir l'exemple, M. Loisy, prêtre catholique, va nous en donner la preuve dans les ouvrages soumis à notre examen.

Tout document littéraire ancien comporte en premier lieu l'établissement du texte par l'étude (collation, comparaison) de ses instruments (manuscrits, versions anciennes) ; il ne saurait y avoir sur ce point deux façons d'agir différentes selon que l'on se trouve en présence d'un document sacré ou profane. Puis vient la discussion de l'*authenticité* des livres, qui s'établit par l'examen des témoignages

intrinsèques (internes) ou extérieurs (externes); là encore, il n'y a pas, il ne saurait y avoir deux méthodes. En troisième lieu, vient l'*interprétation* du document, où la critique a pour auxiliaires indispensables la connaissance des langues, de l'histoire, des institutions de l'antiquité. » Le dogme ne saurait, selon M. Loisy, entreprendre sur le domaine de la critique littéraire, en exigeant de celle-ci qu'elle ne se reconnaisse pas apte à trancher la question de révélation ou inspiration. S'il s'agit simplement de « division du travail », nous n'y contredirons point.

Mais les décrets de Trente renouvelés au concile du Vatican et qui prescrivent l'emploi de la traduction latine dite Vulgate, — qu'en faites-vous? — Une recommandation pratique, qui est un avertissement contre les écarts individuels. Désireux de marquer avec exactitude la position prise par M. Loisy, je me considère comme tenu de reproduire les déclarations suivantes, que je n'ai ni à approuver, ni à improuver : « La recherche critique... peut se mouvoir librement dans les limites fixées par l'autorité de la tradition. Ces limites ne sont pas pour elle un obstacle, mais plutôt un guide sûr, dont les indications seront confirmées par l'évidence des faits. Pour tout ce qui n'a pas trait à l'édification de la doctrine chrétienne, l'exégète catholique est parfaitement libre de suivre les lumières qu'une connaissance plus exacte de l'histoire ancienne projette maintenant sur l'histoire biblique. Nous pouvons affirmer, sans crainte, nonobstant les déclarations intéressées de la critique protestante et rationaliste, que la doctrine catholique laisse à l'exégèse, comme à la critique textuelle et à la critique purement littéraire des écrits bibliques, la faculté de vivre, de croître et de se perfectionner [1]. »

En somme et me plaçant moi-même sur le terrain du pur rationalisme, j'accorde que, tant protestants que catholiques, peuvent *user* d'une liberté réelle en matière de critique biblique, bien que cette liberté soit vue d'assez mauvais œil par les représentants de la doctrine; sous ce rapport, ce sont les mœurs, les préjugés courants qu'il conviendrait avant tout de modifier chez la masse des fidèles et dans la plus grande partie des clergés (y compris les rabbins des israélites), et, très malheureusement, ces préjugés ne se laissent pas volontiers entamer malgré l'apparence contraire qui ressort des progrès dus à l'initiative des facultés de théologie de l'Allemagne protestante [1].

---

1. M. L. Duchesne a récemment apporté à cette thèse une adhésion publique, que sa situation semblerait devoir rendre désormais inattaquable, dans le volume *Un siècle*, etc., revêtu des plus hautes approbations. Aussi doit-on s'étonner de la persistance et de l'acharnement de certaines attaques.

2. Dans ces cercles eux-mêmes, après une période, brillante et féconde, d'émancipation, les marques de lassitude se font sentir. On s'est résolu d'écarter, — par une sorte de *consensus* tacite, — tout ce qui mettrait en danger les dogmes essentiels au maintien des Eglises.

Je n'insisterai pas sur les deux mémoires qui traitent de l'*Histoire du dogme de l'inspiration* et de la *Question biblique dans sa relation avec l'inspiration des Écritures*. Elles sont plutôt du ressort du dogme ; M. L. s'y montre ingénieux, pénétrant et remarquablement clair et lucide, malgré les distinctions délicates où il lui fallait s'engager et où on éprouvera peut-être un peu de difficulté à le suivre, si l'on est tout à fait étranger à cet ordre d'idées. Je n'ai pas à insister non plus sur le mémoire intitulé : *Les onze premiers chapitres de la Genèse*, puisque nous allons nous trouver en présence d'une œuvre d'ensemble, où la pensée de l'auteur a pu se donner libre carrière.

Le plus considérable des travaux ici rassemblés (pp. 79-126) traite des *Opinions catholiques sur l'origine du Pentateuque*, à propos de deux mémoires, présentés à la section des sciences religieuses du Congrès international des savants catholiques, tenu à Fribourg en août 1897, « l'un par un savant anglais, M. le baron von Hugel, l'autre par le R. P. Lagrange, directeur de la *Revue biblique* ». D'après le premier de ces auteurs, l'existence des grands documents, dont la réunion a formé le Pentateuque et Josué, se trouve démontrée par les doubles et triples récits, par les multiples éditions de lois se rapportant au même objet ; il a admis, en conséquence, la succession, préconisée par la plupart des critiques, du document jéhoviste, du (premier) élohiste, de l'écrit deutéronomique et du document sacerdotal, consacré essentiellement à la législation du culte. J. et E. (le jéhoviste et l'élohiste) ne se prêtant pas aux tentatives qui ont été faites pour les isoler complètement, il est même préférable de les traiter comme un ensemble, remontant au VIIIe siècle avant notre ère. Le Deutéronome serait de l'époque du roi Josias (dernière partie du VIIe siècle avant notre ère) ; le grand document rituel, des temps de l'exil ou seulement d'Esdras. La rédaction d'ensemble du Pentateuque + Josué était achevée avant l'an 400. Ce travail d'unification finale n'excluerait pas, d'ailleurs, de légères retouches au IVe et au IIIe siècles avant notre ère. C'est là ce qu'on peut appeler l'état présent de la question dans les cercles de la critique ; il me semble que M. Loisy indique assez nettement que ses préférences lui sont acquises. Nous accorderons, en ce qui nous touche personnellement et sur le terrain purement littéraire de la distinction des sources, c'est-à-dire des principaux documents originaux, que l'on peut tenir ces résultats pour définitifs ; cependant, nous avons à plusieurs reprises insisté — et nous insisterons à nouveau — sur deux points : 1° De la comparaison de la série Juges + Samuel + Rois avec les Chroniques (Paralipomènes) ressort, la preuve de l'existence de deux éditions de l'Hexateuque, l'une formée en gros par l'amalgame de J + E et de D, l'autre représentant le texte traditionnel, dont ces deux séries ont fait usage, chacune à son tour ; 2° Rien n'est moins prouvé que l'attribution de J, de E et de D à telle époque antérieure à la captivité de Babylone, ces divers documents pouvant être tenus

(*devant* être tenus, selon nous), comme datant des temps de la Restauration, de même que le *Priester-Codex* (P ou document rituel), avec cette différence que J + E + D, première édition du Pentateuque + Josué consultée par Juges — Samuel — Rois a pu et dû précéder de quelques générations l'édition traditionnelle, que possédait et pratiquait l'écrivain des Chroniques [1].

En somme, l'honorable savant anglais a cru pouvoir, sans dommage pour sa foi catholique, accepter les données essentielles de l'exégèse contemporaine en ce qui touche le Pentateuque et M. Loisy n'en prend point alarme ; le second des congressistes de Fribourg, le P. Lagrange, sans se prononcer aussi ouvertement, indique les sérieux motifs que l'on a pour ne pas s'en tenir strictement à la thèse traditionnelle de l'authenticité mosaïque du Pentateuque.

Cette seconde étude a été l'objet de vives critiques, notamment de la part du P. Méchineau dans les *Études* des Pères Jésuites. J'apprends par M. L. que le P. Méchineau a cru devoir me mêler au débat. Voici ce qu'en dit M. Loisy : « Le savant jésuite cite... une épigramme de M. Maurice Vernes sur la Bible polychrome de M. Paul Haupt, où chaque source biblique est distinguée par une couleur spéciale. » Et M. L. ajoute que, « si les lecteurs des *Études* savaient que M. M. V. ne traite avec dédain le travail minutieux de la critique documentaire que pour renvoyer la composition de l'Ancien Testament tout entier au temps de la domination persane et de la domination grecque, ils trouveraient peut-être que le P. M. n'est pas assez traditionnel dans le choix de ses autorités. » Et un peu plus loin, je lis encore : « Le P. Méchineau, qui se couvrait du nom de M. Maurice Vernes pour ridiculiser la critique documentaire, etc... » Il est parfaitement vrai que j'ai dénoncé comme un grave abus, de nature à faire le plus grand tort à l'avenir de l'exégèse biblique, le système des sources distribuées en couleurs ; j'y vois peu d'avantage, j'en saisis les inconvénients et les dangers et je ne me refuse pas à renouveler mes critiques soit sur le mode grave, soit en une forme plus vive et plus familière. De là à méconnaître un grand, méritoire et fructueux travail, accompli au prix des veilles les plus ingrates, il y a plus qu'une distance, il y a un abîme. Je maintiens que, quand l'Introduction aux livres de l'A. T. est devenue une marqueterie, une discussion de lignes, de demi-lignes, de mots, de lettres comme c'est le cas pour la seconde édition du Kuenen, il n'y a plus vraiment de critique ; les arbres, selon le proverbe allemand, empêchent de voir la forêt. Les

1. Il est à présumer que les vues, que nous avons été le premier à défendre sur ce point, entreront prochainement dans le courant des opinions reçues, le *Deutéronome* se voyant de plus en plus attaqué. Pour ce qui est des livres prophétiques, voilà *Jérémie* contesté dans les *quatre* cinquièmes de son contenu par le plus récent de ses commentateurs (*Revue critique*, 1901, n° 52) par la brèche ainsi faite, ce qu'on défend encore ne tardera pas à passer.

Bibles polychromes ne valent pas mieux ; la juste mesure à cet égard se trouve, par exemple, dans la traduction allemande de la Bible qu'a dirigée Kautzsch. Il faut que la « haute critique », celle des ensembles, se défende contre l'invasion des discussions de textes, de la « basse critique », volontiers encombrante. Je l'ai déjà dit, je le redirai et, si le P. Méchineau m'a cité exactement, ce dont je n'ai pas de raison de douter — il n'a fait qu'user de son droit. En disant que « je ne traite avec dédain le travail minutieux de la critique documentaire que pour renvoyer la composition de l'Ancien Testament » aux temps de la Restauration, M. Loisy, sans le vouloir assurément, n'a pas présenté ma pensée sous son véritable jour; je le répète, j'admets la distinction des sources, mais je proteste contre sa prétention d'accaparer et d'envahir le domaine de la critique biblique, notamment en ce qui touche le Pentateuque. La raison décisive, enfin, qui m'a déterminé à renvoyer la composition des divers grands documents qui sont à la base du dit livre aux ve-IIIe siècles avant notre ère, n'est nullement tirée de mon refus de reconnaître leur distinction essentielle, mais de cette circonstance capitale qu'ils s'accordent tous sur la question du monopole du temple de Jérusalem, signe des temps post-exiliens.

Pour en revenir à M. Loisy, il nous montre quelle résistance rencontre chez nous l'adoption des résultats les mieux fondés de la critique biblique, qui est l'objet d'un traitement beaucoup plus libéral de la part des savants de langue anglaise.

Une dernière étude porte sur l'*Évangile selon saint Jean*. Elle est très ingénieuse, très pénétrante. Écrite sous l'empire de pensées et de préoccupations qui ne sont pas celles dont témoigne l'œuvre de M. Jean Réville, elle la complète et peut servir par places à la corriger, notamment en ce qui touche l'interprétation du Prologue, qui avait provoqué de ma part de sérieuses réserves. M. L. s'y montre spécialement théologien sans exclure la critique, tandis que M. Réville était avant tout un critique, faisant sa place aux idées générales. L'association seule des deux points de vue permettra l'intelligence de cette œuvre difficile. — En fermant les *Études bibliques*, je ne tairai pas que bien peu de personnes auraient pu les écrire ; je leur souhaite des lecteurs — parmi ceux (je les crois rares) qui *savent* encore lire, qui *veulent* encore lire. Si profondes, d'ailleurs, que puissent être les divergences entre savants, dont l'un se revendique de la foi chrétienne, dont l'autre professe les opinions philosophiques du pur rationalisme, je crois qu'entre M. L. et moi, il y a — en dehors de l'estime que j'ai pour sa personne et ses travaux et que j'espère qu'il veut bien me rendre en quelque mesure — accord sur la conception de la tâche de la critique biblique, qui ne doit ni se laisser envahir par les matérialités, ni se laisser dominer par les vues du gros sens commun. C'est un chapitre du domaine des idées, qui n'est et ne doit être le lot que de ceux-là seuls qui reconnaissent la valeur durable des idées.

Voilà quinze ans que j'attends l'ouvrage fait pour définir dans les grandes lignes la relation des *Mythes babyloniens* avec la première partie de la Genèse ; M. Loisy, auteur d'un premier essai : *Les mythes chaldéens de la création et du déluge* (1892), après en avoir fait l'objet de son enseignemenl dans un cours libre professé à l'École des Hautes Études, s'est décidé à combler cette lacune ; il nous le donne sous une forme, non pas définitive assurément, mais faite pour montrer que nous sommes sortis de la phase des tâtonnements, des hypothèses aventurées, pour satisfaire aux exigences d'une connaissance reposant sur des documents sérieusement étudiés.

Sur la position générale des questions, M. L. s'exprime ainsi : « Ce que révèle à l'observateur sans parti pris la comparaison des mythes chaldéens avec les premières pages de la Bible, c'est l'origine vraisemblable de certains récits ou de certains éléments de récits, envisagés dans leur structure extérieure et par leur côté descriptif ; c'est aussi la puissante originalité de l'esprit religieux d'Israël, qui a su tirer des vieilles légendes mythologiques de la Chaldée un enseignement moral, en les adaptant à la croyance monothéiste. » Mais le rapport des deux traditions, chaldéenne et israélite, est moins simple qu'on n'avait été d'abord tenté de le croire, « lorsqu'on se représentait les légendes bibliques comme dérivées tout entières et immédiatement de la littérature religieuse des Chaldéens. Il ne saurait plus être question de prendre en bloc les onze ou douze premiers chapitres de la Genèse et d'y retrouver comme une réduction monothéiste des mythes babyloniens actuellement connus. Les critiques se sont aperçus que la base des comparaisons était fort incomplète de part et d'autre, et que les documents dont on dispose, les traditions qu'ils attestent, ne se présentaient pas comme deux séries parallèles dans tout leur développement et symétriques dans chacune de leurs parties constitutives. L'état des textes et leur caractère ne permettaient pas qu'il en fût autrement. »

M. L. explique en termes ingénieux que « le contact des traditions chaldéenne et biblique n'a pas existé seulement en un point de leur histoire et ne s'est pas toujours opéré de la même manière », qu'elles « se sont touchées à des moments différents de leur développement et que les effets de leur conjonction ont été variés, selon que la légende israélite a reproduit, modifié ou contredit le mythe babylonien dont elle dérive. » De l'analyse des textes bibliques et de leur comparaison avec les textes assyriens ou chaldéens, il tire une conclusion négative importante, qui avait pu tout au plus être soupçonnée jusqu'à ce jour, à savoir que « l'idée d'un emprunt général, direct et simultané, que la tradition israélite aurait fait à la tradition chaldéenne, soit par les premiers ancêtres des Hébreux, soit plus tard, par suite des relations qui existèrent entre les empires mésopotamiens et la Palestine, ne supporte plus l'examen. » A cette vue

simpliste doit s'en substituer une autre ; il convient d'admettre désormais que « un long travail d'assimilation et de transformation, beaucoup de temps, probablement aussi des intermédiaires, c'est-à-dire les traditions phénicienne et araméeenne, se sont placés un peu partout entre les mythes chaldéens et la Bible. » De la sorte « le cadre de la comparaison s'élargit, et le rapport des traditions comparées se diversifie à l'infini. Telles légendes, celles des fils de Dieu, de la tour de Babel, ont pu avoir cours en Israël dès les temps les plus reculés ; telle autre, par exemple celle du déluge, a pu ne s'y introduire qu'à une époque relativement récente ; la même légende, anciennement connue, a pu s'enrichir de nouveaux traits par un contact ultérieur avec sa source et le récit d'Eden paraît être dans ce cas. Ce n'est pas seulement la tradition israélite en général, mais chaque légende, qui a eu son développement particulier, dont à peine il nous est donné de conjecturer les principales étapes. La complexité de ces rapports serait plus sensible si la tradition chaldéenne et la tradition primitive d'Israël ne nous étaient point parvenues seulement à l'état de débris ; mais ces débris suffisent à montrer que les deux traditions, nonobstant la dépendance incontestable de la plus récente à l'égard de la plus ancienne, ont eu chacune leur évolution originale. »

Ces citations éclairent le sujet ; elles indiquent suffisamment l'objet précis des recherches entreprises par M. Loisy, elles mettent en évidence le caractère général de ses conclusions.

En ce qui touche les mythes chaldéens, je me range parmi la masse des lecteurs qui ne se permettent pas — ou ne doivent pas se permettre — d'émettre un jugement en des matières, échappant à leur compétence. Je tiens M. L. pour un savant qui a vérifié, compulsé et confronté en conscience tout ce qui a paru à cet égard depuis vingt-cinq ans et était en mesure d'écarter les documents suspects, d'éliminer les matériaux indignes d'entrer en ligne de compte. Il a réuni sous une forme aussi brève que le lui permettait la clarté, la totalité des sources ou textes sur lesquels doit porter le travail de comparaison avec la Bible ; il a dépouillé un nombre considérable d'ouvrages, de monographies, de mémoires et y a pris tout ce qui était de nature à nous intéresser. Son œuvre désormais peut servir de base très largement et très solidement établie — et qui comportera tout au plus d'ici à bien des années, sauf le cas de mise au jour de textes importants non soupçonnés, des compléments tout à fait secondaires.

En ce qui touche les textes bibliques, je me sens plus à mon aise. Et d'abord, à quelle époque les attribuer ? Le récit de la création (Genèse, I, 1-II, 4), la généalogie de Noé par Seth, une des versions du déluge, la généalogie des patriarches postdiluviens, ancêtres d'Abraham, tout cela appartient au document sacerdotal (P), rédigé, selon tous les indices, au ve ou au ive siècle seulement avant notre ère. Le récit du jardin

de délices, dont l'homme s'est vu expulsé par sa faute, et la plupart des autres morceaux sont attribués au rédacteur jéhoviste ; mais je doute qu'on puisse les tenir — et tout particulièrement le plus important, l'apologue de la Chute — pour ayant formé le début d'une œuvre d'ensemble [1]. Je ne vois rien dans tout cela qui nous ramène à l'époque antérieure à la destruction de Jérusalem par les Chaldéens, rien pour quoi il y ait lieu de supposer de vieilles traditions communes, remontant aux âges fabuleux de l'unité (?) de la famille sémitique, rien même pour quoi il convienne d'invoquer la circonstance, soit des rapports historiques du royaume de Juda avec les empires des vallées du Tigre et de l'Euphrate, soit des relations créées par la déportation de l'aristocratie et du clergé de Jérusalem en terre chaldéenne (époque de la captivité de Babylone, VIe siècle avant notre ère). Et maintenant, s'imagine-t-on les représentants du judaïsme, empressés à rapporter avec eux dans le pays de leurs ancêtres, où ils se proposent de reconstituer un état de choses régulier, un ordre social, une foi épurée, un culte sans mélange coupable, rapportant, dis-je, soigneusement de Babylone dans leur bagages, à côté de la « Loi de Moïse », quoi? — le résumé, la substance des traditions, légendes et mythes de la Chaldée? La supposition est tellement étrange qu'on ne saurait s'y arrêter une minute [2].

Reportons-nous maintenant aux considérations de M. Loisy ci-dessus rapportées, notamment à son hypothèse « d'intermédiaires, c'est-à-dire de traditions phénicienne et araméenne, se plaçant un peu partout entre les mythes chaldéens et la Bible ». La question change d'aspect et la solution devient aisée en ce qui touche les grandes lignes. Il y aurait donc eu en Assyrie et en Chaldée, dès les temps les plus anciens, les matériaux d'une riche mythologie, qui, par l'effet des échanges commerciaux, mouvements de population et conquêtes, commencés dès le VIIIe siècle avant notre ère, poursuivis au cours du VIe siècle, et par la suite, sont devenus, sous des formes très variées, très diversifiées, le lot commun des populations établies entre l'Euphrate et la Méditerranée jusqu'à la frontière d'Égypte et ont pu même passer dans les îles et côtes de population et de langue grecques. *C'est dans ce trésor commun, devenu anonyme et banal, qu'Israël aura puisé sans aucun scrupule, soit à partir du* Ve *siècle et dans les temps qui suivent soit, au besoin et si l'on y tient absolu-*

---

1. Le récit, plutôt « apologue » du paradis perdu, est presque isolé dans la littérature biblique ; il n'est pas sérieusement soutenable d'en placer la rédaction avant les temps du second temple.

2. Ce n'est pas que le génie juif se pique toujours de logique. Dans le chap Ier de *Daniel*, on voit ce personnage et ses amis risquer leur situation privilégiée par de méticuleux scrupules touchant la préparation des aliments en même temps qu'ils sont à l'école des astrologues et magiciens. Dans le beau conte de Joseph, ce héros de la légende, modèle de sa race, use d'une coupe divinatoire, etc.

ment dès une époque plus ancienne, en imprimant à tel de ces récits le caractère de sa propre théologie [1].

Voilà la proposition par laquelle nous complèterons volontiers les déductions, si suggestives, de M. l'abbé Loisy.

Il nous reste à indiquer les divisions principales de l'ouvrage : § 1 la création, le chaos primordial; § 2 le combat du créateur contre le chaos; § 3 l'organisation du monde; § 4 la création de l'homme et de sa destinée; § 5 l'épilogue du poème de la création; § 6 le poème de Gilgamès, Eabani; § 7 le voyage de Gilgamès, Sinapishtim et le déluge; § 8 le séjour de Sinapishtim et la plante de vie; § 9 fin du poème de Gilgamès, remarques générales.

Ce que nous avons dit ne peut donner une idées des richesses contenues en ce volume et qu'une lecture attentive (à défaut d'une table analytique des matières et d'un index détaillé, que nous invitons vivement l'auteur à dresser pour une prochaine édition), peut seule faire découvrir, de la documentation extraordinairement abondante et précise qui, sous la forme modeste et réservée adoptée par l'écrivain, en constitue un répertoire du plus haut prix. Dans son second chapitre, par exemple, M. Loisy a relevé, dans une série de livres bibliques, des éléments mythologiques (combat de Yahvéh contre le monstre Rahab), dont j'ai par lui, pour la première fois, compris l'importance et qui modifient l'aspect de toute une partie des études bibliques. Ce livre, qui tient toutes ses promesses, donne, en somme — et ce sera notre dernier mot — beaucoup plus encore qu'il ne promet.

Maurice Vernes.

G. Jahn, **Sîbawaihi's Buch über die Grammatik nach der Ausgabe von H. Derenbourg und dem Commentar des Sîrâfî übersetzt und erklärt und mit Auszügen aus Sîrâfî und anderen Commentaren versehen.** Berlin, Reuther und Reichard, 1894-1900, vol. I : xi-389 et 303 pages; vol. II : xvi-903 et 552 pages.

J'ai pour le Persan, surnommé Sîboûya « le Pommé » ou, comme prononcent les Arabes, Sîbawaihi, des entrailles de père. Son nom était connu, Orientaux et Occidentaux saluaient en lui l'auteur du « Livre », de la Bible de la grammaire arabe, mais, faute d'une édition indigène ou européenne, ce maître exotique, mort vers 177 (793), ce législateur d'une langue qui n'était pas la sienne, n'avait d'action sur le monde des savants et des étudiants qu'à travers ses continuateurs et ses interprètes. Silvestre de Sacy, l'ayant entrevu et deviné à la fin de sa carrière, lui a emprunté quelques pages insérées dans son

---

1. Certaines légendes ont pu exister sous forme orale avant d'être consignées par écrit; on peut imaginer toute espèce de combinaisons,

Anthologie grammaticale arabe (Paris, 1829). Rosen et Guirgass en ont fait quelques courts extraits dans leur *Chrestomathie arabe* de 1876. Ma première incursion dans ce domaine, avant qu'il m'appartint et que je lui appartinsse pour nombre d'années, remonte à l'édition que j'ai donnée à Gœttingen en 1867 des chapitres sur le pluriel. C'était le prodrome à la publication intégrale du texte arabe, qu'il m'a été accordé d'achever en 1889 [1] et qui a eu le grand honneur de susciter la traduction allemande de M. G. Jahn. Son auteur, qui y a joint un commentaire basé sur celui d'As-Sîrâfî, un Persan comme Sîbawaihi, mort en 368 (978), vient à son tour de terminer son laborieux effort par une trentième et dernière livraison.

Mais ni lui, ni moi, nous ne pourrons considérer notre travail comme définitivement clos tant que les *Indices* nécessaires n'auront pas facilité les recherches à travers ces fourrés inextricables. La table des 571 chapitres, que j'ai dressée, ne fournit pas la nomenclature complète des matières traitées, vu le nombre et l'imprévu des digressions que l'énumération des titres ne permet pas de soupçonner. M. G. J. n'éprouve que du dédain pour les arabisants qui se proposent de consulter le Livre de Sîbawaihi au fur et à mesure de leurs besoins, sans aspirer à le lire en entier pour le méditer et pour s'en imprégner. Cependant il leur fait la concession de leur laisser espérer, sans prendre d'engagement formel, les tables qu'ils réclament et dont la rédaction par le Dr W. Witschel, dès à présent poussée au delà du premier tiers, s'appliquera, non seulement à la traduction allemande, mais encore à mon édition du texte. Voilà un remords dont ma conscience sera heureuse d'être déchargée. Lorsque l'impression sera décidée, je mettrai volontiers à la disposition de l'homme intrépide, qui a entrepris cette tâche aussi utile qu'ingrate, les fiches qui ont été rédigées à mon intention par mon disciple et confrère, M. Mayer Lambert.

M. G. J. conseille à ceux qui, grâce à sa traduction, voudraient s'initier à la manière de Sîbawaihi, d'intervertir la série des chapitres pour faire concorder leur étude avec le classement de nos manuels européens. En effet, le Livre procède en sens inverse de l'ordre auquel nous sommes accoutumés. La syntaxe y précède la théorie des formes qui elle-même est suivie de la phonétique. Ce serait absurde au point de vue pédagogique, mais c'est absolument logique au point de vue expérimental. Le grammairien arabe étudie le phénomène, tel qu'il l'aperçoit, dans sa synthèse, l'analyse et le décompose en ses éléments qu'il en arrive ensuite à disséquer. Il passe ainsi des propositions aux mots et des mots aux lettres, toutes

1. L'édition de Calcutta (1887), reproduction mécanique d'un manuscrit médiocre, a paru entre la première partie de mon tome second (1885) et la deuxième (1889), tout à fait indépendamment de mon texte, qui n'a été reproduit que trop fidèlement à Boûlâk en 1316-1317 (1898-1899).

des consonnes, qu'il réunit d'après leurs organes d'émission. Puisqu'il ne s'agit que de théorie et que personne n'abordera le Livre sans s'y être préparé par quelque teinture de la langue dont les secrets y sont révélés, je ne saisis pas les avantages de ce renversement. Car, si le texte s'explique par la traduction, la traduction (n'en déplaise à M. G. J.) resterait inintelligible sans l'adjonction du texte.

Je souscrirai plutôt à un autre motif, sur lequel l'interprète glisse, mais qui est de sa part un aveu. Il reconnaît, à mots couverts il est vrai, que sa version marche d'un pas plus sûr en avançant et mérite plus de confiance comme guide au milieu et à la fin qu'au début de la route. Ce n'est pas que je veuille incriminer les premières livraisons. L'infériorité que j'admets ne s'applique guère qu'aux généralités exposées dans les sept premiers chapitres, en particulier, à la théorie des terminaisons dans le deuxième. M. Jahn, avant de prendre congé de nous, exprime la joie qu'il éprouve à s'échapper de la prison, où il a été enfermé pendant plus de quinze années; mais il ne renonce pas pour cela à y revenir plus tard, lorsqu'il aura goûté de sa liberté momentanée pour apporter un peu plus de variété à sa production. Nous le suivrons avec sympathie dans cette évolution, en souhaitant qu'un homme de son mérite et de son caractère ait l'épiderme moins sensible, ne s'use pas dans les polémiques, reconnaisse que son œuvre a recueilli autre chose que l'indifférence ou l'hostilité de ses confrères, enfin se résigne à ne compter qu'un petit nombre d'admirateurs, dont l'estime pèse plus que les caprices frivoles de la popularité.

Hartwig Derenbourg.

W. Ridgewan. **The Early age of Greece.** Vol. I. Cambridge, University Press, 1901, gr. in-8. xvi-684 p., avec 154 gravures,

Posée en 1878, à la suite des fouilles de Schliemann dans les tombes royales de l'acropole de Mycènes, la « question mycénienne » n'a fait, depuis, que gagner en importance, au point de s'identifier avec le problème de l'ethnographie primitive du monde grec et même de tout le bassin oriental de la Méditerranée. Après l'Argolide, ç'a été la Thessalie, l'Attique, la Béotie, la Laconie, les îles, la Crète surtout, qui ont fourni aux explorateurs les monuments d'une civilisation identique à celle que les fouilles de Schliemann avaient exhumée à Mycènes et à Tirynthe. On l'a constatée en Asie-Mineure, en Syrie, en Égypte, en Sicile, dans l'Italie méridionale, et, à un degré d'évolution moins avancé, dans le Nord de la presqu'île des Balkans, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Noire. A quelle date, ou plutôt entre quelles dates se place cette civilisation ? Que doit-elle aux vieilles civilisations de l'Égypte et de la Babylonie ? Quel groupe ethnique en a

été l'auteur ou le propagateur? Les œuvres d'art découvertes à Mycènes et à Pharis, la glyptique, la céramique mycénienne, doivent-elles être attribuées, en tout ou en partie, à l'industrie de peuples non mycéniens? Le fonds de l'épopée homérique est-il mycénien, ou bien l'épopée appartient-elle toute entière à une civilisation postérieure et différente? Autant de sujets de controverse auxquels des découvertes incessantes apportent plutôt des aliments que des solutions.

En 1895, M. Ridgeway intervint dans le débat par un long mémoire intitulé : « Quel peuple a fabriqué les objets dits mycéniens? » L'archéologue anglais procéda par élimination. Il passa en revue les noms des anciens peuples, mentionnés par Homère et par les historiens grecs, auxquels on pourrait songer à faire honneur de l'industrie mycénienne; pour chacun, il se demanda si les limites de son extension géographique ou politique, telles qu'elles sont attestées par les textes, coïncident avec celles que les monuments permettent d'assigner à l'industrie anonyme. La conclusion de cet examen fut que les Mycéniens étaient des Pélasges, autrefois répandus, comme ne l'a été aucun autre peuple, sur la Grèce, la côte asiatique, les Iles et une partie de l'Italie.

L'ouvrage considérable que M. R. publie aujourd'hui est un développement de ce mémoire. La civilisation mycénienne est pélasgique; elle a évolué spontanément, depuis l'époque néolithique, dans les îles et sur les côtes de l'Archipel. Ces Pélasges ne sont ni des Sémites ni des Touraniens; ce sont des Méditerranéens en possession d'une langue aryenne. Cette langue était le grec éolien, ou le parler dont le grec éolien dérive. Vers l'an 1300 av. J.-C., des bandes guerrières, d'origine celto-germanique, les Achéens, pénétrèrent par le nord-ouest dans la presqu'île des Balkans et établirent leur autorité sur les Mycéniens. Aussitôt commença la décadence mycénienne; c'est alors, et non pas après l'invasion dorienne, que la céramique du Dipylon prit naissance. MM. Furtwaengler, Schuchardt, Perrot, etc. se sont donc trompés en qualifiant d'achéenne la civilisation mycénienne; les Achéens d'Homère n'en sont pas les auteurs, mais les destructeurs. Entre la Grèce mycénienne et celle de l'épopée il y a des différences essentielles, impossibles à écarter, comme a essayé de le faire Reichel, par l'hypothèse d'interpolations dans les poèmes homériques. Ces différences sont constituées par l'apport des Achéens, la crémation, des idées nouvelles sur la mort, les armes de fer, le bouclier circulaire, les jambières, la fibule, etc. Or, ce que les Achéens apportèrent ainsi en Grèce était le patrimoine de la civilisation celtique de l'Europe centrale, telle qu'elle nous est surtout connue par la nécropole de Hallstatt. Si les héros d'Homère sont blonds, c'est que l'aristocratie achéenne était blonde, comme il convient à des guerriers celto-germaniques; grâce à leur grande taille et à leurs armes de fer (*noricum ferrum*), ils purent aisément établir leur suprématie sur les Pélasges

restés à l'âge du bronze. L'invasion dorienne ne fut qu'une répétition de l'invasion achéenne ; une fois l'aristocratie achéenne fondue avec les Pélasges, elle perdit sa force de résistance et dut accepter à son tour la suprématie de nouvelles bandes descendant du nord. Enfin, l'épopée homérique s'explique comme le cycle français de Charlemagne, héros germanique célébré dans une langue née du latin. La gloire des chefs achéens fut chantée par des bardes pélasgiques dans l'idiome éolien qui s'était formé en Grèce au cours de l'âge du bronze ; l'hexamètre lui-même est un produit de la civilisation mycénienne. L'éolien pélasgique a marqué son empreinte même sur la littérature postérieure ; les prétendus dorismes de la tragédie attique sont des vestiges du parler pélasgique autrefois commun à l'Attique, à la Béotie et en Péloponnèse.

Ces idées sont trop voisines, dans leur ensemble, de celles que j'ai exposées à maintes reprises depuis 1890, pour que je puisse en contester la vraisemblance. Il est assurément curieux de voir reprendre, au début du xxe siècle, et cela par un professeur de grec, une thèse analogue à celle des celtomanes du temps de Latour d'Auvergne et de Cambry. Reste à savoir si les choses ont pu se passer aussi simplement que le croit M. Ridgeway. Je ne dirai pas qu'il a réduit outre mesure la part afférente à la Babylonie dans la civilisation méditerranéenne ; il en a fait abstraction comme d'une quantité négligeable. L'Égypte n'est guère mieux partagée et quelques lignes dédaigneuses suffisent à repousser les prétentions des Hittites [1]. Pélasges aryens ou aryanisés [2], Achéens aryens, Doriens aryens, tels sont les seuls éléments ethniques dont M. R. tienne compte ; Sémites et Allophyles sont réduits au rôle de spectateurs. C'est aller bien loin dans la réaction, d'ailleurs légitime, contre le *mirage oriental*. Aussi bien n'est-ce guère le moment de hasarder des assertions dogmatiques, car nous possédons aujourd'hui deux inscriptions en caractères grecs, découvertes dans la Crète orientale, dont nous ne comprenons pas un mot, et deux mille autres inscriptions de Gnosse en caractères inconnus, dont le secret est encore à pénétrer. Si ces textes se révèlent un jour comme de l'éolien archaïque, M. R. sera justement satisfait ; mais que dira-t-il, et que deviendra sa théorie, si l'on y découvre une langue analogue à l'Étrusque de l'Étrurie propre, ou au pseudo-étrusque de l'inscription de Lemnos ? Sans compter qu'on pourrait y découvrir du phénicien, à la grande joie de MM. Helbig et Victor Bérard !

Écrivant, en deux volumes, un ouvrage détaillé sur les origines de la Grèce, M. Ridgeway avait le devoir de passer en revue et de résumer exactement les hypothèses émises à ce sujet depuis les fouilles

1. Aucune mention n'est faite du grand ouvrage du R. P. di Cara, *Gli Hethei-Pelasgi*, t. I, Rome, 1894.

2. Le *processus* d'aryanisation indiqué p. 678-681 est resté pour moi inintelligible.

de Schliemann, d'abord parce qu'une telle analyse eut été fort instructive, puis pour rendre à chacun la part qui lui revient dans le système proposé par lui. Non seulement M. R. n'a pas fait cela, mais je dois constater, avec une pénible surprise, qu'il n'a même pas mentionné l'ouvrage dont les conclusions, en ce qui touche les Mycéniens, se rapprochent le plus des siennes, le beau livre publié dès 1883 par M. Milchhœfer, *Anfaenge der Kunst in Griechenland*. Il s'escrime contre Stephani qui faisait des Mycéniens des Hérules, contre Busolt qui en a fait autrefois des Doriens, contre Helbig qui les croit Phéniciens, contre Perrot et Gardner qui les disent Achéens; mais il ne trouve pas un mot pour rappeler que la théorie pélasgique a été soutenue il y a vingt ans par Milchhœfer et que ce dernier archéologue a parfaitement marqué les différences entre la civilisation mycénienne et celle de l'épopée (voir, en particulier, p. 91 et suiv.). Pour Milchhœfer aussi, les Pélasges ne sont pas des Sémites, comme le croyait Kiepert, mais des Aryens. Si (et j'en suis persuadé) M. R. n'a pas lu les *Anfænge der Kunst*, je ne peux que l'exhorter à en prendre connaissance; cela fait, il trouvera sans doute nécessaire, dès le début de son second volume, de remettre les choses au point. A lire celui-ci, on dirait que M. R. n'a connu les ouvrages de ses prédécesseurs que dans la mesure où il croyait avoir à les réfuter [1].

Après avoir rendu hommage à la netteté d'esprit de M. R. et à la vivacité (je ne dis pas la correction) de son style, je suis dans l'obligation d'ajouter que son information est insuffisante, qu'il travaille trop vite et commet de nombreuses erreurs. Le premier chapitre de son livre (p. 1-79) est un tableau de la distribution géographique des monuments mycéniens. Au lieu de recourir aux documents originaux, notamment aux articles de l'Ἐφημερίς, du *Bulletin de Correspondance Hellénique*, des *Monumenti Antichi*, etc., il a presque exclusivement emprunté les faits qu'il allègue à la traduction de Tsountas par Mannatt et au commentaire de Pausanias par M. Frazer. Voici quelques exemples de son manque d'exactitude et, pour tout dire, de sa légèreté. P. 2, il parle de soixante et une tombes à Mycènes; p. 19, il en compte quatre-vingt. P. 16, il attribue aux céramistes mycéniens l'invention de la couleur appliquée aux vases, alors que le groupe pré-mycénien des vases peints de Kamares est connu depuis plusieurs années. Partout, à plus de vingt reprises, il écrit *Loesche* le nom de M. Loeschcke, au point qu'on se demande s'il connaît les *Mykenische Vasen* de première main. P. 24, il donne des renseignements insuffisants sur le mycénien de Nauplie, faute d'avoir eu recours au Δελτίον, 1892, p. 73 (M. R. ne cite jamais ce recueil). P. 25, il fait la poterie proto-corinthienne antérieure à la poterie mycénienne, singulière hérésie céramogra-

1. On doit regretter, dans ces conditions, le ton que prend M. R. à l'endroit de M. P. Gardner (p. 267).

phique. P. 29, il cite un vase peint qu'il qualifie de pré-mycénien, contredisant ainsi, faute de réflexion, ce qu'il a écrit p. 16. P. 29, il ne connaît pas la collection des vases mycéniens de Céphallénie, conservés à Neuchâtel, les premiers qui aient figuré dans un Musée (*Rev. archéol.*, juill.-août 1900, p. 128; cf. F. v. Duhn, *Heidelb. Jahrb.*, t. I) et ne dit rien de la céramique si importante de cette île. Sur Spata, quelques lignes insignifiantes prouvent qu'il n'a pas lu l'article capital de M. Haussoullier, *Bull. Corr. Hellén.*, t. II, p. 184. M. R. ne connaît pas le beau vase mycénien de Thoricos (*Anthrop.*, 1896, p. 326); il est mal informé des découvertes d'Égine (cf. *ibid.*, p. 328) et répète (p. 47) que la statuette en plomb d'Hissarlik a un *swastika* sur le ventre, bien que l'on ait souvent fait observer que ce détail est une invention de Schliemann (Hoernes, *Urgesch. der bildenden Kunst*, p. 47; M. R. ignore également ce volumineux travail. Les découvertes préhistoriques les plus considérables faites dans l'Archipel, celles de Syros et de Siphnos, n'existent pas pour M. Ridgeway, qui en aurait trouvé l'exposé dans l' Ἐφημερίς, 1899, p. 73-134 ou dans l'*Anthropologie*, 1899, p. 513-521. A la p. 48, où Panticapée est appelée *Pantacapaeum*, M. R. parle d'une figure de « vrai style mycénien » qui aurait été récemment découverte près de Kertch; mais il donne, à l'appui, deux références où il n'est pas question de cette figure. Peut-être a-t-il entendu parler d'une statuette en marbre de style insulaire autrefois signalée par M. Furtwaengler au Musée d'Odessa, où je l'ai vainement cherchée; mais la provenance de cette statuette est inconnue et, comme Odessa est port de mer, elle peut avoir été apportée d'une quelconque des îles grecques. A la p. 57, j'ai trouvé avec surprise la mention d'une hache de bronze découverte à Suria : *probably ancient Nisyrus*. Or, rien n'est plus certain que l'identification de Nisyros, puisque Ross a déjà publié (*Inscr. graec. ined.*, II, 166) une inscription trouvée dans cette île, qui est une lettre du roi Philippe aux Nisyriens. M. R. a emprunté cette malencontreuse expression à un article de M. Walters et n'a pas pris la peine d'ouvrir Smith pour se renseigner. A la p. 68, parlant des villes pélasgiques du Latium, il omet Norba et ne donne que des renseignements vagues; le même chapitre, intitulé *Latium*, comprend la Campanie et la Calabre! Ce qui concerne la Sicile est d'une insuffisance dérisoire; M. R. semble ignorer la série des *Monumenti antichi*. P. 72, il place Alybe en Asie, sans rien savoir de la thèse contraire (*Revue celtique*, 1889, p. 209; ce recueil est de ceux que M. R. ne cite jamais). Il me serait facile de multiplier les observations de ce genre; je ne les adresserais qu'à contre-cœur à un savant de Salamanque ou de Cahors; mais un professeur de Cambridge a le devoir de s'informer aux sources, parce qu'il en a les moyens.

Dans le reste du livre, les erreurs fâcheuses ne sont pas rares.

M. R. dit que les Doriens d'Argos, en 468, firent de Mycènes un désert et que la ville ne se releva jamais de ses ruines; c'est faute d'avoir lu dans l'Ἐφημερίς (1887, p. 156) une inscription de la κώμα τῶν Μυκανέων à l'époque du tyran Nabis. P. 230, il parle de traditions antiques relatives au corail rouge *from the north coast of Africa;* il n'y a aucun texte antique sur le corail africain, comme je l'ai montré dans la *Revue celtique* (1899, p. 12 et suiv.). P. 234, il confond les stations lacustres et les terramares, qui ne sont pas du tout la même chose. P. 244, il écrit ces lignes invraisemblables : « Nous ne possédons pas de restes de la langue phénicienne, excepté quelques inscriptions (*some inscriptions*) et quelques douzaines de lignes dans le *Pœnulus* ». M. R. fera bien d'ouvrir le C. I. S.—P. 250, il revendique l'originalité des Étrusques dans la gravure des miroirs de bronze, opinion abandonnée depuis 1873 au plus tard (voir A. Dumont, dans les *Monuments grecs* de cette année là). P. 251, il parle de vases peints de fabrique étrusque indigène *in the more advanced styles... of high merit.* Ces vases n'existent pas; les imitations étrusques de vases grecs sont misérables. P. 292, M. R. prétend que l'art mycénien s'est formé à l'abri des grands murs de Tirynthe, de Mycènes et de Goulas, sans faire attention à l'objection si juste de M. Helbig, que les types avant-coureurs (*Vorstufen*) de ce style ne se sont jamais rencontrés à Tirynthe, emplacement qui a cependant été fouillé jusqu'au roc. M. R. n'apprécie pas l'importance de la genèse des motifs décoratifs; ainsi il ne dit rien des spirales de la céramique de Butmir, qui présentent cependant une importance capitale pour l'histoire du style curviligne. Le beau catalogue des vases grecs du Louvre par M. Pottier lui est inconnu. P. 410 et ailleurs (par ex. p. 603), M. R. croit que les objets celtiques trouvés à Bibracte proviennent de la bataille livrée par César aux Helvètes et aux Boïens; or, l'ouvrage de Rice Holmes aurait pu lui apprendre que cette bataille a été livrée à 25 kilomètres de Bibracte et que les fouilles de Bibracte ont fait découvrir des magasins et des ateliers, non des armes. A la p. 440, il renchérit sur la même erreur et parle du champ de bataille d'*Alesia, où César défit les Helvètes et les Boïens!* Dans tout ce que M. R. dit des Celtes, on cherche en vain une trace des écrits de M. d'Arbois de Jubainville, de Zeuss, de Müllenhoff; quand il aborde le terrain archéologique, il trahit son ignorance des recherches fondamentales de Tischler. Ce qu'il dit de l'incinération en Gaule, à la p. 505, est singulier. « Suivant Diodore et César, écrit-il, les Gaulois brûlaient leurs morts; mais il est probable que c'était seulement la coutume de la race dominante ». Que M. R. veuille bien me signaler alors les nécropoles gauloises à inhumation contemporaines de la conquête, ou les nécropoles à incinération de la « race dominante » chez les Gaulois de la Champagne. P. 538, il n'est pas vrai que les Hébreux « avaient recours à la crémation dans le cas des victimes de la peste »; le seul passage

qu'on puisse alléguer (Amos, VI, 10) ne parle ni d'une épidémie de peste, ni de crémation (cf. Reuss, I, p. 116).

Venant à propos au moment de l'intérêt si vif provoqué par les découvertes de M. Evans, le livre de M. R. est destiné sans doute à trouver un grand nombre de lecteurs. Malgré les erreurs qu'une révision attentive en ferait aisément disparaître, je crois qu'il rendra de bons services et que les archéologues comme les ethnographes devront désormais compter avec lui. Plusieurs chapitres de pure archéologie, auxquels je n'ai pu faire qu'une allusion rapide, ceux qui concernent l'histoire du bouclier et de la fibule, le travail du bronze et du fer, l'origine de l'étain, sont remplis d'informations intéressantes et quelquefois inédites (notamment les renseignements sur les fibules irlandaises, fournies à M. R. par le savant et modeste M. Coffey). Il y a aussi de l'érudition réelle et de première main dans le long chapitre sur les croyances spiritualistes, qui a pourtant le tort d'être en grande partie étranger au sujet; l'auteur avait fait sur cette question, en 1899, deux leçons à Cambridge et n'a pas voulu qu'elles fussent perdues, en quoi il a eu raison; mais nous sommes bien loin de la Grèce primitive et de Mycènes avec les Arunta d'Australie et les Punyans de Bornéo !

L'ouvrage est dédié à M. Frazer. Cet illustre savant y reconnaîtra son inspiration; puisse-t-il aussi, dans une édition ultérieure, y reconnaître sa précision et son exactitude!

Salomon Reinach.

Gottfried Merzbacher. **Aus den Hochregionen des Kaukasus.** 2 vol. in-8° de xxxvii + 957 p. et 963 p. avec de nombreuses gravures d'après des photographies, et 2 cartes hors texte. — Leipzig, 1901, Duncker et Humblot, 40 mark.

Les deux belles expéditions que M. Gottfried Merzbacher a faites durant les étés de 1891 et 1892, dans les hautes régions du Caucase, n'étaient connues jusqu'ici que par des comptes rendus sommaires : après neuf années de travail, le voyageur vient enfin d'en donner, dans deux magnifiques volumes, le récit détaillé. Disons tout de suite que cet ouvrage constitue une contribution capitale à l'étude de l'orographie caucasienne. Non seulement M. M. a escaladé le premier certains pics encore vierges, comme la pointe principale du Dongous-Oroun (4,468 m.), ou celle de l'Addala-chouogkhœl-mëër (4,140 m.), mais il a, soit par des voies déjà connues, soit par des versants nouveaux, fait l'ascension d'une vingtaine de cîmes dont l'altitude, vérifiée et rectifiée par lui, varie de 4,000 à 5,600 mètres. Son ouvrage nous donne le récit copieux de ces ascensions pour la plupart très pénibles, et dont quelques-unes furent éminemment périlleuses, mais, il nous donne en outre des renseignements de

toute sorte sur les régions caucasiennes parcourues. Ces deux gros volumes peuvent être considérés comme une somme de ce qu'on sait à l'heure actuelle sur deux bons tiers du Caucase. Orographie, hydrographie, géologie, pétrographie, crystallographie, paléontologie, cartographie, ethnographie, — rien ne manque, et tout est traité avec une admirable conscience. Peut-être cette conscience est-elle même un peu excessive, peut-être tant de détails nous rappellent-ils le proverbe allemand « des arbres qui cachent la forêt », mais du moins, à n'en considérer que les résultats, on est ravi de pouvoir retrouver aisément dans cet ouvrage, grâce à une table analytique très complète, le moindre renseignement cherché sur les hautes vallées du Caucase.

L'ouvrage de M. M. contient la reproduction de son carnet de route durant ses deux expéditions, en outre, une infinité de digressions et d'appendices. Si nous nous en tenons au récit du voyage, qui ne commence qu'à la page 241 (lisez 249) du Ier tome, nous voyons que M. M. est parti de Munich le 27 juin 1891, en compagnie de M. Purtscheller et de deux guides. Parvenus à Koutaïs, les voyageurs se dirigèrent vers la Svanétie, c'est-à-dire vers le massif occidental de la chaîne caucasienne, qu'ils explorèrent durant trois mois depuis le pic de la Laïla jusqu'au Kasbek. Revenus à Tiflis au commencement d'octobre, ils se séparèrent. L'année suivante (1892), M. M. entreprit seul, avec deux nouveaux guides, la suite de son exploration, cette fois dans le massif situé à l'est de la route de Géorgie ; il le parcourut durant toute la belle saison depuis le Teboulos-Mta jusqu'au superbe Addala-chouogkhœl, qui domine le Daghestan.

Le récit de M. M. est copieux et captivant : certes, on se passerait aisément des interminables éjaculations philosophico-lyriques où il se complaît lorsqu'il foule un haut sommet; mais il faut reconnaître que, ces digressions mises à part, son ouvrage se lit avec le plus vif intérêt. A la fois alpiniste et géologue, curieux d'ethnographie autant que de paysages nouveaux, M. M. ne laisse guère notre attention inoccupée. S'il escalade une montagne, le détail et les aventures de l'ascension et de la descente nous captivent; s'il redescend dans la vallée, il nous conte, avec une bonne humeur difficilement altérée, les incidents de la route, les relations des tribus entre elles, les coutumes, ses palabres avec les indigènes, et nous décrit les types et les costumes. Enfin, et ce détail a une grande importance, M. M. est un voyageur pratique désireux de faciliter la tâche de ceux qui le suivront. Je ne sais pas de livre de voyage où les détails précis sur l'équipement, les vivres, les prix des aliments, etc., soient donnés avec autant de précision et de compétence.

Si nous ajoutons enfin que les deux volumes de M. Merzbacher sont illustrés de plusieurs centaines de dessins d'après des photographies, et contiennent dans une pochette de la couverture trois fragments

importants de la carte caucasienne de l'État-Major russe à 1 pouce par verste, corrigée et mise à jour par le voyageur, nous aurons fait comprendre à la fois l'importance scientifique et le vif agrément de cette œuvre captivante et savante qui vient prendre place à côté de l'œuvre classique de Freshfield.

Jules LEGRAS.

— Le professeur B. LABANCA, de l'Université de Rome, continue de faire preuve d'une féconde activité sur le terrain des études d'histoire religieuse et d'exégèse biblique. Un de ses collègues résumait en 1899, les fruits de ses peines en ces matières, si nouvelles pour l'Italie, dans une forte brochure : *Gli studi religiosi in Italia ed il prof. B. Labanca* par le professeur Romolo Bianchi (Bologne, in-8°, 47 p.). Ce n'est point que l'infatigable travailleur se proposât de déposer la plume, car j'ai sur ma table, datant de 1900 et 1901, les publications suivantes : 1° une importante étude, *La « Vita di Gesù » di Ernesto Renan in Italia,* mémoire destiné au Congrès de l'histoire des Religions de Paris (in-8°, VII et 107 p.) ; 2° *La storia dell' Arte cristiana etc., ultima replica* (in-8°, 36 p.) ; 3° *Intorno alla vita di Gesù Cristo* (in-8°, 9 p.) ; 4° *Della vita di Gesù Cristo di Vito Fornari* (in-8°, 16 p.) ; 5° *Ancora di alcune leggi sulla storia delle scienze* (in-8°, 20 p.) ; 6° *Il Giubileo et la divina commedia* (in-8°, 24 p.) et 7° *La proleżione dei missionari* (in-8°, 15 p.). De même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, une seule bonne volonté serait impuissante à galvaniser des études, que l'influence dogmatique avait proscrites ; mais si l'Italie possédait dix ou douze hommes aussi actifs, aussi compétents, aussi dévoués à leur tâche que M. Labanca, le renouveau des études religieuses serait bientôt une réalité de l'autre côté des Alpes. — M. VERNES.

— Me Emmi LEWALD (EMIL ROLAND) vient de publier un nouveau recueil de poésies (*Gedichte. Neue Folge*. Oldenburg und Leipzig, Schwartz, sans date, in-18, p. 95). Ce sont surtout des impressions d'Italie, paysages harmonieux ou mélancoliques, avec le thème classique indéfiniment varié du lied de Mignon. La forme est souple, riche, trop riche peut-être, la composition toujours lâche ; mais l'ensemble du volume est plus satisfaisant que le dernier. — L. R.

— A signaler de M. F. DUKMEYER, *der Zorn Jehovahs, Tragödie in einem Akt* (München, Staegmayer, 1902, in-8°, p. 32), esquisse dramatique d'un petit coin de la vie russe, si familière à l'auteur, qui a silhouetté ici, mais trop hâtivement, un Shylock pétersbourgeois. — L. R.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 10 mars — **1902**

JAURÈS, Études socialistes. — Encyclopédie juive. — Z. NUTTALL, L'ancienne et la nouvelle civilisation. — Thucydide, p. HUDE, II. — BÜLBRING, Grammaire du vieil anglais, I. — OSTHOFF, Parerga étymologiques, I. — U. ROBERT, L'Heptateuque de Lyon. — VITRY, Michel Colombe. — Lettre de M. Psichari. — Lettre de M. Regnaud.

Etudes socialistes par M. Jean Jaurès. 1 vol. in-18 I. LXXII, p. 1-274 p. Société d'éditions littéraires et artistiques, éd. 1902.

On pourrait appliquer à l'auteur de ce petit volume ce qu'il dit lui-même de Liebknecht : « Il y a bien des contradictions dans sa pensée. » Elles s'expliquent jusqu'à un certain point dans les études que M. Jaurès a réunies et qui ne sont que des articles de journaux ; publiés au fur et à mesure des incidents de la politique ou des dissidences socialistes, ce sont des écrits de circonstance. Ces contradictions sont plus graves à constater dans l'introduction qui figure en tête du volume et que l'auteur a intitulée : *Question de méthode*. M. J. cherche à y concilier une critique très vive du Marxisme en quelques-unes de ses principales théories, avec le respect de la base même du Marxisme, qui est la lutte de classe et la conception du prolétariat sous forme de catégorie spéciale définitive, ayant sa conscience de classe et intervenant en bloc pour obtenir et réaliser la transformation de la propriété individuelle en propriété collective ou sociale. Or, Marx est beaucoup plus un bloc que le prolétariat, ce mot dont, comme le dit M. J. lui-même, on a voulu faire un mot sacré. Vouloir diviser Marx contre lui-même en acceptant quelques-unes de ses idées et répudiant les autres, c'est le paralyser. Sa puissance a été d'être un engrenage logique. M. J. explique fort bien d'où Marx est parti : la paupérisation fatale, irrémissible, toujours croissante avec le machinisme et le capitalisme, aboutissant à la catastrophe d'un état social incapable d'entretenir son prolétariat, support nécessaire de sa fortune, donc se détruisant lui-même, étant son propre fossoyeur. Seulement, M. J. le constate, avec et après beaucoup d'autres : la paupérisation, prédite par Marx, ne s'est nullement produite ; c'est tout le contraire qui est arrivé, et il faut rectifier sur ce point l'auteur du *Manifeste communiste* et du *Capital* : il faut du même coup rectifier sa théorie catastro-

phique. Il faudrait, si on était logique, rectifier bien d'autres choses, et notamment le dernier principe du socialisme collectiviste auquel M. J. se rattache en désespoir de cause, comme ces croyants désabusés d'une religion à laquelle ils ont cru dans leur jeunesse, qui n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout de leur détachement et s'évertuent à conserver une bribe de croyance à laquelle ils voudraient se retenir. Cette bribe de croyance, c'est pour M. J.. actuellement, l'esprit de classe du prolétariat et la guerre de classe qu'il engendre fatalement : mais ne cherchez pas à définir avec quelque précision ce qu'il entend par là : en entrant dans les développements qu'il donne à sa pensée, on sent que tout y est en sens contraire de cette conception étroite du problème social. Au lieu du prolétariat sans relèvement possible qui, dit-il, était le rêve et l'erreur de Marx, « d'un prolétariat infiniment appauvri et dénué dont il avait besoin pour sa conception dialectique de l'histoire moderne, » M. J. veut et voit un prolétariat allant sans révolution, de réforme partielle en réforme partielle, vers plus de justice et plus de bien être, pénétrant par le suffrage universel au cœur des fonctions électives et de l'Etat, par les syndicats et l'organisation corporative au cœur de la production. Je ne cherche pas ici jusqu'où ces vues sont pratiquement réalisables : mais je dis que si on admet qu'elles se réalisent même très partiellement, elles dérobent au socialisme collectiviste son principe de lutte de classe, puisqu'elles confondent les classes et suppriment entre elles les démarcations, soit de fait soit de sentiment. — Et M. J. le sent si bien de temps en temps qu'il finit par faire siennes les paroles suivantes de Liebknecht : « La démocratie socialiste est le parti de l'ensemble du peuple à l'exception de deux cent mille grands propriétaires, hobereaux, bourgeois et prêtres. » Voilà donc le prolétariat qui est devenu toute la nation productive. Où aller retrouver là l'esprit de classe, et la lutte de classe, et même la propriété collective : car je ne pense pas que M. J. pas plus que Liebknecht, suppose qu'elle soit près d'être acceptée par les millions de membres de la démocratie qui doit comprendre « non seulement la classe ouvrière mais — car il faut toujours étendre et non resserrer — la classe des paysans et la petite bourgeoisie » ; ni que ni les uns ni les autres veuillent que « le grand livre de la dette publique soit anéanti, que les locataires ne payent plus de loyers, que toute rente du sol, tout bénéfice commercial, tout profit industriel soient abolis. »

Pour la classe des paysans, qu'il a l'occasion d'observer dans son pays natal, M. J. est bien obligé de constater qu'elle n'est pas près de se détacher de la « joie de la propriété privée » [1]. Il cons-

1. « J'ai à peine besoin de dire, écrit M. J., que ce travail que nos ouvriers agricoles accomplissent pour eux mêmes sur leur minuscule propriété est une douceur et une joie... Il est probable qu'ils éprouveraient comme un manque et une diminu-

tate également que les prévisions qu'on avait faites sur l'impossibilité de concilier l'emploi des machines agricoles avec la propriété divisée, sont peu à peu démontrées erronées par l'expérience. Les meilleures pages de son volume sont celles-là, qui lui sont suggérées par une observation directe des faits sociaux, sans parti pris de doctrine. Dans celles où il veut rester socialiste collectiviste quand même, malgré l'éclat de la forme, et peut-être même à cause de l'éclat de la forme qui, dans son éloquence réelle, est trop souvent fait de métaphores, ou de tours oratoires un peu vagues, on sent la contradiction intime, le désir pris pour des réalités, le sophisme présenté comme argumentation rigoureuse. C'est ce qu'on risque à vouloir concilier l'inconciliable. La meilleure critique de la méthode de M. Jaurès serait celle qu'il adresse lui-même à certains de ses adversaires collectivistes : « Tantôt vous creusez (entre les classes) un abime infranchissable et vertigineux : tantôt vous jetez un pont sur cet abime. En ces manœuvres contradictoires se perd toute la force vive d'un parti »... ou d'un écrivain...

Eugène D'EICHTHAL.

The Jewish Encyclopedia. Vol. I, (*Aach-Apocalyptic Lit.*) ; New-York, Funk et Wagnalis Company ; 1901 ; grand in-8°, pp. XXXVIII-685.

S'il est vrai, comme on l'a écrit, que l'idée de cette vaste publication soit due à la « sauvage recrudescence de l'antisémisme », il faudrait dire que pour une fois l'antisémitisme a eu d'heureux résultats ; car c'est un véritable monument de science et d'érudition qu'il aura fait surgir, à en juger par ce premier volume qui sera suivi de onze autres renfermant la matière d'environ 50 volumes d'un format ordinaire. — L'unité religieuse et ethnographique du peuple juif permet de concevoir le plan d'une entreprise de ce genre, tandis qu'on serait fort embarassé pour fixer les limites d'une Encyclopédie française, ou anglaise, ou allemande. Il suffit, pour s'en rendre compte, de voir les difficultés que suscite le projet si louable d'une Encyclopédie musulmane, auquel cependant les savants les plus distingués apportent un

---

tion vitale s'ils ne retrouvaient plus à voir se dorer les grappes sur quelques ceps à eux, rien qu'à eux, cette joie claire où il y a plus d'intimité que d'égoïsme ». Ce qui n'empêche pas M. J. d'écrire quelques pages plus loin : « l'heure approche où nul ne pourra parler devant le pays du maintien de la propriété individuelle sans se couvrir de ridicule, et se marquer soi-même d'un signe d'infériorité. » Il faut dire que l'auteur, dans une série d'études sur la propriété individuelle qui terminent le volume, considère comme des signes de son abolition des faits d'évolution et comme de mobilisation qui prouvent qu'au contraire la propriété, tout en restant le ressort nécessaire de l'activité humaine, se plie à toutes les nécessités des transformations sociales et scientifiques, et par là réalise dans les faits le seul socialisme pratique et praticable, celui de la diffusion du bien-être.

concours dévoué. L'*Encyclopédie juive* comprend tout ce qui a trait « à l'histoire, à la religion, à la littérature, aux usages du peuple israélite, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ». L'histoire est entendue dans un sens très large : elle embrasse encore la biogragraphie, la sociologie, le folk-lore. Le domaine de la littérature comprend non seulement la littérature biblique, talmudique et rabbinique, mais tous les ouvrages composés par des juifs dans la langue néohébraïque ou dans les langues modernes, et l'histoire littéraire dans le sens le plus étendu du mot. Des articles spéciaux sont consacrés aux doctrines du judaïsme, à ses rapports avec le christianisme, aux sectes et aux pratiques religieuses, à la liturgie, à la philosophie spéculative et à la morale. En un mot, rien de ce qui touche directement ou indirectement au peuple juif n'a été exclu de l'Encyclopédie.—Il ne faudrait pas croire, cependant que l'ouvrage n'ait d'intérêt que pour les juifs. Il intéresse, et au plus haut point, non seulement tous les Orientalistes, mais encore les historiens, les sociologues, les économistes de tous pays, qui y trouveront une mine précieuse de documents ou de renseignements bibliographiques. — Le livre vient d'Amérique : il est imprimé avec le soin qu'on apporte dans ce pays à toutes les publications; des gravures nombreuses et généralement soignées (portraits, monuments, documents, etc.) sont ajoutées au texte : il y en a plus de 300 dans ce premier volume. La rédaction est confiée à un comité dans lequel figurent des savants bien connus; citer les noms est une recommandation suffisante pour l'ouvrage ; ce sont MM. Cyrus Adler, Gotthard Deutsch, Louis Ginzberg, Richard Gottheil, Joseph Jacobs, Marcus et Morris Yastrow, Kaufmann Kohler, Fr. de Sola Mendes, Crawford H. Toy, et Isidore Singer, l'infatigable promoteur de la publication. Ce comité a fait preuve d'indépendance d'esprit en demandant la collaboration des spécialistes sans distinction de nationalité ou de religion. Il est inutile de souhaiter à cette colossale entreprise un succès qui lui est assuré d'avance par les nombreux souscripteurs qu'elle a déjà réunis. Leur liste s'accroîtra encore lorsqu'on verra par ce premier volume que les espérances que faisait concevoir le programme n'ont pas été trompées mais plutôt dépassées. — Parmi les articles les plus remarquables par leur érudition ou leur étendue nous citerons les suivants : *Académies* (W. Bacher); *Accents in Hebrew* (M. L. Margolis); *Adam* (J. Mc Curdy, Kohler, Gottheil), *Agricultural colonies* (M. Reinzenstein, H. Rosenthal); *Akiba ben Joseph* (L. Ginzberg) ; *Alexandria* [d'Égypte] (E. Schuerer, Eli Hazan); *Allegorical interpretation* (L. Ginzberg); *Alliance israélite universelle* (J. Bigart); *Alphabet* [hébreu] (Lidzbarski); *Alsace* (R. Reuss); *America* (Adler, A. M. W. Brunner, M. Kayserling, de Sola Mendes); *Amsterdam* (S. Seeligmann); *Angelology* (L. Blau et K. Kohler) ; *Anonymous Works* (I. Broydé); *Antisemitism* (Deutsch); *Apocalypse* (C. C. Torrey); *Apocalyptic Literature* [néohébraïque] (M. Buttenwieser). — Les divisions et subdivi-

sions sont mises en évidence par des manchettes, et chaque article se termine par une bibliographie étendue du sujet traité.

Disons, pour nous résumer d'un mot, que l'Encyclopédie juive nous paraît être jusqu'à présent le type mieux compris et le mieux réussi de ce genre de publications.

J.-B. CHABOT.

Archaeological und ethnological papers of the Peabody Museum. Harvard University. Vol. II. *The Fundamental Principles of old and new world civilizations.* A comparative research based on a study of the ancient Mexican religious, sociological and calendrical systems, by Zelia NUTTALL, honorary special assistant of the Peabody Museum. Cambridge (Mass.), Peabody Museum, 1901, gr. in-8, 602 p., avec 7 planches et 73 gravures dans le texte.

L'auteur de ce gros travail est une dame très érudite à laquelle on doit quelques bons mémoires d'américanisme. Ses amis auraient bien dû la détourner de publier celui-ci ; l'on s'étonne qu'il se soit trouvé une société savante et une Université pour le prendre directement sous leur patronage. Car si le titre suffit à éveiller quelque méfiance, ce sentiment s'efface bientôt pour faire place à de l'ahurissement.

L'idée fondamentale de la thèse de Mme Nuttall, c'est que la croix gammée ou *svastika* est l'image d'*Ursa major*, telle que cette constellation se présentait aux environs de l'an 4000 avant J.-C. La croix gammée n'est pas seulement un symbole cosmogonique ; elle revendique une haute signification morale, celle de la fixité parmi la mobilité universelle des choses. C'est, en outre, un principe d'ordre qui a exercé son influence sur la constitution politique des États, etc.

La croix gammée et les symboles connexes ont passé de l'ancien au nouveau continent par l'effet de nombreuses migrations qui ont eu pour point de départ la côte occidentale de l'Asie. Ainsi s'expliqueraient les ressemblances étonnantes entre la civilisation du vieux monde et celle du nouveau, ressemblances qui ont pour contrepartie des analogies d'ordre linguistique. Voici deux spécimens de ces dernières ; elles rendent, je crois, tout commentaire superflu :

P. 543 : « Est-ce par un simple hasard que le calendrier de *Temistitan* (Mexique) était fondé sur $4 \times 13 = 52$ *divisions* et que, d'autre part, *Themistius* de Byzance, membre d'une école qui proposa d'innombrables projets numériques pour des constitutions idéales, ait occupé l'une des $4 \times 13 = 52$ *préfectures* durant le règne de Constantin ? »

P. 532 : « *Aha-Mena*, le premier souverain historique de l'Égypte, était un constructeur, et le nom d'*Amem*, le dieu des Ammonites, signifiait « le constructeur ». Or, les dictionnaires révèlent qu'en Amérique les peuples parlant le Maya désignent un maître maçon ou un ouvrier par le nom d'*ah-men.* »

Amen ! dirais-je à mon tour, mais non pas *Credo !*

Salomon Reinach.

Thucydidis historiæ, ad optimos codices denuo ab ipso collatos, recensuit C. Hude, t. II, libri v-viii, indices, Lipsiae, Teubner, 1901, p. vi-348, in-8.

Cette édition critique, aujourd'hui achevée, n'a pas seulement le mérite d'être la plus récente, la mieux informée; elle est vraiment la meilleure que nous possédions encore de Thucydide. Dès 1888, M. C. Hude préludait à ses travaux sur le texte du grand écrivain par un volume de *Commentarii critici*, où déjà s'affirmait une doctrine propre, fondée sur une collation nouvelle et une appréciation, ce semble, plus équitable du manuscrit de Florence, le Laurentianus. Deux ans après, en 1890, paraissait un spécimen d'édition critique, comprenant les trois derniers livres de Thucydide. Mais huit années s'écoulèrent encore avant que l'auteur présentât au public, dans un ouvrage complet, le résultat définitif de ses études. Le tome I, publié en 1898, fut accueilli avec faveur de tout le monde savant; le tome II mérite les mêmes éloges.

Dans ce second volume, M. H. reste fidèle à son principe; mais il se défend de toute intransigeance. « Nombre de critiques, dit-il (p. v), et parmi eux quelques-uns dont le jugement a pour moi beaucoup de prix, m'ont reproché d'avoir souvent, par excès d'admiration pour le Laurentianus, rejeté de bonnes leçons du Vaticanus; plusieurs ont été jusqu'à prétendre que mon opinion sur le Vaticanus était en quelque sorte contredite et réfutée par le fait même que j'adoptais en maints passages les leçons de ce manuscrit. Mais je n'ai jamais nié que le Vaticanus ne dérivât d'une bonne source, et je n'ai pas soutenu davantage qu'il fallût voir des corrections dans toutes les bonnes leçons que ce manuscrit présente à l'exception de tous les autres; bien plus, j'ai reconnu ce fait, que le Vaticanus s'accorde souvent avec le Laurentianus seul pour donner la vraie leçon. D'autre part, ce manuscrit même de Florence, je ne nie pas qu'il ne soit rempli de fautes et de corrections; mais qu'on examine avec soin à ce point de vue les livres VII et VIII de Thucydide, on sera forcé d'avouer que le Vaticanus offre beaucoup plus souvent que le Laurentianus des exemples certains de corrections, et les éditeurs mêmes qui s'attachent en principe au Vaticanus ont tant de fois l'obligation de s'en éloigner qu'on s'étonne de ne pas voir leur foi gravement ébranlée. Le plus souvent voici ce qui arrive : la leçon du Laurentianus pouvant se comprendre et se défendre, celle du Vaticanus étant plus spécieuse, la vraisemblance veut que celle-ci vienne d'une correction, plutôt que l'autre d'une erreur. » Dans d'autres cas, M. H. admet qu'on puisse hésiter entre les deux traditions : il préfère alors celle qui, en général, est la plus

pure; mais, dans l'application même de cette méthode, il n'a pas la prétention d'avoir toujours réussi : « cujusvis enim hominis est errare (p. VI). » En présence de telles déclarations, on aurait mauvaise grâce à reprocher encore à M. H. un parti pris qui admet d'aussi justes accommodements.

Sa critique verbale n'est pas moins prudente : plutôt que d'introduire dans son texte des conjectures téméraires, il marque d'une croix les mots qui ne se prêtent pas, selon lui, à une correction probable, et il ne craint pas de faire souvent cet aveu d'impuissance (V, 15, 1; III, 5; VII, 63, 4; 71, 2; 75, 3, etc.....). Plus hardi dans ses notes, il y signale ses propres efforts pour améliorer le texte, ainsi que les conjectures d'autres savants. Mais cette partie du commentaire critique est assurément un peu courte : il faudrait plusieurs gros volumes pour réunir toutes les corrections intéressantes auxquelles a donné lieu le texte de Thucydide. Cependant, à cet égard même, l'édition de M. Hude donne l'essentiel; et surtout, elle fournit à la critique une série de documents plus utiles sans doute que les hypothèses modernes, je veux dire les témoignages anciens (*testimonia*), les citations tirées de divers auteurs : le texte de ces citations figure au bas des pages, et la liste de tous les écrivains mentionnés dans ces citations forme un index particulier à la fin du volume. Un autre index, *Index orthographicus*, permet de contrôler et de discuter toutes les questions orthographiques que soulève la langue de Thucydide.

Am. Hauvette.

Altenglisches Elementarbuch, von Dr Karl D. Bülbring, O. Professor an der Universität in Bonn. I. Lautlehre. (Sammlung Germanischer Elementarbücher, herausgegeben von Dr W. Streitberg, IV.) — Heidelberg, C. Winter, 1902. In-8°, xviij-260 pp. Prix : 4 mk. 80.

Ainsi que le fait présumer dès l'abord sa division en deux tomes, dont le Ier seul est publié, la *Grammaire du vieil anglais* [1] de M. Bülbring est construite sur un plan et dans un esprit sensiblement différents de ceux de ses devancières [2]. Ce n'est plus là ce qu'on peut nommer un ouvrage élémentaire, et l'auteur en convient : il espère qu'on ne lui en saura pas mauvais gré ; pour moi, j'en suis sûr. S'il m'est arrivé parfois de regretter le souci d'extrême concision qui avait présidé à la rédaction de certains volumes de l'excellente collection de

1. Je n'écris pas « de l'anglo-saxon », et pour cause, on le verra tout à l'heure. N'était la commodité de l'abréviation « ags », il faudrait décidément, en France, comme on le fait partout ailleurs, reléguer le terme « anglo-saxon » dans la nomenclature linguistique du temps passé. On y viendra.

2. Cf. *Revue critique*, XLIX (1900), p. 109, XLVIII (1899), p. 326, et les références en note de cette dernière page.

M. Streitberg, je ne puis que m'applaudir, et tous les germanistes avec moi, de posséder un livre où sont résumées toutes les découvertes qui ont été réalisées dans le domaine anglais depuis la publication de la *Grammaire anglo-saxonne* de M. Sievers et auxquelles M. Bülbring a pris de sa personne en ces dernières années une si large part. L'auteur et le directeur se sont accordés à penser qu'une phonétique aussi encombrée de menues lois et de menus faits ne pourrait être à la fois complète et claire qu'à la condition de ne lui point ménager l'espace : on n'y saurait voir d'autre inconvénient, sinon que le livre achevé coûtera à l'étudiant deux fois plus cher que chacun des précédents ; mais, si la fin répond au début, il lui remplacera toute une petite bibliothèque.

Le principal mérite de M. Bülbring, c'est d'avoir mis en bonne place chacun des dialectes de la vieille Angleterre et fait cesser l'équivoque que créait jusqu'à présent l'enseignement presque exclusif de la langue du Wessex. Quiconque a essayé de faire suivre à des élèves d'anglais quelque évolution phonétique, même assez simple, me comprendra : il faut à tout moment remettre au point, avertir que tel phénomène constaté en Wessex ne se produit pas, au moins dans les mêmes conditions, en mercien, ou que telle loi angle est inconnue en saxon ; c'est, en petit, comme au temps où l'on s'ingéniait à faire descendre du sanscrit le grec et le latin. Chez M. B. le Wessex devient vraiment ce qu'il est en réalité, l'un des dialectes du groupe anglais ; et, de ce qu'il est de beaucoup le mieux connu, il ne suit point qu'il ait droit à figurer au premier plan. Mais, pour lui enlever cette préséance, il a fallu étudier comme à la loupe les rares documents que l'on possédait de ses congénères, les collationner, les interpréter, se retrouver dans un chaos de graphies nécessairement plus ou moins arbitraires ou même incorrectes, — c'est, je crois, le plus grave écueil de certaines inductions à base trop étroite, — et enfin tenir un compte rigoureux de la chronologie phonétique ; car ce qui est vrai d'un dialecte l'est souvent aussi d'un autre, mais non pas dans le même temps. M. B. n'énonce presque jamais un fait important sans le dater par approximation : rien n'est plus propre, en même temps qu'à orienter l'élève, à lui donner ces habitudes de précision sans lesquelles un grammairien ne deviendra jamais un linguiste.

Il n'importe pas moins, partout où cela est possible, de lui faire comprendre qu'une langue est un ensemble, qu'elle évolue d'ensemble, et non point par fragments isolés : voir, par exemple, le § 90, où toutes les mutations vocaliques indépendantes sont ramenées à un principe unique et général. Il faut enfin qu'il entende la langue parlée à travers les symboles incomplets et obscurs qui nous l'ont conservée : à cet effet, M. B. a multiplié les schèmes de prononciation, au risque même de trop sacrifier à l'hypothèse ; car les manuscrits sont fort loin de la perfection, d'ailleurs relative, du phonographe. Mais il vaut

cent fois mieux encore se représenter un phonème de façon tant soit peu inexacte, que ne pas se le représenter du tout et ne faire que le voir sur le papier.

Mieux venues encore seraient ces restitutions, si parfois une assimilation inquiétante ne les compromettait. J'avoue ne pas saisir ce que l'auteur entend par l'*e* du fr. *état* et de l'al. *Netz* en prononciation de l'Allemagne du sud (§ 30) : l'un est bref et nettement fermé ; l'autre, bref et sensiblement ouvert. Je ne crois pas non plus qu'il soit nécessaire de faire intervenir l'emprunt pour expliquer des faits qui peuvent fort bien rentrer dans la contamination monoglotte : ainsi, en dehors du scandinave *gifa* (p. 196), l'anglais actuel *give*, comme inversement le parfait moyen anglais *yaf*, résulte sans difficulté d'une alternance flexionnelle *yiuen : gaf*, puisque l'anglais *gave* lui-même est une contamination évidente de *gaf* et *gauen*.

L'impression est fort correcte. J'ai relevé une coquille fâcheuse (§ 388) : *ciefes* « Krebse », lire « Kebse » ; mais personne ne s'y trompera.

L'ouvrage, réparti en 27 chapitres, se termine par un index de 30 pages sur trois colonnes. On peut par ce seul détail juger de la richesse des informations qu'il contient. Grâce à M. Bülbring, les assises de l'histoire de la langue anglaise ne laisseront désormais plus rien à désirer.

V. Henry.

Etymologische Parerga, von Hermann Osthoff. Erster Theil. — Leipzig, Hirzel, 1901. In-8, viij-378 pp. Prix : 9 mk.

Maintenant que les grandes lignes de l'étymologie indo-européenne ont pris une forme arrêtée et définitive, c'est naturellement aux menus détails, aux mots encore isolés ou mal rattachés, que s'attaquent les esprits curieux et sagaces : il s'agit de faire rentrer dans le rang ces réfractaires. Mais, à l'inverse de ce qu'on pourrait présupposer, plus ici le terrain se circonscrit, plus il devient dangereux. On n'y peut espérer de découvertes nouvelles, que si l'on sait mettre au service d'une imagination fertile en ressources la connaissance d'une multitude de lexiques divers ; durables, que si cette imagination est sans cesse tenue en bride par le souvenir présent et la scrupuleuse application des lois phonétiques. Peut-être est-il superflu de dire que l'auteur de ce livre remplit à merveille cette double condition.

Ce n'est pas, évidemment, que toutes ses dérivations soient au même degré convaincantes : lorsqu'elle se complaît en ces subtiles analyses, la recherche laisse une large part au jugement subjectif ; mais c'est déjà beaucoup qu'elles soient irréprochables dans la forme et, pour la plupart, séduisantes quant au fond. Il n'en faut pas davantage à qui

feuillette un ouvrage d'étymologie en se répétant à chaque page le μέμνασ' ἀπιστεῖν d'Épicharme et de Mérimée.

Le livre de M. O. se divise en deux parties à peu près égales, respectivement consacrées au règne végétal et au règne animal. Chacune, à son tour, comprend quatre articles : — *Cerês*, le cœur du bois, le chêne et la foi, l'érable; — le chien et le bétail, corne et bêtes à cornes, *wal* et φάλλαινα, *frosch* et *springen*.

Je laisse à penser de quelles digressions, dont aucune n'est hors d'œuvre, un pareil programme peut être semé. Dès le début, au lieu de l'explication, depuis longtemps condamnée, je pense, de *sincêrus* par *sine cêrâ*, nous apprenons à reconnaître κηρός, et subsidiairement al. *wachs* (p. 21), pour ce qu'est, en effet, la cire dans la nature, une « [sé-]crétion » : cf. lat. *crêscô* et al. *wachsen*. Un lat. **cer-men*, dès lors probable, s'il se contamine de **gen-men* déjà postulé par d'autres linguistes, résout avec élégance l'énigme phonétique qui se pose en *germen* (p. 35). Et voici tout à l'heure l'al. *hirse* « millet » (p. 63) qui ne demande qu'à s'apparier à *Cerês*. Du sk. *dâruna* « dur », combiné avec le gr. δρῦς, se déduit aisément le lat. **drûrôs* devenu *dûrus* (p. 114), et l'al. *treue* vient s'y ranger à souhait (p. 119). Plus conjecturale est la dérivation de δένδρον (p. 143), que l'auteur n'avance d'ailleurs que sous réserves. Mais n'est-ce pas une joyeuse surprise, — pour l'étymologiste, qui sait que **kmtóm* « cent » fut autrefois **tkmtóm*, comme pour l'historien de la civilisation, qui se demande quelles furent chez nos pères les premières fonctions du chien domestique, — de pouvoir rattacher le nom du chien à celui du troupeau (**péku*) qu'il était chargé de garder, par l'intermédiaire d'un adjectif **pkuw-ón-* (p. 219) « relatif aux bêtes à laine » ? Je m'arrête : tout le livre y passerait.

Un mérite qui n'est pas moins appréciable chez M. Osthoff que tous les autres, c'est l'étendue de ses lectures et la loyauté de ses citations. On n'imagine pas la quantité de références qui émaillent ses pages. Si je constate qu'il ne lui échappe pas même une modeste note jetée en passant au bas d'un article de la *Revue critique* (p. 323), j'en aurai dit assez pour ceux qui savent combien il est difficile de produire soi-même en se tenant exactement au courant des productions de tous ses confrères [1].

---

1. Oserai-je, m'autorisant de ce souci d'absolue justice, réclamer une place parmi les linguistes qui ont des premiers enseigné que αὐτός n'est point, de par ses origines, une forme pronominale (p. 293) ? L'article date de loin ; mais la réfutation qu'en a publiée M. Bréal ne m'a point ébranlé dans ma conviction : cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 96 et 139. Je suis heureux de la voir aujourd'hui se généraliser sous une forme légèrement modifiée.

V. Henry.

Ulysse Robert, **Heptateuchi partis posterioris versio latina antiquissima e codice Lugdunensi,** (Lyon, Rey et Cie, 1900. — 1 volume grand in-4°, XXXVI-164 p.)

On connaît l'histoire du célèbre manuscrit biblique de Lyon, désigné naguère sous le nom de *Pentateuque*, et devenu depuis quelques années un *Heptateuque*. En 1878, M. Léopold Delisle signalait l'existence de 64 feuillets de ce *Codex* à la Bibliothèque de Lyon ; en 1880, le même savant obtenait du comte d'Ashburnham la restitution de 80 feuillets autrefois volés par Libri ; l'année suivante, M. Ulysse Robert publiait une remarquable édition du *Pentateuque* (*Pentateuchi versio latina antiquissima e Codice Lugdunensi*, Paris, 1881). M. Delisle compléta sa découverte en 1895 ; dans un des manuscrits qui figuraient au catalogue de la collection d'un amateur lyonnais, le baron Dauphin de Verna, il devina la suite du *Pentateuque;* avec l'aide de M. Caillemer et de M. Desvernay, il réussit à reconstituer l'*Heptateuque* dans la Bibliothèque de Lyon. Restait à éditer cette dernière partie du *Codex*, qui, avec la fin du *Deutéronome*, contient *Josué* et les *Juges*. M. R. était tout désigné pour cette nouvelle tâche ; il s'en est acquitté avec une conscience admirable. L'Académie de Lyon a pris la publication sous son patronage ; et elle a bien fait les choses.

M. R. a adopté à peu près le même plan que pour le *Pentateuque*. A chaque page, au-dessous du texte biblique, il a placé un double, parfois un triple, commentaire critique : variantes des manuscrits grecs ; fragments ou variantes des manuscrits latins connus, *Codex Wirceburgensis* et *Codex Monacensis* ; enfin, un choix de variantes prises dans les citations des Pères, surtout de Tertullien, de saint Cyprien, de Lucifer de Cagliari, de saint Ambroise, de saint Augustin. L'édition, faite avec beaucoup de soin, est d'un maniement commode ; on regrette seulement que, pour faciliter le contrôle au lecteur, M. R. n'ait pas cru devoir indiquer toujours le renvoi exact aux ouvrages des Pères.

Dans une intéressante et solide *Introduction*, M. R. nous conte d'abord en détail l'histoire de la découverte du manuscrit (p. VII). Puis, il passe à l'examen paléographique (p. XII), étudie l'orthographe et la grammaire du texte (p. XVI), signale les mots rares ou nouveaux (p. XXI), justifie ses conclusions sur l'origine de la version (p. XXII), en montre les rapports plus ou moins étroits avec les fragments des autres manuscrits bibliques déjà publiés, et avec les citations de Lucifer de Cagliari (p. XXV). En terminant, il complète ses recherches antérieures sur les manuscrits grecs : il montre que le manuscrit utilisé par le traducteur semble perdu, et il classe les manuscrits grecs connus dans l'ordre où ils se rapprochent le plus du *Codex Lugdunensis* (p. XXXI). Dans cette dernière partie, peut-être aurait-on pu

établir avec plus de précision un classement des manuscrits par familles.

Ce qui attire le plus l'attention dans cette étude préliminaire, ce sont les pages où M. R. soulève de nouveau la question de l'origine du *Codex Lugdunensis*. On sait que les avis furent très partagés lors de la publication du *Pentateuque*. Pour ne citer que deux des maîtres de la critique, Renan était tenté de donner raison à M. Robert, il écrivait dans son *Marc-Aurèle* (7e édition, p. 446), que la version lui paraissait « africaine »; au contraire, M. Gaston Paris, dans un article très suggestif du *Journal des Savants* (1883, p. 390 et suiv.), inclinait à croire que la traduction a été faite dans le midi de la Gaule, peut-être à Lyon même. M. R. apporte aujourd'hui de nouveaux arguments à l'appui de sa thèse sur l'origine africaine. La comparaison du *Codex Lugdunensis* avec d'autres manuscrits et avec les citations des Pères l'amène à relever deux séries de faits qui nous semblent contradictoires.

D'une part, il montre que le vocabulaire du *Codex* paraît le rattacher à l'Afrique. Il cite une série de mots que contient la version, et qui apparaissent pour la première fois chez des auteurs africains. Sans doute, on pourrait le chicaner sur tel ou tel détail. Par exemple, en contrôlant sa liste, nous avons constaté que deux des mots, au moins, doivent en être rayés : *colliculus*, avant d'être chez Apulée, était chez Martial (XII, 25); *recalcitrare*, avant d'être employé par Arnobe, ou par Cyprien (*De zelo*, 6), l'avait été par Horace (*Sat.*, II, 1, 20). Mais, prise dans l'ensemble, la remarque de M. R. reste vraie : la plupart des mots qu'il cite se montrent pour la première fois chez Apulée ou Tertullien. On hésite pourtant à en tirer une conclusion ferme. Les premiers auteurs chrétiens d'Occident étant presque tous des Africains, il est malaisé de distinguer avec précision ce qui est proprement africain de ce qui est simplement chrétien. Les exemples tirés du vocabulaire d'Apulée sont, en ce sens, plus caractéristiques; mais ici encore, avec un auteur dont le vocabulaire est si riche et si mêlé, on n'est jamais sûr de ne pas prendre un mot populaire pour un mot africain. Cette restriction faite, l'argument de M. R. n'en a pas moins une réelle valeur; s'il ne justifie pas entièrement la thèse, il apporte une vraisemblance, une probabilité.

Mais, d'autre part, M. R. signale de frappantes analogies du *Codex Lugdunensis* avec des textes bibliques qui n'ont rien d'africain. L'*Heptateuque* de Lyon se rapproche souvent du *Codex Wirceburgensis* ou des citations de saint Ambroise; et plus souvent encore, parfois jusqu'à l'identité, il se rapproche du texte biblique de Lucifer de Cagliari. Or, le *Codex Wirceburgensis* ne paraît avoir rien de commun avec l'Afrique; le texte de saint Ambroise est le type même des textes dits *italiens;* quant à Lucifer de Cagliari, il n'est pas d'origine africaine, et ses citations bibliques, quoiqu'on y relève des

leçons africaines, se rapportent nettement au groupe *italien*.

On arrive donc à ce résultat paradoxal. D'après le vocabulaire, le *Codex Lugdunensis* reproduirait un texte *africain ;* d'après les analogies avec les citations des Pères ou les autres manuscrits, il contiendrait un texte *italien*. — C'est peut-être que la question est mal posée.

A vrai dire, nous ne croyons pas que, dans l'état présent de nos connaissances, il soit possible de la résoudre entièrement. L'étude critique des versions antérieures à la Vulgate est loin d'être aussi avancée pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau. Sur l'origine du *Codex Lugdunensis*, on peut relever seulement quelques indices ; et ces indices semblent devoir conduire à une solution intermédiaire.

Sur un point, l'accord est presque fait. M. Gaston Paris a montré (*Journal des Savants*, 1883, p. 397) que, selon toute vraisemblance, le *Codex* a été exécuté dans le midi de la Gaule, et probablement à Lyon. M. Robert est tout disposé à l'accorder (p. xv). Mais l'exécution matérielle du manuscrit ne préjuge rien quant à l'origine de la traduction. Des manuscrits africains passaient aisément en Europe (témoin le texte biblique de Lactance et de Victorin), comme ceux d'Europe sont passés en Afrique dès la fin du IVe siècle. Si, comme on le croit, saint Augustin a rapporté de Milan le texte de son *Itala*, rien n'empêche d'admettre qu'une version d'origine africaine ait pu être transcrite à Lyon.

Avant tout, on doit commencer par définir exactement le sens des mots. Augustin est aussi africain que personne ; et pourtant il ne s'est servi que par exception de textes bibliques africains. En termes de critique, un texte *africain*, ce n'est pas un texte usité en Afrique, c'est un texte identique ou étroitement apparenté au texte de saint Cyprien. C'est là pour nous, dans l'état présent de ces études, le criterium unique ; criterium très sûr, d'ailleurs, en raison de l'entière fixité du texte de Cyprien.

La question de l'origine du *Codex Lugdunensis* se ramène donc à celle-ci : quels sont les rapports de cette version avec la Bible de Cyprien? M. R. nous dit que l'évêque de Carthage employait une version « assez différente » de celle du *Codex Lugdunensis ;* et il ajoute : « C'est ou que la nôtre n'existait pas encore alors, ou qu'elle n'était pas beaucoup répandue. » (p. XXVII). M. R. ne croit donc pas qu'il y ait des rapports entre l'*Heptateuque* de Lyon et les citations de Cyprien. Si le fait était exact, ce serait la négation même de sa thèse sur l'origine africaine du *Codex*. Mais le fait est-il exact ? — En comparant le *Codex Lugdunensis* aux fragments correspondants du texte biblique de Cyprien, j'ai été très frappé, au contraire, de rencontrer dans le *Codex* beaucoup de leçons sûrement africaines. Certains passages sont ou identiques ou étroitement apparentés. Voici quelques exemples :

Deuteronom., XXIV, 16 (*Codex Lugdunensis*, p. 26 : Non morien-

tur patres pro filiis, et filii non morientur pro patribus, sed unusquisque in suo peccato morietur. = Cyprien, *Epist.* 55, 27 : Non morientur patres pro filiis, et filii non morientur pro patribus, unusquisque in peccato suo morietur).

Deuteronom., XXXII, 17 (*Codex Lugdunensis*, p. 45 : Sacrificaverunt daemoniis et non Deo. = Cyprien, *Testimon.*, I, 1 : Sacrificaverunt daemoniis et non Deo).

Josué, I, 8 (*Codex Lugdunensis*, p. 53 : Et non recedet liber legis hujus ex opere tuo, et meditaberis in eo die ac nocte. = Cyprien, *Epist.* 74, 2 : Non recedet liber legis hujus ex ore tuo, et meditaberis in eo die et nocte).

Josué, II, 18-19 (*Codex Lugdunensis*, p. 56 : Fratres tuos et omnem domum patris tui colliges ad te in domum tuam. Et erit omnis qui exierit januam domus tuae foris, reus sibi erit. = Cyprien, *De cathol. eccles. unit.*, 8 : Fratres tuos et totam domum patris tui colliges ad te ipsam in domum tuam. Et erit omnis qui exierit ostium domus tuae foras, reus sibi erit).

Judices, II, 11 (*Codex Lugdunensis*, p. 109 : Et fecerunt fili Israhel malignum. = Cyprien, *Testimon.*, I, 1 : Et fecerunt filii Israel malignum).

Dans ces passages, et dans bien d'autres que nous pourrions citer, l'étroite parenté des deux textes est évidente ; et aucun d'eux n'est suspect d'interpolation, puisqu'ils s'écartent également de la Vulgate. — Le *Codex Lugdunensis* renferme donc un assez grand nombre de leçons africaines ; et par là s'expliquent d'elles-mêmes les analogies relevées par M. R. entre le vocabulaire du *Codex* et le vocabulaire des auteurs africains.

Est-ce à dire qu'on doive pour cela rattacher l'*Heptateuque* de Lyon à la famille des textes bibliques africains ? Evidemment, non. Et cela, pour deux raisons.

D'abord, on relève beaucoup de leçons *africaines* dans les textes revisés ou mêlés des siècles suivants, dans la Vulgate du Nouveau Testament, dans les textes dits *italiens*, chez saint Augustin et chez les polémistes de la période vandale ou byzantine. Ceci n'a rien de surprenant. Car les textes *africains* du IIIe siècle sont un des éléments qui ont concouru à la formation des textes bibliques latins depuis le IVe siècle.

De plus, si le *Codex Lugdunensis* se rattache par bien des leçons à la famille africaine, il s'en écarte bien plus souvent encore ; et, si l'on en juge par les omissions et les interversions, il relève fréquemment d'une autre classe de manuscrits grecs. Enfin, comme l'a montré M. Robert, il se rapproche ordinairement du texte biblique de Lucifer de Cagliari ou de saint Ambroise, c'est-à-dire des textes dits *italiens*. Nous sommes donc en présence d'un texte mêlé, ou plutôt revisé, et non d'une traduction tout originale. Sans rien préjuger sur

la question du pays d'origine, nous verrions volontiers, dans la version du *Codex Lugdunensis*, un texte revisé au IVe siècle, d'après plusieurs manuscrits antérieurs, dont l'un était africain. On s'expliquerait bien ainsi le trait dominant de la version du *Codex Lugdunensis :* le mélange de leçons purement *africaines* et de leçons étroitement apparentées aux textes *italiens* de saint Ambroise ou de Lucifer de Cagliari.

En terminant, nous devons remercier M. Robert d'avoir si bien complété sa belle publication de l'*Heptateuque* de Lyon, et d'avoir ainsi mis à la disposition de tous les savants un document d'une si grande valeur pour l'étude de la Bible latine.

Paul MONCEAUX.

Michel Colombe et la sculpture française de son temps, par Paul VITRY, docteur ès-lettres, attaché des Musées Nationaux, Paris, librairie centrale des Beaux-Arts, 1901, in-8°; XXIV-532 p.; 16 pl. et 203 fig.

Peu de questions, dans l'histoire de l'art français, ont autant d'importance que celle de la transformation subie à la fin du quinzième siècle et durant la première moitié du seizième, de la transition de l'art gothique à l'italianisme. Plusieurs travaux, — dont un livre récent sur lequel il ne nous appartient pas d'insister — lui ont déjà été en partie consacrés; mais leurs auteurs, s'étant limités à des monographies d'artistes ou de provinces, ne l'avaient pas étudiée dans son ensemble; or c'est justement ce qu'a fait M. Vitry, et cela donne à son livre un grand intérêt.

M. V. a divisé son ouvrage en trois parties principales. Dans la première il recherche les « origines gothiques » de la sculpture française, particulièrement dans la région de la Loire, avant 1495 (date du retour de Charles VIII après son expédition de Naples); élargissant la question, et avec raison, il emprunte des arguments à l'architecture, à la peinture, et aux arts industriels. Puis il examine l'état général de la sculpture en France, d'après la dépendance plus ou moins grande des diverses écoles provinciales par rapport à l'influence bourguignonne. — Dans la seconde partie, il trace un tableau très complet des « influences étrangères avant et après 1495 »; il résume ce que nous savons de l'apport italien avant les guerres d'Italie, et suit les progrès de cette pénétration entre 1495 et 1510 environ; puis il analyse plus brièvement l'influence flamande durant cette même période. — La troisième et dernière partie est consacrée à l'école de la Loire et à Michel Colombe. M. V. analyse d'abord le *Sépulcre* de Solesmes dont il détermine avec un sens critique très juste la signification générale dans l'art de la fin du XVe siècle; autour de cet ensemble il groupe quelques œuvres tourangelles, notamment le *Saint Cyr* de Jarzé.

Abordant enfin l'histoire de Michel Colombe, M. V. retrace la biographie du maître, qu'il dégage de plus d'une légende, et étudie ses œuvres actuellement conservées : la médaille de Louis XII (1500), le tombeau de François II de Bretagne à Nantes (1502-1507), et le saint Georges de Gaillon (1508-1509). Les deux derniers chapitres montrent le rayonnement de l'art de Michel Colombe ; l'auteur y traite d'abord des élèves directs du maître, tels que Guillaume Regnault ou Jean de Chartres, puis examine diverses sculptures où son influence se fait sentir, telles que les *Vierges* d'Olivet et d'Ecouen, les *tombeaux* des enfants de Charles VIII, de Louis de Poncher, des cardinaux d'Amboise, et de Louis XII. Enfin il indique l'état de la sculpture française au début du XVIe siècle dans le Bourbonnais, la Bourgogne, la Normandie, l'Ile de France et la Champagne.

Clairement composé et abondamment illustré, ce livre n'a pas seulement le mérite de résumer excellemment ce que l'on sait aujourd'hui sur la sculpture française à l'époque de Michel Colombe ; il est de plus, en un certain sens, véritablement nouveau. Sans doute on n'y trouve pas un grand nombre de monuments inédits (notons cependant le *Saint Cyr* de Jarzé : les *Vierges* de la barte, de la Bourgonnière et de Mesland), et cela n'a rien de surprenant, car de nombreux chercheurs ont étudié depuis longtemps l'art tourangeau. Mais on y trouve, et c'est là ce qui donne pour nous à ce livre une valeur toute spéciale, un tableau complet des rapports entre l'art italien et l'art français au moment de la transition entre le moyen âge et ce que l'on appelle parfois encore la Renaissance. M. V. discute les diverses théories auxquelles cette transformation a donné lieu ; il ne croit pas, bien entendu, que l'art gothique fût épuisé à la fin du XVe siècle et que l'expédition de Charles VIII ait été un bienfait ; mais il refuse également d'admettre que l'influence italienne ait commencée seulement avec François Ier et l'école de Fontainebleau ; et il ne souscrit pas davantage à l'opinion de Courajod, qui sacrifiait la première renaissance française, et déclarait que la France était déjà saturée d'italianisme avant 1495. Par un examen attentif des monuments et des faits, il prouve que la pénétration italienne, réelle dès la seconde moitié du XVe siècle, n'a pas eu de résultats certains avant 1510 ou 1515 ; et cette démonstration, habilement conduite, a pour nous une grande importance.

Il n'y aurait que peu de critiques à adresser à cet utile ouvrage. Nous regrettons, par exemple, que M. Vitry, étudiant l'ensemble de l'art français, ait négligé diverses régions, notamment le Languedoc. — De même nous aurions voulu qu'il nous fît connaître le « milieu » tourangeau, plutôt royal et seigneurial que bourgeois, ce qui aiderait à comprendre certains caractères de l'école de la Loire. — Nous n'aimons guère la comparaison, trop fréquente, entre l'art du début du XVIe siècle et celui du XIIIe, bien qu'elle vienne à l'appui d'une idée

très juste, à savoir que l'art de Michel Colombe se rattache à une tradition purement française, en dehors de l'influence bourguignonne. — Peut-être faudrait-il accorder à l'influence flamande une part un peu moins considérable. — Il faudrait attacher moins d'importance à des monuments aussi médiocres que la *Pitié* d'Autrèche, ou d'un type aussi banal que la *Vierge* de Neuillé-Pont-Pierre. — Nous serions tentés de critiquer l'attribution à Louis Mourier du charmant *Saint Cyr* de Jarzé, car elle ne repose que sur des arguments bien imprécis. — Au contraire l'attribution à Mazzoni du buste de Charles VIII conservé au Bargello nous semble très admissible.

Par le nombre des monuments qui s'y trouvent analysés et reproduits, par l'intérêt des idées générales qui y sont développées, le livre de M. V. mérite la plus sérieuse attention ; c'est l'un des ouvrages les plus importants pour l'histoire de la sculpture française qui aient encore paru, et l'un de ceux qui font le plus d'honneur à l'École du Louvre et à la Sorbonne.

Jean J. Marquet de Vasselot.

Mon cher Directeur,

Depuis la querelle des Evangiles en Grèce [1], la presse anglaise continue de s'occuper avec un zèle des plus louables, même en y consacrant des articles de fond, de la question du grec moderne [2]. La presse anglaise a raison, car la question est importante ; de sa solution, c'est à savoir du choix qui sera fait entre une langue vivante et un idiome artificiel, dépend l'avenir d'un pays comme la Grèce. Un long article de M. Gennadios, dans le *Times* du 10 janvier, a mis enfin, peut-être sans que l'auteur s'en doute, la question du grec sur son terrain véritable. Un détail le fera voir. Il ne s'agit plus d'une simple querelle sur un mot, mais du débat tout entier.

M. Gennadios accuse un vulgariste — c'est moi-même, il ne s'en cache pas ! — d'avoir fabriqué les mots de Παρθενός et de Ὀρφές, barbarismes, assure-t-il, que jamais le peuple grec n'a pénétrés (no section or class of the Greek people has ever spoken this hybrid lingo nor perpetrated such machine-made barbarisms). En réalité, j'ai recueilli ces deux mots de la bouche même du peuple. Παρθενός m'a été dit par un

---

1. Voir sur la cause de ces troubles qui sont linguistiques d'origine, la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), 1er janvier 1902, p. 19 suiv.

2. J'ai moi-même pris part à ces débats. J'avais envoyé au *Times* un article que j'avais eu soin de traduire en anglais et je lui donnais le choix entre les deux textes. Il me fut répondu, par retour du courrier, que l'article paraîtrait en *français*. Ce qui fut fait, dans le numéro du 10 janvier 1902. Dans une autre occasion, j'avais prié le *Manchester Guardian* de traduire un article que je lui adressais. La traduction et l'insertion eurent lieu dans les vingt-quatre heures. Ce libéralisme et cette courtoisie méritent d'être signalés avec d'autant plus d'éloges que tous ces articles n'avaient rien de ce que nous entendons d'ordinaire par articles de journaux : c'étaient de véritables études, avec des mots grecs imprimés en grec, et quelques unes d'entre elles, dues à des savants de profession, avaient le ton et l'allure des articles que nous sommes habitués à lire dans la *Revue critique* où ils auraient fait très bonne figure.

gardien de l'Acropole, à qui ses chefs répétaient le Παρθενών, cher à M. Gennadios. Ὀρφές m'a été dit par un cocher de Syra, devant qui j'avais tout exprès employé Ὀρφές, pour voir un peu ce qu'il en ferait. J'ai noté ce phénomène et ce renseignement dans bien de mes ouvrages (entre autres, *Essais*, t. II, p. CI-CII; *Asty*, 28 Sept. 1893 ; 28 déc. 1900 ; 26 juillet, 1895 ; Γιά τὸ ρωμαΐικο θέατρο, 1901, p. 79); mais nous savons que ces messieurs les puristes ne s'informent pas, avant de juger. Du reste, c'est là un point secondaire.

Pourquoi donc ce gardien disait-il Παρθενός pour Ηαρθενών, et pourquoi ce brave cocher disait-il Ὀρφές pour Ὀρφεύς? Voilà toute la question.

Chacun sait que le grec ancien n'a jamais dit ni ΠαρθενΟν ni Ὀρφέ**Φ**Σ. Ce sont là des monstruosités. Les puristes cependant prononcent exactement comme je viens d'écrire, sans ω et avec un φ. M. Gennadios a omis de noter ce détail. Il est pourtant de la plus haute importance. Car, si les puristes avaient agi comme dans les langues romanes, ils auraient dit Παρθενώνας et Ὀρφέας, conformant ces termes à la grammaire générale du peuple grec. Le peuple alors n'y eût rien changé. Ils lui présentent, au contraire, des formes inacceptables ; voilà pourquoi le peuple, guidé par un sûr instinct, rétablit des formes normales, quand il entend ΠαρθενΟν ou Ὀρφέ**Φ**Σ, aussi incorrects dans le passé que dans le présent. En trois mots, voici donc la chose : Ὀρφεύς est ancien; Ὀρφέας, ou, à défaut, Ὀρφές est moderne; Ὀρφέφς n'est rien du tout.

Or, tous ou presque tous les mots puristes rentrent dans cette catégorie. La question du grec vulgaire ou moderne est, avant tout une question *pratique*. Le purisme lance perpétuellement dans la circulation des mots qu'il prend dans les livres. Ils ne sont donc plus conformes à *l'évolution* séculaire : ils sont, suivant l'expression même de M. Gennadios, *machine-made*. La preuve en est que le peuple est obligé de les refaire constamment. Et il a raison. Car, ce qui s appelle une langue nationale est, ou les définitions n'ont plus de sens, une langue que tout le monde *peut* parler, lire et écrire. Il n'y a pas à sortir de là.

En résumé, la langue *vulgaire* ou moderne est le développement régulier de l'ancienne, tandis que la langue puriste n'est ni ancienne, ni moderne. Ce point a été scientifiquement établi. Cela suffit, surtout dans cette *Revue*, et je n'ai plus à y revenir.

Je n'insiste pas sur la partie littéraire de l'article de M. Gennadios, car il y en a une et même assez longue. Elle est pourtant à côté du sujet. L'auteur passe en revue les productions littéraires de la Grèce moderne, et il lui arrive la plupart du temps de citer des ouvrages tels que les trois volumes, assez lourds, de Thérianos sur Koray, parce que M. Gennadios confond encore la philologie avec la littérature proprement dite. Il croît volontiers, ainsi qu'on le croît en Grèce, que la littérature et le style sont l'apanage de l'érudition, celle-ci fût-elle contestable comme chez Thérianos. En revanche, Solomos, le grand poète moderne, n'est pas mentionné dans ce long article [1]. Il est vrai que ce poète eut toujours une sainte horreur des puristes. En général, je crains que souvent, dans ces questions, un amour-propre national mal compris, sans compétence spéciale, n'embrouille le fond des choses et ne masque la vérité elle-même.

Croyez, mon cher Directeur, à mes meilleurs sentiments.

Jean Psichari.

Réponse a l'article de M. A. Martin.

(*Revue critique* du 3 février 1902) sur mon ouvrage intitulé l'*Agamemnon* d'Eschyle.

---

1. On trouvera un aperçu, plus impartial, croyons-nous, sur la littérature grecque moderne dans le *Journal de Genève*, du 7 janvier 1902.

Cet article se termine de la manière suivante : « Ainsi un vice grave et pour lequel on ne peut alléguer aucune excuse, le mépris des lois de la métrique; en second lieu l'abus des explications subtiles, forcées, systématiques; enfin, et ceci était inévitable de la part d'un auteur qui n'est pas hélléniste, une certaine inexpérience des choses du sujet, voilà les trois défauts qui se rencontrent à chaque instant dans cet ouvrage. Ils suffisent largement pour ruiner la thèse que l'auteur a voulu soutenir. »

Je réponds. — Parmi les trois chefs d'accusation qui sont dressés contre mon livre, le premier seul est à retenir si l'on remarque qu'il est le seul qui s'appuie sur des faits précis : les deux autres sont aux mains de mon critique affaire d'appréciation toute personnelle et de ceux dont on peut dire qu'à leur propos *grammatici et philologi certant.* Pour s'en tenir donc au premier grief, je ferai observer que les quatre vers que M. Martin invoque pour me reprocher d'avoir négligé la métrique n'ont été rectifiés par les éditeurs qu'au moyen de particules ne pportant aucun changement sensible au sens des passages où elles figurent [1]. Ce qui aurait été réellement probant et de nature à « ruiner » la partie correspondante de ma thèse, ç'eût été de montrer, — et mon censeur avait vingt exemples à sa disposition pour le faire si la chose eût été possible, — que ma traduction *textuelle* avait tort contre les corrections plus ou moins arbitraires des éditeurs *là où elles intéressent sérieusement le sens.* M. Martin l'a-t-il fait voir ? Je laisse à sa bonne foi le soin de répondre à cette question.

A-t-il mieux atteint son but en visant l'autre partie de ma thèse, à savoir celle qui concerne la mythologie védique et le parti qu'on peut en tirer pour expliquer la mythologie grecque en se fondant sur la communauté d'origine de l'une et de l'autre ? Il m'est impossible de voir ce que présente de ruineux pour cette méthode l'argumentation et les citations y relatives de la page 90 de son article. En tous cas, ce qu'il dit à la page d'Eschyle « retrouvant par intuition, par la puissance de son génie, certains traits de la poésie des Védas », éprouvant et rendant « les sensations déjà éprouvées et rendues [2] par les vieux poètes de l'Inde » témoigne avec trop d'éloquence à quel point il est insuffisamment préparé pour comprendre et juger ces questions.

En résumé, M. Martin laisse intacte, ou à peu près, et ma traduction des passages les plus difficiles et les plus controversés de l'*Agamemnon*, et le principe du secours mutuel que la mythologie de l'Inde aryenne et celle de l'ancienne Grèce peuvent se prêter à tour de rôle. Là est l'important et ce que je tiens à constater. En dépit des critiques les moins indulgentes et souvent les moins justifiées, les conséquences de mes théories se déduiront fatalement de leur prémisses, et j'entrevois l'époque prochaine où les hellénistes seront obligés de compter avec les indianistes... à charge de revanche. Mais pourquoi M. Martin semble-t-il avoir pris à tâche de les traiter en frères qui doivent à jamais s'ignorer au grand détriment de l'histoire de la famille indo-européenne et des enseignements si féconds qu'elle révèle ?

Remarques de détail. — Au vers 342 je persiste à construire κάμψαι θάτερον κῶλον διαύλου.

Au vers 1109, je n'éprouve aucun embarras à traduire « c'est toi qui achèveras (le crime) après avoir rendu brillant, etc. », en conservant d'ailleurs la même interprétation fondamentale.

Sur le vers 203, M. M. raisonne comme si le texte avait σκῆπτρον et non βάκτρον. — Singulière inadvertance d'un critique si méticuleux. Je puis l'assurer du reste

---

1. Cette remarque s'applique même au vers 730 si l'on s'en tient à la correction de M. Weil (ἐν ἄταις).

2. N'étant pas exposé ici à corriger Eschyle, je lis « rendues » au lieu de « rondues » et deux lignes plus bas « quelle » au lieu de « quelles ».

que ni Pierron, ni Ph. de Ségur, ni même V. Hugo ne sont pour rien dans le jeu d'idées que j'ai entrevu et dont je maintiens la vraisemblance.

P. 95. Aucun rapport, si ce n'est de contraste, entre la prétendue *intuition* d'Eschyle et la *tradition* mythique que M. Bréal a signalée dans Virgile à propos de l'épisode de Cacus.

Au vers 314, je maintiens comme possible le sens que j'ai indiqué : tous les sens dont il s'agit procèdent d'un même feu qui a circulé de Troie à Argos. Le premier est donc à cet égard le même que le dernier. L'explication de M. Foucart me paraît moins sûre et ne saurait servir à me convaincre « d'inexpérience ».

P. 92. J'ai abusé, d'après M. M. d'explications « subtiles », — Eschyle n'est-il pas subtil ? — « forcées », — oui, dans la mesure et sans jeu de mots, où l'intelligence du texte d'Eschyle exige des *efforts*, — « systématiques », criera-t-on que la mythologie indo-européenne puisse être considérée comme un système ?

Je passe condamnation sur la question de métrique, non pas que je regrette de ne pas avoir redressé les vers faux de l'*Agamemnon*, mais j'aurais pu les indiquer au lecteur. C'est affaire de retouches dont j'espère avoir l'occasion.

Je termine en signalant des questions de la plus haute importance que soulève mon ouvrage et dont mon censeur n'a pas dit mot. Telles sont particulièrement celles qui intéressent le style d'Eschyle, le rôle chez lui de la personnification et celui de ce que j'ai appelé sa mythologie spontanée. Ai-je soutenu la aussi des thèses ruineuses ? [1]

Paul Regnaud.

— Le *Programme* des Conférences de l'École pratique des Hautes-Études, section des Sciences religieuses, pour l'année 1902, vient de paraître (Leroux, édit. ; in-8°, pp. 59). Il est précédé d'une étude sur *L'Implacable Providence de l'Ancien Mexique*, par G. Raynaud. En même temps a paru l'*Annuaire* de l'École des Hautes-Études, section des Sciences historiques et philologiques, pour l'année 1902, précédé d'une étude de M. H. Gaidoz sur *La Réquisition d'amour et le Symbolisme de la pomme* (E. Bouillon, éd. ; in-8° ; pp. 172).

— La revue arabe *Al-Machriq* (Beirout, Impr. catholique, bi-mensuelle ; Union postale, 15 fr. par an) vient d'entrer dans sa cinquième année. Son but est de faire pénétrer chez les Orientaux quelques conceptions plus modernes de la littérature, de l'histoire, des sciences. Grâce à la prudente et habile direction du P. L. Cheikho, elle a pris une place importante dans le milieu intellectuel de la Syrie, et nous ne pouvons qu'applaudir à ses succès. Voici le sommaire du premier numéro de l'année 1902 : Le calendrier de l'Église d'Antioche au xie siècle, d'après Al-Birouni. — Les pensées de « Ali Ibn Abi Taleb ». — Les Mages et la Vierge (poésie). — Notes archéologiques sur le Liban. — Le deuxième centenaire de l'ordre des Mékitaristes. — Les ballons dirigeables. — Bibliographie orientale. — Varia. — Questions et réponses. — J.-B. Ch.

---

1. Nous avons communiqué cette lettre à M. Albert Martin ; il estime qu'il n'a pas à répliquer à M. Regnaud ; il se contente de renvoyer les lecteurs de la *Revue* à son article du 3 février (A. C.)

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — **17 mars** — **1902**

M. A. Stein, Voyage au Turkestan chinois. — Newton, Les inscriptions de Vespasien et Titus. — Th. Reinach, Histoire des Israélites. — I. Bloch et E. Lévy, Histoire de la littérature juive. — G. Paris, Villon. — Weston, Le maréchal Ney en Amérique. — Marmier, La langue des huguenots de Friedrichsdorf. — Quinte-Curce, p. Stangl. — Cicéron, Discours, p. De la Ville de Mirmont. — Hartenstein, La légende de Horn. — Publications celtiques. — Meynadier, La commère de Bath, — Christie, Essais choisis. — Le voyage d'Encausse, p. Souriau. — Boulay-Paty et Lucas, Le Corsaire. — Goblet d'Alviella, La représentation proportionnelle. — A. Simon, Statistique des élections. — De la Chapelle, Le principe proportionnel. — Académie des inscriptions.

M. A. Stein. **Preliminary Report on a Journey of Archæological and Topographical Exploration in Chinese Turkestan.** 71 p. et xvi planches. — London, Eyre and Spottiswoode, 1901.

Le Rapport de M. Stein est un grand événement scientifique; il inaugure triomphalement un nouveau domaine de l'indianisme. Les explorateurs de l'Asie Centrale, et surtout M. Sven Hedin, avaient signalé la présence de ruines considérables dans le désert de Takla Makan, aux alentours du pays de Khotan. Des trouvailles retentissantes de manuscrits, entre autres le Dhammapada en caractères Kharo*stri* rapporté par M. Grenard et publié par M. Senart, laissaient espérer d'autres découvertes, d'une portée plus considérable encore. En juin 1900, le gouvernement de l'Inde chargeait M. S. d'une campagne d'exploration archéologique dans le sud du Turkestan chinois. Jamais choix ne fut plus heureux. Etabli de longue date dans le Penjab, familier avec les dialectes hindous et les langues iraniennes, habile comme un pandit à manier le sanscrit, assez initié au turc pour s'en servir avec aisance, orienté depuis longtemps vers la région de Khotan par ses travaux d'archéologie, de philologie, d'histoire sur le Cachemire, montagnard rompu aux passes de l'Himalaya, M. S. devait réussir, si le succès était possible. Le succès a dépassé les plus belles espérances. Le 2 juillet 1901, M. S. rentrait à Londres par la voie du Transcaspien avec douze grandes caisses de reliques, prémices des Pompéi nouveaux reconquis sur les sables du désert. Les matériaux frustes encore attendent l'examen patient et minutieux des spécialistes;

le linguiste, le paléographe, l'historien, le géographe, l'artiste auront à étudier ce trésor. Le Rapport n'est qu'un inventaire sommaire des fouilles et des résultats; mais cet inventaire, allègre comme un chant de victoire, est précis et substantiel comme un mémoire de savant. Parti du Cachemire, M. S. a suivi la route de Gilgit et de Hunza, franchi la passe de Kilik (15,800 pieds), reconnu la passe de Wakhjîr (16,200 pieds), exploré le site de Tâshkurghân, relevé le massif du Muztâgh-Ata et gagné enfin Kachgar. Puis, de Kachgar à Yarkand par Ordam Pâdshâh, et à Khotan. Tandis que l'expédition s'organise, — trop lentement au gré du voyageur —, M. S. assisté d'un topographe hindou opère la triangulation des montagnes de Khotan. De plus, comme il l'a fait déjà depuis la frontière de l'Inde, il contrôle les données du pèlerin chinois Hiouen-tsang, le plus sûr et le plus précieux des guides, fixe plusieurs points douteux de son itinéraire, et recueille aussi les vagues informations des déterreurs de trésors. Enfin le travail des excavations commence. Le premier site visité est Yotkân, trois lieues ouest de Khotan, où M. Grenard a déjà reconnu le site de l'antique Khotan; le sol jonché de débris rend des monnaies locales, avec des légendes chinoises ou indo-kharo*st*rî, des poteries décorées, et même un bas-relief très étroitement apparenté à l'art gréco-boudhique du Gandhâra. Mais trop de chercheurs d'or ont déjà remué ces couches. M. S. prend la route de Keriya vers l'est pour atteindre le site de Dandân-Uiliq, la vieille ville révélée par M. Sven Hedin. Là les fouilles mettent à jour un temple bouddhique orné de statues, décoré de fresques du même style qu'aux grottes d'Ajanta, des feuilles de manuscrits, les uns en sanscrit, les autres en langue inconnue, mais tous en caractères brâhmî, d'une main du VIIe siècle, et même des documents en chinois datés avec précision de 778, 782, 787 de J.-C. Sans se laisser retenir par ces trouvailles séduisantes, M. S. poursuit sa route vers l'ouest, arrive à Niya, l'ancien Ni-jang de Hiouen-tsang et pénètre résolument à 150 kilomètres plus loin dans le désert glacé, sur la foi de renseignements habilement recueillis. Une ville dort là, engloutie par les sables depuis plus de quinze siècles. C'est une bibliothèque entière, ou peut-être une collection d'archives, sur bois et sur cuivre que M. S. y découvre; tous les documents, sauf un, sont tracés dans cette écriture Kharo*st*rî, qu'on avait cru cantonnée dans le nord-ouest de l'Inde, et qui a tout au contraire ici son domaine propre. L'aspect des caractères rappelle exactement les documents des Kouchans de l'Inde, la numismatique s'arrête de même au temps des Han; enfin des cachets nombreux marquent l'influence de la Bactriane hellénique; une Pallas Athéné, armée de l'égide, et du type classique, sert de sceau à l'un des textes en Kharo*st*rî. Mais on a signalé à M. S. une autre « vieille ville » le long du ruisseau d'Endéré, à plus de 150 kilomètres d'Imâm Jafar Sâdik; il y transporte son camp, un coup de pioche y rend des manuscrits en langue inconnue, mais en

caractères brâhmî, et aussi des textes tibétains. La saison oblige à songer au retour. En approchant de Khotan, par un heureux crochet au nord d'Ak-sipil, M. S. découvre à Rawak un stûpa considérable orné de sculptures colossales de Bouddhas et de saints traitées en style du Gandhâra (indo-grec). Enfin, rentré à Khotan, M. S. prouve par un dernier exploit que le critique chez lui vaut l'explorateur. Depuis plusieurs années, la région de Khotan s'était mise soudain à livrer à l'Occident et à l'Inde un nombre toujours croissant de documents mystérieux, tracés « en langue et en écriture inconnues » et qui par leur évidente parenté avec les caractères connus irritaient et décevaient la curiosité des spécialistes. Les circonstances rapportées à l'appui de ces trouvailles avaient paru suspectes; grâce à sa familiarité avec les pièces authentiques, M. S. passa du soupçon à la certitude du faux; avec l'appui des autorités, il organisa une enquête diligente, réussit à mettre la main sur le fabricant de « vieux textes » et obtint de lui des aveux complets. En même temps que la science est enrichie de magnifiques trésors, elle est débarrassée d'une collection de faux qui ont trop longtemps arrêté l'attention.

Pour apprécier plus complètement encore tout le mérite de M. Stein, il convient de songer au terrible climat qui sévit sur le désert de Takla-makan. Habitué aux chaleurs torrides de l'Inde, M. S. eut à subir le glacial hiver de la Kachgarie, avec des températures de — 20° et — 24°; sans autre abri que la tente des nomades. Après de si rudes et de si glorieux labeurs, le gouvernement de l'Inde n'a pas cru pouvoir accorder à M. S. plus qu'un congé de six semaines, prolongé ensuite d'une période égale. M. Stein a dû rejoindre en octobre le Penjab où des fonctions scolaires le réclamaient. Les collections qu'il a réunies et rapportées sont maintenant à mille lieues de lui, déposées au British Museum où elles risquent de rester stériles. Il est à souhaiter que le gouvernement de l'Inde, fidèle à ses traditions de libéralité éclairée, hâte la mise en œuvre de ces matériaux en accordant à l'heureux découvreur les loisirs nécessaires. L'Asie centrale est le domaine où converge l'attention de tous les orientalistes; l'histoire de l'Asie se noue autour du Pamir; à l'entour et au travers de ce massif ont rayonné les grandes civilisations et les grandes religions du monde. Il serait pénible d'avoir arraché au désert une part de ses secrets antiques pour aller l'enfouir en plein cœur de Londres.

Sylvain Lévi.

Homer Curtis Newton, **The epigraphical evidence for the reigns of Vespasian and Titus** (Tome XVI des *Cornell studies in classical Philology*), New-York 1901, in-8°, 140 p. chez Macmillan.

« Ceux qui étudient l'histoire romaine, dit l'auteur dans sa préface,

ont subi un dommage irréparable du fait que les *Histoires* de Tacite n'ont survécu que fragmentées, s'arrêtant juste à l'avènement de Vespasien. Nous en sommes réduits pour la période suivante aux maigres esquisses de Suétone et de Dion Cassius. Voilà pourquoi les renseignements que nous donnent les inscriptions sur les règnes de Vespasien et de Titus ont une valeur inappréciable. M. H. C. Newton a donc pensé rendre service aux études d'antiquité romaine en réunissant en un seul volume le texte de toutes les inscriptions latines ou grecques qui appartiennent à cette époque. Il les a, naturellement, divisées en un certain nombre de chapitres, prenant pour base de sa division, non la chronologie ou la topographie, mais les différentes catégories de faits auxquels elles se rapportent : Vespasien avant son arrivée à l'Empire; avènement, *lex de imperio* rendue à cette occasion; agrandissement du *pomerium*; guerre contre Vitellius, guerre de Judée, expéditions diverses; envois de colonies; opérations censoriales; constructions et dédicaces de monuments; tracés de routes; activité des collèges pendant le règne de Vespasien et de son fils; leur déification; textes relatifs aux princes et princesses de leur famille; magistrats et soldats de cette époque; esclaves et affranchis des deux empereurs; faits divers signalés sur de petites inscriptions sur briques, plomb, marbres, graffites, etc. Pour corriger les inconvénients de ce genre de classification, l'auteur a dressé (p. 131 et suiv.) une table chronologique de tous ces textes. Chaque inscription est suivie de sa date, de bibliographie et souvent d'annotations brèves mais substantielles. Le recueil n'a paru offrir quelques omissions, qu'il sera aisé de réparer dans un appendice; certains des textes cités ne sont pas pris aux dernières sources (par ex. le n° 29 qui a été republié depuis 1869 : *Athen. Mitth.*. 1896, p. 472); mais ce sont là des exceptions. En général le travail est fort estimable; on le consultera avec fruit toutes les fois qu'on aura à s'occuper de Vespasien et de son temps; il ne sera pas sans intérêt, non plus, pour l'enseignement de l'épigraphie. Chaque jour la vaillante école de philologie classique d'Amérique nous donne des raisons de l'estimer davantage.

R. Cagnat.

Théodore Reinach, **Histoire des Israélites** depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours. Deuxième édition revue et corrigée; in-12, Paris, Hachette, 1901, xix-415 p.

Isaac Bloch et Emile Lévy, **Histoire de la Littérature juive** d'après G. Karpelès; grand in-8°, Paris, Leroux, 1901, 683 p.

« Appelé, un peu à l'improviste, à préparer une deuxième édition de ce petit livre, j'ai décidé, après avoir consulté mes forces, de me borner à une simple remise au point, au lieu de la refonte complète

que certains critiques eussent préférée. » Ainsi s'exprime M. Théodore Reinach en tête de cette seconde édition d'un précis, qui avait reçu un très bon accueil et qu'il était inutile de bouleverser. Néanmoins quelques chapitres ont été refaits en entier, d'autres développés ; le travail de remaniement a consisté surtout dans des corrections et l'auteur n'a pas cru devoir reculer devant la tâche délicate, qui consistait à faire entrer dans son cadre les faits contemporains ; il a su s'en tirer avec un tact que ses lecteurs apprécieront.

Le point de vue est, on le sait, celui du rationalisme libéral. M. R. est partisan de l'assimilation de ses coreligionnaires aux sociétés du monde civilisé sans abdication de ce qu'on pourrait appeler les liens de la famille. Pour lui « les lois purement cérémonielles sont de simples pratiques pieuses d'une valeur religieuse toute relative », d'ailleurs « étrangères à l'essence même de la religion prophétique ». Il admet, en conséquence, comme ne devant pas souffrir difficulté, d'une part, que « l'on conserve une partie de ces usages, introduits à des époques bien diverses, comme un souvenir curieux et touchant d'un passé inoubliable, » de l'autre, que « tout ce qui choque le progrès des lumières ou simplement la sociabilité moderne, disparaisse de soi-même par la force des choses. » Pour lui « l'unité morale d'Israël réside aujourd'hui presque uniquement dans le sentiment d'un devoir de charité » des Israélites d'Occident et des Etats-Unis « arrivés à la liberté, à l'instruction, parfois à la fortune », à l'endroit de « leurs coreligionnaires, moins bien partagés, du même pays ou des pays moins avancés. »

Un tableau chronologique, une bibliographie d'un caractère méthodique et débarrassée du fatras qu'on nous sert trop souvent sous ce nom, un index alphabétique et une table des matières bien ordonnée rendent l'emploi du précis de M. R. aussi commode qu'on peut le désirer.

Nous voudrions pouvoir porter un jugement aussi favorable sur le gros volume où deux membres du rabbinat français ont résumé l'ouvrage allemand de Karpelès. C'est trop, en un certain sens ; en un autre sens, c'est trop peu, car le nombre des auteurs et des œuvres passés en revue n'a pas permis de mettre en relief les productions maîtresses, seules dignes de retenir l'attention.

Les auteurs ont réparti leurs matériaux en six périodes, littérature biblique, littérature alexandrine, littérature talmudique, littérature juive hispano-arabe, littérature rabbinique et les temps modernes. L'ouvrage eût été sensiblement allégé, — et n'aurait pas perdu grand'-chose —, si les éditeurs français en avaient sacrifié les deux premières parties, où leur insuffisance est par trop visible.

On sait — ou on ne sait pas — que l'état actuel des esprits dans les communautés juives interdit au clergé de traiter librement des questions bibliques et de tout ce qui s'y rattache ; dans ce cas-là, pourquoi

s'engager sur un domaine où l'on se condamne, à l'avance, au vague et à l'inexactitude ? On est vraiment stupéfait quand on voit contester les résultats les plus avérés de l'exégèse biblique, quand, à propos d'une compilation littéraire aussi informe qu'est le *Pentateuque*, par exemple, on lit que cette œuvre, si curieuse et intéressante d'ailleurs à tant d'égards, « se détache comme un tout parfait » et que « la critique littéraire le reconnaît comme un chef-d'œuvre de conception et d'exécution. » De pareilles assertions sont, paraît-il, obligatoires quand le rabbin monte en chaire ou préside à l'instruction religieuse ; mais, depuis un siècle que la critique biblique accomplit son grand travail de classement, elles sont devenues intolérables dans une œuvre qui ne s'adresse pas aux croyants, israélites ou autres, exclusivement. Le même embarras, le même esprit de conservatisme rétrograde est sensible dans la dernière partie du volume intitulée : « La science du judaïsme.» — Les préjugés que M. Reinach aspire à voir tomber et qu'il se hâte de reléguer dans le passé, sont plus tenaces qu'il ne se l'imagine[1]. Un singulier exemple de timidité pusillanime nous est encore fourni par l'hésitation des éditeurs français à avouer le caractère peu ancien de la Kabbale, qu'on s'étonnera de voir figurer une première fois dans la période de la littérature talmudique, pour reparaître ensuite à une place plus justifiée[2].

Néanmoins, et contrôlée par l'*Histoire des Israélites* de M. Reinach, l'*Histoire de la littérature juive* pourra rendre des services et nous rendons hommage au zèle que les honorables traducteurs ont apporté à mettre aux mains du public de langue française un nouvel instrument de travail.

Maurice Vernes.

G. Paris. **François Villon.** Paris, Hachette, 1901 ; 1 vol. in-18 de 190 p. (Dans la collection des « Grands Écrivains français »).

De tous les volumes de cette charmante collection, qui, par la nature même des sujets traités, sont plutôt des œuvres d'art que de science, celui-ci est certainement un de ceux qui apportent le plus de nouveau. Tel ne paraît pas être, je dois le dire, l'avis de l'auteur lui-même. Cet ouvrage, dit M. G. Paris, « doit tout ce qu'il a de bon à ceux qui m'ont précédé ». C'est là peut-être la seule inexactitude du livre, et voilà pourquoi je me hâte de la relever. Que l'on compare la

---

1. Voyez sur ce point le compte rendu du très estimable ouvrage du rabbin Michel Meyer, *Le Monothéisme ou la vérité religieuse*, n° du 17 février 1902, p. 138.

2. Il semble qu'on sacrifierait un des titres de gloire du judaïsme en reconnaissant que ces théories, aussi aventureuses que célèbres, ont été anti-datées de dix siècles ; c'est le même préjugé d'amour propre puéril que pour les livres bibliques.

biographie de Villon, telle qu'elle est ici exposée, au tableau qu'en traçait, il y a dix ans, M. Longnon, et l'on verra combien de points ont été éclaircis. Sans doute la plupart des résultats ne sont pas dûs aux recherches personnelles de M. P.; mais il me sera bien permis de rappeler que le plus important de ces résultats avait été prévu et comme prédit par lui. Il avait montré, il y a quinze ans [1], à quelles difficultés on se heurtait en plaçant la condamnation de Villon, en 1455, combien d'obscurités s'évanouissaient au contraire, si on la reportait après la composition du *Grand Testament* (1461). Or, voici précisément qu'une découverte de M. Schwob vient de fixer cette condamnation aux mois de novembre ou décembre 1462 [2]. On s'explique maintenant que Villon, au début du *Testament*, s'attarde à décrire les mauvais moments qu'il a passés dans la prison de Meung et ne dise rien de ceux, beaucoup plus angoissants, qu'il a dû connaître dans celle du Châtelet, et qu'il n'ait point inséré son chef-d'œuvre, la ballade des Pendus, dans son ouvrage capital, celui qu'il voulait évidemment transmettre à la postérité [3]. Puis, si M. P. a trouvé plantés dans la biographie du poète quelques jalons de plus que ses devanciers, avec quel art consommé de prudente et judicieuse induction il a réussi à en remplir les intervalles (en laissant subsister encore, cela va de soi, bien des terrains vagues); le premier, il a essayé de ranger les principales pièces de Villon dans un ordre chronologique, et du simple rapprochement des œuvres ainsi classées, jaillissent, il faut bien le reconnaître, des lumières nouvelles qui éclairent la vie et le caractère de son héros.

Il était plus difficile encore d'être original dans l'appréciation de son œuvre, sur laquelle il semble que, depuis cinquante ans, tout ait été dit et redit. M. P. y a réussi pourtant, grâce à sa connaissance si profonde de la langue et de la littérature du xve siècle. Il n'a pas seulement montré, en quelques pages fortes et brillantes, à quel point de son évolution en était arrivée la poésie française au moment où Villon parut; il est parvenu, en scrutant les moindres allusions du texte, à retrouver ce que le poète connaissait de la littérature en langue vulgaire, ancienne ou moderne, quels souvenirs lui étaient

---

1. *Romania*, XVI, 573 ss.

2. Voy. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1898, p. 721.

3. Il reste pourtant encore une difficulté que M. G. P. a cru devoir écarter, sans doute pour ne pas alourdir par la discussion un exposé qui devait rester essentiellement narratif. La ballade de l'appel, où Villon fait une claire allusion à la pendaison décrétée contre lui, est adressée à un Garnier « clerc du guichet » (selon le manuscrit de Stockholm) ou geôlier de la Conciergerie; or, ce Garnier, nous dit M. Longnon (*Romania*, XXI, 205 et *Glossaire-Index*, p. 309) avait été remplacé dès le 10 février 1456 par un Jean Papin, qualifié *custos et geolarius consiergerie palatii* et qui exerçait encore ces fonctions en 1470. Mais rien ne prouve que les deux personnages aient occupé exactement les mêmes fonctions : l'un pouvait être, et c'est sans doute ce qu'admet M. P., un subordonné de l'autre.

restés de ses études classiques ou juridiques : le jugement qu'il porte sur son originalité y gagne naturellement en sûreté et en précision [2].

Mais, ce qui a surtout permis à M. P. d'être plus complet et plus précis que ses prédécesseurs, c'est qu'il a pénétré plus avant qu'aucun d'eux dans l'intelligence du texte de Villon; dans les citations seules, ce texte a été souvent amélioré, le sens en a été mieux fixé. Que d'autres expressions éclaircies, que d'allusions élucidées au cours de l'étude biographique ou littéraire! Ce petit volume marque, dans l'interprétation de l'œuvre du poète, un grand progrès sur l'édition, pourtant si méritoire, de M. Longnon, et il n'est pas exagéré de dire qu'il ne sera plus possible de lire Villon sans l'avoir sous les yeux. M. Paris a évidemment entre les mains tous les matériaux d'une édition, qui serait la très bien venue [1]. Ce serait un nouveau service qu'il rendrait à ce pauvre grand poète, dont il vient d'évoquer si puissamment la patibulaire et pourtant attirante physionomie : grâce à cette édition, Villon sortirait enfin d'un cercle très étroit de curieux ou d'érudits, et le vrai public lirait de lui autre chose que deux cents vers, toujours les mêmes. Je ne saurais mieux terminer que par ce souhait.

A. Jeanroy.

Historic doubts as to the execution of Marshal Ney, with numerous illustrations, by James A. Weston. New-York, Whittaker, 1895, VI, 310 p., in-8°.
J. F. Rowe, **Was Marshall Ney in America?** (Studies in history published by the Dawidson College Historical Association, vol. I, 1898, in-8°.

A la liste déjà longue des *revenants* de l'histoire (Waldemars, Jeannes d'Arc, enfants d'Édouard, Sébastiens, Démétrius, Dauphins de France), il faut ajouter, paraît-il, un nom nouveau, celui du maré-

---

1. Cette originalité est en somme tout entière dans l'accent et le ton et tient à la vivacité d'impressions et à la sincérité du poète, nullement aux thèmes qu'il a développés. Ceux-ci ne remplissent pas seulement les pages des rimeurs antérieurs, ils avaient déjà eu le temps de passer les Alpes et les Pyrénées (voy. Carducci, *Cantilene et ballate*, p. 104 et de Puymaigre, *La Cour littéraire de Jean II*, *passim*, et notamment, t. I, p. 98, 111, 198). Campaux et Sainte-Beuve ont rappelé les nombreux précurseurs de la ballade des Dames du temps jadis; M. Wilmotte (*Revue de Belgique*, 1901) a montré que le sujet des regrets de la Belle Heaumière n'était pas non plus une nouveauté; je ne me souviens pas à ce propos d'avoir vu citer nulle part une ballade d'Eustache Deschamps (*Société des Anciens Textes*, VI, 140) qui s'en rapproche singulièrement : la condition de la femme mise en scène, la brutalité des expressions, le cynisme de la morale (qui est exactement la même), tout s'y retrouve : la ressemblance va si loin qu'il me paraît bien invraisemblable que Villon n'ait pas connu l'œuvre de son devancier.

2. M. P. l'a prouvé non seulement dans ce petit livre, mais dans la très remarquable série d'observations critiques qu'il a récemment publiée sous le titre de *Villoniana* (*Romania*, XXX, 352-90).

chal Ney. Il n'est pas tout à fait *revenu* sur la terre natale, mais il s'est promené, pendant un âge d'homme après sa mort, de l'autre côté de l'Atlantique. Malgré l'évidente bonne foi du Révérend James Weston, ancien major de l'armée confédérée, on hésiterait à parler de son livre dans un recueil scientifique si le seul fait qu'il a fait trouvé des croyants parmi les historiens professionnels des États-Unis, ne montrait la nécessité de protester, au nom de la critique rationnelle, contre les combinaisons fantastiques d'un esprit honnête mais hanté par les plus absurdes chimères.

Les *Doutes historiques sur l'exécution du maréchal Ney* ont paru, il y a quelques années déjà, mais ils nous sont assez récemment parvenus et le contenu du volume est suffisamment original pour qu'on le signale encore aux lecteurs français, ne fût-ce qu'à titre de curiosité. L'auteur commence par raconter, dans ses premiers chapitres, la brillante carrière du maréchal ; nous ne nous y arrêterons pas. Puis il examine longuement la question de savoir s'il a été réellement passé par les armes, et conclut à la négative. « Il n'y avait pas un seul Anglais, dit-il, qui ne frémit d'horreur à la simple pensée qu'un pareil homme pût être mis à mort »; Wellington décida donc qu'il sauverait la vie à son illustre adversaire. C'était un patriote et un ami de la paix ; mais il comprit qu'une rupture ouverte avec Louis XVIII sur un sujet aussi délicat, aurait probablement des suites désastreuses pour le repos de l'Europe. Aussi s'arrangea-t-il en conséquence ; « une exécution apparente répondait à ses intentions, et par là Ney serait en même temps suffisamment puni » [1]. M. W. nous raconte ensuite, avec des détails plus ou moins topiques et fort peu vraisemblables, comment on s'y prit pour simuler la scène tragique de l'avenue de l'Observatoire [2], et comment Ney fut expédié secrètement en Amérique. La majeure partie du volume est consacrée à l'existence transatlantique du maréchal, à dépeindre la carrière d'instituteur et de précepteur dans les deux Carolines, carrière qu'il suivit, jusqu'à sa mort, advenue le 15 novembre 1846. Nous avons sous les yeux les résultats d'une véritable enquête, où des témoins nombreux et convaincus, sinon toujours convaincants, viennent déposer qu'ils ont connu Pierre Stuart Ney (ce dont personne ne s'avisera de douter) et qu'ils ont reconnu ou du moins deviné en lui, grâce à mille traits divers et surtout à certains aveux, l'illustre

1. Ajoutez à cela que Wellington était franc-maçon, Ney également ! (p. 221).

2. M. W. connaît assez mal l'histoire de la France en 1815 et le montre par les observations qu'il fait au sujet de la translation nocturne des restes du maréchal Ney au Père-Lachaise. Pour lui ce fait est une preuve flagrante de la supercherie, comme aussi la fait qu'on n'éleva point de monument sur sa tombe. Il ne sait donc rien de l'agitation fébrile des esprits dans la capitale, de la Terreur Blanche dans le midi, des clameurs de la Chambre introuvable, de la rage des ultras, pour croire possible qu'on eût pu et voulu conduire le corps de Ney, en plein jour, à travers les rues de Paris, en 1816?

maréchal de l'Empire. L'enquêteur, je le répète, est incontestablement sincère, et la plupart des témoins m'ont tout l'air de croire à la vérité de ce qu'ils avancent. Mais, au fond, que prouvent-ils? Uniquement ceci.

A partir de 1819, nous voyons circuler dans de petites localités de la Caroline du Nord et de la Caroline du Sud, un vieux grognard de l'Empire, qui a cherché au loin un abri contre les avanies dont on avait abreuvé, après Waterloo, les « brigands de la Loire. » Il semble ressortir de certaines données, que cet individu, qui s'appelait ou se faisait appeler Pierre Stuart Ney, était arrivé dans l'un des ports méridionaux de l'Union dès l'année 1816 et qu'il s'était préparé d'abord dans la solitude à son métier de professeur, pour lequel sa carrière antérieure ne l'avait pas qualifié [1]. Une fois ferré sur les langues mortes et vivantes et les mathématiques, l'ancien militaire se voue pendant un quart de siècle, à l'éducation des jeunes gens, désireux d'acquérir une instruction un peu plus qu'élémentaire; on le voit transporter ses pénates, d'un des comtés des Carolines à l'autre, au gré des « vocations » pédagogiques qu'on lui adresse. Il paraît s'être fait généralement aimer par ses voisins et par ses élèves, quoiqu'il fût par moments « un vrai tigre du Bengale » (p. 160), et avoir inculqué à ces derniers un esprit d'ordre et de discipline, tout en se montrant débonnaire à leur égard. Il n'avait qu'un seul défaut, c'était de trop aimer le whisky, et il lui arrivait parfois de s'enivrer et de rester couché dans la neige, jusqu'à ce qu'un nègre le relevât en passant (p. 149). On lui trouvait volontiers une certaine ressemblance avec le célèbre maréchal [2]; les plus hardis le questionnaient à propos de son nom, sur une parenté possible; mais ce n'était qu'en état d'ivresse qu'il admettait quelquefois son identité avec son illustre homonyme [3]; dès qu'il avait cuvé son eau-de-vie, il refusait de répondre d'une façon plus catégorique à ses élèves ou à ses amis [4].

Il faisait pourtant par moments certaines confidences vagues,

---

1. D'après d'autres dépositions, il savait tout cela en débarquant.

2. C'est là sans doute — plaisanterie ou flatterie — le point de départ de la légende. En comparant le portrait de Pierre Ney, donné par M. W. avec ceux du maréchal, je ne crois pas qu'un esprit non prévenu perçoive une ressemblance marquée.

3. Cela est dit catégoriquement par le témoin James Erwin : « *Ney never claimed to be the marshall except when under the hallucination produced by drinking.* » Et le témoin Williamson déclare : « *It was exceedingly offensive to Ney to have that title applied to him, except when under influence of drink* » (p. 163).

4. Il a bien dit une fois, en 1841 : « Ils prétendent que j'ai été élevé pour être prêtre catholique romain; c'est un mensonge. Je suis le pauvre vieux maréchal ». Mais un des narrateurs déclare qu'il était également gris à ce moment-là. Je ne vois guère d'affirmation catégorique de sa part que celle dont dépose son médecin, le Dr Locke (p. 223). Deux heures avant sa mort — cela ne tirait donc plus à conséquence — il lui aurait dit : « *I am marshall Ney of France* ». (*sic !*)

avouant un jour qu'il avait été du complot formé pour ramener Napoléon de l'île d'Elbe [1]; il racontait qu'il avait femme et enfants en France, et en 1830, il dit à un de ses amis qu'il avait eu la visite de son fils en Amérique, deux ans auparavant [2]. En 1821, apprenant la mort de l'empereur, il essaya de se couper la gorge; un peu plus tard il brûla tous ses papiers [3]. Vers la fin de sa vie, il rédigea, nous dit-on, ses mémoires, « en consultant souvent l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers » [4]. Malheureusement ce précieux manuscrit, rédigé en *cryptographie* par l'auteur, fut prêté après son décès à un savant de New-York, qui voulait le déchiffrer et il a complètement disparu depuis [5]. Il ne nous reste donc rien de ses œuvres, sinon d'assez nombreuses poésies *anglaises*, acrostiches, odes et madrigaux à de jeunes *misses* sentimentales, toutes d'une banalité, voir même d'une platitude incontestable, quoi qu'en puisse dire notre auteur et certains témoins qui déposent de ses mérites avec une grandiloquence toute américaine [6].

Les connaissances linguistiques de ce mystérieux exilé volontaire étaient des plus remarquables au dire de son biographe. L'un des témoins, le révérend Jones, déclare que Pierre Ney savait l'écossais, le français, l'italien, l'anglais, le latin, le grec, l'hébreu, le russe et le polonais, et il affirme qu'on mit souvent son savoir à l'épreuve, du moins pour le français, le grec, le latin et l'hébreu; c'était « *a superior hebraïst* » (p. 202). Son grand bonheur était également de résoudre des problèmes mathématiques embrouillés et difficiles (p. 140). C'était d'ailleurs un homme pieux, suivant assiduement le culte du ministre Morrisson, et se montrant « *a firm believer in the Bible.* » (p. 189). — Il s'occupait même parfois de politique et on l'entendit en 1830, ennemi prononcé des *démocrates*, prononcer dans les meetings des discours

---

1. On voit que le pseudo-Ney avait mal étudié sa propre histoire; personne n'a nié qu'en mars 1815 le maréchal ne voulut être fidèle aux Bourbons.

2. C'était l'année où le prince de la Moskowa visita les Etats-Unis.

3. M. W. voit dans cet acte une preuve d'identité, Ney ayant eu peur d'être reconnu; on peut dire tout aussi bien — si *réellement* il y eut *destruction* de papiers — que Pierre Ney en brûla un certain nombre (des papiers quelconques) pour pouvoir expliquer plus tard l'absence de toute pièce d'identité, si on lui demandait jamais d'en produire.

4. Il ne put pas la consulter grandement, le *premier* volume n'ayant paru qu'en 1845 et P. Ney étant mort en 1846.

5. Cette écriture *cryptographique* et *sténographique,* non déchiffrée, est bien commode pour éluder la question de savoir en quelle langue ces mémoires — en admettant qu'ils ont existé, — furent rédigés. Après cela, puisqu'il faisait des vers anglais, le maréchal, d'après M. W. aurait tout aussi bien pu rédiger ses souvenirs dans la langue de Wellington. Il nous raconte qu'en annotant des livres militaires, *son* maréchal Ney y mettait des notes en anglais, comme celle ci : « *Damn Grouchy* ! » Il en donne même des fac-similés.

6. L'un deux déclare: « He was a giant intellectually » et un autre : « *Royalty sat upon his brow and genius claimed him for his own* ». (p. 197).

en faveur des *whigs* « avec un accent plutôt écossais que français. » (p. 193). Cela ne devait pas étonner d'ailleurs les Américains puisqu'il racontait lui-même que sa mère, Isabelle Stuart, était écossaise [1]. Après la Révolution de juillet, il avait coutume de répéter que bientôt Napoléon II serait majeur, que les Français le mettraient sur le trône et qu'il retournerait alors dans son pays ; mais en octobre 1832, il déclare à l'un de ses élèves : *Young Napoleon is dead, and with him dies all hope of going back to France.* Comme il avait une grosse somme d'argent (dix mille dollars) à la Banque des Etats-Unis, ce n'était évidemment pas le manque de moyens matériels qui pouvait l'empêcher d'aller embrasser sa femme et ses enfants, tous encore vivants. Il faut voir comment M. W. qui n'a pas évidemment une idée très claire de l'état de l'ancien monde à cette date, explique cette abstention si singulière : *If he had returned at any time previous to 1848, he would have been given over to public vengeance and every Frenchman who aided in his escape would have been shot and hanged* » (p. 237). On voit d'ici le roi Louis-Philippe, issu des barricades, faisant fusiller une seconde fois le héros de la retraite de Moscou, lui qui s'entourait volontiers des débris de l'armée impériale et nommait pair de France le fils aîné de Ney ! [2] M. W. n'a pas compris — ce que son protégé, Pierre Ney, comprenait fort bien — qu'il aurait été infiniment plus difficile à ce dernier de soutenir son rôle de travesti, de l'autre côté de l'Océan où des milliers de témoins avaient connu le vrai Ney, que de continuer à le jouer au milieu des naïfs ruraux des deux Carolines, qui n'y regardaient pas de si près. Son livre se termine par une espèce de confrontation ultime des deux Ménechmes qui s'en partagent les pages, et l'auteur ne doute pas qu'elle ne force les convictions les plus rebelles. Tout d'abord la ressemblance physique est parfaite, puis aussi la ressemblance morale. « *Marshall Ney was.... a good hater, a true friend, grave, dignified,.. a devout worshipper of Freedom, a man of great personal magnetism and immense moral power. Such was Marshall Ney, such was Peter S. Ney.... Marshall Ney worshipped Napoleon, P. S. Ney worshipped Napoleon... Marshall Ney ate sparingly of the plainest and simplest food and required very little sleep or rest... P. S. Ney ate sparingly of the plainest and simplest food and slept but four or five*

---

1. A peine est-il besoin de rappeler ici que Michel Ney, natif de Sarrelouis, avait pour mère Marguerite Graff, et que M. W. lui-même, qui lui a découvert un autre nom, celui de Catherine Rossmann, n'ose pas plaider en faveur de cette écossaise qui fut probablement la mère de Pierre Ney. Remarquons d'ailleurs que l'auteur, qui visita Sarrelouis en 1891, place cette ville en Lorraine et connait, en dehors de cette localité, un autre Sarrelouis « in Alsace » (p. 289).

2 Sans doute la Chambre des Pairs refusa de se souffleter elle-même en cassant formellement l'arrêt de décembre 1815, mais M. W. se trompe absolument sur les conséquences de ce refus.

hours... Peter S. Ney used tobacco and drank wine and spirits, sometimes to excess; Marshall Ney used tobacco and drank wine and spirits, though not to excess, so far as I know.... Marshall Ney was thoroughly acquainted with every thing pertaining to the art of war; so was Peter S. Ney... Marshall Ney was the finest fencer of Europe; so Peter S. Ney was a perfect master of the art of fencing. » Sur un point seulement l'identité n'est pas complète. « Moïse, David, César, Frédéric-le-Grand, Napoléon ont tous courtisé la Muse, plusieurs d'entre eux avec un succès complet. » Pierre Ney, lui aussi, a fait des vers que M. W. moins difficile que moi, veut bien qualifier de « *very good poetry.* » Mais le maréchal ? On ne connaît pas le moindre alexandrin sorti de sa plume et l'auteur en est réduit à prétendre, qu'excellant en tant de matières, il aurait pu certainement briller aussi dans le champ clos de la littérature. Il est curieux tout de même que ce talent spécial ne se soit développé chez lui que sur le tard, aux Etats-Unis, en une langue étrangère !

Il n'y a donc au fond, en cette histoire merveilleuse que l'aventure assez banale d'un vétéran de la Grande-Armée allant chercher fortune au-delà de l'Océan [1]; son nom excite la curiosité publique, réveille des sympathies; il se garde bien de les combattre; à quoi bon? Il arrive peu à peu à les encourager par des révélations apparentes, des allusions vagues et lorsqu'il se laisse aller au charme de la bouteille, il s'oublie jusqu'à des affirmations plus précises. Sa culture scientifique paraît grande à ces bons planteurs qui ne sont guère compétents, ses talents militaires incontestables puisqu'il monte bien à cheval et qu'il dessine volontiers des plans de bataille dans le sable avec sa canne; pourquoi ne serait-il pas un maréchal de France? Et quand, de longues années après sa mort, M. W. commence à réunir les éléments de son dossier, la légende est vivace, la seconde génération l'a reçue déjà toute faite de la première, et dépose avec une bonne foi et un entrain qui font la joie de l'enquêteur. Je ne me serais pas arrêté si longuement à un ouvrage dont les conclusions ne sauraient être admises, si l'occasion n'était bonne pour rappeler ici qu'il est un sens critique supérieur absolument nécessaire à l'historien s'il ne veut pas se jeter dans les plus singulières aventures. Il ne s'agit pas seulement de réunir des renseignements nombreux et concordants sur telle ou telle question plus ou moins historique; il faut examiner préalablement s'il est licite seulement, s'il est rationnel de la poser, s'il n'y a pas des invraisemblances primordiales, des impossibilités telles qu'on n'ait pas le droit de croire, un seul instant, à pareille légende. Si M. W. avait bien

1. Cet individu peut fort bien s'être appelé Pierre Ney; c'est un nom répandu, encore aujourd'hui, dans le Palatinat, la Prusse rhénane et en Alsace. J'ajouterai même que je suis tout disposé à le considérer comme ayant été au fond un brave homme, entraîné par son entourage plutôt que trompeur délibéré.

voulu réfléchir un peu plus mûrement à toutes ces choses, s'il avait pu sortir surtout de sa peau d'Américain de 1895 pour essayer d'entrer dans celle d'un Français de 1815, s'il s'était rendu compte de la *mentalité* forcée d'un maréchal de l'Empire, s'appelant prince de la Moskowa et jouissant d'une gloire européenne, il aurait compris l'absurdité psychologique de son identification et il n'aurait point écrit son livre. Voyez-vous le héros de tant de champs de bataille fonctionner pendant un quart de siècle, comme maître d'école sans se lasser ni mourir d'ennui, alors qu'il y a des forêts vierges et des prairies à parcourir, que les révolutions succèdent aux révolutions dans l'Amérique du Sud ? Le voyez-vous dictant ses problèmes d'arithmétique, corrigeant des devoirs français, anglais ou latins, rédigeant des contrats de vente pour ses voisins, chantant Jéhovah en mauvais vers anglais, annotant jusqu'aux rares volumes de sa petite bibliothèque (alors qu'il est censé traduire ses sentiments les plus spontanés et les plus intimes) dans l'idiome des vainqueurs de Waterloo ! Comment M. W. a-t-il pu croire qu'un lecteur, doué d'un peu de sens critique, trouverait cela plausible ? Comment surtout a-t-il pu s'imaginer lui-même que le maréchal se soit résigné, après 1830, à mener une existence aussi lamentable et que sa famille (qui, d'après lui, savait où il était) ait eu la cruauté absolument inutile de l'y contraindre ? J'ignore si d'autres organes de la presse scientifique des États-Unis se sont joints à M. Rowe et aux *Studies* du Collège de Davidson pour approuver les conclusions de M. Weston ; il faut espérer, pour la sauvegarde de l'honneur professionnel, qu'il s'en est trouvé d'autres, qui ne l'ont point félicité de sa singulière élucubration.

R.

C. Marmier : **Geschichte und Sprache der Hugenottencolonie Friedrichsdorf am Taunus.** Marburg, N. G. Elwert, 1901 ; un vol. in-8° de IV-136 pages.

Voici une bonne étude, intéressante et bien faite. Il s'agit de cette petite colonie française fondée à la fin du XVIIe siècle, près de la chaîne du Taunus, sous les auspices de Frédéric II, landgrave de Hesse-Hombourg. A la suite de la fatale révocation de l'Édit de Nantes, quelques familles protestantes émigrèrent là ; en 1687 elles étaient au nombre de trente-six, constituant un premier noyau de population, et venant surtout de Picardie et de Champagne : une dizaine d'années plus tard, d'autres vinrent se joindre à elles, arrivant des mêmes régions, et quelques-unes aussi du midi. Ces Huguenots français conservèrent leurs usages et leur langue ; ils les ont conservés jusqu'aujourd'hui, formant depuis deux cents ans un îlot linguistique perdu au milieu des populations germaniques. Le fait est curieux : il était connu en gros, et avait été signalé depuis longtemps. Mais M. Marmier vient de

l'illustrer d'une façon définitive, en consultant tous les documents, et réunissant toutes les preuves à l'appui. Il n'était que temps. La vitalité ethnique du petit groupe commence à décliner : sur 231 noms de familles que nous ont conservés les registres, il n'en subsiste plus que 13 (4 d'origine picarde, 3 d'origine champenoise). L'idiome aussi tombe peu à peu en désuétude; il ne se mêle pas à l'allemand, il est supplanté par lui; depuis vingt ans surtout, ce puissant rival s'est introduit partout et est devenu la langue officielle. Il faut lire le détail des faits dans l'introduction que M. M. leur a consacrée.

Quant à l'étude elle-même, elle avait un but qui a été parfaitement atteint, et qui était de nous faire connaître l'idiome actuellement parlé à Friedrichsdorf. L'intérêt qui s'en dégage est même d'un ordre plus général qu'on ne serait tenté de le croire d'abord : car enfin, pour peu qu'on y réfléchisse, il ne saurait nous être indifférent de trouver là, perdu dans un petit coin de l'Allemagne, un représentant de l'ancien langage français provincial, qui s'y est perpétué sans se mêler depuis deux siècles au courant de la vie nationale, qui ne s'est guère altéré sans doute, étant donné le caractère traditionnaliste de la population — bref une sorte de langage fossile. Cet écho du français de 1700, qu'aucun phonographe n'a pu malheureusement nous conserver, le voilà peut-être, à condition toutefois de faire le départ de l'évolution qui s'est produite sur place, mais qui paraît en somme avoir été assez restreinte. Je ne sais si M. M. a fait suffisamment ressortir ce genre d'intérêt qu'offre son étude. Peu importe : comme elle est soignée, méthodiquement conduite, il sera toujours facile d'en extraire une contribution à l'histoire générale de la langue française. Je vois par exemple, en ce qui concerne la phonétique, que les protestants de 1687 avaient apporté à Friedrichsdorf une *l* mouillée qui s'est nettement décomposée en *ly*, au lieu de se réduire à *y* comme en France (*travaly* et non pas *travay*); ils ont également conservé le son *ouè* à la diphtongue écrite *oi*, et beaucoup d'*é* fermés comme de bons Picards qu'ils étaient en majorité (ainsi *projé*, *paqué*, etc.). Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans cette prononciation, c'est que les voyelles nasales s'y sont maintenues dans une mesure très large et qui semble attester qu'à la fin du XVIIe siècle le phénomène dit de « dénasalisation » n'était point encore très avancé dans le français provincial du Nord-Est (voir p. 38-45, notamment des mots du type *donner*, *gagner*, etc.). L'étude des formes pronominales a été faite par M. M. d'une façon complète et avec le détail qu'elle comporte : je trouve que celle des formes verbales est au contraire un peu brève, mais c'est peut-être faute de matière, et de différences bien profondes avec notre conjugaison normale. En tout cas je trouve que l'auteur a tranché d'une façon trop sommaire (p. 67) ce qui se rapporte aux 3es pers. pl. comme *il étiont*, *i devont*, *i finissont* : il les attribue simplement à l'influence analogique des 1res personnes, ce qui est loin d'être sûr, car l'analogie

ne se manifeste pas ordinairement d'une façon aussi simpliste, et on ne peut pas ainsi sauter sans intermédiaire d'une personne du verbe à l'autre. Il y a du reste sur ces formes une toute autre théorie, qui se trouve esquissée dans la grammaire de M. Meyer-Lübke, II, § 139 : je m'étonne que M. M. n'y ait pas au moins renvoyé le lecteur, et ne se soit pas préoccupé non plus de la répartition de ces 3mes personnes dans les dialectes des différentes parties de la France. Je ne trouve guère qu'à louer au contraire dans la partie assez considérable (p. 69-105) qui est consacrée à l'exposé des faits de syntaxe : là tous les rapprochements nécessaires, ou peu s'en faut, ont été indiqués. Mais lorsqu'on lit ces pages, on est frappé d'une chose : c'est que si l'on met à part certains traits qui se sont évidemment développés sur place (formation par exemple d'une locution adverbiale *mais c'est que*, devenue un renforcement d'usage constant), tout le reste nous est assez familier; les Huguenots du XVIIe siècle ont en vérité importé au fond de l'Allemagne, une façon de parler populaire, provinciale si l'on veut, mais qui ne diffère pas beaucoup de celle qu'on relève aujourd'hui dans certains romans de M. Zola. La constatation a son prix, et cela seul, à défaut d'autres témoignages, prouverait, à côté et au-dessous de la floraison de notre langue classique, l'existence aussi d'un usage familier qui a traversé tout le XVIIIe siècle, mais n'a fait irruption qu'à l'époque de la Révolution et pendant le siècle qui vient de finir. L'étude de M. Marmier se termine par un glossaire contenant environ 500 articles, bien dressé, et où s'étalent des mots dialectaux franchement picards, tels que les verbes *éparvauder*, *engrincher*, *s'enfournaquer*, etc. Je regrette seulement que l'auteur n'ait pas donné dans un appendice quelques textes écrits en « français de Friedrichsdorf » : n'en a-t-il donc pas trouvé, ne fût-ce que quelques fragments de chansons ou de psaumes? Quoi qu'il en soit, son étude est d'un haut intérêt, elle a été faite avec beaucoup de soin, et épuise sans doute à peu près la matière, car il n'est guère probable qu'on trouve maintenant grand chose à y ajouter.

E. Bourciez.

— La librairie Freytag, ayant besoin de doubler ou mieux de remplacer son Quinte-Curce tout élémentaire de H. W. Reich, a eu l'heureuse idée de s'adresser à M. Th. Stangl, connu jusqu'ici par de très bons travaux sur Cicéron et sur les scolies Cicéroniennes. Grâce à lui, la collection aura cette fois de l'auteur une édition vraiment scientifique. L'introduction générale contient, sur Quinte-Curce et sur le caractère de son œuvre, quatre pages où est concentré l'essentiel, et, sur le texte lui-même, quatorze pages où l'on trouvera ce qui intéresse particulièrement les critiques. — M. St. donne (p. XVIII et s.), la liste de conjectures nouvelles ou d'anciennes leçons reprises par M. Süttner qu'il recommande. Mais il ajoute fort sagement que s'amuser à des conjectures, sur un tel auteur, serait ne pas recon-

naître la gravité de questions tout autrement importantes qui sont posées dès maintenant sur ce sujet. M. St. ne défend pas le stemma de Kinck (1883); mais tout en avouant qu'il s'y trouve quelque exagération, il loue ouvertement l'ingéniosité et la justesse de beaucoup des conjectures du critique danois. — Pour la rareté du fait, je note que l'étude des « clausules rythmiques » et son importance pour l'établissement du texte de Quinte-Curce est ici nettement reconnue. — L'éditeur dont je viens de signaler la dernière œuvre, M. Stangl, jusqu'ici professeur dans un gymnase de Münich, vient d'être nommé à l'Université de Würzbourg. Il avait projeté de justifier le texte qu'il nous donne par un exposé des questions principales de lexicographie, de grammaire, de style qui concernent Quinte-Curce. Ses nouvelles fonctions dont nous devons le féliciter, auront pour nous l'inconvénient de nous faire attendre un peu cette introduction. Espérons que nous l'attendrons moins longtemps que celle du *De Oratore* qui nous est promise depuis 1893. — É. T.

— Dans sa préface à ses *Extraits et Analyses des principaux discours de Cicéron* (Garnier, in-12, 1902, 539 p.), M. de la Ville de Mirmont fait au vieux Ragon des reproches auxquels il n'est personne qui ne souscrive. Le nouveau volume est-il propre pourtant à remplacer l'ancien et répond-il aux idées présentes? Malgré les mérites du livre, j'en doute pour mon compte; si j'entrais dans le détail, j'aurais notamment toutes sortes d'objections à faire aux analyses (surtout pour les questions de droit) et à la forme du commentaire (souvent verbeux; étymologies ou *differentiae verborum* inutiles et pédantesques; digressions nombreuses; renvois, vers la fin, continuels : quel élève s'y reportera? etc.). Il est possible aussi qu'il ne s'agisse ici que d'une entreprise de librairie, auquel cas ce n'est pas notre affaire et j'aurai perdu le temps que j'ai mis à ce livre. — É. T.

— Le tome III du *Handbuch der Griechischen Etymologie* de M. Leo Meyer (Leipzig, Hirzel, 1901, in-8°, 488 pp., 12 mk.) contient les mots qui commencent par les lettres γ, β, δ, ζ, χ, φ, θ. Cf. le présent volume de la *Revue critique*, p. 14. — V. H.

— En même temps que M. Hall faisait paraître son édition de *King Horn* (cf. *Revue critique*, 1901, 2, p. 510), M. O. Hartenstein publiait dans les *Kieler Studien* (fasc. 4) une savante analyse de la légende et des sources de ce poème : *Studien zur Hornsage*, Heidelberg, C. Winter, 1902, in-8°, 152 pp. Il la mène *ab ovo usque ad mala*, depuis la version anglo-normande (en français) jusqu'à l'imitation allemande de Rückert. Il examine particulièrement la question des rapports du poème anglo-normand avec le poème moyen-anglais édité par M. Hall, dont le travail lui est du reste demeuré étranger, et il conclut (p. 125) à l'indépendance réciproque de ces deux versions, en tant que procédant chacune isolément de sources anglaises restées inconnues. Il a apporté à sa bibliographie et à toutes les parties de son œuvre tant de soin et d'exactitude, qu'on ose à peine lui faire observer que Coutances (p. 28) n'a jamais été en Bretagne. — V. H.

— La littérature néo-celtique vient de s'enrichir de trois volumes dont l'importance est considérable. Celui qui a paru le premier est intitulé *Thesaurus palaeohibernicus, A collection of old-irish glosses, scholia, prose and verse*, Vol. I, *Biblical glosses and scholia* par MM. Whitley Stokes et J. Strachan. Les deux textes les plus importants qu'il contient sont les gloses de Milan, huitième siècle, et celles de Würzburg, qui peuvent remonter en partie au septième. Une portion des gloses de Milan a été publiée et traduite en latin par Zeuss, *Grammatica celtica*. M. Ascoli les a fait imprimer toutes sans les traduire. Dans l'édition nouvelle celles dont

la traduction peut offrir quelque difficulté sont traduites en latin au bas des pages. De même une partie des gloses de Würzburg a été publiée et traduite en latin par Zeuss. M. H. Zimmer, *Glossae hibernicae*, les a données intégralement sans traduction. M. Whitley Stokes, *The old Irish glosses*, p. 1-194, en a donné le texte, suivi de la traduction anglaise, p. 238-337. Dans le *Thesaurus*, la traduction anglaise de toutes les gloses qui peuvent présenter une difficulté, se trouve au bas des pages. — Après le Thesaurus ont paru les t. V et VI des *Ancient Laws of Ireland*. Le tome V contient le texte et la traduction anglaise par M. Robert Atkinson de traités de droits inédits jusqu'ici. Le t. VI est rempli par un glossaire des mots contenus dans les cinq volumes qui précèdent. M. R. Atkinson en est aussi l'auteur. C'est un travail d'une grande valeur. On sait la compétence de M. Atkinson et combien sont incomplets les glossaires irlandais publiés jusqu'ici. — H. d'A. de J.

—La *Grimm Library*, dont la collection intéresse souvent la littérature comparée autant que le folk-lore, vient de s'enrichir d'un volume particulièrement précieux à ce double titre. M. G. H. Maynadier, *The Wife of Bath's Tale, its Sources and Analogues* (London, D. Nutt, 1901 ; in-8° de 222 p.), après avoir rappelé le conte de Chaucer qui fait le centre de son étude, et son pendant chez Gower, passe en revue les analogues irlandais, norrois, français et germaniques de l'aventure contée par la commère de Bath : ces rapprochements lui permettent d'examiner divers points des relations littéraires entre Anglo-Saxons et Celtes, Scandinaves et Celtes, et d'assigner — avec autant de certitude que ces études conjecturales en permettent — une origine irlandaise à la vieille mariée du conte. Un rapprochement avec l'histoire de la Belle et la Bête aurait eu son intérêt. Ajouter à la liste de la p. 196 la *Fée aux Miettes* de Ch. Nodier. — F. B.

— On a eu l'heureuse pensée de réunir quelques-uns des nombreux articles d'un érudit anglais, auteur d'une biographie bien connue d'*Étienne Dolet, le martyr de la Renaissance*. Ces essais de Richard Copley Christie (*Selected Essays and Papers* London, in-8° lxxii-394 pages. Longmans, Green, and C°) étaient tout à fait dignes de former un livre. Les sujets sont surtout relatifs à la Renaissance : Clénard, Pomponace, Giordano Bruno, Giulo Cesare Vanini, les Scaligers, George Buchanan, Sébastien Castillon. M. Christie était un bibliophile émerite; aussi trouve-t-on dans ce volume des études sur la chronologie des Aldes, sur un incunable de Brescia, sur la bibliothèque du marquis de Morante, sur le duc de La Vallière, et sur le chevalier d'Eon, bibliophile, latiniste et théologien, etc. A signaler encore les plagiats de l'abbé Fourmont et un important travail sur les erreurs de la *Biographie Universelle* et la *Nouvelle Biographie générale*. Le volume est précédé d'un *mémoire* sur la vie de Richard Copley Christie par William A. Shaw. — C. S.

— M. Maurice Souriau a publié une édition du *Voyage d'Encausse faict par Messieurs Chappelle et Bachaumont* (Caen, Jouan, 1901 ; in-8° de 118 p.) qui a l'avantage de reproduire un manuscrit du temps : non le manuscrit original, mais une copie faite probablement, sur l'original, entre le mois d'août 1661 et l'année 1663. Telle est la conclusion à laquelle M. Souriau est amené par l'étude du « Manuscrit Varangot », qui renferme la copie d'autres documents inédits; et son argumentation tient la deuxième partie de la préface qu'il a donnée à ce petit ouvrage. La troisième partie compare les diverses éditions du *Voyage d'Encausse* et examine la valeur littéraire de celui-ci. M. S. semble çà et là tenté de l'exagérer : au moins aurait-il pu marquer, d'un mot, par où des œuvres qui appartiennent à ce même genre du voyage en vers, le *Childe-Harold* de Byron, le *Deutschland* de

Heine, appellent davantage la qualification de « chef-d'œuvre ». Lire Desmahis au lieu de Desmachis p. 55. Faut-il vraiment (p. 57) invoquer le « rien d'agréable ne s'y rencontre » des voyageurs, à l'appui de la thèse qui dénie au XVIIe siècle le sens du pittoresque ? Le texte mentionne deux lignes plus bas « un petit ruisseau qui serpente à vingt pas du village entre deux saules et des prés les plus verts qu'on se puisse imaginer » : c'est encore plus que, dans la *Princesse de Clèves*, le bout de paysage si souvent cité, « des saules le long d'un petit ruisseau qui coulait derrière la maison ». — F. BALDENSPERGER.

— La réédition, par M. Hipp. Lucas fils, du *Corsaire* d'E. Boulay-Paty et H. Lucas (Paris, Lemerre, 1901 ; in-8° de 108 p.) est justifiée moins par la valeur poétique de cette œuvre que par son intérêt d'histoire littéraire. Ces cinq actes sont en effet une des premières tentatives de drame romantique en vers, et l'influence de Byron s'y rencontre avec l'enthousiasme philhellène et la prédilection du romantisme pour les individualités fatales et exceptionnelles. Ce qui y manque le plus, malgré sa date, c'est le vrai lyrisme et le « panache ». — F. B.

— Aussi infatigable à défendre sur le terrain politique les doctrines du libéralisme qu'à propager en matière d'histoire des religions les résultats d'une critique éclairée, s'appuyant sur une information étendue, M. le comte GOBLET D'ALVIELLA a pris sa part des longs débats qui ont amené nos voisins de Belgique à adopter la Représentation proportionnelle en matière d'élections politiques. Au lendemain même des élections à la Chambre des représentants et au Sénat opérées selon le nouveau mode, il a pensé bien faire de retracer l'historique de la question. Il n'est pas besoin d'insister beaucoup pour faire comprendre l'intérêt qui s'attache au volume intitulé : *La représentation proportionnelle en Belgique, histoire d'une réforme* (in-8°, Bruxelles et Paris, 1900, XI et 175 p.). Les hommes politiques français et tous ceux qui pensent que la politique, elle aussi, consiste — ou devrait consister —, en une grande mesure, dans une connaissance précise des faits et une étude consciencieuse des documents, pourront se renseigner facilement, grâce à un guide aussi sûr, dont on sait la remarquable aptitude à présenter sous la forme la plus accessible à tous les termes des plus délicates questions, sur des théories dont l'importance ne saurait plus être contestée et qui, comme il s'exprime justement, n'avaient jusqu'ici « jamais été essayées sur une aussi vaste échelle ». Au témoignage de M. Goblet, les représentants des différents partis ont déclaré que cette première épreuve avait répondu aux espérances que les uns y attachaient sans donner raison, d'autre part, à certains pronostics fâcheux. Nous croyons qu'il en sera de même partout où l'on prendra le parti de substituer à un mode aussi vicieux que l'élection *selon la majorité*, la représentation *selon la proportion*, c'est-à-dire d'après l'importance et la force respectives des partis en présence.

Il ne manque pas chez nous, bien qu'ils soient quelque peu dispersés, d'hommes soucieux d'échapper au prétendu dilemme du scrutin d'arrondissement et du scrutin par liste de département, par l'application d'un mode plus rationnel, sacrifiant moins volontiers soit d'importantes minorités, soit les scrupules individuels, soit — le cas s'est vu — la majorité elle-même. En Belgique, par exemple, le nouveau mode de scrutin a rappelé à l'existence le parti libéral, qui avait été écrasé entre les conservateurs-catholiques et les socialistes, et cet exemple, de nature à impressionner toute personne capable de comparer et de prévoir, justifie suffisamment l'ardeur avec laquelle les partisans du nouveau mode de scrutin défendent leur conviction quant à la nécessité, quant à l'urgence de la réforme électorale. M. A. SIMON a publié une *Statistique des élections législatives de 1898*, dont les

conclusions l'amènent à préconiser « la réforme électorale par la représentation proportionnelle » (Lyon, 1901, in-4°, 16 p.). C'est un document très utile, aboutissant à des propositions dignes d'être méditées.

D'autre part, M. Séverin DE LA CHAPELLE, dont les spécialistes savent l'ardeur généreuse et apprécient la hauteur de vues, n'a pas consacré, au cours de l'année 1901, moins de quatre études à la question : *Le principe proportionnel dans les élections des conseils généraux et des conseils d'arrondissement* (Guingamp et Paris, 16 p.); *Le suffrage universel, ses deux cadres, ses trois modes de scrutin* (8 p.); *Le problème de la vraie représentation politique* (Extrait de la *Revue politique et parlementaire*, 40 p.); enfin, sous un titre qui pourrait amener une confusion avec un des écrits précédents : *Le suffrage universel, ses deux cadres et ses trois modes de scrutin* (35 p.).

Pour être équitable envers M. de la Chapelle, il est essentiel de comprendre qu'il n'est pas partisan de la « représentation proportionnelle » pure et simple, mais d'un système original, constituant un troisième mode de scrutin, à savoir de la *liste fractionnaire*, dont le principe repose sur des considérations de philosophie politique, inspirées par un catholicisme d'allures démocratiques et libérales. On s'explique que, ne voyant pas clairement le but qu'il se proposait, on ait trouvé que son système était très défectueux. Nous tenons à marquer ce point, pour qu'on ne condamne pas avec une précipitation imméritée des propositions, dont l'auteur est digne qu'on l'écoute. Je doute qu'on entre très volontiers dans les vues de l'honorable écrivain, mais je les voudrais voir discutées avec l'estime qui revient à son caractère, à son désintéressement, à la constante noblesse de la préoccupation qui le guide. Catholique, démocrate et libéral, M. de la Chapelle est un de ces hommes dont s'honore un parti et dont s'honore un pays. — M. VERNES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 février 1902.

M. Philippe Berger, président, fait connaître que M. le Président de la République a l'intention d'inviter tous les membres de l'Institut à la cérémonie du Centenaire de V. Hugo et qu'une tribune spéciale leur sera réservée.

M. le Marquis de Vogüé dépose sur le bureau un rapport dans lequel M. Dussaud rend compte des résultats de la mission qui lui a été confiée par l'Académie et le Ministère de l'Instruction publique. Il a, en compagnie de M. Makler, visité de nouveau le Haouran et le Safa; puis il a poussé une exploration dans les régions presque inconnues situées au S. de la Montagne Druze. Il a relevé 900 textes safaïtiques nouveaux, 16 inscriptions nabatéennes inédites, dont plusieurs datées, des textes grecs, latins et arabes, de curieuses observations sur la frontière militaire de l'Empire romain. M. Dussaud y a ajouté une étude des ruines de la mosquée des Ommiades à Damas.

(*A suivre.*) Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — **24 mars** — **1902**

GEMOLL, Lexique de Xénophon. — Démosthène, Sur la couronne, p. GOODWIN. — Lysias, Discours, p. THALHEIM. — Lycophron, Alexandra, p. CIACERI. — Saint Augustin, Opuscules, p. ZYCHA. — LEROUX, Des conflits entre France et Empire. — Lettres de Stanislas à sa fille, p. BOYÉ. — FELDPAUSCH, Les lois d'accord dans le français parlé. — MARTY-LAVEAUX, Études de langue française. — Max Müller, Ma vie. — A. ROBERT, Stations d'Aïn-Melila. — LODGE, Lexique de Plaute, I. — NEGRI, Julien. — CHAUVEAU, Le pharynx. — DE VRIES, Les manuscrits de Tacite. — Le manuscrit pisan-florentin des Pandectes. — HOUTIN, La légende de saint René. — KARSKY, La paléographie cyrillique. — Bacon, Atlandide, p. SMITH — Macbeth, p. VERITY. — Robinson Crusoe, p. MASTERMAN. — Thackeray, Les humoristes, p. PHELPS. — L. ACHARD, Rosalie de Constant. — HASDEU, Origine des Albanais. — Gœthe, Pages choisies, p. BARET, — MIELKE, Le roman allemand. — Les maîtres de la peinture. — Académie des inscriptions.

W. GEMOLL. **Schulwörterbuch zu Xenophons** *Anabasis, Hellenika und Memorabilien* (avec 89 figures dans le texte, 2 planches en couleurs et 2 cartes). Leipzig, G. Freytag, 1901; VII-340 p.

Un lexique d'un auteur ou d'un ouvrage d'un auteur est toujours utile quand il est fait avec soin et méthode. L'étudiant y trouve plus facilement que dans un dictionnaire les termes dont il désire connaître l'emploi ou la signification; il gagne du temps et évite des recherches parfois embarrassantes, étant rapidement informé du seul sens possible d'un mot dans le passage qu'il traduit; il a donc à craindre le minimum d'erreurs possible, et peut par conséquent ne pas refuser la somme d'efforts qu'on a droit d'exiger de lui. Le lexique de M. Gemoll, pour l'*Anabase*, les *Helléniques* et les *Mémorables* de Xénophon répond-il à ce qu'on attend d'un ouvrage de ce genre? J'ai le regret de dire que non; et je vais le montrer au moins pour les *Mémorables*, le seul traité pour lequel j'ai vérifié. Il est d'abord incomplet : on ne trouvera pas ἀδοξέω, θρίξ, μεριμνάω, ἵλαρός, νόημα, γόμφιος, ἀναδίδωμι, etc. En outre un grand nombre de termes ne sont accompagnés que des abréviations A (Anabase) et H (Helléniques) : ἔλαιον A, Ἕλλην AH, συγγενής AH, Σικελία H, ξίφος AH, Νικήρατος H, μέλας AH, ναύκληρος A, etc. Au mot Σοφοκλῆς on lit seulement « un des 30 tyrans à Athènes H. » Doit-on conclure qu'il n'est pas question du poète tragique dans les *Mémorables*, et qu'on n'y rencontre aucun des mots pourvus de la seule mention A, H, ou AH? Beaucoup y sont pour-

tant. En revanche plusieurs mots, rarement il est vrai, ne sont accompagnés d'aucune référence : où se trouvent-ils? Dans les trois ouvrages, ou seulement dans un ou deux? Ce sont là, dira-t-on, des oublis involontaires. Soit; mais que penser des nombreuses citations dont on ne donne pas l'origine, les unes isolées, les autres au milieu d'autres munies de leur renvoi? Et comment se reconnaître dans des rédactions identiques, qui pourtant ont une signification différente? Un exemple d'abord de ce dernier cas. Γραμματικός — le sens — πότερον γραμματικώτερον κρίνεις M. Ἀξιοτέκμαρτος — le sens — ἀξιοτεκμαρτότερον τὸ ἔργον M. Comment saurons-nous, avec cette même forme des citations, que pour le premier mot le positif se trouve dans les *Mémorables*, tandis qu'il n'y est pas pour le second? Veut-on ainsi nous faire connaître l'emploi de certains degrés de comparaison? Mais d'autres adjectifs ne sont cités qu'au positif, quand le comparatif ou le superlatif seul se rencontre. Quant au mélange de citations avec ou sans références, il suffit de feuilleter le livre pour en rencontrer; voici par exemple la fin de l'article ἱκανός : « ἱκανῶς adv. — le sens — ἱκ. παρασκευάζειν τὰ πρὸς τὸν βίον, τι τούτων οὐκ *(sic)* ἱκ. ἔπραξαν H. » La première phrase est des *Mémorables*. Enfin le type de nombreux articles est le suivant : « δικαστήριον — le sens — κατηγορεῖν ἐν δικαστηρίῳ H » ou encore « δειπνέω — le sens A — ταῦτα δειπνήσαντες H »; qui saura que ces mots sont dans les *Mémorables?* — Je ne puis rien affirmer pour l'*Anabase* et les *Helléniques*, bien que j'aie pu, pour quelques mots cités seulement avec des exemples de M ou H, constater qu'ils se rencontrent également dans l'*Anabase* (p. ex. ἑτοίμως, ἐπισιτισμός, διμοιρία, Πάριον); mais ce qui est certain, c'est que nous n'avons là qu'un très imparfait *Wörterbuch zu Xenophons Memorabilien* [1].

MY.

Demosthenes On the Crown, with critical and explanatory notes, an historical sketch and essays, by W. W. GOODWIN. Cambridge, University Press, 1901, IX-368 p.

Les notes critiques de cette édition du Περὶ Στεφάνου reproduisent, dit l'éditeur M. Goodwin, les leçons de dix manuscrits, énumérés et appréciés dans l'un des *Essays* qui terminent le volume. Elles sont utiles à consulter, et permettent de se rendre compte très exactement des principes d'après lesquels le texte est publié. Pour l'intelligence du discours, la connaissance des événements historiques auxquels

---

1. Je ne suis pas de ceux qui critiqueront l'abondance des figures; j'aurais voulu cependant qu'il y eût des renvois aux mots qu'elles doivent illustrer, comme dans le *Dictionnaire de l'Iliade et de l'Odyssée* de Harder (même librairie), d'où sont reprises, d'ailleurs, une quinzaine de figures.

l'orateur fait allusion est indispensable : M. G. n'a pas négligé cette partie de sa tâche, et un résumé, très précis et suffisamment développé, de l'histoire d'Athènes et de ses rapports avec Philippe, depuis l'avènement de ce prince jusqu'à la bataille de Chéronée, instruit de ce que l'on doit savoir pour comprendre l'argumentation de Démosthène; quelques points de détail sont traités à part dans huit « essays », parmi lesquels deux exposent la nature du débat. Enfin les notes explicatives sont abondantes, laissent peu de difficultés sans interprétation, et contribueront pour une bonne part à assurer le succès de l'édition. Le texte pourtant, pris en lui-même, peut prêter à la critique. Il a pour base, nécessairement, Σ [1]. Mais si les leçons de Σ méritent la plus grande attention et la plus grande confiance, surtout lorsqu'elles sont confirmées par L, il faut bien reconnaître cependant qu'elles ne sont pas toutes satisfaisantes, et que plusieurs même, principalement données par Σ seul, ne sauraient être approuvées. Je ne parle pas, bien entendu, des fautes évidentes; mais M. G., qui conserve avec raison, en beaucoup de passages, le texte fourni par Σ, me semble en quelques autres exagérer le respect dû au manuscrit, et en défendre des leçons ou inférieures ou évidemment inadmissibles. Ainsi, d'une part, les mots καὶ γίγνεσθαι 130, omis par la plupart des éditeurs malgré Σ et L, sont bien défendus par un passage des *Grenouilles* (289 sv.); 98 ὑμεῖς οἱ πρεσβύτεροι Σ vaut bien autant, sinon mieux, que ὑμῶν L; 262 κινδύνων manque dans un bon manuscrit; mais le mot est conservé avec raison à cause de Σ et des autres, et parce qu'il accentue l'ironie; 266 ὡς φαύλης manque, comme dans Σ et L; ces mots sont-ils en effet bien utiles? de même 30 τἀκεῖ, 178 τὸ μέλλον, omis avec Σ? 144 ὑπακούσατε, auquel on a préféré généralement ἀκούσατε de la vulgate, est justement conservé, soutenu par Platon *Théét.* 162 *d*. En revanche, 89 τούς doit être supprimé devant τῶν Περινθίων; 111 τοσούτῳ ΣL est inférieur à τοσούτου; 135 ὅτε τούτου μέλλοντος λέγειν ἀπήλασεν ἡ βουλή, leçon de Σ et de L, n'a rien de grec; 270 πάντων γεγενῆσθαι Σ est défendu par plusieurs critiques, que suit M. G.; mais le raisonnement est alors bien étrange, quand πάντων αἰτίαν L donne tout dans l'ordre; 275 φανήσεται ταῦτα πάνθ' οὕτως οὐ μόνον τοῖς νόμοις Σ est à peine intelligible; 30 ὁμοίως δέ est insoutenable, quoi qu'on puisse dire. Les manuscrits donnent 203 ἀλλ' οὐκ ἦν ταῦτα τοῖς Ἀθηναίοις πάτρια οὐδ' ἀνεκτὰ οὐδ' ἔμφυτα; les trois adjectifs ne sont pas trois épithètes distinctes de ταῦτα, mais les deux derniers qualifient πάτρια et sont opposés l'un à l'autre : les traditions des ancêtres sont ou naturelles à la race, ou importées d'ailleurs; ἀνεκτά est vraisemblablement corrompu. Weil propose διδακτά, qui va bien pour le sens; mais

---

1. P. 346, n. 3, M. Goodwin signale une quinzaine d'erreurs ou d'omissions dans la collation de Vömel. — N'ont pas d'accent : 203 διατετέλεκε, 227 n. 3 καθαιρῶσιν, 259 n. 1 τελούσῃ.

on ne voit pas très bien (pour ne pas parler du rythme) comment οὐδὲ διδακτά serait devenu οὐδ' ἀνεκτά. Je lirais οὐδ' ἐπακτὰ οὐδ' ἔμφυτα. Si M. Goodwin me semble animé parfois d'un esprit trop conservateur, je ne saurais cependant désapprouver sa méthode générale : on ne doit s'écarter des bons manuscrits que dans des cas évidents, et un éditeur doit y regarder à deux fois avant de toucher à un texte pour y introduire les expressions que, suivant lui, a dû employer l'auteur.

MY.

Lysiæ Orationes recensuit Th. THALHEIM. Editio major. Leipzig, Teubner, 1901 ; L-400 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La nouvelle édition de Lysias, qui remplacera dans la bibliothèque Teubnérienne celle de Scheibe, est due à M. Thalheim, dont les travaux sur l'orateur sont bien connus. Elle est faite, comme il convient, sur le Palatinus Heidelb. X (88), source de tous les autres manuscrits, dont les leçons sont soigneusement notées ; et par une innovation qui n'est pas sans utilité, tous les mots où le texte s'écarte de X pour admettre soit une leçon d'un autre manuscrit, soit une correction ou conjecture, sont imprimés en caractères espacés. Les notes critiques donnent, outre les leçons de X qui sont rejetées, les conjectures les plus importantes des savants, et ils sont nombreux, qui se sont occupés du texte de Lysias. M. Thalheim a introduit dans le texte plusieurs de ses conjectures personnelles, dont quelques-unes méritent d'être signalées : 2, 3 ἐν τοῖς τῶν ἀγαθῶν ἐγκωμίοις (ταῖς... γνώμαις X) ; 8, 20 πρῶτος νῦν (πρῶτον μέν X) ; 12, 51 τὰ πράγματα (μοι ταῦτα X, corrigé déjà de beaucoup de manières moins satisfaisantes) ; 18, 17 τὰ ἑτέρων (τὰ αὐτῶν X) ; 20, 33 ἦμεν (ἐσμεν X) ; 21, 26 ζῶν (τῶν X), correction simple et excellente ; 26, 11 ἀξιούμενος... ἄρξει... γενήσεται (ἀξιοῖ μόνος... ἄρχειν... γενέσθαι X), encore une bonne correction, bien que le participe présent puisse inspirer quelques doutes. D'autres améliorations sont dues à des travaux antérieurs : 6, 53 δημότην Blass (δικαστήν X) est sûr ; 16, 18 κομᾷ Hamaker (τολμᾷ X) ; 19, 31, ἐρήμῃ P. Müller (ἐμῇ X) sont des restitutions élégantes et certaines ; 24, 17 πρεσβυτέροις Frohberger est préférable à ἑτέροις X. Le texte de M. T. ne s'impose pas cependant toujours avec la même sûreté ; plusieurs des changements qu'il y a apportés lui-même sont fort discutables, et certaines des corrections qu'il y admet d'après d'autres savants ne sembleront pas à tous aussi facilement acceptables. Voici, comme exemples, quelques passages où je ne puis suivre M. Thalheim : 2, 7 Ἀθηναῖοι ἡγησάμενοι ἐκείνους μέν, εἴ τι ἠδίκουν, ἀποθανόντας δίκην ἔχειν τὴν μεγίστην est le texte de X et des autres manuscrits de l' Ἐπιτάφιος ; M. Th. donne εἴ τι ἠδικοῦντο, ἀποθανόντων etc., selon une conjecture de Reiske bien inutile ; δίκην ἔχειν n'est pas

inconnu dans le sens de *être puni* (Plat. *Resp.* 529 *c.* Xén. *Hell.* 3, 4, 25, cf. δίκην λαμβάνειν avec le même sens Hérodote I, 115); d'ailleurs la construction de ἀποθανόντων manque de clarté. 3, 43 ἐκ παιδιῶν, leçon du Laur. C, est bien à tort préféré à ἐκ παιδικῶν de X; Dobree, choqué avec raison de ce pluriel, proposait παιδιᾶς; mais παιδιά n'est pas ici à sa place, et en outre ne s'accorde pas avec ἐπειδὰν βέλτιον φρονήσωσι. 4, 16-17 le passage semble désespéré; mais comme le sens est évident, les critiques ont cherché à l'envi à refaire le texte; la tentative de M. T. n'est pas plus mauvaise que les autres, mais une expression comme ἴσον ἔχειν ἔν τινι βασανισθέντι est pour le moins bizarre. 12, 100 κατεψισμένους ἔσεσθαι Kayser est substitué à καταψηφιεῖσθαι X; la phrase est, j'en conviens, plus régulière; mais combien plus terne et plus languissante! 13, 73 κατεφρόνει avec Cobet; mais καταφρονεῖ est autrement énergique. 19, 57 οὐ μόνον τούτου ἕνεκα (ἕνεκεν X), ἀλλ' ἵνα ἄρχειν κτλ. X; M. Thalheim écrit avec Hertlein μόνου τούτου ἕνεκα ἵνα, tout en préférant οὐδενὸς ἄλλου ἕνεκα ἀλλ' ἵνα; d'autres corrections ont été proposées, dont aucune n'est suffisante, pour la bonne raison que le texte de X est de la dernière clarté. J'arrête ici ces remarques, auxquelles j'en pourrais ajouter bien d'autres. Toutes les éditions appellent des observations de cette nature, et l'on trouve toujours à reprendre même dans les meilleures; telle qu'elle est, celle-ci est un progrès [1].

MY.

La Alessandra di Licofrone, testo, traduzione e commento, par Emanuele CIACERI. Catane, Giannotta, 1901; XVIII-369 p.

L'introduction, le texte, la traduction, le commentaire, l'index des noms propres, sont les cinq parties dont se compose l'édition de l'*Alexandra* de Lycophron, donnée récemment par M. Ciaceri, expressément pour ses compatriotes (p. XII). Du texte il n'y a rien à dire; c'est le texte de Kinkel, dont il s'écarte en une trentaine de passages pour suivre des leçons proposées par d'autres critiques, et quatre fois pour substituer une correction personnelle. La plus importante est νείμαντες (pour δείμαντες) v. 985, que M. C. interprète par *détruire;* mais il faudrait au moins justifier ce sens; et si l'on traduit ainsi νέμειν dans la locution πυρὶ νέμειν, que ne compare pas d'ailleurs M. Ciaceri, il ne faut pas oublier que l'idée de *détruire* est dans le substantif et non dans le verbe; νέμω seul est alors bien difficile à admettre. Le commentaire est plein d'intérêt; M. C. y donne tous les renseignements qui peuvent servir à déterminer les lieux dont parle le poète, et à expliquer les mythes auxquels il fait allusion; commentaire indispensable, car une traduction littérale, quelque

---

1. 30, 7 lire ἐνθυμεῖσθε (ἐθυμ.); 34, 11 αἰσχρόν (αἰσχόν); 12, 4 ὑπό (ὑ.); 6, 4 ἑορτῆς (ἑ.).

valeur qu'elle ait — et celle de M. C. est soigneusement faite [1] — n'est pas suffisante pour faire comprendre le texte obscur de Lycophron. Dans l'introduction, M. C. discute plusieurs questions relatives à l'*Alexandra*, à sa composition, aux allusions historiques qu'elle renferme; c'est un bon chapitre sur l'alexandrinisme. Mais il est un point sur lequel je ne puis me laisser convaincre : M. Ciaceri date le poème des dernières années du IVe siècle; mais pour cela il est obligé de forcer le sens du vers 1229 γῆς καὶ θαλάσσης σκῆπτρα καὶ μοναρχίαν λαβόντες, où l'on voit communément une allusion aux Romains. Le vers signifierait, pour convenir à la Rome de la fin du IVe siècle, que la puissance romaine « s'étendait sur les villes de l'intérieur et sur les villes maritimes, c'est-à-dire aussi sur les côtes. » On admettra difficilement, je crois, un sens aussi restreint pour des mots aussi nettement exprimés; alors il ne resterait que deux hypothèses, émises l'une et l'autre par la critique moderne : ou bien le vers en question et ceux qui l'entourent auraient été interpolés plus tard, ou bien il faut assigner une date beaucoup plus basse à la composition du poème. On objectera qu'on ne peut dépasser les limites de la vie de Lycophron, qui mourut vers 250. Mais si l'attribution de l'*Alexandra* à Lycophron n'était pas authentique? Cette solution, proposée par Niebuhr, n'a pas, que je sache, acquis droit de cité dans l'histoire littéraire; et pourtant rien qu'un type comme ἐσχάζοσαν (v. 22) est bien surprenant dans la première moitié du IIIe siècle, à plus forte raison à la fin du IVe siècle; dire avec les scholiastes que c'est un chalcidisme ne suffit pas.

MY.

Sancti Aureli Augustini, De fide et symbolo, De fide et operibus, De agone christiano, De continentia, De bono coniugali, De sancta uirginitate, De bono uiduitatis, De adulterinis coniugiis, Libri II de mendacio, Contra mendacium, De opere monachorum, De diuinatione daemonum, De cura pro mortuis gerenda, De patientia. Ex recensione I. ZYCHA (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, uol. XXXXI, sect. V, pars III. Vindobonae, Pragae, Tempsky, Lipsiae, Freytag. MDCCC. XXXXVI-708 pp. in-8. Prix : 22 Mk.

Les opuscules dont les titres précèdent sont dispersés dans un grand nombre de manuscrits. La brève introduction de M. Zycha indique ces manuscrits et détermine leurs rapports. Il est regrettable que cette

---

1. Elle est parfois trop libre; p. ex. au vers 306 μήνης ἑλίσσων κύκλον (χρόνος) est bien vaguement rendu par « nel vario succedersi dei mesi », où de plus l'image disparaît. M. C. me semble d'ailleurs comprendre inexactement les deux vers 305-306 καὶ πημάτων ὕψιστον... αὐδηθήσεται. — 336 et note, lire πηγῷ; note 88 ἐκλοχεύεσθαι; n. 223 ἑλληνικά; n. 247 Τρωϊκόν; n. 337 ἀντέδωκεν; n. 548 χραισμῆσαι; n. 578 δαιδαλεύτρια; n. 1066 λέοντι; n. 1391 ληκτηρίαν; n. 1468 φοιβάστρια.

introduction n'ait pas été munie d'une table des manuscrits cités. J'ai dressé cette table pour mon compte et voici les observations qu'elle me suggère.

M. Z. a désigné en général les manuscrits par leur ancien nom. Tantôt cet ancien nom désigne la provenance la plus anciennement connue, *Floriacensis;* tantôt il représente un possesseur intermédiaire entre le plus ancien et le possesseur actuel : ainsi le manuscrit B. N. lat. 2033 est désigné exclusivement dans M. Z. par l'indication (p. XXII) : « Codex Remensis n. 2033 ». C'est en fait un manuscrit de Saint-Amand conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris. Il faut deviner, par les cotes « Codex Telleriano-Remensis 257, Reg. 3638 » qu'il s'agit d'un des manuscrits qui sont entrés de la bibliothèque de Le Tellier, archevêque de Reims, dans celle du Roi. Tout le monde n'est pas obligé de savoir ces détails; la confusion qui existe déjà dans les références de M. Z. et permet de supposer un défaut de précision chez lui, ne fera que s'accroître auprès d'un lecteur mal averti. De même la plupart des manuscrits de l'ancien fonds de la Bibliothèque nationale sont désignés simplement par l'appellation *Regius.* La formule de la p. XXV : « Codex olim Bigotianus *nunc Regius* n. 2150 signatus » est encore plus extraordinaire. Mais l'embarras devient tout à fait grand, lorsqu'il s'agit des *Floriacenses.* M. Z. en cite trois 159, 165 et 170. Il ne paraît pas se douter que les manuscrits de Fleury ont été dispersés entre plusieurs bibliothèques, notamment Orléans, Paris, Berne et le fonds de la Reine au Vatican. D'après les indications du catalogue du Fonds de Fleury à Orléans, par Cuissard, le n° 159 de M. Z. est le n° 147 de Cuissard ; le n° 165 est le n° 142 ; le n° 170 est le n° 136. Une seule des cotes données par M. Z. correspond à un catalogue : le n° 159 est une cote du catalogue de dom Chazal (d'après une copie de 1763). Si ces identifications sont exactes, la particularité notée, p. XXXVIIII, par M. Z. ne s'applique pas à son n° 159, mais c'est son n° 170 qui présente le titre : « Incipit... de monachis qui putant manibus non operandum ». Le manuscrit de Paris, B. N. lat. 13365, est appelé *exclusivement* : « Codex Sangermanensis 13365 »; il en est de même des autres manuscrits parisiens provenant de Saint-Germain-des-Prés.

Les dates des manuscrits ne sont pas toujours indiquées : ainsi pour les manuscrits de Vienne 757 et 723 ; le manuscrit de Vienne 735, cité pp. 35 et 40, n'est daté que pp. 42 et 44.

M. Z. s'excuse de n'avoir pas donnée de description détaillée à cause du grand nombre de manuscrits employés : 193, suivant son calcul; 124, suivant le mien. Cette excuse est justifiée, mais ne répond pas aux observations précédentes. De plus, il a pris chaque opuscule l'un après l'autre, décrivant les manuscrits, puis les classant. Ce système, déjà critiqué pour le saint Ambroise, présente deux inconvénients, de

détruire les collections anciennes d'ouvrages et d'obliger à des renvois perpétuels. Il fallait distinguer entièrement la description des manuscrits de la classification ; cette dernière ne peut en effet être établie que pour chaque opuscule séparément.

Une autre lacune de cette édition est l'absence de dates pour chacun des opuscules. M. Z. répondra que ce n'était pas son affaire et que c'est besogne de commentateur. Mais le lecteur ne s'occupe pas de ces délimitations diplomatiques entre deux sphères d'influence. L'addition d'un chiffre au haut de la page est une peine légère. C'est une précaution nécessaire dans un volume où sont réunis pêle-mêle des traités qui s'échelonnent de 393 à 421. Tout dernièrement encore, le P. Odilo Rottmanner, l'un des premiers connaisseurs de l'œuvre augustinienne, signalait cette lacune et montrait quelle lumière un simple chiffre faisait dans ce vaste dédale [1].

Ces traités sont conservés, pour la plupart, dans des manuscrits anciens. Le manuscrit de Corbie, B. N. lat. 13367, du VIe siècle, contient à lui seul : *De fide et operibus*, *De bono coniugali*, *De sancta uirginitate*, *De bono uiduitatis*, *De opere monachorum*. La même collection, au premier traité près, et avec un autre ordre, se trouve dans le Palat. 210, du VIIe siècle. Il contient, en revanche, le *De agone christiano*, transmis également par un autre manuscrit de Corbie, actuellement à Saint-Pétersbourg, et que l'on date de la fin du Ve siècle. Ce dernier manuscrit est le plus ancien de tous ceux qu'a utilisés M. Z. : il est séparé par une centaine d'années seulement du temps de l'œuvre copiée. Les traités *De diuinatione daemonum*, *De patientia*, *De fide et symbolo*, sont fondés sur des manuscrits dont le plus ancien n'est pas antérieur au VIIIe siècle. Les autres écrits n'ont pas de garants plus anciens que le IXe siècle.

M. Zycha a cité surtout deux éditions, celle d'Amerbach et celle des Bénédictins. Cette dernière est mentionnée pour le tome VI, paru en 1685. « Haec opuscula t. VI continentur qui anno *1885* (*sic*) in lucem emissus est, non *1886* (*sic*), sicut in prioribus codicum tabulis scripsi ». En voulant corriger une faute en faire deux est vraiment jouer de malheur.

Paul Lejay.

Les Conflits entre la France et l'Empire pendant le Moyen Age par Alfred Leroux, archiviste-bibliothécaire du département de la Haute-Vienne, fasc. XV de la *Bibliothèque de Bibliographies critiques* publiée par la Société des Études historiques. Paris (libr. Picard), in-8° de 73 pp.

Sous l'active impulsion de M. Henri Stein, qui s'est placé rapide-

---

1. *Revue bénédictine*, XVIII (1901), 257.

ment entre les premiers parmi les bibliographes français, la Bibliothèque de Bibliographies critiques, fondée par la Société des Études historiques, prend une importance nouvelle. Les fascicules se succèdent rapidement et se recommandent à l'attention des érudits, autant par le soin avec lequel ils sont rédigés que par la compétence spéciale des auteurs.

Depuis vingt ans M. Alfred Leroux s'était fait connaître par ses travaux sur les rapports de la France avec l'Allemagne au Moyen âge. Avec patience et succès il a continué ses études, poursuivant le même sillon. Aussi cette bibliographie qui, en trois cents quatre-vingt-un numéros, indique les ouvrages à consulter sur les rapports de la France avec l'Allemagne, résume-t-elle de longs travaux, des études approfondies.

On connaît le plan des bibliographies publiées par la Société des Études historiques. On a été frappé de la difficulté de plus en plus grande où se trouve le travailleur pour se mettre au courant de la littérature — comme disent nos voisins d'outre-Rhin — de la littérature d'un sujet. Au congrès bibliographique près l'Exposition universelle de 1900, M. Richet établissait, d'après des statistiques précises, que là où un lecteur avait un ouvrage à consulter sur une question déterminée en 1850, il avait à en consulter soixante-dix aujourd'hui. Et, d'année en année, les chiffres vont augmentant dans une proportion géométrique. Les bibliographies « critiques » de la Société des Études historiques, quand elles seront devenues aussi nombreuses qu'il est à souhaiter, auront, sur un grand nombre de points, déblayé le terrain [1].

« Sous le terme concis que nous avons adopté, dit M. L. en parlant

---

1. Les bibliographies publiées jusqu'à ce jour sont — dans l'ordre de publication — les suivantes : *la Prise de la Bastille; l'Industrie en France avant 1789*, par M. Germain Martin, docteur en droit; *Bossuet*, par Ch. Urbain, docteur ès-lettres; *Franz Schubert*, par Henri de Curzon, docteur ès lettres; *la Guerre de 1870-1871*, par Pierre Lehautcourt; *le Trouvère Adam de la Halle* par Henry Guy, professeur à l'Université de Toulouse; *le Théâtre espagnol*, par Alfr. Morel-Fatio, professeur suppléant au Collège de France et Léo Rouanet; *Lucas Cranach*, par Campbell Dodgson, conservateur au département des estampes du British Museum; *la Colonisation allemande*, par Pierre Decharme, chargé de mission par le Ministère des Colonies; *l'Histoire du Forez et du Roannais* par Maurice Dumoulin; *Jean-Jacques Rousseau*, par Eugène Asse; *Bourdaloue*, par E. Griselle, professeur à l'Université catholique de Lille; *l'Épigraphie latine*, par René Cagnat, membre de l'Institut; *Hoffmann*, par Henri de Curzon; enfin *les Conflits entre la France et l'Allemagne au Moyen âge*, par M. Alfred-Leroux.

Les bibliographies suivantes sont sous presse : *le Droit maritime*, par H. Fromageot, docteur en droit; *la Tapisserie*, par Jules Guiffrey, membre de l'Institut; *les Républiques sud-africaines*, par H. Dehérain, sous-bibliothécaire de l'Institut; *l'Artois*, par J. Chavanon, archiviste du Pas-de-Calais; *la Sigillographie française*, par A. Blanchet, secrétaire de la société de numismatique française; *H. Taine*, par V. Giraud, professeur à l'Université de Fribourg.

du titre qu'il a choisi à sa bibliographie, nous visons les multiples relations politiques de la France avec les pays d'Empire depuis le traité de Verdun (843) jusqu'au traité de Senlis (1493), — en d'autres termes, les antécédents historiques de la question allemande, qui ne naît en réalité qu'avec Maximilien Ier. Ces antécédents, nous les connaissons aujourd'hui dans leur ensemble ; mais il s'en faut encore de beaucoup que l'érudition ait porté sur les divers points de ce vaste sujet l'attention nécessaire. Il reste plus d'un fait à établir, plus d'un problème à élucider, plus d'un chaînon à renouer dans le développement de cette longue histoire ».

L'auteur montre ainsi, tout en énumérant méthodiquement les titres des ouvrages analysés, les lacunes qui restent à combler et, d'autre part, les études de synthèse qui sont devenues possibles grâce aux travaux antérieurs. Il fait la critique des livres qu'il passe en revue et a soin d'indiquer ceux dont le contenu dépasse la portée du titre, quand on y trouve des indications qu'au premier abord on aurait cru ne pas devoir y rencontrer.

M. Leroux semble persister dans son système qui incorpore à l'Empire le comté de Flandre, la Flandre sous la couronne, qui relevait du roi de France. Dans les classements alphabétiques, les noms flamands commençant par *van* doivent se classer à *van*, et l'on agit ainsi, non seulement en France mais en Belgique même; pour la France voir les instructions de M. Léopold Delisle, publiées dans le *Bulletin des Bibliothèques et des Archives* (année 1889, p. 129-143), pour la Belgique, voir les tables des *Archives belges*.

Frantz Funck-Brentano.

Lettres inédites du Roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar à Marie Leszczynska (1754-1766), publiées avec une étude, des notes et un fac-similé, par Pierre Boyé, 1 vol. in-8°, Berger-Levrault, 1901, 178 pages.

M. Pierre Boyé devait bien une revanche à Stanislas Leszczynski. Il la lui donne très galamment. Si une publication pouvait rendre au duc de Lorraine un peu du prestige qu'avait perdu le roi de Pologne, c'était, sans nul doute, celle de ces lettres inédites adressées à sa fille bien aimée.

Cette correspondance est toute une révélation. « A mesure que nous la parcourions, dit M. Boyé, derrière le prince ambitieux et frivole, colère et bonhomme, dévot et sensuel, s'est montré un père égal et sérieux, avec des trésors d'exquise tendresse. » Autant Leszczynski est lourd et obscur quand, solennel, il écrit pour la postérité des pensées et des réflexions qui ne sont pas toujours de lui, autant sa plume se fait alerte quand il parle à son « incomparable Mareczka. » Il est lui-même ; on se surprend à goûter en sa compa-

gnie un réel plaisir. Sur ces feuilles volantes éclate le seul talent que Stanislas n'ait pas songé à s'attribuer et que ses biographes officiels aient omis de proclamer. « Que ce soit, dit M. Boyé, la récompense d'un oubli de soi-même — trop rare chez lui — tout comme un miracle de l'amour paternel, Leszczynski fut bien près d'être un charmant epistolier. »

La réhabilitation est complète, on le voit; d'un juge aussi sévère, quoique certainement très impartial, cette opinion a beaucoup de poids.

Ces cent trente et une lettres sont annotées avec une érudition abondante qui était nécessaire, car il fallait suppléer au laconisme des allusions politiques ou autres; et nul mieux que M. B. n'était préparé à cette tâche. Ajoutons que sa connaissance de la langue polonaise lui a été de quelque secours pour retranscrire, autant que la typographie française le permettait, certaines phrases de ces lettres. Quant à la traduction, elle figure dans les originaux conservés aux archives nationales, Louis XV, après la mort de Marie, ayant eu la curiosité de lire cette correspondance et s'étant fait traduire les passages écrits en polonais. M. Boyé ne signale pas le fait.

Page 107, note 1, il faut lire : Don Carlos succèdera à son *frère*, Ferdinand IV, et non *père*. C'est probablement une faute d'impression [1].

Casimir Stryienski.

E. Feldpausch : **Die Konkordanzgesetze der franzoesischen Sprechsprache und ihre Entwicklung.** Marburg, N. G. Elwert, 1901; un vol. in-8, de 78 pages.

Le travail de M. Feldpausch est honorable, exécuté avec soin et méthode. Il n'offre à vrai dire rien de très neuf ni dans ses résultats, ni même dans la façon dont sont présentés les faits : mais il a le mérite d'avoir groupé des renseignements qui étaient un peu épars, il les rassemble, les met sous les yeux, et par là provoque à la réflexion. Voulant exposer quelles sont les lois d'accord qui subsistent actuellement dans le français parlé entre les éléments de la phrase, l'auteur a bien fait de résumer dans une sorte d'introduction deux importantes questions de phonétique, celles des consonnes finales et de l'*e* devenu muet. Tout dépend de là, ou peu s'en faut. Je m'étonne seulement qu'à propos de l'*e* muet, on ne trouve pas cités ici les travaux très

1. Ces lettres étaient connues des historiens du XVIIIe siècle; M. de Nolhac, en particulier, s'en est servi pour écrire son volume sur Marie Leszczynska. A propos de cette orthographe du nom de Leszczynski, qui est la vraie, on peut féliciter M. B. d'avoir réagi contre l'usage et d'avoir redonné à ce mot sa physionomie polonaise. Il est à souhaiter que les historiens suivent cet exemple.

intéressants qu'a publiés M. Rydberg sur ce sujet : c'est un oubli. — En réalité, on a quelque peine à concevoir tout ce que nous dérobe, sur la syntaxe véritable de la langue française, notre orthographe traditionnelle, celle qui se perpétue dans nos grammaires classiques. Déjà, à la fin du XVIIIe siècle, Rivarol faisait à ce sujet certaines remarques judicieuses, un peu perdues dans les notes de son *Discours sur l'Universalité,* mais plus scientifiques à coup sûr que le Discours lui-même. Il y a quelque vingt-cinq ans, A. Darmesteter, de son côté, poussait un cri d'étonnement et presque d'effroi, en s'apercevant que, dans un paradigme comme *j'aime, tu aimes*, etc., les formes *aimons* et *aimez* étaient seules distinctes des autres. Depuis, les transcriptions phonétiques, telles qu'on en rencontre par exemple dans certaines publications de MM. Koschwitz, Clédat, Passy, pour ne pas en nommer d'autres, nous ont habitués à envisager les choses sous ce biais — et c'est ce que fait lui aussi l'auteur du présent opuscule. Ainsi M. F. a raison de faire remarquer qu'il n'y a plus en somme que les adjectifs en *-al* qui aient un pluriel distinct du singulier. Il aurait cependant pu faire observer — puisqu'aussi bien il traite la question au point de vue historique — que jusque vers le milieu sans doute du XVIIIe siècle la longueur de la voyelle finale maintenait entre les deux nombres une différence disparue depuis. Puis, d'une façon générale, ne s'est-il pas un peu trop contenté de constater des faits matériels ? Il est vrai qu'il ne nous avait pas promis davantage, et c'est là ce qu'il a voulu avant tout faire ressortir. N'importe : la contre-partie d'un travail de ce genre serait le relevé de tout ce qui maintient la cohésion entre les éléments du langage, le relevé des conditions au milieu desquelles se trouve le sujet parlant. Il est certain qu'indépendamment du contexte qui nous permet d'ordinaire de distinguer un pluriel d'un singulier, *ils mangent* par exemple de *il mange*, la distinction en elle-même n'a pas disparu de la langue, puisque nous disons *il boit,* mais *ils boivent :* la conjugaison française n'en est donc pas arrivée au stade du verbe anglais et il faut tenir compte de tout un système de proportionnalité qui subsiste inconsciemment dans l'esprit. Ceci touche à la philosophie du langage : M. F. n'a voulu que constater les faits amenés par l'évolution phonétique. On pourrait relever çà et là dans son livre quelques assertions erronées ou du moins contestables : ainsi l'emploi de *ce* pour *cest* devant une initiale consonantique est peut-être un peu plus ancien qu'il n'est dit à la p. 43. Je vois d'autre part que, à la p. 47, le relatif *lequel* est noté comme « absolument inusité » dans la langue parlée : ceci est exagéré; nous disons, ou nous entendons dire tous les jours *une chose sur laquelle je comptais*, etc. Enfin, à la p. 65, *exquis* a été indument placé au milieu d'une liste de participes passés : il n'y aurait droit que par des origines lointaines, mais en français le mot a toujours été un adjectif. Ce sont de très légères

taches. M. Feldpausch a le mérite d'avoir bien classé les faits : quelques-uns se trouvaient déjà à vrai dire dans nos grammaires historiques même élémentaires, mais ses listes sont beaucoup plus amples, dressées avec soin, et le tout sera en somme utile à consulter.

E. Bourciez.

Ch. Marty-Laveaux : **Études de Langue Française** (xvie et xviie siècles). Paris, A. Lemerre, 1901 ; un vol. gr. in-8° de 368 pages (avec un portrait de l'auteur).

Ainsi que le constate si justement M. Léopold Delisle dans sa *Notice biographique et nécrologique*, « Charles Marty-Laveaux, par un excès de modestie, s'est toujours tenu sur les seconds plans : mais les services de genres très variés qu'il a rendus, pour n'être pas connus d'un grand public, n'en sont pas moins réels et ne sauraient être oubliés. » On ne peut mieux dire, et le présent volume a précisément pour but de perpétuer le souvenir de cette activité scientifique qui ne s'est pas démentie pendant plus d'un demi-siècle : on y trouvera réunies des études de longue haleine, et bien connues, servant de préface à des publications considérables; d'autres aussi plus courtes, et qui sont aujourd'hui disséminées dans des recueils peu accessibles. Toutes ces études ont trait à l'histoire de la langue française, toutes sont marquées au coin de cette haute probité scientifique qui était la caractéristique de Marty-Laveaux, empreintes de cette bonhomie souriante qui rend aimables les questions grammaticales elles-mêmes, et qui n'exclut bien entendu ni la variété des connaissances, ni la sûreté précise des jugements. Il ne s'agit pas naturellement de faire ici de ces travaux la critique rétrospective, ni même d'en donner une analyse détaillée : les plus importants sont depuis longtemps familiers à tous ceux qui ont étudié la langue de nos grands classiques, et, si quelques détails y ont un peu vieilli, le fond n'en reste pas moins d'une remarquable solidité. Voici du reste l'énumération complète des différents morceaux qui ont été choisis pour figurer dans le recueil actuel : 1° *De l'Enseignement de notre langue* (p. 7-68), réimpression d'un opuscule de 1872, contemporain du mouvement de renaissance qui se produisit chez nous il y a une trentaine d'années dans les études grammaticales ; opuscule renfermant bien des idées neuves ou justes, et dont plus d'une malheureusement n'a point encore triomphé dans nos livres élémentaires. — 2° *La Langue de la Pléiade* (p. 71-114), morceau détaché de l'introduction à cette magistrale publication en vingt volumes qui a occupé Marty-Laveaux jusqu'à la veille de sa mort, et restera peut-être son titre scientifique le plus incontesté. — 3° *De la Langue de Corneille* (p. 117-178), préface toujours fort utile, faite pour le Lexique de l'édition complète qui parut en 1862. — 4° *La Langue de Racine* (p. 181-

205), morceau plus court, mais non moins solide, publié en tête du Lexique de Paul Mesnard en 1873. — 5° *Essai sur la Langue de La Fontaine* (p. 209-271), étude piquante par endroits, très neuve, très originale surtout pour l'époque où elle parut (en 1853, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*), et qu'il était devenu à peu près impossible de se procurer. — 6° *Molière et les Grammairiens* (p. 275-279), court fragment d'une conférence faite en 1890. — 7° *Précieux et Précieuses* (p. 283-288), article de 1859, se rattachant aux publications de M. Livet. — 8° *Remarques sur l'orthographe française* (p. 291-309), relatives aux fameux cahiers que l'Académie avait composés au XVIIe siècle. — 9° *Philologie comparée sur l'argot* (p. 313-326), article de 1857 contenant des observations sur le livre connu de Francisque Michel. — 10° *Lettre à M. Michel Bréal sur la Sémantique* (p. 329-332), datée du mois de septembre 1886. Viennent enfin des listes bibliographiques copieuses où sont énumérés quatre-vingt-deux études, articles ou comptes rendus; soixante communications faites à l'*Intermédiaire des Chercheurs;* cent communications adressées à diverses sociétés savantes. Tel est le probe et persévérant labeur scientifique que Marty-Laveaux avait commencé dès 1841, à l'âge de dix-huit ans, et qu'il a poursuivi ensuite sans relâche, surtout à partir de 1847 jusqu'en 1899. De ce labeur le volume actuel donne une bonne idée, puisqu'il a réuni sous un format commode la plupart des études maîtresses : tous ceux qui s'intéressent à la langue française voudront avoir ainsi à leur disposition des pages qu'on ne consulte jamais sans profit ni même sans agrément.

E. Bourciez.

— Nous recevons un nouveau fascicule du *Bericht uber die Literatur zur Religionsgeschichte* (extrait du *Theolog.-Jahreshericht* hrsg. von G. Krüger, Berlin, 1901.) On y trouvera une bibliographie soignée et complète des publications relatives à l'Egyptologie, à l'Assyriologie, aux langues arabe, éthiopienne, araméenne, à la paléographie et à l'épigraphie sémitiques (par B. Baentsch). E. Lehmann a étudié au même point de vue ce qui touche aux populations païennes non sémitiques et à l'Islam. — A. M.

— Une traduction allemande des souvenirs autobiographiques de Max Müller vient de paraître sous le titre *Aus meinem Leben* (chez F. Andreas Perthes, Gotha, 1902.) C'est toute la vie du savant, depuis les années d'enfance à Dessau, les années d'école à la *Nikolaischule* de Leipzig, les années d'Université à Leipzig, jusqu'à l'arrivée en Angleterre et l'établissement définitif à Oxford. Le public français s'intéressera surtout au chap. V, consacré au séjour que Max Müller fit à Paris de 1845 à 1846, en quittant l'Allemagne et avant d'aller en Angleterre. Il y suivit les cours de Burnouf, dont il nous fait un curieux portrait, et y noua ses premières relations, qui restèrent suivies, avec Barthélemy Saint-Hilaire, Stanislas Julien, Renan. Le volume est d'un grand intérêt et le texte allemand, dû à M. Groschke, se lit fort agréablement. — A. M.

— M. A. Robert, administrateur de commune mixte dans le département de Constantine, a étudié *quelques stations préhistoriques dans la commune d'Aïn-Melila*. Il y a trouvé des traces du passage de populations primitives et des silex taillés analogues à ceux du Maroc, de Tunisie et d'Egypte. De nombreuses planches reproduisent les aspects des grottes fouillées par l'auteur. (Extrait du *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*, vol XXXIV, 1900). — M.

— Je signale dès aujourd'hui, sauf à y revenir quand nous aurons en main un peu plus de l'ouvrage, le premier fascicule du *Lexicon Plautinum* de M. Gonzalez Lodge (Leipzig, Teubner, MCMI). J'ai annoncé, il y a deux ans, une entreprise semblable de M. Waltzing. Un lexique de Plaute est une nécessité et sera bien accueilli. Deux lexiques de Plaute, c'est du luxe. Il serait à désirer que les auteurs s'entendissent. Il faut espérer que nous ne reverrons pas le gaspillage de temps, de forces et d'argent qui a jeté sur le marché trois lexiques de César en même temps. — P. L.

— On a publié sur Julien dans ces dernières années, plusieurs ouvrages destinés aux personnes qui lisent les livres d'histoire sans en faire, mais auxquels les spécialistes peuvent se dispenser de recourir. Par le choix heureux des sources, la lucidité des idées, l'impartialité du jugement, la verve avec laquelle il est écrit, le livre de M. S. Negri (*L'imperatore Giuliano l'apostata, studio storico*. Milan, Hoepli, 1901, 509 p.) se place parmi les meilleures et les plus attrayantes de ces publications. Il comprend une série de chapitres sur les écrivains anciens qui nous font connaître Julien, sur sa vie, sur l'arianisme, sur les idées philosophiques et religieuses de Julien, sur les mesures qu'il prit contre le christianisme, sur l'échec de son entreprise et sur les causes de cet insuccès. Les lecteurs de cet intéressant volume y trouveront en outre une reproduction du buste d'Aurenza, avec une notice sur les avatars de ce portrait de l'apostat. — B.

— M. le docteur C. Chauveau a entrepris un grand ouvrage sur *Le Pharynx*, dont le premier volume, *Anatomie et physiologie*, a seul paru (J. B. Baillière et fils). Parallèlement, il poursuivait l'*Histoire des maladies du pharynx* (avec préface de M. le Dr Du Castel ; I, *Période gréco-romaine et byzantine et période arabe*; II et III, *Moyen-âge occidental et temps modernes;* xvi-302, 418, 608 pp. petit in-8; Paris, J.-B. Baillière et fils, 1901-1902). C'est à la fois une histoire des doctrines, des maladies et des traitements, et un recueil de textes. Les textes et l'histoire sont réunis dans le même volume pour la première partie, antiquité ; pour la seconde, moyen-âge et temps modernes, les textes à eux seuls forment un gros volume (le troisième). Les textes grecs et latins de l'antiquité sont traduits et parfois les traductions sont empruntées à des ouvrages connus (Littré, Daremberg). Les extraits des Arabes sont tirés des traductions latines. Les médecins du moyen-âge et des temps modernes sont cités en latin ou en français, c'est-à-dire le plus souvent dans la langue originale. On a donc là un recueil précieux de matériaux qu'il serait fort difficile et fort long de réunir. Comme le plan est conçu largement et comprend non seulement la pathologie et la thérapeutique du pharynx, mais tous les accidents accessoires : scarlatine, variole, rougeole pharyngées, syphilis buccopharyngée, ces extraits orientent complètement sur les diverses écoles qui se sont succédé depuis les hippocratiques jusqu'à Tissot et Read. Le deuxième volume contient une bibliographie très étendue (33 pages) de l'époque médiévale et des temps modernes. Elle est divisée en deux parties : Historiens de la médecine (Histoires générales. La médecine au moyen-âge, Ecole de Salerne, xvie et xviie siècles, xviiie siècle),

Auteurs (ouvrages et éditions ; 1. Moyen-âge : Pré-Arabistes, Salernitains, Arabistes; 2. Temps modernes : traités de médecine, traités de chirurgie, consultations, lettres médicales, observations, sylloges, diphtérie, variole, rougeole, scarlatine, grippe, syphilis). Ce catalogue rendra de grands services. Le volume consacré à l'antiquité n'a qu'une liste d'éditions. La bibliographie classique est assez outillée pour nous fournir, par ailleurs, sur cette période, tous les renseignements utiles. Au reste, on notera dans cette partie les traces d'une inexpérience bien naturelle; M. C. cite des incunables ou des Aldines pour quelques textes dont il existe d'excellentes éditions modernes. Mais il ne faut pas s'arrêter à ces légers défauts. L'œuvre doit être prise pour ce qu'elle est en réalité, la tentative d'un médecin très compétent pour débrouiller le chaos de doctrines souvent obscures, jamais rigoureuses. Les historiens sauront désormais ce qu'elles valent et ce qu'elles sont pour la science actuelle. M. Chauvin nous apprend à lire et à pénétrer ces textes. Il le fait avec clarté et une aisance qui les mettent à la portée des profanes. C'était là sa tâche. Je ne formulerai qu'une critique générale. Dans ce livre d'histoire, les dates sont trop rares. Pour la période moderne, la date des observations ou la bibliographie permettent encore souvent de situer chronologiquement les centaines de médecins qui défilent sous les yeux du lecteur. Il n'en est plus de même pour le moyen-âge. Deux chiffres ajoutés à chaque nom nouveau, même avec des points d'interrogation, seraient les bienvenus dans la prochaine édition. Il y a çà et là quelques fautes d'impression : I, 177, *Calumelle* dans le titre courant; 297 l'Aldine de Galien est de 1525 ; 301, le cyathe vaut 0,0456; II, 383, I, 11 lire : Aymeric; 385, à Walhafrid Strabon, *Pathologie* latine était une faute nécessaire. L'exécution matérielle de ces trois volumes est fort belle. — S.

— La librairie Sijthoff, à Leyde a, comme on le sait, entrepris, sous la direction du savant bibliothécaire de l'université, M. S. de Vries, une collection de reproductions photographiques de manuscrits complets : *Codices graeci et latini, photographice depicti.* Elle annonce, en ce moment : *Tacitus, Pars I. Codex Laurentianus Mediceus 68 I; Codex Laurentianus Mediceus 68 II.* Ce sont les deux manuscrits sur lesquels repose uniquement notre connaissance des Annales et des Histoires. Chaque partie coûte séparément 200 francs; les deux réunies, 375 francs. Les introductions seront écrites par M. Enr. Rostagno. A cet égard, nous aurions à adresser une requête à l'éditeur. Pourquoi ne donnerait-il pas un tirage à part de ces introductions, avec une ou deux planches? Il est certain qu'une telle entreprise ne doit pas enrichir celui qui en fait les frais. Mais ces tirages à part ne nuiraient pas à la souscription et rendraient service aux particuliers dont le budget ne peut subventionner une publication aussi chère. — L.

— Le gouvernement italien fait paraître, depuis le mois de janvier, en phototypie : *Le manuscrit Pisan-Florentin des Pandectes de Justinien.* Ce manuscrit a 1844 pages; avec l'introduction, la publication atteindra 2,000 pages. Il paraît un fascicule de 200 pages tous les trois mois. La souscription, chez Danesi à Rome, est de 80 lires par fascicule. Sur 100 exemplaires, 70 seulement sont mis dans le commerce. Une commission préside à la publication, ayant à sa tête le maire de Florence et M. Biagi, et, pour secrétaire, M. Rostagno. Une page du manuscrit était jointe au prospectus que nous avons reçu. La reproduction est soignée. Mais elle a déposé sur le prospectus au point que l'on peut y lire le texte à rebours. La planche n'était peut-être pas sèche, à moins que l'encre choisie ne soit pas solide, ce qui serait fâcheux. — L.

— M. A. Houtin étudie : *Les Origines de l'église d'Angers*; *La légende de saint*

René (Laval, Goupil, 1901; 79 pp. in-8°; prix : 2 fr.). Dans la première partie, il traite surtout de la hiérarchie et de la constitution de l'église d'Angers d'après les conciles. La deuxième partie, la plus étendue, est consacrée à la légende de saint René. Dans la vie de saint Maurille, évêque d'Angers écrite en 619 par saint Mainbeuf et d'ailleurs sans aucune critique, on racontait que Maurille avait obtenu, par ses prières qu'une femme stérile fût rendue mère. Le fils, voué à l'église, était lui-même devenu évêque d'Angers. Archanald, sur l'ordre de l'évêque Raino, remaniant en 905 la vie due à Mainbeuf, développe cet épisode. L'enfant du miracle meurt sans avoir reçu la confirmation. Sept ans après, Maurille le ressuscite, à la suite de circonstances romanesques. Il le confirma, l'appela *Renatus* et *Renatus* succéda à Maurille. Plus tard, on lui découvrit des reliques. Or le successeur de Maurille s'appelle Thalasius dans les documents authentiques. Avant le xe siècle, la liturgie locale ignore saint René. Aucune église ne lui est consacrée. Le récit d'Archanald a eu pour but de prouver la doctrine, d'ailleurs fausse, de la nécessité du sacrement de confirmation. Quand les comtes d'Anjou devinrent rois de Naples, à la fin du xiiie siècle, ils trouvèrent un saint René dont le corps était vénéré à Sorrente depuis le viie siècle. On ne savait rien de plus sur son compte. Malgré la date différente de leurs fêtes, les deux personnages furent identifiés. A partir de ce moment, la légende s'enrichit des détails les plus précis et des incohérences les plus graves. On raconta même que le corps avait été transféré, à une date inconnue, de Sorrente en Anjou; malheureusement, il a été retrouvé à Sorrente au xviie siècle. Il faut voir, dans la brochure de M. Houtin, les détails de cette merveilleuse histoire et les efforts désespérés des « traditionnistes » pour sauver la légende. Saint René finit par être le plus célèbre des évêques d'Angers. Il accordait notamment la fécondité aux femmes stériles et une heureuse délivrance aux femmes enceintes. A ce titre, Louis XI, Louis XII et Henri III lui furent dévots, avec des fortunes diverses. M. Houtin raconte en terminant comment la critique a détruit la légende; saint René est un des saints dénichés par Launoy. La brochure de M. Houtin est excellente et l'on y retrouvera l'érudition, la netteté, la rigueur et le bon sens dont il a déjà fait preuve en racontant la controverse sur l'apostolicité des églises gallicanes. — Paul Lejay.

— M. E. Karsky, professeur à l'Université de Varsovie, vient de publier dans cette ville (imprimerie de l'état) un essai sur la Paléographie Cyrillique (*otcherk slavianskoï kirillovskoï paleographie*) qui comble une véritable lacune de la littérature slave scientifique. C'est à notre connaissance la première fois que cette paléographie est mise à la portée du public dans un ouvrage clair, d'un format maniable, accompagné de nombreux fac-similés. Le volume n'a été tiré qu'à 200 exemplaires, les grandes bibliothèques publiques feront bien de se le procurer : il y a lieu de croire que l'édition ne tardera pas à être épuisée. — L. L.

—L'édition de la *Nouvelle Atlantide*, de François Bacon, donnée dans la Pitt-Press Series par M. G. C. Moore Smith. (Cambridge, University Press. 1900. 1 vol. in-8°, lvi et 72 p.) est consciencieuse et bien faite. L'introduction, sans être absolument savante, est bien informée : peut-être pourrait-on trouver que les 46 pages du texte de Bacon sont un peu noyées au milieu de ce luxe d'introduction, d'excursus, de glossaire et d'index. Mais après tout c'est un défaut dont on se peut aisément consoler, et puis, à l'heure où les tapageuses découvertes — ou soi-disant telles — de trop ingénieux déchiffreurs d'italiques veulent assigner à Bacon une place unique dans l'histoire et lui attribuer en même temps qu'une royale origine la paternité d'œuvres multiples et diverses, on ne saurait se plaindre du soin que M. Smith a

apporté à l'édition d'un opuscule qui a tout au moins le mérite d'avoir été certainement écrit par Bacon. — J. Lecoq.

— Les éditions des pièces de Shakspeare données par M. A. W. Verity dans la Pitt-Press Series sont des modèles de précision, de clarté et de concision. Il faut le répéter à propos de chacune des pièces que M. V. édite et en particulier de l'édition toute récente de *Macbeth*. (In-8°, xvliii et 288 p.). De toutes les pièces de Shakspeare le texte de Macbeth est un des moins bien établis, un de ceux qui offrent le plus grand nombre de difficultés. M. V. donne sur tous les points en litige des explications claires et suffisantes : c'est vraiment un modèle d'édition destinée aux classes. — J. L.

— L'édition classique de *Robinson Crusoe* publiée par M. Howard B. Masterman dans la Pitt Press Series (Cambridge University Press, 1900. xii et 308 p.) n'a rien de bien saillant. L'introduction est maigre, pour ne pas dire insuffisante. L'œuvre de De Foe a assez de valeur et d'importance pour que l'éditeur eût pu se donner un peu plus carrière. Les notes au bas des pages sont brèves, et peu abondantes. L'éditeur a modernisé en grande partie l'orthographe, tout en gardant la ponctuation du temps ainsi que la disposition typographique en particulier pour ce qui regarde les capitales au commencement des substantifs; ce qui produit un mélange assez déconcertant. — J. L.

— C'est en Amérique que Thackeray fit la série de conférences sur les humoristes anglais du xviiie siècle que M.W. Lyon Phelps vient d'éditer. (*The English humourists of the Eighteenth Century*. New-York. Henry Holt, 1900. 1 vol. in-8°, xli et 300 p.). L'introduction de M. P. est un peu mince : il y relate sommairement les faits les plus importants et les plus connus de la vie de Thackeray ; un dictionnaire biographique en contiendrait davantage. Je ne vois pas non plus très clairement l'intérêt qu'il y a à reproduire dans une édition du genre de celle-ci un fac-similé du titre de la première édition anglaise et de la première édition américaine du livre de Thackeray : un peu de critique littéraire ferait mieux l'affaire. Il est intéressant de nous donner, comme le fait M. P., des extraits des journaux du temps dans lesquels les conférences de Thackeray sont appréciées. Mais un jugement personnel de l'éditeur n'eût pas été non plus déplacé, et il faut bien reconnaître que M. Phelps s'est soigneusement abstenu de faire œuvre de critique. Dans une édition de ce genre, c'est certainement une modestie exagérée. — J. L.

— Quelques notes sur Paris en 1772-1773, par une jeune et intelligente Genevoise, voilà ce qui est vraiment très intéressant dans le petit volume de Mlle Lucie Achard : *1758-1834. Rosalie de Constant, sa famille et ses amis* (In-8°, viii et 164 p, Genève, Ch. Eggimann et Cie). Rosalie de Constant nous parle de l'Opéra, de la Comédie française, de Lekain, de Mme Vestris, de Sophie Arnould ; elle fait des emplettes au charnier des Innocents, le *Bon Marché* du xviiie siècle ; elle visite la Muette où l'appartement de Mme du Barry, meublé de damas couleur de rose et blanc, lui semble tout à fait gracieux ; elle se promène *en carrosse* aux Tuileries, sur les boulevards, alors de création assez récente ; elle va à Bicêtre, à la Salpêtrière ; enfin, elle ne manque pas de faire le voyage de Versailles, de Marly et de Saint-Cloud. De curieuses silhouettes passent dans ce récit naïf et charmant : Marie-Antoinette « très jolie, blonde et fort bien faite, elle a un air gai, vif et noble qui plaît beaucoup » ; son époux le Dauphin a une taille médiocre, « il se tient mal, il est brun et pâle et a d'assez beaux yeux noirs » ; la comtesse de Provence, point jolie, elle est « brune, petite et boiteuse » ; Mesdames Adélaïde, Sophie et Victoire qui « res-

semblent au roi, sont fort grasses et superbement vêtues » ; Louis XV, grand, brun, majestueux, mais fatigué et ennuyé ; la comtesse du Barry, extrêmement jolie, etc. Et pour finir citons ce trait de mœurs royales ; après le grand couvert « on offrit les glaces du dessert aux dames qui étaient là pour voir. Je les trouvai bien bonnes ». — C. S.

— Dans la plaquette *Cine sînt Albanesii* (Bucarest, 1901, II pp. in-4°), qui reproduit une communication faite à l'Académie roumaine, M. B.-P. Hasdeu s'efforce de donner une nouvelle solution à la question si souvent débattue de l'origine des Albanais. D'après lui, les ancêtres des Albanais seraient les tribus daces des Costoboques, Carpes, etc., qu'on rencontre au IIe et au IIIe siècles avant J.-Chr. au sud du Danube et qui se seraient établies, avec le temps, en Illyrie. L'auteur croit avoir prouvé cette thèse jusqu'à l'évidence et cela avec un appareil bibliographique des plus maigres. M. Hasden semble ignorer tout ce qu'on a écrit dans ces derniers temps sur ce sujet ; on est étonné de ne pas voir cité dans sa brochure les travaux de Pauli, Hirt, Kretschmer et Pedersen, dont il aurait pu prendre connaissance dans mon *Histoire de la langue roumaine*, t. I, p. 25. Peut-être aurons-nous l'occasion de revenir sur les opinions de l'ingénieux savant lorsqu'il aura publié le travail qu'il nous promet sur l'origine des Roumains. — Ov. Densusianu.

— Dans la collection des *Pages choisies des grands écrivains* que publie la librairie Colin, a paru un *Gœthe* avec notices et annotations par MM. Pierre Lasserre et Paul Baret (In-8°, XVI et 361 p. 3 fr. 50). On n'a rien donné des poésies lyriques ; on a reproduit pour *Werther, Egmont* et *Iphigénie*, les traductions de Sevelinges et d'Albert Stapfer ; M. Lasserre a traduit les principaux passages de *Faust* et étudié ce poème en une bonne notice de quinze pages ; M. Paul Baret a fait les autres traductions et composé l'introduction où il « essaie d'accompagner le lecteur à travers la longue vie du poète ». Cette introduction pouvait être plus soignée, car, si courte qu'elle soit, elle renferme nombre d'erreurs. Le père de Gœthe épousa Mlle Textor en 1748 et non en 1742. Le comte de Thoranc (et non Thorane) était lieutenant de roi, et non « lieutenant-général du roi », et il n'est pas « resté cantonné » dans la maison de Gœthe pendant toute l'occupation française. Gœthe étudia la Magie de Welling et non de *Willmy*. Lorsqu'il connut Herder à Strasbourg, Herder n'était pas encore « superintendant », et à Wetzlar, Kestner était secrétaire de légation près l'envoyé de Hanovre, et non « de l'ambassadeur de Brême ». L'erreur la plus grosse est de faire de Byron le devancier de Gœthe : à Strasbourg, écrit gravement M. Paul Baret, les auteurs favoris de Gœthe sont *Byron*, Shakspeare et Homère ! — A. C.

— Le livre que M. Hellmuth Mielke a consacré récemment au roman allemand du XIXe siècle est un livre utile, plein de détails, plein d'analyses, et nous ne sommes pas étonnés qu'il ait atteint sa troisième édition (*Der deutsche Roman des XIX Jahrhunderts*. Berlin, Schwetschke. In-8°, VIII et 456 p. 4 mark 50). L'auteur expose dans son introduction des idées judicieuses, que le roman est très rarement une œuvre parfaite de tout point, que le romancier n'exerce pas une influence durable, qu'il n'est que l'homme de son temps, qu'il faut par suite dans une histoire du roman longuement parler d'hommes que l'histoire littéraire nomme à peine et quelquefois avec dédain. L'ouvrage est clairement ordonné, nettement divisé, quoique trop strictement astreint à l'ordre chronologique. Il comprend cinq chapitres : d'abord le roman classique et romantique ; puis le roman de l'âge de révolution (1830-1848) ; puis le roman populaire (1848-1870) ; puis le *Zeitroman* de 1848 à 1870 ; enfin, le roman du « nouvel empire ». Les appréciations de M. Mielke

sont rarement contestables, et le livre se lit avec d'autant plus d'intérêt que l'auteur sait juger un écrivain ou une œuvre en quelques lignes. Un des meilleurs passages est consacré à Ida de Hahn-Hahn, à Heyse et à Spielhagen. On remarquera pareillement les pages, peut-être trop favorables, mais fort intéressantes et fouillées sur Willibald Alexis. On notera les réflexions sur les romans « transocéaniques », sur le roman historique, sur la femme « qui depuis 1870, en général, donne le ton dans le roman, l'écrit, le lit et s'en fait l'héroïne », sur le naturalisme qui a « fécondé l'esprit littéraire de notre époque. » Mais le critique ne serait-il pas trop sévère pour les *Rothenburger* de Wilbrandt et trop bref sur Rosegger et Anzengruber, et le roman est-il autant qu'il le croit un pionnier de la civilisation ? — A. C.

— La librairie Armand Colin met en vente, sous le titre *Les Maitres de la peinture*, une suite de petites planches en couleur, sans texte, montées sous passe-partout et classées dans cinq cartons en forme de livres petit in-4°. Il faut prendre sans doute cette entreprise comme un spécimen de l'usage qu'on pourrait faire, pour des livres d'art, de ce genre de reproductions, dont le prix, très minime, ne dépasse pas celui des photographies ordinaires. Mais elle peut rendre aussi de vrais services au point de vue de la vulgarisation artistique et de l'enseignement dans les écoles d'art et autres : c'est même évidemment dans ce but que chaque planche est ainsi encartée, afin d'être passée de main en main. Le résultat est agréable, et il n'est pas inutile de pouvoir faire apprécier les tableaux célèbres des Musées d'Europe à peu près dans leur tonalité juste : on a fait d'étonnants progrès en ce sens, depuis quelque temps. (Ainsi présentée, chaque planche revient à moins de un franc. On les vend par cartons de 8, à 8 francs.) — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 février 1902 (suite).

M. le Marquis de Vogüé communique des fragments de papyrus récemment découverts par M. Maspero au cours de fouilles exécutées dans l'île d'Éléphantine.

M. Héron de Villefosse annonce une découverte extrêmement intéressante que le R. P. Delattre vient de faire à Carthage dans un puits funéraire, à huit mètres de profondeur. C'est celle d'un sarcophage de marbre blanc orné de peintures. Ce qui en fait le principal intérêt, c'est que le couvercle est orné d'une statue de femme voilée, en très haut relief, qui apparaît sur le monument dans l'attitude des gisants du moyen âge. Cette statue rappelle par sa pose les statues funéraires attiques du IVe siècle et, en particulier, une statue du Louvre qui offre un des plus beaux spécimens de ces statues. Les pieds reposent sur une base rectangulaire, et il est bien évident que le sculpteur a pris pour modèle une femme représentée debout, comme les femmes du célèbre sarcophage des Pleureuses ; on l'a ensuite couchée sur la cuve, ce qui en fait une gisante. — La sépulture avait été déjà violée ; le couvercle était debout contre le mur de la chambre funéraire ; la face de la statue paraît même avoir été mutilée intentionnellement. Les cheveux étaient dorés ; les yeux étaient peints, et le cou était orné d'un collier très délicat figuré par une dorure.

L'Académie accorde à M. Auguste Chevalier, à la demande de M. le Ministre de l'Instruction publique, une subvention de 20,000 francs, sur la fondation Benoît Garnier, pour une mission dans le Chari et au lac Tchad.

MM. le Dr Capitan et l'abbé Breuil présentent les dessins qu'ils ont relevés dans la grotte de Combarelles (Dordogne). Ces gravures, dont la plupart sont recouvertes de stalagmites, remontent incontestablement à l'époque préhistorique dite *magdalénienne*, caractérisée par l'existence du mammouth et du renne en Gaule.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 31 mars — 1902

FAGNAN, Ibn el-athir et El Bayano'l Moghrib. — P. SMITH, Thesaurus syriacus, X, 2. — R. DUVAL, Le lexique de Bar-Bahloul. — MACLEAN, Dictionnaire des dialectes syriaques. — GUIDI, Vocabulaire amharique-italien. — MANNA, Vocabulaire chaldéen-arabe. — E. MEYER, Histoire de l'antiquité, III. — KAERST, Histoire de la période hellénique, I. — Proclus, Commentaires, II, p. KROLL. — Marc-Aurèle, Pensées, trad. MICHAUT. — Horace, Satires, I, p. GOW. — Pères apostoliques, p. FUNCK, I. — H. FISCHER, Dictionnaire souabe, II-III. — Aucassin et Nicolette, trad. MICHAUT. — ORANO, Le sac de Rome. — Taillepied, Antiquités de Rouen, p. TOUGARD. — VANDAL, Le marquis de Nointel. — D'ANCONA, Trois articles. — Académie des inscriptions.

I. **Ibn-el-athir.** Annales du Maghreb et de l'Espagne, traduites et annotées par E. FAGNAN. Un vol. in-8° de 664 pp. Alger, chez Jourdan. 1901.

II. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, intitulée **Al Bayano'l-Moghrib,** traduite et annotée par E. FAGNAN. Tome I, in-8° de II-519 pp. Alger, Fontana et Cie. 1901.

M. Fagnan, poursuivant l'œuvre qu'il a entreprise de mettre à la portée des historiens et du grand public les travaux, jusqu'ici restés intraduits, quoique pour la plupart édités par des savants européens, des annalistes, des chroniqueurs et des géographes qui ont écrit sur l'Afrique septentrionale, vient de faire paraître presque simultanément deux nouveaux volumes.

Le premier, qu'il a intitulé *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, est, à l'instar de la *Biblioteca arabo-sicula* de Michele Amari, le relevé fait dans le *Kamel fittarikh* d'Ibn el-athir (édition Tornberg, Leyde, 1851-1876) de tous les fragments qui ont trait à l'histoire, alors intimement mêlée de ces contrées, des premières incursions arabes jusqu'à la conquête par les Almohades du Maghreb central et de l'Ifriqyya.

L'autre, compilation d'un marocain du XIIIe siècle de notre ère, nommé Ibn Adhari, duquel on ne sait rien que son nom, porte le titre de *El Bayano'l Moghrib fi akhbar el Maghrib* (le tableau merveilleux des événements du Maghreb). Le texte en a été édité par Dozy (Leyde, 1848-1851) et amélioré par lui en 1883 (Corrections sur le texte du *Bayano-l-Moghrib* d'Ibn Adhari) au moyen du fragment d'Arib con-

servé à la bibliothèque de Gotha. Les faits qui y sont rapportés ont, comme la chronique d'Ibn el-athir, l'invasion musulmane pour point de départ et la première partie, seule parue jusqu'ici, embrasse sensiblement la même période que les extraits du grand annaliste. Le tome second, dont l'apparition est prochaine, est plus spécialement consacré à l'histoire de l'Espagne depuis la conquête jusque vers la fin du pouvoir du célèbre Almanzor (vers 400 de l'hégire). « En somme, dit Dozy, c'est l'histoire la plus détaillée de ce pays qui soit parvenue jusqu'à nous pour cette période. Mais l'auteur, à raison de son origine probable, insiste sur les rapports entre l'Espagne et l'Afrique et nous apprend ainsi maintes choses que nous ne savons que par lui. Il nous a conservé maints extraits de chroniques anciennes dont nous ne connaissons plus que les titres ».

Les deux ouvrages traduits par M. F. sont loin, comme on pourrait le croire *a priori*, de faire double emploi : l'un est le complément de l'autre et il n'y a pas lieu d'être surpris que dans cet ensemble l'apport d'Ibn Adhari, qui écrivait dans son pays, soit plus considérable que celui de l'écrivain oriental, trop éloigné des sources de son ouvrage pour puiser dans les documents et les renseignements de toute nature dont disposait son émule marocain.

La traduction de M. Fagnan est ce qu'elle est toujours : claire et scrupuleusement fidèle. Il l'a accompagnée de notes qui sont comme la critique et le commentaire de ses textes. Très versé dans la connaissance du moyen âge maghrebin, il contrôle avec autorité l'exactitude de ses auteurs et signale à l'occasion celles de leurs assertions qu'il y a lieu de n'accepter que conditionnellement ou même de rejeter tout à fait et fixe, chemin faisant, l'orthographe, trop souvent sacrifiée par les copistes, d'un grand nombre de noms propres. Ces deux ouvrages sont, en résumé, une importante et utile contribution à l'étude de l'histoire du Maghreb.

C. Sonneck.

---

1. **Thesaurus Syriacus,** edidit R. Payne Smith, S. T. P. Fasc. X, pars II. (lettre *taw*, coll. 4361-4516). Oxford, Clarendon Press; 1901; in-f°.
2. **Lexicon syriacum auctore Hassano Bar Bahlule**, edidit et notulis intruxit Rubens Duval. Fasc. sextus et ultimus. Paris, Leroux; 1901; in-4°; pp. xxxix-246.
3. **A Dictionary of the dialects of vernacular Syriac**, as spoken by the eastern Syrians of Kurdistan, north-west Persia, and the plain of Mossoul; by A. J. Maclean, M. A., F. R. G. S.; Oxford, Clarendon Press, 1901; petit in-4°, pp. xxiv-434.
4. **Vocabolario Amarico-Italiano** compilato da Ignazio Guidi; Roma, Casa editrice italiana, 1901; in-4° pp. xvi-918.
5. **Vocabulaire Chaldéen-Arabe** par l'abbé Jacques E. Manna, prof. au séminaire syro-chaldéen à Mossoul. Mossoul, 1901; in-8°, pp. 873.

Par une singulière coïncidence, qui est un heureux indice du pro-

grès des études de philologie sémitique, l'année 1901 a été marquée par l'achèvement ou la publication de toute une série d'ouvrages lexicographiques de première importance ; j'espère trouver le loisir de consacrer un plus long article à quelques-uns d'entre eux ; mais je ne veux pas tarder plus longtemps à signaler en quelques lignes leur apparition.

I. Le *Thesaurus syriacus*, auquel Payne Smith avait consacré la meilleure partie de sa vie, a eu la bonne fortune de trouver dans la fille et le gendre de l'auteur des savants capables de continuer l'œuvre grandiose que la mort de l'illustre orientaliste laissait inachevée. Cet ouvrage magistral, malgré les défauts et les lacunes inévitables dans un semblable travail, constitue pour la lexicographie syriaque une mine telle qu'il n'en existe pour aucune autre langue sémitique, l'hébreu excepté. C'est un précieux instrument dont il faut parfois user avec discernement, mais qui gardera sa valeur intrinsèque : on pourra le compléter, l'améliorer par des critiques de détail, on ne le remplacera jamais, et il est appelé à servir de base à tous les lexiques futurs, comme il a déjà été utilisé par ceux qui ont paru en ces derniers temps. On nous annonce un fascicule d'*addenda* et de *corrigenda*, qui fera disparaître la majeure partie des défauts qu'on a pu reprocher à l'ouvrage et comblera les lacunes que de nombreuses publications faites en ces derniers temps ont permis de signaler, surtout dans les premiers fascicules. C'est un complément indispensable auquel il faudra joindre un index latin-syriaque. Les éditeurs ne reculeront point devant ce dur labeur qui donnera tout son prix à cette savante publication.

II. La valeur de l'édition du *Lexique de Bar-Bahloul* de M. Duval est mise en relief lorsqu'on en compare le texte avec les gloses citées dans l'ouvrage précédent. Cette comparaison montre combien était nécessaire le travail critique auquel l'éditeur s'est livré si consciencieusement. C'est certainement de cette édition que viendront une bonne partie des corrections du *Thesaurus*. On a parlé ici, à différentes reprises, de l'ouvrage lui-même. Le sixième fascicule qui le termine contient l'*Introduction* et les *Tables*. La partie la plus intéressante de l'Introduction est celle qui traite des *Sources* du Lexique. L'éditeur en donne la liste alphabétique et indique, pour les auteurs allégués rarement, les passages du Dictionnaire où ils sont cités. Des gens très méticuleux trouveront peut-être qu'il aurait dû citer au grand complet tous ces passages même pour les sources les plus fréquentes. Peut-être quelques-uns encore penseront-ils qu'il aurait dû rechercher et noter les passages auxquels Bar-Bahloul a emprunté ses gloses dans les ouvrages qui nous sont parvenus : il y a là la matière d'une étude spéciale, qui ne serait pas sans intérêt, mais qui était hors de propos dans une introduction. A propos de l'origine et de la composition du *Lexique*, l'éditeur donne un aperçu intéressant de l'histoire de la lexicographie chez les Syriens. La description des

manuscrits utilisés termine l'introduction. — Les *Tables* comprennent : 1° un *Index* des mots syriaques et hébreux, classés suivant l'ordre des racines, selon la méthode en usage dans les Dictionnaires scientifiques ; 2° un *Delectus vocum arabicarum* qui aurait pu être beaucoup grossi et qui aurait même dû, je crois, l'être un peu ; 3° un *Index des mots persans* ou d'origine persanne ; 4° un *Index des citations bibliques*. Ceux qui feront un usage fréquent de ces Indices, constateront bien vite un grave inconvénient ; les tables renvoient à la colonne et à la ligne, mais les lignes ne sont pas numérotées dans le texte, et il est incommode d'avoir à les compter soi-même chaque fois. La faute, je le sais, n'en est pas à l'éditeur qui fut le premier à en subir l'inconvénient ; et celui à qui incombe la responsabilité de cette suppression se soucie fort peu des reproches qu'il mérite. Le Lexique de Bar-Bahloul n'est pas un manuel à l'usage des commençants ; c'est un ouvrage d'érudition philologique qu'on pourrait comparer, dans son dessein, sinon dans la perfection de l'exécution, au Dictionnaire de Littré. Les services qu'il a déjà rendus et qu'il rendra feront oublier les petits défauts que je viens de signaler, mais non pas le mérite de l'éditeur qui aurait pu dire en signant sa préface : *Exegi monumentum !*

III. La langue syriaque est encore actuellement la langue vulgaire d'un certain nombre de groupes plus ou moins nombreux de chrétiens orientaux. Les modifications qu'elle a subies varient beaucoup avec les milieux dans lesquels elle est aujourd'hui parlée. On possédait déjà sur ces différents dialectes pris isolément, des travaux philologiques assez considérables, notamment ceux de Prym et Socin sur les dialectes d'Ourmiah et du Tour-'Abdin, de Duval sur celui de Salamas (ouvrage que M. M. aurait dû introduire parmi ses sources), de Sachau sur le dialecte *Fellichi*, de Parisot, sur celui de Maloula aux environs de Damas. Un travail d'ensemble et de comparaison était encore à faire. M. Maclean, après avoir publié en 1895, une grammaire du néosyriaque, qui ne fera pas oublier celle de M. Nœldeke, a continué son œuvre en réunissant dans un Dictionnaire tous les mots des divers dialectes. Ce travail est assurément très utile et rendra certainement de grands services à la philologie comparée. Néanmoins il est loin de satisfaire à tous les desiderata. De fait, il est impraticable pour ceux qui voudraient aborder l'étude des dialectes néosyriens : il faut déjà, pour s'en servir avec profit, être au courant des nombreuses divergences que présentent ces dialectes avec la langue classique[1]. Qu'un étudiant se trouve en présence d'un texte écrit sous la

1. Quelques exemples feront mieux comprendre la nature des inconvénients que nous signalons. La forme régulière *até* « il vient » se prononce *adé*, dans le dialecte de Salamas parlé par les Juifs, et *asé* dans celui de Zacho. Or, on ne trouve dans le dictionnaire ni les formes *ada* ou *asa* = *ata* ; ni, sous la racine *ata*,

dictée, comme peuvent l'être les textes recueillis oralementet, il sera fort embarrassé pour en trouver les mots dans ce dictionnaire. A dire vrai, la tâche de l'éditeur n'était pas facile : les différences entre les dialectes sont trop notables pour pouvoir être classées méthodiquement. Il aurait fallu donner le plus grand nombre possible de formes selon leur ordre alphabétique, avec renvois aux racines. Peut-être même eût-il été préférable de dresser des Lexiques séparés de chaque dialecte. A côté de l'orthographe en caractères chaldéens, la prononciation est indiquée en transcription : ici encore, il y aurait beaucoup à dire et la comparaison avec les publications antérieures montre que l'éditeur est loin d'avoir fait un travail absolument définitif.

IV. Le *ge'eẓ* ou éthiopien ancien, et classique, si l'on peut ainsi parler, a donné naissance à deux dialectes modernes : le *tigré* qu'on parle depuis Massoua jusqu'à Kassala, et le *tigrày* ou *tigrina*, usité dans le Tigré et les provinces environnantes. Dans tout le centre et le sud de l'Éthiopie on parle une langue qui n'est pas dérivée directement du *ge'eẓ*, mais d'un dialecte parallèle ; cette langue est l'*amharique* ou *amharina*, aujourd'hui la langue officielle de l'empire éthiopien. Elle a donc un double intérêt : politique et philologique. M. A. d'Abbadie avait autrefois contribué dans une très large mesure par son *Dictionnaire de la langue amarinna* (1881), à faciliter l'étude de ce dialecte, mais les progrès mêmes dont cette publication fut le point de départ en firent ressortir les défauts et les lacunes. M. Guidi, qui avait déjà publié une excellente grammaire amharique et qui est incontestablement l'orientaliste le plus compétent en la matière, vient de compléter son œuvre par la publication du *Vocabolario amarico-italiano*. La chose n'était pas facile. Il n'existe aucun travail indigène de ce genre ; et les modifications profondes introduites dans l'orthographe par la prononciation vulgaire donnent parfois aux mots une physionomie qui permet difficilement de les rattacher à la racine primitive ; à peu près comme dans le néopunique à l'égard de l'hébreu ou du phénicien. Grâce à son érudition et à sa patience, et avec la collaboration d'un indigène instruit, Kefla Ghiorghis, auquel la modestie de l'éditeur fait une part peut-être trop belle dans le mérite de l'ouvrage, M. G. a surmonté ces obstacles et composé un véritable monument lexicographique. Il explique les motifs qui l'ont porté à mettre dans son dictionnaire les noms propres et beaucoup d'observations qui auraient plutôt leur place dans un *Reallexicon*. Tout le monde lui sera reconnaissant d'avoir agi ainsi.

V. Le *Vocabulaire chaldéen-arabe* de l'abbé Manna mérite d'être

---

l'indication de la prononciation *ada* et *asa*. Dans le premier dialecte le mot *shenta* « sommeil » est devenu *shenda*. Cette seconde forme est donnée sous la première, mais ne se trouve point à sa propre place alphabétique. Je pourrais multiplier ces exemples.

signalé comme un heureux essai d'adaptation des méthodes scientifiques dans le milieu oriental. S'il contribue, comme nous l'espérons, à ranimer parmi ses compatriotes l'étude de leur ancienne langue aujourd'hui trop négligée, ses efforts n'auront point été stériles.

Si les étudiants du xxe siècle ne font pas de progrès dans les études de philologie sémitique, ils ne pourront, comme leurs devanciers, s'excuser en alléguant le défaut des instruments de travail. Payne Smith a donné trente-cinq ans de sa vie au *Thesaurus* ; Duval a consacré près de vingt années de labeur assidu à l'édition de *Bar Bahloul;* Guidi a passé douze ans à rédiger son *Vocabulaire*. Non seulement le résultat des efforts, mais l'exemple même, de ces érudits, contribuera à encourager les études sémitiques : c'est un vaste champ déjà défriché ; mais il demande à être cultivé par de nombreux ouvriers qui pourront y semer et y récolter longtemps encore d'abondantes moissons.

J. B. Chabot

Ed. Meyer, **Geschichte des Alterthums,** 4ter Band, Stuttgard und Berlin, 1901. 1 vol. in-8°, vi-666 p.

Les précédents volumes de cette histoire de l'antiquité ont été signalés ici à mesure qu'ils ont paru [1]. Celui que nous annonçons aujourd'hui comprend l'histoire d'Athènes depuis la paix de 446 jusqu'à la capitulation de 404. C'est par conséquent ce qu'on appelle « le siècle de Périclès », c'est-à-dire la période la plus brillante de l'histoire grecque. Il y a grand profit, bien qu'elle ait été plus étudiée qu'aucune autre, à la voir exposée et appréciée dans son ensemble par un historien aussi bien informé et d'un jugement aussi indépendant que l'est M. Ed. Meyer.

Le groupement des faits révèle les mêmes qualités de réflexion, le même don de synthèse qui se manifestaient dans les parties antérieures de l'ouvrage. En neuf chapitres, l'auteur étudie successivement : *l'Achèvement de la démocratie athénienne et de l'empire athénien ; l'Empire athénien sous Périclès ; la Culture de l'époque de Périclès ; l'art, la littérature, la science, la sophistique ; la guerre d'Archidamos* (divisée en deux parties par la mort de Périclès) ; *les conflits intellectuels pendant la guerre, Socrate ; Alcibiade, la guerre de la ligue antilacédémonnienne* (Sonderbundkrieg) *et l'expédition de Sicile ;* enfin *la Chute de l'empire athénien.* Ces titres même marquent bien un des mérites de l'historien. C'est un esprit philosophique, qui sait dégager les choses essentielles. Aussi attentif que personne à l'exactitude des détails, il ne leur attribue pourtant dans l'ensemble que l'importance proportionnelle à laquelle ils ont droit, et il tient à

---

1. Voir le numéro du 15 juillet 1901.

ce qu'après avoir lu son livre on garde l'impression prédominante des grandes choses. Cette tendance rend, il est vrai, l'ouvrage plus instructif qu'attrayant. Ni récits dramatiques, ni portraits animés, ni descriptions pittoresques. Dans ce volume, dont Athènes est l'objet, l'image d'Athènes n'apparaît guère sous son aspect vivant. L'auteur s'adresse à la réflexion, il fait penser, il juge et il invite à juger, mais il n'éveille pas l'imagination. Son livre est profondément sérieux, condensé, bien ordonné, excellent à beaucoup d'égards, mais un peu trop dénué de charme.

Il est impossible, bien entendu, de discuter ici les affirmations et les jugements qui se pressent dans ce gros volume. M. Ed. M. s'y montre égal à lui-même par la science et la méthode. Tous les renseignements amassés peu à peu par le travail collectif des érudits lui ont passé sous les yeux. On sait d'ailleurs que lui-même a étudié bon nombre des questions obscures relatives à cette période dans deux volumes de *Recherches* (*Forschungen zur alten Geschichte*, 2 vol., 1892-1899) ; il se contente souvent, dans son histoire, de résumer ce qu'il a exposé en détail antérieurement. D'une manière générale, le témoin qu'il interroge de préférence est Thucydide. Après avoir étudié de près les critiques qui ont été adressées au grand historien, il les écarte presque toutes, avec raison. Il montre que la part de l'erreur, chez lui, est en somme aussi petite que possible, et qu'il a été aussi soucieux de vérité qu'il est donné à un homme de l'être. Mais, d'autre part, la façon même dont il le complète fait bien voir, sans qu'il le dise, ce qui manquait à l'historiographie ancienne, même traitée par un homme de génie.

Le jugement sur la démocratie athénienne qui se dégage de l'ensemble du volume est plutôt sévère, au point de vue politique du moins. Je ne crois pas pour ma part qu'il le soit trop. M. Ed. M. avait déjà montré dans le volume précédent comment les réformes postérieures aux guerres médiques avaient détruit dans Athènes le principe même du gouvernement, en remettant la direction des affaires à une multitude mobile et insuffisamment instruite. Le nouveau volume achève la démonstration. De 446 à 429, toute la valeur politique d'Athènes réside dans un homme, Périclès, qui a eu le tort de conquérir le pouvoir par des concessions irréparables, mais qui du moins le garde fermement, grâce à l'autorité de son caractère et de son génie, et qui l'exerce avec une haute intelligence des intérêts de son pays. Lui disparu, tout s'écroule ; Athènes n'a plus de gouvernement ; et, malgré les ressources dont elle dispose, elle se perd, faute d'un peu de sagesse et d'esprit de suite. Tout cela est d'une vérité frappante. Et il faudrait ajouter que le gouvernement de Périclès lui-même demeure responsable, pour sa part, de fautes que M. Ed. M. relève, mais qu'il attribue plutôt au peuple tout entier. La plus grave est de s'être enfermé dans un particularisme étroit et jaloux, de

n'avoir pas su constituer un empire vraiment acceptable, d'avoir rendu la domination athénienne intolérable, faute d'une conception plus large du droit de cité. Le préjugé contre l'admission d'autres villes grecques dans l'État athénien tenait non pas seulement à une tradition, mais à des considérations d'intérêt des plus mesquines, à ce que le peuple vivait de l'argent des alliés qui lui était distribué sous forme d'indemnités pour l'accomplissement de ses devoirs civiques. Aucun homme d'État n'avait assez d'autorité pour proposer de modifier cet état de choses. Mais, en l'approuvant, au moins tacitement, un chef du peuple, tel que Périclès, n'engageait pas moins sa responsabilité dans une politique fatale.

M. Ed. Meyer, sévère quand il le faut, sait d'ailleurs rendre justice d'autre part à la vraie grandeur d'Athènes. Personne, je crois, n'avait encore mieux indiqué, ni avec une admiration plus éclairée, ce qu'elle a fait pour la science, pour l'affranchissement de l'intelligence, pour la philosophie. L'étude de l'art athénien, sous toutes ses formes, est peut-être moins satisfaisante. L'auteur, par ses habitudes d'esprit, est plus porté à rechercher ce qu'il y a derrière les formes créées par le génie qu'à étudier ces formes elles-mêmes. Ce qui l'intéresse dans les œuvres plastiques ou littéraires, ce sont surtout les idées générales qu'elles expriment. C'est là un point de vue qui n'est juste que partiellement. En appréciant ainsi, on risque de méconnaître dans l'art ce qui est précisément l'art lui-même.

M. Ed. Meyer, dans son avant-propos, annonce l'apparition très prochaine du cinquième volume, qui comprendra la suite de l'histoire grecque de 404 à 355. On ne peut que souhaiter la prompte réalisation de cette promesse.

Maurice Croiset.

Kaerst (Julius), **Geschichte des hellenistischen Zeitalters,** Erster Band, *Die Grundlegung des Hellenismus*, Leipzig, Teubner, s. x-433, in-8.

L'auteur de cette *Histoire de la période hellénistique* s'est préparé à cette vaste entreprise par quinze ans de recherches et de travaux préliminaires. Ses premières études sur l'*Histoire d'Alexandre* remontent, si je ne me trompe, à 1887 ; depuis lors, une série de publications, parues dans les revues savantes, en particulier dans le *Philologus* et le *Rheinisches Museum*, nous ont apporté successivement les résultats partiels d'une enquête poursuivie avec patience et méthode. Tous ces articles, auxquels il faut joindre d'importantes notices dans la *Realencyclopaedie* de Pauly-Wissowa, nous ont permis d'apprécier la manière propre de M. J. Kaerst comme historien de l'antiquité grecque : à l'exemple de MM. Pœhlmann et Beloch, il a le goût des larges synthèses, et se plaît à embrasser d'un coup d'œil plusieurs siècles d'his-

toire; mais la minutie de son information apparaît à chaque page, dans des notes succinctes, où la critique des inscriptions les plus récemment découvertes se mêle à une interprétation solide des textes littéraires. En revanche, la bibliographie des ouvrages modernes ne tient ici presque aucune place, et l'exposé des problèmes les plus contestés affecte même une forme légèrement dogmatique. M. K. ne discute pas : il développe des idées générales, appuyées sur des textes bien établis. Ne nous plaignons pas de ce parti pris : grâce à cette vue un peu haute du sujet, l'auteur a pu, en un volume de dimensions restreintes, parcourir, d'abord, toute l'histoire de l'*État hellénique*, depuis l'origine de la vie politique en Grèce jusqu'au milieu du IVe siècle, puis les progrès de la royauté macédonienne, enfin le règne entier d'Alexandre. Dans le premier de ces trois livres, il définit la conception politique de la cité, en marque le développement historique dans ses rapports avec la philosophie, et il insiste, comme il était naturel, sur les tendances monarchiques et nationales qui commencent à se faire jour même avant l'apparition du monarque macédonien. Cette entrée de Philippe dans l'histoire est un moment solennel : l'auteur énumère avec impartialité les causes et les circonstances qui ont permis à Philippe de s'agrandir aux dépens des places maritimes de la Thrace et de la Chalcidique, puis de s'introduire peu à peu en maître jusqu'au centre de la Grèce. Il marque bien et apprécie avec modération, sinon avec sympathie, le rôle de Démosthène, et, si l'on peut trouver qu'il accorde volontiers trop de confiance aux promesses dont Eschine se fit l'interprète à Athènes dans les négociations sur la paix de Philocrate, du moins ne va-t-il pas jusqu'à nier la supériorité morale du patriotisme de Démosthène. En refusant d'ailleurs à l'éloquent adversaire de Philippe une vue claire des intérêts suprêmes de la nationalité hellénique, il ne fait que constater un fait certain : Démosthène était trop bien le représentant de la cité grecque pour craindre, par exemple, la perspective d'une alliance avec le roi de Perse. Dans ces conditions la cause du particularisme hellénique était perdue d'avance, et M. Kaerst, sans condamner le grand patriote, a bien le droit de ne pas partager ses illusions. Les considérations politiques tiennent naturellement moins de place dans l'exposé des conquêtes d'Alexandre; mais la personnalité de l'auteur ne s'y fait pas moins sentir, dans la composition et le style d'un récit simple et attachant.

Am. Hauvette.

Procli Diadochi in Platonis rem publicam commentarii edidit G. Kroll; vol. II. Leipzig, Teubner, 1901; IX-476 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Ce second volume du Proclus de M. Kroll contient les commentaires

sur le λόγος τῶν Μουσῶν du livre VIII, sur une partie du livre IX (le bonheur du juste), sur la division du livre X, et sur le mythe final; cette dernière partie est de beaucoup la plus étendue. Il se termine par un fragment relatif aux objections d'Aristote dans le second livre de la *Politique*, et par les scholies des deux manuscrits qui ont conservé chacun une partie de l'ouvrage, le Laurentianus LXXX, 9 et le Vaticanus gr. 2197. Nous avons donc le commentaire complet sur la *République* de Platon. On se rendra compte des difficultés qu'a éprouvées et souvent heureusement surmontées M. Kroll, si l'on remarque combien de lacunes existent au commencement d'un grand nombre de feuillets de la partie Vaticane, devenus à peu près illisibles, et combien cependant il a pu reconstituer de passages, soit par sa propre pénétration, soit en s'aidant des notes de Morus et d'Angelo Mai entre autres, qui avaient examiné le manuscrit en moins mauvais état. Deux tables, des auteurs cités par Proclus et des mots, complètent cette excellente édition, et trois excursus de M. Hultsch intéresseront spécialement les mathématiciens.

MY.

Marc-Aurèle. Pensées, traduction nouvelle, par G. MICHAUT. Paris, Fontemoing, 1901 ; XXI-238 p.

Traduire fidèlement ne consiste pas uniquement à reproduire la pensée d'un auteur sans erreurs et sans contre-sens ; pour peu que le traducteur sache la langue d'où il traduit, c'est en somme un exercice sans trop de difficultés, surtout s'il existe déjà d'autres traductions qui peuvent servir de guide. Une traduction n'est vraiment fidèle que si elle rend encore la forme et l'allure de la phrase, c'est-à-dire la disposition même des termes et leur nature propre, en même temps que le tour particulier que l'auteur a voulu imprimer à sa pensée. Autrement toute nuance disparaît, la vie de l'original est absente, et l'auteur n'a plus sa personnalité. Tel n'est pas le cas de la nouvelle traduction des *Pensées* de Marc-Aurèle, qu'a publiée l'année dernière M. Michaut. Il a su en effet conserver à ces pensées leur mouvement, rester dans la forme même du texte, en moulant sur lui la phrase française, et lui garder ainsi sa physionomie, comprenant bien que ce qui fait l'intérêt du livre — la doctrine mise à part — c'est précisément l'improvisé, l'irrégulier, l'insolite de la rédaction, et que ce caractère original de chaque note devait se refléter scrupuleusement dans le français. On notera sans doute quelques inexactitudes, quelques impropriétés d'expression; on pourrait même, en cherchant bien, découvrir quelques contre-sens [1]; mais le style de Marc-Aurèle

1. IV, 14 ἐνυπέστης, *tu as pris naissance*, et non *tu as subsisté;* IV, 26 *γ était*

n'est pas toujours clair ni sa pensée toujours facile à saisir. La traduction de M. Michaut peut être mise au nombre desbonnes traductions ; elles sont rares.

MY.

Pitt Press Series. **Q. Horati Flacci** Saturarum liber I edited with introduction and notes by James Gow Litt. D. formerly fellow of Trinity College, Cambridge, master of Nottingham high school. Cambridge at the University Press, 1901, in-12, 120 p.

Aprés les Odes et les Épodes [1], M. Gow publie, avec le même soin et la même méthode, dans la même collection, le premier livre des Satires.

L'introduction contient cinq paragraphes : vie d'Horace ; la satire ; chronologie des satires; emploi des noms propres dans les satires; latinité des satires. Dans le commentaire, pour chaque satire, un petit préambule (intitulé *Theme*) résume le sujet du poème. A la différence de l'édition rivale de Palmer (5e éd. en 1896) qui donne en abrégé tout l'apparat critique, on ne trouve ici, au bas des pages, que les leçons véritablement contestées. Rappelons que M. G. a étudié spécialement la question du texte d'Horace dans des travaux antérieurs [2] auxquels on a fait un très bon accueil. A l'édition sont incorporés, pour le texte comme pour l'interprétation, les résultats des travaux récents des savants étrangers (les Français compris). Les Anglais ont ici naturellement la meilleure part; je n'y trouve pas à redire, quoique je voie citées d'eux des propositions bien improbables [3]. Sur le texte, M. G. semble plutôt disposé à augmenter les doutes que les critiques ont jusqu'ici suggérés [4].

L'édition étant destinée à l'enseignement, la satire I, 1, ne contient ici que 24 vers; il y a eu parfois des suppressions; et *mulier* rem-

---

impliqué rend mal συνεκλώθετο; IV, 32 τέθνηκε κἀκεῖνος ὁ βίος, *cette vie-là est finie aussi;* j'aurais gardé l'alliance de mots; IV, 33 *termes de dictionnaire* pour rendre γλωσσήματα est inexact et obscur ; *id., l'oubli les a engloutis :* la métaphore exprimée par κατέχωσε pouvait être rendue dans notre langue; VI, 13 ἡ περιπόρφυρος, *la pourpre* ne se comprend pas dans le passage; il s'agit de la *robe prétexte;* VIII, 20 *se former*, et non *subsister* (συνεστώσῃ); IX, 23 *autant qu'il est en lui* est un contre-sens.

1. Voir la *Revue* de 1896, I, p. 404.

2. Voir surtout dans la *Classical Review*, l'année 1890, où un article (p. 337), traite justement des manuscrits d'Horace.

3. Ainsi celles de M. Postgate, I, 113, sur la transposition des mots *Sic...Ut* ; III, 1, velut *si* ; de M. Palmer sur la suppression de IV, 13 et la transposition de IV, 12, etc. M. G. a certainement eu le tort de vouloir être trop moderne et trop de son pays.

4. Voir p. 22, la note critique sur VI, 14.

place le véritable mot d'Horace : III, 107 [1]. — Ci-dessous quelques objections de détail [2].

É. T.

Patres apostolici. Textum recensuit; adnotationibus criticis, exegeticis, historicis illustrauit; uersionem latinam, prolegomena, indices addidit Franciscus Xaverius Funk. Volumen I, Editio II adaucta et emendata. Tubingae, in libraria Henrici Laupp; MCCCCI. cli — 688 pp. in-8. Prix : 10 Mk.

Ce premier volume contient la Didachè, l'Épitre de Barnabé, les deux Epitres de Clément de Rome, les lettres de saint Ignace, la lettre de Polycarpe, le martyre de Polycarpe, les fragments de Papias, de Quadratus, des presbytres, la lettre à Diognète, le Pasteur d'Hermas. En tête, 150 pages présentent l'introduction générale (celle-ci toute nouvelle) et les introductions spéciales à chaque écrit. Une table des citations bibliques et une série d'index des mots terminent le volume.

La première édition remontait à 1878. Elle ne contenait pas la Didachè [3], naturellement ni les fragments de Papias, de Quadratus et des presbytres. Ceux-ci avaient été rejetés dans le deuxième volume. En revanche, le martyre d'Ignace manque ici et sera publié dans le second volume, qui renfermera ainsi tous les textes apocryphes ou d'authenticité incertaine.

La distribution du commentaire a été changée également. L'apparat critique en est séparé et il est beaucoup plus complet que dans la première édition. Les citations bibliques sont aussi distinguées du commentaire.

Il est superflu d'ajouter que texte, notes et introduction ont été revus et mis au point. Dans la première lettre de Clément, la version latine figure parmi les témoins et sert d'appui à des leçons des manus-

---

1. Mais n'est-il pas contradictoire de trouver dans l'Introduction de nombreux renvois aux vers supprimés de I, 1 ?

2. J'aurais voulu voir dit nettement quelque part que *Épp.* indiquera les Épîtres, *Ép.* les Épodes; *C.* les odes. — J'avoue ne pas comprendre l'utilité de la note 1 sur *Maecenas.* C'est trop ou trop peu; de plus cela fait double emploi avec ce qui est en haut de la p. xiii. — Je ne comprends pas ce que veut dire, p. xxii, au milieu : « the two names (*Malthinus* et *Maecenas*) are *not* of identical scansion. » Il y a là certainement une erreur. — La ponctuation adoptée est sûrement mauvaise ou insuffisante à la fin du vers III, 84 et suiv. — A quoi bon citer : p. 17, note, la variante *incubo* avec laquelle le vers serait faux; si l'on n'y voit qu'une faute d'écriture pour *incumbo*, il n'y avait pas besoin vraiment de la relever ici. — P. 80, n. 6, le renvoi à l'Introduction n'est exact que si l'on reporte au § et non à la page. — Heureux les jeunes Anglais si la note de III, 95, leur suffit pour avoir une idée juste du *sponsum !* — P. 11, n. sur 120. pour être clair : il eût fallut dire : Nam ut *scutica*...

3. Elle avait paru depuis dans une édition particulière en 1897.

crits grecs autrefois rejetées en note (p. 100, 101, νομίμοις, et ailleurs). La bibliographie est très complète. Dans les introductions, on trouve la mention de tous les travaux récents. M. Funk a même cité des traductions. J'en profite pour rappeler le plus illustre des traducteurs des Péres, parce qu'il court le risque d'être ignoré des spécialistes. Racine a traduit la lettre de Polycarpe et celle de l'église de Smyrne sur son martyre.

La nouvelle édition de M. Funk maintiendra ce recueil dans l'estime qu'il avait conquise à l'origine. Par tous les renseignements qu'il renferme, par son excellent commentaire surtout, il rendra les plus grands services. On y retrouvera les qualités que je louais naguère chez l'auteur, la pondération et la netteté.

Paul Lejay.

Schwäbisches Wörterbuch.... von H. Fischer. II-III. — Tübingen, Laupp 1901, in-4°, pp. 161-480 [1].

Il paraît que cette excellente publication n'a pas rencontré en Allemagne toute la faveur qu'elle méritait ; du moins l'éditeur exprime-t-il la crainte d'être obligé de hausser son prix, faute d'un nombre suffisant de souscripteurs. Il va de soi que la France ne saurait lui en offrir qu'un bien léger appoint ; à chaque pays ses dialectes. Je tiens toutefois à répéter aux rares germanistes de France, aux conservateurs de nos bibliothèques universitaires, aux Alsaciens restés fidèles à la petite patrie comme à la grande, que le *Dictionnaire Souabe* est une œuvre de science et de conscience irréprochables et, en particulier pour ces derniers, une mine de renseignements sur les origines ou l'expansion des mots et des locutions de leur propre dialecte.

Les deux fascicules que j'ai sous les yeux vont de *Alter* à *auskochen*. — P. 167 : le souabe, comme notre alaman, ignore le mot *Amme* « nourrice » ; cf. colmarien *sèyàm* = *Säugamme*. — P. 192 : l'adverbe *àne* = *anhin* (illatif) est commun aux deux domaines, v. g. colm. *vó vét àne ?* « où veux-tu aller ? » — P. 198 : l'explication de la locution adverbiale *àfànge*, littéralement intraduisible en français (*er vórt àfànge pês* « il commence à se fâcher »), qui m'avait toujours intrigué, me paraît de tout point satisfaisante. — P. 213 : le juxtaposé *àngschtepàng* = *Angst und Bang* est aussi très usité en Alsace. — P. 225, sous *anklopfen*, l'auteur nous donne une ample collection des refrains chantés par les enfants qui vont, entre Noël et le Jour des Rois, frapper à la porte des maisons, pour faire leur collecte de friandises et de menue monnaie ; coutume non moins populaire en deçà du Rhin. — P. 242, je note *Anna Susanna*, prénom de cloche par ono-

1. Cf. *Revue critique*, LII (1901), p. 154.

matopée. — Je me souviens d'avoir, dans mon enfance, entendu parfois dire à un condisciple : « Je l'ai vu sur le dictionnaire, Monsieur. — Dans votre dictionnaire, mon ami », corrigeait le maître. Il m'a fallu attendre jusqu'à ce jour pour avoir la clef de ce germanisme (p. 257) ; nous lisons dans un livre parce qu'il nous faut l'ouvrir et le manier ; le moyen âge lisait *an einem Buche*, qu'il se représentait ouvert sur le lutrin.—P. 287, sous *anzannen*, je vois que l'auteur rapporte comme moi *zännen* à *Zahn*. On m'en a blâmé ; je suis en bonne compagnie. — P. 290 : *anzünden* fait en souabe un participe fort *anzunden*, et de même en Alsace, colm. *âketsónte*. — P. 300, sous *April*, une intéressante collection de dictons ruraux — P. 325 : Arras est en Artois, et non pas en Flandre. — P. 332, l'auteur signale, à peu près dans les mêmes conditions que moi, la contamination de *artig*, *artlich* et *ordentlich*. — P. 344 : *Ast* « branche », devenu *Nast* comme en Alsace. — P. 350 : *Atzel* « pie » est de la Haute-Alsace au moins autant que de la Basse ; et ce n'est que sur des minuties de ce genre qu'on peut çà et là prendre ce beau recueil en défaut.

V. H.

Aucassin et Nicolette, chante-fable du XIIe siècle, mise en français moderne par Gustave Michaut, *avec une préface de* Joseph Bédier. Paris, Fontemoing [1901], in-16 de XLVII-135 p.

L'an dernier M. G. Paris, rendant compte d'une nouvelle édition d'*Aucassin et Nicolette*, publiée en Allemagne, se plaignait que depuis 1878 on n'eût rien fait en France « pour mettre en meilleure lumière cet incomparable joyau de notre ancienne littérature ». C'est sans doute à cette invitation qu'a voulu répondre M. G. Michaut en publiant la présente traduction. Elle est excellente de tous points : précise, fidèle, jusqu'à une littéralité que certains pourront trouver excessive, elle rend admirablement, sans tomber dans une déplaisante affectation d'archaïsme, la couleur de l'original. Quiconque la comparera à celle de Legrand d'Aussy (1779), d'une préciosité laborieuse et d'une banale élégance [1], verra quels progrès ont été accomplis depuis cent ans dans l'art de sentir un vieux texte et dans celui, plus difficile encore, de plier notre langue abstraite et rigide aux grâces enfantines d'une prose naissante. Sans doute M. M. n'a pas élucidé — et il n'y a point visé — les quelques passages qui font depuis si longtemps le désespoir de la critique ; mais il a profité de toutes les corrections et conjectures qui depuis vingt ans ont si notablement amélioré ce précieux texte, qu'on aurait tant de raisons de vouloir sans

1. Celle de Sainte-Palaye (dans *les Amours du bon vieux temps*, Vaucluse et Paris, 1756) plus simple, plus sincèrement naïve, eût été digne d'une mention.

lacunes et sans taches. M. Michaut n'a pas cru devoir déférer à une autre invitation de M. G. Paris, et accompagner sa traduction d'un commentaire suivi; il y a suppléé par une introduction fort bien informée, où l'œuvre est appréciée de la façon la plus juste et la plus délicate. Pour présenter ce joli volume au public, nul n'était mieux qualifié que le charmant et subtil écrivain qui nous a donné récemment, dans son adaptation de *Tristan et Iseut*, un véritable chef-d'œuvre de science exacte et de goût raffiné : M. Bédier a écrit pour lui, en guise de préface, quelques pages exquises, où il a mis son talent de critique et son âme de poète.

A. Jeanroy.

Orano (Domenico); **Il sacco di Roma del MDXXVII: studi e documenti.** Vol. I. *I Ricordi di Marcello Alberini.* Rome, Forzani, 1901. In-4° de 555 p.

L'auteur fait observer que les historiens du sac de Rome de 1527 en ont plutôt étudié les causes et les conséquences politiques qu'il n'en ont approfondi l'histoire interne. La vie économique, littéraire de Rome, ses fortifications, ses rues ont subi, dit-il, à la suite de cet événement, des modifications qu'on n'a point retracées; on n'a pas discuté le chiffre des morts, des maisons détruites, des bibliothèques et archives brûlées, des églises détruites : recherche difficile, car durant les neuf mois que dura le sac, la vie humaine s'étant comme arrêtée, les corporations, les notaires, l'autorité municipale avaient fermé leurs registres. Pourtant, il existe encore des documents. M. Orano entreprend de les publier en six volumes dont le dernier se composera d'illustrations artistiques du temps, reproduites sous la surveillance de MM. Lanciani et A. Venturi. Il commence sa publication par les *Ricordi* de Marcello Alberini, un de ces républicains de la Rome papale comme il en existait encore, fougueux ennemi des hérétiques mais aussi des vices du gouvernement pontifical.

Malheureusement, tout contemporain qu'il est de la catastrophe, Alberini, de l'aveu de M. O. (p. 119) ne nous apprend rien de neuf, sauf quelques anecdotes, quelques détails instructifs sur l'insignifiance des préparatifs de résistance et d'autre part sur les institutions municipales de la Rome d'alors, dans lesquelles il avait passé toute sa vie. De plus, on possède de sa relation un assez grand nombre de copies et M. Gregorovius dans son *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, M. Creighton dans son *Histoire de la papauté pendant la Réforme* l'ont mise à profit. Il semble donc qu'il eût suffi d'en extraire le peu de données intéressantes qu'on n'avait pas encore employées. M. Orano aurait par là tout d'abord ménagé son temps qui est précieux; car l'érudition avec laquelle il annote son livre marque une connaissance profonde de l'époque et de ses historiens. Souhaitons

que dans les prochains volumes il se réserve pour des documents plus dignes de ses doctes commentaires et de la belle exécution typographique de l'ouvrage !

Charles Dejob.

Recueil des Antiquitez et Singularitez de la ville de Rouen, par Taillepied, réimprimé avec une Introduction et des Notes par l'abbé Tougard, Rouen, imprimerie Léon Gy, petit in-8. La première édition est de 1587.

Noël Taillepied naquit vers 1540 à Pontoise où il entra, on ignore à quelle date, dans un couvent de Cordeliers et y fut choisi comme lecteur ou professeur de théologie. Désireux sans doute de se soumettre à la règle plus austère de la congrégation des Capucins, il se retira à cet effet en 1589 à Angers, où il mourut très peu de temps après son arrivée. Voilà à peu près tout ce que l'on sait de cet humble et laborieux moine qui a écrit tantôt en latin, tantôt en français, un grand nombre d'ouvrages dont l'abbé Tougard nous donne la liste dans l'intéressante préface du volume qu'il réédite pour la Société des Bibliophiles rouennais. Mais qu'on ne s'attende pas à trouver dans cet ouvrage même l'apparence de ce que nous appelons « critique historique ». A cette époque, elle était encore loin de naître, et les *Illustrations de Gaule* par Jean Le Maire en sont, avec bien d'autres, la preuve la plus évidente. Il ne faut donc pas s'étonner si Taillepied nous raconte tout d'abord que Magus, fils de Samothes, fut le deuxième roi des Gaulois et en même temps le *bastisseur* de la vieille cité, tandis que Rhomus, le dix-septième roi de Gaule, en aurait été « l'amplificateur ou restaurateur. » Voilà qui explique le nom latin de Rouen, *Rhotomagus*, en changeant Rhomus en Rothon. Une autre étymologie encore ne lui paraît pas trop « diverse ny esloignée de raison ». C'est celle qui ferait dériver Rouen de *rota magorum*, c'est-à-dire roue des sages, « car une compagnie de gens doctes et sçavans congregez ensemble pour les affaires publicques est appelée en latin *corona* ou *rota*, parce qu'ils sont assis à table ronde qui est faite en manière de roue. »

Taillepied n'est pas l'inventeur de ces bizarres et plaisantes étymologies : je les ai rencontrées ailleurs. Il est plus intéressant quand il nous parle des ponts de Seine et d'autres petits ponts de la ville, des nombreux incendies qui la dévastèrent, des fontaines et places publiques, des boucheries et poissonneries, des belles maisons et des rues de l'antique cité. Parmi ces dernières quelques-unes avaient des noms assez pittoresques et qui sentaient leur vieux gaulois, comme rue Pinse-doz, rue Pince-doigts, rue Basse-fesse, rue de tous les Diables. Il nous donne une longue liste des monastères, des églises, des chapelles et de ces nombreuses confréries dont l'argent, dit-il,

« s'emploie trop souvent à faire banquets », et dont néanmoins toutes les cloches de la ville « tinteloient et carillonnoient les fêtes ». Il n'oublie même pas celle des Conards ou Cornards que « présidait un abbé mitré, crossé, traîné solennellement par les rues en un chariot à quatre chevaux le dimanche gras et autres jours des bacchanales ». Viennent ensuite quelques notices biographiques très sommaires, la plupart sur les premiers archevêques de Rouen, sur les ducs de Normandie, qui presque toutes, il faut bien le dire, ne nous apprennent rien de nouveau. Ce que Taillepied aime à raconter plus longuement, et avec une sorte d'allégresse, ce sont les solennités religieuses, comme la procession où est portée la châsse de « Monsieur S. Romain », les fêtes du Puy de la Conception à propos desquelles il enseigne « comment on procède à la louange de la Vierge », et donne trois ou quatre modèles de rondeaux, balades et chants royaux « afin de servir de patron à ceux qui prétendront le prix. » Il mentionne en quelques lignes l'entrée à Rouen de Louis XII, de François Ier, de Henri II, de Charles IX, tandis qu'il nous fait une longue et curieuse description des funérailles pompeuses du célèbre cardinal Georges d'Amboise. On sait que les protestants, en 1562, ravagèrent, pillèrent la ville de Rouen et profanèrent ses églises : le bon cordelier rapporte simplement le fait, sans un mot de haine ou de colère contre eux, et s'il vient à citer Estienne Pasquier, son contemporain, il le qualifie « d'excellent personnage », ce qui ne lui aurait pas valu les compliments du P. Garasse. En somme, cet ouvrage de Taillepied réédité avec soin par un savant amateur du vieux Rouen, mises à part les légendes qui au fond pourtant contiennent un grain de vérité, ne sera pas une contribution inutile à l'histoire de la capitale de la Normandie.

J'oubliais de noter que Taillepied a dédié son livre à Monseigneur Charles, cardinal de Bourbon, archevesque de Rouen, celui qui joua un rôle assez piteux dans la Sainte-Ligue.

A. Delboulle.

Albert Vandal, **L'odyssée d'un ambassadeur; Les voyages du marquis de Nointel** (1670-1680), p. p. la Société d'histoire diplomatique.—Paris, Plon, 1900, in-8o, xii-355 pages, 4 héliogravures.

L'ambassade de Nointel à Constantinople tient en quelques dates, dont l'énumération est rapide. Nointel s'embarqua le 21 août 1670 à Marseille. Il eut au printemps de 1671 une première entrevue à Andrinople avec le grand vizir Kupruly, une autre au printemps de 1672, et il obtint enfin, dans une troisième audience, le 5 juin 1673, le renouvellement des capitulations, augmentées des quelques privilèges nouveaux, assez maigres à la vérité. Ayant ainsi exécuté les instructions

du roi, il fit pendant dix-sept mois, du 23 septembre 1673 au 20 février 1675, un long voyage à travers l'Archipel, aux Échelles, à Jérusalem (où il fit son entrée solennelle le 15 mars 1674), en Grèce, à Athènes, en Attique, et dans l'Eubée. De retour à Constantinople, il fit reconstruire l'ambassade de France, il y donna des fêtes splendides — la plus brillante eut lieu pour la Saint-Louis de 1676 —, mais il s'endetta et d'autant plus vite que le roi négligeait de lui envoyer son traitement. Il leva sur la nation française de Smyrne uue contribution à valoir sur les fonds qui, de France, ne venaient pas. Cet expédient fut sa perte. Le nouveau vizir Kara-Mustapha traita de haut le diplomate besoigneux, et dans l'audience qu'il lui accorda, le 2 mai 1677, il fit placer le siège de l'ambassadeur au pied de l'estrade sur laquelle Nointel avait eu jusqu'alors le droit de monter. Nointel protesta, mais inutilement. A Versailles, l'événement fut pire. Pendant onze mois, Nointel ne reçut de France « ni une lettre, ni un avis, ni le plus léger secours » et lorsqu'enfin Pomponne rompit ce long silence, ce fut pour confirmer, le 16 janvier 1678, une disgrâce qui n'était que trop prévue. Mais le roi eut la cruauté de maintenir pendant près de deux ans encore à Constantinople l'ambassadeur comme en exil dans son ambassade, et Nointel ne revint à Paris, en 1680, que pour y mourir disgrâcié, ruiné, oublié, le 31 mars 1685. Son succès avait été court et sans lendemain, et son histoire n'a, en somme, rien que d'ordinaire. Car, s'il est exact que l'ancienne France était « fortement gouvernée, rassemblée sous des chefs merveilleusement habiles à discipliner et à organiser ses énergies » (p. 178), il faut convenir tout de même que le cas n'était pas impossible d'ambassadeurs ruinés au service du roi et disgrâciés même quand ils avaient réussi dans leur mission : ce qui n'est peut-être pas le meilleur moyen « d'organiser les énergies ». Malgré tout, la destinée a été douce à Nointel. Elle lui a ménagé une revanche posthume. Elle lui a donné un historien qu'il suffira de nommer pour dire tout ce que « l'odyssée d'un ambassadeur » contient d'érudition aisée, d'exactitude dans le détail précis, de clarté et d'animation vivantes dans le rappel pittoresque du passé. M. Albert Vandal a su fort habilement tirer parti de deux circonstances particulières, qui projettent sur la trame forcément de ton neutre par elle-même, la couleur et le dessin. D'abord Nointel partit pour Constantinople au moment le plus heureux du règne de Louis XIV, à l'une de ces époques si rares dans la vie d'un peuple, où les comparses eux-mêmes jouent les grands hommes, dans la solidarité glorieuse de leur génération. Et, Nointel mis au premier plan, comme il convenait, dans son ambassade, les figurants autour de lui ne sont rien moins que Molière, Lulli et la cérémonie turque du bourgeois gentilhomme; Arnauld, Nicole et les controverses sur la présence réelle; l'érudit Galland et les Mille et une Nuits révélées pour la première fois aux barbares d'Occident ; Leibniz avec son étrange et

prophétique projet égyptien, et Colbert, Louvois, Lionne, Pomponne, tant d'autres encore dont les noms fameux, survenant tout naturellement à travers les aventures d'un diplomate obscur, donnent au récit, par le contraste même, un tour inattendu et singlièrement attachant. Au reste, Nointel tient avec aisance la première place. Il a laissé une correspondance considérable, d'un style démodé, mais où abondent les notations primesautières, les détails vus, les remarques amusées d'une curiosité universelle et toujours en éveil. Dans les longues dépêches de Nointel, sous les phrases prétentieuses et redondantes du bel esprit, M. V. a su voir, et nous faire voir, tout l'Islam violent d'autrefois, disparu aujourd'hui pour jamais, et tout l'Orient immobile, qui reste de siècle en siècle perpétuellement semblable à lui-même. Nointel rêvait d'un grand ouvrage qui eût été la description générale, passée et présente, des pays qu'il avait parcourus. Ses lettres en étaient comme la première rédaction. En outre, il avait réuni un « cabinet » d'antiquités; il faisait exécuter des tableaux (que M. V. a retrouvés presque tous et dont il donne la reproduction); ses artistes prenaient pour lui des vues et des copies. C'est ainsi qu'on doit à Nointel le précieux dessin du Parthénon avant qu'une bombe vénitienne l'eût ruiné. Peu à peu les documents de toutes sortes s'accumulaient chez l'ambassadeur. Le livre que projetait Nointel ne fut jamais achevé; mais les fragments en sont restés, ou plutôt, M. V. vient de l'écrire et mieux sans doute que n'eût fait Nointel lui-même. Et peut être, le seul tort de M. V. est-il d'avoir trop bien réalisé le projet de son héros. Il a trop raconté Nointel par Nointel, comme s'il n'existait pas d'autres sources d'informations. Par exemple, Nointel n'était pas seul à intriguer auprès du grand vizir. La France avait, comme aujourd'hui, des rivales et des concurrentes. M. Vandal le sait mieux que personne, et il définit à plusieurs reprises, avec son habituelle netteté, mais toujours incidemment, la situation prépondérante, qu'avaient su prendre les Hollandais et les Anglais. Mais, alors, pourquoi n'a-t-il utilisé, avec les dépêches de Nointel, que les sources et les livres d'origine française? Nul doute que s'il avait consulté les travaux anglais sur l'histoire du commerce dans le Levant, il n'eût été amené, sinon à corriger son exposé — dont on ne saurait vraiment dire qu'il soit inexact — du moins à le compléter, et à le modifier en bien des endroits.

G. Pariset.

— Dans trois articles de la *Nuova Antologia* (16 nov., 1er et 16 déc. 1901), tirés ensuite à part, M. A. d'Ancona passe en revue avec sa verve habituelle les relations successives de Frédéric II de Prusse avec les Italiens qui prêtèrent à son Académie l'éclat de leur nom, à sa politique leur dextérité de diplomates ou à son Trésor leur imagination financière. On voit défiler, entre autres, le célèbre

naturaliste Spallanzani, le comte Marini della Massa qui achète des tableaux pour le roi et s'entremet afin d'obtenir que le pape laisse subsister par exception les Jésuites en Prusse, Algarotti, Lucchesini, Lagrange, Denina, Antonmaria Calzabigi qui introduit la loterie en Prusse et Casanova. On y voit la Prusse, Venise, la France, l'Autriche et J.-J. Rousseau par dessus le marché unir leurs efforts pour ramener sur les scènes de Berlin une actrice qui préférait épouser un lord anglais. Mais surtout on s'intéressera au préambule où M. D'Ancona signale comme le premier signe du réveil de l'Italie à la vie politique, le vif intérêt qu'elle prit à la guerre de la succession d'Autriche et à la guerre de Sept ans. L'opinion se divisait selon les classes sociales et selon les régions : les amis des idées nouvelles, la Vénétie et la Sicile tenaient pour Frédéric, le clergé et les nobles, Bologne et la Lombardie pour Marie-Thérèse, et il naissait tous les jours, en faveur de l'un ou de l'autre, des volumes de vers que M. D'Ancona se défend avec raison d'avoir lus jusqu'au bout. — Ch. Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 février 1902.

Sur le rapport de M. R. de Lasteyrie, au nom de la commission du prix Saintour, l'Académie décerne à M. Charles Diehl un prix de 2,500 francs, pour son ouvrage sur *Justinien et la civilisation byzantine au* VIe *siècle*, et un prix de 500 francs à M. F. de Mély, pour son étude sur *les reliques de Constantinople au* XIIIe *siècle* et l'ensemble de ses travaux archéologiques.

M. Ernest Babelon fait une communication ayant pour but de démontrer que le portrait de Vercingétorix existe sur les monnaies gauloises qui portent son nom : c'est Vercingétorix roi de la Gaule. Il existe aussi sur les deniers frappés à Rome par L. Hostilius Saserna en l'an 46 a. C. pour célébrer le triomphe de Jules César. Seulement, sur ces derniers Vercingétorix a les traits décharnés et amaigris ; c'est Vercingétorix qui venait de passer six ans dans un cachot avant de figurer dans le triomphe de Jules César, au moment d'être étranglé ou décapité. Par là s'expliquent les différences des deux effigies, la gauloise et la romaine.

M. Gustave Schlumberger lit une note sur un reliquaire byzantin conservé dans l'église du village d'Eyne (Flandre occidentale) et qui lui a été signalé par MM. F. Cumont et P. Bergmans. Ce reliquaire de la vraie Croix porte sur le revers d'une plaque d'or émaillé une légende en vers disant que l'objet a été dédié à la Vierge par une princesse Porphyrogénète du nom de Marie, très probablement une des cinq filles de l'empereur Alexis Comnène, une sœur, par conséquent, du célèbre écrivain Anne Comnène.

M. le Dr E.-T. Hamy fait une communication sur Mecia de Viladestes, cartographe juif majorcain du commencement du XVe siècle, auteur d'une belle mappemonde datée de 1413 et conservée depuis 1857 à la Bibliothèque nationale.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — **7 avril** — **1902**

PEREIRA, Barlaam. — SAINT-CLAIR, Les mythes grecs. — NESTLE, Euripide. — JOEL, Le vrai Socrate et le Socrate de Xénophon. — O. RICHTER, Topographie de Rome. — HÜLSEN, Carte de Rome. — DE LA LANDE DE CALAN, Les personnages de l'épopée romane. — KITTEL, Humboldt et sa philosophie de l'histoire. — GOERLITZ, La méthode de Maskov. — GRIBBLE, Genève littéraire. — MALABARI, Orient et Occident. — WEULERSSE, Chine ancienne et nouvelle. — DONNET, En Chine. — KALBFLEISCH, Deux papyrus grecs. — Phèdre, p. FLATHER. — César, p. SCHUCKBURGH. — Tite-Live, XXI-XXV, p. ZINGERLE. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, XXXI. — BRAIG, Fr. Xavier Kraus. — COLLINET, La traduction néerlandaise du Conseil de Pierre de Fontaines. — WEYRAUCH, Guy de Warwick. — REBELLIAU, Bossuet sur l'usure. — Académie des inscriptions.

Fr. Maria Esteves PEREIRA. **O santo martyr Barlaam.** Estudo de critica historica. Extrait du 48e vol. de l'*Instituto* de Coimbre, 1901, in-4°, p. 33.

Le mémoire que M. Esteves Pereira a publié sur Barlaam renferme une traduction portugaise des actes de ce martyr faite sur le manuscrit grec 807 de la bibliothèque du Vatican. Cette traduction remet en lumière un texte hagiographique que les critiques avaient négligé pour s'attacher de préférence au roman de Barlaam et Joasaph.

L'introduction contient une étude historique bien documentée et digne des précédentes publications de l'éminent orientaliste portugais. Le trait principal qui distingue le martyre de Barlaam forme le dernier acte de ce martyre : la main droite de Barlaam est maintenue sur le feu de l'autel des sacrifices, recouverte d'encens. Les persécuteurs ne doutent pas que Barlaam, en proie à la douleur, n'agite sa main et ne laisse tomber l'encens sur le feu ; ainsi il aura sacrifié aux dieux. Mais le courageux chrétien laisse le feu consumer sa main sans faire un mouvement, et l'espoir de ses bourreaux est déçu.

Le nom de Barlaam se trouve chez les auteurs grecs ; les Syriens connaissaient ce saint sous le nom de Barlâhâ. *Barlâhâ* est, dit-on, formé de *Balaam* qui, dans la version des Septante, répond au nom biblique de *Bil'am* (Nomb. XXII et suiv.). D'un autre côté le syriaque *Barlâhâ* a donné naissance au nom grec *Barlaam.*

Le martyre de Barlaam remonte au IVe siècle de J.-C. Plus tard,

dans la première moitié du VII° siècle (et non du VIe), un certain Jean, moine du couvent de S. Saba. écrivit le roman édifiant de Barlaam et Joasaph, tiré du livre pehlevi de Joudasaph et Balauhar et de la légende bouddhique du Boddhisatva.

Une autre légende qui, dit-on, dérive du martyre de Barlaam, c'est la légende de *L'homme de Dieu* (ou S. Alexis). Le nom syriaque Barlâhâ (en grec Barlaam) signifie *Fils de Dieu* et, pour des raisons dogmatiques, on l'a changé en *Gabrà d'alâhâ* (l'homme de Dieu).

D'un autre côté, Mucius Scévola qui, au rapport de Tite-Live, fit brûler sa main droite sur un brasier pour sauver sa patrie, est à rapprocher de Barlaam qui agit de même pour sauver sa foi. La légende de Scévola a été inspirée par une réaction contre l'ancien culte du feu, de même que la légende chrétienne de Barlaam et la légende bouddhique du Boddhisatva. Conclusion : Barlaam n'a jamais existé; son martyre n'est qu'une adaptation populaire d'une légende dont la forme originale n'est pas connue, mais qui était déjà répandue en Italie au deuxième siècle avant J.-C.

Cette étude historique est séduisante, mais elle semble faire plus de part à l'imagination qu'à la réalité des faits. — 1° Le rapprochement entre le martyr Barlâhâ ou Barlaam et le prophète Bil'am ne repose que sur une vague analogie de noms. — 2° Il n'y a rien de commun entre les actes de Barlaam et le roman de Barlaam et Joasaph ; l'auteur du roman a seulement changé le nom de Balauhar (du roman de Joudasaph et Balauhar) en celui de Barlaam, qui était plus connu et convenait mieux au roman. — 3° La légende de l'homme de Dieu est complètement en dehors des actes de Barlaam ; cette légende serait mieux comparée avec les actes du prince Jean, dont le texte syriaque a été publié par M. Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, I, p. 344. L'homme de Dieu, *Gabrà d'alâhâ*, est l'épithète d'un prophète (I, Sam. IX, 6-8, dans la Peschittâ) ou d'un saint (Histoire d'Abdalmessîh dans Bedjan, *Acta mart. et sanct.*, I, 173, titre); ce nom n'a rien à faire avec celui de Barlâhâ. — 4° Aucun des documents cités dans cette étude, y compris le passage de Tite-Live sur Mucius Scévola, ne vise le culte du feu, et l'influence d'une légende qui se serait formée par réaction contre ce culte ne s'y fait sentir nulle part.

Cette étude, assurément très intéressante, ne suffit pas, selon nous, pour faire rejeter l'authenticité du martyre de Barlaam.

R. D.

George Saint-Clair. **Myths of Greece explained and dated.** London, Williams and Norgate, 1901, 2 vol. in-8°, 797 p.

L'auteur de cet ouvrage se compare à Amphion (p. 17), dont la lyre, comme chacun sait, édifia les remparts de Thèbes. Aux accents de

M. Saint-Clair, qui a su jouer l'air magique, les pierres éparses de la mythologie grecque sont venues d'elles-mêmes se ranger à leur place ; grâce à l'habile musicien, l'édifice est reconstruit, et chacun désormais pourra en admirer la solide unité, l'harmonieuse structure. Ainsi, pour nous servir d'une autre métaphore, le sphinx mythologique qui jusqu'à présent s'était renfermé dans un mutisme dédaigneux, ou qui n'avait ouvert la bouche que pour se moquer des consultants en leur donnant de fausses indications, s'est décidé enfin, au début de ce vingtième siècle, à révéler son secret, son vrai secret, aux oreilles privilégiées d'un honorable savant anglais.

Ce savant a prévu fort sagement, non sans mélancolie, que les critiques, même de bonne volonté, n'iraient peut-être pas jusqu'au bout de son livre. « Gardez-vous de me juger, de me condamner, s'écrie-t-il à plusieurs reprises, avant de m'avoir lu entièrement. » Et cette prétention est en elle-même assurément fort légitime. Nous croyons cependant que, pour apprécier la valeur de l'ouvrage, il n'est pas nécessaire d'avoir fixé les yeux sur chacune des lignes des 780 pages de ces deux volumes. Les trois premiers chapitres en effet qui forment une sorte d'introduction où l'auteur expose ses principes, quelques-uns aussi des chapitres qui suivent où il commence à appliquer ses théories, suffisent amplement à renseigner le lecteur, qui pourra après cela, suivant qu'il aura été convaincu ou non par ce premier exposé, tenir le livre ouvert ou le fermer définitivement. M. St-C. n'a en effet qu'une méthode, toujours la même, pour la variété des mythes; il tient en main une clef unique, une clef maîtresse qui doit ouvrir sans exception toutes les portes. Si l'on s'apercevait qu'il se fait illusion et que les premières serrures où il glisse son merveilleux passe-partout résistent, à quoi bon le suivre auprès des autres?

Quelle est donc la valeur de l'instrument dont il s'est servi ? Il y a trois ans, dans un ouvrage intitulé *Creation's Records discovered in Egypt* [1], il soutenait que les mythes égyptiens, tous apparentés les uns aux autres, racontent uniquement l'histoire des progrès de l'astronomie et des corrections successives du calendrier. Aujourd'hui, il affirme la même chose des fables grecques. Ces fables, où l'on aurait tort de voir des inventions déréglées et incohérentes, qui au contraire sont étroitement liées comme les parties d'un tout, ont été, dit-il, l'œuvre d'un peuple qui avait une connaissance étendue de la science astronomique, et qui a visé, pendant de longs siècles, à l'établissement d'un calendrier correct. « Le secret de la mythologie hellénique est donc une allégorie astronomique. Les faits et phénomènes du ciel ont été en Grèce la base du système religieux. Les prêtres furent astronomes... La mythologie est l'ensemble de leurs annales, une

1. Voir dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. XL (1899), p. 124, le compte rendu de M. Maspero.

histoire religieuse embaumée (p. 16) ». M. St-C. a voulu dérouler les bandelettes de cette momie sacrée : y a-t-il réussi?

Une objection préliminaire se présente aussitôt. A-t-on le droit d'attribuer à cette antiquité reculée où naquirent les mythes grecs la science astronomique, déjà assez avancée, que l'auteur lui prête? Comment, dans le cours des âges suivants, cette science s'est-elle perdue à ce point qu'elle a dû être découverte à nouveau, si bien que les Méton, les Eudoxe de Cnide, les Hipparque, connaissaient le ciel moins exactement que les vieux ancêtres des tribus helléniques, « quatre ou cinq mille ans auparavant » ; car c'est dans ces ténèbres lointaines que M. St-C. plonge un regard assuré! — L'astronomie s'est perdue, répondra-t-il, quand elle est devenue une mythologie, c'est-à-dire quand le langage figuré par lequel elle s'exprimait cessa d'être compris comme tel et fut pris à la lettre. Admettons que les choses se soient ainsi passées; mais M. St-C. ne nous a-t-il pas dit que les prêtres étaient astronomes? Comment donc la connaissance des lois du ciel ne se serait-elle pas conservée au moins dans les sanctuaires? Nous serions ainsi ramenés à cette hypothèse d'une science sacerdotale, qui séduisait Creuzer, mais qui est depuis longtemps abandonnée parce qu'en vérité elle est sans fondement. Ne l'opposons donc pas à M. St-C. qui ne l'a pas mise en avant. On aurait assez d'autres questions à lui poser.

Une des assertions principales est celle-ci : les plus anciens Grecs connaissaient le phénomène de la précession des équinoxes et ses effets; nous devons avoir cela présent à l'esprit, si nous voulons comprendre toute leur mythologie. Où sont les preuves de cette affirmation? Je ne les découvre pas. La phrase qui suit renfermerait-elle une preuve? « La précession des équinoxes a pendant longtemps été attribuée à Hipparque ; mais il est maintenant admis par Sir Norman Lockyer et par d'autres qu'Hipparque peut avoir seulement fait revivre une connaissance plus ancienne (p. 106) ». Pour quelles raisons est-ce admis? On aurait aimé à le savoir. Il s'agit d'ailleurs d'une simple possibilité ; or, si en effet il n'est pas impossible que la découverte en question soit plus ancienne qu'Hipparque, est-ce un motif pour la faire remonter à ce passé de milliers d'années où les mythes grecs, tous astronomiques d'après l'auteur, ont été créés? Si donc on ne veut pas lui accorder ce point important (et comment le lui accorderait-on?), tout son système est déjà ébranlé.

Il ne le sera guère moins, si l'on se refuse à croire que le Cycle Sothiaque ait été connu des inventeurs des mythes. Il ne suffit pas ici de citer (p. 81) le témoignage de M. Hogarth, qui dans son livre *Authority and Archaeology*, déclare que la Grèce a eu une très ancienne période de civilisation, « qui n'a guère été plus courte dans la mer Égée que dans la vallée du Nil ». Est-ce là un argument? Le Cycle Sothiaque est-il donc un signe nécessaire de haute civilisation? En supposant

que les Grecs l'aient connu d'assez bonne heure, n'auraient-ils pu emprunter aux Égyptiens la connaissance de leur Grande Année ? Or, l'auteur nous dit lui-même (p. 85) que le premier contact connu des Grecs avec les Égyptiens, l'invasion du Delta par les Grecs et les Étrusques, eut lieu sous le règne de Meneptah, fils de Ramsès II, règne qui peut se placer au XIVe siècle avant l'ère chrétienne. Nous voilà bien loin de ces temps très reculés où M. St-C. place l'origine des mythes helléniques. Il se voit donc forcé de supposer que Grecs et Égyptiens, ayant les mêmes cieux à observer et les mêmes problèmes à résoudre, ont suivi la même méthode, et sont arrivés, chacun de leur côté, aux mêmes résultats. Hypothèse pure. Où est la démonstration que nous cherchons ?

La trouverons-nous dans ce que l'auteur nous dit, à diverses reprises, des signes du Zodiaque ? Le résumé qui termine le deuxième volume (p. 777) contient la phrase suivante : « il nous a été révélé qu'à l'époque où les premiers calendriers furent composés, les signes du Zodiaque étaient inventés, et qu'on avait fait de l'équinoxe du printemps le point qui séparait les Gémeaux du Taureau. C'était vers l'an 4436 avant J.-C. » Ne souriez pas. Cette date résulte de calculs astronomiques auxquels, comme moi, vous n'entendez peut-être rien. Pour juger exactement l'entreprise de l'auteur, il faudrait être astronome et helléniste tout ensemble, ce qui est assez rare ; et cette condition difficile à réaliser permettra sans doute à l'auteur de regarder de haut les critiques et de mépriser leurs vaines attaques. Notre incompétence sur ce point est-elle cependant une raison pour nous récuser ? Un calcul, astronomique ou autre, peut être rigoureusement exact en lui-même et reposer sur une base fausse. C'est ce qui semble être arrivé pour le Zodiaque de M. Saint-Clair. De quel droit suppose-t-il que l'invention en est fort ancienne, quand les textes que nous possédons ne permettent pas une pareille hypothèse ? C'est seulement en effet vers l'époque d'Eudoxe, disciple de Platon, que les Grecs placèrent sur la route annuelle du soleil des constellations à figures d'êtres animés, et les monuments où est représenté le Zodiaque sont tous postérieurs à Alexandre [1]. Est-il vraisemblable du reste que la notion de ces signes, bien faits pour frapper l'imagination populaire, ait disparu complètement, pour se retrouver ensuite, on ne sait où ni comment, à la fin de l'époque classique ? Pourquoi, par exemple, n'en voit-on aucune trace dans les *Œuvres et Jours* d'Hésiode, qui cependant se préoccupe des constellations, qui cite Seirios, Orion, Arctouros, les Hyades, les Pléiades, ces dernières sans paraître savoir que ce groupe d'étoiles fait partie du Taureau ? M. St-C. dira que l'origine des signes du Zodiaque est très ancienne, pour cette seule

1. Voir Th. H. Martin, art. *Astronomia* du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, I, p. 484.

raison que ces signes jouent un rôle dans certains mythes grecs. Mais quels sont ces mythes? C'est ici qu'il faut signaler un défaut capital de méthode.

Il est commode, mais très fâcheux, de ne tenir aucun compte des époques historiques et de ne point s'inquiéter de la date des textes. « La constellation du Bélier nous est donnée comme étant le bélier à la toison d'or, le même qui porta Phrixos à travers les airs, et qui précipita Hellé dans l'Hellespont (p. 32) ». Mais qui a dit cela? La source que l'auteur n'indique pas, c'est les *Astronomica* d'Hygin [1]. L'identification remonte peut-être à Ératosthène, cité plus loin par le même Hygin; mais est-elle plus ancienne? Rien ne le prouve. Ce n'est pas le lieu d'établir, ce qui paraît acquis, que la plupart des mythes astronomiques ont été de formation tardive. Si cela est vrai, que signifie, en ce qui est des origines, un texte comme celui d'Hygin? De même, quand l'auteur nous dit que le Capricorne a combattu avec Zeus contre les Titans, il oublie que c'est dans les *Phénomènes* d'Aratus que l'Αἰγοκέρως est mentionné pour la première fois. Oui, le Zodiaque entier est entré dans la mythologie; mais il n'y est entré que fort tard, à l'époque alexandrine.

Si les fondements sur lesquels a bâti l'auteur sont ruineux, que penser de la solidité de sa construction? Il est à craindre qu'après comme avant lui, les pierres mythiques attendent encore, pour s'ajuster, la lyre d'Amphion. On admirera tout au moins sa prodigieuse imagination, l'énergie de son effort poétique, sa ténacité surtout à poursuivre, à travers mille obstacles, en dépit de toute vraisemblance et souvent de toute logique, la vérification d'une hypothèse séduisante, mais invérifiable. Ce livre, malgré les vices de sa méthode, n'est cependant point à mépriser. Outre une connaissance assez exacte des diverses fables de l'antiquité, on y trouvera beaucoup de rapprochements ingénieux, suggestifs, qui donnent à réfléchir. Très peu de personnes, j'imagine, auront le courage de le lire entièrement; beaucoup se laisseront aller à le feuilleter. Ce mérite en effet ne peut lui être refusé de piquer la curiosité et d'appeler sérieusement l'attention sur une catégorie de mythes qui peut-être n'ont pas été jusqu'ici étudiés assez à fond. Les mythes astronomiques, s'ils ne sont pas, comme le veut l'auteur, toute la mythologie, en constituent du moins un chapitre des plus intéressants.

P. Decharme.

Wilhelm Nestle, **Euripides der Dichter der griechischen Aufklærung.** Stuttgart, W. Kohlhammer, 1901. Un vol. in-8° de xi-593 p.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, c'est surtout le penseur que

1. Chap. xx.

M. Nestle étudie dans Euripide, peut-être même ne voit-il en lui que le penseur et ignore-t-il le poète. La philosophie tient une grande place dans l'œuvre d'Euripide ; les anciens l'avaient appelé le philosophe de la scène. C'est lui qui a rompu le plus nettement avec le passé ; il combat toutes les erreurs, tous les préjugés légués par les anciens âges, c'est aussi un des précurseurs des temps nouveaux ; nul n'a propagé avec plus d'éclat les idées apportées par les philosophes et par les sophistes, qu'elles concernent la religion, la morale, l'état social ou politique des cités grecques, la physique de l'univers. Tout cela est certain et connu depuis longtemps. La difficulté commence quand on veut, comme le dit M. Decharme (*Euripide et l'esprit de son théâtre*, t. II), déterminer dans quelle mesure Euripide fut un penseur original. A-t-il eu un système philosophique bien coordonné, bien arrêté ? Il est certain qu'il ne faut pas trop presser les textes, qui sont parfois contradictoires. Nous croyons que l'âme d'Euripide était plus complexe que ne l'imagine M. Nestle. Il nous semble qu'il a laissé dans l'ombre quelques-uns des traits originaux du poète. D'abord le désir, on peut dire la manie de vouloir tout expliquer. Ainsi Laius est averti par l'oracle qu'il ne doit pas chercher à avoir des enfants ; mais il aime le plaisir, il aime aussi à boire ; il oublie l'oracle ; et c'est sa femme, la malheureuse Jocaste elle-même, qui raconte cette belle histoire dans un long monologue tout rempli d'horreur tragique. En second lieu l'amour du réalisme. Nulle pièce n'est plus intéressante pour nous que l'*Electre*. De cet épisode le plus terrible peut-être de la sombre légende des Atrides, il fait un drame bourgeois où les traits familiers et vulgaires abondent ; rien de plus piquant que le contraste entre les mœurs que suppose cette légende et les mœurs qu'Euripide prête à ses personnages ; c'est ainsi que Ménélas dit à Oreste qu'au lieu de tuer sa mère Clytemnestre, il aurait dû lui faire un procès. Le dernier trait que nous reprochons à M. N. d'avoir un peu négligé dans l'analyse de ce caractère de poète si riche et si varié, c'est précisément le don poétique. Car Euripide est encore plus poète que philosophe ; comme metteur en scène, comme métricien, il a des idées originales, il veut faire du nouveau ; de là l'emploi des monodies, de là une forme particulière du prologue. Malgré ces réserves, nous reconnaissons que le livre de M. N. a une haute valeur, le sujet est traité avec une grande compétence ; notre intelligence du plus tragique des poètes est en progrès. Nous avons malheureusement à relever ici encore l'ignorance de travaux français ; M. Nestle mentionne l'ouvrage de M. Decharme ; nous doutons qu'il l'ait bien étudié et bien compris. Enfin, dans ce livre qui traite surtout de la philosophie grecque, il est étrange de ne pas voir mentionné l'ouvrage de M. Brochard sur les sceptiques grecs.

Albert Martin.

K. Jóël. **Der echte und der Xenophontische Sokrates**, t. II. Berlin, Gärtner (Heyfelder), 1901 ; 2 vol. de XXV+1-560 et IX+561-1145 p.

Il y huit ans que la première partie de cet ouvrage a paru. Dans celle-ci, dont les 1145 pages font la matière de deux volumes, M. Joël achève la tâche qu'il s'est proposée, de montrer que le Socrate de Xénophon ne peut être le vrai Socrate, pas plus d'ailleurs que celui de Platon, et qu'il ne faut pas songer à retrouver dans ces deux écrivains un portrait du maître complètement ressemblant. On voit bien Socrate dans les *Mémorables*, qui font le sujet de cette dernière partie; mais quel Socrate? Il faudrait, pour qu'on l'acceptât tel qu'il est présenté, que l'ouvrage de Xénophon eût un caractère historique indiscutable, que les théories qu'il renferme fussent l'expression exacte des doctrines du philosophe, et qu'on y sentît, à travers la personnalité de la forme, l'esprit impersonnel de celui qui a vu et entendu, et qui expose, sans éléments étrangers, à l'abri de toute influence directe ou indirecte, ce qui lui semble être les traits distinctifs et invariables de son héros. M. J. nous montre au contraire que Xénophon n'est rien moins qu'indépendant, et que sa source d'information est loin d'être Socrate lui-même. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement? On ne peut nier sans doute que les *Mémorables* ne contiennent des traits essentiellement socratiques; mais en réalité Xénophon était assez mal qualifié pour être un fidèle témoin. Le temps pendant lequel il fréquenta Socrate ne put pas être bien long, et rien ne prouve que ses relations avec lui aient été très intimes; il quitta Athènes avant la mort de Socrate, et le genre de vie qu'il mène dès lors, son admiration pour Sparte et pour les vertus doriennes peuvent avoir imprimé à ses souvenirs un tour particulier; enfin les *Mémorables* sont un ouvrage de la vieillesse de Xénophon, et à ce titre peuvent n'être qu'un écho affaibli de l'enseignement reçu dans sa jeunesse. Devra-t-on conclure que le Socrate de Xénophon n'est ni vrai ni conforme à l'histoire? A tout le moins ce sont là des présomptions; il serait cependant inadmissible qu'on se prévalût de telles raisons pour refuser toute valeur historique aux récits des *Mémorables*. La thèse changera, au contraire, si des raisons intrinsèques conduisent à un résultat analogue. Or M. J. ne voit pas dans les *Mémorables* une œuvre historiquement documentée; selon lui, ces quatre livres ont été composés par Xénophon plutôt comme un exercice littéraire, et les doctrines qu'ils renferment ne sont pas autre chose que les enseignements de l'école cynique, Xénophon ayant été fortement influencé par Antisthène, soit directement, soit par ses écrits, porté d'ailleurs de ce côté par son caractère, sa philosophie pratique, son activité physique et son laconisme. Les *Mémorables* sont socratiques si l'on veut, mais le Socrate qu'ils nous montrent n'est pas le vrai. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'« historicité » des *Mémorables* est attaquée; M. J. connaît et nomme

ceux qui l'ont précédé dans cette voie, en particulier Dümmler, à la mémoire de qui l'ouvrage est dédié. Mais sa thèse principale ne consiste pas à montrer que l'on doit peu s'en rapporter à Xénophon pour prendre une idée exacte de Socrate. Ce n'est là pour lui, en réalité, qu'un point secondaire. Ce qu'il poursuit avant tout, c'est une reconstruction de la socratique cynique, au moyen d'une habile synthèse des traits épars dans Platon et surtout dans Xénophon, un tableau d'ensemble des théories d'Antisthène sur la morale individuelle et la morale sociale, une histoire de la diffusion de ces théories dans les écrits socratiques et post-socratiques, de leur vitalité et de leur influence dans la philosophie et la littérature, en un mot, la réhabilitation du cynisme méconnu. C'est Antisthène, le fils de l'esclave, qui est le trait d'union entre l'ionisme et le dorisme, entre l'intellectuel et le pratique, entre la spéculation et la lutte, entre Ulysse le raisonneur et Héraklès l'homme d'action ; mieux encore, et c'est là une des originalités de ce livre, Antisthène est un précurseur, un initiateur, un émancipateur. Entre le vrai Socrate, le représentant le plus parfait de l'esprit attique, le penseur, le philosophe individualiste, et le Socrate que Xénophon dépeint plus littérairement que réellement, il y a place pour le demi-grec, le philosophe pratique et social, qui, sortant des étroites limites de la Grèce, ne laisse aucune question humaine en dehors de son activité, et dont l'influence incontestable s'est exercée à travers les siècles jusque dans le monde romain et le monde chrétien : c'est Antisthène le cynique, dont le nom a été éclipsé pour la postérité par celui de Socrate (p. 1136). Suivrons-nous M. J. dans ses analyses et ses démonstrations? Il faudrait pour cela de nombreuses pages, et il nous suffit d'avoir donné la substance du livre. Mais si le lecteur ne craint pas de s'engager dans ces longs développements, il tirera profit de sa lecture et n'aura pas perdu son temps. Je ne puis lui garantir qu'il trouvera un égal intérêt partout : la disposition manque d'unité, et il n'est pas du goût de tout le monde de passer trop souvent par des chemins de traverse, surtout quand on ne voit pas où ils conduisent. Avec la méthode d'exposition de M. Joël, on est toujours à un tournant, et lorsqu'on retrouve la grande route, on est quelque peu dépaysé. Il serait trop facile, et peut-être injuste, de reprocher à M. J. des défauts de composition et de proportion qu'il reconnaît lui-même dans sa préface; mais il n'en reste pas moins vrai que, malgré leur intérêt particulier, des morceaux comme ceux relatifs à Dion (p. 391-445) et aux fragments d'Antisthène(?) dans Jamblique (p. 673-704) sont en dehors de la suite logique et historique de l'ouvrage, et que, si les développements sur la fable de Prodikos, sur le banquet des sages et les *Nuées* d'Aristophane ont leur attache dans le sujet même, ils sont poussés au point de ne plus être ce qu'ils devraient être, de simples parenthèses. Sans doute M. Joël ne perd pas de vue son sujet; mais il se rend compte que le lecteur peut s'égarer; de là ce conseil

détourné qu'il lui donne de lire par morceaux séparés, et cette sorte d'appréhension que le recenseur ne se venge sur l'auteur de la peine éprouvée à la lecture (p. XII-XIII). L'ouvrage, dans la multiplicité et la subtilité de ses détails, déroutera sans doute ceux qui ne connaissent Xénophon que par l'impression jadis reçue et par la persistance de la tradition classique; mais l'esprit non prévenu, tout en faisant ses réserves (ne serait-ce qu'à propos du titre), louera les résultats d'ensemble, la largeur de vues de l'auteur, et la pénétration qui lui a permis de mettre en lumière, dans la vie antique, l'un des facteurs d'une évolution individuelle et sociale de l'humanité.

MY.

Otto RICHTER, **Topographie der Stadt Rom,** München, 1901, in-8° chez Beck 411 pages.
Ch. HÜLSEN, **Wandplan von Rom,** en quatre feuilles; Berlin 1901 chez Reimer.

M. Richter vient de donner dans la collection des manuels d'Iwan von Müller, une deuxième édition de sa *Topographie de Rome*. Il a le droit de faire imprimer sur la couverture qu'elle est augmentée et améliorée; car si le plan est resté le même, les différentes parties ont subi des remaniements très sérieux. Ainsi, l'étude du forum a été tenue au courant des découvertes advenues depuis quinze ans; bien plus, comme par suite de la lenteur de l'impression ce chapitre n'était déjà plus au point au moment où le livre allait paraître, M. R. dans un chapitre complémentaire de quinze pages, a traité des trouvailles les plus récentes, comme celle du soi-disant tombeau de Romulus et de la fontaine de Juturne. De même la description du Palatin a pris de grandes proportions; de même encore celle de toute la partie orientale de Rome, avec le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin : le paragraphe qui concerne cette région a passé de 16 pages qu'il comptait dans la première édition à 67 pages. De même encore l'auteur a ajouté quelques pages pour les voies qui entouraient la ville et pour les tombeaux qui s'y élevaient. Tel qu'il est, le livre peut être vraiment utile à ceux qui étudieront la topographie de Rome; dans son état antérieur il était devenu tout à fait insuffisant. Les plans joints au volume ont dû, naturellement, être remaniés ou développés : plan du Palatin, plan du forum républicain, du forum impérial, des divers forum des empereurs; la carte finale, où Rome moderne et Rome ancienne étaient superposés, avec des couleurs différentes, a été dédoublée, ce qui ne me paraît point une innovation heureuse. Enfin des vues de valeur assez inégale ont été insérées soit dans le texte soit en planches, sans que l'on aperçoive toujours les raisons qui les ont fait choisir à l'exclusion de bien d'autres, qui auraient aussi bien pu trouver place dans le volume. En un pareil sujet, la sélection est bien difficile; une topo-

graphie de Rome, pour être tout à fait complète, demanderait une illustration continue, riche surtout en plans de détail.

La bibliographie est bonne, jusqu'en 1900.

M. Hülsen dont le nom est lié intimement, comme celui de M. Lanciani, à toute étude sur la topographie de Rome, vient de publier, de son côté, une carte murale en quatre feuilles de Rome antique. C'est une carte destinée essentiellement à l'enseignement. Là aussi on trouve reportées les découvertes les plus récentes : la fontaine de Juturne y est à sa place, à côté du temple des Dioscures. Le plan des diverses constructions est largement traité, la masse seule du monument étant indiquée, traversée par des hachures; les détails n'étant notés que par exception, sauf dans le plan spécial du forum et des environs, qui occupe un des angles de la carte d'ensemble. Toute la partie de la ville que couvraient jadis des habitations est marquée par une teinte plate violette; les endroits plantés d'arbres, jardins ou promenades par une teinte verte; les nécropoles par une bande violette bordant à droite et à gauche le tracé des voies. Cette coloration est une trouvaille ingénieuse, qui donne à l'ensemble non point précisément un aspect flatteur, mais une extrême clarté. La carte mesure 1 m. de hauteur sur 1 m. 25 de largeur. L'échelle adoptée est le 1/4250. Naturellement cette carte ne vise pas à remplacer le grand plan de Lanciani dont le but est tout différent.

R. Cagnat.

Vicomte Ch. de La Lande de Calan. **Les personnages de l'Epopée romane.** Redon, imprimeries réunies A. Bouteloup (en dépôt à Paris chez Bouillon), 1900, in-8° de 355 p.

Ce livre est intéressant et curieux; il témoigne de vastes lectures et d'un puissant effort de combinaison et de synthèse : mais il pèche par de graves défauts de fond et de forme.

Le premier est un caractère équivoque et hybride : il semble que l'auteur l'ait commencé avec l'intention de dresser une simple liste des personnages de nos chansons de geste — travail fort utile et qui a été récemment mené à bonne fin par M. E. Langlois,—puis qu'il y ait greffé des recherches sur l'origine des principaux de ces noms, le rapport des textes où ils apparaissent avec l'histoire, et que, emporté par les joies de la découverte ou l'ivresse de l'hypothèse, il ait oublié le premier sujet sans savoir limiter le second. Les listes de noms avec renvois aux textes sont très étendues, mais elles ne sont évidemment pas complètes, et surtout elles ne sont pas utilisables, étant dispersées suivant les exigences de l'exposition historique [1]. Ce sont les

1. Un index des noms remédie en partie à cet inconvénient, mais lui-même n'est pas complet, et pour quelques noms il ne renvoie pas à moins de six ou sept passages.

recherches originales qui l'emportent, mais elles sont infiniment trop étendues et conduites d'une bien singulière façon. Ce que M. de Calan prétend nous faire connaître, ce n'est rien moins que le substrat historique de *toutes* les chansons de geste. Quoi! on discute depuis plus de cinquante ans sur le rapport avec l'histoire du cycle de Guillaume; dix savants du plus grand mérite y ont usé leurs forces; les érudits qui, tous les jours, reprennent un point de détail, limitent leur ambition à préciser une date, à assurer une identification : et M. de C. se flatte, d'un coup, en travaillant sur des textes incomplets, mal publiés — et au reste innombrables, — de dire le dernier mot, non seulement sur le cycle de Guillaume, mais sur toute notre ancienne poésie épique, considérée dans ses rapports avec l'histoire! M. de C. recevrait-il du ciel la vérité toute faite? Est-ce là de la critique, ou de l'illuminisme? Il est persuadé que Ganelon est la divinité celtique Gwynwas (p. 87. n.), que Thibaut, l'adversaire de Guillaume, est « un des comtes dont le dévouement assura à Charles le Chauve la couronne de France » (p. 74), que Garin le Lorrain est un compagnon de ce Thibaut, qui « en 840 amena avec lui à Charles le Chauve les contingents de la vallée du Rhône » (p. 41), que Renaut de Montauban n'est autre que Renaut de Poitiers qui « battit en 843 Érispoé, dont notre épopée a fait Ripes de Ribemont » (p. 7 et 208), etc. etc. Au lieu de quatre ou cinq personnages épiques je pourrais en citer cinquante, au sujet desquels M. de C. n'est pas moins affirmatif. Sur quoi fonde-t-il ces affirmations? Il ne nous le dit pas et nous devons le croire sur parole. Ces personnages des VIIIe et IXe siècles, qui seraient les prototypes de nos héros épiques, nulle part M. de C. n'expose leur histoire, ne montre le rapport de celle-ci avec les textes où il prétend en voir le reflet. Il se contente d'indications vagues et sans garanties. Un tel « était royaliste », tel autre « du parti féodal »; cela suffit à M. de C. pour les enrôler dans le parti où les engage l'opinion qu'il leur prête — ou quelquefois dans le parti contraire [1]. — Ce sont là des procédés bien sommaires; l'histoire carolingienne n'est pas tellement claire, elle n'est pas tellement familière à la majorité des philologues, qu'il ne soit utile d'en rappeler les traits que l'on évoque, en fournissant des références précises. Croirait-on que dans ce livre, qui, à chaque pas, fait appel à l'histoire, il n'y a pas une référence de caractère historique, pas un renvoi à Pertz ou à Dom Bouquet, non plus qu'aux historiens modernes?

En comparaison de ces défauts, on considérera comme fautes vénielles sans doute des analyses imprécises ou peu fidèles [2], une

1. « Renaut, qui devrait être un royaliste, est ici (dans *Renaut de Montauban*) représenté comme un rebelle » (P. 208).

2. Voyez par exemple (pp. 32-33) l'analyse du *Couronnement de Louis*. Comment Guillaume a-t-il pu devenir duc d'Aquitaine par son mariage (lequel du reste ne s'effectua point) avec la fille de Gaifier d'Espolice, c'est-à-dire de Spolète? Guillaume, dit M. de Calan, « tue en champ clos un insolent Northman (plus tard

exposition touffue, que la multiplicité des noms et des détails enchevêtrés rend parfois difficile à suivre, une médiocre disposition des matières [1], une singulière désinvolture à corriger, modifier les noms propres et à assimiler les formes les plus divergentes [2], à voir dans tous les personnages portant le même nom des reflets d'un héros unique [3], enfin une fâcheuse tendance à ces interprétations mythologiques ou symboliques auxquelles on a depuis longtemps à peu près renoncé [4].

Tel qu'il est ce livre mérite d'être lu et étudié ; l'idée générale d'où il est sorti et qui consiste à chercher dans l'histoire des Carolingiens le noyau primitif de la plupart des chansons de geste est évidemment juste — plutôt que nouvelle, — et il pourra se faire que les recherches ultérieures confirment bien des identifications proposées pas M. de C. ; mais il n'aura jamais eu l'honneur d'une démonstration complète et définitive. Il nous fait savoir que ce livre est un fragment détaché « d'une œuvre plus considérable », conçu d'après le même système. M. de Calan servirait mieux la science en reprenant quelques parties de l'édifice qu'il a hâtivement élevé et en les munissant des

---

transformé en Normand ou en Breton) qui était venu défier le roi Louis. » Cet « insolent Northman » (je ne sais ce que signifie la parenthèse) n'est autre qu'Acelin, fils de Richard, duc de Normandie; il ne défiait pas Louis, mais lui disputait la couronne, et Guillaume ne le tue pas en champ clos, mais dans l'église même où, grâce à la trahison des clercs, il allait se faire couronner.

1. En vertu de laquelle par exemple l'étude du cycle des Lorrains (p. 46-51) est intercalée dans le chapitre sur le cycle de Guillaume.

2. Saint Coine est identifié avec saint Antoine (p. 16, ss.). — « Maugalie, qui est Marsabille dans l'*Octavien* français, est Brandoia ou Brandoria ». (Ibid.) — « Savari est probablement identique à Sohier du Plessis » (p. 57). — Aimeri est une forme méridionale d'Henri (p. 32, ss.). — Que signifient des incises comme « Aragon ou mieux Adrogant » (p. 52) ? Et qui est Adrogant ?

3. Voy. p. 35, tous les Bernart dérivés du personnage de ce nom, qui apparaît comme compagnon de Guillaume.

4. Aimon, père de Renaut « comme l'Hama, Hamo ou Heimi de l'épopée germanique..., est une divinité généralement (?) hostile au héros » (p. 211). « Son caractère surnaturel explique tout (*sic*)..... Son rôle énigmatique dans la *saga* de Charlemagne... à l'égard de Reinbaud (*lis.* de Ripes), dont il est successivement l'adversaire et l'ami, est celui d'un personnage mythologique, comme l'Aimon qui, dans Jacques d'Acqui, délivre Charles captif à Montmélian, grâce à la connivence d'un prétendu comte Anselme, qui recouvre en réalité saint Antoine, comme le transfuge Aimon (Sarrasin converti comme l'était tout à l'heure Anselme, lisez personnage mythologique généralement hostile et parfois sympathique, qui, d'après la chronique de Novalèse guide vers le repaire sarrasin de Fraxinetum les comtes Arduin et Robaud, auquel l'associent les *Lorrains* et *Roland*. » C'est limpide, comme on voit. — Aérofle, Aenré, Martamar, Danebus sont (p. 59) « des pirates scandinaves ou des divinités celto-germaniques » ; il est vrai qu'ils deviennent un peu plus loin (p. 63) « peut-être des personnages réels, peut-être des noms propres courants d'origine germanique. » Mais c'est surtout dans l'*Appendice*, consacré aux héros des romans antérieurs (car son sujet n'a pas encore paru assez vaste à M. de C.) que les identifications hasardées et les interprétations mythologiques dépassent vraiment les limites permises.

substructions et des étais sans lesquels il n'est pas en histoire de construction durable.

A. Jeanroy.

O. Kittel. **Wilhelm von Humboldts geschichtliche Weltanschauung** im Lichte des klassischen Subjektivismus der Denker and Dichter von Königsberg, Iena und Weimar (*Leipziger Studien aus dem Gebiete der Geschichte* hg. von G. Buccholz, K. Lamprecht, E. Marhks, G. Seeliger. VII. Band. 3. Heft) Leipzig, Teubner, 1901, in-8°, pp. viii, 139.

W. Goerlitz. **Die historische Forschungsmethode Johann Jakob Maskovs** (Ibid. 4. Heft). Leipzig, Teubner, 1901, in-8°, p. 70.

M. Kittel a sacrifié à un schématisme trop rigoureux dans sa brochure qui donne l'impression d'être écrite plutôt par un philosophe que par un historien ; il s'agit, il est vrai, de philosophie de l'histoire. L'auteur a bien saisi l'évolution de l'esprit allemand entre la Réforme et le classicisme, et montré ce que Humboldt en particulier avait retenu de son éducation rationaliste, de l'influence de Leibnitz, du contact avec les mystiques et les spinozistes, avant de devenir le *Deutsche Hellene* de 1790, le représentant le plus complet peut-être de l'esprit classique dans l'Allemagne de Gœthe. Toute cette introduction est une excellente et claire caractéristique. Dans trois chapitres successifs, non exempts de répétitions et parfois de confusion, M. K. étudie comment cet esprit classique « se réfléchit » dans les idées de Humboldt sur le monde, sur l'humanité et sur la méthode historique. Pour Humboldt l'univers est un tout organique, une œuvre d'art, et l'humanité un organisme également, aux parties solidaires, se développant suivant les lois cachées d'un germe intérieur. M. K. signale au cours de son analyse un parallélisme constant entre la conception scientifique de Gœthe et la conception historique de Humboldt (à ce titre sa brochure ne sera pas inutile aux commentateurs du *Faust*), montrant comment tous deux épris de synthèse ont fondu le principe moderne de causalité avec l'ancien téléologisme. En précisant ce qui sépare Humboldt d'un de ses grands devanciers, Herder, M. K. n'est pas très juste pour le dernier ; il ne fallait pas mettre au compte de Herder (p. 44 et 121) les erreurs de ses adversaires, de Süssmilch en particulier, qu'il réfute justement dans son traité sur l'origine du langage. Humboldt représente en résumé comme la transition entre l'ancienne école historique, où l'individualisme est le facteur essentiel, et l'école nouvelle franchement déterministe, préoccupée de rendre au groupe ce qu'on n'avait longtemps accordé qu'aux individus. L'étude de M. K. est solide, instructive, et par les abondants rapprochements qu'elle nous donne, elle éclaire peut-être plus encore l'évolution intellectuelle de l'époque classique allemande qu'elle n'expose ce qu'annonce son titre, la conception historique de G. de Humboldt.

L'étude de M. Goerlitz, un autre élève de M. Lamprecht, est au contraire exclusivement historique. Il y analyse, d'abord dans les principes généraux, puis dans le détail, la méthode scientifique de Maskov (1689-1761), l'historien-juriste non sans valeur, mais aujourd'hui un peu oublié du vieil empire allemand. M. G. montre comment Maskov conçoit l'histoire de son point de vue de professeur de droit public, l'importance qu'il donne aux faits politiques et aux institutions, son dédain de l'accessoire et de l'anecdote, son souci scrupuleux de la chronologie. Rejetant les légendes et les traditions populaires, il ne veut écrire que d'après les sources, plus préoccupé de les amasser que de les mettre en œuvre, et lorsqu'elles manquent, s'interdisant les conjectures. De longues pages sont consacrées à la manière dont Maskov a entendu le problème de la critique des sources : il met en première ligne les documents officiels ; pour les sources puisées dans les historiens, il s'adresse au moins en principe aux contemporains, subordonne en tout cas leur valeur à leur ancienneté, contrôle leur impartialité, et quand ils sont divisés, les accorde en prenant une opinion moyenne ou même laissant au lecteur le soin de s'en former une ; quant à la question capitale de la genèse des sources, il ne la soupçonne même pas. M. G. a suivi dans le plus grand détail la méthode de travail de son historien, en l'illustrant par de nombreux exemples tirés de ses œuvres. Le dernier volume de l'une d'elles, le troisième de la *Geschichte der Teutschen unter den Carolingern*, resté en manuscrit, est caractérisé dans un appendice.

L. R.

Francis Gribble, Lake Geneva and its literary Landmarks. Londres, Constable, 1901 ; in-8° de x-352 p.

L'auteur se défend d'avoir voulu écrire une histoire littéraire de Genève. Il n'a prétendu donner, dit-il, qu'un livre passant en revue « les hommes et les femmes célèbres, indigènes ou étrangers, dont le nom est associé à la ville et à son lac » : et les écrivains, les réformateurs et les hôtes illustres de la patrie de Rousseau défilent en effet dans ces pages anecdotiques et agrémentées d'illustrations. Sans changer de matière et de titre, l'ouvrage aurait pu devenir une intéressante étude de littérature comparée, si M. Gribble s'était préoccupé de rechercher ce qu'ont pu devoir à Genève les écrivains issus d'elle et les visiteurs qui ont demandé plus que des sensations à cette Cosmopolis lacustre. Si hasardeux qu'il soit de réduire à l'unité des notions de ce genre, il eût été légitime de trouver cette valeur genevoise en littérature dans un contact particulièrement constant des lettres avec la vie politique et sociale. La préférence accordée par M. Gribble à l'anecdote,

outre les *desiderata* qu'elle laisse[1], a ses dangers : c'est, un Rousseau tout négatif qui nous est présenté au chap. XVII; et qui reconnaîtrait, dans le Coppet décrit page 291, ce que Stendhal pouvait un jour appeler « les états généraux de l'opinion européenne? »

F. BALDENSPERGER.

— Les livraisons 25 et 26 terminant le tome IV du *Recueil d'archéologie orientale* publié par M. CLERMONT-GANNEAU, viennent de paraître à la librairie Leroux. — Sommaire : § 66 : Lecture rectifiée des inscriptions de Waddington. § 67 : Nouvelles observations sur la mosaïque hébraïque de Kefr Kenna. § 68 : Un thiase palmyrénien. § 69 : Le dieu nabatéen Chaï al-Qaum. Additions et rectifications. Table des figures dans le texte. Table des planches hors texte. Table des matières.

— M. BEHRAMJI-MALABARI poursuit avec un zèle infatigable la noble tâche qu'il s'est assignée ; pour secouer la torpeur séculaire de l'Inde, il emprunte tous les moyens d'action que l'activité fiévreuse de l'Occident a mis au service des réformes sociales. Déjà conférencier et journaliste, il vient de créer une Revue mensuelle sous le titre expressif de *East and West* (Bombay, Caxton Printing Works). Le premier numéro a paru en novembre 1901. Esprit pratique de Parsi tempéré par le mysticisme hindou, M. Malabari déclare que sa Revue a « une mission » : elle doit servir d'interprète entre l'Orient et l'Occident, et provoquer une fusion harmonieuse entre les sciences techniques de l'un et la sagesse traditionnelle de l'autre, pour les faire concourir à un idéal de civilisation supérieure. Le programme sera, je le crains, plus difficile à réaliser qu'à tracer; il se heurte à la difficulté où se sont achoppées déjà bien des réformes : le personnel fait défaut. Où trouver un groupe de collaborateurs autorisés, qui prêchent d'exemple, et qui combinent avec une sympathie sincère des connaissances positives et une critique impartiale? Les deux premiers numéros, que j'ai sous les yeux, témoignent des difficultés initiales : la Revue oscille encore entre les articles de vaine littérature, les généralités ambitieuses et vagues et les problèmes de la politique anglo-indienne. Telle qu'elle est, elle n'en tient pas moins une place honorable et remplit une fonction utile ; elle apporte au public qui lit l'anglais, naturellement friand de *Magazines*, une lecture instructive et variée qui l'initie à un des aspects du problème indien, en attendant que l'Inde arrive à s'exprimer directement sans passer par l'intermédiaire toujours suspect des fonctionnaires et des babous. — S. L.

— M. G. WEULERSSE (*Chine ancienne et nouvelle. Impressions et réflexions.* Paris, Colin. In-18, XV et 366 pp.) a visité la Chine en touriste, mais en touriste qui sait voir et qui sait écouter. Le livre d'impressions et de réflexions qu'il nous donne est un excellent spécimen de cette littérature du « globe-trotter » qui est

---

1. Lire *Rhône* au lieu de *Rhine* p. 48; la *notable and learned English colony* de 1556, les *some hundreds* dont parle M. G. à la p. 93, cela se réduit, suivant une étude de M. Heyer, à 212 individus; c'est en mai 1701, non en 1703, qu'Addison vint à Genève (p. 148); B. Constant mérite mieux que la qualification de *brilliant, though shallow* (p. 300); Amiel a été professeur à Genève (p. 342); Sainte-Beuve et son « expédition de Lausanne » en 1837 auraient dû être cités, puisque Vaud a sa place dans l'ouvrage.

depuis longtemps florissante en Angleterre, mais qui ne fait guère que commencer de s'acclimater chez nous. M. W. nous décrit successivement Hong-Kong, Canton, Macao, Amay, Fou-Tcheou, Changhai ; de chacune de ces escales il trace un tableau exact et lumineux. A Changhai, le voyageur s'embarque sur un bateau qui remonte le Yangtse jusqu'à Han-Kaou ; cette navigation lui permet d'entrevoir l'intérieur de la Chine, d'esquisser les paysages qui se déroulent comme un panorama mouvant sur les rives, d'indiquer les aspects divers des villes assises au bord du grand fleuve ; parmi ces cités, s'il en est qui, comme Nanking, sont restées réfractaires à l'influence de l'Occident et ont gardé leur ancienne physionomie, d'autres au contraire sont en pleine transformation ; telle est Han-Kaou, futur point d'aboutissement du chemin de fer qui reliera Péking au Yang-Tse ; M. W. nous montre la population cosmopolite d'ingénieurs et de négociants qui se pressent sur les concessions étrangères ; il nous mène sur le tronçon déjà construit de la voie ferrée ; il nous fait pressentir le développement que ne peut manquer de prendre Han-Kaou, centre où viennent aboutir les principales artères commerciales de la Chine. De retour à Changhai, M. W. reprend la mer, et, se dirigeant vers le Nord, il arrive à Tsintan, le nouveau port allemand, qu'on appelle souvent Kiao-Tcheou, du nom d'une préfecture voisine ; il y voit les premiers travaux faits par les Allemands pour aménager leur possession et marque, en quelques pages fort instructives, les traits caractéristiques de leurs méthodes de colonisation. De Tsintan, M. W. passe par Tchefou pour se rendre à T'ientsin et, de là, à Péking. Les troubles qui suivirent l'insurrection des Boxeurs l'empêchèrent de mettre à exécution cette dernière partie de ses projets. Après avoir parcouru la Chine ouverte, M. W. se heurtait ainsi à la Chine qui se ferme ; il apercevait dans toute sa complexité l'inquiétant problème que pose, au commencement du xxe siècle, la rencontre entre l'Extrême-Orient et la civilisation occidentale. Ce problème, il n'a point prétendu le résoudre ; il s'est borné à en dégager les données principales et il s'est demandé quel pouvait et quel devait être le rôle de la France dans les événements qui se préparent. Si son enquête trahit parfois un peu d'inexpérience et de jeunesse, elle n'en est pas moins digne d'être lue et méditée par tous les esprits que préoccupe l'avenir de la France dans le monde. — E. Chavannes.

— M. Gaston Donnet s'est rendu en Chine comme correspondant du *Temps* (*En Chine, 1900-1901*. Paris, Ollendorff. In-18, 380 p.). Il est arrivé à Péking au lendemain du siège des légations ; il s'est promené dans la capitale impériale occupée par les troupes alliées ; il a suivi une colonne expéditionnaire et a pu assister au massacre d'un village rebelle. Il est ensuite redescendu dans le sud et a visité quelques-unes des villes les plus importantes de la côte et du Yang-Tse. Je ne contesterai pas à M. D. son réel talent de journaliste ; il raconte ce qu'il a vu et le fait d'une plume alerte et vigoureuse. Je serai le dernier à lui reprocher son horreur du pédantisme et ce n'est pas moi qui me plaindrai de ne pas retrouver dans ses articles les sempiternelles considérations sur le culte des ancêtres et sur la piété filiale ; je comprends fort bien aussi qu'il ait été agacé par la mine béate que prennent certains sinologues quand ils parlent des vertus chinoises ; mais encore aurait-on pu attendre de lui des jugements moins sommaires et des observations plus profondes ; si M. D. réussit souvent à nous amuser, on peut bien dire qu'il nous instruit rarement. Il n'a vu dans les Chinois que quatre cents millions d'idiots qui sentent mauvais et qui ne feront jamais rien qui vaille ; il trouve grotesque leur littérature qu'il ne connaît pas, et sans originalité leur art qu'il

ignore. Il ne paraît pas même soupçonner l'intérêt que présente l'existence d'une organisation sociale comme celle de la Chine et l'histoire continue de son évolution pendant quatre mille ans. En le lisant, je croyais entendre l'écho des conversations coutumières qui se tiennent dans les clubs d'Extrême-Orient, et si son livre a un intérêt psychologique, ce n'est pas assurément en nous révélant les mystères de l'âme chinoise, c'est bien plutôt en nous montrant l'effet que produit sur l'esprit des Européens moyennement intelligents le contact avec la race jaune qu'ils ne comprendront jamais. — E. Chavannes.

— Parmi les papyrus acquis récemment par l'Université de Strasbourg, quelques-uns se rapportent à la médecine grecque. M. Kalbfleisch vient d'en publier deux, avec reproduction photographique en quatre planches (*Ad scholas* etc., Université de Rostock, semestre d'été, 1901; insunt *Papyri Argentoratenses græcæ;* typis acad. Adlerianis, 12 p. in-4°); ce sont les papyrus numérotés 90 et 1. Le premier contient, autant que l'on peut en juger par ses fragments, des remèdes pour les yeux; le second, mieux conservé, des observations relatives à la fièvre, que l'éditeur attribue avec vraisemblance à un médecin de l'école pneumatique. — My.

— Les *Cambridge series for schools and training Colleges* viennent de publier deux petits livres qui ne me paraissent guère bons; d'abord un Phèdre (I et II) de M. J. H. Flather de Emmanuel College : j'y ai vu non sans stupéfaction (p. xii au bas), que le trochée est indiqué deux fois comme formé de *deux brèves;* puis un César, B. G. I, de M. E. S. Shuckburgh. Le même éditeur avait donné, en 1896, aux Pitt Press Series, *The Helvetian war*, B. G, I, 1-19. L'ancien livre est repris ici sans changement, avec les mêmes divergences entre la carte et le texte (Latobri*gi* et Latobri*ges ;* Segusia*vi* et Segusia*ni*); les anciennes fautes d'impression (vers la fin du ch. 4, *su*picio; à la fin du ch. 2, Santo*nos*) sont religieusement conservées. Cela vu, j'ai cessé de lire. — É. T.

— La librairie Freytag nous envoie la 3e partie de son Tite-Live : liv. XXI-XXV, edito *minor* multis locis emendata. Dans une préface de quelques lignes, M. A. Zingerle nous avertit qu'il a profité des conjectures et des critiques de Luchs, H. I. Müller, Fügner, G. Heräus, Luterbach, Novak. Pas de notes critiques d'aucun genre; simplement renvoi général aux articles de l'éditeur dans la *Zeitschrift f. d. österr. Gymnasien*, la *Wochenschrift* de Berlin, et les *Wienerstudien*. Donc simple mise au net (et non pour les savants) de travaux antérieurs.— É. T.

— Le 31e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio (LUD-MAC, V, pp. 1365-1524; Paris, Hachette, s. d.) contient les articles suivants : *Ludus* (Courbaud); *Luna, Lunus, Maenades* (Ad. Legrand); *Lupercalia, Luperci* (Hild); *Lupus, Maceria, Machaera* (E. Saglio); *Lusoria tabula, Maenianum* (G. Lafaye); *Lustratio* (Bouché-Leclercq); *Lykaia* (G. Fougères); *Lyra* (Th. Reinach); *Lysandria* (Durrbach); *Lytra* (A. Martin); *Macellum* (Thédenat); *Machina* (Navarre); *Mactra, Mafors, Magis* (E. Pottier); *Magia* (Hubert); *Magister, Magister equitum* (Cagnat). — L.

— Fr. Xavier Kraus est mort à San-Remo le 29 décembre 1901. Nous recevons maintenant : *Zur Erinnerung an Franz Xaver Kraus, im Namen der theologischen Fakultät an der Universität Freiburg i. Br.* von Prof. Karl Braig; Fribourg, Herder, 1902; 70 pp. grand in-8°; portrait. — L'activité de Kraus, aussi bien dans le domaine politique que dans le domaine scientifique, est trop connue pour qu'on la rappelle. Il représentait assez bien un gallican allemand, avec toutes les nuances que comporte une telle transposition. C'était un admirateur et un serviteur de l'État allemand réalisé par la Prusse, et ce sentiment définit l'espèce de son indé-

pendance vis-à-vis de l'Église romaine. Il a été entraîné par suite en quelques fâcheuses démarches et en une attitude peu compréhensive des pays latins, surtout de la France et de l'Italie pontificale. Cependant cet Allemand de Trèves avait plus d'un point commun avec ses voisins de l'Ouest. Il était artiste, poète, causeur spirituel; il aimait les idées générales et les théories brillantes. Rencontre assez rare en Allemagne, Kraus était un essayiste de talent. Il avait les défauts de ces qualités. Parfois, son attention, vouée aux questions d'ensemble, l'abandonnait dans les détails de l'érudition : il n'était pas minutieux et méticuleux, comme tant de ses compatriotes; ses assertions n'étaient pas toujours sûres. Il laisse une œuvre considérable et dont l'originalité est d'avoir réuni l'étude des textes et celle des monuments. Fils d'un peintre et dessinateur, il avait été élevé dans l'amour des arts plastiques. La brochure de M. Braig étudie en lui le prêtre, le professeur, le savant, le politique, l'écrivain, l'homme intime. Elle est assez impartiale, pour un écrit de circonstance. Le style en est un peu diffus. A la fin, une bibliographie de 129 numéros. Les quatre premiers sont des traductions : manuel d'éloquence sacrée, de J. B. van Hemel; La Vie chrétienne de la femme du monde, du P. de Ravignan; Lettres de Lacordaire à un jeune homme sur la vie chrétienne; Marie-Madeleine du P. Lacordaire. Ces quatre traductions trahissent des préoccupations et une crise mystique qui sont vite dépassées. Avec le n° 5, un article sur Gilles de Rome, commencent les travaux sérieux de l'homme fait. On chercherait en vain dans la suite rien qui rappelle ces débuts. Le fait est caractéristique. — M. D.

— *La Traduction néerlandaise inédite du Conseil de Pierre de Fontaines* (Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 16775) par Paul Collinet (Bruxelles, Kiessling, 1901, 14 p. Extrait du tome XI, n° 3, 5e série, des Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique), mérite d'être signalée aux historiens et aux jurisconsultes. Elle leur prouvera non seulement que l'œuvre de P. de Fontaines a été plus répandue qu'on ne le croit communément, puisqu'elle a été traduite en néerlandais, mais encore que cette traduction peut être fort utile pour l'intelligence de certains passages obscurs du Conseil (p. ex. p. 84-85, éd. Marnier). La version a été faite sur un texte différent de ceux qu'a utilisés Marnier. La découverte, car c'en est une, de cette traduction dissimulée sous des titres trompeurs dans l'Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fait honneur à la perspicacité de M. Collinet. — B.

— Le roman anglais de *Guy of Warwick*, traduction d'un original anglo-normand du commencement du XIIIe siècle, a été conservé dans de nombreuses versions, que J. Zupitza avait en partie publiées et dont il avait commencé l'examen, en vue d'une édition critique. M. M. Weyrauch reprend ici une des parties les plus délicates du travail interrompu par la mort de l'éminent angliciste (*Die mittelenglischen Fassungen der Sage von Guy of Warwick und ihre altfranzösische Vorlage;* Breslau, Marcus, 1901, in-8° de 96 p.; 2e fascicule des *Forschungen zur englischen Sprache und Litteratur*). Il classe, d'une part, les versions anglaises et, d'autre part, les manuscrits de l'original; il croit pouvoir reconstituer les sources françaises de ces versions et conclut que le texte original a été traduit très fidèlement, souvent mot à mot, dans l'une d'elles et quelque peu délayé dans les deux autres. — A. J.

— Bossuet, qui a partagé les idées et tous les préjugés admis par la généralité des théologiens, ses contemporains, a été l'adversaire de l'usure, entendons : du prêt à intérêt. En 1700, à l'assemblée du clergé, il a fait passer une condamnation de la doctrine tolérante, défendue par les jésuites. A ces préoccupations se rat-

tache : *Un fragment inédit de Bossuet sur les prêts et emprunts usuraires des fermiers généraux et des sous-fermiers*, découvert par M. A. Rebelliau à la Bibliothèque de l'Institut et publié dans la *Revue Bossuet* (Paris, de Soye, 1901, 7 pp. in-8°). Ce fragment traite moins du prêt que de l'organisation si défectueuse du système financier pratiqué par l'ancienne monarchie. A noter le conseil de la perception directe des impôts. — S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 février 1902.

M. le gouverneur de l'Indo-Chine informe l'Académie de l'état actuel de l'Ecole française d'Extrême-Orient et des améliorations qu'il a apportées dans l'organisation de cet établissement.

M. Babelon, rapporteur de la commission de la Fondation Piot, annonce que cette commission a accordé les subventions suivantes : à M. Homo, ancien membre de l'Ecole française de Rome, 800 francs pour la continuation de ses recherches sur l'enceinte de Rome vers la fin de l'Empire, et au R. P. Delattre, 3,000 francs pour la continuation de ses fouilles à Carthage.

M. Sophus Bugge, de Christiania, est élu associé étranger en remplacement de M. Albrecht Weber, de Berlin, décédé.

M. R. de Lasteyrie fait une communication sur la porte de Notre-Dame de Paris désignée sous le nom de porte Sainte-Anne.

M. le Président annonce que l'Académie accepte provisoirement le legs à elle fait par M. de Clercq.

Séance du 7 mars 1902.

M. Th. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, écrit à l'Académie pour la prier d'envoyer un délégué à l'inauguration de la section étrangère de cette Ecole.

M. Boissier communique une lettre de Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome, annonçant que le Congrès international des sciences historiques, qui devait avoir lieu à Rome au mois d'avril, a été supprimé par décision du Ministre de l'Instruction publique.

M. Philippe Berger, président, communique une lettre de M. Clédat, membre de l'Institut archéologique français du Caire. M Clédat a découvert à Baouit une église copte, avec d'importants morceaux de sculpture et de peinture qui donnent de l'art copte une idée beaucoup plus flatteuse que celle que l'on s'en faisait jusqu'ici.

M. Robert de Lasteyrie achève la lecture de son mémoire sur la porte de N.-D. de Paris, dite porte Sainte-Anne.

L'Académie procède à la nomination de deux membres qui feront partie de la commission de réorganisation du *Journal des Savants*. Sont élus MM. Delisle et Croiset.

M. Louis Havet continue à exposer la méthode suivie par lui dans les corrections qu'il propose au texte du *de Senectute* de Cicéron.

M. Bernard Haussoullier présente un petit monument grec découvert à Suse en 1901, par M. de Morgan. C'est un osselet en bronze massif, pesant plus de 93 kilogr. portant sur le plat une inscription grecque boustrophédon de cinq lignes, qui nous apprend qu'il s'agit d'une offrande faite par deux Milésiens à Apollon. Cette offrande provient donc du temple d'Apollon Didyméen, situé sur le territoire de Milet. Or on sait que ce temple a été pillé et incendié par Darius en 494. La découverte à Suse d'une offrande du Didymeion donne raison à Hérodote contre Strabon et Pausanias. Ceux-ci rapportent que le Didymeion a été pillé et incendié par Xerxès en 479 et que ses offrandes ont été transportées à Ecbatane ; Hérodote, mieux informé, nomme Darius et Suse.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 31 mars — 1902

Baedeker, Palestine et Syrie, 5e éd. — Mahler, Polyclète et son école. — Hagenmeyer, Les lettres de la première croisade. — Heywood, Sienne au moyen âge. — Ledru, La cathédrale du Mans. — Huygens, Œuvres, IX. — Lord Rosebery, Napoléon. — Cabanès, Napoléon jugé par un Anglais. — Du Bois, Les noirs à Philadelphie. — Canonge, Traité d'histoire et d'art militaires. — Sack, Le monisme. — Grand-Carteret, L'enseigne à Lyon. — Lechat, Le temple grec. — Hoppe, La psychologie de Vivès. — Joly, sainte Thérèse. — Parigot, Alexandre Dumas père.

Palaestina und Syrien, Handbuch für Reisende, fünfte verbesserte und vermehrte Auflage. — Leipzig, Baedeker (462 pp. in-8), 1900.

Les éditions de cet excellent guide de Palestine et de Syrie se succèdent avec une rapidité qui nous fait faire un retour mélancolique sur le marasme des publications similaires en France. Voici la cinquième succédant à la quatrième, et ce à trois ans d'intervalle! Cependant, où en est notre guide Hachette?... On n'ose se le demander. Il y a là un signe des temps. La France semble vouloir abandonner de plus en plus à l'activité envahissante de nos concurrents cette terre syrienne où elle avait su pendant de longues années affirmer brillamment sa suprématie morale, intellectuelle et scientifique. Ici aussi, nous sommes en train de passer la main. Nous nous y désintéressons du passé comme du présent. Rien d'étonnant donc si, désormais, les Français vont en être réduits à parcourir la Syrie un guide allemand à la main. Bien sûr, la librairie Baedeker leur facilitera la chose en les dotant prochainement d'une nouvelle édition de ce vade-meum congrûment traduit dans leur propre langue. Ce sera peut-être plus commode, ce n'en sera pas plus glorieux pour eux.

C'est M. Benzinger qui, après la mort de M. Socin, a été chargé de remanier l'ouvrage et de le mettre au point. On a substitué presque partout, aux cartes médiocres et vieillies, des cartes découpées dans celle de Fischer et Guthre, dont on a déjà tiré tant de moutures en Allemagne, et qui, d'ailleurs, est bonne. Celle de l'Arabie Pétrée (p. 136) laisse toujours beaucoup à désirer.

Une lacune incompréhensible, et contre laquelle on a mainte fois

réclamé sans succès, c'est celle qui concerne la Syrie septentrionale. Les cartes de détail s'arrêtent à Tripoli. Alors, les voyageurs qui voudront pousser jusqu'à Alep et Alexandrette, devront marcher au petit bonheur. Si c'est une question d'économie, qui a arrêté l'éditeur, j'avoue que j'aurais préféré deux ou trois feuilles cartographiques de plus à cette grande vue panoramique de Jérusalem qui déploie ses six faces à la page 88. L'extension du réseau cartographique dans l'est est également insuffisante, notamment en ce qui concerne la région de Palmyre pour laquelle on avait cependant maintenant bonne mesure de renseignements géographiques.

Quelques menues observations faites çà et là en parcourant le volume.

— P. 15. *Gezer*. — Ce n'est pas assez de parler d'une façon vague de « Inschriftenfragmenten » ; il n'eût pas coûté beaucoup d'ajouter un mot pour dire qu'il s'agit d'inscriptions bilingues, grecques et hébraïques, complètes, et, ce qui a quelque prix, donnant le nom même de la fameuse ville biblique.

— P. 90. *Tombeau des prophètes*. — Le rédacteur tient toujours bon pour l'origine *juive* de ce vaste polyandrion, malgré la série d'épitaphes chrétiennes que j'y ai découvertes. Il s'appuie sur l'ancienne hypothèse dogmatique que tout *loculus* en forme de *koûk* ou four, est spécifiquement juif — ce qui aujourd'hui est reconnu faux.

— P. 145. *Suk Cheir (= Soûk Kheir)*. On s'étonne de voir un géographe biblique aussi bien informé que l'est M. Benzinger maintenir ce toponyme fantastique; la vraie forme est *Soukreir* et *Soukrein* et, à cet état, c'est un candidat sérieux à l'identification avec la *Chikronah* de Josué.

— 139. *Umm Latis*, corriger *Umm Lakis*.

— P. 650. Appeler Philippe d'Aubigny, dont on voit la dalle tombale à l'entrée de l'église du Saint-Sépulcre, un « fränkischer Ritter », sans plus, est d'une imprécision qui frise l'inexactitude, quand on sait qu'il s'agit en réalité (voir mes *Archaeological Researches in Palestine*, t. I, pp. 106-112) d'un personnage historique, de sang français, mais de nationalité anglaise, précepteur d'Henri III, gouverneur des Iles-Normandes, mort et enseveli à Jérusalem en 1246.

— P. 59. *Carmel*. — Parmi les diverses antiquités trouvées sur la montagne sainte, il n'eût pas été superflu de mentionner la plus intéressante peut-être d'entre elles : une dédicace religieuse phénicienne (l'original découvert par ma mère en 1881 est aujourd'hui au Louvre).

— P. 19. *Abou Ghôch, Qariat el-'Enab*. Rien ne prouve que le vocable légendaire de *saint Jérémie*, donné à l'ancienne église des Croisades qu'on voit dans ce village, ait pour origine, comme il est dit, une identification arbitraire de celui-ci avec Anathoth, patrie du prophète. M'est avis que *Jérémie* n'est ici autre chose qu'une déformation

populaire et tardive de *Yearim*[1] (Qiriat), ville biblique marquant une des étapes du retour de l'Arche rendue par les Philistins. Fondée ou non — peu importe — la localisation de Qiriat Yearim à Abou Ghôch était courante à l'époque des Croisés (et même antérieurement) ; c'est postérieurement à cette époque que s'est opérée la transmutation du nom de l'église, car nous savons pertinemment, par un document médiéval du XIIe siècle, que celle-ci était placée, non pas sous l'invocation, du prétendu saint Jérémie, mais sous l'égide du souvenir du séjour de l'Arche. Quant à l'existence en ce point d'un *castellum* romain, existence déclarée invraisemblable, elle vient justement d'être rendue très probable par la découverte récente d'une inscription mentionnant une *vexillatio* de la Xe Légion Fretensis. Elle pouvait, d'ailleurs, être déjà induite du nom significatif que donnent au village les anciens géographes arabes et auquel personne n'a fait attention jusqu'à présent : *Hisn el-'Enab* « la *forteresse* d'el-'Enab ».

— P. CXLIII. Parmi les caractéristiques de l'architecture des Croisés, l'auteur mentionne bien la « taille » spécifique des blocs, dont j'ai établi la loi jadis — et encore le fait-il avec inexactitude en parlant de stries fines *presque horizontales ;* cette dernière position ne s'observe que dans le cas des surfaces courbes horizontales; dans le cas des surfaces courbes *verticales*, les stries se rapprochent de la verticale; c'est-à-dire, en un mot, qu'elles sont réglées ou à peu près, par la génération de l'élément cylindrique. Au contraire, dans le cas, qui est de beaucoup le plus fréquent, de surfaces planes, — c'est-à-dire de l'appareil courant dont parle l'auteur — les stries se rapprochent sensiblement de la diagonale du rectangle. Pas un mot sur les signes lapidaires ou marques de tâcherons qui, cependant, ont en cette matière, une importance capitale et dont j'ai dressé un tableau, d'un usage assez commode, comprenant près d'un millier de variétés (*Arch. Researches*, t. I, plate facing to page 11).

L'auteur semble avoir pour système de passer sous silence les noms des explorateurs et savants attachés à telle ou telle découverte. Il est à supposer que c'est pour plus de brièveté; cette mention n'eût pourtant pas grossi tout le volume d'une page et cela eût pu satisfaire la curiosité des lecteurs. On se demande seulement pourquoi, quand il croit, par hasard, de voir déroger à cette règle, qui peut se défendre à condition d'être générale, ce n'est qu'en faveur de compatriotes.

CLERMONT-GANNEAU.

Arthur MAHLER. **Polyklet und seine Schule.** Leipzig, Barth, 1902. In-8°, 159 p., avec 51 gravures.

Travail original, abondant en idées neuves et intéressantes. — P. 6,

1. *Jearim* = *Jeremias*.

M. Mahler démontre que Polyclète ne peut être élève d'Hagéladas, comme le veut le texte de Pline, car la chronologie s'y oppose; lire *Argeiadae discipulus* (Argeiadas, artiste d'Argos, est connu par la dédicace du monument d'un Syracusain à Olympie, Lœwy, *Inschr.*, 30). — P. 10, Pausanias nomme un frère de Polyclète, Ναυκύδης Μόθωνος; le second nom a provoqué bien des conjectures, auxquelles M. M. paraît avoir mis fin en rappelant le texte d'Hésychius : μόθωνες · παρατρεφόμενοι παιδίσκοι. Le père de Polyclète, Patrocle, aura été un *mothon*, c'est-à-dire un demi-Spartiate, venu de Sicyone et élevé à Sparte sans y jouir des droits de cité. — P. 17, M. M. suppose ingénieusement qu'un des athlètes en bronze d'Herculanum est une imitation du *Ladas* de Myron. — P. 51, le *nudus telo* (et non *talo*) *incessens* serait le modèle de l'éphèbe Westmacott. — P. 58, un des *astragalizontes* serait le modèle du beau bronze du Louvre (coll. *Gréau*, pl. XXXII). — P. 70, l'*Idolino* ne se rattache pas à Polyclète, mais à Phidias. — P. 99, l'Amazone du Capitole dérive de Polyclète, mais celle de Berlin se rattache à Phradmon; si cette hypothèse, appuyée d'une argumentation très solide, trouve créance, il en résultera un enrichissement considérable de notre connaissance de l'art grec classique. Phradmon est postérieur à Polyclète, ce qui explique à merveille le mot de Pline : *venere... in certamen laudatissimi... quanquam diversis aetatibus geniti.* C'est à lui (et non à Euphranor) que M. M. songe à attribuer le Dionysos de Tivoli.

Une des parties les plus neuves et les plus suggestives de ce livre concerne l'influence durable exercée par l'école argienne sur les écoles attiques et hellénistiques; bien des œuvres, jusqu'à présent énigmatiques, s'expliquent par la conception très simple d'un *polyclétisme* persistant. Certaines créations de Polyclète ont été reprises, modifiées, modernisées par les artistes du IVe et du IIIe siècle; jusqu'à l'époque impériale, les modèles créés par lui n'ont cessé d'agir, de provoquer des imitations et des adaptations. Cette idée, qui n'avait pas encore été développée comme elle le mérite, paraît assurée d'un bel avenir.

M. M. est élève de M. Klein, l'auteur de *Praxiteles*, une des monographies les plus singulièrement écrites que l'on connaisse. Il arrive ainsi que M. M. imite le style de M. Klein, qui est celui des feuilletons de la petite presse viennoise. Cela consiste à dire, par exemple, non pas que l'auteur d'une statue est inconnu, mais qu'elle n'a pas encore soulevé le capuchon de son incognito. M. Mahler n'a qu'à le vouloir pour s'affranchir de ces maniérismes agaçants et pour écrire comme il voit et comme il pense, avec simplicité et justesse.

Salomon Reinach.

---

1. Quelques menues erreurs : P. 10, lire Πολυκλείτου; p. 40, il fallait rapprocher une figure analogue de l'arc de Constantin; p. 71, lire *Gerhard;* p. 74,

M. Hagenmeyer, **Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088-1100.** Innsbruck, Wagner; 488 pp. in-8°.

Tout ce qu'on peut attendre de l'édition la plus soignée se trouve réuni dans ce travail. M. Hagenmeyer publie, dans une édition qui doit être considérée comme définitive, les vingt-trois lettres concernant la première croisade qui lui ont paru d'une incontestable authenticité, et il consacre à l'apparat critique, aux notes et index environ 450 pages.

L'ouvrage contient d'abord une étude des plus approfondies sur chaque lettre en commençant par celle qu'Alexis Comnène aurait adressée au comte de Flandre et à d'autres princes zélés pour le Christ. M. H. apporte de nouveaux arguments pour prouver que cette exhortation est authentique, au moins dans le sens qu'elle provient d'une personne à laquelle l'empereur grec aurait confié la mission de trouver en Occident des défenseurs pour ses États envahis par les « païens » Petchenègues et Turcs. Ils sont parfois ingénieux, mais ils convaincront difficilement ceux qui ne l'étaient pas auparavant, c'est-à-dire le plus grand nombre de ceux qu'intéresse cette question. Avec ses inconséquences et ses erreurs, avec le ton très vague qui la distingue, d'un côté, et de l'autre, le luxe général d'érudition en fait de géographie et de reliques qui en occupe une grande partie, avec les contre-sens psychologiques qui y abondent, avec son allure enfin, qui n'est ni impériale, ni byzantine, elle fait, malgré tout ce qui a été invoqué pour la sauver, l'impression d'un exercice de rhétorique, avec ou sans intentions pieuses. Il est impossible de se faire à l'idée que quelqu'un ayant les moindres attaches à la Cour de Constantinople ait pu faire tenir à son prince, auquel il devait attribuer un caractère divin, un langage si bas. S'imagine-t-on Alexis Comnène parlant, ou laissant parler en son nom, de la préférence qu'il a pour la domination des Francs et de ses dispositions de leur livrer les trésors « cachés » de ses ancêtres et prédécesseurs et même la proie des femmes de son empire !

La seconde section contient les textes mêmes, avec l'indication la plus riche des variantes.

Dans une troisième se trouvent des notes extrêmement copieuses, qui atteignent presque tout ce qui concerne l'expédition. Il y a, en plus, des index excellents et une chronologie détaillée de cette croisade qui

---

n° 16, ajouter *Rép.*, II, 548, 6; n° 33, lire *Paris* et non *London;* p. 111, cette « statuette » est de grandeur naturelle; p. 142, n° 2, ajouter *Rép.*, II, 222, 9. Il y a d'excellentes reproductions de monuments inédits et même de chefs-d'œuvre inconnus. — Cet article était à l'impression quand j'ai lu le compte rendu du livre de M. M. par M. Amelung (*Phil. Woch.*, 1902, p. 270-279). Je tiens à dire que la plupart des critiques de M. Amelung ne me semblent nullement justifiées; quelques-unes reposent sur d'évidents malentendus.

est sans doute aujourd'hui explorée jusqu'aux moindres faits et aux explications les plus secondaires [1].

N. Jorga.

William Heywood, **The « Ensamples » of fra Filippo. A Study of mediaeval Siena.** Sienne, Torrini, 1901, p. x-349.

C'est ce qu'on pourrait appeler une étude d'histoire morale : peinture de mœurs et analyse d'idées morales, — entreprise dans les meilleures conditions qui peuvent rendre une œuvre de ce genre exacte et vivante, puisque le sujet en est restreint : une seule ville, un seul siècle, — et que l'auteur depuis de longues années s'est consacré à l'histoire de cette ville et de cette époque. Selon un procédé fort en usage, et d'ailleurs excellent quand il est appliqué avec prudence, c'est à travers le livre d'un Siennois de ce temps-là que M. Heywood nous fait voir le peuple tout entier, en même temps qu'avec ce qu'on sait d'autre part sur ce peuple, il commente et éclaire ce livre même. Fra Filippo fut un de ces bons moines moralisants, comme l'Italie en produisait encore à la fin du moyen âge, dont la voix, dans les premiers accords de la Renaissance commençante, donnait une note naïve et tant soit peu discordante. Et Sienne précisément, à la fin du xive et au début du xve siècle, fut le théâtre d'un mouvement religieux et ascétique, qui semble avoir fait de cette cité un centre de réaction contre les idées nouvelles, de même qu'en peinture l'école siennoise conservait plus longtemps que toutes les autres l'inspiration et les procédés des primitifs : Matteo da Siena, Benvenuto di Giovanni font pendant à sainte Catherine, au bienheureux Colombini, à saint Bernardin, à Fra Filippo. C'est le grand mérite de M. H. d'avoir compris ce caractère original de l'âme siennoise. M. Heywood est bien au courant des travaux récents sur l'histoire de Sienne, qui sont chaque année plus nombreux, grâce à l'activité d'excellents érudits toscans. Par contre, il semble ignorer tout à fait les trésors que contient l'archive de Sienne, dont il aurait pu tirer profit. Cela n'empêche pas son livre d'être très agréable et instructif.

Julien Luchaire.

---

1. Une seule observation de faits. La lettre grossièrement fausse du prétendu évêque Laurent de Milkov (qu'on a voulu aussi transposer au xive siècle) n'est pas adressée aux « prêtres szeklers Kezdi, Szépsi et Orbai » : ce sont des « Sièges », des districts szeklers de Transylvanie.

L'abbé Ambroise Ledru. **La cathédrale Saint-Julien du Mans, ses évêques, son architecture, son mobilier,** avec six compositions de Lionel Royer et d'Arsène Le Fauvre, 200 photogravures ou dessins dans le texte. — Publié avec la collaboration de Gabriel Fleury. Mamers, Fleury et Dangin, 1900, in-fol. de 510 pages.

On pouvait regretter que la cathédrale du Mans, si originale et si belle, si curieuse au double point de vue de l'art et de l'histoire n'ait jamais été l'objet d'une étude d'ensemble digne de ses multiples mérites. Désormais, on se félicitera, au contraire, qu'elle ait attendu un historien tel que M. l'abbé Ledru. Historien est le terme exact, car le livre est surtout historique et l'on ne saurait de bonne foi en faire un reproche à l'auteur, puisqu'il a pris soin d'énoncer dans son titre les évêques avant l'architecture. A cet ordre de préférence, on pourrait toutefois faire une objection : c'est que l'histoire des évêques a déjà été traitée en de gros livres, tandis que seuls les vitraux et l'ancien jubé de la cathédrale avaient été l'objet d'études archéologiques sérieuses. Mais les gros livres ne sont pas nécessairement respectables, et M. l'abbé L. le prouve précisément en donnant ici, à force de labeur intelligent et loyal, la première bonne histoire des évêques du Mans. Cela suffirait à rendre son livre précieux, et les vrais archéologues s'en plaindront d'autant moins que la partie archéologique est très digne de leur estime ; elle a plusieurs des mêmes qualités : elle est éminemment consciencieuse et rectifie les erreurs des devanciers, et, sans être parfaite, cette partie du livre ne contient ni une erreur grave ni même un défaut très sérieux.

Les renseignements y abondent, car l'auteur, prenant pour point de départ l'histoire des évêques, signale ou étudie au passage tous les monuments de leurs pontificats même en dehors de la cathédrale.

Les passages les plus saillants de la partie historique sont une réhabilitation bien documentée de saint Aldric, l'infirmation du récit du massacre des juifs en 1138, qui semble né dans l'imagination trop fertile de Dom Piolin, la rectification des généalogies de Guillaume de Passavant et de Geoffroy de Loudun.

L'étude archéologique est très complète et presque définitive. L'auteur décrit et illustre d'une coupe curieuse le mur d'enceinte gallo-romain qui passe sous le chœur de l'église ; il étudie les constructions successives de Vulgrin, Arnaud, Hoël, Hildebert et Guillaume de Passavant. — Des croquis pris avec beaucoup d'intelligence et d'exactitude montrent les arcs noyés dans les murs, une colonne noyée dans un pilier, la restitution du triforium du XIe siècle, les marques de tâcherons, la date de 1145 sur un pilier, divers plans, coupes, détails ; il faut signaler comme un excellent dessin d'archéologue celui que l'auteur a fait du tympan du portail central et comme une démonstration sans réplique celui qui fait voir comment la fenêtre de

la façade fut diminuée, loin d'avoir été élargie comme on l'avait prétendu.

C'est à Hoël (1085-1096) que l'auteur attribue cette façade et non à son successeur Hildebert, à qui l'on en faisait honneur, mais comme il le dit lui-même : « entre l'extrême fin du XIe et le début du XIIe siècle il ne peut exister de différence appréciable ». Il doute qu'une nouvelle consécration ait suivi l'incendie de 1134, mais en 1137 un autre incendie nécessita une dernière refaçon de la nef.

Une partie personnelle et nouvelle du travail est la restitution du triforium du XIe siècle et celle du transept à la même époque. L'auteur démontre que la ruine adhérente à l'extrémité nord du transept n'est pas seulement une chapelle, comme on l'avait dit, mais une tour symétrique de celle du nord. C'est là un plan rare, à rapprocher de ceux de Saint-Chef (Isère), la cathédrale d'Angoulême, Saint-Sever (Landes) et les églises disparues de Saint-Martin-de-Tours et Saint-Corneille de Compiègne.

La description de la partie gothique du monument fournit à l'auteur l'occasion de faire d'autres rectifications : il est évident que le chœur (1217 à 1254) est normand et analogue à celui de Coutances, nullement, comme on l'avait prétendu, à celui de Bourges ; l'auteur établit la véritable date des armatures de fer inutiles ou nuisibles dont on a enlaidi les arcs-boutants et dont un architecte célèbre par ses méprises avait fait une pièce à conviction contre les constructeurs du Moyen âge. Elles datent du règne de Louis-Philippe.

Le pittoresque et majestueux chœur à double déambulatoire ; le transept, commencé peu avant 1300 sous la direction de Mathieu Julien et achevé au XVIe siècle, son triforium et le haut de la tour du sud qui datent des XIVe et XVe siècles, les peintures de la chapelle de la Vierge, le jubé du cardinal de Luxembourg, dont on n'a plus que le dessin original, sont décrits et reproduits sous tous leurs aspects. De belles héliogravures directes ou d'après aquarelles, permettent d'apprécier l'effet de chaque morceau du splendide édifice.

En dehors du sujet principal on trouvera dans l'ouvrage des renseignements et des illustrations d'un grand intérêt concernant la crypte ou confession primitive de l'église du Pré (qu'on pourrait comparer à celles de Saint-Apollinaire de Ravenne, de Sainte-Praxède et des Quatre-Saints couronnés à Rome et de Saint-Sauveur de Werden), le suaire de Saint-Bertrand (étoffe persane du VIe siècle) et celui de Saint-Julien, le très ancien crucifix de Coulans, qui remonte plutôt au XIe qu'au Xe siècle, l'émail célèbre de Geoffroy Plantagenet, l'église de la Couture, l'abbaye de l'Epau, bel édifice cistercien du XIIIe siècle.

Quelques-unes des dates proposées pour certains détails de la cathédrale pourraient être discutées, mais pour être peu modifiées.

Le principal défaut du livre tient à ce que l'auteur n'a pas une habi-

tude suffisante du vocabulaire archéologique ; il a parfois employé des termes détestables, comme le mot *clerestory* qui n'est pas du français ou hors de leur acception, comme *arcature* pour arcade, *ogive* pour arc brisé.

A part ces quelques réserves, on ne peut que louer l'ouvrage ; il faut louer aussi le caractère de l'auteur, qui sait se tenir au-dessus des préoccupations de parti et des considérations de personnes.

Il a apporté une certaine crânerie à juger ses devanciers même respectés et même vivants. A cet exercice, il a récolté et récoltera encore des rancunes ; il n'a guère de raisons de les craindre, et l'on sait qu'il ne les craint pas. C'est pour cela même qu'à sa place, en rétablissant comme il l'a fait la vérité qui est tout, j'aurais peut-être parfois mis plus de réserve à nommer les personnes.

C. Enlart.

Œuvres complètes de Christiaan Huygens, publiées par la Société Hollandaise des Sciences. Tome IX. Correspondance, 1685-1690. La Haye, Martinus Nijhoff, 1902. 664 pp. gr. in-4.

Je n'ai pas à répéter les éloges, ni les observations générales que j'ai insérées, dans le n° du 13 nov. 1899 de la *Revue*, à propos du Tome VIII de cette publication des Œuvres de Huygens, qui restera comme un des monuments les plus considérables consacrés par notre âge à l'histoire des sciences. Le Tome IX, l'avant dernier de la correspondance, offre un intérêt particulier. Tout d'abord nous voyons clairement dans quelles conditions s'est effectuée la rupture entre Huygens et la France dont il avait été si longtemps l'hôte glorieux. Au moment où, sa santé suffisamment remise, il manifestait l'intention d'aller reprendre son poste à l'Académie des Sciences, on lui écrit, de la part de Louvois, qu'il n'a pas à revenir avant d'en avoir reçu l'ordre. Toutefois, « s'il veut venir reprendre ses hardes, il sera bien venu. » C'était une formule d'exclusion à peine polie, dont Huygens ne se plaignit pas, mais dont il conserva l'amer ressentiment. Quant aux motifs de cette exclusion de la liste des pensionnaires, nous ne sommes pas suffisamment éclairés. Sans aucun doute, la religion de Huygens, après la révocation de l'édit de Nantes, sa nationalité et les attaches de sa famille (son frère Constantin était l'un des secrétaires du stathouder) jouèrent le plus grand rôle. Mais y eut-il des rivalités ou des jalousies scientifiques qui agirent à cette occasion? Le problème reste obscur ; on a parlé de La Hire et aussi de La Chapelle-Bessé, qui représentait Louvois au sein de l'Académie. Mais ce sont précisément les seuls des anciens collègues de Huygens qui continuent à correspondre avec lui, surtout le premier.

Ayant perdu sa position en France, le savant hollandais n'en retrouva

pas dans son pays, quoiqu'il ait cherché à s'en procurer une, même en se chargeant d'occupations administratives. Guillaume d'Orange ne sut pas s'honorer en dédommageant, par quelque sinécure, l'homme qui pouvait encore rendre tant de services à la science. Huygens dut donc se contenter de l'honnête aisance que lui procura l'héritage de son père, mort pendant cette période. Mais les impôts qu'amène la guerre sont si lourds qu'il renonce à vivre dans la maison de campagne paternelle du Hofwyck, et qu'il revient s'établir en garni à la Haye. D'autre part, on voit bien que la question d'argent entrave les recherches qu'il poursuit, de concert avec son frère Constantin, pour la construction de grandes lunettes.

C'est toujours, avec les essais de ses horloges pour la détermination des longitudes en mer, une de ses grandes préoccupations. Mais l'édition des traités qu'il a préparés depuis longtemps passe au premier rang ; il remanie, pour la publication qui doit être faite par La Hire dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, ses anciennes communications. Il fait imprimer en même temps (1690) son *Traité de la lumière* et son *Discours de la cause de la pesanteur*. Détail curieux : les exemplaires qu'il envoie en cadeau en France arrivent aisément à Lille ; mais pour les faire passer de là à Paris, le libraire qui les a reçus ne sait plus comment faire, car la douane de Péronne arrête les livres venant de Hollande. On demande un laissez-passer au lieutenant de police, La Reynie, qui prend deux mois pour répondre que c'est inutile. Cependant les voituriers continuent à refuser de s'en charger, tandis que, comme le remarque La Hire, les ouvrages de Furetière, expressément défendus, se vendaient couramment à Paris.

Je signalerai encore, dans ce tome IX, la preuve explicite que Huygens possédait une notation équivalente à celle de Leibniz pour le calcul infinitésimal, limité au premier degré des différentielles. Il y a là un fait en contradiction formelle avec l'opinion courante sur ce sujet.

Dans les notes des éditeurs, toujours aussi précieuses, il en est une (p. 198, note 2) qui appelle une observation. On y cite un passage d'une lettre de Descartes à Mersenne, du 23 août 1638, où le philosophe annonce qu'il va proposer à Roberval une courbe autre que le galand et pour laquelle l'invention des points ne dépend d'aucune équation cubique. Il est remarqué à ce propos qu'à l'aide d'un changement de variables, on peut, sans équation cubique, construire tous les points du galand (folium de Descartes). Il aurait été bon d'ajouter que Descartes ne l'ignorait nullement et qu'il voulait précisément se moquer de Robervat en lui proposant, sous une autre forme, l'équation de la même courbe [1].

Paul Tannery.

---

1. Voici enfin quelques fautes d'impression (ou de lecture) que j'ai relevées : P. 151, l. 6 en rem : *codones* (pour *condones*) ; 183, 3, *conferentia* (pour *circumfe-*

Lord Rosebery, **Napoléon, la dernière phase,** traduit de l'anglais par Augustin Filon. Paris, Hachette, 1901, XII, 328 p., in-18°. Prix : 3 fr. 50.

Dr Cabanès, **Napoléon jugé par un Anglais.** Paris, H. Vivien, 1901, XV, 492 p. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Celui qui fut autrefois le *leader* du parti libéral anglais tout entier, et qui est aujourd'hui le représentant le plus en vue de l'*impérialisme* libéral de l'autre côté du détroit, occupait depuis quelque temps ses loisirs forcés à des études historiques. Homme d'État distingué dans le passé, et qui reprendra peut-être encore le pouvoir dans l'avenir, lord Rosebery ne pouvait manquer d'attirer l'attention du public, et surtout du public français actuel, en publiant un ouvrage sur la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. C'est au fond ce dernier titre que devrait porter son volume, encore qu'il ne puisse passer pour une histoire complète de l'empereur, de 1815 à 1821 ; il y manque pour cela trop de choses. Il serait injuste d'ailleurs, d'en faire un reproche à l'auteur, car il n'a certainement voulu nous donner qu'une *causerie* critique sur les hommes et les choses de ce temps, inspirée par un sentiment d'équité très honorable, doublement honorable puisqu'il se manifestait sous une plume anglaise au lendemain de Faschoda. L'ancien *premier* a tenu à condamner hautement la façon mesquine dont l'ex-maître du monde fut traité sur son rocher par les représentants brutaux ou pusillanimes d'une aristocratie orgueilleuse et bornée ; il a sans doute aussi éprouvé le besoin — si impérieux, semble-t-il, pour les intelligences contemporaines — de dire son mot sur la figure de l'homme extraordinaire que des préoccupations très diverses, les unes fort légitimes et les autres assez méprisables, maintiennent, plus que jamais, à l'ordre du jour de l'historiographie contemporaine. Après avoir énuméré d'abord et brièvement caractérisé les sources dont il entend faire usage [1], l'auteur nous décrit les principaux personnages du drame de Sainte-Hélène, sans flatter en rien ses compatriotes, Hudson Lowe, plus bête encore que méchant, et son supérieur, lord Bathurst, dont la conduite fut « un mélange de bassesse et de lâcheté » et qui suivit à l'égard du prisonnier « une politique de mouchard et d'harpagon ». Les silhouettes des commissaires des souverains étrangers sont tracées avec esprit ; on nous montre Napoléon chez lui ; nous assistons à ses lectures, à ses occupations diverses ; on nous donne des extraits assez piquants de ses conversa-

---

rentia); 185, l. dern., D de F (au lieu de D de T, c'est-à-dire Domini de Tschirnhausen); 219, l. 7 en rem., *exeditum* au lieu de *creditum*; 469, 11, *à* omis après *le Chancelier*. Dans l'Errata (p. 661) sur la p. 213, il faut lire n° 2525 (non 2526) ; la page 347 est indiquée à tort au lieu de la page 351 ; p. 337, l. 9, c'est *er* et non *en* qui a été imprimé au lieu de *et*.

1. Relevons le mot si vrai pour les écrivains de tous les partis : « Il semble qu'il y ait eu quelque chose dans l'air de Sainte-Hélène qui empêchait la vérité de s'y acclimater. »

tions, et je dois dire que lord Rosebery, juge assez exactement, à mon avis, les opinions politiques de l'empereur, dans le chapitre intitulé *Napoléon et la démocratie* en disant : « Il était bien le fils de la Révolution, mais un fils dont l'unique pensée était d'étrangler sa mère » (p. 259), et en concluant ainsi : « La dictature démocratique... tel est le legs politique définitif de Napoléon. » Il ne s'est pas laissé éblouir non plus par la splendeur éphémère de ces années « où l'Europe était l'enclume sur laquelle descendait le marteau de la France », et il nous montre le conquérant laissant la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, ayant fait ou préparé, pour un avenir prochain, l'unité menaçante de l'Allemagne et de l'Italie, et ayant énervé la patrie, en semant, d'un bout de l'Europe à l'autre, des centaines de milliers de cadavres; néanmoins, son appréciation finale sur le génie politique et militaire de Napoléon reste très impartiale; elle est exprimée en termes fort élevés et bien des Français contemporains ne parleraient pas avec cette sérénité presque sympathique de l'homme que les Liverpool, les Castlereagh et les Bathurst, ces prédécesseurs de lord Rosebery au pouvoir, ont poursuivi jusqu'à sa mort de leurs haines et de leurs rancunes. On peut se demander sans doute si l'auteur n'a pas eu quelque arrière-pensée d'homme politique, ou s'il écrit en simple historien; a-t-il voulu — ce qui serait d'ailleurs parfaitement légitime — gagner des amis à l'Angleterre contemporaine parmi les adversaires de la « perfide Albion d'autrefois » en avouant les fautes passées? Est-ce une avance du futur *premier* de la Grande-Bretagne à l'opinion publique française? L'avenir le dira.

L'ouvrage de M. le Dr Cabanès a cela de commun avec le volume de lord Rosebery qu'il nous fait également connaître l'opinion d'un Anglais sur une partie tout au moins du séjour de Napoléon à Sainte-Hélène. Le titre de son livre est trop vaste et n'oriente pas suffisamment le lecteur. M. C. y a réuni, avec beaucoup d'autres pièces en partie étrangères à son sujet, une traduction française des *Lettres de Sainte-Hélène* du docteur William Warden, chirurgien de la marine britannique, qui furent publiées dès l'année 1816 (p. 1-162); il y a placé en appendice, sous forme de documents justificatifs, des paragraphes sur les tentatives de suicide de Napoléon, sur les blessures de l'empereur, sur la mort de Lannes, sur celles du capitaine Wright et de Toussaint-Louverture.

Viennent ensuite les *Lettres du cap de Bonne-Espérance*, fabriquées à Sainte-Hélène par Las Cases ou par Montholon, et inspirées en tout cas par Napoléon lui-même (p. 233-381). En fait d'autres appendices à cette seconde partie, nous trouvons une note sur Napoléon à table; une autre sur la part que Bonaparte prit à la fin de Pichegru (concluant à nier l'assassinat); une troisième, affirmative cette fois, sur l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa.

La valeur historique des récits de Warden est, on le sait, assez mé-

diocre; personnage d'une curiosité vraiment impertinente, il posait, — si on voulait l'en croire, — des questions au moins singulières à l'ex-empereur ; malheureusement, pour la vraisemblance de son récit, Napoléon ne savait pas l'anglais, n'ayant jamais pris la peine de s'y mettre sérieusement [1], et Warden ne savait pas le français ; Las Cases qui fonctionnait comme interprète, ne s'est certainement jamais risqué à répéter à son maître certaines de ces interrogations présomptueuses, ni à y répondre, et l'on peut croire que l'homme de lettres qui revit la prose du docteur Warden, avant de la livrer au public, y a mis beaucoup du sien. C'est aussi l'avis de lord Rosebery (p. 36).

R.

W. E. Burghardt du Bois. **The Philadelphia negro. A social study** (Publications de l'Université de Pennsylvanie). Philadelphie, Ginn et Cie. 1899, 2 dollars, xx-520 pp.

L'Université de Pensylvanie a fait faire de 1896 à 1898 une enquête détaillée sur la population noire de la ville de Philadelphie, M. Du Bois, que l'Université avait pris à son service pour ce travail, donne ici les résultats de son enquête dans une très belle monographie ; à laquelle M. S. M. Lindsay a fait une courte préface.

La méthode suivie pour cette enquête était parfaitement rationnelle et conforme aux conditions de la critique historique — si souvent négligée dans les travaux de sciences sociales. L'enquête a porté sur la partie la plus importante du phénomène, sur le quartier habité spécialement par les nègres, (il y en avait 9,000) — et sur ces 9,000 l'observation a été poussée jusqu'au détail minutieux, par une étude spéciale de chaque famille de couleur. Les observations étaient consignées sur six feuilles différentes : 1° par famille; 2° par individu; 3° par maison ; 4° par rues ; 5° par établissements et associations; 6° pour les domestiques. — Pour le reste de la ville on s'en est tenu à une enquête générale destinée à servir de contrôle et à éclairer les résultats du travail statistique. L'opération a été faite toute entière par un seul enquêteur pour éviter les différences individuelles d'appréciation. L'enquête sur les domestiques a été faite par Mlle J. Eaton et forme un appendice spécial.

Une bibliographie réunit tous les documents législatifs sur la condition des nègres depuis l'origine de la Pensylvanie (1682). Une autre

---

1. De ce que Napoléon ait pu dire à une jeune miss anglaise : *How do you do?* ce n'est pas encore une preuve qu'il comprît et parlât l'anglais. — En tout cas, l'auteur de la traduction ne le sait pas suffisamment, sans quoi il n'aurait pas raconté, p. 356 que l'empereur recevait à l'île d'Elbe tous les pamphlets de l'Europe « par l'entremise de Leghorn ». — Il a pris pour un nom d'homme le nom anglais de la ville de *Livourne*.

indique les ouvrages relatifs à la question générale de la population noire et à la question spéciale des nègres de Philadelphie et les ouvrages des nègres eux-mêmes.

Les résultats statistiques sont donnés sous la forme de tableaux, de graphiques et de deux belles cartes topographiques de la distribution des nègres, maison par maison.

Le travail commence par une histoire sommaire de la population noire de Philadelphie depuis 1638 (avant la conquête anglaise) jusqu'à 1896 et la statistique du mouvement de cette population. Puis vient la description des différents phénomènes sociaux, âge et sexe, mariage, origines, instruction, profession, santé, vie de famille, Église, sociétés privées, criminalité, paupérisme et alcoolisme, — sous forme de statistiques précises sur la population du quartier nègre choisi pour l'enquête, et de remarques simplement descriptives pour les noirs du reste de la ville. Il est difficile de donner un tableau plus complet de la vie d'une population.

Les derniers chapitres sont consacrés à des questions plus générales et d'une portée pratique; le milieu où vit la population noire, les maisons et les amusements, les relations avec les blancs (préjugés de couleur, croisements), le suffrage des nègres, son action sur la politique. Suivant l'usage américain, l'auteur conclut par une application pratique qui est une leçon de morale sur les devoirs respectifs des blancs et des noirs.

Tout le livre respire une bienveillance sincère pour les nègres; l'auteur signale avec insistance le mélange des deux races qui « est un fait, non une théorie », et étudie les familles mixtes (ce sont surtout des blanches mariées à des nègres, 27 sur 33). Après avoir raconté des cas d'ignorance et de vénalité politique des nègres, il insiste sur le caractère conservateur de leurs votes. Sa conclusion est qu'on doit aider le nègre à s'élever au niveau de la civilisation et à réaliser l'idéal républicain de l'égalité de conditions *(opportunity)* pour tous les hommes.

Ch. Seignobos.

Général Canonge : **Traité d'histoire et d'art militaires** [1]. Georges Fanchon, éditeur, 25, rue de Grenelle. Paris, 2 vol. grand in-8°, avec cartes, plans et croquis.

Écrire un résumé de l'histoire militaire de tous les peuples est toujours une tâche délicate, et l'écrire en vue de l'enseignement de nos officiers ne fait que compliquer les difficultés. C'est cependant ce qu'a

1. Cet ouvrage forme le livre VIII de l'*Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires*, publiée sous le patronage de la Réunion des Officiers.

entrepris avec une belle ardeur le général Canonge dont les cours à l'École supérieure de guerre furent naguère si réputés et qui nous a déjà donné, condensé en deux volumes, un magistral récit des campagnes contemporaines.

Nul mieux que le général n'était qualifié pour cette œuvre : non seulement il sait, mais, ce qui est plus difficile, il sait choisir ce qui doit être dit, élaguer ce qui peut être passé sous silence ou ce qui ne peut contribuer à l'instruction pratique des lecteurs ; surtout il sait rajeunir son sujet, présenter les passages les plus arides sous une forme attrayante. On n'a qu'à lire, pour s'en convaincre, le t. Ier de sa nouvelle publication qui, par un artifice de librairie d'ailleurs légitime, paraît concurremment avec le t. II, plus actuel et par conséquent plus intéressant pour ceux qui n'ont pas le loisir d'étudier les guerres de l'antiquité.

Il est rare de moderniser les campagnes d'Alexandre, celles d'Annibal et de César plus heureusement qu'a su le faire le général Canonge, éclairant ces évènements lointains selon les documents récemment révélés, y appliquant les plus nouvelles découvertes, les commentant, les expliquant, les comparant avec les évènements plus proches de nous, cherchant à identifier avec soin le terrain de ces anciennes batailles et à retracer leur aspect d'aujourd'hui. Conçue de cette façon, l'histoire ancienne est on ne peut plus vivante et instructive et l'on se reprend à vivre les luttes de Vercingétorix, comme si l'on voyait se dérouler sous nos yeux leur dramatique succession. Le procédé de reconstitution est parfait. Le t. Ier va actuellement jusqu'à la guerre de Cent-Ans. L'auteur y consacre des pages chaleureuses à Jeanne d'Arc, et malgré son admiration religieuse pour l'héroïne, analyse ses exploits guerriers avec la même impartialité que s'ils émanaient de tout autre chef de bandes de l'époque : s'il voit en Jeanne une envoyée divine, il n'examine ses actes qu'au point de vue prosaïquement terrestre et humain, qui est le seul vrai pour un historien.

Le tome second débute par une étude de la guerre de Crimée. On ne saurait apporter plus de science et de conscience à l'exposé comme à la critique des opérations. L'auteur distribue le blâme et l'éloge avec compétence, avec impartialité, avec une modération dans la forme comme avec une netteté et une vigueur dans le fond qui lui concilient l'estime et la confiance du lecteur. S'il passe rapidement sur les exploits quotidiens du siège de Sébastopol qui témoignent de la haute valeur de l'armée en ce temps-là, la plus belle peut-être, la meilleure qu'ait eue la France, — parce que ces menus épisodes ne constituent pas à proprement parler un enseignement théorique, — en quelles pages lumineuses il retrace les grandes journées d'Inkermann, de Balaklava, du Mamelon-Vert et les assauts contre Malakoff, jusqu'à la crise finale et victorieuse du 8 septembre 1855! Tout cela accompa-

gné de croquis d'une exactitude scrupuleuse pris sur les lieux mêmes, à l'époque même des évènements, par nos officiers.

L'impartialité de l'écrivain apparaît mieux encore dans le récit très clair, très méthodique de la campagne d'Italie. Le général tantôt loue, tantôt blâme Napoléon III. Il émet des appréciations sévères autant que justes sur la conduite de Mac-Mahon à Magenta, et ces sincères critiques ont plus de portée que tant de déclamations. Il avoue, dévoile les trop nombreuses imperfections de l'armée qui n'était plus l'armée de Crimée, et où germaient déjà les ferments de dissolution qui devaient faire d'elle l'armée de 1870.

Vient ensuite l'histoire, un peu trop détaillée peut être, de la guerre de Sécession.

Nous en attendons les conclusions et nous attendons plus impatiemment encore l'exposé de la guerre franco-allemande qui sous la plume du général Canonge, témoin et acteur, ne saurait manquer d'être d'un intérêt puissant et décrite de façon à en faire ressortir tous les enseignements.

Mais dès maintenant l'on peut dire que le général a prouvé combien était utile l'étude raisonnée des guerres d'autrefois et des guerres d'aujourd'hui qui toutes contiennent des leçons bonnes à retenir, même pour ceux qui ne sont pas des professionnels. Son excellent livre répond éloquemment à l'étrange propos que tint jadis devant lui un brillant capitaine qui devint par la suite commandant de corps d'armée et dont il tait discrètement le nom (t. II, p. 97) : « Moi, je ne crois pas à l'art militaire ». Si cet officier lit l'ouvrage du général Canonge, il n'osera plus dire que l'art militaire n'existe pas et ne sert à rien. La démonstration contraire est faite.

Félix Bouvier.

J. Sack. **Monistische Gottes-und Weltanschauung. Versuch einer idealistichen Begründung des Monismus auf dem Boden der Wirklichkeit;** Leipzig, W. Engelmann 1899. In-8° VIII et 278 p.

M. Sack esquisse dans ce livre les grandes lignes d'une philosophie, basée en première ligne sur les résultats des sciences naturelles mais qui s'efforce de donner aussi satisfaction à la tendance idéaliste toujours vivante dans l'esprit allemand depuis l'époque de Kant, Fichte et Schelling. Écartant le positivisme et le matérialisme il aboutit à un monisme notablement plus idéaliste, toutefois, que celui de Häckel. L'univers lui apparaît comme un monde spirituel formé des modes de la Substance unique ou Dieu; l'esprit et la matière sont identiques; la matière n'est que le mode sous lequel l'esprit nous apparaît nécessairement (29). Au sein de la conscience universelle ou divine on peut distinguer comme au sein de la conscience humaine trois élé-

ments : la représentation, la volonté, le sentiment. La représentation de Dieu est la perception de tout ce qui se passe dans les êtres individuels; sa volonté est la cause première de tous ces phénomènes; son sentiment se manifeste dans les forces de la nature (38). Ces forces primordiales forment deux groupes, l'un positif comprenant l'association, le mouvement, l'attraction; l'autre négatif comprenant l'individuation, la stabilité, la répulsion. La nature tend ainsi d'une part vers l'association et cela par le mouvement, en vertu de l'attraction; et d'autre part vers l'individuation et cela par la stabilité, en vertu de la répulsion (48). — Partant de ces principes M. S. nous retrace l'évolution entière de l'univers depuis son état primitif jusqu'à l'époque actuelle : il nous fait assister à la naissance successive de la nature inorganique puis des types organiques, de la plante, de l'animal, de l'homme enfin; il nous raconte ensuite l'histoire de l'homme depuis ses origines, la genèse de la pensée, le développement de l'esthétique, de la morale, de la religion. Et il conclut en montrant que le monisme est la religion primitive de l'humanité comme elle est aussi la religion de l'avenir. Affranchi des illusions de l'anthropomorphisme, du mysticisme et du symbolisme, rempli du sentiment sublime de l'infini, de l'idée du Dieu tout puissant et omniscient, de la conscience de sa solidarité avec la nature entière, résigné à l'anéantissement de notre individualité par la mort, mais exempt en revanche des angoisses que cause à l'âme la notion illusoire du péché, l'homme futur marchera à travers la vie avec une joyeuse assurance, et sachant qu'il est une parcelle de Dieu, combattra avec un robuste optimisme le bon combat pour le progrès, contre le mal. — En raison même de l'énormité du sujet qu'il traite, le livre de M. Sack ne peut prétendre ni à l'originalité ni à la nouveauté; les questions sont plutôt effleurées qu'approfondies; et il nous apparaît en définitive surtout comme une sorte de *credo* personnel, comme l'effort après tout méritoire d'un esprit sincère, qui a voulu résumer à grands traits l'image du monde qu'il s'est faite d'après ses lectures et ses réflexions.

H. L.

— Les éditeurs de la librairie dauphinoise de Grenoble, MM. Falque et Perrin, de concert avec l'éditeur de la librairie savoyarde de Moutiers, M. Ducloz, publient, à 1,250 exemplaires numérotés, un magnifique ouvrage de M. John Grand-Carteret, *L'Enseigne, son histoire, sa philosophie, ses particularités, les boutiques, les maisons, la rue, la réclame commerciale à Lyon* (grand in-4°). Comme l'indique le titre, le volume est consacré à Lyon. Paris viendra plus tard. Mais, pour l'instant, aidé de la collaboration de M. Gustave Girrane, le dessinateur lyonnais dont les croquis exacts et précis accompagnent, commentent et inspirent son texte, M. Grand-Carteret présente au public les enseignes, les murs et les boutiques de Lyon. Son livre est un tableau complet, aussi complet que possible,

de la rue lyonnaise. Qu'elle soit de pierre, de bois, de tôle, de calicot, de papier, l'imagerie, telle qu'elle fut à Lyon, est notée ici dans ses changements et ses évolutions. L'auteur ne la considère pas seulement dans le passé; il la fixe telle qu'elle est aujourd'hui, non moins intéressante, non moins curieuse que jadis, car il n'est pas de ville où la réclame — la réclame commerciale et industrielle — n'ait mis au jour autant d'enseignes qu'à Lyon. L'ouvrage vaut à la fois par le texte et par les dessins. Pour le texte, M. Grand-Carteret l'a rédigé avec beaucoup d'esprit et de verve, et il joint à sa façon agréable de représenter les choses une érudition de très bon aloi; il n'a négligé aucun de ses devanciers, Steyert et son catalogue des enseignes lyonnaises qui parut dans le *Magasin pittoresque,* Puitspelu et ses notices humoristiques, Josse, Vingtrinier, Léon Galle, et il termine sa belle publication par une bibliographie de l'enseigne qu'il a dressée après avoir dépouillé tous les travaux des sociétés savantes de province ainsi que les catalogues des ventes de « curiosa » et des musées et grandes bibliothèques. Pour les dessins, ils sont vivants ; M. Girrane saisit à merveille la physionomie, si l'on peut dire, de la réclame et il sait présenter d'une façon animée et chaude les enseignes lyonnaises dans leur milieu et dans le décor naturel de la façade, du mur ou de la maison. Aux dessins de l'artiste s'ajoutent du reste de nombreux fac-similés, des cartes-adresses, des étiquettes ornées qui complètent toute cette documentation historique si patiemment et intelligemment colligée par M. Grand-Carteret. — A. C.

— Dans un petit volume, *Le temple grec, histoire sommaire de ses origines et de son développement jusqu'au* v^e^ *siècle* (Paris, Leroux, 1902, in-18, III et 134 p.), où plusieurs articles de la *Gazette des Beaux-Arts* ont été réunis et fondus, M. Henri Lechat a voulu « marquer où nous en sommes, au jour présent, de notre connaissance du temple grec ». C'est au temple dorique qu'est consacrée la plus grande partie de l'ouvrage, — 90 pages sur 130. Déjà chez les théoriciens de l'antiquité on trouve le vague soupçon, ou l'obscur souvenir, des origines lointaines de ce temple, qu'ils dérivaient d'une construction en bois. A cette théorie hypothétique, la fortune des fouilles et les recherches des modernes archéologues permettent de substituer l'exposé d'une descendance certaine. Résumant les travaux les plus récents (dont quelques-uns postérieurs au tome VII de l'Histoire de M. Perrot), et complétant sur plusieurs points les observations de ses prédécesseurs, M. Lechat nous montre dans le mégaron mycénien — non pas tout fait de bois, mais où le bois jouait un si grand rôle — le plan de la partie essentielle du temple (prodomos et cella), et la raison d'être des diverses pièces de l'entablement; d'autre part, à la suite de M. Benndorf, il signale dans un très ancien genre de couverture en bois le modèle des toitures de tentes, puis de marbre, qui remplacèrent sur le temple la terrasse du mégaron, et le prototype des acrotères; il explique, d'une façon qui lui est personnelle, l'adjonction à l'édifice primitif de l'opisthodomos et de la peristasis; en face des « survivances » de style qui, dans le temple en pierre, rappellent l'ancienne architecture de bois, il note les changements de formes et de proportions qu'entraîna comme des conséquences la substitution d'une des matières à l'autre ; il indique enfin quel soin de la beauté les Grecs apportèrent jusque dans le travail de simples blocs de marbre, avec quel bon sens et quelle mesure ils admirent à décorer leurs temples le peintre et le sculpteur, par quelles habiles précautions ils assurèrent l'harmonie de l'ensemble et pour ainsi dire la vie de l'édifice ; par quelles incessantes retouches ils évitèrent la monotonie et parvinrent à « faire toujours nouveau un temple toujours le même ». — Le temple ionique est pour M. Lechat, comme pour

M. Noack, le vrai frère du temple dorique, tous les deux descendant d'une même construction pré-mycénienne dont on a retrouvé la trace à Hissarlik. L'absence de frise est motivée par ce fait que, dans le prototype du temple ionique, la couverture n'était pas une lourde terrasse en terre, que devait soutenir une couche de forts madriers, mais un léger toit à double pente en planches ; l'absence de frise à son tour motive la plus grande sveltesse des colonnes ; et la sveltesse des colonnes explique pourquoi on les appuya sur une base. Un choix de chapiteaux archaïques fait voir ensuite, d'après M. Choisy, comment le motif des volutes dérive de la forme d'un sous-poutre ou sommier en bois qui primitivement surmontait la colonne. A cette étude se rattache une caractéristique de l'ordre ionique, moins fidèle à ses origines que l'ordre dorique, moins scrupuleux dans la suite de ses progrès, moins purement grec à tout prendre, mais dont pourtant les qualités propres, l'élégance et la liberté, ont parfois tempéré heureusement l'austérité dorienne et contribuèrent à la plus haute manifestation du génie architectural de la Grèce, à l'apparition du Parthénon. On voit par cette analyse combien de choses M. Lechat a dites en peu de pages. Ajoutons que l'abondance des informations, la clarté et la précision, ne font pas tout le mérite de son livre; la forme en est agréable, discrètement pittoresque; il n'y a pas à craindre qu'elle rebute « les lecteurs de bonne volonté ». — Ph. E. Legrand.

— Gassendi nous apprend que la lecture de Vivès et de Charron l'excita à secouer le joug d'Aristote. Né à Valence en 1492, mort à Bruges en 1540, Vivès étudia à Paris, se lia à Louvain avec Érasme, puis avec Thomas Morus qui l'attira en Angleterre où il fut peut-être quelque temps le précepteur de Marie, la fille de Henri VIII. Parmi ses œuvres, on en trouve qui concernent la théologie, la politique, la philosophie et l'histoire de la philosophie, surtout la pédagogie et la psychologie. C'est de la psychologie de Vivès que s'est occupé M. Gerhard Hoppe, (*Die Psychologie des Juan Luis Vives nach den beiden ersten Büchern seiner Schrift* de anima et vita *dargestellet und beurteilt, Ein Beitrag zur Geschichte der Psychologie,* Berlin, Mayer und Müller, 122 p.). Il a cherché ce qu'a pensé Vivès sur les sens, sur l'âme raisonnable, sur la mémoire, l'intelligence et la raison, sur le jugement, le langage, la volonté, le sommeil et les rêves, la mort et l'immortalité, etc. Sur toutes les questions qu'on se posait alors en psychologie, il a rapproché les opinions de Vivès de celles d'Aristote, de Galien, de S. Thomas, de Mélanchthon. La comparaison de ces textes, de dates si différentes, est intéressante pour l'historien de la psychologie. Avec le « *de anima et vita* » Vivès ouvre, dit M. Hoppe, une ère nouvelle ; il fait place à l'expérience et fixe, par exemple, les lois générales de l'association des idées, il prépare la constitution de la psychologie en science indépendante et par la preuve de l'immortalité, dérivée comme un postulat de l'essence de la raison humaine, il anticipe sur les pensées de Kant. — François Picavet.

— Le volume de la collection « Les Saints », consacré par M. Henri Joly à la vie de sainte Thérèse (*Sainte Thérèse (1515-1582)*, 2e édit., Paris, Lecoffre, 1902, in-12, 243 p.), est plutôt un essai de psychologie religieuse qu'une étude d'histoire et de critique. La bibliographie qui sert de base à son livre se borne aux œuvres mêmes de la sainte et à quelques ouvrages de ses plus pieux admirateurs. C'est dire que tout le côté mystique et surnaturel de cette vie est accepté en principe par l'auteur sans contestation ni contrôle. Ceci admis, cette petite hagiographie se lit avec agrément. Nous ferons cependant quelque objection au plan adopté par M. H. Joly. Il a repoussé l'ordre chronologique rigoureux, à tort selon nous. Il y

gagne en clarté sur quelques points particuliers, en les isolant, mais tout se tient dans le développement d'une âme et il n'est pas indifférent, nous semble-t-il, dans une étude de ce genre, de détruire le synchronisme des faits. N'est-il pas artificiel par exemple, d'exposer, presque au début, les péripéties et les progrès de la sainte dans les voies du mysticisme, et de rejeter à l'avant-dernier chapitre, l'étude des influences, tantôt contrariantes, tantôt favorables, qu'ont pu exercer sur elle ses confesseurs et ses conseillers religieux ? — H. Léonardon.

— Le livre de M. Hippolyte Parigot sur *Alexandre Dumas père* (Hachette, collection des Grands Écrivains, 1902. In-8°) est un bon livre sans prétention sur notre grand romancier populaire, ancêtre glorieux des Richebourg et des Montépin ; car A. Dumas père reste surtout « debout dans son roman et dans sa majesté », si toutefois quelque chose du passé reste debout avec les nouvelles écoles et les critiques incompréhensifs et hargneux des *Questions historiques*. Une Biographie, bien faite en ce que les qualités et les défauts de l'écrivain découlent de sa vie et de son temps, ouvre le volume. Créole, né d'un soldat, à l'aurore du XIXe siècle, en pleine épopée impériale, comme on dit, adorant la force, épris de cet individualisme que prônaient Stendhal et V. Hugo, grand lecteur de W. Scott et de Schiller, sans tendresse, mais sensible, Dumas avait fait de mauvaise études et de bonnes lectures, et surtout avait, au dire de M. Parigot, du génie, ce « tarte à la crême » de tout succès grandiose. Sans système et sans théorie, se livrant à une énergie un peu explosive et à une logique en quelque sorte délirante, il écrit des drames historiques où palpite l'âme de Bonaparte, avec une once de celle d'un Julien Sorel qui se garderait bien de se crucifier par l'analyse ; des drames modernes où dans une société fausse, — elles sont toutes ainsi, — vibrent Antony, « de l'ancien Figaro jeune postérité, » et Richard Darlington, et Kean, et le comte Hermann ; des comédies qui ne sont que des drames mitigés ou des romans en puissance. Et tout ce travail préliminaire aboutit à ces fameux Romans Historiques, partis du *Cyrus* et de *la Clélie*, de notre XVIIe siècle, mis à la mode par un retour à Walter Scott, qui apportait, en 1820, des visions aux romantiques, et que Dumas sut animer de passion empoignante. Je n'ignore pas que l'auteur, — et ce n'est pas l'avis de M. P., qui l'aime jusque dans ses verrues, — fut peut être le chef de la fabrique A. Dumas et Cie célébrée par cette mauvaise langue de Mirecourt, et que Maquet, Anicet Bourgeois, Gaillardet ont une certaine part dans l'œuvre ; je sais bien qu'on a voulu faire de cette œuvre une suite d'images d'Épinal violemment enluminées, — c'est la critique des esthètes ; — mais où je me range à l'opinion de M. P., c'est quand il vante la verve inextinguible de cet amuseur sans trève, de ce romancier intarissable qui a pu engloutir des matériaux de toute provenance, mais qui a su raconter, et se raconter si bien, confiant au succès, et répandant la vie à outrance autour de son outrancière personnalité. Cyrano de son époque, homme de plusieurs livres, — les siens, et ceux aussi de ses collaborateurs volontaires ou non, — il a eu une très puissante influence sur cette France amoureuse de romans de cape et d'épée, qu'il attachait à ses interminables feuilletons, — dont nul ne se plaignait, — à l'heure où un journal américain le citait à côté de Napoléon. Et ce nous fut une joie de retrouver, dans l'étude fouillée, compréhensive et agréable à lire de M. P., les souvenirs, qui nous restent chers, de nos lectures d'antan, et de voir repasser, devant nos yeux, encore éblouis, et Buridan, et les Trois Mousquetaires, et le comte de Monte-Cristo. — Pierre Brun.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 21 avril — **1902**

Loisy, Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse. — Reisner, Les textes de Telloh. — Koldewey, La voie sacrée de Marduk. — Ménégoz, La théologie d'Aug. Sabatier. — Odyssée, p. Monro. — Detlefsen, Pline l'Ancien et les artistes. — Schwarz, La vie morale. — Lamere, La conquête dans l'ancien droit. — Ch. V. Langlois, L'Inquisition. — Prinsen, Geldenhauer. — Camus, La cour d'Amédée VIII. — Krones, Zub, Kapper, Documents sur la Styrie. — Uzielli, Le grand duc Ferdinand I. — Payn, Cromwell sur les affaires étrangères. — Gény, Les compagnies de la milice strasbourgeoise. — Boissonnade, Le système de Colbert en Languedoc. — Loesche, Le protestantisme en Autriche. — Nalbandian, Ranke. — Gritzner, Le blason de l'empire allemand. — Brunner, Guide de l'histoire badoise. — Académie des inscriptions.

I **Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse,** par Alfred Loisy ; Paris, Picard, 1901 ; in-8°, xiv-212 pages.

II. **Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen d. k. Museen zu Berlin;** Heft XVI, Tempelurkunden aus Telloh, herausgegeben von G. Reisner ; Berlin, Spemann, 1901 ; in-4° ; xviii-58 pages, 155 planches. Prix m. 56.

III. **Die Pflastersteine von Aiburschabu in Babylon** von Dr. Robert Koldewey, mit einer Karte und vier Doppeltafeln ; Leipzig, Hinrichs, 1901, 10 pages in-4° ; prix : M. 4.

I. La comparaison des mythes babyloniens et des premiers chapitres de la Genèse a fourni à M. Loisy la matière d'un livre fort attachant, plein d'idées ingénieuses et de vues souvent nouvelles exposées avec un grand agrément de style. L'auteur, par sa préparation assyriologique et sa haute compétence en matière biblique était particulièrement désigné pour aborder un pareil sujet. Les traditions de Babylone et d'Israël présentent, touchant l'origine des choses, l'organisation du monde, la création de l'homme, sa destinée, l'histoire des premiers âges, des points de contact multiples et d'ordre très divers. L'état fragmentaire dans lequel ont été conservées les deux traditions, la diversité d'origine des éléments qui les composent, les altérations profondes qu'elles ont subies rendent une étude comparée fort difficile, complexe et délicate. On sait de quels éléments différents ont été formés les premiers chapitres de la Genèse. Les récits mythologiques de Babylone présentent généralement plus d'homogénéité. Néanmoins il ne paraît pas douteux qu'ils ont subi maint e

transformation avant d'acquérir la forme sous laquelle ils nous sont parvenus. Un exemple bien caractéristique de pareils remaniements est fourni par le récit secondaire de la création. M. L. cherche fort ingénieusement d'ailleurs, à concilier les contradictions dont ce récit est plein : il me semble qu'elles s'expliqueraient beaucoup mieux par l'hypothèse d'un remaniement tardif et maladroit. Un fait sur lequel on n'a pas encore attiré l'attention, la coexistence de vers et de prose, donne à cette hypothèse une assez grande vraisemblance. Si on détache du texte tout ce qui est vers (c'est-à-dire ll. 2-8, 10, 17-18, 31-32 (?), 34 et suiv.) on obtient une narration parfaitement coordonnée et symétrique en cinq strophes de quatre vers [1]. Dans le texte ainsi émondé, Babylone ne figure plus parmi les cités datant de l'origine du monde : seules Nippur, Uruk et Eridu sont mentionnées. C'est là pour ce récit une garantie de très haute antiquité [2].

II. Les textes, publiés par M. Reisner dans le seizième volume de la grande collection éditée par le musée de Berlin, appartiennent à l'époque de la dynastie d'*Ur* ; comptes, inventaires, listes d'offrandes ou contrats, ils proviennent tous de ces archives des temples de *Shirpur-la* qui ont fourni tant de milliers de documents de ce genre. L'intérêt de ces textes, d'ordinaire fort arides, est surtout lexicographique. Aussi saura-t-on grand gré à M. R. d'avoir eu l'heureuse idée de joindre à sa publication un lexique complet, qui constitue un travail fort neuf et original. Ce n'est pas que toutes les lectures et interprétations proposées par l'auteur paraissent également probables : j'aimerais, si la place ne me manquait, pouvoir discuter bien des points avec M. Reisner [3]. Quoi qu'il en soit, ce beau travail se recommande à tous ceux, chaque jour plus nombreux, qui s'attachent à l'étude de la littérature prébabylonienne et est appelé à leur rendre les meilleurs services.

III. L'expédition allemande à Babylone a eu la bonne fortune de

---

1. Les deux derniers vers manquent, le texte étant mutilé à la fin.

2. Il est vrai que le démiurge est Marduk, le dieu de Babylone ; mais le nom de Marduk aura pu être substitué à quelque autre.

3. Voici par exemple quelques remarques que je soumets à M. R. : p. 2, AB, comme nom de fonction, paraît à supprimer (cf. REC n° 344) ; p. 5, IM-LAH-LAH (IM-PAR-PAR) paraît identique à IM-PAR = *gaṣṣu* « gypse » (cf. IVR 30,13 b) ; p. 9, GA-SHID, lire (DINGIR) GISH-BIL-GA-MES=Gilgames ; p. 26, MU comme nom de fonction = *nukhatimmu* « boulanger » (Zimmern) ; p. 22, GISH-KIN-TI = *kishkattû* (cf. Meissner suppl. p. 105) ; p. 28, NIM ne paraît pas signifier « hoher Beamter » mais « Elamite » ; p. 33, SHAGAN=*shik-ka-tu, shap-pa-tu*, cf. 83-1-18, 1830 Obv. I 5, 6 dans PSBA Dec. 1888 et Zimmern, *shurpu* VII, 90 ; p. 35, SHU-UR-ME = *shurmenu* « pin » ; pl. 152, n° 175 le signe mentionné à cette place est probablement SHUDUL = *nîru* « le joug ». La forme simple (sans SHU qui précède) est employée dans les cylindres de Gudéa pour DUL = *katâmu* (cf. Cyl., A, XXVII, 7.

retrouver en 1899 et 1900 la célèbre voie sacrée, qui servait à la procession du dieu Marduk. Le second fascicule de la publication de l'*Orient Gesellschaft* contient un mémoire du directeur de l'expédition, M. Koldewey, sur cette intéressante trouvaille. L'*Ai-ibur-shabû* (c'est le nom qu'une inscription de Nabuchodonosor donne à cette voie) était pavé en grandes dalles de pierre calcaire ou de brèche posées sur un lit de brique crue et reliées entre elles par un enduit d'asphalte. Sur chacune de ces dalles était répétée une courte inscription de Nabuchodonosor.

François THUREAU-DANGIN.

Aperçu de la théologie d'Auguste Sabatier, par Eugène MÉNÉGOZ (Extrait de la *Revue chrétienne*). In-8°, Paris, Fischbacher, 1901, 8 p.

Feu Sabatier, dont les lecteurs de la *Revue critique* ont pu apprécier la science exégétique quand il y rendait compte, avec une précision relevée par une langue vive et colorée, des livres relatifs à la critique du Nouveau Testament, s'est fait une réputation justifiée de philosophe religieux par le retentissement qu'a obtenu, en dehors des cercles spécialement protestants, sa remarquable *Esquisse d'une philosophie de la Religion*. L'ouvrage méritait cette fortune par sa chaleur communicative, son information étendue, l'élévation des idées, enfin par une réelle originalité qui s'alliait volontiers au paradoxe. M. Sabatier, en effet, au rebours de ce qu'ont toujours prétendu les dogmatistes de tous les temps et de toutes les églises, cherchait une preuve de la vérité de la doctrine, non dans son unité, son invariabilité, la cohésion solide des différentes parties d'un tout, mais dans ses variations constantes justifiées par une adaptation étroite aux besoins et aux conditions également variables des sociétés. De ce qui avait été généralement tenu pour une faiblesse ou une infirmité, il faisait un titre et une recommandation; de ce qu'on envisageait comme une preuve de vérité, une marque d'impuissance, tout au contraire, et un aveu de stérilité. Je doute que l'avenir ratifie cette manière de voir; M. Sabatier apparaîtra sans doute à la génération qui vient, plutôt comme un très ingénieux apologiste du sentimentalisme religieux qui met la doctrine à l'arrière-plan, que comme un dogmatiste (ou dogmaticien) appelé à retourner les anciennes positions, à bouleverser les cadres traditionnels, en mettant la pointe de la pyramide là où l'on plaçait sa base, sa base là où l'on mettait auparavant sa pointe.

Il n'est pas sans intérêt de soumettre à l'examen le point de départ de la thèse de M. Sabatier en s'aidant du commentaire autorisé que nous fournit un de ses collègues de la Faculté de théologie protestante de Paris, M. Eugène Ménégoz.

D'après M. Ménégoz, deux questions connexes préoccupent le pen-

seur religieux, la question de la *vérité* et la question du *salut*. « Elles ont leur source et leur raison d'être dans deux couples de maux sous lesquels gémit l'humanité : d'une part, l'ignorance et l'erreur et, d'autre part, le péché et la souffrance. Le sentiment pénible de l'ignorance et de l'erreur suscite le besoin de *vérité*, et le sentiment douloureux du péché et de la souffrance donne naissance au besoin du *salut*. »

Cette position des questions surprendra quiconque n'a pas grandi dans des cercles soumis aux influences théologiques. Pour le philosophe rationaliste, autrement dit pour la philosophie sans épithète, l'aiguillon de la *vérité* ou, si l'on préfère, de la *recherche de la vérité* est dans la curiosité, tenue elle-même en haleine par les constants agrandissements du domaine de la connaissance ou science, par la prise de possession de nouveaux territoires, par l'élimination graduelle des erreurs, c'est-à-dire des solutions prématurées, fausses, incomplètes, au profit de solutions plus mûries, mieux pesées, échappant aux objections qu'on est en droit d'opposer aux précédentes. L'ignorance et l'erreur, conditions essentielles de tout développement fondé sur l'emploi d'un instrument perfectible comme la raison, ne pourront, en vérité, passer aux yeux du penseur pour des maux, mais comme des étapes dans l'ascension graduelle vers une connaissance de moins en moins incomplète, de plus en plus débarrassée de ses insuffisances. Il en sera, de même, *mutatis mutandis* du *salut*, si nous donnons à ce terme la seule acception rationnelle qu'il comporte, celle d'une communion ou collaboration de plus en plus consciente ou complète de l'individu avec la vie de l'ensemble, de la société humaine, du monde en général considéré comme un tout organisé ou, si l'on préfère, avec l'âme ou force générale des choses dénommée dieu ou principe divin. Ce n'est assurément pas dans les manquements plus ou moins volontaires à cette loi, dans les regrets et souffrances auxquels ces manquements donneront lieu, que nous désignerons le point de départ de la haute moralité ; mais la vue nette et précise de l'écart encore subsistant entre la réalité et l'idéal, sera pour les âmes bien nées un excitant et un cordial plutôt qu'une raison d'abandonner le grand chemin de la critique ou de l'examen rationnels appliqués tour à tour aux choses de l'intelligence et de la moralité, au profit du mysticisme et du scepticisme, de la double abdication que préconisent les religions positives.

Aussi bien et après avoir dirigé contre le catholicisme et différentes écoles du protestantisme contemporain des critiques assez mordantes, M. M. est bien obligé d'avouer que, pour son regretté collègue comme pour lui-même, « l'idée de religion se confond avec celle de révélation divine », la différence entre eux et les dogmatistes des autres écoles consistant uniquement à « bien déterminer la nature et le mode de cette révélation ».

Sabatier refuse de la placer avec le catholicisme dans l'infaillibilité de l'Église, avec le protestantisme traditionnel dans l'infaillibilité de la Bible, avec telle école contemporaine dans l'infaillibilité du Christ et M. M. fait remarquer justement, en ce qui touche ce dernier point, que, du moment où l'on admet une certaine indépendance de la critique biblique « mettant en suspicion le texte des Évangiles », on met par là même en suspicion les données de ces écrits relatives au Christ ». Cela est vrai.

Il reste alors, dès l'instant où l'on se refuse à entrer franchement dans les rangs des rationalistes, c'est-à-dire à faire purement et simplement œuvre de philosophe, à déclarer en quelles places et en quelles personnes se rencontre la « révélation divine », qui ne pourra plus être « une révélation externe, mais le témoignage interne de l'esprit de Dieu immanent dans l'esprit de l'homme », autrement dit, — et selon une formule employée par la théologie réformée du XVIe siècle dans un sens assez différent, puisqu'elle était pour eux la préface de l'acceptation des livres de la Bible comme renfermant la Révélation divine infaillible, comme étant la Parole même de Dieu, — le « témoignage intérieur du Saint-Esprit », qui nous fait reconnaître dans l'enseignement des Prophètes, de Jésus-Christ, des Apôtres et des Réformateurs « le roc que ni les flots ni les tempêtes ne peuvent ébranler ».

Ici je dois quelque peu insister, car M. M. proteste qu'il est au cœur même de la question et que sa confraternité théologique lui donne qualité pour rétablir la pensée, trop souvent altérée et mal comprise, de son collègue.

« Le témoignage interne, déclare M. Ménégoz, est la raison dernière de nos convictions religieuses; mais ces convictions, nous les contrôlons, nous les corrigeons, nous les complétons, nous les affermissons par le témoignage que l'esprit de Dieu a rendu et continue à rendre dans la conscience religieuse de nos semblables. De là le devoir d'étudier les manifestations de Dieu dans l'histoire. » Nous renoncerons, d'ailleurs, à la prétention universelle des dogmatistes, qui est de dire ce que Dieu est en soi, nous bornant à rendre par des comparaisons ou des symboles, tels que les mots de père, de juge, de roi, de rocher, de forteresse, « l'impression que produit en nous l'idée de Dieu, née sous l'influence du témoignage du Saint-Esprit », en sorte que « toutes les formules religieuses sont des formules symboliques » et rien de plus, que « la dogmatique elle-même n'est qu'un grand symbolisme ».

Cette concession est, je l'accorde, d'une grande portée puisqu'elle paraît ramener l'idée de Dieu à un simple concept humain; néanmoins je me garderai d'en tirer des conséquences extrêmes puisqu'il est positivement question ici d'une action exercée par Dieu sur la conscience comme donnant naissance au sentiment religieux. La « contingence

des symboles religieux » n'exclut donc pas leur réalité objective, réserve faite sur la formule employée.

En attendant, nous continuons d'être en quête à la fois de la *vérité* et du *salut* puisque nous avons d'emblée renoncé à poursuivre les progrès de la connaissance par l'application des méthodes rationnelles, les satisfactions du sentiment, autrement dit la paix de l'âme, par les voies d'une action morale indépendante des dogmes.

M. M. fait intervenir ici la critique historique, qui tirera au clair les faits concernant le peuple d'Israël, Jésus-Christ et l'Église primitive, et la critique psychologique, qui discernera dans ces manifestations historiques « ce qui constitue la vérité religieuse, la substance de l'Évangile ».

« Les conclusions de Sabatier, déclare-t-il, peuvent se ramener à deux points : il a reconnu en Jésus-Christ, au point de vue religieux et moral, *la manifestation parfaite de Dieu dans l'homme* et il a constaté que l'Évangile du Christ consistait essentiellement dans la prédication du salut *par la foi*, c'est-à-dire *par la repentance et le don du cœur à Dieu*, quelles que soient du reste nos pratiques rituelles, nos œuvres légales, nos croyances théologiques ».

Tâchons de déduire de ces commentaires, dûs à la personne la plus visiblement autorisée pour ramener à ses points essentiels la pensée du regretté Sabatier, une formule qui soit plus en relation avec nos habitudes.

L'ensemble de l'édifice de la dogmatique chrétienne, Trinité, rédemption, inspiration des Écritures, autorité de l'Église, tout cela est sacrifié par MM. Sabatier et Ménégoz et réduit à une formule unique, celle d'un Dieu tout-puissant, père du genre humain, se révélant aux esprits bien disposés et leur conférant la paix de l'âme, dans une série de personnages, qui sont les prophètes hébreux, Jésus de Nazareth, dit le Christ, ses apôtres, les auteurs de la Réformation du XVIe siècle, notamment en Jésus, « manifestation parfaite de Dieu dans l'homme », réalisation de l'accord parfait entre la volonté divine et la volonté humaine.

Si une telle proposition n'avait pas été rajeunie et comme renouvelée par l'ardeur communicative avec laquelle son auteur l'a défendue, je me demande, en vérité, si l'on n'y aurait pas vu tout simplement une tentative désespérée faite par un esprit qui n'a pas su se résigner à sacrifier les souvenirs de sa pieuse éducation, pour échapper aux exigences d'une raison vraiment libérée [1]. Maurice VERNES.

---

1. A moins que, sur cette base un peu mince : Jésus « manifestation *parfaite* de Dieu » et, par suite, *rédempteur* de l'humanité plongée dans le péché, on n'arrive à reconstruire le dogme chrétien comme *postulat*. Toutes les surprises sont possibles en matière de théologie. Albert Ritzschl est revendiqué aujourd'hui comme chef d'école, et avec une même ardeur, par des hommes appartenant aux nuances les plus opposées du protestantisme, conservatrice ou libérale.

Homer's Odyssey, Books XIII-XXIV, edited with english notes and appendices by D. B. MONRO, Oxford, Clarendon Press, 1901, 512 p. in-8.

Les livres I-XII de l'*Odyssée* ont paru jadis, dans cette collection des classiques grecs, par les soins de MM. Riddell et Merry (1re édition 1875, 2me 1885). L'auteur du présent ouvrage a dû suivre, pour l'établissement du texte et des notes, la méthode de ses prédécesseurs ; mais il a joint à l'édition proprement dite une série d'appendices, qui doublent à peu près le volume. Ces dissertations touchent à plusieurs points essentiels de la question homérique. Les deux premières ont trait à l'*Odyssée* elle-même, à ses sources, historiques ou populaires, aux transformations successives du héros principal, à la composition du poème, et à la comparaison de l'*Odyssée* avec l'*Iliade*. Les deux suivantes ont un caractère plus général : elles se rapportent au développement ultérieur du cycle épique, et à l'histoire des poèmes homériques depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Aristarque. Cette revue des traditions anciennes est suivie d'un chapitre où l'auteur semble annoncer des conclusions plus personnelles (*The time and place of Homer*) ; mais cette partie même de sa tâche a quelque chose de timide et de vague. M. Monro, évidemment, se méfie des opinions systématiques, et presque partout il s'applique à réfuter les théories hypothétiques de ses devanciers, plutôt qu'à en proposer de nouvelles ; malheureusement, le problème est de ceux qui comportent encore beaucoup d'hypothèses, et ce n'est pas le résoudre que d'en exposer seulement les données fondamentales. Aussi bien l'auteur a-t-il réservé pour la fin, en guise de conclusion, une étude toute spéciale sur *la maison homérique*. Chacun de ces appendices présente donc un intérêt particulier, mais restreint ; dans leur ensemble, ils ne paraissent pas de nature à faire avancer la question, soit par l'indication d'une méthode générale, soit par l'établissement de quelques faits définitivement acquis à la science.

Am. HAUVETTE.

D. DETLEFSEN. Die eigenen Leistungen des **Plinius** für die Geschichte der Künstler. Jahrb. des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts. XVI. 1901. 3. Berlin. Reimer. 92 p. in-4°.

On a souvent étudié et discuté les sources de Pline dans sa revue des artistes anciens. On avait négligé d'en dégager nettement ce qui constitue la contribution personnelle de Pline. Tel est le sujet d'un nouveau travail du savant qui, de nos jours, connaît mieux que personne l'Histoire Naturelle. Voici, au moins en résumé, sa conclusion.

Quand, dans une des énumérations d'objets d'art de Pline, on ne

s'explique l'ordre suivi par lui ni par la chronologie, ni par la suite alphabétique, ni par des raisons tirées de la nature des objets, il faut supposer non pas que Pline suive dans ces passages une source grecque écrite, mais plutôt que le cadre lui était fourni par un catalogue qui énumérait ces objets tels qu'ils étaient dans un lieu donné. Par là on comprend bien des choses qui, sans cela, seraient, de fond et de forme énigmatiques et bizarres. Des indications isolées, surprenantes au premier abord dans les revues de Pline, s'expliquent très bien si l'on admet que Pline les a tirées d'une inscription qu'il lisait sur la statue ou sur la base, ou encore dans un inventaire, ou même qu'il s'est borné à répéter ce qu'il entendait dire autour de lui. Les notices sont souvent très incomplètes; tel artiste sera nommé sans qu'on dise sa patrie ou son temps, son nom est rattaché souvent à une anecdote : tout cela se comprend dès que la mention n'était faite que par occasion.

Presque tous les détails de ce genre donnés par Pline sont antérieurs à 75, année de la fondation du temple de la Paix. Ils sont donc, ce semble, empruntés à un inventaire des objets d'art appartenant aux temples ou aux lieux publics, inventaire qui aura été dressé pendant la censure de Vespasien et de Titus (73). Pline était alors à Rome, dans l'entourage de Vespasien. Il prit part peut-être à ce travail ou du moins il put en avoir communication. C'est là qu'il a puisé les renseignements officiels de toute sorte qu'il nous a conservés : étendue de la ville de Rome, longueur des grandes rues, nombre des portes, division en 14 régions et 265 *Compita Larum*, etc. M. Detlefsen essaie de reconstituer, d'après Pline, une partie de cet inventaire, et d'en retrouver le caractère avec les conséquences qu'on peut tirer de là. Les statues de marbre y étaient distinctes de celles d'airain; c'était là, dans l'inventaire, la principale division. Les objets d'art étaient d'autre part énumérés d'après la place où ils se trouvaient dans les 14 régions de la ville. Pour le livre XXXVI, les deux tiers des notes de Plines viendraient de cette liste des censeurs; la même source aurait fourni à Pline l'indication de trente nouveaux noms de sculpteurs en marbre.

M. D. remarque lui-même que Pline manque, presque au dernier point, du sens artistique. En général pour toute appréciation, il s'en rapporte aux autres. Et nous ne pouvons nous en plaindre, à voir ce qui vient de lui-même. Ainsi ne s'avise-t-il pas d'admirer, et cela le caractérise, que tel groupe est tout d'une pierre. Son jugement d'ordinaire est simplement celui du public (*fama... laudatur*) ; le plus souvent, il reste anonyme. Pline ne tente pas de l'appuyer d'aucune raison. La meilleure dont il s'avise *passim*, sera que telle œuvre a été honorée de la préférence ou du choix de tel prince, Auguste ou Vespasien.

Ai-je besoin d'ajouter qu'à part l'originalité du point de vue, on retrouve ici les qualités auxquelles M. Detlefsen nous a habitués :

analyse consciencieuse et pénétrante des textes; grande prudence et aussi très grande précision.

É. T.

H. Schwarz. **Das sittliche Leben. Eine Ethik auf psychologischer Grundlago;** Berlin, Reuther u. Reichard, 1901, in-8°, x et 417 p.

M. Schwarz a essayé de résoudre le problème de la morale à l'aide d'une méthode analogue à celle que Kant a appliquée au problème de la connaissance. Kant recherche et étudie les jugements synthétiques *a priori* qui rendent la science possible et conçoit la raison non pas comme purement réceptive et passive mais comme une puissance active qui projette nécessairement sur la réalité extérieure ses lois constitutives. M. S. croit découvrir qu'il existe à cet égard un parallélisme remarquable entre la raison et la volonté. Aux jugements synthétiques de la raison répondent les « actes de préférence » synthétiques de la volonté. Le bien n'est pas une valeur objective, indépendante de nous, vers laquelle il nous faille orienter notre volonté. C'est en vertu de sa constitution même que notre volonté crée une hiérarchie entre les divers ordres de plaisir (*Gefallen*) que nous sommes susceptibles de ressentir, entre les diverses « valeurs » que nous reconnaissons. Or, nous distinguons trois catégories de valeurs capables de nous causer un plaisir ou un déplaisir immédiat : nos états particuliers (*Zustände*) ; notre personnalité ; des choses étrangères à nous (personnes étrangères ; collectivités ; biens idéaux). Entre ces trois catégories, notre volonté établit une hiérarchie : par un double acte synthétique elle donne la préférence 1° à toute « valeur personnelle » (*Personwert*) sur une « valeur d'état » (*Zustandswert*) ; 2° à toute « valeur étrangère » (*Fremdwert*) sur une valeur personnelle ou une valeur d'état. La table des valeurs n'a donc pas d'existence en dehors de nous : elle est constituée par un acte nécessaire de notre volonté. Faire le bien ce n'est donc pas diriger sa volonté vers un certain bien, c'est appliquer, dans chaque cas particulier, cette norme que nous portons en nous; c'est, lorsque des mobiles d'ordre supérieur se trouvent en conflit, faire toujours triompher le mobile supérieur sur le mobile inférieur conformément à la norme constitutive de notre volonté.

L'hypothèse de M. S. est ingénieuse et résout d'une façon assez heureuse plusieurs des difficultés du problème de la morale. Elle explique bien, par exemple, comment la loi morale est *subjective* — en ce sens qu'elle n'est pas imposée du dehors mais créée par un acte de notre volonté — et comment elle est pourtant universelle et absolue — en ce sens qu'elle a sa source dans un acte *nécessaire* de la volonté humaine et qu'elle est par là entièrement soustraite à notre

fantaisie individuelle. De même M. S. échappe au rigorisme kantien, car il admet que l'inclination spontanée et immédiate peut légitimement accompagner et doit nécessairement précéder l'acte moral (la norme, en effet, n'entre en activité que dans le cas où il s'agit de choisir entre deux « plaisirs » d'ordre différents; donc tant que nous ne ressentons pas d'inclination désintéressée ou altruiste par exemple, le second acte synthétique de la volonté ne peut pas se produire); et pourtant il ne tombe pas dans l'hédonisme car dans l'acte moral notre volonté doit obéir non pas aux inclinations mais à la norme et doit être déterminée *uniquement* par le pur sentiment du devoir, c'est-à-dire par la satisfaction que nous éprouvons à nous décider dans chaque cas particulier conformément à la norme. En somme la théorie de M. S. est intéressante et l'on suivra avec intérêt l'auteur dans ses déductions. Peut-être trouvera-t-on qu'elle pêche par une certaine complication de moyens. Pour expliquer les faits moraux M. S. suppose : 1° la faculté innée chez l'homme de ressentir immédiatement des impressions de plaisir ou de déplaisir des *trois* ordres différents; 2° la norme en vertu de laquelle la volonté accomplit ses actes de préférence synthétiques; 3° un pouvoir (?) assez mal défini en vertu duquel l'homme est libre d'agir ou non conformément à la norme [1]. Je crois que, même après le livre de M. Schwarz, on reste en droit de se demander si la faculté de trouver un plaisir immédiat à une valeur étrangère *(Fremdwert)* est innée ou acquise, ou encore si la norme en vertu de laquelle nous donnons la préférence aux valeurs supérieures s'est développée dans la conscience humaine en vertu d'une nécessité interne ou simplement sous la pression de circonstances extérieures. Le parallélisme entre les phénomènes de la raison et la volonté auquel M. S. attache une grande importance est une hypothèse possible mais non une certitude. Il est hors de doute que les sciences mathématiques et naturelles forment actuellement un ensemble mieux connu et mieux lié que la science des faits moraux.

---

1. Il y a dans la théorie de la liberté de M. S. un point obscur et qui mériterait à mon sens d'être précisé. L'homme n'est pas libre d'éprouver ou de ne pas éprouver telle ou telle inclination; il n'est pas libre non plus de ne pas sentir en lui, quand il est sollicité par des inclinations d'ordre différent, l'action de la norme; cette norme est identique chez tous les hommes, elle a, d'après M. Schwarz, une puissance causative égale chez tous et cette puissance causative est telle qu'elle peut, dans tous les cas, assurer le triomphe des inclinations d'ordre supérieur sur celles d'ordre inférieur (v. p. 105 et s.). Or qu'est-ce qui fera, dans ces conditions, que la puissance causative de la norme assurera ou non le triomphe des inclinations supérieures; qu'est-ce qui déterminera cette puissance causative à agir ou à ne pas agir? Des inclinations? mais alors que deviennent la liberté humaine et la responsabilité, puisque *la première fois* tout au moins que la norme se fait sentir en nous, nous ne sommes à aucun degré auteurs *responsables* de nos inclinations? — Un pouvoir spécial et qui n'est ni les inclinations, ni la norme?? Mais ce pouvoir demanderait à être défini et j'avoue ne pas trouver suffisamment claire et complète l'explication donnée par M. S. à la p. 106.

M. S. qui constate lui-même la crise de la morale contemporaine ne saurait le nier; et il me paraît aussi certain que l'évidence morale est sujette à des variations individuelles bien plus considérables et bien plus importantes que l'évidence logique ou scientifique. On peut donc admettre l'existence des jugements synthétiques *a priori* sans pour cela croire nécessairement à celle des actes synthétiques de la volonté. Mais ceux-là même qui regardent les résultats de M. Schwarz comme assez hypothétiques et inclinent à croire que la science morale doit être plutôt descriptive et historique que normative, liront avec intérêt et profit ces analyses psychologiques toujours judicieuses, souvent même très pénétrantes et fines.

Henri LICHTENBERGER

— Nous recevons l'*Introduction* d'un travail de longue haleine de M. Irénée LAMERE, professeur agrégé à la faculté de droit de Lyon, sur la *Théorie et pratique de la Conquête dans l'ancien droit* (Paris, A Rousseau, 1902, 84 p. in-8°). — Nous reparlerons de cette étude de droit international, quand nous aurons le corps même de l'ouvrage sous les yeux, qui dans la pensée de l'auteur, semble destiné à apprendre aux historiens « à formation exclusivement littéraire », une foule de choses qu'ils ignorent absolument. « L'histoire juridique de la conquête » c'est, dit-il, » la moitié de l'histoire de l'Europe ». Hélas, c'est aussi celle de l'Afrique et de l'Asie ; mais j'estime que la plupart de ceux qui s'occupent d'histoire avaient quelque soupçon de cette affligeante vérité. — S. T.

— M. Ch. V. LANGLOIS a eu la bonne idée de faire tirer en brochure (*L'Inquisition d'après des travaux récents*, Paris, G. Bellais, 1902, 141 p. in-8°) les articles qu'il avait donnés dans la *Grande Revue* de septembre à novembre dernier, sur les origines et la procédure de l'Inquisition au moyen âge. L'érudit professeur à l'Université de Paris y a résumé dans un tableau complet et précis et avec une lucidité de style parfaite, les données principales des savants travaux spéciaux de MM. Lea, Molinier, Frédéricq, etc., que le grand public n'a guère le temps ni généralement le désir de consulter sur cette matière, si controversée jusqu'à nos jours. M. Langlois aborde son sujet — c'est lui-même qui nous le dit — « avec le plus complet détachement des préjugés », et il le traite avec un sang-froid que certains esprits de trempe plus sentimentale trouveront peut-être excessif, en présence de tous les faits douloureux qu'il raconte. Il y énonce aussi des vérités désagréables, mais utiles à répéter et trop faciles à établir, sur l'intolérance profonde de certains sectaires contemporains, auxquels la force matérielle seule fait défaut, et non pas certes la bonne volonté, pour rétablir à leur profit une Inquisition quelconque, et qu'on peut rencontrer, très semblables au fond, aux pôles les plus opposés de la vie politique, religieuse et sociale. Nous dirons cependant que le désir légitime de paraître impartial aux yeux de tous, amène l'auteur à diminuer bien trop, à notre avis, l'action sociale et l'influence néfaste de l'Inquisition sur la civilisation du moyen âge quand il écrit : « En somme *elle n'a troublé profondément la vie normale de la société du moyen âge que dans quelques provinces de l'Italie du Nord et dans la France du Midi, pendant quelques années* » (p. 84). N'est-ce pas montrer une humeur bien accommodante, que d'accorder que les

populations n'ont pas été *troublées* ni *frappées* par exemple par les hécatombes d'hérétiques opérées sur les bords du Rhin, d'admettre que les procédures féroces d'un Conrad de Marbourg n'ont pas bouleversé *profondément* l'Allemagne de son temps, ou bien encore qu'aux Pays-Bas l'effet de tant de condamnations, du XIIIe au XVIe siècle, a été vraiment négligeable pour le développement ou le recul intellectuel et moral des masses flamandes ? — R.

— M. J. Prinsen vient d'éditer pour la *Société d'histoire* d'Utrecht, les *Collectanea* de Gérard Geldenhauer, de Nimègue (Amsterdam, J. Müller, 1901, LIV, 279 p. in-8°; prix : 11 fr. 25), en y joignant quelques-uns des autres opuscules historiques et littéraires de ce théologien néerlandais. Né en 1482, il entra de bonne heure dans les ordres, étudia à Louvain, devint plus tard *lecteur* et secrétaire de l'évêque d'Utrecht, Philippe de Bourgogne, fut l'ami d'abord et puis l'adversaire d'Érasme et finit par s'intéresser aux doctrines nouvelles après un séjour prolongé à Wittemberg, Strasbourg et Augsbourg. Appelé comme professeur de théologie à l'Université de Marbourg en 1532, il y mourut de la peste en 1540. Ses *Collectanées* (1520-1532) forment une série de notations politico-religieuses, où la chronique contemporaine coudoie pêle-mêle les documents diplomatiques, les notes de voyage et les réminiscences littéraires. Sans être d'une bien grande importance pour l'historien, ces *reliques* de Geldenhauer (elles devaient servir sans doute à la rédaction d'un dernier livre de son *Historia Batavica*) ne laisseront pas de fournir aux curieux quelques détails intéressants pour la connaissance des mœurs et des idées du temps. M. Prinsen, qui avait déjà publié à La Haye, en 1898, une biographie de G. a retrouvé le manuscrit de son dernier travail à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Les textes qu'il y a joints (*Satyrae octo ad verae religionis cultores*, 1515. — *Pompae exequiarum regis Hispaniae Ferdinandi*, 1516 — *Vita Philippi a Burgundia episcopi*, etc., 1529) pourront donner au lecteur une idée de ses capacités comme humaniste, comme poète et comme chroniqueur. — R.

— Une plaquette de M. Jules Camus, extrait de la *Revue Savoisienne*, nous dépeint avec d'intéressants détails, empruntés aux archives de Turin *la Cour du duc Amédée VIII à Rumilly-en-Albanais* (Annecy, Abey, 1902, 55 p. in-8°) après qu'il eut acquis cette localité de Mathilde d'Achaïe, en 1417, peu avant le mariage de cette princesse avec Louis comte palatin du Rhin. On y trouvera le tableau vivant et soigneusement documenté d'une villégiature princière au commencement du XVe siècle. — R.

— Nous avons reçu quelques nouveaux fascicules des publications de la *Commission historique de la Styrie*, siégeant à Graz. Le n° XIV renferme le catalogue sommaire des documents concernant cette province, trouvés par M. F. de Krones au *Landespraesidialarchiv* et à la Bibliothèque de Salzbourg (*Styriaca und Verwandtes*, 1901, 60 p. in-8°). Le n° XV fournit des *Contributions à l'histoire et à la généalogie de la branche styrienne des Lichtenstein* (1902, 64 p. in-8°) dues à M. Félix Zub, archiviste à Murau ; le n° XVI enfin nous donne une notice historique sur les Archives du gouvernement (*K. K. Statthaltereiarchiv*) de Graz et des aperçus sommaires, avec quelques regestes, sur le contenu des 9,000 fascicules qu'on y rencontre encore, après qu'au XVIIIe et au XIXe siècle, les documents les plus intéressants ont été transportés aux Archives de Vienne; ce travail est dû à M. Antoine Kapper ; on n'y remarquera guère que des pièces intéressant l'histoire économique du pays; les dossiers politiques ont été probablement tous expédiés aux dépôts de la capitale. — R.

— M. Gustave Uzielli a fait paraître (*per nozze degli-Uberti-Uzielli*) à Florence

(Spinelli, 1901, 85 p. gr. in-8° avec photographies) une étude sur les entreprises scientifiques, maritimes et coloniales du grand duc Ferdinand Ier; fils du premier grand duc Cosme Ier, il régna de 1587 à 1609 et déploya en faveur des relations extérieures pacifiques de son pays une activité très sérieuse, qui ne laissa pas de donner quelques heureux résultats. Dans cet écrit (*Cenni storici sulle imprese scientifiche, marittime e coloniali di Ferdinando I*) M. U. nous raconte comment son héros, d'abord cardinal à quatorze ans, puis grand duc par la mort de ses aînés, s'intéressa aux progrès des sciences, en faisant imprimer des ouvrages arabes, entreprit des campagnes heureuses sur les côtes barbaresques (son amiral Inghirami s'empara de Bône en 1607) et comment il essaya surtout de créer dans l'Amérique espagnole ou portugaise un empire colonial pour un de ses fils, projet qui d'ailleurs échoua, et dont on peut même s'étonner qu'il ait été conçu, étant donné l'inégalité des forces entre la petite Toscane et le royaume des Espagnes, quelque décrépit qu'il fût. Quand même on ne partagerait pas entièrement l'admiration de l'auteur pour le « *promotore della cultura mondiale* », on parcourra avec intérêt les documents empruntés par lui aux Archives de l'État à Florence. — R.

— Nous avons reçu de M. F. W. Payn un volume d'essais (*Cromwell on foreign affairs, together with four essays on international matters*. London, C. J. Clay and Sons, 1901, VII, 167 p. in-8°) dont deux seulement touchent à l'histoire ; le premier, relatif à *Cromwell*, commente un discours que le Protecteur prononça sur les affaires étrangères peu de temps avant sa mort (sans en indiquer d'ailleurs la date); le sixième s'occupe des rapports de *Nelson avec l'amirauté anglaise* et démontre qu'il a rempli supérieurement son devoir patriotique en désobéissant presque toujours aux ordres de ses supérieurs. Les quatre autres traitent du *trafic d'armes et de navires par les neutres*, de *l'intervention d'un État dans les affaires d'un autre État*, de *l'incendie des fermes boërs et du bombardement des villes cotières*, de l'extension des *eaux territoriales* d'un état maritime. Aucune de ces études n'est conçue dans un esprit ni menée avec une méthode purement scientifique; ce sont plutôt des articles de journal, remplis de digressions et d'allusions aux questions du jour et si nous mentionnons ici cet opuscule, c'est plutôt pour signaler l'état d'âme curieux et regrettable de nos voisins d'outre-Manche, car il doit y être bien répandu pour se manifester avec une naïveté si complète jusque dans les dissertations d'un légiste. M. Payn est irrité — cela se comprend — du long insuccès de ses compatriotes dans le sud de l'Afrique ; il est plus irrité encore des sympathies générales que l'Europe civilisée accorde à leurs adversaires ; mais ce qui l'exaspère par-dessus tout, paraît-il, c'est l'idée que l'Allemagne ait songé méchamment à supplanter l'Angleterre dans les régions aurifères dn Rand, et c'est cette indignation, aussi profonde que sincère, qui lui a fait écrire son principal essai. Cromwell, en ses invectives contre la Maison d'Autriche, les Pays-Bas et le Danemark, n'est que le porte-paroles de l'auteur contre les États actuels de l'Europe, ambitieux, envieux, avides et lâches. S'il souligne le mot de Nelson « *There is no way of dealing with a Frenchman but to knock him down* », on ne pourrait réimprimer à Berlin ce qu'il dit de la « *Kaisermania* » sans s'exposer à un procès de lèse-majesté, et le gouvernement anglais actuel lui-même est invectivé pour sa *candeur* et la « folle mansuétude » (*the insane leniency*) avec laquelle il mène une « guerre à l'eau de rose » contre les « hordes indisciplinées » des Boërs qui ne sont qu'un « *crew of treacherous and fanatical enemies* » ; les femmes boërs qui se permettent de fournir des vivres, des munitions, un abri, des avis à leurs époux, leurs frères et leurs fils, sont déclarées *untroubled by*

scruples of honour, which they do not even understand (p. 93). Gladstone et M. John Morley (ce dernier traité de « *paper-constitution bilder and gen-de-lettrcs* » (*sic !*), M. Stead surtout, le courageux directeur de la *Rewiew of Rewiews*, sont particulièrement maltraités et ce dernier organe est appelé « une citerne nauséabonde de blague antipatriotique ». Il n'est certes pas réjouissant, mais il peut être utile de constater — quand l'occasion nous oblige à le faire — jusqu'à quel point l'amour-propre national surexcité et l'orgueil britannique profondément atteint se font jour jusque dans des élucubrations soi-disant scientifiques; mais ce n'est pas de la sorte qu'on fera revenir l'opinion publique universelle sur le verdict qu'elle n'a cessé d'affirmer depuis plus de trois ans. — E.

— M. l'abbé Joseph Gény, bibliothécaire de la ville de Schlestadt, a trouvé parmi les manuscrits de la collection confiée à ses soins un « Rôle » des compagnies de la milice strasbourgeoise, écrit vers 1670, et ayant appartenu à l'ammeistre François Reisseissen, le chroniqueur bien connu, qui commandait alors ces troupes, comme lieutenant-colonel. Le manuscrit renferme les fac-similés des douze drapeaux des différentes compagnies; M. Gény les a reproduits d'une façon très réussie, en chromolithographie, ainsi que le rôle lui-même, dans le dernier cahier des *Beitraege zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen*, sous le titre, un peu trop général peut-être, *Die Fahnen der Strassburger Bürgerwehr im 17 Jahrhundert* (Strasbourg, Heitz et Mündel, 1902, VIII, 47 p. 8°; prix : 5 fr.) en y joignant quelques pièces analogues (ordonnances et règlements de 1672, etc.) et des observations préliminaires sur l'organisation des milices de la ville libre. Un index des noms de personnes permet de s'orienter rapidement et d'utiliser les données du document principal pour l'histoire particulière des familles strasbourgeoises qui ont fourni les cadres des différentes compagnies. — R.

— C'est une étude très attrayante sur un point spécial de la politique industrielle du grand ministre de Louis XIV que M. P. Boissonade nous a donnée dans *Colbert, son système et les entreprises industrielles d'État en Languedoc 1661-1683* (Toulouse, Éd. Privat, 1902, 47 p. 8°). En s'appuyant sur des pièces en partie inédites, il nous expose tout ce que Colbert a fait pour combattre l'oisiveté des populations et pour stimuler l'esprit d'initiative des classes dirigeantes, qu'il ne jugeait pas capables de faire fleurir, par elles-mêmes, les « arts utiles » dans le midi de la France. Il ne songe pas à dissimuler le côté faible de cette intervention de l'État, le peu de bonne volonté qu'il rencontra chez les uns, le manque trop fréquent de capacité intellectuelle chez les autres, les défaillances des spécialistes chargés de réaliser son programme; il avoue le peu de profit réel qui en résulta souvent pour les classes les plus directement intéressées à la réussite de ces tentatives, subies plutôt que désirées par elles. M. B. n'en conclut pas moins que l'entreprise était viable et que, mieux soutenue et moins contrecarrée plus tard par l'épuisement trop réel des finances du royaume, elle aurait notablement accru la prospérité du Languedoc. C'est un chapitre bien documenté de l'histoire économique de la France au XVIIe siècle. — R.

— M. Georges Loesche, professeur à la faculté de théologie protestante de Vienne, prépare depuis longtemps une histoire détaillée de la Réforme en Autriche. Le mouvement anticlérical (*Los von Rom !*) des dernières années, qui s'est manifesté surtout parmi les populations germaniques de l'empire, l'a amené sans doute à publier tout d'abord un petit résumé sur la matière; on n'y trouvera pas de renvois aux sources (*Geschichte des Protestantismus in Oestreich im Umriss*, Tubingen, Mohr. 1902, 251 p in-16°; prix : 2 fr. 50 c.), mais on peut se rendre compte à chaque page de la compétence indiscutable de l'auteur. On regrettera seulement

qu'il n'ait pas écrit son livre d'un style un peu plus simple (Kaunitz est « le cocher de l'Europe », Metternich, « le prophète de la Mecque », le Concile du Vatican, « le festin de Balthasar de Rome » etc. » et avec un calme encore plus complet. Sans doute c'est une des pages les plus honteuses de l'histoire de l'intolérance religieuse à travers les siècles, que les récits des persécutions dont les Habsbourgs et l'Église ont accablé les dissidents autrichiens, moraves et bohèmes jusqu'à l'Édit de tolérance de Joseph II, et même, en partie, jusqu'à la Révolution de 1848; mais plus on mettra de mesure à retracer les chapitres de ce long martyrologue, plus on impressionnera favorablement les esprits impartiaux et mieux on fera triompher en Autriche, comme ailleurs, la cause de l'égalité civile et de la liberté pour tous. — R.

— Un élève du Séminaire historique de M. Lamprecht à Leipzig a choisi comme sujet de sa thèse doctorale, les « années d'apprentissage » de Léopold de Ranke (*L. von Ranke's Bildungsjahre und Geschichtsauffassung*, Leipzig, Teubner. 1902, 8°). L'étude de M. Wahan Nalbandian, parue dans les *Leipziger Studien*, est une esquisse biographique, mais surtout un tableau du développement intellectuel de Ranke, et un récit de ses premiers voyages scientifiques à Vienne et en Italie, d'après ses lettres et les notes antobiographiques et autres, réunies par M. Dove dans les deux derniers volumes des *Œuvres complètes*. M. N. s'efforce ensuite d'établir, par l'analyse des préfaces de l'auteur, par certains discours qu'il a prononcés, et surtout par l'étude de la *Weltgeschichte*, ultime et fragmentaire création de sa verte vieillesse, quelle fut la conception générale de l'illustre écrivain sur le but de l'histoire, sur la vraie méthode historique et les devoirs de l'historien. On ne trouvera sans doute dans cet exposé consciencieux rien de bien neuf, rien qui n'ait été dit déjà, ou à peu près, dans l'une ou l'autre des nombreuses études consacrées à Ranke depuis les seize années qu'il a fermé les yeux; néanmoins je m'assure qu'il aurait été frappé de sincères hommages venus de si loin et le travail de M. Nalbandian mérite qu'on s'y arrête, ne fut-ce que parce qu'il nous montre le cas encore rare d'un Arménien dissertant, avec une indiscutable compétence, sur l'historiographie germanique. Quant Ranke inaugura sa brillante carrière, vers 1820, ni lui ni personne sans doute n'aurait cru pareille chose possible et rien que ce petit détail nous montre combien, depuis lors, a progressé l'universalisme de la science et comment s'élargit. malgré tous les obstacles, la culture générale du monde civilisé. — R.

— M. Erich Gritzner nous offre dans ses *Symbole und Wappen des alten deutschen Reiches* (Leipzig, Teubner, 1902, VIII, 132 p. 8°) une contribution à l'histoire de l'art héraldique, singulièrement négligé dans notre siècle démocratique, où la majorité des jeunes historiens sont infiniment plus habiles à déchiffrer une charte ou une dépêche qu'un blason. Son travail, publié dans les *Leipziger Studien* de MM. Buchholtz, Marcks et Lamprecht, reprenant un sujet plus d'une fois traité par ses devanciers, et se livrant par suite, à des controverses assez fréquentes sur des points de détail, se partage en deux parties principales. La première traite des *symboles* de la puissance du Saint-Empire, l'aigle romaine et la croix chrétienne, qui passèrent plus tard dans les armoiries officielles quand le moyen âge se mit à les créer. La seconde s'occupe plus spécialement de l'écusson de l'Empire (*Reichswappen*) et de ses transformations (adjonction d'une seconde tête à l'aigle, qu'il a reperdue parfois dans la suite des temps, etc.) jusqu'en 1806. Un chapitre est également consacré aux diverses *bannières* de l'Empire depuis Charles IV jusqu'à François II, un autre enfin aux *couleurs nationales* (1848). L'auteur a fait des recherches minutieuses dans les historiens et chroniqueurs contemporains du

développement héraldique qu'il raconte et a mis à profit numismates et et sigillographes; si son travail, par la nature même du sujet, ne peut guère passer pour récréatif, on s'accordera du moins à le regarder comme très conciencieux. — R.

— Chez nous, comme en Allemagne, et dans d'autres pays, le nombre de ceux qui s'occupent d'histoire locale est grand, et comme ailleurs, la difficulté pour ces travailleurs modestes mais désireux de se rendre utiles, est grande quand il s'agit de s'orienter, loin des bibliothèques et des archives, sur ce qui a été fait déjà pour éclairer le passé d'une région déterminée, d'un canton, d'une localité plus ou moins considérable. Trop souvent, abandonnés au hasard, ils se fatiguent à refaire une besogne déjà bien faite, ils utilisent des travaux, méritoires à l'époque où ils parurent, mais depuis longtemps dépassés. On faciliterait énormément la tâche de ces chercheurs locaux — et on ferait avancer en même temps l'histoire générale du pays, — en leur fournissant des guides bien faits, des répertoires qui ne seraient pas nécessairement volumineux ni surchargés d'une érudition pédante. On leur ferait ainsi connaître d'avance la littérature historique du sujet et les dépôts publics où ils auraient chance de rencontrer des matériaux inédits. Ces réflexions nous sont inspirées par la lecture d'un petit volume de cent cinquante pages à peine, rédigé par le Dr Karl Brunner, archiviste aux Archives générales du Grand-duché de Bade, à l'usage de ses compatriotes amateurs d'études historiques (*Die Pflege der Heimatgeschichte in Baden, Wegweiser für Freunde der badischen Geschichte*, Karlsruhe, Reiff, 1901, 153 p. in-18°; prix : 1 fr. 50 c.). Ceux-ci y trouveront, en dehors d'un aperçu sommaire sur les bibliothèques et les archives, les musées et les collections archéologiques, publiques et privées, du grand-duché, l'indication des associations historiques du pays et de leurs publications, puis, dans une seconde partie, plus spécialement bibliographique, la littérature historique pour l'ensemble du pays, pour les institutions, l'état économique, l'histoire ecclésiastique, celle des bailliages, celle enfin de toutes les communes, pour autant qu'elle a déjà été écrite. Ce serait un exemple à suivre, et nos Sociétés scientifiques rendraient un service des plus appréciables en rédigeant, chacune dans sa sphère, des manuels analogues à celui du Dr Brunner, que nous signalons à tous ceux qui auraient à s'occuper de l'histoire badoise. — R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 mars 1902.

L'Université d'Oxford invite l'Académie à se faire représenter aux fêtes qui auront lieu, à l'occasion du 300e anniversaire de la fondation de sa bibliothèque par sir Thomas Bodley.

M. Clermont-Ganneau, à propos de la correspondance, donne communication d'une lettre de M. Kolowsoff, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg annonçant que le Gouvernement russe, après de longues et délicates négociations, a réussi à acquérir l'original du célèbre tarif des douanes palmyrénien et grec, de l'époque d'Hadrien, qui vient d'entrer au Musée impérial de l'Ermitage.

M. Ch. Joret commence la lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. de la Borderie, son prédécesseur.

M. G. Perrot lit une note de Mlle D. Menant sur la mission dont l'Académie l'avait chargée, à l'effet d'étudier le culte mazdéen dans l'Inde.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 28 avril — 1902

HANOTAUX, L'énergie française. — HICKS et HILL, Manuel d'inscriptions historiques grecques. — DITTENBERGER, Recueil d'inscriptions grecques. — LEA, L'Inquisition, trad. S. REINACH. — DE ROO, L'Amérique avant Colomb. — MEYER-LÜBKE, Introduction à l'étude des langues romanes. — VORETZSCH, Introduction à l'étude de l'ancien français. — ROHDE, Essais de philologie moderne. — JANOSI, Histoire de l'esthétique, III. — BARTAL, Vocabulaire du latin hongrois. — BAYER, Journal de Mme Déry. — GYÖNGYÖSY, Arany. — SZYGETVARI, Petöfi. — Poésies de Petöfi, trad. STEINBACH. — BIAGI, Index de la Nouvelle Anthologie.

L'Énergie française par M. Gabriel HANOTAUX. 1 vol. in-18, 1,367 pp. Flammarion, éd. 1902.

L'ancien ministre et l'historien de Richelieu qu'est M. Hanotaux a conservé une qualité rare chez les hommes qui ont fait beaucoup de politique à la fois dans l'histoire et dans la réalité : l'optimisme. Cet optimisme éclate à toutes les pages du petit volume où il a réuni des notes « prises au cours d'un voyage entrepris pour recueillir des renseignements et des documents relatifs à l'histoire du grand cardinal ». « On a dit tant de mal de notre pauvre pays, écrit M. H. que j'ai pris plaisir à en dire du bien. La France vivra parce qu'elle veut vivre. Tout respire en elle la foi, la vitalité, l'*Énergie...* » C'est pourquoi l'auteur a inscrit ce mot en tête de son livre.

Il n'y faut pas chercher une analyse scientifique, ni même méthodique, de nos ressources intellectuelles ou économiques, mais le coup-d'œil d'un homme bon observateur, qui passe vite et juge vite, qui sait, dans chaque chose qu'il voit, ce qu'il y a d'histoire en elle et sous ses apparences actuelles, et qui le rappelle en quelques mots concis. Joignez à cela une plume alerte, trouvant aisément l'image vivante et vibrante, sachant retracer les grands ensembles (comme dans l'Aperçu géographique du début), graver les détails typiques (comme dans la description de Laon), ou inscrire les chiffres exacts (comme dans la notice sur un village : Beaurieux).

Avec de pareils dons l'auteur pourrait et devrait tenter une étude d'ensemble et complète de la France contemporaine : il y apporterait plus de souplesse d'esprit et de connaissance des hommes que Taine, et plus de sûreté de jugement que Michelet, tout en gardant l'éclat

et les qualités plastiques de ces deux écrivains. La profondeur même de son étude le préserverait de certaine précipitation dans l'impression et dans la conclusion qui reste visible dans le volume qu'il nous présente aujourd'hui et qui n'est qu'un résumé de notes ou même de notules, — qu'il ne faudrait donc pas critiquer ni même analyser avec trop de rigueur. Aussi me contenterai-je de signaler au lecteur les études pittoresques ou suggestives de M. H. sur Nîmes, sur Chartres, sur Laon, sur le Creusot, sur la Houille blanche qui est le nom imagé que l'auteur, après l'ingénieur qui l'a inventé (en 1889), donne aux forces hydrauliques exploitées grâce à l'électricité, sur la Normandie et le Havre, sur l'Algérie. En passant en revue les différentes parties du territoire ou de l'existence nationale prises comme des spécimens vivants de l'organisme entier, M. H. retrouve partout, sous des formes très diverses et des apparences parfois contradictoires, des éléments de beauté, de force, de souplesse qui le rendent confiant dans l'avenir. Comme historien, il se rappelle les découragements multipliés de nos pères. Il cite Pasquier qui disait de la France (déjà !) : « Notre France est parvenue à une extrême vieillesse, laquelle l'a faite tellement malade, alangourie et abattue en elle-même, qu'elle sent le mal présent qui la rend flottante, chancelante, et tirant aux derniers traits de la mort. »

Il rappelle toutes nos crises et comme nous en sommes sortis : et cette comparaison du passé avec le présent l'amène à se poser cette question qui forme le sujet de son dernier chapitre : La France est-elle en décadence?

Grave question et qui pour être traitée avec quelque précision demanderait plus de définitions et de subdivisions que ne s'en accorde l'auteur. Il veut voir d'ensemble, et cela l'amène forcément à des assertions quelque peu hasardeuses. Que le génie de la race par exemple, ne puisse pas disparaître, forgé et martelé qu'il a été en quelque sorte par tant de siècles d'histoire, on l'accordera volontiers à M. Hanotaux : mais cela veut-il dire que notre pays ne sera pas amoindri dans son influence extérieure par la croissance d'autres unités nationales que l'histoire ne connaît que depuis un nombre relativement infime d'années ? M. H. fait bon marché du nombre. A certains points de vue il a raison : mais alors il faut s'entendre sur ce qu'on appelle la grandeur des nations. De même il a des paroles vives contre les économistes sous prétexte que la richesse ne fait pas le bonheur : mais les économistes ne sont pas des moralistes. Ils étudient et enseignent comment la richesse se forme et se distribue, et non jusqu'à quel point il faut la désirer pour être heureux. D'ailleurs le tableau de l'état social que peint M. H. comme étant celui qui lui paraît le plus souhaitable pour une nation, satisferait la plupart des économistes : « Que l'aisance des peuples, comme celle des individus, soit modérée, que les besoins soient satisfaits, les mouvements libres,

toutes les facultés en jeu, qu'une fleur de santé brille sur le visage, que le repos de l'âme soit assis aux foyers, et la solution de la question sociale sera plus proche que si l'on voit s'accroître et monter jusqu'au ciel l'amas fastueux des richesses... » Personne parmi les disciples d'A. Smith ou de J.-B. Say ne le niera : mais cet état de choses est-il pleinement réalisé ? Non : alors il faut bien le compléter par un développement de production.

M. H. compte que les vertus d'activité et d'épargne de la race y pourvoieront et y suffiront. Il s'appuie sur le merveilleux exemple qu'elle a fourni au moment du phylloxéra, sur les chiffres prodigieux de l'économie nationale annuelle, etc. Il y a là en effet de sérieux motifs de confiance. M. H. en puise d'autres dans des considérations plus hasardées. Il aperçoit l'avenir de l'humanité dans l'allégement des moyens de transport de la force ou de l'homme lui-même. — « L'âge de fer ne s'achèvera-t-il pas ? On dirait qu'il s'achève; et dans ce progrès naissant, la France, mobile et légère, se dirige comme par instinct vers les allégements de demain ». Ces allégements de demain, c'est l'électricité courant des cascades aux foyers, c'est la bicyclette, l'automobile, le navire sous-marin, le ballon dirigeable, la télégraphie sans fil... Pas une de ces découvertes qui se soit faite sans que des Français y aient inscrit leurs noms. Elles nous ouvrent le monde et la France s'y précipite en même temps que l'Europe et souvent en avant d'elle. « Il se fait en Afrique, en Asie, des Frances nouvelles... « Le ministère des Colonies est vraiment le département des Destinées futures... »

La « politique » et l'histoire précise, on le voit, n'ont pas desséché chez M. Hanotaux l'imagination de l'artiste ni même du visionnaire d'avenir. Richelieu, qui avait des horizons, aurait été charmé et surpris que la même plume pût tracer d'une façon magistrale son histoire, écrire des instructions ministérielles aux ambassadeurs et réussir des tableaux où se joue tant de fantaisie sous tant d'observation.

Eugène D'EICHTHAL.

I. — E. L. HICKS and G. F. HILL. **A Manual of greek historical inscriptions,** new and revised edition, Oxford, Clarendon Press, 1901, XXXIV-341 p. in-8°.

II. — W. DITTENBERGER. **Sylloge inscriptionum graecarum** iterum edidit G. D. Volumen tertium, *Indices*, Leipzig, S. Hirzel, 1901, 462 p. in-8°, 14 mark.

I. — La même année a vu paraître la seconde édition de la *Sylloge* de W. Dittenberger et du *Manual* de E. L. Hicks. La première édition de l'ouvrage anglais remontait à 1882. On sait que ce manuel est en réalité un choix d'inscriptions historiques grecques, publiées en caractères courants avec titre, sommaire et commentaire. Ce livre est bien connu en France et je me bornerai à signaler les modifications et améliorations apportées à la première édition.

D'abord M. Hicks, aujourd'hui chanoine de Manchester et fort occupé par sa cure de Saint-Philippe, s'est adjoint un collaborateur. Il a eu la main très heureuse puisqu'il a fait choix de G. F. Hill, du Musée Britannique : numismate et helléniste, M. Hill est l'auteur de deux excellents livres dont il suffira de rappeler les titres (*Sources for greek history*, B. C. 478-431, Oxford, 1897, et *A Handbook of greek and roman coins,* London, 1899). J'ajouterai que le Dr Wilhelm s'est chargé de revoir toutes les épreuves et, dans plus d'un endroit du sommaire, du texte ou du commentaire, nous reconnaîtrons la trace de cette précieuse et discrète collaboration.

Si bien recommandé par ces trois noms, le Manuel se présente avec la belle apparence des livres classiques anglais : il est admirablement imprimé et les caractères grecs surtout ont un air de confort et de gravité qui réjouit les yeux. Le volume a été sensiblement allégé : 342 pages au lieu de 372 et 165 inscriptions au lieu de 206. Pour en arriver là, M. Hicks s'est décidé à un sacrifice qui lui a coûté : la première édition comprenait IX parties, la seconde n'en compte plus que V; la première édition nous conduisait jusqu'à Sylla (80), la seconde s'arrête à la mort d'Alexandre (323). J'avoue que je prends difficilement mon parti de cette mutilation, et je la regrette surtout pour nos étudiants français. On leur donne au collège et dans les Facultés trop de raisons de croire que l'histoire grecque finit à la mort d'Alexandre; dans les livres élémentaires qu'on leur met entre les mains au lycée, dans les programmes des examens qu'ils préparent plus tard à la Faculté, les successeurs d'Alexandre tiennent une place insignifiante, et voici qu'un ouvrage excellent semble les encourager dans une vieille et déplorable erreur! M. H. ne pouvait-il donc gagner quelques pages en supprimant au début ces *Notanda*, qui ne sont plus utiles aujourd'hui; à la fin, cette liste d'archontes athéniens (de 500 à 321), qui manquait à la première édition? Il est vrai qu'un nouveau recueil de W. Dittenberger, les *Inscriptiones graecae Orientis selectae*, comblera bientôt cette lacune.

Tel qu'il est, le livre de M. H. fait honneur à l'école d'épigraphie anglaise. Il peut prendre place à côté de certains travaux remarquables du maître de M. Hicks, Ch. Th. Newton, à qui le Manuel est dédié. On y trouve les mêmes qualités, la même justesse de vue, le même souci de la netteté, la sobriété, l'aversion pour les longues et lourdes références, le même agrément. C'est un modèle d'érudition anglaise. Surtout destiné aux étudiants anglais, le Manuel rendra aussi de grands services en France. Je l'ai moi-même expérimenté dans l'une de mes conférences de l'École des Hautes-Études, le mettant entre les mains des auditeurs, le prenant pour guide de nos recherches et de nos études, et je puis affirmer que tous ont eu plaisir et profit à en user.

Je n'ai pas à dresser la liste des textes que l'auteur a supprimés dans

les V parties conservées, ni celle des textes nouveaux qu'il y a introduits. Pour le choix de ces derniers sa tâche était singulièrement facilitée par les recueils de Michel et de Dittenberger, auxquels il n'a pas manqué de rendre justice. Sommaires et commentaires anciens ont été revisés attentivement et tenus au courant. Je reprocherai pourtant à l'auteur d'avoir, dans le commentaire du n° 5, changé : *My* restored readings.. en *The* r. r..; ces très intéressantes restitutions doivent rester à son nom. Dans le sommaire du même numéro, manque le renvoi à Roberts, p. 172. — Même omission dans le sommaire du n° 9, Roberts n° 291 et p. 362. — Dans le sommaire du n° 10, il valait la peine de renvoyer, comme pour le n° 4, à l'article de Wilhelm, Altattische Schriftdenkmaeler, *Ath. Mitth.* XXIII, 1898, p. 466. — N° 20. l. 25, lire [σ]καπανεύειν au lieu de [σ]καπανεύων. — N° 32 = CIA. I, 9 (Décret relatif à Erythrées), il faut signaler la restitution proposée par Wilhelm pour les l. 33-34. Cf. *Inscr. jurid. gr.*, II. p. 52. — Dans le sommaire du n° 33, M. H. a raison de ne pas affirmer que le transfert du trésor fédéral de Délos à Athènes eut lieu en 454. L'*Anonymus Argentinensis*, l. 4-8, nous apprend qu'il n'eut lieu qu'en 450. Cf. la remarquable étude de Bruno Keil, *An. Argent.*, p. 116 suiv. et l'article pénétrant d'H. Lechat, *Rev. critique*, 1902, p. 132. — N° 35 : un fragment de la loi de Gortyne est-il à sa place au milieu de ces inscriptions historiques? — N° 43. Dans la note sur le poète Sophocle, citer P. Foucart, *Rev. de philologie*, XVII, 1893, p. 1 suiv. — N° 72, comptes de la vente des biens des Hermocopides. L'excellente restitution proposée par Wilhelm pour la l. 10 est à signaler : ἐπι-καρπία.., ἢ κεκό[μισται]. Dans le sommaire, ajouter H. Weil, *Rev. des Études grecques*, VI, 1893, p. 317. — Pour en finir avec ces observations de détail, citons un livre anglais, encore inédit, auquel M. H. nous renvoie plus d'une fois et dont il annonce la publication prochaine : *An Introduction to greek Epigraphy*, II, by E. S. Roberts and E. A. Gardner. J'ai rendu compte dans cette Revue du premier volume de Roberts (*The archaic inscriptions and the greek alphabet*, Cambridge, 1887) ; je ne manquerai pas de rendre compte du second. Cambridge veut, lui aussi, bien mériter de l'épigraphie grecque et nous nous réjouissons de cette bonne nouvelle.

J'ai dit plus haut que la seconde édition du Manuel renfermait une liste des archontes athéniens, de 500 à 321. Il y faut corriger le nom de l'archonte de 450/449 : Euthydémos au lieu d'Euthynos. L'*Anonymus Argentinensis* a confirmé la leçon de Diodore, XII, 3. La même correction doit être introduite dans la *Prosopographia attica* de J. Kirchner, I, 1901, s. v. Εὔθυνος, p. 367, n° 5654.

Enfin la seconde édition contient deux Index, au lieu d'un : un Index général, sorte de table analytique très détaillée (p. 325-338) et un Index grec. Là encore le progrès est sensible et l'amélioration sera fort appréciée de tous.

II. — Le troisième volume de la *Sylloge inscriptionum graecarum* de W. Dittenberger ne renferme que des Index, des Tables de concordance et une Table des matières contenues dans les trois volumes ; il complète à merveille l'admirable instrument de travail dont j'ai fait l'éloge ici même. Puisqu'il s'agit encore d'une seconde édition, je me bornerai à signaler les améliorations et additions.

Une table des matières manquait à la première édition. Celle que nous donne W. D. est d'autant plus utile qu'elle guidera le lecteur dans le maniement des Index mêmes. Ceux-ci sont, en effet, très détaillés, très riches en renseignements de toute sorte, mais aussi en divisions et subdivisions. Je m'étais permis de conseiller à l'auteur un autre plan. Il me semblait qu'un index double I *Nomina virorum et mulierum*, II *Notabilia varia* — ou même triple, avec les *Nomina locorum, regionum, civitatium cum ethnicis*, eût rendu les recherches plus faciles. Après réflexion, W. D. est resté fidèle au plan primitif et nous aurions mauvaise grâce à lui en faire un reproche, car plus les divisions et subdivisions sont nombreuses, plus la tâche de l'auteur est compliquée, pénible, fastidieuse. Nous avons donc entre les mains le type achevé de l'Index savant. De fait les chapitres III (*Res ublica*), IV (*Res sacrae*), V (*Grammatica et orthographica*) forment une série de petits manuels d'institutions et de grammaire, une sorte de trésor d'exemples infiniment riche et intéressant. Il ne sera pas difficile au lecteur de s'y orienter, quand il aura pris, avec l'aide de la table des matières, l'habitude des subdivisions, très logiques d'ailleurs, auxquelles s'est arrêté W. D. Une seule critique : les noms des empereurs romains et membres de la famille impériale ne sont pas compris dans l'Index I : *Nomina virorum et mulierum*, sans qu'on devine la raison de cette omission. Puisque ce premier Index renferme des noms romains, pourquoi les empereurs en sont-ils exclus ? Je vois bien pourquoi W. D. a tenu à les citer dans l'Index III, *Res ublica*, p. 188 suiv. : c'est que la traduction grecque de leurs titres ne pouvait manquer dans ce petit manuel d'institutions, mais il eût suffi de donner leurs noms dans l'Index I, où cette omission est regrettable.

Aux Index font suite des Tables de concordance qui manquaient à la première édition et voici la liste des périodiques et recueils qui y sont cités : Sylloge, ed. 1. — Monatsberichte et Sitzungsberichte de l'Académie de Berlin. — Annali et Bullettino dell' Instituto archeologico di Roma. — Ἀθήναιον. — Bechtel, Inschriften des ionischen Dialekts. — Greek Inscriptions in the British Museum. — Bulletin de correspondance hellénique. — Carapanos, Dodone et ses ruines. — Cauer, Delectus ed. 1. — Cavvadias, Fouilles d'Épidaure. — Griech. Dialektinschr. — CIG. — CIA. — Inscr. gr. antiquissimae. — IG Sept. — IG Sic. et Ital. — IG ins. — Δελτίον ἀρχαιολογικόν. — Ἐφημερὶς ἀρχ. — [Hicks, Manual ed. 1]. — Inscr. jurid. gr. — Journ. of Hel-

len. Stud. — Keil, Sylloge inscr. boeotic. — Inschr. von Magnesia am M. — Koumanoudis, Ἐπιγραφαὶ Ἀττικῆς ἐπιτύμβιοι. — Larfeld, Sylloge inscr. boeotic. — Latyschef, Inscr. orae septent. Ponti Euxini. — Le Bas et Foucart, Le Bas et Waddington. — Loewy, Inschr. gr. Bildhauer. — Ch. Michel, Recueil. — Ath. Mitth. — Arch. epigr. Mitth. aus Oesterr. Ung. — Museo ital. di antichità class. — Inschr. von Pergamon. — Φιλίστωρ. — Prott et Ziehen, Leges Graec. sacrae. — Rhangabé, Antiq. hellén. — Revue des Études gr. — Roberts, Introduction to gr. Epigraphy. — Ross, Inscr. gr. inedit. — Viereck, Sermo graecus. — Wescher-Foucart, Inscr. de Delphes. On devine les services que peuvent rendre ces tables et combien il est aisé maintenant d'apprendre si un texte a été inséré dans la *Sylloge*, c'est à dire annoté, commenté par W. Dittenberger, et c'est précisément là ce qu'on veut savoir !

La *Sylloge inscriptionum graecarum* est maintenant complète et parfaite. Il n'est pas, dans le domaine de l'épigraphie grecque, de livre plus justement populaire : c'est, à côté du *CIA.*, le plus beau monument qu'un épigraphiste grec ait élevé dans la seconde moitié du XIXe siècle.

B. Haussoullier.

Henri-Charles Lea, **Histoire de l'Inquisition au moyen âge,** traduite sur l'exemplaire revu et corrigé de l'auteur par Salomon Reinach, membre de l'Institut, précédée d'une introduction de Paul Frédéricq, professeur à l'Université de Gand. Paris, Société nouvelle de librairie, I, 1900, XL, 631 p. — II, 1901, XIX-682 p. in-18°. Prix : 7 fr. 50.

Il y a quinze ans bientôt que parut en Amérique l'ouvrage de M. Henri-Charles Lea, *A history of the Inquisition of the Middle Ages* (1888). Cette étude capitale sur un sujet qui n'a cessé d'éveiller également la curiosité du grand public, comme l'attention plus sérieuse des historiens, des jurisconsultes et des théologiens, et qui alimente, plus que jamais, après tant de siècles, la polémique quotidienne des journaux, fut accueillie, dès le premier jour, avec une faveur bien méritée, par la critique indépendante en Europe. Elle fut unanime à signaler dans les volumes de l'honorable libraire de Philadelphie, le tableau le plus vaste et le plus impartial à la fois, qu'on eût retracé jusqu'alors de l'origine et du développement d'une institution redoutable, qui jusqu'à l'aurore du XIXe siècle avait travaillé — et trop longtemps réussi — à comprimer la pensée, au prix d'une effroyable consommation de vies humaines et en employant des procédés qui révoltaient la conscience moderne. On admira par quels efforts de patience et de travail M. Lea avait su réunir de l'autre côté de l'Atlantique tant de documents épars, par quel effort, plus grand

encore et plus rare, de volonté, il s'était imposé de comprendre et de s'assimiler les motifs des persécuteurs aussi bien que des persécutés, afin de tenir entre eux la balance plus égale [1]. Son livre, véritable arsenal de documents sur l'Inquisition du moyen âge remplaça bientôt, pour les érudits compétents, les livres incomplets et vieillis, qui depuis l'in-folio de Philippe de Limborch (1692) avaient, jusque dans la première moitié du XIXe siècle, servi de répertoire courant aux passes d'armes des défenseurs de l'Église et de la libre pensée. Plus tard sont venus des travaux de grand mérite qui, spécialement dans notre propre littérature historique, ont entièrement renouvelé certains chapitres tout au moins de ce vaste sujet, l'*Histoire des Cathares ou Albigeois* de Charles Schmidt (1849), l'*Inquisition dans le midi de la France*, de M. Ch. Molinier (1880), l'*Histoire des tribunaux de l'Inquisition en France*, de M. Tanon (1893), pour ne nommer que les plus importants et les plus connus.

On ne peut que remercier pourtant M. Salomon Reinach d'avoir conçu le projet de doter cette littérature d'une version française du grand ouvrage de M. L. La tâche était longue et nullement facile; elle pouvait sembler fastidieuse à un écrivain dont les travaux originaux l'entraînaient dans une direction toute différente et il a fallu certainement un sentiment d'abnégation dicté par la conviction profonde et justifiée de faire œuvre utile, pour l'engager dans cette entreprise ardue, tout seul d'abord, puis avec le concours de M. Créhange. L'auteur a bien voulu s'associer à ce travail, en mettant à la disposition du traducteur français les notes et les corrections réunies depuis la publication de l'original anglais; M. Paul Frédéricq, le savant éditeur du *Corpus documentorum haereticae pravitatis neerlandicae* [2], a rédigé pour le premier volume, de sa plume si compétente, une *Historiographie de l'Inquisition*, et c'est ainsi que le livre de M. Lea se présente au public français avec la valeur d'une édition augmentée et corrigée du texte primitif. L'accueil qu'on lui fera, — ou plutôt qu'on lui a déjà fait —

---

1. Dans une belle lettre de M. Lea à M. S. Reinach, qu'on trouvera dans le second volume, le savant américain, constatant que si certains critiques l'accusaient d'avoir été trop peu impartial vis-à-vis de l'Eglise, d'autres, au contraire l'accusaient d'être trop partial en sa faveur, en tirait la conclusion légitime « qu'il n'avait point dévié de la seule voie qui convienne à un historien, dont le devoir est d'établir aussi exactement que possible la vérité » et il ajoutait qu'il n'avait « pas formulé une seule parole de blâme à l'adresse de ceux qui, en conscience, ont été les auteurs de ces maux. » Et j'avouerai que sur ce point, son équité me semble presque une injustice pour les victimes. Car si beaucoup, sans doute, ont persécuté *par devoir de conscience*, beaucoup aussi — les sources nous permettent de l'affirmer — ont persécuté pour des motifs ignobles, amour du gain, soif de vengeance, ambition féroce, antipathie nationale, et vraiment on leur fait la partie trop belle, en leur permettant de couvrir ces appétits égoïstes du manteau trompeur de la foi religieuse et d'un fanatisme sincère.

2. Voy. *Revue critique*, 25 janvier 1897.

ne saurait être douteux; si l'auteur ni le traducteur ne peuvent espérer convertir en tous points certains esprits rebelles à toute vérité historique, qui n'a point l'estampille officielle de l'Église [1], on peut affirmer du moins que nul esprit impartial et désireux d'équité ne viendra s'inscrire en faux contre l'exposition générale des faits et des doctrines donnée par M. Lea.

Sans doute, on peut différer d'opinion sur tel ou tel point de détail; on pourra contester certaines énonciations [2], interpréter autrement certains faits, appuyer davantage sur des considérations spéciales [3] constater peut-être, dans cet énorme amas de matériaux, quelques erreurs [4], quelques citations fautives [5], telle question que l'auteur n'a pas mise absolument au point [6]. Est-ce à l'auteur, est-ce au traducteur qu'il faut adresser certaines observations sur la forme, parfois singu-

---

1. On ne saurait se flatter évidemment de voir certaines Universités catholiques cesser d'enseigner que l'Eglise a non seulement le droit, mais le devoir (si on lui en laisse les moyens) de punir de mort l'hérésie.

2. M. Lea ne va-t-il pas bien loin, dans son désir de se montrer impartial, en accordant (I, 120) que les influences hérétiques du XIIIe siècle étaient désastreuses et que « dans ces circonstances la cause de l'orthodoxie n'était autre que celle de la civilisation et du progrès ». Cela peut sembler au moins douteux. On pourrait lui répondre aussi quand il concède, un peu trop en bloc, que beaucoup se portaient vers l'hérésie « pour satisfaire librement à leurs passions désordonnées » que cela n'était guère nécessaire, puisque prêtres et laïques pouvaient se permettre alors, à peu près tout ce qu'ils voulaient, en fait « d'appétits », pourvu qu'ils respectassent le dogme et les cérémonies de l'Église.

3. C'est ainsi que dans les chapitres consacrés à la Bohême et aux Hussites l'auteur n'a peut-être pas assez accentué le caractère *national* du mouvement, qui, plus que tout le reste, a contribué à le faire triompher.

4. Ainsi Frédéric III n'était pas *empereur* en octobre 1443; il n'a reçu la couronne *impériale* qu'en 1452. Albert II n'a jamais porté le titre d'empereur. Personne n'a jamais appelé l'évêque de Strasbourg Jean de Dirpheim, *Jean de Zurich* (II, 444). Le fait qu'il a été pendant quelque temps prévôt de la cathédrale de Zurich s'efface absolument devant son nom de famille (où, d'après d'autres, de celui du lieu de sa naissance) et surtout devant le rang supérieur dans la hiérarchie, comme évêque d'Eichstaedt, qu'il occupait au moment d'être désigné pour le siège de Strasbourg.

5. On pourrait lui reprocher, jusqu'à un certain point, d'employer, pour citer ses textes, de vieilles éditions depuis longtemps remplacées par de meilleures, mais ce serait peut-être trop de sévérité pour un auteur écrivant en Amérique. Néanmoins, on est un peu étonné qu'il n'ait pas consulté son Potthast pour y apprendre qu'on ne cite plus le soi-disant *Albertus Argentinensis* d'après Urstisius (1585), alors que nous avons les excellentes éditions de *Mathias de Neubourg* par Studer (1867) et Huber (1868) et que la Chronique du chapelain de sainte Elisabeth, *Rothe* (pas *Rohte*) qu'il cherche chez Mencke, a été rééditée par M. de Liliencron, à Jéna, en 1859.

6. Ainsi M. Lea, d'après sa note (II, 435), ne connaît évidemment pas les derniers travaux du regretté Aug. Jundt. Il s'appuie encore sur ses *Amis de Dieu*, où il identifiait l'Ami de Dieu de l'Oberland avec Jean de Rutberg. Mais M. J., dans son *Rulman Merswin*, publié en 1890, a retiré tout ce qu'il avait dit à ce sujet et loin qu'on puisse se servir de son récit pour combattre les « assertions erronées » du P. Denifle, il donne entièrement raison sur ce point au savant dominicain.

lière donnée aux noms de personnes et aux noms de lieux? Je ne sais, n'ayant pas en ce moment le texte original sous la main, mais il y aurait là, dans une édition nouvelle, que je souhaite prochaine, un effort à faire pour établir des règles générales et surtout pour les observer [1]. A cette occasion, nous recommanderions aussi volontiers une revision plus minutieuse des épreuves, pour faire disparaître les fautes d'impression que la lassitude du correcteur a laissé subsister, surtout vers la fin du second volume [2].

---

1. Nous laissons volontiers les érudits allemands, hongrois et bohêmes de l'empire austro-hongrois se disputer sur la forme germanique ou tchèque et magyare de leurs localités; nous n'avons aucune raison pour repousser les formes allemandes qui sont généralement bien plus connues; seulement, il faudrait être conséquent et les employer *toujours*, les unes *ou* les autres. Quand on écrit *Fünfkirchen, Stuhlweissenburg, Koenigingraetz*, l'*Amselfeld*, pourquoi écrire *Litomysl*, *Waradein* et *Meżeriż*, au lieu de *Leutomischl*, *Grosswardein* et *Gross Meseritsch*? De même, pour les noms de personnes, pourquoi écrire *Giovanni di Salerno* au lieu de *Jean de Salerne*, *Jean de Mechlin*, au lieu de *Jean de Malines*? Pourquoi l'évêque *Ludwig* de Munster, quand, dans la même phrase, nous avons l'évêque *Bernard* (et pas *Bernhard*) de Paderborn? Pourquoi *Diether* de Cologne au lieu de *Thierry*? — Je ne m'explique pas le *von*, d'apparence nobiliaire, resté dans le texte français si fréquemment (p. ex. la béguine Metza, du village de Westhoffen, *Metża von Westhoven*, les dominicains *Gerhard von Elten*, *Ludwig von Caliga*, — sans doute *Ludovicus ab Caliga*, un *Botte* ou un *Stiefel* quelconque, *Henri von Stein*, etc.). Ce qui est encore plus bizarre, c'est de voir (II, 540) mentionner le cardinal *Otto Colonna*, une forme allemande pour un Italien dans un texte français, et « la somptueuse Elizabethkirche » (II, 409) de Marbourg.

2. J'en transcris ici quelques-unes, notées au hasard de ma lecture, dans la seconde moitié du second volume :

II, p. 400 lire *Saechsische* pour *Saechsiche* — 403. Il n'y a pas de localité du nom de *Clavelt;* le nom est sans doute déformé. — 406. Il en est de même des noms des comtes d'*Aneberg* et *Lotż;* sans doute il faut lire de *Berg* et de *Looż*. — 411. Il n'y a pas de *Willnsdorf* en Thuringe; probablement il s'agit de *Willersdorf* dans la Hesse supérieure. — 412. On ne peut pas plus dire « le comte Sayn » qu'on ne dirait « le comte Saxe ». — p. 414. Au lieu de *Heing* de *Mullenhein* l. *Heinż* (= *Heinrich*) *de Mullenheim*. Dans toutes les sources strasbourgeoises, le nom de l'inquisiteur tué dans cette ville par ledit Henri de M. s'appelle *Droson* et non *Tors*. — 429. On peut écrire, à l'allemande, *Tritheim*, à la française *Trithème*, mais la forme *Trithem* n'est guère admissible. — 437, lire *Grünes Woerth* pour *Grün Woehrd*. — 453, l. *paepstliche* p. *pabstliche*. — 457. M. Lea ne peut pas avoir écrit : « Le même auteur déclare qu'il y avait (au Concile de Constance) *quatre cent cinquante* filles publiques, mais un recensement officiel *réduit* ce nombre à *sept cents*. » Un des deux *chiffres* est évidemment mal traduit, si ce n'est le *verbe* qui les unit. — 465. l. *Witżleben* p. *Witżeleieven*. — 468. Ici il fallait laisser subsister la forme allemande *Mulhausen*, car c'est de la ville thuringienne qu'il s'agit et non de Mulhouse en Alsace. — 477. l. *Klein-Würbitż* p. *Klein-Wurbiser*. — 483, l. *Lund* p. *Lünden*. — 495. *Zepper* est peut-être *Zeppern* dans le Limbourg. — 508, l. *Brant* p. *Brandt*. — 511. — « Le cardinal Caietano ». On ne peut appeler ainsi le cardinal Thomas de Vio; sans doute certains historiens allemands du XVIe siècle l'appellent *Cajetanus*, de son titre de cardinal-prêtre de Sainte-Marie de Gaëte, mais sans en faire un nom propre véritable, comme ici. — 650. l. *Stuhlweissenburg* p. *Stuhlweissenberg* — 653, l. *Gran* p *Grau* — 676, l. *Untersuchungen* p. *Untersuchen*, etc., etc.

Mais ce sont là, je tiens à le répéter en terminant, des vétilles qui ne sauraient nuire en rien à l'autorité de ce beau travail, que nous espérons voir bientôt achevé par les soins de M. Salomon Reinach et dont l'imposant et solide ensemble résistera certainement aux attaques d'une critique trop intéressée pour qu'on l'en croie désormais sur parole. R.

History of America before Columbus, according to documents and approved authors, by P. de Roo. Philadelphia aud London. J. B. Lippincott company, 1900. 2 vol. in-8°. T. I : *American aborigenes.* L-613 p. avec 1 pl. et 2 cartes; T. II. *European immigrants,* XXIII-613 p. avec 1 pl. et 3 cartes.

Il a deux manières de traiter de l'Amérique précolombienne : l'une consiste à recueillir les faits dans la nature, ou les témoignages écrits dans les documents les plus anciens et les plus sûrs; à les coordonner et à les commenter pour en tirer des déductions et des conclusions. C'est cette méthode analytique que nous avons appliquée depuis plus de 25 ans à la composition d'une trentaine de monographies. En procédant de la sorte au milieu d'innombrables notions anciennes qu'il faut rapprocher de beaucoup de nouvelles, et en s'astreignant à ne jamais émettre une assertion qui ne soit documentée et raisonnée, on ne va ni vite ni loin, mais au moins marche-t-on dans des voies que l'on ouvre aux partisans de l'autre méthode beaucoup plus expéditive. Ceux-ci trouvent plus commode de faire un choix arbitraire entre les différentes opinions pour les arranger à leur façon, sans trop se préoccuper de chercher quelle est la meilleure, mais préférant celles qui cadrent le mieux avec leur système préconçu. Prenant leur bien où ils le trouvent, ils ne daignent pas toujours dire à qui ils l'ont emprunté, ou bien, pour ne pas être accusés de plagiat, ils citent vaguement leur autorité à propos de quelque remarque peu importante au lieu d'avouer simplement, mais plus loyalement, que tout ce chapitre ou ce paragraphe est tiré de telle ou telle source. Il est vrai que les faits historiques sont du domaine public, mais leur agencement et leur démonstration sont le bien du premier qui les a mis en lumière.

M. de Roo a suivi la seconde méthode. A parcourir la liste d'environ trois cents imprimés ou manuscrits qu'il dit avoir consultés, on pourrait croire qu'il les a dépouillés personnellement, mais en le lisant on s'aperçoit bientôt que le plus souvent il ne les tient que de seconde main : au lieu de les disposer logiquement dans ses notes par ordre d'importance ou d'antériorité, il les jette pêle-mêle au bas de la page, sans avoir vérifié les renvois; aussi les erreurs y sont-elles encore plus nombreuses que dans le texte, où elles fourmillent cependant. On ne peut donc jamais se fier à ce qu'il affirme : il faut faire une besogne qui lui incombait, mais qu'il a négligée, c'est-à-dire contrôler chacune de ses assertions.

Nous ne parlons pas des théories [1] : dans une science qui est en voie de formation, elles resteront longtemps contradictoires, mais, à quelque point de vue que l'on se place pour interpréter les faits, on peut se mettre d'accord sur ceux-ci [2]. Trop disposé à se contenter d'à-peu-près, il se réfère, même pour des faits d'une importance capitale, à des compilations modernes, sans recourir aux documents originaux. Il avance par exemple (II, 74) qu'au VIIIe siècle le gaël Virgilius prouvait l'existence des antipodes par les relations régulières des Irlandais avec le

1. Il ne nous appartient pas de contester ou d'approuver certaines d'entre elles, puisque M. de Roo nous a fait la faveur de s'approprier plus ou moins ostensiblement soit l'essence, soit le résumé ou même de longs passages de nos démonstrations relatives au Papas des îles Nordatlantiques et de la grande Irlande, aux Porte-Croix de la Gaspésie, à la Norambègue. à la fondation de l'Évêché du Grœnland, c'est-à-dire le contenu de quatre de nos mémoires, les seuls qu'il connaisse par lui-même ou par des intermédiaires.

2. En tout cas on doit l'être sur les citations; or les *errata* rempliraient bien la moitié de l'un de ses volumes. Il prend *De sacro bosco* pour le titre d'un ouvrage (T. I, p. XXVII et 154), tandis que c'est le nom latinisé de Jean de Halifax ou Holywood [Sacro Bosco]. — Il ne se borne pas à tronquer les passages traduits, ce qui est bien permis quand on en rend fidèlement l'esprit et qu'on ne les met pas entre guillemets; il y ajoute aussi des phrases de son cru sans en prévenir le lecteur (I, 429, les *nonnes* dont ne parle pas l'auteur reproduit). — Il nie l'existence de la circoncision chez les Américains précolombiens (I, 420), tandis qu'elle était pratiquée dans une dizaine de contrées du Mexique et de l'Amérique centrale (Voy. les passages décisifs traduits dans notre mémoire sur *les Pratiques et institutions religieuses d'origine chrétienne chez les Mexicains du moyen âge*. Louvain, 1896, in-8°, pp. 18-20). — Il attribue à Diego de Mercado les notions sur la Grande déesse des Totonacs (I, 425), qui sont dues au P. B. de las Casas, et il ignore qu'elles ont été empruntées à ce dernier (*Aprologética historia*, ch. 121) par Torquemada (*Monarchia indiana*, L. VI, ch. 25 et XV, ch. 49). En reproduisant un passage du *Landnámabók* (Part II, ch. 22), qu'il croit être de Snorré Sturluson, il conteste (II, 39) la traduction de *sæhafi* (driven by a tempest) et rend ce composé par : « sailed across the sea, » sans se douter qu'une variante récente (*sæfari*) pourrait lui donner raison, — ce cas et nombre d'autres témoignent de son ignorance des langues scandinaves qui lui eussent pourtant été si utiles pour écrire longuement sur le Grœnland (II, p. 142-483). De là proviennent beaucoup d'autres erreurs; il affirme (II, p. 415), que la *Peste noire* de 1349-1350 fut portée en Islande et en Grœnland par les rares embarcations qui s'y rendaient; mais précisément il n'y en alla pas pendant ces deux années et les Annales de l'Islande portent en propres termes que cette île ne fut pas atteinte par l'épidémie. — Il se targue (II, 419) d'avoir découvert un document, où Alf se donne comme évêque du Groenland dès 1366, mais on savait déjà qu'il avait été sacré en 1365, et ledit document avait été publié dans divers recueils. — Il admet (II, 354) la fausse leçon *Funkabudhir*, qu'il ne peut naturellement pas expliquer, mais s'il avait eu accès aux *Grœnlands historiske Mindesmærker* (t. I, II, III), ou s'il avait seulement ouvert les *Antiquitates Americanæ* de Rafn, il y aurait trouvé une réponse satisfaisante (p. 306-7). — Il donne (II, 76-77 et 89) deux traductions d'un même texte islandais, qui diffèrent entre elles non seulement par les termes, mais encore par le sens (*ouest* dans l'une; *est* dans l'autre). — Il prend (II, 351) Einar Sokkason le héros d'une saga pour l'auteur de ce récit. — Quand aux innombrables fautes d'orthographe, qu'il nous suffise de signaler : *Aguiar* (I, 93), Crux *discussata* (I, 441), *garthar* (II, 396), *Cordeyro* (II, 488), *Vivier* de Saint-Martin (*passim*) pour *Aguilar*, *decussata*, *garpar*, *Cordeiro*, *Vivien*.

monde transatlantique! ce qui reste à démontrer. Quand il rencontre quelque difficulté, au lieu de remonter aux vraies sources qui aide raient à les trancher, il perd son temps à rapporter l'opinion de tel ou tel écrivain moderne qui ne les a pas non plus consultées.

En résumé, dans l'état actuel de nos connaissances, son ouvrage est par trop compréhensif pour être approfondi, puisqu'il y traite aussi bien de géologie, d'anthropologie, d'ethnographie, que d'archéologie, d'histoire et de géographie. C'est une vaste compilation où il a entassé, suivant un assez bon plan, mais sans critique, les notions, déjà fort nombreuses, recueillies par ses devanciers. Il a rarement essayé d'en ajouter de nouvelles, et il n'a pas fait faire de progrès aux études précolombiennes, si ce n'est en enrichissant la *Grœnlandia christiana* de quelques noms d'évêques *in partibus* ou préconisés par des antipapes. Telle quelle pourtant cette histoire peut rendre des services, d'abord en donnant au grand public, qui n'y regarde pas de si près, quelque idée du sujet, ensuite en faisant connaître, même aux spécialistes des deux mondes, l'existence d'un certain nombre d'ouvrages ou de mémoires qui n'ont pas traversé l'Atlantique. Il est vrai qu'il ne mentionne pas la plupart de ceux qui ont paru depuis une dizaine d'années, même dans les *Comptes rendus des Congrès internationaux des Américanistes*. C'est que sans doute la composition de cet ouvrage (nous ne disons pas l'impression), remonte à cinq ou six ans au moins. Il serait à souhaiter qu'il fût mis à jour, dans une nouvelle édition, très sévèrement revisée d'après les originaux ou les sérieuses monographies qui en tiennent lieu.

E. Beauvois.

I. W. Meyer-Lübke : **Einführung in das Studium der Romanischen Sprachwissenschaft.** Heidelberg, Winter, 1901. — 1 vol. in-8°, de x-224 pp.
II. C. Voretzsch : **Einführung in das Studium der Altfranzœsischen Sprache.** Halle, Niemeyer, 1901. — 1 vol. in-8°, de xiv-258 pp.

Voici deux livres dont le titre n'est pas sans analogie, et qui inaugurent tous les deux des collections de « Livres élémentaires » relatifs à la philologie romane, publiées l'une à Heidelberg, l'autre à Halle. Toutefois, quoiqu'ils se proposent un but sensiblement analogue, ils ont été conçus et exécutés sur un plan assez différent.

I. — Le livre de M. Meyer-Lübke est digne assurément du savant auteur de la Grammaire des Langues romanes : on y retrouve sa maîtrise habituelle, sa dextérité à systématiser les faits, à alléguer quelques exemples rares ou inédits, à retourner une question sous ses diverses faces, et tout cela est fort intéressant. Je me demande néanmoins si, à cause de ses qualités mêmes, ce livre répond pleinement à son titre, s'il est bien fait pour des débutants et propre à gui-

der leurs premiers pas, en dépit des renvois et des références de toute sorte dont il est parsemé : je crois plutôt que pour le goûter tout à fait et en tirer vraiment profit, il faut être déjà au courant de bien des questions, et familier notamment avec les théories de l'auteur. Ce ne sont pas les étudiants, en somme, qui pourront le consulter directement avec fruit et s'en servir comme d'un manuel ; ce sont les maîtres qui pourront en faire passer quelque chose dans leur enseignement. Après une courte introduction sur le groupement et les rapports des langues romanes (pp. 9-24), l'ouvrage se divise en deux livres : le premier, assez bref lui-même (pp. 25-54), traite de la « matière » (*der Stoff*) des langues romanes; les éléments latins, gaulois et germaniques, y sont successivement examinés avec listes de mots à l'appui, et celle qui concerne le celtique est particulièrement intéressante. Quant au second livre, qui forme le fond même de l'ouvrage, il se divise à son tour en deux chapitres, intitulés l'un : *Questions biologiques* (pp. 57-81), et l'autre : *Questions paléontologiques* (pp. 81-206). A dire vrai, je n'aime pas beaucoup ces titres empruntés aux sciences naturelles, je leur trouve quelque chose d'ambitieux et de vieillot, qui nous reporte à ce darwinisme linguistique dont on a si étrangement abusé il y a une vingtaine d'années : il faut laisser cela à M. André Lefèvre, et à quelques autres vulgarisateurs français ou allemands. Je n'ai pas besoin de dire qu'ici le titre des chapitres n'en préjuge pas le contenu : ils sont au contraire remplis de faits précis, et ne se perdent nullement dans les généralités. Le chapitre des *Questions paléontologiques* notamment nous expose les faits antérieurs à l'apparition des langues romanes proprement dites, ce qui a trait au développement du latin vulgaire. Ce sont les problèmes relatifs à la phonétique qui prennent le pas, comme toujours, et occupent la plus large place (voir par exemple une nouvelle discussion très serrée sur le passage de *u* à *ü*, pp. 172-177) : la syntaxe au contraire est à peu près complètement sacrifiée, l'auteur nous explique pourquoi, et nous avait du reste prévenus dans sa préface ; néanmoins les raisons qu'il donne de son abstention ne m'ont qu'à moitié satisfait, et je trouve que la lacune est fâcheuse surtout dans un livre qui veut servir de guide à des débutants. De plus, les faits concernant les formes ont été exposés eux-mêmes d'une façon assez inégale : j'entends qu'on leur a consacré ici des développements d'une longueur très variable, et il y a dans ce manque de proportions voulu, mais malgré tout un peu arbitraire, quelque chose qui justifie ce que je disais précédemment sur le caractère du livre. Ainsi les changements survenus dans la flexion verbale sont résumés d'une façon assez complète ; mais, à propos des noms, pourquoi se borner de parti pris à des indications sur la transformation des neutres ? N'eût-il pas été utile, quoi qu'en dise l'auteur (p. 144), d'envisager un peu les destinées de la déclinaison latine ? Il le fallait d'autant plus

que des théories nouvelles se sont récemment produites à ce sujet, et que, relativement par exemple à l'origine du pluriel italien ou roumain, personne encore, que je sache, n'a réfuté d'une façon péremptoire l'objection considérable faite à l'opinion courante — celle qui admet la substitution mécanique du nominatif aux cas obliques. M. Meyer-Lübke pourrait, il est vrai, répondre qu'il n'a voulu entrer ici dans aucune discussion : il lui suffisait pour son objet d'exposer les faits qu'il considère comme acquis et de les exposer conformément aux doctrines de sa Grammaire. Il s'est donc cantonné dans ses positions d'une façon assez intransigeante, et par les lacunes mêmes de sa bibliographie, évidemment volontaires, il nous fait entendre qu'il ne renonce à rien de ce qu'il a dit. Je ne serais pas trop étonné que le présent ouvrage ne fût une réponse indirecte aux publications de M. Mohl, — précisément parce que ce dernier n'y est pas nommé.

II. — Le livre de M. Voretzsch est conçu tout différemment, comme je l'ai déjà dit. Il a été fait pour initier des élèves à une étude rationnelle de l'ancien français, et répond très exactement au but qu'il se propose. L'auteur y a procédé d'une façon très simple et très didactique à la fois : il a pris la première laisse du *Pèlerinage de Charlemagne*, et en a analysé les mots par le menu (pp. 4-125), n'omettant aucun fait, aucune observation. Comme tout est dans tout, ces 31 vers, examinés à la loupe, lui ont à peu près suffi pour dire ce qu'il y a d'essentiel sur la formation de l'ancien français. Cependant, pour compléter sa collection de faits, il a continué à analyser, mais d'une façon moins serrée, une centaine de vers (laisses II à VIII du même poème), puis d'une façon tout à fait large deux cents vers encore (laisses IX-XV et L-LIV) en se contentant pour ceux-là de notes placées au bas des pages. La gradation est donc bien observée : il est tout naturel qu'à mesure qu'on avance dans une explication de ce genre, les remarques se fassent plus rares, puisqu'on se trouve en présence de faits déjà connus. De plus l'auteur a remédié à ce que son livre aurait d'un peu trop dispersé, en y insérant deux exposés systématiques, l'un traitant de l'évolution générale des sons français jusqu'au début du XIIe siècle (pp. 126-157), l'autre où sont classés avec renvois à l'appui les faits de phonétique, de morphologie ou de syntaxe (pp. 207-242). Dans ses explications, M. Voretzsch s'est bien gardé d'instituer de trop longues discussions : il donne sur chaque point l'opinion reçue, et en donne même plusieurs lorsque le cas est douteux. Il ne se prononce pas toujours : ainsi p. 50 sur la question du suffixe *-ariu* (question traitée un peu brièvement), ou p. 123 sur celle de la conjonction *que*, provenant de *quid* plutôt que de *quod*, à moins qu'elle ne remonte à *quem*, comme on l'a proposé récemment. Cette façon de procéder s'explique parfaitement par les nécessités de l'enseignement, mais elle ne donne guère prise à la critique. Ce n'est pas que je n'aie rencontré çà et là des affirmations qui ne me parais-

sent sujettes à discussion, et, pour n'en citer qu'une, celle qui veut que *i* et *ü* aient été nasalisés dès le XIe siècle d'une façon complète. Je ne crois pas non plus que *amistet* soit la forme analogique par rapport à *amistiet*, comme il est dit p. 194 : l'inverse me paraît plus probable. Mais ce sont là de petits détails : l'ouvrage de M. Voretzsch n'en est pas moins solide dans son ensemble ; il sera un guide aussi commode que profitable et doit être recommandé à tous ceux qui, sans préparation antérieure, désirent acquérir une connaissance scientifique de notre ancienne langue.

E. Bourciez.

Em. Rodhe : **Essais de philologie moderne.** I. Les Grammairiens et le français parlé. — II. La méthode mécanique en grammaire. Lund, Gleerup, 1901 ; 2 vol. in-8°, de 183 et 66 pp.

Suédois et professant à Lund, M. Rodhe — dont j'ai déjà signalé ici une très sage étude relative à la *Réforme de la syntaxe française* — possède évidemment notre langue dans ses moindres détails, il la manie avec une aisance et une propriété que beaucoup de Français pourraient lui envier. C'est bien pour cela qu'il n'est pas satisfait de la façon dont on l'enseigne généralement à l'étranger. Les meilleures grammaires destinées à cet enseignement ont un tort grave, celui de tirer des auteurs classiques du XVIIe siècle la majeure partie des exemples qu'elles allèguent : il s'ensuit qu'elles apprennent à leurs lecteurs comment on écrivait le français il y a deux cents ans, mais non pas comment on le parle aujourd'hui. Or c'est de la langue actuelle qu'il s'agirait avant tout de donner le sens et la connaissance exacte à des écoliers : je suis parfaitement de cet avis, et je ne suis pas fâché en même temps de voir constater des faits de ce genre. Ce n'est donc pas seulement chez nous, comme nous le proclamons peut-être trop souvent, que les langues vivantes s'enseignent d'une façon défectueuse et peu pratique : les gymnases étrangers eux aussi ne sont pas exempts de tout reproche à cet égard. Voilà qui est prouvé par l'analyse exacte et minutieuse de quelques-uns des livres dont on s'y sert. Dans le premier de ses *Essais* M. R. en a pris deux à partie, une grammaire française à l'usage des Suédois, celle de M. Widholm, et une autre à l'usage des Allemands, celle de M. Plattner. Il ne nie pas les mérites sérieux que peuvent avoir et qu'ont en effet ces ouvrages, mais il leur reproche de fausser la réalité en tenant trop peu compte de l'usage actuel, en penchant décidément par le choix de leurs exemples vers l'archaïsme. Ce n'est pas qu'il soit toujours facile de faire un départ entre les deux, de décider que telle expression, telle tournure ne fait plus partie du français vivant : il y faut une attention soutenue, une perspicacité très aiguë : cette perspicacité M. R. la possède, et il l'a

exercée en prenant des notes pendant les séjours qu'il a faits parmi nous, en observant comment parlait la moyenne des Français cultivés. La méthode est bonne : au fond, c'est la seule, et c'est celle qu'employait déjà Vaugelas il y a deux siècles et demi. Mais M. R. ne se dissimule pas que le terrain est glissant, il ne prétend pas ne s'être jamais trompé, et accepte d'avance toutes les rectifications qu'on lui proposera, à la condition qu'elles soient justes. Je ne crois pas qu'on puisse lui en faire beaucoup. Ainsi, examinant dans la grammaire de M. Widholm le chapitre relatif aux pronoms, il a parfaitement raison de constater chemin faisant que des mots comme *point, tel, nul*, sont à peu près sortis de l'usage : les Français ne les emploient plus en parlant, et les remplacent par *pas, pareil, aucun*. A propos du dernier de ces mots il y aurait lieu d'ajouter seulement qu'il est encore très vivant dans une expression adverbiale comme *nulle part*. M. R. a raison encore de s'élever à plusieurs reprises contre la lourde tournure *quelque... que*, qui occupe dans nos grammaires une grande place, mais une fort petite dans nos conversations, si tant est qu'on l'y entende encore : nous avons d'autres procédés pour rendre les tours concessifs, et la locution *avoir beau* nous est à cet égard d'une grande ressource. Tout cela est vrai. Je trouve en revanche que M. R. exagère, lorsqu'à propos de la phrase : *Sont-elles malades ? — Elles le sont* (p. 23), il affirme que « aucun étranger, si longtemps qu'il ait séjourné en France, n'a jamais eu l'occasion d'entendre une réponse ainsi formulée ». Nous disons, il me semble, d'une façon très courante : *Les cerises sont-elles mûres ? — Elles ne le sont pas encore... Elles le seront bientôt*, etc. De même, à propos du tour : *Va-t-il à Paris ? — Non, il en vient* (p. 51), M. R. croit constater qu'on commence « à éviter le pronom », et que la tendance du français moderne est de répondre en répétant le mot (*Non, il vient de Paris*), ou en se servant d'une autre expression (*Il vient précisément de là*). Je ne suis pas de cet avis : le premier des tours proposés ici comme substitut est bien négligé ; quant au second, il est absolument gauche et barbare. Nous disons au contraire sans cesse, et le plus naturellement du monde : *Il en vient, il en arrive*, etc. Je ne peux pas multiplier ces menues observations de détail : il y en aurait évidemment quelques-unes d'analogues à faire à propos des pages où se trouve examinée la grammaire de M. Plattner. Par exemple, à la p. 93, à propos de l'accord des participes en *-eint* et *-oint*, M. R. dit : « *La chandelle que j'ai éteinte*, est une phrase correcte, mais un peu pédantesque. N'en est-il pas de même de : *La voiture que j'ai rejointe ?* » J'avoue que, pour ma part, je me ferais scrupule de prononcer la seconde de ces phrases, mais non pas la première : ce sont des nuances fort délicates. Enfin, je ne crois pas que l'expression *être à temps de faire quelque chose* soit à bon droit déclarée fautive et archaïque (p. 99) : elle me paraît tout aussi usitée, sinon plus, que *à temps pour*, qui est d'une grande

lourdeur. A la p. 101, l'auteur se demande « si le verbe étrange *arc-en-ciéler* est une construction théorique, ou bien s'il a été lu quelque part. » M. Plattner pourrait lui répondre qu'il l'a lu au chapitre xv du *Numa Roumestan* d'Alphonse Daudet (*Sous des feux de bengale arc-en-cielant jusqu'aux souliers pointus du troubadour*), et qu'on le trouve aussi employé quelquefois dans les poésies de l'école décadente : je ne prétends pas que le mot en soit meilleur pour cela.

Le second opuscule de M. R. n'est pas moins intéressant que le premier, ni moins délicatement pensé : il a pour sous-titre *La méthode mécanique en grammaire*, et dans quelques pages d'introduction pleines d'humour, l'auteur nous a expliqué ce qu'il entendait par là. C'est ce procédé vraiment trop facile, qui consiste à dépouiller un écrivain sans se donner la peine de bien le comprendre, à noter des faits sur des fiches, et à classer ensuite ces fiches tant bien que mal, en les faisant entrer fût-ce de force dans les cadres tout tracés d'une grammaire classique. Y a-t-il là un travail qui soit profitable à l'esprit, et qui puisse en quoi que ce soit faire avancer la science? C'est douteux; et cependant, soit en Allemagne, soit ailleurs, on trouve des thèses de doctorat construites sur ce plan et rédigées d'après cette méthode. Voilà bien le mal. M. R. prend comme type de ce « mécanisme » appliqué à l'étude du français moderne, une thèse récente qui n'est pas dépourvue de mérite, mais qui renferme aussi des erreurs, celle de M. Wandschneider, intitulée *Sprachgebrauch bei Alphonse Daudet*. A vrai dire, il y avait bien de la hardiesse dans le choix fait par M. Wandschneider. Car, voulant étudier la langue française dans le dernier tiers du xixe siècle, à qui s'était-il adressé? A un auteur dont le style très fluide offre des grâces et des complications singulières, plein de heurts et de mélanges voulus, d'une souplesse ondoyante et qui va jusqu'à la désarticulation de la phrase, alliant à des archaïsmes les audaces les plus personnelles, les préciosités les plus néologiques, même des tournures dialectales — style dont il est plus facile d'éprouver le charme que d'analyser la trame ou de définir les procédés. De tout cela M. Wandschneider ne s'était rendu compte qu'à demi : d'où certaines erreurs d'interprétation que M. R. a eu raison de relever dans ce travail, sans parler de certaines fautes plus grosses, comme celle qui consiste à faire de *mourir* un verbe transitif (p. 37), ou à ignorer le sens de l'expression *n'en pouvoir plus* (p. 53). D'une façon générale, l'auteur de la thèse allemande s'est mépris à ce style de carnet, de « block-notes », assez fréquemment employé par Daudet, et où il a voulu retrouver des procédés grammaticaux. M. R. le fait remarquer à plusieurs reprises. Ses propres critiques tombent toujours juste, et je n'y vois guère à relever que çà et là quelques hésitations. Lorsqu'il dit que l'expression *tomber des larmes* (p. 37) est « due peut-être à une influence dialectale », il faut effacer le mot *peut-être* : c'est bel et bien un provençalisme

voulu. A propos de la phrase : *Si vous croyez que je vais me laisser mourir... Vite, allons-nous-en* (p. 45), il a raison de constater que nous n'avons pas affaire à une période hypothétique dont *allons-nous-en* serait la proposition principale : il n'en est pas moins vrai que la force affirmative qu'a *si vous croyez* résulte d'une construction de ce genre, mais tronquée, avec ellipse de *vous vous trompez*, ou de quelque chose d'analogue. Il y a ainsi certaines nuances à propos desquelles je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Rodhe : mais elles sont vraiment bien peu nombreuses. Ses critiques, prises dans leur ensemble, dénotent une rare sagacité, doublée de ce talent d'observation dont je parlais plus haut. Plus que n'importe qui, l'auteur de ces opuscules me paraît tout désigné pour nous donner bientôt cette *Grammaire du français parlé*, dont il a un sentiment si vif, et qui se substituerait aux autres — sans inconvénient tant s'en faut — dans les écoles.

E. Bourciez.

Az aesthetika tœrténete (Histoire de l'esthétique) par Béla Jánosi. Tome III. De Baumgarten jusqu'à nos jours. Budapest, Académie, 1901. 635 pages.

M. Jánosi termine avec ce volume le travail qui fut couronné par l'Académie hongroise. Le premier tome nous a fait connaître les théories des Grecs sur le beau, le deuxième, celles des Français et des Anglais depuis la Renaissance jusqu'à Diderot (Voy. *Revue*, 1900 n° 34, 1901 n° 42); celui-ci est presqu'entièrement consacré aux esthéticiens allemands. En effet, c'est Baumgarten, disciple de Wolff, qui dénomme cette science créée par les écrivains français et anglais et c'est en Allemagne que les philosophes construisent, au cours du XIXe siècle cet édifice dont M. J. nous fait connaître le plan.

La première partie de son volume est plutôt littéraire que philosophique. Tout ce qu'il dit sur Winckelmann, Mendelssohn, Lessing, Herder, Goethe, Schiller, Humboldt et Jean Paul fait partie de l'histoire littéraire. Quoique les doctrines esthétiques de ces créateurs soient analysées avec beaucoup de finesse, elle ne nous apprennent pas beaucoup de nouveau. C'est surtout comme travail d'ensemble que cette partie, largement influencée par l'exposé de Lotze et des biographes de ces grands écrivains, a une certaine valeur. Les chapitres consacrés à Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Herbart, Schopenhauer et Zimmermann traitent avec beaucoup de clarté les idées de ces philosophes, ce qui est un grand mérite. Ce n'est qu'à la page 461 que M. J. arrive aux autres pays de l'Europe où les études esthétiques furent cultivées. Un chapitre est consacré d'abord à la Hongrie. M. Radnai dans son petit volume : *Aesthetikai tœrekvések Magyarországon* (Budapest, 1889) n'avait retracé que les travaux faits entre 1772 et 1817 dans ce domaine; M. J. nous donne un coup d'œil d'en-

semble et nous fait connaître outre Georges Szerdahelyi (1750-1808), premier professeur d'esthétique à l'Université de Budapest, dont les ouvrages : *Aesthetica, sive doctrina boni gustus* (1778) *Imago esthetices* (1780). *Ars poetica generalis* (1783). *Poesis narrativa, Poesis dramatica, ad aestheticam, seu doctrinam boni gustus conformata* (1784) ne passèrent pas inaperçus en Allemagne, les deux Greguss, Schedius, Nyiri, Henszlmann, Szontágh et Erdélyi; il nous promet une étude spéciale sur les esthéticiens contemporains. — Le chapitre consacré à la France (p. 480-491) est un peu court : Cousin, Jouffroy, Pictet, Lévêque et Cherbuliez sont très rapidement expédiés ; par contre les ouvrages de Taine et de Guyau sont analysés assez longuement dans le chapitre sur l'esthétique positiviste. Dans cette dernière partie de son travail M. Jánosi a pu se dispenser d'entrer dans le détail, le livre récent de M. Pekar : *Positiv eszthetika* (Budapest, 1897) ayant traité assez abondamment la dernière phase de ces études en Europe.

Les notes (p. 563-608) donnent la bibliographie [1]; un Index facilite les recherches dans ces trois volumes qui offrent au public hongrois la première histoire systématique des études esthétiques.

J. Kont.

Glossarium mediae et infimae latinitatis regni Hungariae. Jussu et auxiliis Academiae litterarum hungaricae, condidit Antonius Bartal. Leipzig, Teubner; Budapest, Franklin. 1901. xxviii et 722 p. de 3 colonnes, 4°.— Prix 50 couronnes.

Le latin est resté en Hongrie jusqu'au commencement du xixe siècle la langue des délibérations politiques, des tribunaux et des écoles. Non seulement il régna en souverain au moyen âge, mais après la Renaissance sous Mathias Corvin, dans la seconde moitié du xve siècle, il devint l'idiome préféré des classes cultivées. Le développement intense du droit magyar, les commencements de l'historiographie au xvie siècle, l'érudition contribuèrent à le maintenir à l'état de langue vivante. Et comme tout organisme vivant, il s'est développé sur le sol hongrois d'après les lois du milieu. Il a emprunté de nombreux vocables au magyar et aux autres langues européennes connues dans le pays, les a changés selon ses besoins et a produit ainsi au cours des siècles des transformations tellement variées qu'on les chercherait en vain chez les peuples où, avec les temps modernes, la langue du pays a remplacé

---

1. On y constate quelques omissions fâcheuses. Ainsi M. J. cite à propos des grands écrivains leurs principales biographies. Pourquoi oublier alors, à propos de Jean Paul les travaux de Nerrlich et de Firmery, à propos de Winckelmann la biographie de Justi? La thèse de M. Basch sur l'*Esthétique de Kant* et celle de M. Mauxion sur Herbart paraissent ignorées. — Page 486. Charles Lévèque n'a pas professé à la Sorbonne, mais au Collège de France; il est mort en *1900*. Pp. 499, 521 et Index : il faut écrire *Guyau* et non *Guyeau*.

la langue de Rome. Cette richesse du vocabulaire latin spécialement employé en Hongrie a frappé de bonne heure les érudits. Dès 1787 un prix de 100 ducats fut mis au concours pour un *Glossarium mediae et infimae latinitatis hungaricae ecclesiastico-historico-diplomatico-juridico-oeconomico-dicasterialis-philologico-reale,* mais il a fallu attendre plus d'un siècle pour qu'un bon latiniste se charge de dépouiller les nombreux documents et qu'il en tire ce supplément indispensable à Du Cange, Forcellini et Diefenbach.

M. Bartal, membre de l'Académie hongroise, a employé dix-sept ans de sa vie à cette tâche ardue pour laquelle tous les latinistes, mais principalement les historiens, les jurisconsultes et les philologues hongrois lui doivent une grande reconnaisssance. Quant on parcourt la liste des *Fontes* (pp. XXI-XXVIII) on est étonné de la somme de travail qu'il a dû s'imposer. M. B. fait précéder son Glossaire de deux chapitres très intéressants. Dans le premier (*Lineamenta latinitatis regni Hungarie mediae et infimae aetatis*) il définit la méthode suivie dans son travail; dans le second (*De latinitatis regni Hungariae indole naturaque*) il établit la façon dont le latin en Hongrie s'est développé. Les mots latins sont expliqués en latin et les sources sont partout citées; les termes hongrois n'empêcheront pas les latinistes des autres pays de profiter de ce volume. Ils verront, surtout en ce qui concerne le droit, quelle richesse d'informations il contient; ainsi le mot *jus* occupe neuf colonnes, *juramentum,* deux, *processus*, neuf, *feudum,* huit, *actio*, quatre, *litterae,* vingt. En effet, il ne faut pas oublier que le droit magyar, codifié dès 1517 par le célèbre Werböczy, s'est développé sans cesse et n'a pas subi d'influence étrangère. Le Glossaire sera également indispensable à tous ceux qui consultent les *Monumenta Hungariae historica.*

Il va sans dire que même dix-sept ans de travail n'ont permis à M. B. que de compulser les documents imprimés. C'est maintenant aux historiens et aux philologues de compléter le Glossaire quand ils trouveront de nouveaux vocables dans les documents inédits. C'est pourquoi la *Société philologique* et la *Société historique* de Budapest ont lancé dès maintenant un appel à leurs collaborateurs, les invitant à réunir les matériaux d'un *Supplément.* A M. Bartal revient l'honneur d'avoir donné la base des recherches ultérieures; son Glossaire doit trouver place dans toutes les bibliothèques à côté de celui de Du Cange qu'il complète d'une façon magistrale.

J. Kont.

Déryné naploja (Le Journal de Mme Déry) édité par Joseph Bayer. Budapest, Singer et Wolfner (1901), 3 vol. 464, 465, 494 pages, in-8°.

Les Mémoires de l'actrice et chanteuse Mme Déry (1795-1872)

jouissent d'une certaine renommée dans la littérature hongroise. Les débuts et les premiers triomphes de cette grande artiste coïncident avec l'époque héroïque du théâtre magyar. Rien, en effet, n'était plus difficile que la carrière des acteurs au commencement du XIXe siècle. Dans la capitale, les troupes allemandes tenaient le haut du pavé; tandis qu'on leur construisait un théâtre permanent dès 1812, les troupes magyares devaient se contenter de la *Rondella*, espèce de bâtisse primitive, où elles végétèrent. Pozsony (Presbourg), Bude, Pest étaient, en somme, des villes allemandes à cette époque. Les troupes magyares coururent donc la province; certaines villes de la Transylvanie et du nord-est de la Hongrie se montrèrent beaucoup plus sympathiques à l'art théâtral que le public de la métropole. Ainsi Mme Déry, après avoir débuté, en 1810, à Pest avec des appointements de dix-huit florins par mois, se fixe de 1815 à 1819 à Miskolcz; de là elle va à Komarom, Györ (Raab) Sopron, Albe-Royale, Cinq-Églises (Pécs), passe ensuite dix années (1828-1839) à Cassovie (Kassa), ce centre intellectuel du nord-est de la Hongrie où, dès la fin du XVIIIe siècle, Bacsányi avait fondé une des premières revues littéraires hongroises. Pendant la durée de son engagement, Mme Déry joua dans de nombreuses villes, partout accueillie avec un grand enthousiasme, car le public voyait en elle l'actrice *nationale* par excellence. Les nombreuses poésies qu'on lui adressa témoignent de cette sympathie; elle les inséra dans ses Mémoires qui sont écrits d'un style vif et fort attrayant. Mme Déry joua jusqu'en 1852, mais son Journal, commencé en 1869, s'arrête avec l'année 1842; la mort vint la surprendre au milieu de son travail. Très important pour connaître les conditions et la composition des premières troupes, le répertoire et la vie des acteurs entre 1800 et 1840, ce Journal n'était pas resté tout à fait inédit. Coloman Törs en publia un extrait dès 1880, mais M. Bayer, l'historien infatigable du théâtre magyar, nous donne dans ces trois volumes, ornés des portraits des principaux acteurs et actrices, le texte intégral, tel qu'il est conservé à la bibliothèque du Musée national de Budapest. Quelques notes éclaircissent le texte; il est probable que les éditeurs n'ayant pas voulu enfler outre mesure cette édition, n'ont permis que le strict nécessaire. Les pièces mentionnées auraient cependant demandé un commentaire que personne mieux que M. B. ne pourrait donner. Ainsi p. 25, le roman *Erbia* que Mme Déry lisait avec tant d'intérêt dans son enfance, n'est nullement connu; M. Heinrich en a parlé dernièrement (*Egyet. Philologiai Közlöny*, 1901, p. 787) et a fait connaître l'auteur; de même pour les nombreuses pièces du répertoire presque toutes traduites du français et de l'allemand. Par contre, M. Bayer, a ajouté un index très complet qui rendra de bons services.

J. Kont.

Arany János élete és munkái (La vie et les œuvres de Jean Arany) par Ladislas Gyöngyösy. Budapest, Franklin, 1901. — 392 pages. Avec de nombreuses illustrations.

Petœfi kœltészete (La poésie de Petöfi) par Ivan Szigetvari. Budapest, Franklin, 1902. — 91 pages.

Alexander Petœfi's poetische Werke. Deutsch von Josef Steinbach. Breslau, Schottländer, 1902, XVIII et 1107 pages. — Prix 4 marcs.

Le travail que M. Gyöngyösy a consacré au grand poète hongrois est purement biographique. A peine y trouvons-nous quelques pages de critique sur *Toldi* et sur les *Ballades*. Le mérite du livre est ailleurs. L'auteur a compulsé les archives des communes par où Arany a passé; il a pu établir son arbre généalogique (depuis 1634) et suivre pas à pas les traces du poète de son enfance à sa mort. Né en 1817 à Nagy-Szalonta, dans le comitat de Bihar, Arany y passa ses premières années, il alla ensuite au collège célèbre de Debreczen, la Rome calviniste; s'engagea dans une troupe de comédiens, parcourut le Nord de la Hongrie, revint misérable dans sa ville natale où il fut d'abord maître-adjoint, puis sous-secrétaire de la mairie. Après la Révolution il devint précepteur chez les Tisza, puis il professa au collège de Nagy-Körös, fut appelé dans la capitale comme directeur de la Société littéraire *Kisfaludy*, édita deux revues et devint finalement secrétaire perpétuel de l'Académie. Dans chacune de ces étapes, M. G. a trouvé des documents qui établissent définitivement la vie extérieure du poète. Il est curieux de le voir rectifier même la courte autobiographie qu'Arany a écrite pour son ami Gyulai. Il démontre (p. 56) que le poète s'est trompé en disant que la troupe où il joua s'était disloquée au commencement du mois d'avril 1836. Affiches en main M. G. prouve que ce mois-là elle représenta encore telle ou telle pièce, entre autres la *Tour de Nesle*. Le livre abonde en anecdotes amusantes, surtout sur le préceptorat d'Arany dans la famille Tisza. Tout est puisé aux sources authentiques et constitue une contribution fort importante à la biographie du poète. Cependant pour connaître la valeur littéraire des œuvres d'Arany, il faudra toujours avoir recours au livre classique de M. F. Riedl.

Ce qu'a fait M. Gyöngyösi pour Arany, M. Zoltán Ferenczi l'avait fait pour Petöfi en 1896. Mais quelle que soit la valeur du travail de Ferenczi, — en 3 volumes, — il reste encore beaucoup à dire sur Petöfi au point de vue esthétique et littéraire. M. Paul Gyulai, le doyen des critiques hongrois, a promis depuis longtemps de donner cette étude, mais son cours de l'Université de Budapest sur la poésie de Petöfi ne circule que lithographié. M. Szigetvári avoue qu'il lui doit beaucoup. Son travail se propose d'étudier « le sol et le climat qui ont produit cette fleur merveilleuse qui a nom : la poésie de Petöfi. » Dans six chapitres il étudie le milieu, le lyrisme, la poésie politique, narrative et descriptive du grand poète; il ajoute quelques

pages sur les influences étrangères qu'il a subies. Parmi ces influences celles venues de France occupent la première place ; ce sont les historiens de la Révolution française, notamment Lamartine, les œuvres de Victor Hugo et de Béranger. Ainsi Petöfi écrit le 17 mars 1848 : « Depuis des années ma lecture presque exclusive, mon pain quotidien est l'histoire de la Révolution française, ce nouvel Évangile du monde où le second sauveur de l'humanité, la liberté, fait entendre ses paroles. » Son culte pour Victor Hugo et Béranger dont il a traduit quelques poésies, est notoire.

Initié aux méthodes de la critique esthétique française, M. S. s'applique partout à ne dire que l'essentiel et à suggérer des réflexions. Sa brochure fait souhaiter une étude complète sur les poésies de Petöfi qui complèterait très heureusement l'ouvrage de M. Ferenczi.

Les Allemands possèdent déjà plusieurs traductions partielles de Petöfi ; M. Steinbach a consacré toute sa vie à la traduction en vers des Œuvres poétiques complètes de Petöfi. « Es galt ein Leben ; doch Du warst es wert ! » dit-il dans l'Ode qui précède sa traduction. Disons, en un mot, qu'elle est excellente et que même les Français comprenant suffisamment l'allemand, la préfèreront à la traduction que Desbordes-Valmore et Ujfalvy ont publiée en 1871 à la librairie Lacroix et qui d'ailleurs est épuisée. Malgré les onze cents pages, le volume ne coûte que 4 marcs ; c'est donc une édition populaire par excellence ; elle fera plus pour le premier poète lyrique magyar que de nombreuses études sur sa vie et son œuvre.

J. Kont.

— M. Guido Biagi, le directeur de la Bibliothèque Laurentienne de Florence, vient de publier l'index de la *Nuova Antologia* pour les années 1866-1895, plus les sommaires de 1896-1900 (Rome, Paravia, 1901). Inutile de dire qu'il a fait là une œuvre utile et bien entendue. Mieux vaut résumer les traits dont il peint l'homme qui en 1866 ressuscita le célèbre et patriotique recueil de Vieusseux, Franc. Protonotari, professeur d'économie politique qui trouva sa véritable voie le jour où il s'avisa de faire autre chose que son métier. Protonotari eut la sagesse de ne pas écrire dans sa Revue, l'habileté d'y faire écrire à peu près pour rien les talents naissants et à beaux deniers comptants, mais malgré eux et au pied levé, les hommes célèbres dont l'avis sur la question du jour serait avidement recherché par le public. M. G. Biagi le montre forçant la porte de ces derniers, les surprenant au lit et, sans reprendre haleine, leur arrachant, à force de lamentations, des promesses qu'il ne laissait pas oublier. Il donne enfin quelques détails sur les perfectionnements apportés à la Revue (aujourd'hui, on le sait, illustrée) par M. Maggiorino-Ferraris. — Charles Dejob.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — **5 mai** — **1902**

Frémont, Les principes. — Basset, Nédromah et les Traras. — Koerting, Dictionnaire latin-roman. — U. Levi, Le dialecte de Chioggia. — Stouff, Haute-Alsace et Bourgogne. — H. Lehr, Les protestants d'autrefois. — Knod, Matricules de l'Université de Strasbourg, III. — Leclair, La pharmacie à Lille. — Minton-Warren, Etymologies. — Les manuscrits de l'Iliade. — Weinberger, Les anciens manuscrits des écrivains ecclésiastiques. — La Mantia, Coutumes de Messine. — Piranesi, Un passage du Purgatoire. — Holleck-Weithmann, Les sources de Much Ado. — Ritter, Les sources de Burns. — Loforte-Randi, Pessimistes. — Setælæ et Krohn, Recherches finno-ougriennes, III. — Murko, Oblak. — Batiouchkov, Études critiques, II. — Veselovsky, Byron. — Lanson, L'Université et la Société moderne. — Köpke et Matthias, Revue de l'enseignement secondaire. — Pirenne, Bibliographie de l'histoire de Belgique.

Les Principes ou Essai sur le problème des destinées de l'homme, par l'abbé G. Frémont, docteur en théologie, etc. 1 vol. in-8°, I-VI. 1-431 pp. Librairie Bloud.

L'auteur annonce que ce volume est le second d'une série de quatorze qui doivent paraître successivement. En même temps il remet au quatrième volume « de prouver qu'il existe une solution authentique du problème de nos fins ». Dans celui qu'il publie aujourd'hui il veut seulement démontrer l'importance du rôle que joue le problème des destinées « dans les manifestations de l'activité humaine qui tiennent tout à la fois de l'individu et de la Société, langage, poésie, beaux-arts, haute littérature, histoire et surtout philosophie » (Dans un 1er volume il a voulu démontrer « l'importance universelle et souveraine de ce problème au triple point de vue individuel, familial et social).

Voilà bien des pages écrites ou annoncées pour enfoncer, comme on dit vulgairement, une porte ouverte. Personne, je crois, ne nie, parmi les esprits réfléchis, la gravité du problème des destinées : c'est seulement sur la solution qu'on diffère. Si l'auteur tient dans ses mains « la solution authentique », la logique lui commandait de les ouvrir tout d'abord et de nous livrer cette solution. Les intelligences impartiales auraient examiné les preuves et vérifié une fois de plus si les fins de l'homme peuvent être découvertes et justifiées par le raisonnement.

Le plan que l'abbé F. a suivi l'amène forcément à de longues digressions — assez désordonnées — sur les diverses modalités de la production littéraire et artistique à travers les siècles. Pour la poésie il va d'Homère, « ce réflecteur de toute une civilisation » et d'Eschyle « ce secoueur d'âmes qui a porté la tragédie toute palpitante sur des cîmes enveloppées de flammes et baignées de sang », à Rostand qui « parut et dénoua, en prenant son essor, les longues guirlandes de la poésie religieuse et patriotique sur le cloaque littéraire où les Drumont et les Huysmans eux-mêmes ne dédaignaient pas de salir leurs chaussures. » (Les métaphores de l'auteur ne sont pas toujours d'aussi mauvais aloi, mais il en use trop.) Son examen des œuvres poétiques remplit cent cinquante pages (avec beaucoup de citations) : il n'en consacre que huit à la peinture et à la sculpture — et au fond ne s'occupe que de Michel-Ange — et quinze à la musique où il n'est guère question que de Wagner.

En ce qui concerne l'histoire, on est étonné de voir l'auteur énumérer dans une même phrase à côté d'un Hérodote, d'un Thucydide, d'un Tacite, d'un Mummsen (*sic*)... MM. Pierre de la Gorce et Émile Ollivier parmi ceux qui « fixent dans une langue immortelle le récit des événements ». — On pourrait aussi objecter à la thèse générale de l'auteur— mieux que sur le terrain des productions littéraires ou artistiques—que l'historien peut tout de même remplir sa mission de narrateur exact « sans se préoccuper de la solution vraie des fins suprêmes de l'homme ». Que l'impartialité soit difficile à l'historien comme à tout autre homme, cela ne veut pas dire qu'elle ne puisse exister. Seulement elle ne toucherait guère l'auteur du présent ouvrage qui se montre sévère pour les historiens qui comme Tacite « chancellent sur les principes fondamentaux des Destinées de l'homme. » — « Si Dieu ni l'immortalité ne sont des réalités incontestables, je conteste hardiment, ô Tacite, la valeur de ton mépris pour Tibère et de ton enthousiasme pour Germanicus ! » On pourrait appliquer à M. l'abbé F. la phrase qu'il écrit sur Michelet : « Avez-vous visé le but qu'il vise, cherché passionnément ce que passionnément il cherche, vous êtes du nombre des élus et sa Muse enthousiaste et quelque peu délirante n'aura pour vous que des caresses : mais malheur à vous, si vous ne pensez pas comme lui ! Il vous couchera dans l'Enfer du Dante ! » Dans cet enfer Michelet lui-même se rencontre avec Thiers et avec Taine « cet esprit faux. » Ces damnés seraient probablement assez étonnés de se trouver dans le même sac, ou plutôt dans le même feu, — ou encore dans le même hallali, suivant l'expression de l'auteur : « Je sonne ici l'hallali d'une curée dont Taine et tous ses adeptes seront les trophées magnifiques. » « Et qu'on ne croie pas que ce soit une passion politique ou religieuse étroite qui pousse M. l'abbé F. à de pareilles exagérations de forme. Il est plutôt enclin à la réconciliation de la démocratie avec le catholicisme : il a des paroles sévères pour

les croyants qui la repoussent : il trouve même pour la Révolution des circonstances atténuantes : ce qu'il ne peut admettre, c'est le doute philosophique, et encore moins le positivisme qui s'interdit les problèmes métaphysiques (l'abbé F. dit à tort les problèmes où la certitude expérimentale ne peut se produire). Il rattache à l'influence funeste du positivisme de Taine les « jeunes esprits fluides » comme MM. Barrès et P. Bourget « qui donnent à leurs œuvres les plus dangereuses un blanc-seing justificatif, naïvement teinté de pseudo-christianisme ».

Sous les défauts du penseur et de l'écrivain on sent chez M. l'abbé Frémont une grande sincérité de sentiment et de flamme à la fois religieuse et littéraire qui intéresse malgré tout à son œuvre. Je ne sais cependant si l'intérêt se poursuivrait pendant 14 volumes.

Eugène d'Eichthal.

René Basset. **Nédromah et les Traras.** Paris, Leroux, 1901 (Publications de l'École des Lettres d'Alger, t. XXIV). xvii-238 pp. avec une pl.

Après cinquante ans de conquête effective, on ne connaît encore que très imparfaitement l'histoire locale de l'Algérie et sa géographie linguistique. Si quelques travaux fort estimables (et M. B. cite souvent l'un d'eux, le Tlemcen de M. Canal) ont commencé le travail pour certaines régions plus aisément accessibles, d'autres sont tout à fait inconnues, et partout une enquête méthodique ne peut manquer de fournir des résultats nouveaux qui éclaireront l'histoire générale du Maghreb. Le Nédroma de M. B. en donne un exemple qui pourra servir de modèle [1].

Le pays qu'a étudié l'auteur est une région située au nord-ouest de Tlemcen : elle comprend une ville encore vivante, Nédromah, et une ville morte, Honéin. Elle est particulièrement intéressante par les souvenirs historiques qu'y ont laissés Abd el Moumen, les 'Abd el Ouad et les Béni Merin, par son voisinage du Maroc qui en fait une terre fertile en marabouts, enfin par la persistance d'éléments berbères dans le dialecte de ses habitants. L'auteur a porté son attention sur ces trois points : il a extrait des auteurs arabes et occidentaux tout ce qu'on peut savoir aujourd'hui sur l'histoire locale, et il a donné une énumération détaillée des nombreux sanctuaires qui sèment de taches blanches les collines pelées des Traras. Le tombeau de Sidi Youcha (Josué) chez les Béni Cha'ban, qui est un lieu de pèle-

---

1. Dans d'autres livres, la *Zenatia du Mzab*, la *Zenatia de l'Ouarsenis*, le *dialecte des Beni Menacer*, etc., M. B. a donné des notices historiques sur les tribus dont il étudiait la langue ; mais ces ouvrages sont surtout des travaux de linguistique.

rinage fréquenté à la fois par les Juifs et par les Musulmans, a fourni à M. B. l'occasion d'une étude sur les tombeaux des prophètes (App. I), où l'on retrouve l'étendue et la sûreté habituelle de son érudition. Il a découvert en outre à Nédromah une plaque tombale qui paraît être le plus ancien monument de l'épigraphie arabe en Algérie. — Tout en jetant au bas des pages, à propos de l'étymologie de divers noms propres, des notes qui seront précieuses aux berbérisants, l'auteur donne, dans l'appendice I, une étude de la toponymie berbère des Traras et un aperçu du vocabulaire des Béni Bou Said : ce dialecte rattache la tribu, qui le parle encore, aux Berbères du Maghreb Central (Haraoua, Ouarsenis, Bel Halima, Achacha, Beni Menacer). — L'app. IV renferme des documents nouveaux sur la légende du sultan El Akhal.

Il est à souhaiter que l'enquête, si bien commencée par M. Basset dans les Traras, soit continuée sur tout le territoire de l'Algérie par l'auteur ou sous sa direction [1].

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Gustav KÖRTING, **Lateinisch-romanisches Wœrterbuch.** 2e éd. augmentée et améliorée. Paderborn, Schöningh, 1901. Gr. in-8° de 1252 colonnes.

La première édition du *Lat.-rom. Wörterb.* a paru en 1891 : sauf erreur, la *Revue critique* ne lui a pas consacré de compte rendu. La deuxième nous fournit l'occasion de combler cette lacune; mais nous n'en abuserons pas. Tous ceux, maîtres et élèves, qui s'intéressent à la philologie romane ont manié le répertoire de M. Körting et savent le genre de services qu'il faut lui demander. C'est un livre dont on peut dire beaucoup de bien et beaucoup de mal, selon le point de vue auquel on se place. Le titre est trompeur. Qui s'aviserait d'aller chercher dans un dictionnaire latin-roman, à l'ordre alphabétique, le basque *achaparra*, le burgonde *adaling*, l'arabe *ad-dâraka*, le néerlandais *afhalen*, le grec αἶσχος, le gothique *aiviski*, ou, ce qui est plus

---

1. P. 12. Ibn Khaldoun (t. VII, p. 394) cite un personnage de Nédromah, Mohammed ben Abd Allah ben 'Abd en Mour Eç Çanhadji, qui fut l'élève des Fils de l'Imam et le cadi des troupes d'Abou l Hassan 'Ali.—P. 15. Ahmed ben A.—ben 'Abd en Rahman ben 'Abd Allah serait mort en 835, d'après une note de mon manuscrit du Bostân. — P. 96, Quand Abou Yaqoub Yousof mit le siège devant Tlemcen, le souverain abd el ouadite 'Othman ben Yaghmoracen avait pour qaid à Honein un Arabe d'Espagne, Ibrahim el Iliyi (d'Ilia en Galice ?), dont le fils Mohammed fut plus tard l'un des maîtres d'Ibn Khaldoun et fit partie de l'entourage des sultans mérinides, Abou l Hassan 'Ali et Abou 'Inan Ibn Kh, t. VII, p. 389. — P. 99. Ibn Khald, parle aussi dans son autobiographie de ce séjour à Honein, t. VII, pp. 432 et 444 et trad. de Slane, pp. 75 et 91. — P. 152. *fort'etto* est employé aussi à Tlemcen, dans le sens de papillon.

extravagant encore, des noms propres comme *Chauvin* (*Nicolas*), *Mac Adam, Mansard* (*Jules Hardouin*)? Ils s'y trouvent cependant, tandis qu'on y chercherait en vain *abcessus, abdico, abjuro,* et maint autre mot latin qui, sous une forme rajeunie, figure dans le vocabulaire de telle ou telle des langues romanes. Cet état de choses singulier tient au but que s'est proposé M. K. Il a voulu constituer un répertoire étymologique des langues romanes, dans l'ordre alphabétique des types qui ont servi de point de départ, en laissant de côté tous les mots dits « savants », sauf ceux qui peuvent donner lieu à quelque remarque importante. Que les types soient latins ou non, il n'en a cure; mais comme le latin est la source la plus abondante du vocabulaire roman, c'est lui qui sert d'étiquette aux autres, et c'est sous son pavillon que s'abrite toute la marchandise. Voilà pourquoi M. K. enregistre *huracan,* mot de la langue des Caraïbes, et exclut des milliers de mots de frappe latine.

Le noyau central du *Lat.-rom. W.* est constitué par le dictionnaire étymologique de Diez. M. K. y a beaucoup ajouté en dépouillant les publications spéciales, particulièrement la *Romania* et la *Zeitschrift für romanische Philologie.* Il serait merveilleux qu'il n'y eût pas des lacunes dans son information, malgré les 10469 articles que comporte son répertoire actuel, tandis que la première édition n'en avait que 8954. Il est très rare pourtant qu'il ait oublié de relever les articles étymologiques publiés sous un titre de nature à attirer l'attention : un oubli inexplicable, dans ce genre, est celui de *coxinum,* car M. P. Meyer a lumineusement montré (*Romania*, XXI, 83), que c'était le type étymologique du français *coussin* et de ses congénères [1]. M. K. ne paraît pas non plus avoir connu le *Prodromus corporis glossariorum latinorum* de Lœwe, paru en 1876 ; il y aurait trouvé beaucoup à prendre, notamment de quoi clarifier son article *cinnus.* Une lecture attentive de la *Grammaire des langues romanes* de M. Meyer-Lübke lui aurait aussi fourni plus d'un article excellent, comme *paramus*, d'où l'espagnol *páramo*, et **pedicullus*, d'où l'italien dialectal *pedegollo* et l'ancien français *pecoul* [2].

Les dépouillements faits en vue de la seconde édition paraissent avoir été un peu hâtifs, et M. K. n'a pas toujours saisi la pensée de

---

1. Un autre oubli fâcheux est celui de *parthicus*, d'où M. G. Paris a tiré sans l'ombre d'un doute l'ancien français *parche*, parchemin (*Romania,* XXVII, 161). On est étonné aussi de ne pas trouver *thymallus*, d'où l'ital. *temolo*, que Diez explique à tort par un type *thyminus* (Voy. D'Ovidio dans *Zeitschr. für rom. Phil.* VIII, 97).

2. Le dépouillement de la *Revue critique* n'aurait pas non plus été sans profit. Dans le compte rendu publié par le regretté Beauquier de l'édition du médecin Anthimus (1878, premier semestre, p. 105) le provençal *trogan*, *turgan*, etc. qui désigne, selon les lieux, une variété de truite, de goujon, de barbeau ou de vandoise, est fort justement rattaché au latin *trucantus*.

ceux dont il a résumé les conclusions. On a montré dans la *Romania*, que la forme *fremna* « frange », qui figure dans le poème provençal de *Boèce* ne doit pas être corrigée en *fremja*, mais qu'elle représente un développement phonétique spécial du latin *fimbria*, devenu de bonne heure, par métathèse, **frimbia* : M. K. a compris que *fremna* ne venait pas de *fimbria*. Godefroy a cru devoir admettre dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française* le mot *gernemue*, sans pouvoir l'expliquer ; on a fait voir que *gernemue* était un nom propre, celui de la ville de *Yarmouth* en Angleterre : M. K. a vite inséré un article *Yarmouth*, oubliant qu'il ne devait pas admettre les noms propres dans son recueil quand l'usage ne les avait pas transformés en noms communs [1].

Mais je m'en voudrais d'insister trop longuement sur les défauts presque inévitables de cette œuvre de patience et d'abnégation scientifique. M. Körting, dont la carrière était déjà si bien remplie, a trouvé le temps et le courage d'ajouter encore à tout ce qu'il avait fait pour la philologie romane en publiant cette seconde édition ; ne lui marchandons pas notre reconnaissance.

Antoine Thomas.

Dott. Ugo Levi, **I monumenti più antichi del dialetto di Chioggia.** Venise, Visentini, 1901. In-8° de 84 pages.

M. le Dr U. Lévi annonce l'intention d'étudier successivement, dans leur histoire et leur condition passée et présente, les dialectes de l'estuaire vénète, Chioggia, Sottomarina, Pelestrina, Lio Mazor et Burano. Dans la publication actuelle, il imprime trois anciens statuts de confréries (*mariegola dei galafadi*, *mariegola di santa Croce*, *mariegola dei caleghieri*), en les faisant suivre d'une étude grammaticale et d'un vocabulaire. Le travail est dédié à l'éminent professeur de philologie romane de Padoue, M. Vincenzo Crescini, « letterato geniale, dotto romanista, » et il est tout à fait digne d'un tel patronage. J'y trouve bien peu de chose à redire. P. 52, *aliegro* est expliqué par la contamination de *intiegro;* je crois qu'il remonte directement à **alĕcrus,* forme du latin vulgaire, au lieu de *alacris*, dont l'*ĕ* s'explique par des raisons phonétiques directes. — P. 53, *scuoder* n'aurait pas dû être classé sans crier gare avec les mots qui ont un *ŏ*, puisque le type latin est *excŭtere :* le changement d'*ŭ* en *ŏ* aurait dû être préalablement expliqué. — P. 65, *lavoriero* n'a pas pour base le

---

1. Article n° 10419, où *gerneume* doit être corrigé en *gernemue;* les fautes d'impression sont malheureusement beaucoup plus nombreuses dans la deuxième édition que dans la première.

suffixe *arium*, mais le suffixe artificiel *erium*, conformément à la doctrine de M. Meyer-Lübke, *Gramm. des l. rom.* II, § 471.

Antoine THOMAS.

Louis STOUFF, **Les origines de l'annexion de la Haute-Alsace à la Bourgogne en 1469.** Paris, Larose, 1901, XXV, 197 pp. in-8°.

Ce mémoire, extrait de la *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, est une étude consciencieuse et substantielle sur le passé des terres engagées par les archiducs d'Autriche en Alsace, depuis le XIVe siècle et tout spécialement sur la seigneurie de Florimont (en allem. *Blumenberg*), qui formait une partie du territoire de Belfort actuel. Village insignifiant aujourd'hui, Florimont était alors une petite ville et le chef-lieu d'une demi-douzaine de communes, presque toujours engagée d'ailleurs à quelque créancier pressant, margraves de Bade, comtes de Thierstein, barons de Reinach ou de Bollwiller, etc. La principale et presque unique critique qu'on serait en droit de présenter à l'auteur, c'est d'avoir donné à sa monographie un titre trop général, qui ne permet pas au lecteur de se rendre compte, dès le début, des limites précises du sujet. M. Stouff n'a pas seulement dépouillé, pour nous raconter les destinées de la seigneurie et nous en présenter les maîtres successifs, les fonds des Archives nationales, celles de la Côte-d'Or et du Doubs ; il a compulsé les cartons du fonds Scey-Ferrette aux archives municipales de Mulhouse, et a même consulté ceux de Bâle et d'Innsbruck ; il expose, de la façon la plus lucide, comment sont nées les prétentions de la Bourgogne sur la Haute-Alsace, en suivant l'histoire du Florimont depuis le mariage de Catherine de Bourgogne avec Léopold d'Autriche (1398) jusqu'à la signature du traité de Saint-Omer (1469), par lequel l'archiduc Sigismond engageait ses terres alsaciennes à Charles le Téméraire. L'auteur a joint en appendice soixante-quatre documents empruntés aux dépôts qu'il a fouillés et qui forment comme un petit cartulaire de la localité dont il s'est constitué l'historien. Son étude n'intéresse pas seulement l'histoire de la Bourgogne et celle de l'Alsace, mais encore celle de l'évêché de Bâle, qui fut mainte fois mêlé aux luttes féodales si fréquentes dans ces parages au XIVe et au XVe siècle [1].

R.

---

1. P. 133, lire *Wartenberg* pour *Wurtemberg*. — P. XX, lire *Queffemme* pour *Quessemme*.

Les protestants d'autrefois. Vie et institutions militaires par Henry Lehr. Paris, G. Fischbacher, 1901, III, 322 p. in-18. Prix : 3 fr. 30.

Le présent volume est le quatrième de la série des *Protestants d'autrefois* dans laquelle M. Paul de Félice a entrepris de faire revivre les mœurs et les croyances, l'organisation ecclésiastique et les habitudes des huguenots du XVIe et surtout du XVIIe siècle [1]. Il a chargé M. Henry Lehr de traiter la partie de son sujet qui traite de la vie militaire des protestants français, tant à l'époque des guerres de religion, que plus tard, durant la période de calme, qu'ils durent à l'Édit de Nantes, sans oublier non plus le rôle des réfugiés français dans les armées étrangères après le nouvel Édit de 1685. La matière était d'autant plus difficile à traiter qu'il n'existe guère de littérature spéciale sur ce chapitre, et qu'en dépouillant toutes les sources accessibles, mémoires biographiques, dossiers administratifs, papiers de famille, archives du Ministère de la Guerre, l'auteur se trouvait en présence de matériaux assez disparates et surtout très inégalement répartis ; il était, comme il l'a fort justement écrit lui-même, « tantôt presque noyé par le confluent de tant de sources, tantôt obligé de faire parler presque de force des morts qui en savaient long, mais ne voulaient rien dire ». On ne peut donc s'étonner en aucune façon de ce que son livre présente certaines inégalités dans le récit et certaines lacunes aussi, qu'on regrette mais qu'on n'aurait le droit de critiquer que si M. Lehr avait négligé de consulter des documents qu'il aurait pu connaître. Il est évident que des données fragmentaires fournies par les mémoires ou les biographies des grands capitaines huguenots de la seconde moitié du XVIe siècle, il est plus que difficile de tirer un tableau d'ensemble, et de nous donner un exposé suffisamment complet des différents rouages et de l'organisation militaire des armées de Coligny ou de Henri de Navarre, comme on le ferait aisément de nos jours pour l'armée contemporaine avec n'importe quel volume dépareillé de l'*Annuaire militaire*. On doit, au contraire, louer M. L. de ce qu'il n'ait pas reculé devant les difficultés de sa tâche, sans s'étonner de ce qu'il n'ait pu la remplir tout entière ; en l'état des sources, nul ne saurait faire mieux que lui et il faudrait que le dépouillement de nos archives départementales et locales fût bien plus avancé, leurs inventaires beaucoup mieux connus, pour qu'on eut quelque chance d'y trouver les pièces nécessaires pour compléter d'une manière notable son utile travail et mieux remplir le cadre qu'il s'est tracé.

M. L. a divisé son ouvrage en trois livres ; dans le premier il nous parle des armées huguenotes, de leur organisation, de leurs capitaines

1. Le premier volume, paru en 1896, s'occupait des temples, services religieux et actes pastoraux, le second, publié en 1898, des pasteurs, de leur vie officielle et de leur vie privée, le troisième enfin, mis au jour en 1899, traitait des Conseils ecclésiastiques, Consistoires, Colloques et Synodes.

et de leurs soldats ; il nous dépeint leur vie dans les camps, expose le talent militaire dont ont fait preuve leurs chefs, soit alors, soit bien plus tard, dans la guerre des Camisards. Le second livre s'occupe principalement des généraux (et amiraux) « de la religion » qui se sont signalés dans les armées de Henri IV, de Louis XIII et durant les premières années du règne de Louis XIV ; le troisième livre, enfin, nous raconte d'abord comment se formèrent, après la Révocation, les régiments de réfugiés au service des puissances étrangères [1] ; puis il nous apprend à connaître — c'est un des chapitres les plus neufs de l'ouvrage — les nombreux soldats et miliciens protestants appelés sous les drapeaux à la fin du XVIIe et durant le XVIIIe siècle, la situation qui leur était faite au régiment par le gouvernement et le clergé, pendant leur vie comme à l'article de la mort.

En dehors de la pénurie même de sources, dont l'auteur n'est à aucun degré responsable, le principal reproche qu'on peut lui adresser, c'est de s'être trop souvent appuyé sur des faits *particuliers,* des cas *spéciaux*, pour en tirer des conclusions qui sont discutables, quand il nous les présente comme des vérités *générales* [2] ; d'avoir énoncé trop souvent des affirmations qui ne sont pas suffisamment appuyées, à notre avis, de renvois précis à quelque autorité qui les justifie. Pour ne citer qu'un exemple, M. L. nous assure que *l'armée* de Coligny comptait 200,000 hommes (p. 5). On peut admettre au besoin (et encore !) que si tous les *religionnaires* des villes et bourgs de France, en état de porter les armes vers 1570, avaient pu être réunis, ils auraient peut-être atteint ce nombre ; mais s'il doit être question *d'armée* au sens véritable du mot, de troupes en campagne, ce sont là des chiffres tout à fait fantastiques ; le nombre des combattants à Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à Moncontour, quel était-il ? M. L. ne nous le dit pas, parce que nul ne peut le dire avec exactitude, mais il était certainement minime en comparaison de celui qu'il accuse. Plus loin, il nous parlera de la division de cette armée en *corps d'armée* d'après les colloques et les circonscriptions synodales d'une même province, de l'*état-major* permanent qui se trouve à leur tête ; il oublie trop, ce me semble, que toute cette organisation existait bien

---

1. Nous croyons excessives les conclusions de l'auteur sur l'apport fait par les réfugiés français aux armées allemandes. Il dit (p. 267) que « les Prussiens ne sont à peu près pour rien dans la naissance et le développement prodigieux de leur puissance militaire et qu'ils doivent presque tout à ceux qu'ils ont eu le bon esprit d'accueillir à bras ouverts ». J'estime que les qualités maîtresses relevées par M. Lehr, le sens pratique, l'ordre, la méthode, l'esprit militaire existaient en Allemagne avant la venue des réfugiés et que les Brandebourgeois et les Poméraniens, en fait de discipline et d'obéissance, laissaient loin derrière eux les Gascons et les Provençaux de Henri IV et de Louis XIII.

2. On pourrait aussi dire qu'il signale trop comme « coïncidences étranges », ou comme conséquences de l'esprit huguenot, des faits qui s'expliquent par la nature même de l'esprit français ou le développement normal de l'esprit humain.

sur le papier, mais qu'*en fait*, de nombreuses Églises n'ont jamais fourni une enseigne à Coligny ni au roi de Navarre; lui-même écrit quelque part (p. 18) qu'on ne tenait aucun compte des colloques et des synodes en recrutant une armée [1]. Nous avons quelque peine également à partager l'opinion de l'auteur sur la différence foncière qui se remarque, selon lui, entre les chefs militaires catholiques et réformés au XVIe siècle, les premiers représentant la routine, les autres un élément personnel et novateur [2]. Je pense qu'il faudrait s'entendre tout d'abord sur l'expression de *grands capitaines* que M. L. prodigue un peu trop; pendant les guerres de religion il se produit beaucoup d'actes de bravoure téméraire et de vaillance rare; on voit fréquemment des surprises dues à la ruse, des résistances tenaces, mais le grand art militaire n'y paraît guère. Les batailles rangées elles-mêmes sont avant tout des chocs et des contre-chocs de masses armées qui ne nécessitent guère et ne nous font point connaître des tacticiens de premier ordre; puis j'avoue ne pas apercevoir plus de routine chez Tavannes ou Monluc que chez Coligny ou La Noue, ni les grands progrès de l'art stratégique accomplis par les efforts d'un Duplessis-Mornay ou d'un Rohan; c'est sur un autre terrain que je croirais devoir signaler leur mérite, sur celui d'une force de résistance morale plus grande, suite naturelle d'une conviction plus profonde et plus individuelle chez beaucoup d'entre eux. Mais cette force morale n'a peut-être pas été aussi universellement répandue qu'on veut bien le dire. Tous les officiers et soldats huguenots n'ont pas été *braves* et *pieux;* M. L. accorde sans doute que cette piété ne fut pas « absolument générale », mais cela ne suffit pas puisque lui-même avouera plus loin que « les armées huguenotes devinrent bientôt aussi pillardes, aussi cruelles que toutes les autres armées du temps « (p. 62).

Ces objections plus générales et quelques remarques de détail d'importance très secondaire [3] ne sauraient nous empêcher de répéter en

---

1. Même différence sans doute entre la *théorie* et la *réalité* dans le chapitre sur l'approvisionnement des armées et forteresses huguenotes; sans doute ces règlements ont été faits *à un moment donné, pour des troupes particulières*; mais peut-on nous prouver que les armées protestantes (tout comme les catholiques d'ailleurs) n'ont pas la plupart du temps « chapardé » le paysan et vécu aux dépens des régions occupées, sans se soucier beaucoup de ces belles ordonnances?

2. M. L. se demande même quelque part si Turenne aurait pu devenir le grand Turenne, s'il était né catholique? J'ai peine à croire que le génie militaire tienne à la religion; Condé et Napoléon étaient bien catholiques aussi.

3. P. 27. Il ne faudrait pas parler de « l'austère morale » de Condé; on sait trop que l'austérité de Louis de Bourbon était fort relative. — P. 111. L'ingénieur Specklin n'a pas muni Strasbourg d'une enceinte bastionnée *au commencement du XVIe siècle*, parce qu'il n'est venu au monde qu'en 1536. — P. 179. Est-il bien sûr qu'en 1789 *des régiments entiers* fussent composés de Cévenols protestants? Qu'il y eut un grand nombre de réformés parmi les *Chasseurs des Cévennes*, c'est autre chose. — M. L. trouvera des indications précises sur l'exercice du culte protes-

terminant que l'ouvrage de M. Lehr est un travail d'un sérieux mérite. En abordant, avec ardeur et persévérance, une étude rendue très difficile par l'extrême rareté de sources vraiment utiles il a facilité notablement la tâche à ceux qui viendront après lui ; nous souhaitons qu'il trouve des émules assez nombreux et zélés pour qu'il puisse nous donner lui-même quelque jour une édition augmentée et plus largement documentée de son consciencieux volume.

R.

Die alten Matrikeln der Universitaet Strassburg, 1621 bis 1793, bearbeitet von Gustav C. Knod. Dritter Band : Personen = Ortsregister. Strassburg, Karl Trübner, 1901, III, 559 pp. gr. in-8°. Prix : 18 fr. 75 c.

M. G. Knod vient de terminer par un troisième volume son utile publication des registres matricules de l'ancienne Université de Strasbourg, de 1621 jusqu'à la Révolution [1]. Il nous y donne d'abord l'index alphabétique des milliers de noms d'étudiants conservés dans ces registres, chacun d'eux avec indication de son lieu d'origine et la date de son immatriculation. Dorénavant, il sera bien facile de constater si tel ou tel savant du XVIIe et du XVIIIe siècle, tel ou tel diplomate ou administrateur, a fait une partie de ses études à l'*Argentina* rhénane. Un second index est consacré aux noms de lieux (ils y figurent tout à la fois sous leur forme allemande et sous leur travestissement latin), et sous le nom de chaque localité, l'on rencontrera encore une fois les noms de famille des étudiants originaires de cet endroit, avec un chiffre en parenthèse, indiquant le nombre des individus différents qui portent un même nom [2]. On peut ainsi se rendre facilement compte, à première vue, dans quels territoires du Saint-Empire romain, et dans quels pays limitrophes se recrutait le gros de la clientèle universitaire de Strasbourg et combien les considérations poli-

---

tant pour les soldats des régiments étrangers en garnison en Alsace, dans Maeder, *Notice sur la paroisse réformée de Strasbourg* (p. 107), où sont reproduits en appendice un ordre du lieutenant-général de Saint-André (1752) et un autre de M. de Bergue, commandant de la citadelle (1784), à ce sujet. — Disons enfin que l'auteur aurait pu nommer dans sa *Bibliographie* l'ouvrage de son collègue, feu M. Adolphe Schaeffer, intitulé *Les Huguenots du* XVIe *siècle* (Paris, 1870) dont nous rendions compte ici-même, il y a plus de trente ans ; il renferme un chapitre : *Les Huguenots et la guerre* qui est comme une esquisse du sujet traité par M. Lehr *ex professo*.

1. Voy. sur les premiers volumes *Revue critique*, du 1er nov. 1897.

2. C'est naturellement la ville de Strasbourg qui présente les séries de noms les plus considérables pour une même famille. On compte par exemple 15 Faust, 14 Boecler, 18 Kolb, 22 Gambs, 22 Roederer, etc. Peu d'exotiques, même à la fin du XVIIIe siècle ; un Africain du Cap, un Américain de Saint-Domingue, un Asiatique de Java.

tiques, et plus encore les considérations religieuses, influaient sur cette fréquentation. Il faut regretter seulement que ces dernières tables s'étendent, en une seule série, à tout l'ensemble des matricules, au lieu d'être fractionnées en certaines périodes chronologiques. Quelqu'un qui dépouillerait simplement ces séries de noms de lieux, sans se reporter aux dates ou sans connaître de plus près l'histoire politique et intellectuelle de l'Alsace, risquerait d'en tirer des conclusions fort erronées ; l'Université du milieu du XVIIe siècle, avait une tout autre population que celle du XVIIIe ; on y voit beaucoup d'Allemands du nord qui ont presque disparu cent ans plus tard ; on n'y rencontre aucun des Français de l'intérieur, ni des Lorrains, ni des enfants de l'Alsace catholique, si nombreux vers 1750. Toujours confessionnelle par le fait de la religion du corps enseignant, l'*Alma mater* strasbourgeoise était, longtemps avant la Révolution, fréquentée par un public des plus mélangés où les catholiques, les grecs orthodoxes, les anglicans, les réformés occupaient une place considérable. Peut-être M. Knod aurait-il pu rappeler ce changement historique notable, en tête même de ses tables [1].

Ajoutons que l'éditeur des matricules strasbourgeoises a conçu le projet de compléter, autant qu'il sera possible, ce catalogue des étudiants de Strasbourg depuis 1621, en recherchant les noms de ceux de la Haute-École et de l'Académie strasbourgeoise qui précéda l'Université proprement dite. Les registres eux-mêmes sont malheureusement depuis longtemps perdus ; mais on peut espérer retrouver dans les archives, dans les correspondances du XVIe siècle, dans les biographies des hommes de ce temps, bien des indications précises ; nous nous faisons un devoir de signaler ici la demande de concours que M. Knod adresse en terminant à tous ceux qui seraient à même de lui fournir une contribution quelconque pour ces listes futures et faciliteraient ainsi ses recherches.

R.

---

1. J'avoue ne pas comprendre très bien l'utilité d'une *seconde* table *des lieux*, qui fait suite à la première et où ceux-ci sont classés d'après les *frontières politiques actuelles de l'Europe;* cela a bien l'avantage — si c'en est un, au point de vue scientifique — de rejeter tous les Alsaciens, ceux du XVIIIe comme ceux du XVIIe siècle, et une bonne partie des Lorrains, hors de la rubrique *France* pour les incorporer à l'*Allemagne*, mais n'est-il pas un peu bizarre de voir figurer parmi les étudiants du Strasbourg prérévolutionnaire, des citoyens de pays qui n'existaient pas encore, de la *Roumanie*, de la *Grèce*, du *royaume d'Italie*, etc? On aurait pu abandonner, ce me semble, à chaque lecteur la mise au point de ces listes en ce qui concerne la géographie contemporaine.

Edmond LECLAIR, **Histoire de la Pharmacie à Lille de 1301 à l'an XI (1803).** Étude historique et critique. Lille, imprimerie Lefebvre-Ducrocq, 1900, in-8°, XXII, 396 pages.

M. Edm. Leclair a été bien inspiré en prenant pour sujet de thèse l'histoire encore inconnue de la pharmacie dans sa ville natale, et l'on peut dire que ce sujet lui a porté bonheur, tant il l'a traité avec science et talent. Sa monographie prendra rang parmi les meilleures que l'on ait en ce genre, et il serait à désirer qu'on en possédât de semblables pour toutes nos grandes villes ; on pourrait alors, et alors seulement, entreprendre d'écrire une histoire complète de la pharmacie en France.

Après un chapitre très court consacré aux « premières mentions des apothicaires à Lille », M. E. L. aborde véritablement son sujet ; il nous montre d'abord ce qu'étaient autrefois, dans cette ville, l'apprentissage, l'enseignement et l'exercice de la pharmacie, et donne, sur chacun de ces points, les renseignements les plus complets ; on lira surtout avec un grand intérêt de curiosité ce qui se rapporte aux examens oraux et pratiques, sanction naturelle de l'apprentissage, et surtout à l'étude de la botanique et à l'établissement si laborieux d'un jardin des plantes.— On remarquera en particulier la figure si originale de J.-B. Lestiboudois, professeur de botanique pendant trente-quatre ans et que ni la tourmente révolutionnaire, ni la guerre étrangère ou la vieillesse n'empêchèrent jamais de faire son cours —. Il n'y a pas moins à apprendre dans le chapitre consacré à l'exercice de la pharmacie. Rivalité éternelle des médecins et chirurgiens avec les apothicaires, apparition de la réclame, remèdes infaillibles et universels, établissement et vérification des poids et mesures, etc., voilà quelques-unes des questions, — elles n'ont pas toutes perdu leur actualité —, qui passent successivement sous nos yeux.

Les deux chapitres consacrés aux premières pharmacopées, surtout à celle de 1772, offrent un intérêt tout particulier. Rien de plus instructif que la description de la *Pharmacopœia lillensis* de 1640 et l'énumération des remèdes végétaux qui y sont recommandés. M. E. L. a eu l'heureuse idée d'accompagner l'indication de quelques-uns d'entre eux des vers que leur avait consacrés Lespleigney dans son *Promptuaire* ; nous avons ainsi un exposé complet des moyens de guérir, employés du premier tiers du XVIe à la moitié du XVIIe siècle. Le nombre en était considérable ; il fut néanmoins notoirement augmenté, comme le montre la seule inspection de la *Pharmacopée* de 1694, édition augmentée et rendue nécessaire par l'épuisement de la première édition de la *Pharmacopœia lillensis* de 1640. Le succès de la Pharmacopée de 1694 fut grand, si grand même qu'elle fut bien vite épuisée, et qu'une nouvelle édition devint à son tour nécessaire ; mais il fallut de longues années de négociations pour qu'elle

parût; bien que revue par le botaniste Lestiboudois et approuvée par de Jussieu lui-même, elle ne vit le jour qu'à la fin de 1772. Le récit de ces négociations est singulièrement amusant, et leur durée est une preuve que les lenteurs administratives remontent haut dans le passé. M. E. L. a eu raison de nous donner en entier les délibérations interminables qui précédèrent la publication si indispensable cependant de la nouvelle pharmacopée. Cette pharmacopée diffère de celle de 1694 par le nombre vraiment incroyable de remèdes d'origine animale qu'elle renfermait. L'apothicaire dut avoir désormais dans son officine des ongles et des cornes d'élan, des dents de sanglier, des yeux d'écrevisse, du sang de bouc desséché, surtout des bézoards, sans parler des momies d'Égypte et du crane d'un homme mort de mort violente. Deux longs chapitres, l'un sur les opérations galéniques, l'autre sur les opérations chimiques, terminaient cette volumineuse pharmacopée, à laquelle le Magistrat, par une ordonnance de 1773, enjoignit aux médecins et aux apothicaires de se conformer.

Après ces curieux chapitres, M. E. L. passe successivement en revue la thériaque et sa préparation en 1669, l'emploi des poisons et des remèdes secrets, ainsi que divers recueils de remèdes particuliers; puis il nous renseigne sur ce qu'étaient les apothicaires du pauvre et des hôpitaux (chap. VIII), ainsi que les apothicaires militaires à Lille avant 1789 (chap. X). Non moins instructif, le chapitre IX nous fait connaître l'organisation et les statuts de la corporation des pharmaciens avant et après 1595 : relations des médecins et des apothicaires, patronne de ceux-ci, obligations corporatives, funérailles des confrères, rien n'y est omis. Il faut signaler encore le dernier chapitre (le XIe), consacré à l'officine elle-même, à son extérieur, comme à son intérieur, ainsi qu'aux ustensiles et récipients en usage. On voit que la curiosité de M. E. L. n'a rien oublié. Mais ce n'est pas tout.

Cette conscienceuse étude est suivie des pièces justificatives, au nombre de soixante-treize, qui ont servi à la faire. Il y en a dans le nombre de fort curieuses. Citons pour exemple les « Statuts » et les « Lettres pour les apothicaires et épiciers de la ville de Lille » (31 mai 1586 et 21 octobre 1595) ; le « Compte de la corporation des Apothicaires et Épiciers » de 1611 ; une « demande de dispense d'apprentissage » ; le « Discours (en latin) prononcé à l'ouverture du Cours de botanique de Lille par Pierre Cointrel » (21 janvier 1745), ainsi que l'Annuaire de ce cours ; un « mémoire » tendant à prouver l'utilité du rétablissement de la leçon de botanique à Lille », et un projet de règlement pour le cours rétabli (7 mars 1770) ; la thèse de botanique de F.-J. Lestiboudois (2 octobre 1777), et celle de Mortelette (16 octobre 1782), enfin des notices sur les auteurs cités d'après le manuscrit de la Bibliothèque 419, intitulé « Scriptores Insulenses ». Je me reprocherais d'oublier une pièce de vers rarissime récitée par les élèves de l'École de Botanique, le 12 octobre 1773, jour de la clôture annuelle du

jardin. Cette pièce, communiquée à l'auteur par le Dr Dorveaux et signée J. Belteau, témoigne sans doute de plus de bonne volonté que de talent poétique ; elle n'en méritait pas moins d'être connue, ne fut-ce que par l'éloge du professeur Lestiboudois et ceux de Tournefort et de Linné qu'on y trouve.

Ce que j'ai dit suffira peut-être pour donner une idée du livre de M. Edmond Leclair ; enrichi de nombreuses et belles illustrations, accompagné d'un double index des termes pharmaceutiques et des noms de personnes, fruit de longues et patientes recherches, écrit d'un style clair et facile, il lui fait le plus grand honneur, et l'on comprend que, malgré son caractère spécial et scientifique, l'Académie française l'ait jugé digne d'une de ses récompenses ; celle-ci ne pouvait être mieux placée.

Ch. J.

— Les livraisons 2-5 du t. V du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de pararaître à la librairie Leroux, et contiennent les articles suivants : § 1, la stèle phénicienne d'Oumm el-'Aouâmid (pl. I-II). § 2. Dannaba et le pays de Job. § 3, Zeus-Hélios et le Baal-Bosor. § 4, Sur quelques inscriptions grecques du Haurân. § 5, Sur quelques noms de lieux de Palestine et de Syrie dans les listes épiscopales de Michel le Syrien. § 6, Légendes romaines et arabes inscrites sur des lampes en terre cuite. § 7, Dédicare phénicienne à Echmoun provenant de Sidon. § 8, Nouveaux bustes funéraires avec inscriptions palmyréniennes. § 9. L'inscription en mosaïque de Beît Sourîk (p. III). § 10, Antiquités et inscriptions puniques. § 11, Le Castellum romain de Qariat el-'Enab. § 12, Plaque d'or représentant Esculape, Hygie et Télesphore (pl. III). § 13, Un dépôt de flèches anciennes dans la forteresse de David à Jérusalem. § 14, Le plâtrier Sosibios de Gaza. § 15. Inscription bilingue nabatéo-grecque du Sinaï. — § 16, La hiérarchie sacerdotale à Carthage. § 17. Les possessions de l'abbaye du « Templum Domini » en Terre-Sainte au XIIe siècle. § 18, Le Dieu Mifsenus.

— Sous le titre *On some Ancient and Modern Etymologies*, M. Minton-Warren publie dans les *Transactions of the American Philological Association* (XXXII, p. 110) quelques notes intéressantes : des considérations sur *frâter* = *fere alter*, dont il y a peu de chose à tirer — croit-il vraiment que la phonétique soit le moins du monde en jeu dans ces calembours par à peu près qui étaient toute la linguistique des anciens ? — une étymologie de *saltem* qui en vaut bien une autre ; et une étymologie de *pêierô* qui part de la forme ancienne du vb. *iûrô*, savoir **iovesô*, mais suppose ensuite la chute assez problématique d'un *u*- consonne, puis d'un *r*. Par quelque biais qu'on la prenne, l'histoire conjecturale de la plupart des mots latins laissera toujours à désirer. — V. H.

— La librairie Sijthoff, de Leyde, a communiqué à la *Revue* la préface qu'a écrite en latin M. Comparetti pour la reproduction photographique du manuscrit de l'Iliade Venet. A Marc. 454. Une photographie y est jointe, celle du fol. 15 vo, contenant A 176-200 (Codices græci et latini photographice depicti, duce Scatone de Vries bibliothecæ Universitatis Leidensis præfecto. Tom. VI : *Homeri Ilias cum scholiis, Codex Venetus A; Marcianus 454*. Præfatus est Domi-

nicus Comparetti. Lugd. Bat. A. W. Sijthoff, 1901; XIV p. in-fol. sur deux colonnes). Le célèbre manuscrit est décrit avec le plus grand soin et une exactitude minutieuse; vient ensuite une étude sur les 12 premiers feuillets, signés *a* + 1-11 (le texte ne commence qu'au feuillet 12), parmi lesquels cinq seulement sont anciens; quatre de ceux-ci appartenaient à un même quaternion que M. C. reconstitue fort habilement (p. VIII, col. 2, le second feuillet de ce quaternion devrait être représenté par une ligne de points; car il a disparu). L'histoire du manuscrit termine la préface; on y lit entre autres détails qu'il avait très probablement appartenu au cardinal Bessarion, également possesseur du manuscrit B 453, d'une importance presque égale. Belle préface, digne d'une belle publication. — Dans la description du manuscrit, aux signatures grecques, lire ΙΑ et ΚΑ au lieu de ΙΔ et ΚΔ; et p. XI, col. 2, au lieu de 1453 lire 1543. — MY.

— M. W. WEINBERGER publie chez Tempsky et Freytag (Vienne, Prague, Leipzig): *Catalogus catalogorum; Verzeichniss der Bibliotheken, die aeltere Handschriften lateinischer Kirchenschriftsteller enthalten* (Im Auftrage der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien); 1902, 56 pp., gd. in-8°; prix: 4 mk. Le titre indique bien l'objet de cette bibliographie. Par anciens manuscrits, on entend les manuscrits antérieurs au XIVe siècle. Après une bibliographie générale, les indications sont groupées par pays. M. W. donne des renseignements sommaires sur la formation des bibliothèques modernes et, par suite, énumère la plupart des anciennes qui ont été dispersées. Les livres qui concernent ces bibliothèques anciennes sont indiqués. Pour Paris, M. W. a omis: Franklin, *Anciennes bibliothèques de Paris,* qui est encore à consulter en plus d'une occasion. Une table des noms des manuscrits, c'est-à-dire des anciennes provenances et des noms d'auteurs termine cette utile brochure: *Rehdigerianus* manque à la première, cf. p. 36 et n. 2. Je rappelle que nous avons dans le *Catalogue des livres imprimés mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (rédigé par M. Omont) un ouvrage comparable à celui de M. Weinberger. Ils se complètent mutuellement. — P. L.

— Poursuivant ses fécondes recherches sur les institutions de la Sicile au moyen âge, M. Vito LA MANTIA publie une nouvelle série de textes sous ce titre développé qui indique suffisamment la nature des documents contenus dans sa nouvelle brochure: « *Testo antico delle Consuetudini di Messina* adottato in Trapani (1331), e seguito da una copia di consuetudini di Messina contenuta nel Ms. della metà del secolo XV della Biblioteca comunale di Palermo, e comparata col testo delle altre consuetudini di Sicilia e con le riforme di Appulo. » Palerme, Giannitrapani; 58 pages in-8°; 1901 (la couverture seule porte 1902). — H. H.

— Un vers obscur du Purgatoire de Dante (X, 30) fournit à M. G. PIRANESI la matière d'une fort intéressante dissertation et le point de départ d'un système nouveau pour représenter la montagne où Dante a placé le séjour de la pénitence (*Di un passo disputato di Dante e della vera forma del Purgatorio dantesco,* con 10 tavole; in-8°, 67 pages; Florence, Lumachi, 1902). Le passage en question est celui où Dante, arrivant sur la première plateforme du Purgatoire, remarque que la paroi rocheuse de cette première région « *dritto di salita aveva manco* ». Beaucoup d'interprètes ont préféré à cette leçon: *dritta,* que donnent certains manuscrits et en ont tiré un sens qui paraît fort satisfaisant: cette paroi étant verticale ne laissait aucun passage pour monter plus haut, contrairement à ce que le poète avait éprouvé jusqu'alors dans l'*Antipurgatorio,* où la roche très à pic, mais irrégulière et présentant de nombreuses saillies, ne l'avait pas empêché de trouver un

chemin ; autrement dit, à partir de ce moment, le poète pour monter plus haut, doit recourir aux escaliers qui sont pratiqués dans le roc de distance en distance. M. P. repousse cette explication, maintient *dritto* et interprète : « Dirittezza di salita aveva meno, ertezza avea minore », c'est-à-dire que l'inclinaison de cette paroi de la montagne était moins voisine de la verticale que celle de la portion précédemment parcourue. Une pareille interprétation, il faut l'avouer, ne peut être inspirée que par une opinion préconçue ; on ne voit pas comment les mots *dritto di salita* peuvent être synonymes de *ertezza* ; il est à croire que M. Piranesi, loin de tirer de ce vers sa conception du Purgatoire, l'interprète dans le sens de son système. La méthode n'est pas excellente, et il est imprudent aussi de s'appuyer sur un vers dont la leçon est mal établie pour étayer tout un raisonnement touchant la sculpture du Purgatoire Dantesque. Dans ces conditions la proposition de M. P. pour modifier la forme couramment admise par les critiques pour la montagne de l'expiation, peut être curieuse, intéressante ; mais elle n'a guère que la valeur d'une conception tout à fait personnelle, et elle a le tort de ne pas répondre à toutes les exigences du texte de Dante. Pour discuter utilement ce problème. il faudrait pouvoir mettre quelques croquis sous les yeux des lecteurs, et je renvoie ceux que la question intéresse au *Bulletin italien des Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* (1902). — H. H.

— M. Fritz Holleck-Weithmann aborde, après tant d'autres, la difficile question des sources de *Much Ado about Nothing* (*Zur Quellenfrage von Shakespeares Lustspiel « Much Ado about Nothing »*. Heidelberg, Winter). On sait que, pour la plupart des commentateurs, Shakespeare aurait tiré d'un conte de Bandello, ou de la traduction française de ces contes par Belleforest, l'intrigue tragique de sa pièce (intrigue Claudio-Hero). L'intrigue comique (Beatrice-Benedick) serait dans cette hypothèse une création du poète. On a signalé en outre quelques ressemblances entre un épisode du *Roland Furieux* et la partie sérieuse de la pièce de Shakespeare. Enfin la *Belle Phénicienne* du dramaturge allemand Jacob Ayrer a été rapprochée de *Much Ado*. Après un examen attentif de cette pièce d'Ayrer et d'une autre pièce, une tragi-comédie de Kongehl, M. F, H.-W. arrive aux conclusions suivantes : la comédie de Shakespeare est tirée, non de Bandello, mais d'une ancienne comédie anglaise aujourd'hui perdue, d'ailleurs inspirée directement par le conte italien. Représentée en Allemagne, cette comédie a servi de modèle à Kongehl ; quant à Ayrer, il s'est rappelé la comédie anglaise en suivant la traduction de Belleforest, telle que Brand la lui présentait. Dans la pièce perdue, il existait une partie comique, dont il reste des traces chez Ayrer et Kongehl, et qui a donné à Shakespeare l'idée de l'intrigue Beatrice-Benedick. — Ch. Bastide.

— Dans le fascicule XX de la collection intitulée *Palaestra* (*Quellenstudien zu Robert Burns*, Berlin, Mayer et Muller, 1901), M. Ritter étudie les sources des poèmes de Burns écrits de 1773 à 1791. De temps à autre le commentaire s'interrompt ; dans la parenthèse qui s'ouvre se glissent de petites dissertations (sur la poésie lyrique en Écosse, sur l'élégie burlesque, sur la pitié pour les bêtes dans la poésie anglaise) ; une conclusion résume les résultats du travail, les « thèses » soutenues. D'après M. R., Burns est redevable pour ses œuvres, forme comme fond, à ses prédécesseurs écossais et à certains poètes anglais du XVIIIe siècle. L'influence de Pope entre autres est signalée, non sans raison ; car, avec son poème de *Windsor Forest*, le « Boileau de l'Angleterre » se trouve, par l'intermédiaire de Burns, rejoindre les poètes romantiques du XIXe siècle. Venant après d'importants travaux, comme les deux volumes de M. Angellier et l'édition de M. Henley, la dissertation

de M. R. n'offre sans doute rien de bien original; c'est une compilation patiente, un recueil d'observations minutieuses et d'ingénieux rapprochements sur lequel pourront s'appuyer de solides généralisations. Reste cependant à expliquer l'intervalle immense qui malgré tout sépare Burns de ses prédécesseurs écossais, des Ferguson et des Ramsay; on a beau dire que le *Cotter's Saturday Night* est inspiré par le *Farmer's Ingle*, le modèle n'en paraît pas moins comme une vague ébauche à côté du tableau achevé; quelque chose ici échappe à l'analyse, c'est le génie même du poète. Apparemment, c'est la seule chose qu'il ne devait pas à d'autres. — Ch. Bastide.

— Un volume par an, tel paraît être le programme que s'est tracé M. A. Loforte-Randi; il l'a suivi de point en point depuis le jour où il publia, en 1898, une étude sur la poésie amoureuse de Léopardi. Chaque année nous apporte un volume de la série qu'il a entreprise sous le titre général de *Nelle letterature straniere;* les auteurs français y coudoient les Anglais, les Américains, les Allemands et les Espagnols (pourquoi pas les Russes?); quatorze ont déjà défilé devant nous en quatre séries, et deux séries sont dès maintenant annoncées comme imminentes. M. L. R. passe de la renaissance aux temps modernes, du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest, avec une légèreté d'acrobate; et cette gymnastique serait vraiment admirable, si l'on en sentait mieux l'utilité. Mais M. L. R. a suffisamment démontré sa souplesse; il devrait s'appliquer à cultiver maintenant la solidité, la pénétration de son esprit. Sa quatrième série (*Pessimisti;* Palerme, Reber, 1902, in-12, 338 pages) m'oblige à renouveler ces remarques, que j'avais eu déjà l'occasion de formuler à propos de la série précédente. Elle contient trois études sur trois hommes aussi différents que possible : Swift, La Rochefoucauld et Schopenhauer. Quand on aura loué l'intelligence et le zèle de l'auteur, les qualités aimables de son style et la variété de ses connaissances, il ne restera plus qu'à dire que tout cela est déplorablement superficiel; on ne conçoit pas l'intérêt qu'il peut y avoir à aligner tant de grands mots et de périodes sonores pour caractériser par exemple la Fronde (p. 161-177); c'est de la vulgarisation grandiloquente, et parfaitement inutile. Au reste, tout le chapitre sur la Rochefoucauld, bien composé et contenant beaucoup de vues justes, est mal venu dans l'ensemble; il n'est pas dans le ton; pour parler dignement de l'auteur des Maximes, il faut un sentiment des nuances et un tact qui font ici défaut. Mais comment pourrait-on s'en montrer surpris? Ces qualités-là ne se trouvent guère sous la plume des improvisateurs. — H. H.

— Le troisième fascicule des *Finnisch-Ugrische Forschungen*, édité par les professeurs E.-N. Setälä et Kaarle Krohn (Helsingfors et Leipzig, Harrassowitz, pp. 147-193 et 185-260) termine le premier volume, qui correspond à l'année 1901. Comme les précédents, il est divisé en deux parties avec paginations différentes : 1° les *études :* Où et quand se sont formés les chants magiques des Finnois, par K. Krohn; termes étrangers pour désigner des défauts corporels, par J. Mikkola; mots germaniques en finnois et en lapon, par E.-A. Tunkelo; bois employé pour les sacrifices par les Lapons de Sompio, par E.-N. Setälä; les finales *-öb* et *-öp* en syrjane et le comparatif en ougro-finnois par Y. Wichmann; 2° les notices critiques, bibliographiques; les correspondances; la liste des cours traitant de matières ougro-finnoises, hors de la Finlande; des nouvelles; de copieuses tables des matières et de noms d'auteurs de l'excellente et précieuse bibliographie ougro-finnoise pour l'année 1900, qui a paru dans le second fascicule (pp. 68-172). Ainsi la Finlande a maintenant trois grands organes périodiques pour la linguistique et l'ethnographie : le *Suomi*, pour les populations ouralo-finnoises; le *Journal de la Société finno-*

ougrienne qui embrasse en outre tous les autres peuples altaïques et même leurs voisins; enfin, les *Forschungen* avec leur *Anzeiger* qui feront bien, croyons-nous, de s'en tenir, comme par le passé, aux peuples ouralo-finnois. Le sujet est assez vaste pour que ces deux recueils parallèles trouvent place à côté du *Suomi* et des *Mémoires de la Société de littérature finnoise*, sans faire double emploi avec eux, leurs articles pouvant être, grâce à leur bièveté, infiniment plus nombreux et variés. Quoi qu'il en soit, voici une nouvelle preuve de la merveilleuse vitalité de cette nation petite, mais laborieuse et tenace qui, moins favorisée de la nature que la Hongrie, marche dignement avec elle, à la tête des populations de sa famille. — L. Beauvois.

— Sous ce titre : *Vatroslav Oblak, ein Beitrag zur Geschichte der Neuesten Slavistik*, M. Murko publie (Vienne, librairie Adolphe Hölder) la biographie du slaviste V. Oblak né en 1864 à Cilly, mort en 1896 dans cette ville au moment où il allait avoir une chaire à l'Université de Graz. Slovène d'origine comme Kopitar, Miklosich, Krek, V. Oblak a comme eux apporté d'importantes contributions à l'étude de la philologie slave, notamment des langues slovène et bulgare. Une souscription entreprise sur l'initiative de M. Jagic a permis de lui élever un monument dans le cimetière de Cilly. — L. L.

— M. F. Batiouchkov vient de publier à Saint-Pétersbourg un second volume d'*Études critiques sur les contemporains*. L'un des côtés curieux de ses études, ce sont les parallèles que l'auteur se plaît à établir entre les écrivains russes et français. L'une d'entre elles, par exemple, examine la manière dont Balzac, Tchekov et Korolenko ont mis en scène les paysans; une autre compare Pouchkine à Racine et *Athalie* à *Boris Godounov*. D'autres sont entièrement consacrées à des écrivains russes, à Korolenko, à L. Maïkov, à Soloviev, à Riépine. — L. L.

— M. Alexis Veselovsky (de Moscou) auquel on doit déjà d'excellents travaux de littérature comparée, a fait paraître à Moscou un volume sur Byron. C'est une biographie qui avait d'abord paru par fragments dans la *Revue d'Europe*. L'auteur a suivi les traces de son poète en Angleterre et en Italie et paraît parfaitement au courant de la littérature de son sujet. On peut regretter qu'il n'ait pas joint à son travail un chapitre spécial sur le byronisme dans la littérature russe. Mais M. Veselovsky pourra nous répondre qu'il a déjà traité ce sujet dans son essai sur *les Influences occidentales dans la littérature russe*. Nous avons signalé ici même la seconde édition de ce travail parue en 1896. — L. L.

— M. G. Lanson avait écrit, dans l'hiver 1900-1901, pour les lecteurs du *Figaro*, une série d'articles où il exposait et commentait les projets de réforme de l'enseignement secondaire. Maintenant que ces réformes vont passer dans la réalité, on ne peut que lui savoir gré d'avoir réuni ces articles en une brochure, *L'Université et la société moderne*. Paris, Colin, 1902, in-18, pp. xi, 122. Le public y trouvera une idée claire de l'orientation générale qu'on veut donner à notre enseignement, en l'adaptant aux besoins de la société moderne. Sur le détail même de la réforme et sa réalisation pratique il lui arrivera de rester perplexe; trop de points ne sont qu'effleurés et l'information du journaliste est restée çà et là insuffisante. Mais si tout le commentaire eût pu être plus critique, il y a dans la brochure une préoccupation essentielle qui en fait l'intérêt et qui a fourni un dernier chapitre plus substantiel, publié celui-ci dans la *Revue internationale de l'Enseignement*. L'auteur y développe ce que doivent être les véritables humanités modernes. Il veut un enseignement classique scientifique, c'est-à-dire débarrassé de l'attirail littéraire et esthétique, moins soucieux d'affiner le goût que d'habituer les esprits

à la méthode dans la recherche du vrai. Sur l'interprétation des textes et sur la place à laisser à l'histoire littéraire sa compétence lui a inspiré d'excellents conseils qu'il y aura profit à suivre, même en y faisant des réserves. — L. R.

— Une nouvelle Revue de l'Enseignement secondaire (*Monatschrift für höhere Schulen*, hergg. von R. Köpke und A. Matthias. 1. Jahrgang. I. Heft. Januar. Berlin, Weidmann, 1902, in-4°, p. 80) s'est fondée au lendemain des réformes qui ont établi en Prusse l'égalité des droits des deux enseignements du Gymnase et de la Realschule, disons classique et moderne, pour employer des mots familiers. Le premier fascicule nous apporte le programme des éditeurs (*Zur Einführung*, pp. 1-10). Ils veulent travailler à apaiser le conflit qui sépare les partisans des deux écoles, offrir aux uns et aux autres un champ de discussion et d'entente, en servant les intérêts supérieurs de l'éducation de la jeunesse, qui devra être une éducation nullement utilitaire, mais désintéressée et élevée, méritant vraiment le nom d'humanité, soit que les intelligences se soient mises à l'école de l'antiquité, soit qu'elles aient été façonnées par la discipline scientifique et l'étude des langues et des littératures modernes. Malgré une réelle impartialité, il n'est pas difficile de voir, en paraissant même ignorer leur situation officielle, de quel côté sont les préférences des éditeurs. L'ambition de la Revue est de conquérir à l'enseignement moderne cette valeur éducative et de haute culture qu'on était trop porté à lui dénier. Ces préoccupations idéales sont intéressantes à signaler chez des voisins qu'on ne veut nous donner que comme des modèles d'utilitarisme. Pour les articles, je me borne à reproduire le sommaire de ce premier fascicule. P. Geyer, *Die Gleichwertigkeit der Gymnasien, Realgymnasien und Oberrealschulen auf dem Gebiete der ethisch bedeutsamsten Lehrfächer*, 11-19. — A. Heubaum, *Die Geschichte des ersten preussischen Schulgesetzentwurfes*, 20-40. — W. Münch, *Die Erziehung zum Urteil*, 40-47. — J. Kreutzer, *Zur römischen Kaisergeschichte*, 47-52. — A. Harnack, *Zur Behandlung der römischen Kaisergeschichte auf der Schule*, 53-56. — J. Caro, *Die Frage der Gymnasial-und Realschulbildung in Frankreich*. 58-60. A la fin (61-78) des comptes rendus surtout analytiques de livres pédagogiques et autres. — L. R.

— C'est avec plaisir que nous annonçons la deuxième édition de la *Bibliographie de l'histoire de Belgique* de M. H. Pirenne, professeur à l'université de Gand (Bruxelles, Lamertin, 1902. In-8°, xvi et 270 pp.). Ce catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages principaux relatifs aux Pays-Bas jusqu'en 1598 et à la Belgique jusqu'en 1830 a déjà rendu de grands services. M. Pirenne l'a remis au point sans changer rien d'important au plan et à la méthode de la première édition. Le précieux ouvrage qui comptait 2084 numéros, en comprend aujourd'hui 2586. Il s'est donc considérablement accru. En outre, de ci de là, M. Pirenne a ajouté des notes aussi brèves que possible. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 12 mai — 1902

A. Schweitzer, La cène. — Rohrbach, Au pays de Jésus. — Grill, Le prologue du quatrième Évangile. — Plaute, Epidicus, p. Goetz. — Thurneysen, Récits épiques de l'ancienne Irlande. — Sée, Les classes rurales et le régime domanial au moyen-âge. — Cronica Troyana, p. Salazar. — Féret, La Faculté de théologie de Paris, II. — Charles-Roux, L'isthme et le canal de Suez. — Mme Zürcher, Rondes enfantines de Berne. — Académie des inscriptions.

Das Abendmahl im Zusammenhang mit dem Leben Jesu und der Geschichte des Urchristentums ; I Heft : Das Abendmahlsproblem ; II Heft : Das Messianitaets-und Leidensgeheimnis, von A. Schweitzer. Leipzig, Mohr, 1901 ; in-8°, xv-62 et xii-109 pages.

Un des problèmes les plus difficiles que présente l'histoire du christianisme primitif est assurément celui de la cène eucharistique et du lien qui rattache le rite chrétien au dernier repas que Jésus prit avec ses disciples. Les récits évangéliques de la dernière cène ont été rédigés à une époque où la cène des chrétiens avait toute la consistance d'un usage traditionnel, et, dans la pensée des narrateurs, celle-ci faisait suite à celle-là. Il est déjà malaisé de déterminer ce que signifie pour eux l'acte symbolique qu'ils racontent, et plus encore de savoir s'ils n'ont pas introduit dans l'histoire de Jésus certains éléments qui appartiendraient à l'histoire de la tradition. M. Schweitzer commence par discuter les diverses théories qui ont été proposées par les critiques, et il se complaît à les détruire en quelque façon les unes par les autres, celles qui mettent l'essentiel de la cène dans le repas de communauté pouvant rendre compte du rite protochrétien, mais non de la cène du Christ, qui symbolise la passion, et celles qui s'attachent au symbole de la passion expliquant l'acte de Jésus, mais non le repas liturgique des premières communautés. Cette réfutation est fondée en partie, mais elle a déjà quelque chose de systématique. Ce qui l'est plus encore est la théorie personnelle de l'auteur et la façon dont il y adapte l'histoire évangélique. L'acte de Jésus aurait été une parabole mystérieuse (ce que n'ont jamais été les vraies paraboles), que les disciples ne comprirent pas et qui n'était pas faite pour être comprise. Le Christ voulait signifier que par sa mort le festin messianique

devait arriver. M. S. nous dira plus tard comment la cène chrétienne est sortie de cette énigme, et nous n'avons pas à préjuger ce qu'il se réserve de nous apprendre. Son point de départ échappe à la vérification historique. L'idée qu'il prête à Jésus ne ressort pas des textes, et il n'y a pas lieu d'en être étonné, puisque, dans l'hypothèse, les apôtres n'avaient pas compris. Mais une recherche méthodique ne peut partir que de ce que les apôtres ont pensé entendre, et, quand on remonte du quatrième Évangile à Paul et aux Synoptiques, il paraît bien que les premiers chrétiens croyaient communier à Jésus dans la cène, et pensaient renouveler dans cette communion le dernier repas du Christ. Les récits des Synoptiques et de Paul sont fondés sur cette persuasion. Il est bien risqué de faire poser tout cela sur un pur contresens. En s'attaquant aux thèses les plus en faveur auprès des critiques, M. Schweitzer a mis en avant beaucoup d'idées justes, bien qu'il ait manqué rarement de les exagérer. Ainsi la distinction de deux périodes dans le ministère galiléen, l'une toute brillante et l'autre toute d'insuccès, est vigoureusement combattue et devra au moins être atténuée. L'association du point de vue eschatologique avec la perspective de la passion est écrite, en effet, dans les textes de l'institution eucharistique. Si Jésus n'a pas revendiqué publiquement la qualité de Messie, ce n'est pas seulement par prudence, c'est que ce titre n'appartenait tout à fait qu'au Christ de l'eschatologie. Mais il ne faut pas aller jusqu'à dire que Jésus a été son propre précurseur et qu'il a été salué comme tel en entrant à Jérusalem. Il est vrai aussi que le point de vue eschatologique domine tous les discours évangéliques, et que la perspective de la résurrection se confond d'abord avec celle de la parousie : ce n'est pas une raison pour affirmer que le royaume des cieux, bien loin d'être destiné aux générations futures, est avant tout pour les générations passées qui doivent ressusciter. La vérité peut être dans le paradoxe, mais à condition qu'on ne le pousse pas trop loin.

Alfred Loisy.

Im Lande Jahwehs und Jesu, von P. Rohrbach. Leipzig, Mohr, 1901 ; in-8°, 432 pages.

Les impressions de voyage d'un théologien qui argumente contre la théologie dont il se sépare pourraient manquer de fraîcheur et de poésie. Ce n'est pas le cas pour celles de M. P. Rohrbach, dans son livre sur la Palestine. L'auteur a voulu rattacher à la description de certains endroits choisis ses vues sur l'histoire de la religion israélite et de l'Évangile, en y mêlant une critique parfois assez vive des doctrines et opinions traditionnelles. Le tout forme un ensemble qui n'est pas disparate ; l'unité se fait dans un sentiment dominant qui est

l'amour du vrai, avec un ton de franchise qui inspire la sympathie. Certaines conclusions de l'exégèse critique semblent avoir été découvertes il n'y a pas très longtemps par le docte pèlerin, qui n'est pas encore tout à fait à l'aise dans les idées qu'il vient de prendre, ni en état de regarder froidement celles qu'il vient de quitter. Il lui arrive parfois de donner comme fait historique une hypothèse peu sûre. Voici, par exemple, sa façon d'expliquer la présence de deux pierres dans l'arche : la tribu de Joseph, en Égypte, avait une arche avec une seule pierre sacrée ; Moïse, ayant conduit cette tribu au désert, mit aussi dans l'arche la stèle qu'il avait érigée après la vision où Jahvé lui inspira de délivrer ses frères; et voilà pourquoi il y avait deux pierres dans l'arche. On peut imaginer bien d'autres possibilités. M. R. ne croit pas à la naissance du Christ à Bethléem, mais il veut garder la crèche, et même la société d'ânes et de chameaux dont Luc ne parle pas. Il se déclare scandalisé au plus haut point du miracle de Cana, et il ne paraît pas soupçonner que ce prodige, dans la pensée de l'évangéliste, a un sens dont on peut tirer de l'édification. Au point de vue de l'histoire, ce volume est une œuvre de vulgarisation un peu hâtive ; comme essai de philosophie religieuse, c'est une ébauche assez originale, mais incomplète, et que M. Rohrbach ne manquera probablement pas de retoucher plus d'une fois en sa vie ; l'intérêt principal est dans la psychologie du livre, par la révélation du travail qui se fait dans l'esprit des jeunes théologiens protestants, lorsque, sortant de la dogmatique traditionnelle, ils entrent en contact avec la critique de la Bible.

A. L.

Untersuchungen über die Entstehung des vierten Evangeliums, von J. Grill. Erster Teil, Leipzig, Mohr, 1902 ; in-8°, xii-408 pages.

Ce volume respectable est consacré uniquement au prologue du quatrième Évangile ; on y examine le caractère fondamental du prologue par rapport au livre, et les divers éléments doctrinaux qui y sont entrés, idée du Logos, comparé au Logos de Philon et à la σοφία, idées de la vie et de la lumière, théorie de l'incarnation.

Les deux idées qui dominent tout le quatrième Évangile, à savoir le Christ-vie et le Christ-lumière, sont associées dès les premières lignes à l'idée du Logos ; c'est parce que Jésus est le Logos incarné qu'il est la vie et qu'il est la lumière. Les paroles de Jésus sont caractérisées comme paroles du Logos. Le titre de Fils de l'homme s'applique au Verbe préexistant à l'incarnation; le Verbe est Fils de Dieu et unique en tant qu'incarné et envoyé. On ne voit pas très bien comment M. G. prouve que les vv. 4-5 du prologue se rapportent au Verbe non incarné, et que la lumière qu'il répandait alors dans le

monde n'était pas la vraie, parce qu'elle brillait dans les ténèbres. Y a-t-il eu un temps où le Verbe n'était pas la vraie lumière et la vraie vie ? Est-ce que cette assertion : « la vie était la lumière des hommes » ne correspond pas à cette autre : « la vraie lumière, qui éclaire tout homme, venait dans le monde », et : « la lumière luit dans l'obscurité » à : « il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu » ? M. G. admet que les vv. 9-13 ne peuvent s'entendre que de la manifestation du Verbe incarné : en même temps que Jean prêchait, la vraie lumière est apparue, mais le monde n'a pas reconnu celui qui l'avait fait. Si tel est le sens des vv. 9-13, les vv. 4-5 doivent signifier la même chose en termes abstraits.

Tout en établissant le parallélisme de la doctrine johannique avec celle de Philon, M. G. combat l'intrusion de certaines théories philoniennes dans l'Évangile : il conteste, par exemple, que les « ténèbres » de *Jean*, 1, 5, aient rien de commun avec la matière qui serait censée résister à l'action du Verbe. Il définit très bien le point de vue de Philon comme *natürlich-rational*, et celui de Jean comme *Offenbarungs-geschichtlich*, ce qui peut se traduire : d'un côté, la philosophie naturelle ; de l'autre, le fait chrétien. Le Logos philonien est essentiellement la raison absolue, et comme tel d'origine hellénique ; il y a seulement adaptation aux idées et au langage de l'Ancien Testament touchant la parole divine ; mais le Logos est identifié à la Sagesse. Jean n'emprunte pas la théorie philonienne, mais il en procède, il est dans son atmosphère, il se sert de la théorie en la dominant et la dépassant. Il concrétise les abstractions du docteur judéo-alexandrin. Son Verbe est la parole, l'organe de la création et de la révélation, et rejoint ainsi la parole de Dieu dans l'Ancien Testament ; au lieu d'être une abstraction sans personnalité bien déterminée, il est une puissance personnelle ; et ce n'est pas un être intermédiaire, mais il est de nature proprement divine ; il ne sert pas à combler l'abîme qui sépare du monde un Dieu abstrait, car le Dieu de Jean est personnel et vivant ; les relations du Verbe avec Dieu sont de personne à personne. La transcendance de Dieu et du Verbe à l'égard du monde n'est pas extérieure, purement physique, mais c'est une opposition d'ordre intérieur, spirituel et moral, qui n'exclut aucune forme ou degré d'action immédiate dans la nature. Dans ces conditions, il est tout à fait extraordinaire qu'on ne rencontre pas la doctrine de la Sagesse ni même le nom de σοφία dans le quatrième Évangile, bien qu'on le rencontre dans les Synoptiques et surtout dans saint Paul. Le silence de Jean, dit M. Grill, ne peut être un effet du hasard ; il est à croire que la spéculation gnostique avait abusé déjà de la σοφία ; plusieurs systèmes de la gnose en ont fait un éon dégradé ; c'est par répugnance contre le dualisme gnostique et pour prévenir une équivoque trop facile, que l'école johannique, con-

trairement à ce qu'on attendrait, n'a point parlé de la Sagesse. Jean substitue ἀλήθεια à σοφία.

L'analyse des idées de vie et de lumière présente le même intérêt que celle de la conception du Verbe. L'idée fondamentale est celle de vie ; la lumière vient en second lieu et comme dérivant de la vie. M. G. examine la notion de la vie chez les anciens philosophes grecs, chez les gnostiques, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament ; il discute pareillement la notion de lumière dans la Bible et la notion de gloire. Dans le quatrième Évangile, la notion de la vie est christologique avant d'être sotériologique : c'est parce que le Verbe-Christ est la vie, qu'il communique cette vie éternelle à ceux qui croient en lui ; la vie du Verbe se manifeste dans le Christ ; elle a sa source dans le Père et devient source de vie pour les fidèles ; la résurrection de la chair est impliquée dans cette vie, qui n'est pas une simple connaissance. La lumière est la révélation et la manifestation de la vie qui est dans le Verbe-Christ ; cette lumière, qui procède de la vie, la communique ; elle n'est pas d'ordre purement intellectuel, mais elle contient un élément moral. En tant que vraie lumière, le Christ est pour les hommes le principe personnel de la connaissance de la vérité religieuse. Ce n'est pas sur la notion de la vie que Jean diffère des Synoptiques, mais en ce que le Christ ne devient pas seulement principe et médiateur de vie par sa résurrection ; il est la vie, de toute éternité ; il l'était durant son passage sur la terre ; au point de vue sotériologique, la différence consiste en ce que la vie éternelle n'est pas seulement un bien promis au fidèle, mais un bien présent et une qualité actuelle.

Le Logos est devenu la vie et la lumière des hommes par l'incarnation : ceci n'a rien de philonien et n'était préparé en aucune façon par Philon ; il suffit de rappeler l'opposition irréductible qui, dans le système philonien, existe entre l'être divin et la matière. L'idée de l'incarnation n'a pas été suggérée non plus par les récits de la conception virginale dans Matthieu et dans Luc : pris en eux-mêmes, ces récits n'impliquent ni la préexistence du Christ, ni sa divinité, ni la perfection de son humanité. M. G. conteste, en parlant du témoignage de Jean-Baptiste, que, dans la perspective du quatrième Évangile, l'incarnation se confonde avec la descente de l'esprit divin sur Jésus ; il parle du baptême du Christ, sans observer que l'auteur a fait exprès de n'en rien dire et que le baptême est représenté uniquement par cette descente de l'esprit, d'où il résulte, d'après le Précurseur lui-même, c'est-à-dire d'après l'évangéliste, que Jésus est le Fils de Dieu. Derrière le développement sur l'incarnation et le témoignage du Baptiste, dans *Jean*, 1, 6-34, il n'y a pas autre chose, en effet, que le récit du baptême dans les Synoptiques, et l'on n'a aucune raison d'alléguer comme parallèle en ce point particulier la mission du Christ préexistant de Paul. Incarnation est synonyme de manifestation terrestre

de la gloire du Verbe. « Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, nous avons vu sa gloire », ce sont les trois éléments coordonnés, on pourrait dire simultanés de la théorie johannique, et l'existence de Jésus avant la descente de l'esprit est comme non avenue pour l'évangéliste, qui visiblement n'en veut rien connaître. Plus importante est la question du rapport de l'incarnation avec les doctrines de l'Inde et de la gnose. Un contact est possible et même vraisemblable ; mais l'idée johannique n'est pas expliquée par là. L'incarnation correspond à l'idée du Verbe-Fils de l'homme, et ce n'est pas une théorie de métaphysique intellectualiste, mais une conception religieuse dont la piété chrétienne avait besoin et que lui a donnée un génie mystique.

Le travail de M. Grill est le fruit de longues et minutieuses recherches ; l'érudition y est abondante et sûre, la critique judicieuse, pénétrante et prudente. Espérons que la suite de cette remarquable étude, qui rend subitement vieilles, quoique non inutiles, celles qui ont paru dans ces dernières années sur le même sujet, ne se fera pas trop attendre.

Alfred Loisy.

T. Macci Plauti Epidicus; iterum recensuit Georgius Goetz (Comoediarum Plautinarum tomi I fasc. II). Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri; MCMII. xvi 129 pp., in-8°.

La première édition de l'*Epidicus* avait été donnée en 1878 par M. Goetz. On sait tous les travaux qui ont été accomplis depuis cette date. Pour ne parler que des éditions, nous avons eu celles de M. Ussing et de M. Leo, sans parler de la petite édition Goetz-Schoell. La présente revision a largement profité de ces travaux. De plus le ms. *E*, l'Ambrosianus, n'avait pas encore été collationné, non plus que le Vossianus V, qui contient les 244 premiers vers de la pièce. Du premier, il fallait chercher les variantes dans la préface du Curculion ; du second, dans celle de Casina. La nouvelle édition réunit toutes ces données dispersées.

Cet accroissement de l'apparat et un dépouillement très complet de la bibliographie ont conduit M. G. à prendre pour cette pièce la même disposition que dans les derniers fascicules du Plaute. Un appendice de 27 pages contient les références aux ouvrages modernes et les conjectures proposées. On n'a qu'à comparer quelques pages pour se rendre compte du progrès qui est ici réalisé. Tandis qu'en 1877, les indications étaient assez rares, nous avons maintenant de longues et nombreuses notes. Sans s'astreindre au programme que semble tracer le titre *appendix critica*, M. G. nous donne tout ce qu'il a recueilli. Ces références sont souvent les amorces d'un commentaire explicatif.

Ainsi vers 23 *pellis mellina*, 84 *itaque*, 137 rapprochement avec Properce, 153 désaccord avec le v. 300, 261-2 rapprochement avec Caton, 400 *siris*, etc.

Le texte a été modifié en un assez grand nombre de passages. Suivant la tendance conservatrice qui domine, il a été rapproché de la leçon des manuscrits. Dans ses notes, M. G. dit souvent : « Olim edidi, olim putaui » ; ce sont d'anciennes corrections qu'il abandonne ou qu'il rejette dans l'appendice. Il est intéressant de constater le résultat de vingt-cinq années de travaux. Un coup d'œil sur l'appendice montre combien elles ont été remplies. Tout cet effort aboutit à nous ramener au texte des manuscrits. Nous l'apprécions mieux à mesure que nous connaissons mieux la langue et la métrique de Plaute. Et là où il paraît suspect, l'expérience et la science d'un Plautinisant comme M. Goetz l'arrêtent et lui font préférer un signe de doute à une correction. On trouvera des corrections, bien entendu, dans cette deuxième édition. Mais telle me paraît être l'impression générale que dégage la comparaison des deux textes.

P. IX, l. 12 du bas, lire : *deuastata;* p. XIII, l. 6, la sigle V du manuscrit manque.

Paul LEJAY.

Sagen aus dem alten Irland übersetzt von Rudolf THURNEYSEN. Berlin, Wiegandt u. Grieben, 1901, XII-152 p., gr. in-8°. Prix : 6 Mk.

Ce recueil de *Récits épiques de l'ancienne Irlande* met à la disposition du grand public d'Allemagne des traductions courantes de ces curieux textes celtiques, comme il y en avait déjà pour la France et l'Angleterre. La compétence bien connue de l'auteur en cette difficile matière lui a permis de puiser, en pleine connaissance de cause, dans le riche trésor des légendes héroïques et mythologiques que les lettrés irlandais du haut moyen âge étaient chargés de mettre en œuvre, pour l'amusement et l'instruction des puissants personnages de l'île. Son choix s'est porté sur les pièces suivantes : 1° « Comment fut découpé le cochon du fils des (deux) muets » ; 2° « Pourquoi les fils d'Usrech s'exilèrent » ; 3° « Les guerriers d'Ulster en mal d'enfant » ; 4° « La lutte pour le morceau du héros » ; 5° « La naissance de Setanta » ; 6° « La naissance de Conchobar » ; 7° « La mort de Mess-Gegra et celle de Conchobar » ; 8° « Pourquoi Ark fut surnommé l'Unique » ; 9° « Etain et Alill Anguba » ; 10° « La maladie du chien de Culann (Cûchulainn) » ; 11° « L'assassinat du fils de Ronan » ; 12° « Comment Fraech fit la cour à Finnabir » ; 13° « Comment Snedgus et Mac Riagla voyagèrent sur mer » ; 14° « Vision de Mac Conglinne ».

Ces compositions épiques sont visiblement bien antérieures à

l'an 1100, date approximative du plus ancien manuscrit qui les ait conservées. La prose y est mêlée de parties versifiées et de passages « rhétoriques » en un style d'une complication savante, obscur pour les copistes eux-mêmes. La version de M. Thurneysen ne vise point, dans ces cas surtout, à une exactitude littérale ; les passages en vers sont rendus dans une prose très légèrement rythmée.

Une substantielle introduction, des notices bibliographiques et un index, rédigés avec soin, complètent cet intéressant ouvrage de vulgarisation, qu'on sent écrit par un spécialiste.

E. Ernault.

Henri Sée. **Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge,** Paris, Girard, 1901. xxxvii-638 p.

M. H. Sée était bien préparé par ses travaux antérieurs à tracer un tableau d'ensemble de la condition des classes rurales en France au moyen âge. Ses études sur les classes serviles en Champagne (*Revue historique*, t. 56 et 57) et sur les classes rurales en Bretagne (*Annales de Bretagne*, 1896, t. XI et XII) avaient été justement remarquées. Il a étendu ses observations sur la France entière et, très bien informé, au courant des recherches les plus récentes, très bien documenté, travaillant sur les sources elles-mêmes, il a pu nous donner un exposé clair, méthodique, complet du régime de la propriété foncière et surtout de la situation des paysans au moyen âge. Nous nous plaisons à reconnaître le service qu'il a rendu à la science en mettant au point une foule d'idées trop souvent laissées dans le vague et dans l'imprécision.

Son introduction (p. 1 à 13), quoique touchant à des questions graves, ne doit pas nous arrêter. C'est une simple entrée en matière sur les origines du régime domanial, c'est-à-dire sur l'organisation de la propriété foncière dans la Gaule romaine et sous les Mérovingiens.

L'ouvrage ne commence réellement qu'avec le livre Ier, c'est-à-dire avec l'étude des classes rurales sous les Carolingiens (p. 21 à 123). L'auteur y constate que le bénéfice a son origine dans *le* précaire. La chose n'est pas très sûre, ainsi qu'on peut le voir en se reportant, par exemple, au livre récent de M. Guilhiermoz, sur les origines de la noblesse (1902). Il dit : « *le* précaire de l'époque franque qui dérive sans doute du précaire romain. » Encore un point qui n'est pas établi; M. H. S. aurait trouvé dans le remarquable *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, de M. Esmein, 3e éd., p. 131, une démonstration de nature à infirmer singulièrement sa conjecture. C'est sans doute parce qu'il rattache la *precaria* franque au précaire romain qu'il lui donne, comme à celui-ci, le nom de précaire *au masculin*, con-

trairement à l'usage courant et au langage employé par les textes. Je crains que la formule de la p. 23 : « le précaire peut se transformer en bénéfice ou en tenure » ne paraisse un peu vague; même observation, p. 26, au sujet de la recommandation; on n'entend, d'ordinaire par là que l'acte qui établit la relation personnelle du vasselage et du sénior-at. A la p. 59, la formule citée, Zeumer, *Formulae merovingici et karolini aevi*, p. 228, form. 1, porte simplement : *jactante denario*, à propos d'un affranchissement opéré en présence du roi; M. S. traduit : « un dernier est jeté sur l'autel; » c'est ajouter au texte. On peut se demander s'il est légitime de généraliser comme il le fait, les *Capitula ad legem Baiwariorum addita* (Boretius, I, 158) ou plutôt de les interpréter comme il le fait, en y voyant une injonction à l'affranchi *per cartam* de prendre un patron ; il y est dit simplement que le roi perçoit une composition de 40 *solidi* en cas de meurtre d'un affranchi *per cartam* qui ne s'est pas choisi de patron. P. 71, à propos des origines du formariage, on s'étonne de ne pas voir citer le traité classique de M. Esmein, *Le mariage en droit canonique*, 1891. Sur les origines de la mainmorte, p. 73, n'aurait-il pas fallu se référer à l'organisation du colonat romain et voir si, au IXe siècle, cette organisation n'avait point persisté (cf. p. 74)? J'ai quelque peine à accepter l'explication que donne M. S. de l'origine des corvées (p. 85). « C'est, dit-il, une nécessité économique qui leur a donné naissance. » Où est cette nécessité et qui empêchait le propriétaire de faire cultiver ses terres par des esclaves, par exemple? Les colons du Bas-Empire ne paraissent pas avoir été soumis à la corvée dans l'intérêt du propriétaire de qui ils tenaient *le* domaine. En faisant de la corvée une pièce essentielle du régime domanial qu'il décrit, M. S. se trouve obligé de fermer les yeux sur les précédents qu'elle a dans le droit public romain. Charge domaniale aussi que le service militaire (p. 92)! Cf. Guilhiermoz. *Essai sur l'origine de la noblesse en France au moyen âge*, 1902, pp. 119-293. Dans la critique que fait M. S. de l'opinion de M. Viollet sur l'origine des banalités (p. 95), il néglige, ce me semble, un fait important : d'après M. Viollet, le four, le moulin banal aurait été créé par des communautés d'hommes libres et le seigneur féodal aurait mis la main sur ces établissements publics; s'il y a eu des communautés de ce genre, des groupes d'hommes libres vivant ensemble, il n'est guère douteux qu'elles n'aient possédé un moulin et un four communs; chaque habitant ne devait pas avoir le sien, c'eût été trop coûteux; les preuves directes ne sont pas indispensables pour établir cela. A mon sens, on peut contester l'existence de ces communautés et par voie de conséquence, celle du four ou du moulin commun ; mais si on admet que ces communautés ont existé, la substitution du moulin et du four aux procédés primitifs de broyage du grain et de cuisson du pain entraîne forcément la création d'établissements publics, destinés à pourvoir aux besoins de tout un village.

Par ce côté les banalités se rattachent aux institutions germaniques ; ce n'est pas une raison pour ne pas admettre en même temps que le régime domanial romain avait amené leur création dans les régions où il prédominait. On ne voit pas pourquoi les banalités n'auraient pas eu une double origine, romaine et germanique. A cette occasion quelques détails d'ordre purement technique n'auraient pas été de trop ; on voudrait savoir ce que représentait de dépenses la construction d'un moulin, ce qu'il pouvait moudre, ce qu'on consommait de blé, etc. D'une manière générale, les renseignements économiques n'occupent pas une assez large place dans un livre où on en fait une si grande (et avec raison) à l'action des causes économiques. On a craint sans doute d'étendre outre mesure un cadre déjà trop vaste. — M. S. accorde trop d'importance au régime domanial pour ne pas faire sienne l'opinion de Fustel de Coulanges au sujet des communaux : à ses yeux ce sont des annexes, des parties intégrantes du grand domaine ; les cultivateurs de celui-ci n'en ont que l'usage et non la propriété ; ils n'en sont devenus copropriétaires qu'à une époque relativement récente ; aussi faut-il se garder de voir dans les communaux si nombreux au moyen âge des vestiges de la propriété collective des temps primitifs. Est-il vrai cependant, comme semble le penser M. Sée, que le régime domanial impliquât comme conséquence forcée l'exploitation des bois et pâturages par voie de concessions à des usagers ? Qui empêchait le grand propriétaire de tirer parti lui-même, directement, de cette catégorie de biens ? Pourquoi n'aurait-il pas eu des troupeaux lui appartenant en propre ? Je ne sais si on ne pourrait pas retourner contre M. S. le reproche qu'il adresse aux partisans de l'opinion qu'il combat, MM. Viollet et Glasson, par exemple. Il se demande s'ils n'ont pas eu le tort de se laisser guider par des idées préconçues, par des théories *a priori* sur l'évolution de la propriété. Ses adversaires lui diront peut-être que son siège était fait. Il en appelle aux textes ; il présente un tableau saisissant de l'appropriation des communaux par les seigneurs dans les premiers temps de la féodalité. A quoi ses adversaires répliqueront qu'ils ne nient point sans doute cette mainmise pratiquée par le pouvoir seigneurial sur les communaux, mais qu'ils ont fourni des textes pour l'époque postérieure aux invasions et qu'en dehors des textes, leur thèse ressort avec beaucoup de force de l'enchaînement des faits historiques, qu'elle repose sur des indices graves qui ne sont guère moins probants que des textes positifs.

Avec les livres II et III on passe à l'époque féodale et on étudie successivement la condition des paysans et le régime domanial. Si la condition générale des serfs est bien connue, celle de certaines catégories d'entre eux, les serfs de l'Église, les serfs du roi, les colliberts (cf. E. Mayer, *Deutsche. u. franz. Verfassungsgeschichte*, II, 13 et 15), présente des particularités au sujet desquelles on trouve dans le

livre de M. S. d'utiles précisions (p. 186, 190); j'en dirai autant des hôtes (p. 225), tenanciers libres et privilégiés, au moins en règle générale. Le développement de la classe des vilains ou tenanciers libres proviendrait, d'après M. Sée, p. 224, « dans une forte mesure, de l'extension des modes de tenure qu'on appelle le précaire, le complant, la censive. » N'est-il pas plus exact de dire, à l'inverse, que, les tenanciers libres se multipliant, les tenures du genre du complant et de la censive devinrent plus fréquentes ! Rien n'oblige à supposer que tous les paysans libres de l'époque franque ont été asservis; il devait en subsister assez pour constituer un élément important de la population; cet élément s'est accru par suite de l'affranchissement des serfs. Il s'agit donc de rechercher les causes de ce dernier phénomène.

La raison principale est, à nos yeux, d'ordre économique ; nous sommes sur ce point de l'avis de M. S. C'est parce que les serfs se sont enrichis qu'ils ont pu s'affranchir ; la richesse a été l'échelon qui leur a permis d'atteindre la liberté. Leur affranchissement nous apparaît ainsi comme un expédient fiscal, au moins dans un grand nombre de cas; cette taille arbitraire dont les menace le seigneur, est peu productive; nombre de serfs y échappent en dissimulant leurs ressources; qu'on leur accorde la liberté, ils la paieront à beaux deniers comptants; l'argent ne leur manquera point pour cela. Une fois le mouvement vers la liberté dessiné, lorsqu'il y eut çà et là des centres prospères dotés de franchises, la grande préoccupation des seigneurs fut d'éviter que leurs serfs n'émigrassent vers ces régions qui exerçaient sur eux une attraction bien naturelle; ils sentirent qu'ils ne les retiendraient dans leurs domaines qu'à la condition de leur concéder les privilèges équivalents; la politique acheva ce que la fiscalité avait commencé. Les autres motifs donnés dans les actes d'affranchissement ne sont, la plupart du temps, que de vains prétextes ou des clauses de style, legs de l'époque où existait l'esclavage.

Au sujet du régime domanial dont il est question ensuite, notons d'abord (cf. p. 303) que dans le Languedoc le mot fief a le double sens de fief et de censive; c'est ce qui résulte des articles de la Coutume de Toulouse et de la plupart des autres Coutumes concernant les *feuda*. Les tenures nobles n'en différaient pas moins des tenures roturières. Ce n'est là qu'une observation de détail, mais l'assertion émise, p. 315, me suggère une remarque plus générale et plus importante : « la plupart des droits, dit M. S., qui paraissent dériver d'anciens impôts publics, et, qu'à première vue, l'on dirait issus du démembrement de l'autorité souveraine, sont nés, en réalité, de la constitution économique du domaine. » Il cite, comme exemple, le droit de gîte et il demande aux partisans des théories qu'il combat d'établir que « tous les droits de gîte dérivent de prestations publiques. » Une pareille démonstration est, en effet, très difficile, pour ne pas dire impossible. Mais, là où il y a eu succession ininterrompue

de ces droits, il est malaisé de se défendre de l'idée qu'ils n'ont pas cessé d'exister, que ce sont toujours les mêmes, à cette différence près que le bénéfice en revient à d'autres qu'à ceux qui l'avaient tout d'abord. L'analogie que présentent ici les tonlieux et les péages nous paraît décisive. M. S. affirme bien le caractère exclusivement domanial de ces droits ou redevances dont l'analogie avec les anciens impôts ou charges publiques est indéniable, mais il faudrait établir que le régime domanial ne se conçoit pas sans ces droits et nous doutons qu'il y soit parvenu. Il nous semble qu'il exagère la vertu et les effets du régime domanial et qu'il rabaisse beaucoup trop ceux de la constitution féodale de la société du moyen âge (cf. p. 316 et s., discussion des idées de M. Flach sur l'origine des droits féodaux). Si le paysan est grevé de si lourdes redevances, la faute en est presque uniquement, d'après M. S., à la propriété et à son organisation; mais, par une opposition hardie et difficile à justifier, il croit en même temps que c'est le régime domanial qui a transformé l'esclave antique en tenancier libre, qui a créé la petite propriété paysanne (p. 326). Il aurait ainsi guéri les maux qu'il avait faits. Pour nous, loin d'apercevoir un rapport nécessaire entre le régime domanial et la libre propriété, nous verrions plutôt dans ce régime un obstacle à l'affranchissement du tenancier. C'est par d'autres causes, celles qui ont ruiné le régime domanial, que nous essaierions d'expliquer le mouvement vers la libre propriété. Qu'on nous comprenne bien, d'ailleurs ; nous sommes loin de prétendre que les idées de M. S. ne sont pas dignes d'attention; nous exprimons des doutes sur la solidité de leur démonstration ; nous demandons un supplément de preuves à l'appui de ses aperçus systématiques et pour le moment, nous ne nous sentons pas convaincus, tout en rendant pleine justice au mérite de l'œuvre de M. S. Ses théories sur la genèse des droits domaniaux auraient dû lui fournir une base sûre pour la classification de ces droits et il avoue lui-même que cette classification l'a embarrassé ; sur certains points elle est difficile à justifier. Comment, par exemple, opposer les droits de mutation aux redevances réelles? ne sont-ils pas dus à raison d'une concession de terre? ne supposent-ils pas de toute nécessité une tenure?

Les nombreux détails sur chacun des droits féodaux offrent un grand intérêt. Cependant, à la page 395, M. S. tranche trop vite une question qu'il sait pourtant fort discutée, celle de la nature originaire du cens; faut-il y voir le prix de la location de la terre ou une redevance sans rapport avec le revenu réel de celle-ci, purement récognitive du droit du seigneur? Pour M. S., c'est un fermage. Un autre érudit, M. Guilhiermoz, dans son livre sur les origines de la noblesse, vient de soutenir la thèse inverse. A propos de la justice domaniale, p. 434 et s., nous aurions à faire les mêmes réserves que pour beaucoup de droits féodaux; M. S. en fait une dépendance exclusive de

la propriété ; ce système nous semble trop absolu ; il n'est vrai qu'à moitié ; la justice domestique du maître sur ses gens sous le Bas. Empire n'a eu qu'une importance secondaire ; il a fallu le mouvement féodal pour lui donner cette grande extension que l'on constate au moyen âge ; des éléments divers se sont mêlés pour composer ce singulier alliage qu'est la justice seigneuriale. Et d'une manière générale, le système de M. S. rend très difficile l'intelligence des changements qui se sont produits en matière de justice et de droits féodaux ; comment ce régime domanial si fortement assis aurait-il été attaqué ? On ne se l'explique qu'à la condition de considérer que les droits politiques s'y trouvaient comme engagés ; c'est du côté politique que se trouvait son point de moindre résistance ; c'est par ce côté qu'on a attaqué, disjoint, désorganisé le bloc.

Ce compte rendu ayant déjà des dimensions anormales, nous n'analyserons pas les chapitres où M. S. cherche à donner un aperçu de la condition matérielle et morale des paysans, ceux où il est question des rentes foncières, des contrats de location, des communautés d'habitants. On ne les lira pas avec moins d'intérêt et de profit que le reste de cet ouvrage où tant de questions importantes sont soulevées et tant de documents mis en œuvre. J. Brissaud.

Cronica Troyana, codice gallego del siglo XIV de la bibliotheca nacional de Madrid con apuntes gramaticales y vocabulario por D. Manuel R. Rodriguez. Publícalo á expensas de la excma diputacion de esta provincia Andrés Martinez Salazar. La Coruña, Imprenta de la Casa de Misericordia, MDCCCC. 2 vol. in-4 de xvi-366 et 370 pages, avec un fac-similé.

Cette magnifique publication fait le plus grand honneur à tous ceux qui y ont pris part, directement ou indirectement, et elle sera accueillie avec reconnaissance par le monde savant. M. Andrés Martínez Salazar, qui s'en est chargé, y a apporté tous ses soins ; il s'est acquitté très honorablement de cette lourde tâche. Le fac-similé d'une page du manuscrit, qui est joint à l'édition, permet d'en contrôler la valeur, et c'est en connaissance de cause que nous en faisons l'éloge [1].

L'introduction donne tous les renseignements bibliographiques désirables. Comme le manuscrit reproduit a une lacune au commencement, l'éditeur a publié en appendice le texte d'un autre manuscrit qui appartient au célèbre écrivain espagnol Menéndez y Pelayo pour la partie qui correspond à cette lacune ; en outre, pour la partie commune, il a donné les variantes au bas des pages.

---

1. Une collation attentive ne nous a fait découvrir que des vétilles : l. 3, au lieu de *complidos*, il faut lire *compridos* (la syllabe *ri* est représentée par un *i* écrit au-dessus du *p*) ; l. 15, *tijna* est écrit avec une *n* sans tilde ; l. 31 au lieu de *ancho*, le ms. porte *ancha*, qui est d'ailleurs une faute de scribe pour *ancho*.

La version galicienne de la *Cronica Troyana* a été signalée depuis longtemps, mais avec des erreurs. La remarquable histoire de la littérature portugaise qui fait partie du *Grundriss* de M. Gröber et qui a pour auteurs M. Braga et Mme Michaelis de Vasconcellos répète à ce sujet ce qu'a dit Amador de los Rios, à savoir que le manuscrit en aurait été écrit par Nicolas Gonzales et achevé le 31 décembre 1350 (1388 de l'ère d'Espagne). Or, c'est le manuscrit castillan, d'où dérive le galicien, qui a été achevé à cette date; le texte galicien émane du copiste Fernan Martis (peut-être auteur de la traduction) lequel l'a écrit 23 ans plus tard.

L'éditeur avait espéré pouvoir imprimer en tête de sa publication une étude de M. Menéndez y Pelayo sur les origines et l'influence de la légende de Troie en Espagne; mais cette étude n'étant pas prête, il a dû s'en passer. On le regrettera, assurément; mais il n'est pas mauvais que l'édition princeps de la *Cronica Troyana* ait le caractère exclusif d'un texte de langue. Les notes grammaticales et le vocabulaire en sont au contraire l'accompagnement nécessaire. Ils sont de M. Manuel R. Rodriguez, qui a d'autant plus de mérite d'avoir assumé cette tâche qu'il est aveugle et qu'il a dû recourir aux yeux d'un jeune ami, M. Antonio Angel Longa. Il y a beaucoup de bonnes remarques dans ses *Apuntes gramaticales;* mais on sent trop que l'auteur est autodidacte et étranger aux derniers progrès de la philologie romane. Quant au *Vocabulario*, il a un défaut qui en diminue singulièrement l'utilité : les mots galiciens y sont simplements traduits en castillan, sans aucune référence au texte.

Antoine Thomas.

La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret, docteur en théologie, chanoine, etc. Époque moderne. T. II, XVIe siècle, revue littéraire. Paris, A. Picard, 1901, VI, 422 p., in-8°.

Le second volume de M. l'abbé Féret sur l'histoire de la faculté de théologie de Paris au XVIe siècle a suivi rapidement le premier; il n'est pas consacré, comme le précédent, à exposer ou à apprécier des faits généraux, mais nous offre un ensemble de notices individuelles, à la fois biographiques et bibliographiques, sur environ cent dix docteurs de la faculté à cette époque, Sorbonnistes, Navarristes, Franciscains, Carmes, Bénédictins, etc., sans compter d'assez nombreux *dii minorum gentium* mentionnés dans les notes. Elles ont certainement coûté à l'auteur de longues et ardues recherches; on lui saura d'autant plus gré d'avoir réuni sur ces personnages tant de renseignements utiles que ce rude labeur ne pouvait guère être récréatif; aussi personne n'avait eu le courage de s'y mettre avant lui, et bien peu, je suppose, auront celui de le contrôler à leur tour. Nous différerions

sans doute d'avis sur bon nombre des jugements élogieux énoncés au cours du volume, mais ne pouvons songer à l'analyser en détail. Nous devons avouer cependant que M. l'abbé Féret nous semble avoir dépensé un peu inutilement un temps précieux et beaucoup de patience, s'il a réellement lu tant de centaines d'in-folios et d'in-quartos qu'il énumère, produits indigestes de la scolastique d'alors, qui se prodigue en polémiques subtiles ou grossières, en traités d'édification bizarres [1], mais laisse à peu près stériles les champs de l'histoire ecclésiastique ou de l'exégèse scientifique. Pour quelques noms un peu plus connus, comme Noël Bède, Josse Clichtove, Claude d'Espence, Palma Cayet, René Benoît, Olivier Maillard, que d'illustres inconnus qui vraiment ne méritaient pas revivre! Je n'ai pas le courage, je l'avoue, de m'associer à l'indignation de M. F. contre le vol criminel de certains de leurs manuscrits qui ont profité, paraît-il, aux étrangers ; « ceux-ci ne cherchent-ils pas toujours *per fas et nefas* à s'enrichir de nos dépouilles » ? L'auteur concède d'ailleurs lui-même en certains passages, que ce « majestueux faisceau d'écrivains » n'a point brillé précisément par la profondeur scientifique [2] ni par le charme du style [3]. Dans la polémique elle-même, quelque virulentes que furent leurs attaques, ces grands docteurs n'ont pas toujours eu le dessus ; qui connaîtrait encore le *Théotime* de Gabriel de Puy-Herbault, si Rabelais, qu'il couvrait d'injures, ne l'avait immortalisé, bien malgré lui, dans le chapitre de *Pantagruel* où il a placé les « enraigez Putherbes » au milieu des enfants de l'Antiphysic ? Il y eut très certainement aussi, parmi eux, des esprits plus calmes et des travailleurs très sérieux [4], moralistes honnêtes, consciencieux éditeurs des Pères ; mais le gros méritait les dures et moqueuses paroles d'Erasme : *Sunt Parisiis aliquot inauspicata ingenia, nata in odium bonarum litterarum ac publicae tranquillitatis.* Ils appartiennent néanmoins au tableau de l'époque et il faut donc se résigner à faire la connaissance de ces « vaillants athlètes » quand on veut se rendre compte de

1. Tels le *Cerf spirituel*, les *Allumettes du feu divin*, la *Piscine de patience*, la *Tourterelle de viduité*, le traité de René Benoît sur les causes des maléfices et nœuds d'aiguillettes, les sermons de Raulin sur les causes de la stérilité des femmes, etc.

2. Dans le domaine de l'histoire, quand ils l'ont abordé, ç'a été « tantôt avec l'ardeur passionnée du controversiste, tantôt sans discernement vraiment critique » (p. 411).

3. « Il serait difficile de découvrir parmi les gradués de la faculté des stylistes comparables à Dolet, Ramus, Turnèbe, Louis Meygret, Calvin, Bèze, etc. » (p. 409).

4. Par exemple Gilbert Génébard, « hébraïsant sérieux... fait assez rare parmi nos théologiens. » J'hésite donc à faire remonter à lui (plutôt qu'à l'auteur) le renseignement qu'il avait « traduit la *Brève Chronique des Hébreux* par Sedet Olam Zuta » (p. 344). Ma compétence en hébreu est nulle, mais je me suis laissé dire par un lecteur du présent livre, qui est très compétent, que dans ce passage on aurait pris le Pirée pour un homme, *Seder Olam Zouta* n'étant nullement un nom d'auteur, mais signifiant *Chronicon parvum*.

l'esprit du XVIe siècle. Aussi remercierons nous M. l'abbé Féret de nous avoir notablement facilité la besogne, en rédigeant à l'usage des profanes ce manuel consciencieux, relatant leurs vies et leurs écrits.

R.

L'Isthme et le Canal de Suez, Historique. État actuel par J. Charles-Roux, ancien député. Avec 5 planches, 12 cartes et plans hors texte et 268 gravures. Paris, Hachette et Cie, 1901, 2 vol. gr. in-8° de IV-516 et 550 pages.

L'isthme de Suez est percé depuis hier, mais l'œuvre de Lesseps n'a été que la réalisation récente d'une des pensées les plus lointaines de l'humanité. Les Égyptiens songèrent d'abord à un canal du Nil à la Mer Rouge. Séti Ier commença l'œuvre ; Rhamsès Méiamoun, Nécos II, puis Darius y travaillèrent ; Ptolémée II l'acheva. Ensablé vers l'époque des Antonins, ce canal fut remis en état par le calife Omar (640), mais il cessa d'être utilisé vers le milieu du VIIIe siècle et finit par être à peu près complètement recouvert par les sables.

Cependant les difficultés de la route de terre d'Europe aux Indes par la Syrie et la Mésopotamie, la longueur de celle de mer par le Cap de Bonne-Espérance, ramenèrent, au XVIe siècle, l'attention des esprits sur la possibilité et la nécessité du percement de l'isthme de Suez. Le pape Sixte-Quint, le capitan pacha El Euldj Ali, y songèrent. Un français anonyme le proposa à Richelieu et dès lors la question ne cessa de préoccuper tous les grands esprits de l'Occident. Sous Louis XIV nos ambassadeurs à Constantinople s'employèrent fort à assurer la liberté du commerce par l'isthme, mais ils étaient attentifs surtout à la route de terre. Cependant Leibniz et, plus nettement que lui, un commerçant français, Jacques Savary, émirent de nouveau l'idée de la réunion des deux mers. Au XVIIIe siècle, le marquis d'Argenson, Voltaire, Ali-Bey, la préconisèrent. En 1776, M. de Montigny, envoyé en mission aux Indes, fut chargé d'en examiner la possibilité et, l'année suivante, le baron de Tott en proposait la réalisation au Sultan. A la veille de 1789, Volney en reparlait encore ; elle était, dès ce moment, entrée dans les préoccupations courantes de l'opinion. Durant l'expédition d'Égypte, l'ingénieur Le Père offrit à Bonaparte de rouvrir l'ancien canal. Avec Méhémet-Ali les projets se multiplient. Il faut citer ici les noms de Linant-Bey et de Mougel-Bey, de Waghorn, de Linant de Bellefonds ; il faut citer surtout les Saint-Simoniens.

Tout le chapitre que leur a consacré M. Charles-Roux est à lire. Admirateur — et à juste titre — de M. de Lesseps, l'auteur ne pouvait cependant ni méconnaître ce que celui-ci devait à Enfantin et à ses amis, ni approuver complètement sa conduite à leur égard. Il a surmonté la difficulté avec beaucoup de tact et de droiture, en laissant

la parole à Enfantin lui-même. Celui-ci ne garda de sa déception aucune amertume; songeant à l'œuvre et non pas à lui-même, il dévoilaun jour son sentiment intime à Maxime du Camp. « Il importe peu, lui dit-il, que le vieux Prosper Enfantin ait subi une déception, mais il importe que le canal de Suez soit percé et il le sera; c'est pourquoi je remercie Lesseps et je le bénis ».

A ces belles paroles, ceux qui croient à la justice immanente pourraient ajouter une réflexion. En même temps que Suez, les Saint-Simoniens avaient conçu l'idée de Panama; qui sait si ce n'est pas à eux aussi que Lesseps a dû le projet dont l'essai de réalisation a amené, avec tant de désastres privés, les tristesses de ses derniers jours? En ce cas cependant il est permis de penser que la revanche des choses a été trop dure. L'histoire sera plus juste et, pardonnant à un grand homme d'avoir été un homme, elle accordera son admiration à l'exécuteur du canal de Suez, sa respectueuse pitié au vaincu.

Nous n'insisterons pas sur les pages que M. Charles Roux consacre à l'œuvre de Lesseps, à l'histoire du canal depuis son ouverture et à son état actuel. Il faut signaler toutefois l'équité de son jugement dans le départ qu'il fait, à propos des événements à jamais regrettables de 1882, entre la responsabilité propre de M. de Freycinet et celle de la Chambre; il faut signaler aussi dans l'exposé de la situation présente de la Cie de Suez, tout ce qui touche à son œuvre sociale. Elle est inspirée par le souci de l'humanité le plus éclairé, et la création de dispensaires, l'entretien d'un service médical bien organisé, servent non seulement les intérêts de la Compagnie, mais profitent au bon renom de la France.

L'ouvrage de M. Charles-Roux sera encore rendu précieux aux historiens par les documents des annexes et par la bibliographie qui le termine. L'illustration en est remarquable, bien que les clichés fournis par *l'Illustration* et que leur valeur documentaire rend intéressants, déparent un peu l'ensemble par leur usure.

Louis Farges.

— Le recueil de chansons enfantines, *Kinderlied und Kinderspiel im Kanton Bern* que fait paraître Mme G. Züricher (Zurich, Cotti, 1902; 168 p., in-8°) forme le deuxième volume que publie la Société des traditions populaires de la Suisse. C'est une collection aussi complète que possible, croyons-nous, de romances, de refrains, de randonnées, de couplets rimés ou allitérés, qui se chantent soit parmi la jeunesse soit entre parents et enfants, dans le canton de Berne. On trouve là quelques-unes de nos rondes enfantines chantées en français, par exemple : « Il était une bergère... » Certaines chansons (v. n° 573 et s.) plaisantent un peu vertement les soldats de la Révolution, confondus avec les Armagnacs; Napoléon est chansonné aussi. Un certain nombre de ces refrains ont cours en Alsace, plus ou moins modifiés; tels sont les nos 58, 76, 171, 257, 307, etc., etc.

Jusqu'au fameux *Hans im Schnokeloch*, le pacha immortalisé par les Strasbourgeois, qui s'est acclimaté au pays de Berne. Au point de vue linguistique, l'ouvrage renferme un grand nombre de termes intéressants. L'auteur n'en a traduit que quelques-uns en note, ceux qu'il a considérés comme trop spéciaux ou difficiles pour les étrangers. Il est regrettable qu'il n'ait pas songé à faire un index comprenant tous les mots particuliers au dialecte, tels que *bänzeli* (agneau), *titteli* (poupée), *gyme* (interstice), *simme* (fleuve), *chlammerhufe* (fourmi), *schiche* (jambe), *guggersur* (surelle), *schileeschelm* (coupe-bourse), *pantöfelipudel* (?) etc., etc. Le nombre de ces mots est considérable. Cet oubli, d'ailleurs, pourra être réparé. Il eût été intéressant aussi de signaler les formes archaïques ou singulières comme *verbrunne* (brûlé) et *bin* (jambe), qui caractérisent cet idiome. A ce propos, signalons une série de finales que l'allemand et ses dialectes en général ne connaissent qu'atones et qui, à Brienz, sont sonores et sans doute accentuées : *grossän*, *chlynän* pour *grossen* et *kleinen*. Voici deux expressions qui reviennent fréquemment : *äne täne* et *doppelthee* ou *dupetäne*, corruptions probables du fr. *une deux* et *double deux;* elles existent également en Alsace. L'ouvrage de Mme Züricher se termine par dix pages de musique, où se trouvent notés les airs les plus marquants. Quand il sera complété par un lexique qui en facilitera l'usage, ce recueil sera une mine plus précieuse encore pour les linguistes et les folkloristes. — E. Clarac.

— Le XLIVe fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber va de *Blad* à *blast*, *blust* et comprend, en deux colonnes, les pp. 17-176 du cinquième volume; à remarquer les mots *blöd*, *blag* (plag), *blug*, *blahe*, *blick*, *blueme*, *plamp*, *plan*, *blind*, *plunder*, *blank*, *plapp*, *plarr*, *blas*, *bloss*, *blast*, etc., avec leurs composés.

—La Pitt Press Series de Cambridge vient de s'enrichir d'un nouveau petit volume allemand : *Prinz Eugen von Savoyen*, *von Heinrich von Sybel edited by* E. C. Quiggin, avec une Introduction historique et un commentaire abondant et consciencieux. (Un volume in-8o, xxvi et 180 p. Cambrige 1902. Prix, relié : 1 sh., 6 d.)

— Le 11e supplément annuel de l'Atlas Schrader, autrement dit *l'Année cartographique* que publie la librairie Hachette (1 fascicule in-folio de 3 cartes avec texte), comprend les modifications géographiques et politiques des années 1899-1900. M. E. Giffault s'est chargé de l'Asie (levés récents et itinéraires en Annam, Turkestan, etc.) ; M. Chesneau a étudié l'Afrique (Congo français, Éthiopie, Haut Zambèse, etc.) ; M. V. Huot, l'Amérique (zône contestée entre le Chili et l'Argentine et chemins de fer Brésiliens).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mars 1902.

L'Académie sera représentée, à l'inauguration de la section étrangère de l'École française d'Athènes, par M. Roujon, membre de l'Académie des beaux-arts, déjà chargé de représenter cette Compagnie à la même solennité.

M. Ch. Joret continue la lecture de sa notice sur M. de La Borderie, son prédécesseur.

M. Salomon Reinach expose les raisons pour lesquelles il croit que dans les vers de la *Pharsale* de Lucain :

« ..... Si veris magna paratur Fama bonis et si successu nuda remoto Inspicitur

virtus, quidquid laudamus in uilo Majorum *fortuna* fuit ,....., », le mot *fortuna* doit être remplacé par les mots *sors una*. — M. Bréal pense qu'il faut maintenir la leçon traditionnelle.

Séance du 26 mars 1902.

La Société royale de Londres annonce qu'elle a pris possession de la Direction de l'Association internationale des Académies.

M. Joret continue la lecture de sa notice sur M. de La Borderie, son prédécesseur.

M. Foucart communique, au nom de M. Maspero, une inscription grecque découverte à Memphis. C'est un décret voté par les Iduméens établis dans la ville et la corporation des agents de la police militaire en l'honneur de Dorion, parent du roi et stratège du nome, qui leur avait accordé sa protection.

Séance du 4 avril 1902.

M. Philippe Berger, président, annonce la mort de M. Jules Girard, décédé à Cannes le 30 mars.

La séance est levée en signe de deuil.

Séance du 10 avril 1902.

M. Lair, membre libre, donne lecture de sa notice sur M. Célestin Port, son prédécesseur.

M. Heuzey étudie un bas-relief syrien d'époque gréco-romaine, sur lequel on voit un dieu cavalier, le fouet à la main, vêtu, à l'orientale, d'une tunique à manches et d'un pantalon serré à la cheville, avec un grand carquois suspendu à l'arrière du cheval. La tête nue, imberbe et d'aspect juvénile, entourée d'une chevelure rayonnante, a tout à fait le caractère que la tradition classique donnait aux divinités solaires. L'inscription grecque, gravée sur la plinthe, peut se traduire ainsi : « Au dieu Gennéas, dieu national, Mazabbanas et son fils Marcus ont consacré ce monument, en l'année 507, mois *dystros* (195 ap. J.-C., suivant l'ère des Séleucides). » — M. Heuzey rapproche cette divinité d'un dieu Gennaios, adoré à Emèse sous la forme d'un bétyle ou pierre volante, à Baalbeck sous celle d'un lion. — M. Heuzey passe ensuite en revue plusieurs stèles, dont l'une représente un personnage en costume phénicien de l'époque perse. Une autre porte, au-dessous d'une figure de femme voilée à la grecque, une curieuse décoration symbolique : ce sont deux pleureuses, symétriquement agenouillées, qui versent la libation funéraire sur une plante sacrée formant le milieu du motif. — Des inscriptions, traduites par M. Ledrain, donnent les noms de Baaliathon, fils de Abdmelqarth, de Baalshamar et de son fils Ogbaal, et celui d'une divinité complexe, Moloch-Astarté, déjà connue par la mission de M. Renan.

Séance du 18 avril 1902.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, envoie à l'Académie, avec une longue lettre, les deux derniers fascicules du *Bulletin de correspondance hellénique* (fasc. VII-XII de 1900, et fasc. V-VI de 1901).

M. Eugène Müntz étudie l'histoire des peintures du XIVe siècle qui ornent à Avignon soit N.-D.-des-Doms, soit le Palais des Papes. De récentes recherches lui ont promis de serrer de plus près plusieurs problèmes se rattachant à ces cycles mystérieux. Grâce à des documents d'origine siennoise, négligés par les biographes, on peut pénétrer dans l'intimité du principal des artistes fixés à Avignon : Simone Memmi, le rival de Giotto et l'ami de Pétrarque. M. Müntz fait connaître sa situation de famille, ainsi que sa situation de fortune. Il établit en même temps, à l'aide d'une inscription contemporaine, que l'artiste s'appelait bien Memmi, comme l'a déjà affirmé Vasari, et que tout ce que la critique moderne a écrit contre cette assertion est pure fantaisie. Simone peignait à la fois des fresques monumentales, telles que la *Vierge et le Christ* du portail de N.-D.-des-Doms, conservées jusqu'à nos jours, et des retables de dimensions presques microscopiques, fins comme des miniatures. Un tableau authentique, conservé à Liverpool, et portant la signature *Simon de Senis me fecit*, avec la date 1342 (par conséquent peint à Avignon), permet, par comparaison, de revendiquer définitivement en faveur de Simone la série des scènes de la *Passion*, divisées entre les Musées du Louvre, d'Anvers et de Berlin. Ce sont des chefs-d'œuvre de fini et de sentiment. Le frontispice enluminé par Simone pour le Virgile de son ami Pétrarque a été exécuté vers la même époque. Par contre, les seules peintures que l'on pouvait encore être

tenté d'attribuer à Simone, celles de la chapelle Saint-Jean, au Palais des Papes, jurent trop avec ses ouvrages authentiques pour sortir de son pinceau. Elles sont l'œuvre d'un des nombreux peintres italiens qui se trouvaient à Avignon en même temps que lui. En résumé, Avignon ne possède plus qu'un seul ouvrage authentique de Simone Memmi : la fresque du fronton de N.-D.-des-Doms. — M. Müntz insiste sur l'intérêt qu'il y aurait à faire exécuter, par un des habiles dessinateurs attachés au service des Monuments historiques, un facsimilé de ce débris vénérable, dont les jours sont comptés. Il prie l'Académie de tenter une démarche dans ce sens auprès de M. le directeur des Beaux-Arts.

L'Académie procède à l'élection d'un membre du Conseil supérieur de l'instruction publique en remplacement de M. Jules Girard, décédé. Au deuxième tour de scrutin, M. Bréal est désigné comme candidat aux suffrages des cinq Académies.

L'Académie procède à l'élection d'un délégué à l'Association internationale des Académies. M. Perrot est élu.

L'Académie procède à l'élection d'un délégué à la commission du *Journal des Savants*. M. Delisle est élu.

M. Oppert communique la traduction du commencement du long récit de Gudéa, conservé dans le cylindre A du Musée du Louvre et provenant de Telloh, d'où l'avait rapporté M. de Sarzec. Ce texte remonte à une époque très ancienne, qui n'est pas antérieure au milieu du cinquième millénaire avant l'ère chrétienne. Il est entièrement écrit en sumérien.

Séance du 25 avril 1902.

M. Eugène Müntz communique une lettre où M. l'abbé Gayet, curé d'Andeville (Oise), lui signale des fresques du pontificat de Clément VI, contemporaines par conséquent de celles du Palais des Papes d'Avignon, et qui semblent jusqu'ici avoir échappé à tous les archéologues. Ces fresques, purement ornementales, ont été exécutées sur l'ordre du cardinal de Monfavet.

L'Académie, sur la proposition de la commission de la Fondation Piot, accorde une somme de 2,000 francs à M. Eugène Déprez, qui se rendra à Londres pour y étudier les documents d'archives relatifs à la construction de l'Hôtel du Roi et de la Tour de Londres, et dans lesquels il est fait mention d'artistes français, sous les règnes d'Edouard Ier, d'Edouard II et d'Edouard III.

Le R. P. Séjourné, supérieur du Couvent de Saint-Etienne à Jérusalem, communique plusieurs inscriptions sémitiques et grecques qui lui ont été adressées par les religieux dominicains de l'Ecole Biblique. La plupart des inscriptions sémitiques ont été relevées par les PP. Janssen et Savignac, au cours du voyage d'études qu'ils viennent de faire en dirigeant la caravane actuelle de l'École au Sinaï, avec retour par Akabah et Pétra. On a pu suivre la voie romaine d'Akabah à Maan; on y a retrouvé des milliaires, dont deux de Trajan. Dix-neuf inscriptions nabatéennes ont été relevées. — Le R. P. Séjourné signale ensuite une nouvelle mosaïque découverte à Mâdaba et trois inscriptions grecques trouvées à Jérusalem, à Yabra et à Feiran.

M. Léopold Delisle donne lecture de la note suivante : « J'ai eu l'occasion d'exprimer dans le *Journal des Savants*, en septembre 1900, mon opinion sur la valeur des arguments développés par notre correspondant, M. le chanoine Chevalier au sujet du Saint-Suaire de Turin et auxquels les Bollandistes ont donné leur adhésion. A la demande de plusieurs de mes confrères, je crois devoir déclarer que ces arguments me paraissent avoir jusqu'ici conservé leur valeur. »

M. Hamy présente quelques observations sur un ouvrage intitulé : *Codex Nuttall. Fac-simile of an ancient Mexican codex belonging to Lord Zouche of Harynworth.* Peabody Museum (Cambridge, Mass., 1902, in-4°). Il fait remarquer que l'Université Harvard, en publiant ce fac similé, suit l'exemple donné par M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 19 mai — 1902

Manuel de philologie iranienne, I, 3; II, 4. — STUDER, Réforme orthographique internationale. — H. L., Aesus. — Introduction jacobite aux Psaumes, p. DIETTRICH. — BREMER, La jurisprudence avant Hadrien, II. — NAVILLE, Le Credo des chrétiens. — SCHÜCKING, L'avènement d'un roi chez les Germains. — EBERSTADT, L'origine des métiers. — BRUNNER, Principes de l'histoire du droit allemand. — TOZER, Commentaire de la Divine Comédie. — SCHULTE, Le commerce de l'Allemagne de l'ouest avec l'Italie. — P. CALMETTE, Choiseul et Voltaire. — Académie des inscriptions.

Grundriss der iranischen Philologie, édité par Wilh. Geiger et Ernst Kuhn. T. I, 1re partie, 3e livraison et 2me partie, 4e livraison. — Strasbourg, Trübner, 1901. Prix : 5 m. 50 pf. et 4 m. 50 pf.

Les deux livraisons qui viennent d'être offertes à la curiosité de l'érudit attiré par l'idée de trouver rassemblés en un seul ouvrage les résultats des études iraniennes durant le XIXe siècle terminent chacune une des deux divisions dont se compose, suivant le plan primitif, le premier volume de cette entreprise considérable. Mais ce plan lui-même n'a pas pu être maintenu dans son intégrité, comme l'éditeur l'annonce dans une courte préface. On a renoncé aux sections qui devaient être consacrées à l'ethnographie, aux monnaies et aux pierres gravées, ainsi qu'à la calligraphie. Une indisposition de M. Hübschmann a renvoyé à plus tard l'apparition de la section réservée à l'ossète. L'histoire de la philologie iranienne, déjà traitée en une certaine mesure à propos de l'Avesta et des inscriptions cunéiformes perses, sera remplacée par un travail bibliographique que prépare M. Kuhn. Ces différents suppléments devant être publiés à part, il ne reste donc, pour terminer les deux volumes du *Grundriss*, que la cinquième livraison du tome second, contenant la suite et la fin de l'étude de M. Williams Jackson sur la religion nationale de l'Iran.

La première des deux livraisons actuelles est remplie tout entière par une grammaire du pehlevi des livres rédigée par M. C. Salemann, qui a adopté définitivement l'expression de moyen-persan (*Mittelpersisch*) pour désigner l'idiome dans lequel sont rédigés les documents des Sassanides et la littérature des Parsis, et dont il s'était déjà servi pour ses études parues dans les *Mélanges asiatiques* de Saint-Pétersbourg. L'emploi du mot *pehlevi* était traditionnel dans la science,

mais son emploi abusif, car il était vraiment étrange de voir appeler du nom des Parthes (*parthava* = *pahlav*) l'étage de la langue intermédiaire entre le vieux perse des Achéménides et le persan moderne. On sait que le pehlevi, tel qu'il nous a été transmis, n'a droit tout au plus qu'au titre de *zewârich* conservé dans un passage bien connu du *Fihrist*. Le terme de moyen-persan a l'avantage de mettre fin à la logomachie qui a régné si longtemps dans ces questions obscures, tout en indiquant clairement la position linguistique de cette langue, d'un étage historique intermédiaire. A ce propos, il me sera permis de trouver bien sévère, pour ne pas dire plus, la manière dégagée avec laquelle M. S. traite ma tentative de grouper certains dialectes du nord-ouest sous l'appellation de pehlevi-musulman, pour répondre à l'idée des Persans eux-mêmes, qui appellent pehlevi ces dialectes et non d'autres. Cette dénomination, empruntée à l'usage courant des Orientaux, a été proposée, il ne faut pas l'oublier, à une époque où aucune classification des dialectes du centre de la Perse n'avait encore été tentée. Ce que j'ai dit en tête de ma publication des quatrains de Bâbâ Tâhir 'Uryân ne peut être à aucun degré qualifié de « unmotivirte Namengebung » ; on pouvait tout au moins en retenir ce fait que la dénomination traditionnelle de *pehlevi* ne peut s'appliquer qu'à la branche médique, non à la branche perse.

M. S. explique clairement ce qu'il faut entendre par les mots sémitiques employés en pehlevi et montre une fois de plus que ce sont des idéogrammes conservés par la tradition des scribes depuis l'époque déjà lointaine où toute l'administration, dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate et même sur le reste du territoire du grand empire, était aux mains des Araméens ; seulement, il ne faudrait pas croire que ces braves expéditionnaires ne *lisaient* pas ces idéogrammes en sémitique ; ils l'auraient fait, quand ce n'aurait été que pour ne pas être compris des populations iraniennes qui les entouraient ; les bureaux n'aiment pas admettre les profanes à leurs secrets. Un tableau donné à la fin contient les verbes les plus importants, les pronoms et les particules, présentant l'idéogramme pehlevi en transcription iranienne, en lettres latines (alphabet phonétique de convention, avec mélange de lettres tchèques et d'une seule lettre grecque, le delta), et une traduction en persan moderne. Ce tableau de cent quarante caractères environ n'est destiné qu'à servir d'exemple, car pour avoir la série d'environ mille idéogrammes que connaît le *Fihrist* il faut se reporter aux glossaires de Haug et de West. De même la liste alphabétique de la p. 254, qui donne en face les unes des autres les formes épigraphiques et celles des manuscrits, ne fournit pas d'indications relatives aux ligatures, même les plus usitées.

La seconde de ces deux livraisons contient une table des matières du premier volume, qui est consacré à l'histoire de la langue. Cette table est précédée d'une liste des abréviations qui y sont le plus usi-

tées (pp. 425-427), et qui font ressembler les citations des livres d'érudition allemands à des textes remplis d'idéogrammes suméro-accadiens. Il y a trois index : celui des auteurs cités (pp. 429-432), celui des matières proprement dites (pp. 433-439), et enfin un index alphabétique des mots traités, répartis sous vingt-quatre rubriques, depuis le sanscrit jusqu'au celte, qui a eu l'honneur de voir sept mots cités, deux de plus que l'osque-ombrien. Comme tous les index de ce genre, celui-ci, qui paraît soigneusement fait, est appelé à rendre les plus grands services.

Cl. Huart.

Essai de réforme orthographique internationale en quarante langues par le Dr E. J. Studer.
Aesus, par H. L.

Vivant au milieu des travaux sérieux si nombreux que produisent aujourd'hui les études de linguistique, je croyais éteinte la race des celtomanes. J'ai tristement appris le contraire en ouvrant les deux volumes dont je viens de copier le titre.

La plus grande partie du livre dû à la plume de M. Studer ne concerne pas les études celtiques, mais dans le chapitre intitulé *Le Celte*, pp. 241-264, il y a presque autant d'erreurs que de pages. Déjà dans le chapitre précédent, voulant par manière de transition traduire un passage de Diodore de Sicile, voici ce que M. Studer fait dire à l'auteur grec :

« Nous lisons dans Diodore de Sicile, livre V, que les Celtes envahirent le pays des Ibères (l'Espagne) par le nord-ouest bien des siècles avant la guerre de Troie ; qu'ils y refoulèrent une partie de la population le long des côtes méditerranéennes jusqu'en Italie, et, après avoir combattu pour la possession du pays, l'habitèrent en commun par consentement de paix et par mariage. » Voici le texte de Diodore de Sicile, l. V, c. 33 : Τὸ παλαιὸν περὶ τῆς χώρας ἀλλήλοις διαπολεμήσαντες, οἵ τε Ἴβηρες καὶ οἱ Κελτοί, καὶ μετὰ ταῦτα διαλυθέντες, καὶ τὴν χώραν κοινῇ κατοικήσαντες, ἔτι δ'ἐπιγαμίας πρὸς ἀλλήλους συνθέμενοι, διὰ τὴν ἐπιμιξίαν ταύτης ἔτυχον τῆς προσηγορίας [Κελτίβηρες]. Dans ce passage il n'est question ni de la guerre de Troie, ni des côtes méditerranéennes, ni de l'Italie. M. Studer y traite Diodore de Sicile comme il traite la langue latine, p. 159, en affirmant que « le latin est sorti du grec et des idiomes barbares ou rustiques », et, p. 161, en écrivant que les Latins « avaient transformé le mot grec ἵππος en *equus*, parce qu'ils le prononçaient ainsi ».

Il me paraît bien difficile de lire avec calme un ouvrage où l'on rencontre de telles doctrines. Je me suis beaucoup raisonné, j'ai pris à plusieurs reprises la résolution de rester froid. Eh bien, je n'en suis pas venu à bout. Que penser de l'assertion suivante ? On doit consi-

dérer comme erronée la doctrine ainsi formulée par Arsène Darmesteter : « Le français n'est autre chose que le latin populaire dans ses développements séculaires » (p. 242). Et comment garder son sang-froid quand on lit, p. 244 : « les invasions successives des Kymris qui n'étaient que des Celtes ou Cimmériens selon le divin Homère », p. 244. Je voudrais bien savoir où Homère a dit chose pareille. M. S. ne cite pas le passage. Plus bas, p. 245, il avance que suivant Polybe « les Vénètes, établis sur l'Adriatique, étaient des Celtes venus de cette partie de la Gaule qu'on nomme le pays de Vannes », et il renvoie aux *histoires* de Polybe, l. II, c. 17 : or Polybe dans ce chapitre, § 4, dit que les Vénètes de l'Adriatique sont d'autre race que les Celtes, γένος ἄλλο, et, qu'ils parlent une autre langue, γλώττῃ δ'ἀλλοίᾳ χρώμενοι. P. 247 note, nous lisons qu'en Irlande « après l'abolition du sacerdoce gaulois au ve siècle saint Patrice brûla plus de 180 volumes contenant des documents importants pour l'histoire des collèges druidiques sous prétexte qu'ils étaient infectés des superstitions du paganisme ». Or, nous savons que les druides en Irlande ont survécu à saint Patrice puisque saint Columba bien postérieur fut en lutte avec eux ; et, quant aux 180 volumes qu'aurait brûlés saint Patrice, j'ignore où le dictionnaire Larousse cité par M. S. a pris cette intéressante indication historique. Le même M. S. affirme, p. 246, que la nation celte comprenait tous les peuples de la Gaule sans exception, et, revenant sur cette thèse, p. 248, il dit que les Gaulois, suivant Strabon, parlaient tous la même langue, « mais quelque peu variée, nuancée » ; à l'appui il cite en latin un passage grec : *eadem non usque quaque lingua utuntur omnes, sed paululum variata.* C'est la traduction d'un membre de phrase, l. IV, c. 1, § 1 ; mais ce membre de phrase est précédé d'un autre où Strabon dit que les Aquitains diffèrent complètement des Gaulois, non seulement par la langue, mais par la forme du corps [1] ; c'est aux habitants du reste de la Gaule que s'applique le passage de Strabon cité par le Dr Studer.

Le même, p. 257, répète d'après Granier de Cassagnac, cité dans le Dictionnaire Larousse, « que les patois actuels, dont le Celte forme la base et qui servent aux relations des paysans entre eux dans toute la France, de l'Océan aux Alpes et du Rhin aux Pyrénées, sont sensiblement les mêmes que ceux que César trouva établis parmi nos pères, que ceux que Bellovèse porta à Milan, Sigovèse en Asie-Mineure, Brennus à Rome et à Delphes, et qu'ils sont par conséquent bien antérieurs au latin, loin d'être nés de ses débris ». On perdrait son temps à réfuter cette thèse. Que dire enfin de l'assertion qu'après la prise de Rome en 390, les Gaulois sénonais occupèrent cette ville pendant un demi-siècle, p. 264.

---

1. Τοὺς μὲν Ἀκυιτανοὺς τελέως ἐξηλλαγμένους οὐ τῇ γλώττῃ μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς σώμασιν, ἐμφερεῖς Ἴβηρσι μᾶλλον ἢ Γαλάταις.

L'auteur d'*Aesus* ne cite aucune autorité, pas même celle de Granier de Cassagnac. Voici quelques citations extraites de son livre heureusement peu volumineux, 44 pages in-12.

« Aesus débarrassé de sa désinence latine, c'est As, l'unité, l'être en soi.

« Aesus, Hadès : mêmes noms, mêmes attributs.

« Le dolmen ou *table ronde* représente la matière unique.

« Le nom de Pythagoras signifie encore en dialecte breton explication de l'univers, cosmogonie. »

Isara, de *is* « eau », *ar* « or », ancien nom de deux rivières, l'Oise et l'Isère, qui roulaient des sables « d'or ».

Paris veut dire « par ou parmi les eaux ».

« Les Tuatha da Dana, peuples de Diane, nom conservé littéralement en Bretagne dans celui des petits *Duzes de la nuit* ».

« Mont béliard, *Mont de Bel ardent* ».

Je crois qu'en voilà assez.

H. d'Arbois de Jubainville.

Eine jakobitische Einleitung in den Psalter von Lic. Dr. G. Diettrich; Giessen; J. Ricker; 1901, in-8°, pp. xlvii-167. M. 6. 50.

Daniel de Çalah (village du Tour 'Abdin), écrivain jacobite de la fin du viie siècle, qui devint ensuite évêque de Tella (Constantina), avait composé un commentaire sur les Psaumes fort estimé de ses coreligionnaires. Cet ouvrage considérable fut ensuite abrégé : l'original et l'abrégé nous sont parvenus dans divers manuscrits. Au xive siècle, ou tout au plus tôt à la fin du xiiie siècle, un auteur anonyme compila un nouveau Commentaire du Psautier à l'aide des travaux de Daniel principalement, et de Bar Hébréus [1]. Ce commentaire est précédé d'une introduction assez étendue : c'est celle qui fait l'objet de la publication de M. Diettrich. Il en donne le texte, d'après un manuscrit Syriaque

---

1. M. D. a eu le tort de croire que le manuscrit Harris contient simplement un abrégé du Commentaire de Daniel de Çalah. Le Psautier est partagé en trois parties contenant chacune 50 Psaumes. A la fin de la première on lit : « Fin de la première partie du Livre des Psaumes, selon que l'a expliqué Daniel de Çalah et *feu* Mar Grégoire le Mafrian » (c'est-à-dire Bar-Hébréeus, mort en 1286). Le mo *tmnoho'* proprement *quietus*, s'emploie le plus souvent en parlant d'un défunt. M. D. traduit : « nach Auslegung des Daniel von Salah. Und zufrieden ist der Maphréyân Mâr Gregorius. » Ce contre-sens est l'origine de toutes les conjectures erronées émises dans sa Préface, sur la date et la nature de l'ouvrage. Il est d'autant plus surprenant que l'auteur cite (p. xxi, n. 1), d'après Payne-Smith, une clausule analogue, qui aurait pu le mettre sur la voie de la véritable interprétation. — Le mot *qatîna*, qui est un qualificatif de Daniel (page xvi), doit être pris dans le sens de « sagace » ou « subtil ». On connaît un écrivain nestorien du milieu du vie siècle, appelé Absaham Qatîna, c'est-à-dire « Abraham le Subtil » (*Bibl. Or.*, III, 1, 225).

du XVIIIe siècle, appartenant à M. Harris, de Cambridge, et l'accompagne d'une traduction qui nous a paru fidèle dans les quelques passages que nous avons comparés. Le texte en lui-même est d'ailleurs facile et ne présente de difficulté que dans quelques passages mutilés ou altérés par les copistes. L'intérêt de l'ouvrage réside en ce qu'il nous montre la manière dont les Syriens concevaient la critique biblique à une époque où cette étude était à peine soupçonnée en Occident. M. Diettrich s'est aussi efforcé de rechercher les sources (grecques, pour la plupart) auxquelles l'auteur du Commentaire a puisé et qu'il cite souvent textuellement. Comme appendice, l'éditeur a ajouté les deux premières Homélies du grand Commentaire de Daniel, qui permettent de juger du rapport (fort peu étroit) qu'il y a entre le texte original et la compilation ultérieure. Cette publication est une bonne contribution à l'histoire de l'exégèse chez les Syriens.

J. B. Ch.

F.-P. Bremer. **Jurisprudentiae antehadrianae** quae supersunt. Pars altera. Primi post principatum constitutum saeculi juris consulti. Sectio altera. Teubner, 1901, in-8, XXVI-639 p.

Voici la fin de la collection entreprise par M. Bremer dans la Bibliotheca Teubneriana. Elle rendra beaucoup de services. J'en ai, dans le temps, signalé les volumes précédents [1]; à chaque tome nouveau, la méthode a été plus sûre et la disposition plus pratique.

Le dernier, dédié à Mommsen, représente la fin de la seconde partie, ou autrement la réunion des fragments des jurisconsultes de Caligula à la fin du premier siècle [2]. Les noms qui attirent l'œil cette fois sont ceux de C. Cassius Longinus, de Proculus et de Javolenus Priscus. L'auteur n'entendait pas et il dit pourquoi (p. XXII) dépasser le siècle de Hadrien. L'ordre suivi dans toutes les notices est celui-ci qu'on ne peut qu'approuver : origine et charges remplies par le jurisconsulte en question; à quelle école appartenait-il et quel rang paraît-il y avoir occupé; ses ouvrages juridiques; sujets traités dans ces ouvrages; lois et sénatusconsultes cités; opinions particulières à ce jurisconsulte, et caractère de sa doctrine; autres jurisconsultes cités par lui. Ajoutons des indications négatives qui ont leur prix : par exemple que tel jurisconsulte ne cite pas tel autre ou n'est pas cité par lui. Partout les références utiles. Au bas des pages sont notées les variantes importantes du manuscrit de Florence ou les remaniements que Tribonien a, dans le Digeste, substitués au texte

---

1. Revue de 1897, I, p. 188, et 1899, II, p. 40.

2. M. Br. les a répartis en trois chapitres : d'abord ceux des règnes de Caligula à Vitellius; ceux qui vont de Vespasien à Domitien; enfin ceux du temps de Nerva et de Trajan.

primitif qu'on rétablit par conjectures. Celles-ci sont dans le texte toujours indiquées typographiquement. Des crochets enferment les mots ou les phrases que les savants ou que M. Br. regarde comme des gloses interpolées par quelques rédacteurs ou par Tribonien [1].

La préface contient, en un latin clair, une bonne revue des publications sur les fragments juridiques depuis la Renaissance. Le fameux passage de Rabelais sur la belle robe, mais à étrange bordure, à laquelle il compare les livres des lois, est ici en bonne lumière. Suit une étude originale et fort intéressante sur les suppressions et les remaniements qu'il semble bien que Tribonien ait fait subir au fameux préambule du Digeste, au fragment de Pomponius. M. Br. nomme enfin les collaborateurs qui l'ont aidé pour ce qui ressort à la philologie [2].

A la fin sous le titre : *Additamenta*, cinq paragraphes intitulés : *veterum sententiæ et libri; incertorum sententiæ et libri; quæ quæruntur vel dubitantur quæque quæsita vel dubitata sunt; quæ recepta sunt, placuerunt, constant similiaque; quod* « dicitur » *vel* « vulgo dicitur » *similiaque.*

En somme, très bonne et très utile publication.

É. T.

Le Credo des chrétiens, Étude religieuse, par Ernest Naville. In 12, Genève, Phil. Dürr et Paris, Fischbacher, 1901 ; xi et 124 pp.

On sait avec quelle chaleur communicative le regretté Sabatier avait développé, d'abord dans une brochure : *De la vie intime des dogmes et de leur puissance d'évolution* (1890), puis dans un volume qui a reçu un accueil très favorable : *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire* (1897), la thèse, assurément nouvelle et audacieuse, qu'une théologie et une religion affirment leur vitalité en modifiant leur contenu et leurs croyances d'après le mouvement contemporain des esprits. C'était une main tendue à la liberté de pensée. Le christianisme, dépouillé de toute allure dogmatique, était ramené à « un état intérieur de l'âme créé par l'Évangile et l'esprit du Christ » et se résumait « dans l'attitude humble et confiante de l'enfant à l'égard de son Père céleste ». — « Tout le reste, dit le biographe autorisé de la *Grande Encyclopédie* auquel nous

---

1. Passim les italiques sont placées à faux et ne sont que des fautes d'impression; ailleurs elles manquent. Par exemple, p. 294, à la l. 2 du fragment 2, lire ea*m* ; p. 406, l. 3, lire dimidi*am*, p. 404, au bas, au lieu du texte du ms. *morbus vacaret*, M. Br. adopte, sans que rien ne nous avertisse, la leçon de l'édition princeps : mor*bi* vaca*rent*. Le sens de l'astérisque, dans les fragments de Nératius, bien indiqué p. 288, aurait dû l'être aussi, pour plus de clarté, à la table des sigles.

2. MM. Rich. Heinze, H. Schroeder et Alfr. Pernice.

empruntons nos citations, tout le reste est expression, manifestation extérieure et changeante et ne peut être imposé, au nom d'une autorité extérieure, à la conscience chrétienne, affranchie depuis Luther de toute tradition humaine. » Nous avons récemment entretenu les lecteurs de la *Revue* (numéro du 21 avril 1902, p. 303) de la portée réelle de ces propositions qui, examinées de sang-froid et dépouillées de la séduction d'une habile mise en œuvre, sembleront aussi peu défendables à un dogmatiste exact qu'acceptables d'une philosophie sévère.

En tout état de cause, il ne faut pas croire que cet abandon, peut-être plus apparent que réel, des croyances positives du christianisme au profit d'un vague sentimentalisme rencontre une adhésion empressée chez les coreligionnaires de M. Sabatier, et M. Brunetière, au cours de son récent séjour à Genève, aura pu se convaincre que les conservateurs protestants de la vieille cité calviniste sont beaucoup plus préoccupés d'affirmer leur unité profonde avec les croyances professées par les grandes Églises chrétiennes, que de donner des gages au rationalisme.

Parmi ces conservateurs, M. Ernest Naville occupe une situation éminente, comparable à celle que Guizot occupa dans le protestantisme français, et la haute modestie avec laquelle il entre, à son tour, dans la lice, ne doit pas faire illusion sur la portée considérable de son intervention [1]. Il suffira de courtes citations pour fixer l'opinion à cet égard. « Une église, dit M. Naville, c'est-à-dire une assemblée de croyants, a pour raison d'être un certain nombre d'affirmations qui sont la règle de son enseignement et qu'elle propose à l'acceptation de ceux qui veulent entrer dans son sein. Ces affirmations constituent son *Credo*. » Ici l'auteur rappelle la place exceptionnelle accordée par les Églises d'Occident au Symbole dit *des apôtres*, profession de foi dont les éléments se retrouvent également dans les symboles avoués par les églises orientales, les dits symboles ayant tous pour point de départ la formule première du baptême chrétien, énoncée à l'*Évangile selon saint Mathieu*. « Il importe, continue-t-il, de se bien rendre compte de la nature du *Credo*. C'est une table des matières. Chacun des articles renvoie aux documents dont il offre le résumé : les écrits apostoliques et les grandes manifestations de la pensée chrétienne à travers les âges. *C'est... un lien qui maintient dans une certaine communauté de croyance toutes les grandes Églises chrétiennes. Il faudrait être victime d'un individualisme bien dissolvant pour ne pas éprouver quelque émotion à la pensée que cette profession de foi est prononcée en tant de langues diverses dans toutes les régions du*

---

1. En dehors de toute polémique et sans autre allusion, sauf erreur, à des vues divergentes (unitarisme, protestantisme libéral) que le simple, mais significatif, terme qu'on trouvera tout à l'heure, d' « individualisme dissolvant ».

globe[1] ». Et encore : « *Les pages suivantes... doivent mettre en lumière les croyances qui demeurent communes à toutes les grandes Églises chrétiennes* ». — « Il est bon, dira aussi M. Naville, de conserver le *Credo* pour base de l'enseignement destiné à tout l'ensemble de la population. »

M. Naville nous offre donc un commentaire pratique et « religieux » du symbole dit des apôtres après nous avoir prévenu, d'autre part, que son étude a été soumise en manuscrit « à des membres des Églises protestantes (calvinistes) de Suisse et de France, de l'Église catholique romaine, de l'Église orthodoxe d'Orient, de l'Église luthérienne, de l'Église épiscopale anglo-américaine et de l'Église morave » et que ces hommes, « jouissant d'une juste considération dans les divers milieux auxquels ils appartiennent », même ceux « qui ont dû prendre des réserves sur quelques-unes de ses parties, ont porté sur son ensemble des jugements de nature à en justifier la publication. » C'est bien réellement le *Credo des chrétiens* que M. N. s'est proposé de mettre en lumière en faisant ressortir l'unité essentielle de la foi professée par toutes les grandes communautés chrétiennes historiques au moyen d'un document également avoué de chacune d'elles[2].

Restait à indiquer le sens dans lequel doivent être entendus plusieurs des articles du *Credo*. Sous ce rapport les protestants contemporains sont souvent, même dans les rangs de l'orthodoxie, en un désaccord formel avec l'interprétation traditionnelle. Il s'agit des points suivants : la descente du Christ aux enfers dans l'intervalle entre la mort et la résurrection afin d'y annoncer l'Évangile aux générations antérieures à l'époque de son incarnation, — la sainte Église catholique ou universelle, — la communion des saints, c'est-à-dire les relations entre les fidèles vivant sur la terre et ceux qui sont devenus par la mort les « habitants du ciel », — enfin la rémission des péchés par le ministère du prêtre ou pasteur. Sur ces quatre points, M. N. s'est efforcé de faire prévaloir une interprétation qui ne fût pas exclusive de l'explication donnée par le catéchisme catholique.

Voilà donc une sorte de manifeste, émanant des cercles conservateurs protestants, signé d'un nom infiniment respectable et qui prêche, non plus le sacrifice des croyances traditionnelles, mais l'union des grandes églises chrétiennes, soit antérieures à la Réforme

---

1. C'est nous qui soulignons ces déclarations essentielles, ici comme plus bas.

2. Chose étrange ! En lisant l'œuvre de M. Naville il m'est revenu en mémoire un essai très distingué sur la *Notion du catéchisme*, publié, il y a vingt ans, par M. Ménégoz, qui s'est déclaré l'adepte résolu de la thèse de M. Sabatier comme on le voit dans l'article auquel nous avons renvoyé plus haut ; et, dans cet essai, M. Ménégoz préconisait, lui aussi, l'emploi du symbole des apôtres comme d'une « formule consacrée par la tradition de l'Église », dont il n'hésitait pas à dire : « Il n'est pas possible de trouver une formule populaire où la foi chrétienne soit condensée d'une manière aussi parfaite ».

du XVIe siècle, soit issues de ce même mouvement, sur un texte qu'elles peuvent avouer toutes au même titre et dans un sens qui est à l'avantage de l'interprétation traditionnelle. Il ne faut pas se dissimuler que ce n'est plus ici la main tendue à la science et à la philosophie rationalistes, mais une proposition très consciente d'elle-même, très méditée et — ai-je besoin de l'ajouter ? — digne de tout respect, une proposition, dis-je, de rapprochement, de réconciliation, d'entente entre le protestantisme orthodoxe ou conservateur et le catholicisme, — proposition qui a d'autant plus de portée qu'elle fait appel non à la spéculation, moins encore à l'érudition théologique et historique, mais aux besoins pratiques et aux exigences de la foi.

Ce fait nous a semblé assez grave pour que nous ayons jugé à propos d'attirer sur lui l'attention comme sur un symptôme d'une grande importance et qui risquait de passer inaperçu en dehors des cercles théologiques.

La situation du protestantisme contemporain reste complexe et ambiguë. Par quelques-uns de ses représentants il se fait moderne, partisan des nouveautés, ami du progrès ; c'est là ce qui frappe tout d'abord. Pour qui regarde de plus près, l'immense majorité des protestants pratiquants est, tout au contraire, conservatrice ; ils veulent une foi positive, qui s'affirme dans des documents hautement avoués. Mais ici — et nous déclarons ne pouvoir nous prononcer sur cette question délicate, faute de renseignements suffisants en une matière où les préférences personnelles influent souvent sur la réponse — nous ne saurions dire de quel côté inclinent les conservateurs, ou à un protestantisme biblique, piétiste, hostile à une forte organisation d'Église, anticatholique en un mot, ou à un protestantisme catholicisant. Il est clair que, si les opinions de l'éminent écrivain génevois, sorte de testament religieux par lequel il marque l'étape finale d'une carrière noblement remplie, répondent au sentiment de beaucoup de ses coreligionnaires, on pourrait prévoir, je ne dis pas une fusion ni un retour pur et simple des Églises issues de la Réforme dans le giron catholique et romain, mais un *consortium* permettant dans beaucoup de cas une action commune.

Maurice Vernes.

Walther Schücking. **Der Regierungsantritt. Eine rechtsgeschichtliche und staatsrechtliche Untersuchung.** I. Die Urzeit und die Zeit der Ost-und Westgermanischen Stammesreiche. Leipzig, Veit et Cie, 1899, VI-202 pages, in-8°.

Le titre de ce travail ne répond pas complètement à son contenu. M. Schücking ne se propose pas seulement, en effet, d'étudier les cérémonies qui marquent, en droit allemand, le début d'un nouveau règne ; il consacre une bonne partie de son livre à l'examen des divers

modes par lesquels s'acquiert le pouvoir royal. Il a divisé son volume en deux parties d'étendue fort inégale : la première (pp. 1 à 22) traite de l'époque germanique; la seconde (pp. 23 à 202) est consacrée, au point de vue spécial auquel se place l'auteur, aux royaumes des Vandales, des Ostrogoths, des Wisigoths, des Lombards, des Burgondes, des Francs et des Anglo-Saxons. En dépit de sa brièveté, c'est la première de ces deux parties qui présente le plus vif intérêt. M. S. cherche à y établir, par une analyse très fine de tous les textes connus, le processus de l'élection du roi dans l'antiquité germanique. D'après lui, le candidat était désigné par les chefs (*principes*) de la tribu réunis en conseil, puis présenté par eux à l'assemblée du peuple qui ratifiait leur choix. La cérémonie de l'élévation du roi sur le bouclier (*Schilderhebung*) se rattacherait intimement à cette manière d'agir. Elle n'aurait servi qu'à exposer aux yeux du peuple la personne qui était proposée à ses suffrages. Dès que le candidat royal ainsi affiché devant l'assemblée a été acclamé par elle, il est roi. Son pouvoir est parfait et il n'est besoin pour le consacrer ni de transmission symbolique d'emblèmes de commandement, ni de serments de fidélité.

Il en va tout autrement dans les royaumes formés après les invasions. Ici l'élection disparaît plus ou moins rapidement et avec elle la cérémonie de la *Schilderhebung*, devenue inutile. Dès lors, pour parfaire le pouvoir royal, pour lui donner la force de s'imposer au peuple et de se faire accepter par lui, on a recours à une institution nouvelle : la *Huldigung*. Le souverain se fait désormais prêter un serment de fidélité par ses sujets et ce serment établit entre eux et lui un lien analogue à celui que formait jadis l'élection populaire.

Telles sont les deux thèses principales auxquelles se ramène le travail de M. Schücking. Elles sont exposées avec une clarté parfaite et défendues avec autant d'érudition que d'ingéniosité. On peut se demander pourtant si elles sont définitivement démontrées. L'explication donnée de la *Schilderhebung* se présente certainement sous un aspect très séduisant. Mais est-il vraisemblable que, dans les petites tribus germaniques, les hommes libres constituant l'assemblée n'aient pas connu personnellement le roi à élire et qu'il ait été indispensable de le présenter à leurs yeux avant le vote? N'est-il pas tout aussi naturel de voir dans l'élévation sur le bouclier une cérémonie symbolique par laquelle le peuple se soumet au pouvoir de celui qu'il se donne pour chef? Les expressions employées par Grégoire de Tours en parlant de Clovis (*super se regem constituunt*) se prêtent singulièrement à cette interprétation. Quant à la *Huldigung*, il ne faut pas oublier qu'elle n'apparaît que du jour où les rois barbares ont acquis à côté de leurs sujets germaniques des sujets romains. Établis sur le sol de l'Empire et devenus souverains d'une quantité de provinciaux, les rois ont senti le besoin de se les attacher solidement, et, à l'imitation des Empereurs, ont exigé d'eux, un serment de fidélité auquel ils ont

également soumis les hommes de race germanique [1]. Je suis loin de prétendre que ces circonstances nouvelles suffisent à elles toutes seules pour expliquer la *Huldigung*. Je crois au contraire que les raisons par lesquelles M. Schücking rend compte de son apparition ont une grande valeur. Je lui reprocherai seulement de n'avoir point envisagé le problème dans toute sa complexité et de n'avoir tenu compte que d'une de ses données. Les germanistes s'exagèrent volontiers l'influence exercée par l'élément germanique dans les États barbares fondés sur le sol de l'Empire au ve et au vi^e^ siècle. Il semblerait, à les lire, que la romanisation qui s'y est si rapidement emparée de tous les autres domaines de la vie sociale, ait laissé intact celui des institutions [2]. Il importe, semble-t-il, de voir les choses de plus haut et d'envisager à la fois, dans les constitutions des nouveaux royaumes, ce qu'elles ont conservé de germanique et ce qu'elles se sont approprié de romain.

H. Pirenne.

R. Eberstadt. **Der Ursprung des Zunftwesens und die ælteren Handwerkerverbænde des Mittelalters.** Leipzig, Duncker et Humblot, 1900, 201 pp., in-8°.

Ce nouvel ouvrage se rattache intimement au travail publié en 1897 par M. Eberstadt sous le titre de *Magisterium und Fraternitas*. L'auteur s'y est proposé de défendre les points principaux de sa thèse sur l'origine des métiers contre les critiques auxquelles elle a donné lieu. Il a jugé utile de terminer son livre par un chapitre dédié à ses contradicteurs, hommes abominables, animés des intentions les plus noires

---

1. Les raisons données par M. S. p. 47 contre l'origine romaine du serment sont bien faibles. De plus, quand il affirme que ce serment ne peut être d'origine romaine parce qu'on le retrouve en droit norrois (p. 48), il se met en contradiction avec lui-même. Il affirme, en effet (p. 40 n. 3), que le *Treueid* est inconnu à l'antiquité germanique. Le fait que la *Huldigung* est inconnue chez les Anglo-Saxons, le seul des peuples conquérants qui ait conservé intacte son individualité nationale, fait reconnu excellemment par M. S. (p. 194), aurait dû, ce semble, le porter à accepter, pour les autres États barbares, l'influence romaine.

2. Je retrouve encore chez M. S., comme chez Waitz et comme chez Schroeder, la fameuse raillerie d'Eginhard sur les derniers rois mérovingiens : « quocumque eundum erat carpento ibat, quod bubus junctis et *bubulco rustico more agente* trahebatur », donnée comme une preuve du caractère germanique du pouvoir de ces rois. Je sais bien que cette singulière interprétation peut se réclamer du patronage illustre de Grimm (*Rechtsalterthümer*, p. 262). Mais je doute que les quelques textes sur quoi le grand germaniste l'a appuyée convainquent personne. Il est évident qu'Eginhard se moque de la vie rustique et grossière des rois fainéants et que ni le droit ni la mythologie germaniques n'ont rien à faire en l'occurrence. S'il en était autrement, il faudrait réserver au *bubulcus*, également cité dans le texte du biographe de Charlemagne, une place éminente parmi les grands officiers de la cour.

et dont l'ignorance n'a d'égale que la mauvaise foi. Cette impatience de la critique, qui semble se généraliser depuis quelque temps, atteste les progrès d'une nervosité fâcheuse dans le monde de l'érudition. On est mauvais juge dans sa propre cause, et, à se charger soi-même du soin de condamner ses adversaires, on risque de dénaturer inconsciemment leur pensée et de ne point apprécier avec exactitude la portée de leurs arguments. C'est ce qui est arrivé à M. Eberstadt, dont les *Kritische Einwände* manquent éminemment d'esprit critique et ne nous arrêteront pas plus longtemps [1].

Il est inutile, d'ailleurs, d'insister longuement sur son travail qui reprend des idées déjà connues. Ceux qui ont lu *Magisterium und Fraternitas* en retrouveront ici la substance. M. E. expose avec une clarté parfaite et les ressources de sa vaste érudition la double origine qu'il attribue au métier médiéval : le *magisterium*, provenant des groupements d'artisans non libres du droit domanial, et la *fraternitas* religieuse organisée par l'Église. Je me bornerai à une courte observation à l'égard de chacun de ces deux points.

M. Eberstadt cite, pp. 38 et suiv., un intéressant document, par lequel l'abbé Rodolphe de Saint-Trond remplace, en 1112, par une prestation collective et annuelle de 18 sous, les amendes qui frappaient individuellement jusque là, les boulangers, les brasseurs et les cordonniers [2] de la ville en cas d'*injusta vendicio*. Il fait observer avec raison que ce texte peut expliquer l'origine du cens payé au seigneur par plusieurs métiers. Mais je ne vois point en revanche ce qu'on en peut conclure en faveur de la théorie du *Magisterium*. Le tribunal dont il est question dans la charte n'est pas un tribunal privé, mais un tribunal public, présidé par le *judex* ou *scultetus* de l'abbé, co-seigneur de la ville avec l'évêque de Liège. On ne peut tirer de là aucun renseignement sur la condition des artisans, si ce n'est qu'ils sont soumis aux droits de police industrielle et commerciale du pouvoir public.

C'est encore le cartulaire de Saint-Trond que l'auteur invoque avec complaisance (pp. 40 et 192) pour prouver que les confréries d'artisans doivent leur naissance à l'Église. En 1237, les foulons et les tondeurs de Saint-Trond s'engagèrent à des dons annuels en faveur de l'abbaye, à condition de participer à l'avenir aux services religieux de celle-ci. Le *custos* du monastère fut chargé d'exercer la surveillance sur la nouvelle confrérie. Mais peut-on considérer cette confrérie

---

1. Sur la nature de la polémique de M. E. voy. G. Von Below, *Literarisches Centralblatt*. 30 juin 1900, col. 1085 et suiv. — P. 190, M. E. me fait soutenir dans le compte rendu que j'ai consacré à son ouvrage (*Revue Historique*, t. LXXI, pp. 365 et suiv.) que les métiers ont été créés d'un seul coup (Die scharfe Fassung, die Pirenne der Lehre von der plötzlichen Entstehung des Zunftwesens gegeben hat etc.). Je me suis borné à dire que le métier est un fait *nouveau*, ce qui est bien différent d'un fait soudain.

2. M. E. traduit inexactement le mot *sutarii* par *Malzhändler*.

comme l'œuvre même de l'Église? Je ne le crois pas. Il importe de remarquer tout d'abord qu'avant 1237 les foulons et les tondeurs formaient déjà une corporation autonome puisqu'ils possédaient des *magistri* nommés par eux-mêmes. De plus, le texte indique clairement que la création de leur confrérie est due à leur initiative et non à celle du monastère. Enfin, dès avant 1237, ils s'étaient groupés en une sorte de société de secours mutuels, puisqu'ils possédaient un hôpital. Dès lors, leur confrérie existait certainement depuis un certain temps déjà quand elle a été associée aux prières du monastère. Ce n'est donc pas celui-ci qui l'a créée, et si le *custos* exerce sur elle une autorité assez étendue, c'est tout simplement que l'abbaye aura exigé cette garantie en retour des avantages religieux qu'elle accordait.

H. Pirenne.

H. Brunner. **Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte.** Leipzig, Duncker und Humblot, 1901, vi-298 pages in-8°.

M. Brunner a soin d'avertir le lecteur que ce livre n'est pas, à proprement parler, un ouvrage nouveau. On peut le considérer comme un tirage à part, mais un tirage à part considérablement remanié et complété (surtout pour la période postérieure à l'époque franque) de l'excellent chapitre consacré par l'auteur aux sources et à l'histoire du droit allemand dans l'Encyclopédie juridique de Holtzendorff, dont la cinquième édition a paru en 1890. On n'y trouvera pas à proprement parler un traité, mais plutôt un précis de cette histoire. Dans son genre, d'ailleurs, ce travail, écrit par un maître, atteint à la perfection et il n'en est point de plus propre à attirer les étudiants vers l'étude du passé juridique de l'Allemagne, fortement négligé, comme on sait, depuis que les nouveaux codes absorbent l'activité de facultés de droit. Il se divise en deux livres d'étendue inégale : l'un relatif à la période antérieure à la réception des droits étrangers, l'autre résumant à grands traits l'évolution subie par le droit allemand depuis cette époque. La bibliographie choisie qui accompagne chacun des 74 paragraphes de l'ouvrage le rend précieux à tous les historiens.

P. H.

Rev. H.-F. Tozer. **An English Commentary on Dante's Divina Commedia.** — Oxford, Clarendon Press, 1901; in-8°, vii-628 pages (8 sh. 6 d.).

L'idée de publier en un volume séparé, sans le texte même du poème, les notes explicatives dont ne saurait guère se passer la Divine Comédie, est fort acceptable en elle-même ; elle donne un peu plus

de marge au commentateur, et n'oblige pas l'éditeur à employer des caractères d'une finesse excessive. Aussi en ouvrant ce commentaire assez volumineux, est-on disposé à croire qu'il est plus approfondi et plus savant que ceux que l'on peut communément consulter en compagnie du texte, dans les éditions en un volume du poème. Il n'en est rien ; ce travail, très consciencieux et généralement fort exact, est en somme élémentaire ; c'est presque exclusivement aux lecteurs et étudiants de langue anglaise qu'il est appelé à rendre des services, car une bonne partie du commentaire est constituée par des traductions, d'ailleurs précises, et l'on n'y rencontre aucune longue citation italienne ni latine. M. H.-F. Tozer s'est également interdit, sauf de très rares exceptions, de mentionner et de discuter les diverses interprétations d'un même passage, il ne cite que rarement les variantes, et celles sur lesquelles il s'arrête ne sont pas, tant s'en faut, les plus importantes; les difficultés résultant de l'emploi des allégories sont aplanies sans presque laisser soupçonner à quelles incertitudes elles donnent lieu ; quant aux détails historiques, qu'il faut nécessairement connaître pour comprendre la signification de maint épisode, il les tire de l'excellent *Dante Dictionary* de M. Paget Toynbee, auquel il renvoie le plus souvent. Comme on le voit, ce nouveau commentaire pourra être un guide utile et très suffisamment sûr pour quiconque ne dispose que de la langue anglaise pour aborder la lecture de la Divine Comédie ; les autres amateurs de Dante y trouveront peu à glaner. Au reste, dans la très courte liste des ouvrages dont M. H.-F. T. déclare s'être surtout servi, on ne peut s'empêcher de remarquer avec une sorte de stupeur le petit nombre de livres italiens : seuls les commentaires de Scartazzini et de M. Casini représentent la prodigieuse floraison d'études relatives à Dante parues en Italie depuis une cinquantaine d'années. C'est maigre. Dans ces conditions. l'on ne saurait s'étonner si ce « Commentaire anglais » présente des lacunes que le moindre étudiant italien serait à même de reconnaître — sinon de combler.

Avouons d'ailleurs que M. H.-F. T. est excusable : on ne s'improvise pas commentateur de Dante ; il y faut une préparation spéciale dont sentent surtout l'impérieux besoin ceux qui commencent à l'acquérir. M. H.-F. Tozer ne paraît pas encore en être là ; il se recommande sur le titre de son commentaire, comme l'auteur de « The Islands of the Aegean », de « A History of ancient Geography » etc.... Il pourra désormais ajouter qu'il a fait, sur le poème de Dante, un bon travail d'élève, qui atteste un effort très méritoire et qui dépasse en longueur ce que l'on attend en général d'un débutant ; quant à prendre rang parmi les commentateurs de la Divine Comédie, c'est une autre affaire !

H. H.

Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen West-Deutschland und Italien, mit Ausschluss von Venedig, bearbeitet von Dr Aloys Schulte. Leipzig, Duncker und Humblot, 1900, XXXII, 742, 358 p. gr. in-8°, avec deux cartes : Prix : 37 fr. 50 c.

M. Aloyse Schulte, professeur à l'Université de Breslau, s'était fait connaître déjà par de nombreux travaux de critique médiévale, par sa collaboration au *Cartulaire de Strasbourg* et par une volumineuse biographie du margrave Louis de Bade, l'adversaire du Grand Turc et du Grand Roi ; c'est la première fois que nous le rencontrons sur le terrain de l'histoire économique du moyen âge et nous dirons tout d'abord qu'il y débute par une œuvre digne des plus grands éloges. Non seulement, il a réuni, avec un zèle persévérant, des documents nombreux et intéressants, mais il a su les présenter au lecteur avec agrément et méthode. Le titre donné à ses deux volumes indique nettement les limites de son sujet. Ce n'est pas une histoire complète des rapports commerciaux entre le Saint-Empire et la péninsule italienne qu'il a prétendu écrire, mais uniquement celle du commerce de l'Allemagne du sud-ouest avec le Piémont, la Lombardie, etc [1]. Venise et le splendide développement de son trafic reste en dehors de son cadre, la Hanse aussi. Par contre, le tracé des routes commerciales à travers les Alpes occidentales l'amenait forcément à parler du commerce français et l'on trouve en maint chapitre de son ouvrage la preuve qu'il a soigneusement étudié les sources de notre propre histoire économique au moyen âge : aussi les érudits qui s'en occupent parmi nous y puiseront plus d'un renseignement utile. Les principaux documents que M. Schulte a mis en œuvre sont tirés naturellement, soit des archives publiques et privées d'Allemagne, soit de celles de Suisse et de l'Italie du nord. S'il appelle, trop modestement, son livre « une compilation de matériaux déjà connus en bonne partie », les lecteurs compétents tout au moins, ceux qui savent qu'un texte obscur publié sans commentaire dans un recueil ignoré ou difficilement accessible, n'est pas encore, par cela même, un document acquis à l'histoire, estimeront à sa juste valeur la somme de travail fournie par M. S.

---

1. L'ouvrage est divisé en *huit* livres; le *premier* est essentiellement géographique et parle des passages alpestres pratiqués dans l'antiquité; le second raconte l'histoire du commerce de transit jusqu'en 1032; c'est l'époque où le Grand-Saint-Bernard et le Septimer étaient les routes les plus fréquentées. *Le troisième* livre continue l'histoire des routes commerciales à travers le moyen âge jusqu'après l'ouverture du passage du Saint-Gothard (vers 1230) et nous donne d'intéressants détails sur les articles de ce commerce. *Le quatrième* livre est consacré à l'étude du trafic métallique, le *cinquième* aux relations commerciales (du moins les plus marquantes) des pays voisins, la France, les Flandres et Venise. Le *sixième* livre est consacré au trafic, le *septième* au commerce des derniers siècles du moyen âge; le *huitième* et dernier étudie spécialement les marchandises importées et exportées, d'après les tarifs du XIVe et du XVe. De nombreux documents inédits sont joints au texte narratif, soit *in extenso*, soit par extraits.

pour établir le tableau net et précis, et très pittoresque en même temps, qu'il a retracé des passages alpestres depuis l'antiquité, de la nature du commerce qui s'y faisait, des conséquences politiques et économiques qui en découlèrent pour les contrées voisines, etc. D'ailleurs, les ignorants seuls peuvent croire que le travail historique le mieux fait puisse être autre chose qu'une *compilation* de matériaux existants, imprimés ou inédits; l'historien n'invente rien, il compare, choisit, élimine, juxtapose et finalement compose, et c'est cette *compilation*, qui donne au lecteur la vue nette et claire de l'ensemble d'une époque ou d'une série de faits connexes que l'érudit, confiné dans les détails d'une question unique, très souvent secondaire et absorbé par les infiniment petits de son sujet, n'a peut-être jamais été capable d'entrevoir, même de loin. On ne s'instruit pas seulement en lisant l'ouvrage de M. S., on le lit avec un vrai plaisir, et quand il affirme certaines choses, on le croit d'autant plus volontiers qu'il sait à l'occasion très franchement confesser son incapacité, au moins momentanée, à nous renseigner sur tel autre point de son sujet. « En fin de compte, dit-il avec raison, tout livre n'est pas écrit pour clore définitivement un chapitre des connaissances humaines, mais pour faire avancer la science, d'une nouvelle étape. » Des recherches plus approfondies, dans les archives des notariats des villes italiennes, assez superficiellement explorées jusqu'ici, à ce point de vue tout spécial, fourniront certainement encore bien des matériaux inédits pour documenter plus en détail, soit l'histoire du commerce lui-même, soit celle des tarifs commerciaux de chaque époque, mais il n'est pas vraisemblable que les résultats généraux consignés dans le livre de M. Schulte soient contredits ou écartés désormais; il restera le point de départ assuré d'études nouvelles, et nous souhaitons que l'auteur continue lui-même à marcher dans une voie où il est arrivé, dès le début, à d'aussi beaux résultats [1].

R.

---

1. Nous joignons ici quelques petites observations de détail : P. 71, lire *vermiculi* pour *vermieuli*. — P. 161, il est question du roi « *Karl der Kühne* » en 1278; c'est sans doute de Philippe-le-Hardi que l'auteur voulait parler. — P. 299, ce n'est pas seulement en 1340 que l'on trouve des négociants italiens établis à Strasbourg; dès 1321, on y trouve un *Rodolphus Lumbartus, nauta argentinensis*. — P. 426. *Rothenkirchen* n'est pas une localité, mais une chapelle, dédiée à Sainte-Hélène et dite *die rothe Kirchen*. — P. 546, lire *Stürler* pour *Türler*. — P. 549, lire *Vaesen* pour *Vacsen*. — P. 604, Pierre de Hundsvelt, Claus Zorn et Walter de Butenheim n'étaient assurément pas des marchands, mais des chevaliers. — P. 726, rapprocher de l'italien *tovaglia* non seulement l'espagnol *toalla*, et l'anglais *towel*, mais encore l'alsacien actuel *zwehl*. — Dans le second volume, p. 321, au mot Hundsfelt, il ne faut pas renvoyer à la page 564, mais à la page 664.

CALMETTE (Pierre). **Choiseul et Voltaire, d'après les lettres inédites de Choiseul à Voltaire.** Paris, Plon, Nourrit et Cie. Petit in-8° de 300 p.

M. C. publie 46 lettres de Choiseul à Voltaire d'après des copies exécutées entre 1785 et 1786. L'intérêt principal en est de prouver que Voltaire n'a pas menti en disant que le ministre l'avait employé comme intermédiaire officieux pour sonder (sans grande utilité d'ailleurs) les desseins de Frédéric II pendant la guerre de Sept ans; car c'est surtout à ce rôle de Voltaire que se rapportent ces lettres et jusqu'ici on ne possédait pas une ligne à lui adressée par Choiseul. La dignité de Choiseul, par contre, gagne peu à cette publication. Sans doute, pendant la guerre de Sept ans, le chef du cabinet français ne peut pas faire une bien grande figure. Il pourrait du moins s'interdire les plaisanteries obscènes et, même en parlant à la cantonade, un ton de rodomont : pour affirmer sa foi dans la victoire finale, il n'est pas nécessaire de qualifier à tout instant un ennemi victorieux, d'incapable et de poltron qui chante afin de s'étourdir. Le ton ne se relève un peu que dans des lettres postérieures lorsque la vanité de D'Alembert ou les incartades, les palinodies de Voltaire impatientent Choiseul, moins grand seigneur toutefois quand il se pique (p. 178) d'avoir refusé une dotation considérable qu'il avait, paraît-il, fort bien acceptée. M. Calmette a placé ces lettres au milieu d'un commentaire utile, mais où il s'attarde trop souvent sur des incidents étrangers à la question et trop connus; il aurait pu aussi se dispenser de reproduire, dans ses pièces justificatives, des lettres déjà publiées, même quand ses documents lui permettent d'en contester la date.

Charles DEJOB.

— Le XXIe volume de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, année 1902, contient les articles suivants : E. JOVY, *Tissard et Aléandre* (deuxième, partie de cette contribution à l'histoire des origines des études grecques en France), *Bossuet et la Visitation de Meaux* (d'après quelques lettres circulaires de ce monastère), *Une biographie inédite de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Troyes ;* L. MOUGIN, *Aubert-Roche* et *Variétés iconographiques sur l'arrondissement de Vitry ;* L. VAST, *Louis Valentin, médecin en chef des armées françaises à Saint-Domingue en 1793;* abbé MILLARD, *Saint Chrodegand et le Pertois,* et *Comment Hugues de Montfélix bâtit un château à Vanault;* L. CAPITAN, *La trouvaille de Frignicourt.*

— M. P. POSENER (*Das deutsche Reichsrecht im Verhältniss zum Landesrechte.* Breslau, H. Marcus, 1900, in-8°) étudie, par rapport au nouveau code civil allemand, la situation qui est faite, dans les États fédératifs, aux *Reichsgesetze* et aux *Landesgesetze.* La courte introduction historique par laquelle s'ouvre cette dissertation juridique d'ailleurs intéressante et où sont rapidement passés en revue divers types de confédérations, depuis l'antiquité hellénique jusqu'à l'Empire allemand, ne semble pas suffisante pour la placer dans le ressort de la *Revue critique.* — H. P.

— Puisqu'en France un acte d'initiative n'est point chose banale, il est bon qu'on sache que deux de nos jeunes agrégés, M. H. Bigot du lycée d'Alais et M. Sécheresse du lycée de Rochefort, ont entrepris d'aller donner des conférences à Naples pendant les vacances de Pâques, sans autre précaution que d'emporter quelques lettres qui les accréditaient auprès de deux savants napolitains, MM. Fr. D'Ovidio et Benedetto Croce. Ils ont été accueillis de la manière la plus gracieuse, le Cercle philologique a été mis à leur disposition, une nombreuse assistance où l'on se montrait deux anciens ministres est venue les entendre; et, leur parole aidant, le succès a été vif pour eux et pour notre pays. — Charles. Dejob.

— Sous ce titre : *Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*, M. Charles Saunier a voulu présenter d'ensemble tous les documents originaux de cette question, toujours un peu brûlante, des richesses d'art des musées étrangers, prises et reprises au gré de nos victoires et de nos défaites de 1795 à 1815, Dans son volume, enrichi de douze reproductions d'anciennes gravures, on trouvera surtout des pièces d'archives, empruntées aux Archives Nationales ou à celles de nos musées; il s'est, avec raison, défié des anecdotes équivoques, mais ne s'est pas refusé de vivifier les événements en reconstituant les faits et en mettant en relief certains rapprochements inattendus : tel chef-d'œuvre n'aurait jamais enrichi tel musée étranger sans l'intervention de la France. Les détails donnés sur les collections du Louvre, puis la formation du Musée Napoléon, puis la série des reprises et des négociations auxquelles elles ont donné lieu, enfin la reconstitution du Musée grâce à Denon et à Lavallée, dont il n'était pas superflu de mettre bien en lumière le dévouement et l'attitude admirable, toutes ces pages offrent un grand intérêt, et devront être consultées avec d'autant plus de confiance, nous le répétons, que c'est presque uniquement du document qu'on y trouvera (Paris, Libr. Renouard, H. Laurens éd., 1 vol. in-8° de 190 pages. Prix : 12 fr.)— H. de C.

— La collection de classiques espagnols de la maison Privat à Toulouse, dirigée par MM. Th. Alaux et L. Sagardoy, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, accompagné, comme d'habitude, d'une biographie, de notes et de questionnaires. C'est la *Conquête du Mexique* de *Solis*, en morceaux choisis. Le texte est correct, très clair, et les choix judicieux (Solis, La conquista de Mejico. 1 vol. in-12 de 336 pages).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 mai 1902.

M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts écrit à M. le secrétaire perpétuel que, conformément au désir exprimé par l'Académie, il vient de charger M. Ypermann, peintre attaché à la Commission des monuments historiques, de faire un relevé de la fresque du fronton de Notre-Dame-des-Doms, à Avignon, et de la bordure qui l'entoure.

M. de Vogüé communique, de la part de M. Maspero, trois fragments de papyrus araméens découverts au cours des fouilles de Sakkarah. En déblayant la pyramide d'Ounas, M. Maspero a découvert, dans un des souterrains qui en dépendent, tout un lot de momies d'époque romaine et presque byzantine qui y avaient été déposées. Les Coptes les avaient bouleversées et dépouillées, mais M. Maspero a recueilli beaucoup de fragments de vieux papiers qui avaient servi à les bourrer. Il y avait beaucoup d'hiératique, un peu de démotique, un peu de

grec, et les débris araméens qu'il communique à l'Académie. L'ensemble lui paraît, d'après l'aspect des écritures égyptiennes, remonter au IIe ou IIIe siècle a. C. Les fragments de papyrus araméens semblent aussi appartenir à la même époque. Ils sont malheureusement très mutilés, et M. de Vogüé ne peut encore se prononcer sur leur contenu. L'un est un compte bourré de chiffres; les deux autres proviennent d'un acte ou d'une correspondance.

M. de Vogüé communique ensuite de la part de M. Dussaud un certain nombre de textes provenant de la mission qu'il a remplie sous les auspices de l'Académie et qui forment le complément du rapport qui a été déposé dans une précédente séance.

M. Clermont-Ganneau offre, de la part de M. Jacobsen et de M. Valdemar Schmidt, de Copenhague, un excellent moulage de l'inscription phénicienne gravée sur la belle stèle d'Oumm el-'Aouâmid récemment acquise par la Glyptothèque de Ny Carlsberg.

L'Académie décide qu'il y a lieu de procéder au remplacement de M. Jules Girard et fixe au vendredi 16 mai l'examen des titres des candidats.

M. Ch. Bayet fait un rapport verbal sur la cérémonie de l'inauguration de la section étrangère de l'Ecole française d'Athènes.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Guilhermoz, pour son *Essai sur l'origine de la noblesse en France au moyen âge*; le second, à M. Poupardin, pour son ouvrage intitulé : *Le royaume de Provence sous les Carolingiens.*

M. Collignon, au nom de la commission du prix Fould, annonce que ce prix a été décerné, par parties égales, à M. G. Durand, pour sa *Monographie de l'église Notre-Dame cathédrale d'Amiens*, t. Ier, et à MM. R. Kœchlin et Marquet de Vasselot, pour leur ouvrage intitulé : *La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au* XVIe *siècle.*

M. Oppert continue la lecture de la traduction du cylindre de Gudéa.

M. Emile Chatelain fait une communication sur divers fragments de manuscrits en onciales du Ve ou VIIe siècle dispersés dans plusieurs bibliothèques de l'Europe : une partie du ms. 1395 de Saint-Gall (le plus précieux pour la Vulgate latine, quoique négligé par les derniers éditeurs anglais), que complètent deux feuilles du monastère bénédictin de Saint-Paul en Carinthie; puis des fragments mutilés d'Origène traduit par Rufin, à Orléans et à Leyde, — et un fragment des Prophètes dont quelques feuillets sont à Orléans et deux au Musæum Meermanno-Westreemianum de La Haye.

Séance du 9 mai 1902.

M. Philippe Berger, président, rappelle les hommages rendus mardi dernier à M. Léopold Delisle, à l'occasion du cinquantenaire de son entrée dans la Société de l'Ecole des Chartes et dans la Société de l'histoire de France, et déclare que l'Académie tout entière s'y associe cordialement.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres de MM. Chavannes, Emile Chatelain, Paul Girard et Noël Valois, qui posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Jules Girard.

Sur le rapport de M. d'Arbois de Jubainville, un prix de 2,000 francs est attribué, sur les arrérages de la fondation Bordin, à MM. Léon Dorez et Germain Lefèvre-Pontalis pour leur édition de la *Chronique d'Antonio Morosini* (4 vol. in-8°).

M. d'Arbois de Jubainville étudie quelques gloses malbergiques de la loi salique et il en propose une restitution et une traduction, en partant des travaux de MM. H. Kern et W. van Hetten. — M. Viollet présente quelques observations.

M. Eugène Müntz communique une note de M. le Dr Vercoutre, de Pont-Audemer, sur le lai d'Aristote. M. Vercoutre signale une représentation de cette scène, datant du début du XVIe siècle, dans la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu d'Issoudun.

M. Oppert continue la lecture de la traduction du cylindre de Gudéa.

M. Leger communique un nouveau mémoire sur la bataille de Crécy, d'après les récits des historiens bohémiens.

M. Espérandieu communique une bague de bronze qu'il a reçue de M. A. Bertrand, membre de la Société d'émulation de l'Allier. Découverte à Néris (Allier) dans un puits romain, avec d'autres objets, elle porte une légende qui a été poinçonnée lettre par lettre, comme celle que M. l'abbé Thédenat a présentée naguère à l'Académie.

M. Gomperz, de Vienne, correspondant étranger de l'Académie, assistait à la séance.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — **26 mai** — **1902**

Delitzsch, Textes assyriens, 4e éd. — King, Les lettres d'Hammurabi. — I. Lévi, L'Ecclésiastique. — Sievers, Métrique hébraïque. — Cornill, Les parties métriques de Jérémie. — Brunn-Bruckmann, Monuments, p. Arndt, 101-107. — Pétrarque, Les Triomphes, p. Appel. — J. Guiraud, L'Église et les origines de la Renaissance. — Marchot, Petite phonétique du français prélittéraire. — Cimmino, Drame hindou. Murad, Ararat et Masis. — Adjarian, Mots turcs en arménien. — Marr, Deux poèmes géorgiens. — Delitzsch, Babylone et la Bible. — Brückner, Les hérésies dans le Nouveau Testament. — Kraetschmar, Vocabulaire hébreu. — Rolffs, Le christianisme de Harnack. — Francotte, Les ligues dans la Grèce ancienne. — Schneider, Commentaire de l'Eutyphron. — Ovide, Métamorphoses, VIII, p. Summers. — Académie des inscriptions.

I. **Assyrische Lesestücke** mit grammatischen Tabellen und vollständigem Glossar, Einführung in die assyrische und babylonische Keilschriftlitteratur bis hinauf zu Hammurabi für Akademischen Gebrauch und Selbstunterricht von Friedrich Delitzsch; vierte durchaus neu bearbeitete Auflage. Leipzig, Hinrichs, 1900, xii-194 pp., in-4°. Prix : M. 18.

II. **The letters and Inscriptions of Hammurabi** King of Babylon about B. C. 2200, to which are added a series of letters of other Kings of the first dynasty of Babylon — by L. W. King. Vol. II. Babylonian texts, continued xviii-137/245 pp. in-8°. Vol. III english translations. lxi-335 pp. in-8°. London, Luzac, 1900.

En rééditant une fois de plus ses *Assyrische Lesestücke* M. Delitzsch a presque entièrement remanié cet ouvrage si familier à tous les assyriologues et dont quatre éditions successives suffisent à affirmer le grand et très légitime succès. Nous ne doutons pas que sous sa forme rajeunie, ce livre continue à rencontrer la même faveur que par le passé. La nouvelle édition — d'un format plus petit et par là même plus commode — contient un grand nombre de textes nouveaux soit assyriens soit babyloniens, tels que des inscriptions ou fragments d'inscriptions de Sargon, Sennachérib, Esarhaddon, ou Assurbanipal, la chronique babylonienne en entier et un choix important de lettres et contrats. Ces textes semblent parfaitement choisis pour familiariser les commençants avec les diverses branches de la littérature cunéiforme. Les deux syllabaires S^a et S^b sont réédités sous une forme plus complète [1] : la reconstitution de S^a est particulièrement intéressante et peut être rapprochée avec fruit de la nouvelle publication des fragments de ce syllabaire dans le tome XI des *Cuneiform*

1. M. D. a omis d'utiliser dans sa reconstitution de Sa le fragment publié par Zimmern ZA IV, p. 394.

texts. Enfin, une large place est faite dans les listes de signes aux formes archaïques et le lexique qui termine le volume est entièrement refondu. Ces importantes additions ou améliorations seront certainement fort bien accueillies. Par contre, on aura peine à comprendre la raison de certaines suppressions : ainsi, on regrettera assurément l'absence dans la nouvelle édition de Sm. 954 et surtout de S^c et K 40. J'aurais pour ma part préféré le maintien de ces deux importants syllabaires à l'introduction des Mélanges que M. Delitzsch intitule *Auszug aus sonstigen Syllabaren und Vokabularen*.

II. Les deux nouveaux volumes, l'un de textes, l'autre de traductions, publiés par M. King complètent l'importante publication dont nous avons signalé le premier volume il y a trois ans. Les lettres du roi Hammurabi forment la partie principale et la plus intéressante de cet ouvrage qui comprend encore d'autres lettres de l'époque de la première dynastie ainsi que diverses inscriptions de Hammurabi ou de ses successeurs. Ces lettres jettent le jour le plus nouveau sur le fonctionnement intérieur de l'empire babylonien à ses débuts. Elles nous montrent le contrôle royal s'exerçant sur l'administration de la justice, la perception des tributs et impôts, les travaux publics, le recrutement des esclaves, la réglementation du calendrier, etc. M. King résume, dans une excellente introduction, les données fournies par la correspondance de Hammurabi et de ses successeurs sur l'état social et politique de la Babylonie sous le premier empire. Je ne puis signaler ici tous les faits nouveaux dégagés par l'auteur : quelques-uns m'ont paru particulièrement curieux et intéressants. Je citerai, par exemple, l'intervention royale dans la distribution des mois intercalaires, la confusion entre les revenus royaux et ceux des temples, la faculté qui appartenait à tout habitant de l'empire d'en appeler au jugement du roi, l'obligation imposée aux riverains d'un canal d'entretenir la partie du canal qui les borde, etc.

Dans cette correspondance qui a tout entière trait à des questions d'administration intérieure, une lettre paraît à M. K. faire exception et se referer à un événement extérieur et militaire. La première publication de cette lettre avait donné lieu à une méprise dont M. K. a fait justice. Mais si, comme M. K. l'a savamment démontré, il n'y est nullement question de Kodorlahomor, doit-on davantage chercher, dans cette lettre adressée par Hammurabi à Sin-idinnam, l'ordre de diriger contre les Élamites une expédition dont l'unique objet aurait été de leur restituer les statues de leurs déesses? Outre que la nécessité de recourir à la force peut paraître singulière en pareille occasion, il ne semble pas qu'un tel sens soit imposé par le texte. Le nœud de l'interprétation se trouve à la ligne 10 : à cette place le terme *tsâbu* peut-il s'appliquer au peuple ou troupes d'Elam dont il n'a été nullement question, ne désigne-t-il pas plutôt les *tsâbu* dont il est fait mention à la ligne 6, c'est-à-dire les hommes que

Hammurabi avait chargés d'escorter les déesses de Babylone à Larsam? S'il en est ainsi, le verbe *lapátu* ne pourrait avoir ici le sens « détruire, infliger une défaite ». De plus, la demeure où doivent être placées les déesses désigne-t-elle nécessairement leur demeure primitive en pays d'Élam, n'est-il pas au moins aussi vraisemblable qu'elle désigne la demeure qui leur aurait été préparée à Larsam? Le sens de la lettre pourrait donc être celui-ci : Hammurabi envoie à Sin-idinnam sous une escorte commandée par Inuḫsamar les déesses élamites qui lui ont été assignées en partage. Lorsque les déesses arriveront, Sin-idinnam doit remplacer (? ?) les hommes d'Inuḫsamar par des hommes à lui qui installeront les déesses dans le temple qu'elles doivent occuper à Larsam.

J'aurais encore quelques réserves à faire sur d'autres points et l'auteur me permettra de lui soumettre un petit nombre d'observations de détail [1].

---

1. Ainsi n° LII Obv. 6 et Rev. 8 lire *is-ki-im* et non E-KI-IM. Les deux passages peuvent se traduire, le premier « au sujet d'Apil-Amurru (*sic* cf. Reisner, Hymnen n° 24 Rev. 5/6 et *passim*) fils de Mini-Amurru patesi au service d'Enubi-Marduk dont le champ est tombé en partage à Nabium-Malik... » et le second « donne Apil-Marduk à Nabium-Malik et qu'il cultive comme auparavant le champ dont il paye la rente et qui est tombé en partage à Nabium-Malik. Que Nabium-Malik donne à Enubi-Marduk un patesi de ceux qui sont à son service, en remplacement d'Apil-Amurru ». — N° XXXVIII Rev. les lignes 3 et 4 peuvent être traduites «... qu'on ne voie ni un vieillard ni un enfant (mais envoie-moi un homme vigoureux etc.) » SHU-GE avec le sens de « vieux » (cf. SHU-GI) est fréquent dans les tablettes de Telloh. — Le titre désigné par l'idéogramme DU-GAB est peut-être à lire *ra-gab* ou *rakabu* « courrier » (au sujet de DU employé pour RA cf. *Rev. d'Hist. et de Littér. relig.*, VI, p. 485, note 3 et pour RA-GAB = *rakabu* cf. Rm. 338 obv. 9 dans Meissner Suppl[t] pl. 21). — Le nom du successeur de *Samsi-iluna* est à lire non *Abêšu'* mais *Abi-ešu'* ou *Abi-ešuḫ* (cf. le nom propre *Ili-ešuḫ* TCI, n° 85, Rev. l. 7). — La lecture des noms de mois *Dûr-abi* et *Dûr-Rammânu* (cités p. XXXVII note) est-elle bien certaine ? Ne pourrait-on lire *Isin-abi* et *Isin-Rammânu* (Pour ce dernier mois *Isin-Immeru* serait encore préférable ; l'idéogramme AN-IM paraissant avoir eu à cette époque la lecture *Immeru* ; cf. n°s 65 et 70 des contrats de la première dynastie publiés par Strassm. dans les Actes du congrès de Berlin le même nom propre écrit une fois *Na-ra-am* AN-IM et l'autre fois, par apocope, *Im-me-rum*). — L'interprétation de PA-LUL que M. King m'emprunte p. 256 est certainement inexacte : il faut lire *pa-paḫ* = *papaḫu*. — Page 203, l. 86, lire (d'après la version sémitique) non pas *šig-ga*, mais *igi shag-ga* (pour UD avec la valeur *shag* cf. 82-9-18, 4159 Obv. II, 26).—Page 175, l. 13 le signe GU + GU doit être transcrit *suḫ* cf. VA Th. 244, III, 3 ds. ZA, IX, p. 159. — N° 95. obv. ll. 7 à 9 doit être traduit « je suis le pasteur qui de Marduk réjouit le cœur » et n° 61 Obv. ll. 11-12 «... le pasteur qui réjouit le cœur de Marduk ». — Page 214, 12, le signe qui figure ici ne peut être rendu par « plantation » ; c'est le signe SHER entièrement différent de SAR qui apparaît dans l'idcogr. de *kirû* (cf. REC, n°s 152 et 365). — Est-il bien nécessaire, comme le fait King, p. LXV (après Meissner) de supposer un usurpateur du nom de *Immeru*. Dans les différents passages (formules de serment ou dates) où ce nom apparaît, ne pourrait-il pas s'expliquer comme un nom divin (cf. ci-dessus) : MU (ID) *A-šu-uḫ Im-me-ru-um iḫ-ru-u* peut signifier « année où (le roi) a creusé le canal *Ašuḫ-Immeru* ».

Ce serait, d'ailleurs, manquer à toute justice que d'insister seulement sur ces menues critiques. J'ai au contraire grand plaisir à reconnaître la science, la pénétration et la sûreté de méthode dont M. King a fait preuve dans l'interprétation de ces textes difficiles ; son ouvrage se classe parmi les meilleurs et est de ceux qui font le plus grand honneur à leur auteur.

F. Thureau-Dangin.

Israël Lévi. — **L'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira,** texte original hébreu, édité, traduit et commenté, deuxième partie; fasc. II du vol. X de la *Bibliothèque des Hautes Études, sciences religieuses.* Paris, Ernest Leroux, 1901, gr. in-8°, pp. LXX et 243.

Les dernières découvertes qui ont fourni une importante contribution au texte hébreu de l'Ecclésiastique, sont loin d'avoir fait la lumière sur les problèmes qu'avaient soulevés les premiers fragments. On s'accordait à reconnaître que ces fragments représentaient l'original de Jésus, fils de Sira, et voici que le nouvel apport jette le trouble dans les esprits, et les convictions les plus solides sont ébranlées!

Les premiers fragments provenaient d'un même manuscrit et renfermaient les chapitres XXXIX, 15-XLIX, 11 de l'Ecclésiastique; ils ont fait l'objet de la première partie de l'édition critique de M. Israël Lévi (*Bibliothèque des Hautes Études, sciences religieuses*, vol. X, fasc. I, 1898). La deuxième partie qui vient de paraître, traite des nouveaux fragments. Ceux-ci donnent la suite des premiers (XLIX, 12, jusqu'à la fin); ils ont, en outre, III, 6-XVI, 2; des extraits de XVIII, XIX, XX, XXV et XXVI; XXX, 11-XXXIII, 3; XXXV, 9-XXXVIII, 27. La plupart d'eux proviennent du même manuscrit qui avait déjà fourni les ch. XXIX, 15-XLIX, 11, mais quelques-uns sont les restes de trois autres manuscrits. C'est ainsi qu'on possède des doubles pour un certain nombre de passages, et même des triples pour trois versets du ch. XXXVII. Les quatre manuscrits, malgré de nombreuses variantes, procèdent d'un fond commun.

L'introduction très complète et le commentaire approfondi qui font le principal mérite de cette excellente édition, mettent en évidence les bizarreries auxquelles se heurte le lecteur de cet hébreu singulier. La langue y apparaît dégénérée, chargée de rabbinismes ; on y rencontre même des arabismes; nombreux doublets de versets; additions et corrections empruntées à la version grecque et, plus encore, à la version syriaque (on sait que ces deux versions diffèrent notablement et que la syriaque a été traduite directement de l'hébreu) ; des contre-sens et des non-sens occasionnés par des idiotismes syriaques que l'auteur n'a pas compris. Divers détails accessoires conduiraient à dater cet hébreu

postérieurement au VIe siècle de notre ère. Il y a plus; le cantique final était un cantique alphabétique et son arrangement poétique devait être une garantie contre les altérations. Or, dans l'hébreu, comme M. L. l'a très bien établi, ce cantique est une retraduction du syriaque, et il n'y a d'autres vestiges de l'ordre alphabétique que ce qui en est resté dans le syriaque, langue voisine de l'hébreu.

Que conclure de ces faits déconcertants, sinon que l'hébreu n'est pas l'original de Ben Sira, mais une retraduction du syriaque faite par un juif du moyen âge qui a utilisé en même temps la version grecque? C'est l'explication que M. L. avait d'abord soutenue dans plusieurs articles parus dans la *Revue des Études juives*. Depuis, M. L. est revenu, avec une franchise très méritoire, à d'autres sentiments. « Certaines leçons, remarque-t-il, attestées par les versions et les expliquant n'auraient jamais pu être reconstituées, même par un traducteur de génie. » Le fond de l'original hébreu se cache donc dans les fragments retrouvés et, par une étude attentive, on arrive aisément à le découvrir. Les retraductions, additions, corrections et contre-sens sont le fait de copistes. On conçoit que, dans un recueil de proverbes et de pensées morales qui courent les rues, de tels éléments étrangers aient pu s'introduire à l'aide de versions qui jouissaient d'une certaine autorité.

Cependant des difficultés d'un ordre différent ne se laissent pas aplanir sans qu'on ait recours à de nouvelles hypothèses. On est obligé d'admettre qu'il existait deux recensions anciennes de l'hébreu, peut-être même deux éditions que Ben Sira aurait faites de son livre. On doit admettre encore que, au IIIe siècle avant l'ère chrétienne, cet auteur écrivait un hébreu de fort mauvais aloi. En ce qui concerne le cantique final, la retraduction faite d'après le syriaque est expliquée par cette circonstance que ce cantique avait disparu de la recension représentée par les fragments découverts, pour des raisons historiques et religieuses, mais elle était restée dans les recensions que le traducteur grec, le petit-fils de Ben Sira, et le traducteur syriaque avaient sous les yeux.

Autre difficulté : l'hébreu a, après le ch. LI, 12, un psaume qui manque en grec et en syriaque. M. L. explique d'une manière très ingénieuse pourquoi le petit-fils de Ben Sira a supprimé ce psaume dans sa traduction grecque. Les mêmes raisons n'existent pas pour l'auteur chrétien de la version syriaque; il faut donc supposer que ce psaume manquait déjà dans la recension hébraïque que celui-ci traduisait.

La version latine de l'Ecclésiastique que saint Jérôme a insérée dans la Vulgate sans la corriger, comme il le déclare, a été faite sur le grec et elle est d'un faible secours pour la critique des fragments hébreux. Cependant elle donne des leçons conformes à l'hébreu dans quelques versets qui s'éloignent des Septante. L'auteur aurait donc connu l'ori-

ginal hébreu; il aurait connu encore la version syriaque à en juger par d'autres passages. La version latine a déjà été utilisée par Clément d'Alexandrie (mort en 217) dans son *Paedagogus;* conclusion : le syriaque aurait été écrit avant la fin du IIe siècle. M. L. n'ignore pas ce qu'une date aussi reculée a de surprenant pour l'Ecclésiastique qui ne faisait pas partie des livres canoniques de la vulgate syriaque. Nous ne pouvons accepter une pareille conclusion et nous hésitons à croire que le traducteur latin ait consulté, en dehors du grec, l'hébreu et le syriaque. Il semble plus vraisemblable que la recension grecque qu'il traduisait différait, dans ces passages, du texte des manuscrits connus des Septante.

L'impression qui nous est restée de la lecture attentive du livre de M. Lévi, c'est que la question de l'origine des fragments hébreux reste encore ouverte et que ces fragments, qu'on les croie anciens ou non, n'ont plus, pour l'œuvre même de Ben Sira et l'histoire de la langue hébraïque, l'importance qu'on leur attribuait avant les dernières découvertes.

Dans cette seconde partie de sa publication M. Lévi s'est montré encore plus maître de son sujet que dans la première. On admire sa vaste érudition et sa connaissance des classiques grecs. Ce livre demeurera un de ses meilleurs titres à la reconnaissance des savants.

R. D.

Metrische Studien, I. Studien zur hebräischen Metrik. Erster Theil : Untersuchungen, von E. Sievers, Leipzig, Teubner, 1901; gr. in-8°, VIII-399 pages.
Die metrische Stücke des Buches Jeremia, reconstruiert von C. H. Cornill. Leipzig, Hinrichs, 1901; in-8°, XIV-40 pages.

Le travail de M. Sievers est très considérable, et son analyse est poussée jusqu'à la minutie dans un sujet où la matière se dérobe passablement à l'observation. La question est prise de très haut, M. S. commençant par exposer longuement des considérations générales, très approfondies, sur la mesure et le rythme. Il passe ensuite à la critique des divers systèmes de métrique hébraïque qui ont été proposés, et il se prononce, sous certaines réserves, pour le système du mètre réglé par le nombre des accents toniques, avec un nombre variable de syllabes non accentuées. De critique textuelle il n'est guère question; que le texte soit sûr ou non, la métrique fonctionne; elle fonctionne même aussi bien sur des récits généralement considérés comme prosaïques, par exemple l'histoire jéhoviste de la création, les songes de Pharaon, Ruth, Jonas, l'inscription de Mésha, que sur les anciens cantiques; le parallélisme ne compte plus pour rien dans le rythme poétique. Ces dernières conclusions sont fort compromettantes pour la valeur du système. En abandonnant une loi certaine, comme est celle du

parallélisme, afin de suivre une hypothèse métrique, on a toute chance de lâcher la proie pour l'ombre. Qu'il y ait aussi un certain rythme dans la prose, nul ne le contestera; mais il doit y avoir un rythme particulier pour la poésie, et ce rythme doit être fondé sur le parallélisme. Après avoir reproché à Bickell de supprimer des syllabes, M. Sievers réforme aussi, à sa manière, la vocalisation massorétique. Si louables et dignes d'attention que soient ses recherches ,on peut craindre que les résultats acquis ne soient pas en proportion d'un si grand effort.

Beaucoup plus modeste d'apparence est l'essai de M. Cornill sur les parties métriques du livre de Jérémie. On devrait plutôt dire les parties strophiques, car M. C. découvre un peu partout des strophes de huit stiques, dont les membres n'ont pas de mesure commune ou proportionnée. Le texte de ces morceaux n'est accompagné d'aucune note, ce qui ne permet guère d'en discuter la constitution rythmique. On conçoit que la délimitation de pièces d'une structure aussi libre ne présente pas trop de garanties. Ainsi le premier morceau comprend *Jér.* I, 14-19; mais le v. 14 dépend si étroitement du v. 13, qu'on ne voit pas comment celui-ci peut être négligé. M. Cornill appuie souvent son analyse métrique sur la version des Septante.

A. L.

Brunn-Bruckmann's *Denkmæler griechischer und rœmischer Sculptur*, fortgeführt und mit erlæuternden Texten versehen von Paul Arndt. Livraisons 101-107. Planches 506-535. — Munich, Verlagsanstalt F. Bruckmann, 1900 et 1901.

La nouvelle série des *Denkmæler* de Brunn-Bruckmann, que j'ai annoncée ici même (*Revue critique*, 29 octobre 1900, p. 323-327), continue à paraître avec une régularité méritoire. Depuis mon précédent compte-rendu, six livraisons nouvelles ont été publiées, avec les planches n°s 506 à 535. Ces planches viennent d'être l'objet d'une amélioration matérielle, qui n'est pas à dédaigner. Elles avaient jusqu'ici l'inconvénient, lorsqu'elles étaient entassées, de se noircir le dos les unes des autres. L'éditeur a eu à cœur de remédier à ce défaut, et il informe ses abonnés qu'il croit y avoir réussi. Les notices substantielles de M. Arndt ajoutent singulièrement à la valeur de la publication, elles donnent des sujets une bibliographie complète, une description précise et minutieuse, et elles abondent, à l'occasion, en vues personnelles et en hypothèses fécondes. Enfin, le choix des sujets même est très varié et intéressant; les *Denkmæler* de M. Arndt sont autre chose que les *Denkmæler* de Brunn et nous seront d'un plus grand profit.

Pl. 506. Tête archaïque en bronze, provenant d'Herculanum. Un des rares grands bronzes du musée de Naples qui soit un véritable

original grec (cf. Benndorf, *Wien. Jahreshefte*, 1901, p. 171). La ressemblance, plusieurs fois signalée, avec la Tête de l'Apollon de Piombino est certaine. Autour de ces deux monuments, M. A. en groupe un certain nombre d'autres : le bronze Sciarra, le Poseidôn de Créusis, etc., et il les attribue tous à quelque atelier de Corinthe ou de Sicyone. Devrons-nous faire place à une « école » de Corinthe ou de Sicyone dans l'histoire de la sculpture grecque entre 500 et 450 ? Nous le saurons plus tard ; mais, en attendant, voilà un nouveau groupe de monuments qui est en train de se constituer ; et, quoi qu'en disent certains ignorants, c'est par des groupements de ce genre, résultat d'un sérieux et délicat travail de comparaison, que l'histoire de l'art progresse peu à peu. M. A. incline à penser que le bronze de Naples est un portrait. Je ne le crois pas du tout ; le détail des oreilles placées à une hauteur inégale n'est pas un trait individuel ; ce n'est qu'une incorrection, dont il y a d'autres exemples dans les statues archaïques. — Pl. 507. Statue d'*Héra* (?) à la Kunstakademie de Vienne. M. A. admet l'identification avec Héra, sans en garantir pourtant l'exactitude. La statue n'est pas un original, mais une copie, probablement d'époque romaine, d'après une figure dont le type a dû être créé vers 440-430. — Pl. 508. Belle tête de femme, de style praxitélien, au château de Wœrlitz ; ce n'est d'ailleurs qu'une copie. — Pl. 509. Tête d'un dieu, dans la collection Kaulbach, à Munich ; déjà publiée antérieurement par M. A. (cf. *Rev. ét. gr.*, 1900, p. 396). M. A. croit toujours y reconnaître, plutôt qu'un Asclépios, une divinité du monde souterrain, comme Trophonios. Je penche davantage aujourd'hui à y voir simplement un Asclépios. — Pl. 510. Statue d'*Endymion*, au musée de Stockholm. Il apparaît, au premier regard, que la statue est de la même famille que le *Faune Barberini* (cf. la nouvelle restauration de ce dernier proposée par M. Bulle, *Jahrbuch arch.*, 1901, p. 15) ; et M. A. n'a pas manqué de signaler cette parenté. Mais on ne sait toujours pas où ni à quel moment de l'époque hellénistique ont été créés ces deux types, non plus que celui de l'*Ariadne* ou du *Satyre dormant*, ou de l'*Hermaphrodite endormi*. — Pl. 511 (d'un arrangement bien fâcheux). Statuette d'*Athéna Parthénos*, à Madrid. Excellente copie de la Parthénos de Phidias, au moins pour le corps ; mais le caractère de la tête a été gravement altéré : l'aspect du visage diffère de celui de toutes les autres répliques, et l'ornementation du casque est incomplète et inexacte (cf. Michon, *Monuments Piot*, VII, p. 154 sqq.). — Pl. 512 (aussi mal disposée que la précédente). Statue d'*Athéna*, dite *Minerve au collier*, au Louvre. Postérieurement à M. Arndt, M. Michon a étudié de nouveau, et de très près, cette figure : cf. *Monuments Piot*, VII, p. 159 sqq. — Pl. 513. Fort belle reproduction d'une admirable stèle funéraire attique. M. Th. Reinach (*Gaz. Beaux-Arts*, 1901, I, p. 301) a donné du sujet une interprétation légèrement différente de celle de M. A. Pour la date, je crois qu'on peut descendre jusqu'aux

dix dernières années du ve siècle : il est vrai que la tête et le torse et le haut de la draperie rappellent d'aussi près que possible la frise de la cella du Parthénon ; mais les plis collés sur la jambe gauche ne rappellent pas moins les *Victoires* de la balustrade du temple d'Athéna Niké. — Pl. 514. Statue en bronze d'un enfant courant, au musée de Madrid. Œuvre de genre, qu'on serait fort excusable d'attribuer d'emblée à l'art italien du xve siècle ; mais M. A. affirme qu'elle est bien antique et que c'est même un original grec, tout en reconnaissant d'ailleurs que les traits et le caractère du visage la mettent tout à fait à part, que nous ne pouvons la comparer à rien d'autre, ni l'étiqueter d'un nom quelconque.—Pl.515. Tête d'un *Perse* mourant, à Rome, au Musée des Thermes. Œuvre de l'école de Pergame, magnifique d'exécution ; les yeux, presque clos par la mort, et inégalement clos, sont d'une vérité saisissante. — Pl. 516, Deux bas-reliefs. Le premier, à Leipzig, dans la collection Klinger, rappelle beaucoup par le sujet et par la facture un bas relief de Livadie, jadis conservé dans l'ancienne mosquée de cette ville (cf. *Athen. Mittheil.*, III, p. 317-319), et, par analogie avec celui-ci, on peut se demander si l'attribut porté par la main gauche levée n'était pas un canthare. L'autre marbre, qui est à la villa Albani, serait, d'après M. A., un bas-relief votif représentant Aphrodite ; il ne me paraît pas du tout impossible d'y voir un bas-relief funéraire, représentant une simple mortelle. L'observation de M. A. au sujet du lièvre blotti sous le siège ne tranche nullement la question. — Pl. 517. Fort belle tête, trop peu connue, du British Museum ; copie d'un bronze de la première moitié du ve siècle. M. Furtwængler (*Meisterwerke*, p. 394) pensait à la fois à Myron et à Phidias, sans l'attribuer cependant ni à l'un ni à l'autre. M. A. se prononce pour Phidias, à cause de la grande ressemblance de cette tête d'homme avec une tête de femme de la collection Barracco (cf. *Meisterw.*, p. 89, fig. 7), dont M. Furtwængler attribuait déjà l'original à Phidias. La ressemblance signalée paraît, en effet, incontestable. Cf. encore une autre tête d'homme barbu, du même genre, à Chatsworth (Furtwængler, *Journ. hell. stud.*, 1901, p. 211, pl. VIII). — Pl. 518. Monument funéraire de Procleidès, au Musée national d'Athènes. — Pl. 519. Statue drapée, provenant d'Érétrie, au Musée national d'Athènes. La statue elle-même ne date que du iie siècle av. J.-C. ; mais elle reproduit un type de figure drapée qui a été créé entre 350 et 320 ; elle le cède à peine, pour la beauté de la draperie, au *Sophocle* du Latran. La tête aussi reproduit un type du ive siècle, où M. A. ne retrouve que des traits praxitéliens ; il me semble plus juste de dire qu'elle tient à la fois de Praxitèle et de Scopas. — Pl. 520. « *Joueuse d'osselets* » du palais Colonna, à Rome. M. A. énumère les nombreuses répliques de ce même type et les différences entre elles, qui rendent fort malaisée la détermination exacte de leur commun original. Il semble que la création primitive (qui doit remonter au iiie siècle)

représentait bien une Joueuse d'osselets ; et, très probablement il y avait deux joueuses, se faisant pendant, sur deux socles distincts. Pour la statue Colonna du moins, il est nécessaire de supposer l'existence d'une seconde figure. M. A. signale très justement l'expression vulgaire, populacière, de la tête, d'ailleurs si vivante : elle a, en effet, quelque chose d'une lumineuse petite mendiante de Murillo. — Pl. 521. La « *Coureuse Barberini* », au Vatican. M. A. rattache l'original de cette figure à Myron, mais c'est plutôt par une sorte de divination que pour de matérielles et solides raisons. — Pl. 522. Deux plaques de la frise de la cella du Parthénon (côté Ouest), encore en place. — Pl. 523-524. Statue d'un *Apoxyomène*, aux Uffizi. Une restauration moderne des plus malheureuses a rendu longtemps cette figure méconnaissable. Elle représentait en réalité un athlète tenant dans la main droite son strigile, dont il nettoyait la rigole concave avec le pouce de la main gauche. Une statuette de ce type a été acquise récemment par le musée de Boston : cf. Hartwig, *Wien. Jahreshefte*, 1901, p. 151 sqq. M. A. constate que l'*Apoxyomène* de Florence est très proche parent de l'athlète *Verseur d'huile* de Munich ; les deux statues doivent être du même auteur, mais cet auteur ne serait pas Myron : c'est un artiste inconnu de la fin du ve siècle. — Pl. 525. Deux têtes de femme, du Musée national d'Athènes. Elles sont habituellement désignées sous le nom d'Hygieia ; ce nom ne leur convient pas mal, mais n'est pas certain. Ce sont de jolies productions de la sculpture attique du IVe siècle, non de premier ordre cependant. — Pl. 526. Trois *Nikés* archaïques : deux, en marbre, au musée de l'Acropole ; une, en bronze, au British Museum. De la première, un marbre finement taillé des environs de l'an 500, M. A. publie une restauration intéressante, mais dont la tête n'est pas tout à fait dans le caractère général de la figure. — Pl. 527. Tête d'athlète, en marbre, au musée du Capitole. Cette tête, qui doit reproduire un type du ve siècle, est très curieuse, d'abord par l'aspect de ses grosses lèvres de mulâtre (cf. surtout la vue de profil), puis à cause des bandelettes en cuir qui ceignent le crâne. Ces bandelettes, qu'on ne peut expliquer que comme un système de protection à l'usage des pugilistes, ont été pour M. A. l'occasion de quelques savantes comparaisons qui témoignent une fois de plus de la rare érudition archéologique de l'auteur. — Pl. 528. Bas-relief funéraire, au palais Barberini, à Rome. Monument de Démétria et Pamphilé, au Dipylon. — Pl. 529, Statue d'*Hypnos*, à Madrid. M. A. préfère lui supposer dans la main droite une poignée de pavots plutôt que la corne. Il est d'avis aussi que c'est à Praxitèle, plus qu'à tout autre maître du IVe siècle, qu'on doit attribuer la création de l'original en bronze. — Pl. 530. Deux reliefs du temps de Marc-Aurèle sur l'arc de Constantin, à Rome. — Pl. 531. Trois reliefs funéraires, au Musée national d'Athènes : l'un est le très joli fragment connu sous le nom de « tête d'Abdère » ; les deux autres,

provenant de Larissa ou des environs, représentent respectivement un jeune homme debout et une femme debout. A la bibliographie donnée par M. A. pour ces deux derniers monuments, ajouter : Heuzey, *Du principe de la draperie antique*, p. 22, fig. K et L. — Pl. 532. Buste de femme, à Rome, villa Albani. Copie d'une œuvre attique du milieu du ve siècle; grandes analogies à la fois dans la construction du visage, l'expression de la physionomie et l'arrangement des cheveux, avec la belle tête de Bologne, où M. Furtwængler a voulu reconnaître la *Lemnia* de Phidias. — Pl. 533. Trois bas-reliefs servant d'en-tête à des inscriptions officielles du ive siècle. — Pl. 534. Statues funéraires représentant des *Esclaves* : les deux premières sont les *Esclaves assises* du musée de Berlin (ancienne collection Sabouroff); l'autre, une *Esclave debout,* est à la Résidence royale de Munich. Ces trois figures sont du milieu du ive siècle et rentrent dans le cycle praxitélien. — Pl. 535. Tête d'un *Centaure* (?), à Rome, Palais des Conservateurs. Copie d'un original à peu près contemporain des sculptures du Grand autel de Pergame. On la désignait jusqu'ici par le nom de *Chiron;* mais M. A. conteste la justesse de cette appellation et il doute même qu'on doive continuer à voir ici un Centaure : il est plus disposé à y reconnaître un Silène. A la bibliographie donnée par M. Arndt, ajouter : Collignon et Pontremoli, *Pergame*, p. 216 (gravure).

Henri Lechat.

Francesco Petrarca. **Die Triumphe, in kritischem Texte** herausgegeben von Carl Appel. — Halle a. S., Niemeyer, 1901 ; in-8°, de xliv-476 pages.

Bien que le texte des Triomphes figure dans l'édition critique des *Rime di Francesco Petrarca* publiée par M. G. Mestica en 1896, aucun de ceux qui feuilletteront seulement l'édition nouvelle annoncée en tête de ces lignes ne pensera que ce travail fût superflu. Pour les *Triomphes*, en effet, M. Mestica n'avait pas sous les yeux, comme pour les poésies lyriques proprement dites, un manuscrit d'une valeur exceptionnelle, représentant en quelque sorte la rédaction définitive voulue par le poète; et le nombre des manuscrits qu'il avait collationnés était insuffisant, si l'on tient compte surtout des problèmes tout particulièrement compliqués qu'il y avait à résoudre. Pétrarque n'a jamais mis la dernière main à cette œuvre de son âge mûr ; il en avait composé les diverses parties à des dates différentes, sans suite, sans même se conformer à un plan bien arrêté; puis il avait essayé de les rapprocher, retouchant ici certains détails de rédaction, comblant là une lacune, modifiant ailleurs une transition, excluant peut-être des morceaux entiers; mais sans jamais arriver à se satisfaire lui-même, sans se résoudre à dire : voici la rédaction qui annule toutes

les autres. Ajoutez à cela que, suivant son habitude constante, il en avait communiqué à ses amis les différents chapitres à mesure qu'il les avait composés, et que des copies en étaient prises aussitôt ; en sorte que les corrections ultérieures, les « repentirs » du poète, ne pouvaient plus arrêter la diffusion des parties déjà publiées, et ne réussissaient qu'à superposer une rédaction nouvelle aux rédactions antérieures. On comprendra sans peine que, dans ces conditions, les manuscrits des *Triomphes* présentent une extraordinaire confusion, soit quant aux leçons qu'ils contiennent, soit quant à l'ordre des divers chapitres, soit même quant au nombre de ces chapitres ; car, manifestement, certains morceaux ne peuvent pas rentrer dans le plan des *Triomphes*. Pour arriver à voir un peu clair dans cet inextricable fouillis de grands et de petits problèmes, pour distinguer les relations qui existent entre chacun d'eux, et reconstituer l'histoire de cette œuvre fragmentaire, il était indispensable de soumettre à un examen attentif tous les manuscrits connus des *Triomphes ;* et ce n'était pas une petite besogne, car peu de poèmes furent plus goûtés et par suite plus souvent recopiés, au xve et au xvie siècle.

M. A. a eu le très grand mérite de ne pas reculer devant cette redoutable entreprise, qu'il a conduite avec une patience et une prudence au-dessus de tout éloge. Il y était d'ailleurs excellemment préparé : dès 1891, il avait publié un essai (Zur Entwickelung italienischer Dichtungen Petrarcas) qui était un acheminement plein de promesses à la grande œuvre aujourd'hui terminée, et depuis lors il a dépouillé et comparé entre eux 250 manuscrits des Triomphes. La méthode qu'il a suivie dans ce travail est clairement exposée (pp. 1-95), en sorte que si jamais ses conclusions doivent être modifiées, il sera facile de voir sur quel point son raisonnement est contestable, et de la sorte son labeur n'aura pas été perdu ; tout manuscrit nouveau des Triomphes qui pourra être découvert (car M. A. ne se pique pas de les avoir tous connus), sera vite classé et estimé à sa juste valeur, grâce aux points critiques que le nouvel éditeur a soigneusement discutés. Hâtons-nous de dire que la découverte d'un manuscrit capable de ruiner tout l'édifice si patiemment élevé par M. A. est fort improbable : il faudrait d'une part que ce manuscrit reflétât très directement les intentions de Pétrarque, et que, de l'autre, il n'eût jamais été recopié, n'eût aucun représentant parmi les 250 manuscrits que M. A. a soumis un examen minutieux. Dans ces conditions, on peut accepter comme à peu près définitif le texte de cette édition critique. Quant aux conclusions plus générales que M. A. formule sur le plan des Triomphes, elles seront sans doute fort discutées, mais elles méritent d'être prises en sérieuse considération, et les arguments sur lesquels elles s'appuient nous ont paru convaincants. Voici en peu de mots ces conclusions : les *Triomphes* ne se composent que de dix chants (*capitoli*), savoir 3 pour le Triomphe de l'Amour, 1 pour le

Triomphe de la Chasteté et autant pour celui de la Mort ; 3 pour le Triomphe de la Renommée, 1 pour celui du Temps et 1 pour celui de l'Éternité. Les chants commençant par les mots *Stanco già di mirar* (Mestica, *Tr. Am.*, IV), *La Notte che segui* (*Tr. Morte*, II) et *Nel cor pien* (Mestica, *Append.*, p. 670), ne rentrent pas dans la composition définitive du poème, bien que l'un d'eux (*La notte*) soit une des plus belles pages qu'ait jamais écrites Pétrarque. Enfin les sept tercets (*Quanti già ne la età*, etc.) accueillis par M. Mestica comme début du Triomphe de la Mort (I), sont à rejeter. Ces conclusions n'empêchent pas M. Appel de publier ces morceaux avec le même soin que les autres, de même qu'il n'a pas manqué de mettre sous nos yeux, face à face, les diverses rédactions que nous possédons de certains passages. Enfin cette édition critique est précédée d'une étude littéraire — moins nouvelle peut-être et moins approfondie que le reste — et accompagnée de remarques sur la langue et sur la versification du poème ; enfin des notes explicatives (pp. 319-397) constituent le commentaire le plus riche que l'on ait encore consacré aux *Triomphes*. Il n'est donc pas exagéré de dire que ce volume est le plus important qui ait paru, depuis longtemps, sur l'œuvre italienne de Pétrarque.

Henri Hauvette.

J. Guiraud. **L'Église et les Origines de la Renaissance.** Paris, V. Lecoffre ; 1902 ; 1 vol. in-12 de 339 pages.

Le livre de M. Guiraud est avant tout un tableau des arts et des lettres à la cour des papes de 1300 à 1450. Il est d'une exposition simple et claire et se lit avec agrément. On trouvera sans doute que les choses n'y sont pas toujours mises à leur vrai plan et que certains chapitres pouvaient être abrégés : dans un ouvrage si court, l'auteur n'avait pas besoin, par exemple, d'énumérer si minutieusement tous les travaux de construction entrepris par Nicolas V. Mais, en somme, le livre n'en est que plus vivant et, tel quel, on pourra y recourir pour prendre une idée sommaire et très générale de ce que fut, à ses débuts, la Renaissance italienne.

En revanche, les historiens ne devront le consulter qu'avec la plus grande prudence. Il contient d'assez nombreuses erreurs dont chacune est, en elle-même, peu importante, mais qui, toutes ensemble, tendraient à fausser l'impression qu'on peut avoir de cette période historique. M. G. nous parle (pp. 52 et 53) des nombreux manuscrits d'Aristote que les papes ont possédés dès le milieu du xive siècle ; il s'agit seulement là de traductions latines faites au moyen âge, et cela devait être dit. A la page 56 il est question « des écoles de langues orientales qui furent fondées et dirigées, à Paris et ailleurs, par des

franciscains et des dominicains ». Or, rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu, à Paris, au XIVe siècle, un enseignement du grec dûment organisé. On lit (p. 62) que Pétrarque a possédé les œuvres de Platon et qu' « il en lut plusieurs dialogues dans le texte original ». Pétrarque nous avoue lui-même qu'il dut renoncer à lire dans le texte le grand philosophe grec [1]. Enfin, je ne sais où M. G. a pris (p. 192) que Leo-Battista Alberti avait écrit en grec son traité de la République florentine. Le fait, d'où qu'il vienne [2], est certainement controuvé.

De même M. G. nous cite à chaque page des marques de l'intérêt que les papes de ce temps-là portaient aux lettres et aux arts, mais ses exemples sont loin d'être tous authentiques. Si Donatello passe à Rome l'année 1433, c'est Eugène IV qui l'y a fait venir (p. 125) et c'est Eugène IV encore qui fait chercher en France, pour exécuter son portrait, notre grand peintre Jean Fouquet (p. 127). Ce ne sont-là que des hypothèses : la première pourrait encore se réclamer d'un texte de Vasari ; la deuxième ne repose sur rien et est depuis longtemps rejetée par les historiens de Fouquet [3].

Si j'ai cité ces deux derniers exemples, c'est qu'on y peut voir la tendance de l'auteur à exagérer le rôle actif de la papauté dans la Renaissance italienne. Elle se manifeste aussi, et presque à chaque page, par des raisonnements tendancieux qu'il convient de dénoncer. Lisez seulement les pages consacrées à Pétrarque : vous y verrez que Pétrarque a dû à l'influence et à la protection de la cour pontificale la plupart des aspirations, des goûts et des sentiments si divers qui se manifestent dans son œuvre et font de lui « le premier homme moderne ». C'est à ses protecteurs de la curie qu'il doit son amour de la nature (pp. 65-66) ! Il y a mieux : « Cet amour, cette poésie des ruines que Pétrarque a si vivement ressentie, les gens d'église de la cour d'Avignon, ses premiers protecteurs, les lui avaient inspirés » (p. 63). N'est-ce pas sur l'invitation de l'évêque de Lombez qu'il vint à Rome pour la première fois ; n'y logea-t-il pas chez les Colonna ? Je ne sais si ces raisons vous paraîtront concluantes; ce sont, en tout cas, les seules que nous donne M. Guiraud.

A la faveur de ces raisonnements, la thèse du livre s'affirme et se fortifie. Indiquée nettement dès le premier chapitre, elle est développée tout au long dans le dernier [4] et voici comme on peut la résumer :

---

1. Cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 392.

2. M. G. l'a-t-il pris dans les études de Popelin sur Alberti, études qui datent de 1868 ? Il y renvoie, en effet, plus d'une fois, mais semble ignorer les travaux plus récents de Janitschek, que Voigt suffisait pourtant à lui indiquer.

3. Cf. Leprieur, *Jean Fouquet*, dans *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I (1897), p. 39. M. Lafenestre, dans un article tout récent, a montré à son tour ce que cette hypothèse avait d'invraisemblable (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1902, p. 250).

4. Voici, d'ailleurs, le titre de ce chapitre : *Christianisme et paganisme au milieu du* XVe *siècle.*

jusqu'en 1450, les papes, les cardinaux, les ordres religieux maintiennent en face des sceptiques et des impies que sont les humanistes les principes éternels du vrai christianisme ; ce n'est pas que la cour pontificale soit hostile à la Renaissance ; mais ses faveurs vont surtout à l'humanisme *chrétien ;* c'est en dehors d'elle que se développe l'humanisme *païen*, dont un Pogge est le représentant achevé. Je crois tout à fait arbitraire cette distinction qu'on prétend établir entre deux sortes d'humanisme ; et M. G. est réduit sur ce point à des aveux qui sont instructifs. Car enfin, il nous le dit lui-même, cet infâme Pogge, dont il ne parle qu'avec dégoût, passa presque toute sa vie au service de la curie ; Eugène IV utilisait son talent de pamphlétaire (p. 156) et il lui fit cadeau de nombreux bénéfices (p. 158). Filelfe, que M. G. flétrit pour « la bassesse de son caractère et le dévergondage de sa vie » (p. 239) [1], Filelfe sera-t-il traité différemment ? Il est recherché par Eugène IV, par Nicolas V ; le pieux cardinal Albergati l'admet dans sa familiarité (p. 237). Et il en est de même pour tous les humanistes qui incarnent, pour M. G., les principes les plus détestables du paganisme renaissant : ils sont choyés des papes, intimes avec les cardinaux qui font leurs délices de leurs écrits les plus pernicieux ; personne, dans ce monde de la curie, n'a conscience de leur libertinage d'esprit ou de leur immoralité foncière. Voilà ce que M. G. ne dit pas expressément ; mais ce qu'il est forcé d'avouer en plusieurs endroits.

C'en est assez pour ruiner cette distinction entre l'humanisme chrétien et l'humanisme païen qui lui tient si fort à cœur. En résumé, M. Guiraud nous expose, du point de vue catholique, la part de l'Église dans les origines de la Renaissance. Tout en constatant la parfaite bonne foi de l'auteur et les qualités de son livre, je pense être en droit de dire que sa thèse reste encore à démontrer.

L. Delaruelle.

P. Marchot, **Petite Phonétique du français prélittéraire** (VIe-Xe siècles). Première partie : les voyelles. Fribourg, librairie de l'Université, 1901 ; in-8° de de 39 pages.

L'opuscule de M. Marchot est bref, mais plein de matière, et il soulève une foule de problèmes délicats. Laissons de côté le chapitre Ier, où des *Remarques sur le vocalisme du latin vulgaire de la Gaule du Nord* sont présentées d'une façon intéressante, quoique peut-être un peu décousue : dans le seul chapitre II (*Les voyelles dans le français prélittéraire,* p. 24-39) nous relèverons assez de

1. Il est vrai que les faits cités par M. G. pour prouver l'immoralité de Filelfe (p. 237) sont empruntés par lui aux Invectives de Pogge (p. 156).

points de vue nouveaux, et qui exigeraient une discussion plus longue que celle que je puis entreprendre ici. Je déclare tout d'abord qu'il y en a un sur lequel l'auteur me paraît avoir décidément raison : il faut renoncer, je crois bien, à expliquer, comme on l'a généralement fait jusqu'à présent, la transformation de *mercēde* en *merci* par une étape théorique **mercieit.* Cette étape aurait laissé des traces dans les dialectes, soit à l'est, soit à l'ouest, et M. M. insiste très justement là-dessus. Toutefois, je ne me représente pas les faits exactement comme lui : il me semble inutile et même peu conforme à la réalité de supposer des formes intermédiaires * *merceit,* * *merciit.* Mieux vaut partir après tout d'un type * *mercīde,* et admettre pour le latin vulgaire du nord de la Gaule le passage direct à *i* de l'*é* fermé libre accentué, précédé d'une palatale. C'est ce que disait déjà M. Mohl dans ses *Origines Romanes,* publiées en 1900, où je lis à la p. 113 : « En Gaule, au contraire, *cī* pour *cē* est de règle; le français *cire* ne s'appuie nullement sur le type imaginaire * *cieire,*... mais directement sur la prononciation gauloise * *cīra* pour *cēra.* » Cette opinion aurait pu être rapportée ici.

Une autre question très importante, qu'aborde M. M., est celle du passage de l'*a* libre accentué à *è :* au lieu d'admettre le simple intermédiaire d'un *ä* très ouvert, il émet l'hypothèse d'une diphtongaison, et des étapes successives *aa, ää, èè, è.* Au premier abord, cela ne laisse pas d'être séduisant, quoique n'étant pas absolument neuf : M. G. Paris notamment a l'air d'avoir proposé quelque chose d'analogue dans une note qui est d'ailleurs d'une concision extrême, et qui se trouve à la p. xx de la petite *Chrestomathie* qu'il a publiée en 1897, en collaboration avec M. E. Langlois. Je crains malgré tout que ce ne soit pas la vérité, et jusqu'à nouvel ordre je tiens l'hypothèse de M. M. pour non démontrée. Sur quels arguments l'appuie-t-il? Sur ce fait, par exemple, qu'on trouve dans la zone de l'Est des formes comme *chanteir.* Mais y sont-elles bien aussi anciennes qu'il a l'air de le croire? Si oui, je ne vois pas trop pourquoi les produits de l'*é* et de l'*a* accentués ont été différents, et pourquoi le premier seul est passé de *ei* à *oi.* Il y a plus. La façon même dont M. M. envisage le cas où l'*a* est précédé d'une palatale me paraît en contradiction avec la démonstration qu'il veut faire, et surtout avec la façon dont les choses se sont passées dans la zone franco-provençale. Si l'on n'admet l'action de la palatale qu'à une étape *manjèèr* (p. 30) atteinte aussi par *portèèr,* on ne voit plus pourquoi le Lyonnais a conservé *portar* en face de *mangier.* Enfin, si j'ai bien compris les faits exposés avec concision dans cet opuscule, il résulte de la p. 30 que *patre* était *pèèdre* dans le nord de la France vers 850, et de la p. 27 que *pëtra* y était également *pèèdre* à la même époque : dès lors pourquoi le second aurait-il abouti à *pierre,* tandis que le premier s'est transformé en *père?* Je m'empresse d'ajouter que cette contradiction, réelle

dans l'exposé de l'auteur, n'en est pas une pour moi : car, malgré les raisons alléguées ici, je persiste à croire que la diphtongaison de *é* en *ié* (ainsi que celle de *ŏ* en *uo*) est fort antérieure à l'époque des Serments de 842. Une des critiques qu'on pourrait adresser à M. M., c'est d'avoir attaché peut-être une importance exagérée à la graphie de ces Serments, qui paraît avoir été encore bien latine, bien traditionnelle : si on la prend pour base absolument sûre de la langue parlée contemporaine, comme aucune des modifications caractéristiques du vocalisme français n'y apparaît, et que, d'autre part, on trouve déjà presque toutes ces modifications notées par le scribe d'*Eulalie*, il s'ensuit qu'on est forcé de grouper dans le court espace d'un demi-siècle, qui sépare les deux textes, un nombre incroyable de changements phonétiques. Les choses ont dû s'espacer plus que cela dans le temps. D'ailleurs, la chronologie adoptée par l'auteur, reste sujette à caution : elle ne s'est pas assez préoccupée de certaines concordances nécessaires, tout en voulant tenir compte (plus qu'il n'est juste sans doute) des termes savants introduits dans la langue. Si on peut lui reprocher d'avoir trop retardé l'apparition de certains phénomènes, on trouvera que d'autres, en revanche, ont été reculés dans le passé d'une façon bien aventureuse. Quelle probabilité, par exemple, y a-t-il que l'effacement des voyelles finales (p. 38) se soit produit « dans le courant du VIe siècle » ? Et comment, dans cette hypothèse, s'expliquer que *-acu*, * *capu*, soient *-ai*, *chef* en français, tandis qu'ils sont *-ac*, *cap* en provençal ? Il a été dit quelques lignes auparavant, que, précisément elle aussi « la sonorisation des sourdes a lieu dans le courant du VIe siècle » : on en était donc à ce moment-là au stade *-agu*, *cabu ;* le stade *-ayu*, *covu*, n'a guère dû être atteint dans le nord de la France qu'aux environs de l'an 700, et jusque-là il serait prématuré de songer à un effacement de la finale. Enfin, je ne crois pas non plus que l'*a* final se soit assourdi en *e* féminin dès le VIIe ou le VIe siècle, et surtout je ne comprends pas du tout la phrase par laquelle se termine l'opuscule, et où il est dit, à propos de ce changement, qu'il « est antérieur à la transformation de *c* + *a* en *tch* » : la contradiction est si flagrante qu'il doit y avoir là quelque faute d'impression. Du reste, M. Marchot, comme il le dit, aura sans doute l'occasion de revenir sur un certain nombre de ces points dans la seconde partie de sa phonétique relative aux consonnes, et qu'il nous promet pour 1902 : je crains que dans la première, désireux de rompre avec les opinions reçues [1], il n'ait un peu donné carrière à des facultés d'in-

1. L'information de M. M. n'est cependant pas toujours assez étendue. Ainsi, à propos du changement de *u* en *ü* (p. 36), il croit avoir trouvé un argument « nouveau » dans la non-palatalisation du *c* de *cura*, etc. Cela a déjà été dit, et se trouve indiqué même dans des ouvrages élémentaires comme mon *Précis historique de Phonétique française* (édit. de 1900, p. 84).

vention brillantes, et qu'il n'ait semé des hypothèses ingénieuses sans se préoccuper assez de les faire concorder entre elles. Il n'en reste pas moins que la lecture de son petit livre est intéressante et suggestive.

E. Bourciez.

— M. Fr. Cimmino, professeur de sanscrit à l'Université de Naples, s'est taillé un domaine dans la dramaturgie hindoue : domaine attrayant à coup sûr, bien qu'un peu monotone ; car, à part les quelques chefs-d'œuvre, le théâtre de l'Inde a ignoré l'art de varier ses péripéties. M. C. le sait aussi bien que personne, lui qui consacre aujourd'hui une étude aux relations de style et d'intrigue de la Priyadarçikâ et de la Ratnâvalî : *il terzo Atto del Dramma Indiano Priyadarçika*, Napoli (Accad. Pontan), 1902, in-8°, 18 pp. Il avait publié auparavant un mémoire beaucoup plus détaillé sur *il tipo comico del Vidûshaka* (1895), où se trouvent consignées les plus mémorables saillies de ce *clown* des bords du Gange, accessoire presque obligé de l'action dramatique la plus grave ou même la plus solennelle. Entre temps il a donné la traduction de Vikramôrvaçî, de la Ratnâvalî et du Mâlavikâgnimitra, et il annonce aujourd'hui celle du Nâgânanda, où Bergaigne, entre autres, lui a frayé les voies. Il y prélude par une notice préliminaire : *sul Dramma Nagananda o il Giubilo dei Serpenti*, Napoli (Accad. di Archeologia), 1902, in-4°, 28 pp. Bien servi par ses devanciers, M. C. n'a pourtant point de peine à se distinguer d'eux ; car il dispose d'un instrument qui leur a fait défaut. La souplesse de la langue et de la stance italiennes se prête admirablement à la traduction de cette poésie orientale, dont elle sait suivre tous les contours et reproduire jusqu'aux grâces factices. Je ne serais pas étonné que de tous les lettrés d'Europe, les Italiens fussent le mieux en mesure de goûter le théâtre hindou, tout en le jugeant peut-être avec un peu trop d'indulgence. — V. H.

— Dans un livre intitulé *Ararat und Masis, Studien zur armenischen Altertumskunde und litteratur* (Heidelberg, 1901, in-8°, 104 pp.), M. Fr. Murad s'efforce de localiser en Arménie sur le mont Masis (qu'on nomme en Occident Ararat) la légende de l'arrêt de l'arche de Noé. On ne saurait dire qu'il ait réussi à démontrer la thèse qu'il soutient, car tous les anciens auteurs arméniens ont suivi la tradition sémitique qui fixe l'arrêt de l'arche sur une tout autre montagne. Mais son travail témoigne de beaucoup d'érudition et il est tout plein de remarques ingénieuses. — A. Meillet.

— M. H. Adjarian vient de publier dans le *Recueil ethnographique d'Emin* (institut Lazarev, Moscou) une importante étude sur les *Mots turcs employés par l'arménien* (Moscou et Vagharchapat, 1902, in-8°, viii-381 pp., en arménien). Une introduction étendue expose comment sont traités les mots turcs en arménien et quelle a été l'influence du turc sur l'arménien ; suivent les mots arméniens empruntés au turc, rangés dans l'ordre alphabétique ; chaque mot arménien est accompagné de sa traduction en termes proprement arméniens, puis en français et chaque mot turc d'une transcription en caractères latins ; le livre est donc facile à consulter pour toute personne qui connaît l'alphabet arménien. C'est la première fois que ces emprunts sont réunis et le livre, fait avec la conscience qui caractérise l'auteur et avec une indiscutable compétence, rendra certainement de grands services. — A. M.

— Le quatrième volume des *Textes et recherches* de M. Marr, sur la philologie arméno-géorgienne (édités par la Faculté des langues orientales de l'Université de Pétersbourg, en russe) vient de paraître, en un volume in-8° de XII-114-170 (en géorgien) pp., Pétersbourg, 1902. Il est consacré à une édition et à l'étude de deux poèmes géorgiens du XIIe siècle. — A. M.

— La conférence de M. F. Delitzsch sur Babylone et la Bible (*Babel und Bibel*; Leipzig, Hinrichs, 1902 ; in-8°, 52 pages) présente un aperçu très clair et méthodique des données fournies par l'assyriologie à l'exégèse biblique. Le texte contient cinquante illustrations dont les motifs sont depuis longtemps vulgarisés, mais qui n'en sont pas moins bien à leur place. On est un peu surpris de certaines assertions : que le déluge chaldéen aurait été un vrai cyclone, un ras de marée comme on n'en avait jamais vu ; que le monstre Tramat pourrait bien être le serpent d'Eden ; que le vieux mot sémitique usité pour désigner Dieu, *ilu*, signifie « but » (?) et que ce but ne pourrait être qu'unique (? !). — A. L.

— Sous le titre : *Die Irrlehrer im Neuen Testament* (Tübingen, Mohr, 1902 ; in-8°, 40 pages), M. A. Brückner expose et classe les opinions que les écrivains du Nouveau Testament ont combattues comme fausses. Ces premières hérésies se ramènent à trois chefs : la valeur de la loi, le retour du Christ et la résurrection générale, la christologie. L'analyse sommaire des doctrines est conduite avec beaucoup de clarté, de précision et de méthode. — A. L.

— Le vocabulaire hébreu de M. R. Kraetzschmar (*Hebräisches Vokabular*; Tübingen, Mohr, 1902 ; gr. in-8°, VII-40 pages) sera fort utile aux commençants. Il présente groupés dans un ordre logique, d'après leur forme grammaticale, les noms et verbes communément usités, et le tableau des pronoms et particules. Ce vocabulaire peut s'adapter à une grammaire quelconque. L'étudiant se l'assimilera facilement et se trouvera par là même en mesure d'aborder plus tôt et avec moins de peine la lecture des textes bibliques. — A. L.

— On trouvera dans la brochure de M. E. Rolffs, *Harnack's Wesen des Christentums und die religiösen Strömungen der Gegenwart* (Leipzig, Hinrichs, 1902 ; in-8r, 64 pages) un résumé instructif et un examen judicieux du mouvement d'idées provoqué dans le monde protestant, surtout allemand, par les conférences de M. Harnack sur l'essence du christianisme. Le point de vue du critique est le même que celui du savant conférencier et pourrait donner lieu aux mêmes réserves (cf. *Revue* du 24 décembre 1900, p. 502). — A. B.

— Sous ce titre : *Formation des villes, des États, des confédérations et des ligues dans la Grèce ancienne* (Paris, Bouillon, 1901 ; 66 pp.), M. Francotte, professeur à l'Université de Liège, a essayé de traiter un sujet immense, qui demanderait des développements très étendus : aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit demeuré superficiel. Il n'a pu fournir que des indications, parfois intéressantes, souvent contestables, et généralement un peu obscures. Ce qui fait que la question est chez lui embrouillée, c'est qu'il n'a pas suivi l'ordre chronologique. Les idées des Grecs se sont modifiées avec le temps en ces matières. Il est clair par exemple que le synœcisme de Stiris et de Médéon, des Péréens et des Mélitéens, de Téos et de Lébédos ne nous apprennent pas grand'chose sur les synœcismes primitifs. Il est clair également qu'une ligue comme la ligue achéenne diffère beaucoup de la ligue attico-délienne ou même de la ligue péloponnésienne. L'intérêt de ce travail eût été précisément de montrer la nature et les raisons historiques de ces divergences ; c'est de quoi M. F. ne s'est pas suffisamment préoccupé. — P. G.

— M. Schneider, l'auteur d'un commentaire sur l'*Apologie* et le *Criton* de Platon, à l'usage des classes (Cf. *Revue* du 24 février), vient de publier à la même librairie G. Freytag un commentaire sur l'*Euthyphron* (*Schüler-Kommentar zu Platons Euthyphron*, Leipzig, 1902, IV-40 pp.). Nous y retrouvons la même méthode : traductions fréquentes, interprétations de la pensée, explications sur la suite et le développement du dialogue, peu de notes exclusivement grammaticales. Ainsi le texte sera lu sans qu'il en coûte trop de temps et de fatigue. Le commentaire est précédé de quelques pages indiquant brièvement le but et l'unité du dialogue, la manière dont on doit concevoir la piété, et ce qu'il est bon de connaître de la théorie des idées pour bien suivre le texte. — My.

— M. W. C. Summers a publié dans la petite collection, *Pitt Press Series*, *P. Ouidi Nasonis Metamorphoseon liber VIII ;* edited with introduction, notes, vocabulary and index (Cambridge, at the University press ; 1901 ; XX-107 pp. in-18 ; prix : 1 sh. 6). L'introduction traite d'Ovide, des Métamorphoses, de la langue poétique (principalement dans ce VIIIe livre). Le texte est en principe celui de Korn revu par M. Ehwald, de même que cette édition et celle de M. Magnus ont fourni les éléments du commentaire. L'ensemble est soigné, et les notes, plus nombreuses que dans les éditions allemandes, répondent à toutes les questions que peut se poser l'élève. Voici quelques observations pour témoigner à M. S. l'intérêt que j'ai pris à le lire. — Vers 206-7 : *Nec te spectare Booten aut Helicen iubeo strictumque Orionis ensem.* Korn avait bravement attribué au nord les trois constellations. M. S. fait d'Orion le point de repère du midi. En réalité, cette astronomie est d'origine littéraire. Une énumération plus détaillée se trouve XIII, 292 suiv. et nous reporte expressément à Hom. *Il.* XVIII, 483 suiv. Alors la mention d'Orion et son rapport avec la grande Ourse s'explique : Τό τε σθένος Ὠρίωνος Ἄρκτον θ', ἥ... τ' Ὠρίωνα δοκεύει. L'Ourse « observe » Orion, et inversement ; en d'autres termes, aux temps homériques, Orion sert à trouver ou à vérifier la position de la Grande Ourse. Voilà pourquoi sont associées les deux constellations. Ovide reproduit le groupement, sans peut-être voir bien nettement sa raison. — 640 : *Quo* peut être difficilement un adverbe ; il faut sans doute entendre *quo super* = *super quo* (cf. Riemann, *Syntaxe*, § 110, 1° note). — 730 : *Ius est* s'explique par le sens de *licet*, plutôt que par celui de *potest*. L'indicatif après *sunt quibus* est dû à une raison de symétrie ; dans *sunt quorum forma mutata est*, l'indicatif est régulier parce qu'il y a détermination. — 749 : *Ter quinas*, simple périphrase de *quindecim*, est aussi étranger à la langue ordinaire de la prose que *quinque ter*. — Le volume est terminé par un vocabulaire dans lequel sont rejetées les notices mythologiques, géographiques, etc. — Paul Lejay.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 mai 1902.

M. Eugène Müntz communique une lettre dans laquelle M. le capitaine d'état-major L. Abet signale à l'Académie les fresques du village de Lans-le-Villars, au pied du col du Mont-Cenis. Ce cycle de peintures, admirablement conservé, paraît être du commencement du XVe ou de la fin du XIVe siècle. M. Abet les croit d'un artiste italien, et elles semblent inédites.

L'Académie se forme en comité secret pour discuter les titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Jules Girard.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — **2 juin** — **1902**

Ellis, Catalogue des livres arabes du British Museum. — A. Thomas, Mélanges d'étymologie française. — Rodier, Le Traité de l'âme, d'Aristote. — L. Bertrand, La vie de messire Henry de Béthune. — Ovide, Poésies choisies, p. Schwertassek. — Novak, Les panégyristes latins. — Juvénal, trad. Berrier. — Publications hongroises. — Académie des inscriptions.

A. G Ellis, **Catalogue of arabic books in the British Museum.** Printed by order of the Trustees of the British Museum. London. 1894-1901, 2 vol. in-4°, à 2 col., 986 et 846 col.

Une bibliothèque d'imprimés, fût-elle riche comme le Musée Britannique, sera toujours pauvre par rapport au débordement incessant de la production humaine. Que de trésors entassés sur les rayons d'après l'inventaire que M. Ellis a dressé avec tant de compétence, des livres arabes conservés dans la grande Bibliothèque publique de Londres! Que de lacunes cependant, dont un supplément nous apprendra qu'elles sont comblées au moins en partie! Je ne saurais trop recommander les acquisitions systématiques, étudiées, choisies, mûries, réalisées même à des prix élevés, plutôt que les accroissements dus au hasard des dons encombrants, des offres de libraires, des occasions fortuites. D'autre part, il y a fort longtemps que je regrette amèrement l'interdiction qui empêche les dépôts publics de jeter du lest et qui les condamne à garder nombre d'imprimés et même de manuscrits, à l'égard desquels un autodafé dévorant serait une mesure bienfaisante et que l'encombrement rendra nécessaire. Je vivrai peut-être assez longtemps pour assister à une de ces exécutions : de tels incendies volontaires, préparés à la suite d'un triage prudent, me sembleront des feux de joie.

En attendant que le volume promis atténue ou augmente nos regrets de ce qui manque, je signalerai l'inconvénient de rubriques trop compréhensives sous lesquelles sont entassées des matières hétérogènes. Bien que les renvois mis à leurs places corrigent ce défaut, je ne vois pas quel avantage l'auteur a cru recueillir pour ses lecteurs en leur présentant tour à tour, sous le titre général d'Académies (I, col. 115-130), dans une ordonnance géographique, les sociétés savantes locales, les universités, les écoles spéciales, les congrès d'orientalistes,

les bibliothèques publiques, le tout confondu parmi les Académies proprement dites.

D'autre part, si les périodiques ne sont pas dépouillés — ce qui aurait grossi démesurément le catalogue — en revanche les volumes collectifs, où tant de travaux importants sont enfouis, ont été dépecés, afin d'attribuer *suum cuique*. Que de reconnaissance les auteurs doivent à ce récollement qui a mis en circulation les opuscules dans lesquels ils avaient condensé leurs idées sur une question, qui souvent leur tenaient plus à cœur que des monographies plus étendues!

Précision dans les noms d'auteurs, exactitude dans les titres de livres, érudition professionnelle sans pédantisme, connaissance et citation appropriée de la littérature, toutes les qualités du parfait bibliographe, voilà ce que je suis heureux de louer chez M. A. G. Ellis, qui, avec M. G. Margoliouth, continue la tradition de C. Rieu, avant eux serviable aux arabisants.

Hartwig Derenbourg.

A. Thomas. **Mélanges d'étymologie française** (Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, tome XIV). — Paris, F. Alcan, 1902; un vol. in-8° de III-217 pages.

M. Thomas vient de donner une suite très intéressante aux *Essais* déjà publiés par lui en 1898. Dans ce nouveau volume encore il a recueilli, en les revisant, un certain nombre de notices parues dans la *Romania* et en a ajouté pas mal d'autres : l'ensemble forme un total respectable de 259 articles d'une demi-page en moyenne, mais quelques-uns plus développés. L'auteur dit dans sa préface : « C'est peu en comparaison de ce que nous ignorons encore », mais il ne fait que se rendre justice en ajoutant : « C'est quelque chose cependant, surtout si l'on songe à la somme de recherches que suppose la moindre de ces notices. » Et il suffit, en effet, d'ouvrir le volume pour s'apercevoir bien vite que tout a été fouillé, consulté, compulsé — aussi bien le matériel lexicographique antérieur que des pièces d'archives inédites ou des impressions rares du XVIe siècle, curieux livres français, espagnols, italiens. Le labeur a été considérable, et la moisson fait honneur à qui vient de l'engranger. M. Thomas, je n'ai pas besoin de le dire, est passé maître dans ce domaine de l'étymologie, dont il a fait le sien depuis quelques années : il y évolue avec infiniment d'aisance, et il a une méthode excellente (en somme n'est-ce pas la seule ?) qui consiste à vivre toujours en bon accord avec la phonétique. La sémantique peut rendre d'incontestables services, mais il faut savoir « la discipliner et lui inspirer l'esprit de subordination vis-à-vis de la phonétique ». On ne saurait mieux dire, et je ne puis pour ma part qu'abonder en ce sens.

Les mots appartenant à notre langue française courante n'occupent pas une grande place dans ce volume : on n'en trouvera guère plus d'une douzaine. Mais il ne faut pas le regretter, car ce sont des termes dialectaux difficiles, du nord ou du midi parfois, qui ont été passés au crible, et n'ont que bien rarement résisté à cette investigation méthodique. Je voudrais pouvoir donner une idée de la richesse du livre : mais c'est assez difficile, car tout cela ne se prête guère à l'analyse. Citons un peu au hasard, et parmi beaucoup d'autres, quelques-unes de ces étymologies qui sont à la fois brillantes et sûres, semble-t-il. Je trouve par exemple (p. 40) *cagouille*, en gascon *cogolha*, justement rattaché à *cochlea* par l'intermédiaire d'une forme * *coculea*, qui se trouve peut-être dans Plaute, et qui est en tout cas une adaptation du grec très conforme aux habitudes du latin archaïque où δραχμή devient *dracuma*. N'est-il pas ingénieux aussi de voir (p. 65) dans l'ancien adjectif français *enchoistre*, qui signifie « laid », le représentant de *encausticum ?* C'est, dit M. Thomas, « un témoin qui a survécu aux querelles esthétiques des artistes gallo-romains et qu'une coterie de peintres ou de sculpteurs, pour qui « peint à l'encaustique » était synonyme de « laid », a fini par imposer au public. » N'est-ce pas par des hypothèses de ce genre qu'on arrive à se replacer vraiment dans le milieu vivant, où a évolué le langage ? Parfois l'étymologie donnée est très simple, mais encore fallait-il la trouver : le mot *coulindrou* (p. 57), qui signifie groseille à Toulouse, n'est qu'une déformation du nom de *Corinthe ;* voilà qui est acquis, car les rapprochements faits ici ne laissent à cet égard aucun doute. Je retrouve encore, chemin faisant (p. 27), une étymologie qui m'avait séduit par sa simplicité et sa rigueur phonétique, lorsque je la vis pour la première fois dans la *Romania :* c'est celle qui tire de l'adjectif géographique *balearicus* le mot *baillarge*, nom bien connu dans l'ouest d'une variété d'orge. Mais pourquoi M. Th. a-t-il relégué en note des constatations intéressantes, faites par lui depuis, à savoir que Pline fait l'éloge de l'orge de Carthagène, et qu'il mentionne aussi un *modius balearicus* en usage pour le froment ? Voilà qui méritait certes d'être introduit dans le corps même de la notice. Il me semble bien, à certains traits, que la rédaction dernière des articles a été un peu hâtive, pour un motif ou pour un autre. Ainsi, à la page 23 (art. *auverèche*), je vois constaté un fait très important, à savoir que notre ancien suffixe *-ereʒ* plonge ses racines fort avant dans le passé : la combinaison *arius* + *icius* remonte jusqu'au latin vulgaire, comme le prouvent, dans des textes de basse époque, des formes telles que *capsaricius*, *porcaricius*, *vaccaricia*, etc. Je vais ensuite à la page 49 (art. *charolesse*), j'y retrouve la même constatation, faite en termes à peu près identiques et avec les mêmes exemples à l'appui. Enfin, le fait est encore signalé une troisième fois, à la page 99 (art. *lampresse*), et c'est vraiment trop : il eût suffi de mettre un renvoi dans deux de ces passages. Il est entendu

que ce sont là de très petits détails, et qui n'ont pas trait au fond. Maintenant, M. Th. me permettra de lui soumettre quelques doutes que m'a laissés la lecture de son excellent livre. Je ne parle même pas de la proposition faite (pp. 16-17) « d'admettre entre *ancien* et **antianus* le même rapport qu'entre *chrétien* et *christianus* » : il n'y a là sans doute encore qu'un détail de rédaction un peu obscur, puisqu'enfin nous ne prononçons pas **antien*. Mais je trouve (p. 55) postulé, pour expliquer *copeau*, un type vulgaire **cuspia* à la place du latin class. *cuspis* : j'avoue que **cuspia* ne me sourit qu'à moitié, puis je me demande s'il aurait abouti en français à **coispe*, et n'aurait pas donné plutôt quelque chose comme **cosche ?* Je n'ai pas présent à l'esprit d'exemple capable d'éclaircir la difficulté : mais il doit en exister dans la toponomastique que M. Th. connaît si bien. Autre doute : à la p. 137, le mot *scion* est rattaché hypothétiquement à une racine germanique *ki*. Mais à quelle époque cette racine aurait-elle pénétré en gallo-roman, et si ce n'est, comme il est probable, que pendant la période mérovingienne, n'aurions-nous pas plutôt dans le français proprement dit une forme *chion?* Restent deux verbes qui, depuis bien longtemps déjà, font le désespoir des philologues. A la p. 15 de son livre, M. Th. fait cette déclaration de principe : « Je renonce décidément, pour ma part, à rattacher à une étymologie commune le français *aller*, le provençal *anar*, l'italien *andare*, etc. Ceux qui s'acharnent à cette tâche ferment l'oreille aux leçons de la phonétique qui nous crie : Chacun pour soi ! » Qu'il n'y ait pas de substratum commun entre *aller* et *anar*, voilà qui me paraît en effet probable ; mais qu'il n'y en ait pas entre *anar* et les formes italienne et espagnole, la chose est déjà plus douteuse. Quoi qu'il en soit, M. Th. va bravement chercher comme base au mot provençal un vieux verbe *annare*, que Macrobe nous a conservé dans une formule de prière ; en forçant un peu le sens, il lui fait signifier « durer, vivre pendant l'année », puis il admet qu'à la longue « le mouvement dans l'espace a fini par être assimilé à la progression dans le temps », etc. Tout cela me paraît bien compliqué, et j'avoue que je reste sceptique. L'autre cas embarrassant, c'est celui de notre ancien verbe impersonnel *estovoir*, que M. Tobler a cherché depuis longtemps à expliquer en faisant intervenir la locution *est ues*, transformée en *estuet*, etc. A cette ingénieuse théorie M. Th. croit porter « un coup mortel » en citant ici (p. 73) deux exemples d'une forme méridionale *estober*, empruntés à des chartes Limousines du xive siècle. Et alors?... Alors, il est forcé d'en venir à l'étrange étymologie proposée par M. Suchier, celle par *stupere ;* il le fait d'ailleurs sans enthousiasme, car il ajoute mélancoliquement : « On en pourrait souhaiter une meilleure, mais je n'en connais pas. » Je le crois sans peine. Mais je refuse, pour ma part, d'accepter *stupere*, car si la phonétique pourrait à la rigueur s'en accommoder (*colübra* est bien devenu *colŏbra*), la sémantique

décidément n'en veut à aucun prix. Et puis ce n'est pas tout cela : longtemps avant l'apparition de l'*estober* limousin, l'hypothèse de M. Tobler avait été ruinée par cette simple constatation que l'engadin lui aussi possède son verbe *schtovair*. Et cependant, c'est bien cette hypothèse qui est la bonne, ou du moins je la tiens telle. Seulement, je la recule dans le temps : il ne me paraît pas du tout impossible que, dès l'époque latine, on soit parti de la locution *est opus* pour créer analogiquement là-dessus un infinitif **estopēre*, d'où ensuite **estŏpet*, etc. Cela concilierait tout, et en somme l'analogie en a fait bien d'autres. — Je ne puis que souhaiter en terminant que M. Thomas poursuive ses curieuses investigations, et joigne le plus tôt possible un troisième volume aux deux aînés.

E. Bourciez.

Ἀριστοτέλους περὶ ψυχῆς. *Aristote*, *Traité de l'âme*, traduit et annoté par G. Rodier. Tome I. Texte et traduction. Paris, E. Leroux, 1900. Un vol. in-8° de xvi-263 p. Tome II. Notes. Un vol. in-8 de 585 p.

C'est un ouvrage de 850 pages que M. Rodier publie sur le *Traité de l'âme* d'Aristote. Ce traité est certainement un des plus importants dans l'œuvre du grand philosophe; on n'est donc pas étonné que l'ouvrage de M. R. ait pris un tel développement; on l'est davantage qu'il se soit trouvé quelqu'un pour tenter une telle entreprise et pour la mener à bonne fin.

L'ouvrage comprend le texte grec du traité, une traduction et des notes, un gros volume de notes de 585 pages.

Pour la constitution du texte, M. R. se montre fervent conservateur, nous ne lui en faisons pas un reproche; mais enfin il ne faudrait pas dépasser la mesure. Des derniers éditeurs qui ont publié le *Traité de l'âme*, deux, Trendelenburg et Torstrick, n'avaient pas hésité à proposer des changements assez nombreux dans le texte que donnent nos manuscrits; la plupart de ces changements venant de deux philologues éminents, méritent la plus sérieuse attention ; peut-être cependant étaient-ils allés trop loin ; ce qui ne doit pas surprendre si l'on pense à la façon dont était pratiquée la critique verbale quand parurent ces deux éditions [1]. Mais tout récemment, en 1896, a paru dans la collection Teubner une excellente édition du *Traité de l'âme;* l'auteur, M. Biehl, se conformant aux idées dominantes aujourd'hui, s'est montré très réservé et n'a accepté que très peu de changements au texte traditionnel. C'est naturellement le texte de M. Biehl que nous donne M. Rodier; il ne le change le plus souvent que pour rejeter les cor-

---

1. Ed. Trendelenbourg, 1833, 2e éd., revue par Ch. Belger, 1877; éd. Torstrick, 1862.

rections hasardées par son devancier. Le seul progrès que nous ayons à constater, c'est une collation nouvelle du meilleur de nos manuscrits, le Parisinus, anc. fonds grec, n° 1853, du XIIe siècle, désigné ordinairement par la lettre E. Ce manuscrit avait d'ailleurs été collationné récemment par Biehl et Stapfer ; M. R. reconnaît lui-même qu'il n'a trouvé que très peu de chose à glaner après ces deux savants. Il a mis à profit la collation du Vaticanus P, publiée par H. Rabe ; il a connu enfin un nouveau manuscrit récemment signalé à Philippopoli et dont le texte se rapproche de celui du Vaticanus V. Ainsi, au point de vue de la constitution du texte, l'édition nouvelle ne marque pas un progrès. On voit d'ailleurs que ce n'est point de ce côté que se portent les préoccupations de l'auteur ; rien de plus significatif que la façon rapide dont il se débarrasse de la question, en renvoyant aux ouvrages de Biehl et de Torstrick quiconque serait plus curieux de savoir un peu quelque chose. Il nous semble que, dans un ouvrage de cette étendue, deux ou trois pages consacrées à décrire brièvement les manuscrits utilisés n'auraient pas été de trop. Mais nous nous hâtons d'ajouter que, si M. R. n'a pas enrichi l'appareil critique de ce traité, il a du moins su le disposer avec ordre et clarté ; on doit lui être reconnaissant du soin qu'il a apporté à cette partie de sa tâche ; aujourd'hui les matériaux sont à point, bien préparés, à pied d'œuvre, à la disposition de ceux qui, dans la mesure de leurs forces, tenteraient encore de réparer quelques-unes des brèches que le temps a faites dans l'édifice.

Car enfin il faut bien le reconnaître, ce *Traité de l'âme* est des plus difficiles pour nous ; et ce n'est pas seulement à cause de la nature du sujet ; ce n'est pas seulement parce que le style d'Aristote y est plus concis que d'habitude, plus rempli de sous-entendus ; c'est aussi parce que ce traité est, dans l'œuvre d'Aristote, un de ceux qui ont le plus souffert de la négligence des copistes, ou de l'incurie des possesseurs des manuscrits. Évidemment, il ne faut point partir de là pour s'imaginer qu'on peut tout se permettre avec ce texte, supposer à chaque instant une contradiction, un non-sens, indiquer ici une lacune, là un déplacement de feuillets. Le texte dont nous disposons doit être traité avec la plus grande réserve. On dispose cependant de quelques secours qui peuvent servir pour l'améliorer. Quelquefois, une leçon un peu singulière d'un bon manuscrit, ou bien des renseignements fournis par un scholiaste, par un traducteur peuvent nous mettre sur la voie pour retrouver la vraie leçon. Enfin, les variantes mêmes, données par nos diverses sources, nous permettent, si ces sources ont été classées avec méthode, de choisir avec des chances assez grandes de ne pas nous tromper.

Nous prenons deux exemples, et dans ces deux exemples nous nous appuierons sur la traduction même de M. R. pour montrer que le texte grec qu'il donne n'est pas acceptable. P. 32 = 407 a, 9 : Διόπερ οὐδ' ὁ νοῦς οὕτω συνεχής, ἀλλ'ἤτοι ἀμερὴς ἢ οὐχ ὡς μέγεθός τι συνεχής. Traduc-

tion : « C'est pourquoi l'intellect, lui non plus, n'est pas continu de cette façon, [c'est-à-dire comme la grandeur], mais ou bien n'est pas divisible, ou ne l'est pas de la même manière qu'une grandeur [continue]. » Mais ce n'est pas là le sens du grec ; l'auteur traduit comme s'il y avait : ἀλλ'ἤτοι ἀμερὴς ἢ οὐχ [ἀμερὴς] ὡς μέγεθός τι [συνεχές]. Dans le volume des notes, à la page 102, nous trouvons une traduction toute différente : « L'intellect n'est pas continu comme la grandeur : il faut admettre, par suite, ou bien qu'il est indivisible, ou bien que, *s'il est continu*, ce n'est pas de la même façon que la grandeur. » Nous avons, cette fois, une traduction exacte, en acceptant l'addition de ce membre de phrase, *s'il est continu*, que M. R. a mis en italique. Cette addition se justifie-t-elle ? Nous en doutons fort, car, un peu plus haut, l. 7-8, Aristote a affirmé que l'intellect était un et continu, ὁ δὲ νοῦς εἷς καὶ συνεχής. Quelque effort que fasse M. R. pour défendre le texte traditionnel, les objections faites par Trendelenbourg, Biehl, Essen sont très fortes. Toute difficulté disparaîtrait si l'on écrivait : διόπερ ὁ νοῦς συνεχής, ἀλλ' ἤτοι κτλ. La lecture οὐδ' ὁ n'est pas sûre, des manuscrits donnent simplement οὐδέ. On peut supposer que cette négation a été introduite sous l'influence de οὐχ de la phrase précédente, οὕτω aurait ensuite été ajouté pour donner un sens quelconque à cette phrase.

L'autre exemple est à la p. 34 = 407 a, 26. Voici le texte de M. Rodier : Λόγος δὲ πᾶς ὁρισμός ἢ ἀπόδειξις · ἡ μὲν οὖν ἀπόδειξις καὶ ἀπ' ἀρχῆς καὶ ἔχουσά πως τέλος τὸν συλλογισμὸν ἢ τὸ συμπέρασμα. C'est la leçon d'un seul manuscrit, le Parisinus E ; tous les autres ont : αἱ μὲν οὖν ἀποδείξεις [1].... ἔχουσι κτλ. Cette dernière leçon non seulement fait une phrase régulière avec un verbe à un mode personnel, mais elle rétablit l'unité de construction dans *tout* le passage, où *tous* les verbes, qui suivent, se rapportent à αἱ ἀποδείξεις et sont au pluriel, περαινοῦνται, ἀνακάμπτουσι, προσλαμσάνουσαι, εὐθυποροῦσι. Quelle que soit la liberté de style d'Aristote, elle ne va pas jusqu'à de telles licences. Enfin, dans la seconde partie de l'idée, dans la définition de l'ὁρισμός, c'est encore οἱ ὁρσμοί que nous trouvons. Il n'y a donc pas ici à tenir compte de la leçon de l'unique manuscrit E. Mais ce qui montre ici encore la timidité vraiment excessive de M. R., c'est que, dans sa traduction, il écrit : « les démonstrations » ; il traduit par le pluriel. Nous avons ici encore un texte et une traduction qui ne concordent pas ; et cette fois la leçon qu'il n'ose accepter dans le texte, il la suit dans la traduction.

Nous ne méconnaissons pas la valeur de cet ouvrage. Les critiques que nous venons de faire ne touchent, on le voit, qu'à la constitution du texte. Nous ne disons pas que ce texte soit mauvais ; c'est celui de l'édition Biehl, ce qui est, en somme, suffisant. Nous aurions désiré seulement un peu plus de décision de la part de M. R. A quoi

1. Nous ne tenons pas compte de variantes légères αἱ μὲν οὖν ou αἱ δέ.

bon rejeter des corrections quand elles sont indispensables et à peu près évidentes ? On doit féliciter M. R. d'avoir donné une traduction. Pour des textes aussi difficiles, un tel secours est indispensable. On remarquera que les guillemets abondent dans ces pages ; ceux qui sont habitués à ce style si concis, si elliptique d'Aristote sauront gré à M. R. d'avoir ajouté dans la traduction ce que le philosophe a laissé sous entendu dans son texte.

Les notes forment un gros volume. C'est pour nous, avec la traduction, la meilleure partie de l'ouvrage. Elles témoignent d'une somme de travail considérable et nous montrent dans M. R. un véritable aristotélicien, digne de continuer la tradition de Ch. Thurot. Quelque développement qu'ait pris ce volume, on désirerait sur certains points quelques explications. Ainsi quel rapport existe-t-il entre la théorie de l'âme qu'Aristote expose l. I, ch. 3 et celle de Platon dans le *Phèdre*, ch. 24 ; il semble qu'Aristote fait allusion à ce passage.

Il aurait été à désirer que l'auteur eût donné un index pour le volume des notes, au moins un index indiquant les choses principales. L'index, composé pour le texte, est fait avec beaucoup de soin et paraît très complet.

En somme, cet ouvrage fait honneur à la science française ; c'est une œuvre sérieuse, nous dirions même austère ; c'est un bon signe pour nos jeunes universités qu'elles produisent des travaux de ce genre. Il faut féliciter, non seulement l'auteur, mais aussi ceux qui lui ont fourni les moyens de mettre son œuvre au jour.

Albert Martin.

La vie de messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux (1604-1680), par [M. l'abbé] L. Bertrand, bibliothécaire au grand séminaire de Bordeaux. Paris, Picard, 1902, 2 vol. in-8° de xii-440-470 pp.

Nous avons souvent, dans la *Revue critique*, parlé des travaux de M. Bertrand, qui est aujourd'hui à la fois le maître et le doyen d'âge des érudits du Sud-Ouest. On retrouvera dans ce dernier ouvrage les mérites que notre maître Tamizey de Larroque ne cessait de louer chez M. Bertrand, la sobriété de l'exposition, l'extraordinaire amour de l'impartialité, la variété des renseignements, l'exactitude impeccable de la documentation. L'excellent Henry de Béthune, qui fut archevêque de Bordeaux de 1648 à 1680, n'était pas un grand homme ; il n'avait ni le tempérament batailleur d'Henry de Sourdis, son prédécesseur, ni l'outrecuidance réformatrice du cardinal François de Sourdis, le frère de ce dernier. Il fit son devoir, honnêtement, courageusement, un peu médiocrement : mais il eut par là même le mérite de ramener l'épiscopat bordelais dans la bonne voie, loin des allures à la mousquetaire que lui avaient données les prélats agités

des temps d'Henri IV et de Louis XIII. Il se dégage de sa vie une impression de calme et de confiance à laquelle le demi-siècle précédent ne nous avait pas habitués de la part des gens d'église. C'est également cette impression qu'a voulu faire ressortir M. l'abbé Bertrand. Il ne fait pas l'apologie de son personnage ; il raconte, simplement, sans phrases, dans un récit d'une trame douce et suivie. Aucune parole inutile, aucune échappée d'allusion [1]. En revanche, une masse compacte et bien disposée de documents. Je n'ai eu, en lisant ce livre, qu'un regret : Béthune a été l'archevêque de Bordeaux pendant la Fronde, il a montré, dans les journées les plus sinistres de 1650, un courage civil qui le fait parfois ressembler à Affre (t. I, p. 303-5) : il me semble que M. B. a été trop court pour cette période de la vie de Béthune. Il y avait à constituer un chapitre, capital pour l'intelligence de l'homme et de son entourage, sur les temps de la Fronde seigneuriale : les éléments de ce chapitre auraient pu être fournis par les mémoires de Lenet et autres, par les papiers consacrés à la Bibliothèque Nationale, par certains documents parlementaires ou paroissiaux. On n'étudiera jamais trop l'histoire bordelaise de mai à octobre 1650. Tous les événements ultérieurs qui ont agité la France, la troisième Fronde, la trahison de Condé, sont en germe dans les événements de ce trimestre bordelais. N'oublions pas que du 1er septembre au 5 octobre, la cour elle-même assiégea Bordeaux. C'est pour cela que j'aurais voulu, dans le livre de M. Bertrand, plus de choses et plus de textes sur cette période, d'autant plus qu'elle mit en pleine lumière les vertus de l'archevêque. En revanche, il n'y a même plus à glaner après M. Bertrand en ce qui concerne l'œuvre intérieure et épiscopale d'Henry de Béthune. Tout cela est de la bonne et probe science, sulpicienne et bénédictine à la fois, et de la pure tradition des Denis de Sainte-Marthe. Mais que j'ai peur, à voir, autour de M. Bertrand, si peu de continuateurs, que cette tradition ne se perde dans l'église de Bordeaux ! M. Bertrand atteint le dernier quart du siècle que j'espère lui voir vivre : mais Allain vient de disparaître : la *Revue* qu'il dirigeait n'existe plus, et je n'aperçois pas, parmi les plus jeunes, ceux que je voudrais désireux de combler les vides. Il importe que le clergé de Bordeaux se hâte de fournir, dans le corps des érudits, des émules ou des successeurs aux plus âgés de ses maîtres. Il y a le *Gallia christiana* à reprendre dans son diocèse. Si mon appel n'était point suspect, je l'adresserais, d'ici, à l'intelligent et courageux cardinal-archevêque, successeur présent d'Henry de Béthune.

Camille Jullian.

— Comme complément de l'édition que M. Sedlmayer a donnée des morceaux choisis d'Ovide, la librairie Freytag à Leipzig publie un *Schüler-Kommentar zu*

---

1. Je me trompe : une seule (t. I, p. 388, n. 1) et que je regrette.

H. S. Sedlmayers ausgewählten Gedichten des Ovidius, par K. A. Schwertassek (2e éd., 1902 ; v-170 pp. in-18 ; prix : 1 mk. 50), et un *Wörterverzeichniss zu* etc., par Hugo Jurenka (1902 ; iv-163 pp. in-18 ; prix : 1 mk. 50). Le commentaire est très élémentaire, comme tous ceux que l'on rédige maintenant en Allemagne pour les gymnases ; il suit pas à pas le texte et abonde en traductions et paraphrases. Cependant çà et là, on pourra profiter des observations de M. S. (par exemple, sur *Met.*, II, 3). P. 21, v. 9, lire *ambiguus*. L'auteur du vocabulaire, M. Jurenka, est l'auteur d'un lexique classique des Métamorphoses, paru en 1898 à la même librairie. — P. L.

— La nouvelle brochure de M. R. Novák, *In Panegyricos latinos studia grammatica et critica* (Ex Ephemeridis *Ceské Museum filologické* uol. VII commentatio seorsum expressa; Pragae, 1901, uendit Storch filius ; 83 pp. in-8°) contient, comme les précédentes, de nombreuses observations dont les grammairiens tireront parti. Après avoir rappelé l'état de la critique et protesté contre les innovations excessives de l'édition Baehrens, M. N. montre que le manuscrit d'Upsal est la source, probablement directe, du manuscrit perdu de Saint-Bertin (connu par Modius). Il traite ensuite des clausules. Les panégyristes recherchent surtout le ditrochée, le trochée suivi d'un crétique, le double crétique complet ou catalectique. Dans un passage que M. N. considère comme corrompu, à cause des clausules dactyliques, XI, 28 (267, 10 B.), je verrais des bribes de vers, comme on en a signalé dans Suétone et d'autres auteurs. Après ces observations et quelques autres, M. N. traite des particularités grammaticales (conjonctions, prépositions, pronoms). P. 14 : il fallait distinguer les cas où se trouvent employés *neue* et *nec*. D'après les textes cités, *nec* se rencontre après une proposition affirmative, *neue* après une proposition négative. En cela, les panégyristes observent scrupuleusement la règle classique ; cf. Riemann, *Syntaxe lat.*, § 268, rem. 3. La deuxième et majeure partie de la brochure est consacrée à des remarques sur des passages particuliers, présentées dans l'ordre du texte. Ici encore, la langue des auteurs donne lieu à bien des indications intéressantes. Souvent M. N. défend le texte des manuscrits contre Baehrens. Il présente aussi des conjectures dont plus d'une mérite d'être admise dans le texte. Je n'en citerai qu'une ; II, 6 (135, 25), il faut lire : *statim itaque <in> Gallias tuas, Caesar, ueniendo uicisti;* M. R. aurait dû citer le mot du premier César : *Veni, uidi, uici*. Dans beaucoup de cas, M. Novák reprend des conjectures de Baehrens et les adapte à la tradition avec une méthode excellente ; par exemple XI, 2 (245, 30) *sidus exortus <es>* (*sidus es ortus* Baehrens). En résumé, très bon et très utile travail. — P. L.

— Le général de brigade en retraite, Léon Berrier, a occupé les loisirs de la maladie, puis de la retraite, à traduire et à commenter Juvénal ; il est mort avant l'entier achèvement de l'impression, que les soins pieux de la famille ont terminée : *Les Satires de Juvénal, traduites en prose versifiée, avec des notes explicatives;* tome I, Satires I-VI, xxiv-402 pp. ; tome II, Satires VII-XV, 451 pp. et 2 pl. ; 2 vol. in-8°, Paris, Leroux, 1901. Très sagement, M. B. s'est adressé à d'anciens professeurs à la faculté des lettres de Montpellier pour s'orienter et se renseigner. On est un peu étonné du résultat de cette consultation. B. a vu des manuscrits de Juvénal à Rome et à Paris ; mais il ignore qu'à Montpellier même se trouve le principal manuscrit, la source presque unique du texte. Des travaux récents sur Juvénal, je ne vois guère cité un peu souvent que l'édition d'O. Ribbeck, mais non la brochure du même, *Der echte u. der unechte Juvenal;* B. attribue les fantaisies critiques du savant allemand à un manuscrit de Saint-Gall qui contient

seulement les scolies. Au reste, ce paradoxe ne méritait pas tant d'honneur. En revanche, B. paraît ne connaître ni Mayor, ni Weidner, ni Friedländer ; M. Boissier est cité, je crois, une fois ou deux ; M. Hild, nulle part. Aussi B. passe à côté des problèmes sans se douter qu'ils existent, ou les tranche sans prendre garde aux difficultés. Sur la topographie romaine, B. s'est documenté par plusieurs séjours et s'est procuré « quelques ouvrages anciens, ainsi que les œuvres de Nibby et de Canina..., et une brochure de M. Lanciani, sur la découverte faite, en 1883, de l'Atrium de Vesta. » Ces lignes suffisent à juger les notes d'archéologie. Le commentaire pourra fournir des renseignements à qui voudra les contrôler et se rappellera qu'ils sont surtout puisés dans les anciennes éditions, en remontant à partir d'Achaintre (1810) jusqu'à la Renaissance. L'auteur a de la lecture et du bon sens. Enfin la traduction est d'ordinaire aisée et exacte. Ce n'est d'ailleurs pas de la prose versifiée. Berrier, par modestie, a eu tort d'employer pour désigner de véritables vers un terme qui a un autre sens, très précis. En somme, le livre du général Berrier pourra rendre service à un professeur capable de vérifier et de s'informer. — P. L.

— La Société littéraire *Kisfaludy* vient de publier le premier tome d'une *Anthologie de la poésie lyrique française au* XIXe *siècle* (*Anthologia a XIX. század franczia lyrájából*. Budapest, Franklin, 1901, XIII et 440 pages). Nous avons rendu compte du volume de M. Haraszti qui sert d'introduction à cette publication (*Revue*, 1901, n° 26). Ce premier tome va d'André Chénier à Joseph Soulary et contient *quatre* pièces de Chénier, *une* d'Arnault, *deux* de Chateaubriand, *trente-quatre* de Béranger, *une* de Millevoye, *une* de Soumet, *dix-sept* de Lamartine, *une* de Reboul, *sept* de Vigny, *vingt-neuf* de Victor Hugo, *une* de Brizeux, de Sainte-Beuve, de Barbier et d'Arvers, *trois* de Lachambeaudie, *sept* de Gautier, *sept* de Moreau, *dix-huit* de Musset, *deux* de Mme Ackermann et *trois* de Soulary. Les traductions sont faites dans le rythme même des originaux, la langue hongroise pouvant se plier aux exigences de tous les mètres anciens et modernes. Parmi les traducteurs nous trouvons Petöfi qui a traduit quatre pièces de Béranger ; Charles Szász, le doyen des traducteurs en vers hongrois, qui a enrichi la littérature hongroise des plus belles pièces de Victor Hugo, de Lamartine, de Vigny et de Béranger. Parmi les jeunes, nous trouvons le plus fréquemment Radó (Musset), Étienne Hegedüs (Lamartine, Ackermann, Soulary), Jánosi, Kozma (Béranger), Vargha (Gautier). M. Haraszti a ajouté vingt pages de notes biographiques à ce recueil qui est un nouveau témoignage des efforts de la Société *Kisfaludy* pour répandre le goût de la poésie française en Hongrie. — J. K.

— La même Société vient de confier à M. David Angyal le soin de recueillir les *Œuvres complètes* du regretté Eugène Péterfy qui fut un de ses membres les plus éminents. Lors de la mort tragique de cet écrivain nous avons dit la perte que les lettres hongroises avaient faite (cf. *Revue*, 1900, n° 27). Dans une préface émue M. Angyal retrace la carrière de Péterfy qui, malgré ses occupations absorbantes comme professeur d'une école réale, a donné des études qui sont parmi les meilleures de la critique magyare. Ce premier volume (*Péterfy Jenö összegyüjtött munkái*. Budapest, Franklin, 1901. LX et 416 pages) débute par trois articles sur les trois grands romanciers magyars : Eötvös, Jókai, Kemény. parus dans la *Budapesti Szemle* en 1881 et qui ont été unanimement salués, quoique celui sur Jókai soit excessivement sévère pour le romancier populaire. Puis viennent des études sur le critique Bajza, sur Antoine Csengery et sur les dernières œuvres de Jean Arany. Vers la fin de sa vie Péterfy a concentré ses efforts pour doter la Hongrie d'une

histoire de la littérature grecque. Il en a publié les premiers chapitres (Homère, les hymnes homériques, Hésiode, le lyrisme grec, l'origine de la tragédie grecque, Eschyle) que nous trouvons réunis dans ce volume. Un second donnera la suite de ces études (Sophocle, Aristophane, les historiens) puis les comptes rendus publiés, pour la plupart, dans la *Budapesti Szemle*. — J. K.

— Les *Mémoires de l'Académie hongroise* pour 1901 contiennent les études suivantes : 1° Jules Gyomlay : *Le texte grec de la donation de St-Étienne à Veszprémvölgy* (*Szent István veszprémvölgyi donatiójának görög szövegéröl*, Budapest Académie, 44 pages et un fac-similé). C'est un des rares documents en langue grecque qui nous soient parvenus de l'époque arpadienne; il prouve que des religieuses grecques-orthodoxes furent reçues par St-Étienne en même temps que les moines catholiques. Cette charte de donation est conservée dans une transcription faite sous le roi Coloman, le bibliophile, en 1109. Deux exemplaires sont conservés : l'un dans les Archives du royaume, l'autre au Musée national de Budapest. M. Gyomlay, par une comparaison minutieuse des deux textes, établit que l'exemplaire des Archives n'est qu'une copie sans valeur de celui du Musée National; le copiste n'était pas versé en grec et a commis de nombreuses bévues. Un facsimilé de la charte du Musée est jointe à cette savante dissertation qui modifie sensiblement le mémoire de George Aloïs Szerdahelyi : *Diploma graecum S. Stephani regis monialibus coenobii Vesprimiensis datum.* Bude, 1804, qu'on consultait jusqu'ici à ce sujet. — 2° Charles Vadnay : *Un poème dramatique inconnu de Sigismond Czakó* (*Czakó Zsigmond ismeretlen drámai Költeménye*, 20 pages), Czakó (1820-47) poète de l'École romantique, traducteur de *Marie-Jeanne, une femme du peuple* de D'Ennery, a écrit en 1845 un poème dramatique que ni l'éditeur de ses Œuvres, M. Ferenczy, ni M. Bayer dans son *Histoire du théâtre hongrois*, ne mentionnent. Ce poème a pour titre ces deux dates : 1445-1845 et glorifie d'une part Jean Hunyad, de l'autre le palatin Joseph. M. Vadnay l'avait publié dans le journal littéraire qu'il dirigeait, les *Fövárosi lapok* (1868, 25-28 avril) : il avait passé inaperçu. Nous trouvons dans cette dissertation avec une caractéristique du talent de Czakó, le sujet du poème qui mérite d'être sauvé de l'oubli. — 3° Édouard Mahler : *Contributions à la langue égyptienne* (*Adalékok az egyiptomi nyelvhez*, 12 pages). M. Mahler est actuellement le seul savant hongrois qui s'occupe d'égyptologie. L'Académie fait preuve de beaucoup de sollicitude à son égard en publiant ses études avec des hiéroglyphes que personne en Hongrie, et encore moins à l'étranger, — à cause du commentaire magyar — ne consultera. Le jeune savant étudie dans cette brochure un monument égyptien conservé au Musée national de Budapest : le stèle funéraire de Noferhaut, aide de camp de Thutmosis III; il en reproduit l'inscription, donne la traduction et le commentaire. Les quatre dernières pages de la dissertation roulent sur le sens primitif des mots *sdr* et *ωrs* en égyptien, mots étudiés également par H. Schäfer dans la *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, tomes XXX et XXXI. — 4° Joseph Szinnyei (père) : *Le premier bibliographe hongrois.* (*Az elsö magyar bibliographus*, 29 pages). C'est la biographie d'Étienne Sándor, né en 1750, mort en 1815. Originaire d'une famille noble, Sándor fit ses études à Nyitra et s'adonna ensuite à la littérature. Il traduisit en 1777-78 la *Comtesse suédoise* de Gellert : fit des voyages en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre, écrivit un roman d'aventures intitulé : *Histoire d'André Jelki* (1791) et publia douze volumes de *Mélanges* (*Sokféle*, 1791-1808, Györ et Vienne) où l'on trouve des études sur les anciens écrivains hongrois et des traductions d'auteurs français et allemands. Il donna, en outre, les cinq premiers livres des Méta-

morphoses d'Ovide (1792) et l'année suivante ses *Notes de voyage*. Aidé par ses amis Révai, le philologue, Étienne Horvát, l'historien, Virág, le poète, Schedius et Kultsár, publicistes, il fit paraître, en 1803, le premier ouvrage de bibliographie scientifique, la *Magyar Könyvesház* (*Bibliothèque hongroise*, Györ-Raab) où il donne le titre exact de 3621 ouvrages parus depuis le XVIe siècle jusqu'à 1800. La partie de son ouvrage qui va jusqu'à 1711 est aujourd'hui dépassée de beaucoup par *l'Ancienne bibliothèque hongroise* de Szabó-Hellebrant (4 vol. 1879-98), mais il faut encore le consulter pour la période qui va de 1712 à 1800.— 5° R. Békefi : *L'esclavage en Hongrie sous les Arpad* (*A rabszolgaság Magyarországon az Arpádok alatt*, 40 pages). Il est connu que les Magyars, lors de leur arrivée en Europe, avaient des esclaves dont le nombre augmenta encore lors de la prise de possession du pays et pendant les nombreuses expéditions au cours du Xe siècle. M. Békefi, qui étudie avec tant de zèle l'ancienne civilisation hongroise, a cherché dans les *Monumenta Hungariae historica* les passages qui se rapportent à la condition sociale et juridique de ces esclaves, aux lois pénales qui les frappaient, à leur nombre et aux moyens qu'ils avaient de s'affranchir (libertini). Il constate que, malgré les progrès du christianisme aux XIIe et XIIIe siècles, non seulement les nobles, mais aussi le clergé avaient des esclaves qu'on considérait comme du bétail dont on trafiquait. Ce trafic était même très prospère ; Sarrazins et Juifs en étaient les intermédiaires, mais il était défendu à ces derniers d'avoir des esclaves à leur service. Les noms que les esclaves portaient sont très caractéristiques : Sordide, Aventureux, Hôte, Indigestion, Laid, Obtus, Orphelin, Miracle, Vendredi, Samedi, Noël, Pâques, etc. — 6° Le même : *Les statuts de la Faculté de droit de Bologne aux* XIVe *et* XVe *siècles* (*A bolognai jogi egyetem XIV és XV századi statutumai*, 88 pages). Dans ses recherches sur la vie scolaire de l'ancienne Hongrie, M. B. a découvert à la bibliothèque du chapitre de Pozsony un manuscrit du XIVe siècle qui contient les statuts de la Faculté de droit de Bologne élaborés en 1347. Ces statuts furent rédigés par le jurisconsulte Jean Andreae avec la collaboration de quatorze conseillers choisis parmi les étudiants. Un de ces étudiants était Hongrois : Jacques, doyen de l'église de Nógrád. A la même époque, un des recteurs de l'Université de Bologne, celui des *Ultramontains*, c'est-à-dire des étudiants étrangers, était également Hongrois : Nicolas, doyen de Nyitra. A l'aide de ce manuscrit, M. B. nous fait connaître le régime auquel les professeurs et les élèves — parmi ceux-ci des hommes adultes, souvent de hauts dignitaires de l'Église — étaient soumis ; le système d'enseignement du droit, les différentes charges et l'organisation intérieure de la célèbre Université fréquentée, aussi bien que celle de Paris, par de nombreux Magyars. Il est intéressant de savoir que le recteur des Ultramontains fut élu tous les ans parmi les *Nations* étrangères dans l'ordre suivant : la première année parmi les étudiants de France, d'Espagne, de Provence et d'Angleterre ; la deuxième année parmi ceux de Picardie, de Bourgogne, de Poitiers, de Tours, du Mans, de Châlons, de *Hongrie* et de *Pologne ;* la troisième année parmi les étudiants allemands ; tous les vingt et un ans on choisit un tchèque. — 7° Samuel Borovszky : *La colonisation d'un pacha turc. Contributions à l'histoire de l'Alföld au* XVIIe *siècle* (*Egy alajbég telepitései*, 23 pages). Pendant la campagne de 1596 les Turcs dévastèrent complètement la contrée située entre le Körös et la Maros. Les villes de Hódmezö-Vásárhely, de Makó et toutes les communes avoisinantes étaient en ruines et désertes. C'est alors que le pacha (bég) Ali qui commandait en 1640 la garnison turque de Csanád, repeupla cette contrée en y établissant des pâtres serbes, mais ces colons furent de nouveau dispersés en 1686, lorsque la contrée fut dévastée par un khan tartare. M. Borovszky, dont les

recherches sur l'histoire locale de l'Alföld sont si appréciées, énumère d'après les chartes une centaine de localités qui durent leur prospérité momentanée à ce pacha turc. — 8° Gabriel Téglás : *Études sur l'organisation militaire du sud-est de la Dacie* (*Tanulmányok Dácia délkeleti hadi szervezetéről*. 37 pages et 4 tables). La topographie et l'épigraphie de l'ancienne province de la Dacie doit beaucoup aux recherches et aux fouilles de M. Téglás. Dans cette étude, le distingué archéologue nous présente en neuf paragraphes le *castrum* de Rozsnyó, surnommé *Erdenburg* et démontre son importance au point de vue stratégique. Ce castrum était situé à l'entrée du défilé de Törcsvár qui a joué un rôle important dans l'histoire du commerce et des communications depuis l'époque romaine jusqu'aux temps modernes. Törcsvár se trouve dans le comitat de Fogaras et appartient à la ville de Brassó. — 9° Joseph Csoma : *L'étude des blasons hongrois (A nemzetségi czimerek tanulmánya*, 23 pages). Malgré le grand nombre de familles nobles — M. Wertner en énumère 230 — on ne peut démontrer, pour l'époque arpadienne, que vingt-cinq blasons, appartenant pour la plupart à quelques familles étrangères qui s'étaient établies en Hongrie dès le XIe siècle et à la plus haute noblesse magyare. La petite noblesse n'avait pas alors de blason particulier; ce n'est qu'au XIVe siècle, sous le règne des Anjou, qu'elle fut pourvue d'armoiries spéciales. Cependant, à la fin du XVe siècle, toutes les familles nobles n'en avaient pas encore. Ce fait est prouvé par le *Tripartitum juris consuetudinarii incl. regni Hungariae* de Werböczy rédigé à cette époque, et où nous lisons : « Nobiles si etiam seu insignia nobilitaria, aut literas super armorum figuris et collationibus editas non habent etc. » — Mentionnons, à propos de cette dissertation, que M. Fejérpataky, directeur des Archives du Musée national, vient de publier avec l'appui de la Société héraldique et généalogique, le premier fascicule des *Monumenta Hungariae heraldica* Budapest, Ranschburg. 1901). — J. K.

— La Commission historique de l'Académie hongroise fait copier depuis des années dans les différentes archives de l'Europe les documents qui touchent de près ou de loin à l'histoire de Hongrie. Les plus importants sont publiés intégralement dans les *Monumenta Hungariae historica* ; ceux qui n'intéressent que quelques érudits sont mis à leur disposition. M. L. Ováry vient de donner le troisième fascicule du registre de ces copies. (*A magyar tud. Akadémia történelmi bizottságának oklevél-másolatai*. Budapest, Académie, 1901, 392 pages). Les documents analysés sont au nombre de 2192 et se rapportent au XVIIe siècle (1600-1697). M. Ováry donne en quelques lignes le contenu de chaque document et ajoute le nom des Archives d'où il est tiré. La plupart de ces actes ont trait aux princes de Transylvanie (Bethlen, les Rákoczy, Apafi), à la famille Zrinyi, à Nádasdi et à Wesselényi. On trouve dans ce fascicule l'analyse des rapports de Chiaromanni, agent de Parme à la Cour de Vienne (1659-73), de Pierre Foscarini, ambassadeur de Venise à Constantinople (1633-36), de son successeur Contarini (1637-41) et de Jean Soranzo, envoyé de Venise à Prague (1606-07 et 1644-50). — J. K.

— M. Alexandre Márki, professeur à l'Université de Kolozsvár (Transylvanie), nous envoie deux brochures, l'une en français, l'autre en hongrois. La première : *Les Jacobins hongrois* (17 pages), est une communication faite au Congrès d'histoire comparée de 1900. M. Márki met surtout en relief le caractère du mouvement libéral connu sous le nom de « Conjuration de Martinovics » et l'exécution des principaux coupables (20 mai 1795). Son enquête ne s'appuie pas sur des documents nouveaux; tout ce que les archives austro-hongroises ont pu fournir, a été utilisé par Mgr Fraknói dans sa magistrale étude : *Martinovics és társainak összees-*

küvése (1880). M. Márki juge cependant ces conjurés en homme libéral. Malgré les recherches des savants magyars, les relations de Martinovics avec le Comité de salut public restent obscures. Nous n'avons, en effet, que les dépositions du révolutionnaire hongrois devant la police de Vienne au moment de son arrestation. Aucun document des Archives françaises n'est venu jusqu'ici confirmer ses relations avec la Convention. Le commissaire Moreau (p. 10) mentionné dans cette déposition est inconnu. Il y avait bien trois Moreau qui firent partie de la Convention : Moreau de l'Yonne, Moreau de Châlon et Moreau de la Meuse, mais aucun d'eux ne fit un voyage à Vienne. Il est très probable que le chef des Jacobins hongrois n'était en rapport direct qu'avec Forster, et c'est par Forster que la Convention a voulu agir sur la Hongrie. — La deuxième brochure intéresse l'enseignement de la géographie historique (*Történeti fali térképeink*, Budapest, 1901, 15 pages). La Hongrie, tributaire jusqu'en 1890 de l'Allemagne pour ses cartes géographiques, s'est heureusement émancipée grâce à l'initiative du ministre de l'instruction publique, M. Csáky, et de l'établissement cartographique Kogutowicz qui a exécuté, jusqu'ici, dix-neuf cartes pour l'enseignement de l'histoire hongroise et bon nombre d'atlas. Il y a là une tentative heureuse qui aura peut-être son écho en France où l'on transcrit encore les noms géographiques magyars d'après les cartes allemandes. Il n'en était pas toujours ainsi. Le chroniqueur Eudes de Deuil qui accompagna Louis VII en Terre-Sainte et passa par la Hongrie, parle dans son Itinéraire « de la célèbre ville d'Estrigun »; il a donc employé le terme magyar (Esztergom, Strigonie) et non le mot allemand : Gran. Lorsqu'au moment de l'alliance de Louis XIV avec les Mécontents hongrois, quelques historiens français nous initièrent au pays des Magyars, ils employaient des noms purement français. Ils disent : *Strigonie* et non *Gran*, *Albe-Royale* et non *Stuhlweissenburg*, *Tyrnavie* et non *Tyrnau*, *Cinq-Églises* et non *Fünfkirchen*, *Cassovie* et non *Kaschau*. Cet usage devra prévaloir encore aujourd'hui dans nos manuels d'histoire et de géographie.— J. K.

— Sous le titre : *Magyar Voltaire*, *magyar Encziklopédistak* (Le Voltaire hongrois, les Encyclopédistes hongrois, 251 pages), M. Joseph Marton, professeur au lycée des piaristes à Nagy-Szombat (Tyrnavie), vient de réunir deux dissertations insérées dans le palmarès de cet établissement. Il faut remarquer d'où nous vient ce travail pour l'apprécier à sa juste valeur. Tyrnavie fut longtemps la citadelle des Jésuites de Hongrie d'où ils observaient avec inquiétude le moindre souffle libéral venu de France. Les Jésuites ont quitté le lycée, mais leur esprit y domine. C'est déjà une entreprise très honorable de la part d'un piariste de rendre justice à ces écrivains magyars qui, vers la fin du règne de Marie-Thérèse, voulurent régénérer la littérature hongroise à l'aide des œuvres de Voltaire et des Encyclopédistes. M. Marton ne dénigre pas systématiquement, mais toutes les fois qu'il peut asséner un coup aux écrivains français, il n'y manque pas. Il est pourtant forcé de constater qu'aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue politique et social l'influence française de 1772 jusque vers 1800 fut bienfaisante puisqu'elle éveilla une nation de sa léthargie. M. Marton n'est pas assez versé dans la littérature française pour nous dire pourquoi tel ou tel modèle agit sur les écrivains hongrois plutôt qu'un autre. Mais son travail témoigne d'une grande application; il a bien profité des études de Beöthy, de Ballagi, de Fraknói, de Marczali et connaît Taine et Sorel. — J. K.

— La Commission de philologie classique de l'Académie hongroise poursuit ses publications en donnant le texte et la traduction des principaux écrivains grecs et

latins. M. Jean Csengeri auquel nous devons une excellente traduction de Properce vient d'enrichir ce recueil d'un Catulle (*Catullus versei.* Budapest, Franklin, 1901, LXVIII et 295 pages). M. Csengeri a publié, il y a vingt ans, la première traduction en vers de Catulle; il l'a revue, corrigée et complétée et nous donne aujourd'hui, dans une Introduction substantielle, la Vie de son poète, une appréciation de son génie poétique et un chapitre sur les manuscrits. Nous voyons partout citées, à côté des publications savantes allemandes, celles qu'on a faites en France sur le lyrique romain. Puis vient le texte d'après l'édition Haupt-Vahlen, corrigé quelquefois à l'aide de l'édition de Schulze. En face du texte, la traduction se lit très agréablement. Les morceaux lyriques sont rendus dans le rythme hongrois avec la rime, ceux qui ont une allure épique dans le rythme de l'original. Les notes (p. 189-292) s'adressent surtout aux étudiants des Universités et aux érudits. — J. K.

— La traduction de l'Iliade, par le poète Alexandre Baksay (*Homérosz Iliászа.* Budapest, Académie, 1901, 563 pages) est une tentative pour remplacer les anciennes traductions en hexamètres par une version où domine le rythme national. Nous avons là des strophes de quatre ou de six vers de douze syllabes avec des rimes paires. L'ancien hexamètre hongrois, porté au plus haut point de sa perfection par les épopées de Vörösmarty entre 1825 et 1840, cultivé encore par Czuczor, Garay et les poètes académiques, semble aujourd'hui délaissé. Il rend pourtant à merveille toutes les nuances de l'original antique. Malgré le tour de force exécuté par Baksay, sa traduction ne serre pas de très près le texte homérique; elle devient souvent trop populaire, presque triviale. Dans ce volume, il n'y a ni introduction, ni notes; c'est une lecture pour tous ceux qui veulent connaître l'épopée homérique sans avoir recours à l'original. — J. K.

— M. B. Munkácsi, après avoir consacré bon nombre d'articles dans les *Nyelvtudományi Közlemények* aux *Éléments aryens et caucasiques dans les langues finno-hongroises*, publie le premier volume de son enquête. (*Arja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben.* Tome I. Budapest, Académie, 1901. VII et 672 pages). Dans l'Introduction (117 pages) M. Munkácsy retrace l'historique de la question traitée. Il fait ressortir que depuis Jean Eberhard Fischer (*De origine Ungrorum*, 1756) jusqu'aux travaux récents de Tomaschek, les savants qui se sont occupés du groupe finno-hongrois, ont constaté qu'il y a de nombreux vocables dans ces langues qui ne peuvent s'expliquer que par une origine aryenne. On suppose que ces vocables se sont introduits à une époque où les tribus ougriennes étaient encore voisines des Iraniens. M. M. traite ensuite 397 mots magyars, les compare avec les mots identiques du groupe ougrien et cite le mot d'origine aryenne d'où il dérive. Dans une première tentative de ce genre, tout ne peut pas être prouvé jusqu'à l'évidence, mais le commentaire linguistique sur chaque vocable pourra guider les philologues. L'auteur réserve pour un second volume les éléments aryens qui ne se retrouvent que dans les langues parentes au hongrois (finnois, ostïak, vogoul, tchérémisse, mordvine etc.). — J. K.

— Après trois années de travail MM. Simonyi et Balassa viennent de donner la seconde partie de leur Dictionnaire allemand-hongrois (*Német és magyar szótár.* Tome II. Hongrois-allemand. Budapest, Franklin, 1902, 423 pages, in-8°, à 3 colonnes). La première partie a fait ses preuves; la seconde, particulièrement destinée aux étrangers qui veulent lire les textes hongrois, montre les mêmes qualités: un sens pédagogique très sûr, une grande adresse dans la traduction des nombreux hungarismes, un choix judicieux. Certains articles (comme : *ad*, *áll*, les

composés de *bele, élet, jog, kéz, nagy*), montrent beaucoup de recherches de détail. L'impression est claire, mais on regrette les nombreux errata relevés à la fin du volume. Ce dictionnaire est appelé à occuper la première place parmi les ouvrages similaires publiés en Hongrie. — J. K.

— Le *Nyelvör* (Gardien de la langue) a terminé les trente premières années de sa carrière. Fondé par Szarvas, dirigé actuellement par M. Sigismond Simonyi, il a rendu et continue à rendre d'éminents services. Dans un article récent (15 déc. 1901) son directeur jette un coup d'œil sur les résultats obtenus; il peut dire avec une fierté légitime que son périodique a puissamment contribué à l'élaboration du *Dictionnaire historique de la langue hongroise* (de Szarvas et Simonyi) au *Dictionnaire des patois* (de Szinnyei fils) et à la création de la Phonétique hongroise. Par sa critique souvent acerbe cette Revue a exercé une influence salutaire sur le style des journalistes qui jusque là avaient tellement maltraité la langue. Le *Nyelvör* est lu dans les coins les plus reculés du pays et le nombre de ses collaborateurs — 172 — montre que la cause de la pureté de la langue nationale, ses anciennes richesses, les données du folklore intéressent de nombreux travailleurs. — J. K.

— La *Revue d'histoire littéraire* (*Irodalomtörténeti közlemények*) a publié, en 1901, plusieurs articles de fonds qui méritent d'être signalés. C'est d'abord un tableau d'ensemble sur *l'époque de Vörösmarty* (1800-55) de Jules Sebestyén, tracé à l'occasion du centenaire de la naissance du grand poète, et une série d'articles de Morvay sur *Jean Fekete* (1740-1803), soldat et écrivain libéral, dont plusieurs ouvrages ont paru en français. B. Radvánszky publie les poésies inédites de *Gaspard Madách*, (cet ancêtre du célèbre auteur de la *Tragédie de l'homme*, était un disciple de Rimay ; ses poésies religieuses sont, en grande partie, traduites du tchèque). Coloman Szily fait connaître une *Satire contre les néologues* de 1795. J. Hegedüs combat l'opinion de Richard Förster, d'après laquelle le XIIe discours attribué à Themistios, serait l'œuvre de l'érudit hongrois André Dudith. A. Zsilinszky qui étudie avec tant de soin les sources des poésies d'Arany, démontre celles des petits poèmes historiques ; Z. Ferenczy parle de *Petöfi et l'Alföld*, la grande plaine hongroise dont Petöfi est le plus illustre chantre. Parmi les documents inédits nous ne mentionnerons que les lettres de quelques savants hollandais à leurs confrères et disciples magyars de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècles. Ces lettres, publiées par J. Zoványi, sont en latin. — J. K.

— Le XXXIe volume des *Nyelvtudományi Közlemények* (1901) contient la dernière étude du regretté Ignace Halasz (1855-1901) : *La morphologie de la langue des Lapons du Sud*, A. Horger fait connaître *Le dialecte de Halmágy*, B. Munkácsi donne son huitième article sur les *Anciennes croyances des Vogouls;* le philologue russe S. Patkanov continue son *Vocabulaire des Ostïaks de l'Irtisch*. Les comptes rendus sur les dernières publications philologiques et linguistiques sont très détaillés. — J. K.

— De même que les philologues finnois ont lancé les *Finnisch-ugrische Forschungen* pour faire pénétrer les études sur le groupe ougrien dans la science linguistique européenne, deux philologues magyars MM. Ignace Kunos et Bernard Munkácsi publient, depuis 1900, une *Revue orientale pour les études ouralo-altaïques* (Budapest, Leipzig chez Harrassowitz, 4 fasc. par an). On accepte des articles en magyar, en français, en allemand, en anglais, en italien et en russe, mais la plupart sont en français et en allemand. Les fascicules de 1901 publient des études de G: Kuun (*Gurdezi sur les Turcs*) de Vámbéry (*Der orientalische Ursprung von Shylock*, avec un complément de R. Basset (*L'origine orientale de Shylock*);

J. Halévy (*L'étroite parenté des noms de nombre turco-ougriens*); Hirth (*Hunnenforschungen*); Hüsing (*Die Urbevölkerung Irans*); Katona, (*Die Literatur der magyarischen Volksmärchen*); Kunos, (*Spuren der Türkenherrschaft im ungarischen Wortschatze*); Laufer (*Zur Entstehung des Genitifs der altaischen Sprachen*); *Paasonen* (*Beiträge zur Kenntniss der Religion und des Cultus der Tscheremissen*); Thomsen (*Sur le système des consonnes dans la langue ouigoure*). Dans la *Revue des écoles orientales* M. Huart donne l'organisation de l'École des langues orientales vivantes de Paris, Bonelli celle de Naples, Kühnert celle de Vienne et Nerinex celle de Louvain. — J. K.

— L'*Annuaire de la société littéraire israélite de Hongrie* (*Evkönyv*. Kiadja az izr. magyar irodalmi társulat, Budapest, 1902, 368 pages) contient, outre les actes de la Société (800 membres), quelques nouvelles et poésies dont le sujet est tiré de la vie juive, les travaux scientifiques suivants: J. Acsady : *Les Juifs dans l'ancienne Hongrie* (les rois de la dynastie arpadienne les ont constamment protégés); A. Fodor : *Les lois de Moïse sur le droit privé*; H. Bloch : *Opinions des hommes d'États, du clergé et des écrivains russes sur les Juifs.* (D'après un ouvrage russe dont un seul exemplaire est parvenu au British Museum en 1891; Scholz l'a traduit en allemand en 1900). T. Kobor : *Emile Makai.* A. Perls : *Le monde du Maschal* (Le chien); J. Kunos : *Contribution à l'origine orientale du Marchand de Venise*; L. Kecskeméti : *Le prophète Amos*; L. Blau : *L'Élection d'Israël*; B. Bernstein : *L'impôt de tolérance dans le comitat de Vas* (il était en 1760 de 30.000 florins, en 1772 de 50.000, en 1778 de 80.000, en 1812 de 160.000 florins); B. Heller : *Le judaïsme à l'Exposition universelle de 1900*; J. Steinherz : *La doctrine juive sur la vie d'au-delà d'après Maïmonide*; B. Lörincz : *Les monuments juifs* d'après le premier fascicule des *Mittheilungen der Gesellschaft zur Erforschung jüdischer Denkmäler*. Francfort, 1900); S. Rosenberg : *Nathan le Sage*; S. Krausz : *Monuments romains sur les juifs de Pannonie* (Commentaire de deux inscriptions latines, Corp. Inscript. Lat. III. 3687 et 3327, qui prouvent l'existence des Juifs dans l'ancienne Pannonie. Les deux inscriptions sont, d'ailleurs, citées dans l'article de M. Th. Reinach: *Judaei*; Dict. des antiquités grecques et romaines). — J. K.

— M. Joseph Vincze vient de publier deux brochures sur les romanciers de la *Jeune Hongrie*. Dans le groupe compact de ces écrivains, M. Vincze a surtout choisi ceux qui, moins accessibles aux influences étrangères, se sont proposés de nous montrer la vie du peuple hongrois, telle qu'elle se manifeste dans la société polie de la capitale et dans le monde plus rude et plus primitif des campagnes. La première de ces brochures est entièrement consacrés à *Coloman Mikszáth* (*Mikszáth munkái*, Budapest, Hornyánszky. 41 pages). L'auteur des *Contes slovaques*, des *Bons Palócz* et du *Parapluie de Saint-Pierre* n'est pas un inconnu en France; plusieurs de ses esquisses et de ses romans ont été traduits et goûtés chez nous. M. Vincze voit en lui le peintre le plus réaliste de la vie des campagnards, des hobereaux du comitat, et aussi de la corruption parlementaire. En quelques traits frappants il nous présente ce talent vigoureux, aujourd'hui sans conteste le chef des romanciers magyars. — La seconde brochure passe en revue une douzaine de *Nouvellistes populaires*. (*Népies elbeszélök*, Ibidem, 45 pages), parmi eux, Charles Eötvös, qui, après trente ans de travail au parlement et dans la presse, s'est enfin décidé à réunir ses œuvres d'imagination où la vie de province est rendue avec tant de sincérité. Son *Voyage autour du lac Balaton* s'est placé d'emblée parmi les livres les plus originaux de la Jeune Hongrie. Nous trouvons encore dans cette brochure quelques pages bien étudiées sur Jakab, Tömörkény, Móra, Petelei,

Thury, Bársony, le peintre vigoureux de la vie des chasseurs, Benedek dont nous avons annoncé le bel ouvrage sur la vie du peuple hongrois, et sur Gárdonyi. — J. K.

— Lors du dernier congrès des éditeurs à Leipzig, le délégué hongrois, M. V. Ranschburg a chaudement plaidé l'adhésion de la Hongrie à la convention de Berne. Comme l'Autriche, les Etats-Unis, les Pays-Bas et la Russie, la Hongrie se soustrait, en partie, aux droits pour la traduction des auteurs étrangers. M. Ranschburg dans la brochure intéressante qu'il publie à ce sujet (*A... berni egyezmény vonatkozással Magyarországra*, Budapest, Hoffmann, 1901, 91 pages) établit que l'entrée de la Hongrie dans le concert des autres peuples civilisés, ne coûterait pas plus de 25.000 couronnes par an, car les romanciers et les dramaturges étrangers touchent même actuellement certains droits pour les traductions. Il est intéressant d'apprendre par cette brochure, qui retrace au public hongrois l'histoire et le développement de la Convention de Berne et montre ses effets pour la Hongrie, qu'en 1897, le nombre des romans traduits en magyar montait à 1356 feuilles de 16 pages. Neuf dixièmes de ces romans sont d'origine française. Si le projet de M. Ranschburg a chance d'être accepté, c'est donc, en première ligne, la France qui en profiterait. Dans l'Appendice nous trouvons le texte français complet de la Convention avec la traduction magyare. — J. K,

— La vie de sainte Elisabeth de Hongrie a attiré de bonne heure les historiens français. Dès 1607, nous pouvons enregistrer l'opuscule de P. de Mathieu, conseiller et historiographe de sa Majesté : *Elizabeth fille du roy d'Hongrie* (sic), dédié à « Elizabeth première fille de France ». Sans rien dire des hagiographes, nous rappelons seulement l'ouvrage classique de Montalembert : *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*. M. E. Horn vient de raconter de nouveau la vie de cette sainte femme (*Sainte Elisabeth de Hongrie*. Paris, Perrin, 1902, VII et 288 pages). Sainte Elisabeth était la fille du roi André II ; elle épousa Louis, margrave de Thuringe. Née en 1207, morte en 1231, Elisabeth a donné l'exemple de toutes les vertus chrétiennes ; son souvenir est resté vivace à Marbourg jusqu'à la Réforme. En six chapitres M. Horn raconte l'enfance et les fiançailles de la princesse magyare, sa vie conjugale, son veuvage, son séjour à Marbourg, sa mort et sa canonisation, son culte jusqu'en 1526. L'ouvrage a un but nettement apologétique et n'a rien de scientifique. Les cinquante-quatre miracles attribués à la Sainte sont énumérés avec beaucoup de complaisance. Il aurait mieux valu éclaircir les rapports de sainte Elisabeth avec Villard de Honnecourt, cet architecte français que le roi Béla IV avait appelé en Hongrie pour construire la cathédrale de Cassovie. Cette cathédrale était sous l'invocation de la princesse. Quicherat (*Notice sur l'Album de Villard de Honnecourt*, *Revue archéologique*, 1849, et *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, II, 1886) a démontré que les offrandes de sainte Elisabeth servirent précisément à payer les travaux de reconstruction de N.-D. de Cambray, travaux commencés en 1227 sous la direction présumée de Villard de Honnecourt. — J. K.

— Nous recevons le premier numéro d'une nouvelle revue, qui, quoique nouvelle, paraît devoir être utile : *Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft* (6 fasc. et 10 mk. par an ; Berlin W. 35, B. Behr), publiée par L. Jellinek. Les rubriques de ce premier fascicule (33 pp. in-8°) sont les suivantes : Bibliographie, dictionnaires, revues ; esthétique, histoire de l'art, architecture, sculpture, peinture, arts graphiques (gravure, imprimerie, etc. y compris la photographie et l'art du livre); arts décoratifs. Le dépouillement comprend à la fois les livres et les articles de revues. — D.

— Dans la collection des manuels Hoepli vient de paraître : *Elementi di etica*, di Giovanni Vidari (Milan, U. Hœpli, 1902 ; xvi-345 pp. in-16). L'ouvrage est divisé en deux parties : les fondements de l'éthique, la doctrine morale ; chacune de ces parties en deux sections : 1° les fondements historico-sociologiques (coutume, famille, classes, état, réflexion philosophique) ; 2° les fondements psycho-sociologiques (conscience, sentiment moral, volonté, caractère moral) ; 3° l'idéal moral (solidarité et liberté, personnalité morale, justice) ; 4° la vie morale (vie individuelle, vie de famille, vie sociale, vie dans l'état, vie dans l'humanité. — S.

— M. Pierre Batiffol vient de recueillir divers articles sous le titre de : *Études d'histoire et de théologie positive* (Paris, Lecoffre, 1902 ; viii-313 pp. in-12 ; prix : 3 fr. 50). On y trouvera traités les sujets suivants : L'arcane ; Les origines de la pénitence (Hermas et le problème moral au iiᵉ siècle ; Le décret de Calliste ; La crise novatienne ; Pénitenciers et pénitents ; Discussion théologique) ; La hiérarchie primitive ; L'agape. — M. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 mai 1902.

L'Académie accepte définitivement le legs qui lui a été fait par Mlleᵉ Marie Pellechet.

M. Paul Girard écrit à M. le Secrétaire perpétuel pour l'informer qu'il retire sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Jules Girard.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Jules Girard, décédé. 31 membres sont présents ; la majorité est de 16. Ont obtenu :

	MM. Chatelain	Chavannes	Valois
1ᵉʳ tour	8	12	11
2ᵉ tour	2	12	17

M. Noël Valois, archiviste honoraire aux Archives nationales, ayant obtenu la majorité des suffrages, est élu membre ordinaire de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Babelon annonce, au nom de la commission du prix Duchalais (numismatique du moyen âge), qu'il n'y a pas lieu de décerner le prix cette année, mais qu'une mention honorable est accordée au seul ouvrage envoyé au concours : *Les jetons tourangeaux*, par M. le comte Charles de Beaumont.

M. Oppert continue la lecture de son mémoire sur le cylindre de Gudéa.

M. Foucart lit un mémoire intitulé : *Les premières années de la province d'Asie*.

M. Théodore Reinach communique un ostracon qu'il a rapporté d'Égypte et sur lequel sont inscrites quatorze lignes d'un dialogue grec en prose rhythmée. Les interlocuteurs sont un ivrogne amoureux et un ami qui cherche à le calmer. Ce dialogue paraît remonter à l'époque alexandrine et doit être rapproché d'un fragment sur papyrus publié par Grenfell sous le titre de *Monologue de l'amante abandonnée*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 9 juin — 1902

Oberziner, Les guerres d'Auguste contre les populations alpestres. — Firmery, Traductions allemandes de poèmes français du moyen âge. — L. Stouff, Les comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales. — Dom Dijon, L'église de Saint-Antoine en Dauphiné. — Inventaire archéologique de Gand. — Moreau-Nélaton, Les Le Mannier. — Chauvin, Le Père Gratry. — Houtin, La question biblique chez les catholiques de France au xix° siècle. — Dom Leclercq, Les martyrs. — Académie des inscriptions.

Giov. Oberziner. **Le Guerre di Augusto contro i popoli Alpini,** Roma, Lœscher, 1900, in-4°, 237 pp., avec un appendice intitulé *Carte Geografiche*, 14 pp. et 5 cartes en couleurs.

« Le véritable titre de cet ouvrage devrait être non pas : *Les guerres d'Auguste contre les populations alpestres*, mais bien : *Histoire de la chaîne des Alpes dans l'antiquité* ; le lecteur constatera en effet que dans ce livre sont exposés tous les faits qui intéressent les populations des Alpes depuis les temps les plus reculés jusqu'à la chute de l'empire romain. » Cette phrase, par laquelle débute la très courte préface mise en tête du volume, est l'exacte expression de la vérité. M. Oberziner a choisi un titre qui ne donne pas une idée juste de son œuvre. Bien loin de se borner aux guerres dirigées par Auguste contre les peuples qui habitaient les Alpes depuis la Méditerranée jusqu'à l'Adriatique, il a étendu ses recherches à toute l'histoire ancienne de ces tribus belliqueuses. Le plan qu'il a suivi dans chacune des grandes divisions de son ouvrage est des plus nets. Il étudie d'abord la géographie antique de la région, s'efforçant d'identifier les noms de montagnes, de fleuves, de villes, de tribus, que mentionnent les auteurs et les documents de l'époque romaine. A la géographie succède l'ethnographie ; M. O. a effleuré quelques-uns des problèmes les plus délicats que soulève l'histoire de l'Italie septentrionale, en particulier le problème de l'extension des Ligures, le problème de l'origine ou du moins de l'habitat primitif des Étrusques, le problème des migrations gauloises à travers la chaîne des Alpes. Après la géographie et l'ethnographie, l'auteur aborde l'histoire proprement dite, dans laquelle il distingue le plus souvent trois périodes : avant Auguste ; sous Auguste ; après Auguste. De l'époque antérieure à Auguste, ce que M. O. retient surtout, ce sont les guerres

de conquête ou de répression faites par les Romains contre les diverses tribus alpestres ; de l'époque d'Auguste et des premiers siècles de l'ère chrétienne, ce sont les faits militaires, l'organisation administrative, la construction des routes à la fois stratégiques et commerciales qui traversaient la chaîne des Alpes vers l'ouest, le nord et l'est.

Pour écrire cette histoire des Alpes dans l'antiquité, l'auteur a puisé à toutes les sources antiques : l'archéologie préhistorique, dont les découvertes récentes dans toute l'Italie septentrionale ont projeté tant de lueurs sur l'histoire et l'ethnographie la plus ancienne de ces régions ; les textes des historiens et des géographes grecs et romains ; les inscriptions, dont la moisson a été si féconde, sinon au cœur même des Alpes, du moins dans la plupart des vallées qui descendent du massif soit vers le Rhône et la Méditerranée, soit vers la plaine du Pô ; les routiers antiques, Table de Peutinger, Itinéraire d'Antonin, Vases Apollinaires, Anonyme de Ravenne, etc. : tous ces documents ont été étudiés, scrutés, utilisés par M. O. avec beaucoup de méthode et de conscience. A ces renseignements, qui datent de l'antiquité même, M. O. en a joint d'autres d'une époque un peu plus récente. Les noms, que portaient certaines localités au moyen âge, lui ont fourni des arguments pour fixer l'emplacement de certaines tribus alpestres ; les délimitations de plusieurs diocèses lui ont servi à déterminer le territoire de telles ou telles cités antiques. Ici la méthode est moins sûre ; les résultats ainsi obtenus doivent être examinés et contrôlés de très près. M. O. s'est aussi appliqué à connaître les travaux des savants et des érudits modernes, qui ont traité avant lui tout ou partie de son sujet ; il les a signalés dans un chapitre de son Introduction, qui est sans doute complet, mais qui donne trop l'impression d'un simple catalogue, d'une énumération un peu fastidieuse. Enfin, pour faciliter la lecture de son livre, où l'histoire est inséparable de la géographie, l'auteur a eu l'excellente idée d'ajouter au texte cinq cartes à grande échelle, qu'il a publiées en un fascicule séparé. L'œuvre de M. O. est donc, en résumé, une œuvre très sérieuse, très importante ; c'est le fruit de longues, savantes et parfois minutieuses recherches. Elle lui fait grand honneur.

Ce n'est pas à dire que nous l'approuvions dans toutes ses parties et que nous n'ayons pas quelques objections à lui opposer. Dans le récit des diverses guerres entreprises par Auguste contre les peuples alpestres, l'auteur a tenu à suivre l'ordre chronologique. Conformément à ce principe, les divers chapitres du livre se succèdent dans l'ordre suivant : I. Guerres contre les Salassi ; II. Guerres contre les Lepontii, les Vennoneti, les Camunni, les Triumplini ; III. Guerre contre les Reti ; IV. Guerres contre les Ligures des Alpes Maritimes ; V. Guerre contre les peuples des Alpes Cottiennes et des Alpes Grées ; VI. Guerres contre les peuples des Alpes Orientales. Il en

résulte que l'auteur nous conduit d'abord dans les Alpes centrales, dans la partie de la chaîne qui s'étend depuis le Mont-Blanc jusqu'au-delà du Brenner, pour nous mener ensuite dans les Alpes Occidentales et de là nous transporter à l'autre extrémité de la chaîne dans les Alpes Carniques et Juliennes. Nous pensons qu'en cette matière l'ordre chronologique s'imposait moins que l'ordre géographique. Il n'y a aucun rapport de cause à effet entre les diverses parties de l'œuvre accomplie par Auguste. L'histoire de cette œuvre n'eût point été faussée si M. O. avait exposé les guerres faites et les mesures prises dans les Alpes occidentales, avant de raconter l'expédition dirigée contre les Salassi et le traitement cruel infligé à ce peuple, ou réciproquement s'il avait commencé par l'histoire des Alpes orientales pour finir par celle des Ligures voisins de la Méditerranée. L'adoption de l'ordre chronologique était d'autant moins nécessaire, qu'en réalité les guerres d'Auguste ne constituent qu'une partie du sujet ; elles ne jouent même qu'un rôle très secondaire dans certains chapitres du livre, par exemple en ce qui concerne les Ligures des Alpes Maritimes, les habitants du Frioul et de l'Istrie. Nous aurions préféré de beaucoup que l'auteur suivît l'ordre géographique.

Nous avons dit plus haut que, pour l'époque d'Auguste et pour les premiers siècles de l'ère chrétienne, M. O. s'était attaché presque exclusivement à nous raconter les expéditions militaires, à nous exposer la nouvelle organisation administrative donnée par Auguste aux confins septentrionaux de l'Italie, à nous montrer le tracé des grandes voies romaines. Il y a dans cette partie de son œuvre une lacune grave, que nous avons eu déjà l'occasion de remarquer chez d'autres historiens de l'empire romain. Nulle part, M. O. n'a pensé à rechercher quelles avaient été les transformations sociales, économiques, intellectuelles et morales provoquées dans les régions alpestres par la conquête romaine. Les tribus qui habitaient ces régions n'ont-elles subi aucun changement ? Sans doute quelques-unes d'entre elles, comme les Ligures et les Salassi ont été soit presque exterminées soit vendues comme esclaves ou transportées au loin. Mais les autres sont demeurées sur leur territoire. Que sont-elles devenues, à la suite et par l'effet de la conquête romaine ? Ont-elles éprouvé, et dans quelle mesure, l'influence de la civilisation romaine ? Quelle part ont eu les anciens habitants, à côté des colons romains, dans le développement et la prospérité de cités comme Augusta Praetoria (Aoste), Comum (Côme), Tridentum (Trente), Aquileia (Aquilée), Tergeste (Trieste), Pola ? Dans le chapitre qu'il a consacré aux Vennoneti et à leurs guerres contre les Romains, M. O. cite (p. 52, n. 20) un texte d'Ennodius, célébrant la fertilité et la richesse de la Valteline ou vallée supérieure de l'Adda. Tel n'était point, semble-t-il, l'aspect de ce pays avant l'ère chrétienne. Il aurait été intéressant de montrer comment, sous l'empire romain, s'étaient épanouies toutes ces richesses agri-

coles, et si l'honneur de cette transformation devait être attribué à des colons romains ou aux Venonneti eux-mêmes? M. O. ne paraît pas avoir pensé un seul instant à cette partie si importante de son sujet. Et nous avons le droit de le lui reprocher, puisqu'il nous a avertis qu'il avait voulu exposer l'histoire de ces régions jusqu'à la chute de l'empire romain. A propos de la vallée située au N. de Trente et connue sous le nom de *Valle di Non*, l'auteur nous dit qu'aucune autre vallée secondaire du massif alpestre n'a conservé des traces aussi nombreuses de l'époque romaine : mais il ne tire absolument aucun parti de ces documents. L'histoire de ces régions après la conquête romaine se résume, pour lui, dans l'organisation administrative et la construction du réseau routier. C'est une conception, à nos yeux, trop étroite et presque inexacte.

Si nous devons remercier M. O. d'avoir joint des cartes à son texte, nous pouvons cependant regretter que ces cartes soient incomplètes. Carte I (Provincia delle Alpi Maritime) : les noms des deux grandes tribus des *Vediantii* et des *Albici* ont été oubliés. — Carte II (Provincie delle Alpi Pennine, Graie, etc) : manque le nom de la grande tribu des *Ceutrones*. — carte III (Regione Reto-Italica) : le nom de la tribu des *Stoeni* est mal placé ; d'après le texte même (p. 58), il devrait se trouver non pas au N. du Val Trompie, mais au N. du lac d'Idro, autour de la ville de *Stonos*. — Carte V (Regione Carnica e Istriana) : le nom de la station de *Caprae* mentionnée par l'Anonyme de Ravenne entre Tergeste et Piranum manque sur la carte.

A ces critiques générales, il nous serait possible d'ajouter quelques observations sur des points de détail à propos desquels nous ne sommes point d'accord avec M. Oberziner. Mais, en admettant que ces observations fussent toutes justifiées, elles ne présenteraient qu'un intérêt des plus restreints. Nous préférons terminer en louant l'érudition très étendue de l'auteur, en le félicitant de la conscience, du soin, du talent d'exposition avec lesquels il a écrit son livre, en le remerciant d'avoir groupé en un seul ouvrage, d'une lecture aussi agréable qu'instructive, la plus grande partie des renseignements que les documents antiques renferment sur une longue période de l'histoire des régions alpestres.

J. Toutain

Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge, par J. Firmery. Paris, Fontemoing. — Lyon, A. Rey, 1901 (Annales de l'Université de Lyon. Nouvelle série, II, fasc. 8). In-8°, 150 pp. 5 fr.

Dans une attentive étude M. Firmery aborde une question souvent

agitée. On sait que la plupart des œuvres courtoises de la littérature allemande médiévale sont nées sous l'inspiration d'ouvrages français, que les poètes allemands imitaient ou traduisaient plus ou moins librement. Depuis longtemps les critiques, surtout en Allemagne, ont comparé les imitations avec les originaux et cette comparaison a été, comme le rappelle M. Firmery, trop souvent partiale au profit de l'auteur allemand. C'est contre cette tendance fâcheuse que M. F. veut réagir. Cependant, depuis l'époque déjà lointaine de Massmann, que M. F. est un peu trop enclin à charger des péchés d'Israël, on a fait des progrès, et bien restreint est le nombre des germanistes réfractaires à l'idée de la supériorité de nos grands poètes sur leurs imitateurs [1]. Est-ce à dire que M. F. ait fait œuvre vaine en mettant en lumière les mérites des écrivains français et en démontrant combien est étroite la dépendance de leurs imitateurs? Non, certes. Il est des vérités qu'il est bon de répéter de temps à autre. M. F. a d'ailleurs apporté de nouveaux arguments et mis en lumière quelques faits méconnus. Il a soumis à une sévère analyse certains passages allemands trop complaisamment considérés comme des améliorations au texte français; il a remarqué, chose à peu près inaperçue encore, que des idées portées à l'actif de l'imitateur parce qu'on ne les rencontrait pas dans le texte au point correspondant du récit étaient cependant la propriété des poètes français, attendu qu'elles se trouvent soit auparavant, soit plus loin dans l'original, soit même dans une autre œuvre française; enfin son essai de dégager les principes généraux qui ont présidé aux modifications apportées au texte par les imitateurs est une tentative intéressante.

Si la thèse de M. F. est en soi très juste, il est à craindre cependant qu'il n'en ait, peut-être à dessein, exagéré la portée. Le lecteur de son ouvrage emportera vraisemblablement l'idée que les œuvres examinées, c'est-à-dire l'*Énéide* de Veldeke, le *Chevalier au lion* d'Hartmann d'Aue et le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, sont, surtout l'*Énéide*, que M. F. appelle une « traduction misérable » p. 50, de médiocres ouvrages au regard des œuvres françaises qui les ont inspirés. Cette défavorable impression est causée par deux raisons. Tout d'abord le mot traduction, avec le sens que nous lui attribuons aujourd'hui, peut aisément faire prendre le change. Il y a lieu, si l'on veut se montrer équitable envers les « traducteurs » allemands, de se rappeler que l'invention du sujet était considérée au moyen âge comme un petit mérite. Que de fois l'auteur, soit allemand, soit français, prétend à tort ou à raison, conter une histoire véridique et se fait gloire de reproduire fidèlement une matière ancienne! Veldeke, Hartmann et Gottfried apportent, suivant l'usage, un scrupuleux souci à ne pas s'écarter du récit authentique, ou qu'ils tiennent pour tel. Ils insistent

1. V. *Litt. Centralblatt*, 1898, n° 40, p. 1622, à propos de Hartmann d'Aue.

sur leur devoir de retracer la version exacte lorsqu'ils se trouvent en présence de données divergentes, ce qui est le cas pour Gottfried. On ne peut donc leur faire un reproche de s'être astreints à suivre de près leur original dans la narration des événements. En second lieu on pourra croire, si l'on adopte les conclusions de M. Firmery, que les modifications assez nombreuses apportées par ces « traducteurs » dans les détails sont sans importance ou malheureuses; en quoi on s'égarera. Lorsque M. F. affirme que les poètes courtois allemands du XIIIe siècle « ne faisaient pas autre chose que ce qu'ont fait longtemps après, entre 1760 et 1800 les nombreux traducteurs français des œuvres de Haller, de Gellert, de Gessner, de Wieland, de Zachariae, de Lichtwehr et de bien d'autres » p. 109, il va certainement trop loin. Trouverait-on chez ces traducteurs dont parle M. F. l'équivalent des si nombreuses altérations et additions de détails, de motifs nouveaux, de réflexions, de descriptions qu'apportent les auteurs allemands à leur texte, et, pour ne citer qu'un exemple, des 200 vers dans lesquels Gottfried juge les auteurs de son temps [1]? Quant à la valeur de ces altérations, si je pense avec M. F. qu'on l'a beaucoup exagérée et si je l'approuve de s'élever contre le dogme de « l'approfondissement psycholologique », il me semble injuste de ne voir dans les additions faites au texte que des « amplifications ». Je reprends après M. F. la comparaison du fragment du *Tristan* français publié dans les *Archives des missions littéraires et scientifiques* [2] (V, p. 97 sq.) et du *Tristan* de Gottfried, et, dans un bref passage dont M. F. ne s'est servi que pour montrer les analogies des deux textes, je constate au profit de Gottfried : 1° une description, v. 18199-18211; 2° une comparaison, v. 18212-18215; 3° une allusion leste, v. 18218; 4° l'intervention d'un motif nouveau (crainte exprimée par Iseut que Tristan ne vienne à la trahir encore [3], et encore ne tiens-je pas compte d'une modification d'incident (absence du nain chez Gottfried, v. 18182 sqq.) ni des effusions de tendresse des amants, que M. F. qualifie, bien durement à mon avis, d'interminables discours. Il y a donc ici plus qu'une amplification.

Il me reste, pour en finir avec ces questions générales à signaler, une critique en apparence fort juste de M. F. Il blâme l'habitude qu'ont prise les écrivains modernes de se servir des œuvres des traducteurs pour en dégager la conception que ceux-ci se faisaient de l'honneur et

---

1. V. *Tristan*, V, 4619 à 4817.

2. Il est admis généralement et fort vraisemblable, étant donné la concordance de la *Saga de Tristram* (V. éd. Kölbing, chap. LXVII), que ce fragment reproduit la physionomie de l'original utilisé par Gottfried : la comparaison instituée par M. F. et reprise par moi est donc légitime. V. aussi F. Vetter : *La légende de Tristran* (Marburg, 1882), p. 32.

3. Ce motif pourrait, il est vrai, se trouver plus loin dans le poème dont le fragment est conservé : mais la chose est peu probable si l'on considère qu'il manque dans la *Saga*, qui serre ici de très près le texte français.

de l'amour et de leur demander des documents sur la vie et les mœurs de leurs contemporains. Il est évident que lorsque nous nous trouvons en présence d'un texte exactement rendu, nous pouvons croire que l'œuvre allemande réflète les idées du poète français. Mais il arrive, surtout dans les passages où il s'agit précisément d'amour, d'honneur ou de mœurs, que l'auteur allemand a modifié sa donnée : quoi de plus légitime alors que d'admettre que c'est sa propre manière de voir, que ce sont les mœurs de ses contemporains qu'il nous révèle [1]! Les exemples abondent, même chez Hartmann [2]. D'autre part, si l'auteur allemand n'a pas modifié son original, c'est le plus souvent parce que la conception des choses de ce dernier concorde avec la sienne, en sorte que dans les cas où la comparaison n'est pas possible, ce qui se présente pour Gottfried, Wolfram, etc., on risque peu de se tromper en pensant que le traducteur expose généralement et ses idées et les mœurs de son époque.

Le livre de M. F. contient d'intéressantes remarques de détail. Je me borne à citer son instructive découverte du fameux jeu de mots de Gottfried sur *lameir* dans le *Cligès*. Déjà M. Golther (*Die Sage von Tristan und Isolde*, p. 65 n. 1) avait pressenti que Gottfried n'était pas l'auteur de ce jeu de mots et invoqué un exemple que M. Heinzel a relevé dans l'*Eracle* [3]. Le rapprochement de M. F. est une nouvelle et décisive preuve contre Gottfried [4].

Si je suis d'accord avec M. F. sur bien des points particuliers, j'ai cependant quelques réserves à faire. Je m'étonne que M. F. estime que, si Hartmann d'Aue donne des indications précises de temps et de lieu alors que Chrétien de Troyes, son modèle, se tient dans le vague, c'est parce qu'il y a été contraint par les nécessités de la rime. On se demande s'il est nécessaire d'attribuer à la rime ce rôle tyrannique, et pourquoi c'est justement ce genre d'additions qui fournit la rime au poète. Il a, par exemple, adopté pour rimer avec *bî* le mot *drî* [5]; pourquoi n'a-t-il pas choisi d'autres rimes telles que *vrî*, *ȝwî* et surtout *sî*, qui chez lui rime presque constamment avec *bî* ? S'il a préféré *drî* et si l'on réfléchit que dans d'autres passages il s'efforce également de préciser sa donnée, je pense qu'on peut sans témérité affirmer qu'il a obéi en cela à une tendance de son esprit et qu'il n'est que juste d'en

---

1. C'est ainsi que M. F. lui-même voit, avec infiniment de raison dans un développement de Hartmann, « un document pour les idées courtoises et pour le tempérament doux et sage de l'auteur », p. 89.

2. J'en ai recueilli un certain nombre dans mon *Étude sur Hartmann d'Aue*. V. notamment pp. 328-330.

3. V. aussi Hertz (*Tristan und Isolde* [3]. p. 532 sq.).

4. Il faut dire aussi que les Chap. III (De la courtoisie et de la décence dans la peinture de l'amour) et IV (Sur le *Lancelot* en prose de Fueterer) de l'ouvrage de M. F. contiennent d'utiles observations.

5. *Iv*. 553 sq.

tenir compte dans l'appréciation de son talent. Ailleurs, M. F. constate avec raison que dans l'*Énéide* de Veldeke on commence à sentir le désir de l'auteur de renchérir sur la courtoisie de son modèle, que cette préoccupation s'accentue dans l'*Ivain* de Hartmann, enfin qu'elle éclate dans l'*Erec* du même poète, ainsi que dans le *Tristan* de Gottfried. Comme l'*Énéide* a été écrite avant les œuvres de Hartmann et que le *Tristan* est le dernier venu de ces poèmes, il semble naturel d'admettre que le caractère courtois s'est développé suivant une progression qui a été croissant avec le temps et que, par suite, l'*Erec* de Hartmann a suivi et non précédé son *Ivain*, opinion confirmée d'ailleurs par le mode plus libre de traduction et la présence plus fréquente des mots français dans *Erec* que dans *Ivain*. Pour M. F. au contraire, c'est là une raison de croire à l'antériorité d'*Erec* et il motive sa manière de voir en supposant que Hartmann, lorsqu'il composait son *Erec*, venait de découvrir les mœurs courtoises et que c'est afin d'en donner une idée complète à ses compatriotes qu'il les a présentées avec tant d'insistance. Il me semble que cette hypothèse est réfutée par l'examen du *Grégoire*, œuvre postérieure à *Erec* et cependant si remplie de courtoisie et si vibrante d'enthousiasme chevaleresque. Enfin, on peut douter que l'influence des poètes français sur les auteurs allemands ait été, au point de vue de la langue, aussi grande que le pense M. F. Du fait que telle particularité de style se rencontre à la fois dans la poésie française et dans la poésie allemande, on n'en peut conclure qu'elle soit passée de celle-là dans celle-ci. L'allitération par exemple ne peut être revendiquée comme une importation française : elle est en effet le principe même de la poésie germanique et on en trouve de nombreux exemples dans la poésie populaire [1].

Ce compte rendu semblera bien long. L'importance des idées auxquelles a touché M. F. et la valeur de son ouvrage m'ont paru mériter ce développement. F. Piquet.

Louis Stouff. **Les comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales.** Étude sur le régime communal, forme de l'exploitation seigneuriale d'après le cartulaire de la ville d'Arbois, suivie du texte de ce cartulaire, de pièces annexes, de notes et de tables. Paris, Larose et Forcel, 1899, in-8°, 102 et 219 pages.

Ce long titre indique suffisamment le point de vue adopté par

1. Encore quelques menues observations. *Ameiren* et *amûren* n'est pas un jeu de mots sur *amer* et *la mer*, p. 119. Les deux mots allemands, réunis aux vers 12069 et 14914, sont formés sur les mots français *amer-aimer* et *amor-amur-amour* : ils n'ont donc rien à voir ni avec *amer* ni avec *la mer*. On ne comprend pas bien pourquoi M. F. écrit Hartmann *von* Aue, Wolfram *von* Eschenbach, etc. au lieu de Hartmann *d'*Aue, Wolfram *d'*Eschenbach (qui se trouve d'ailleurs p. 100) etc., alors qu'il emploie les formes Dietrich *de* Bern, p. 86, et Hermann *de* Thuringe p. 54. Enfin, la graphie *Ywein*, p. 100, est sans doute une faute d'impression.

l'auteur à l'égard de son sujet. Selon lui, l'affranchissement des communautés d'habitants du comté de Bourgogne n'a eu pour but et pour résultat que le profit du seigneur et il n'y faut voir qu'une forme de l'exploitation domaniale. Malgré son exagération, cette thèse n'est pas sans présenter une bonne part de vérité et M. Stouff eût pu certainement écrire un travail fort instructif s'il avait davantage fouillé son sujet. Il s'est borné à en exposer rapidement certains côtés sous forme d'introduction aux textes inédits qui occupent la plus grande partie de son volume. Le lecteur ne trouvera point d'ailleurs, dans ce livre, une étude sur les villes domaniales du comté de Bourgogne. Il n'y est question que de la seule ville d'Arbois. C'est à elle aussi que se rapportent les nombreux documents publiés par M. Stouff. Ces documents consistent en un cartulaire d'Arbois dressé en 1384 et un certain nombre de pièces annexes et de notes, provenant soit des archives de la Côte-d'Or, soit des archives d'Arbois. On regrettera que l'auteur n'ait pas rangé ces textes suivant l'ordre chronologique au lieu de les répartir en trois compartiments différents. Mais il faut reconnaître qu'un bon nombre d'entre eux présentent un vif intérêt pour l'étude de la condition des personnes et des terres ainsi que pour celle du régime économique au XIIIe et au XIVe siècle dans un coin de la Bourgogne et que la transcription en a été faite avec beaucoup de soin.

H. P.

Dom H. Dijon, **L'Église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné, Histoire et archéologie;** Grenoble, Falque et Perrin; Paris, Picard; 1902. XII-385-LXXXIX pp. pet. in-4°; 100 gravures.

C'est avant tout un beau livre que s'est proposé de faire Dom Dijon. Aussi faut-il en louer l'exécution, les nombreuses photogravures, le papier et le caractère. Les besoins de la décoration ont même entraîné en des répétitions; le tympan et les archivoltes du grand portail fournissent quinze gravures : après une vue en trois parties dont deux eussent suffi, nous avons séparément le voussoir, les archivoltes extérieurs, l'archivolte intérieure et le tympan, et neuf vues de détail des archivoltes.

On admet assez généralement aujourd'hui que cette église a été construite au XIIe siècle. Dom D. conteste cette date. « A l'exception peut-être et seulement des assises inférieures de son abside, l'église actuelle de Saint-Antoine, presque tout entière, n'a été construite qu'à partir du XIIIe siècle » (p. 36). Cette thèse est appuyée d'arguments tirés de l'architecture et paraît solide. L'édifice commencé vers 1080 et consacré par Calixte II en 1119, a été presque entièrement reconstruit. D'ailleurs, cette reconstruction marcha lentement. L'abside presque

terminée en 1251 ne reçoit son achèvement que vers 1342. Le travail a subi des interruptions, dont une de quarante-sept ans. Le gros œuvre, sauf la dernière travée de la façade, est exécuté dans la seconde moitié du XIVe siècle. Le XVe siècle est le temps de la grande façade et d'un mur monumental, le gros mur, qui soutient la terrasse où s'élève l'église.

Non seulement Dom Dijon a raconté ce lent travail, il fait l'historique des nombreuses chapelles qui entouraient l'église, le récit des visites princières, la description des objets d'art, des fresques, des châsses.

L'église fut dévastée méthodiquement par les huguenots à partir de 1562. Le bourg comptait beaucoup de huguenots, et ce furent les habitants qui pillèrent les objets précieux, ruinèrent les édifices, saccagèrent les archives. Le pays se trouvait d'ailleurs un des centres de la lutte. Il fut pris et repris. L'abbaye subit ainsi quatre invasions violentes, sans parler des passages de bandes, plus ou moins funestes. Ces malheurs furent réparés au cours du XVIIe siècle. Mais la Révolution déchaîna de nouveaux pillages. Au XIXe siècle, des curés vendirent des grilles en fer forgé et un aigle servant de lutrin, firent marteler des restes de sculpture, débitèrent un escalier de marbre. Puis, la commission des monuments historiques s'empara de l'édifice et y dépensa 30,000 francs en réparations.

Un appendice, comprenant treize notes ou pièces justificatives, termine le volume.

S.

Inventaire archéologique de Gand. Catalogue descriptif et illustré des monuments, œuvres d'art et documents antérieurs à 1830, publié par la Société d'histoire et d'archéologie de Gand. Gand, N. Heins, 1897-1901, 20 fascicules in-4°. — Prix : 35 francs.

Ces vingt fascicules forment la première série de cet inventaire, composé d'un nombre indéterminé de fiches consacrées chacune à un objet spécial et contenant, « outre une description rédigée par un spécialiste, un croquis destiné à raviver le souvenir ou à exciter la curiosité ». Car, en Belgique comme partout, la plupart des richesses artistiques sont mal connues, insuffisamment reproduites, et beaucoup d'œuvres intéressantes demeurent encore ignorées. L'heureuse innovation de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand, dont les efforts persévérants ont abouti à un résultat déjà appréciable, est secondée d'ailleurs par une subvention du gouvernement.

Tous les objets reconnus dignes de figurer dans l'inventaire archéologique ne sont pas inédits ; mais tous ont une valeur intrinsèque qui explique leur présence dans ce groupement varié. M. H. van

Duyse nous y parle d'orfèvrerie, d'armures, de broderies; MM. Snoeck et Lacquet, d'instruments de musique; MM. Diegerick et Bergmans, de reliures et d'impressions anciennes; M. Gilleman, de tapisseries; MM. Willem et Maeterlinck, de peintures; MM. Van der Haeghen et Pirenne, de chartes et de sceaux; MM. van Biesbroeck et van Verweke, de sculptures; MM. Claeys et Heins, de constructions civiles; MM. Cloquet et de Waele, de constructions militaires; d'autres encore d'émaux, de costumes, de faïences, de dinanderies, de miniatures, de médailles, de plombs, d'inscriptions. Le tout est emprunté aux musées, collections particulières, monuments publics, bibliothèques et archives de la ville de Gand.

Parmi les reproductions de peintures, je citerai plus particulièrement les fresques de Saint-Bavon (XIIe siècle), deux portraits par Guillaume Key (XVIe siècle), un portrait de femme par Franz Hals, plusieurs tableaux de G. de Crayer, de Jordaens, de Van Dijck, de Boeyermans, de J.-B. de Champagne; parmi les sculptures, des fragments de fonts baptismaux romans, une dalle tumulaire (XIIIe s.), celle d'Hubert van Eyck, le monument funéraire de Marguerite de Ghistele († 1431), une mise au tombeau datée de 1607, la chaire de Saint-Bavon (1741-1745), et jusqu'à un buste du général Bonaparte par E. L. Corbet (œuvre signée dont il y a une répétition au musée de Versailles). Les arts industriels et décoratifs sont également représentés par de nombreux et précieux spécimens d'époques variées.

Les notices sont généralement bonnes et d'une sage brièveté; un bon index permet de retrouver facilement chacune d'elles, malgré une fâcheuse omission (les 100 premières fiches n'ont pas été numérotées et leur stabilité n'est pas contrôlable tant que le volume n'a pas été relié); les illustrations sont faites tantôt d'après une photographie (quelques-unes assez défectueuses), tantôt d'après un dessin de M. Arm. Heins. Nous ne voulons pas nier le mérite de l'artiste, qui a fait de son mieux; mais dans beaucoup de cas une reproduction directe eût été bien préférable à un travail personnel, si exact qu'il soit.

Cette critique n'empêche pas l'*Inventaire archéologique de Gand* d'être une œuvre utile et consciencieuse, qui est publiée régulièrement, grâce au zèle de M. Paul Bergmans, l'âme de la publication; et la Société d'histoire et d'archéologie de Gand peut en être fière à bon droit.

H. S.

Les Le Mannier, peintres officiels de la Cour des Valois au XVIe siècle, par Étienne MOREAU-NÉLATON. Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1901; in-4° de VI-49 pp. avec fig. et 12 pl. hors texte.

Charmante plaquette qui a déjà pour elle l'attrait de la nouveauté. Cherchez dans un dictionnaire des peintres ou dans une encyclopédie

des beaux-arts le nom de Le Mannier, vous ne le trouverez pas. Ils furent deux cependant, Germain et Éloy, deux frères sans doute ; ils travaillèrent beaucoup pour la Cour ; ils figurent en bonne place dans les *Comptes des bâtiments* publiés par le comte L. de Laborde.

En rapprochant ces brèves mentions de quelques fragments de la correspondance de Catherine de Médicis, de plusieurs comptes royaux et d'extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, M. Moreau-Nélaton pense être parvenu, non sans talent, non sans ingéniosité, à créer aux deux Le Mannier plus qu'un état-civil, un magnifique album de crayons exquis, restés jusqu'ici anonymes et dont il revendique pour eux la paternité. Le portrait de François II, de 1547, est comme le type « capable de servir d'étalon dans l'étude » de leur œuvre. Les autres sont Élisabeth, fille de Henri II (vers 1549), François II (1552), Marie Stuart (1552), Charles IX (1552), François II (1559), Henri II (s. d.), Jean de Humières, le dauphin François fils de François Ier [à rapprocher d'une peinture conservée au musée d'Anvers].

Après 1559, on n'entend plus parler de ces deux artistes. Leur vie est peu connue ; leurs œuvres le seront davantage, grâce aux recherches érudites de M. Moreau-Nélaton qui montre excellemment combien leur faire est éloigné de la manière de Clouet. J'omets de dire que tous ces crayons, autant de chefs-d'œuvre, font partie du Musée Condé à Chantilly. Nous les admirerons d'autant plus qu'ils ont désormais leur paternité reconnue, tant il est vrai qu'aujourd'hui l'on « s'accommode mal de l'impersonnalité d'une œuvre d'art ».

H. S.

A. Chauvin. **Le Père Gratry** (1805-1872): l'homme et l'œuvre, d'après des documents inédits. — Un vol. in-8° de VIII-480 pp. Paris, Bloud, 1901.

Ce livre est le résultat de recherches patientes poursuivies durant quatre années consécutives, et nul n'était mieux préparé à ce travail que le très distingué supérieur de l'École Massillon, un lettré délicat, un éducateur, et par conséquent un philosophe. La tâche était singulièrement difficile, car il était impossible à l'historien de ne pas faire des réserves. Malgré sa profonde vénération pour son père spirituel, le P. Chauvin sentait bien que Gratry ne sera jamais un candidat aux honneurs de la canonisation, et dans sa grande loyauté il a déclaré qu'il parlerait des « faiblesses, des fautes, des erreurs et des imperfections » de son héros. Quelle délicatesse de touche il fallait avoir pour aborder, quand on n'a pas l'indépendance absolue d'un historien laïque, tant de questions épineuses ! L'incrédulité de l'adolescence, les visions qui amenèrent une transformation complète, la lutte contre Vacherot à l'École Normale, les dissentiments avec le

P. Pététot et avec d'autres oratoriens, le retour du moine à la vie séculière, la vigoureuse campagne contre l'infaillibilité pontificale, que d'écueils sur lesquels un historien vulgaire pouvait se briser! Le P. Chauvin a su échapper à tous ces périls, et cela parce qu'il a regardé droit devant lui, parce qu'il a été parfaitement sincère, je dirais parfaitement naïf si j'étais sûr que le mot fût pris pour un éloge. Il a fait une belle et bonne étude biographique; il a rendu un grand service à la mémoire de son maître, pour lequel « l'équitable avenir » semblait fort peu disposé à « se soulever », comme aurait dit Boileau.

Le plan de l'ouvrage est habilement conçu, et l'on n'éprouve aucune peine à suivre le P. Gratry à travers les diverses périodes de sa vie; des réflexions judicieuses, des commentaires considérés comme indispensables, des citations bien choisies et enfin des jugements partiels coupent agréablement le récit d'événements qui n'ont pas en eux-mêmes, le P. C. l'a bien senti, une très grande importance. Par manière de conclusion, l'auteur de ce livre cherche à exalter Gratry comme philosophe, comme moraliste, comme écrivain. Il n'hésite pas à le placer sur la même ligne que Montaigne, Malebranche, Michelet et Lamennais; mais il comprend, sans trop oser se l'avouer, que tout le monde ne sera pas de cet avis, et c'est pour cela qu'il ajoute : « Les titres littéraires du P. Gratry, si brillants qu'on les juge, sont après tout ses moindres titres. » Ses titres véritables à l'admiration du P. Ch. ce sont les qualités de son grand cœur, c'est la noblesse et l'élévation de ses sentiments, sa droiture, son dévouement absolu à ce qu'il croyait être le vrai et le bien. Sur ce chapitre, personne ne contredira l'historien, quelques-uns peut-être partageront son enthousiasme. Mais on peut être assuré que d'autres feront des réserves, et moi-même qui me souviens d'avoir été un moment fasciné, il y a quarante ans, lorsque je lus les *Sources* dès leur apparition, et surtout lorsque je suivis les conférences du P. Gratry dans la chapelle des catéchismes à Saint-Étienne-du-Mont, j'avoue que je ne retrouve plus les enthousiasmes de jadis. Il y avait chez le P. Gratry une sensibilité maladive, un nervosisme qui ne lui permettait pas de se tenir en repos, une tendance au mysticisme parfois inquiétante, et un peu, je le crains, de la bizarrerie d'un J.-J. Rousseau. Et d'abord il y a trop de visions ou de révélations nocturnes dans la vie du P. Gratry. Personne n'est choqué en lisant dans la biographie de Pascal le récit de la vision du 23 novembre. Mais que le P. Gratry ait eu des visions de ce genre à 17 ans 1/2, voilà qui nous surprend un peu, d'autant plus que ce jeune illuminé n'en était pas à ses débuts. « Une nuit, dit-il dans ses *Souvenirs*, en un instant, le sens du génie latin me fut donné. En réfléchissant à une phrase latine, je compris tout à coup l'esprit de cette langue! » N'en déplaise au P. Gratry et à son historien, cela n'est pas vrai, et cette première vision détruit par avance l'effet des

autres. Même après la seconde, le néophyte n'avait que du mépris pour le clergé. *Aegri somnia*, diront les sceptiques, et je ne les contredirai pas. P. 12, il y a contre les professeurs du collège Henri IV des imputations graves, des accusations presque odieuses, et je ne comprends pas que le P. Gratry ait imprimé cela, car il existe des almanachs de l'Université royale, et l'on pourrait retrouver les noms des fonctionnaires incriminés. Il fallait ou nommer, ou se taire, et l'on a tout lieu de croire que l'imagination malade du jeune écolier a pris ses illusions pour des réalités.

Ce défaut d'équilibre entre les facultés du P. Gratry s'est fait sentir d'un bout à l'autre de sa vie, et c'est à lui que sont imputables ses fautes et ses erreurs. Il faut bien avouer que dans l'affaire Vacherot il eut les torts les plus graves ; il manqua aux plus vulgaires convenances en attaquant dans la presse un honnête homme, un collègue, dont il brisa irrémédiablement la carrière. En lisant bien entre les lignes on voit que l'oratoire reconstitué par le P. Gratry ne tarda pas à être quelque peu divisé ; au lieu de se plier à la règle commune, Gratry exigea que la règle fût modifiée pour lui seul, pour satisfaire ses manies, ses caprices. Toujours agité, toujours inquiet, il fit beaucoup souffrir ses plus chers amis, et le P. Pététot plus que tous les autres.

Ce n'est pourtant pas à cette agitation fâcheuse que j'attribuerai le dernier acte de la vie active du P. Gratry, sa lutte de 1870 contre les ultramontains. Le P. Ch. éprouve quelque embarras à raconter cet épisode, mais comme il est lui-même imbu des principes ultramontains, il s'en tire aussi habilement que possible, en blâmant les paroles et les actes, mais en proclamant la loyauté et la bonne foi du coupable. Mais c'est ici, et ici seulement, qu'on peut défendre le P. Gratry. Ce grand chrétien s'émut quand il vit un concile général prêt à déclarer que les conciles généraux n'avaient été que des rouages inutiles, puisque le grand définisseur et l'arbitre suprême des questions dogmatiques, c'est le pape infaillible. Il savait que le premier de tous les dogmes catholiques est le suivant : il ne peut pas y avoir de dogme nouveau. Il se rappelait ce mot de saint Paul : « Si un envoyé du Très-Haut, un ambassadeur officiel, un ange enfin ou un second messie, venait annoncer une doctrine nouvelle, il faudrait lui dire anathème. » Enfin il n'ignorait pas que les décisions des conciles de Constance et de Bâle étaient à cet égard d'une netteté absolue, et que les papes les plus audacieux n'avaient pas osé noter d'hérésie, au nom de leur infaillibilité même, la doctrine qui leur refusait à tout jamais l'infaillibilité. Poussé par Dupanloup, Gratry qui fut lui-même assez pusillanime pour se retrancher derrière la question d'opportunité, se jeta dans la bataille avec la fougue qui le caractérisait, sachant bien qu'il allait au devant des outrages et des calomnies infâmes. Voilà ce que le P. Ch. n'a pas vu, et c'est à mon gré le grand acte, l'acte héroïque de la vie du P. Gratry.

Mais, chose curieuse, ce profond logicien ne fit pas valoir les arguments d'une logique si serrée qu'il aurait pu emprunter à l'admirable *Defensio* de Bossuet, notamment le dilemme relatif à Eugène IV. Il se jeta à corps perdu dans les menues questions d'histoire, et comme il n'avait pas la science d'un Tillemont, il se fit battre sur quelques points de détail, et dut passer bien vite de l'offensive à la défensive. Bientôt même il se réduisit au silence, comme tant d'autres, et malgré l'opposition de cent quarante évêques (excusez du peu), l'infaillibilité fut proclamée, dit le P. Chauvin, « le 18 juillet, au milieu d'un orage affreux, au milieu des éclairs et des tonnerres qui faisaient dire à la majorité : Nous sommes au Sinaï ! » Moins de vingt-quatre heures après éclatait sur l'Europe cet autre orage affreux qui s'appelle la guerre franco-allemande, et le premier effet de cette effroyable tempête, ce fut la destruction du pouvoir temporel, que les ultramontains prétendaient bien ériger aussi en dogme de l'Église.

Le P. Gratry, qui ne s'était pas, comme le trop habile Dupanloup, réservé une porte de sortie, fut bien longtemps sans adhérer à la déclaration conciliaire. Qu'il me suffise de dire que quand il se rétracta, quatorze ou quinze mois plus tard, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Rongé par un affreux cancer, il ne se résignait pas à mourir ; il n'avait pas la sérénité d'un Pascal ou d'un Bersot ; il « tenait à la vie », ce sont ses propres expressions ; il « avait un grand goût pour la vie. » Que valent au juste, dans ces conditions-là, les désaveus et les rétractations d'un mourant auquel ses amis et ses ennemis, coalisés ensemble, ne laissaient pas un moment de répit ?

Durant les trente années qui suivirent sa mort, le P. Gratry fut presque complètement oublié ; je doute qu'il revive et que l'on songe jamais à lui ériger une statue ; il ne passera pas inconnu, parce qu'il a été de l'Académie française, c'est peut-être le plus sûr de ses titres à l'immortalité. Du moins le P. Chauvin aura eu la satisfaction de pouvoir lui élever le plus beau de tous les monuments, un bon livre fait par un homme de talent et par un homme de cœur.

A. Gazier.

Albert Houtin. **La question biblique chez les Catholiques de France au XIXe siècle.** In-8°, IV-324 p. Paris, Picard, 1902.

Le fait capital de l'histoire du catholicisme français, pendant les deux dernières décades du XIXe siècle, est ce que le R. P. Fontaine déplorait naguère sous le vocable d' « infiltration protestante ». Il ne s'agit pas, bien entendu, de la doctrine même du protestantisme, avec les négations qu'elle comporte dans le domaine de la théologie, mais de l'indépendance en matière d'exégèse biblique et de l'ensemble des résultats, en partie incontestables, auxquels la critique est arrivée dans

les écoles allemandes. Jusque vers 1880, c'est à peine si quelques traductions et des travaux d'inspiration germanique, dus pour la plupart à des protestants français, avaient initié une petite fraction du clergé catholique aux tendances et à la méthode de l'exégèse nouvelle. Mais, depuis cette époque, on a vu grandir en France une génération de théologiens sachant l'allemand et puisant leur science là où elle s'est constituée, c'est-à-dire dans les œuvres des théologiens protestants. L'exégèse proprement catholique étant, un peu partout, faible et surannée, il était inévitable que l'exégèse d'origine protestante, c'est-à-dire indépendante, tendît à prendre sa place ; il était inévitable aussi que certains théologiens catholiques essayassent de mettre en harmonie, au prix de sacrifices devenus nécessaires, les doctrines de l'Église romaine avec les résultats de l'exégèse dissidente ; enfin, on pouvait prévoir que les représentants attardés de l'ancienne apologétique crieraient au scandale et au schisme. Tout cela s'est produit de nos jours et M. Houtin a été bien inspiré en le racontant.

Dans un livre publié en 1878, *Le grand péril de l'Église de France*, Mgr Bougaud déclarait que l'apologétique chrétienne (lisez *catholique*) était « affaiblie et presque nulle depuis deux siècles ». Cette faiblesse et cette nullité n'ont jamais été plus déplorables qu'au début du XIXe siècle, lors du réveil du catholicisme après la crise révolutionnaire. Ce qu'on put trouver de mieux, pour répondre aux objections des incrédules sur le premier chapitre de la Genèse, fut la théorie (d'origine protestante) qui identifie les jours de la Création à des périodes. L'Église s'inquiéta successivement des progrès de toutes les sciences qui semblaient empiéter sur son domaine, astronomie, géologie, anthropologie, égyptologie ; elle essaya d'abord de faire échec à la vérité, puis déclara, par ses interprètes autorisés, qu'elle s'en accommodait à merveille et prétendait conserver toutes ses positions. Cette politique de concordisme à outrance ne pouvait durer qu'un temps, car la vérité finit toujours par avoir raison et le jour vint où l'apologétique, faute d'avoir su battre en retraite par échelons, se trouva en pleine déroute et discréditée. M. H. a exposé avec détail les diverses systèmes, également puérils, auxquels les apologistes du XIXe siècle eurent recours pour concilier, avec la Genèse, les résultats les plus certains des sciences naturelles, au lieu d'aborder hardiment, comme on le faisait en Allemagne, la question de l'historicité des Livres Saints et de la nature de l'inspiration divine qu'il convient d'y reconnaître. Quant aux travaux conçus dans une pensée différente, quelque sérieux et sincères qu'ils fussent, le clergé préférait les ignorer. « Il ne voulait pas, dit M. Houtin, distinguer la part de l'exégèse biblique de celle du panthéisme et de l'hégélianisme. On croyait plus à propos de combattre les individualités que les erreurs. » Et M. H. cite la page éloquente où Edgar Quinet exhortait l'Église de France à discuter les doctrines qu'elle n'adoptait pas : « Répondez sans tergiverser, s'écriait-il, mais aussi sans

calomnier personne ! » On préféra tergiverser — et calomnier. « Sous le Second Empire, écrit M. Houtin, le clergé s'était reposé dans une fausse sécurité. Au lieu d'employer les immenses ressources dont il jouissait pour se remettre à la tête du mouvement scientifique, *il ne se servit de sa puissance que pour tracasser des individualités gênantes.* » Ai-je dit que M. H. appartient lui-même au clergé catholique ? Il ne le déclare point, mais on s'en aperçoit à sa compétence.

Les apologies qui se produisirent de 1840 à 1858 ne sont que des paraphrases de celles du XVIIIe siècle. « En examinant l'apologétique de Roselly de Lorgues et celle d'Auguste Nicolas, on y reconnaît celle du vieux Bergier... Il n'y a rien là d'une pensée vraiment scientifique ; il y a même décadence au point de vue théologique. » L'ouvrage de l'abbé Glaize, *Les livres saints vengés* (1845), « qui fut regardé pendant plus de trente ans, par les catholiques de France, comme la réponse à l'exégèse impie, ne traite en rien des difficultés soulevées par la critique contemporaine ». On réédita encore ce livre en 1874. C'était « une curieuse tactique qui devait laisser le clergé de France dans l'ignorance d'œuvres capitales. » Lorsque Dollfus et Nefftzer, en 1858, avec la *Revue germanique*, et Renan, un peu plus tard, avec la *Vie de Jésus*, firent pénétrer en France quelques idées familières à l'exégèse protestante, personne, dans le clergé catholique, n'était préparé à répondre ; on eut recours aux injures, faute de raisons.

Pour trouver, dans l'Église de France, la trace d'un esprit nouveau, il faut descendre jusque vers 1880, époque des brillants débuts de l'abbé Duchesne. «Il heurta des orgueils diocésains en appréciant à leur juste valeur, non point des traditions nationales, mais des conceptions enfantines et malhonnêtes qu'une réaction anticritique, aussi puissante qu'intolérante, avait remises en honneur. Il s'exprima pareillement sur la question biblique d'une manière très nouvelle. Ses adversaires n'arrivèrent pas à le réfuter, mais ils agirent de telle sorte que l'administration diocésaine suspendit son cours pendant un an et que M. Icard, supérieur-général de Saint-Sulpice, défendit aux élèves du séminaire d'assister à ses leçons » (p. 99). L'abbé Duchesne, dégoûté, ne tarda pas à s'occuper d'autre chose : « Comme l'enseignement de son cours d'histoire lui avait déjà causé suffisamment d'ennuis, on le vit bientôt disparaître de la dispute biblique. Il nia même énergiquement certaines opinions avancées pour lesquelles dom Chamard l'avait dénoncé à la France entière » (p. 157). Cela n'est pas tout à fait exact. L'abbé Duchesne nia avoir tenu certains propos sur le Pentateuque, mais il n'a jamais, que je sache, affirmé que le Pentateuque fût l'œuvre de Moïse. On peut nier avoir dit une chose sans affirmer qu'on pense le contraire. La réponse de l'abbé Duchesne à dom Chamard comporte un *distinguo* qui paraît avoir échappé à la finesse habituelle de M. Houtin.

Duchesne *genuit* Loisy. M. H. a raconté, avec autant de tact que

de précision, les épreuves qu'une orthodoxie étroite et ignorante a infligées à notre savant collaborateur. Très sympathique à cet exégète instruit et diligent, M. H. ne cherche pourtant pas à dissimuler les reproches qu'on a pu lui adresser dans le camp libéral ; il a reproduit, à ce sujet, une page bien spirituelle tirée d'un article anonyme de la *Contemporary Rewiev* (oct. 1892) : « M. Loisy n'est jamais assez critique et assez scientifique pour oublier qu'il est un théologien, ayant une cause à entendre et un client à défendre. Il est le critique catholique du criticisme biblique. Les tours de force qu'il a accomplis dans ce genre sont simplement merveilleux. Il a manipulé les épineuses questions de l'âge de la loi mosaïque et des sources de l'Hexateuque avec le soin minutieux d'une paysanne rassemblant des œufs frais pondus. » — La citation que fait M. H. est beaucoup plus longue; elle constitue, dans son ensemble, une critique à laquelle il semble bien souscrire, puisqu'il ne l'écarte pas. Il est curieux de constater que M. l'abbé Loisy a fait, à son tour, des reproches analogues à la *Revue Biblique*, parlant des « petits défauts » qui « l'ont aidée à vivre dans son milieu » et signalant sa « réserve un peu gauche » (cf. *Rev. Bibl.*, 1901, p. 631). D'où l'on peut conclure qu'en théologie, à moins d'avoir le goût du martyre ou celui du scandale, c'est toujours au voisin que l'on demande d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Cependant l'abbé Loisy et la *Revue biblique* doivent également être loués de leur réserve. D'abord, c'est une qualité qui sied à des gens bien élevés ; ensuite, l'influence salutaire et libératrice des écrits destinés au clergé est à ce prix; enfin, il est peut-être utile de rappeler que la vérité, suivant le mot de Renan, est dans les nuances et que la recherche des nuances, recommandée à l'historien et au psychologue, ne peut être équitablement interdite à l'exégète ou au théologien.

Fondée en 1892 et devenue bientôt le plus important organe de l'exégèse bien informée (je n'ose écrire *libérale*, car cette épithète ne convient pas à tous ses articles), la *Revue Biblique* a joué un rôle dont M. H. n'apprécie peut-être pas toute l'importance. Le fait est qu'elle se publie (sauf erreur) à douze cents exemplaires et que la diffusion des idées de l'exégèse « protestante » dans les milieux catholiques même les plus humbles n'a jamais eu d'instrument plus efficace. On en a fait un crime à la *Revue*, qui a récemment cru devoir se défendre par la plume de son directeur, le R. P. Lagrange : « Il est devenu très difficile, écrivait-il l'an dernier, de rendre compte des ouvrages protestants. Parce que nous avons cru reconnaître dans M. Harnack les accents d'une âme religieuse, nous avons été flétris en plusieurs langues par le R. P. Fonck, S. J..... Nous ne croyons pas nécessaire d'opposer une réfutation à chaque point qui paraîtrait choquant pour les opinions courantes. Les recensions deviendraient impraticables, et cependant *ce sont les catholiques surtout qui sont intéressés à savoir quels mou-*

vements en sens divers se produisent dans la critique protestante. » On ne saurait mieux dire ni attester plus clairement combien les temps sont changés. L'ignorance et l'incuriosité ne sont plus de mode; voilà pourquoi la critique dite protestante pénètre dans le domaine catholique. Autrefois, on en médisait sans l'exposer; aujourd'hui, on l'expose sans se faire un devoir d'en toujours médire. C'est un gain sérieux pour l'honnêteté scientifique en général et pour les études bibliques en particulier.

Bien entendu, M. H. raconte avec tous les développements nécessaires l'histoire de l'Encyclique *Providentissimus*, des controverses qui l'ont précédée et qui l'ont suivie. A vrai dire, l'influence de ce document sur les études d'exégèse a été très faible; les libéraux s'échappèrent par la tangente et leurs adversaires cherchèrent en vain, pour les écraser, le passage décisif qui n'y est point. « Il devint promptement évident, écrit M. H., avec sa réserve toujours expressive, que si le Souverain Pontife voulait que ses directions fussent suivies, il serait bientôt dans la nécessité de les affirmer de nouveau. » M. H. semble presque reprocher à l'abbé Loisy d'avoir « tourné le sens de l'Encyclique » (p. 259). Mais ce sens est-il donc si évident? Tout au plus peut-il être question d'une tendance. D'ailleurs, M. H. ne nous dit point ce qu'il eût fallu faire en présence d'un document qui, pris à la lettre et servilement, tuerait la recherche scientifique, et qui, interprété librement, mais sans *mala fides,* laisse les choses en l'état. Rome semble avoir prouvé, tout récemment, qu'elle n'en veut pas à ceux qui se sont inclinés très bas et ont passé outre. Un dignitaire du clergé français ayant demandé la condamnation de certain livre, on lui répondit en nommant une commission internationale de savants pour étudier les questions bibliques (décembre 1901). Or, ce livre est tel que si les interprètes rigoureux de l'Encyclique, comme le R. P. Brandi, étaient dans le vrai, il eût fallu le condamner sans hésitation. Donc — et je me permets de signaler cet argument à M. H. — le moyen dilatoire employé à Rome équivaut à une approbation de ceux qui interprètent l'Encyclique *lato sensu.* Je ne vois pas ce qu'on y peut objecter.

L'ouvrage de M. Houtin est des plus estimables. Il est écrit avec une élégance soutenue, très exactement informé, d'une parfaite urbanité de ton, sans la moindre trace d'*odium theologicum.* C'est tout au plus si, de loin en loin, l'auteur se fâche, comme lorsqu'il dénonce (p. 204) les « colossales naïvetés » de l'abbé Meignan, qui fut, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le mauvais génie de l'exégèse catholique en France. Presque toujours, il se contente d'exposer et de rapprocher les faits, laissant au lecteur le soin de conclure, même lorsqu'il s'agit d'audacieux défis au bon sens et à la bonne foi. Ses idées personnelles ressortent plutôt de l'ensemble de son livre que des réflexions qu'il y a semées. Toutefois, en terminant, il a exprimé son opinion sans

ambages en déclarant que la critique scripturaire était aujourd'hui sécularisée, en France comme ailleurs, et qu'elle était devenue « positive ». Reste à savoir si la conception même d'une critique sécularisée, s'appliquant aux écrits sur lesquels repose l'édifice entier du christianisme, est compatible avec le principe d'autorité dont s'inspire, depuis quinze siècles, l'Église romaine. La question est nettement posée ; il paraît certain que le xxe siècle y répondra.

Salomon Reinach.

— Dom H. Leclercq, bénédictin français du prieuré de Farnborough (Angleterre), vient de publier : *Les Martyrs, Recueil de pièces authentiques depuis les origines du christianisme jusqu'au* xxe *siècle* ; I, *Les temps néroniens et le* iie *siècle* (Paris, Oudin, 1902 ; cxi-229 pages in-18 ; prix : 3 fr. 50). Une longue introduction étudie et groupe les renseignements sur les persécutions de l'empire romain en général et sur la procédure. En tête des passions « authentiques » figurent celles du Christ et de saint Étienne ; la dernière pièce est la passion des saintes Perpétue et Félicité. L'appendice contient des récits, comme les actes de sainte Thècle, de saint André, de sainte Félicité et de ses sept fils. Le tout est traduit en français, avec courtes notices et renvois aux éditions des originaux. Tel quel, le livre sera utile. Un peu plus de sévérité, moins de tendresse pour des apocryphes et des niaiseries auraient été désirables. Mais on poursuit à la fois l'édification et l'enseignement, deux fins qui sont loin d'être au même point. — M. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 mai 1902.

M. le Président de la Société centrale des architectes français écrit à M. le Secrétaire perpétuel pour lui annoncer que cette Société, conformément à la désignation de l'Académie, décerne sa médaille annuelle à M. Merlin, membre de l'École française de Rome, pour ses fouilles à Dougga (Tunisie).

M. Noël Valois, élu membre ordinaire en remplacement de M. Jules Girard, décédé et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République, est introduit en séance.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Estrade-Delcros (8,000 fr.). A l'unanimité des suffrages, ce prix est décerné à M. le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Académie, pour l'ensemble de ses travaux historiques.

M. Louis Leger achève la lecture de son mémoire sur la bataille de Crécy. Il communique la traduction d'un fragment de chronique rimée, jusqu'ici inconnu en France, inséré par l'historien Lupacz, dans son *Histoire de Charles IV*, publiée à Prague, en langue tchèque, en 1584 et réimprimée dans cette ville en 1848. Ce fragment mentionne un certain nombre de guerriers tchèques et allemands qui ont pris part à la bataille. M. Leger donne quelques détails sur ces personnages inconnus jusqu'aujourd'hui des historiens de la guerre de Cent ans.

M. Foucart commence la lecture d'un mémoire sur les premières années de la province d'Asie. Après avoir discuté l'authenticité du testament d'Attale III, il expose en quoi consistait la succession ; il établit l'existence d'une clause donnant la liberté aux villes grecques du royaume ; puis il explique les raisons qui ont pu conduire le roi de Pergame à instituer le peuple romain comme héritier.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 16 juin — 1902

C. Robert, Études sur l'Iliade. — Crusius, Rohde. — Blok, Histoire des Pays-Bas, I, trad. Houtrouw. — Hansen. Sources de l'histoire de la sorcellerie. — Registres du Conseil de Genève, I, p. Rivoire. — Borgeaud, Histoire de l'Université de Genève, I. — Brette, La France au xviie siècle, d'après Gui Patin. — Bourquien et Salverda de Grave, Grammaire française. — Ahlberg, Le procéleusmatique. — Tobler, Mélanges, I, 2e éd. — Brandin, Les gloses de Gerschom. — Revue hessoise de folklore. — Letteron, Les agents français à Gênes. — Coulon, La nuit du 4 août. — Académie des inscriptions.

Carl Robert. **Studien zur Ilias.** Mit Beitrægen von Fr. Bechtel. Berlin, Weidmann, 1901; viii-591 p.

Les études homériques sont toujours en faveur; leur intérêt est d'ailleurs, à tous les points de vue, tellement visible qu'elles ne seront pas sans doute abandonnées de sitôt. Ce que l'on cherche surtout actuellement, c'est à dégager le noyau primitif des poèmes homériques de tout ce qui y fut ajouté postérieurement, à retrouver la composition initiale au milieu des développements de toute sorte qui en se soudant à elle ont produit sa forme actuelle, à reconstituer en un mot l'œuvre du poète, quel qu'il en soit — on le nommera toujours Homère — qui le premier a chanté la colère d'Achille et les aventures d'Ulysse. S'il existe encore, au commencement de ce siècle, des esprits qui croient à l'unité de l'Iliade et de l'Odyssée, ils sont certes bien rares; ce sont des traditionalistes convaincus, dans l'opinion desquels, je pense, entre une large part de sentiment; mais la critique n'est pas sentimentale, et quand le doute l'a une fois envahie, il n'y a plus pour elle de moyen terme : elle doit ou se déclarer incompétente, ou résoudre les questions dans un sens ou dans l'autre. La méthode générale est pour tous la même; on analyse l'Iliade (c'est de l'Iliade qu'il est ici question) morceau par morceau, vers par vers; on discerne ce qui lui est étranger, et que l'on retranche, et on la reconstruit avec ce qui reste; on pense avoir ainsi le monument original. Mais si la méthode est la même, les instruments ne sont pas identiques; je veux dire que les critériums sur lesquels on peut s'appuyer, pour décider de l'originalité de tel ou tel passage, sont assez nombreux, et que les critiques, suivant leur tempérament ou leur compétence spéciale, leur accordent plus ou moins de valeur. Il en résulte, et ce ne peut être autrement, que le texte primitif n'est pas le même pour tous. Il en résulte encore autre chose, que la critique ne doit pas perdre de vue :

on commence sans esprit de système; on interroge, sans parti pris, tous les témoins que fournit le texte, selon le côté où sont dirigées les premières recherches; on obtient des solutions positives, et il en sera toujours ainsi, étant donnés le développement chronologique et la forme actuelle de l'Iliade. Mais on ne saurait s'en tenir là; après l'analyse, de quelque principe qu'elle parte, il reste des incohérences, des lacunes, *membra disjecta;* et c'est alors qu'interviennent les hypothèses, souvent séduisantes; on les considère de bonne foi comme scientifiquement démontrées; et l'esprit de combinaison se donne carrière. Les *Studien zur Ilias* de M. Carl Robert — ouvrage de maître — sont peut-être plus exemptes que d'autres travaux analogues de ces écarts d'imagination. A prendre le livre dans son ensemble, on ne peut rien lire qui soit mieux ordonné, mieux équilibré, qui s'appuie sur des bases plus solides et sur un principe plus incontestable. L'armure mycénienne et l'armure ionienne sont essentiellement dissemblables dans toutes leurs parties; les boucliers principalement, n'aurait-on pas les monuments anciens pour en juger, sont caractérisés dans Homère d'une façon toute différente. Par suite, le maniement des armes, les parades, la nature des blessures ne peuvent être identiques, suivant que nous avons affaire avec l'un ou l'autre des deux équipements. Les traits mycéniens seront antiques, les descriptions ioniennes ne sauraient appartenir au poème primitif. Voilà donc un critérium d'une importance considérable, et cette première partie est un modèle de discussion. Ce n'est pas pourtant qu'elle ne laisse place à quelques doutes. On peut s'étonner, par exemple, que l'adjectif τερμιόεσσα ait été remplacé si régulièrement, sauf une fois, par πάντοσ' ἐίσῃ, même où il s'agit en toute certitude du bouclier mycénien. Si cette dernière épithète avait dû insister sur le contraste entre les deux boucliers (p. 4), la substitution eût été plus difficile dans ce dernier cas; et l'on se demandera si la signification de « arrondi » attribuée généralement à πάντοσ' ἐίσῃ doit être admise sans plus d'examen [1]. Que deviendra alors cette partie de l'argumentation, si l'épithète « égal de toutes parts » ne signifie pas « de dimensions égales entre elles », à peu près comme εὔκυκλος, mais « de partout égal au guerrier », c'est-à-dire « le couvrant tout entier »? Mais ceci ne touche pas au principe, et la différence d'armement est bien un sûr point de départ pour reconnaître, au moins en partie, les plus anciens morceaux de l'Iliade. Un second signe d'originalité est la langue. M. R. analyse successivement, dans la seconde partie de son ouvrage, les diverses parties de notre Iliade, en prenant pour point central de sa discussion la mort de Patrocle. Les indices dialectaux s'y combinent avec les considérations tirées de l'armement pour déterminer le degré d'ancienneté des épisodes, en

1. N'oublions pas qu'on n'est pas complètement d'accord sur le sens de ce mot, pas plus d'ailleurs que sur celui de τερμιόεσσα.

vertu des principes suivants : L'équipement mycénien et le dialecte éolien d'une part, de l'autre l'armure ionienne et le dialecte ionien sont accouplés (p. 74) ; l'armure mycénienne et le dialecte ionien s'excluent mutuellement (p. 180) ; quand des formes ou épithètes ioniennes se rencontrent dans des passages où il est question d'armes évidemment mycéniennes, on peut les considérer comme substituées à de plus anciennes. On voit comment les recherches progressent méthodiquement, bien qu'ici encore il y ait lieu de faire des réserves ; car M. R. ajoute cet autre axiome : Là où le critérium tiré des armes fait défaut, la preuve tirée du dialecte peut le remplacer (p. 75). Or pour quiconque sait comment et par suite de quels remaniements successifs s'est produite l'Iliade actuelle, il ne peut y avoir d'hésitation sur ce point, à savoir que la présence de formes ioniennes n'est pas une preuve de la postériorité du fond. M. R. remarque ce fait « surprenant », que tous les morceaux qui se révèlent archéologiquement comme mycéniens se laissent rétablir avec la plus grande facilité en dialecte éolien, et c'est là en effet une confirmation des résultats obtenus dans la première partie ; mais cela ne donne pas un poids particulier aux arguments tirés du dialecte seul, et dans le fait un grand nombre d'ionismes peuvent être, et ont été expulsés, même en des passages d'origine évidemment ionienne. Il est donc préférable de regarder ce moyen d'épreuve comme secondaire, alors qu'il n'est pas soutenu par d'autres considérations. Un troisième mode de contrôle, enfin, est employé par M. Robert ; il examine si les faits de l'Iliade, étant donné ce qui se dégage peu à peu comme acquis à l'œuvre primitive, sont conformes à ce qui a dû se passer ; c'est le critérium tiré de la composition et de la suite des idées. Alors, comme le reconnaît M. R. lui-même, on est sur le sentier glissant de l'hypothèse (p. 252) ; le goût personnel entre en jeu, et la critique devient subjective. Rien n'est plus autorisé ; mais l'appréciation devient subjective, elle aussi, et je ne saurais m'engager dans cette voie. Je dois cependant citer quelques exemples. P. 253 : « La quadruple rencontre d'Ajax avec Hector en exige, comme une nécessité poétique, une cinquième et dernière, dans laquelle Ajax est définitivement vaincu. Tous les chefs des Achéens doivent d'abord être mis hors de combat, avant qu'Achille réapparaisse en personne sur le champ de bataille ; cela encore me semble une nécessité poétique. » P. 255 sv. : « Le poète de l'Iliade primitive avait l'idée que la mort d'Achille suivait immédiatement celle d'Hector.... La mort d'Achille est pour l'Iliade primitive la conclusion si nécessaire de l'action, qu'elle peut à peine avoir manqué dans le poème. » Est-ce vraiment si nécessaire ? Et le mot αὐτίκα Σ 96 suffit-il pour justifier l'hypothèse ? En admettant même que la mort d'Achille soit une conséquence immédiate de celle d'Hector, quel droit avons-nous de conclure que l'ancien poète en a fait la fin de son œuvre, et ne peut-on concevoir une Iliade qui comprenne la querelle d'Achille avec Aga-

memnon, son éloignement du combat, sa rentrée en scène pour venger la mort de Patrocle, et qui se termine par sa vengeance effective sur le meurtrier de son ami? Si l'auteur de l'Ἕκτορος ἀναίρεσις sait exactement où et comment Achille mourra, ce n'est pas « nécessairement » parce qu'il tire ces détails d'un poème plus ancien (p. 256); il peut aussi bien les avoir connus par les légendes et les traditions relatives au héros. Il y a ainsi dans cette seconde partie plusieurs autres combinaisons très habiles et très spécieuses; c'est une raison de plus pour qu'on les soumette à un examen très réfléchi. Qu'on soit convaincu, mais qu'on ne se laisse pas séduire.

De ce qui suit j'ai peu à dire; ce sont en quelque sorte des conclusions obtenues par les deux premières parties. La troisième donne, remise en éolien par M. Bechtel, les morceaux que M. R. attribue à l'ancienne Iliade, dans leur suite présumée; le texte est suivi de quelques pages sur les dieux et les héros qui paraissent dans cette première forme du poème. La dernière partie étudie notre Iliade actuelle, en la serrant de plus en plus près, et en détermine les couches successives, les additions, les intercalations et les remaniements. Toutes ces modifications au texte antique sont dues à des causes diverses, finement analysées par M. Robert, notamment au désir qu'avaient leurs auteurs de célébrer les hauts faits de certaines familles, celles d'Énée et d'Anténor, par exemple, ou encore à l'idée qu'ils eurent de développer en un poème distinct un épisode dont ils trouvaient le germe dans l'Iliade originale. Et maintenant, quel jugement d'ensemble pourrons-nous porter sur les *Studien zur Ilias?* Si l'on examine d'abord la composition, l'ouvrage de M. R. est un des meilleurs qui aient paru sur ce sujet : la position du problème, l'enchaînement des grandes lignes, la marche progressive de l'argumentation sont dignes de tous les éloges; l'intérêt ne languit pas un instant, et, ce qui n'est pas un mince mérite dans un ensemble si compact, la clarté en est la qualité dominante. Si l'on regarde ensuite les résultats, ils donnent lieu à une double appréciation : l'Iliade primitive, obtenue par la seule force des principes posés, est bien certainement, à quelques vers près, l'œuvre d'un poète unique — disons Homère. Mais d'une part il est des morceaux de notre Iliade actuelle qui en sont détachés trop violemment, et pour des raisons où le goût personnel tient trop de place; d'autre part, le plan primitif, tel qu'il est exposé pp. 266-271, comporte un développement et des épisodes qui font honneur à l'ingéniosité et à l'esprit de combinaison de M. Robert, mais dont la présence dans le poème primitif (pour quelques-uns du moins) n'est rien moins que démontrée. C'est une Iliade, ou plutôt une Achilléide (p. 354), à la fois plus courte et plus étendue : œuvre à coup sûr intéressante, et reconstruite avec une science incontestable. Mais que penserait Homère? Ceci, à mon sens du moins : Que de choses les savants me font dire, auxquelles je n'ai jamais songé!

MY.

O. Crusius. **Erwin Rohde, ein biographischer Versuch.** Tübingen und Leipzig, Mohr. 1902. In-8°, VI-296 p.

L'Allemagne dans le dernier quart du XIXe siècle a produit peu de philologues de la valeur d'Erwin Rohde. Il n'a pas eu la longue fécondité et l'originalité parfois un peu tapageuse de certains de ses rivaux, mais il aurait pu dire, quand il mourut en 1898 dans toute la force de l'âge et du talent (à cinquante-trois ans), qu'il laissait « deux filles immortelles », s'il était jamais permis de parler d'immortalité à propos d'une science dont les chefs-d'œuvre mêmes vieillissent en trente ans. Il y en a à peine vingt-cinq que le *Roman grec* a vu le jour, et que de modifications il faudrait déjà apporter à la chronologie de cet ouvrage en présence de trouvailles comme celles de la *Ninopédie* et du papyrus de *Chariton!* Quant à la *Psyché*, même dans la seconde édition (posthume) que l'auteur a eu le temps de préparer, il n'est pas tenu un compte suffisant des découvertes et des ingénieux rapprochements du *folklorisme;* les religions dionysiaques y conservent aussi une physionomie exotique qui les fait apparaître à tort comme un hors-d'œuvre dans l'histoire de la pensée grecque. Malgré ces réserves, ce sont là deux ouvrages vraiment achevés, fruits d'une longue méditation et d'une composition habile; on y admire l'alliance bien rare de l'érudition, du sens littéraire et de l'esprit philolosophique; le style même, alerte et nerveux, est d'un écrivain de race.

Ces qualités de premier ordre se retrouvent dans la plupart des essais de Rohde et jusque dans les comptes rendus, peu nombreux, sortis de sa plume. Il est tel de ces articles, comme celui sur les sources de la *Vie de Pythagore* par Jamblique, qui est plus fécond en résultats que bien des gros livres et qui a ouvert à la recherche de tout nouveaux horizons. On doit donc remercier un éditeur entreprenant d'avoir tiré de la nécropole des collections de Revues savantes les plus intéressants parmi les *Petits écrits* de Rohde et de les avoir groupés en deux volumes qui seront souvent lus et cités. C'est comme supplément à cette publication que M. Crusius a rédigé la biographie de celui qui fut quelque temps son collègue et qui resta son ami. Fondée sur le dépouillement scrupuleux de la correspondance de Rohde, cette biographie est une œuvre de rare conscience, où l'affection, qu'on sent percer à chaque ligne, ne trouble pas la rectitude et la fermeté des appréciations.

A vrai dire, la vie d'Erwin Rohde n'offre pas au biographe une matière bien fertile ni des épisodes bien saillants. Elle fut, comme celle de la plupart des savants allemands, une existence un peu nomade — car ils changent aussi fréquemment de garnison comme professeurs que comme étudiants — un peu isolée du monde réel et du mouvement social, partagée entre les devoirs professionnels, beaucoup plus absorbants que chez nous, le souci de l'avancement, à peu près aussi vif, les

calmes joies du foyer, quelques voyages consacrés à l'art ou à la nature, la lecture, la production scientifique, la correspondance avec de rares amis. Rohde n'a jamais joué ni cherché à jouer un rôle public. Bismarckien et conservateur en politique, sceptique résigné en religion, décidé à ne jamais dire que la vérité mais à ne pas la crier tout entière, il laisse apercevoir peu de traces de ces origines républicaines (il était né à Hambourg) qui ont marqué d'une si profonde empreinte l'œuvre de son contemporain Holm, par exemple; tout au plus expliquent-elles son peu de goût et d'aptitude pour les choses militaires, qui le fit résister à la tentation de s'enrôler en 1870.

Ce qu'il y a de plus individuel peut-être dans cette physionomie grave, c'est le culte passionné de Rohde pour la musique. Il ne fut jamais qu'un faible amateur, mais un amateur ému de toute son âme. Richard Wagner, dont il fit la connaissance personnelle, l'avait conquis tout jeune; il lui voua un culte fervent et durable, et longtemps Bayreuth partagea avec l'Italie l'emploi de ses vacances. L'enthousiasme commun pour Wagner et pour Schopenhauer fut aussi le premier lien entre Rohde et Nietzsche. Ils se connurent sur les bancs de l'Université, à Leipzig (1867), où tous deux étaient élèves de Ritschl. Leur amitié, tout de suite très vive, survécut à leur séparation et à la divergence de plus en plus marquée de l'un vers la philologie pure, de l'autre vers la philosophie morale. Il en résulta un commerce épistolaire dont M. C. donne d'intéressants spécimens, en attendant la publication intégrale de la correspondance de Nietzsche. L'esprit ardent, mobile, romantique de l'inventeur de l' « Uebermensch » exerçait sur Rohde une véritable fascination. Il suivit l'évolution littéraire et philosophique de son ami avec admiration d'abord (à propos de la *Naissance de la tragédie* il rompit des lances contre Wilamowitz), bientôt avec inquiétude, puis avec stupéfaction. Enfin ce fut la rupture, occasionnée par une appréciation vive et probablement injuste de Rohde sur l'œuvre de Taine, que Nietzsche releva avec une acrimonie déjà maladive (1887). Après la folie déclarée de Nietzsche, Rohde retrouva dans ses papiers la lettre, source de ce douloureux malentendu, et la détruisit. Peu à peu cependant la blessure s'était cicatrisée; on ne s'explique donc guère que dans la *Psyché* Rohde ait évité de prononcer le nom de son ancien ami, même lorsqu'il se rencontrait avec lui sur des points aussi importants que l'interprétation des mystères dionysiaques par l'aspiration (collective ou individuelle, peu importe) vers l'immortalité. Il nous semble que M. C. explique insuffisamment (p. 189) cette omission. Il est joli de parler de la pudeur de l'amitié, du désir d'éviter des polémiques avec une raison naufragée etc., mais ces délicatesses n'excluaient pas l'aveu d'une rencontre ou d'un emprunt, et la probité littéraire le commandait.

Quoique l'amitié et même l'amitié passionnée, on le voit, ait tenu dans la vie de Rohde une assez grande place, ce savant ne paraît pas

avoir été d'une nature aimable. Tantôt jalousement renfermé, tantôt sarcastique et paradoxal, d'abord assez roide, très rarement gai etc xubérant, il resta une énigme pour beaucoup de ses contemporains et même de ses collègues. Peut-être son biographe passe-t-il un peu vite sur les raisons physiologiques qui ont dû, de bonne heure, décider le pli de son caractère. En tout cas, aimable ou non, Rohde fut une nature droite, loyale, incapable d'une compromission ou d'une vulgarité; ce fut aussi un esprit largement ouvert, une sensibilité discrète, mais fine et vibrante. Les extraits de sa correspondance, de ses journaux de voyage, les cahiers de pensées détachées (*Cogitata*) qui appartiennent à sa jeunesse, tous ces documents que reproduit M. C. dans l'appendice de son volume ne peuvent que fortifier cette impression. Il y a là des pages qui méritaient d'être sauvées de l'oubli et où reparaît, sous le philologue, effrayé de sa propre érudition, le poète mort jeune qu'il avait dans le cœur. Remercions M. Crusius d'avoir préservé ces fragments et de les avoir si bien encadrés. Ils font presque aimer l'homme et mieux connaître le savant.

Théodore Reinach.

Geschichte der Niederlande von P. J. Blok, verdeutscht von O. G. Houtrouw. Erster Band (bis 1300), Gotha, F. A. Perthes, 1901, VIII, 457 p. in-8° Prix : 15 fr.

Nous avons déjà parlé deux fois dans la Revue de l'ouvrage du savant professeur de Leyde, à propos de la traduction ou plutôt de l'adaptation anglaise de son *Histoire des Pays-Bas* par M. Bierstadt et Mlle Putnam, publiée à New-York. Les travailleurs qui ne savent ni le hollandais ni l'anglais seront heureux d'apprendre que le récit de M. Blok leur devient accessible par une traduction allemande faite sous les yeux de l'auteur même, par son compatriote, M. le pasteur Houtrouw, de Neermor [1]. L'excellent ouvrage que nous avons recommandé à l'attention de nos lecteurs est incorporé de la sorte à la grande collection des *Histoires des peuples européens*, commencée, dès avant 1830, sous la direction de Heeren et Uckert, et toujours encore citée de préférence sous leur nom, bien que plusieurs générations de savants se soient succédé déjà dans la rédaction de ses différentes parties [2]. Grâce à l'énergique impulsion donnée depuis quelques années à l'entreprise par son nouveau directeur, M. le professeur

---

1. Les sources sont partout indiquées (elles faisaient défaut dans la traduction anglaise) et de la sorte le livre pourra être plus utilement consulté par les érudits. Les 457 pages du présent volume correspondent à la page 1-251 du tome I de l'adaptation Putnam; on voit la différence.

2. L'éditeur offre les cent vingt volumes parus au prix de rabais de 875 fr. — ce qui est bien cher pour la valeur scientifique actuelle de beauconp d'entre les ouvrages de la collection.

Lamprecht, les monographies, en partie depuis longtemps arrêtées [1], vont — nous promet-on — être achevées dans quelques années, et la collection s'enrichira, de plus, d'histoires spéciales des principaux territoires allemands et de monographies relatives à divers pays en dehors de l'Europe. Peut-être serait-il plus utile, avant d'aller si loin, de reprendre certaines parties plus importantes, absolument vieillies aujourd'hui, telles que la *France* de MM. A. E. Schmidt et Wachsmuth, et l'*Allemagne* de J. C. Pfitzer, qui parurent il y a soixante ans et qui déparent vraiment un ensemble où l'on rencontre tant de travaux d'un sérieux mérite.

R.

Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns und der Hexenverfolgung im Mittelalter, von Joseph Hansen, Bonn, Georgi, 1901, XI, 703 p. in-8°.

Le présent volume n'est qu'un supplément, pour ainsi dire, ou mieux un recueil de pièces justificatives du grand travail de l'auteur, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter* (München, Oldenburg, 1900) paru récemment et qui a eu un succès mérité dans le monde scientifique, mais dont nous n'avons point à nous occuper ici. Il contient d'abord quarante-six bulles pontificales, promulguées de 1258 à 1526, relativement à la sorcellerie; puis soixante-seize analyses (avec extraits) plus ou moins détaillées, d'écrits consacrés par des théologiens et des jurisconsultes à la même matière, depuis Arnaud de Villeneuve (vers 1300) jusqu'à Francisco Pegna (vers 1575). Parmi les études séparées qui suivent [2], nous signalons comme la plus intéressante, la notice sur le *Malleus maleficarum* et ses deux auteurs, Henri Institoris et Jacques Sprenger, dans laquelle M. Hansen nous fournit de nombreux et curieux renseignements, tout à fait nouveaux, sur ces deux célèbres inquisiteurs et sur la part qu'il faut faire à chacun dans la rédaction de l'œuvre commune, ce monument de l'ineptie fanatique du moyen âge à son déclin. Le *Répertoire des procès de sorcellerie, jugés de 1240 à 1540*, tant par l'Inquisition que devant les tribunaux laïques, est un premier essai de statistique, nécessairement encore bien incomplet, mais qui servira dorénavant de base utile aux recherches nouvelles des érudits locaux. Signalons enfin l'appendice dû à M. le professeur J. Franck, de Bonn, et qui traite longuement

---

1. Ainsi l'*Espagne* avec six volumes (et trois auteurs différents) n'est pas encore arrivé à la fin du XVe siècle; la *Suède*, avec six volumes, reste stationnaire au commencement du XVIIIe; le *Danemark*, avec quatre volumes, s'arrête en 1559; l'*Angleterre*, avec dix volumes, ne dépasse pas 1812, etc.

2. M. Hansen y examine, entre autres, pourquoi la plupart des procès de sorcellerie ont été dirigés contre des femmes et y traite de *La vauderie au* XVe *siècle*.

l'histoire du mot *Hexe* à travers le moyen âge et qui intéressera à la fois les philologues et les historiens. Tout en remerciant M. Hansen du zèle et de l'érudition mis à réunir tant de documents en partie rares, on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque honte, en fermant ce gros volume de sept cents pages, tout bourré d'absurdités, et en se disant qu'il existe encore, au début du xxe siècle, des fanatiques pour les répandre et des imbéciles pour les croire [1].

R.

Registres du Conseil de Genève. Tome premier (du 26 février 1409 au 6 février 1461) publié par Émile Rivoire. Genève, Henri Kündig, 1900, xi 558 p. grand in-8° (Prix : 20 fr.).

Le volume mis au jour par M. Rivoire met en train l'une des publications les plus importantes qui se puisse faire pour l'histoire de Genève, celle des Registres de son Conseil, pour autant que les archives les ont conservées. Cette tâche, entreprise sous les auspices de la *Société d'histoire et d'archéologie* de cette ville, sera longue et forcément bien aride par parties, mais elle sera fort utile pour tous les travailleurs qui n'ont pas le temps ni les moyens d'aller feuilleter et déchiffrer les originaux sur place, et, du moment que les dépenses en peuvent être couvertes, il est de tout point préférable de donner les registres au complet plutôt que d'y opérer un triage, et de ne livrer aux érudits que des extraits ; ils risqueraient de ne pas répondre aux désidérata si divergents des érudits [2].

Les premiers registres du Conseil de Genève sont rédigés en latin et le resteront jusqu'au moment de la Réforme; ce sont les quatre premiers d'une longue série que M. R. nous offre aujourd'hui avec le concours de MM. Louis Dufour-Vernes, Covelle et A. Cartier. Le tome I embrasse les années 1409 à 1417, le tome II *a* les années 1428 à 1431 ; le tome II *b* les années 1442 à 1447; le tome III les années 1457-1458; le tome IV les années 1459 à 1461. On voit qu'il y a des lacunes notables pour la première moitié du xve siècle. L'éditeur a conservé l'orthographe des textes originaux (qui varie beaucoup selon les différents secrétaires et greffiers qui ont tenu la plume [3]), mais en

---

1. P. 124 lire *Chatelain* pour *Chatelein*.

2. J'entends pour toute la période vraiment intéressante *actuellement* pour l'histoire générale, c'est-à-dire pour le xve, le xvie et peut-être la première moitié du xviie siècles.

3. Ce n'est pas seulement leur orthographe, mais le caractère de ces scribes qui se révèle dans les procès-verbaux; celui de l'année 1430-1431, par exemple, se facilite parfois singulièrement la tâche en écrivant sous telle date : *Parvum fuit factum* ou sous telle autre *Parvum fuit actum*, ou *Parvum ut supra* ou même *Adhuc minus* (pp. 134-135). Sans doute on n'ouvrait pas alors la séance par la lecture du procès-verbal.

améliorant la ponctuation et en supprimant les majuscules; il a également mis en marge la pagination des registres eux-mêmes. Un index des noms propres se trouve à la fin du volume, ainsi qu'un trop court glossaire latin français [1]. Nous regrettons beaucoup l'absence absolue de notes; M. Rivoire dit bien « que pour être vraiment utiles, elles auraient dû être si nombreuses et si étendues qu'elles auraient retardé indéfiniment l'impression du texte », mais cet argument ne nous a qu'à moitié convaincus. Un érudit genevois aurait pu, sur beaucoup de points, et sans travail trop prolongé, fournir aux travailleurs du dehors une foule de renseignements, au moins sommaires, ou d'éclaircissements, qu'ils ne sauront où se procurer ailleurs.

On ne trouve encore guère de questions politiques abordées dans ce premier tome du recueil; c'est à peine si l'on peut citer certaines frictions avec le duc de Savoie et l'évêque de Genève [2]; mais on y relèvera toute une série de notes curieuses pour l'histoire des mœurs, pour celle de l'administration locale, l'archéologie genevoise, etc. [3]. Quand commencera l'âge des grandes luttes pour la cité du Léman, les volumes des *Registres* deviendront encore bien plus intéressants et j'espère qu'on ne nous les fera pas trop longtemps attendre.

R.

Histoire de l'Université de Genève par Charles Borgeaud, professeur aux facultés de droit et de lettres. T. I. L'Académie de Calvin, 1559-1798. Genève, Georg et Comp. 1900, xvi, 662 p. in-folio, avec nombreuses planches gravées (Prix : 70 fr.).

Les beaux livres ne sont plus rares de nos jours; les éditeurs accordent généreusement le concours des artistes aux écrivains scientifiques et littéraires; ils comptent même parfois sur les « images » pour faire accepter le texte. Aussi n'est-il pas si fréquent que les beaux livres soient aussi de bons livres; on peut appliquer, avec pleine justice, ces deux adjectifs au volume de M. Charles Borgeaud.

Les réimpressions de M. M. Fick (*L'Ordre du Collège de Genève*, les *Leges Academiae Genevensis*, le *Livre du Recteur*) ainsi que les notices plus ou moins détaillées d'Amiel (1859), Cellérier (1872)

---

1. C'est un latin absolument *sui generis* que celui d'Allamand Vulliet et de ses collègues et le petit vocabulaire ne suffit pas pour vous expliquer telle locution ou tel mot. Qu'est-ce qu'un « *brodiour* », un « *serallio* », un « *choucqaterius* », un *troctanus* »? Que signifie « *arbam auroram anunciare* » etc., etc.?

2. Par exemple la singulière histoire de ce clerc accusé de sodomie, François de Castagnoles, que le lieutenant du vice-domne, Annequin Coppin, se refuse à juger, et auquel s'intéressent l'évêque et le duc de Milan (1460).

3. Voy. par exemple les règlements défendant de chauffer là « ubi non esset bonum caminum » (1429) ou le vote sur le maintien d'une maison de tolérance, malgré les protestations du prieur de Saint-Victor (1428), etc.

Bouvier (1878) et Heyer (1898) ont orienté d'une façon générale le public sur l'origine et les développements de l'enseignement supérieur et secondaire à Genève, mais l'œuvre monumentale de M. B. laisse naturellement bien loin derrière lui toute la littérature antérieure, par l'ampleur et l'exactitude des renseignements fournis, par les lumières nouvelles que projette sa critique pénétrante, sur la naissance et les débuts de l'Académie genevoise, par l'esprit à la fois sympathique et pourtant très libre, dans lequel il apprécie et juge les hommes et les choses du temps passé. C'est un travail dont l'importance dépasse notablement le cadre d'une histoire d'Université ordinaire, pour célèbre qu'elle soit; nous trouvons ici l'histoire intellectuelle et scientifique tout entière de Genève, du XVIe au XIXe siècle et soit qu'il se rattache aux idées de la Réforme, soit qu'il leur soit hostile, nul ne peut ignorer quel foyer puissant de la pensée humaine, a été, dès l'origine, l'Académie fondée sur les bords du Léman et quel rôle elle a joué plus tard, en des temps moins théologiques, dans l'histoire des sciences. M. B. a eu le double mérite de nous retracer son histoire avec une érudition qui n'a point reculé devant les recherches les plus minutieuses, d'une plume alerte et d'un style simple et lucide. Sans négliger le détail pittoresque, il n'a jamais perdu de vue les traits généraux de son sujet, il a su les faire ressortir avec bonheur, et satisfaire à la fois le penseur et l'érudit sans fatiguer inutilement le simple amateur et le grand public [1].

L'ouvrage du savant professeur genevois aura deux volumes; le premier raconte la vieille Académie de Calvin, depuis sa création jusqu'à la crise révolutionnaire, le second la nouvelle Université du XIXe siècle, héritière légitime et pourtant si dissemblable, sur tant de points, de l'École du XVIe. C'est le premier volume, le plus difficile à écrire assurément, dont nous avons à rendre compte aujourd'hui. Les sources en étaient disséminées un peu partout, des archives de Turin à celles de Londres et de Hanovre, comme on le verra par l'introduction de l'auteur; il a réuni ses matériaux à Paris, comme à Bâle et à Strasbourg, mais, bien entendu, surtout à Genève où les Archives de l'État, la Bibliothèque de la ville, celle de la Vénérable Compagnie des pasteurs, et plus d'une collection particulière, lui ont fourni une ample moisson de renseignements nouveaux.

Les débuts de l'enseignement classique à Genève peuvent être datés soit du privilège de l'empereur Charles IV (1365), soit de la bulle du pape Martin V (1418); mais, en réalité, c'est à une époque bien postérieure qu'il convient de ramener la véritable origine de l'Académie. Genève n'avait toujours qu'un enseignement purement secon-

1. J'entends des amateurs et un public sérieux comme celui de Genève, attiré d'ailleurs par l'intérêt patriotique; je ne voudrais pas faire croire que l'in-folio de M. Borgeaud se feuillette comme un nouveau roman.

daire dans son Collège de la Rive, quand Calvin, de retour d'un voyage de Strasbourg (1556), où il avait vu fonctionner avec un immense succès la Haute-École de Jean Sturm, proposa la création d'un établissement semblable à Genève, dont les deux divisions satisferaient à la fois aux besoins de l'enseignement supérieur et secondaire. Il fut non seulement le créateur, mais encore le législateur de cette Académie ouverte le 5 juin 1559, et il lui imprima, dès le premier jour, son cachet spécial; il en fit à la fois la citadelle de la foi nouvelle et un centre scientifique destiné à attirer de toutes parts les esprits avides de savoir, afin de faire rayonner ensuite au loin, grâce à ses disciples, l'influence de la Réforme. M. B. a très bien défini ce rôle de Calvin dans l'École; quelque court qu'ait été le laps de temps qui s'est écoulé de 1559 à sa mort, il lui a donné un caractère international; il l'a empêché de se localiser, de s'adapter aux besoins trop restreints d'un territoire minuscule; il l'a dominé sans doute de son esprit impérieux, mais il lui a procuré pourtant une certaine autonomie, parce qu'il ne voulait pas que, ni le Conseil, ni la Compagnie des pasteurs n'exerçassent un contrôle trop suivi dans une sphère où il se croyait le droit d'exercer l'influence suprême.

Calvin disparu, l'histoire de l'Académie de Genève se résume pour de longues années dans la personne de Théodore de Bèze [1]. Nous voyons alors s'accentuer peu à peu la main mise de l'autorité civile sur l'École. Le maître avait été, si l'on peut dire, un *clérical*; le disciple fut avant tout un *politique;* n'ayant pas eu à soutenir de lutte contre le pouvoir du magistrat, il s'en défiait beaucoup moins, dit M. Borgeaud, et nous ajouterons qu'il n'était pas de taille à lutter contre lui, comme l'avait osé Calvin. Mais il sut intéresser Genève à cette création, presque de luxe en apparence, et lui donner ainsi une réputation brillante par toute l'Europe hérétique. L'étude du droit et de la médecine furent introduits, Zanchi, Ramus, Hotman, Scaliger, plus tard Casaubon et Denis Godefroy, enseignèrent plus ou moins longtemps dans ses chaires et y attirèrent des auditeurs de tous les pays. A cette période de prospérité succède au XVIIe siècle une période de décadence, ce que l'auteur appelle *le règne de la théologie;* les personnalités marquantes sont écartées par les jalousies locales, par les querelles et les taquineries théologiques, par la médiocrité matérielle aussi des situations académiques. Ce n'est guère que vers 1670 qu'un nouveau courant d'idées plus larges se fait sentir dans l'École lors des discussions entre François Turretini et Louis Tronchin. Ce courant s'accentue sous le scholarchat de Jean-Robert Chouet, le nouveau professeur de philosophie, qui effarouche l'orthodoxie maîtresse en introduisant à

1. Dans la grande crise de 1586-1587, alors que presque tous les professeurs durent être congédiés, le vieux Bèze fut réellement le dernier point d'appui et le sauveur de l'École.

Genève l'étude de Descartes et de Gassendi et qui eut P. Bayle pour élève. Avec lui commence, si l'on veut, *l'ère des philosophes*. La rigide cité calvinienne se métamorphose lentement au contact de Voltaire et des philosophes français; Burlamaqui y enseigne avec éclat le droit naturel; les théologiens Benedict Pictet et J. Vernet, le médecin Tronchin, le savant naturaliste H. B. de Saussure donnent une réputation nouvelle à cette Académie que Jefferson songe un instant à transplanter en Amérique, lors de l'annexion à la république française en 1798.

Ce n'est pas seulement l'histoire des idées que nous raconte ainsi M. Borgeaud, et le développement de la science; on trouvera dans son livre de très intéressants chapitres sur les mœurs et les usages de la jeunesse académique. L'illustration du volume est supérieure; aucun sacrifice à la fantaisie de l'artiste; mais une trentaine de magnifiques portraits hors texte (Calvin, Hotman, Scaliger, Casaubon, D. Godefroy, Th. de Bèze, Ezéchiel Spanheim, Burlamaqui, etc. etc.) en héliogravure, d'après les toiles originales; de nombreux fac-similés d'autographes et de placards rares; des vues, des ex-libris, des armoiries, font de l'*Académie de Calvin* un véritable album de la vieille Genève intellectuelle et scientifique et concourent de la sorte à rehausser la sérieuse valeur du livre de M. Borgeaud.

R.

La France au milieu du XVIIe **siècle** (1648-1661) d'après la correspondance de Gui Patin, extraits publiés avec une notice bibliographique par Armand BRETTE et une introduction par Edme Champion. Paris, A. Colin, 1901, XXXI. 384 p. in-18° (prix : 4 fr.).

M. A. Brette, qui nous avait déjà donné des extraits analogues du Journal de M. d'Argenson pour le XVIIIe siècle, a eu l'idée de prendre dans l'édition de la correspondance de Gui Patin, le célèbre et grincheux doyen de la faculté de médecine de Paris, donnée par Réveillé-Parise, une série de lettres ou d'extraits de lettres, relatives à l'époque de la Fronde et au ministère de Mazarin; il en a composé comme un tableau des mœurs et une espèce de chronique du temps, en nous présentant d'ailleurs son travail, comme œuvre « non d'érudition mais de vulgarisation ». On peut discuter assurément l'utilité d'une entreprise de ce genre, qui n'exempte pas l'érudit du recours à la correspondance complète; on peut se demander aussi pourquoi des années 1630 à 1672, limites extrêmes de cette dernière, M. Brette n'a choisi que les douze années indiquées sur le titre de son livre; mais il est certain qu'on ne parcourt pas sans un certain plaisir les épîtres souvent mordantes de notre médecin, encore que les notes explicatives ne nous semblent pas partout suffisantes pour en bien comprendre le

texte [1]. Il y a trop de détails encore que le grand public trouvera médiocrement attrayants, et la difficulté de se reconnaître parmi la foule des personnages absolument oubliés de nos jours, paralysera le zèle même des érudits. On hésitera d'ailleurs plus que jamais à se servir de Gui-Patin comme d'une source historique, après avoir lu l'introduction si sévère — je ne dis pas qu'elle soit injuste — de M. Edme Champion et ses dires ne seront admis que lorsqu'on pourra les corroborer d'un autre témoignage. Le titre *La France au milieu du* XVIIe *siècle* nous semble aussi bien ambitieux; si l'on tenait à placer un énoncé général au-dessus du nom de Gui-Patin, celui de *Paris de 1648 à 1661* aurait largement suffi et encore aurait-il dépassé le cadre du tableau, car ces racontars médicaux et autres ne nous donnent qu'un petit coin, passablement bourgeois, du Paris d'alors; ils sont curieux surtout par l'extrême liberté avec laquelle l'acrimonieux docteur s'exprime sur les hommes et les choses; il devait être bien sûr de la discrétion de ses correspondants!

R.

A. Bourquin et J.-J. Salverda de Grave : **Grammaire Française, à l'usage des Néerlandais**. Leide, Kapteijn, 1901. — Un vol. in-8° de x-142 pages.

La nouvelle *Grammaire française* de MM. Bourquin et Salvedra de Grave rendra-t-elle de notables services aux Hollandais, auxquels de par son titre elle semble destinée, je l'ignore : ce qui est certain, c'est qu'elle mériterait de trouver aussi beaucoup de lecteurs en France. Le titre, en effet, ne doit pas ici faire illusion : je trouve bien çà et là dans le volume quelques points de comparaison indiqués avec le néerlandais, mais, quoique j'aie le regret d'ignorer cet idiome, je ne pense pas qu'ils suffisent à épuiser la matière. Donc ce n'est point dans ces rapprochements assez clairsemés qu'est l'intérêt du livre, et ce n'est pas de ce point de vue que j'entends le juger. Nous avons là bel et bien une « grammaire française » dans toute la force du terme : que vaut-elle? Elle se divise en deux parties : une *morphologie* qui va de la page 5 à la page 64, et une *syntaxe* qui occupe le reste du volume. Il n'est à peu près rien dit ici de l'orthographe et des sons, sans doute parce que les auteurs ont précédemment publié à part un *Précis de Phonétique française, à l'usage des Néerlandais*. De la partie morphologique du présent livre je ne vois pas grand' chose à dire, et j'avouerai même qu'elle ne m'a satisfait qu'à moitié. J'y remarque une tentative pour classer les verbes français, faite « à l'usage de ceux qui ne savent pas le latin » : toute classification de

---

1. Il y a, d'ailleurs, d'assez nombreuses fautes d'impression; c'est ainsi qu'on lit quelque part que Colbert est « un secondaz Marin ».

ce genre est artificielle, d'une utilité contestable, et somme toute assez obscure. Quant au reste de l'exposé des formes, il m'a paru se modeler plus ou moins sur l'*Elementarbuch des gesprochenen Franzoesisch* de Beyer et Passy, sans en avoir probablement la valeur pratique. J'ai hâte d'arriver à la syntaxe, qui, d'après moi, est la partie vraiment neuve et originale de ce petit livre, excellente à bien des égards, quoique susceptible encore de quelques retouches et de certaines additions. D'abord, ce n'est pas un mince mérite d'avoir su faire tenir l'essentiel en quatre-vingts pages, dont l'impression est large, nette, et dont les détails typographiques sont en général heureusement choisis [1]. Puis, par dessus tout, ce qu'il y a dans ces pages, c'est une analyse très serrée de la phrase française, des groupes qui la constituent, et de la façon dont s'ordonnent ces groupes. On voit bien — ne fût-ce qu'à l'emploi d'une terminologie rigoureuse et acceptable dans son ensemble — que les auteurs ont mûrement réfléchi sur leur sujet ; on sent aussi qu'ils sont au courant des discussions délicates qui ont eu lieu ces derniers temps, qu'ils connaissent par exemple l'opuscule de M. Ries et même ceux de M. C. Svédelius. Ils ont largement profité du dernier volume de la Grammaire de M. Meyer-Lübke, mais cela en toute indépendance, condensant la matière avec une précision méthodique qui égale, si elle ne la surpasse celle de Delbœuf et Roersch dans leur excellente grammaire à l'usage de l'enseignement moyen en Belgique.

Il est bien difficile de résumer une analyse déjà si serrée par elle-même, et qu'il faut avoir sous les yeux pour en goûter l'ordonnance. Je ne l'entreprendrai pas ici ; je dois me contenter de quelques observations. Et tout d'abord, dans leur grand désir de condenser les choses, les auteurs n'ont-ils pas commis quelques oublis ? Lorsqu'à la p. 67 ils étudient la forme interrogative de la phrase, ils se contentent de dire qu'elle est marquée le plus souvent par un changement de construction et quelquefois pas un changement de ton (*a-t-il perdu son père ? il a perdu son père ?*). Cela vraiment ne saurait suffire. Nous avons en français une troisième forme, et qui est de beaucoup la plus fréquente (*est-ce qu'il a perdu son père ?*) : autrement dit le groupe *est-ce que* en est venu à fonctionner comme particule interrogative, et ne pas le signaler c'est commettre un oubli grave. Ailleurs, s'il n'y a pas oubli proprement dit, les ressources de la langue n'ont cependant pas toujours été assez mises en relief. Ainsi je trouve une ligne (exactement une ligne, la dernière de la p. 91) consacrée incidemment à l'emploi de *on* comme sujet indéterminé du verbe : étant donnée l'importance qu'a prise cette tournure dans notre stylistique,

1. Je ferai exception pour la distinction établie entre certains groupes (pp. 108-111) à l'aide de caractères italiques dont le corps est trop voisin : il y a là quelque chose qui ne frappe pas l'œil.

c'est vraiment fort peu. Je sais bien que les auteurs ont pris le terme de « grammaire » dans un sens très strict, et nous ont avertis au début de leur préface qu' « une grammaire n'est ni une espèce de dictionnaire, ni un recueil d'expressions idiomatiques ». Soit. Je ne refuse pas de les suivre sur le terrain ainsi délimité, et je prétends alors que, en dehors de toute question de vocabulaire, ils auraient dû admettre à la p. 95, parmi « les verbes qui entrent en groupe avec un infinitif pour exprimer des rapports temporels » l'expression *je suis en train de* : c'est actuellement le véritable présent duratif du français, comparable à l'anglais *I am smoking*. De même, à la p. 140, puisqu'ils ont signalé le tour concessif qui repose sur l'emploi du seul subjonctif, pourquoi n'avoir pas cité celui qui peut se construire à l'aide de *avoir beau?* Des expressions du genre de celles-ci n'ont pas trait seulement à la stylistique, elles ont acquis une valeur pleinement grammaticale puisqu'elles traduisent certaines formes de la pensée, et c'est bien en cela que consiste ce que certains linguistes appellent d'une façon un peu abstraite « la conversion de l'élément matériel en élément formel ». Pour en revenir à la locution en cause, nous disons aujourd'hui : *il a beau être riche*, *il n'est pas heureux*, et nous ne disons plus guère, quoique nous l'écrivions toujours : *quelque riche qu'il soit, il n'est pas heureux*. M. Rodhe, dans les essais récents et si pénétrants qu'il a publiés sur le français moderne, a fait remarquer avec justesse que le fameux tour *quelque... que* est décidément un archaïsme, quoique s'étalant avec un grand luxe d'exemples dans toutes nos grammaires. Or, ici une question se pose : dans la leur, quel est l'usage qu'ont cherché à analyser MM. Bourquin et Salverda? Est-ce l'usage parlé, ou l'usage écrit? Ils ont un peu oscillé, se rapprochant tantôt de l'un, tantôt de l'autre, et je ne leur en fais pas un crime, car le départ est singulièrement délicat. En principe, il semble bien que le français parlé ait été leur objectif, car ils ont relégué dans les remarques et imprimé en petits caractères beaucoup de faits se rapportant à la langue écrite. Mais ils sont loin d'avoir été toujours fidèles à ce dessein. Ainsi il ne faudrait pas, comme ils le font à la p. 101, ranger *il fait bon* parmi les locutions avec lesquelles l'infinitif s'emploie sans *de* : la véritable tendance au contraire est de dire *il fait bon d'être son ami*. En revanche, je n'attribuerais pas seulement à la langue littéraire (p. 142) l'emploi de *ne* dans les phrases comparatives d'inégalité : *il est plus riche qu'on ne croit* est toujours le tour très ordinairement usité en parlant. Enfin, par-dessus tout, il eût fallu éliminer certains exemples, comme celui-ci que je relève à la p. 138 : *Posé que cela soit permis*. Que nous importe que la phrase soit de Corneille (dans la préface de *Mélite*), et que le Dictionnaire général l'ait encore enregistrée, sans la taxer d'archaïsme, ce qui est un tort! Elle n'en produit pas moins un singulier effet sur l'oreille, et jamais, au grand jamais, on ne s'exprime aujourd'hui de la sorte. — Il est

temps de s'arrêter. Je pourrais bien faire remarquer encore qu'à force d'être concis, ce livre en prend parfois un aspect un peu schématique ; ainsi, à propos des pronoms personnels employés comme compléments indirects (p. 81), c'est très bien de donner des exemples des différents cas qui peuvent se produire : *il lui parle* et *il pense à lui*, mais c'est un peu sec ; et pourquoi *lui* dans un cas, *à lui* dans l'autre ? La distinction est délicate et valait sans doute la peine d'être signalée. Toutes ces remarques ne sont pas faites, tant s'en faut, pour diminuer le mérite du livre de MM. Bourquin et Salverda de Grave : elles leur prouveront seulement que je l'ai lu avec un vif intérêt, et ils en tiendront le compte qu'ils voudront pour une édition ultérieure. Leur grammaire en est digne à tous égards.

E. Bourciez.

— Dans un article sur le *De correptione iambica Plautina* de M. Axel W. Ahlberg (1902, I, p. 106) j'avais exprimé le regret de ne pas connaître un opuscule du même auteur sur les Procéleusmatiques des iambes et des trochées dans l'ancienne poésie latine (Lund, 1900). M. A. m'a fait la gracieuseté de me l'envoyer, sous la forme nouvelle qu'il a donnée à son travail, maintenant remanié et complété surtout d'après les travaux de Léo, Lindsay et Skutsch (*De Proceleusmaticis iamborum trochaeorumque antiquae scaenicae poesis Latinae studia metrica et prosodiaca*, Lund, Hjalmar Möller). Principales questions traitées : comment distribuer en pieds forts et pieds faibles les syllabes du procéleusmatique ? Quand admettra-t on la synizèse, l'abréviation iambique ? Y a-t-il rencontre de l'accent avec l'ictus ? La nouveauté de la thèse se trouve dans la seconde partie que vient d'ajouter l'auteur et où, contrairement à l'opinion courante, il défend (surtout contre Ritschl) la légitimité de procéleusmatiques trochaïques (c'est-à-dire de ceux où l'accent tombera sur la première des quatre brèves). Ici, et c'est la différence marquée entre ces procéleusmatiques et ceux qu'on appelle iambiques (accent portant sur la troisième brève), l'usage n'est plus le même d'un auteur à l'autre ; assez fréquents dans Plaute, les procéleusmatiques trochaïques sont rares et contestables dans Terence et dans les fragments. Aussi M. A. procède-t-il ici en distinguant soigneusement les auteurs. Statistiques complètes, une bonne méthode et beaucoup de clarté. — E. T.

— Il n'est pas un romaniste, ou plutôt pas une personne s'occupant de l'histoire de notre langue qui n'ait continuellement l'occasion de feuilleter ces admirables *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik* de M. A. Tobler, devenus le fondement nécessaire de toute étude de syntaxe historique du français. L'auteur vient d'en réimprimer (Leipzig, Hirzel, 1902) la première série, parue en 1886. Il n'y a ajouté aucun article nouveau, mais enrichi tous les anciens d'exemples et surtout de remarques nouvelles. Nous donnerons une idée suffisante de l'importance de ces additions en disant que le volume a passé de 238 pages à 306 ; quant à leur nature, on peut aisément s'en rendre compte en comparant l'*Index* analytique à celui de la première édition : cet *Index*, complètement remanié par son auteur, M. A. Schulze, s'est amplifié du double ; aujourd'hui, tout à fait complet, il rendra ce précieux volume plus facile encore à consulter que celui qu'il remplace. — A. J.

— Dans un volume intitulé *Les gloses françaises (loazim) de Gerschom de Metz*, Paris, Durlacher, 1902, in-8° de 76 pp. M. Louis Brandin publie et examine au point de vue phonétique et étymologique les gloses des manuscrits de Gerschom de Metz. Cet ouvrage est intéressant par son objet puisqu'il nous met en présence de formes offertes par le lorrain du xe et xie siècle, et instructif par les résultats auxquels l'auteur est arrivé. Je ne puis parler de la transcription des gloses, toute compétence me faisant défaut pour en apprécier l'exactitude, mais on constate que les recherches étymologiques ont été conduites avec méthode et diligence. Je signale à M. B. les mots dialectaux lorrains suivants qui appuient ses déductions : *harĕš* (à propos de *aréste*, p. 39), *bacon* (v. p. 41), *broš* (v. p. 42, qui a le sens de cheville et péjorativement s'applique à dent), *couvĭs* (v. p. 46), *antièr'* (v. p. 33 = étalon), *houmlon* (v. p. 51), *purĕ* (v. p. 63) et r(é]tĕ (v. p. 64). A propos de *karenk* (v. p. 44) ne peut-on songer comme étymon au germanique *hring-*? Je relève quelques légères erreurs au sujet de mots germaniques. Le mot gotique *baurt*, cité p. 51, doit être corrigé en *baúrd*. De même, le mot ancien haut allemand *huta* (p. 52) doit faire place à *hutta-huttea*, dont on ne peut rapprocher le got. *hĕthjo* (qui doit être écrit avec *ĕ* et non *e*). Enfin, le français *bande* est issu non d'un germ. *binda* mais d'une forme *band-* (v. got. *bandi*, norr. *band*, etc.) de sorte que *bendèles* (p. 42) doit être expliqué autrement que par **bindella*. — F. P.

— Une nouvelle revue de folklore, *Hessische Blätter für Volkskunde*, dirigée par M. Adolphe Strack, publie sous les auspices d'une société locale son premier fascicule, à Giessen, librairie Otto Kindt, 1 mark 50. Deux articles surtout, outre quelques autres de moindre étendue, méritent de fixer l'attention : folklore de la Haute-Hesse et Quatrains Hessois; car ils contiennent quantité de formulettes, en prose rythmée ou en vers, d'un grand intérêt à la fois pour le linguiste, l'historien des superstitions et l'amateur de poésie populaire. J'y relève (p. 18) un usage assez étrange : si quelqu'un est venu faire visite à une accouchée, elle ne doit pas le suivre des yeux quand il s'en va. Pourquoi? Dans le folklore ordinaire, c'est l'accouchée qui est infectée de maléfice, et conséquemment ce serait le visiteur qui devrait éviter de se retourner vers elle en la quittant. La prescription ancienne a-t-elle été accidentellement intervertie? Ou bien est-ce une précaution charitable que s'impose envers son visiteur l'accouchée qui a le mauvais œil? C'est le plus probable; car, si l'accouchée regarde un cortège nuptial, la fête finira mal (Wuttke § 277). Touchant mélange de croyances sauvages et de sympathie toute chrétienne. — V. H.

— Le nouveau volume du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse* (XXIe année, fascicules 241-247, janvier-juillet 1901, Bastia, Ollagnier) est, cette fois encore, l'œuvre du savant abbé Letteron. L'infatigable chercheur y publie la *correspondance des agents de France à Gênes avec le ministère* du 28 février 1730 au 30 décembre 1741. Tous les documents qu'il donne, ont été tirés des archives du ministère des affaires étrangères. Ce sont des lettres de nos envoyés, notamment de M. de Campredon, et des réponses de Maurepas, Angervilliers, Amelot qui indiquent à l'agent les résolutions du Conseil royal. L'éditeur dit fort bien dans sa trop courte introduction que le lecteur corse éprouvera, en parcourant ces documents, quelque chose de l'émotion et de la fierté que ressentirent les Athéniens à la représentation des *Perses* d'Eschyle : « transportés d'Athènes à Suse, les vainqueurs de Salamine et de Platée contemplaient avec un orgueil légitime le deuil et la désolation que leur bravoure avait portés au sein des familles perses et jusque dans le palais du Grand Roi. » De même le lecteur

corse se croira transporté à Gênes. La correspondance reproduite par M. Letteron montre presque au jour le jour les difficultés de tout genre dans lesquelles se débat la République génoise, le désarroi qui règne dans ses Conseils, les infinies disputes et l'incapacité absolue de ses sénateurs, sa politique faite de détours et de faux-fuyants, la terreur folle de ses soldats qui se réfugiaient dans les églises plutôt que de s'embarquer pour la Corse. L'historien trouvera dans le volume nombre de renseignemements intéressants sur la campagne à laquelle s'attache le nom de Wachtendonck, sur le roi Théodore, sur la mission de M. de Boissieux. Il faudrait relever au passage plusieurs appréciations curieuses. C'est ainsi que le vice-consul de France à Bastia, d'Angelo, écrit à Campredon que les chefs corses ont élu un roi de carnaval (le baron de Neuhoff) pour n'être pas inquiétés par les puissances étrangères, pour « avoir la bride sur le col » (p. 277). C'est ainsi que s'agite déjà dans les délibérations du ministère et dans le monde de nos diplomates la question de la Corse. Faut-il occuper l'île pour quelque temps ou la garder à jamais? « C'est, écrit Campredon à Maurepas (p. 389), un pays excellent, mais il ne sera jamais d'aucune utilité aux Génois par le défaut de leur gouvernement, fruit d'un esprit de rapine, dont il est impossible qu'ils se corrigent. Il serait bien à souhaiter qu'il leur prît envie de s'en accommoder avec le Roi. Quel relief la possession de cette île ne donnerait-elle pas à la couronne de France! » M. de Boissieux fait les mêmes réflexions : « Rien, dit-il au cardinal Fleury, n'est si digne de votre pitié que l'état affreux où ce malheureux pays est réduit; quelle félicité pour lui, si le Roi voulait le mettre au nombre de ses provinces! J'assure Votre Éminence que ce ne serait pas une des moindres par sa position et la quantité de soldats et de denrées qu'elle fournirait » (p. 411). Ajoutons, en terminant, que nous avons trouvé dans cette publication la source authentique du mot célèbre d'un génois sur la Corse : « Un jour, rapporte M. de Jonville (p. 487), le secrétaire de la République me dit qu'il serait à souhaiter que cette île pût être quelques jours sous l'eau pour en faire périr tous les habitants. » P. 575, lire Hildburghausen et non *Ilburgaussen*. — A. C.

— La brochure de M. Henri Coulon, *La nuit du 4 août 1789* (Paris. Ollendorf. 1902. 166 pp.) est une dissertation d'avocat destinée à prouver que la nuit du 4 août est la date la plus pure de la Révolution et que les pouvoirs publics devraient la déclarer fériée de préférence au 14 juillet. Le sous-titre « étude historique » est injustifié. L'auteur se borne à mettre bout à bout des citations de toute nature, dont il n'indique que rarement la source et qu'il ne songe guère à critiquer. Ces citations sont reliées entre elles par des considérations banales ou par des exclamations plus ou moins éloquentes (par exemple p. 109). En somme, cette brochure, qui n'apporte rien de nouveau, ne servira qu'à grossir la foule des écrits inutiles. — A. M.

— M. Alphonse Aulard a publié une troisième série de ses *Études et leçons sur la Révolution française* (Paris, Alcan. In-8°, 313 pp. 3 fr. 50). On y trouvera les morceaux suivants : I. *L'histoire provinciale de la France contemporaine* (discours prononcé à la séance générale du Congrès des société savantes du 9 juin 1900); II. *Le tutoiement pendant la Révolution*. III. *La convention nationale de Monaco*. IV. *La diplomatie du premier comité de salut public* (ce sont les articles parus dans la revue *La Révolution française* en 1900 avant la publication de la partie correspondante de l'ouvrage de M. Sorel, et on les accueillera volontiers dans leur ensemble; car ils renferment de nombreux et intéressants extraits de la correspondance diplomatique de 1793). V. *La querelle de la* Marseillaise *et du* Réveil

du peuple; VI. *Bonaparte et les poignards des Cinq Cents* (démontre la fable du coup de poignard); VII. *La liberté individuelle sous Napoléon Ier*.

— M. Aulard vient de faire paraître presque en même temps le tome cinquième et dernier de *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire, recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris* (Paris, Cerf, Noblet, Quantin. 1902. In-8°, 925 pp.). Ce volume concerne la période comprise entre le 21 juillet 1798 et le 10 novembre 1799; il se termine par une table alphabétique générale (pp. 791-924) qui sera fort utile.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 juin 1902.

M. Salomon Reinach communique, de la part de Hamdi-bey, directeur du Musée de Constantinople, les photographies de trois grandes statues en marbre et d'une magnifique tête de femme découvertes en février 1902 à Aïdin (Tralles) et transportées au Musée de Constantinople. Les statues sont celles d'une nymphe, d'un athlète au repos et d'une canéphore. Cette dernière est particulièrement intéressante en ce qu'elle permet de compléter une statue tout à fait analogue découverte à Cherchell (Algérie).

M. Hartwig Derenbourg annonce, au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau, que cette commission a partagé également le prix, du montant de 1,000 francs, entre M. Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège, pour le tome Ier de sa *Bibliographie des ouvrages arabes depuis 1810*, et M. Israël Lévi, maître de conférences à l'École des Hautes-Etudes, pour son édition avec traduction française du texte hébreu nouvellement découvert de l'*Ecclésiastique*.

Sur le rapport de M. Barbier de Meynard, la commission du prix Stanislas Julien a décerné les deux tiers du prix, soit 1,000 francs, à M. de Groot, pour le quatrième volume de son ouvrage intitulé *The religious system of China*, et l'autre tiers, 500 francs, à M. le capitaine Lacroix, auteur d'un travail sur la numismatique annamite.

M. Oppert achève la lecture de sa traduction du commencement du cylindre de Gudéa.

M. Héron de Villefosse communique une note du R. P. Delattre sur la découverte d'un quatrième sarcophage en marbre blanc dans les fouilles de la nécropole punique voisine de Sainte-Monique, à Carthage. Comme les précédents, ce sarcophage est orné de fines peintures où dominent le rouge et le bleu. Sur la cuve on retrouve encore la trace des oves, des rais de cœur et des encadrements. Sur le fronton du couvercle on reconnaît les mêmes ornements au milieu desquels apparaît une peinture représentant Scylla, figurée de face, les bras étendus, le corps se terminant par des avant-corps de chiens hurlants. Le tout est d'une grande finesse.

M. Salomon Reinach lit un mémoire sur le moulage en plâtre des statues antiques et le Sérapis d'Alexandrie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 23 juin — 1902

Le Tadhkira, p. Browne. — Berenson, L'art italien. — Lacour-Gayet, La marine sous Louis XV. — Stryienski, La mère des trois derniers Bourbons. — F. Calmettes, Leconte de Lisle et ses amis. — Fechner, La vie après la mort. — Mayr, Le devoir. — Karo, Le chemin de la vérité. — Lasswitz, Réalités. — Krause, L'alliance universelle. — Goldschmidt, La critique de la raison pure. — Kautzsh, L'Ancien Testament. — Assereto, Gênes et la Corse au xive siècle. — Parmentier, Le mystère de la papesse Jeanne. — Müntz, Wœrth dans la guerre de trente ans. — A. Waddington, Instructions des ministres de France en Prusse. — Neton, Sieyès. — Gachot, Histoire de Massena, I. — Boppe, Le régiment albanais; Les consulats de Smyrne et de Sattalie. — Bourinot, Le Canada. — Monod, Les leçons de l'histoire. — Schneegans, Molière. — Ch. de Loménie, Les années de retraite de Guizot. — Constant de Tours, Le siècle de Victor Hugo raconté par son œuvre. — Brunetière, Victor Hugo. — Huber, La philosophie religieuse de Schleiermacher. — Stephan, Schleiermacher et sa doctrine du salut. — Perrault-Dabot, La Tour de Jean sans Peur. — Académie des inscriptions.

The Tadhkiratu 'sh-shu'ara (« Memoirs of the poets ») of Dawlatsháh bin 'Ala'u 'd-dawla Bakhtísháh al-ghází of Samarqand, edited in the original persian with prefaces and indices by Edward G. Browne. Londres et Leyde, 1901.

Pendant que les Timourides régnaient en Perse et que le sultan Bâber s'apprêtait à aller fonder dans l'Inde l'empire des Grands-Mogols, vivait tranquillement, au fond du Khorasan, un petit propriétaire foncier tout occupé de mettre ses terres en valeur et utilisant ses loisirs à rassembler des biographies de poètes persans. C'était Daulet-Châh, dont le père Alâ ed-Daula avait été gouverneur d'Isféraïn et ami intime de Châh-Rokh, fils de Tamerlan; quant à lui, tournant délibérément le dos à la carrière du pouvoir et des honneurs, il se tenait dans la retraite, se plaignant de ses dettes et de sa pauvreté, et poursuivi par le collecteur d'impôts. Il avait cinquante ans quand il commença à rédiger son *Tadhkirat ech-cho'ará*, qui est la plus ancienne histoire littéraire de la Perse moderne que l'on connaisse, bien qu'elle ne remonte qu'à la fin du xve siècle (1487); elle est la première d'une série complète d'ouvrages de ce genre qui se terminent en 1878 avec le *Medjma' el-Fosahá* de Riza-Qouly-Khân. La première? pas tout à fait. Elle avait été précédée du *Lobáb el-Albáb* d'Aufî et du *Manâqib ech-cho'ará* d'Abou-Tâhir el-Khâtoûni; mais le premier, excessivement rare (il n'en existe que deux manuscrits connus

en Europe), n'est guère qu'une anthologie poétique presque sans détails biographiques ni dates, et le second est aujourd'hui complètement introuvable. Dans ces conditions, l'ouvrage de Daulet-châh, très répandu et dont toute collection de manuscrits persans comprend un exemplaire, méritait les honneurs de l'impression, et nous devons être reconnaissants à M. Ed. G. B. d'y avoir consacré ses peines et son infatigable labeur.

Le *Tadhkira* était connu depuis longtemps; il avait été utilisé en 1818 par Hammer pour sa *Geschichte der schönen Redekünste Persiens* et en 1846 par sir Gore Ouseley dans ses *Bibliographical Notices;* il avait fourni la matière de biographies parues en tête d'éditions d'œuvres poétiques publiées isolément; le texte en avait enfin été lithographié à Bombay en 1887. M. B. se donne la peine d'expliquer longuement les raisons qui lui ont fait choisir Daulet-châh pour être le premier volume d'une série de publications que nous lui souhaitons longue, et qui répondent peut-être à des objections faites réellement. Il n'était pas nécessaire de tellement insister, une édition orientale n'a que la valeur du manuscrit qui a servi à l'éditeur, quelquefois moins encore, à cause des fautes d'impression ou des corrections, le plus souvent fâcheuses, de ce dernier : et il était vraiment désirable qu'une bonne édition critique mît aux mains de l'étudiant un texte qu'il fallait jusqu'ici consulter en manuscrit ou dans une édition peu accessible. Il est dommage que les nécessités de la publication aient obligé M. B. de renvoyer à un supplément futur sa liste de variantes, qui aurait permis de contrôler dès maintenant l'établissement et la valeur des diverses leçons.

Il est certain que la date relativement basse à laquelle écrivit Daulet-châh enlève beaucoup de valeur à ses anecdotes; car enfin c'est lui qui a accrédité un bon nombre des circonstances merveilleuses et amplifiées qui entourent la légende de Firdausi, telle qu'elle a été donnée par Mohl en tête de sa publication du *Livre des Rois*. On sait, d'après les travaux de MM. Ethé et Nœldeke, que Nizhâm ed-dîn 'Aroûdhî de Samarqand, auteur du *Tchahâr-Maqâla* (traduit en anglais par M. Browne), visita la tombe de Firdausi, à Toûs, cent ans environ après la mort du grand poète, et raconte d'une façon plus croyable la fameuse histoire de ses rapports avec le sultan Mahmoud le Ghaznévide, l'anecdote des vingt mille (et non soixante mille) pièces d'argent distribuées aux employés du bain, et l'envoi tardif de ballots d'indigo, butin probablement rapporté de l'Inde, de la valeur de soixante mille pièces d'or, entrant par une porte de la ville tandis que le cortège funèbre du poète sortait par l'autre. Il est probable qu'il y a beaucoup d'enjolivements de ce genre dans les autres biographies; mais en attendant le *Lobâb el-albâb* d'Aufî dont M. B. nous promet une édition, nous sommes forcés de nous contenter de ce que Daulet-châh a bien voulu nous dire.

Trois tables complètent l'édition : un index des noms d'hommes, où l'on regrette qu'un signe spécial n'indique pas la page où est donnée la notice biographique du poète, en dehors des endroits où il est seulement cité, une table géographique des noms de lieux et de tribus, et un tableau alphabétique des ouvrages cités. Une préface en style persan des plus élégants prouve que le savant éditeur manie aussi bien la langue de Sa'di que la sienne propre. A signaler en passant une légère confusion : la troisième classe de l'ordre impérial du Lion et du Soleil (p. 11), correspond au grade de commandeur et les insignes se portent au cou, en sautoir; *ẕîb-é çadr* est erroné, il faut *ẕîb-é guerdèn*, comme le portent les brevets quand ils sont correctement établis. — Je ne reprocherai pas à M. G. d'avoir imprimé *bovèd* pour *bèvèd;* la première forme a pour elle un usage presque général en Perse et l'autorité de l'*Endjumèn-àrâï-Náçirî;* cependant les puristes préfèrent la seconde, la seule admissible étymologiquement. — Après s'être demandé si le nom du poète Pindâr de Réï devait être lu Bundâr (*Biographies of Persian Poets* d'après le *Tarîkh Gozîdé*, dans le journal de la *Royal Asiatic Society*, octobre 1900, p. 23 du tirage à part), M. Browne a conservé finalement la lecture adoptée par Daulet-châh (p. 42). — Malgré les soins apportés par l'éditeur à la correction des épreuves, il s'est encore glissé quelques erreurs provenant de cette difficile question des points diacritiques; ainsi le point qui surmonte la lettre *ẕ* s'est fréquemment cassé au tirage, notamment p. 35, ligne 21, et *passim*. Dans la préface persane, p. 5, l. 14, au lieu de *naqîsè*, lisez *nafîsè;* p. 6, l. 15, *khiqqèt*, lisez *khiffèt*. P. 10, l. 13, *'aqab-nèmânèd* est une forme usuelle et vulgaire de la conversation pour *dèr-'aqab*. Dans le corps de l'ouvrage : p. 54, l. 17, *yâqtî*, lisez *yâftî*. Dans le vers suivant, le *hamẕè* de *tchéï* devrait être placé sur le *hâ*. — P. 31, Roûdagî est plutôt Roûdakî, à cause de Roûdak (le petit ruisseau), lieu de naissance de cet ancêtre de la poésie persane. — P. 79, l. 10. *Lillâhi dourrou qâïlihi*, lisez *darrou*. — P. 403, l. 10, l'*élif* de *bâ* est cassé. — P. 464, l. 2. Je pense que *nèt* est une faute d'impression pour *nè*.

Cl. Huart.

Bernhard Berenson. **The study and criticism of italian art.** London, George Bell, 1901. In-8°, xiv-152 pp., avec 43 planches.

Les sept mémoires réunis dans ce volume ont paru de 1891 à 1901 dans diverses revues, les uns en anglais, les autres en français. Tous contiennent des faits nouveaux ou des idées originales ; la valeur en est d'ailleurs rehaussée par l'illustration, qui reproduit nombre de tableaux inédits ou peu connus. Dans la préface, l'auteur s'excuse d'avoir réimprimé quelques essais juvéniles, mais il le fait avec une

modestie *sui generis* : « Bien que cet article ait été écrit il y a plus de dix ans, lit-on à la p. VI, il prouve que je connaissais déjà Corrège mieux que la plupart des autres écrivains, etc. ». Ce sont là des compliments qu'il vaut mieux se laisser faire par autrui.

I. *Vasari à la lumière de publications récentes*. Amusant article sur l'Hérodote de l'art italien, bavard, inexact, partial, mais doué d'un sentiment infaillible du détail piquant. Le livre d'Antonio Billi, écrit à la fin du XVe siècle et publié en 1891 par M. Frey, est une source commune de l'*Anonimo Magliabecchiano* et de Vasari. On peut dès lors constater avec précision la naissance et le développement de certaines légendes. C'est Billi qui a raconté le premier l'histoire de la Madone de Cimabué portée en triomphe à Sainte-Marie-Nouvelle. Le Cimabué de Vasari, sorte d' « Adam de la peinture », est un mythe; en revanche, la personnalité de Giotto était déjà fixée au XIVe siècle. Le rapport établi par le mythe entre lui et Cimabué est dû au rapprochement de leurs noms dans un passage de Dante. Quant à l'histoire de la découverte du génie de Giotto par Cimabué, qui l'aperçut dessinant des brebis, elle paraît d'abord, vers 1450 seulement, dans Ghiberti. Resterait à chercher l'origine de ce conte, ce que M. B. n'a pas fait; peut-être la trouverait-on dans une œuvre d'art mal interprétée, où un berger assis aurait été considéré comme le portrait du jeune Giotto.

II. *Les images visuelles de Dante*. M. B. insiste sur le caractère plastique des descriptions de Dante; les peintures de Giotto et de Duccio permettent de se faire une idée des images qui se présentaient à son esprit et de son idéal de beauté.

III. *Corrège à Dresde*. Influence du romantisme sur la popularité de Corrège. M. B. étudie particulièrement la jeunesse de l'artiste, formé par Bianchi, Francia, Costa et Dosso, dont l'influence se retrouve dans la *Nativité* (coll. Crespi), la *Sainte Famille* (Hampton Court), le *Christ prenant congé de sa mère* (coll. Benson), l'*Adoration des Mages* (Brera). C'est une fine observation (p. 38) que les chefs-d'œuvre de Corrège sont pleins de cette émotion tendue et sensuelle (*high-strung sensuous emotion*) qui fait songer à une musique de violons.

IV. *Le quatrième centenaire de Corrège*. Nouvelles observations sur ce peintre « essentiellement émotionnel et lyrique », comparable à Shelley et à Keats comme Michel-Ange à Shakespeare, Titien à Milton. Ici, dans l'histoire du développement du génie de Corrège, il n'est plus question de Bianchi, sans qu'aucune note vienne nous expliquer pourquoi.

V. *Amico di Sandro*. Au lieu de dire d'une série de tableaux florentins qu'ils sont du « maître de la Vierge et l'Enfant de la collection Austen à Horsmonden », ce qui a l'inconvénient d'être un peu long, M. B. a imaginé de qualifier cet artiste inconnu d'*Amico di Sandro*,

« ami de Botticelli ». L'idée est ingénieuse et a fait fortune ; j'ai déjà entendu attribuer un tableau sans signature à l'*Amico di Bouguereau*. Mais si M. B. a eu raison d'essayer de constituer une personnalité provisoire à son *Amico*, les photogravures (très intéressantes) qu'il a réunies de ses œuvres éveillent l'idée de deux ou trois *Amici*, et non d'un seul. D'ailleurs, dans les collections où ces tableaux figurent, ils sont attribués d'ordinaire à quatre artistes, les deux Lippi, Botticelli et Ghirlandajo. Le peintre unique postulé par M. B. aurait été vraiment bien inégal. M. Horne a depuis suggéré l'idée que l'*Amico* s'appelait Berto Linaiulo, peintre cité par Billi, par l'*Anonimo* et par Vasari ; mettons que ce fut *il primo Amico* et attendons de connaître les noms des autres.

VI. *Copies d'après des originaux perdus de Giorgione*. Très important mémoire, consacré à une série de tableaux un peu faibles d'exécution, mais où se révèlent tous les caractères de la composition et du coloris de Giorgione. On peut se demander toutefois si M. Cook n'a pas eu raison, dans son *Giorgione*, de considérer plusieurs de ces prétendues copies comme des originaux plus ou moins altérés. La destruction de tant de peintures d'un artiste si célèbre de son vivant, alors que les copies auraient survécu, est chose plus facile à affirmer qu'à expliquer.

VII. *La peinture vénitienne avant Titien*. Compte rendu critique, rempli de remarques et d'attributions originales, de l'exposition de 1898 à la *New Gallery*, où tant d'œuvres importantes de l'école vénitienne se sont trouvées réunies. L'article est accompagné d'une douzaine de planches d'après des tableaux vénitiens dont on ne trouve pas de reproduction dans le commerce.

Comme les précédents volumes du même auteur, celui-ci témoigne d'une connaissance approfondie et précise des écoles d'Italie antérieures à l'éclectisme ; mais l'érudition monumentale n'est que la moindre qualité de M. Berenson. La principale est le don de voir avec intensité, de saisir l'éloquence des menus détails significatifs, et cependant de savoir dominer les détails pour s'élever à une vue d'ensemble sur la psychologie des artistes et des écoles d'art.

Salomon Reinach.

G. Lacour-Gayet. **La marine militaire de la France sous le règne de Louis XV.** x, 561 pp. in-8°. H. Champion, 1902.

Cet excellent livre est une édition refondue et augmentée des conférences faites par l'auteur à l'École supérieure de marine. Les archives de la marine y ont été mises largement à contribution, et l'on y trouvera les renseignements techniques les plus précis sur l'état de la flotte au XVIIIe siècle, tant au point de vue du matériel que du personnel. Le

premier ministre de Louis XV pour la marine, Maurepas, s'initia à ses fonctions de 1715 à 1723 et fut titulaire de 1723 à 1749 ; malgré sa réputation légendaire de légèreté, Maurepas fut un administrateur intelligent, clairvoyant, aimant son métier et sut réaliser d'importantes réformes ; il fut disgrâcié au moment où l'on aurait eu le plus besoin de son expérience pour la préparation de la guerre maritime. Après lui, de 1749 à 1761, cinq ministres se succèdent, Bouillé, Machault, Moras, Massiac, Berryer. Machault imprima à la marine la plus vigoureuse impulsion de 1754 à 1757, mais il fut remplacé par des incapables au plus fort de la guerre de Sept Ans. De 1761 à 1771 le duc de Choiseul et le comte de Praslin relevèrent les arsenaux, reconstruisirent la flotte, assurèrent un bon recrutement des cadres ; le dernier ministre de Louis XV, Boynes (1771-1774), détruisit partiellement par des réformes aventureuses les bons résultats obtenus. L'étude de ces ministères est la partie la plus neuve du livre de M. Lacour-Gayet ; les opérations maritimes des deux grandes guerres y sont naturellement décrites avec minutie et présentées au lecteur avec une grande clarté. Les deux derniers chapitres sont consacrés aux projets de descente en Angleterre élaborés sous le ministère Choiseul : on consacra beaucoup de temps et d'argent à des enquêtes approfondies sur les meilleurs points d'atterrissement en Angleterre, de départ en France ; on fit le compte exact des vaisseaux d'escorte nécessaires, des transports à utiliser, des troupes à embarquer ; Louis XV s'en préoccupa lui-même et employa à ces missions le comte de Broglie, le fameux diplomate du secret du roi. Ces plans et ces rapports ne furent jamais utilisés : du moins était-il utile de les analyser et de montrer, comme l'a fait M. Lacour-Gayet, que de Louis XIV à Bonaparte le projet d'un débarquement en Angleterre fut présent à l'esprit de tous.

A. Moret.

Casimir Stryienski. **La mère des trois derniers Bourbons, Marie Josèphe de Saxe et la cour de Louis XV,** d'après des documents inédits, VII-424 pp. in-8° avec un portrait en héliogravure. — Plon-Nourrit, 1902.

Les documents nouveaux qui ont permis à M. Stryienski de mettre en lumière la figure de la mère de Louis XVI, Charles X et Louis XVIII, restée jusqu'ici au second plan de l'histoire, sont de nombreuses lettres de la Dauphine à son frère Xavier de Saxe, et beaucoup de dépêches inédites des ambassadeurs de Saxe en France et de France en Pologne et en Saxe. M. S. prend la princesse Marie-Josèphe au moment de son mariage avec le fils de Louis XV (1747) : elle avait alors quinze ans ; par son caractère enjoué, son éducation très soignée, son tact intelligent, plutôt que par sa beauté qui était

médiocre, elle sut peu à peu se gagner l'affection de son mari resté longtemps inconsolable de la mort de sa première femme l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse. Plus rapidement encore elle s'imposa à la cour sceptique et galante de Louis XV ; elle gagna très vite le cœur de son beau-père, qui ne lui ménage pas les égards et les attentions. Absorbée par l'éducation de ses enfants, elle se consacre entièrement à la vie de famille ; une grande douleur lui fut réservée : en 1761, son fils aîné, le duc de Bourgogne, qui donnait les plus belles espérances, mourut des suites d'une opération chirurgicale rendue nécessaire après un accident. La Dauphine ne semble pas avoir été distraite de ses préoccupations domestiques par la politique : une seule fois elle se mêla aux intrigues à la mode, mais c'était au profit de son frère bien-aimé, Xavier de Saxe. Ce prince fort médiocre d'esprit et de caractère, ne trouvant pas à se faire une situation sortable, espérait obtenir de gré ou de force que son père Auguste III se désistât en sa faveur du trône de Pologne : la Dauphine, par dévouement fraternel, s'intéressa à ses intrigues, s'aboucha avec des émissaires ; il y eut pendant quelques années (1756-1761) un « secret de la Dauphine » parallèlement au secret du roi. « Louis XV fut au courant de ses intrigues et, sans les favoriser, ne les entrava point. » Par malheur, les lettres de la Dauphine à Xavier furent saisies dans les bagages de ce prince après la déroute de Minden (1759) et la cour de Londres fit parvenir ces documents à Varsovie. Il en résulta une brouille entre Auguste et son fils et désormais la Dauphine se désintéressa de la politique. — Marie-Josèphe mourut en 1767, survivant de deux ans au Dauphin. Elle avait contribué à donner à la cour de Louis XV un peu de cette dignité domestique, qui lui manquait fort par la faute du roi. On est cependant frappé, à la lecture du livre de M. Stryienski, de l'agrément et de la bonté qu'apportait Louis XV dans ses rapports avec ses enfants (à part le Dauphin) et petits-enfants : les joies domestiques n''étaient pas sans attraits pour lui, mais il se laissait trop facilement entraîner à d'autres plaisirs. Ce ne sera pas un des moindres mérites du livre plein d'agrément de M. Stryienski de nous avoir mieux fait connaître ce qu'était la vie de famille à la cour de Louis XV.

A. Moret.

F. Calmettes. **Leconte de Lisle et ses Amis,** Paris, in-12, II-345 pp., Perrin, 1902.

L'auteur prend soin, dès le début, de nous informer d'abord qu'il a voulu faire l'histoire d'un demi-siècle littéraire, puis qu'il « n'écrit pas une étude, mais des souvenirs sur les faits qu'il tient soit des témoins ou des rares confidents de la vie du poète, soit du poète lui-même ».

Et, par ainsi, il nous met en même temps à l'aise et dans l'embarras. Comment pourrions-nous, en effet, analyser ici une telle période, racontée avec un semblable mépris de la critique scientifique? Mais, d'autre part, comment oserait-on nous accuser de n'avoir pas « eu de la complaisance », — telle la Philis d'Oronte, — pour un écrivain qui a rassemblé en un gros volume tous *les potins chez la portière ?*

Dans ce flot de souvenirs, la biographie et l'étude des œuvres du poète se noient en quelque manière, et l'on parle de bien des gens et de bien des choses, — parents, amis, connaissances, relations, — sans ordre et aussi sans contrôle. Il est vrai que M. Calmettes enregistre quelque part, au fond d'une note, sa peur du « document décevant ». Que dire au lecteur de l'héroïque Cressot, du laid Bénézit, du faux émeutier de Flotte ; et des tentatives de phalanstère, avec Toussenel, sous l'égide de Blanqui ; et du mysticisme de Louis Ménard ; et de la souveraineté littéraire de Louise Colet? Comment l'entretenir, autrement que par prétérition, de Baudelaire le méphistophéliste; et de la Brasserie des Martyrs; et de Catulle Mendès qui semblait un Christ du Nord, et qui groupait autour de lui, à *la Revue Fantaisiste*, Gozlan, Monselet, Noriac, Asselineau, Scholl, Cladel, Daudet ; et de Marras, qui tonnait du thorax, et qui, comme L. X. de Ricard et la plupart des autres, venait de notre Midi ; et de Léon Dierx, qui ressemblait à Leconte de Lisle et qui a l'âme si haute ; et de Villiers de l'Isle Adam, incomplet sublime, original dans tous les sens du terme, et côtoyeur du chaos mental, qui mettait si bas la prose rythmée de F. Coppée? Hérédia, France, Banville, des illustres; Barracand, Mérat, Cazalis, des oubliés, se coudoient en ce bousculant cinématographe. Et Verlaine, plus déréglé qu'harmonieux ; et Mallarmé, au paroxysme de l'abscons! Et les attaques au génie de V. Hugo, au style de Musset et de Lamartine, avec la pauvreté persistante du ménage de Leconte de Lisle, auquel Foucque vint proposer d'écrire des chansons pour Thérésa ! Et les jugements piquants, tels celui sur J. Lemaître, « un garçon d'esprit, qui arrive à proférer des choses bêtes » ; et celui sur Émile Zola, « souilleur littéraire, » écrivant « des pages de honte plaquées, comme des taches de sanie, sur une robuste structure », sanglier sans rien de sauvage. Il n'est pas jusqu'à Desbarolles qui ne vienne jouer des mains en ce pandaemonium, où Glatigny apportait un relent du *Roman Comique*, Silvestre ses paysages lunaires, Henri Houssaye sa douce honnêteté, Aicard sa grâce précieuse.

Et le livre de M. Calmettes est intéressant, encore que gonflé d'inutilités au milieu de petits faits anecdotiques assez curieux, — sans ordre et sans plan, comme un *Menagiana*, avec de ci de là des pièces de menue monnaie historique du bon coin, — ayant les qualités et aussi les défauts du reportage et de l'interview, même la maladresse de compromettre son héros pour une révélation piquante : Leconte de

Lisle émargeant aux fonds secrets de l'Empire. Ce qui vaut le plus en cette œuvre disparate, c'est d'essayer de détruire cette sotte réputation d'impassible, faite trop longtemps au poète, qui fut souvent sans contredit un douloureux sensitif, et de conclure en nous montrant « le lutteur invaincu de l'idéal, la pure conscience de poésie, » qui honora vraiment, dans la mesure de ses forces, un demi-siècle littéraire, non des moindres.

Pierre Brun.

G. Th. Fechner. **Das Büchlein vom Leben nach dem Tode,** 4e éd. Hamburg u. Leipzig, L. Voss, 1900.

Cette réimpression de ce petit traité de Fechner coïncidant avec les nouvelles éditions de *Nanna oder des Seelenleben der Pflanzen* (2e éd. 1899) et de *Zendavesta oder über die Dinge des Himmels und des Jenseits* (2e éd. 1901) est un symptôme bien significatif de l'intérêt nouveau avec lequel notre époque de néo-romantisme considère aujourd'hui les essais théosophiques de Fechner qui, au moment de leur publication, de 1836 à 1851, en pleine période de matérialisme scientifique, avaient passé presque inaperçus.

H. L.

G. von Mayr. **Die Pflicht im Wirtschaftsleben;** Tübingen, Laupp, 1900.

La brochure de M. de Mayr est une protestation contre le pessimisme moral professé par les adeptes du « matérialisme économique » qui tendent à « réduire l'homme à l'état de bête du troupeau de la vie économique » (7), à n'estimer toutes les manifestations de la vie humaine qu'en raison de leur utilité économique et à proclamer avec M. Werner Sombart que « la recherche de la moralité au détriment du progrès économique est le commencement de la fin » (9). M. de M. cherche à réfuter cette théorie qu'il juge dangereuse et anti-sociale en montrant l'importance du droit et de la morale usuelle (*Sitte*) dans les trois principaux problèmes de l'économie politique, la consommation, la production et la répartition des biens. Il fait voir en particulier le rôle que les considérations éthiques jouent dans la législation qui tend à chaque instant à faire prévaloir des fins morales sur des intérêts étroitement utilitaires. Et il conclut à la nécessité de développer par l'éducation la notion du devoir moral dans la vie économique.

H. L.

G. Karo. **Auf dem Wege zur Wahrheit. Für Suchende ;** Tübingen und Leipzig, Mohr 1901.

Le petit livre de M. Karo est un exposé populaire de philosophie chrétienne conçu dans un esprit de sincère libéralisme et de large tolérance. L'auteur affirme que le plus grand ennemi du christianisme n'est ni l'incrédulité ni le scepticisme, mais l'autoritarisme en matière de foi, et « qu'une église ne mérite pas de vivre si elle ne sait pas respirer au grand air de la liberté ». Son point de vue se rapproche beaucoup, comme il le dit du reste dans sa préface, des idées de Richard Rothe, le représentant le plus éminent de l'école dite de la conciliation. Comme Rothe, M. K. voit dans le développement autonome de l'*esprit* et dans son affranchissement progressif des éléments matériels auxquels il est primitivement lié le but final où tend l'humanité, l'idéal suprême réalisé par le second Adam, Jésus-Christ en qui s'incarne pleinement l'Esprit immortel, semblable à Dieu, définitivement dégagé de la matière. On lit avec un certain intérêt ce livre dont la valeur scientifique est peut-être problématique, mais où la pensée spéculative s'allie curieusement, et selon des proportions assez difficiles à déterminer avec précision, avec l'intuition religieuse.

H. L.

Kurd Lasswitz. **Wirklichkeiten. Beiträge zum Weltverständnis;** Berlin, Felber, 1900.

C'est une conception du monde et une profession de foi que nous expose M. Lasswitz dans ce volume écrit avec chaleur, d'une plume alerte et sans aucun pédantisme scolastique. Il repousse d'une part l'idéalisme qui veut expliquer le mouvement par « l'âme du monde » c'est-à-dire par le fait de la conscience de soi. L'univers tel qu'il apparaît à la connaissance est constitué par une multiplicité de systèmes toujours plus complexes — atomes, molécules, corps, planètes, systèmes solaires, organismes, plantes, animaux ou hommes — dont l'unité réelle est constituée par la loi qui détermine les relations réciproques de leurs parties entre elles ; cet univers est un mécanisme nécessaire dans toutes ses parties et pourrait exister sans qu'il y eut d'être conscient, d'esprit, ni d'âme. Mais M. L. repousse d'autre part l'hypothèse matérialiste qui prétend expliquer l'âme par le mouvement; de la combinaison mécanique des atômes il est impossible de faire jaillir à aucun moment la conscience vivante. Nous constatons que l'évolution universelle ne consiste pas seulement dans l'unité de la loi, mais qu'elle est aussi « unité vécue dans la conscience d'esprits individuels » ; il nous apparaît que les unités dont se compose l'univers ou en tout cas certaines de ces unités au moins sont douées de

conscience, qu'elles *sont* et se *sentent être* en même temps. Notre corps est un de ces systèmes, une de ces unités; et nous savons d'expérience certaine et immédiate qu'il est conscient de son unité. Or, c'est dans ce sentiment immédiat et inconditionné de notre existence que M. L. voit le centre même de notre vie supérieure. Tout ce que je sais des autres et tout ce que les autres peuvent savoir de moi est relatif, tout ce que je suis en tant qu'objet de connaissance possible est éphémère et périssable. Mais le sentiment *que* je suis est absolu. Ce sentiment se sait supérieur à la nécessité universelle, il se prescrit librement une loi, il dit : « il faut » ou « je dois être ». Chaque moi, par le fait qu'il a conscience d'être, affirme ce même « je dois être ». Or cette volonté absolue ressentie par la multiplicité des *moi* individuels d'accomplir un seul et même « devoir » inconditionné n'est autre chose que la loi morale. Lorsque l'homme a pris conscience de cette loi morale il devient une *personnalité morale*. Et en cette qualité il est impérissable, car il n'est pas soumis au temps, il est une forme de cette loi intemporelle antérieure à tout univers réel et qui prescrit *que* le monde *doit être*, il est une parcelle du vouloir absolu et infini, qui se donne à lui-même sa loi, et ne voit dans l'univers qu'un moyen pour réaliser la personnalité morale. On suivra avec intérêt M. Lasswitz dans l'exposé de ses théories qui rappellent tantôt Fechner tantôt Fichte et qui nous apparaissent comme un nouveau et intéressant symptôme de ce besoin métaphysique qui se manifeste en ce moment avec tant de force parmi les artistes et les penseurs allemands.

H. L.

Karl Chr. Fr. Krause. **Der Menschheitbund** nebst Anhang und Nachtraegen aus dem handschriftlichen Nachlasse hgg. von R. Vetter; Berlin, Felber, 1900, 1 vol. in-8°.

On sait que l'une des convictions les plus chères de Krause est son idée que l'humanité évolue nécessairement vers une alliance générale de tous les hommes (*Menschheitbund*) au dessus de laquelle il rêvait même une alliance universelle de toutes les créatures du système solaire, alliance par laquelle se réaliserait la destinée suprême de l'humanité qui est la communauté d'existence avec tous les êtres doués de raison et avec Dieu. Ce volume, qui continue la longue série d'œuvres inédites de Krause qui se publie depuis 1882, est ainsi consacré à l'un des problèmes qui ont le plus passionné ce curieux et original philosophe.

H. L.

L. Goldschmidt. **Marginalien und Register zu Kants Kritik der reinen Vernunft** von G. S. A. Mellin. Neuherausgegeben und mit einer Begleitschrift *Zur Würdigung der Kritik der reinen Vernunft* versehen; Gothe. Thienemann, 1900.

L. Goldschmidt. **Kantkritik oder Kantstudium**; Gotha, Thienemann, 1901.

« Kant, dit M. Goldschmidt, est le premier philosophe qu'on ne puisse traiter ni au point de vue historique ni de haut en bas ». Il faut, selon lui, lire la *Critique de la Raison pure* de la même manière qu'on lit un ouvrage de mathématique, avec la conviction qu'on y trouvera une vérité non point relative et historique, mais définitive, éternelle, absolue, et ne pas cesser son étude avant d'avoir *compris*, c'est-à-dire reconnu l'exactitude scientifique et rigoureuse de toutes les propositions de Kant. « Pour réussir dans ce travail d'assimilation, il est nécessaire, si l'on en croit M. Goldschmidt, de mettre de côté tout ce qui a été écrit sur Kant pour se plonger exclusivement dans l'étude même du texte. En vue de cette étude toute objective un seul livre peut rendre des services réels, ce sont les *Notes marginales* et le lexique de Mellin qui datent de 1794 et dont Kant lui-même a reconnu la valeur exceptionnelle. Les notes constituent une sorte de résumé qui permet, au cours d'une lecture, de se remémorer rapidement l'enchaînement des idées et de déterminer tout de suite la place de tel ou tel développement dans le plan d'ensemble ; le lexique fournit rapidement tous les textes importants concernant une question donnée. Il est hors de doute que M. G. a rendu un réel service aux lecteurs de la *Critique de la raison pure* en rééditant cet opuscule peu connu et réellement utile. — Plus discutable est la valeur de la partie originale des deux volumes de M. Goldschmidt. Il combat avec une extrême vivacité l'interprétation que donne M. Paulsen des idées maîtresses de Kant dans son étude bien connue de 1898; il trouve réuni dans ce livre, dit-il, « tout ce qu'on a jamais opposé de critiques injustes et inintelligentes à l'œuvre et à la personnalité de Kant » et affirme que c'en serait fait à jamais de l'autorité qui s'attache au nom de Kant si cette critique était le moins du monde fondée. Il voit en M. Paulsen le type de ces demi-philosophes qui prétendent juger Kant avant de l'avoir compris et se permettent de parler de la valeur « historique » de son système sans se douter que Kant, en évitant le double écueil du dogmatisme métaphysique qui se perd dans les nuages et du scepticisme confus qui se donne des airs profonds en discutant à perte de vue sur des possibilités dénuées de toute vraisemblance, a jeté les bases inébranlables de *toute* philosophie véritablement scientifique. On lira non sans profit — non sans quelque peine, aussi, d'ailleurs — cette apologie de la pure doctrine Kantienne ; et M. Goldschmidt a mille fois raison de recommander la lecture directe et attentive de Kant lui-même ; mais je doute qu'il conver-

tisse beaucoup de lecteurs à son robuste dogmatisme non plus qu'à l'opinion vraiment trop désavantageuse qu'il se fait de la probité scientifique de ses confrères en Kantisme.

H. H.

— La seconde édition du traité de morale de M. W. Herrmann (*Ethik ;* Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, XII-204 pages) a suivi de très près la première (cf. *Revue* du 15 avril 1901, p. 298), qu'elle reproduit avec de très légères modifications.

— Dans sa conférence sur la valeur durable de l'Ancien Testament (*Die bleibende Bedeutung des Alten Testaments*; Tübingen, Mohr, 1902 ; in-8°, 38 pages), M. E. Kautzsch répond à certaines attaques venues de divers côtés, même de théologiens qui ont proposé de faire servir le Nouveau Testament seul à l'éducation chrétienne ; il commence par faire la part du feu, abandonnant la théorie « mécanique » de l'inspiration et de la vérité absolue de l'Écriture entière ; il fait valoir, en le ramenant à sa juste mesure, le mérite accessoire de l'Ancien Testament envisagé comme document littéraire ; il insiste principalement sur la haute signification morale et religieuse de l'ensemble ; mais il laisse entendre, en finissant, que l'on ne sait pas utiliser la meilleure partie, les écrits prophétiques. L'emploi de la Bible comme moyen d'éducation et d'édification morale n'est plus chose si simple ni si facile qu'on le croyait jadis. C'est ce qui résulte du plaidoyer de M. Kautzsch, nonobstant la justesse de ses conclusions. — A. F.

— Le volume nouveau (fascicules 248-249) du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse* contient, outre un appendice, une étude de 268 pages, *Genova e la Corsica, 1358-1378*. Cette étude a pour auteur M. le général Ugo Assereto. Elle avait déjà paru dans le *Journal historique et littéraire de la Ligurie*, puis à part, et l'abbé Letteron en avait rendu compte dans notre *Revue*. Ce beau travail sur les rapports de Gênes et de la Corse au milieu du XIVe siècle est reproduit aujourd'hui par le Bulletin bastiais avec quelques modifications et de savantes notes qui en augmentent la valeur. Grâce à l'excellente monographie du général appuyée sur d'irréfutables documents, la figure de Sambucuccio d'Alando sort enfin de la légende pour entrer dans l'histoire. — A. C.

— M. Jacques Parmentier a fait tirer à part la traduction du mystère de la papesse Jeanne qu'il avait publiée dans la *Revue des langues vivantes* (*Le Mystère de la papesse Jeanne en Allemagne*. Paris, Didier. In-8° ; 36 pp.). Il donne d'abord un rapide aperçu du drame (pp. 3-5) ; puis il traduit le drame qui s'intitule, comme on sait, *Un beau jeu de dame Jutta*, et qui fut écrit en 1480 par le prêtre Theodorich Schernberg (pp. 5-35); quelques observations historiques sur la légende terminent ce travail qui ne peut manquer d'être utilement consulté. — A. C.

— On lit avec le plus vif intérêt l'étude de quarante pages que M. Eugène Müntz vient de publier dans la *Revue d'Alsace* sur la petite ville de Wœrth et qu'il a fait tirer à part (*Une ville de la Basse-Alsace à l'époque de la guerre de Trente Ans, Wœrth*. Rixheim, impr. Sutter). M. Müntz a puisé surtout dans les registres paroissiaux de la ville qui ont été rédigés par les pasteurs et qui sont aujourd'hui conservés à la mairie. Il dresse la liste de ces pasteurs, puis retrace les vicissitudes de Wœrth dans l'antiquité, au moyen âge et au XVIe siècle. C'est au XVIe siècle que la comtesse Elsa de Deux-Ponts Bitche réside à Wœrth, que le

comte Jacques des Deux-Ponts Bitche-Lichtenberg reconstruit le château, que le mariage de la fille de Jacques avec un comte de Hanau-Lichtenberg fait entrer Wœrth dans la famille des Hanau. La région semble alors avoir été très prospère. Mais durant la guerre de Trente Ans Wœrth souffre d'horribles calamités. M. Müntz laisse la parole aux documents, et si brèves, si laconiques que soient les notes qu'il a consultées, on devine, comme il dit, des atrocités comparables à celles que raconte l'auteur du *Simplicissimus* : pendant plusieurs années Wœrth fut complètement désert et les orties poussaient dans les maisons! Mais il y a dans ce travail d'autres détails moins tristes : par exemple, sur l'organisation ecclésiastique et la vie religieuse de ce temps-là, sur les mariages, sur les admonestations que les pasteurs adressaient aux mariées mal famées, sur la sorcellerie. Quelques traits sont piquants : en 1622, le pasteur consigne sur le livre des décès la mort d'un nommé Gall Meyer « ein gottloser Hoffdiener und *Schwab darzue* ». Cet attachant et curieux essai, que les historiens de l'Alsace et de la guerre de Trente Ans ne pourront négliger, se termine par quelques notes sur Gersdorf, la voisine de Wœrth. — A. C.

— M. Albert Waddington, professeur à l'Université de Lyon, a été chargé de publier dans le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, le volume relatif à la *Prusse* (civ-628 pages, grand in-8°, chez Alcan, 1901). L'auteur de *l'Acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern* était tout désigné au choix de la Commission des archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères. L'introduction et les notes dont il a encadré le texte des instructions envoyées à Berlin sont une nouvelle preuve de sa science et de la compétence spéciale qu'il possède sur l'histoire diplomatique de la Prusse. Il est permis de faire des réserves sur la conception même du recueil — car, en bonne critique, les instructions qu'on publie n'ont pas la même valeur que les dépêches qu'on laisse inédites, et dont un inventaire analytique n'eût pas été impossible —. Mais on ne saurait nier que la collection soit éditée dans les conditions les plus satisfaisantes, et elle devient d'autant plus précieuse qu'elle prend plus d'ampleur. Le volume de M. W. est en tous points digne des précédents. Tout au plus pourrait-on regretter quelque disproportion dans l'Introduction. Du moins, il nous a semblé que les huit pages où M. W. résume la période diplomatique qui va de 1756 à 1789, contrastaient par leur brièveté avec l'ampleur de quelques-uns des développements précédents. — G. P.

— On pourrait aisément, sur quelques points de détail, chercher chicane au *Sieyès* que M. Albéric Neton a publié chez Perrin en un volume in-8° de 460 pages « d'après des documents inédits ». Les références sont sporadiques et trop souvent imprécises; le livre n'a pas de tables alphabétiques; on regrette que l'auteur n'ait pas cru devoir donner un portrait de Sieyès et un fac-similé de son écriture ; les idées politiques de Sieyès ne sont nulle part étudiées d'ensemble, mais seulement à propos de chacune des déclarations du célèbre théoricien, de sorte qu'on a quelque peine à se rendre compte en quoi consistait le « système » de Sieyès, sous quelles influences ou par réaction contre quelles doctrines il s'est développé. Le récit de quelques incidents particulièrement intéressants, notamment des relations de Sieyès avec Bonaparte autour du 18 brumaire, aurait pu être « poussé » plus en détail : toutes les sources actuellement publiées ne semblent pas avoir été utilisées. Sur la mission de Sieyès à Berlin, le sommaire du mémoire que M. Louis Debidour a soutenu à l'École normale supérieure en décembre 1897 pour le diplôme

d'études (*Positions des mémoires présentés à l'École normale supérieure* ...sessions de 1897, 1898 et 1899, p. 1 à 10) est à certains égards plus instructif que le chapitre correspondant du livre de M. N. (pp. 313-352). Mais ces défectuosités ont leur compensation, et largement. M. N. s'est livré à des recherches étendues. Il écrit avec une chaleur communicative. Surtout, il a pour Sieyès cette sympathie clairvoyante, qui est à mi-chemin de l'enthousiasme et du dénigrement, et qui aide à comprendre aussi bien qu'à juger. L'admirable *Notice*, si pénétrante dans sa sobriété, que Mignet avait lue à l'Académie des sciences morales le 28 décembre 1836, n'était qu'une esquisse. Un livre restait à écrire. Le *Sieyès* de M. Neton n'est pas indigne de la préface anticipée qu'en a donné Mignet. — G. P.

— On sait que de 1848 à 1850, le général Koch a publié, sous le titre de *Mémoires de Massena*, « rédigés d'après les documents qu'il a laissés et sur ceux du dépôt de la Guerre et du dépôt des Fortifications » une biographie militaire de « l'Enfant chéri de la Victoire ». Ce travail considérable (il n'a pas moins de 7 vol. in-8° et un atlas) est clair, méthodique, rédigé avec soin, compétence et autorité. Il passait jusqu'à présent pour excellent. Tel n'est pas l'avis de M. Édouard Gachot. Après avoir passé « deux mois d'un travail assidu » à « l'examen des archives du prince » d'Essling (petit-fils de Massena), il s'est convaincu que « Koch n'a fait qu'effleurer le trésor », et il a résolu de donner une nouvelle *Histoire militaire de Massena*, dont le premier volume, portant comme sous-titre : *La première campagne d'Italie, 1795 à 1798*, a paru chez Perrin (1901, in-8° de xx-405 pages, avec gravures, plans et cartes, mais sans table alphabétique). La méthode de M. Gachot a déjà été appréciée dans la *Revue critique* (n° du 12 juin 1899) : elle est restée sensiblement la même ici. Quant à décider jusqu'à quel point l'histoire militaire de Massena « présente, comme l'annonce M. Gachot p. ix, un nouveau Bonaparte et un nouveau Massena », il paraît nécessaire d'attendre que la suite du travail ait paru. Notons cependant dès à présent que M. Gachot a pu travailler aux archives de la Guerre, à Vienne ; qu'il a exploré plusieurs dépôts italiens ; qu'il n'a pas négligé les fonds parisiens des archives nationales et de la Guerre; qu'il s'est donné la peine de « visiter tous les champs de bataille » et de « parcourir les chemins que suivirent les soldats de Bonaparte », bref, qu'il s'est efforcé de donner à son ouvrage une documentation aussi riche et variée que possible. — G. P.

— M. Auguste Boppe a fait tirer à part la notice intéressante et très fournie qu'il a publiée dans le « Carnet de la sabretache » sur *Le régiment albanais* (Berger-Levrault, in-8°, 31 pp.). Ce régiment que le colonel Minot essaya, sous la direction du général Donzelot, d'organiser dans les îles Ioniennes, a compté dans ses rangs la plupart des héros de l'indépendance grecque, Botzaris, Fotto Tzavella et autres palikares et chefs d'Armatoles dont les noms devinrent célèbres. Ces guerriers parurent, il est vrai, de médiocres soldats ; leur indiscipline égalait leur courage; mais Russes, Anglais, agents du sultan, émissaires du pacha de Janina cherchaient tour à tour à les corrompre, et Donzelot n'avait pas assez d'argent pour les retenir. On remarquera dans le travail de M. Boppe, outre une foule de curieux renseignements, les détails qu'il apporte sur le brave Andruzzi « véritable type de l'Albanais loyal et chevaleresque » et qui « serait devenu le véritable chef du régiment albanais sans les circonstances tragiques qui amenèrent sa fin prématurée » (p. 13). — A. C.

— Nous recevons une autre brochure de M. A. Boppe, *Les consulats du Levant, Smyrne* (Berger-Levrault. In-8°, 32 pp.). Il y retrace les destinées de ce consulat en

établissant la liste des consuls depuis le premier titulaire, Claude Rigon, jusqu'au titulaire actuel. Les notices qu'il consacre à chacun de ces agents sont aussi complètes que possible, — on remarque dans le nombre Gaspard de Fontenu, les deux Peyssonnel, Laumond, Jeanbon Saint-André, Choderlos (frère de Laclos), Fourcade, Félix de Beaujour, Pierre David, — et nous y trouvons non seulement des dates, mais des faits intéressants et d'attachantes citations. A la suite des consuls de Smyrne, M. A. Boppe énumère les consuls de Satalie (consulat qui date de 1676 et qui fut supprimé en 1814). Cette plaquette semble être le premier fascicule d'une publication sur les consulats du Levant, et l'on saura gré à l'auteur de dresser ces listes qui n'existaient pas jusqu'ici et qui formeront une contribution utile à l'histoire de notre ministère des affaires étrangères. — A. C.

— Sir John G. Bourinot a récemment donné à la collection que fonda le professeur Prothero sous le titre de *Cambridge historical Series* un *Canada under British Rule, 1760-1900* (avec 8 cartes, Cambridge, at the University Press; London, C. J. Clay. in-8° de xi-346 pp.). Ce nouvel ouvrage du célèbre historien-juriste ne fait pas double emploi avec le *Canada* qu'il avait précédemment publié, en 1897, dans la collection bien connue de *The Story of the Nations* (London, T. Fisher Unwin). Dans *Canada*, M. Bourinot consacrait près de trois cents pages (sur 449) aux origines et à la période française de l'histoire de son pays. Celle-ci n'occupe plus qu'une cinquantaine de pages, en fait d'introduction, dans *Canada under British Rule*. Ainsi, bien que formant chacun un tout complet, les deux ouvrages peuvent être considérés comme se faisant suite l'un à l'autre. Il est à peine besoin de rappeler au public français la haute compétence, l'impartialité et le talent d'exposition de M. B. Disons seulement que, muni de tables alphabétiques, de notices bibliographiques et de cartes, son manuel en partie double est d'un maniement très commode et constitue à l'heure présente de beaucoup le meilleur exposé général d'histoire canadienne. Une édition française en serait désirable. — G. P.

— Dans une conférence, tirée à part, sur *Les leçons de l'histoire* (Paris, Ollendorff. In-8°, 26 pp., 0 fr. 50), M. Gabriel Monod se demande si l'étude de l'histoire a pour nous une utilité pratique, si elle nous donne des leçons dont nous puissions profiter pour la vie publique et la vie privée. On a dit que son mérite, c'est de ne servir à rien et qu'elle n'est pas plus une école qu'un tribunal, qu'elle ne nous offre qu'une leçon de scepticisme, qu'elle nous présente le spectacle immoral de la vertu persécutée et du vice impuni. M. Monod s'élève contre cette vue pessimiste de l'histoire. Il montre que l'histoire n'est pas aussi incertaine qu'on le prétend, que nous pouvons tirer d'elle des leçons de politique et de philosophie, qu'elle nous apprend à « unir au respect du passé le désir du progrès », à nous « éloigner également de l'esprit de réaction et de l'esprit de révolution ». Il prouve que l'histoire ne nous enseigne pas à mépriser le droit, que, si elle n'est pas une école de morale, elle est « le laboratoire de la morale », qu'elle présente d'autres spectacles que le spectacle du triomphe de la force brutale, qu'elle nous fait voir la faiblesse venant à bout de la violence et « les revanches de la justice immanente sur les succès temporaires du crime ». La thèse de M. Monod, illustrée par des rapprochements nombreux et des exemples saisissants, est exposée avec beaucoup de force et d'éloquence. On ne peut qu'approuver les dernières pages où l'auteur insiste avec une généreuse émotion sur le patriotisme que l'histoire peut inspirer à une nation, sur le véritable patriotisme qui « fait concorder le développement de la patrie avec le développement général de l'humanité », sur

le rôle de la France et de ses enfants qui doivent, sans pratiquer un « exclusivisme farouche », sans être intolérants et sectaires, rester citoyens français et travailler à la puissance du pays. — A. C.

— La collection des *Geisteshelden*, assez semblable à nos *Grands écrivains français* et aux *English Men of Letters*, mais plus compréhensive puisque tous les pays et tous les genres de supériorité intellectuelle s'y trouvent représentés, vient de s'enrichir d'une biographie de *Molière* par M. H. Schneegans (Berlin, Hofmann, 1902 ; in-16 de 261 pp.). Ces huit chapitres valent par un résumé adroit de la vie et de l'œuvre de Molière et par une vulgarisation agréable et sérieuse, plutôt que par la découverte de points de vue nouveaux. La mise à profit de travaux antérieurs y est même, çà et là, un peu trop directe : c'est ainsi que l'analyse du *Médecin volant*, p. 32, est la traduction à peu près littérale de l'analyse de M. Le Breton (Petit de Julleville, V, p. 16). Les origines non-classiques du répertoire de Molière sont réduites trop étroitement à la comédie italienne, au détriment de la tradition gauloise. C'est Pompée, non Sertorius, qui prononçait l'impérieuse réplique citée p. 109, et le texte était «... je parle, *allez*, obéissez! » Sheridan pourrait être cité p. 253. — F. Baldensperger.

— Sous ce titre, *Les Années de retraite de M. Guizot* (Hachette, 1902, in-16 de xxxv-306 pp.). M. Ch. de Loménie publie les lettres adressées à M. et Mme Lenormant par l'ancien ministre de Louis-Philippe, réfugié en Angleterre après la Révolution de février, installé ensuite, à partir de 1849, dans sa propriété du Val-Richer : retraite laborieuse d'un homme qui ne voudrait pas « mourir les mains pleines », et qui conserve jusqu'à la fin une singulière activité d'esprit. « J'ai eu trois vies, écrit-il le 1er octobre 1865, une littéraire, une politique, une religieuse. » En effet, tandis que son attitude vis-à-vis des choses politiques est le plus souvent celle d'un « spectateur curieux, quoique désintéressé », préoccupé surtout de « dire la vérité à droite et à gauche », le Guizot « unioniste », rêvant d'une réconciliation entre les Églises chrétiennes, est infatigable durant ces vingt années. Une lettre adressée à M. de Loménie par Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et insérée en tête de l'avant-propos, rend hommage à cette préoccupation et au caractère de l'ancien homme d'État. Mais quelle dignité rigide dans le style de ces lettres, même des plus enjouées ! Le style « terne, gris et protestant » de Guizot, disait Victor Hugo : il y a vraiment quelque roideur dans ces lettres d'un homme qui rougit d'un calembour et qui hésite à n'être pas conservateur jusque dans ses imparfaits du subjonctif. — F. Baldensperger.

— A égalité de mérite et de longévité, il y aurait toujours avantage, pour un très grand homme, à être le contemporain strict d'un siècle et à ne pas enjamber, comme Fontenelle, Gœthe ou Chateaubriand, deux à la fois de ces divisions centennales. Victor Hugo joint, à tant de caractères et de supériorités qui l'ont rendu « représentatif » d'un passé récent, le parallélisme de son existence avec le déroulement du xixe siècle presque entier. M. Constant de Tours, dans *le Siècle de Victor Hugo raconté par son œuvre* (Paris, Soc. franç. d'éditions d'art, 1902 ; in-16 de 272 pp.) passe en revue les grands événements de ce siècle, tels que les éclaire et les commente l'œuvre de V. Hugo : chronologie ingénieuse qui fait saillir côte à côte les principaux événements du xixe siècle et les dates importantes de la vie et de l'activité du poète. Le grand défaut de ce procédé, c'est de réduire l'œuvre intellectuelle du xixe siècle à la littérature et à la politique, fécondes en synchronismes avec la carrière de V. Hugo, et de ne point faire à la science et à la philosophie la part qui leur reviennent. Dans le résumé de la page 270, Hugo

est trop uniquement identifié au poète des *Châtiments* et à l'exilé de Guernesey. *Torquemada* devrait être rejeté à sa date de composition, plutôt que d'être examiné à la date de 1843 (p. 136). *Cromwell* a été publié en décembre, non en octobre 1827 (p. 49). A quoi bon (p. 77) le récit des premières amours de Louis-Philippe ? La légende de « l'enfant sublime » (p. 30) est abandonnée depuis assez longtemps. — F. B.

— Le centenaire de Victor Hugo a vu naître bien des publications hâtives, mal faites et inutiles : tout cédait devant l'actualité. Mais il en fut d'heureuses aussi, et je compte comme telle celle que M. F. Brunetière a eu l'idée de faire avec les leçons rédigées à l'École normale supérieure, deuxième année de Lettres, en l'année 1900-1901, non par lui-même, mais par ses élèves (*Victor Hugo*, 2 vol. in-12; Hachette). L'éminent critique-professeur a tracé le plan, très général et très simple, en 22 chapitres, et dix élèves se sont partagé la besogne, traitant les uns deux, les autres trois des thèmes indiqués, qui embrassent la vie, l'œuvre surtout, et l'influence du grand poète, comme aussi le milieu où son génie se développa. L'idée était ingénieuse et nouvelle : à cet âge, chacun a son opinion à soi, qui n'emprunte que peu à celle du maître et s'appuie sur d'abondantes lectures et de personnelles réflexions. M. Brunetière déclare que c'est ce qu'il exige de ses élèves, avant tout, l'expression d'une opinion personnelle, fût-ce une hérésie. Il résulte de l'ensemble de ces travaux et de ces opinions, non seulement un livre varié et intéressant à toutes sortes d'égards, mais un document : le jugement d'une génération qui naissait à peine quand Victor Hugo est mort, qui ne l'a pas connu et n'a rien subi des préférences ou des préventions de nos générations précédentes, et qui est donc pour lui comme le commencement de la postérité. Mais il faut encore compter un avantage et un résultat, c'est l'exemple que donne une pareille entreprise. Les Normaliens sont une sorte d'élite d'ouvriers littéraires, entourée de toutes les facilités, dotée de tous les outils imaginables. A combien de travaux utiles ne pourrait-on pas atteler ainsi leur collaboration intelligente et active ? M. Brunetière indique l'idée et regrette de ne l'avoir pas eue plus tôt : je crois qu'elle sera féconde en effet et pourra porter ses fruits. — H. de C.

— En général, on étudie plutôt la dogmatique de Schleiermacher que sa philosophie religieuse. Et pourtant la théologie du grand rénovateur de la dogmatique allemande au commencement du XIXe siècle repose sur des convictions philosophiques arrêtées et précises. Sa dogmatique n'est parfaitement intelligible que si l'on connaît la philosophie religieuse dont elle dépend. C'est cette philosophie religieuse que M. Eugène Huber (*Die Entwicklung des Religionsbegriffs bei Schleiermacher*, Leipzig, Dietrich, 1901, VIII 315 pp.) a voulu nous présenter. Dans une première partie, il a réuni toutes les affirmations de Schleiermacher sur l'essence de la religion et sur le sentiment religieux en général. Il nous montre ainsi comment s'est lentement développée cette conception de la religion, depuis la première édition des « *Discours sur la Religion* » (1799) jusqu'aux « *Lettres à Lücke* » (1829). Dans cette première partie, qui est la plus considérable de l'ouvrage, tous les matériaux ont été réunis pour ceux qui voudront se faire, par les textes, une idée exacte de la philosophie religieuse de Schleiermacher; et, quand on songe aux nombreux ouvrages où ces textes étaient éparpillés, on reconnaîtra que M. H. a rendu un vrai service aux historiens de la théologie allemande en les groupant ainsi par ordre chronologique. Mais ce n'est là que la première partie de la tâche qui s'imposait à M. H. Après nous avoir présenté les *textes* relatifs à la philosophie religieuse de Schleiermacher, il fallait esquisser les *résultats* de cette étude. C'est ce que M. H. a essayé

de faire dans la seconde partie de son livre. Il expose d'une façon nette et précise les rapports de Schleiermacher avec la métaphysique de son temps (II, chap. I), ses prémisses psychologiques (ch. II), les particularités de sa méthode (ch. III), sa conception de l'essence de la religion (ch. IV) et de la personnalité divine (ch. V). Enfin il étudie les rapports de la religion de Schleiermacher avec le dogme, l'imagination, la science théologique. Il ressort de l'étude de M. H. que Schleiermacher a commencé par adopter la philosophie religieuse de Kant. Ce sont des expériences religieuses personnelles dans la vie active, autant que l'influence des Frères Moraves, qui lui ont permis de dépasser le « *moralisme* » de la « *Critique de la Raison pratique* ». Mais les deux tendances, le *criticisme* de Kant et le *mysticisme* des Frères Moraves, traversent tout le système de Schleiermacher. Ce travail par lequel M. Huber débute dans la littérature théologique de notre époque, fait honneur à la conscience et à la patience de son auteur. Si comme cela est fréquent chez les débutants, le développement est parfois un peu lourd et traînant, la méthode générale, qui est celle de nos maîtres communs, MM. O. Pfleiderer et Kaftan, est excellente. Après avoir guidé M. Huber à travers les nombreux documents dont il a dégagé la philosophie religieuse de Schleiermacher, elle permettra certainement au jeune historien de nous donner d'autres travaux plus personnels et non moins utiles. — Henri Schoen.

— M. Horst Stephan (*Die Lehre Schleiermachers von der Erlösung*, Tubingue et Leipzig, Mohr, 1901, VII, 180 pp. M. 3. 60) n'est ni un disciple de Ritschl ou de Harnack, ni un élève de Pfleiderer, ni un partisan de Frank ou de Kähler. Il n'appartient ni à l'École de Gœttingue, ni au libéralisme avancé, ni à l'ancienne orthodoxie. Il a suivi les cours de M. Kirn, le sympathique et accueillant professeur de Leipzig. Sa méthode se rapproche de celle de la « *théologie de la Conciliation* » (*Vermittelungstheologie*). Le travail, très consciencieux et très bien écrit, par lequel il débute dans la théologie allemande, étudie, d'après Schleiermacher, le but de la *rédemption* et *les moyens de s'approprier le salut*. Il met en pleine lumière les deux tendances qui traversent toute la sotériologie de Schleiermacher : d'une part, la conviction selon laquelle l'essentiel, dans l'œuvre du salut, est la vie religieuse *personnelle*, résultat du sentiment de notre dépendance vis-à-vis de Dieu; d'autre part, la tendance de Schleiermacher à ramener, avec la plupart de ses contemporains, le particulier au général, l'effort personnel et individuel à la force immanente de Dieu. Par cette adaptation aux tendances de son époque, Schleiermacher risquait de compromettre sa thèse première, celle-là même qu'il avait placée au centre de sa dogmatique ; car le Christ et les croyants risquaient de devenir des instruments passifs de la volonté divine et la vie religieuse ressemblait trop à un processus naturel. Baur, le disciple de Hegel et le célèbre chef de l'école de Tubingue, avait combattu la première thèse de Schleiermacher, pour aboutir, en théologie comme en philosophie, à un monisme voisin du panthéisme de Spinoza. Ce que Baur élimine, c'est précisément ce que M. St. voudrait conserver; ce que le chef de l'école de Tubingue développe, c'est ce que le jeune critique rejette résolument. Pour M. St. la partie faible de la dogmatique de Schleiermacher est précisément cette adaptation à la métaphysique de l'époque, dans laquelle Baur trouvait « le salut de la dogmatique allemande » et le « summum culmen de la sagesse ». — Henri Schoen.

— M. A. Perrault-Dabot, archiviste de la Commission des Monuments historiques, et auteur de plusieurs ouvrages sur l'art et l'archéologie du moyen âge qui furent très remarqués, vient de publier en une élégante plaquette une petite mono-

graphie substantielle de la *Tour de Jean sans peur*, seul reste de l'Hôtel de Bourgogne, qui s'élève encore à Paris rue Étienne-Marcel, et que des travaux récents ont un peu dégagée et consolidée. Des documents précis et d'excellentes photographies soit d'après le monument, avant et après les travaux, soit d'après les dessins et plans inédits de l'architecte Bérard (conservés aux Archives de la Commission des Monuments historiques), donnent un vif attrait à ce souvenir parisien (Henri Laurens, éditeur; brochure in-8°). — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 juin 1902.

M. de Mély communique toutes les plus anciennes représentations du Christ qu'il a pu réunir. Il les a classées chronologiquement et, grâce à des découvertes très récentes, comme la statue de Psammatia de Constantinople (IIIe siècle), acquise par le Musée de Berlin, comme la fresque copte de Baouit (Haute-Egypte), découverte il y a quelques mois par M. Clédat, il a pu établir que jusqu'en 325 le Christ a toujours été représenté imberbe et que, si cette tradition persiste encore pendant deux siècles en Occident, aussitôt après le rêve de Constantin qu'il faut rapprocher du groupe de l'Hémorroïsse de Panéas décrit par Eusèbe, les peintres orientaux représentent officiellement le Christ avec une barbe. Le plus ancien exemple de la nouvelle iconographie est certainement la coupe émaillée de Constantin au Musée Britannique. — M. de Mély rappelle ensuite, mais sans prendre parti, la théorie de M. Cecil Torr qui, en présence de ces images primitives, suppose que le Christ fut crucifié à 21 ans.

M. Paul Viollet annonce que la Commission des Antiquités nationales a décerné les récompenses suivantes : 1re médaille, M. Pallu de Lessert, pour ses *Fastes des provinces africaines sous la domination romaine* ; 2e médaille, M. le chanoine Porée, pour son *Histoire de l'abbaye du Bec;* 3e médaille, M. Calmette, pour son étude sur la *Diplomatie carolingienne du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve.* M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sera, en outre, saisi d'une proposition tendant à autoriser l'Académie à décerner une quatrième médaille, qui serait accordée à M. Charles de Lasteyrie, pour son ouvrage sur l'*Abbaye de Saint-Martial de Limoges.*

La Commission a de plus décerné les mentions suivantes : 1re mention, M. l'abbé Chomton, *Histoire de l'église Saint-Bénigne de Dijon ;* 2e mention, MM. Gauthier et de Sainte-Agathe, *Obituaire du chapitre métropolitain de Besançon ;* 3e mention, M. l'abbé Dubarrat, *Missel de Bayonne de 1543* ; 4e mention, M. Cazalis de Fondouce, *L'Hérault aux temps préhistoriques ; La cachette du fondeur de Launac;* 5e mention, M. Roger Rodière, *Les corps saints de Montreuil*; 6e mention, M. le chanoine Auvergne, *Histoire de Morestel.*

M. Lair annonce que la Commission du prix de Lafons-Mélicocq a attribué un prix de 1,200 francs à M. Levillain, pour ses *Etudes critiques sur les chartes carolingiennes de l'abbaye de Corbie,* et un prix de 600 francs à M. Depoin, pour son *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise.*

M. Héron de Villefosse communique, au nom de MM. Auguste Audollent et Ruprich-Robert, un rapport sur les fouilles exécutées au sommet du Puy-de-Dôme pendant l'été de 1901. Elles ont permis de constater au Nord, sur le flanc de la colline supérieure, l'existence d'un mur épais de soutènement dans lequel on a voulu reconnaître, sans doute un peu prématurément, le piédestal du gigantesque Mercure de Zénodore. Dès aujourd'hui, il semble prouvé, par l'architecture, les bijoux et les monnaies, que la durée du temple de Mercure Dumias s'est prolongée au-delà du terme qu'on lui assigne d'ordinaire sur la foi de Grégoire de Tours.

L'Académie procède à l'élection d'un délégué à chacun des deux Congrès des Orientalistes qui auront prochainement lieu à Hanoï et à Hambourg. Sont élus M. Senart pour Hanoï, et M. Berger pour Hambourg.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 30 juin — 1902

Brugmann, Phonétique. — Collignon et Couve, Catalogue des vases peints du Musée d'Athènes. — Les lois des Anglo-Saxons, p. Liebermann, I, 1-2. — Leger, La mythologie slave. — Maulvault, Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal. — Seligman, La justice en France pendant la Révolution. — Stapfer, Des révolutions littéraires. — Schneegans, Molière. — Fitzmaurice-Kelly, Histoire de la littérature espagnole. — Diehl, En Méditerranée. — Académie des inscriptions.

Kurze vergleichende Grammatik der Indogermanischen Sprachen. Auf Grund des fünfbändigen « Grundrisses der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen von K. Brugmann und B. Delbrück » verfasst von Karl Brugmann. — Erste Lieferung : Einleitung und Lautlehre. — Strasbourg, Trübner, 1902. In-8°, vj-280 pp. Prix : 7 mk.

Le résumé de grammaire comparée de M. Brugmann doit comprendre, en 45 feuilles d'impression environ, l'ensemble de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe indo-européennes. L'auteur compte pouvoir en publier la dernière livraison au printemps de l'année prochaine. S'il y réussit, il aura réalisé un véritable tour de force. Sinon, il n'aura point de scrupule à se faire de nous imposer un plus long délai : il nous a donné, dans son *Grundriss*, de quoi prendre patience.

Le présent volume, consacré à la phonétique, suit sensiblement l'ordre général d'exposition du *Grundriss*. Mais il va s'en dire que, si M. B. a pu enfermer la matière de 1,000 pages en moins de 300, il n'y est parvenu qu'au prix d'indispensables et méritoires sacrifices. Le principal a consisté à reléguer à l'arrière-plan les langues qui n'intéressent pas les humanités classiques ou du moins ne se survivent plus aujourd'hui par une large expansion de descendance : l'arménien, l'albanais, le baltique, même l'avestique et le celte, n'apparaissent ici que pour prendre, dans la classification introductive, le rang qui leur convient, et çà et là pour éclairer, par des exemples d'ailleurs nombreux et savamment choisis, les phénomènes constatés dans le passage du parler proethnique aux idiomes de première importance qui en sont issus, — sanscrit, grec, latin, germanique et slave. — — Sur les autres domaines, les étudiants reçoivent néanmoins, à titre accessoire, toute l'orientation strictement nécessaire.

On ne saurait trop les avertir que l'extrême brièveté de l'ouvrage exigera de leur part un sérieux travail personnel, dont ils apprécieront ultérieurement la fécondité. Dans un résumé de ce genre, chaque

phrase porte, et l'auteur se répète le moins possible : il faut donc que le lecteur s'attache à bien pénétrer sa pensée, à délimiter nettement le champ d'action de chacune des lois formulées, et, pour cela, qu'il revienne souvent en arrière, qu'il se transporte docilement de paragraphe en paragraphe suivant les innombrables références dont le livre est semé. A ce prix, la nouvelle grammaire lui tiendra amplement lieu du *Grundriss*, moyennant qu'il se trouve en mesure de le consulter de temps à autre dans quelque bibliothèque publique.

De toutes les découvertes, en effet, ou plutôt de toutes les hypothèses dignes de mention dont s'est enrichie la linguistique dans ces cinq dernières années, aucune ne paraît avoir échappé à l'information de M. Brugmann, qui y a d'ailleurs apporté lui-même son large contingent. La toute récente *Grammaire Latine* de M. F. Sommer, notamment, figure avec honneur parmi ses citations. Il faut seulement regretter que la belle étude de M. Vendryès n'ait point paru à temps pour lui faire réformer — peut-être — sa théorie de l'accentuation latine.

V. Henry.

Collignon et Couve. **Catalogue des vases peints du Musée National d'Athènes.** 85e fascicule de la Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome. Paris, Fontemoing, 1902. In-8°, pp. I-IX, 1-671.

Lorsque Couve, mon regretté camarade, mourut à Leysin le 31 octobre 1900, il laissait inachevée une histoire de la céramique corinthienne dont M. Collignon nous donnera sans doute prochainement les chapitres terminés. Il y soutenait, contre M. Pottier, que le répertoire des potiers corinthiens ne s'enrichit pas en passant du simple au composé, des motifs linéaires à la reproduction de la figure humaine : suivant lui, et pour des raisons qu'il n'a pu toutes expliquer, la céramique corinthienne aurait pris d'un seul coup ses motifs à l'Orient hellénique. Le catalogue qui nous est présenté aujourd'hui est une œuvre de moindre envergure, mais qui ne laissera pas de rendre les plus grands services. Couve y travailla dès son arrivée à Athènes en 1891, il revint en mission l'achever en 1895, et, quand il mourut, l'ouvrage était presque terminé : il n'y manquait que la dernière main, que, malheureusement, il n'a pu lui donner.

Si l'on ne consulte que le titre, le catalogue n'est pas une œuvre originale. C'est la simple mise au point de l'ouvrage antérieur de M. Collignon. Ce dernier, en 1877, avait décrit et classé les 821 vases qui composaient alors la collection de la Société archéologique. Depuis, les séries athéniennes s'étaient singulièrement enrichies : l'annexion de l'ancien fonds du Ministère, le transfert au Musée Central, les fouilles de Vourva, d'Érétrie, du Cabirion avaient fait du

musée sur presque tous les points l'un des plus riches, sur certains points le seul riche des musées d'Europe. Dans ce dernier quart de siècle, la science céramographique avait d'ailleurs progressé : les découvertes de l'Acropole, celles de Marathon et de Naucratis avaient posé, sans les résoudre, des problèmes nouveaux et modifié la teneur des hypothèses sur lesquelles se fait, tant bien que mal, l'accord des archéologues. Bref, comme M. Collignon en convient loyalement dans sa préface, le classement des vases qu'il avait étudiés était à refaire, et il restait près de deux fois le même nombre de vases à classer et à décrire, soit en tout 1998 numéros. Couve se mit courageusement à l'ouvrage, et il suffit de feuilleter son catalogue pour juger de la conscience qu'il mit à le composer. Non seulement il n'a décrit aucun vase qu'il ne l'ait tenu en main et étudié de près, mais il a revu soigneusement, et sans les accepter jamais que sous bénéfice d'inventaire, les descriptions et les jugements antérieurs. C'est par suite du même scrupule qu'il a évité dans les cas douteux les hypothèses mythologiques, faciles à émettre et dangereuses par leur séduction même, car elles risquent d'égarer un lecteur non prévenu : peut-être a-t-il poussé sur ce point la réserve un peu loin [1], mais c'est volontairement qu'il l'a fait, non par négligence ou par ignorance. Les vases sont classés historiquement, et, dans chaque subdivision, rangés par formes : les groupements peuvent paraître trop nombreux, mais Couve, s'il eût vécu, les aurait sans doute expliqués et justifiés par de courtes notices. De même il aurait évité une certaine monotonie dans l'emploi des épithètes laudatives et aurait donné par endroits plus de précision à la description, prêté plus d'attention encore aux détails techniques et à l'étude des procédés matériels. Son intention était, je le sais, d'illustrer abondamment son catalogue : il est fâcheux que ce complément indispensable du livre lui fasse aujourd'hui défaut. MM. Homolle et Collignon tiendront à honneur de joindre des dessins et des planches aux tables qui nous sont promises dans un prochain supplément.

P. 42 (199), plutôt un tapis qu'un baldaquin. P. 53 (222), certainement un lion. P. 85 (350), un arc ?, au lieu d'une lyre. P. 112 (466), l'hypothèse de M. Wolters est à rejeter et les lions sont des lionnes. P. 128 (491), non un tigre : une panthère, ou, peut-être même, une lionne. P. 138 (531), sirène barbue. P. 146 (557), le costume « oriental » devrait être précisé. P. 156, c'est une question de savoir si ces vases sont attico-corinthiens : il y a d'excellentes raisons pour qu'on les appelle plutôt « attico-ioniens ». P. 166 (614), le peintre n'avait aucune intention de caricature. P. 187 (645), la coupe ne paraît pas corinthienne. P. 191 (651), l'aurige n'est pas féminin.

1. P. 207 (673), Dionysos. P. 263 (829), de même. P. 267 (836), Artémis et Dionysos, etc.

P. 197 (660) et passim, un silène, non un satyre. P. 203 (668), sûrement un aryballe. P. 216, les vases signés ne doivent pas former une catégorie à part. P. 222 (707), au lieu de la « mitre phrygienne », lire une alopekis. P. 235 (751), le revers paraît une scène mythologique. P. 239 (761), faut-il lire διαλλοδρόμο[υ ἆθλον] ? P. 259 (818), vase ionien. P. 282 (871), Encélade. P. 293 (915), ni Héraklès, ni, semble-t-il, Dionysos. P. 301 (951), Énée et Anchise. P. 307 (965), Thésée et le taureau de Marathon. P. 310 (970), peut-être Héraklès et les Kerkopes. P. 323 (1025), Eros. P. 327 (1043), ἀγκύλη. P. 338 (1088), deux autres alabastrons semblables au musée du Louvre. P. 370 (1178), Zeus et Ganymède. P. 389 (1220), au revers, Kéléos (?). P. 405 (1245), Eos et Kephalos. P. 408 (1253), même sujet. P. 416 (1269), détail de technique que nous retrouvons sur les vases italiotes à peintures rouges exécutées sur le fond noir. P. 423 (1286), un sauteur, non un nageur. P. 450 (1387), Artemis. P. 467 (1458), oves sur la phiale. P. 471 (1478), tir du javelot à cheval, pratiqué aux Heraia d'Argos. P. 472 (1482), intéressant pour l'histoire du costume. P. 512 (1598) et passim, un thyrse. P. 514 (1610), Pygmée et grue. P. 517 (1625), à rapprocher de l'Athéna « mélancolique ». P. 528 (1655), le trait n'est pas jaune, mais le noir a jauni. P. 531 (1663), le renvoi au catalogue de Collignon ne devrait pas être à la bibliographie. P. 543 (1688), sûrement une femme. P. 572 (1798), Couve met justement en garde contre l'inexactitude des planches de Chaplain. P. 591 (1854), griffon à tête de lion, souvent représenté sur les vases de Crimée et de Cyrénaïque. P. 599 (1870), Athéna et Aphrodite. P. 629 (1931), Thésée et le taureau. P. 654 (1968), peut-être y aurait-il d'autres identifications à proposer.

La préface, due à M. Collignon, fait de Couve le plus juste éloge. Là ne s'est pas bornée la collaboration de M. Collignon. Il avait donné le premier essai de l'ouvrage : il l'a revu pour l'impression et a pu compléter les indications bibliographiques.

A. de Ridder.

Die Gesetze der Angelsachsen herausgegeben im Auftrage der Savigny-Stiftung von F. Liebermann. Erster Band : Text und Uebersetzung. Erste Lieferung, 1891 (191 p.); zweite Lieferung, 1899 (p. 191 à 371). Halle a. S. Max Niemeyer.

On doit à M. F. Liebermann d'importantes publications sur les lois anglo-saxonnes [1] *Quadripartitus* (1114), 1891; *Leges Henrici primi*

1. Sans compter d'autres études de caractère un peu différent comme : *Matrosenstellung aus Landgütern der Kirche London um 1000* (*Archiv f. das Stud. der neueren Sprachen*, CIV, 1/2, 17); *zur Geschichte Byrtnoths, des Helden von Maldon* (*Ibid.* CI, 1/2, 15); *De accusatoribus aus Pseudo-Isidor* (*Deutsch. Zeitschr. f. Kirchenr.* 1900, n° 111), etc. Add. *Monum. Germaniae histor.* t. 27, 28, et cf. sur ses *Unedirte Anglonormanische Geschichtsquellen*, Pauli, *Gœtting. Gelehrte Anzeigen*, 1879, p. 1427 et Bémont, *Rev. histor.* 1881, 16, p. 204.

(avant 1118), dans les *Transactions of the R. historical society*, 1894; *Ueber die Leges Anglorum saeculo XIII ineunte Londoniis collectae*, 1894[1]; *Ueber Pseudo-Cnuti constitutiones de foresta*, 1894; *Consiliatio Cnuti* (XIIe s.), 1895; *Ueber die Leges Edwardi Confessoris*, 1896; *Die angelsaechsische Verordnung über die Dunsaete* (Archiv für das Studium der neueren Sprachen, t. 102, fasc. 3 et 4); *Ueber die Leis Willelme* (*Ibid.*, t. 106, p. 113-138, 1901); *Ueber das englische Rechtsbuch Leges Henrici*, 1901[2]. Il n'est pas inutile d'en dire quelques mots avant de parler de l'édition critique des Lois anglo-saxonnes qu'il publie en ce moment; les divers documents qu'il a étudiés auparavant s'y retrouvent, en effet, et complètent très utilement les vieux textes. Ces documents sont des œuvres postérieures à la conquête de l'Angleterre par les Normands. Des compilateurs obscurs, dont les noms ne nous sont point parvenus, les ont composés dans le but de faire connaître aux fonctionnaires normands les lois anglo-saxonnes. Suivant un usage assez répandu à une époque dénuée de critique, dans le but de leur donner plus d'autorité, ils ont assez souvent mis leurs travaux sous le nom d'un roi célèbre; c'est ainsi que nous avons eu de fausses constitutions de Cnut, des lois d'Édouard le Confesseur, de Guillaume le Conquérant ou d'Henri Ier. L'érudition moderne ne s'y est pas trompée; elle n'a pas hésité à reconnaître que ces œuvres n'avaient rien d'officiel. Elle est parvenue — et c'est dans une large mesure aux recherches de M. L. que ce résultat est dû, — à déterminer leur date approximative, à en rectifier le texte, à en reconnaître les sources. On peut distinguer dans cette série de recueils juridiques dus aux mêmes besoins trois groupes, l'un comprenant des travaux partiels sur les lois anglo-saxonnes, l'autre des travaux d'ensemble, un troisième donnant des textes mêlés d'origine diverse.

Au groupe des travaux d'ensemble appartiennent le *Quadripartitus* et les *Leges Henrici*. Le *Quadripartitus* qui, comme son nom l'indique, devait comprendre quatre parties ou livres, mais dont nous ne possédons que les deux premiers livres, a été composé en 1114; il contient une traduction latine (parfois peu exacte) des lois anglo-saxonnes depuis Alfred le Grand. M. L. en a donné le premier une édition critique, en utilisant quarante-huit manuscrits; mais ce livre n'était pas inconnu avant lui et Du Cange en avait emprunté des extraits pour son Glossaire à la chronique de Brompton. Les *Leges Henrici* sont une œuvre plus personnelle; aux éléments anglo-saxons l'auteur a joint des matériaux tirés des lois franques (Loi Salique *emendata* et L. *Ribuaria*) et des Capitulaires, ainsi que des recueils canoniques composés

1. Cf. Bémont, *Rev. critique*, 1894, p. 191.

2. Cf. sur ces travaux divers articles de K. Maurer, *Kritische Vierteljahrschrift, Neue Folge*, 17, p. 338; *Englische Studien*, 1892, p. 114-400; 1893, p. 445; 1894, p. 120; 1895, p. 57; 1896, p. 74.

en France comme les Fausses Décrétales ou la Panormie d'Yves de Chartres; il n'a connu ni le Décret de Gratien, ni, semble-t-il, celui de Burchard de Worms. M. L. en place la composition entre 1110 et 1118; elle est postérieure à 1110, parce que l'on y a utilisé une forme primitive du *Quadripartitus* qui ne peut guère remonter plus haut que cette année; elle est antérieure à 1118, parce que la reine Mathilde, morte en 1118, y est supposée vivante. — Vers la même époque se placent des compilations portant seulement sur une partie de la législation anglo-saxonne, la plus récente, les lois de Cnut. La première en date (vers 1110) est une traduction latine assez fidèle des lois de Cnut à laquelle M. L. a donné la dénomination d'*Instituta Cnuti* (d'après certaines expressions du texte) afin de la distinguer des autres traductions anciennes contenues dans le *Quadripartitus* et dans les *Leges Henrici* (cf. *Trans. of the R. histor. Soc.* VII, 1893, 77); c'est l'*Antiqua legum Canuti Versio* de l'éd. Kolderup-Rosenvinge, *Anniversaria Universitatis Havniensis*, 1826 (Cf. Schmid, *Gesetze der Angelsachsen*, pp. 250 et 425, App. 20) M. L. a retrouvé une autre version latine de ces lois et, en l'éditant, l'a appelé *Consiliatio Cnuti* (d'après les termes du début). M. L. la place vers la même époque que les *Instituta* et le *Quadripartitus*. Il date de 1184 (environ) une prétendue ordonnance de Cnut sur les forêts royales. — Les *Leges Edwardi Confessoris*, compilation privée rédigée vers la fin du règne d'Henri I, ne méritent pas trop de confiance, à cause de l'esprit dans lequel elles ont été écrites; l'auteur est hostile aux Danois, partant aux lois de Cnut et son patriotisme l'égare parfois. Enfin les Lois de Guillaume le Conquérant offrent cette particularité de nous être parvenues sous une double forme, dans un texte latin et un texte français; il semble bien démontré aujourd'hui que la forme française est antérieure à l'autre; telle est l'opinion de M. L. et celle de M. Matzke qui vient d'en donner une édition (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, chez Picard, 1899; cf. préface de M. Bémont, p. XII et Liebermann, *Ueber die Leis Willelme*, nos 6 et s.). M. Matzke date ce recueil du milieu du XIIe siècle (peut-être vers 1150; *Ibid.*, p. LII). Sur ce point M. L. n'est pas entièrement d'accord avec lui; en s'aidant de la philologie et de l'histoire, il établit que le texte latin est de l'année 1200 environ et le texte français antérieur à 1140, postérieur à 1090, se place probablement entre 1100 et 1120 (*op. c.*, n° 54 : *die Abfassungszeit der Leis 1090-1040, wahrscheinlich 1100-1120, bleibt etwas unsicher;* cf. n° 25).

Les travaux de M. L. que nous venons de passser en revue et dont les résultats sont acceptés en général par MM. Pollock et Maitland, dans leur remarquable *History of english law before the time of Edward I*, 1895 (cf. t. I, pp. 75 et s.), annonçaient une édition critique des lois anglo-saxonnes destinée à remplacer celles dont on se servait jusqu'ici, en particulier celle de Schmid (2e éd. 1858; en réalité, 1re éd.,

car la première partie seule avait paru en 1832 et lorsqu'il donna son œuvre complète, Schmid opéra une refonte de ce qui avait été publié). Ce dernier n'avait guère fait que reproduire l'édition de Thorpe, 1840 (Price et Thorpe, *Ancient Laws and Instit. of England);* n'ayant pas travaillé sur les textes eux-mêmes, il n'était pas parvenu à éviter complètement les mauvaises leçons.

M. L. a collationné de nouveau les manuscrits déjà connus et en a utilisé quelques-uns dont on ne s'était pas encore servi. Il avait projeté tout d'abord de donner un texte unique en rejetant parmi les variantes les leçons des manuscrits qui s'en écartaient. L'expérience lui a démontré que cette méthode, bonne en général, était inapplicable au cas actuel. Les variantes devenaient trop nombreuses et il était de toute nécessité de les multiplier dans l'intérêt des études philologiques. En outre, il n'était pas toujours possible de rattacher les manuscrits à un seul d'entre eux (sauf pour les lois d'Alfred) ; en effet, chaque évêque, ealdorman ou sheriff devait rapporter du *Witenagemot* un exemplaire des lois qui y avaient été approuvées; ces exemplaires différaient forcément entre eux et étaient aussi authentiques les uns que les autres. Ajoutons, pour mieux faire comprendre la difficulté de la tâche de l'éditeur que les manuscrits anglo-saxons sont très différents les uns des autres, deux scribes du même siècle donnant au hasard, sans règle, tantôt l'un, tantôt l'autre, des formes diverses. Ces considérations ont amené M. L. à reproduire parallèlement le texte des anciens manuscrits; il en donne ainsi une édition synoptique qui se distingue beaucoup de celle de Schmid, même en faisant abstraction des corrections dues à l'examen des manuscrits. En regard du texte anglo-saxon se trouvent les passages correspondants des versions latines du *Quadripartitus*, des *Instituta Cnuti* et de la *Consiliatio Cnuti*. M. L. y a joint une traduction allemande, à l'exemple de Schmid, de manière à faciliter l'intelligence de ces textes obscurs. Parmi les variantes il a rejeté les lecons que l'on trouve dans l'édition de Lambarde (1568) où ont été utilisés, à ce qui semble, des manuscrits perdus. Les manuscrits ont été reproduits avec une scrupuleuse fidélité; M. L. va jusqu'à maintenir le signe 7 qui veut dire *et*, parce qu'il peut s'interpréter autrement (*and*, *ond*, etc.). Il a suivi, en général, les divisions de Schmid qu'il indique en marge et entre parenthèses. On trouvera les indications nécessaires pour se servir de l'édition de M. L. dans un article de la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, German. Abth.* 1898, p. 174. Il est fâcheux que cet article n'ait pas été placé en tête du premier fascicule de l'œuvre de M. Liebermann; il en aurait beaucoup facilité l'usage; c'est un guide indispensable pour s'orienter au milieu de ces pages compliquées où on trouve des caractères gras, des italiques, des caractères minuscules, etc., et où l'emploi de chacun d'eux a sa raison d'être. M. L. se propose de nous donner de plus amples explications à ce sujet dans la partie de son œuvre qui

n'a pas encore été publiée et qui contiendra une Introduction, une description des manuscrits et un Glossaire-Index. Lorsqu'elle paraîtra, nous reviendrons sur l'œuvre tout entière. En attendant, empruntons à l'article dont nous venons de parler l'indication des passages principaux de la première livraison où l'édition de M. L. apporte des corrections importantes à celles qui l'ont précédée : Aethelberht Prologue; 1; 5; 6; 7; 18; 21; 30; 31; 50; 54; 58; 63; 77; 84; Hlothaer Prologue; 1; 3; 5; 7; 10; 12; Wihtraed Prologue; Prol. 3; 1; 9; 10; 11; 19; Aelfred, Rubriques; Prol. 11; 12; 14; 17; 25; 27; 29; 33; 35; 40; 41; 47; 48; 49, 7; 49, 9; Aelfred, 1; 2, 1; 11, 4; 35, 3; 37; 41; 42, 4; 49; Ine, 9; 13; 28, 1; 31; 36; 37; 42; 43; 54; 59, 1; 62; 67; 74, 1; 76; Aelfred et Guthrum, 1; Eadward après l'acquisition du domaine de Guthrum, Prologue; 2; 6, 5; 11; Eadward, I, Prol.; 1; II, 1, 1; Aethelstan, II, 1; 2, 2; 9; 16; 22, 2; 25, 1; V, Prol. 1; IV, 6; VI, Prol.; 3; 4; 5; 6, 3 et 4; 8, 1 et 8; Eadmund, II, Prol.; 4. Nous regrettons de n'avoir pas une liste analogue pour les lois postérieures, en particulier pour celles de Cnut. Que M. L. nous permette aussi de lui exprimer le désir qu'il prodigue moins les abréviations (il en est trop qui deviennent de vraies énigmes : *Abt* pour Aethelbert, *Af* pour Aelfred; *As* pour Aethelstan, etc.); à moins de manier aussi souvent que lui les lois anglo-saxonnes, on se trouve dans la nécessité de consulter à chaque instant la clef des abréviations, ce qui entraîne une perte de temps. Par ailleurs, cette œuvre considérable, où l'auteur a mis tant de conscience, ne mérite que des éloges. Elle est destinée, par son format, à prendre place à côté de l'édition des capitulaires de Boretius-Krause ou de celle des Formules de Zeumer; par sa valeur, elle ne déparera point cette collection, car nul n'a poussé plus loin que M. Liebermann le souci de l'exactitude scrupuleuse et la curiosité du détail qui distinguent les travaux de l'érudition moderne [1].

J. Brissaud.

Louis Leger. **La mythologie slave**. Paris, Leroux, 1901. In-8°, xix-248 pp.

Il faut être reconnaissant à M. Leger d'avoir développé dans ce volume l'excellent article sur la mythologie slave qu'il avait publié, en 1880, dans l'*Encyclopédie* de Lichtenberger. Le sujet n'avait jamais été traité avec détail dans notre langue ; même dans les pays slaves, il n'existe pas d'ouvrage autorisé dont il y ait lieu d'attendre une traduction.

---

1. Son édition des lois anglo-saxonnes a déjà servi de base à des dissertations comme celles de Wroblewski, *Ueber die Sprache Cnuts*, et de Karaus, *Ueber die Sprache Aethelreds*.

M. L. a écarté le folklore, du moins en principe, et s'est attaché à la mythologie proprement dite, c'est-à-dire au panthéon. Or, nous sommes singulièrement mal renseignés sur les divinités slaves. La plupart des textes développés, dus à des chroniqueurs qui ont raconté la conversion des Slaves au christianisme, manquent de vraisemblance ou de précision. Quant aux monuments figurés, ceux qu'on a le plus souvent reproduits sont d'audacieuses falsifications du XVIIIe siècle ; le reste, à l'exception d'une idole découverte en Galicie, est insignifiant ou d'origine contestable. M. L. a donc été obligé de faire un livre avec des éléments clairsemés et de qualité médiocre ; félicitons-le de n'avoir pas reculé devant cette tâche ingrate et de s'en être acquitté avec le tact scientifique dont il est coutumier.

Après une introduction bibliographique, l'auteur aborde l'étude des sources de la mythologie slave, chroniqueurs indigènes, chroniqueurs étrangers, monuments figurés, langues ; les documents apocryphes (idoles de Prellwitz, poèmes bohêmes, serbes, etc.) sont énumérés et écartés en dernier lieu. Le chapitre suivant est consacré au dieu suprême dont parlent Procope et Helmold ; il n'est pas certain que le dieu s'appelât *Perunŭ*, puisqu'il est question de Dieu tout court, à côté de Perunŭ, dans un traité de 945. Toutefois, chez les Russes, Perunŭ paraît bien avoir été l'équivalent du Zeus grec. M. L. distingue les deux panthéons russe et baltique, le premier dominé par Perunŭ, le second par Svantovit. Perunŭ signifie *foudre ;* le dieu ainsi désigné était figuré sous les traits d'un homme tenant une pierre à feu ; son temple était entouré de chênes sacrés. Il présente, par suite, une incontestable analogie avec le Zeus de Dodone et avec le dieu-chêne des Celtes et des Germains. M. L. a évité tout rapprochement entre la mythologie slave et celles des peuples voisins; on peut trouver qu'à cet égard il a poussé la discrétion trop loin. Ainsi Perunŭ rappelle naturellement *Perkunas*, le dieu lithuanien du tonnerre, bien qu'on n'ait pas encore réussi à établir un lien phonétique entre les formes Perkunas et Perunŭ (cf. *Journal of the anthropological Institute*, 1900, p. 27). Le nom de Perkunas, au sujet duquel Mannhardt a publié un intéressant mémoire (*Zeitschr. für Ethnol.*, t. VII, p. 317), ne figure pas à l'index de M. Leger.

Svantovit était le grand dieu des Slaves du littoral baltique ; saint Vit a hérité de son nom et de sa puissance. M. L. a fort bien montré que l'hypothèse inverse, admise par plusieurs slavisants, est inadmissible. L'idole de Svantovit, comme celles de plusieurs divinités slaves, était polycéphale ; il y a là encore un trait de ressemblance entre les conceptions des Slaves et celles des Celtes. Le nom de Svantovit pourrait signifier « forte voix », puisqu'il était, dit Helmold, *efficax in responsis* (oracles) ; cette explication, proposée par M. Leger, est ingénieuse, mais il l'abandonne plus loin (p. 212) pour celle de M. Jagič, qui rattache ce nom et ses congénères à la racine *vi*, combattre.

L'idole découverte en 1848 dans le Zbrucz, en Galicie, ressemble assez à celle de Svantovit que décrit Saxo ; je crois que M. L. a tort d'en suspecter l'authenticité, car il y a, dans cette figure très complexe, des éléments auxquels un faussaire n'aurait pas songé.

A côté de Svantovit, les chroniques mentionnent *Rugievit*, dieu guerrier à sept visages, *Porevit*, dieu sans armes à cinq têtes, *Gerovit*, autre dieu guerrier dont le temple renfermait un bouclier d'une grandeur énorme. Il peut paraître singulier qu'on n'ait conservé aucune image de ces dieux ; mais il est probable que chacun d'eux n'en avait qu'une, ou n'en avait qu'un très petit nombre, qui furent détruites avec acharnement par le christianisme vainqueur. L'idée que chaque dieu doit être représenté par une longue série de monuments appartient à une phase avancée de l'évolution religieuse ; dans les religions primitives, l'idole est locale comme le dieu lui-même et l'on ne fait pas plus de copies de ces idoles qu'on n'en a fait, en Palestine, de l'arche sainte des Hébreux.

Volosu, dieu des troupeaux, figure à côté de Perunù et se retrouve en Bohême sous la forme *Veles;* saint Blaise a hérité de lui, comme saint Vit de Svantovit. L'identification, ici, porte également sur les attributs du personnage mythique, car saint Blaise est le protecteur des troupeaux. M. L. a écrit des pages suggestives sur le dieu *Trojanu*, dont la légende s'est confondue en partie avec celle de l'empereur Trajan. Tzetzès, au XIIe siècle, rapporte une tradition qui attribue à Trajan des oreilles de bouc ; or, dans un conte serbe, le tsar Trajan est figuré avec des yeux de chèvre ; un conte bulgare lui prête des oreilles d'âne. M. L. admet, avec M. Jagič, que Trajan est devenu dieu ou démon chez les Slaves du sud, précisément parce que le nom du conquérant de la Dacie s'était attaché aux ruines les plus imposantes des pays danubiens. J'avoue que cela me semble invraisemblable ; j'aime mieux croire à une confusion de légendes produite par une ressemblance accidentelle de noms.

Dans le système baltique, l'un des dieux principaux, après Svantovit, est *Triglav*, dieu tricéphale, τρικάρηνος, à propos duquel on s'attendrait à voir citer le *Trigaranus* des Celtes. Parmi les accessoires de son culte figurait un chêne et un cheval sacré, qui rendait des oracles (à rapprocher des chevaux prophètes de l'*Iliade*). M. L. n'est pas convaincu de l'existence du dieu *Radegast*, dont le nom pourrait désigner seulement une localité ; on ne voit pas, cependant, pourquoi Adam de Brême se serait trompé en disant que Radegast est le prince des démons de Rhetra, ville principale des Rhetarii.

Plus loin, M. L. a réuni les maigres informations qui concernent les déesses, les dieux domestiques, les divinités du destin, les nymphes, etc. Ces dernières, dites *Vilas*, sont particulièrement intéressantes parce qu'elles appartiennent à une couche mythologique plus ancienne que les nymphes du paganisme classique. Ce ne sont pas

des divinités gracieuses, mais redoutables, comme les Nymphes primitives dont le pouvoir malfaisant a laissé une trace dans le mot νυμφόληπτος, cité fort à propos par M. Leger. Les Vilas « noient les jeunes gens qui se baignent dans leurs cours d'eau, font périr ceux qui troublent leurs sources ou se permettent d'y puiser sans permission. » La même conception est au fond du mythe d'Hylas ; mais, sous les rayons du génie grec, les cruelles sont devenues des amoureuses.

Les *Rusalkas*, chez les Slaves du Nord, jouent le même rôle que les Vilas chez les Slaves du Sud. Après d'autres savants, M. L. tire leur nom du grec byzantin ῥουσάλια, latin *rosaria ;* ce serait un nom de fête devenu celui d'un personnage légendaire, comme chez nous le *Petit Noël* identifié à Jésus. L'analogie fortuite avec le mot *ruslo*, ruisseau, aurait fait identifier les Rusalkas à des nymphes des eaux. Je ne suis pas slavisant, mais je me méfie — pour en avoir vu les fâcheux effets dans le domaine celtique — des tentatives faites pour expliquer par des noms grecs ou romains ceux des divinités populaires de l'Europe centrale. Il faudra chercher autre chose.

Les deux derniers chapitres traitent du culte (sacrifices, temples, idoles, bois sacrés, sources, oracles) et des idées des Slaves sur la vie d'outretombe. Il y a là quantité de remarques intéressantes dont les philologues pourront faire leur profit et qui doivent être particulièrement recommandées à ceux qui étudient les faits généraux des religions antiques. Au sujet des croyances à la vie future, M. L. cite un texte capital de Cosmas de Prague ; mais il le commente peut-être trop brièvement. Un détail très curieux est la mention de rites bacchiques accomplis sur les tombes par des acteurs masqués (*induti faciem larvis ; lavis* est une faute d'impression, p. 199). Partout où l'on trouve ces mascarades, en Amérique et en Australie comme dans l'ancien monde, il s'agit de la célébration de mystères ; or, il est important de constater, dans ce passage, le lien existant entre les mystères dramatiques et le culte des morts.

Les figures annexées à l'ouvrage de M. L. sont empruntées à l'*Archiv für Anthropologie ;* vu la rareté et l'intérêt des monuments slaves, ou supposés tels, des phototypies n'auraient pas été superflues. Pour les idoles de Bamberg (p. 225), M. Leger aurait dû recourir à la publication soignée de Lindenschmit dans les *Alterthümer unsrer heidnischen Vorzeit.* A la p. 232, l'auteur mentionne « l'ouvrage intitulé *Schlesiens Vorzeit*, que je ne connais pas et dont j'ignore l'auteur ». Il s'agit, non d'une monographie, mais d'un recueil de travaux, dont le tome V a paru en 1892.

Salomon Reinach.

A. Maulvault. **Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal.** Un vol. in-8° de 281 pp. Paris, Champion, 1902.

Cet ouvrage est composé de deux parties absolument distinctes, une étude historique et une table alphabétique très développée. De l'étude historique je n'ai rien à dire, bien qu'elle ait été faite avec beaucoup de soin par un enthousiaste ; l'auteur est un pasteur protestant, et l'on sait que Port-Royal a toujours repoussé avec la plus grande énergie les avances que lui faisaient les protestants. C'est donc le répertoire proprement dit qui doit nous occuper. L'idée en est assez heureuse, car ceux qui s'intéressent à l'histoire du Jansénisme sont bien souvent désappointés quand ils consultent l'excellent index qui forme le dernier volume du Port-Royal de Sainte-Beuve. Ils voudraient savoir à quelles sources on peut puiser pour étudier telle ou telle partie d'une histoire si complexe, et toujours les indications fournies sont insuffisantes. M. M. a compris qu'il y avait quelque chose à faire, et il faut le féliciter d'être entré dans cette voie. Mais son travail est bien loin d'être définitif ; il présente de nombreuses lacunes, il est gâté par beaucoup d'erreurs ; ce n'est à vrai dire que le canevas ou l'avant-projet d'un ouvrage qui devra être beaucoup plus complet et composé d'après une méthode plus rigoureuse. Ce répertoire paraît être l'œuvre d'un homme qui connaît bien Port-Royal, qui a chez lui une bibliothèque port-royaliste assez riche et qui a pris plaisir à en dresser le catalogue. Mais on dirait aussi que M. M. n'est pas sorti de son cabinet, et qu'il n'a jamais cherché à savoir s'il y avait sur la question d'autres documents, à lui inconnus.

Ainsi s'expliquent les incroyables lacunes de ce répertoire ; on n'y trouve même pas mentionnés les recueils de lettres de Saint-Cyran, d'Arnauld, de Sacy, de la Mère Angélique, d'Arnauld d'Andilly, etc. J'y ai cherché en vain la Vie de Mme de Longueville par Villefore, les curieux Mémoires d'Arnauld d'Andilly, la vie de Nicole par Goujet, etc. A l'article *Pascal* on dit : voyez *Provinciales*, et à l'article *Provinciales*, ceci est stupéfiant, on trouve *deux lignes* qui renvoient le lecteur aux Mémoires de Du Fossé ! Inutile de chercher dans ce Répertoire les articles Boileau Despréaux, Retz, Rancé, Bouhours ; l'article Nicole et l'article Arnauld sont absolument sacrifiés ; la Paix de Clément IX a mérité une note de 3 lignes ; et tout à coup, à propos des Réflexions morales de Quesnel c'est une surabondance de renseignements que l'on ne s'explique guère.

Faut-il ajouter que les fautes d'impression sont très nombreuses, et qu'il y a des erreurs graves ? Ainsi l'histoire des Nouvelles ecclésiastiques (pp. 94 et 211) est fausse. M. M. dit qu'elles parurent de 1713 à 1793, et que les Annales de la religion les continuèrent de 1793 à 1803. Les Nouvelles ecclésiastiques parurent jusqu'en 1803 ; les Annales sont une publication toute française, relative à l'histoire

du clergé constitutionnel, et ses dix-huit volumes, si difficiles à rencontrer, vont de 1795 à 1803. P. 90, les Ruines de Grégoire sont indiquées comme étant de 1809 ; l'édition de 1801 n'est évidemment pas dans la bibliothèque de M. Maulvault.

A vrai dire, ce Répertoire n'est qu'une ébauche, et l'on doit conseiller à M. M. de reprendre ce travail en sous-œuvre ; après quelques années de recherches méthodiques, il pourrait nous donner un Répertoire vraiment digne de ce nom. Mais il devrait alors adopter une disposition typographique différente, et guider le lecteur d'une manière plus sûre. Si je cherche l'article de la mère du Fargis, abbesse de Port-Royal, je ne le trouve ni à Fargis, ni à du Fargis ; je le rencontre par hasard à... Marie de Sainte-Madeleine ! Et c'est ainsi d'un bout à l'autre du livre. L'index du Port-Royal de Sainte-Beuve est à cet égard un petit chef-d'œuvre ; M. M. ferait bien de l'étudier à fond et de s'en inspirer.

A. G.

Correspondance de Pasquier Quesnel, prêtre de l'Oratoire, sur les affaires politiques et religieuses de son temps, publiée avec des notes par Mme Albert Le Roy. 2 vol. in-8° de XIV-429 et 464 pp. Paris, Perrin, 1900.

Sainte Beuve n'avait pas beaucoup de sympathie pour Quesnel, parce qu'il lui reprochait d'incarner pour ainsi dire en lui ce jansénisme du XVIIIe siècle dont il n'aurait voulu être l'historien « ni pour tout l'or du monde, ni pour toutes les promesses du ciel ». L'auteur de Port-Royal reconnaissait pourtant que la correspondance du célèbre oratorien avait une réelle valeur. Il connaissait de lui des lettres au P. Dubreuil, et il disait après en avoir cité quelques fragments : « Je trouve de très agréables choses dans ces lettres, des pensées et des vues... nombre de faits intéressants, de particularités sur les hommes et sur les livres nouveaux... Elles sont spirituelles, assez piquantes, mêlées d'onction... » Il est donc évident que la publication entreprise par Mme Albert Le Roy est utile, et l'on doit en remercier l'éditeur de ces deux gros volumes. L'étude de ces lettres permettra de mieux connaître sur certains points demeurés encore obscurs l'histoire politique, religieuse et littéraire du grand règne ; on trouvera même dans cette correspondance quelques pages exquises (tome I, pp. 68, 70, 289, sur l'éducation des filles). Il y en a d'admirables, ne serait-ce que la lettre à l'abbé Nicaise du 22 janvier 1693 (t. I, p. 245).

On y voit (I, 417 ; II, 134) le grand fonds de modération de ce courageux lutteur : « Si le diable dort un peu, dit-il avec un charmant sourire, il ne faut pas le réveiller. » On peut remarquer aussi le loyalisme de ce prétendu révolté ; l'éloge qu'il fait de Louis XIV le 10 avril 1693 (t. I, 256) est un des plus forts qu'on puisse citer, et ce

n'est pas la flagornerie qui l'a dicté. Apprenant le 15 octobre 1694 que l'on parle d'un homme qu'on met à la tête du parti janséniste, Quesnel déclare simplement (t. I, 327) qu'il faut laisser tomber tout cela. « Comme il n'y a point de parti, il n'y a point de chef. Nous sommes tous soldats de J.-C., obligés à combattre pour lui et pour son Église, et à défendre la vérité, chacun en sa manière et selon son talent. » Les amateurs de curiosités ne seront pas fâchés d'apprendre (t. I, p. 45) que Racine est mort d'une appendicite, et que Quesnel ne le croyait pas du tout disgracié en mars 1699. Cette publication, accompagnée d'un bon index, est donc d'une incontestable utilité, et à cet égard elle mérite de grands éloges.

Mais la critique n'en est pas moins obligée de faire des réserves assez fortes qui tendront à diminuer la valeur scientifique du travail de Mme Albert Le Roy. Et d'abord il y a les inévitables fautes d'impression (pontifiex *auris* illius, lisez *anni*, p. 375 du tome I). Symptôme grave, il s'en est glissé jusque sur la couverture (Correspondance... publiées). Il y a de plus les fautes de lecture et de transcription, et je crains qu'elles ne soient nombreuses. Quelques-unes sont doublement regrettables, car elles entraînent à leur suite une annotation erronée et tendancieuse. Qui ne serait révolté en voyant Quesnel *damner* la pauvre Fontanges parce que Louis XIV l'a rendue mère ? Mme A. L. R. proteste (I, 22, note 2) : « Sinon *damnée*, du moins tuée, car elle mourut des suites de couches... » Or le bon Quesnel parlait de *M*lle de Fontanges, « qu'on m'a dit que l'on appelait maintenant *M*me de Fontanges. La naissance d'un petit prince l'a dit-on, DAMÉE, — c'est-à-dire fait appeler *Madame !* P. 26, une note encore plus erronée fait mention de M. de Matignon, successeur de Bossuet à Condom, alors qu'il s'agit de Bossuet en personne, l'évêque (ancien) de Condom. Une confusion du même genre a fait écrire naguère bien des sottises sur les prétendues prodigalités de Bossuet. Pour tout dire en un mot, l'établissement du texte ne me paraît pas présenter des garanties suffisantes et l'annotation pourraît être plus riche.

Mais ce qui est bien autrement inquiétant, c'est la façon même dont cette publication a été conçue et exécutée. On croirait, en lisant Mme L. R. qu'avant elle il n'avait pas encore été publié de lettres de Quesnel et qu'en dehors des archives d'Amerstfoort on n'en trouverait ni autographes ni copies. Or il en existe à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, pour ne citer que celle-là, 2 vol. in-4°, et surtout il a été publié en 1721-1723, précisément par les soins du P. Le Courayer, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, 3 volumes de Lettres de Quesnel.

Il fallait, ce me semble, parler de cette publication, peut-être lui emprunter quelques lettres en disant à qui elles étaient adressées, et dire que la publication nouvelle se compose de Lettres demeurées inédites, et non d'une Correspondance complète. Enfin ce mot de

correspondance n'est pas juste, car il s'agit en réalité d'un *Choix de lettres*. Mme A. L. R. a fait des suppressions, elle a éliminé des lettres entières ; mais le lecteur aurait peut-être regret à ces éliminations et à ces suppressions dont la cause ne lui est pas connue, puisque l'on a conservé des lettres entières où il n'est question ni de politique, ni d'histoire, mais seulement de théologie.

C'est pour toutes ces raisons que la publication de Mme Le Roy, intéressante et utile à coup sûr, ne me paraît pas avoir l'importance qu'on serait tenté de lui attribuer. Trop savante pour les mondains, elle est trop mondaine pour les savants.

A. G.

Edmond Seligman. **La justice en France pendant la Révolution** (1789-1792). Un vol. in-8° de xi-600 pp. Paris, Plon. 1901.

Le titre de cet ouvrage n'est pas sans causer au lecteur une certaine surprise; M. Seligman annonce en effet un tableau de la Justice en France durant la période révolutionnaire, et aussitôt il semble ajouter que la Révolution finit pour lui en 1792. Évidemment il ne s'est pas expliqué d'une manière assez claire. Ses deux premiers chapitres ont de même le grave inconvénient de nous faire connaitre longuement l'organisation judiciaire de l'ancien Régime; ce n'est guère qu'à la page 118, après trois grands chapitres d'introduction. qu'il entre dans le vif de son sujet. Mais une fois là il se meut avec aisance au milieu des innombrables documents qu'il a consultés; et si la confusion primordiale ne disparaît pas entièrement, du moins on lit avec plaisir bien des pages intéressantes et instructives sur le rôle des notaires et des avocats, sur l'institution du jury, sur quelques crimes passionnels, et sur les 83 louisettes ou guillotines commandées précipitamment au nom de la justice et de l'humanité.

Des appendices en nombre très suffisant, une bibliographie très complète, et surtout un bon index permettent de s'orienter au milieu de ce dédale; en définitive si le livre de M. Seligman n'a pas les qualités que l'on peut exiger de la science française, il n'en est pas moins un excellent appoint à l'étude de la réorganisation judiciaire tentée par la Constituante.

A. G.

Paul Stapfer. **Des réputations littéraires.** Essais de morale et d'histoire. Deuxième série. Paris, Fischbacher, 1901, in-12, p. 432.

M. Paul Stapfer vient de donner une deuxième série à son premier volume des *Réputations littéraires*. Cette façon de revenir sur le sujet

indique suffisamment comment l'auteur le conçoit. Il n'a pas voulu faire une enquête scientifique sur une question infiniment complexe et d'un intérêt très vif ; il a cédé simplement au besoin de nous donner ses impressions personnelles, ne ménageant ni les confidences ni les épanchements, ni la polémique ni l'apologie. Son livre est donc de ceux qui provoquent la discussion et même l'irritent, sans grand profit pour personne. Il est encore plus difficile de l'analyser, bien que les idées principales s'en dégagent facilement, car elles reviennent avec de nombreuses variations. Les voici en quelques mots. Le public — et là-dessus un livre était à écrire — le public n'existe pas ; ce qu'on appelle ainsi est un troupeau bêlant, sot écho de quelques autorités. Le succès d'une œuvre n'est dû qu'à la réclame, et la plus grossière est la meilleure. Les réputations littéraires sont à la merci de la mode et, comme elles, le goût a ses révolutions. L'ambition d'un auteur de défier ces révolutions est pure illusion. Les conclusions de M. St. sont donc pessimistes, et même aigres, malgré l'esprit qu'il sème à profusion. M. St. qui nous entretient beaucoup de lui-même et de ses livres, de ses mécomptes d'auteur et de ses chimères d'écrivain, en un amusant manège de désinvolture, de franchise, d'impertinence affectée et de rancœur, donne surtout dans le *Galgenhumor ;* il y a d'autres types plus aimables de l'humour suisse. D'ailleurs, pourquoi toute cette coquetterie pour nous persuader qu'il est méconnu ou oublié ? nous n'en croyons rien, il le sait bien. Quant à tous les menus faits sur lesquels s'appuie sa démonstration, ils ont été recueillis un peu au hasard de lectures de journaux et de revues ; beaucoup sont contestables, quelques-uns sont des lieux communs, d'autres sont outrés, la plupart se prêteraient à une interprétation toute différente, et à les discuter tous sérieusement, quand ils le méritent, la thèse de M. St. serait singulièrement infirmée [1]. Et puis il y en a trop : en trois pages, je relève les opinions, réflexions ou aphorismes de Guyau, Tocqueville, Élisabeth Browning, Balzac, Taine, Delacroix, Hippolyte Flandrin et Mlle Mars. On est comme au moulin, et cette poussière de menus arguments flotte partout, voltige, tombe, s'accumule et déguise la réalité sans la cacher. Le livre fermé, on garde l'impression d'une causerie spirituelle, demi-paradoxale, demi-juste, et de l'auteur le souvenir d'un esprit moins irrité encore par les déboires de l'impression que consolé par le plaisir d'écrire.

L. Roustan.

---

1. En voici quelques exemples : p. 49, Marbot est une autorité bien peu sûre ; p. 223, Porcon de La Barbinais (et non *Porcon du Babinais*), le Régulus français, n'est pas un inconnu : les manuels eux-mêmes content son histoire ; p. 247, malgré le passage de Gœthe qui, dans la version citée d'après Crépet, est rempli de contre-sens et ressemble à peine à l'original, du Bartas n'est pas célèbre en Allemagne ; p. 248, la réputation exagérée de Gessner n'était pas bornée à la France, etc.

H. Schneegans. **Molière** (Geisteshelden. 42. Bd.). Berlin, Hofmann, 1902, in-18, p. 261 (avec un portrait). Prix : Mk. 2.40.

La collection des *Geisteshelden* s'est enrichie d'un *Molière*, pour lequel M. Schneegans a écrit, après tant d'autres, une scrupuleuse biographie. Il s'est proposé de suivre la carrière littéraire de Molière, en insistant sur l'évolution de son talent, la genèse de chacune de ses pièces, les emprunts qu'on y surprend, les liens qui les rattachent à la société contemporaine, l'accueil qu'elles ont reçu et surtout la façon dont s'y reflète la personnalité de l'auteur. Mais, quelle que soit la légitimité de la méthode, encore que M. Sch. en ait abusé un peu, lorsqu'il s'agit d'une œuvre aussi largement humaine que celle de Molière, n'est-ce pas vraiment la rapetisser ? A tous égards, d'ailleurs, le point de vue de M. Sch. me semble trop étroit et peu propre à faire sentir ce que doit représenter pour le public allemand Molière, en compagnie de ces *führende Geister* où sa place était en effet marquée. M. Sch. juge que les ouvrages de ses prédécesseurs, les Moliéristes allemands, Lotheissen et Mahrenholtz, manquent de perspective. mais lui-même non plus n'a pas vu d'assez haut. Tout n'est pas dit avec de courtes analyses de l'action et des personnages, des remarques d'ailleurs justes sur la composition, les artifices dramatiques du poète, les conditions de la scène et du milieu. Toute cette documentation précise nous renseigne sur l'œuvre, mais nous arrête trop à la surface. Le livre donne l'impression d'un cours s'adressant à des étudiants ou d'un manuel résumant en un style parfois lâché les résultats actuels des études sur Molière. Mais ce qui constitue l'originalité de notre grand comique, le caractère de son théâtre, l'essence de sa plaisanterie, l'aspect demi-tragique de tant de ses créations, sa philosophie, sa morale, sa pédagogie, sa poétique, sa langue (M. Sch. est totalement muet sur ce dernier point), tout cela méritait une étude approfondie. Aucun auteur chez nous n'a provoqué des interprétations si différentes, chez les critiques comme chez les comédiens, et tant de matériaux ne s'accumulent que « lorsque les rois bâtissent ». Aucun auteur non plus n'est entré davantage par ses mots, ses situations, ses caractères, dans le domaine public et cette popularité aussi devait être étudiée. M. Sch. a cité avec raison le jugement de Gœthe qui a senti Molière et l'a aimé, on le devine ; il aurait pu y trouver les principales lignes d'un plan pour un livre qui aurait voulu être plus qu'un répertoire commode.

En dehors de cette question de méthode, je ferai à M. Sch. quelques critiques de détail. Les généralités du début sur l'esprit français et l'évolution de notre littérature sentent la convention et sont très contestables. Le bref examen de la comédie avant et après Molière présente des lacunes et des jugements inexacts (p. 250, sur Regnard, Dancourt). P. 50, il fallait rappeler à propos de Mignard le poème sur

la Gloire du Val-de-Grâce; il y a en général trop peu sur les amis de Molière. P. 85, la Fronde était finie depuis dix ans. P. 87, l'arrestation de Fouquet est mal présentée. P. 142 et suiv., le tableau de la médecine est chargé, et il y manque des noms célèbres, comme celui de Fagon. A propos d'*Amphitryon*, il eût fallu au moins nommer l'imitation de Kleist. A l'appendice bibliographique, qui est bien fait, ajouter : Ehrhard, *Les Comédies de Molière en Allemagne,* Paris, 1888, et la troisième édition augmentée (1901) de la traduction de Fulda. — M. Sch. émet souvent des jugements littéraires qui surprendraient en France. En voici quelques-uns entre beaucoup : p. 139, l'Elvire de *don Juan* est « le caractère de femme le plus attachant et le plus émouvant »; p. 156, le *Misanthrope* laisse froid; p. 180, *George Dandin* manque de « justice poétique »; p. 188, le caractère d'Harpagon est invraisemblable; p. 227, la Gretchen de *Faust* est infiniment plus poétique que Henriette des *Femmes savantes* : qui songe donc à les comparer? p. 249, Molière n'est pas moins profond observateur que Corneille; etc. — Enfin, quelques inadvertances : p. 109, le vers cité de *Sertorius* est faux; il faut lire : je suis maître, je parle : *allez*, obéissez; p. 228, une citation inexacte de la traduction de Fulda (pourquoi n'avoir pas adopté ailleurs aussi cette même traduction?). On lit, p. 83, *Pelisson;* p. 170, *Rohaut*, pour Rohault; p. 184, *Boirobert;* p. 218, maître *de* plaisirs; p. 236, *Bélie*, pour Béline.

L. Roustan.

James Fitzmaurice-Kelly. **A History of Spanish Literature.** Londres, W. Heinemann, 1898, in-8°. 423 p.

Historia de la literatura espanola desde los origenes hasta el año 1900, por Jaime Fitzmaurice-Kelly, traducida del inglés y anotada por Adolfo Bonilla y San Martin, con un estudio preliminar por Marcelino Menéndez y Pelayo. Madrid, Moreno, s. d. [1901], in-8° xlii-608 pp.

L'Histoire de la littérature espagnole de M. Fitzmaurice-Kelly est un livre qui rendra service. L'ouvrage de Ticknor, si méritoire pour l'époque, mais déjà vieux d'un demi siècle, se trouve sensiblement en retard, comme il est naturel, sur l'état actuel de la science, et depuis son apparition les travaux des philologues sur la littérature espagnole du moyen âge ont si bien renouvelé le sujet que pour cette période Ticknor ne doit plus être consulté sans précautions. Le livre de M. F.-K. n'a pas les vastes proportions de l'œuvre de l'érudit américain, mais son auteur est en général bien informé et — sans doute à quelques légères exceptions près — connaît les plus récentes études sur tous les grands chapitres de l'histoire littéraire de l'Espagne. Sous ce rapport, l'édition espagnole de M. Bonilla, qui en passant de l'anglais au castillan a subi en même temps quelques corrections de la

part de l'auteur et du traducteur, se trouve préférable sur divers points de détail, et notamment pour la partie relative au moyen âge, à l'édition primitive. Sous sa forme succincte, mais cependant d'une lecture agréable, le livre de M. Fitzmaurice-Kelly est donc pour le moment le plus exact *précis* de littérature espagnole existant. A ceux qui seraient désireux de pousser plus loin l'étude de telle ou telle période, des notes de bibliographie critique, placées à la fin du volume, donneront des indications utiles, pouvant servir de point de départ à des recherches approfondies.

H. Léonardon.

— Au cours d'une « croisière » scientifique M. Ch. Diehl (*En Méditerranée, promenades de l'histoire et d'art*. Paris, Colin, 1901; 281 pp. in-8°), a eu l'occasion de visiter une partie des rives de la Méditerranée, où se sont passés de grands événements historiques, dont il nous avait donné des récits dans des ouvrages aussi solides qu'attrayants par leur style. Pour arriver à Jérusalem, il a touché aux rivages de la Dalmatie, à Spalato, à Raguse: il a gravi, en chemin, les côtes de la Montagne Sainte de l'Athos; il a eu le temps de jeter un regard à Constantinople, la Rome de l'Orient restée impériale sous la domination païenne des Turcs; il a abordé à Rhodes, où les souvenirs du passé vivent encore dans la misère banale du présent et à Famaguste où il n'y a guère que ce passé, dont l'esprit s'élève encore de monuments conservés presque entièrement dans leur triste inutilité. Le livre se complète par des notes sur la Bosnie et l'Herzégovine, par une exposition très intéressante de l'histoire et des résultats des fouilles à Delphes. M. D. a passé trop vite pour avoir pu bien connaître l'état actuel des villes dont il nous entretient, mais il ne se propose que de faire passer dans notre âme la forte impression qu'il a ressentie devant leur aspect si différent. Et, comme elles vivent toutes surtout parce qu'elles ont été, cela fournit l'occasion au savant de réunir à une évocation une autre : celle du passé, romain, byzantin, franc, que rappellent à chaque pas des traces ineffaçables. Mais il fallait avoir les qualités d'un artiste pour fondre ensemble tous ces éléments, pour faire disparaître certaines faiblesses de l'information et certaines hésitations du jugement, naturelles quand on parle de choses entrevues. M. Diehl y a réussi complètement, et son livre contient tant de choses bien vues, tant d'observations originales et justes, qu'il donne du nouveau pour tous les lecteurs. Et, avec cela, il ne faut pas y chercher longuement, pour trouver des pages de cette vraie et haute poésie historique, qui ne se dégage de l'étude du passé que pour quelques âmes privilégiées. — M. Jorga.

— Le troisième et dernier volume du recueil des conférences d'histoire faites à l'École de Saint-Cyr vient de paraître à la librairie Chapelot (*L'armée à travers les âges, 3e série. Les Mémoires*, in-8°, 408 pp. 3 fr.). Il renferme les conférences de l'année 1900 : *le soldat grec* et *le soldat romain* par M. Guiraud; *La chanson de Roland* et *les mémoires militaires du règne de Louis XIV*, par M. Lehugeur; *Les chroniqueurs français*, par M. Coville; *Le maréchal de Monluc*, par M. Gebhart; *Les mémoires militaires de la Révolution*, par M. Chuquet; *Les mémoires militaires de l'Empire*, par M. Vandal; *L'émir Abd-el-Kader*, par M. Rambaud; *Le XIXe siècle, le roman*, par M. Sorel.

— *Norske Gaardnavne, af O. Rygh. Kristiania*. Cammermeyer, 1901. In-8° de

XIII-443 pp. Ce volume, que vient d'éditer M. K. Rygh d'après le manuscrit de O. Rygh, conservé aux Archives du Royaume, contient tous les noms géographiques du district de Trondjem sud avec toutes indications sur leurs anciennes formes écrites et sur la prononciation actuelle, ainsi que l'explication de leur signification. Ce travail, extrêmement consciencieux, est appelé à rendre bien des services aux spécialistes. Chez nous, il pourrait être le point de départ d'une curieuse comparaison entre les noms de lieux en France et dans les pays scandinaves. Les mots composés avec des noms de personnes ou de divinités sont particulièrement intéressants : quiconque s'occupe de la légende divine ou héroïque des anciens Scandinaves, ne doit plus les ignorer. L'ouvrage se termine par 4 index : 1° des noms de fermes et de paroisses; 2° des noms de rivières, chutes d'eau, lacs, fjords, détroits et îles; 3° des mots composés avec des noms de personnes et de divinités ; 4° des noms composés rangés d'après le deuxième composant. — L. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juin 1902.

M. Salomon Reinach présente, de la part d'Hamdi-bey, directeur du Musée de Constantinople, la photographie d'un important bas-relief dont vient de s'enrichir cette collection. Il représente Euripide assis sur un siège, recevant en présence de Dionysos un masque tragique que lui offre une Muse désignée sous le nom de *Skènè*. M. Reinach donne des raisons pour admettre l'authenticité de ce bas-relief, œuvre d'une école dite néo-attique qui, vers le début de l'ère romaine impériale, a produit des sculptures analogues à celle de Canova et inspirées du même goût.

M. Babelon annonce que la Commission de la Fondation Piot propose d'allouer à M. Degrand, consul de France à Philippopoli, une subvention de 200 fr., à l'effet de continuer les fouilles par lui commencées, aux frais de l'Académie, à Iamboli et dans d'autres localités de la Thrace ; — à MM. Audollent et Ruprich-Robert, une subvention de 1,000 francs, pour les aider à continuer les fouilles du temple de Mercure Dumias au Puy-de-Dôme. — L'Académie approuve les propositions de la commission.

M. A. de Barthélemy annonce que la commission du prix Prost a décerné ce prix à M. l'abbé Eugène Martin, pour son *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*.

M. Emile Picot annonce que la commission du prix de La Grange a décerné ce prix à M. Gaston Raynaud, pour l'édition des *Œuvres d'Eustache Deschamps*, édition commencée par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire (10 vol. in-8°).

La Commission du prix Volney (linguistique) a décerné les récompenses suivantes : 1,000 fr. à MM. Scheil et C. Fossey, pour leur *Grammaire assyrienne* ; 500 francs à M. Emile Ernault, pour ses *Etudes sur la langue bretonne* ; 500 francs à M. Lazar-Saineanu, pour son ouvrage sur *Les influences orientales sur la langue et la culture roumaine*.

M. Cagnat lit, de la part de M. Gauckler, une note sur un poste militaire romain du Sud tunisien ; une inscription trouvée dans les déblais en donne le nom : *centenarius* (s.-e. *burgus*) *Tibubuci*. M. Gauckler croit que les *burgi centenarii* étaient des postes commandés par un centurion.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur trois nouveaux cachets de l'époque des rois de Juda.

M. Delamare communique un nouveau décret de la confédération des Cyclades. La confédération intervient en faveur des habitants d'Hérakleia, pour leur assurer la libre jouissance de leurs pâturages, et interdit d'y amener paître des chèvres des autres îles. Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Z
1007
R45
n.sér.
t.53

Revue critique d'histoire et
de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY